Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque électronique suisse

LES OEVVRES DE L. ANNÆVS SENECA

MISES EN FRANCOIS

Par

MATTHIEV DE CHALVET

CONSEILLER DV ROY EN SON Conſeil d'Eſtat, & Preſident és Enqueſtes du Parlement de Tholoſe.

BIBLIOTHEQUE

A GENEVE,

PAR PHILIPPE ALBERT.

M. DC. XXI.

AV ROY.

SIRE,

Voici Seneque ce grand perſonnage Eſpagnol qui vient à vous, & ſe rend François. C'eſt le bruit & la gloire de voſtre nom eſpandue par toute la terre, qui l'ameine pour admirer en voſtre Maieſté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy deſirees en ce Prince, qu'il s'eſt tant eſtudié de former en ſes eſcrits. Si vous les daignez voir, SIRE, vous vous y cognoiſtrez, comme dans vn miroir, repreſenté au vray, & releué de tous vos plus rares ornemens, meſmes de ceſte Clemence incomparable, qui ne trouue point d'exemple en l'antiquité, & ne laiſſe aucune eſperance d'imitation aux ſiecles aduenir: laquelle vous a plus que toutes vos autres vertus enſemble, bien que grandes, mis & affermy la Couronne ſur la teſte. Il m'a voulu, SIRE, pour ſon truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous ſeruir, & les Roys vos predeceſſeurs depuis cinquante ans, en l'offi-

ce de Conſeiller & Preſident en voſtre Parlement de Tholoſe, & depuis n'agueres de Conſeiller en voſtre Conſeil d'Eſtat, que ie ſerois propre à le vous preſenter. Aduouez-le, SIRE, comme voſtre, & l'embraſſez auec la meſme douceur de viſage, de laquelle il vous a pleu me receuoir tout autant de fois que i'ay paru deuant voſtre Maieſté, & vous comblerez d'honneur, & de contentement,

SIRE,

Voſtre tres-humble, tres-obeiſſant & tres-fidelle ſubjet & ſeruiteur,

MATTHIEV DE CHALVET.

MATTHÆI CALVENTII V. C. ELOGIVM.

Auctore SCÆVOLA SAMMARTHANO.

MATTHÆVM CALVENTIVM, *togati ordinis hac ætate insigne ornamentum, genuit Aruernia superior ex antiqua nobilique familia, nec sibi tamen ipsa vindicauit. Auunculum enim is habebat primæ notæ Senatorem, Petrum Lisetum, in suprema Parisiorum Curia (cuius postea princeps fuit) ea tempestate fisci patronum, quo suasore & impulsore generosus adolescens bonis in literis à parentibus educatus est, confectisque tum in Gallia, tum in Italia Iurisprudentiæ studiis, Tholosæ tandem vrbe amplissimâ & secundum Lutetiam inter Gallicas nobilissimâ concedit, adeò quidem lætis initijs, vt breui tempore & vxorem duceret claro loco virginem, & in Senatum allegeretur, & interiectis aliquot annis ad ipsam Præsidis authoritatem ex vnanimi Collegarum consensu & electione peueniret. Floruit in his tanti momenti magistratibus ad quinquaginta quatuor ipsos annos, incredibili apud omnes tum doctrinæ & solertiæ, tum æquitatis & prudentiæ famâ, non minus quàm ipso togæ splendore spectabilis & conspicuus. Vel eo magis quòd supra tam raras & excellentes animi dotes, ipsa personæ dignitas & formæ gratissimus decor eum quoque non mediocriter honestarent, in eóque tantus eniteret blandissimi sermonis lepos, tanta morum elegantia, tanta comitas, vt suauissimo suo congressu & allocutione, tanquam potenti quodam philtro, omnium ferè amorem & beneuolentiam excitaret, sibíque adiungeret. Nec ea porro tanti viri postrema laus fuit, quòd rerum nouarum nusquam appetens acerbissimis Galliæ temporibus à Rege semper stetit, nec à boni ciuis officio vel tantulum deflexit. Vnde magno certè suo merito factum est, vt cùm is identidem grauissimis de rebus nunc à Senatu, nunc à tota prouincia delegatus aulam adiret, cordatus ille Princeps* HENRICVS MAGNVS *hanc admiratus in egregio Senatore præstantiam, cum tanta firmi & constantis animi fidelitate coniunctam, non modò semper eum exceperit amantissimè, sed & postremo nihil tale cogitantem, nec ambientem, sacri consistorij consiliarium renuntiarit. Auctus igitur hac suprema dignitate senex laudis & gloriæ plenus, in ea demum acquieuerat, eiuratóque Præsidis honore in gratiam Francisci filij, præstantissimi quoque Senatoris, otio tandem & quieti se dederat, cùm enatus in latere lethalis abscessus occultam attulit febrem, quæ hominem longa iam ætate affectum, & penè octoginta natum annos facilè oppressit. Elatus est magno Senatus & omnium ordinum luctu sub finem Iunij mensis, anno supra sesquimillesimum & centesimum septimo. Plurimáque reliquit moriens eruditæ suauitatis poematia, quæ nondum in vulgus exiere: sed Senecam Philosophum Gallicè nunc legimus, diligenti eius labore & industria luculentissimè translatum.*

DISCOVRS SOMMAIRE
DE LA VIE DE MONSIEVR DE CHALVET, TRADVCTEVR DE SENEQVE.

MESSIRE Matthieu de Chaluet, issu de la famille des Chaluets de Rochemontez en la haute Auuergne, nasquit l'an mil cinq cens vingt & huict au mois de May. Monsieur Lizet lors Aduocat general du Roy, & depuis premier President du Parlement de Paris, son oncle, qui estoit du mesme pays, estant allé voir sa maison & ses parens durant les vacations de l'annee mil cinq cens trente-neuf, le demanda à ses freres, & l'amena à Paris, où il le fit estudier és bonnes lettres six ans, sous Oronce Finance, Tusan, Buchanan, & autres sçauans hommes qui fleurissoient en ce siecle. Fut conduit à Tolose en l'an mil cinq cens quarante & six pour y apprendre le droict ciuil: où il logea en diuers temps auec Turnebe, Mercerus, Gouean. Il passa en Italie en l'an mil cinq cens cinquante pour y continuer ses estudes: ouyt quelques mois Alciat à Pauie, & puis le Socin à Bologne la grasse: d'où il reuint en France à la haste, mandé pour les affaires de sa maison, faisant estat d'y retourner bien tost apres: mais il fut conseillé de s'en aller derechef à Tolose, y acheuer son cours és loix, où il fut compagnon des sieurs Roaldes & Bodin, lisans ensemble le droict aux escholes publiques auecque reputation. Durant les estudes de sa ieunesse, il relaschoit souuent son esprit par les plus honnestes exercices du corps ausquels il s'estoit instruit en Italie: estant fort bon homme de cheual, beau dãseur, & le meilleur ioüeur de paulme de son temps. Il temperoit aussi l'austerité de la doctrine des loix, par la douceur de la poësie Latine & Françoise, esquelles il n'estoit point des derniers: comme il paroistra par ses vers, si ses heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris ses degrez de docteur à Tolose, il estoit tout prest de quitter le Languedoc, pour aller establir sa fortune à Paris, où Monsieur Lizet l'appelloit par ses lettres: mais par l'entremise de quelques siens parens & amis, il fut arresté & marié à Tolose, en l'an mil cinq cens cinquante & deux, auec Ieanne de Bernüy fille du Seigneur de Palficat Baron de Villeneufue: & tost apres, à sçauoir en l'an mil cinq cens cinquante trois, fut receu en vn office de Cõseiller du Roy au Parlement de Tolose: puis creé Iuge de la Poësie Françoise, & mainteneur de ieux floraux de Clemence qui se celebrent si solennellement tous les ans en ladicte ville. En l'an mil cinq cens soixante & treize, il y fut faict President des Enquestes, par la nomination du Parlement. Il eust force amis: aussi les sçauoit-il bien cultiuer: mais sur tous, il y eust vne singuliere & parfaicte amitié entre Monsieur du Faur de sainct Iory premier President de Tolose, & luy, tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quarree, l'œil riant, le poil

blond

blond, le viſage doux & venerable, le maintien graue, modeſte & plein de maieſté: le propos & la conuerſation des plus aggreables du monde. Aucun preſque ne l'abordoit, qu'il n'en reſtaſt comme charmé: car il eſtoit d'vn naturel affable, courtois, bien-faiſant, franc, ſans hypocriſie, ſans ambition, ſans auarice, s'employant beaucoup plus volontiers pour autruy, que pour ſes affaires propres: Craignant Dieu, deteſtant & condamnant toutes ſortes de vices, & principalement les violences & les nouueautez, meſme celles de la religion. Il aimoit l'ordre, la droicture, & la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente: durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les deſordres qu'il preuoyoit deuoir arriuer dans Toloſe, ſe retira en ſa maiſon en Auuergne: où pour ſe conſoler des miſeres publiques, & pour employer vtilement ſon loiſir, il ſe mit à lire & traduire Seneque. Parmy les confuſions de la France, il perſeuere conſtamment en l'obeiſſance de ſon Prince: le party duquel comme le iugeant ſeul iuſte & legitime, il a touſiours fidellement ſuiuy. Auſſi lors que le Parlement fut transferé de Toloſe à Caſtelſarraſy, il fut choiſi entre tous, pour aller de ſa part ſaluer le Roy à Lyon l'an mil cinq cens quatre vingts quinze: dequoy le Roy fut merueilleuſement content, cõme il teſmoigna par le gracieux accueil qu'il luy fit, & par vn preſent qu'il luy donna. Et luy s'eſtima tres-heureux d'auoir eſté le premier officier du Parlement de Toloſe que le Roy vid depuis ſon aduenement à la Couronne, & depuis le commencement de la reduction du Languedoc à ſon ſeruice. Derechef en l'an mil ſix cens & trois, il fut delegué par le meſme Parlement deuers ſa Maieſté, pour pluſieurs affaires importantes: Auquel voyage, pour vne honorable recompenſe de ſes longs ſeruices, le Roy de ſon propre mouuement & ſans qu'il l'eut demandé, le fit Conſeiller en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, dont il preſta le ſerment és mains de Monſieur le Chancelier de Bellieure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres ſon retour de ceſte commiſſion, il print reſolution de quitter les affaires, & le Palais, auquel il auoit ſeruy honorablement cinq Rois en ſes offices de Conſeiller ou de Preſident, durant cinquante & quatre annees. Il reſigna pluſtoſt ſa dignité de Preſident à François de Chaluet l'vn de ſes fils, qui l'exerce à preſent: & ſe retira chez ſoy, pour ne penſer plus deſlors qu'à prier Dieu, & à couler doucement le reſte de ſes iours parmy le repos & les liures. Il veſquit apres ceſte heureuſe retraite deux annees auec tant de ſatisfaction, qu'il diſoit ſouuent à ſes parens, que tout le long du reſte de ſa vie paſſee, il n'auoit aucunement veſcu. En fin atteint d'vne fiebure cauſee par vne tumeur interieure, & par vn abſcez caché, où les Medecins ne pouuoient rien voir ni appliquer: ayant touſiours l'ame ſaine, la parole ferme, & le iugement raſſis, iuſques à ſon dernier ſouſpir: il mourut Chreſtiennement parmy les ſiens dans Toloſe, le vingtieſme de Iuin mil ſix cens & ſept, aagé de ſoixante & dix-neuf ans, & regretté vniuerſellement de tous ceux qui l'auoient veu & cogneu durant ſa vie.

AV MESME.

SONNET.

LA France qui ſouloit t'honorer & te ſuiure,
Se reueſt en ta mort de triſteſſe & de dueil,
Et voudroit volontiers t'arracher du cercueil,
Si par force on pouuoit faire le mort reuiure.

Mais toy qui en mourant as commencé à viure,
N'attriſte point, dis-tu, ny de larmes ton œil,
Ny ton ame d'ennuy: vn plus plaiſant ſoleil
De vitales douceurs mes ſentimens enyure.

Si tu es ennuyé de ne m'entendre plus,
Approche de ce liure: ainſi qu'en vne eſchole
Tu entendras dedans, la voix de ma parole.

Là mon ame, mon cœur, mes eſprits ſont reclus.
Comme on dit le Phœnix de ſa cendre renaiſtre,
Ainſi de ces eſcrits i'ay pris vn nouuel eſtre.

NIC. DROVET.

STANCES SVR LE TRESPAS, ET SVR LES ESCRITS DE FEV MONSIEVR DE CHALVET, PRESIDENT AV Parlement de Toloſe.

TOY, de qui la deſpoüille en la tombe eſt recluſe,
Grand Chaluet, qui te vois par les vers conſumé,
Accorde au beau ſouhait de ma rampante Muſe,
Qu'on t'auoüe tout haut par ces vers r'animé.
Ceſte mer de ſçauoir & feconde & profonde,
Ce Chaluet immortel eſt doncques au cercueil?
Viuant de ſon renom il eſclairoit le monde:
Mourant, helas! quel change? il obſcurcit de dueil.
La Vertu, de ſon ame eſtoit la chaſte hoſteſſe,
Il eſtoit ſa retraicte, & ſa douce priſon:
Et depuis ſon depart, ceſte belle Deeſſe
Se voit parmy le monde errante & ſans maiſon.
Luy mourant, la Vertu d'vne bouche dolente
Dit tout haut, I'ay perdu mon plus fidelle amy:
L'ignorance au rebours, d'vne bouche riante,
Dit tout haut, i'ay perdu mon plus grand ennemy.
Ie n'auray plus, dit-elle, vn ſi fort aduerſaire,
Dont, tremblante de peur, ie redoutois l'effort:
Celuy qui ſe monſtroit à tous mes vœux contraire,
Eſt mort, me pourſuiuant pour me donner la mort.
Cent aiguillons de dueil percerent nos poitrines,
Quand pour auoir la vie il receut le treſpas.
Helas! que ceſte fleur nous produiſit d'eſpines,
Lors qu'en naiſſant au Ciel elle mourut ça bas!
Mille rares vertus en ſa vie on contemple,
Il fut de ſa Toloſe vn eſclairant flambeau:
Il fut de tout ſçauoir le venerable temple,
Et ie crains qu'eſtant mort il en ſoit le tombeau.
Le temps qui fait tomber les fleurs de la ieuneſſe,
Alloit deſſus ſa teſte vne neige eſpanchant:
Il paroiſſoit aux yeux Cygne par la vieilleſſe,
Et quand il diſcouroit, Cygne par ſon beau chant.
Il a des plus diſerts la memoire eſtouffee:

Non pas en attirant les rochers & les bois,
Comme faiſoit le ſon de la lyre d'Orphee,
Mais attirant les cœurs par ſa faconde voix.
Les neuf Sœurs l'ont pleuré tout ainſi que leur frere,
Quand il toucha le terme à ſon aage preſix:
Ie faux, elles l'ont plaint tout ainſi que leur pere,
Ie faux, elles l'ont plaint tout ainſi que leur fils.
Son ame n'eſtoit rien qu'vne perle eſpuree,
Sur la terre viuant comme lon vit és Cieux:
Ceſte perle, montant en la voute azuree,
Fit deſcendre & rouler des perles de nos yeux.
Son Dieu Faur immortel, ceſt aſtre de doctrine,
Qui rend les plus luiſans de ſon luſtre obſcureis,
A fait, que comme en terre, en la grand cour diuine,
Il eſt aupres de luy fatalement aſſis.
Son los, ores qu'il eſt en l'obſcur de la biere,
Luit plus que s'il faiſoit au monde ſeiour:
De meſme que les feux iettent plus de lumiere
En l'obſcur de la nuict, qu'en la clarté du iour.
La mort voyant le poil de ſa teſte chenue,
Alla deſſus ce blanc ſes fleches decochant.
L'aage courboit ſon corps, & la mort ſuruenue
L'a coupé de ſa faux comme vn eſpi panchant.
Blaſmant le reconfort que l'on prend de ſon aage,
Ie dy que par ſon aage eſt mon dueil renforcé:
L'aage l'auoit parfait, & ie plains d'auantage
Vn pourtrait accomply, qu'vn pourtrait commencé.
Pour la celeſte vie, il meſpriſoit l'humaine:
Vn ſçauoir recherché luiſoit en ſes propos:
Prenant pour le ſçauoir vne incroyable peine,
Sa peine luy donna le celeſte repos.
Content il a voulu dans la tombe deſcendre,
Pour eſleuer ſon ame au ſeiour glorieux:
Le feu de ſon eſprit a mis ſon corps en cendre:
Ce feu montant en haut l'a fait monter aux cieux.
Il n'eſtoit enuié bien qu'il fut enuiable:
La ſeule Parque a peu ſon trauail limiter,
Qui luy fut dommageable, & à nous profitable,
Qui ſe peut admirer, & non pas imiter.
Les Eſchecs par Chaluet ont reueu la lumiere,
La mort deſira prendre à ce ieu ſon eſbat,
Elle luy donne eſchec par ſa fleche meurtriere,
Ses eſcrits à la mort donnent eſchec & mat.
Par luy le grand Seneque a ſa langue quittee,
Et par luy la lumiere il reuoit autresfois:
Chaluet a de ſon corps la vieille robbe oſtee,
Monſtrant qu'vn Eſpagnol peut parler bon François.

Nous diſmes, en liſant ceſt ouurage celeſte,
O Cygne de nos iours tu ne dureras pas,
Ton chant auant courrier de ton heure funeſte,
Eſtant par trop diuin preſage ton treſtas.
Les plus obſcurs ſecrets de Seneque il releue,
Et par ſa docte main de leur ombre les ſort,
En terre comme au Ciel ſa gloire eſt immortelle,
Pour rauir les viuans faiſant parler ce mort.
Dans ce Dedale entré, le pas il facilite,
Et de tous ſes deſtours il ſort heureuſement,
Ayant pris pour ſa ſeule & ſa ſeure conduitte,
Le fil de ſon ſçauoir & de ſon iugement.
Il baſtit ſon tombeau dans l'enclos de ce liure,
Tombeau de maint ſçauoir, non de iaſpe ennobly,
Qui fait de papier mol eſt plus dur que le cuyure,
Pour reſiſter aux coups de l'aage & de l'oubly.
Ce liure eſt des vertus le magnifique temple,
Pour eſtre veu de tous, il verra tout ce rond.
Il ſert d'eſtonnement, & non pas d'vn exemple:
Comme il n'a de premier il n'aura de ſecond.
Il fait taire l'enuie & parler la memoire,
Et donne à ſon autheur pour vn preſent des cieux,
Cent lauriers qui pour fruict ne portent que ſa gloire,
Cent aiſles à ſon nom pour voller en tous lieux.
Par ton ſang eſpandu fut ton ame rauie,
O Seneque qui fus Chreſtiennement Payen:
Mais Chaluet te redonne & le ſang, & la vie,
Et cauſe ton honneur, ſi tu cauſes le ſien.
Pour d'vn Prince brider la ieune intemperance,
Tu fus auec honneur de l'exil rappellé:
Et Chaluet te rappelle au giron de la France,
Hors des bornes duquel tu ſemblois exilé.
Narciſſe deuint fleur: & mon ame affligee,
Croit, liſant de Chaluet les rauiſſans eſcrits,
Qu'en quelque belle fleur ſa deſpouille eſt changee,
Et qu'il le faut nommer la fleur des grands eſprits.
Nous eſperions encor' mille rares ouurages,
Qui de l'aage vainqueur auroient eſté vainqueurs,
Dont le facond diſcours eut hauſſé nos courages,
Et le fecond ſçauoir abbattu tous nos cœurs.
Il fit couler ces mots de ſa bouche faconde
Approchant de ſa mort, Seneque mon ſoucy,
Tu fais que conſtamment ie delaiſſe monde,
I'y ſuis entré pleurant, mais ie n'en ſors ainſi.
O non-pareil eſprit qui meſpriſant la terre
T'enuoles bien ioyeux nous quittant les douleurs,
Voy ces vers que ie graue au tombeau qui t'enſerre,

Que ie nettoyeray tous les iours de mes pleurs.
C'eſt le dernier deuoir que ie paye à ta tombe,
Pour marquer le regret de mes ſens poſſeſſeur:
Ce ſont des vers plaintifs, au lieu d'vne Hecatombe,
Qui cruelle à meurtrir eut faſché ta douceur.
Bien te dois-ie payer ce deuoir mortuaire,
Puis que ie t'adorois pour le pere des Sœurs,
Et puis que là mes vers commençoient à te plaire,
Me diſant que leur verd produiroit quelques fleurs.
Helas! i'allois croyant que le ciel fauorable
Ne t'auoit point ſoubmis à la rigueur du ſort:
Ie croyois que ton chef en lauriers venerable,
Te pouuoit perſeruer des foudres de la mort.
Tes beaux mots pouuoient bien charmer ceſte cruelle
Qui ſes dards meurtriſſeurs iette par tout ce rond:
Mais tu voulois au ciel la couronne immortelle,
Ne te contentant point de celles de ton front.

ALEXANDRE PAVL DE FILERE, Toloſain.

IN SENECAM,

Gallice expreſsum.

A

MATTHÆO CALVENTIO
PRÆSIDE THOLOSANO ET IN
ſacro conſiſtorio Regis
Conſiliario.

NON modò Gallorum populis tu vera loquentis
Verba refers Senecæ, mentémque animumq; reſignas,
Ora ſed Annæi das conſpicienda, verendam
Canitiem, moréſque pios, nulloq; madentes
Felle mali, quos non tetrici cenſura Catonis
Carpſerit, aut rigidum Stoici Zenonis acumen.
Quin mage crediderim, Samius ſi vera magiſter
Edocet, Hiſpanum Senecam, ciuemq; togatum,
Jam brachis mutaſſe togam, vultuq; renatum
Apparere tuo: tum, quæ tua pagina dictat,
Jpſius auctoris, non verba interpretis eſſe.

G. CRITTONII Profeſſoris Regij.

FRANCOIS DE CHALVET

SIEVR DE FENOVILLET, PRESIDENT és Enquestes du Parlement de Tholose, fils de l'Autheur.



OV t'en vas-tu, beau Liure ? où vas tu, docte escrit?
Faire honneur à la France : Adieu doncques, cher frere,
Non germain proprement, quoy que d'vn mesme pere:
Car ie suis fils du corps, & tu l'es de l'esprit.

Ce pere de l'amour de la Vertu s'éprit,
Et d'elle t'engendra: maintenant il espere
Que comme vn bon enfant, tu seruiras ta mere;
Car pour elle, sans plus, ceſt œuure il entreprit.

Certes, qui lira bien tes discours, ô beau Liure,
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure,
Du plus celebre honneur, dont l'homme est reuestu,

Aura par ton moyen, l'heureuse iouïssance:
Car c'est de la Vertu que l'honneur prend naissance,
Et tu nous fais au vray cognoistre la Vertu.

ORDRE ET SVITE
DES LIVRES ET DIVERS
TRAICTEZ DE SENEQVE,
selon la presente Edition.

DEs bien-faits, à Ebutius Liberalis. vij liures.
Les Epistres, à Lucilius. cxxiiij.
De la Prouidence, ou, Pourquoy les gens de bien sentent & souffrent souuent des maux. j. liure.
De la Cholere, à Nouatus. iii. liures.
De la Clemence, à Nero Cesar. ii liures.
De la vie heureuse, à Gallio son frere. i. liure.
De la tranquillité, & repos de l'ame, à Serenus. i. liure.
Que le Sage ne peut souffrir aucune iniure, à Serenus. i. liure.
De la briefueté de la vie, à Paulinus. i. liure.
De la Consolation, à Polybius. i. liure.
De la Consolation, à Marcia. i. liure.
De la Consolation, à Heluia. i. liure.
Des Questions naturelles. vii. liures.
Apocolocyntose, ou, discours plein de mocquerie, sur la mort de Claudius Cesar, nouuellement traduit.
Certains beaux passages recueillis & ramassez de diuers endroits des liures de Seneque.
Diuers remedes contre les euénemens de la Fortune.
Des Controuerses.

TABLE DES SOMMAIRES

DE CXXIIII. EPISTRES DE SENEQVE ESCRITES A LVCILIVS.

EPISTRE I.



Seneqve en ceste Epistre enseigne comme il faut arrester & employer bien le temps qui se perd par trois diuerses façons. Qu'vn hõme n'est point pauure pour si peu qu'il ait de bien. fueillet 74.b

II.

Des personnes qui ne peuuent s'arrester longuemẽt en vn lieu, & qui pensent que le frequent changement de lieux puisse oster les tristesses & fascheries de l'esprit. 75.a

III.

Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vsé de ce mot Amy, cõme fait le vulgaire: & mõstre que celuy seul est vrayement & propremẽt amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & secrets, comme à nous mesme. 75.b

IV.

Il admõneste Lucilius de poursuiure l'estude de la philosophie, & de s'accoustumer au mespris de la mort, & se moque des choses qui sont superflues à la vie de l'hommes 76.a

V.

Mauuaise coustume de quelques vns, qui pour mõstrer & faire croire qu'ils estoiẽt du tout adonnez à la philosophie portoiẽt les cheueux lõgs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les sourcils renfroignez, estoient desireux de se faire remarquer sur tous les autres hommes, par vne sale & rude façon de viure, comme font bien encor quelques vns de nostre temps. 77.a

VI.

Il se resiouyt auec Lucilius, de ce qu'il cognoist que tous les iours il fait quelque profit & aduãcement à la vertu: & apres il enseigne que la hâtise & familiere conuersation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enseignemẽs des philosophes. 77.b

VII.

Il apprend qu'il faut fuyr les assemblees, les spectacles des ieux publics, comme aussi la cõpagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux mesmes se rendre tels en nous hantant. 78.a

VIII.

Mõstre qu'il ne faut s'addonner à l'oisiueté & faineantise: Mais cõseille de choisir vn repos hõneste, pendãt lequel le Sage pourra mettre par escrit les preceptes de la Philosophie. Reiette la vie de ceux qui s'addõnẽt aux affaires du Palais, & aux plaidoiries & autres choses legeres qui ne peuuent rẽdre la vie de l'homme bien-heureuse 79.a

IX.

Il monstre que l'homme sage, encor qu'il soit contẽt de soy mesme, a besoin d'vn ami. Et en fin pour vn petit present qu'il a accoustumé de faire au fond de ses lettres, il y met vne sentence d'Epicure. 80.a

X.

Que la solitude est vtile à ceux qui profitẽt en la vertu, & qu'elle est pernicieuse aux fols, comme sont aussi toutes autres choses. En fin il adiouste vn fort bel enseignement de ce qu'il faut demander à Dieu. 81.b

XI.

Il veut monstrer qu'il a bonne esperance de quelque ami de Lucilius, lequel toutesfois à son aduis, encor apres qu'il sera paruenu à la perfection de sagesse, ne perdra iamais ceste grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy est commun auec plusieurs autres grands personnages. Il adiouste à la fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui se veulent retirer de toute vilenie. C'est qu'ils se doiuent proposer deuant les yeux quelque grand & vertueux personna-

ge, sur lesquels ils iettetõt tousiours leur pẽsee, & s'imagineront qu'il soit present à toutes leurs actiõs. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien encor qu'ils soiẽt seuls qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vn exemple pareil en l'Epiſtre xxv. 82.b

XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs, il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſa vieilleſſe. En outre il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort. 83.a

XIII.

Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuantables, plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir, & n'aduenir point. 84.a

XIV.

Qu'il s'eſt retiré de la cõpagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmemẽt des ſiẽs propres: qu'il employe tout ſon tẽps à l'eſtude: & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité par des enſeignemens & admonitions ſalutaires, qu'il met par eſcrit. 85.b

XV.

Si le ſage doit eſtre contẽt de ſoy meſme, ou s'il doit auoir vn ami duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil. 87.a

XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la Philoſophie, mais il l'en faut ſaouler & abbreuer du tout. Apres il diſſoult l'argumẽt par lequel quelques vns vouloiẽt ſouſtenir, ſoit que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, comme les Stoiciens croyent, ou qu'elles aduinſſent ſans raiſon & parauanture, comme les Epicuriens enſeignent que la Philoſophie eſt inutile. En dernier lieu, il expoſe vne tres belle ſentence d'Epicure, quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez. 88.a

XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy on doiue differer le temps de philoſopher, pour crainte de la pauureté: laquelle tant s'en faut qu'elle puiſſe porter aucune incommodité, qu'au contraire elle eſt commode à ceux qui veulent vrayement & d'vn bon courage philoſopher. 89.a

XVIII.

Comment le Philoſophe ſe doit porter durant les feſtes Saturnales. Qu'il faut choiſir quelques iours pour faire eſſay comẽt nous pourrions ſouffrir la pauureté. Met en fin quel voiſinage il y a entre la cholere & la fureur. 90.a

XIX.

Il veut perſuader à Lucilius qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ni à cachettes, mais que reiettãt tous ennuis, & les tiltres d'honneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit. 91.a

XX.

Qu'il faut philoſopher par les effects & par la bõne vie: & que celuy qui voudra ſuyure à bon eſcient la philoſophie, doit rechercher la pauureté. 92.a

XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'eſtre point cogneus des hommes, qui ayans laiſſé les beaux tiltres d'hõneur, ſe ſont iettez entre les bras de la philoſophie. Car vne belle renommee & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcrits, & par la familiarité des hommes ſçauans. 93.a

XXII.

Par quel moyẽ ſe doit deſuelopper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniemẽt de beaucoup de grands affaires, penſe de s'adonner à la Philoſophie. 94.a

XXIII.

Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure qu'ils n'ont cõmencé. 95.a

XXIV.

Que c'eſt folie de ſe tourmẽter de l'attente d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Remedes tres-certains contre les euenemens dont les hommes ont accouſtumé de s'eſpouuanter. 96.a

XXV.

Que tous eſprits ne ſe corrigẽt parvn meſme remede, ains ſe faut accõmoder à leurs aages & humeurs. Qu'il faut s'accouſtumer à ſe contẽter de peu. Que l'on doit faire toutes choſes cõme ſi l'on eſtoit à la preſence de quelque homme vertueux & graue. 98.a

XXVI.

Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, ains qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort. 98.b

XXVII.

Que qui ne ſçait corriger ſoy meſme, eſt incapable de reprẽdre autruy. Plaiſante hiſtoire de certain Caluiſius Sabinus. Quelles ſont les vrayes richeſſes. 99.a

XXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement qui changeans de pays portent leurs vices auec eux. 100.a

XXIX.

Qu'il eſt difficile que Marcellinus homme ciuil, & de bel eſprit, puiſſe receuoir correction. Toutesfois qu'il n'en a point perdu l'eſperãce, & qu'il eſſayera toutes choſes pour y paruenir. Il adiouſte à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'eſt adonné à la philoſophie, ne doit point deſirer de plaire au peuple. 100.b

XXX.

Il eſcrit, qu'encore que Baſſus Aufidius ſoit caſſé du corps, toutesfois auec vne ame ferme & conſtante, il n'eſt aucunemẽt tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche. 101.b

XXXI.

Que la ſeule vertu eſt noſtre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple. 103.a

XXXII.

Il louë ceux qui viuent retirez au repos d'eſprit ſans qu'on ſçache ce qu'ils font. Que nous rendons noſtre vie plus courte par noſtre inconſtance. Il blaſme le deſir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheué de viure. 104.a

XXXIII.

Il louë Epicure, & l'eſtime hõme plein de courage. Il parle auſſi des diſcours des Stoiciens qui ſont graues & ſententieux, & qu'il ne ſe faut pas tant arreſter ſur les inuentiõs des anciens, qu'on ne doyue eſſayer de faire de nouueaux chemins à la vertu. 104.b

XXXIIII.

Il ſe reſiouyt d'ouyr dire ce que Lucilius fait, & ce qu'il eſcrit: & ſouſtiẽt que celuy eſt parfaitement bon, qui ne peut par aucune force, ni par aucune neceſſité deuenir meſchant. 105.b

XXXV.

La difference qu'il y a entre aimer & eſtre amy: & que pour eſtre conſtant il faut auoir auiourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier. 105.b

XXXVI.

Quelque ieune homme à la perſuaſion de Lucilius s'eſtoit retiré à l'eſtude de la Philoſophie, dequoy pluſieurs le reprenoient, cõme touſiours les choſes bonnes deſplaiſent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune hõme de meſpriſer ces folles reprehenſions, & de perſeuerer au deſſein qu'il a fait. Il enſeigne auſſi à ne craindre point la mort. 106.a

XXXVII.

La folie eſt ſubiette à beaucoup de paſſiõs cruelles & ſeruiles, & la ſageſſe les chaſſe biẽ loin. Si tu veux rendre toutes choſes ſubiettes à toy, il te faut aſſubiettir à la raiſon. 107.b

XXXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement qui changeans de pays, portent leurs vices auec eux. 107.b

XXXIX.

Vn parler ordinaire eſt plus profitable, & ſert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit ſur ſoy. La grandeur du courage eſt de meſpriſer les choſes grandes, & ſuiure les mediocres. 107.b

XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiſte, qui verſoit vn torrẽt de mots preſſez & pouſſez par force. Que la parole d'vn Philoſophe doit eſtre moderee & retenue comme ſa vie. 108.b

XLI.

L'argument & le ſubiet de ceſte Epiſtre eſt tout diuin. Il monſtre que Dieu eſt pres de nous, auec nous, & dedans nous. Qu'il y a vn eſprit ſacré logé dans noſtre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faiſons. Que les biẽs & la richeſſe n'eſt pas ce qu'on doit louër en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raiſon. 109.b

XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn ſoit homme de bien: il y en a pluſieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour eſtre meſchans, mais ſeulement la puiſſance & les moyens. 110.a

XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommee du peuple. 111.a

XLIIII.

De l'origine de la vraye nobleſſe, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philoſophie. 111.b

XLV.

Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de liures, mais des bons: & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas rechercher les choſes ſubtiles, ains ſeulement les vtiles & profitables. 112.a

XLVI.

Il louë vn liure compoſé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé.

XLVII.

Il repréd la ſuperbe & la cruauté de quelques vns enuers leurs eſclaues & ſeruiteurs, & louë Lucilius de ce qu'il vit familieremẽt auec les ſiens. 113.b

XLVIII.
De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit estre co mmuniqué entre amis. Il se moque apres des sophisteries & des argumens cornus que quelques Philosophes faisoient au lieu d'enseigner la vertu. 115.a

XLIX.
Il parle de la vistesse du temps. Se moque des Poetes & des Dialecticiens: & qu'il faut employer l'estude aux choses qui peuuét apprendre nostre ame à la vertu. 116.a

L.
La faute que plusieurs font de croire que les vices qui naissét de nous, prouiennét des choses: que les choses encor tendres se corrigent facilemét, & celles qui sont enuieillies, le peuuent estre auec la peine & la diligéce. 117.a

LI.
Il faut fuir les lieux dans lesquels il y a dãger que nos ames deuiennent effeminees & lasches: & qu'il est bõ de s'adõner au trauail & à la peine pour ne tomber au vice. 117.b

LII.
Il y a trois sortes d'hommes qui suiuent & s'approchent de la Philosophie & de la sagesse. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'estudient à bié & vistement parler, mais ceux qui par leur bõne vie nous enseignent à bié viure. 118.b

LIII.
Des dangers & incommoditez qu'il y a de se mettre sur la mer: des maladies de l'ame, & de la guarison que la seule Philosophie leur peut donner. 120.a

LIIII.
De la maladie à laquelle Seneque estoit plus subiet: des meditations & belles pensees qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de son mal: de sa resolution à la mort. 121.a

LV.
Que l'exercice profite beaucoup à la santé du corps. Du repos d'esprit que sentent ceux qui se sont retirez aux champs. Et description de la maison de Vatia. 121.b

LVI.
Il descrit le bruit qui se fait aux bains & aux estuues, & que ceux sont trop delicats qui ne peuuent estudier qu'auec vn grand silence, & que souuent les choses exterieures ne nous troublent pas plus que nostre ame mesmes, laquelle ne peut sentir vn parfait repos, qu'elle ne soit bien composee & deschargee des vices. 122.b

LVII.
Sur l'occasion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame souffre quelques passions que les plus sages & vertueux ne peuuent euiter, prouenans de la nature de nostre mortalité. 123.a

LVIII.
Premierement il monstre la pauureté de la langue Latine apres comme ceux font sottement qui veulent restreindre ceste langue pauure d'elle mesme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celuy qu'il appelle ENS, de l'essence, du genre, de l'espece, de l'idee, pour lesquels il faut inuenter des mots nouueaux: & que des disputes qu'on fait seulement pour esueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour instituer nos mœurs & nostre bonne vie. 124.b

LIX.
Ayant parlé de la volupté qu'il auoit prise à lire vne lettre de Lucilius, il prend comme par occasion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opiniõ des Stoiques. Il escrit le plaisir & contentement qu'il a pris de ceste lettre, quelle est la vie du sage, du iugement seuere que chacun doit faire de soy, & de ne croire point les flatteurs. 127.a

LX.
Il deteste le vœu de nos parens qui nous souhaittẽt des richesses: & la gourmandise qui entre en despense par ambition, & nous fait desirer & chercher les biens de la terre & de la mer. 128.b

LXI.
Que tout le temps deuant la vieillesse on doit penser à bien viure, & en la vieillesse on doit penser à bien mourir. 129.a

LXII.
Que les affaires ne l'empeschent point à l'estude des sciences liberales. Que le mespris des richesses est le vray chemin aux richesses. 129.b

LXIII.
Il console Lucilius de la mort de Flaccus son amy, & monstre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes, veulent seulement faire mõstre de leur douleur, laquelle ils suiuent auec ambition. 129.b

LXIIII.
Il loue grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eschauffoit à la vertu l'ame de ceux qui le lisoient, & n'ostoit à pas vn l'esperance de pouuoir atteindre à sa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la sagesse, & les inuenteurs, & pense qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouster. 131.a

LXV.
Qu'à l'opiniõ des Stoiciés il n'y a que trois causes de toutes choses en ce mõde, & par l'opiniõ d'Aristote & de Platõ il y en a d'auantage. Il conseille aussi par vn docte discours,

apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame de s'adonner à la cognoiſſance de l'vniuers. 131.b.

LXVI.

Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & cõtrefait, que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit, laquelle ne peut eſtre rendue plus honorable par la beauté du corps, ni par ſa deformité eſtre eſtimee plus laide. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entre-eux, meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctiõs de biens, il ſont toutesfois tous eſgaux. 133.

LXVII.

Apres auoir en peu de paroles diſcouru de la foibleſſe & imbecillité de ſa vieilleſſe, il explique ceſte queſtion: Si tous biens ſont deſirables. En fin il conclud, que ceux qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutefois tels. 137.a

LXVIII.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe ietter au repos de l'ame: mais cela ſe doit faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſſi ce qu'on doit faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a fait, eſt vn temps plus propre à la ſageſſe. 138.b

LXIX.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arreſter la fuite du corps pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices: & non ſeulement receuoir la mort, mais l'appeller s'il en eſt beſoin. 139.b

LXX.

Le temps de la vie s'eſcoule ſans le ſentir. Que c'eſt folie ſe plaindre de la briefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort ſans aucune crainte, & ſi l'occaſion le requiert la procurer. Qu'il peut aduenir pluſieurs choſes pour leſquelles le ſage peut ſe donner la mort. 140

LXXI.

Il faut quand on veut prendre conſeil de ce qu'on doit fuir ou deſirer, auoir eſgard au bien ſouuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il perſuade apres que cela ſeulement eſt bon, qui qui eſt honneſte, & que la vertu rend toutes choſes heureuſes: Qu'vne mort honneſte eſt autant à deſirer qu'vne honneſte vie, comme il le preuue par exemples. 142.a

LXXII.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'õ ait, diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny le remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine. Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces. 144.a

LXXIII.

Il defend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les magiſtrats à meſpris. Et loue le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos & en liberté, & qui leur donne moyẽ de pouuoir ſuyure la Philoſophie. 145.b

LXXIV.

Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté eſt riche dans ſon ame. Il eſtime miſerables ceux qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Cõparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. 147.a

LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage: que ſon langage ſe doit accorder auec la vie. Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame. Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux & ſuiure la vertu. 149.b

LXXVI.

Qu'en ſa vieilleſſe il va ouir les leçons d'vn Philoſophe, & en ce faiſant il enſeigne qu'il faut touſiours apprendre. Qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte. 151.a

LXXVII.

Il deſcrit la flotte des nauires d'Alexãdrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exẽple duquel il mõſtre qu'il ne la faut point craindre. 153.b

LXXVIII.

Il parle d'vne longue maladie & defluxiõs de rheumes qu'il auoit ſoufferte. Et les remedes que la viſite de ſes mains, & le cõſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guarir d'vn pareil mal qu'il auoit. 155.a

LXXIX.

Il prie Lucilius de luy eſcrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mõt Aetna. Quelle ſera noſtre ame quand elle ſera montee au Ciel, & qu'elle peut eſtre telle icy bas, ſi elle ſe deſcharge des vices. 157.a

LXXX.

Il reprend ceux qui s'adonnent ſi fort aux exercices du corps, qu'ils oublient ceux de l'eſprit. Que l'homme de ſoy-meſme peut rendre ſon ame meilleure, & acquerir ſa liberté. 158.b

LXXXI.

Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le Traicté des biens-faicts, & mõſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des biens-faits: & comme il faut eſtre recognoiſſant. 159.b

LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate: loue l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre

est plein du mespris de la mort. 162.a

LXXXIII.

Il parle de sa vieillesse, & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vse pour entretenir sa santé. Puis apres de l'yurongnerie, & qu'on ne doit fier ses secrets à vn homme subiet au vin. 164.a

LXXXIV.

Que ceux qui s'adonnent à l'estude, doiuent lire, & apres escrire: par la comparaison des mousches à miel qui vont amasser le suc des fleurs, & apres les rangent en rayõs. 166.a

LXXXV.

Il assemble plusieurs raisons, par lesquelles les Stoiciens prouuoient que la seule vertu suffisoit à bien & heureusement viure. Et refute les opinions de ceux qui soustenoient le contraire. 167.b

LXXXVI.

Louange de Scipion l'Africain, & de sa tẽperance: & mesmement en ses bains. Blasme l'excessiue despense & dissolution des hommes de son temps. Et quelques beaux & profitables discours des vergers & des arbres fruictiers. 170.b

LXXXVII.

Il a descrit de la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fist. Et sur ceste occasion il reprend les folles & delicates despenses des Romains par les exemples qu'il allegue. Il dispute si les richesses se peuuent appeller bien. 172.a

LXXXVIII.

Des sciences liberales, comment & cõbien de tẽps on les doit suiure. Des estudes vains & inutiles, & des exercices que plusieurs fõt, qui ne leur profitent rien. Que toutes nos estudes doiuent seruir à la vertu, & que c'est la vraye science & l'estude liberale. 175.a

LXXXIX.

Definition de la sageſſe: diuision de la Philosophie selon l'opinion de plusieurs. Il se iette apres sur le blasme de l'auarice & de la gourmandise des Romains. 178.b

XC.

C'est la Philosophie qui nous apprend à bien viure. Que c'est elle qui nous fait trouuer la verité des choses diuines & humaines. Si l'inuention des mestiers & des arts mechaniques procede de la Philosophie. 180.b

XCI.

Il parle de la tristesse que sent Liberalis son amy du bruslement de la ville de Lyon, que le feu consuma entierement dans vne seule nuict. Tous les ouurages des mortels sont condãnez à mourir quelque iour. 184.a

XCII.

Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'est entretenu pour honorer l'ame, qui est le principal dans l'homme. Que l'ame n'est soustenue que d'elle mesmes. Que les calamitez & incommoditez du corps, n'offensent point la vertu de l'ame. 186.a

XCIII.

Il reprend ceux qui se plaignent de la mort de leurs amis. Et soustient que la vie de celuy qui s'est rendu vertueux & sage, est parfaite, & assez longue. 190.a

XCIIII.

Il dispute si les decrets & arrests des Philosophes sont plus profitables que les enseignemens & instructions particulieres: dit que les decrets generaux sont ceux qui parlent de la fin des choses, de la sageſſe, de l'estat du sage en general. Mais les instructions & enseignemens sont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quand nous enseignons comment se doit porter le mary enuers sa femme, le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers sa Cité. Mõstre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les peuples grands des Romains ont fait. 191.a

XCV.

Ceste Epistre n'est qu'vne dependance & continuatiõ des propos de la precedente: Et pour resoudre ceste question, il dit, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemẽs & les membres des corps qui en sont composez. Il entre apres en vn beau discours contre la gorge & la gourmandise, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il discourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonstrations. 196.b

XCVI.

Qu'il n'y a rien de miserable en l'homme, sinon que quãd il pense qu'il y ait quelques choses miserables en ce mõde. Que les maux qui nous aduiennent, ce sont arrests donnez au ciel, & qu'il faut consentir à la volonté de Dieu. 202.b

XCVII.

Que plusieurs vices qui semblent estre nais de nostre temps, auoiẽt esté aux siecles passez. Que les hommes imitent plustost les vices que les vertus. Que les meschans ne sont iamais asseurez en leur ame. 103.a

XCVIII.

La fortune porte auec soy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bõne ame

&cõſtante corrige les maux de fortune. Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir, eſt miſerable auant ſa miſere. Exemples de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles. 204.b

XCIX.

Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cherchent quelque volupté entre les larmes 209.a

C.

Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe. 211.a

CI.

De la mort ſubite & inopinee de Senecio par vne ſquinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir. 212.b

CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la louange & la ſplẽdeur qui ſuit noſtre nom apres la mort eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine. 214.a

CIII.

Que l'ennemy le plus dangereux & le plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la Philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux. 216.a

CIIII.

D'vn voyage qu'il fit hors la ville pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ny changer de villes pour fuir les viles. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point. Il conſeille de viure auec Caton, Lelius, & Tubero, Romains, & auec Socrate & Zenon Grecs. 216.b

CV.

Comme il faut fuyr l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, & le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auecques ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, fait fin en deſcouurir les ſecrets. 219.b

CVI.

Si les biens de l'ame & les vices, ſont corps. Ce qui commãde au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperflues. Il y a de l'intemperance au ſçauoir, comme en toutes autres choſes. 220.a

CVII.

Qu'il ne ſe faut point offenſer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tẽpere toutes choſes par des changemens. Qu'il ſe faut ſoubsmettre à la volonté de Dieu. 220.b

CVIII.

Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie, apprennent touſiours quelque choſe. Quelques-vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le temps. Il auoit appris ſous Attalus criant cõtre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chaſſé la religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir. 222.b

CIX.

Vn homme ſage peut ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy-meſmes. Il preuue cela par raiſõs & par demonſtrations. Et qu'on voit plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux ſiẽs. 225.a

CX.

Les Stoiciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour Pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquefois cauſe d'vne grande felicité.

La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous fait voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes. 226.a

CXI.

Contre les ſophiſmes & cauillations d'aucuns Philoſophes, leſquelles ont ce vice qu'elles plaiſent ſous l'apparence de ſubtilité Et qu'il ne faut qu'apprendre à meſpriſer la vie, & apres à la bien gouuerner. 228.a

CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque penſoit eſtre trop endurcy auxvices, pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il hayſſoit maintenant les folles deſpences & les ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien-toſt à les reprendre. 228.b

CXIII.

Seneque diſpute ſi la Iuſtice, la magnanimité, la prudence & les autres vertus, voire meſmes les accidens à icelles, ſont animaux. Se moque des Stoyciens qui ſouſtenoiẽt ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la Iuſtice, & les autres vertus ſont choſes ſacrees. 228.b

CXIIII.

Que bien ſouuẽt la façon corrõpue de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il ſe moque puis apres du lãgage de Mœcenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa fa-

çon de viure. Des diuerses façons de parler que plusieurs personnes suiuét, qui prennét plaisir à faillir. Vn beau discours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandise & folle despense. 213.a

CXV.

Que le parler est comme vn visage de l'ame. S'il est fardé & affecté, l'ame est aussi molle & lasche. L'ame d'vn hõme de bié est toute belle & saincte comme sa parole. Il se courrouce apres contre les folles despences, & contre la superfluité & l'auarice. 233.b

CXVI.

S'il vaut mieux auoir des passions moderees, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entieremeur reietter s'il est possible. 235.a

CXVII.

Si l'opinion des Stoiciens, qui disent que la sageste est bonne, mais qu'il n'est pas bõ d'estre sage, est veritable. Il reiette apres toutes les questions qui se font là dessus. Et desire qu'on luy enseigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il desire. 236.a

CXVIII.

Il reprend l'ambitiõ de ceux qui poursuyuoient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoistre. 338.b

CXIX.

Comme on peut deuenir bien tost riche. Qu'il faut emprunter de soy-mesmes. Le sage ne cherche que les richesses naturelles, lesquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons. 339.b

CXX.

Comment, & par quel moyen la cognoissance du biẽ, & de ce qui est hõneste, nous est aduenue. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui est honneste. 341.a

CXXI.

Que tout ce qui est moral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raison qu'il en rend. Que toutes les bestes ont sentimẽt de leur constitution & complexion naturelle. La constitution c'est la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir sur le corps. Tout ce dessus est confirmé par belles raisons & exemples. 334.a

CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue-souris: Qui font toutes choses contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Moqueries subtiles contre ceux qui viuent de ceste façon, & contre leurs vices. 345.a

CXXIIII.

Il n'y a rien de si fascheux, ni la faim mesmes, si on la supporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on se peut passer de beaucoup de choses superflues. 346.b

CXXIIII.

Il dispute si le bien se cognoist, ou par l'intelligence, ou par le sentiment: si c'est par le sentiment, ceux qui suiuent le volupté, ou fuyent les douleurs n'en pourroiét pas estre repris. Que c'est la raison qui iuge cela. Ce discours est fort beau & merite d'estre leu par les plus sçauans. 348.a

Ces Epistres sont pleines de tant de diuersité de choses, & de belles sentences, qu'il est mal aisé de comprendre l'argument d'vne chacune par vn brief sommaire.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES des Epistres.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

EPIS.TRES DE LVCIVS ANNÆVS SENECA, A LVCILIVS.

EPISTRE PREMIERE.

Les anciens auoyent souuent en la bouche quelques sentences briefues, qu'ils rapportoyent à Dieu, lesquelles en peu de mots contenoyent vne grande sagesse, comme furent celles-cy, Ayez cognoissance de vous: Suiuez Dieu: Rien par trop, *& autres semblables: Mais entre les plus celebres & renommees d'esté ceste-cy,* Ne perdez point le temps. *C'est pourquoy Seneque en ceste Epistre enseigne comme il faut arrester & aprofiter la course & legereté du temps, lequel se perd par trois diuerses façons qu'il dit, & qu'vn homme n'est point pauure, pour si peu qu'il ait de bien.*

Combien il importe de bien employer le tẽps.

MAis ainsi (mon Lucilius) reprens ta liberté sur toy-mesmes, amasse & approfite le temps qu'on te rauissoit cy-deuant, ou qu'on te desroboit, ou qui t'eschappoit. Croy fermement que ce que ie t'escris est veritable. Quelque partie du temps nous est rauie, quelque partie nous en est desrobee, & quelque autre nous en eschappe. Mais la perte la plus honteuse que nous faisons, est celle qui aduient par nostre nonchalance. Et si tu veux y prendre bien garde, vne grande partie de la vie se perd à ceux qui font mal, la plus grande à ceux qui ne font rien, & toute la vie entiere à ceux qui ne pensent point à ce qu'ils deuroyent faire. Quelle personne trouueras-tu qui sçache priser le temps? qui sçache estimer ce que vaut vn iour? qui ait la cognoissance qu'il s'en va tous les iours mourant? C'est en ceci que nous sommes trompez: Nous regardons la mort comme venant de loin: toutesfois la plus grande partie en est desia passee: elle tient en son pouuoir tout le temps qui est derriere nous. Continue donc de faire (Lucilius mõ ami) ce que tu m'as escrit que tu faisois. Embrasse toutes les heures du iour: tu ne despendras pas du lendemain, si tu te saisis du temps auiourd'huy. Pendãt qu'on differe & remet la vie, elle passe. Toutes autres choses (Lucilius mon ami) sont hors de nous: il n'y a que le temps qui soit nostre. Nature nous a mis en la possession de ceste chose seule subiecte à la fuite, & à s'eschapper vistement, de laquelle celuy qui voudra, nous pourra chasser. Mais la folie des hõmes est si grande qu'ils se confessent obligez quand ils ont obtenu des biens de peu de valeur, desquels ils pourroyent aisément rendre la pareille: & toutesfois il n'y a pas vn qui se sente redeuable du temps qu'on luy a donné, combien que ce soit la seule chose de laquelle le plus recognoissant homme du monde ne pourroit rendre la pareille. Tu me demãderas, peut-estre, qu'est

Quelle est la misere de ceux qui le perdent.

ce que

ce que ie fais, moy, qui sçay si bien commander tout cela? Ie te confesseray librement, que i'en vse comme fait vn prodigue & grand despensier, toutesfois diligent. Ie tiens bon conte de ma despense. Ie ne puis pas dire que ie ne perde beaucoup de temps, mais au moins ie rendray bon conte de ma pauureté. Il m'aduient comme à plusieurs qui sont tombez en indigence sans leur faute, desquels tout le monde a pitié, mais pas vn ne leur aide. Qu'est-il donc de faire? Ie n'estime point pauure celuy à qui ce peu qui luy reste, peut suffire. Toutesfois i'aime mieux que tu gardes tes biens, & que tu commences de bonne heure à les conseruer: parce (comme disoyent nos anciens) qu'on s'aduise trop tard d'espargner, quand on est au fonds du vaisseau. Car ce qui demeure, au plus bas, est non seulement fort peu, mais encore c'est le pire.

Assez riche est celuy qui se contente, & qui espargne de bonne heure.

EPISTRE II.

Des personnes qui ne peuuent s'arrester longuement en vn lieu, & qui pensent que le frequent changement de lieux puisse oster les tristesses & fascheries de l'esprit.

IE conçois vne belle esperance de toy, & parce que tu m'escris, & parce que i'en oy dire. Tu ne cours point çà & là, tu ne trauailles pas ta personne par diuers changemens de lieux. Ceste agitation & ce remuement est signe d'vn esprit malade. La principale cognoissance d'vne ame biẽ rassise, c'est de pouuoir s'arrester, & demeurer auec elle-mesme. Au reste prends garde que la lecture de tant de diuers autheurs, & de toutes sortes de liures, ne soit vn tesmoignage d'inconstance & de legereté. Il te faut nourrir & t'arrester aux esprits de certains autheurs, si tu en veux tirer quelque chose que ta memoire puisse fidelement retenir. Celuy qui veut estre par tout, en fin n'est en aucun lieu. Il aduient à ceux qui despendent toute leur vie à voyager par les pays estangers, de faire beaucoup de logis, mais pas vne amitié. Il faut qu'il en aduienne autant à ceux qui courent, & ne se rendent familiers du sçauoir d'aucun autheur certain: mais passent legerement, & comme à la haste sur toutes choses. La viande qu'on rend aussi tost qu'on l'a mangee, ne profite de rien, & ne donne aucune substãce au corps: il n'y a rien qui empesche plus la gueriſon, que de changer souuent de remedes: la playe ne se peut bonnement cicatriser, si on essaye la guerir par trop de diuers onguens: vne plante ne peut se prendre, si elle est souuent transplantee. Bref il n'y a rien, pour si profitable qu'il soit, qui nous puisse faire bien en passant. La multitude des liures ne fait que distraire l'esprit. Par ainsi ne pouuant lire tous ceux que tu as, il te suffira d'en auoir autãt que tu en pourras lire. Mais ie veux (diras-tu) fueilleter maintenant cestuy ci, & maintenant cestuy-là. C'est signe qu'on est degousté, de vouloir taster de plusieurs viandes, lesquelles auec leur diuersité & changement, gastent vn estomach, au lieu de le nourrir. Ly donc ceux qui sont les plus approuuez, & si quelquesfois tu veux faire vn court passage vers les autres, retourne bien-tost aux premieres. Fay touſiours prouision de quelque remede qui te puisse seruir contre la pauureté, contre la mort, & contre les autres pestes de la vie. Et apres que tu auras discouru sur plusieurs choses, choisis-en quelqu'vne que tu puisses digerer ce iour-là. I'en fay ainsi moy-mesme: de plusieurs discours que ie lis, i'en retien quelqu'vn. Voici ce que i'ay trouué auiourd'huy dans Epicure: car i'ay accoustumé de m'aller promener quel-

Diuers chãgemens de lieux, & la lecture de diuers autheurs sont marques d'inconstance & de legereté.

car

Estre par tout, c'est estre nulle part.

&

Pluralité d'autheurs distrait l'esprit.

comme

Diuersité de viandes gaste l'estomach.

Methode pour bien lire.

quesfois dans le camp des ennemis,non point comme fuitif, mais comme vn eſpion. Vne pauureté ioyeuſe(dit-il) eſt choſe fort honneſte. Mais ce n'eſt pas deſia pauureté,ſi elle eſt ioyeuſe. Car celuy qui ſe peut accorder auec la pauureté,eſt riche. Celuy qui a peu de bien,n'eſt pas pauure : c'eſt celuy qui en deſire encore d'auantage. Que ſert-il à vn homme des faire eſtat de grands threſors qu'il a dans ſes coffres,des bleds qui ſont en ſes greniers,des paſturages qui ſont à luy,& de l'argent qu'il donne à vſure,s'il eſpie encor à ſe ietter ſur les biens d'autruy:s'il ne conte point ſeulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il veut acquerir d'auantage ? Demandes-tu de quelles richeſſes on ſe doit contenter? Premierement d'auoir ce qui nous fait beſoin, en ſecond lieu ce qui nous peut ſuffire.

Doctrine d'Epicure touchant la pauureté & les richeſſes.

EPISTRE III.

Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vſé de ce mot, Amy, comme fait le vulgaire, & monſtre que celuy ſeul eſt vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets,comme à nous-meſmes.

Examen du nom d'ami, & quel eſt celuy qu'il faut eſtimer tel.

TV m'eſcris auoir baillé des lettres à vn tien ami pour me les faire tenir. Tu m'aduertis apres que ie me garde bien de luy communiquer tous les affaires, parce que toy-meſme n'as point accouſtumé de le faire. C'eſt donc par meſme lettre que tu dis qu'il eſt ton amy,& que tu nies qu'il le ſoit. Par ainſi tu as vſé de ceſte premiere parole,comme d'vne parole cõmune & vulgaire,de laquelle tu te ſers à l'endroit de tout le monde. Tu l'as appellé ami, de meſme façon que nous appellons gens de bien,ceux qui briguent quelque dignité:& de meſme façon que nous appellons,Monſieur,celuy que nous rencontrons par la rue,s'il ne nous peut ſouuenir de ſon nom. Paſſons cela. Mais ſi tu mets quelqu'vn au rang de tes amis, auquel tu ne te vueilles autant fier qu'à toy-meſmes,tu te trompes grandement,& tu n'as pas aſſez parfaictement cogneu la force de la vraye amitié. Celuy ſe trompe qui ne cerche vn ami que dans ſa baſſe cour,& ne l'eſprouue qu'à ſa table. Vn homme qui eſt empeſché de la grandeur de ſes biens,& qui eſt aſſiegé par ſes propres richeſſes, n'a malheur aucun plus grand,que de croire que ceux-là ſoyent ſes amis,deſquels il ne l'eſt point. Pren donc conſeil de ton ami en tous tes affaires : mais pren pluſtoſt conſeil qui doit eſtre ton ami. Il ſe faut fier apres vne declaratiõ d'amitié,mais il en faut au preallable faire le iugement. Certainement ceux qui iugent apres auoir aimé,& n'aiment point apres auoir iugé, font contre les preceptes de Theophraſtes, & mettant l'vn deuant l'autre, confondent l'office & le deuoir qu'on y doit apporter. Penſe longuement ſi tu dois donner entree à quelqu'vn en ton amitié, & quand il t'aura pleu de le faire, reçois-le d'vn cœur tout entier. Parle auec luy auſſi confidemmẽt, comme auec toy-meſmes. Mais quant à toy,ie te conſeille de viure de telle façon, que tu n'ayes à luy fier aucune choſe,que celle que tu pourrois fier à ton ennemi. Et parce qu'il peut ſuruenir quelque cas, que la familiarité doit faire tenir ſecrets, communique hardiment à ton ami toutes tes penſees & toutes les faſcheries de ton eſprit. Tu le rendras fidele, ſi tu penſes qu'il le ſoit. Car pluſieurs ont appris comme on les deuoit trõper,quand ils ont eu crainte qu'on les trompaſt, & par leur ſoupçon ont eſté cauſe que ceux deſquels ils ſe deſ-

Il faut bien fonder vne perſonne deuant que faire profeſſiõ d'amitié auec elle.

&

Ne luy fier qu'autant qu'à ſon ennemi.

Moyen de rendre vn ami fidele.

fioyent

fioyent,leur ont fait quelque faute. Pourquoy donc me retiendray-ie de parler deuant vn mien amy? Pourquoy ne feray-ie estat d'estre tout seul,quād ie suis auec luy? Il y en a quelques vns qui content au beau premier qui leur vient deuant, tout ce qu'ils ne deuroyent fier qu'à vn ami : & qui deschargent dans les aureilles de qui que ce soit tout ce qui les ronge dans le cœur. Au contraire il y en a qui redoutent la conscience des plus chers amis qu'ils ont,& lesquels,comme s'ils ne se fioyent point d'eux-mesmes, tiennent tous leurs secrets cachez dedans leur estomach. Il ne faut faire ni l'vn ni l'autre: car tous ces deux sont vices, se fier de tout le monde, & ne se fier de pas vn. Mais ie dis que l'vn est plus honneste,& que l'autre est plus asseuré. Tout ainsi pourrois-tu reprendre ceux qui ne sont iamais en repos, & ceux qui sont tousiours en repos. Car la diligence qui prend tant de plaisir à se tourmenter n'est point diligence,c'est vne agitation d'vne ame furieuse. Et le repos qui pense que tous mouuemens soyent pleins de fascherie,n'est point repos:c'est vne lascheté & vne langueur d'esprit. Tu retiendras donc ce que i'ay leu dans Pomponius? Il y a quelques vns qui sont si longuement cachez dans les lieux tenebreux, qu'il leur semble que tout ce qui est à la clarté du iour ne soit qu'obscurité. Il est besoin d'entre-mesler cela:il faut en reposant faire quelque chose,& en faisant,il se faut reposer. Pren conseil de la nature mere des choses,elle te dira qu'elle a fait le iour,& qu'elle a fait la nuict.

Inconueniens où tōbent ceux qui ne sçauent pas discerner les amis.

EPISTRE IV.

Il admonneste Lucilius de poursuiure l'estude de la Philosophie, & de s'accoustumer au mespris de la mort, & se mocque des choses qui sont superflues à la vie de l'homme.

PErseuere comme tu as commencé, & aduance toy le plus que tu pourras, afin que tu puisses iouyr plus longuement d'vne ame bien reformee:tu en iouys pendant le temps mesme que tu la rends meilleure, & que tu la prepares. Toutesfois c'est bien vn autre plus grand plaisir qu'on reçoit de la contēplation d'vne ame pure & nettoyee de tous vices. Tu te peux encor souuenir de l'aise que tu sentis, lors que laissant l'accoustrement d'enfance, tu vestis la robbe virile pour estre mené à l'assemblee du peuple. Attens encore vne volupté plus grande, apres que tu auras laissé le sens que tu auois en enfance, & que la Philosophie t'aura fait escrire au roolle des hommes : car l'enfance n'est point seulement demeuree dans nostre esprit: mais, ce qui est plus dommageable, l'imperfection de l'enfance y est encore logee. Et le pis est,qu'ayant l'authorité qu'ont les gens vieils, nous auons les vices non seulement d'enfans, mais des plus petits enfans. Les vns ont peur des choses legeres, & les autres des fausses. Mais nous craignons les vnes & les autres. Profite seulement, & tu cognoistras qu'il y a quelques choses desquelles il faut d'autant moins auoir peur,qu'elles nous portēt plus grande frayeur. Il n'y a aucun mal qu'on doiue estimer grand,s'il peut estre nostre dernier mal. La mort viēt-elle à toy? Tu la deurois craindre si elle pouuoit demeurer auec toy. Il faut par necessité ou qu'elle ne vienne point,ou qu'elle passe tout outre. C'est vne chose fort difficile(dis-tu)de faire trouuer bon à nostre ame,qu'elle vueille mespriser la vie. Ne vois-tu pas pour cōbien

La perseuerance en l'estude reforme l'esprit, & le rend plus rassis: mais

On reçoit encore plus de plaisir apres auoir quitté le sēs d'enfance, car

On apprend à mespriser les choses legeres & fausses.

Voire la mort mesme.

&

d'occasions fort legeres on la mesprise? L'vn s'est pendu deuant la porte de son amie: l'autre s'est iettédu toict de sa maison en bas, pour ne voir plus longuement son maistre tousiours en cholere contre luy: & vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein, que d'estre ramené à son seruice. Ne pense-tu point que la vertu aura les mesmes effects, que peut auoir la crainte? Aucun ne peut iouyr d'vne vie bien asseuree, qui pense trop affectionnément à la prolonger, & qui met entre ses plus grands biens, d'auoir veu beaucoup de Consuls. Pense donc tous les iours à ceci, comme tu pourrois constamment, & sans te fascher, laisser ceste vie: laquelle quelques vns embrassent & suiuent de mesmes façons, que font ceux qui estans tõbez dans vn torrent desbordé, sont portez par sa violéce contre des espines & des choses aspres. Plusieurs personnes vont flottans miserablement entre la frayeur de la mort, & les tourmens de la vie. Ils n'ont aucun desir de viure, & ne sçauent mourir. Fay donc que ta vie soit ioyeuse, oubliant tout le souci qu'elle te donnoit. Car aucun bien ne peut estre agreable à celuy qui ne resout son ame à ne s'en soucier point, s'il le perd. Or il n'y a perte plus facile à supporter, que des choses que nous ne pouuons plus desirer, apres que nous les auons perdues. Endurci toy donc, & t'exhorte contre tous les malheurs qui peuuẽt aduenir, mesmes aux plus grands seigneurs. Vn pupille & vn chastré firent le iugement de la teste de Pompee: le Parthe cruel & insolent, de celle de Crassus. C. Cesar commãda que Lepidus presentast son col à couper à Decius Mareschal de son camp, & Cesar le tendit apres à Cherea. La fortune n'a iamais donné aucune grandeur à vn homme, qu'elle ne luy ait fait autant de menaces, que de promesses. Ne te fie point à ceste bonasse, la mer se change & renuerse en vn instant. En mesme iour les nauires s'abysment au lieu où elles s'estoyent ioüees. Pense qu'vn voleur, vn ennemi te peut porter la dague à la gorge. Et sans parler d'autres plus grands Seigneurs, ton esclaue a puissance sur ta vie & sur ta mort. Ie dis que quiconque voudra mespriser sa vie, il sera maistre de la tienne. Remets en ta souuenance les exemples de ceux qui sont morts par la trahison de leurs domestiques, & par force ouuerte, ou par quelque secrette conspiration: tu trouueras qu'il s'en faut peu, qu'il n'y en ait plus de tuez par la fureur de leurs serfs, que par celle des Roys. Pourquoy regardes-tu donc: si celuy que tu crains est vn puissant Seigneur, veu qu'il n'y a pas vn qui n'ait le pouuoir de faire ce que tu crains? Mais si par fortune tu tombes au pouuoir des ennemis, le vainqueur commandera qu'on te meine, sçauoir est, au lieu où tu allois tousiours. Pourquoy prens-tu plaisir à te tromper, & pourquoy commences-tu de t'apperceuoir tant seulement à ceste heure de ce que tu souffrois il y auoit long temps? Ie dis cela: On te meine à la mort depuis l'heure que tu nasquis. Il faut souuent en nostre entendement discourir de ces choses, & autres semblables, si nous voulons attendre auec quelque tranquillité d'esprit, ceste heure derniere, la crainte de laquelle nous oste le repos de l'ame en toutes autres heures de la vie. Mais pour mettre fin à ma lettre, apprens vne chose qui m'a donné auiourd'huy beaucoup de plaisir, & encore l'ay-ie cueillie dans des iardins d'autruy. Ce sont de grandes richesses qu'vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature. Veux-tu sçauoir que c'est, dont la nature veut que nous soyons contens? de ne souffrir point de faim & de soif, & de ne sentir point de froid. Il n'est pas besoin de s'asseoir dans les porches des superbes maisons, ni que

Comme on peut quitter ceste vie. Et comment la posseder.

Plutarq. és vies de Pompeius & Crassus: Suetone en Caligula.

Dont l'incõstance paroist en ce qu'il n'y a promesse qui ne soit contrequarree d'vne menace.

La meditation de la mort nous fait viure auec de la trãquillité d'esprit. &

Nous appreẽd à reietter les superfluitez de ceste vie.

ni que tu souffres ces regards desdaigneux, ou aucun outrage couuert sous ie ne sçay quelle courtoisie. Il n'est pas besoin de se hazarder aux dangers de la mer, ny de suiure les armees. Ce que nature desire, ne couste guere à dresser. Il est tout appresté. Le superflus ne nous donne que peine & sueur, nous fait vser la robbe, nous fait enuieillir sous vne tente de camp, nous fait aller suiure les bords des mers estrangeres. Ce qui nous doit suffire, nous le pouuons recouurer quand il nous plaist. Celuy se peut dire riche, qui s'accorde auec la pauureté.

EPISTRE V.

Mauuaise coustume de quelques vns, qui pour monstrer & faire croire qu'ils estoyent du tout addonnez à la Philosophie, portoyent les cheueux longs, ne pignoyent iamais leur barbe, auoyent les sourcils renfrongnez, estoyent desireux de se faire remarquer sur tous les autres hommes, par vne sale & rude façon de viure, comme font bien encore quelques vns de nostre temps.

IE loüe grandement, & me resiouy que toutes autres choses mespriſees, tu poursuis opiniastrement tes estudes, & que tu ne penses à rien tant qu'à te rendre tous les iours plus vertueux. Ie ne te veux pas seulement conseiller de perseuerer, mais ie t'en prie de bon cœur. Toutesfois ie te veux bien admonnester que tu ne faces rien qui puisse estre trop remarqué, comme font ceux qui n'aiment pas tant le bien de leur ame, comme ils sont d'estre regardez du peuple en la façon de leurs habillemens, ou en la maniere de leur viure. Fuy, ie te prie, à porter les cheueux longs, salles, mal-pignez, la barbe sans aucun soin: fuy la hayne que quelques vns font semblant de porter à l'argent: fuy le coucher par terre, & tout ce que l'ambition peut suyure par vn chemin qui va au rebours de tous les autres. Ce nom de Philosophie, pour si modestement qu'on la suyue, est assez hay de luy-mesmes. Mais quoy? si nous commençons de nous retirer de la commune façon de viure des hommes: que les actions de nostre ame soient tant qu'on voudra au dedans du tout dissemblables aux leurs, au moins nostre visage se doit accommoder au cõmun des autres. Ie ne veux point que nostre robe reluise, ny qu'elle soit salle. Ie ne veux point que nous ayons de l'argent enrichi d'ouurages dorez par dessus. Mais ne pensons pas aussi que ce soit vne grande sobrieté, de ne vouloir tenir ny or ny argent. Taschons de mener vne meilleure vie, & plus saincte que celle du vulgaire, plustost que contraire au vulgaire. Autrement nous chasserons loing de nous, & rebuterons ceux que nous voulons reformer. Nous ferons aussi qu'ils ne voudront rien imiter de nostre vie, quand il penseront qu'il leur soit force d'imiter tout ce que nous faisons. Le premier bié que la Philosophie nous promet, c'est de sçauoir consentir à nos citoyens, & d'entretenir l'humanité & la societé, de laquelle la diuersité de ceste profession nous separeroit. Prenons garde que ce que nous faisons pour estre admirez du peuple, n'engendre plustost vne haine & vne risee. Certainement nos intentions sont de viure selon nature. Mais ceste chose contre nature de tourmenter son corps, de hayr la netteté qui ne gouste guere, ou suiure vne crasseuse nonchalance: & se nourrir non seulement de viandes de peu de prix, mais encores de viandes meschantes & qui sont horreur. Tout ainsi

Quelle doit estre la cõuersation & maniere de viure du Philosophe, contre ceux qui sous vne apparence exterieure presument auoir quelque chose par dessus le cõmun: lesquels,

Se pensans faire admirer s'exposent en haine & risee: car

Ceste vie austere & sordide est contre nature, &

Contre la Philosophie, qui ne veut point mesme de sobrieté mechanique.

que c'est superfluité de desirer choses trop delicates, aussi c'est folie de reietter les choses ordinaires, & qui se peuuent achepter auec peu d'argent. La Philosophie demande la sobrieté, & qu'on se contente de peu, mais non pas qu'on tourmente son corps: & encore la sobrieté ne doit point estre du tout mechanique. C'est ceste façon de viure qui me plaist. Accommodons nostre vie entre les bonnes mœurs & les mœurs du vulgaire. Que tout le monde ait en admiration nostre vie, & qu'il la cognoisse. Mais quoy? Ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-il point quelque difference entre nous & eux? Si aura: il y en aura beaucoup. Faisons que celuy qui nous controollera, cognoisse que nous sommes fort dissemblables au commun des hommes. Que celuy qui entrera dans nostre maison, face plus de cas de nous, que de la richesse de nos meubles. C'est vne grande vertu à vn homme qui se contente autant d'vne vaisselle de terre, que si elle estoit d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celuy qui se sçait seruir de la vaisselle d'argent comme d'vne vaisselle de terre. L'homme a le cœur bien lasche, qui ne sçait supporter les richesses. Mais afin que ie te face part du profit que i'ay fait ce iourd'huy, i'ay trouué dans nostre Hecaton: que la fin & le but de nos desirs,

Qui ne souhaite rien, n'a iamais faute de rien.

peut beaucoup aider aux remedes dont nous auons besoin cõtre la peur. Tu n'auras iamais crainte d'aucune chose, si tu ne souhaites iamais rien. Tu me demanderas comme il est possible que deux choses si contraires puissent estre ensemble? Cela est vray (Lucilius mon amy) & iaçoit qu'il semble qu'elles ne soient point d'accord, elles sont toutesfois iointes l'vne à l'autre. Car tout ainsi qu'vne mesme chaisne tient liez le prisonnier & le soldat qui le garde: pareillement ces deux choses si diuerses l'vne de l'autre, marchent ensemble. La peur suit l'esperance: & ie ne m'estonne pas qu'elles aillent ainsi: car

Esperance iointe auec crainte tourmente fort l'ame.

l'vne & l'autre, est le tourment d'vn esprit qui vit en suspens, & l'vn & l'autre est le tourment d'vne attente fascheuse. Mais la principale cause de l'vne & de l'autre, c'est, que nous ne iettons point nos pensees aux choses presentes, mais nous les enuoyons bien long au deuant de celles qui sont à venir. Voila comment la prouidence, qui est le plus grand bien qui soit en la condition de la vie humaine, est changee en malheur. Les bestes sauuages fuyẽt aux dangers qu'elles voient deuant leurs yeux: & apres qu'elles en sont eschappees, elles sont en toute seureté. Mais nous sommes tourmentez & de l'aduenir & du passé. Beaucoup de biens que nous auons, nous apportent dommage. Car la memoire nous rameine le tourment de la crainte, & la preuoyance la fait venir auant le temps. Il n'y a pas vn qui soit si miserable seulement par les choses presentes.

EPISTRE VI.

Il se resiouist auec Lucilius, de ce qu'il cognoist que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu: & apres il enseigne que la hantise & familiere conuersation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enseignemens des Philosophes.

La cognoissance de ses imperfections & vices, est vn bon achemineme

IE cognois (Lucilius mõ amy) que non seulemẽt ie me rends meilleur, mais ie me transforme. Ie n'ose toutesfois ni promettre, ni esperer, qu'il n'y ait encore quelque chose en moy, qui ait besoin de chãgement. Pourquoy ne puis-ie auoir beaucoup de choses, qui meritẽt d'estre ou corrigees, ou rabaissees, ou rehaussees? C'est desia vn suffisant argumẽt pour cognoistre que mon

esprit

eſprit s'eſt changé en mieux,de ce qu'il recognoiſt ſes vices ,leſquels il auoit auparauant ignorez.On ſe reſiouït auec quelques malades, quand ils ont ſéty leur mal. Ie ſerois donc tres aiſe de te pouuoir faire part de mon changement ſi ſoudain:i'euſſe cõmencé lors de conceuoir vne eſperãce plus certaine denoſtre amitié:de ceſte vraye amitié,dis-ie , que ni l'eſperãce,ni la crainte ni le ſoin de l'vtilité ne peut rompre:de celle amitié auec laquelle les hõmes meurẽt,& pour laquelle ils prennẽt plaiſir de mourir.Ie t'en nommeray pluſieurs qui n'ont point eu faute d'amis,mais faute d'amitié. Cela ne peut point aduenir lors qu'vne pareille volõté attire les ames à vne ſocieté de deſirer les choſeshõneſtes.Pourquoi ne pourroit aduenir cela?c'eſt pource qu'ils ſçauẽt que toutes choſesleur ſont cõmunes,voire leurs plus grãdes aduerſitez meſmes.Tu ne ſçaurois cõprendre le bien & l'auancemẽt que ie ſens de iour en iour.Enuoye moy donc (diras-tu) ces choſes qui ont eu tant de vertu ſur toy.Quant à moy,ie ne deſire rien plus,que de pouuoir tout verſer dans ton ſein.Car le plus grand plaiſir que ie puis receuoir,c'eſt d'apprendre quelque choſe pour apres l'enſeigner.Il n'y a rien,pour ſi profitable,pour ſi excellent qu'il ſoit,qui me peuſt apporter plaiſir,ſi ie ne le ſçauois que pour moy-meſmes.Si on me vouloit donner la ſageſſe ſous telle condition que ie la tinſſe enfermee dedans moy,& que ie ne la peuſſe enſeigner à quelqu'vn , ie la refuſerois.La ioüiſſance d'aucun bien ne peut eſtre agreable , ſi on n'y reçoit quelqu'vn en compagnie.Ie t'enuoyeray donc les meſmes liures:& pour n'auoir pas beaucoup de peine à cercher par tout,ce qui te pourroit eſtre profitable,ie mettray des marques , afin que tu puiſſes incontinent te ietter ſur ceux que ie priſe & que i'admire le plus.Toutesfois & la viue voix,& la conuerſation,te pourroit porter plus de profit , que la lecture des liures. Il faut que tu viennes ſur le lieu. Premierement , parce que les hommes ſe fient plus à leurs yeux qu'aux oreilles.En outre parce que le chemin eſt trop long par les preceptes:mais il eſt court & a plus d'effect par les exemples. Cleanthes n'euſt iamais bien reſſemblé à Zenon, s'il ſe fuſt ſeulement contenté de l'oüir.Il a veſcu auec luy,& a veu comme il viuoit:il a remarqué ſes ſecrets, il a pris garde à tout ce qu'il faiſoit,pour voir s'il ſe conformoit à ſa façon de viure.Platon,Ariſtote,& toute la trouppe des ſages qui ont introduit tant de ſectes diuerſes,ont plus appris aux mœurs qu'aux paroles de Socrates.Ce n'a pas eſté à l'eſchole,ç'a eſté en la cõpagnie d'Epicurus,que Metrodorus,Hermachus,& Polyænus ſe ſont rẽdus ſi grãds perſonnages.Ie ne t'appelle point ſeulemẽt pour faire ton profit,mais afin que tu puiſſes eſtre profitable.Nous nous aiderons beaucoup l'vn l'autre.Cependant,parce que ie te dois vne petite rente de ma iournee,ie te diray ce qui m'a auiourd'huy beaucoup pleu dans Hecaton. Tu demandes(dit il)ce que i'ay appris?C'eſt d'eſtre amy de moy-meſmes. Il a gaigné beaucoup : il ne ſera iamais ſeul. Aſſeure-toy que celuy qui eſt amy de ſoy-meſme,le ſera de tous.

à la vertu: & ceux qui les cognoiſſent mieux approchẽt le plus de la perfection.

Ceux-là meſmes doiuent faire part de leurs graces aux autres.

La frequentation & les deuis cõmuns auec les doctes & vertueux apportẽt plus ſol de inſtruction que la lecture.

Preuue par exemples de Cleanthes.

De Platõ & d'Ariſtote.

Des diſciples d'Epicure.

Ainſi Seneque cõmunique ſon ſçauoir à Lucilius.

EPISTRE VII.

Il apprend qu'il faut fuir les aſſemblees,les ſpectacles des ieux publicqs,comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers , excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs,ou qui peuuent eux-meſmes ſe rendre tels en nous hantant.

DEmandes-tu ce qu'il me ſemble que tu doiues principalement fuir? Les aſſẽblees des hommes.Tu ne t'y pourrois encore ſeurement fier. Quant

Pour eſtre orné des bonnes

mœurs, il faut euiter les grandes assemblees

à moy ie confesse libremẽt ma foiblesse, ie n'en rapporte iamais les mœurs que i'y auois apportez en y allant. Quelque chose de ce que i'auois chassé dehors, reuient encore. Et comme ceux qu'vne longue maladie a tellement affoiblis, qu'ils ne peuuent sortir dehors sans rechoir en quelque mal: il en aduient aussi de mesmes en nous, de qui les ames commencent à reuenir d'vne longue maladie. La conuersation & la hantise de plusieurs, nous est fort contraire. Il n'y a pas vn qui ne nous apporte quelque vice, ou qui ne l'imprime dans nous: ou, sans que nous y prenions garde, qui ne nous en foüille.

Les ieux & spectacles publicqs, car On n'en reuient que plus depraué & Certainement tant plus l'assemblee du peuple est grande, tant plus elle est dangereuse pour nous. Mais il n'y a rien de si dõmageable aux bõnes mœurs que de s'aller seoir aux ieux, & aux spectacles publicqs: car alors les vices, auec le plaisir qu'on y prẽd, s'escoulẽt plus facilemẽt dedans nous. Que pẽses-tu que ie vueille dire? en reuiẽs-ie plus auaricieux, plus ambitieux, plus prodigue, i'en reuiẽ mesme plus cruel, & plus inhumain, pour auoir esté parmi des hõmes. De fortune ie me trouuay aux ieux de midy, regardant les esbats, les farceries, & les autres recreations qu'on donnoit, afin que la veüe des hõmes se delassat de l'horreur du sang humain qu'elle auoit veu respãdre le matin. Mais ce fut tout le contraire: tous les combats qui s'estoient faits de deuant, au prix de ceci n'estoient que misericorde & douceur. Mais maintenãt laissant tous autres passetemps à part, ce n'estoient que vrais meurtres: ils n'auoient rien pour parer aux coups, ils estoient descouuerts de tous les endroits du corps, ils ne tiroient iamais qu'ils ne se blessassent. Il y en a qui prenoient plus de plaisir à voir cela, que de voir combattre les couples des gladiateurs ordinaires, ou celles que le peuple demandoit. Pourquoy n'y prendroient-ils plus de plaisir? Ils n'ont ni morion ni bouclier pour se couurir. Dequoy leur pourroit seruir la defense? dequoy l'art, & l'adresse? ce ne sont que vrais massacres. Au matin les hõmes sont exposez aux ours & aux lyons: & à midi au peuple qui les auoit regardez. On commande à ceux qui auoiẽt tué, de cõbattre contre d'autres qui les tueront: on retiẽt celuy qui auoit esté vainqueur, pour estre tué incontinent apres: la fin de ces cõbats est vne mort toute certaine: on y va à feu & à sang. Cela se fait pẽdant que l'arene est vuide d'autres ieux. Mais quelqu'vn de ceux-là estoit voleur: qu'auoit-il merité? d'estre pendu. Il auoit tué vn homme pour auoir fait ce meurtre, il meritoit bien de souffrir ceste peine. Mais toy qu'as-tu merité, miserable, d'aller voir cela? & ouy dire, Tue, brusle, foüette. Pourquoy se iette-il si laschement sur les armes? pourquoy meurt-il si poltronnement? que ne meurt il auec plus de gayeté de cœur? On les contraint à coups de foüets d'aller receuoir des playes: ils s'enferrent l'vn l'autre: les vns prennent les coups des autres, qu'ils s'entreiettent sur leurs poitrines toutes nues. Si les ieux sont intermis, on fait cependant entre-couper la gorge à des hommes, afin qu'on ne demeure pas sans rien faire. Ne cõsiderez-vous pas que les mauuais exẽples redõdent cõtre ceux qui les dõnent? Rẽdez graces aux Dieux, au moins de ce que vous enseignez d'estre cruel, à celuy qui ne le peut apprendre. Il faut retirer de telles assẽblees du peuple vn esprit ieune & tẽdre, & qui n'est pas encore biẽ asseuré à la vertu. On passe facilemẽt à ce que plusieurs font. Vne assẽblee diuerse & dissẽblable aux mœurs de Socrates, de Catõ & de Lelius, pourroit ebranler leur ame: tant s'en faut qu'aucun de nous, pour si biẽ que nous ramassions les forces de nostre entendemẽt, puisse resister à la violẽce des vices qui nous assaillẽt parmi des troupes si grãdes. Vn seul exẽple de prodigalité ou d'auarice

Les duels des gladiateurs Romains n'estoiẽt qu'aiguillons à cruauté.

C'est vne impertinente repartie, dire qu'aussi biẽ auoient-ils d'ailleurs merité la mort.

Ces spectacles ne doiuent estre permis aux ieunes gẽs, comme estãs de mauuais exemples.

a esté

à esté cause de beaucoup de mal La compagnie d'vn friand qui mange à nostre table, nous rend effeminez & delicats. Vn riche voisin nous fait venir enuie d'auoir des biens. Vn cõpagnon meschant noircit de sa roüillure son cõpagnon, pour si blanc & net, pour si simple qu'il soit. Que penses-tu à quoy puissent venir les mœurs sur lesquelles on court d'vne impetuosité publique? Il faut par force que tu leur ressembles, ou que tu les haysses. Mais il faut fuyr & l'vn & l'autre, afin que tu ne te rendes semblable aux meschans, parce qu'ils sont en grãd nombre: ou que tu ne te faces ennemy de plusieurs, parce qu'ils sont dissemblables à toy. Retire-toy dãs toy-mesmes le plus que tu pourras: ne hante que ceux qui te peuuent faire plus vertueux. Ne reçois en ta cõpagnie que ceux que tu peux rendre meilleurs. C'est vn mutuel office que l'vn fait à l'autre. Les hommes s'apprennent eux mesmes, quãd ils enseignent d'autres Il ne faut donc point que la gloire de faire cognoistre ton esprit, te face sortir aux assemblees publiques, pour reciter deuant eux quelque œuure que tu auras faicte, ou pour disputer. Ce que ie te cõseillerois, si ton esprit se pouuoit accommoder à celuy du peuple. Il n'y a pas vn d'entre eux qui te peust entẽdre. Tu en pourras récontrer seulemẽt vn ou deux: & encore te faudra-il façõner celuy-là, & l'instituer à ta capacité. Pourquoy dõc (diras-tu) auray-ie appris tout ce que ie sçay ? Ne crain point d'auoir perdu ta peine: c'est pour toy-mesmes que tu l'as appris. Mais afin que ie n'aye rien appris auiourd'huy pour moy seulement, ie te veux faire part de trois belles sentences qui se sont presentees à moy presque sur ce mesme propos. Democritus disoit, vn seul me vaut autant que tout vn peuple: & tout vn peuple ne m'est qu'vn hõme seul. Celuy (quel qu'il soit) respondit aussi fort bien, (parce que l'autheur qui la dit est incertain) quãd on luy demãda, pourquoy il prenoit tant de peine d'enseigner vn art qui ne profiteroit qu'à peu de personnes? Peu de personnes (dit-il) me tiennent lieu de plusieurs. C'est assez qu'vn tout seul, c'est assez qu'il n'y ait pas vn. Mais ceste troisieme sentence est la plus belle de toutes. Epicurus escriuant à vn sien compagnon d'estudes, I'escris cecy, (dit-il) non pour seruir à plusieurs, mais à toy: car l'vn de nous sert à l'autre d'assez grand auditoire. Il faut bien grauer ces choses dans nostre memoire, afin que tu puisses mespriser le plaisir & la volupté qui procede du iugement & consentement de plusieurs. Beaucoup d'hommes te loüent: mais quelle chose as-tu, dont tu puisses plaire? Si tu es tel que plusieurs pensent que tu sois, il faut qu'ils regardent tes biens dedans ton ame.

La hantise des vertueux est d'vne treſvtile efficace à toutes personnes.

Il vaut mieux estre approuué de peu de personnes qui meritẽt que du iugement vollage d'vne populace.

EPISTRE VIII.

On pourroit penser que Seneque fust contraire aux autheurs de sa secte, quand il cõseilloit à Lucilius, qu'il quittast tous affaires, & qu'il fuist la frequentation presque de toutes personnes, pour aimer le repos d'esprit & la solitude. Car Zenon & Chrysippus, & les plus grands d'entre les Stoiciens prescheient qu'il falloit prendre le soing & gouuernement de la chose publique, & que le sage ne deuoit pas vieillir au repos. Mais Seneque dit qu'il ne veut prendre ce conseil pour soy, ny le bailler à pas vn, de s'adõner à l'oisiueté & à la faineantise. Il appred toutesfois qu'il faut se retirer à part: afin que l'exemple des meschans, le nombre desquels est fort grand, ne nous plonge dans leurs vices: & quitter le soin de tous autres affaires pour nourrir l'esprit au repos pẽdant lequel le sage pourra mettre par escrit les preceptes de la Philosophie. Car le vice de ceux qui font cela porte beaucoup plus de fruict à toutes sortes d'hommes, que si s'ils s'estans addonnez aux affaires du Palais, & au plaidoiries, ils despendoient tout le temps à des choses legeres, qui n'appartiennent aucunement à ce qui peut rendre la vie de l'homme bien-heureuse.

Encore que le sage & vertueux se tire loin de la presse, si ne laisse il pas de trauailler pour son prochain, & pour la posterité.

TV me commandes (dis-tu) de fuyr les assemblees, de me retirer à part, & me contenter que ie sçache moy seul ce que ie fais. Que sont deuenus vos beaux enseignemens, qui commandent de mourir en faisant tousiours quelque chose? Quoy? te semble-il que cependant ie demeure assis? Ie me suis retiré, i'ay fermé les portes, afin que ie puisse profiter à plusieurs. Ie ne passe point vn seul iour en oisiueté: ie donne vne partie de la nuict à mes estudes: *ie ne cerche pas le sommeil, mais i'attens qu'il me surprenne* Ie tiés mes yeux lassez, & ennuyez de trop veiller sur la besongne, iusques à ce qu'ils n'en peuuent plus. Ie me suis retiré, non seulemẽt de la compagnie des hõmes, mais de toutes affaires, & tout premierement des miennes: ie ne trauaille que pour ceux qui viendront apres moy. I'escris quelques choses qui leur pourrõt estre vtiles: ie leur laisse par memoire des admonitions qui leur seront salutaires, comme des receptes de quelques bons medicamens, ayant experimenté la vertu que elles auoient sur mes vlceres: lesquels si ie n'ay peu entierement guarir, au moins les ay ie gardez de croistre. I'enseigne le chemin, dans lequel ie m'estois esgaré & lassé, & le fouruoyement duquel ie n'ay recognu que trop tard. Ie crie, Gardez vous de ce qui est agreable au vulgaire, & de ce que la fortune donne. Craignez les biens qui vous aduiennent d'auanture tenez-les pour suspects. Les bestes sauuages, & les poissons se prẽnent sous l'esperance de quelque chose qui leur plaist. Pensez-vous que ce soient des presens de fortune? ce sont des embusches. Celuy d'entre nous qui voudra mener vne vie bien asseuree, doit fuyr le plus qu'il luy sera possible, ces biens couuerts de glu: dans lesquels nous sommes si miserablement trompez, que quand nous les pensons tenir, ils nous tiennent. Ceste course que nous prenons, nous iette dans vn precipice. La fin d'vne vie si haut esleuee, c'est de tõber en bas. Outre ce qu'il n'est pas possible de s'arrester quãd les richesses nous font rouller hors du vray chemin. Tien-toy debout, ou fuy-t'en. Ceux qui sont ainsi, *la fortune ne les renuerse point, mais elle les* pousse la teste premiere, & les renuerse contre terre. Tien donc ceste reigle de viure, qui te sera salutaire & profitable, de ne nourrir ce corps plus delicatement qu'il ne sera de besoin pour l'entretenir en vne bonne santé. Il le faut traicter rudement, afin qu'il ne refuse point d'obeyr à l'ame. Il faut seulement que la viande puisse appaiser la faim, le boire estancher la soif, la robe chasser le froid, & que la maison nous serue de deffense contre ce qui pourroit nuire au corps. Il ne sert de rien qu'elle soit bastie de gazons, ou de plusieurs sortes de pierres portees de pays estrangers. Sçachez qu'vn hõme est aussi bien à son aise couuert de chaume, comme d'or. Mesprise tout ce que le trauail superflu peut dresser pour seruir d'ornement & d'embellissement. Souuienne-toy qu'apres l'esprit il n'y a rien en toy qu'on doiue admirer: & que s'il est grand il n'y a rien qui luy puisse sembler grand. Si ie parle ainsi auec moy-mesme, si ie parle ainsi auec ceux qui viendront apres moy, ne te semble-il point que ie te face plus de bien, que si i'estois prié d'estre caution, que si ie signois vn testament auec mon cachet, ou si ie prestois ma main & ma parole dans le Senat à celuy qui poursuiuroit vne dignité? Croy-moy, ceux qui semblent ne faire rien, ou bien peu, font ceux qui font les actes les plus grands: ils manient les choses humaines & diuines tout ensemble. Mais il faut mettre fin à nostre discours: il faut, comme ie me suis resolu, de payer quelque chose pour la rente accoustumee de mon epistre. Ce ne sera pas dema bourse, ie ne cesse point encore de piller Epicure, dans lequel i'ay leu

Il fuit loisiueté, & mesprise neãtmoins ceste vie tumultueuse, luy preferant la contemplatiue.

Enseigne que le corps pour sa santé ne veut estre nourri delicatement, & que

L'esprit seul doit estre cultiué car

Au moyen d'iceluy on se rend capable de toutes choses d'ailleurs.

i'ay leu aujourd'huy ces mots : Il faut que tu serues à la Philosophie pour iouyr d'vne vraye liberté. N'atten point au lendemain. Celuy qui s'est du tout assubiecti & donné à elle, a bien tost faict le tour pour estre affranchi. Car seulement seruir à la Philosophie, c'est estre en liberté. Il pourra estre que tu me demanderas, pourquoy ie vay prendre ces belles sentences plustost aux liures d'Epicure que des nostres. Mais qui empesche que tu ne puisses estimer ces paroles d'Epicure estre communes & publiques? Combien de Poëtes ont dit ce que les Philosophes deuoient dire, ou cela mesmes qu'ils ont dit? Ie ne parleray point des Tragiques, ny de nos Comedies Romaines: car elles ont aussi quelque seuerité, & marchent au milieu d'entre les Comedies Grecques, & les Tragedies. Combien de beaux vers & tres-elegans sont escrits par les ioüeurs de farces? Combien de beaux mots de Publius se pourroient dire non seulement par les ioüeurs qui montent nuds pieds, mais auec des brodequins, sur les eschafaux? Ie reciteray vn de ses vers, parce qu'il appartient & depend de la Philosophie, & mesmes du propos que nous auions maintenant entre mains, par lequel il nie qu'il faille faire estat des biens de fortune, comme s'il estoient à nous:

La philosophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté.

Les autres biens fortuits ne sõt point proprement nostres.

Ce bien n'est pas à nous qui nous vient par souhait.

Ie me souuiens de t'auoir ouy dire ceste autre vers qui n'est pas de beaucoup meilleur, mais plus contraint toutesfois:

Cela ne peut estre tien
Que la fortune a fait tien.

Ie ne veux point oublier encore ceste meilleure parole, que i'ay apprise de toy:

Le bien qu'on peut donner se peut aussi rauir.

Ie ne veux pas que ces deux-là me tiennent lieu de payement, car ie les ay pris de ta bourse.

EPISTRE IX.

Il monstre que l'homme sage, encore qu'il soit content de soy mesme, a besoin d'vn amy. Et en fin pour vn petit present, qu'il a accoustumé de faire au fonds de ses lettres, il y met vne sentence d'Epicure.

TV desires sçauoir, si Epicure a iustement repris en quelque epistre, ceux qui soustiennent que le sage se contente de soy-mesmes tout seul, & que pour ceste raison il n'a pas besoin d'vn amy. Cela est reproché à Stilpon par Epicure, & à ceux qui pensent que le souuerain bien soit d'auoir vne ame qui ne souffre aucune passion. Nous tomberions en ambiguité, si nous vouliõs elegamment signifier par vn seul mot, ce que les Grecs nomment Apathie, & l'appeller Impassibilité : d'autant qu'on pourroit par ce mot entendre le contraire de ce que nous voulons dire. Car nous voulons parler de celuy qui reiette loin le sentiment de tout mal: on entendroit que ce fust de celuy qui ne pourroit supporter aucun mal. Regarde donc s'il vaudroit mieux dire, vne ame qui ne peut receuoir aucune playe: ou vne ame qui ne sent du tout

Quel est le contentement du sage des Stoïques. & en quoy il differe d'auec les autres sages.

rien. C'est la difference qui est entre nous & eux: car nostre sage surmonte toutes les fascheries, mais il les sent: & le leur, ne les veut point seulement sentir. Nous auons bien cela de commun ensemble, que le sage est content de soy-mesme tout seul: mais il veut auoir vn amy, vn voisin, vn homme qui luy tienne compagnie, encore que tout seul il puisse suffire à soy-mesmes. Voy, ie te prie, combien il est content de soy, & comme il est encore quelquesfois content d'vne partie de soy. Si quelque maladie, ou si son ennemy luy a fait perdre la main, si quelque malheur luy a creué vn œil, le reste de sa personne luy suffira. Il sera aussi ioyeux estant manchot, & ayant perdu vn membre, comme quand il estoit tout entier. Il ne trouue point à dire ce qui luy deffaut. Il aime mieux toutesfois que rien ne luy defaille. Ainsi le sage est content, non point qu'il vueille viure sans quelque amy, mais il veut pouuoir viure sans luy. Et ce que ie dis pouuoir, se doit entendre, que s'il le perd, il n'en sent aucune tristesse, mais il ne sera iamais sans amy. Il est en sa puissance d'en recouurer incontinent vn autre. Comme si Phidias auoit perdu vne statue, il en peut tout aussi tost refaire vne autre, pareillement cest ouurier qui sçait si bien faire les amitiez, en mettra vne autre au lieu de celuy qu'il aura perdu. Demandes-tu comment il pourra si tost faire vn amy? Ie te le diray, pourueu que nous soyons d'accord d'vne chose, sçauoir est, que ie te paye tout presentemét ce que ie te dois, & que pour raison de ceste epistre tu me tiénes quitte de la pareille. Hecaton dit, Ie t'apprendray vne recepte d'amour sans breuuage, sans herbes, sans enchantement d'aucune sorciere: Aime si tu veux estre aimé. Car non seulement l'vsage d'vne ancienne & certaide amitié, apporte beaucoup de contentement, mais le commencement & la poursuite d'vne nouuelle amitié est aussi agreable. La differenee qu'il y a entre vn laboureur qui couppe la moisõ, & celuy qui seme, ceste mesme difference est entre celuy qui a desia fait vn amy, & celuy qui est apres à le faire. Le Philosophe Attalus souloit dire qu'il y auoit plus de plaisir à faire vn amy, que de l'auoir desia tout fait: comme vn ouurier a plus de plaisir de faire vne peinture que de l'auoir faite. Car la peine qui est employee sur l'ouurage, porte vn fort grand plaisir, pendant qu'on est apres la besongne. Celuy qui a desia retiré la main d'vn ouurage acheué, n'y prend pas tant de plaisir. Il iouït maintenant du fruict de son art, mais il iouïssoit de l'art mesmes, lors qu'il peignoit. La ieunesse de nos enfans nous porte plus de profit, mais leur enfance nous estoit plus douce. Reuenons à nostre discours. Le sage donc, encore qu'il soit content de soy, si est-ce qu'il veut auoir vn amy, quand ce ne seroit que pour autre consideration, que pour practiquer l'amitié, & pour ne souffrir point qu'vne si grande vertu luy demeure oieuse: Non point pour la raison qu'Epicure alleguoit dans ceste mesme epistre, afin qu'il ait vn amy qui se tienne au cheuet de son lict quand il sera malade, & qui luy puisse aider, ou quand il sera prisonnier, ou quand il sera tombé en pauureté: mais pour auoir vn amy aupres duquel il puisse estre luy mesmes, quand cest amy deuiendra malade, ou pour le pouuoir mettre en liberté, quand l'ennemy le tient prisonnier aux fers. Celuy qui ne regarde seulement qu'à soy, & qui sur ceste intention bastit vne amitié, pense tres-mal, & acheuera comme il a commencé. A-il acquis vn amy pour le tirer des fers quand il sera prisonnier? Il n'orra pas si tost le bruit de la chaisne, qu'il s'en reculera. Ce sont des amitiez, comme on dit, pour quelque temps. Celuy qui n'a esté pris que pour nostre vtilité, ne sera agreable que pour autant de temps que nous pourrons

Il ne peut estre sans amy

Veut neãtmoins pouuoir viure sans luy: & L'vn perdu il en remplace aisément vn autre.

Moyens de le faire en peu de tẽps.

A quel dessein le sage desire auoir vn amy. Contre la raisõ d'Epicure.

Dont la foi blesse appa roist en ce que la plus part des amis ne sentrecognoissent plus és afflictions.

tirer

tirer profit de luy. C'est pourquoy les amis sont à troupes à l'entour de ceux à qui la fortune fleurit : mais il n'y a qu'vn desert vuide à l'entour de celuy qui est ietté par terre. Les amis fuyent loin des lieux où ils deuroyent faire preuue de leur amitié. C'est pour cela aussi qu'on a veu tant de meschans exéples, des vns qui par crainte fuyent loin de leurs amis, & des autres qui par crainte les trahissent. Il faut par necessité que la fin ressemble au commencement. Si quelqu vn a commencé d'estre ami, parce qu'il luy estoit profitable de l'estre, sans doute il prendra plaisir de faire pour de l'argent quelque chose contre l'amitié, & mesmement s'il pense qu'il y ait aucun autre loyer qui nous doiue plaire en l'amitié que l'amitié seule. Pour quelle autre raison dõc veux-ie cercher vn ami? Afin que i'aye quelqu'vn pour qui ie puisse mourir, que ie puisse suiure en son exil, à la mort duquel ie me puisse opposer, & y employer la mienne propre. Car cela que tu descris, c'est plustost vn trafic qu'vne amitié: lequel ne pense qu'au profit, lequel ne regarde qu'à ce qu'il y pourra gagner. La passion des amoureux a sans doute quelque ressemblance à l'amitié. Mais tu pourrois dire que c'est vne amitié furieuse. As-tu veu iamais qu'vn homme deuint amoureux pour son profit, ou pour son ambition, ou pour sa gloire? Ceste amour-là, mesprisant toutes autres choses, brusle les cœurs pour soy mesme, pour le seul desir d'vne beauté, & sous l'esperance qu'il sera aussi mutuellement aimé. Et que seroit-ce donc, voudrois-tu dire, qu'vne affection vilaine fust conceue par vne occasion plus honneste que l'amitié? Il n'est pas question (diras-tu) maintenant de cela, à sçauoir-mon si lamitié se doit desirer pour elle-mesme, ou pour quelque autre chose estrangere. Car si elle doit estre desiree pour l'amour d'elle-mesme, celuy qui est content de soy-mesme, se peut approcher de telle amitié. Comment donc s'en deura-il approcher? Comme d'vne chose tres-belle, sans estre pousé d'aucun profit, & sans estre estonné ou rebuté d'aucun changement de fortune contraire. Celuy oste toute la maiesté de l'amitié, qui ne la pourchasse que pour les heureux succez. Le sage est content de soy. Quelques vns (Lucilius mon ami) interpretent fort mal cela. Ils chassent le sage de tous lieux, ils le veulent contraindre à demeurer dans sa seule peau. Il faut distinguer, que c'est que ceste parole nous promet, & iusques où elle s'estend. Le sage est content de soy, pour viure bien & heureusement, mais non pas pour viure : car pour ceci il a besoin de beaucoup de choses, mais pour cela il ne faut qu'vne ame sage, vn courage grãd, & qui mesprise la fortune. Ie te veux enseigner aussi la distinctiõ de Chrysippus. Il dit que le sage n'a besoin d'aucune chose, & que toutesfois il a faute de plusieurs choses: au cõtraire, le fol n'a besoin de rien, parce qu'il ne sçait vser d'aucune chose, mais il a faute de tout. Le sage a besoin de ses mains, de ses yeux, & de beaucoup de choses qui sõt necessaires tous les iours à son vsage: mais il n'a faute d'aucune chose : Car auoir faute, est signe de necessité: mais le sage n'a necessité de rien. Parquoy encor qu'il soit cõtent de soy-mesmes, il a besoin d'auoir des amis. Il desire d'en auoir en grand nõbre, non pas pour viure heureusemẽt: car sans amis il peut heureusemẽt viure. Le biẽ souuerain ne cerche point des instrumens de dehors, il s'entretient dans sa maison, il depend tout de soy. Il commenceroit d'estre subiect à fortune, s'il cerchoit hors de soy quelque partie de soy. Mais quelle pourra estre la vie du sage, si estãt mis en prison, il est delaissé de ses amis, s'il est abandonné tout seul en quelque pays estranger, s'il est retenu en vne longue nauigation, ou s'il est ietté sur le bord d'vn pays desert? Elle sera pareille à celle de Iupiter, quãd ce

Pour quel dessein il faut auoir des amis.

Amitiez trõ pereſſes, qui ressemblent aux passiõs amoureuſes.

Comme il faut entendre que le sage est content de soy.

C'est pour viure heureusement. Quelles choses sont requises pour cest effect.

Comme il faut aussi prendre le dire de Chrysippus tout chant ce poinct. &

Comme le sage conforme sa vie en aduersité.

ce monde ſe reſoudra, & que le ciel & la terre ſeront confus & meſlez en vn, & que ceſſant la nature de rien faire pour quelque peu de temps, il ſe repoſera en ſoy, du tout arreſté à ſes propres penſees. Le ſage fait quelque choſe de ſemblable à cela. Il ſe cache dans ſoy-meſmes, il eſt auec ſoy-meſmes, & auſſi longuement qu'il peut ordõner luy ſeul de ſes affaires, ſelon ſa volonté & iugement, il eſt content de ſoy. Il prend femme, encore qu'il peuſt viure cõtent tout ſeul: il fait des enfans, encore qu'il ſe contente de ſoy. Et toutesfois il ne pourroit viure s'il eſtoit contraint de viure ſans la compagnie d'vn homme. Le deſir naturel le contraint de faire amitié, & non le profit. Car comme le deſir & la douceur des autres choſes eſt nee auec nous, tout ainſi l'eſt celle de l'amitié. Comme nous hayſſons la ſolitude, ainſi la douceur de la compagnie nous eſt agreable. Comme la nature rend l'homme aimable à l'homme, il y a pareillement quelque aiguillon en cela qui nous fait recercher les amitiez. Neantmoins encor qu'il aime infiniment ſes amis, qu'il les tienne auſſi chers que ſoy-meſme, voire encor qu'il en face ſouuent plus de conte que de ſoy, il bornera ce bien dans ſoy-meſmes. Il dira ce que Stilpon dit, ce Stilpon que l'Epiſtre d'Epicure reprend. Car voyant ſa ville priſe, ayant perdu ſes enfans & ſa femme, ſe ſauuant de ceſt embraſement public, tout ſeul: & toutesfois heureux, luy eſtant demãdé par Demetrius, qui fut, à cauſe de pluſieurs villes qu'il auoit priſes, ſurnommé Poliorcetes, s'il auoit rien perdu: I'ay (dit-il) tous tes biens auec moy. Voy donc comment ceſt homme vertueux & vaillant ſurmõta la victoire meſmes de l'ennemi de ſa patrie. Ie n'ay (dit-il) rien perdu. Il mit Demetrius en doute, s'il eſtoit victorieux ou non. Tous mes biens ſont auec moy: la iuſtice, la vertu, la temperance, la prudence, & encores cela, de ne cõter entre les biens ce qui luy pouuoit eſtre rauy. Nous auons en admiration quelques beſtes qui paſſent à trauers le feu ſans ſe faire aucũ mal: mais combien eſt plus admirable ceſt homme qui eſt paſſé ſain & ſauue par les armees, par les feux, & par tant de ruines? Tu vois qu'il a eſté plus facile de vaincre tout vn peuple, que de vaincre vn ſeul homme. Ceſte parole luy eſt cõmune auec le Stoique: car ceſtuy-ci porte pareillement ſes biens à trauers des villes bruſlees, il eſt content de ſoy-meſmes, il borne ſa felicité par ceſte marque-là. Et afin que tu ne penſes que nous ſoyons ſeuls qui nous vantons de ces genereuſes paroles, Epicure meſmes qui ſe courrouce tant contre Stilpon, a prõnoncé vne parole ſemblable, laquelle tu prẽdras en bonne part, iaçoit que i'aye deſia rayé ceſte iournee de mon conte: S'il y a aucun à qui les biens qu'il a, ne ſemblent eſtre fort grands, encores qu'il fuſt ſeigneur de tout le monde, il eſt toutesfois miſerable. Ou ſi tu penſes qu'il fuſt mieux dit en ceſte façon (car il faut prendre garde de n'eſtre pas ſubiect aux paroles, mais au ſens:) Celuy eſt miſerable, qui ne s'eſtime treſ-heureux, encor qu'il commãdaſt ſur tout le monde. Et afin que tu ſçaches que ce ſens eſt commun, & que c'eſt nature qui le nous apprend, tu le trouueras dans vn Poëte comique,

Celuy n'eſt pas heureux qui ne penſe pas l'eſtre.

Car que te ſert-il en quel eſtat tu ſois, ſi tu as opinion d'eſtre mal-heureux? Que ſera-ce donc, diras-tu, ſi ceſtuy-ci qui a ſi vilainement amaſſé des richeſſes, & ſi ce maiſtre d'vn ſi grand nombre d'eſclaues, qui eſt toutesfois luy-meſme eſclaue d'vne infinité de perſõnes, ſe veut dire bien-heureux? ſera-il pour ſon dire bien-heureux? Il faut ſçauoir non ſeulemẽt ce qu'il dit, mais ce qu'il en penſe, & non ſeulement ce qu'il en penſera pour vn ſeul iour, mais ce qu'il en penſe certainement tous les autres iours de ſa vie. Toutesfois il ne faut pas

que tu

Pourtraict du ſage Stoique.

Diog Laert. en la vie d'icelluy.

Epicure meſme ſouſigne la doctrine des Stoiques, touchant le contentement du ſage.

que tu ayes peur qu'vne chose si excellente ne puisse arriuer à vne personne qui en soit indigne. Il n'y a que le sage qui se plaise aux choses siennes. Toute folie se desdaigne & desplaist à soy-mesme.

EPISTRE X.

Que la solitude est vtile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle est pernicieuse aux fols, comme sont aussi toutes autres choses. En fin il adiouste vn fort bel enseignement de ce qu'il faut demander à Dieu.

Le sage cerche la solitude, pource qu'elle luy aide: & le fol la fuit pource qu'il en abuse.

CE que i'ay dit est vray, ie ne veux point changer d'opinion, fuy les grãdes assemblees, fuy les petites, fuy encor vn homme tout seul. Ie n'en trouue pas vn en la compagnie duquel ie te puisse fier. Voy combien mon iugement va loin? i'ose te fier à toy-mesmes. Crates, comme on dit, auditeur de ce mesme Stilpon, duquel nous auons parlé en la precedente Epistre, ayant veu vn ieune garçon se promenãt retiré à part, luy demanda qu'il faisoit là tout seul? Ie parle (dit-il) auec moy. A duise bien, ie te prie (respondit Crates) & pren garde que tu ne parles point auec vn mauuais garçon. Nous auons accoustumé de faire garder ceux qui portent impatiemment la mort de leurs amis, ou qui sont peureux, afin qu'en se voyans seuls ils n'vsent mal de la solitude. Il n'y a pas vn de ces personnes mal-aduisees qu'on doiue laisser tous seuls en la garde d'eux-mesmes. C'est à ceste heure-là que quelques mauuais conseils leur passent par la fantasie: c'est à ceste heure-là qu'ils bastissent quelque meschãt dessein, ou contre eux-mesmes, ou contre quelque autre personne: c'est lors qu'ils s'appresteñt à quelque mauuais desir. Tout ce que leur ame tenoit caché, ou par honte, ou par crainte, c'est lors qu'elle le tire dehors: c'est alors qu'elle aiguise sa temerité, qu'elle reueille ses vilains appetits, & qu'elle eschauffe sa cholere. Finalement l'homme fol perd alors toute la commodité qui est en la solitude, sçauoir est de ne fier ses secrets à pas vn, & de ne craindre aucun qui les puisse descouurir. Il s'accuse & se trahit luy-mesmes. Pense dõc que c'est que i'espere de toy, ou bien que c'est que ie m'en puis promettre: car l'esperance est le nom d'vn bien incertain. Ie ne trouue pas vn auec lequel i'aime mieux que tu sois, qu'auec toy-mesmes. Ie ne souuien de quelle grandeur de courage quelques paroles t'eschapperent, & de quelle constãce elles estoyent pleines: ie m'en resiouy incontinent, ie dis lors en moy-mesme: Ce ne sont point paroles dites du bout des leures seulement: ces propos sortent du profond du cœur. Cestuy-ci n'est pas vn homme vulgaire, il ne pense qu'au bien de tout le monde. Parle touſiours de ceste façon, vy de ceste façon. Pren garde que rien ne te puisse estonner. Encore que tu quittes aux Dieux les biens que tu leur auois cy-deuant demandez, fay-leur en encore demãde de tout nouueaux. Prie les de te donner vn bon entendement, vne bonne santé d'ame, & apres vne bonne santé au corps. Pourquoy ne ferois-tu souuent ceste priere? Demande à Dieu hardiment, tu ne luy peux rien demander qu'il luy faille emprunter d'autruy. Mais afin que suiuant ma coustume ie t'enuoye mon Epistre auec quelque petit present, ce que i'ay trouué dans Athenodorus, est veritable: Sçache que tu seras eschappé à tous tes mauuais desirs, quãd tu seras paruenu à ce poinct, que tu ne demanderas rien à Dieu, sinon ce que tu luy pourrois demander en la presence de tout le monde. Mais combien est grande maintenant la folie des hommes? Ils font tout bas des prieres vilai-

Doctrine touchant ce qu'il faut demander à Dieu.

& Reprehenſiõ de ceux qui forment mal leurs prieres, ou qui requierent choſes illicites.

nes & deshonestes Si quelqu'vn veut approcher son aureille pour les ouyr, ils se taisent tout court. Ils osent bié dire des choses à Dieu, qu'ils ne voudroyét point que les hõmes sceussent. A duise, si pour leur grãd bien on ne leur pourroit pas commander ceci : Vy tout ainsi deuant les hommes, cõme si Dieu le voyoit, & parle tout ainsi auec Dieu, comme si les hommes l'entendoyent.

EPISTRE XI.

Il veut monstrer qu'il a bonne esperance de quelque ami de Lucilius, lequel toutesfois à son aduis, encore apres qu'il sera paruenu à la perfection de sageſſe, ne perdra iamais ceſte grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la fin vn precepte d'Epicure treſ-profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilanie. C'eſt qu'ils ſe doiuent propoſer deuant les yeux quelque grand & vertueux perſonnage, ſur lequel ils ietteront touſiours leur penſer, & s'imagineront qu'il ſoit preſent à toutes leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne ferons rien, encore qu'ils ſoyent ſeuls, qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vn exemple pareil en l'Epiſtre xxv.

La pudeur que demonſtre vn viſage rougiſſãt fait conceuoir de belles eſperances d'vn ieune homme.

CE tien ami a parlé auec moy. Ie l'ay trouué de belle eſperance : ſon premier propos m'a fait cognoiſtre combien il auoit l'ame belle, & l'entendement bon, & combien il auoit deſia profité. Il nous a donné vn bon gouſt, duquel ie penſe qu'on ne ſera pas trõpé. Car il n'auoit pas eu loiſir de penſer à ce qu'il nous a dit, parce que ie l'auois pris de court. Quãd il reuenoit à ſoy, il ne pouuoit chaſſer la honte qu'il auoit (qui eſt vn fort bon ſigne en vn ieune homme) tant la rougeur luy eſtoit montée au viſage. Ceſte honte, comme ie puis cognoiſtre, le ſuiura encor apres qu'il ſe ſera raſſeuré, apres qu'il aura deſpoüillé tous ſes vices, & qu'il ſera entierement deuenu ſage : parce que les vices naturels, ſoient-ils dans l'ame, ſoient-ils dans le corps, ne ſe peuuent perdre par aucune ſageſſe. Tout ce qui eſt nay auec nous, & qui eſt enraciné en nous, ſe peut addoucir par enſeignemens, mais non pas ſurmonter. A quelques vns plus conſtans & aſſeurez, quand ils ſe voyent deuant vne aſſemblee de peuple, la ſueur leur degoutte par tout le corps, comme s'ils auoyent pris quelque grande peine vn iour de grande chaleur. A d'autres les genoux trẽblent ſur le poinct qu'ils veulent commencer de parler, les dents martellent à quelques vns, la langue begaye, & les leures ſe ſerrent à d'autres. Ces choſes-là ne ſe peuuent chaſſer ni par art, ni par vſage, mais la nature exerce ſa puiſſance, & fait ſouuenir les plus forts de leurs vices. Entre ces choſes-là, ie ſçay auſſi qu'on peut mettre la honte, qui ſurprend ſoudainement les hõmes les plus ſages, & les plus aſſeurez. Il eſt bien vray qu'elle apparoit plus en la face des ieunes hommes, parce qu'ils ont plus de chaleur dans le corps, & la peau du viſage plus delicate. Si eſt-ce toutesfois qu'elle ſurprẽd auſſi les vieillards gens, & anciennes perſonnes. Il y en a d'aucuns qui ſont plus à craindre quand ils deuiennent rouges : comme s'ils auoyent ietté toute la honte au dehors. Sylla eſtoit plus cruel & furieux, quand le ſang luy eſtoit monté au viſage. Il n'y auoit rien plus tendre que la face de Pompee : il ne ſe trouua iamais deuant quelque peu de perſonnes, qu'il ne rougiſt auſſi bien que s'il euſt parlé deuant vne grande aſſemblee. Il me ſouuient que Fabianus rougit quand il fut mené deuant le Senat pour eſtre ouy à teſmoin, & que ceſte honte luy fut merueilleuſement bien ſeante. Cela ne vient point de foibleſſe d'entendement, mais de la nouueauté d'vne choſe, laquelle encore qu'elle n'eſtonne

Pourquoy la rougeur paroiſt plus en la face des ieunes gens.

Les effects de ceſte rougeur ſont differents.

Sylla rougiſſoit furieuſement.

Pompee tendrement.

Fabianus de cent ement.

D'où procede ceſte rougeur.

n'eſtonne point, toutesfois elle eſmeut ceux qui ne ſont aucunement exercitez, & qui par vne facilité de nature ont la complexion du corps ſuiecte à cela. Car comme il y en a quelques-vns qui ont le ſang bon, auſſi y en a il qui l'ont ſubtil & mobile, & qui monte facilement au viſage. Ces choſes-là, cõme i'ay dit, ne ſe peuuent chaſſer par aucune ſageſſe: car autrement la ſageſſe auroit pouuoir & commandement ſur la nature meſmes, ſi elle pouuoit arracher toutes ſortes de vices. Tout ce que nous auons pris par la condition de noſtre naiſſance, & par la temperature de noſtre corps, pour ſi bien & pour ſi longuement que l'ame ſe façonne, demeure encor attaché auec nous. Il n'y a aucune de ces choſes qu'on puiſſe chaſſer, quand elle vient, non plus que la faire venir quand nous voudrions. Ces bons ioüeurs de Comedies, qui ſçauẽt ſi bien imiter toutes les paſſions, qui ſçauent ſi bien repreſenter la crainte, l'effroy, & contre-faire la triſteſſe: repreſentẽt la honte par ce ſigne-ci: ils baiſſent la teſte, ils parlent doucement, ils tiennent les yeux fichez contre terre: Mais auec tout cela, ils ne peuuent pas faire monter la rougeur au viſage: on ne peut chaſſer ceſte couleur, ni la faire venir. La ſageſſe ne promet rien contre cela, elle n'y ſert de rien. Ces choſes ne ſont au pouuoir de perſonne, elles viennent ſans qu'on le commande: elles s'en vont ſans qu'on leur baille congé. Ceſte Epiſtre demande deſia que ie face fin: pren la donc: car elle ſera vtile & ſalutaire. Ie veux que tu la graues dãs ton cœur. Il nous faut choiſir quelque vertueux homme, il le nous faut auoir touſiours deuant nos yeux, & que nous viuions comme s'il nous regardoit, & que nous facions toutes choſes comme s'il nous voyoit. C'eſt ce qu'Epicurus a commandé (mon ami Lucilius) il nous a donné vn gardien, vn pedagogue, & non ſans cauſe. La plus grãde partie des pechez ſera oſtee, ſi on baille vn teſmoin qui n'abandõne iamais ceux qui pourront pecher. Il faut que noſtre ame ait quelqu'vn qu'elle craigne, & ſous l'authorité duquel elle rende ſes ſecrets plus ſaincts. O que celuy-là eſt bien-heureux, qui n'amende point ſeulement les fautes qui ſe voyent au dehors, mais qui corrige auſſi ſes penſees! O que celuy eſt bien-heureux, qui peut auoir en telle reuerence quelqu'vn, qu'à ſa ſeule ſouuenãce il vueille reigler & ordonner ſa vie & ſes mœurs. Celuy qui aura ainſi quelqu'vn en reuerence, ſera bien toſt luy meſme reueré. Choiſi donc Çaton, & s'il te ſemble trop ſeuere, choiſi Lelius, qui auoit l'eſprit plus doux & facile. Choiſi quelqu'vn de qui la vie & la façon de parler t'aura eſté bien agreable, & mettant touſiours deuant tes yeux & ſon ame & ſon viſage, fay cognoiſtre que c'eſt ton gardien, que c'eſt ton exemple. Nous auons beſoin, dis-ie, de quelqu'vn au patron duquel nos mœurs ſe puiſſent dreſſer. Tu ne dreſſeras iamais vne choſe tortue, qu'auec la reigle.

Elle eſt ſi naturelle que on ne la peut empeſcher de venir ni la faire monter au viſage par artifice.

Precepte profitable à ceux qui veulent ſuiure le chemin de vertu. De ſe propoſer deuant les yeux quelque homme de bien.

EPISTRE XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſa vieilleſſe. En outre, il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort.

DE quelque coſté que ie me tourne, ie trouue par tout des marques de ma vieilleſſe. I'eſtoy allé au domaine que i'ay hors la ville, & me plaignoy de la deſpeſe que ie faiſoy pour reparer la maiſon qui tomboit par terre. Le fermier me dit que ceſte faute ne venoit point de ſa negligẽce, qu'il l'entretenoit

Plaiſant diſcours des choſes qu'il a veuës en ſa maiſon

auxchamps, par leſquelles il eſt inuité à penſer à ſon aage, & ſe preparer à la mort.

le mieux qu'il pouuoit, mais que ce baſtiment eſtoit vieil. Ceſte maiſon s'eſt enuieillie entre mes mains. Que ſera-ce de moy, ſi les pierres de ma ſouuenance ſont deſia toutes pourries? M'eſtant ainſi mis en cholere contre luy, ie pris la premiere occaſion que ie trouuay, pour me courroucer encore d'auantage: Ie cognoy bien, dis-ie, qu'on ne tient conte de ces planes: elles n'ont deſia point de fueilles, les branches ſont toutes ſeiches, le tronc eſt craſſeux, & couuert de mouſſe: elles ne ſeroyent pas ainſi, ſi quelqu'vn les foſſoyoit à l'entour, & s'il les arrouſoit. Il me iura par mon bon Ange, qu'il faiſoit tout ce qu'il pouuoit, qu'il eſtoit touſiours apres, & que iamais il ne repoſoit: mais qu'elles ſe perdoyent de vieilleſſe: & toutesfois (ce qui ſera dit ici entre nous) ie les auoy plantees, i'auoy veu leur premiere fueille. Ayant apres ietté mes yeux ſur l'entree de la maiſon, Qui eſt, dis-ie, ce vieil homme qu'à bon droict on a mis là pour garder la porte? car il regarde dehors. Où l'as-tu trouué? quel plaiſir prẽs-tu de vouloir enſeuelir les treſpaſſez d'autruy? Alors ce vieillard reſpondit, Ne me cognoiſſez-vous point? ie ſuis (dit-il) Felicio, à qui vous auiez accouſtumé, quand i'eſtois petit, de porter des poupees & des ioüets: Ie ſuis le fils de Philoſitus voſtre fermier, i'eſtoy voſtre petit mignon, auec qui vous preniez tant de plaiſir. En bonne foy (dis-ie) voila ce vieillard qui reſue bien: il a eſté mon petit mignon: Cela ſe peut bien faire, maintenant que les dents luy tombent. Ie dois cela à ma maiſon des champs, que de quelque coſté que ie me ſois tourné, ie n'y ay veu qu'enſeignes & marques de ma vieilleſſe. Embraſſons-la, aimons-la, elle a encor ſes plaiſirs & ſes douceurs, ſi tu en ſçais bien vſer. On trouue les pommes meilleures quand elles commencent de faillir: la plus grande beauté de la ieuneſſe eſt en la ſaiſon que nous en ſortons. Les bons yurongnes prennent plus de plaiſir aux derniers verres de vin qu'ils boiuent, & à ceux qui les noyent, & qui acheuẽt du tout de les enyurer. Ce que la volupté de l'homme a de plus agreable, elle le garde pour faire ſa derniere main. L'aage deſia aduãcé eſt celui qui plaiſt le plus. Ie ne dis point ceſt aage, qui eſt preſt de donner du nez par terre. Ie penſe encor que celuy qui eſt ſur la derniere tuile, tout preſt à tõber, a ſes plaiſirs & ſes voluptez, ou ce biẽ au moins (qui a ſuccedé à toutes les voluptez) qu'il ſe peut paſſer d'elles. O que c'eſt vne choſe fort douce d'auoir donné congé aux deſirs, & de les auoir quittez! C'eſt auſſi choſe bien faſcheuſe (diras tu) d'auoir touſiours la mort deuant les yeux. Premierement la mort doit eſtre autant deuant les yeux des ieunes perſonnes, que des vieilles. Car on ne nous appelle point à tour de roolle de noſtre naiſſance. D'auantage il n'y a hõme, pour ſi vieil qu'il ſoit, qui n'ait quelque meſchante eſperance de viure encor vn iour. Vn iour c'eſt vn degré de noſtre vie. Toute la vie eſt compoſee de ſes parties, & de cercles & de replis bien grands, enueloppez d'autres plus petits. Il y en a vn qui contient & enuironne tous les autres. C'eſt celuy qui procede du premier iour de noſtre naiſſance, iuſqu'à celuy qui ſera noſtre dernier. Il y en a vn autre circuit terminé qui chaſſe les ſens de noſtre ieuneſſe. Il y en a auſſi vn qui termine noſtre enfance. Apres y eſt encor l'an qui contient en ſoy tous les temps, de la multiplication deſquels noſtre vie eſt compoſee. Le mois eſt ceint d'vn lien plus eſtroit, & le iour a le tournoyement le plus court de tous. Mais ceſtuy-là vá du cõmencement à la fin, & du Leuant iuſques au Couchant. C'eſt pourquoy Heraclytus (celuy qui pour l'obſcurité de ſon langage fut ſurnõmé Scotinus, c'eſt à dire, obſcur,) Vn iour (dit-il) eſt tout ſemblable à l'autre. Quelqu'vn prit ces mots autrement: car il dit qu'il eſtoit ſemblable au nombre des

qui

Doit touſiours eſtre deuant les yeux d'vn chacun.

bre des heures. En quoy il ne mentoit point, parce que si le iour est l'espace de vingt & quatre heures, il faut par necessité que les iours soyent tous pareils entr'eux: car la nuict a pris ce que le iour a perdu. Vn autre dit, qu'vn iour est pareil à tous autres par ressemblance: parce que l'espace du tẽps le plus long, n'a rien que tu ne trouues dans le iour, sçauoir est la lumiere & la nuict, & les changemens des saisons du Ciel l'vne apres l'autre. Vne nuict plus courte à ceste heure, ou le iour vne autre fois plus long, nous fait cognoistre cela clairemẽt: & par ceste raison il faut ainsi ordõner tous les iours, comme si le iour comprenoit tout le cours du temps, & comme s'il acheuoit & rempliſſoit nostre vie. Pacuuius, qui auoit si longuement hanté la Syrie, qu'il sembloit qu'il fust nay en ce pays-là, apres s'estre enseuely dans le vin & dans les banquets funebres qu'il dressoit, comme si luy mesmes eust voulu faire ses funerailles, estoit apres soupper porté dans sa chambre, auec grande ioye & battement de mains de ses vieux bardaches, & en le portant ainsi on chantoit ces mots auec vn air de musique, Il a vescu, Il a vescu. Ce que ceſtuy-là disoit d'vne mauuaise ame, faisons-le nous d'vne saincte conscience: & comme nous voudrons partir de ce monde, disons auec vne contenance ioyeuse,

I'ay vescu ce qu'il faut, i'ay acheué le cours,
Dont fortune a borné le nombre de mes iours.

Si Dieu veut y adiouster encore le lẽdemain, receuons-le ioyeusement. Celuy est tres-heureux & sçait iouyr de soy-mesme auec beaucoup d'asseurance, qui attend le lendemain sans aucune crainte. Tous ceux qui disent, I'ay vescu, se leuent tous les matins auec gain. Mais il est temps de fermer ceste Epistre. Et quoy? sera ce, diras-tu, sans me porter quelque present? N'aye point ceste peur, elle portera quelque chose. Pourquoy ay-ie dit, quelque chose? Ie deuois dire beaucoup. Car quelle parole plus belle pourroit-on trouuer que celle que ie luy ay baillee pour te porter? C'est vn grand mal de viure en necessité. Mais il n'y a aucune necessité qui nous puisse contraindre de viure en necessité. Cõment pas-vne? Parce qu'il y a de tous costez plusieurs chemins qui nous menent à la liberté. Rendõs graces à Dieu de ce que pas-vn ne peut estre contraint de s'arrester en ceste vie malgré luy. Nous pouuons fouler aux pieds toutes les miseres du mõde. C'est Epicurus (ce dis tu) qui l'a dit: qu'as-tu affaire auec ceſt estrager? Ce qui est fondé en verité est à moy. Ie continueray de te mettre dans le sein Epicurus tout entier, afin que ceux qui ont iuré de croire tout, & qui ne considerent point ce qu'on dit, mais seulement qui est celuy qui le dit, sçachent que ce qui est fort bon, doit estre commun à tous.

Heureux ce luy qui attend le lendemain sans peur.

Paradoxe Stoique, des moyens de quitter ceste vie.

EPISTRE XIII.

Il propose plusieurs remedes vtiles & necessaires, contre la crainte des choses qui sont espouuantables plus par opinion que par effect, & lesquelles peuuent aduenir & n'aduenir point.

Ie sçay que tu as beaucoup de courage. Car auant que ie t'eusse enseigné les preceptes qui seruent à bien viure, & à pouuoir surmonter les choses difficiles, tu prenois assez de plaisir à te tenir constant contre la fortune. Mais tu le fais maintenant encore plus volontiers, depuis que tu as combatu contre elle, & que tu as esprouué tes forces, desquelles on ne se tient iamais bien as-

Vn cœur genereux se cognoit bien mieux apres auoir esprouué ses forces ainsi

Pesprit se renforce par affliction, & se roidit cõtre tous sinistres accidens.

seuré, iusques à ce que plusieurs difficultez se seront presentees, ou qu'elles t'aurõt assailli de plus pres. C'est ainsi qu'on cognoist vn cœur genereux, & qui ne pourroit tomber sous la puissance d'autruy. C'est la plus certaine preuue qu'on en face. Vn luicteur ne peut bonnement s'asseurer de ses forces entrant au combat, s'il n'a quelquesfois auparauant receu des coups sur le visage. Celuy qui a desia perdu de son sang, de qui les dents ont craqueté sous les coups de poing: celuy qui estant ruë par terre a soustenu son aduersaire sur son corps: qui estant couché dessous luy, n'a point perdu le cœur: qui s'est releué plus courageus toutes les fois qu'il est tõbé: c'est celuy-là qui rentre aux combats auec plus d'asseurance. Or donc (afin que ie poursuiue ceste comparaison) la fortune t'a mis souuent le pied sur la gorge: toutesfois tu ne t'es pas rendu, mais tu t'es bien sceu releuer, tu t'es trouué sur tes pieds, plus eschauffé au cõbat qu'auparauant. Car la vertu souuẽt esprouuee, s'est acquis beaucoup de forces. Mais encore, si tu le trouues bon, pren du secours que ie te veux donner, auec lequel tu te puisses mieux defendre. Il y a plus de choses, Lucilius mon ami, qui nous font peur, que de celles qui nous poignent. Nous sommes plus souuent malades d'opinion que d'effect. Ie ne parle point à toy auec l'eloquence & le langage Stoicien, mais auec cestuy-ci qui est plus commun & abbaissé. Car nous disons que tout ce qui nous fait ietter des souspirs & des plaintes, est chose fort legere, & laquelle nous deurions mespriser. Laissons à part ces braues paroles, lesquelles (ô bons Dieux!) sont neantmoins veritables. Ie te veux apprendre de ne te rendre point miserable deuant le tẽps: veu que ce que tu craignois, comme s'il estoit desia sur sa teste, ne t'aduiendra peut estre iamais: au moins n'est-il pas aduenu encore. Car il y a des choses qui nous tourmentent plus qu'il ne faut, quelques vnes plustost qu'elles ne deuroyent, & quelques autres, encore qu'elles ne le deussent aucunement faire. Ou nous augmentons nostre douleur nous mesmes, ou nous la feignõs, ou nous la prenons auant qu'il en soit temps. Quant au premier poinct, par ce que la chose est desia venue en procez, & que la cause est contestee, ie suis d'aduis de la plaider tout maintenant. Sus donc, ce que ie pense estre leger, tu le soustiendras estre insupportable. Ie sçay qu'il y en a qui rient parmi les coups de foüet, & d'autres qui pleurent pour vn petit soufflet: & apres nous verrons si ces choses nous aduiẽnent de leur propre force, ou par nostre imbecillité. Ie te prie, fay ceci pour l'amour de moy. Quand il y aura quelques-vns aupres de toy, qui te voudront faire croire que tu es miserable, que tu te mettes lors à cõsiderer, non point ce qu'on te dit, mais ce que tu sens, & que tu entres en conseil auec ta constance, que tu demandes à toy-mesme, qui as meilleure cognoissance de toy que nul autre: Quelle occasion ont ceux-ci de pleurer ma fortune aupres de moy? de quoy s'effrayent-ils? Ont ils peur que ma calamité leur soit cõtagieuse, & qu'elle puisse passer iusques à eux? y a-il ici rié de mauuais? Ceste chose est elle plus pleine d'infamie que de malheur? Demande à toy-mesmes encor ceci. Ne me tourmenteray-ie pas sans cause? Ne me plains-ie pas sans occasion? Ne fay-ie pas mon malheur de chose qui ne l'est point? Comment est-ce (dis-tu) que ie pourray entendre, si ce qui me tourmente est faux ou veritable? Appren ceste reigle certaine: Ou bien nous sommes tourmentez d'vn malheur present, ou d'vn que nous craignons pouuoir aduenir, ou de tous deux ensemble. Quant au present, le iugement en sera bien facile: en considerant si ta personne est libre, si elle

Beaucoup de choses nous estonnent, mais nous les apprehendons plus par opinion que par raison. &

L'opinion que le mal soit grand, accroist la douleur.

Comment il se faut gouuerner auec ceux qui nous fomentent ceste opinion. &

Comment on peut discerner si ceste apprehensiõ est vraye ou fausse.

si elle est en bonne santé, si tu sens douleur d'aucune iniure qu'on t'ait faite: nous verrons apres que ce pourra estre de l'aduenir, au moins n'auons-nous d'auiourd'huy aucune fascherie. Mais pour certain elle aduiendra. Premierement, regarde de bien prés si les causes que tu as à craindre, sont certaines. Car le plus souuent nous sommes tourmentez par des seuls soupçons, & le faux bruit qui nous fait souuent la guerre à tous, nous abuse, & peut encore plus facilement tourmenter vne seule personne. C'est la verité (Lucilius mon ami) nous conceuons trop legerement des opinions, nous ne contredisons iamais à ce qui nous met en crainte, nous ne le repoussons point: mais nous tremblons incontinent de peur, & tournons aussi tost le dos, comme ceux à qui la poussiere esleuee par vn troupeau de moutons qui fuyent, fait quitter le champ, ou comme ceux qui s'effrayent d'vn faux bruit: duquel il n'y a aucun certain autheur. Et si ie ne sçay encore pourquoy les opinions fausses le plus souuent nous troublent d'auantage. Car les choses vrayes se retiennent dans quelque certaine mesure. Mais ce qui procede d'vne opinion incertaine, est subiect au iugement qu'vne ame craintiue voudra faire auec toute la licence qu'il luy plaira. C'est pourquoy il n'y a point de frayeurs si dangereuses ni plus hors de remede que celles des lymphatiques. Car encore que les autres soient sans raison, toutesfois celles-cy sont du tout sans iugement. Enquerons-nous donc soigneusement d'où la chose procede. Mais il est vray semblable qu'il aduiendra quelque mal-heur: cela pourtant n'est pas incontinent vray. Combien de choses sont aduenues qu'on n'attendoit point? combien en a l'on attendues qui ne vindrent iamais? Et si rien doit aduenir, pourquoy voulons-nous aduancer nostre malheur? Tu ne sentiras que trop tost la douleur quand elle sera venue. Cependant promets-toy vne meilleure fortune. Mais que gagnerois-tu à cela? Le temps pour le moins. Plusieurs choses pourront suruenir, par le moyen desquelles vn danger prochain & qui te menassoit de bien pres, s'arrestera, ou prendra fin, ou tombera sur la teste d'autruy. Le feu a fait quelquesfois vne ouuerture par laquelle on s'est sauué. La ruine d'vne maison a percé doucement quelques vns par terre. L'espee a esté souuent retiree de dessus le col, & quelques personnes condamnees ont plus vescu que le bourreau. La mauuaise fortune mesme a son inconstance. Paraduanture elle viendra, paraduanture non: au moins n'est elle point encore venue. Mets-toy donc deuant les yeux vne meilleure esperance. Quelquesfois nostre ame conçoit des fausses imaginations, & sans apparence d'aucuns signes qui nous puissent annoncer du mal: elle prend en mauuaise part vne parole douteuse, qui peut signifier vne autre chose: ou elle se represente auoir esté offensee de quelqu'vn plus griefuement qu'elle n'a esté: & ne pense pas tant combien celuy-là est courroucé, comme elle pense au grand pouuoir de celuy qui est courroucé. Ie ne vois point comment on puisse viure, ie ne vois pas que nos miseres puissent iamais prendre fin, si nous craignons autant comme nostre crainte se peut estendre. C'est là qu'il faut que la sagesse & la constance de ton ame te serue. Repousse la crainte, mesme quand elle se presentera deuant tes yeux: & si tu ne le peux faire, au moins chasse vn vice par vn autre, & adouci ta crainte par quelque esperance. Il n'y a rien si certain de tout ce que nous craignons, qu'il ne soit encore plus certain que ce qui nous fait peur se puisse arrester, & que ce que nous esperons, nous puisse tromper. Il te faut donc bien examiner ton esperance & ta crainte: & quand toutes choses seront incertaines, donne-toy quelque allegement, & croy plustost

Bien souuent les seuls soupçons nous font de la peine. Pour ne point contrequarrer ces legeres & fausses opinions.

Elle se depite pour nous troubler.

Ces appreheńsions sont d'autãt plus ridicules que le plus souuẽt elles n'ont aucun effect.

L'ame humaine se iette souuẽt en horribles troubles pour conceuoir des imaginatiõs

Si elle n'applique en icelles sa constance & (sagesse) condition est tres miserable.

ce que tu aimerois le mieux. Encore que la crainte ait plus d'opinions pour elle, toutesfois pends plustost de l'autre party, & cesse de tourmenter ainsi tõ esprit. Mets quelquesfois deuant tes yeux, que la plus grande partie des hõmes se troublent d'effroy, & se met en alarme lors qu'il n'y a aucun mal, & qu'ils ne sont point certains qu'il y en doiue aduenir. Pas-vn n'a resisté à soy-mesme, s'il commence vne fois à s'esbranler, & s'il ne veut s'enquerir si l'opinion de sa crainte est veritable. Il n'y a aucun qui die, L'autheur de ce bruit est vn menteur : ou, Il l'a feint : ou, Il l'a trop legerement creu. Nous donnons trop de croyance aux rapporteurs. Nous tremblons aussi-tost pour les choses fausses, comme pour les veritables. Nous ne gardons aucune mesure : d'vn petit doute nous en faisons vne grande peur. I'ay honte de parler ainsi auec toy, & de te vouloir rasseurer auec des remedes si legers. Qu'vn autre die, Parauanture cela n'aduiendra point. Mais quant à toy, dis hardiment, Que m'en chaut-il encore qu'il aduienne? Ie verray s'il aduiendra. Ce sera peut-estre mon grand bien qu'il aduienne. Ceste mort portera grand honneur à ma vie. La cigue que beut Socrates, luy a donné ceste grande reputation qu'il a. Ostez de la main de Caton le poignard auec lequel il garda sa liberté, vous luy osterez la plus grande partie de sa gloire. Ie mets trop de temps à t'exhorter, tu as plus de besoin d'aduertissement que d'exhortation. Ie ne te meine pas loin de ta nature. Tu es n'ay pour bien sçauoir faire tout ce que ie dis : que cela te serue pour agrãdir ton bien, & l'honorer d'auantage. Mais ie vay mettre fin à mon Epistre, apres que ie l'auray seellee de mon cachet, c'est à dire, apres que ie luy auray commandé de te porter quelque belle & magnifique sentence. La folie entre tous ses maux a encor cestuy-ci, qu'elle commence touſiours de viure. Pense, que ceste parole signifie, (mon bon Lucilius,) & tu cognoistras combien est des-honneste l'inconstance & la legereté des hommes, qui iettent tous les iours de nouueaux fondemens de leur façon de viure, & qui conçoiuent des nouuelles esperances sur la fin de leur aage. Regarde-les bien l'vn apres l'autre. Il se presentera deuant toy des vieillards qui s'appreſtent plus volontiers en ce temps-là à l'ambition, aux voyages des pays estrangers, aux trains de marchandise. Mais que peut-on voir de plus laid qu'vn homme desia vieil qui ne face que commencer de viure ? Ie n'alleguerois point d'autheur de ceste belle parole, si elle n'estoit bien secrette, & si elle se voyoit entre les vulgaires sentences d'Epicure, lesquelles ie me suis permis & de loüer, & de les rendre toutes miennes.

Quelle resolution doit prendre l'homme vertueux o es mesme que ses apprehensiõs fortifient leur effect.

Vanité du monde depeinte au vif.

EPISTRE XIV.

Qu'il s'est retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & mesmement des siens propres : qu'il employe tout son temps à l'estude, & qu'il ne pense qu'au bien de la posterité, par des enseignemens & admonitions salutaires qu'il met par escrit.

Quel soin nous deuõs auoir de nostre corps, &

IE confesse que nous aimons naturellement nostre corps. Ie confesse que nous sommes comme ses tuteurs, que nous le deuons traicter doucement : mais ie nie pourtant que nous deuions nous rendre ses esclaues. Celuy qui veut seruir le corps, qui a trop de crainte que mal ne luy aduiẽne, qui ne trauaille & ne fait riẽ que pour luy, se rẽdra subiect à trop de choses. Nous deuõs nous porter en son endroit de telle façõ, qu'on ne cognoisse pas que nous ne

viuions

viuons que pour l'amour de luy, mais plustost comme si nous ne pouuions viure sans luy. Le trop grand amour que nous luy portons, nous trouble cõtinuellement de peur & de frayeur, nous accable de peine & de soucis, & ne nous fait souffrir que honte. Celuy mespriſe l'honneur, qui cherit ſon corps plus qu'il ne doit. Nous pouuons hardiment auoir foin de luy, mais à la charge que quand la raiſon le commandera, quand l'honneur & la foy promiſe le requerra, l'on le iette dans vn feu. Toutesfois, tant qu'il nous ſera poſſible, fuyõs non ſeulemẽt les dangers, mais encor les commoditez. Retirons-nous donc en quelque lieu d'aſſeurance, & penſons apres comme nous pourrons reietter les choſes que nous deuons craindre: qui ſont trois ſi ie ne me trompe. Nous craignons la pauureté, nous craignõs les maladies, nous craignons le mal qui nous peut aduenir par la force & violence d'vn plus grand que nous. De toutes ces trois choſes rien ne nous eſtonne ſi fort, que ce dont nous ſommes menacez par la puiſſance d'autruy. Car auant que cela aduiẽne, il mene vn grand bruit, & vne grande tempeſte: mais ces autres maux naturels, que i'ay dit, ſçauoir eſt la pauureté & les maladies, viennent tout doux ſans donner aucun eſtonnement, ni à nos oreilles, ni à nos yeux. L'autre traine auec ſoy vne grande brauade: elle eſt accompagnee d'armes, de feux, de chaines de fer, d'vne grande ſuitte de beſtes ſauuages pour deuorer les entrailles des hommes. Fais eſtat qu'aupres de ceux-là tu ne verras que priſons, gibets, eſchafaux, geines, crocs, hommes empalez par le milieu du corps, à qui la pointe d'vn pieu ſort par la bouche, les membres tirez à quatre cheuaux, vne robbe oincte & frotee de ſouffre, ou d'autres matieres qui prennent facilement feu, & tels autres tourmens que la cruauté des hommes à peu imaginer: Il ne ſe faut donc point eſmerueiller ſi la crainte eſt ſi grande, d'vne choſe en laquelle nous voyons tant de diuerſité de tourmens, & vn appareil ſi eſpouuantable. Car tout ainſi qu'vn bourreau qui a mis plus grand nombre d'inſtrumens deuant les yeux d'vn patient, le tourmente d'auantage, parce que tels qui euſſent conſtamment ſouffert, ſont vaincus du ſeul regard de tous ſes outils: pareillement des choſes qui vainquent & abattẽt noſtre courage, celles aduancent le plus qui ſe peuuent monſtrer à nos yeux. Ces peſtes ne ſont pas moins inſupportables: i'entẽds la faim, la ſoif, le crachement des poulmons, & la fieure qui nous bruſle les entrailles: mais elles ſont cachees, on ne les void point. Elles n'ont rien dõt elles nous puiſſẽt menacer, ou preſenter à nos yeux. Elles ſont comme les grandes armees victorieuſes, quand on les voyoit venir auec vn ſi puiſſant appareil. Prenons doncques garde ſoigneuſement de n'offenſer perſonne. Mais quelquesfois c'eſt de tout vn peuple que nous deuons auoir peur: quelquesfois ſi c'eſt la couſtume d'vne cité que toutes choſes preſque paſſent par l'auis d'vn ſenat, il faut craindre ceux qui ont plus d'authorité là-dedans: quelquesfois des perſonnes ſeules, entre les mains deſquelles tout le peuple a mis ſa puiſſance ſouueraine ſur le peuple meſmes. Et s'il y a trop de peine à gaigner l'amitié de ceux-là, il ſuffira qu'ils ne ſoient point ennemis. Par ainſi vn homme ſage ne prouoquera iamais le courroux des grands ſeigneurs, ains tout au contraire il s'en donnera garde comme le mariniet d'vne forte tempeſte. Quand tu allois en Sicile, tu paſſas la mer: le patron de nauire ſe monſtrant peu ſage, ne tint compte des menaces du vent d'autant. C'eſt le vent qui tourmente plus ceſte mer là, & qui engendre de plus grands orages. Il ne frappe pas le bord gauche, mais le coſté qui s'approche plus pres de Charybde, où il enfle la mer de grades

Comment nous pouuons eſquiuer les choſes redoutables.

Pour nous garantir de la plus importãte des trois choſes redoutables à l'hõme qui eſt la violẽce d'vn plus puiſſant que nous, il faut aduiſer à n'offenſer perſonne: car

Le courroux des grands eſt dangereux à guiſe de

de celuy de la mer irritee.

vagues, & de tourbillons. Mais vn autre patron plus sage s'enquiert auec ceux qui cognoissent les endroits du pays, quelle tempeste il y a sur la mer, quel signe on peut prendre des nuees : & s'esloignant de ces quartiers descriez à cause des gouffres qu'on y void, va cercher vn autre chemin plus asseuré. Le sage en doit faire de mesmes. Il doit s'esloigner d'vne puissance qui luy pourroit nuire. Il la doit fuyr, prenant garde toutesfois sur tout qu'on ne s'apperçoiue point qu'il s'en vueille esloigner. Car vne partie de son asseurance est qu'on ne cognoisse point ouuertement qu'il se vueille asseurer contre les grands: parce que celuy qui fuit vne chose, la blasme assez. Il nous faut dõc soigneusement aduiser comment nous pourrons estre asseurez contre vn peuple. Premierement, ne poursuyuons iamais vne chose dont il puisse aduenir contention entre les poursuiuans. En apres, n'ayons rien en nostre pouuoir de si grand dont celuy qui nous guettera pour l'auoir, se puisse de beaucoup enrichir en le nous rauissant: Fay qu'il n'y ait point grand butin à prẽdre sur ton corps. Pas-vn n'entreprint iamais d'espãdre le sang humain pour l'amour du sang mesmes, ou fort peu de personnes. Il y a plus d'hommes qui content ce qu'ils peuuent gagner sur toy, que de ceux qui te hayssent. Vn voleur laisse passer volontiers vn homme nud : vn pauure passe paisiblement par vn chemin assiegé & couuert de soldats. Bref, pour fuir ces gens-là, il se faut garder de trois choses, comme dit le vieil prouerbe, de la haine, de l'enuie & du mespris. La seule sageſſe nous apprendra comme cela se peut faire. Il est bien difficile de suiure ce temperament. Il est à craindre que l'enuie & la peur ne nous mettent en mespris : & que, quand nous ferons semblant de ne vouloir pas estre mis sous les pieds, on ne cognoisse que nous le pouuons estre. La puissance que plusieurs ont eue de se faire craindre, a esté cause qu'ils sont tõbez en crainte. Asseurons-nous de tous costez Il ne nous est pas moins dommageable d'estre mesprisé, que d'estre trop craint & reueré. Il nous faut donc ietter entre les bras de la Philosophie. Ces lettres-là seruent comme de mitre pour la faire reuerer, non seulement aux bons, mais encor à ceux qui ne sont qu'vn peu mauuais. Car l'eloquence & le biẽdire en public, & toutes autres choses qui peuuent faire suiure vn peuple, ont leurs contraires & ennemis. Mais la Philosophie, qui est pleine de repos, & laquelle ne se mesle que de ses affaires, ne peut estre mesprisee de pas-vn: luy portans toutes les autres sciences, à l'opinon mesmes des meschans, beaucoup d'honneur & de respect. La meschanceté des hommes ne pourra iamais tant, il n'y aura iamais vne conspiration si grande contre la vertu, que le nom de la Philosophie ne soit sainct & sacré, & qu'il ne soit venerable. Au surplus, il faut manier doucement & modestement la Philosophie. Et quoy? diras-tu, te semble-il que Caton fust modeste en sa Philosophie, quand il vouloit par son opinion esteindre la guerre ciuile ? quand il se mettoit au milieu des armes de ces deux Princes furieux ? quand il reprenoit en mesme temps ces deux partis: dont l'vn estoit bandé contre Pompee, & l'autre contre Cesar ? Quelqu'vn pourroit demander iustement, si en ce temps-là, vn homme sage deuoit desirer d'auoir aucun maniement de la chose publique. Que veux tu faire, Caton? Il n'est plus question de la liberté publique, il y a long-temps qu'elle est mise sous les pieds : il n'est question que de voir qui demeurera maistre & seigneur de la chose publique, ou Cesar, ou Pompee. Qu'as-tu à faire de te mesler en ceste querelle? Ta sageſſe n'y peut de rien seruir. On veut choisir vn maistre: quel interest y as-tu lequel des deux vaincra?

Aussi faut-il euiter la fatte d'vn peuple: le moyen est, de ne desirer rien de ce don, plusieurs debatẽ: à qui l'aura. Ne'stre point somptueux.

Fuir la haine, l'enuie, & le mespris du mõde.

Pour ceſt effect il faut recourir à la Philosophie.

Comment il la faut manier.

Cẽsures de quelques actions de Caton d'Vtique.

Le

Le meilleur ne demourera pas vainqueur. Celuy qui ſera vaincu, pourra eſtre le plus meſchant: mais celuy qui vaincra, ne pourroit pas eſtre plus homme de bien. I'ay parlé du dernier office & deuoir, que fit Caton ſur la fin. Mais les precedentes annees ne ſouffroient point qu'vn homme vertueux ne peuſt eſtre receu en part au pillage de la choſe publique. Qu'a peu faire autre choſe ce pauure Caton, que crier inceſſamment & perdre les paroles qu'il diſoit, lors que le peuple maintenant le portoit leué ſur ſes mains, & qu'il luy couuroit le viſage de crachats: lors qu'on le tiroit par force pour l'enuoyer en exil: ou quand on le iettoit hors du Senat pour le mener en priſon? Mais nous traicterons apres, ſi vn homme ſage ſe doit hazarder de perdre ſa peine. Cependant ie t'appelle deuant les Stoiques, qui eſtans chaſſez hors de leur republique, ſe ſont retirez pour enſeigner comme on doit iuſtement viure, & pour ordõner des loix profitables aux hommes, hors de crainte d'eſtre offenſez d'vn plus puiſſant qu'eux. Vn homme ſage ne troublera iamais les mœurs & les couſtumes publiques: il n'attirera iamais vn peuple à ſoy par vne nouuelle façon de viure. Quoy donc? celuy qui ſuiura ce deſſein, pourra-il au moins viure auec ſeureté? Ie ne te puis nõ plus promettre cela, qu'vne bonne ſanté à celuy qui vit ſobrement: & toutesfois la ſobrieté nous conſerue la bonne ſanté. Quelques nauires ſe perdent dans le port: que penſes-tu donc qu'il leur puiſſe aduenir au milieu de la mer? O que le danger ſera bien touſiours plus grand pour celuy qui ſe meſle de tant d'affaires, & qui meine tant d'entrepriſes: ſi celuy-meſme qui demeure oiſif, & qui ne fait rié, à grand' peine encore eſt-il aſſeuré! Quelquesfois les perſonnes innocentes periſſent. Qui peut nier cela? Mais les meſchans plus ſouuent. Celuy eſt bon maiſtre d'eſcrime qui ne ſe laiſſe toucher que ſur ſes armes. Finalement l'homme ſage ne regarde qu'au commencement de toutes choſes: il ne penſe point à la fin. Les commencemens ſont en noſtre puiſſance, mais la fortune iuge des euenemens: au iugement de laquelle ie ne me veux point ſoubmettre. Ouy, mais elle apporte touſiours quelque tourment d'eſprit & quelque aduerſité. Le brigand n'eſt pas condamné dés l'heure qu'il fait le meurtre. Tu tends la main, afin que ie te donne quelque piece d'argent, comme i'ay de couſtume. Ie veux remplir ta bourſe de pieces d'or. Et puis que ie parle de l'or, apprencomme l'vſage & le fruict d'icelluy te pourra eſtre plus agreable. Celuy ioüit des richeſſes mieux que nul autre, qui n'a aucun beſoin de richeſſes. Tu me diras que ie dois nommer l'autheur de ceſte ſentence. Afin que tu cognoiſſes combien ie ſuis gracieux & honneſte, ie veux loüer la vertu d'autruy. Elle eſt d'Epicure, ou de Metrodorus, ou de quelque autre de ceſte boutique-là. Et que te ſert-il de ſçauoir qui a tenu ce propos? Il l'a dit pour ſeruir à tout le monde. Celuy qui a beſoin des richeſſes, vit en perpetuelle crainte pour elles. Mais pas-vn ne peut ioüir d'vn bien qui luy donne peine, s'il eſt touſiours ſoigneux d'y en adiouſter d'autres, s'il penſe à les augmenter. Il en oublié l'vſage, il eſt inceſſamment empeſché d'oüir ces comptes, il ne bouge des Cours à plaider: il fueillette à toutes heures ſes liures de raiſons: bref, au lieu d'eſtre maiſtre, il n'eſt que procureur.

Comportemens du ſage durant les confuſions publiques.

Celuy eſt le plus riche qui a moins de richeſſes. Elles tiennent en cõtinuelle perplexité celuy qui en a beſoin.

EPISTRE XV.

Si le ſage doit eſtre content de ſoy-meſme, ou s'il doit auoir vn amy duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil.

Il faut preferer les exercices de l'eſprit à ceux du corps : car ſans la Philoſophie on ne ſe peut bien porter.

C'Eſtoit la couſtume des anciens, laquelle a eſté gardee iuſques au temps où ie vis, d'eſcrire au commencement des lettres, Si tu te portes bien, cela va bien. Il me ſemble donc que ie puis dire à bon droict, Si tu ſuis la Philoſophie, cela va bien. Car en fin c'eſt ſe bien porter : ſans cela noſtre ame eſt malade : noſtre corps meſmes, pour ſi grandes forces qu'il ait, ne peut eſtre puiſſant, que comme l'eſt vn furieux ou vn phrenetique. Aye donc tout premierement ſoin de la ſanté de ton ame : en ſecond lieu, de celle du corps : laquelle ne te couſtera guere, ſi tu te veux bien porter. Ce ne ſeroit que folie (Lucilius mon ami) à vn homme de lettres, & choſe mal ſeante à luy, d'employer le temps à faire exercice de ſes bras, d'engroſſir ſon col, & de renforcer ſes reins. Apres que tu te ſeras bien engraiſſé, que tes bras ſeront deuenus bien renforcez, tu n'auras iamais la force, ni la peſanteur d'vn bœuf de haute graiſſe. En outre la charge, & la groſſeur du corps accable l'eſprit, & le réd plus morne. Par ainſi reſerre, & eſtrain ton corps le plus que tu pourras, & mets ton eſprit au large. Ceux qui prennent tant de ſoin & de peine, ſentét beaucoup d'incommoditez : Premierement, par les exercices trop penibles, qui font perdre l'haleine, & la rendent ſi foible, qu'elle ne peut apres faire aucun effort, ou quelque autre exercice plus ſubtil. En ſecond lieu, pour l'abondance des viandes, qui empeſche la vigueur de l'eſprit. Apres cela viennent des eſclaues de treſ meſchante vie, que nous prenons pour nous enſeigner les exercices : gens occupez touſiours à l'huile & au vin, qui penſent auoir bien employé la iournee s'ils ont fort ſué, & ſi au lieu de la ſueur qu'ils ont rendue, ils peuuent auec vn goſier alteré aualer beaucoup de vin, aux deſpens de quelqu'vn. Certainement c'eſt la vie d'vn cardiaque, de ne faire que ſuer & boire. Il y a des exercices faciles, courts qui recreent le corps en peu d'heure, & qui eſpargnent le temps, auquel il faut ſur toutes choſes penſer : la courſe, le mouuemét des mains auec des cõtrepoids : le ſauter & leuer le corps en haut, ou le pouſſer & ietter au loing : ou celuy des preſtres de Mars, qu'on appelloit Saliens : ou pour parler encore plus deshonneſtement, le mouuement pareil à celuy des foullons. Choiſi celuy que tu voudrois de tous ceux-là : l'vſage te le rendra facile. Mais quoy que tu faces, laiſſe bien-toſt celuy du corps, & reuiens à celuy de l'ame : exerce le & de nuict, & de iour : peu de trauail nourrira ceſtuy-là : car ni le froid, ni le chaud ne pourront empeſcher ceſt exercice, ni la vieilleſſe meſmes. Accouſtume-toy à ce bien, qui ſe rend meilleur, tant plus nous deuenons vieux. Ie ne te commande point pour cela, d'eſtre touſiours panché ſur le liure, ou ſur tes tablettes à eſcrire. Il faut donner quelque recreation à ton eſprit, auec telle façon toutesfois, qu'il ne ſe desbãde point du tout, mais qu'il ſe relaſche vn peu. Le pourmenoir, où l'on a accouſtumé de ſe faire porter en vne chaire à bras, ſecoüe le corps, & n'empeſche point l'eſtude. Tu peux lire, tu peux dicter, tu peux parler, tu peux eſcouter : toutes leſquelles choſes le pourmenement n'empeſche point que tu ne faces. Ne meſpriſe point auſſi d'efforcer ta voix : laquelle ie te deffens de hauſſer par degrez, & par tons, & de la baiſſer apres. Et ſi tu veux ſçauoir encore apres cela, cõme tu deuras cheminer, tu en trouueras quelques vns, auſquels la faim a fait apprendre de nouueaux artifices. Tu trouueras quelqu'vn, qui t'enſeignera à moderer tes allures : qui prendra garde à ta bouche quãd tu mãgeras : & qui te voudra enſeigner autãt de choſes, cõme la douceur de ta patience permettra que ſon audace s'eſtende. Cõment dõcques deuras-tu faire ? faudra-il que du beau premier coup tu te mettes à

Quels exercices du corps il faut blaſmer &

Quels louër

Mais il faut ſoudain reuenir à ceux de l'ame.

Leſquels doiuent eſtre temperez, pour ne laſcher l'eſprit, non le desbander. Il eſt bon auſſi d'exercer la voix, & façonner ſes contenances.

tes à crier,& que ta voix cõmence par vn grand efforcement? La nature nous apprend de s'eſchauffer peu à peu: comme ceux qui plaident, commencent auec vne parole accouſtumee,& apres ſe mettent à crier à plein goſier. Pas vn du commencement de ſon oraiſon n'implore la foy & l'aide des Quirites. Par ainſi comme l'impetuoſité de ton eſprit te le conſeillera, cõmence maintenant d'vſer d'iniures contre les vices auec vne grande vehemence, maintenant plus doucement: cõme la moderation de ta voix & de tes coſtez le pourront ſouffrir. Et apres que tu auras recouuré ta voix, apres que tu l'auras repriſe, fay qu'elle deſcende peu à peu,& qu'elle ne tombe pas tout d'vn coup: qu'elle ſuiue la modeſtie, & le temperament de ſon maiſtre: & qu'elle ne ſe mette pas en fureur cõme celle d'vn ignorant, ou d'vn villageois. Car ce n'eſt point noſtre deſſein d'exerciter noſtre voix: nous voulons qu'elle nous ſerue d'exercice. Vn peu d'argẽt pour le loyer que tu leur dõneras, t'aura oſté hors d'vne grande peine. Tu pourras apres recompẽſer leur bien-faict de quelque plus hõneſte preſẽt. Mais voici vn beau precepte, que ie te veux enſeigner. La vie d'vn fol eſt deſagreable, pleine de frayeur, n'ayant ſa penſee que ſur l'aduenir. Qui eſt celuy (demanderas-tu) qui dit cela? C'eſt celuy qui nous apprenoit ce que i'ay dit cy-deſſus. Quelle vie donc eſtimes-tu maintenant eſtre folle? Eſt ce celle de Baba & d'Ixiõ? Non, ce n'eſt pas ceſte-là: c'eſt la noſtre, qui ſommes precipitez par vn deſir aueuglé ſur des choſes, qui ne ſont que nous porter dõmage,& qui ne pourroyent iamais nous ſaouler. Nous ſerions deſia cõtens de ce que nous auions, ſi iamais aucune choſe nous euſt peu contenter: qui ne penſons iamais au plaiſir que nous ſentiriõs de ne rien ſouhaitter. Combien ſeroit-il plus magnifique d'eſtre plein de contentement, & de ne dependre point de la fortune? Souuienne toy en fin, Lucilius, des grands biens qui te ſont aduenus. Apres que tu auras regardé combien il y a de perſonnes qui te precedent, aduiſe auſſi combien il y en a qui marchent apres toy. Si tu veux eſtre recognoiſſant enuers les Dieux & enuers ta propre vie, penſe cõbien il y a d'hommes, auſquels tu as mis le pied deuant. Qu'as-tu à faire des autres? Tu t'es deuãcé toy-meſmes. Propoſe-toy quelque but, que tu ne puiſſes outrepaſſer, quand bien tu le voudrois. Quelque iour ces richeſſes trõpeuſes paſſerõt, leſquelles ſemblẽt eſtre meilleures à ceux qui les eſperent, qu'à ceux qui deſia les ont acquiſes. Si elles eſtoient accompagnees d'aucune fermeté, elles nous euſſent quelquesfois ſaoulez: mais elles ne font qu'exciter la ſoif de ceux qui les amaſſent,& les irriter par leur ſuperbe appareil. Pourquoy iray ie pluſtoſt impetrer de la fortune qu'elle me donne ce que le hazard incertain du tẽps peut trainer auec ſoy, que d'obtenir de moy-meſme, que ie ne le demande point? Mais pourquoy ne me ſouuenãt pas de la fragilité humaine, le demanderay-ie? Aſſembleray-ie? Et ſur quoy? Trauail ſur trauail? Ie ſuis au dernier iour de ma vie: & ſi ce n'eſt pas le dernier, il n'en eſt toutesfois guere loing.

La vie humaine eſt pleine de miſeres & de faſcheries: & le ſage n'y trouue aucun contentement.

Les richeſſes ſont choſes corruptibles.

Rendent l'homme inſatiable.

& S'occuper à la recerche d'icelles.

C'eſt aſſembler trauail ſur trauail.

EPISTRE XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la Philoſophie, mais il l'en faut ſaouler & abreuuer de tout. Apres il diſſoult l'argument par lequel quelques vns vouloyent ſouſtenir, ſoit que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, cõme les Stoiciens croyent, ou qu'elles aduinſſent ſans raiſon & par aduanture, cõme les Epicuriens enſeignent, que la Philoſophie eſt inutile. En dernier lieu il expoſe vne treſ-belle ſentence d'Epicure, quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupidité.

On ne peut auoir aucũ cõtentemẽt en ceste vie sãs l'estude de la Philosophie: & & la volonté qu'on en a,le doit renforcer par vne cõstante & ferme resolution.

IE sçay bien que tu crois, Lucilius, qu'aucun ne peut heureusement ny assez passablement viure, sans l'estude de la Philosophie: & que la vie se rend du tout heureuse par la perfection de la sagesse : voire qu'elle est passable pour auoir seulement commencé de la suiure. Mais il te faut bien asseurer en l'opinion de ce que tu crois: il le faut grauer dans ton ame par vne continuelle pensee. Il y aura plus de peine à bien garder & suiure les honnestes resolutions que tu auras faictes, que non point à les faire. Il te faut perseuerer. Il faut donner courage à ton continuel estude iusqu'à ce que la volonté que tu as, soit passee & paruenue à vne ferme & parfaicte resolution. Par ainsi il ne t'est pas besoin d'employer enuers moy tant de sermens d'asseurance, ni tant de longues paroles : car ie cognois bien que tu as beaucoup profité. Ie sçay d'où part ce que tu m'escris. Ce ne sont point propos feints ni deguisez. Toutesfois ie t'en diray ouuertement ce qu'il m'en semble. I'ay desia bonne esperance de toy, mais non point encore vne certaine asseurance. Ie veux que tu sois en ceste mesmé opinion que ie suis. Il ne faut point que tu ayes si tost & si facilement ceste croyance de toy. Foüille dans ton sein: espluche toy de toutes parts: regarde-toy bien: & regarde sur tout, si tu as plus appris, ou en la Philosophie, ou en ta façon de viure. La Philosophie n'est pas vn artifice pour complaire au peuple, ou qu'on doiue apprester pour l'ostentation. Elle ne consiste point en paroles, mais en effects. Elle n'est point inuentee pour passer le iour tout entier en quelques plaisirs, ou pour se garder de se fascher de l'oisiueté. Elle façonne l'ame, elle dispose la vie, elle gouuerne nos actiõs, elle enseigne ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut laisser. Mais auec le gouuernail qu'elle tient en main, elle dresse le cours de la vie de ceux qui flotent comme incertains de ce qu'ils doiuent faire. Bref, sans elle aucun ne vit en asseurance. Il y a vne infinité d'accidens qui suruiennent à toutes heures, qui ont besoin de conseil, lequel il faut aller demander à la Philosophie. Quelqu'vn me dira, Dequoy me peut seruir la Philosophie (s'il y a vne destinee? Que me sert-elle, s'il y a vn Dieu qui gouuerne tout? Que sert-elle, si la fortune & le sort commande? Car les choses certaines ne se peuuent changer, & l'on ne se peut armer contre les incertaines? si Dieu a gaigné le deuant à mõ conseil: s'il a arresté ce que ie dois faire: ou si la fortune ne donne aucune liberté au conseil que ie pourrois prendre. Quoy qu'vne de ces choses là soit vraye, ou que toutes le soient, Lucilius, il faut philosopher. Car soit que les destinees nous tiennent attachez par vne loy inexorable, ou que Dieu dispose de tout ceste vniuers comme il luy plaist, ou que la fortune roulle çà & là, sans aucun ordre, & pousse à la fantasie les choses humaines, la Philosophie nous doit tenir asseurez. Elle nous exhortera d'obeir volontairement à Dieu de resister vertueusemẽt à la fortune: elle t'enseignera de suiure le vouloir diuin, & supporter constamment les cas de fortune. Mais il ne se faut point ietter pour ceste heure sur ceste question, qu'est-ce que nous deuons faire, si la prouidence commande sur toutes choses, si la suitte des destinees nous traine enchainez & liez apres elle, ou si les cas inopinez & soudains de la fortune ont toute puissance sur nous. Ie reuiens maintenant à ce poinct-ici, qui est de t'exhorter & t'admonnester de ne laisser point eschapper & refroidir ceste belle chaleur de ton esprit. Retien-la, afin que ce qui n'est qu'vne impetuosité, deuienne vne certaine habitude de ton ame. Tu as iette les yeux (si ie te cognois bien) dés le commencement de ceste Epistre, pour voir quel present elle t'apportoit: foüille-la bien, tu le trouueras.

Ne t'es-

Descriptiõ de la vraye Philosophie.

Son vsage.

Elle nous asseure cõtre tous accidens qui sont, & de conseil, & de fortune.

Elle fournit de preceptes vtile à la vie humaine.

Ne t'esmerueille point de la coustume de mon esprit. Ie suis encor liberal du bien d'autruy. Mais pourquoy ay-ie dit, d'autruy? Tout ce qui a esté sagement & bien dit par qui que ce soit, est mien: par mesme raison ce qui a esté dit par Epicure. Si tu vis selon ta nature, tu ne seras iamais pauure : mais si tu veux suiure tes opinions, tu ne seras iamais riche. Nature se contente de peu : l'opinion embrasse tout. S'on mettoit dans ton sein tous les biens que plusieurs hommes riches ont possedé : si la fortune t'esleuoit par dessus les felicitez de toutes autres personnes priuees: si elle te couuroit d'or, te vestoit de pourpre, si elle te haussoit à vne telle grãdeur de richesses & de voluptez, que tu peusses pauer la terre de marbre : que tu n'eusses point seulement en ton pouuoir, mais encor que tu fusses contraint de marcher dessus les richesses, & les fouler aux pieds: si d'auantage tes maisons estoyent ornees de statues, de peintures, & de tous les beaux ouurages que l'art a inuentez pour la prodigalité des hommes: tout cela ne t'apprendroit que d'en desirer encor de plus grandes. Les desirs naturels ont quelque mesure: mais ceux qui naissent d'vne fausse opinion ne trouuent aucune fin, à laquelle ils se puissent arrester. Car la faussete n'a point de bornes. Celuy qui va par vn chemin certain, en trouue la fin: mais l'egarement & le fouruoyement est sans mesure. Retire-toy doncques de ces vanitez: & quand tu voudras cognoistre si tes desirs sont naturels, ou aueuglez d'vne sotte gloire, regarde s'ils se peuuent arrester à quelque chose certaine. Mais si apres estre allez fort loin, ils veulent encor passer plus auant, croy que ces desirs ne sont point naturels.

Pour viure content, il faut suiure nature, non point l'opinion. car

Les desirs naturels se renferment dans quelques bornes, mais non ceux qui sont d'opinion.

EPISTRE XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy il doiue differer le temps de philosopher, pour crainte de la pauureté, laquelle tant s'en faut qu'elle puisse porter aucune incõmodité, qu'au contraire, elle est commode à ceux qui veulent vrayement, & d'vn bon courage philosopher.

Reiette loin de toy toutes ces choses-là, si tu es sage : ou plustost, si tu veux deuenir sage : & cours d'vne grande vistesse & de toute ta force à rendre ton ame bonne. S'il y a quelque affaire qui te retienne, despesche-le, ou quitte le du tout. Les affaires de ma maison (ce dis-tu) me retardent. Ie la veux disposer de telle sorte, qu'elle ne puisse point auoir faute d'argent, afin que la pauureté ne me soit point fascheuse, ou que ie ne sois fascheux à quelqu'vn. Quand tu tiens ce propos, il semble que tu ne cognois pas la vertu & la grãdeur de ce bié auquel tu penses tant. Tu vois bien en gros ce qui en est, & cõbien la philosophie est profitable: mais tu ne cognois point encor assez subtilement toutes ses parties. Tu ne sçais pas combien elle nous peut aider en tous lieux, & de quelle sorte (afin que i'vse des mots de Ciceron) elle nous dõne secours aux choses plus grandes, & comme elle s'abbaisse iusqu'aux plus petites. Croy moy, appelle la en ton conseil, elle te persuadera de ne t'asseoir point pour faire tes contes aux lettons. Ce que tu cerches doncques en retardant ainsi, c'est afin que tu n'ayes point occasiõ de craindre la pauureté. Que diras-tu s'il la faut souhaitter? Les richesses ont donné empeschement à plusieurs de suiure la sagesse : mais la pauureté est deschargee de tout soin, elle est pleine de seureté. Si elle oit sonner la trompette, elle sçait bien qu'on ne la cerche pas. Si elle oit crier au feu, elle cerche seulement quelque trou pour

L'apprehension de pauureté ne doit destourner l'hõme de l'estude, & amour de sagesse : au contraire

Les richesses ydõnent souuent de l'empeschement.

La pauureté a meſme ſes commodités ez temps incōmodes.

ſortir, ſans qu'elle ſoit en peine de rien ſauuer. Ou s'il faut qu'elle ſe mette ſur mer, les ports ne ſe rempliſſent point de bruit: ils ne ſont pas importunez pour vne ſeule perſonne. Elle n'a point ceſte grande ſuite de ſeruiteurs apres elle, pour la nourriture deſquels il faudroit deſirer la fertilité des regiōs d'outre mer. Il eſt facile de paiſtre peu de ventres bien enſeignez, & qui ne deſirent autre choſe que d'eſtre emplis. Il ne couſte guere d'oſter la faim: mais eſtre degouſté par trop de viandes, couſte beaucoup. La pauureté ſe cōtente de ſatisfaire à ſes deſirs les plus preſſez. Qu'eſt-ce donc? Pourquoy voudrois-tu refuſer de la loger dans ta maiſon, veu que l'homme ſage, pour ſi riche qu'il ſoit, prend plaiſir de ſuiure ſa façon de viure? Si tu veux eſtre en liberté d'eſprit, il faut que tu ſois pauure, ou que tu faces ſemblant de l'eſtre. On ne peut faire aucun eſtude profitable ſans la ſobrieté, & la ſobrieté n'eſt autre choſe qu'vne pauureté volontaire. Chaſſe donc au loin telles excuſes: Ha ie n'ay point encor tout ce qu'il me faut: mais que i'aye amaſsé toute ceſte ſomme, lors ie m'addonneray entierement à la Philoſophie. Et toutesfois il n'y a rien qu'il faille pluſtoſt appreſter, que ce que tu mets en arriere, & que tu veux acquerir le dernier. C'eſt par là qu'il te faut commencer. Ie veux au preallable aſſembler (ce dis-tu) quelque bien dont ie puiſſe viure. Appren auſſi en meſme temps comme tu le dois aſſembler. Si quelque choſe t'empeſche de bien viure, rien ne t'empeſche de bien mourir. Il ne faut point que la pauureté nous retire de la Philoſophie, non pas l'indigēce meſme de toutes choſes. Il faut que celuy qui la veut ſuiure, face eſtat d'endurer la faim qu'ont enduree quelques vns qui ont eſté aſſiegez. Et quelle autre recōpenſe pouuoyent-ils attēdre d'auoir tant ſouffert, que de ne tomber point à la merci du vainqueur? Mais de combien eſt plus grand le bien par le moyē duquel on nous promet vne perpetuelle liberté, de n'auoir iamais peur, ni des hommes, ni de Dieu? Et certainement on ne peut paruenir à cela qu'auec la faim. Les grandes armees ont ſouffert neceſſité de toutes choſes, ont veſcu de racines d'herbes, & ont enduré vne ſi grand' faim, qu'on auroit honte de le dire. Elles ont enduré tout cela pour la cōqueſte d'vn Royaume, & lequel (choſe qui te doit plus faire eſmerueiller) ils pourſuiuoyent pour autruy. Se trouuera il aucun qui doiue faire difficulté d'endurer la faim pour deliurer ſon ame des fureurs qui la tourmentent? Il ne faut point dōcques penſer pluſtoſt d'acquerir. On peut paruenir à la Philoſophie ſans faire prouiſion de viures pour le chemin. Vrayemēt c'eſt bien dit: apres que tu auras amaſsé ton ſaoul de bien, tu voudras lors acquerir la ſageſſe. Elle ſera donc le dernier inſtrument de ta vie, ou comme vn ſurcroiſt & adiouſtement à icelle. Tout au contraire, ſi tu as quelque bien, mets toy incontinent à philoſopher. Car cōment peux-tu ſçauoir ſi tu en as deſia plus qu'il ne t'en faut? Et ſi tu n'as rien, cerche la Philoſophie pluſtoſt que toute autre choſe. Ouy, mais i'auray faute de ce qui m'eſt neceſſaire. Premierement, rien ne te peut defaillir, d'autant que ce que nature demande eſt peu de choſe, & que le ſage s'accommode à la nature. Mais ſi quelque extreme neceſſité luy ſuruient, il eſt en ſa puiſſance de ſortir de ceſte vie quand il voudra, & de n'eſtre plus ennuyeux à ſoy meſmes. Et ſi c'eſt quelque legere & petite infortune qui le puiſſe encor laiſſer viure, il le prendra en bonne part. Et ſans ſe ſoucier plus qu'il ne ſera beſoin, il dōnera à ſon ventre & à ſes eſpaules, ce qui leur ſera beſoin: & plein de toute aſſeurance & de ioye, ſe mocquera des occupations des riches, des chemins & des voyages de ceux qui courent apres les richeſſes: & dira, Pourquoy te remets.

Les plus ſages en font comme profeſſion, & recognoiſſent qu'elle leur eſt expedie te.

Folie du cōmun des hōmes, qui veulent premierement acquerir ce qui, leur eſt moins neceſſaire.

L'extreme neceſsité ne doit pas meſme diuertir de la philoſophie car

Sa recompēſe eſt grande & ſinguliere.

&

La recerche d'icelle ne diminue pas les moyens du ſage,

qui

Trauaillent d'extreme indigence pour abreger ſes iours ſuiuant l'vn des paradoxes Stoiques:

autrement

Il ſe contentera d'auoir dequoy ſe nourrit & veſtir.

remets-tu en plus grande longueur? Attendras-tu que tes deniers ayent encores gagné de plus grandes vsures, & le profit que tu peux faire sur la vente de ta marchandise, ou que quelque riche vieillard te face heritier, si tout maintenant tu te peux faire riche? La sagesse nous met incontinent en main des biens qu'elle donne à celuy à qui elle apprend de mespriser les ric elles. Mais ces propos tombent sur quelques autres: car pour ton regard tu approches fort pres des plus riches. Change de bourse, tu as trop de bien. On trouuera dans toutes pochettes ce qui doit suffire. Ie pouuois en cest endroit mettre fin à mon Epistre, si ie ne t'enseignois vne mauuaise façon de faire. Il n'est permis à pas vn de saluer les Roys des Parthes sans quelque present. Ie ne te puis dire à Dieu, sans te donner quelque chose. Et que sera-ce? Ie l'emprunteray d'Epicure. Il y en a plusieurs qui pour auoir amassé beaucoup de richesses, n'ont point pour cela mis fin à leurs miseres: ce n'a esté qu'vn changement. Ie ne m'esmerueille point de cela: car le vice n'est point aux choses, il est en l'ame. Et le mesme vice qui nous faisoit trouuer la pauureté pesante, nous fait aussi trouuer les richesses fascheuses. Comme c'est tout vn que tu mettes coucher vn malade dans vn lict de bois, ou dedans vn lict doré: parce qu'en quelque part que tu le portes, il traine auec soy sa maladie: pareillement il n'importe à vn esprit malade, qu'on le mette sur les richesses, ou sur la pauureté: son mal le suit par tout.

Les biens que la sagesse donne, ne sont point corruptibles. mais

Les richesses de ce monde ne rabattẽt rien des miseres de l'hõme.

EPISTRE XVIII.

Comment celuy qui s'est addonné à l'estude de la Philosophie, se doit porter à quelques certains iours de l'annee, esquels en toutes les villes les personnes, pour recreer leurs esprits, deuiennent publiquement soles, ainsi qu'il se faisoit iadis à Rome au mois de Decembre, & auiourd'huy nous faisons durant quelques iours du mois de Feburier. D'auantage, il dit qu'il faut choisir quelques iours pour essayer comme nous pourrions souffrir la pauureté. Apres il met fin à sa lettre par vn dire d'Epicure, touchant le voisinage qu'il y a entre la cholere & la fureur.

C'Est au mois de Decembre principalement que la ville se fond en sueur. On permet toute sorte de dissolutions, de desbauches, & de folles despenses: on n'oit par tout que le bruit d'vn grand appareil. Comme s'il y auoit auiourd'huy aucune difference entre les festes Saturnales, & les iours ouurables. Il y en a si peu, qu'à mon aduis celuy qui disoit qu'anciennement il n'y auoit qu'vn mois de Decembre, mais qu'auiourd'huy c'est toute l'annee entiere, ne se trompoit point. Si ie te tenois ici, ie discourois volontiers auec toy, que c'est que tu penserois qu'on deust faire: s'il faudroit retrancher aucune chose de ceste coustume ordinaire, ou s'il nous seroit force de banquetter plus ioyeusement, & despoüiller nostre robbe longue, afin qu'il ne semblast pas que nous eussions en mespris les coustumes de la ville. Car pour prendre plaisir les iours de ceste feste, i'ay changé de robbe, & fait ce qu'on n'auoit accoustumé de faire qu'aux temps les plus tristes & mal-heureux de nostre cité. Mais si ie te cognois bien, ie pense à mon aduis, que parlant cõme arbitre, tu n'eusses pas voulu que nous eussions reſſemblé du tout au cõmun vulgaire, ni que nous eussiõs voulu nous rẽdre du tout dissemblables à luy, sinõ qu'il fust besoin de retenir la bride entierémẽt ces iours-là à nostre ame, afin qu'elle seule s'abstint des voluptez, lors que tout le peuple y est plongé. Elle

Quelle doit estre lavacation du sage durãt les desbauches & dissolutions publiques.

Il se peut lascher en certaines choses, mais se doit roidir en d'autres.

prend vn tres-certain signe de sa constanee, si elle ne va, ou si elle ne se laisse trainer aux delices & aux amorces de la dissolution. Elle est encore plus vertueuse d'estre seche & sobre, quand tout le reste du peuple s'est enyuré, & qu'il rend sa gorge par les rues. Cela est encor plus plein de modestie, de ne se bannir point de ces compagnies, de ne se faire point remarquer par dessus les autres, de ne se mesler parmi tous, & faire neantmoins toutes choses, mais non pas de la mesme façon qu'ils les font. Car on peut passer le iour de la feste, sans faire aucune dissolution. Au reste, il me plaist tellement d'essayer la fermeté de ton ame, que suiuant le commandement des plus grãds hommes de ce monde, ie te commande aussi de prendre quelques iours, ausquels te contentant de fort peu de viande, & de la plus pauure que tu pourras trouuer, & vestu d'vne robe heriſſee, rude & pesante, tu puisses dire à toy mesmes: Est-ce tout ce que ie craignois? Il faut que l'ame estant ainsi en seureté s'appreste à cõbattre les choses difficiles, & qu'au milieu des biẽs que fortune luy donnera, elle se rende constante, pour souffrir les aduersitez qu'elle luy pourroit esmouuoir. Le gẽdarme durant la paix court la lance sans voir l'ennemi, rue la barre & le pal, & se lasse apres vn trauail inutile, afin qu'il puisse prẽdre ceste peine quand il sera besoin. Celuy que tu voudras ne s'estonner point en quelque affaire, il le faut exercer auparauãt. C'est ce qu'ont fait ceux qui cõtrefaisans tous les mois la pauureté, sont presque deuenus pauures, afin qu'ils n'eussent iamais plus crainte de ce qu'ils auoyent appris auparauãt. Ne pense pas donc maintenant que ie te vueille ramener à vn petit souper, ou aux armoires des pauures gẽs, & à toutes autres choses, où la superfluité des richesses, quand elle est trop saoule, prend plaisir à se delasser. Il faut que ce soit vn vray lict de mendiant, vne haire, & vn pain bis & fascheux à manger. Pren ceste patience trois iours, & quatre auec, & encor quelquesfois d'auantage, afin que ce ne soit point vn passe-temps, mais vne experience. Croy moy, Lucilius, qu'alors tu sauteras d'aise, quand tu te seras saoulé pour deux grands blancs de viande. Tu cognoistras que pour manger ton saoul, tu n'as que faire de la fortune. Car quand elle seroit bien courroucee contre nous, elle nous bailleroit ce qui peut suffire pour nous saouler. Il ne faut point que pour cela tu ayes opiniõ d'auoir fait beaucoup pour toy: car tu ne feras que ce qu'vne milliace d'esclaues, & vne milliace de pauures ont fait. Toutesfois, tu te peux priser d'vne chose, que tu le feras sans estre forcé. Il te sera aussi facile de souffrir cela touſiours, que de l'essayer quelquefois. Exerçõs-nous cõme au pal. Et afin que la pauureté ne nous puisse prendre au despourueu, faisons qu'elle nous soit familiere. Nous serons riches auec plus d'asseurance, si nous pouuons apprendre que ce ne soit point chose fascheuse d'estre pauure. Ce maistre de la volupté Epicurus, auoit certains iours ausquels il chassoit la faim auec vn mauuais traictement, pour voir s'il defailloit quelque chose à vne pleine & parfaicte volupté: ou combien il y en defailloit: & si cela meritoit que quelqu'vn y employast beaucoup de peine. Certainement il dit cela aux Epistres qu'il escriuoit à Polyenus, au temps que Charinus estoit Preteur. Et se vantoit ne manger point pour vn sol de viande à son repas: & que Metrodorus, qui n'auoit point encor tant profité que luy, despendoit bien le sol tout entier. Penses-tu que viuant de ceste façon on se puisse pas saouler? C'est plustost vne grande volupté. Ce n'est pas comme vne volupté legere qui passe biẽ tost, ou qui nous puisse eschapper, & laquelle il faille souuẽt renoueler. C'est vne volupté certaine & perdurable. Non pas que ce soit grand plaisir de boire de

S'accommoder aux cõpagnies, mais sans ambition particuliere, & auec choix.

Moyens de supporter la pauureté.

Il faut peu pour rassasier le sobre

Et vaut mieux l'estre volontairement.

Voyez Vegece, liu. 1. ch. 11. liu. 2. ch. 13.

A l'exemple d'Epicure, grand maistre neantmoins de volupté.

re de l'eau,& de mãger de la boüillie,ou vne piece de pain d'orge:mais c'eſt vn grand plaiſir de pouuoir tirer du plaiſir d'vn tel ſubiect,& de s'eſtre reduit à vn tel eſtat, que la plus meſchante fortune du monde ne pourroit le nous rauir. La nourriture des priſons eſt encor plus abondante que cela:mais quãd on a mis à part ceux qui ſont cõdamnez à perdre la vie,celuy qui les doit executer, ne les nourrit pas ce iour-là ſi chichement. Mais de combien eſt plus grande la vertu de courage de ſe rendre de ſoy-meſmes au poinct que ceux qui ſont reduits en vne extremité ne doiuent pas craindre? C'eſt aller au deuant des armes de la fortune. Commence donc,mon ami Lucilius, de ſuiure la couſtume de ceux-là,& cho ſi quelques iours auſquels tu te retireras de tes affaires,& t'accouſtumeras à te contenter de fort peu. Commence de te rendre familier à la pauureté.

Courage,mon ami,meſpriſe la richeſſe. s. Æneid.
Rends-toy digne de Dieu auecques ta ſageſſe.

Il n'y a autre perſonne qui ſoit digne de Dieu, que celuy qui a meſpriſé les richeſſes:la iouyſſance deſquelles ie ne te veux pas interdire, mais ie te veux apprendre de les ſçauoir poſſeder ſans aucune crainte. Ce que tu pourras faire par ce ſeul moyen,ſi tu te perſuades que tu puiſſes viure ſans elles, & ſi tu les regardes comme choſe qui te peut laiſſer. Mais il eſt deſia temps de plier ma lettre. Paye-moy premierement(diras-tu)ce que tu me dois. Ie te bailleray vne deſcharge ſur Epicure:il payera pour moy. Vne trop grande cholere ſe conuertit en fureur. Il te ſera force de le ſçauoir,quand tu auras vn ſeruiteur & vn ennemi. Ceſte paſſion s'allume contre toutes ſortes de perſonnes: elle s'engẽdre auſſi bien d'amour comme de haine:& auſſi toſt entre les paſſe-temps & les ieux,comme entre les choſes ſerieuſes. Il ne faut point conſiderer ſi elle prend ſa naiſſance de quelque grande occaſion,mais ſur l'ame de qui elle tombe. Il en eſt ainſi du feu: il n'importe combien il eſt grand, mais en quel lieu il eſt ietté. Car les choſes dures & maſſiues ne ſe peuuent allumer pour ſi grand que le feu ſoit:au contraire,les matieres ſeches & faciles à s'embraſer,nourriſſent vne petite bluette de feu, iuſqu'à ce qu'elles s'embraſent du tout. Il n'eſt auſſi rien plus certain,Lucilius, que l'iſſue d'vne grande cholere, c'eſt la fureur: c'eſt pourquoy il faut fuyr la cholere, non ſeulement pour eſtre eſtimé modeſte,mais pour noſtre ſanté.

Expedient vtile pour vrayement meſpriſer les richeſſes & les poſſeder deuẽment.

Quelle conuenance il y a entre la cholere exceſsiue & la fureur.

La modeſtie & la ſanté meſme requierẽt que on fuye telle cholere.

EPISTRE XIX.

Il veut perſuader à Lucilius,qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ni à cachettes,mais que reiettant tous ennuis,& les titres d'honneur pleins de vanité,il ſuiue le repos d'eſprit.

IE me reſiouy infiniment toutes les fois que ie reçoy de tes lettres, parce qu'elles me rempliſſent d'vne belle eſperance: elles ne promettent point deſormais ſimplement pour toy,mais elles entrent en plegement. Ie te prie donc de continuer ainſi. Car de quelle meilleure choſe puis-ie prier mon ami, que de celle pour laquelle ie voudrois faire prieres aux Dieux pour luy? Retire-toy de toutes ces occupatiõs, & ſi tu ne peux de bon gré,arrache-t'en par force. Nous auons aſſez deſpẽdu de temps,commençons en noſtre vieilleſſe d'amaſſer nos hardes. Cela peut-il eſtre ſuiect à l'ennie? Nous auõs touſiours veſcu ſur mer,venons mourir au port. Ie ne te voudrois pas pourtant

Il ſe faut meſme à force arracher du tracas de ce mõde, pour iouyr de quelque repos & viure ſans enuie.

En ſorte neantmoins qu'il ſoit tropaffectez

conseiller de vouloir acquerir aucune reputation de t'estre retiré au repos: dequoy tu ne te dois ni trop vanter, ni trop cacher. Car ie ne te chasseray pas si loin, que blasmant la fureur des hõmes, ie voulusse que tu cerchasses quelque cachette pour te couurir, & pour estre oublié de tout le mõde. Fay en sorte que ton repos ne soit point trop remarqué: il suffit qu'il paroisse. Puis apres, ceux qui sont encor en leur entier, & qui se gouuernent par leur propre conseil, prendront garde à cela, s'ils veulent passer leur vie à l'obscur, & sans faire parler d'eux: car desormais tu ne le pourrois faire. La grandeur de ton esprit, l'elegance de tes escripts, les amitiez que tu as acquises auec les plus grands & les plus nobles, t'ont fait desia cognoistre à tout le monde. Tu es si cogneu d'vn chacun, qu'encor que tu voulusses t'aller plonger & cacher au bout du monde, toutesfois les belles choses que tu as faictes par cy-deuant, te rendroyent assez renommé: tu ne peux estre surpris d'aucune obscurité, en quelque lieu que tu vueilles fuyr. Ceste grande clarté que tu as gagnee par le passé, te suiura par tout. Tu peux mettre ton esprit en repos: tu te peux retirer, sans que pas vn t'en porte enuie, sans aucun regret & ennuy de tõ esprit. Car qu'est-ce que tu laisseras apres toy, à quoy tu puisses auoir regret? Seront ce ceux qui se sont mis sous ta protectiõ & defense? pas vn desquels ne te suit pour respect qu'il te porte, mais pour tirer quelque bien de toy. Seront-ce tes amis? on cerchoit anciennement les amitiez, & maintenant la proye. Les personnes vieilles qui se verront abandonnees, changeront-elles leurs testamens? Ceux qui auoyent accoustumé de te venir saluer tous les matins, iront-ils à vne autre porte? Tu ne peux point acquerir ce grand biẽ qu'il ne te couste cher. Choisi seulement si tu aimes mieux t'abandonner toy-mesmes, que quelque partie de ton bien. Pleust aux Dieux que tu eusses peu enuieillir dãs la mesme fortune de tes maieurs, & que ta felicité ne t'eust point esleué si haut. Mais vn soudain bon-heur, les charges publiques, & le gouuernement des prouinces, & tout ce que ces grandeurs promettent, t'ont ietté loin de la veüe d'vne vie heureuse & salutaire. Tu auras encor des dignitez plus grãdes, qui naistront les vnes apres les autres. Quelle fin prendra cela? Qu'attens-tu? Que tu n'ayes plus en ton pouuoir ce que tu desireras trop tard? Tu ne trouueras iamais le temps à propos. Telle que nous disons estre la liaison & l'ordre des causes, auec lesquelles les destinees sont attachez: telle est celle des cupiditez: l'vne naist de la fin de l'autre. Tu es plongé en vne telle condition de vie, qu'elle ne mettra iamais fin, ni à tes miseres, ni à ta seruitude. Retire ta teste hors de ce ioug. Il vaut beaucoup mieux la laisser couper vne bõne fois, que de sentir touiours ceste pesanteur. Si tu te peux remettre en ta maison priuee, ie confesse que toutes choses te seront plus petites, mais elles ne te contenteront que trop: au lieu que maintenant vne infinité de biens, venus & portez de toutes parts, ne te peuuent saouler. Mais que dois-tu plus desirer, ou bien de te saouler en ta pauureté, ou de mourir de faim auec vne si grãde abondance de biens? La richesse desire touiours d'auantage, & si est-elle subiecte au desir & à l'enuie d'autruy. Pendant que tu ne seras iamais content en toy-mesmes, les autres ne le seront iamais de toy. Mais comment en pourray-ie sortir? (diras-tu) par quelque moyen que ce soit. Souuienne-toy en cõbien de hazard tu t'es mis pour amasser des richesses, combien de choses penibles tu as entreprises pour l'hõneur. Il faut aussi oser entreprendre quelque chose pour la tranquillité & pour le repos de l'ame: ou bien il faut faire estat d'enuieillir auec le soin de l'administration & du gouuernement des prouinces, &

Le but des suiuans, est leur profit & auancement particulier.

Les honneurs & dignitez publiques sõt extremement contraires au repos de l'esprit.

& L'ambition & conuoitise n'a ni cõmencemẽt ni fin en ses desirs.

Et qui pis est, subiecte à l'enuie d'autruy.

&

ces,&dans le tumulte des offices & charges de la cité,& sentir ordinairemẽt des nouuelles tempestes, que nulle modestie, ou nul repos de la vie ne peut euiter. Car dequoy te sert-il que tu te vueilles mettre en repos? Ta fortune ne le permet point. Et que sera-ce,si tu la laisses encor croistre d'auantage? tant plus elle s'approchera du bon-heur, tant plus elle s'approchera aussi de la crainte. Ie te veux à ce propos raconter ce que Mecenas disoit. Il nous apprenoit la verité au milieu de la gehenne qu'il souffroit: La hautesse mesme tõne,& traine espouuantement aupres des choses hautes. Si tu me demandes en quel liure il dit cela,c'est en celuy qui est intitulé,Prometheus. Il a voulu dire qu'elle tient les choses hautes en effroy. Y a-il puissance & grandeur aucune,que tu voulusses tant estimer, pour tenir apres vn tel langage d'yurongne. C'estoit vn homme d'vn bel esprit,qui eust serui d'vn grãd exemple d'eloquence aux Romains,si ses richesses ne l'eussent effeminé: ou, pour mieux dire,si elles ne l'eussent chastré. Tu feras vne pareille fin, si tu ne plies voile, & si tu ne te retires en terre ferme comme il voulut faire, mais trop tard. Ie pouuois auec ceste sentẽce de Mecenas payer & compenser ce que ie te dois. Mais,ou ie ne te cognoy pas bien,ou tu feras difficulté de receuoir ce que ie te dois en deniers tous neufs,encor qu'ils soyent fort bons. Et puis qu'il en va ainsi,il faut que i'emprunte à interest de la vieille mõnoye d'Epicurus: Il faut plustost regarder auec qui tu mangeras & boiras,que ce que tu boiras & mãgeras. Car de manger tout seul sans la compagnie d'vn ami, c'est la vie d'vn lyon & d'vn loup. Cela te peut aduenir, que tu ne te sois retiré: ou bien tu n'auras aucun autre à table,que ceux que ton cõtrerooleur aura choisis d'entre ceux qui te viennent saluer tous les iours. Certainement celuy se trompe bien,qui cerche vn ami en sa basse-court, & qui pense s'asseurer de sa fidelité par la table. Vn homme empesché en tant d'affaires, & assiegé de ses richesses, ne peut auoir vn mal-heur plus grand que d'estimer que ceux-là soyent ses amis,desquels il ne l'est pas: & de penser que ses bien-faicts luy puissent acquerir des amis: veu qu'il y a des personnes qui hayssent d'auantage, lors qu'ils sont plus redeuables. Peu d'argẽt presté fait bien vn debteur: mais vne grande somme le rend ennemi. Que seroit ceci? les bien-faicts n'acquierent-ils point d'amitiez? Ouy,ils vous en enquierent,si vous auez bien peu choisir ceux à qui vous les deuiez donner, & s'ils ont esté bien employez,& non point espandus à l'aduanture. Par ainsi pendant que tu commences d'estre en ton bon sens,sers-toy de ce conseil des sages: Qu'il faut plustost regarder qui est celuy qui receura,que non pas ce qu'il aura receu.

Plus l'homme ouy de prosperité plus il est assailli de crainte.

Apophtegme de Mecenas sur ce propos.

Resipiscẽce trop tardiue est vne double gehenne.

Deuant que boire & mãger,il faut aduiser en quelle compagnie.

Quel estat il faut faire de tous ces beaux amis de table.

Prester argent,c'est faire bien souuẽt d'vn ami vn ennemi.

Il conuient regarder à qui l'on fait bien.

EPISTRE XX.

Qu'il faut philosopher par les effects & par la bonne vie, & que celuy qui voudra suiure à bon escient la Philosophie,doit rechercher la pauureté.

SI tu te portes bien, & si tu t'estimes digne de pouuoir estre quelque iour tout à toy,i'en suis tres-aise. Ce me seroit beaucoup d'honneur si ie te pouuois retirer du lieu où tu es,agité de tant de tẽpestes, sans esperãce d'en pouuoir sortir. Sur tout ie te prie,Lucilius,ie t'en admonneste, que tu mettes la Philosophie le plus profõdemẽt que tu pourras dedãs tõ esprit: & que tu faces experiẽce de ce que tu auras profité,nõ point par tõ lãgage,ou par tes escrits

L'vn des principaux profits qu'on tire de la philosophie c'est le retrãchement de lesdestes.

Le faire & ſe dire du Philoſophe n'eſt qu'vn.

mais par la conſtance de ton ame, & par le retranchement de tes deſirs. Fay cognoiſtre auec effects que tes paroles ſont vrayes. L'intention eſt autre de ceux qui declament, & qui pourſuiuent d'acquerir de l'honneur à l'opinion d'vne grande aſſemblee qui les oit, & autre de ceux qui par diuerſes ſortes de diſputes, & par des argumens trouſſez legerement, retiennent les aureilles des ieunes hommes pleins de loiſir. La Philoſophie nous apprend à faire, & non point à parler. Elle requiert que chacun choiſiſſe vne reigle & vne loy pour viure: que ſa vie ne ſoit point diſſemblable à ſon dire: & que ſans aucune contrarieté en ſes actions, elle ſoit touſiours d'vne meſme couleur. C'eſt l'exercice le plus grand, & le plus beau de la ſageſſe, & la marque par où elle ſe peut mieux faire cognoiſtre, quand l'homme ſage eſt en tout & par tout ſemblable & pareil à ſoy. Mais qui pourra gagner ce poinct-là? peu de perſonnes: toutesfois quelques vns le feront. Cela eſt bien difficile: ie ne dis pas pourtant qu'vn homme aille touſiours d'vn meſme pas, pourueu qu'il aille par vn meſme chemin. Pren garde donc ſi ton accouſtrement reſpond aux meubles de ta maiſon: ſi tu es liberal enuers toy, & chiche enuers les tiens: ſi tu fais maigre chere à table, & baſtis trop ſomptueuſement. Choiſis en fin vne façon de viure, ſur laquelle tu compaſſeras toute ta vie. Quelques vns viuent chichement dans leurs maiſons, & font les grands, & les magnifiques par les rues. Ceſte diuerſité eſt vicieuſe: c'eſt le ſigne d'vn eſprit inconſtant, & qui n'eſt point bien arreſté. Encore te veux-ie dire d'où vient ceſte legereté, & ceſte diſſimilitude de faicts & de conſeils. Pas vn ne fait eſtat certain cõme il veut viure: & s'il le fait, il n'y perſeuere point, il paſſe plus outre. Il ne change point ſeulement d'aduis, ains retourne prendre, & reuient à la façon de viure qu'il auoit delaiſſee, & blaſmee auparauant. Mais pour ne parler point des anciennes definitions de ſageſſe, & pour ne dire toute la façon comme on doit viure, ie me contenteray de ceci. Qu'eſt-ce que ſageſſe? C'eſt vouloir touſiours vne meſme choſe, & reietter touſiours vne meſme choſe: Encore que ie n'vſe point de ceſte petite exception, Pourueu que ce que tu deſires ſoit iuſte & raiſonnable. Vne choſe ne pourroit pas touſiours plaire, ſi elle n'eſtoit iuſte & raiſonnable. Les hommes donc ne ſçauent iamais ce qu'ils veulent, ſinon ſur le poinct meſmes qu'ils le veulent. Bref, il n'y a pas vn qui ſe ſoit reſolu de ce qu'il doit vouloir, & de ce qu'il ne doit point vouloir. Ils changent de iugement tous les iours, & le tournent en actions contraires. Et encor y en a-il, qui paſſent toute leur vie comme par ieu. Continue donc ce que tu as commencé. Car peut-eſtre ſeras-tu conduit au plus haut, ou à tout le moins à ce degré, que tu ſeras tout ſeul, qui cognoiſtras que ce n'eſt point le plus haut. Que deuiendra, dis-tu, ceſte grande trouppe de ceux qui me ſont amis & familiers? Toute ceſte trouppe-là ſe nourrira elle-meſmes, quand tu ne la nourriras plus: ou tu apprendras par le moyen de la pauureté ce que tu ne peux apprendre de toy-meſme. Elle retiendra les vrais & fideles amis: & ceux qui ſuiuoyent pluſtoſt quelque autre choſe que toy, ſe retireront. Ne dois-tu pas aimer la pauureté, quand ce ne ſeroit que pour ce regard-là, qu'elle te fera cognoiſtre ceux de qui tu es aimé? Hé! quand viendra ce iour, que pas vn ne mentira pour te faire honneur? Iette donc là deſſus toutes tes penſees: n'aye autre ſoin, autre deſir, que ceſtuy-là. Quitte tous les autres vœux & prieres que tu fais à Dieu, & contente-toy de toy-meſmes, & des biens qui peuuent naiſtre de toy. Quelle felicité te peut aduenir, qui s'approche plus de Dieu? Retranche-toy dans

Vſage de la philoſophie, &

La marque d'icelle, qui ſe trouue en peu de perſonnes.

Marque diuerſe & vicieuſe d'vn eſprit inconſtant & leger, dont les faicts ne reſpondent point aux paroles.

Definition de ſageſſe.

Qui veut philoſopher à bon eſcient doit ſuiure la pauureté.

Par elle nous recognoiſſons nos amis.

dans vn petit bien d'où tu ne puisses iamais estre chassé : & pour te persuader à cela plus volontiers, tu te pourras seruir du tribut de mon Epistre, que ie te vay payer tout à ceste heure. Et encore que tu m'en portes enuie, Epicurus le payera pour moy de bon cœur. Croy-moy, tes paroles me sembleront plus belles & plus magnifiques dans vn meschant lict, & soubs vn simple accoustrement de gros drap. Car cela ne se dira point seulement, il se prouuera par effect. Certainement i'apprens mieux ce que dit nostre Demetrius, quand ie le vois couché tout nud sur vne paillasse : car adonc il n'est point precepteur de la verité: il en est le tesmoing. Et quoy? ne sera-il pas loisible de mespriser les richesses que nous auons chez nous? Mais pourquoy ne nous seront-il permis? I'estime celuy estre homme de grand cœur, qui les ayant longuement veues & admirees estendues à l'entour de soy, se rit qu'elles soient venues deuers luy, & qui a ouy plustost dire qu'elles fussẽt siennes, qu'il ne le sçeut. C'est vn grand bien de ne pouuoir estre corrompu par la familiaritié des richesses. Celuy est homme de grand cœur, qui est pauure au milieu de ses richesses : toutesfois il viuroit en plus grande seureté, s'il n'en auoit point du tout. Ie ne sçay (diras-tu) comment cestuy-là pourra souffrir la pauureté, s'il y est vne fois tombé. Et moy qui annonce la doctrine d'Epicure, ie ne sçay si ce pauure voudroit mespriser les richesses, quand il les auroit vne fois goustees. C'est pourquoy il faut plustost considerer l'intention de l'vn & de l'autre : & prendre garde si cestuy-cy prend plaisir à la pauureté, & si cestuy-là se desplaist aux richesses. Autrement & le coucher sur le foarre, & porter la robe d'vn drap groſſier, sont marques fort legeres d'vne bõne volonté : sinon qu'on cognoisse, que quelqu'vn ne souffre point cela par necessité, mais parce qu'il aime mieux viure ainsi. Au demeurant, c'est signe d'vne grande vertu, de ne se haster point d'y courir, comme à vne vie meilleure, mais de s'appreſter comme à des choses plus faciles. Certainement, Lucilius, elles ne sont point seulement faciles: mais quand, apres y auoir longuement pensé, tu y arriueras, elles te seront agreables. Car tu y trouueras vne grande asseurance, sans laquelle il n'y a rien qui nous puisse plaire. Ie iuge donc estre necessaire ce que ie t'ay escrit, que plusieurs grands personnages ont fait souuentesfois, d'entremesler quelques iours, ausquels auec vne pauureté contrefaicte, nous puissions nous exercer à la vraye. Ce qu'il nous faut plustost entreprendre, parce que nous sommes trop plongez en delices, & que nous estimons toutes choses aigres & difficiles. Il vaut mieux esueiller nostre ame de son sõmeil. Il luy faut tirer l'oreille: il luy faut faire voir ce que la nature nous a ordonné, est de petite valeur. Aucun ne peut naistre riche: tous ceux qui viennent à la lumiere de ce monde, sont condamnez à se contenter d'vn peu de laict, & de petits langes. Et toutesfois n'ayans que ces commencemens-là, les Royaumes entiers ne nous peuuent apres contenter.

Les paroles d'vn pauure sage sont mieux receuillies que celles d'vn riche.

Le mespris des richesses est signe d'vn grand courage: mais

Encor vaudroit-il mieux n'en auoir point du tout. car

Il y a danger que les ayant vne fois goustees on n'en soit alleché

On ne peut bien recognoistre vne bõne volonté par marques exterieures.

La pauureté est non seulement facile à supporter, mais agreable.

Pource qu'elle nous empesche d'estre enuiez par autruy.

Moyen de s'y disposer.

La consideration de nostre naissance nous y doit acheminer.

EPISTRE XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'estre point cognus des hommes, qui ayans laissé les beaux tiltres d'honneur, se sont iettez entre les bras de la Philosophie. Car vne belle renommee & vne gloire qui durera à la posterité, ne se peut mieux acquerir que par les escripts, & par la familiarité des hommes sçauans.

La grande estime que nous faisõs des commoditez de ceste vie, nous y tient seulement attachez, que nous en ne gigeõs l'estude de vertu.

DEnses-tu n'auoir affaire qu'auec les choses que tu m'auois escrites? Le plus grand affaire que tu as, c'est auec toy-mesmes. Il n'y a rien qui te soit plus ennuyeux que toy: tu ne sçais que tu veux: tu cognois mieux les choses honnestes que tu ne les suis. Tu vois biẽ où gist la felicité, mais tu n'oses point l'aller trouuer. Ie te veux apprendre ce qui t'en garde, puis que tu te soucies si peu de le cognoistre. Tu as opinion que ce qu'il te faut quitter, soit quelque grãd cas. Et quãd tu te veux resoudre de suiure ceste seureté, à laquelle tu dois passer, la lueur & la splendeur de la vie, que tu veux quitter, te retiẽt, comme si tu deuois choir en quelques lieux salles & obscurs. Tu te trompes, Lucilius: c'est de ceste façon de vie qu'on monte à l'autre. Autant qu'il y a de difference entre la clarté & la lumiere: veu que la lumiere a vne certaine origine propre à elle mesme, & que la clarté reluit par autruy: autant y en a-il entre ceste vie & l'autre. A l'vne, parce qu'elle est frappee d'vne clarté estrangere, si quelqu'vn se met au deuant, il luy engendrera vne ombre espesse: mais l'autre est reluisante par sa propre lumiere. Tes estudes te rendront illustre & renommé. Ie te rapporteray vn exemple d'Epicure, quand il escriuoit à Idomeneus, le voulant retirer de la vie pleine de grandeurs, & d'honneur qu'il suiuoit, pour le ramener au chemin d'vne vraye & asseuree gloire: maniant lors auec vne grande puissance & seuerité les plus importans affaires d'estat: Si tu es, dit-il, ambitieux de gloire, mes Epistres te feront plus cognoistre, que ne feront tous ces honneurs que tu prises, & par lesquels tu te vois prisé. Dy-moy donc s'il a menti? qui auroit cognoissance d'Idomeneus, si Epicure n'en eust parlé dans ses lettres? Vn oubly profond tient enseuelis ces grands seigneurs & Satrapes, & ce Roy mesmes duquel Idomeneus prenoit sa grandeur. Les Epistres de Ciceron ne permettront iamais que le nom d'Atticus se perde. Il ne luy eust rien serui d'auoir Agrippa pour gẽdre, Tiberius pour pere de son gẽdre, & Drusus Cesar pour arriere-nepueu: entre tant de nõs honorables, il ne se parleroit plus du sien, si Ciceron ne l'eust fait cognoistre. Vne longue suitte d'annees tõbera dessus nous. Peu de beaux esprits leuerõt haut la teste: & quelques vns auant que se perdre dans le silence, resisteront longuement, & se defendront contre l'oubli. Ie te promets, Lucilius, ce qu'Epicure auoit promis à ce sien amy. Ie seray agreable à la posterité. Ie pourray trainer auec moy des nõs, qui viurõt lõguemẽt. Nostre Virgile promit à deux vne vie eternelle, & leur a tenu promesse.

qui Neãtmoins apprend le moyen de paruenir à la felicité eternelle, & rẽd l'hõme immortel.

Exemple en Idomeneus

Dõt la memoire seroit esteinte, sans les Epistres d'Epicure.

& En Atticus immortalisé par les Epistres de Ciceron.

8. Aeneid.

O tous deux bien-heureux, si mes vers ont pouuoir,
Nul iour vostre memoire esteinte pourra voir,
Tant que de Capitol ceste roche esleuee
Logera les nepueux & la race d'Enee:
Et tandis qu'on verra que le pere Romain,
De ce monde vainqueur, aura l'empire en main.

Tous ceux qui se sont aggrandis par la faueur de fortune, ou qui ont esté membres & cõme parties de la puissance d'autruy, leur credit a duré & leur maison a esté frequentee, tant qu'ils ont vescu: mais apres eux leur memoire a bien tost pris fin. L'honneur des beaux esprits croist touiours: on ne fait point seulement cas d'eux: mais tout ce qui est attaché à leur memoire, est bien receu. Or afin qu'Idomeneus ne soit couché pour neant dãs ma lettre, luy mesme la payera de sa bourse. Epicurus luy escriuit ceste sentẽce remarquable, par laquelle il exhortoit de rendre riche Pythocles, par vn chemin qui ne fust ni ordinaire, ni incertain: Si tu veux faire (dit-il) riche Pythocles,

Les grandeurs mõdaines s'estouffent quand & le corps: mais les belles occupatiõs

il ne

il ne luy faut rien adiouſter à ſes richeſſes,mais pluſtoſt retrancher ſes ambitions.Ceſte ſentence eſt trop claire pour auoir beſoin d'interpretation:& ſi bien dite,qu'il ne l'a faut pas expliquer.Ie t'aduertis ſeulemẽt de ce poinct, que tu ne pẽſes pas que cela ſoit dit pour les ſeules richeſſes: elle aura puiſſance ſur tout ce que tu la voudras appliquer.Si tu veux rẽdre Pythocles honorable,il ne faut rien adiouſter à ſes honneurs,ains retrancher ſes ambitiõs. Si tu veux que Pythocles ſoit en perpetuelle volupté,il ne faut rien adiouſter à ſes voluptez,il ne faut que retrancher ſes ambitions. Si tu veux que Pythocles deuienne vieil,& qu'il puiſſe paruenir à vne pleine vie,il ne faut rien adiouſter à ſes ans,il ne faut que retrancher ſes ambitions. Il ne faut point que tu penſes que ces paroles ſoient d'Epicure, elle ſont vulgaires à tous. Il me ſemble qu'il faut ſuiure en la Philoſophie,ce qu'on a accouſtumé de faire au Senat.Si quelqu'vn en diſant ſon aduis, a dit quelque choſe dont vne partie me plaiſe,ie le prie d'opiner par articles:& en ceſtuy-là ie ſuy ſon aduis. Ie ramentois plus volontiers ces mots excellens d'Epicure, afin que ie prouue à ceux qui s'y retirẽt,pouſſez d'vne malicieuſe eſperãce,& qui penſent qu'ils pourront eux-meſmes eſtre la couuerture de leurs vices, qu'en quelque lieu qu'il aillent,il y faut viure honneſtement. Quand ils ſeront entrez dans ces iardins,& qu'ils verront ces mots eſcrits ſur les portes : Paſſant,c'eſt icy que tu ſeras bien logé:c'eſt ici que la volupté eſt eſtimee le ſouuerain bien:le cõcierge de ceſte maiſon eſt tout preſt à te receuoir,à te traicter gracieuſemẽt, à te donner des gaſteaux & de l'eau tout ton ſaoul:& il te dira:Et quoy?n'es-tu pas bien traicté?Ces iardins,di-ie,n'aiguiſent point la faim,il l'appaiſent: ils n'excitent point vne plus grande ſoif apres auoir beu, mais ils l'eſteignẽt auec vn remede naturel,qui ne couſte rien. Ie me ſuis enuieilli en ceſte volupté,ie diſcours auec toy de ces deſirs & cupiditez, qui ne reçoiuent aucune conſolation,auſquelles il faut donner quelque licence pour les faire perdre peu à peu. Car quant à ces autres extraordinaires, qu'on peut retarder,qu'on peut chaſtier,ou qu'on peut eſtouffer,ie t'apprẽdray ſeulemẽt, que ceſte volupté là n'eſt point naturelle, n'eſt point neceſſaire: tu n'es pas contraint de luy obeyr : ſi tu y employes quelque choſe, c'eſt de ta ſeule volonté: mais le ventre n'eſcoute aucun enſeignement : il demande, il crie : il n'eſt pas toutesfois creancier rigoureux,on le contente de peu:pourueu que tu ne luy donnes ſinon ce que tu luy dois,& non tout ce que tu pourrois.

anobliſſent l'homme.

Le moyen d'enrichir, c'eſt de dõner borne à ſes appetis & conuoitiſes.

Des eſcrits d'Epicure on peut meſme apprendre qu'en quelque lieu qu'on ſoit, il faut mener vne vie honneſte.

Cõtre ceux qui preſument couurir leurs vices par eux-meſmes.

Il faut donner quelque licẽce à certains deſirs: mais contrequarrer les extraordinaires,qui ne ſont point naturels.

EPISTRE XXII.

Par quel moyen ſe doit deuelopper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniement de beaucoup de grands affaires,penſe de s'addonner à la Philoſophie.

TV cognois maintenant qu'il te faut retirer de ces miſerables occupatiõs, qui ne ſont belles qu'en apparẽce.Mais tu demandes cõme tu en pourrois venir à bout.Il y a des choſes qui ne ſe peuuent enſeigner,qu'on ne ſoit preſent.Le medecin ne peut mõſtrer par lettres,comme il faut choiſir l'heure du repas & du bain.Et puis il faut taſter le pouls. C'eſt vn vieil prouerbe, que l'eſcrimeur à outrance prend conſeil au milieu du camp clos.Le viſage de l'ennemi, le remuement d'vne main,la poſture de la perſonne, apprend touſiours quelque choſe à celuy qui la regarde. On peut bien en general donner vn aduis,ou de bouche ou par eſcrit, de ce qu'on a accouſtumé, ou

On prend conſeil ſelõ les choſes qui ſe preſentent, &

de ce qu'il eſt beſoin de faire : & tels conſeils ſe donnent aux abſens,& à la poſterité.Mais aucun ne voudra de loin donner aduis en quel temps il faudra qu'il mange, ou qu'il boiue:il en faut deliberer ſur les choſes meſmes. C'eſt le deuoir d'vn homme qui eſt non ſeulement preſent, mais bien aduiſé de prendre l'occaſion quand elle vient. Et par ainſi fait bon guet apres elle.Pren-la au poil,quand tu la verras:& auec toute l'ardeur de ton eſprit,& de toutes tes forces,mets peine de te deſpoüiller de toutes les charges, que tu auois priſes.Sur tout pren garde quel en eſt mon aduis. Ie iuge ou qu'il te faut perdre ceſte façon de vie,ou qu'il te faut perdre la vie.Mais ie iuge auſſi qu'il y faut aller auec quelque douce façõ : afin que tu puiſſes facilemẽt deuider ce que tu auois broüillé,pluſtoſt que le rompre: & quand il n'y auroit pas moyẽ de le demeſler,que tu le rõpes hardimẽt. Il n'y a point hõme de ſi peu de cœur qui aimaſt mieux demeurer touſiours pẽdu en l'air,que de tomber vne bõne fois.Cependant garde-toy principalemẽt de ne t'éfoncer plus auãt:contẽte-toy des affaires que tu as entrepris,ou(puis que tu veux qu'on le croye ainſi)qui t'ont ſurpris. Il ne faut point que tu en embraſſes d'auantage : ou bien tu prendras toutes tes excuſes, & feras cognoiſtre qu'il ne t'ont pas ſurpris.Car ces excuſes qu'on allegue,ſont fauſſes:Ie ne pouuois faire autrement:&,Ie ne l'euſſe pas voulu:il eſtoit force de le faire. Il n'y a homme, qui ſoit contraint de ſuiure la felicité à bride abbatue. C'eſt beaucoup ſi on la peut repouſſer,au moins luy faire teſte,& reſiſter à la viſteſſe de la fortune. T'offenſes-tu ſi ie viens non ſeulement te donner conſeil,mais ſi i'en appelle encore d'autres ? Certainement ils ſont plus ſages que ie ne ſuis. C'eſt d'eux que ie prens aduis,ſi i'ay rien à deliberer.I'ay leu vne Epiſtre d'Epicure,qui appartient à ce propos. Elle eſt eſcrite à Idomeneus, lequel il prie de s'enfuir en diligence,auant qu'vne autre force plus grande ſuruienne, qui luy oſte la liberté de s'en retourner. Toutesfois il adiouſte en ceſte meſme lettre,qu'il ne faut rien tenter, qu'on ne le puiſſe entreprendre bien à propos,& en temps conuenable. Mais quand le temps, qu'on aura attendu longuement,ſera venu,il dit qu'il faut ſoudain deſloger. Il defend le dormir à celuy qui penſe à s'enfuir.Il eſpere encor vne bien-heureuſe iſſue des choſes les plus difficiles:ſi nous ne nous haſtons point auant le temps, & ſi nous ne ſommes pareſſeux,quand il ſera temps de ſe haſter. Mais ie penſe que tu demandes l'*aduis des Stoiciens*. Il *ne faut point qu'aucun les accuſe* enuers toy de temerité:ils ſont plus fins qu'ils ne ſont vertueux. Tu attends peut-eſtre qu'on te diſe ceci: C'eſt honte de defaillir ſous le faix:il faut luitter contre la charge que tu as priſe. Vn homme qui fuit au trauail, n'eſt ni vaillãt, ni hardi : celuy l'eſt à qui le courage redouble,tant plus la difficulté des affaires croiſt.On te dira tout cela, ſi la perſeueráce doit porter quelque profit,ſi elle eſt neceſſaire, s'il ne faut rien faire ni ſouffrir qui ſoit indigne d'vn homme de bien. Autremẽt il ne ſe tuera pas apres vn trauail hõteux & deshonneſte,& ne ſe voudra point meſler d'affaires pour n'y auoir que la peine: moins fera-il ce que tu penſois qu'il feroit, que ſe trouuant enueloppé en des affaires pleins d'ambition, il vueille touſiours ſupporter ceſte paſſion. Mais apres qu'il aura cognu les dangers où il s'eſt plongé,pleins d'incertitude & de doutes,il s'en voudra reculer doucement arriere, & ſans leur tourner le dos tout d'vn coup,il ſe retirera peu à peu en lieu bien aſſeuré.Certainemẽt il eſt facile,Lucilius mõ amy,d'eſchapper aux occupations, ſi tu m'eſpriſes le profit des occupations. C'eſt ce qui nous retient,& qui nous arreſte.

Faut empoigner l'occaſion quãd elle ſe preſente.

Aduis de Seneque ſur ce propos.

Du Philoſophe Epicure

Des Stoiciens.

Le moyen de ſe tirer arriere des affaires du

Que

Que feray-ie donc? Quitteray-ie toutes ces belles esperances? m'en iray-ie sur le poinct qu'il faut coupper vne si riche moisson? n'auray-ie plus aucun à mon costé qui me face la court? ma litiere ne sera-elle suiuie de personne? ma basse-court sera-elle desormais toute vuide? C'est auec beaucoup de regret, que les hommes se departẽt de ses esperãces: ils aimẽt le profit qui prouient de ces miseres, & si les detestent. Ils se plaignent de leur ambitiõ, cõme de leurs amis: & si tu cõsideres biẽ leur vraye affectiõ, ils ne les haissent point, mais ils se courroucẽt auec elles. Foüille ces gẽs-là, qui se plaignẽt des choses qu'ils ont desirees, & parlẽt de fuyr celles sans lesquelles il ne pourrõt viure: tu verras qu'ils tiennent tres-volontiers cõpagnie à ce qu'ils disent incessamment leur estre enuieux & desagreable. C'est la verité, Lucilius mon ami, que la seruitude retient peu de personnes, & que plusieurs retiennent la seruitude. Mais tu es resolu en ton ame de t'en deffaire, & c'est à bon escient que la liberté te plaist. Toutesfois tu demandes seulement conseil en cela, que tu le puisses faire sans te voir iamais plus en ce cõtinuel trauail d'esprit, où tu estois. Mais pourquoy est-ce que toute la compagnie des Stoiciens ne trouueroit bõ cela: Tous ces Zenõs, ces Chrysippes ne t'apprẽdront que choses modestes, honnestes & veritables. Mais si tu fais du retif pour aduiser que c'est que tu en apporteras auec toy, & qu'elles grãdes richesses il te faut pour viure en repos, tu n'en sortiras iamais. Car vn homme chargé de ses hardes ne se peut sauuer à nage. Sors delà, pour entrer, auec la faueur des Dieux, en vne meilleure vie: pourueu que ceste faueur ne soit point semblable à celle de ceux ausquels ils ont donné des maux d'vn riant & gracieux visage: se pouuans couurir de ceste seule excuse, que ces biens qui poignent & qui bourrellent, n'ont esté donnez qu'à ceux qui les souhaittoient. I'auois desia cacheté ceste lettre, mais il l'a faut ouurir, afin qu'elle soit accompagnee d'vn honneste present, & qu'elle porte auec elle quelque magnifique sentence. Et en voici vne qui s'est offerte: ie ne sçay si elle sera plus veritable, que pleine d'eloquence. De qui est-elle prise? diras-tu. D'Epicure: car i'enrichis encor les besongnes d'autruy. Aucun ne sort hors de ceste vie, que comme s'il n'y faisoit que d'entrer. Surpren tel homme que tu voudras, ieune, de moyen aage, vieil tu le trouueras auoir autant de peur l'vn que l'autre de la mort, & sçauoir aussi peu l'vn que l'autre, que c'est que la vie. Aucun n'a iamais rien acheué: car nous remettons nos affaires touiours à l'aduenir. Il n'y a rien en ceste sentence qui me plaise tant, que quand il reproche aux vieillards, qu'ils sont encor enfãs. Aucũ (dit il) ne sort de ceste vie, que tel qu'il y est entré. Et toutesfois cela est faux. Car nous mourons plus meschans, que nous ne nasquismes. C'est nostre vice, non point celuy de nature. Elle se doit plaindre de nous, & dire, Comment va cecy? Ie vouy ay engendrez sans ambition, sans crainte, sans superstition, sans desloyauté, & sans aucune de telles autres pestes: sortez en tels que vous estes entrez. Celuy est paruenu à la vraye sagesse, s'il meurt auec autant d'asseurance qu'il est nay. Mais quoy? nous tremblons si quelque danger se presente: le courage nous faut, nous deuenons palles, les larmes nous eschappent, qui ne nous peuuẽt de rien seruir. Quelle plus grãde honte pourroit-ce estre, que d'auoir peur sur le seuil de la porte d'asseurance? Mais la raison en est que nous sommes despourueus de tous les biens que nous desirons le plus sur la fin de nostre vie. Car aucune partie d'elle n'est demeuree auec nous: elle s'est perdue, elle s'est escoulee. Il n'y a pas vn qui se soucie de bien viure, mais de longuement viure, combien qu'il soit dõné à tous de pouuoir bien viure, & à pas vn de pouuoir longuement viure.

mõde, c'est de mespriser le profit qui en reuient. &

Pour renõcer à l'ambition, il se faut aussi despestrer des choses qui retiennent l'ame en cõtinuel le inquietude.

L'hõme sort du monde en mesme estat qu'il y est entré

Mais en pire

Il faut apprendre en vne autre eschole quelle est la vraye sagesse, & le moyen de viure & mourir heureusement.

EPISTRE XXIII.

Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure, qu'il n'ont commencé.

Le comble d'vne bonne ame, c'eſt de ne s'eſiouyr point de choſes vaines, & ne s'étretenir point d'vne eſperance fruſtratoire

TV penſes que ie te doiue eſcrire, combien nous auons paſſé gracieuſemẽt ceſt Hyuer, combien il a eſté doux & court: cõbien le Printemps eſt mauuais, & le froid hors de la ſaiſon, & telles autres ſornettes de perſonnes qui ne demandent qu'à railler. Pour mon regard, ie te veux eſcrire quelque choſe, qui ſoit profitable & à toy & à moy. Mais que pourroit eſtre cela, ſinon que t'exhorter d'auoir l'ame bonne? Demandes-tu quel en ſera le fondemẽt? Ne te reſiouir point des choſes vaines. I'ay dit que s'en eſtoit le fondement: mais s'en eſt le plus haut faiſte. Celuy eſt paruenu à la perfection, qui ſçait dequoy il ſe doit eſiouir: & qui n'a pas engagé ſon bon-heur ſous la puiſſance d'autruy. Celuy eſt touſiours en peine, il eſt incertain en ſoy-meſme, qui s'eſt chatoüillé de quelque eſperance: encore qu'elle vienne à la main, qu'il n'y ait aucune difficulté à la recercher, & que ſon eſperance ne l'ait iamais trompé. Sur toutes autres choſes, Lucilius mon ami, appren dequoy tu te dois reſioüir. Tu penſes que ie te vueille maintenant retrancher beaucoup de tes plaiſirs, en te voulant oſter les biens que la fortune donne, & croyant qu'il faille fuyr les eſperances qui apportent tant de plaiſirs agreables.

Quelle eſt la vraye ioye, & ſa nature.

C'eſt tout au contraire: ie veux que tu n'ayes iamais faute de ioye: ie veux qu'elle naiſſe dans ta maiſon. Elle y naiſtra, pourueu qu'elle ſoit dãs toy-meſme. Toutes autres ioyes ne rempliſſent point l'ame: elles derident ſeulemẽt le front, elles ſont fort legeres: ſinon que tu vueilles dire que celuy qui rit, ſoit en ioye. L'ame doit eſtre alaigre, pleine d'aſſeurance, eſleuee par deſſus toutes choſes. Croy-moy que la vraye ioye eſt accompagnee de ſeuerité. Penſes-tu qu'aucun auec vn viſage content, ou comme diſent ces delicats, d'vn œil riant, puiſſe meſpriſer la mort, vueille ouurir ſa porte à la pauureté, tenir les voluptez en bride, ſe reſoudre à ſouffrir patiemment les douleurs? Celuy qui penſe ſouuent à ces choſes, eſt en vne grande ioye, qui ne flate gueres. Ie veux que tu entres en poſſeſſion de ceſte ioye. Elle ne faillira iamais, ſi tu as vne fois trouué le lieu d'où il la faut prendre. Le fruict des plus legers metaux ſe prend ſur la crouſte de la terre: mais les plus riches, & qui donnent plus de profit à ceux qui les foüillent, ſont ceux dont la veine eſt profondement cachee. Les biens plus agreables au commun de hommes, n'ont qu'vn plaiſir fort leger, & de peu de duree: & la ioye qui vient de dehors n'a point de fondement. Mais celle dont ie parle, & à laquelle ie taſche de te cõduire, eſt ferme, & ſe cognoiſt mieux, tant plus on la ſonde. Fay donc, ie te prie, Lucilius mon tres-cher ami, vne choſe laquelle ſeule te peut rendre bien-heureux. Iette par terre, & foule aux pieds ces biẽs, qui ne luiſent que par dehors, qui te ſont promis par autruy. Iette tes yeux ſur les vrays biens, & te reſiouy de ce qui eſt à toy. Qu'eſt-ce à dire, de ce qui eſt à toy? C'eſt de toy, & de la meilleure partie qui eſt en toy. Croy auſſi, que ce petit corps, encore que sãs luy on ne puiſſe riẽ faire, eſt bien choſe neceſſaire, mais ce n'eſt pas grãd cas. Il nous fait ſẽtir quelques vains plaiſirs, qui ne durẽt gueres, ſuiuis d'vne ſoudaine repẽtance, & qui tiendrõt vn chemin tout contraire, s'ils ne ſont retenus d'vne grãde modeſtie. Ie le veux dire ainſi, que les plaiſirs ſont ſubiects à biẽ toſt dõner par terre. Ils panchẽt ſur la douleur s'ils ne ſont pris auec meſure. Or il eſt mal-aiſé de tenir meſure en vne choſe que tu crois eſtre bõne. Mais la faim & le deſir du vray biẽ, eſt choſe treſ-aſſeuree. Demandes-tu quel

Pour eſtre heureux, il faut reietter les biẽs fortuits, & Faire peu d'eſtat des plaiſirs du corps: mais

Il est,& d'où est-ce qu'il sort:ie te le diray:d'vne conscience bonne,d'honnestes conseils,d'actions vertueuses,du mespris de fortune, d'vne façon de vie tousiours douce,tenant continuellement vn mesme chemin. Car ceux qui d'vne deliberation qu'il auoient prise,sautét en vne autre, ou n'y sautét pas, mais y sont plustost transportez par aduanture, commét pourroiét-ils auoir rien de certain & d'arresté en leur ame, veu qu'ils sont tousiours vagans & irresolus?Il y a peu d'hommes,qui se conduisent en leurs affaires par conseil: & le reste des autres,ne vont point, ains sont portez:ressemblans aux choses qui flottent sur les riuieres: vne partie desquelles a esté retenue par vne eau plus petite,qui l'a trainee mollement:vne autre a esté rauie par vne eau plus violéte:vne autre par vn cours languissant a esté doucemét iettee sur la riue, & l'autre a esté par la roideur d'vn torrent poussee dans la mer. C'est pourquoy il se faut resoudre à ce que nous voulons, & perseuerer en cela. Mais voici l'endroit où il me faut payer ce que ie dois.Car ie puis acquitter ceste lettre, en te rendant vne parole de ton Epicure. C'est vne grande peine de commencer tous les iours vne nouuelle vie?ou bien, si cela se peut mieux dire en ceste façon,Ceux viuent mal, qui commencent à viure tous les iours. Pourquoy?diras-tu.Car ces paroles meritent bien d'estre expliquees. C'est parce que la vie de ces gens-là n'est iamais contente. Or celuy ne peut estre bien prest pour mourir,qui ne fait que cõmencer à viure.Il faut faire en sorte que nous ayõs assez vescu.Mais pas-vn ne pése l'auoir fait,qui ne fait que commencer sa vie. Tu ne dois pas penser que ce nombre soit petit. Tout le monde en est. Quelques-vns commencent à viure sur l'heure qu'il faudroit auoir acheué. Si tu t'esmerueilles de cela,ie diray encore chose qui te fera bien emerueiller d'auantage: Quelques-vns ont acheué de viure auant qu'ils eussent commencé.

Pour suiure le vray bié & le sçauoir cognoistre

Erreurs & vanitez du monde, cõparees à ce qui va flottant sur les riuieres.

Peu de gẽs ont apprins à viure lors mesme qu'ils viennent à mourir: & qui pis est, aucuns acheuent leur vie deuant que l'auoir cõmencee.

EPISTRE XXIV.

Tres-belle Epistre,par laquelle il monstre à Lucilius qui craignoit l'euenemẽt & l'issue de quelque iugement,premierement quelle folie c'est de se tourmenter de l'attente d'vne chose qu'on ne sçait si elle doit auenir. Apres il enseigne des remedes tres-certains contre les euenemens des hommes dont les hõmes ont accoustumé de s'espouuanter.

TV m'escris que tu es en peine quelle sera l'issue du iugement, duquel la fureur de tõ ennemi te menace:& pẽses que ie te cõseilleray d'en attẽdre vn meilleur succés,& de te reposer sur vne bonne esperance.Car quel besoin auons-nous d'appeller les maux auant l'heure,& de leur aller au deuant,puis qu'on ne les sentira que trop toſt, quand ils seront arriuez, &perdre le fruict du temps present par la crainte du futur?C'est vne grãde folie de vouloir estre desia miserable,parce que tu le dois estre quelque iour.Mais ie te veux mener à ta seureté par vn autre chemin. Si tu veux despoüiller toute crainte,fais estat que ce que tu as peur qui t'aduiẽne,doiue aduenir:&quelque mal que ce soit,mesure-le auec ton iugement,& mets quelque mesure à ta crainte:certainement tu cognoistras qu'il ne sera pas grand, ou qu'il ne sera pas long. On aura bientoſt ramassé les exemples qui te pourront confirmer.Il n'y a siecle qui en ait porté. Sur quelque sorte d'affaires,que tu vueilles ietter ta souuenãce,ou sur celles de nos citoyẽs,ou sur celles des estrãgers,tu verras des esprits qui ont beaucoup aduancé,& beaucoup entrepris.Te peut-il aduenir,quãd biẽ te serois condãné,riẽ de plus grief que d'estre bãni?que d'estre mené en prisõ?que peut autre chose craindre le corps, que mourir?Mets tous ces dãgers deuãt tes yeux, & hõme apres,ceux qui les

C'est folie d'apprehẽder l'issue vn accident certain. car

La crainte de ce tẽps à venir fait perdre le fruict du temps present.

Moyens de se dessaisir de toute crainte.

ont mesprisez il ne les faut pas aller querir guere loin: il ne faut que les choisir. Rutilius supporta sa condamnation, comme si rien ne l'euſt faſché que d'auoir eſté mal condamné. Metellus endura conſtamment ſon exil, & Rutilius y alla volontairement. L'vn de ceux-là reuient pour le bien de la republique, & l'autre refuſa ſon retour à Sylla, auquel en ce temps-là pas-vn ne refuſoit rien. Socrates diſputa dans la priſon, & ne s'en voulut iamais fuyr, encore qu'on luy promiſt de luy en donner moyen: il y demeura pour faire perdre aux hommes la crainte de deux choſes qui leur ſont plus peſantes & faſcheuſes, de la mort, & de la priſon. Mutius mit ſa main dans le feu: c'eſt choſe cruelle d'eſtre bruſlé: mais combien l'eſt-elle d'auantage, quand toy-meſmes le fais? Voy ceſt homme qui n'eſtoit inſtruit d'aucuns preceptes contre la mort & contre la douleur, qui n'eſtoit eſchauffé que d'vn courage militaire, qui ſe veut chaſtier luy-meſme d'auoir failli le coup qu'il vouloit faire. Il demeura ferme pour regarder la main qui degouttoit ſur le foyer de l'ennemy, & ne retira pluſtoſt ceſte main decoulante, & où il n'y auoit rien plus que les os tous nuds, que l'ennemi ne luy oſtaſt le feu de deſſous. On euſt peu dás ceſte armee faire quelque acte plus heureux, mais nõ point vn plus courageux. Voy de cõbien la vertu eſt plus ardãte à ſuiure les dãgers, que la cruauté à les preſéter. Porsẽna pardõna plus volõtiers à Mutius, qui l'auoit voulu tuer, que Mutius à ſoy meſme, pour auoir failli ſon coup. Ce sõt (diras-tu) des tables qu'on a accouſtumé de declamer en toutes eſcholes. Ie croy que quãd il ſera tẽps de meſpriſer la mort, tu me feras des cõtes de Caton. Mais pourquoy ne le ferois-ie? La nuict qui fut la derniere de ſa vie, liſãt le liure de Platon, ayãt caché vn poignard ſous ſa teſte (car voyant ſes affaires du tout perdus & deſeſperez, il auoit pourueu par ces deux inſtrumens, qu'il euſt le courage & le pouuoir de mourir) apres auoir donné ordre, au moins tel que les choſes rompues & diſſipees, comme elles eſtoient, le pouuoient permettre, il penſe qu'il falloit empeſcher qu'autre que luy n'euſt moyen de tuer Caton, ni de luy ſauuer la vie. Et deſgainant lors le poignard qu'il auoit iuſques à ce iour-là gardé pur & net de tout autre meurtre: Tu n'as (dit-il) rien aduancé, Fortune, pour t'eſtre oppoſee à tous mes deſſeins. Ie n'ay point encore cõbattu pour ma liberté particuliere, ç'a eſté pour celle de ma patrie: ce n'eſtoit pas pour moy que ie pourſuiuois ſi opiniaſtrement d'eſtre libre, c'eſtoit ſeulement pour viure auec des perſonnes libres. Mais maintenant que tous les affaires du monde ſont deplorez, il faut mettre Caton en lieu de ſeureté. Il ſe dõna apres vn coup de mortel dans le corps, lequel ayant eſté penſé & bandé par les Medecins, ayant beaucoup moins de ſang & de forces, mais autant de cœur que iamais, n'eſtant pas ſeulement courroucé contre Ceſar, mais contre ſoy-meſmes, il enfonça ſes mains nues dans ſa playe: & ne rendit pas ceſte ame genereuſe, qui auoit touſiours deſdaigne les trop grandes puiſſances, mais il la chaſſa par force hors du corps. Ie ne ramaſſe point tous ces exemples pour donner exercice à mon eſprit, mais pour te rendre conſtant contre ce qui ſemble eſtre la plus terrible choſe de ce monde. Or ie te perſuaderay cela plus facilement, ſi ie te fais voir que non ſeulement les plus courageux ont meſpriſé ce moment de temps, dans lequel on rend l'ame: mais encor quelques-vns, qui eſtoyent laſchés en autres entrepriſes, ont eſgallé en cela la vertu des hommes les plus magnanimes. Comme fit ce Scipion beau-pere de Pompee, lequel eſtant porté en Afrique par vn vent contraire, & voyant que ſes ennemis eſtoient deſia entrez dans ſon nauire, ſe donna

A l'exẽple de Rutilius. De Metellus.

De Socrates

De Mutius Scevola. Tit. li. 2. Dec. li. 2. & Plu. en la vie de Publicola.

De Caton d'Vtique. Plutarq. en ſa vie.

Applicatiõ des remedes precedẽts, ſelon les preceptes Stoiques.

Autre exẽples de Seiaion.

ſe donna vn coup de dague dans le ſein: & comme on demandoit, où eſtoit le general de l'armee, il reſpondit que le general ſe portoit bien. Ceſte parole le rendit pareil à ſes anceſtres, & ne permit point que la gloire des Scipions, fatale à l'Afrique, n'y fuſt encor cõtinuee. Ce fuſt beaucoup de vaincre Carthage, mais plus encor d'auoir vaincu la mort. Le general (dit-il) ſe porte biẽ. Vn general, & meſmement qui cõmandoit à Caton, deuoit-il mourir autremẽt? Ie ne te veux pas renuoyer aux hiſtoires: ie ne te veux pas ramaſſer ceux qui ont en tous les ſiecles paſſez meſpriſé la mort, qui ſont toutesfois en grand nombre. Regarde ceux de ce tẽps, de la mignardiſe & volupté deſquels nous nous plaignons: tu trouueras des hommes de toutes conditiõs, de tous eſtats, de tous aages, qui par leur mort ont mis fin à leurs maux. Croy moy, Lucilius: la mort n'eſt pas tant à craindre qu'il ne faille eſtimer le bien qu'elle nous donne, par deſſus tous les autres. Eſcoute donc auec toute aſſeurance les menaces de ton ennemi. Et iaçoit que ta conſcience te puiſſe rendre aſſez aſſeuré: toutesfois parce que pluſieurs choſes qui sõt hors du procez peuuẽt beaucoup ſeruir, eſpere d'auoir vne bonne iuſtice, & appreſte toy auſſi à ſouffrir la plus grande iniuſtice qu'on te pourroit faire. Souuienne-toy ſur tout de chaſſer l'effroy que les choſes apportent, & de bien cognoiſtre ce qui eſt au dedãs de chaſque choſe. Tu trouueras qu'il n'y a rien de terrible que la ſeule peur. Ce que tu vois arriuer aux petits enfans, nous arriue auſſi quand nous sõmes grands, mais encor enfans. S'ils voyent maſquez ceux qu'ils aiment, qu'ils hãtent, & auec leſquels ils ont accouſtumé de ſe ioüer, ils s'effrayent. Il faut leuer le maſque non ſeulement aux hommes, mais aux choſes, & leur faire reprendre leur naturel viſage. Pourquoy me monſtres-tu ces eſpees nues, ces feux, & ceſte ſuite de bourreaux qui grincent & hurlent aupres de toy? Oſte ceſt appareil ſous lequel tu te caches, auec lequel tu eſpouuãtes les fols. C'eſt la mort, que ma ſeruante, que mon eſclaue n'agueres meſpriſoit. Pourquoy viens tu apres deſplier ces foüets, & ceſte gehenne auec vn ſi grand appreſt? Pourquoy appliques-tu à chaſque iointure des engins pour les bourreller, & mille autres inſtruments qui ne ſeruent qu'à deſchirer les hommes piece à piece? Oſte ces choſes qui nous eſpouuantent. Commande que ces plaintes & ces cris, qui eſchappent à la cruauté de ce deſchirement, ſe taiſent. Ce n'eſt en ſomme que douleur qu'vn goutteux porte patiemment: qu'vn qui eſt trauaillé de colique & de mal d'eſtomach, endure au milieu de ſes delices: qu'vne ieune femme ſouffre en accouchant. Elle eſt legere, ſi ie la puis ſouffrir: elle ſera courte, ſi ie ne la puis ſupporter. Remets en ta memoire ce que tu as ſouuent ouy, ce que tu as ſouuent dit. Mais ſi ce que tu as ouy, ſi ce que tu as dit, eſt vray, monſtre-le par effect. Ce qu'on nous reproche tous les iours, eſt fort vilain, que nous ne traictons que les paroles, & non point les effects de la Philoſophie. Mais que diras-tu? Eſt-ce dans ceſte heure ſeulement que tu as ſceu que tu eſtois ſubiect à la mort, & maintenant à vn exil, & tantoſt à vne douleur? tu es nay à tout cela. Penſons que tout ce qui peut aduenir, nous aduiendra. Certainement ie ſçay que tu as fait ce que ie te conſeille de faire. Mais maintenãt ie te prie de ne plonger pas trop ton ame dans ce ſouci. Car elle s'affoibliroit, elle auroit moins de force quand il faudroit s'eſueiller. Retire la de ſon faict particulier, au penſement du public: dy que tu as vn corps mortel & fragile, ſubiect à ſentir douleurs, non ſeulement par iniure d'autruy, ou par la force des plus puiſſans, mais qu'auſſi les voluptez meſmes ſe changent en tourmens. Les viandes engendrent cruditez d'eſtomach: l'yuron-

Remedes contre les inconueniens dont l'apprehenſion eſtonne nos ſens.

Se roidir contre la crainte des maux, & les bien ſonder.

Faire eſtat qu'ils ſont aiſez à ſupporter.

Qu'vn grãd mal eſt incontinent paſſé.

Que l'homme eſt nay ſubiect à iceux.

Que ſes plaiſirs meſmes luy deſplaiſent & le trauaillent.

Qu'ils sont communs à d'autres.

gnerie, stupidité & tremblement de nerfs: la paillardise cause la goutte aux pieds, aux mains & aux iointures. Deuiendray-ie pauure? I'auray force compagnons. Seray-ie enuoyé en exil? Ie feray estat d'estre nay au lieu où on m'enuoyera. Seray-ie enchainé? Et quoy? suis-ie à ceste heure en liberté? C'est dans ce pesant fardeau de mon corps que nature m'a attaché & lié. Mourray-ie? Quand tu dis cela, c'est autant que dire, Ie perdray de pouuoir iamais plus estre malade, de pouuoir estre lié & garrotté, & de pouuoir mourir. Ie ne suis pas si sot de vouloir ici poursuiure la chanson d'Epicure, ni dire que la crainte des enfers soit vaine, qu'Ixion ne soit attaché à vne roue, que Sisyphe ne pousse incessamment de son espaule vn rocher, qu'il n'y ait aucun à qui le foye puisse tous les iours estre mangé & renaistre. Car il n'y a pas vn si enfant qui ait peur de Cerberus & des tenebres, ni de ces fantosmes qui n'ont que les os tout nuds. La mort nous aneantit du tout, ou nous fait passer ailleurs. Il reste vn meilleur estat à ceux qui sont passez, & deschargez de leur pesant fardeau: mais il ne reste rien pour ceux qui sont aneantis & du tout consumez. Le subiect du mal & du bien est osté. Permets qu'en ceste endroit ie face mention d'vn vers que tu as fait: mais que ie t'aye auparauant admonesté de penser que tu n'as pas escrit cela tant pour autruy que pour toy mesme. C'est chose hôteuse de dire d'vn & de penser d'autre. Mais cõbien est-il plus vilain d'escrire l'vn & de penser l'autre? Ie me souuien que tu as autresfois traicté ce poinct, Que nous ne tombons pas tout d'vn coup à la mort, mais que nous y allons peu à peu. Nous mourons tous les iours, car tous les iours quelque partie de la vie nous est ostee: voire lors mesme que nous croissons, nostre vie decroist. Nous auons perdu l'enfance: nous perdons apres la ieunesse, & l'adolescẽce: tout ce qui s'est passé iusques au iour d'hier est perdu. Ce iourd'huy mesmes que nous viuons, nous le departirõs auec la mort. Et comme la derniere goutte ne vuide pas plus vn horologe d'eau, que ce qui en estoit escoulé deuant: pareillement l'heure derniere que nous defaillons, ne fait pas toute seule la mort, mais elle seule l'acheue. C'est lors quẽ nous y paruenons, mais nous auons demeuré longuement pour y venir. Apres que tu eus escrit tout cela auec ton beau langage accoustumé, qui n'est iamais plus graue, que lors que tes paroles s'accommodent à la verité, tu dis en fin,

Que par la mort les plus grands maux pretẽdus se conuertissẽt en tres-grands biens.

Qu'elle aneantit le corps, mais affranchit l'ame.

Que tous les iours de la vie sont comme autãt de morts

L'homme sent plusieurs morts, toutesfois la derniere
C'est celle qui mettra son corps dedans la biere.

Ie aime mieux que tu te lises moy-mesme, que mon Epistre. Car tu cognoistras que ceste mort, que nous craignons, c'est bien la derniere, mais non pas la seule. Au reste ie voy bien où tu vises. Tu demandes que c'est que i'ay fourré dans ceste lettre: si c'est quelque beau mot d'vn autre autheur, ou quelque sentence profitable. Ie t'enuoyeray quelques traicts de ceste mesme matiere, que nous tenons entre mains. Epicure ne blasme pas moins ceux qui se desirent la mort, que ceux qui la craignent: disant, C'est vne sottise de courir à la mort pour le regret que tu as de viure, puis que tu as fait par ta façon de viure, que tu coures à la mort. Il dit pareillement en vn autre lieu, Quelle plus grande sottise que de souhaitter la mort, apres que tu as rendu ta vie malheureuse par la crainte de la mort? Tu peux encor adiouster ceci qui appartient à ce propos, que l'imprudence des hommes, voire la folie est si grande, que quelques-vns pour la crainte de la mort sont contraints de se donner la mort. Quelque argument de ces deux-là que tu vueilles traicter, tu ne feras qu'asseurer ton ame à la patience de la vie, ou à la patience de la mort. Nous

Que ceste mort, laquelle nous craignons, n'est pas seule.

En somme il ne faut ni craindre ni souhaitter la mort.

Ni trop aymer, ni trop hayr sa vie.

deuons

deuons nous exhorter,& resoudre à l'vn & à l'autre:à n'aimer par trop nostre vie,& à ne la hayr par trop:voire d'y mettre fin, quand la raison le commandera.Mais il ne faut point temerairement s'aduancer,ni prendre course pour y aller à corps perdu. L'homme sage & vertueux ne doit pas s'enfuyr, mais sortir hors de la vie.Sur tout il faut quitter le desir furieux de mourir,qui s'est ietté dans l'ame de plusieurs. Car comme nous auons en toutes autres choses,Lucilius,vne inclination inconsideree,nous l'auons pareillement pour la mort,& laquelle saisit souuent les hommes genereux, & de vertueux naturel: & souuent aussi ceux qui ont le cœur lasche, & les faineants : les vns desquels desdaignent la vie,& les autres s'en faschent.Quelques-vns sont saouls de faire & de voir tousiours vne mesme chose:ayás vn desdain plustost qu'vne haine de la vie : dans lequel nous tombons par la persuasion de la Philosophie, quand nous disons. Iusqu'à quand sera-ce que nous ne ferons qu'vne mesme chose?Ie me reueilleray tous les iours,apres dormir:ie me saouleray,puis i'auray faim:i'auray froid,apres i'auray chaud:ce n'est iamais fait. Toutes choses sont enchainées en rond:elles fuyent,& se suiuent. La nuict chasse le iour,le iour chasse la nuict: l'Esté s'acheue par l'Automne, l'Hyuer le suit incontinent:lequel finit,quand le Printemps reuient.Toutes choses passent pour reuenir apres:ie ne voy rien, ie ne fay rien de nouueau:de sorte qu'on se sasche aussi de cela. Il y en a plusieurs qui pensent qu'il ne soit pas fascheux, mais qu'il ne sert de rien de viure.

Cõtre ceux qui se procurent la mort eux-mesmes.

Perpetuelle vicissitude, qui fait que plusieurs s'ennuyent de viure.

EPISTRE XXV.

Il dit que l'esprit de deux amis de Lucilius,l'vn desquels est encore ieune homme,& l'autre plus vieil,ne sont point semblables,& qu'ils ne se peuuent corriger par vn mesme remede. Il emprunte apres de l'eschole d'Epicure des raisons pour l'exhorter à ce que,obeyssant à l'ordonnance de la nature, il s'accoustume à se contenter de peu. Il y adiouste encor ceci d'Epicure,qu'il doit faire toutes choses,comme s'il estoit tousiours à la veuë & à la presence de quelque vertueux homme plein de grauité & seuerité.

POur le regard de ce qui appartient à nos deux amis,il y faut aller par deux diuers chemins:car il faut corriger les vices de l'vn,& rompre du tout ceux de l'autre.I'en vseray auec toute liberté. Ie ne l'aime pas,si ie ne l'offense. Et quoy donc? diras-tu:penses-tu contenir vn pupille de 40.ans sous ta tutelle? Considere que son aage est desia dur. Il ne peut perdre son ply : il ne se peut redresser. Les choses tendres prennent la forme qu'on veut. Ie ne sçay si i'aduanceray rien : mais i'aime mieux perdre ma peine, que de ne l'essayer pas. Tu ne perds point l'esperance de pouuoir guerir ces maladies fort longues,si tu gardes le malade de faire excez, si tu le contrains de faire & d'endurer beaucoup de choses contre son gré. Ie n'ay pas aussi vne fiance bien asseuree de l'autre,si ce n'est qu'il rougit de faire mal. Il faut nourrir ceste honte : car tant qu'elle luy durera,on en peut esperer quelque chose de bon.Pour le regard de celuy qui est plus vieil, ie pense qu'il le faut mener plus doucement, afin qu'il ne perde point le courage.Il n'y a pas vn temps plus propre de parler auec luy, que quand on cognoist qu'il a son esprit reposé, & qu'il semble estre du tout corrigé,& en son bon sens.Ceste intermission en a trompé quel-

Tous èsprits ne se corrigent point par vn mesme remede, ains se faut accommoder à leurs aages & humeurs.

La rougeur en vn ieune homme promet quelque chose de bon.

trompé quelques vns, mais elle ne me trompe pas: ie crain de voir bien toſt redoubler ſes vices, qui repoſent pour le preſent, & ne ſont pas eſteins. Ie deſpendray volontiers le temps à cela, pour eſſayer ſi on y peut faire quelque choſe, ou non. Mais pour ton regard, monſtre toy vertueux & conſtant, cõme tu fais, & trouſſe bagage. Il n'y a rien de ce que nous auons, qui nous ſoit neceſſaire: reuenõs à la loy de nature. Les richeſſes nous ſont toutes appreſtees: le bien dont nous auons beſoin, ne couſte rien, ou bien peu. Nature ne demãde que du pain & de l'eau: pas vn ne peut eſtre pauure de ce bien. Et qui arreſte ſon deſir, & ſon contentement à cela, il peut comparer ſa felicité à celle de Iupiter, ce dit Epicure: duquel ie mettray quelques paroles dans ceſte Epiſtre. Fay toutes choſes (dit-il) comme ſi quelqu'vn te voyoit. Sans doute il ſert grandement de ſe donner à ſoy-meſme vn gardien: & d'auoir vne perſonne, ſur laquelle tes yeux ſoyent touſiours fichez, & que tu la croyes touſiours eſtre preſente à tes penſees. Mais il ſeroit encores plus magnifique de viure ainſi comme tu ferois en la preſence, & à la veüe de quelque hõme de bien, toutesfois ie me contente, que tu faces tout ce que tu feras, comme ſi quelqu'vn te regardoit. La ſolitude ne nous met que maux en la fantaſie. Mais quand tu auras ſi bien profité, que tu puiſſes porter reuerence à toy-meſme, tu pourras donner congé à ce pedagogue. Cependant garde-toy ſous l'authorité de quelqu'vn: ſoit Caton, ſoit Scipion, ou Lelius, ou autre, à l'arriuee duquel les plus meſchans voudroyent couurir leurs vices: iuſqu'à tant que tu te ſeras rendu tel, que tu n'oſeras plus pecher deuant toy. Quand tu auras gagné ce poinct-là, & que tu commenceras de porter quelque reuerence à toy-meſmes, ie commenceray de te permettre ce qu'Epicure conſeille: Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande aſſemblee, retire toy principalement dedans toy-meſme. Il eſt bon que tu ſois diſſemblable à pluſieurs. Et lors que tu ne pourrois auec aſſeurance ſortir hors de toy, pren garde à tous. Il n'y a pas vn qui ne ſoit plus content d'eſtre auec quelqu'autre que ce ſoit, qu'auec ſoy. Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande aſſemblee, ſur tout retire toy dedans toy-meſme, ſi tu es homme de bien, ſi tu es homme paiſible, & modeſte. Autrement il faut que tu ſortes hors de toy, pour te ietter dans l'aſſemblee: car eſtant là, tu es fort pres d'vn mauuais homme.

Nature ſe contente de peu. & Pour le bien de l'ame il eſt bon de s'imaginer quelque grãde teſmoin, & de reſpect preſent à nos actions & penſees. car Les plus vicieux meſme ont hõte de manifeſter, leurs vices deuãt iceux. Qui ne trouue bõne cõpagnie en ſoy, ne la trouue point ailleurs.

EPISTRE XXVI.

Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, ains qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort.

Au prix que le corps du vertueux ſe caſſe, ſon ame ſe renforce, pour ſe conſoler en ſa vieilleſſe.

IE te diſois n'agueres, que i'eſtois à la veüe de ma vieilleſſe: mais ie crain maintenanant que ie n'aye laiſſé ma vieilleſſe derriere moy. Vn autre nom eſt deſia plus propre à ceſt aage & à ce corps: parce que vieilleſſe eſt le nom d'vn aage laſſé, & non pas caſſé. Tu me peux mettre au nombre de ceux qui ſont en decrepitude, & qui touchent aux extremitez de leur vie. Toutesfois ie me reſiouy auec toy, de ce que ie ne ſens en mon ame aucune incommodité de mes ans, encore que i'en ſente en mon corps. Il n'y a que les vices, & ce qui ſeruoit aux vices, qui ſoit enſeueli. L'eſprit eſt gaillard, & ſe reſiouyſt qu'il n'ait que peu d'affaires à demeſler auec le corps. Il s'eſt deſchargé d'vne grande par-

de partie de ſon fardeau: il s'en eſiouyt, & ſouſtient, qu'il n'eſt pas vieil. Il dit que c'eſt la fleur de ſon aage. Ie ſuis bien aiſe de le croire, & le voir iouyr de ce bien-là. Ie pren plaiſir d'entretenir mes penſees, & diſcourir en moy-meſmes, dequoy ie ſuis redeuable à la Philoſophie, dequoy à ma vieilleſſe, de la tranquillité, & de la modeſtie de mes mœurs, & d'eplucher ſoigneuſement que c'eſt que ie ne puis, ou que ie ne veux pas faire, & ſi ie ne puis quelque choſe que ie ne vouluſſe point faire. Car ſi ie ne puis rien, ie ſuis aiſe de ne le pouuoir pas. Quelle plainte puis ie faire, quelle incommodité pourray-ie ſẽtir, ſi ce qui doit prendre fin eſt deſia faillir? C'eſt vne grande perte, diras-tu, de ſe voir diminuer, & perir peu à peu, &, à parler plus propremẽt, ſe voir fondre. Car nous ne ſõmes pas tout à coup ruez & tõbez à terre: nous nous deſcheõs ſans le ſentir, & chaſque iour nous deſrobe quelque partie de nos forces. Et quelle mort pourroit eſtre meilleure, que de tõber auec la nature qui va elle meſme cercher ſa fin. Pour cela, ie ne dis pas qu'vn coup de poignard, ou de fortir de la vie par vne mort ſoudaine, ſoit mal: mais parce que c'eſt vne belle ſorte de mort, d'eſtre retiré doucement de ce monde. Certainemẽt ie pren garde à moy, comme ſi i'en deuois bien toſt faire l'experience: & comme ſi ce iour, qui doit donner ſa ſentence de toute ma vie, eſt deſia venu, ie parle ainſi auec moy: Ce n'eſt encor rien, dis-ie, ce que nous auons monſtré iuſqu'ici, ou de parole, ou d'effect: ce ne ſont que quelques teſmoignages de noſtre eſprit, legers & trompeurs, couuerts de beaucoup de couleur & d'artifice: pour ſçauoir que c'eſt que i'ay profité, i'en croiray la mort que ie feray. Par ainſi, ie m'appreſte à n'auoir point de crainte à ce iour-là, auquel iettant loin toutes ſubtilitez, & tous fards, ie prononceray ſi i'ay la vertu au bec ou en l'ame: ſi toutes ces paroles iniurieuſes, que i'ay ſi ſouuent dites contre la fortune, eſtoyent vne feinte & vn maſque. Mets à part l'opinion des hommes: car elle eſt touſiours incertaine, & prend ſouuent les choſes en bonne ou en mauuaiſe part. Mets à part tes eſtudes, & reſſouuien toy de toute ta vie. La mort donnera ſon iugement de toy. Ie veux bien dire cela, que les diſputes, les ſçauans diſcours, les beaux mots recueillis des preceptes des ſages le docte parler, ne font point cognoiſtre la vraye force de l'ame. Car les plus paoureux ont quelquesfois la parole braue & audacieuſe. Il ſe cognoiſtra ce que tu auras fait, lors que tu feras le dernier ſouſpir. Ie me ſoubmets à ceſte cõdition-là: ie n'ay pas peur de ce iugement. C'eſt ce que ie dis en moy-meſme: mais penſe auſſi que ie parle à toy. Tu es plus ieune. Qu'y fait cela? on ne cõte point les ans. Il eſt incertain en quel lieu la mort t'attend. Par ainſi tu la dois attendre en tous lieux. Ie vouloy mettre fin à ceſte lettre, & la main eſtoit ia toute preſte pour la clorre: mais il faut premieremẽt faire le paquet, & luy bailler ſon ſauf-conduit. Pren le cas que ie ne dis point d'où ie le dois emprũter. Tu ſçais biẽ du coffre de qui ie me ſers: atté vn peu, & ie te payeray de ma maiſõ meſme. Cependãt Epicure m'en preſtera: lequel dit, Aduiſe ce qui doit eſtre plus cõme ou que la mort viẽne à nous, ou que nous alliõs à elle. Voici cõme cela s'entend. C'eſt choſe excellẽte d'apprẽdre ce qu'on ne fait qu'vne fois? Mais c'eſt pourquoy il y faut ſouuẽt ſõger. Il faut tous les iours apprendre ce que nous ne pouuõs eſſayer, ni cognoiſtre ſi nous le ſçauõs. Songe à la mort. Celuy qui dit cela, nous cõmãde de ſõger à noſtre liberté. Celuy qui apprẽd de mourir, oublie de ſeruir. Il eſt par deſſus toutes les puiſsãces humaines: &, qui plus eſt, hors de toutes les puiſſances. Dequoy luy peut nuire la priſon, les gardes, & les lieux fermez? il a la porte ouuerte. Il n'y a qu'vne chaine qui nous

Puis que la vie doit prendre fin pour neant trouue-on la mort griefue & ennuyeuſe.

C'eſt par elle que nous ſe prouuons le profit qu'auõs fait en ceſte vie.

Elle deſcouure cõment nous auons veſcu.

En quel temps & en quel lieu il la faut attendre.

La seule amour de ceste vie nous empesche de preuenir la mort.

tienne attachez: c'est l'amour de ceste vie: laquelle comme il ne faut point du tout reietter: aussi la faut il amoindrir & accourcir: afin que s'il en estoit quelquesfois besoin, rien ne nous retienne, & n'empesche que nous ne soyós tousiours prests de faire tout soudain, ce qu'il faudroit quelque iour faire.

EPISTRE XXVII.

On ne peut souffrir vn homme qui reprend en autruy les vices ausquels s'il est luy-mesme subiect. Il ameine vne plaisante histoire d'vn certain Caluisius Sabinus: & à la fin traicte quelles sont les vrayes richesses.

Qui ne sçait corriger soy mesme, est incapable de reprendre autruy.

TV me donnes conseil, dis-tu: mais c'est apres que tu t'en es desia donné, & que tu t'es corrigé. C'est pourquoy tu employes maintenant ta peine à rédre les autres meilleurs. Ie ne suis pas si eshonté de me mesler de guerir les autres, tant que ie seray malade. Mais comme si i'estoy couché dans vne mesme maladerie, ie parle auec toy de nos maux communs, & te fais part des remedes que ie sçay. Escoute moy donc, comme si ie parlois auec moy-mesme. Ie te veux laisser entrer dans mes secrets: & apres que tu y seras receu, ie veux demander conte de ma vie à moy-mesmes. Ie crie apres moy, Conte les ans que tu as, & tu rougiras de honte, de vouloir les mesmes choses, que tu voulois, estant ieune garçon, & d'auoir les mesmes desseins. Sur tout, sans attendre le iour de ta mort, fay que tes vices meurent plustost que toy: donne cõgé à ces voluptez, qui ne font que troubler l'esprit, & qu'il te faudra vn iour cherement payer. Non seulement celles qui sont à uenir, mais celles qui sont passees nuisent. Or comme le remors de la conscience ne s'en va point auec les crimes, encor qu'ils n'ayent peu estre descouuerts quand on les commettoit: tout ainsi les voluptez detestables laissent, apres qu'elles sont passees, vn fascheux repentir. Elles ne sont ni asseurees, ni durables: & encore qu'elles ne nuisent pas, elles s'enfuyent bien toſt. Iette plustost tes yeux sur quelque bien qui soit perdurable: & tu n'en touueras aucun, que celuy seul que l'ame a trouué dans elle mesme. Il n'y a que la seule vertu, qui nous puisse donner vne ioye perpetuelle, & pleine d'asseurance. Et si quelque chose se met au deuant, ce n'est que comme les nuees, qui uolent bas, & ne peuuent vaincre la clarté du iour. Quand est-ce qu'on pourra iouyr de ce contentement? On ne s'arreste pas en chemin, mais aussi l'on ne s'y haste pas. Il y reste encor beaucoup de besongne à faire: apres laquelle il faut que tu trauailles toy-mesmes, & que tu y employes ta peine, si tu veux qu'elle s'acheue. Il n'en faut point donner la charge à vn autre. Il y a bien quelque autre sorte d'estude, auquel on peut bien estre aidé. Caluisius Sabinus estoit vn homme fort riche de nostre temps, & qui auoit vn des plus nobles & des plus beaux biens. Ie ne vey iamais homme qui meritast moins ceste bonne fortune. Il auoit si pauure memoire, qu'il oublioit tantoſt le nom d'Vlysses, ou celuy d'Achilles, & tantoſt celuy de Priam, lesquels il cognoissoit aussi bien que nous cognoissons nos pedagogues. Il n'y eut iamais aucun vieillard, seruant de protocole, qui nommast plus à rebours les noms des citoyens, qu'ils forget à plaisir quand ils ne s'en souuiennent point, qu'il faisoit ceux des Troyens & des Grecs. Et toutesfois il vouloit auec tout cela qu'on l'estimast sçauant. A ces fins, il s'aduisa d'vn chemin plus court. Il achepta des seruiteurs cherement, l'vn qui

Voluptez ou passees, ou futures, nuisibles.

La seule vertu dõne vn plaisir perpetuel & certain.

Comparaison bien accommodee.

Histoire facetieuse de Calu. Sabinus, riche homme.

sçauoit

sçauoit Homere sur le doigt, vn autre qui sçauoit Hesiode, puis neuf autres qui sçauoyent chacun vn des neuf Poëtes Lyriques. Il ne te faut esmerueiller s'ils luy coustoyent beaucoup: car il ne les auoit pas trouuez tout appris, il les auoit fait enseigner. Apres qu'il eust dressé tout ce train, il commença d'estre importun à ceux qui venoyent manger auec luy: il auoit à ses pieds ces esclaues, ausquels il demandoit à tous coups les vers qu'il vouloit dire: mais le plus souuent la moitié du vers luy eschappoit. Satellius Quadratus, qui faisoit mestier d'aller ronger ces riches fols, & par consequent de rire, quand ils rioyent, & ce qu'on fait aussi ordinairement auec ces deux autres choses, de se mocquer d'eux, luy conseilla que ceux qui balieroyent sa maison fussent bons Grammairiens. Mais quand Sabinus luy dit, qu'il n'auoit aucun de ces esclaues, qui ne luy coustast deux mille escus, Quadratus luy respondit, qu'il eust achepté à meilleur marché autant de cabinets pour mettre ces Poëtes. Toutesfois il estoit si fol de croire, qu'il sçauoit tout ce que ceux de sa maisõ pouuoyent sçauoir. Ce mesme Satellius commença de luy conseiller apres, combien qu'il fust maladif, maigre & desfaict, de passer son temps à luicter. Mais comme Sabinus luy eust respondu, Et comme le pourrois-ie? i'ay assez à faire de viure. Ne dy point cela (dit il) ie te prie: ne vois-tu pas le grand nõbre d'esclaues forts & puissants que tu as? Le bon entendement ne se peut prester, ni achepter: & s'il se pouuoit vendre, ie pense qu'il ne se trouueroit aucũ qui en voulust achepter: & toutefois le mauuais s'achete tous les iours. Mais pren maintenant ce que ie te dois, & adieu. Ce sont de grãdes richesses qu'vne pauureté restreinte à la mesure & à la loy de nature. Epicure redit ce la fort souuent, encore que ce soit en diuerses façons. Mais on ne peut iamais assez dire ce qu'on ne pourroit assez apprendre. Il y a des personnes à qui il ne faut monstrer qu'vne fois vn remede, & d'autres ausquels il les faut mettre par force dans la teste.

Satellius Quadratus escornifleur & bouffon. Par laquelle il appert que les riches ignorans & forts acheptent bien cherement leur riche impertinence.

Ainsi telle maniere de gens se mocquent de ceux qu'ils mangent & pillent.

Pauureté contẽte est assez riche.

Ce qui ne se peut trop ramentenoir.

EPISTRE XXVIII.

Que ceux qui ne sentent aucun soulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. Ceste argument est presque semblable à celuy de l'Epistre II.

TV penses estre seul à qui cela soit aduenu, & t'en esmerueilles, comme si c'estoit quelque chose nouuelle, qu'en vn voyage si long, & en voyant tãt de diuers pays, tu n'ayes peu perdre la tristesse, & la fascherie de ton esprit. Tu deuois changer d'entendement, & non pas d'air. Iaçoit que tu ayes trauersé la mer, pour si large qu'elle soit: iaçoit, comme dit nostre Virgile, que la terre & les villes se reculent de toy, les vices te suiuront quelque part que tu ailles. Socrates dit à vn qui luy faisoit vne pareille plainte: Pourquoy t'esmerueilles tu que les voyages lointains ne te profitent de rien, quand tu y vas auec toy mesmes? la mesme cause, qui t'a chassé te tourmente. Dequoy te peut seruir la nouueauté des regions? dequoy la cognoissance des villes, & des lieux estrãgers? ce changement est du tout inutile. Veux tu sçauoir pourquoy ceste fuite ne t'apporte aucun bien? tu t'enfuis quant & toy. Il faut descharger tout ce qui te pese dans l'ame: tu n'auras iamais autrement plaisir en aucun lieu. Croy que ta contenance est à ceste heure pareille à celle de la deuineresse que descrit Virgile esmeuë & concitee, ayant dedans soy vne impetueuse vehemence d'vn esprit qui n'estoit pas sien.

Pour changer d'air on ne deuient point plus sage, si l'on ne quitte ses imperfections. Apophtheme de Socrates sur ce propos.

Pour auoir du plaisir en pays estranger, il n'y faut porter aucun vice.

6. Æneid. *La prestresse taschant ietter de sa poictrine*
La puissance de Dieu, comme folle chemine.

Belle similitude. Tu cours çà & là pour chasser ceste pesanteur, qui te presse, qui se rend plus fascheuse par l'agitation. Comme dans vn nauire la charge qui ne peut bouger d'vn lieu, donne moins d'empeschemẽt, & celle qui est mal rangee, & qui en remuant panche vers quelque costé du nauire, le fait plonger dans l'eau Tout ce que tu fais c'est contre ton propre bien, & ton agitation te nuit: car tu ne fais que tourmenter vn malade. Mais quand tu aurois osté ce mal hors de ton esprit, tout changement de lieu te seroit agreable. En quelque pays qu'on te chasse, en quelque coin de terre barbare qu'on te mette, tu prendras plaisir d'y habiter. Il importe plus quel, qu'en quel lieu tu es venu. Et pourtant nous ne deuõs attacher nostre fantasie à vn lieu plus qu'à l'autre. Il faut viure auec ceste opinion: Ie ne suis pas nay pour vn seul lieu, mon pays est par tout le monde. Si tu cognoissois bien cela, tu ne t'esmerueillerois pas, que les diuerses regions où tu voyages, & le changement de celle qui te fasche, à vne autre, ne te peuuent dõner plaisir: car la premiere te plairoit, si tu faisois estat que toutes fussent tiennes. Tu ne voyages point, tu erres, & t'esgares: tu ne fais que sauter d'vne place à vne autre, iaçoit que le bien-viure que tu cerches, se puisse trouuer en tout lieu. Pourroit-on riẽ voir plus tumultueux, & plein de bruit, que la salle des plaids? toutesfois on y viuroit auec repos d'esprit, si la necessité nous y contraignoit. Mais si on pouuoit disposer de soy, ie m'enfuyrois le plus loin que ie pourrois hors du voisinage des plaideurs. Car comme les lieux mal sains esbranlent la santé, si asseuree qu'elle soit: pareillement il y a des choses qui pourroyent esbranler vne bõne ame, qui est en chemin de gueriso, & qui n'est encor bien parfaicte. Ie ne suis pas de l'aduis de ceux, qui se iettent au milieu des flots: & n'aimans qu'vne vie tumultueuse combattent tous les iours auec vn grand courage contre les plus difficiles affaires. L'homme sage fera bien de les supporter: mais non pas de les recercher. Il aimera mieux viure en paix qu'en debat. Car il n'y a pas grand profit d'auoir chassé loin, ses propres vices, s'il faut apres cõbattre contre ceux d'autruy. Trente tyrans, dis-tu, estoyent tout à l'entour de Socrates, & ne peurẽt iamais flechir sõ courage. Mais que sert-il de dire, combien il y a de maistres, veu que ce n'est qu'vne mesme seruitude? Celuy qui l'a mesprisee, est libre au milieu d'vne troupe de Roys, pour si grãde qu'elle soit. Il est temps de mettre fin à ma lettre, pourueu que i'aye au preallable payé le port. Le commencemẽt du salut c'est la cognoissance du peché. Il me semble que ces paroles d'Epicure sont admirables. Car celuy qui ne sçait pas, s'il peche, ne veut pas se corriger. Il faut que tu te trouues en faute, deuant que t'amender. Outre ce qu'il y en a qui font gloire de leurs vices. Crois-tu que ceux qui mettent leurs meschancetez au nombre des vertus, pẽsent à corriger leur mauuaise vie? C'est pourquoy tu te dois reprẽdre toy-mesme, le plus que tu pourras: tu dois informer contre toy-mesme. Pren premierement la personne d'accusateur, & apres celle de Iuge: & en dernier lieu confessant ta faute, demande pardon à toy-mesme, & quelquefois condamne toy.

L'homme vertueux se trouue bien par tout. & Par tout on peut bien viure. Mesme dãs vne vie tumultueuse. Laquelle toutefois il vaut mieux supporter que recercher.

Exẽple de Socrates.

Fondemẽt de, nostre repos. Pour se pouuoir corriger il faut sçauoir que on est en peché. Moyen de s'amender.

EPISTRE XXIX.

Qu'il est difficile que Marcellinus, homme ciuil & de bel esprit, puisse receuoir correction: toutesfois qu'il n'en a point perdu l'esperance, & qu'il essayera toutes choses pour y paruenir. Il adiouste à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'est addonné à la Philosophie, ne doit point desirer de plaire au peuple.

TV demãdes des nouuelles de Marcellinus noſtre commun ami,& deſires ſçauoir ce qu'il fait. Il ne nous vient voir gueres ſouuent, non pour autre raiſon,que pour la crainte qu'il a qu'on luy die la verité. Il eſt toutesfois maintenant hors de ce danger, car il ne la faut dire qu'à celuy qui la veut ouyr. C'eſt pourquoy pluſieurs ont douté,ſi Diogenes & les autres Cyniques, qui ont indifferemment &auec vne liberté ouuerte repris tous ceux qui leur venoient au deuant,l'ont deu faire ainſi. Car que ſert-il de tãſer les ſourds, & ceux qui de nature, ou par maladie ſont deuenus muets? Mais pourquoy auſſi(diras-tu)eſpargneray-ie les paroles? Elles ne couſtent rien. Ie ne puis deuiner,ſi ie dois porter profit à celuy que ie reprens : mais ie ſçay bien,ſi i'en admonneſte pluſieurs, que ie profiteray à quelqu'vn. Il faut tendre la main. Il ne ſe peut faire,que celuy qui entreprend beaucoup de choſes,n'en vienne à bout de quelqu'vne. I'eſtime toutesfois, Lucilius mon ami,qu'vn homme de grande reputation ne doit point faire ce meſtier. Son authorité en ſeroit amoindrie : elle n'auroit point aſſez de croyance à l'endroit de ceux qui prendroient moins de correction,quand ils la verroient raualee & perdue. Il ne faut point dire qu'vn archer doiue quelquesfois toucher au blanc,mais qu'il peut quelquesfois faillir. Ce n'eſt point art,ſi elle fait par rencontre ce qu'elle veut. La ſageſſe eſt vn art, il faut qu'elle pretende ſur quelque choſe aſſeuree & certaine. Qu'elle choiſiſſe donc ceux qui pourront profiter deſſous elle, & qu'elle quitte ceux de qui elle aura perdu eſperance : non toutesfois qu'elle les abandonne du premier coup,& ſans auoir, ſur le deſeſpoir qu'elle en prend,eſſayé les derniers remedes. Ie n'ay point perdu eſperance de noſtre Marcellinus : on le peut encore ſauuer,pourueu qu'on luy tende bien-toſt la main. Il eſt toutesfois à craindre,qu'il ne traine à ſoy celuy qui la luy baillera. Il a vn eſprit fort eſueillé, panchant du tout ſur le vice. Ie me veux neantmoins mettre en ce danger. I'oſe bien entreprendre de luy faire cognoiſtre ſes maux. Ie ſçay bien qu'il en vſera comme de couſtume. Il fera le plaiſant,il me dira des ſornettes, qui feroient rire vn homme qui ſeroit en dueil. Il ſe moquera premierement de ſoy-meſme,& puis apres de moy. Il viendra au deuant de tout ce que ie voudray dire. Il ira recercher tous les vices de nos ſectes. Il reprochera aux Philoſophes les penſions, que les Princes leur font, leurs amoureuſes, & leur gourmandiſe. Il m'en nommera vn,qui a eſté ſurpris en adultere,vn autre dans vn cabaret, & vn autre à la cour & à la ſuitte d'vn Roy. Il me monſtrera ce beau parleur Ariſton Philoſophe qui diſputoit pendant qu'on le trainoit dans ſon coche à l'esbat:car c'eſt le temps qu'il auoit choiſi pour monſtrer ce qu'il ſçauoit. C'eſt celuy duquel(quand on demanda de quelle ſecte il eſtoit)Scaurus dit : Au moins n'eſt-il pas Peripatetique. C'eſt de luy auſſi duquel Iulius Grecinus,homme d'excellent eſprit,quand on voulut ſçauoir ce qu'il luy ſembloit d'Ariſton,reſpondit:Ie ne le puis dire,car ie ne ſçay point ce qu'il feroit en cheminant:cõme ſi on s'eſtoit enquis d'vn qui vouluſt combattre ſur vn chariot. Il me mettra incontinent ſur le nez vn tas de bateleurs,qui euſſent plus honneſtement fait,de n'auoir iamais tenu compte de la Philoſophie,que de la rendre comme ils font. Toutesfois ie ſuis reſolu d'endurer ſes gauſſeries. Peut-eſtre s'il me fait rire,que ie le feray pleurer:ou bien s'il continue ſes riſees,ie me reſiouyray, que parmi ſes autres maux,ceſte plaiſante humeur de folie luy ſoit aduenue. Mais ceſte ioye ne dure pas longuement à ces gens-là. Prens y garde. Tu les verras en fort peu de temps

L'homme vicieux craint ſe trouuer deuant ceux qui cognoiſſent ſon vice,& ne le peuuẽt celer.

Sçauoir mõ s'il faut reprẽdre ceux qui ne veulent eſcouter correction.

Si vn homme de grãde qualité le doit faire &

Comme il faut traiſter auec vn eſprit qui tourne toutes choſes en riſees.

Couſtume des gauſſeurs.

Qui veut reprendre autruy, nommémẽt des eſprits vifs, ne ſe doit rebuter du premier coup.

extremement rire & extremement recaner. I'ay deliberé de l'attaquer, & de luy faire cognoistre, qu'il valoit encor plus, lors qu'à l'aduis de plusieurs il estoit moins estimé. Si ie ne puis du tout arracher ces vices, au moins ie les arresteray. Ils ne se perdront point du tout, mais ils cesserõt pour quelque tẽps: & peut-estre se perdront-ils, s'ils ont accoustumé de prẽdre intermissiõ. Il ne faut point mespriser cela, veu qu'aux personnes mesmes qui sõt griefuement malades, vn bon relasche du mal, est vne espece de sante. Or pendãt que ie m'appreste à le combattre, ie te prie, toy qui peux & sçais cõprendre, d'où & iusques où tu es paruenu, & par là cognoistre encor iusques où tu pourras paruenir, pren quelque belle façon de viure, hausse ton courage, fay teste à ce que tout le monde craint, ne vueille point compter sur le doigt ceux qui te font peur. Celuy ne te sembleroit-il pas fol, qui craindroit toute vne troupe d'hommes, en vn lieu où tout le monde passe ordinairement? Tous n'ont point vn esgal pouuoir sur ta mort, encor que plusieurs te menacent. Nature l'a ordonné ainsi. Vn tout seul te peut oster la vie, comme vn seul te l'a dõnee. Au reste, si tu auois quelque honte tu m'aurois quitté la derniere pension. Mais pour mon regard ie ne me veux point monstrer chiche à payer l'interest de ce que i'ay emprunté. Ie te veux ietter-là ce que ie te dois: Ie n'ay iamais voulu plaire au vulgaire: Car ce que ie sçay, le vulgaire ne le trouue pas bon. Et ce que le vulgaire trouue bon, ie ne le sçay point. Qui est-ce qui dit cela? demanderas-tu: comme si tu ne sçauois pas à qui ie commande. C'est Epicure. Mais tous les Peripatetiques, les Academiques, les Stoiques, les Cyniques, crieront ceste mesme chose, chacun de son costé. Car qui est celuy qui puisse plaire au peuple, s'il se plaist à la vertu? C'est par des meschans moyens qu'on acquiert la faueur du peuple: Il faut que tu te rendes semblable à eux. Ils ne t'aimeront iamais, qu'ils ne t'ayent cogneu tel. Mais il t'est beaucoup plus profitable de iuger, quel tu veux estre au iugement d'autruy. On ne peut gaigner l'amitié des personnes deshonnestes, que par des moyens vilains. Quel profit donc t'apportera ceste Philosophie qu'on loüe & qu'on estime par dessus toutes disciplines, & toutes autres choses du monde? C'est de vouloir plustost plaire à toy, que non point au peuple: de peser plustost les iugemens & opinions, que de les nombrer: de viure sans craindre ni les dieux ni les hommes, & de surmonter les vices, ou d'y mettre vne fin. Au demeurant, ie te voy honoré par les voix fauorables d'vn peuple: si quand tu viendras aux spectacles publicques, i'oy hausser vn grand cri, si ie voy battre des mains, si les ornemens des bateleurs & ioüeurs de farces menẽt bruit à tõ arriuee, si les femmes & les petits enfans te loüent par toute la ville: qui me pourroit garder d'auoir pitié de toy, sçachant quel chemin tiennent ceux qui veulent acquerir ceste faueur?

L'homme vertueux ne se souscie de cõplaire au peuple, ni ne le craint.

La mort est vn passage cõmun c'est donc folie de la craindre.

On ne peut complaire au peuple & à la vertu tout ensẽble.

Quel profit apporte la Philosophie.

EPISTRE XX.

Il escrit qu'encor que Bassus Aufidius soit cassé du corps, toutesfois auec vne ame ferme & constante, il n'est aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche.

C'est chose biẽ louable de combattre la vieill.

I'Ay veu Bassus Aufidius, ce grand homme de bien, desia tout cassé, combattant contre la vieillesse. Mais elle l'a tellement abbatu, qu'il ne se peut plus releuer. L'aage le tient entieremẽt accablé de toute sa pesãteur. Tu sçais qu'il a touſiours

touſiours eu le corps ſubiect à maladies,& tout eſſucé. Il l'a longuement entretenu,& rabillé:maintenant il dechet tout à coup. Tout ainſi qu'en vn nauire,qui commence de prendre eau par le fond, il eſt facile de boucher vne fente,ou deux:mais quand il ſe relaſche,& s'entrouure de pluſieurs endroits, on n'y peut donner aucun remede: Pareillement en vn corps deſia vieil,on peut bien aucunement appuyer & ſouſtenir ſa foibleſſe, & ſon imbecilité, mais quand toutes les ioinctures commencent à ſe desfaire & deſaſſembler,comme en vn vieil baſtiment pourri,& que quand tu en racouſtres l'vne,l'autre ſe fend,il eſt temps alors de te ſauuer, & d'eſpier par quel coſté tu pourras ſortir.Toutesfois Baſſus noſtre bon ami a le courage encore gaillard. C'eſt la Philoſophie,qui luy apporte ce bien-là, & le rend conſtant & reſolu en quelle diſpoſition que le corps ſoit ioyeux à la veue meſme de la mort ſans iamais faillir de cœur,lors meſmes qu'il defaut.Vn bon pilote fait encor aller ſon nauire apres que les voiles ſont deſchirees: & i'açoit que l'equipage ſoit rompu,il redreſſe encor ce qui reſte, pour faire aller ſon vaiſſeau.Baſſus noſtre ami fait le ſemblable.Il void venir ſa fin auec vn viſage auſſi aſſeuré,que tu iugerois qu'il auroit trop de conſtance pour regarder la fin de quelqu'autre.C'eſt vn acte grand & genereux.Lucilius mon ami,& qu'on ne peut apprendre qu'auec beaucoup de temps,de s'en aller franchemẽt, & ſans regret,quand ceſte heure ineuitable eſt venue. Toutes autres ſortes de morts ſont meſlees auec quelque eſperance. On peut guarir d'vne maladie: vn embraſement de feu s'eſteint : vne ruine poſe quelquefois doucement ceux qu'elle menaçoit d'eſtouffer:la mer a ietté ſur le bord quelques-vns auec autant d'impetuoſité,qu'elle les auoit engloutis:le bourreau a ſouuent retiré le glaiue de deſſus la teſte de celuy qui eſtoit condamné à mourir. Mais celuy que la vieilleſſe conduit au tombeau, ne peut auoir eſperance en aucune choſe.C'eſt elle ſeule à qui rien ne ſe peut oppoſer. Il n'y a aucune eſpece de mort plus douce,ni plus longue.Il m'eſt aduis que Baſſus ſuit ſes hõneurs funebres, qu'il s'allonge dans ſon tombeau, qu'il vit encore apres ſa mort,ſuruiuant à ſoy-meſmes,& qu'il endure conſtamment la ſeparation de ſon ame.Car il tient pluſieurs beaux propos de la mort. Il fait tout ce qu'il peut pour nous perſuader que s'il y a quelque douleur & quelque crainte en elle,c'eſt par la faute de celuy qui meurt,& non point de la mort : & qu'il y a auſſi peu de mal & de tourment en elle, comme il y en a apres elle. Certainement l'homme ſeroit auſſi fol de craindre ce qu'il ne peut ſentir, comme celuy qui craint ce qu'il ne peut ſouffrir. Se trouueroit-il aucun qui penſaſt pouuoir aduenir, qu'on ſentiſt vne choſe, qui fait que iamais nous ne ſentons rien plus? D'où il s'enſuit(ce dit-il) que la mort eſt tellement exempte de tout mal,qu'elle eſt hors de crainte de tout mal.Ie ſçay bien que cela a eſté ſouuent dit, mais il le faut encor dire plus ſouuent. Toutesfois quand ie liſois ces diſcours ou que ie les oyois faire à ceux qui n'oyẽt qu'on deuſt craindre les choſes,de la crainte deſquelles ils eſtoient encor fort eſloignez,ils ne m'ont apporté aucun profit. Mais ceſtuy-ci gagna beaucoup ſur moy,quand ie l'oüis parler de ſa prochaine mort.Car ie te diray franchemẽt ce qu'il m'en ſemble.Ie penſe que celuy qui eſt ſur le poinct de la mort, eſt plus aſſeuré & reſolu,que celuy qui en eſt aupres.D'autant que lors que la morteſt approchee de bien pres, elle fait prẽdre courage à ceux meſmes qui sõtles plus ignorãs,de ne vouloir point euiter ce qui eſt ineuitable,C'eſt ainſi qu'vn gladiateur,qui auoit eſté craintif durant le cõbat,tend le goſier à ſon

leſſe,& d'attendre le dernier aſſaut de pied ferme &sãs apprehenſion.

Comparaiſons proſpres.

Nous auõs ceſte obligation à la Philoſophie, qu'elle nous diſpoſe fort bien à la mort.

&

Nous fait gayement paſſer ceſte vie.

La plus douce mort, c'eſt de vieilleſſe.

Il n'y a nul mal en la mort fors celuy que ſe donne le mourãt.

&

La repetitiõ de ce propos eſt vtile.

Ceux qui ſont ſur le pas de la mort, ont plus de reſolutiõ que ceux qu'elle menace encor.

car

Elle renforce l'hõme pour ſe diſpoſer à ce qu'il ne peut euiter mais

Ceste constance ne se pratique sinon par le sage.

aduersaire,& adresse son espee,si elle faut d'y donner droict.Mais la mort qui est prochaine,& qui ne peut faillir de venir,a besoin d'vne lõgue cõstance de courage qu'õ ne void qu'en peu de personnes,& qui ne peut estre practiquee, que par vn hõme sage.C'est pourquoy ie prenois vn extreme plaisir de l'oüir, cõme s'il eust voulu prononcer vne sentẽce cõtre la mort, & faire iugemẽt de son naturel,cõme l'ayãt de biẽ pres cogneüe.Ie pense que tu dõnerois encor plus de foy & plus de creance à quelqu'vn qui seroit ressuscité, & qui te racõteroit comme l'ayant essayé,& qu'il n'y a aucun mal en la mort.Or quel estonnement, & quel troublement d'esprit elle porte à son arriuee,ceux te le pourroient certainement dire,qui se sont approchez d'elle de bien pres,qui l'ont,veüe venir,& l'ont receüe.Tu peux au vray compter au nõbre de ceux-là,Bassus qui n'a peu trouuer bon que nous fussions trompez. Il dit que celuy qui craint la mort,est aussi fol,comme celuy qui craint la vieillesse. Car comme la vieillesse suit l'adolescence,ainsi la mort suit la vieillesse.Celuy n'a pas voulu viure,qui n'a pas voulu mourir. Parce qu'on nous a donné la vie sous ceste cõdition,qu'il nous faut mourir.C'est là où tout le monde va.C'est folie de la craindre,parce qu'on attend les choses certaines, & qu'on craint les douteuses.La mort a vne necessité iuste & inuincible.Qui est celuy qui se puisse iustement plaindre d'estre subiect à vne condition,de laquelle pas vn n'est exempt?Car la principale partie de l'equité,c'est l'egalité. Mais ce seroit peine perdue de vouloir defendre la cause de nature, qui n'a pas voulu nous rendre subiets à autre loy,qu'à celle qu'elle est subiecte. Elle aneantit tout ce qu'elle fait,&ce qu'elle a aneãti,elle le rassemble derechef.S'il aduiẽt à quelqu'vn que la vieillesse le mette doucemẽt dehors,sans l'arracher tout soudain de la vie,mais l'en retire peu à peu,ne doit-il pas rẽdre graces à tous les Dieux,qu'apres s'estre saoulé de viure,il est parnenu au repos necessaire à l'homme,& agreable à vne personne lasse? Tu en vois quelques-vns qui desirẽt la mort,voire auec plus de deuotion qu'on ne souhaitte la vie.Ie ne sçay lesquels de ceux-là nous donnent plus de courage, ou ceux qui appellent la mort,ou bien ceux qui l'attendent auec vn visage ioyeux & constant.Car l'vn procede quelquefois d'vne rage,& d'vn despit soudainement conceu,& l'autre d'vne tranquillité d'esprit, & d'vn iugement certain. Il s'en trouue bien quelqu'vn,qui de cholere & dẽ fureur court à la mort:mais aucun ne l'ébrasse ioyeusement,que celuy qui s'y est preparé de long temps auparauant. Ie confesse donc,que ie suis venu bien souuent,& pour beaucoup d'occasions, voir ceste homme,qui m'est si cher,pour sçauoir si ie le trouuerois en mesme resolution:& si les forces de son ame se diminueroient auec celles du corps. Mais elles luy croissoient tousiours,comme on void la ioye paroistre au visage de ceux qui iouënt à la course du cheual, quand sur la septiesme carriere ils s'approchent de la palme & du prix.Il disoit,suiuant les enseignemẽs d'Epicure, premierement qu'il esperoit qu'il ne sentiroit aucune douleur en ce dernier souspir:toutesfois s'il y en auoit, il se consoloit qu'elle seroit fort courte.Car aussi vne douleur,qui seroit fort grande,ne pourroit longuement durer.Au reste qu'il seroit soulagé de se ressouuenir,sur le poinct de la separation de l'ame d'auec le corps,que si elle se faisoit auec passion & tourment,qu'apres ceste douleur,il n'en sentiroit iamais plus. Qu'il ne doutoit point que l'ame de ce vieil corps,ne se tint sur le bord des leures,& qu'il n'y faudroit pas guere grande secousse pour l'en tirer dehors. Il faut quelquefois esteindre le feu qui s'est pris à vne forte &puissãte matiere auec de l'eau, & quelque

Si quelqu'vn ressuscitoit,il tesmoigneroit qu'il n'y a point de douleur en la mort.

ainsi

C'est vne egale folie, craindre la mort,& craindre la vieillesse: pource que elles s'entresuiuent,

&

Nous viuõs à conditiõ de mourir: ioint qu'il ne faut craindre que les choses douteuses.

Qui meurt de vieillesse,en doit rendre graces à Dieu.

La mort qui vient de vieillesse est le repos d'vne personne.

&

Pour l'accepter auec gayeté de cœur, il la faut preuoir de lõgue main.

Raisons qui fortifient l'hõme en l'article de la mort.

& quelquefois auec la ruine meſmes ne l'edifice. Celuy à qui l'on oſte la viande & les viures, tombe de luy-meſme. Ie pren grand plaiſir d'ouyr ces propos, Lucilius, non point comme choſe nouuelle, mais comme eſtant cõduit ſur la choſe meſme, pour la mieux comprendre. Et quoy? n'en ay-ie pas ouy parler d'autres, qui ſe ſont eux-meſmes oſté la vie? ouy, & moy-meſme ie l'ay veu. Toutesfois ie priſe beaucoup plus ceux qui vont à la mort ſans porter haine à la vie, & qui la reçoiuent ſans l'attirer par violence. Il diſoit d'auantage, que le tourment que nous ſentions, c'eſtoit par noſtre faute, parce que nous tremblons de peur, lors que nous penſons que la mort s'approche de nous. Mais dites-moy qui eſt celuy, de qui la mort ne ſoit prochaine, & preſte en tous lieux, & à tous momens? Conſiderons encor, dit-il, ſi lors qu'il nous ſemble que quelque occaſion de mort s'approche de nous, combien il y en a d'autres plus prochaines qu'on ne craint point? Vn ennemi menaçoit quelqu'vn de le faire mourir. Mais l'indigeſtion de ſon mauuais eſtomach a gaigné le deuant. Si nous voulons faire difference des cauſes de noſtre crainte, nous trouuerons qu'il y en a quelques-vnes qui ſont vrayes, & quelques autres qui ſemblent l'eſtre. Nous ne craignons point la mort, mais l'apprehẽſion de la mort: parce que nous en sõmes autant eſloignez, cõme l'apprehenſion en eſt reculee. Parquoy s'il faut craindre la mort, il la faut touſiours craindre: car quel temps y a-il qui ſoit hors du pouuoir de la mort? Mais ie deurois craindre que ces longues Epiſtres ne te fuſſent autant ennuyeuſes que la mort. C'eſt pourquoy i'y mettray fin. Apres toutesfois t'auoir admonneſté, que tu dois touſiours penſer à la mort, pour ne la craindre iamais.

Le mal qu'on ſent en la mort vient de l'apprehẽſiõ d'icelle.

Cauſes de noſtre crainte, quelles.

EPISTRE XXI.

Que la ſeule vertu eſt noſtre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple.

I'Aduoüe & recognois Lucilius pour mien. Il commence de ſe monſtrer tel qu'il auoit promis. Suy ceſte ardeur d'eſprit, auec laquelle ayãt mis ſous les biens que le commun peuple priſe tant, tu embraſſois les choſes meilleures: Ie ne veux pas que tu te rendes ni plus homme de bien, ni plus grãd que tu auois fait deſſein d'eſtre. Les fondemens que tu auois ietté occupent vne grande place. Acheue ſeulement ce que tu t'es efforcé de faire, & ne manie autre choſe que ce que tu auois mis en ta fantaſie. En ſomme tu ſeras ſage ſi tu bouches les oreilles, dans leſquelles il ne ſuffit point de mettre de la cire: Il faut bien vn bouchon plus ferme que celuy duquel on dit qu'Vlyſſes ſe ſeruit, pour celles de ces compagnons. Ceſte voix qu'ils craignoient, eſtoit bien attrayante & flatteresſe: ce n'eſtoit point toutesfois la voye d'vn peuple. Mais celle qu'il faut craindre ne ſort point d'vn ſeul rocher, on l'oit venir de tous les coins du monde. Tu ne ſeras pas mené par vn ſeul endroict ſuſpect de voluptez qui nous trompent. Ce ſera par toutes les villes: fay du ſourd enuers ceux meſmes qui t'aimeront plus. Ils te ſouhaittent des maux auec vne bonne intention. Mais ſi tu veux viure heureuſement, prie les Dieux, que rien de ce qu'on te deſire ne t'aduiẽne. Ce n'eſt pas bien, ce que ces gens-là ſouhaittent qu'il t'aduint. Il n'y a qu'vn ſeul bien, qui ſoit la cauſe & l'aſſeurance d'vne heureuſe vie, c'eſt de ſe fier à ſoy-meſme. Mais cela ne peut aduenir, que tu ne meſpriſes le trauail, & que tu ne le mettes au rang des

C'eſt choſe de dangereuſe cõſequence, de preſter l'aureille aux flateurs; car

Ils nous ſouhaittent des maux ſous vne bonne intention.

Le biẽ des Stoiques, c'eſt de ſe fier à ſoy-meſme: &

choſes qui ne sõt ni biẽ ni mal: Car il ne ſe peut faire qu'vne choſe ſoit maintenãt mauuaiſe, & tãtoſt bõne: ſoit maintenãt legere & ſupportable, & tãtoſt qu'elle face peur. Le trauail n'eſt pas vn bien. Qu'eſt-ce donc qui eſt bien? le meſpris du trauail. Par ainſi ce ſeroit ſans raiſon que ie reprendrois ceux qui aiment à trauailler. Au contraire, d'autant plus que ceux qui entreprennent choſes honneſtes & vertueuſes s'efforceront, & qu'ils ne voudront permettre d'eſtre vaincus, ni reprendre halaine en montant, ie les auray en admiration, & me mettray à crier: Releue-toy auec plus de courage, & retien ton haleine: gagne ſi tu peux ſans la reprendre le haut de ceſte montagne. Le trauail nourrit les ames genereuſes. Il n'eſt point raiſonnable, que ſelon le premier deſir de tes parens, tu choiſiſſes ce que tu dois deuenir, & ce que tu dois entierement deſirer. Ce ſeroit vne grãde honte à toy, qui as deſia eu le maniement des plus grands affaires, d'importũner les Dieux de prieres. Qu'as-tu beſoin de ſouhaits? Rends toy bien heureux toy-meſmes. Tu le pourras faire aiſement, ſi tu cognois que les vrays biens ſont ceux qui ſont meſlez auec la vertu: & que les choſes deshonneſtes ſont celles qui ſont meſlees auec le vice. Tout ainſi qu'il n'y a rien qui reluiſe ſans clarté, ni rien de noir, que par le moyen des tenebres & de l'obſcurité qui l'enuironne, tout ainſi qu'il n'y a rien de chaud ſans l'aide du feu: ni rien du froid, que par le moyen de l'air: Pareillement c'eſt la compagnie de la vertu, ou du vice, qui rend les choſes honneſtes ou vilaines. Qu'eſt-ce donc que le bien? C'eſt la cognoiſſance des choſes. Qu'eſt-ce que le mal? C'eſt l'ignorance des choſes. Or l'homme qui eſt ſage, l'homme qui eſt bon ouurier, il reiette les choſes ſelon le temps, ou les choiſira. Mais il ne craint point ce qu'il reiette, ni n'admire point ce qu'il choiſit pourueu qu'il ait vn cœur grand & inuincible. Ie te deffens de t'abaiſſer en rien, ni de te laiſſer mettre le pied deſſus. C'eſt peu de cas de ne refuſer point la peine: Il l'a faut recercher. Quel trauail donc (diras-tu) ſera inutile & ſuperflu? C'eſt celuy, auquel les choſes baſſes & de peu d'importance t'appelleront. Il n'eſt point mauuais, non plus que le trauail qu'on employe aux belles choſes. Parce que c'eſt vne conſtance de l'ame, qui ſe donne courage apres les choſes aſpres & difficiles, & qui parle ainſi: Pourquoy t'arreſtes tu? ce n'eſt point honneur à vn homme, de craindre la ſueur. Il faut qu'il aille deçà & delà, afin que la vertu parfaicte, ſoit vne egalité & vne cõſtance de vie, qui s'accorde auec elle-meſme. Ce qui ne peut eſtre ſans la cognoiſſance des choſes, & ſans l'art, par laquelle on apprend ce qui appartient aux hommes & aux Dieux. C'eſt le ſouuerain bien, duquel ſi tu peux auoir iouyſſance, tu commences d'eſtre leur compagnon, & n'as plus que faire de les prier. Comment (diras-tu) peut-on paruenir à cela? Il ne les faut point aller trouuer par l'Apennin, ou par les montagnes de Grece, par les deſerts de la Candauie, par les Syrtes, par la Sylle ou par la Charybde: leſquelles toutesfois tu as autresfois paſſees pour l'appetit de la charge & gouuernement d'vn petit pays. Le chemin eſt ſans danger, plein de ioye: nature meſme te l'enſeigne. Elle t'a donné des choſes, que ſi tu ne les abandonnes point, tu te rendras egal à Dieu. La richeſſe ne te ſçauroit faire pareil à Dieu: car Dieu n'a rien. Ta robbe d'eſcarlate ne le fera point: car Dieu eſt nud. Ta renommee ne le fera pas auſſi, ni ta gloire, ni la cognoiſſance de ton nom, que tu as enuoyee en tant de pays eſtrangers: car pas-vn ne cognoiſt Dieu: Et ſi pluſieurs ont des meſchantes opinions de luy, qui n'en ſont point pour cela punis. Ce ne ſera pas auſſi vne grande troupe de ſeruiteurs, qui portent ta litiere par

Meſpriſer le trauail.

Le vray ſouhait, c'eſt de ſe rẽdre bien-heureux.

Moyen de le faire. Et quels ſont les vrays biens, & les maux.

Le ſage les reiette ou choiſit ſelõ le temps.

La vertu eſt le ſouuerain bien.

Elle fait les hommes compagnõs des Dieux.

Non point les richeſſes. Ni les habits ſõptueux.

re par les rues de la ville,& aux voyages que tu fais dehors: car ce Dieu tref- grand & tref-puissant,est celuy qui porte toutes choses. Ta beauté mesmes, ni tes forces ne te peuuent rendre heureux:il n'y a rien de cela que la vieillesse ne ruine. Il faut donc cercher quelque chose,qui ne se puisse pas gaster par le temps, à qui rien ne puisse donner empeschement, & par dessus laquelle on ne puisse rien souhaitter de meilleur. Que sera donc cela? C'est vne belle ame qui soit droite,entiere,& grande. Comment la pourrois-tu appeller autrement,qu'vn Dieu qui s'est venu loger dans vn corps humain? Ceste ame se peut aussi bien loger dans vn gentilhomme Romain, que dans vn affranchi,ou dans vn esclaue? ce sont des noms que l'ambition a engendré,& que l'iniure & la tyrannie font naistre. On peut monter au Ciel du coing le plus bas de la terre.Leue-toy donc en haut,forme-toy,ren-toy digne de Dieu.Mais tu ne te formeras pas tel auec de l'or,ou de l'argent. On ne peut tirer de ceste matiere vne image semblable à Dieu. Souuienne-toy que quand ils estoyent propices & fauorables,ils n'estoient que de terre.

Ni la quantité des valets.

En somme nulle chose corruptible ne rend l'homme heureux.

Mais biẽ vne ame pure & releuee.

EPISTRE XXXII.

Il loue ceux qui viuent retirez au repos d'esprit sans qu'on sçache ce qu'ils font. Que nous rendons nostre vie plus courte par nostre inconstanee.Il blasme le desir que les peres ont d'enrichir leurs enfans.Et que celuy qui vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheué de viure.

IE m'enquiers soigneusement de toy,ie demande à tous ceux qui viennent du pays où tu es,que c'est que tu fais,en quel lieu, & auec qui tu demeures.Tu ne me sçaurois tromper,ie suis touſiours auec toy. Il te faut donc viure de telle façon comme si ie pouuois ouyr ce que tu fais,voire comme si ie le voyois.Si tu me demandes que c'est qui me plaist le plus,de ce que i'oy de toy: C'est que ie n'en oy rien dire:& que la plus grãde partie de ceux à qui ie m'enquiers ne sçauent rien de ce que tu fais.Il nous peut aduenir beaucoup de biẽ,de ne hanter point ceux qui sont d'autre humeur que de la nostre,& qui desirent des choses diuerses à nos souhaits. Ie me fie bien tant de toy, qu'on ne te pourra pas destourner,& que tu demeureras ferme en ta resolution:encor que tu fusses enuironné d'vne troupe de gens qui te solicitassent au cõtraire.Qu'est-ce dõc?Ie ne crains point qu'on te puisse chãger,ie crains seulement qu'on t'empesche.Car celuy,qui nous retient,porte beaucoup de de dommage: mesmement en ceste vie, qui nous est si courte, laquelle nous rendons encor plus courte par nostre inconstance,commençant maintenant vne façon de viure, & tantost vne autre. Nous la taillons & la coupons en petites pieces.Haste-toy donc,Lucilius mon tresscher ami:represente-toy de quelle visteſſe tu t'aduancerois,si ton ennemi te suiuoit par derriere,si tu craignois qu'vn homme à cheual te suiuist à la trace, & qu'il te talonnast de bien pres.On te suit,on t'a presque atteint,aduance le pas,sauue-toy,retire-toy en quelque lieu de seureté.Et apres cõsidere que c'est vne belle chose de pouuoir acheuer sa vie auant que de mourir, & de regarder apres auec vne ame asseuree,la portiõ qui reste du tẽps,qui cõsiste en la possessiõ d'vne vie heureuse, laquelle ne se rẽd point plus heureuse, pour estre plus lõgue. O quand verras-tu ce tẽps,que tu ne te soucieras plus du temps,

C'est le fait d'vn hõme sage ne desirer point d'estre veu, & ne hãter gens de diuerse humeur à la nostre.

La vie de l'hõme est courte & nous l'abregeons encore par nostre inconstance.

Les hazards d'icelle sõt grands: & pour viure longuement on n'est point plus heureux.

que tu seras en vne agreable tranquillité d'esprit, que tu ne tiendras conte de viure encore le lendemain, que tu seras du tout saoul d'auoir vescu? Veux-tu sçauoir de qui rend les hommes si affamez du temps aduenir? C'est que pas-vn n'a eu encor le soin qu'il deuoit auoir de soy. Les pere & mere t'ont souhaitté autre chose que tu ne desirois. Mais moy au contraire, ie te desire le mespris des biens, desquels ils te souhaittoient abondãce. Leurs desirs desrobent à beaucoup de personnes, pour t'enrichir. Tout ce qu'ils mettront dans ta maison, il le faudra oster à quelqu'vn. Ie souhaitte que tu ayes toute puissance sur toy, afin que ton ame, apres qu'elle se sera tourmentee de plusieurs vaines pensees, se puisse en fin arrester, & deuenir constante, & qu'elle se puisse plaire elle-mesmes, & ayant acquis la cognoissance des vrais biens, en la possession desquels on entre aussi-tost qu'on les a cogneus, elle n'ait aucun besoin d'vne plus longue vie. Apres tout, celuy a surmonté toutes necessitez, il est congedié, il est libre, qui vit encor apres auoir acheué de viure.

Faute de soin fait que plusieurs souhaittent lõgue vie.

Durant laquelle on ne peut estre vrayement libre.

EPISTRE XXXIII.

Il loue Epicure, & l'estime homme plein de courage. Il parle aussi des discours des Stoiciens qui sont graues & sententieux: & qu'il ne se faut pas tant arrester sur les inuentions des anciens, qu'on ne doiue essayer de faire de nouueaux chemins à la vertu.

Les discours des Stoiques sont graues & sententieux: &

TV trouues bon que ie mesle encor parmi ces Epistres, comme i'ay fait en mes precedentes, quelques paroles choisies de nos principaux Philosophes. Ils ne se sont pas amusez apres les fleurettes des beaux mots: tous leurs escrits sentent leur homme. Tu iugerois qu'il y auroit de l'inegalité, quand on pourroit remarquer vne chose qui surmõtast l'autre. Vn arbre n'est point admiré, si toute la foreſt est d'vne pareille grandeur. Les carmes des Poëtes, & les histoires sont pleines de ces belles paroles. Par ainsi ie ne veux point que tu penses qu'elles soient d'Epicure. Elles sont publiques, & communes à tout le monde, & principalement à nous qui sommes Stoiques. Mais on les remarque plus en luy, tant parce qu'elles y sont rares, & clair-semees, & parce qu'on ne les esperoit point de luy, que parce aussi qu'on s'esmerueille qu'vn hõme qui s'estoit du tout adõné aux delicatesses, eust rien peu dire de magnanime, & de courageux. C'est le iugement que plusieurs font de luy. Mais quant à moy ie tiens Epicure pour homme de cœur, & de vertu, encor qu'il porte vne robe à mãches. La hardiesse, le trauail, le courage prompt à la guerre: chet aussi bien en l'ame d'vn Persan, que de ceux qui ceignent plus haut leur accoustrement. Il n'est donc pas besoin que tu demandes des mots ramassez, & recerchez çà & là. Tout ce que les autres cueillent ailleurs par eslite, s'entretient & se void continuel dans les escrits des nostres. Nous n'auons aussi rien de parfumé, & ne trompons iamais vn achepteur: il n'en trouuera pas moins dedans, que ce qui pend pour monstre deuant la boutique. Nous luy permettons d'en prendre du plus beau, & de tel endroit qu'il voudra. Penses tu que nous vueillons choisir à part quelques sentences singulieres, d'entre vne si grande abondance que nous en auons? De qui dirons-nous qu'elles sont? ou de Zenon, ou de Cleanthes, ou de Chrysippus, ou de Panetius, ou de Posidonius? Nous ne sommes pas sous la puissance d'vn Roy. Chacun soustiẽt qu'il est à soy-mesmes. Mais pour leur regard, tout ce que dit

Plus ils sõt rares en quelqu'vn, plus aussi sont-ils remarquables.

Iugement de Seneque touchant Epicure.

Quelle est la doctrine des Stoiques.

que dit Hermachus, tout ce que dit Metrodorus, eſt rapporté à vn ſeul. Tout ce qu'aucun de ceſte eſchole a dit, ç'a eſté par la bouche & de l'authorité d'vn ſeul. Nous ne pouuons, dis-ie, en vne ſi grande fertilité de choſes toutes eſgales, pour tant que nous l'eſſayons, en tirer rien de choiſi.

C'eſt à faire à vn pauure à conter ſon troupeau.

En quel lieu que tu iettes l'œil, tu ne verrois rien qui ne fuſt eminent, ſi on ne le cueilloit entre choſes du tout pareilles. C'eſt pourquoy il te faut perdre l'eſperance que tu auois de pouuoir gouſter vn peu les eſprits de ces hõmes excellens. Il te les faut cognoiſtre entierement de bien prés, il te les faut voir d'vn bout à autre. C'eſt vne beſongne qui ſe fait, & vn ouurage qui ſe lie par les lineamens de ſon artifice, duquel on n'en peut rien tirer, que le reſte ne tombe en ruine. Ie ne te veux pas garder pourtant que tu ne cõſideres à ton aiſe, tous les membres l'vn apres l'autre, mais que ce ſoit ſur l'homme entier. Vne femme n'eſt point belle, ſi on peut loüer ou iambe ou ſon bras. Celle l'eſt dont le corps tout entier peut en le regardãt oſter l'admiration de chacune des autres parties. Toutesfois ſi tu en demandes, ie ne ſeray point ſi chiche enuers toy, ie t'en donneray à pleines mains. Tu les trouueras à grands monceaux eſtendues par tout, tu n'auras peine que de prendre, & non pas de les choiſir. Car elles ne tombent point en terre, elles coulent perpetuellement, & ſe tiennent iointes enſemble. Ie ne doute point qu'elles ne portent beaucoup de profit aux nouueaux apprentiſs, & à ceux qui n'apprennent que de la voix d'autruy. Car on apprend plus facilement peu de paroles trouſſées court, & contenues comme dans des vers. C'eſt pourquoy nous baillons des ſentences aux enfans pour les apprendre par cœur; que les Grecs appellent *Chries*, c'eſt à dire, paroles ſententieuſes, d'autant que l'eſprit d'vn ieune enfant les peut plus aiſement conceuoir: Et d'autant auſſi qu'il ne porroit encor faire aucun autre profit plus certain. Mais ce ſeroit hõte à vn qui eſt deſia homme fait, de ramaſſer çà & là de beaux mots choiſis, & s'appuyer ſur quelque peu de paroles entendues d'vn chacun, & ne ſe fier qu'en ſa memoire. Il eſt ia temps qu'il s'appuye ſur ſoy-meſme. Il faut qu'il les diſe, & non point qu'il les apprenne. C'eſt choſe deshonneſte à homme deſia vieil, ou qui s'approche de la vieilleſſe, de ne ſçauoir rien que par regiſtre. Zeno a dit cela. Et toy que dis-tu? Cleanthes a dit cela. Et toy que diras-tu? Iuſqu'à quand re remueras-tu par l'aide d'autruy? Ordonne donc, & dis quelque choſe qu'on doiue grauer en la memoire. Dis quelques beaux mots de ton creu. Par ainſi ie penſe que ces gens-là, qui ne furent iamais autheurs, qui ne ſont que porte-paroles d'autruy, qui ſe nourriſſent ſous vne ombre eſtrangere, n'ont rien de genereux dans l'ame, n'ayans encor oſé rien faire deſce qu'ils auoyent par ſi long temps appris. Ils n'ont trauaillé leur memoire, que ſur les œuures d'autruy. C'eſt autre choſe ſe ſouuenir, & autre choſe ſçauoir. Se ſouuenir eſt conſeruer ce que nous auons mis dans la memoire. Au contraire le ſçauoir eſt quand quelqu'vn rend vne choſe du tout ſienne, & qu'il ne depend point d'vn regiſtre qu'il a copié, & qu'il ne regarde point ſi ſouuent vers ſon maiſtre. Zeno dit ceci, Cleanthes dit cela. Il faut qu'il y ait difference entre toy & ton liure. Iuſques à quand apprẽdras-tu? Il eſt temps d'enſeigner. Pourquoy veux-tu que i'oye ce que tu peux lire? La voix viue (dit-il) profite beaucoup. Ouy, mais non pas celle qui prend ſon honneur des paroles d'autruy, & qui eſt recitée comme par vn ioüeur de farces: ioint que ceux-ci qui ne ſont

Comme il faut conſiderer les grands perſonnages.

Et comme choiſir leur ſentences.

Inſtruction pour les enfans. & pour les gens d'aage.

C'eſt vne honte de ne ſçauoir rié que par l'aide des liures.

Se ſouuenir & ſçauoir, en quoy dif ferent.

Pauure cõdition de ceux qui apprennent touſiours d'autruy.

iamais rien d'eux-meſmes,premierement ils ne ſont que ſuiure les premiers en vne choſe,en laquelle il n'y a pas vn,qui n'ait quitté les premiers:en ſecõd lieu ils les ſuiuent en vne choſe,qui eſt encor en doute. Or il ne ſe trouuera iamais rien de nouueau, ſi nous ſommes contens de ce qui eſt deſia trouué. D'auantage celuy qui ſuit vn autre,il ne ſuit rien, il ne trouue rien,&,qui pis eſt,il ne cerche rien. Quoy donc?ne ſuiuray-ie point les traces des anciens?Ie tiendray bien les vieux chemins : mais s'il s'en trouue vn qui ſoit plus pres,ie le racouſtreray.Ceux qui ont remué cela deuant nous,ne ſont point nos maiſtres,ils ne ſont que nos guides. La verité ſe monſtre à tous , elle n'eſt point encor du tout cogneüe. Il en reſte encor beaucoup pour ceux qui viendront apres nous.

On trouue touſiours à profiter.

EPISTRE XXXIV.

Il ſe reſiouyt d'ouyr dire ce que Lucilius fait , & ce qu'il eſcrit,& ſouſtient que celuy eſt parfaictement bon,qui ne peut par aucune force,ni par aucune neceſſité deuenir meſchant.

C'eſt vn grand contentement d'auoir acheminé quelqu'vn à la vertu.

IE m'engraiſſe,ie me reſiouy, & chaſſant ma vieilleſſe, ie me rechauffe,toutes les fois que i'appren,ou parce que tu fais,ou parce que tu eſcris,cõbien (car tu as laiſſé long temps a , derriere toy le vulgaire) tu te ſurmontes toy-meſme. Si vn laboureur ſe reſiouyt de voir vn arbre qu'il a planté de ſa main, deſia preſt à porter fruict : ſi vn berger prend plaiſir de regarder la potee de ſon troupeau:ſi pas vn ne iette les yeux ſur vn ſien nourriſſon,qu'il ne luy ſẽble que la ieuneſſe de ceſtuy-là,ſoit la ſienne meſme:que penſes-tu que doiuent faire ceux qui ont nourri les eſprits , & qui voyent deſia grand, & hauteſleué ce qu'ils ont formé en ſa tendre ieuneſſe ? Ie t'aduoüe & te tien pour mien : tu es ma creature. Dés auſſi toſt que ie vis ton bon naturel,ie mis la main deſſus,ie t'exhortay,ie te donnay courage, ie ne peus prendre patience à te voir cheminer mollement : ie t'eſueillois quelquefois,comme ie fais encor maintenant. Il eſt vray qu'à ceſte heure ie donne courage à vn qui court volontiers,& qui m'en donne auſſi à moy.Qu'eſt-ce(diras-tu)que ie veux d'auantage?C'eſt beaucoup que cela.Ce n'eſt pas toutesfois ainſi des œuures de l'ame comme des autres beſongnes, où le commencement vaut beſongne à demi faicte.La plus grande partie de la bõté,c'eſt de vouloir eſtre bon.Sçais-tu qui i'appelle bon? C'eſt vn homme parfaict,en qui on ne peut rien deſirer,qu'aucune violence, & qu'aucune neceſſité ne pourroit rendre meſchãt. Ie preuoy que tu ſeras tel,ſi tu veux perſeuerer,ſi tu veux mettre peine & ſi tu taſches que toutes tes actions,& tes paroles ſe reſpondent & s'accordent enſemble , & ſoyent comme forgees à meſme coin. L'ame de celuy n'eſt pas droicte,de qui les actions ne s'accordent point.

Vne partie de la vertu conſiſte au vouloir.

EPISTRE XXXV.

La difference qu'il y a entre aimer & eſtre ami,& que pour eſtre conſtant il faut auoir auiourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier.

En quoy differe aimer & eſtre ami.

QVand ie te prie auec tant d'affection , que tu vueilles eſtudier, ie fay mes affaires:Ie veux auoir vn ami:ce qui ne me peut aduenir,que tu ne perſe-

ueres

ueres à te rendre parfaict, cõme tu as commencé. Car tu m'aimes bien maintenant, mais tu n'es pas ami. Et quoy? sont ce choses differentes? voire toutes dissemblables. Celuy qui est ami, il est certain qu'il aime, mais celuy qui aime n'est point pour cela ami. Par ainsi l'amitié est tousiours profitable, mais l'amour est quelquefois pernicieuse. Quand ce ne seroit pour autre raison, fais au moins ce profit, d'apprendre comme il faut aimer. Haste-toy donc, veu que tu peux m'apporter ce profit, & ne l'apprés pas à vn autre. I'en reçoy desia vn grand fruict, quand ie me represente que nous n'aurons qu'vn mesme cœur, & que toute la rigueur que i'ay perdue de mon aage, ie la recoureray du tien, encor qu'il ne soit guere esloigné du mien. Toutesfois ie me veux encor resiouyr de la chose presente. Car il nous viẽt bien quelque plaisir de ceux que nous aimons, encor qu'ils soyent absens, il est vray que c'est vne ioye assez petite, & qui s'esuanouyt bien tost. Mais la veüe, la presence, & conuersation a quelque volupté plus viue: mesmement quand non seulemẽt vous voyez celuy que vous desirez, mais quand vous le voyez tel que vous le desirez. Apporte moy donc ce grand present de toy-mesme; & pour te haster d'auantage, considere que ie suis vieil, & que tu es mortel. Vien donc en diligẽce vers moy, ou plustost vers toy. Profite en vertus, & sur toutes choses mets peine que tu sois constant en ce que tu veux estre. Quand tu voudras essayer, si tu as rien aduãcé, pren garde si tu veux auiourd'huy ce que tu voulois hier. Le changement de volonté donne à cognoistre, que l'esprit flotte en vn lieu, & se monstre en vn autre, comme le vent le pousse: mais ce qui est ferme & arresté ne vague point. Cela aduient parfaictement à celuy qui est du tout sage, & aucunement à celuy qui profite, & qui est desia aduancé à la sagesse. Quelle difference doncques y a-il entre ces deux? cestuy-ci s'esbranle bien quelque peu, & chancelle sans bouger de sa place, mais l'autre ne se meut aucunement.

Vraye amitié, n'auoir qu'vn cœur

Moyen de cognoistre si on a profité.

Marque d'vn esprit qui n'a point d'arrest.

Deux sages Stoiques.

EPISTRE XXXVI.

Quelque ieune homme à la persuasion de Lucilius s'estoit retiré à l'estude de la Philosophie, dequoy plusieurs le reprenoyent, comme tousiours les choses bonnes desplaisent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de mespriser ces folles reprehensions, & de perseuerer au dessein qu'il a fait. Il enseigne aussi à ne craindre point la mort.

L'homme vertueux prefere la tranquillité de son esprit aux plus grãdes dignitez: car

DOnne cœur à ton ami, pour mespriser hardiment ceux qui le tancent de s'estre retiré au repos & à l'ombre, & de s'estre desfait de son estat, & lors qu'il pouuoit deuenir encor plus grand, auoir preferé la tranquillité de son esprit à toutes autres choses. Il leur fera cognoistre de iour en iour, qu'il a biẽ fait ses besongnes. Ceux à qui l'on porte ceste enuie, ne laisseront point de passer outre. Quant aux autres, les vns seront froissez, les autres tomberõt par terre. La trop grande fortune ne donne que rompement de teste. Elle se tourmente elle-mesme, elle trouble le cerueau en mille façons: elle incite les vns à nouueaux plaisirs, ceux-ci à la tyrannie, ceux-là aux folles despenses. Elle enfle le cœur des vns, & l'ostant à d'autres, les rend effeminez & lasches. Mais il s'en trouue quelqu'vn qui la supporte bien. Ouy, mais c'est comme il porte bien son vin. Par ainsi il ne faut point que ceux-là te vueillent faire croire

Trop de prosperité donne tous les iours nouueaux tourmens. & Peu se trouuent qui la sçachent bien supporter.

Peu se trouuent qui la sçachẽt biẽ supporter.

celuy soit bien heureux, qui est assiegé d'vne grande suite d'hommes. On court vers luy comme à vn lac, lequel en fin ils tarissent & troublent. Ils l'appellent vn faineant, vn paresseux. Mais tu sçais bien qu'il y a des gens qui parlent au rebours & au contraire de la verité. Ils appelloyent cest autre biẽheureux. Et quoy? l'estoit-il? Ie ne me soucie point aussi de ce qu'il semble à quelques vns qu'il ait l'esprit trop rude & seuere. Ariston disoit, qu'il aimoit mieux vn ieune homme triste, que ioyeux & agreable à tout le monde. Car le vin deuient ordinairement bon, si venant d'estre fait il est rude & aspre: & au contraire il ne dure guere en sa bonté, s'il est doux dans la cuue. Permets qu'ils l'appellent triste, & ennemi de sa bonne fortune. Ceste tristesse se chãgera en mieux, tant plus il vieillira. Qu'il perseuere seulement de suiure la vertu, & boire son saoul dans les sciemces liberales: non point de celles dont il se faut seulement arrouser, mais de celles dont il faut entierement teindre & colorer l'ame. C'est le temps auquel il faut apprendre. Et quoy? y a-il quelque temps auquel il ne soit pas bon d'apprendre? Nenni. Mais comme il est treshonneste d'estudier en tous aages, il est honneste aussi de n'estre point enseigné en tous aages. C'est chose vilaine, c'est vne moquerie, de voir vn homme en sa vieillesse apprendre l'alphabet. Il faut acquerir cela en ieunesse, & s'en seruir en vieillesse. Tu feras donc chose qui te sera grandement profitable, si tu le rends fort homme de bien. Ce sont ces biẽfaicts-là, qu'on dit qu'il faut desirer, & qu'il faut donner. & qui sans doute, sont de la meilleure & de la premiere marque, & auſquels il y a autant de profit à les donner qu'à les receuoir. Apres tout, il ne s'en peut plus desdire, il l'a promis. Or y a il moins de deshonneur à faire banqueroute à vn creancier, qu'à vne belle esperance qu'on a de nous? pour payer ces deniers qu'on doit il ne faut au marchand que faire heureusement son voyage sur mer, & au laboureur, vne fertilité sur les champs qu'il a cõuuerts, & la faueur du Ciel. Mais ce que cestuy-ci doit, il le peut acquitter auec la seule volonté. La fortune n'a point de pouuoir sur les mœurs Il les doit disposer, & mettre peine que son ame puisse paruenir à la perfection de sa tranquillité: lors il ne sentira iamais qu'on luy ait rien osté, ni rien dõné: & demeurera touſiours en mesme estat, de quelque costé que les choses tombent. Lequel pareillement encor qu'on luy dõnast les biens que le vulgaire desire, il sera touſiours esleué par dessus ses richesses: ou si quelque mauuaise fortune luy en rauit vne partie ou entierement tout, il n'en sera point plus petit pour cela. S'il estoit nay au pays des Parthes, il auroit appris dés son enfance à bãder vn arc: Si en Allemagne estant encor ieune garçon, il se fust accoustumé de branſler vne petite pique. S'il eust vescu au temps de nos ayeulx, il eust appris de monter vn cheual, & d'aller frapper l'ennemi de pres. C'est ce que la discipline de son pays apprend & commande à vn chacun. A quoy donc faut il que cestuy-ci pense à vne chose qui sert & approfite contre toutes sortes d'armes, & contre toutes sortes d'ennemis: c'est de mespriser la mort. Pas vn ne doute, qu'elle n'ait quelque chose de terrible en elle, & qu'elle n'espouuante nos ames, que nature a formees en l'amour d'elle-mesme. Il ne luy seroit pas besoin de s'appreſter & de s'aigrir à ce que l'instinct naturel nous pousse volontiers comme toutes personnes sont apprises à leur cõseruation. Pas vn n'apprend, s'il y estoit quelque iour forcé, de se seoir à son aise & mollement sur des roses: Mais il s'endurcit bien à cela, que la gehenne & les tourmens ne luy puissent rien faire dire contre sa foy, & s'il en est besoin, que tous debout,

Comparaison d'vn esprit triste auec vn vin rude.

Le deuoir des ieunes c'est d'apprẽdre pour pratiquer en vieillesse.

Profit qui reuient de la Philosophie.

C'est qu'elle destourne les apprehẽsions de la mort.

On n'a que faire d'apprendre à pouuoir viure en delices.

bout & quelquefois blessé, il passe la nuict entiere sãs dormir sur le bord des trãchees & sãs oser s'appuyer seulemẽt sur son iauelot: parce que le sommeil surprend bien souuent ceux qui se soustiennent sur quelque appuy. La mort ne traine auec elle aucune incommodité. Car il faudroit qu'il y eust quelque chose à laquelle elle portast incommodité. Mais si tu as si grand desir d'vne plus longue vie, souuienne-toy que rien de ce qui se desrobe à nos yeux, rien de ce qui se cache dans le sein de la nature, (d'où il estoit sorty, & d'où il en sortira encor bien-tost apres) ne se cõsumera. Ces choses-là cessent seulemẽt, & ne perissent point. Et ceste mort que nous craignons tant, que nous refuyons tant, ne fait qu'vne intermission de vie, & ne l'oste pas. Il viendra vn iour qui nous remettra encor à la lumiere de ce monde. Laquelle plusieurs refuseroient, si elle ne nous y remettoit auec vn oubly d'y auoir iamais esté. Mais i'enseigneray plus soigneusement apres que tout ce qui semble perir, ne fait que se changer. Celuy qui doit vn iour reuenir, ne doit pas partir auec regret. Prẽds garde au cerne que font toutes choses qui retournẽt dãs elles-mesmes, tu verras que rien ne s'esteint en ce mõde, mais que tout descend & remõte à son tour. L'esté s'en va: mais l'annee apres le rameine. L'hyuer passe, il reuiendra dans quelque mois. La nuict enseuelit la clarté du Soleil, mais le iour la chassera bien tost. Tout ce que la course des estoilles aura outrepassé, elle le reprendra. Vne partie du Ciel s'esleue incessamment, & l'autre se couche. En fin i'acheueray ce discours, mais que i'aye encor dit ce mot, que les enfans, que les ieunes garçons, & ceux qui ont perdu l'entendement, ne redoutent point la mort: & que c'est chose tres-vilaine, si la raison ne nous peut apporter l'asseurance à laquelle la folie nous ameine.

Cõre ceux qui desirent viure longuement. La mort n'est qu'vne intermissiõ de vie: &

Toutes choses sont subiettes à vne perpetuelle vicissitude.

Les enfans, les ieunes & les fols font hõte à ceux qui craignẽt la mort.

EPISTRE XXXVII.

La folie est subiette à beaucoup de passions cruelles & seruiles: & la sagesse les chasse bien loin. Si tu veux rendre toutes choses subiettes à toy il te faut assuiettir à la raison.

LE lien le plus fort qui te tient attaché pour rendre ton ame toute bonne, c'est que tu as promis d'estre homme de bien. On t'a demãdé si tu le voulois estre, tu l'as iuré solennellement. Celuy te trompe qui dira que la guerre soit vne chose douce & sans peine. Ie ne veux pas que tu sois trompé. Les paroles de ce tant honneste serment, & celles de ceste autre qui est si vilain, sont toutes semblables, d'estre bruslé, d'estre tué à coups de foüets & d'espees. On fait iurer ceux qui se loüent pour mener les mains aux combats à outrance sur l'arene du theatre, qui mangent & boiuent ce qu'ils doiuent rendre bien-tost apres auec leur sang, d'ẽdurer tout cela encor en despit d'eux. Mais le serment qu'on desire de toy, n'est que pour souffrir de ta franche & libre volonté. Ceux-là peuuẽt baisser les armes pour essayer si le peuple aura pitié d'eux, & s'il leur voudra sauuer la vie: Mais tu ne les pourras point mettre bas, ni demander grace. Il faut que tu meures debout, & sans estre vaincu. Que sert-il aussi de gagner quelque peu de iours ou d'ãnees? Nous naissons auec ceste conditiõ, qu'on ne nous peut sauuer la vie. Comment donc m'acquitteray-ie en ce combat? Tu ne peux point euiter les necessitez, mais tu les peux bien surmonter. Il te faut tracer vn chemin, la Philosophie le fera. Retire-toy à elle si tu te veux sauuer, si tu veux viure en asseurãce, & si tu veux estre heureux.

C'est vne grande obligation, promettre d'estre homme de bien.

La Philosophie apprẽd le chemin de paruenir à vraye liberté.

Et ce que i'estime encor pour vn plus grand bien, si tu veux estre libre, tu ne le peux estre autrement. La folie au contraire est chose vile, mesprisee, deshonneste, seruile, & subiecte à beaucoup de cruelles passions. Et toutesfois la sagesse, qui est la seule liberté, chassera loin de toy tous ces maistres imperieux, qui te commandent si superbement, quelquesfois l'vn apres l'autre, & quelquesfois tous ensemble. Il n'y a qu'vn chemin pour aller deuers elle: il est tout droict, tu ne le sçaurois faillir. Marche d'vn pas certain & asseuré. Si tu veux que toutes choses soyent subiectes à toy, rends toy subiect à la raison. Tu pourras commander sur plusieurs, si tu permets qu'elle commande sur toy. Tu apprendras d'elle que c'est, & comment tu dois commencer. Tu ne tomberas point par rencontre sur les choses. Tu ne me sçaurois nombrer vn seul homme, qui sçache pourquoy il a commencé de vouloir ce qu'il veut. Ce n'est point par aucun conseil, c'est par hazard qu'il a heurté là. La fortune tombe aussi souuent sur nous, que nous sur la fortune. C'est vne grande honte, de n'aller point, ains d'estre pousé: & s'estonnant aussi tost au milieu d'vne tempeste d'affaires, demander, Ho Dieu, comment suis-ie venu ici?

Pour ce faire il faut auoir la raison pour guide.

EPISTRE XXXVIII.

Que ceux qui ne sentent aucun soulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. Cest argument est presque semblable à celuy de l'Epistre II.

C'Est auec raison que tu m'as prié de nous entrescrire souuent l'vn à l'autre. La parole qui entre peu à peu dans l'ame, profite grandement. Et les disputes ausquelles on s'est appresté de long temps auant, & preschees en public pour les faire ouyr à tout vn peuple, ont plus de bruit & de tumulte, & ne se reçoiuent pas si familierement. La Philosophie n'est autre chose qu'vn bon conseil. Or il n'y a pas vn qui donne conseil en criant. Toutesfois il est force aucunesfois vser (si ie le dois dire ainsi) de ces façons de preſches, & quand quelqu'vn est en doute de croire, il le faut contraindre. Mais quand il ne faut point se trauailler pour luy faire venir l'enuie d'apprendre, ains seulement pour l'apprendre: il est besoin lors de venir à ces paroles basses. Elles entrent plus facilement, elles y arrestent aussi. Il ne faut point vser de beaucoup de paroles, mais qu'elles soyent pleines d'efficace. Il les faut ietter comme vne semence: laquelle, encor bien qu'elle soit petite, si elle tombe sur quelque terre fertile, multiplie sa vertu, & ce peu qui auoit esté semé suffit pour en couurir apres plusieurs arpens de terre. La raison en fait de mesmes: si tu la consideres, elle n'est pas grande: mais elle croist & s'augmente en son ouurage. Ce sont peu de mots que l'on dit: mais si nostre ame les reçoit bien, ils prennent vigueur & montent bien haut. La nature, dis-ie, des preceptes & enseignemens est pareille aux semences. Ils profitent beaucoup, & encor qu'ils soyent dits en peu de paroles, il faut seulement qu'vne ame bien disposee les ramasse, & les attire à soy. Elle en engendrera apres plusieurs autres dans elle-mesme, & en rendra beaucoup plus qu'elle n'en aura receu.

Vn propos familier, bref, & non elaboure est plein d'efficace, & Les paroles basses sont persuasiues, & sentent la Philosophie

Et en prend des paroles comme d'vne semence.

EPISTRE

EPISTRE XXXIX.

Vn parler ordinaire est plus profitable, & sert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit sur soy. La grandeur du courage, est de mespriser les choses grandes, & suiure les mediocres.

IE me mettray dõc en deuoir de dresser auec le plus d'ornemẽt qu'il me sera possible, & par abregé, les commentaires que tu me demandes: Mais pren garde que la composition commune & ordinaire ne te fust plus profitable, que celle qu'on appelle auiourd'huy vulgairemẽt abregé. Anciẽnement quãd nous parlions bien Latin, il s'appelloit sommaire. Le langage ordinaire est plus necessaire à vn qui apprend, & l'abregé à celuy qui sçait. Car ceſtuy-là enseigne, & l'autre sert à la memoire. Mais ie t'ẽ fourniray de l'vn & de l'autre. Il ne faut point que tu m'ẽ demãdes ou l'vn ou l'autre des deux. Celuy est incogneu, qui est contraint de mener quelqu'vn qui le cognoisse. I'escriray dõc ce que tu me demandes. Mais ce sera à ma façon accoustumee. Cependant tu en as plusieurs, mais ie ne scay point si leurs liures sont bien ordonnez. Pren en tes mains l'indice des Philosophes. Cela seul, te contraindra de t'esueiller. Apres que tu auras veu combien d'hõmes ont trauaillé pour toy, il te prendra enuie d'estre mis au nombre de ceux-là. Car vne ame genereuse a cela de bon en soy, qu'elle est aisement poussee aux choses honnestes. Il n'y a homme d'excellent esprit qui se puisse plaire aux choses basses & vilaines. La beauté des choses grandes les appelle & les attire à soy. Comme la flamme monte droit en haut, & ne peut aussi peu s'abaisser & toucher la terre, cõme elle ne peut aussi s'arrester: Pareillemẽt nostre ame est tousiours en mouuemens: elle est d'autant plus remuante & actiue, qu'elle est plus ardante & impetueuse. Mais celuy est heureux qui employe ceste ardeur aux choses meilleures. Il se mettra hors de la puissance & de la tyrannie de la fortune: il vsera de temperance en ses felicitez, il rompra les aduersitez, & mespriſera ce que les autres admirent. C'est la vertu d'vne ame magnanime, de mespriser les choses grandes: & d'aimer mieux les mediocres, que les excessiues. Car celles-cy sont profitables, & les autres nuisent d'autant plus qu'elles sont superflues. C'est ainsi que les blods se couchent par vne trop grãde fertilité: c'est ainsi que les branches se rompent pour estre trop chargees des fruicts: c'est ainsi qu'vne trop grande fecondité ne peut venir à meurisson. Il en aduient ainsi aux esprits qui se perdent d'vne trop grãde felicité, les forces de laquelle ils employent non seulement pour outrager autruy, mais pour s'offenser eux-mesmes: Quel ennemy a iamais esté plus cruel & plus outrageux enuers aucũ, que leurs voluptez mesmes sont à l'endroit de quelques-vns? à la fureur & à la folle impudicité desquels, tu pourrois seulement pardonner, parce qu'ils souffrent sur eux les vilanies qu'ils ont faites. Et non sans cause ceste fureur les tourmente: car il est force que ce desordonné desir, depuis qu'il a surpassé la mesure & la reigle de nature, s'estende infiniement plus loin: Parce que le desir naturel a sa fin. mais les fols & vains desirs qui naissent d'vn appetit desreglé, n'ont aucune borne. L'vtilité mesure ce qui luy est necessaire, re, mais en quel rang mets-tu la superfluité? Certainement ils se plongent si auant dans les voluptez, qu'apres en auoir fait vne coustume, ils ne s'en peuuent plus passer: & se sont rendus les plus miserables du monde pour

Il faut à ceux qui apprennẽt, vn propos cõtrouué aux doctes vn abbregé

L'vn enseigne, & l'autre soulage la memoire.

L'ame genereuse se releue tousiours en haut à guise de la flamme.

Et neantmoins aime mieux les choses mediocres que les excessiues.

Belles comparaisons.

Les voluptez sont le plus cruel ennemy que nous ayons: &

La superfluité passe en tel desbordemẽt, que

Ce qui n'estoit que vice se tourne en habitude & mal cõme necessaire.

estre paruenus finalement en ce mal-heur, que ce dont ils se pouuoient bien passer, leur soit apres deuenu comme necessaire. Aussi ne font ils que seruir à leurs voluptez, au lieu d'en iouïr: & ce qui est le comble de tout mal, ils aiment & fauorisent leur mal. Mais le mal-heur est venu en son plus haut degré, quand les choses vilaines non seulement plaisent, mais quand on se baigne dedans: & qu'il n'y a plus aucun lieu de remede, lors que ce qui n'estoit que vice, est deuenu coustume.

EPISTRE XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiste, qui verſoit vn torrent de mots preſſez & pouſſez par force. Et apprend que la parole d'vn Philoſophe doit eſtre moderee & retenue comme ſa vie. On peut comparer le parler de ce Serapion au langage de pluſieurs qui parlent auiourd'huy au peuple, qui aiment pluſtoſt gagner quelque reputation de penſer bien dire, que d'enſeigner ceux à qui ils parlent.

Les amis s'étreuoyẽt par lettres, qui sont cõme pourtraits des absens.

IE te rends graces de ce que tu m'escris souuent. Car tu te fais voir à moy, par le seul moyen que tu peux. Ie ne reçois iamais aucune de tes lettres, que nous ne soyons tout aussi tost ensemble. Si nous prenons tant de plaisir à les voir pourtrais de nos amis absens, parce qu'ils nous refraischissent leur souuenance, & par vne consolation tiree de leur image addoucissent la tristesse que nous sentons de leur absence: de combien trouuerions-nous leurs lettres plus agreables, qui nous portent les vrayes marques & enseignes de nostre amy absent? Car la main de nostre amy grauee sur sa lettre, nous represente ce qui nous estoit si doux & agreable à nos yeux, & le nous fait comme reuoir. Tu m'escris auoir ouy le Philosophe Serapion; quand il fut venu au lieu où tu es, & qui est accoustumé de dire hastiuement vn grand nombre de paroles, lesquelles il semble ne verser point, mais plustoſt les presser, & pousser par force. Car il luy en vient en la bouche plus qu'vn seul gosier & vne seule voix n'en pourroit desployer. Ie ne puis trouuer bon cela à vn Philosophe, la prononciation duquel doit estre aussi modeste que sa vie. Certainement rien ne peut estre bien reiglé, s'il est si hasté & percipité. C'est pourquoy dans Homere ceste façon de parler esmeüe & sans intermission, qui coule dru comme neige, est donnee à l'orateur. Mais le langage gracieux, & doux comme miel coule de la bouche d'vn vieillard. Tu dois donc faire iugement que ce torrent de paroles impetueux, est plus propre à vn charlatan, qu'à celuy qui manie quelque affaire grane & d'importance, ou qui enseigne. Ie ne veux pas aussi qu'elle tombe goutte à goutte, non plus que ie veux qu'elle coure la poste. Il ne faut point qu'elle tienne les oreilles suspendues, ni qu'elle les estourdisse. Car ceste pauureté, & rareté de paroles rend l'auditeur moins attentif, par l'ennuy, qu'vne tardiueté interrompue apporte. Toutesfois on retient plus facilement ce qu'on a vn peu attendu, que ce qui vole sans s'arrester. D'auantage, quand les hommes sçauans enseignent quelques preceptes à leurs disciples, on dit que c'est par maniere de tradition: mais on ne pourroit pas bailler par tradition ce qui fuit si viste. En outre le langage duquel se sert pour enseigner la verité, doit estre simple & sãs fard, mais celuy qu'on employe enuers le peuple n'aime de verité: il ne tasche qu'à esmouuoir, & attirer à soy par violẽce les oreilles d'vne sotte populasse qui n'a point de iugemẽt, & qui se laisse

Serapion sophiste, image d'vn vain harangueur ou babillard.

La parole du Philosophe ne doit estre moins modeste que sa vie.

Le parler hastif & brusque tient du charlatan.

Mais aussi ne faut-il pas qu'il soit trop pesant ou tardif:

&

Celuy par lequel on pretend enseigner la verité, ne veut point de fard.

emport-

empotter à vn langage vehement. Mais comment pourroit ce langage bien conduire vn auditeur, s'il ne peut eſtre luy meſme bien conduit? Et qui plus eſt, ne faut-il pas que ceſte façon de parole qu'on employe pour guerir les ames, deſcende profondemẽt dans nous? Les remedes qu'on applique ne profitent point, s'ils ne demeurent longuemẽt ſur le mal. Au ſurplus, elle a beaucoup de vanité qui ne ſert de rien, elle a plus de bruit que d'effect. Il faut appaiſer ce qui m'eſpouuante, il faut brider ce qui m'eſmeut, il faut eſclaircir ce qui me trompe & deçoit, retrancher la folle deſpenſe, & chaſſer l'auarice. Quelle de ces choſes pourroit-on faire à la haſte? quel medecin voit-on qui gueriſſe les malades en paſſant? Et quoy? il n'y a pas ſeulement plaiſir d'ouyr le bruit de ces paroles desbordees, qui roulent ſans iugement: mais cõme il y a pluſieurs choſes que tu n'euſſes iamais creu ſe pouuoir faire, qu'il ſuffit de cognoiſtre pareillement c'eſt aſsez d'auoir ouy parler vne ſeule fois ceux qui ont tant de langage. Car qu'eſt-ce qu'aucun voudroit apprendre, qu'eſt-ce qu'il voudroit imiter, quel iugement voudroit-il faire de l'entendement de ceux, la parole deſquels eſt tellement eſmeue & troublee, qu'elle ne ſe peut arreſter? Tout ainſi que les pas de ceux qui courent contre bas, ne ſe peuuent retenir quand il leur plaiſt: mais ayans pris vne grande ſecouſſe, auec la peſanteur du corps, ils deſcendent plus loin qu'ils ne vouloyent: De meſme ceſte viſteſſe de parler n'a ni puiſſance ſur elle, ni rien qui ſoit bien-ſeant à la Philoſophie: laquelle doit aſſeoir grauement ſes paroles, & non pas les eſpandre, mais cheminer doucement. Et quoy? ne pourra-elle pas quelquesfois ſe hauſſer & s'eſmouuoir? Pourquoy non? Mais ce ſera ſauue la dignité de ſes mœurs laquelle ceſte trop grande & impetueuſe violẽce deſpoüille du tout. Ie trouue bon qu'elle ait de grandes forces: toutesfois moderees: que ce ſoit vne eau qui coule touſiours, mais non pas vn torrent. A grand' peine voudrois-ie permettre à vn Orateur ceſte viſteſſe de langage, qu'on ne peut retenir, qui court touſiours ſans aucune bride. Car comment pourroit vn Iuge, meſmement qui ſeroit ignorant, & nouueau à faire ſon eſtat, ſuiure la roideur de ces paroles, principalement lors, ou que ſa vaine gloire, pour ſe faire eſtimer d'auantage, ou que l'affection de ſon impetuoſité l'emportera? Il faut donc qu'il ne ſe haſte pas, & qu'il n'entaſſe point plus de paroles que les aureilles n'en pourront ſouffrir. Tu feras donc fort bien ſi tu ne vois iamais ces gens-là, qui s'eſtudient pluſtoſt à parler beaucoup, qu'à parler bien à propos. Ou ſi tu aimes mieux, lors qu'il en ſeroit beſoin, parler comme faiſoit P. Vinicius, duquel quand on demanda, de quelle façon il parloit, Aſellius reſpondit, Tardiuement. Car Geminus Varius dit: Ie ne ſçay pas pourquoy vous appellez ceſt homme eloquent: il ne peut ioindre trois mots enſemble. Mais pourquoy n'aimerois-tu pas mieux parler comme faiſoit Vinicius? Il pourroit ſuruenir quelque ſot, lequel voyant qu'il arracheroit les mots l'vn apres l'autre, comme s'il dictoit, & non comme s'il parloit, diroit ainſi: Parle, ou ne parle iamais plus. Car quant à moy, ie deſire qu'vn homme de bon iugement chaſſe loin la roideur qu'auoit Haterius, qui fut l'Orateur de ſon temps le plus renommé. Il parloit touſiours ſans crainte, il ne rompit iamais le filet de ſon oraiſon. Il n'auoit pas commencé, qu'il auoit acheué. Ie penſe toutesfois qu'il y a quelques façons de parler, qui ſont propres à quelques nations, qui ne le ſont point à d'autres. Tu permettrois bien cela aux Grecs. Quand nous eſcriuons, nous mettõs des poincts entre les mots: Et noſtre Ciceron meſmes, duquel l'eloquẽce Romaine a pris ſa naiſsãce alloit à l'amble & parloit dou-

Il doit penetrer bien auant à guiſe des bons remedes.

Auec autre efficaceque le babil precipite.

lequel

Ne tient rien de la Philoſophie, dõt les paroles ſont graues & poſees.

Et ne ſe hauſſent point par delà ſa biẽſeance.

Le parler poſé ſent ſon homme d'honneur.

Exemples.

De Vinicius trop lent.

De Haterius trop roide.

De Ciceron poſé & doux

De Fabianus facile, & non top viste.

cement. Le langage Romain se prise, s'escoute, & se presente pour estre estimé. Fabianus homme excellent en mœurs, & en son sçauoir, & ce que ie mets le dernier, en eloquence, disputoit plustost facilement, que vistement: tellement que vous eussiez dit que c'estoit vne facilité, & non point vne visteſſe. Ie la supporteray plustost en vn homme sage, que ie ne la desireray, afin que son langage sorte sans empeschement. I'aime toutesfois mieux qu'il soit vn peu retardé, que s'il couroit. Mais ie te veux faire auoir ce mal en horreur, principalement, parce que cela ne te pourroit pas aduenir, que tu n'ayes du tout perdu la hôte. Il faut que tu sois effroté, & que tu ne te puisse entendre. Car ceste course & roideur inconsideree de langage t'apportera force choses que tu voudrois reprendre. Cela (dis-ie) ne te peut aduenir qu'il ne te face rougir de honte. D'auantage, il se faut continuellement exercer à ceste façon de dire: il faut quitter le soin de toutes autres affaires pour l'employer aux paroles. Lesquelles, quand bien elles viendroient à la bouche d'elles-mesmes, & qu'elles couleroient sans aucune peine, toutesfois il les faudroit moderer. Car comme le marcher graue & modeste, est conuenable à vn homme sage, aussi est bien vn parler pesant, & qui ne soit trop hardi. En somme & pour toutes sommes, ie te commande que tu sois tardif à parler.

Le parler brusque & nõsideré iẽt de l'estonté.

L e pesant & non trop hardi, du sage.

EPISTRE XLI.

L'argument & le suiet de ceste Epistre est tout diuin. Il monstre que Dieu est pres de nous, auec nous & dedans nous. Qu'il y a vn esprit sacré logé dans nostre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faisons. Que les biens & la richesse n'est pas ce qu'on doit louer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raison.

L'homme de bien est tousiours accõpagné d'vn sainct Esprit, qui veille sur ce qui luy peut aduenir, sans lequel nul ne peut estre homme de bien, ni ne pourroit contrequarrer les assauts de fortune.

TV fais vne tres-belle chose, & qui te sera grandement profitable, si tu perseueres (comme tu m'escris) à rendre ton ame bonne. Ce seroit folie d'en faire aucune priere à Dieu, veu que tu peux gagner cela sur toy-mesme. Il ne faut point leuer les mains au Ciel, ni prier le secretain d'vn temple, qu'il nous laisse approcher des oreilles d'vne image, comme si nostre priere en deuoit estre mieux exaucee. Dieu est fort pres de toy, il est auec toy, il est dedans toy. Ie te veux bien asseurer, Lucilius, qu'il y a vn esprit sainct & sacré qui fait sa demeure dans nous, prend garde & veille sur les biens, & sur les maux qui nous aduiennent. Ceſtuy-là nous traite de la mesme façon que nous le traitons. Aucun ne peut estre homme de bien, sans Dieu. Pourroit on voir aucun homme qui se peust releuer contre la fortune, s'il n'estoit secouru de luy? C'est luy qui donne les conseils hardis & courageux: on ne peut pas cognoistre quel Dieu c'est, qui habite dans les hommes de bien. Toutefois vn Dieu y habite. Si tu entres par fortune dans vn bois espais consacré à quelque Dieu, peuplé d'arbres qui surpassét la grãdeur accoustumee de tous les autres, & où l'espesseur des branches qui se courent les vns les autres empesche qu'on ne puisse voir la clarté du Ciel: la hauteur de ceste foreſt, le secret de ce lieu, l'horreur & l'estonnement de ceste ombre, qui est si obscure, & si continue au milieu d'vne large campagne, te fait certainement croire qu'il y a quelque diuinité cachee. S'il se trouue vne profonde cauerne dãs

C'est toutesfois par vn conseil incogneu à la sagesse humaine: Comparaisons pour monstrer que Dieu habite és choses rares

des rochers pourris & rongez, pendue à demi air, en pouppe d'vne haute montagne, & que ceſt autre ſoit caué & percé profondement, non point par ouurage fait de main d'homme, mais par aucunes cauſes naturelles: ſans doute il ſaiſira ſoudain ton ame d'vne opinion de quelque religion. Nous portons pareillement veneration à la ſource & à la teſte des grandes riuieres: ſi quelque fleuue naiſt tout d'vn coup deſſous terre, tout auſſi-toſt on luy dreſſe vn autel. On adore les fontaines des eaux chaudes: Et la grande profondeur, ou la tenebreuſe obſcurité de quelques eſtangs, les ont rendus ſacrez. Mais quand tu verras vn homme, que les perils ne pourroient eſtonner, que les voluptez ne pourroient corrompre, vn homme qui s'eſtime heureux en ſes aduerſitez, qui eſt aſſeuré au milieu des tempeſtes, qui regarde les autres mortels comme d'vn lieu haut, & qui va au pair auec les Dieux, ne luy porteras-tu point reuerence? Ne diras-tu pas, C'eſt quelque choſe plus grande, & plus haute que de pouuoir croire, qu'elle ſoit ſemblable à ce petit corps, où elle eſt encloſe? Vne vertu diuine eſt deſcendue ſur ceſt homme-là. Il y a quelque puiſſãce celeſte, qui agite ceſte ame excellẽte & moderee, qui meſpriſe toutes choſes comme trop baſſes pour elle, & qui ſe moque de tout ce que nous craignons, ou que nous ſouhaittons. Certainement vne choſe ſi grande ne pourroit eſtre ſans vne diuinité. Par ainſi la meilleure partie d'elle eſt encor au lieu d'où elle eſt deſcendue. Comme les rays du Soleil s'eſtendent iuſqu'en terre, & toutesfois ils ne bougent du lieu d'où ils ſont enuoyez. Pareillement ceſte ame grande & ſaincte, qui a eſté expreſſément enuoyee çà-bas, pour nous faire cognoiſtre de plus pres les choſes diuines, elle conuerſe bien auec nous, mais elle demeure neantmoins attachee à ſon origine. Elle deſpend de là, elle regarde, & aſpire là. Cependant elle eſt parmi nous, comme la meilleure partie que nous ayons. Qu'eſt elle donc? C'eſt vne ame qui ne reluit que de ſon propre bien. Car quelle folie plus grande pourroit-on voir, que de loüer vn homme de ce qui n'eſt pas ſien? quelle faute d'entendement plus grande, que d'auoir en admiration les biens qu'on te peut oſter pour les bailler à vn autre? Les freins dorez ne ſont point vn cheual meilleur. Le lyon reluit d'vne autre façon, quand on le manie doucement auec ſa criniere luiſante comme l'or, & quand on le contraint à force de le faſcher, de ſouffrir l'ornement qu'on luy met deſſus: & d'vne autre façon quand il eſt encor heriſſé & ſauuage auec ſon naturel tout entier: Car ceſtuy-ci, qui eſt furieux & ſauuage, & tel que nature l'a fait naiſtre, qui eſt agreable auec ceſte horreur, comme de ſa propre beauté, & qui ne peut eſtre regardé ſans crainte, eſt encor plus eſtimé, que ceſt autre qui eſt couuert de clinquãt, & qui a perdu le cœur. Pas-vn ne ſe doit priſer que de ce qui eſt ſien. Nous eſtimons vne vigne ſi elle a les ſermens chargez de raiſins, ſi elle fait courber en terre de leur peſanteur l'eſchalas qui la ſouſtient. Qui ſeroit celuy, qui ne la vouluſt preferer à vne vigne qui euſt les grappes & les feüilles d'or? La propre vertu d'vne vigne, c'eſt la fertilité. Il faut par meſme raiſon loüer en l'hõme ce qui eſt ſien. Il a vn grãd nõbre de valets bien veſtus à ſon ſeruice. Il a vne belle maiſon, il ſeme beaucoup de terres, il a force deniers en banque: rien de tout cela n'eſt dedans luy, il n'eſt qu'à l'entour de luy. Il faut priſer & loüer ce qui ne luy peut eſtre oſté, ni donné. Veux-tu ſçauoir ce qui appartient proprement à l'homme? L'ame, & la raiſon parfaite dans l'ame. Car l'homme eſt vn animal raiſonnable. Son bien arriue à ſa plus grande perfection, s'il peut paruenir à ce poinct, pour lequel il eſt nay. Mais qu'eſt ce-

Notãment en l'hõme vertueux.

Duquel l'ame recherche touſiours sõ origine.

Il ne faut eſtimer en l'homme rien que l'ame & la raiſon laquelle ſeule conſtitue l'homme.

Non point les ornemẽs externes.

que la raison desire voir en luy? vne chose tres-facile, de viure selon sa nature Mais la commune folie des hommes, la rend difficile. Nous nous poussons les vns les autres aux vices. Mais comment pourroit-on ramener à vne meilleure vie, ceux que pas-vn ne retient, & que le peuple pousse & incite?

Pour lesquels il n'est pas né

EPISTRE XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn soit homme de bien : Il y en a plusieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour estre meschans, mais seulement la puissance & les moyens.

Deux sortes d'hommes de biẽ selon la doctrine des Stoiques.

CEstuy-ci t'a desia fait à croire qu'il est homme de bien. Et toutesfois il n'est pas possible qu'en si peu de temps on le puisse deuenir, ni qu'il se puisse cognoistre. Veux-tu sçauoir qui sont ceux en ce temps, que i'estime gens de bien? ceux qui sont de ce second rang. Car cest autre ne peut naistre par fortune dans cinq cens ans, qu'vne fois, comme le Phenix. Or il ne se faut esmerueiller, que dans vn si long espace de temps quelque chose grande ne se puisse engendrer. La fortune en produit souuent de moyennes, & en assez grand nombre. Mais elle fait priser d'auantage les excellentes par leur rareté. Quant à cestuy-ci, il est encor fort esloigné de la profession qu'il fait. Et s'il sçauoit que c'est qu'estre homme de bien, il ne croiroit point qu'il le fust encor, & peut-estre perdroit-il l'esperance de le pouuoir estre iamais. Ouy; mais il tient les meschans fort en mauuaise opinion. Les meschans sont bien cela aussi : & la plus grande peine de la meschanceté, c'est qu'elle desplaist à soy-mesme & aux siens. Mais il a aussi en grande haine ceux qui abusent de la puissãce & de l'authorité qu'ils ont en peu de tẽps acquise. Il en seroit de mesme, s'il auoit vn pareil pouuoir. Les vices de plusieurs demeurent cachez, parce qu'ils sont foibles, lesquels ne deuiendroient pas moins audacieux, si leurs forces leur sembloient assez grandes, que ceux qu'vne grande fortune & prosperité a fait descouurir. Ils n'ont que faute d'instrumens, & de moyens de faire sentir leur mauuaistié. C'est ainsi que sans aucun danger on manie vn serpent venimeux, quand il est roide de froid. Il n'a pas lors perdu son venin, il n'est qu'engourdi. La cruauté, l'ambition, & la folle despense de plusieurs, n'a faute que de fortune, pour n'oser entreprendre autant que les plus meschans. Tu cognoistras que leurs desirs sont pareils, si tu leur donnois la puissance qu'ils voudroient auoir. Tu te peux bien souuenir, quãd tu m'asseurois auoir toute puissance sur vn certain homme, que ie te dis, que c'estoit vn esprit volage & leger, & que tu ne le tenois point par le pied, tu n'en tenois que la plume. Mentis-ie? tu le tenois par la plume, laquelle il te laissa, & s'enfuit. Tu sçais quels ieux apres il te fit voir, & combien de choses il entreprit, qui luy fussent en fin tõbees sur la teste. Il ne preuoyoit pas que par le peril d'autruy, il bastissoit son malheur: il ne cõsideroit point la pesanteur de la charge qu'il poursuiuoit, encor qu'elle ne fut point inutile. Nous deuons dõc prẽdre garde qu'en tout ce que nous poursuiuons auec tãt d'affection & de peine, il n'y a profit aucun, ou qu'il y a plus d'incõmodité. Quelques choses sont du tout inutiles, & quelques autres ne meritent point qu'on les poursuiue. Mais nous ne perçons pas si auant pour les bien cognoistre: il semble qu'on nous dõne pour rien, ce qui couste biẽ cher. On peut cognoistre nostre bestise en ceci, que nous pensons que ce bien seul soit proprement achepté, pour lequel

La rareté des choses les fait priser.

Combien il est difficile d'estre homme de biẽ.

La meschãceté se desplaist à soy-mesme.

Plusieurs aussi ne sõt meschans, pource qu'ils n'ont pas moyen de l'estre.

Tesmoignage de l'incertitude de nostre iugement & de l'inconstãce humaine.

Entant que l'on poursuit souuẽt des choses esquelles y a plus d'incommodite que de profit.

pour lequel nous auons desbourſé de l'argent: Et toutesfois il nous ſemble, qu'vne choſe nous eſt dõnee, pour laquelle nous nous sõmes dõnez nous meſmes en prix, pour des choſes que nous ne voudrions point achepter, s'il nous en failloit bailler noſtre maiſon, ou quelque plaiſant & fertile domaine: ce ſont celles qu'auec vn extreme ſouci, auec beaucoup de dangers, auec la perte de noſtre honneur, de noſtre liberté, & du temps, nous voulons acquerir. Tellement qu'il n'y a rien dont pas-vn tienne moins de compte, que de ſoy-meſme. Faiſons au moins en tous nos conſeils, & en tous nos affaires, ce que nous auons accouſtumé de faire, quand nous entrons en la boutique d'vn marchand: ſçachons pour quel prix il nous veut laiſſer ce que nous demandons. C'eſt quelquefois vn grand prix, que de ne rien payer. Ie te pourray monſtrer pluſieurs choſes, leſquelles apres les auoir acquiſes, apres les auoir receües, nous ont raui la liberté. Nous ſerions encor à nous ſi elles n'eſtoient pas à nous. Penſe donc ſouuent en toy meſmes à ceci, quand il ſera queſtion non ſeulement de faire ton profit, mais de fuir ton dommage: Cela doit quelque iour perir, c'eſt vn bien eſtranger. Tu viuras auſſi bien à ton aiſe par ci-apres ſans cela, comme tu as veſcu iuſqu'ici. Si tu l'as eu longuement, tu le le perds apres que tu t'en es ſaoulé. Si ce n'a pas eſté longuement, tu le perds auant que tu l'ayes accouſtumé. Ouy, mais tu auras moins d'argent, tu auras auſſi moins de peine & de faſcherie. Tu auras moins de faueur & de credit: tu en auras auſſi moins d'enuieux. Regarde ſoigneuſement ces choſes qui nous paſſionnent, & nous rendent furieux, & que nous pleurons tant apres les auoir perdues. Tu cognoiſtras que la perte n'en eſt point faſcheuſe, que c'eſt la ſeule opinion de la perte. Pas-vn ne ſent ceſte perte, il ne l'a qu'en l'opinion. Celuy qui a la poſſeſſion & la ioüiſſance de ſoy, n'a rien perdu. Mais qui eſt celuy à qui ce bien aduienne, de pouuoir iouyr de ſoy?

Et que l'on fait moins d'eſtime de ſoy-meſme que de toute autre choſe.

L'apprehẽſion de la perte nous afflige plus que la perte meſme.

EPISTRE XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommee du peuple.

TV demandes comme i'ay peu ſçauoir cela, qui eſt celuy qui me peut auoir dit que tu ayes penſé ce que tu n'auois iamais deſcouuert à pas vn. C'eſt vn qui ſçait force choſes: le bruit commun. Quoy? (diras-tu) ſuis-ie ſi grand, que ie puiſſe faire leuer vn bruit parmi le peuple? Il ne faut point que tu te meſures, eu eſgard à ce lieu-ci, regarde ſeulement à celuy où tu demeures. Tout ce qui ſurpaſſe les choſes voiſines à luy, eſt grand au lieu où il les ſurpaſſe. Car la grandeur n'a point en ſoy de meſure certaine: c'eſt la cõparaiſon qui la hauſſe, ou qui la baiſſe. Vn vaiſſeau qui ſera grand ſur vne riuiere, ſera petit ſur la mer. Vn gouuernail qui ſera grand à vn nauire, ſera petit à vn autre. Tu es grand maintenant en ta prouince, encor bien que tu te meſpriſes toy-meſme. On s'enquiert là, de tout pource que tu fais, comme tu te traites, & comme tu dors. & on le ſçait ici. C'eſt quoy tu dois ſoigneuſement prendre garde à ta façon de viure. Tu te pourras eſtimer bien-heureux, quand tu viuras au veu & ſçeu de tout le mõde, & quand les parois de ta maiſon te couuriront, & ne te cacheront point: leſquelles nous pẽſons le plus ſouuẽt eſtre baſties, non point tant pour viure en aſſeurãce, que pour pouuoir pecher à couuert. Ie te diray choſe qui te ſe-

Quel profit on doit recueillir de la cõmune renommee.

La grãdeur humaine n'a point de bornes.

Mauuaise conscience aime les cachettes: au contraire. La bonne s'expose en veüe à tout le monde.

les sont nos mœurs. A grand peine trouueras-tu aucun qui vueille viure laissant la porte de sa maison ouuerte. C'est nostre conscience,& non point nostre superbe,qui nous fait tenir des portiers. Nous viuons de telle façon que nous pensons estre surpris aussi-tost que nous sommes veus. Mais que sert-il de se cacher,& de fuyr les yeux & les oreilles des hommes? Vne bonne conscience est bien aise que tout le monde la voye. Mais la mauuaise,dans vn desert mesmes, vit tousiours en trouble & en defiance. Si ce que tu fais est honneste,vn chacun le doit sçauoir: s'il est vilain,que sert-il que pas-vn ne le sçache,puis que tu le sçais? O que tu es miserable, si tu n'as honte d'vn tel tesmoin.

EPISTRE XLIIII.

De l'origine de la vraye Noblesse,& qu'elle s'acquiert par la Vertu & par la Philosophie.

A tort se plaint-on de nature& de fortune.

TV te fais derechef fort petit,& de bas lieu en parlant à moy. Tu dis que la nature t'a premierement fait grand tort,& la fortune apres, combien qu'il soit en ton pouuoir te tirer hors de la troupe du vulgaire & t'esleuer en la plus haute felicité,que les hommes puissent auoir. S'il y a quelque autre chose de bon en la Philosophie,c'est cela,qu'elle ne regarde point de quelle race on est extraict. Si l'on veut auoir esgard à la premiere origine,les hommes sont tous descendus des Dieux.Tu es gentil-homme Romain: ton bel esprit t'a conduit à ce degré d'honneur. Et toutesfois les quatorze rangs destinez au theatre pour les cheualiers,sont clos à plusieurs. Le Senat ne reçoit pas tout le monde. Les armes mesmes choisissent auec vn grand rebut,ceux qu'elles reçoiuent,pour souffrir les trauaux, & les dangers de la guerre. La bonté de l'ame s'estend sur tous: nous sommes tous nobles pour ce poinct.La Philosophie ne reiette & ne choisit pas-vn:elle reluit sur tous. Socrates n'estoit point descendu de race de Senateurs. Cleanthes puisoit de l'eau,& se loüoit pour arrouser vn meschant iardin. Plato n'estoit pas noble quand la Philosophie le reçeut:ce fut elle qui l'annoblit.Pourquoy pers-tu l'esperance de te pouuoir rẽdre pareil à eux? Ces hõmes-là sont tes ayeulx, si tu te mõstres digne d'eux Et tu te pourras monstrer tel, si tu te persuades incontinẽt, que pas vn ne te peut surmonter de noblesse. Tous les hommes ont pareil nombre d'ayeulx,que nous en auons eu deuant nous. Il n'y a pas-vn duquel la naissance ne soit hors la memoire des hommes. Plato soustient qu'il n'y a Roy,qui ne tire son origine d'vn esclaue,& les esclaue de Rois. Vne longue diuersité de races a meslé tout cela, & la fortune a renuersé tout dessus dessous. Qui sera doncques noble? Celuy qui de sa nature est bien disposé à la vertu,il ne faut regarder que cela. Autrement si tu me renuoyes à l'ancienneté,il n'y aura pas-vn qui ne descende d'vne race, deuant laquelle rien ne fut. Depuis la naissance du monde iusqu'au temps où nous sommes,vne entresuitte diuerse nous a conduits, tantost par des races nobles, & tantost par des roturieres. Les images enfumees, qui rẽplissent l'entree & la basse court d'vne maison,ne rendent point les hommes nobles. Nous ne pouuons nous attribuer la gloire de ceux qui ont vescu par le passé: & ce qui a esté deuant nous,n'est pas nostre. C'est l'ame qui nous rend nobles: c'est l'ame qui peut nonobstant la condition de sa naissance,s'esleuer contre la fortune. Pren le cas que tu ne sois point gentilhomme Romain, & que tu sois affranchi: tu peux

Chacun a dequoy se contenter en sa condition.

La vraye noblesse, c'est la Philosophie.

Nõ la race, mais l'ame annoblit. &

peux gaigner encor ceſt aduantage, que tu ſeras ſeul libre entre ceux qui sõt noblement nais. Comment cela? diras-tu. Si tu ſais difference des choſes bonnes d'auec les mauuaiſes, non point par l'opinion du peuple. Il ne faut conſiderer d'où c'eſt qu'elles viennent, mais où c'eſt qu'elles vont. S'il y a rien qui puiſſe rendre la vie des hõmes heureuſe, il ſe peut à bon droit appeller bien: car il ne peut eſtre corrompu ni conuerti en mal. Qu'eſt-ce donc en quoy l'on faut? C'eſt qu'vn chacun deſire vne vie heureuſe, & n'a que les inſtrumẽs au lieu d'elle, & que quand il la ſuit, c'eſt lors qu'il s'en recule. Car iaçoit que la perfection de la vie heureuſe ſoit vne ferme tranquillité & aſſeurance qui ne s'esbranſle iamais, toutesfois ils ne cerchent qu'occaſions de ſoucis, & de rompement de teſte, & ne portent point ſeulement leur charge par le chemin d'vne vie tres-dãgereuſe, mais ils la trainent auec peine. C'eſt pourquoy il s'eſloignent d'auantage de la fin de ce qu'ils deſirent, & que tant plus ils prennent de peine, d'autant plus ils s'empeſchent: ils reculent en arriere. Il en aduient ainſi à ceux qui cheminent viſte dans vn labyrinthe: car la viſteſſe meſme les enfonce, & les embroüille d'auantage.

Telroturies peutmeſme eſtre ſeul libre entre les nobles.

Erreur cõmune en la recerche de la vie heureuſe.

EPISTRE LXV.

Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de liures, mais de bons: & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas recercher les choſes ſubtiles, ains ſeulement les vtiles & profitables.

TV te plains qu'il y a grande faute de liures au lieu où tu es. Il ne ſert de rien, que tu en ayes beaucoup, pourueu que tu en ayes de bons. La lecture d'vn autheur certain eſt profitable: la diuerſité ne donne que plaiſir. Celuy qui veut arriuer au lieu où il va, ne doit point tenir diuers chemins, il n'ẽ doit ſuyure qu'vn ſeul: autrement ce n'eſt point cheminer, c'eſt pluſtoſt s'eſgarer & ſe fouruoyer. I'aymeroy mieux, dis-tu, qu'on me donnaſt des liures, que du conſeil. De ma part ie ſuis tout preſt de t'enuoyer tous ceux que i'ay, & de foüiller tout mon eſtude. Ie me tranſporterois moy-meſme deuers toy ſi ie pouuois: & ſi ie n'eſperois que tu fuſſes bien toſt à la fin de ta charge, i'euſſe entrepris ce voyage nonobſtant ma vieilleſſe: ſans que les dangers de Charybde & Scylla, & les fables qu'on racõte de ceſte mer, euſſent peu m'en deſtourner. Ie n'euſſe entrepris ſeulement d'y aller dans vn vaiſſeau, ie l'euſſe pluſtoſt paſſé à nage pour auoir ce bien de t'embraſſer, & y eſtant preſent, cognoiſtre, & iuger combien le courage t'eſtoit creu. Au reſte, encor que tu deſires que ie t'enuoye mes liures, ie ne m'eſtime point pour cela plus eloquent, que ie ne m'eſtimerois beau, ſi tu me demandois mon pourtraict. Ie ſçay que c'eſt plus d'amitié, que tu me portes, que de iugemẽt. Et ſi tu le fais par iugemẽt, c'eſt l'amitié qui te trõpe ainſi. Mais tous tels qu'ils ſont, ie te prie les lire cõme ſi i'eſtois encor apres à cercher la verité: ou ne la ſçachãt point, la cerchãt opiniaſtremẽt. Car ie ne me ſuis aſſerui à pas-vn, ie ne porte le nõ d'aucune ſecte: ie dõne beaucoup de creance au iugemẽt des ſçauans hommes, mais i'eſtime quelque peu le mien. Car ils ne nous ont point ſeulement laiſſé des choſes ià inuentées, ils nous en ont laiſſé à recercher: Et peut-eſtre euſſent ils trouué les plus neceſſaires, s'ils ne ſe fuſſent amuſez aux inutiles. Quelques paroles pleines de cauillation, & de tromperie, & les diſputes fines & ruſées, qui exercent en vain vn eſprit ſubtil, leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous entrelaſſons des difficultez, nous atta-

La pluralité de liures donne du plaiſir, mais peu de profit.

Nous deuons ſur tout deſirer à nos amis, de les voir croiſtre en eſprit.

Il ne ſe faut point tant, attacher au iugement des hõmes qu'on n'apporte le ſiẽ en la lecture des liures.

&

chons à vn mot vne ſignification double, & apres nous y donnons vne ſolution: Comme ſi nous n'auions que trop de loiſir de viure, & comme ſi nous ſçauions deſia comme il faut bien mourir. Il faut pluſtoſt employer toutes les forces de noſtre ame, pour apprendre que les choſes ne nous trompent, & non point les paroles. Pourquoy me veux-tu faire diſtinction de la ſimilitude des mots, pour laquelle aucun n'a iamais eſté trompé qu'en diſputant? Ce ſont les choſes qui nous trompent, apprens à les diſtinguer. Car nous prenons ſouuent le mal pour le bien. Nous ſouhaittons maintenant au contraire de ce que nous ſouhaittions tantoſt: nos deſirs ſont contraires à nos deſirs, & nos conſeils à nos conſeils. O combien la flatterie reſſemble à l'amitié. Non ſeulement elle la reſſemble : mais qui pis eſt, elle la ſurmonte, & luy met le pied deuant. Nous la receuons auec les oreilles ouuertes & fauorables: elle deſcend au profond des entrailles, elle nous plaiſt, parce qu'elle nous bleſſe. Enſeigne-moy par quel moyen ie pourroy cognoiſtre ceſte reſſemblance. Mon ennemi eſt venu deuers moy ſous le ſemblant d'vn gracieux ami. Les vices s'ecoulent dans nous, ſous le nom des vertus. La temerité ſe cache ſous le tiltre de hardieſſe. La pareſſe eſt appellee modeſtie. L'homme ſage eſt appellé coüard. Il y a grand danger que nous ſoyons trompez en ces choſes, mets-y quelque marque qui me les face cognoiſtre. Au demeurant, celui à qui l'on demande s'il a des cornes, n'eſt pas ſi fol d'aller taſter ſon front, ni encore ſi ſot, & ſi deſpourueu d'entendement, qu'il ne ſçache bien, qu'il n'en a point. Et toutesfois auec vne ſubtile ſuitte d'argumens tu luy perſuaderas cela. Ces choſes nous trompent ſans nous faire mal, comme les gobelets, & les balotes d'vn bateleur, où nous prenons toutesfois plaiſir d'eſtre trompez: Fay que ie puiſſe comprendre comment cela ſe fait, parce que i'en ay perdu l'vſage. Ie dis le meſmes de ces cauillations: car de quel autre nom puis-ie appeller telles ſophiſtiqueries? Elles ne portent aucun dommage à celuy qui les ignore, ni aucun profit à celuy qui les ſçait. Si tu veux donc diſſoudre l'ambiguité des paroles, apprens-nous ceci: que celuy que le peuple appelle heureux, ſur qui tãt de richeſſes ſe ſont aſſemblees, ne l'eſt point Mais c'eſt celuy qui a tous ſon bien dans ſon ame, qui a le courage grand, & haut eſleué, & qui foule aux pieds ce que les autres admirẽt: qui ne peut voir aucun, auec qui il vouluſt eſtre changé: qui eſtime & priſe vn homme de la ſeule partie qu'il eſt homme: qui n'a point d'autre precepteur que la nature, qui ſe conforme à ſes loix, & vit comme elle le commande: à qui nulle puiſſance ne pourroit faire perdre ſes biens: qui fait ſon profit du mal comme du bien: qui eſt certain, & reſolu en ſes iugemens: qui ne s'esbranle, ne s'effraye de rien: qui peut bien s'eſmouuoir de quelque violence, mais non pas ſe troubler: lequel la fortune iettant de toute ſa puiſſance contre luy les traicts les plus dommageables & pernicieux qu'elle a, peut ſeulement poindre, & non pas bleſſer, & encor cela peu ſouuent. Car tous ſes autres traicts, deſquels les hommes ſont combatus ſautellent çà & là comme vn greſle menue, laquelle tombant ſur les toicts, crachette ſans faire mal à ceux qui ſont dans les maiſons, & ſe fond auſſi toſt. Mais pourquoi m'amuſes-tu ſi longuement en ceſte ſorte d'argument, que tu appelles toi-meſmes *pſeudsmenon*, c'eſt à dire menteur: duquel on compoſe tant de liures? Mais voici toute ma vie qui me paiſt de menterie: reprens-là, & ſi tu es ſi ſubtil, ramene-la au poinct de la verité. Elle penſe que la plus grande partie des choſes ſuperflues dont elle ſe peut paſſer, luy ſoyent neceſſaire : Et

S'attacher à la ſubſtãce des choſes, non point aux mots.

Deſquels la reſſemblance eſt malaiſee à cognoiſtre.

Subtilitez ſophiſtiques à quoy reſſemblent

Quel eſt l'homme vrayement heureux contre l'opinion.

celle

celle encor qui n'eſt pas ſurperfluë, n'a point la puiſſance de rendre vn hõme heureux & bien fortuné. Car s'il y a quelque choſe qui ſoit neceſſaire, elle ne merite point pour cela d'eſtre incontinent appellee bien. Mais nous ravalons trop le nom du bien, ſi nous le donnons au pain, aux gateaux, & aux autres choſes ſans leſquelles on ne peut viure. Ce qui eſt bien eſt pareillement neceſſaire: mais ce qui eſt neceſſaire, n'eſt point pour cela bien. Car il y a beaucoup de choſes neceſſaires, qui ſont de fort petite valeur. Il n'y a pas vn qui cognoiſſe ſi peu la dignité du bien, qui le vouluſt rabaiſſer aux choſes qui nous ſont beſoin pour viure du iour au lendemain. Quoy donc? ne voudrois-tu pas employer pluſtoſt la peine, pour faire entendre à tout le monde, qu'on deſpend vne grande partie du temps à chercher des choſes ſuperfluës, & que pluſieurs ont paſſé toute leur vie, ſeulement à chercher les inſtrumens de leur vie? Remarque-les tous l'vn apres l'autre, & apres conſidere-les tous enſemble: Il n'y en a point vn ſeul, de qui la vie ne penſe au lendemain. Quel mal y a-il en cela? diras-tu. Infiny. Car ils ne viuent point cependant, ils penſent comme ils deuront viure, ils remettent tout à l'aduenir. Encor que nous y prinſſions garde de bien pres, la vie nous laiſſeroit derriere. Mais pendant que nous vſons d'attentes, & de remiſes, elle court & paſſe comme ſur choſe qui n'eſt pas ſienne, & periſſant tous les iours, elle finit au dernier. Mais afin que la preſente n'excede la longueur d'vne lettre, qui ne doit du tout emplir la main gauche de celuy qui la lit, ie remettray ceſte diſpute à vn autre iour, contre les Dialecticiens, qui me ſemblẽt trop ſubtils, & ne ſe ſoucier ſeulement que de former ainſi leurs argumens, Non ceci, mais cela.

Que c'eſt qu'il faut proprement appeller bien.

Vanité des hõmes qui remettent au lendemain les affaires.

EPISTRE XLVI.

Il loue vn liure compoſé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé.

I'Ay receu ton liure que tu m'auois promis, lequel i'ay ouuert pour le lire apres à mõ loiſir, ne faiſãt eſtat ſeulemẽt que de le gouſter. Mais il m'a tellement pleu, qu'il m'a mené plus loin. Tu peux cognoiſtre par là ſi le langage en eſtoit beau. Il m'a ſemblé fort court: encor qu'il ne fuſt de mon temps, ni du tiẽ, & que du premier rencõtre il ſemblaſt eſtre de Tite-Liue, ou d'Epicurus. Au reſte, il me retint & me rauit auec vne ſi grande douceur, que sãs pouuoir attẽdre d'auãtage, ie l'acheuay entieremẽt de lire. Le Soleil me cõuloit, la faim me preſſoit, & les nuées me menaçoient: toutesfois ie l'auallay tout. Il ne m'a pas ſeulement donné du plaiſir, il m'a infiniement reſiouy. Mais quel eſprit auoit-il? quel courage? Ie dirois encor, quelle ardeur impetueuſe, s'il ſe fuſt arreſté, s'il ſe fuſt quelque peu apres rehauſſé. Ce n'eſtoit point impetuoſité, c'eſtoit vn ordre & vne teneur bien reiglee, c'eſtoit vne compoſition d'vn homme conſtant & ſainct. Toutesfois la douceur & la bonne grace y eſtoit entremeſlee à ſon temps. Tu es du tout grand & droict. Ie deſire que tu t'entretiennes en ceſte façon, & que tu chemines ainſi. Ie cognois que la matiere y a beaucoup aidé. C'eſt pourquoy il en faut choiſir qui ſoit fertile, qui ſoit digne de l'eſprit, & qui le puiſſe eſueiller. Ie t'eſcriray encor plus particulieremẽt de tõ liure, apres que ie l'auray repaſſé par mes mains: car ie n'en pourrois faire maintenant vn iugement aſſeuré: ce n'eſt que comme ſi ie l'auois ouy, & non pas comme ſi ie l'auois leu. Permets que ie le puiſſe eſpluſ-

Il y a du plaiſir à lire de bons liures, & quelle matiere il conuiẽt choiſir pour en faire de tels.

Stile louable és autheurs.

cher. Il ne faut point que tu craignes. Tu n'orras que la verité. O que tu es bien-heureux de n'auoir rien, pourquoy aucun te vouluſt mentir de ſi loin: ſi ce n'eſt que quand l'occaſion de mentir nous eſt oſtee, nous vouluſſions mentir par vne mauuaiſe couſtume.

EPISTRE XLVII.

Il reprend la ſuperbe & la cruauté de quelques-vns enuers leurs eſclaues & ſeruiteurs, & loue Lucilius de ce qu'il vit familierement auec les ſiens.

Vn maiſtre notamment ſage & docte doit eſtre affable & gracieux à ſes ſeruiteurs, de quelque cõditiõ qu'ils ſoient.

I'Ay pris grand plaiſir d'entendre par ceux que tu enuoyes deuers nous, cõbien tu vis familierement auec tes eſclaues. Cela eſt digne de ta ſageſſe, cela eſt bien ſeant à ton ſçauoir. Quoy? ſont-ce des eſclaues? ce ſont hommes. Sont-ce des ſeruiteurs? ils ſont pluſtoſt nos compagnõs. Sont-ce des eſclaues? ils ſont pluſtoſt nos bien-humbles amis. Sont-ce des eſclaues? ce ſont pluſtoſt nos compagnons du ſeruage, ſi tu veux penſer que la fortune a meſme pouuoir ſur nous qu'elle a eu ſur eux. C'eſt pourquoy ie me moque de ceux qui prennent à des-honneur de manger auec leur ſeruiteur. Pourquoy cela? Si ce n'eſtoit que par vne trop ſuperbe couſtume il faut qu'vne grande trouppe de ſeruiteurs demeurẽt debout à l'entour de leur maiſtre, cependant qu'il ſoupe. Il mange plus que ſon eſtomach n'en peut porter, il charge d'vne grande auidité ſon ventre trop enflé, qui ne luy ſert deſia plus de ventre, pour ietter dehors la viande auec plus de peine, qu'il n'auoit eu à la fourrer dedans. Cependant ces miſerables eſclaues n'oſeroient auoir remuë les léures, non point ſeulement pour dire vn mot. On fait taire à coups de baſtons tous ceux qui font bruit: ſi la toux, l'eſternuement, le ſanglot par fortune leur eſchappe, cela meſme n'eſt point exempt de coups de foüets. S'ils rompent le ſilence d'vne ſeule parole, ils en ſont rigoureuſement chaſtiez. Ils paſſent la nuict entiere tout debout ſans manger, ſans parler, d'où il aduient que ceux à qui il eſt defendu de parler deuant leur maiſtre, parlẽt mal de leur maiſtre. Au cõtraire, ceux qui parloient non ſeulement deuant leur maiſtre, mais auec eux, & auſquels on n'auoit point couſu la bouche, eſtoient preſts à toutes heures d'eſtendre le col pour leur ſauuer la vie, & de receuoir ſur leur teſte, le peril qui menaçoit celle de leur maiſtre: Ils parloient au milieu des banquets, & ſe taiſoient ſur la gehenne. D'auãtage on dit vn prouerbe qui n'eſt pas moins arrogant, qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'eſclaues. Nous ne les auõs pas pour ennemis, nous les faiſons tels. Ie ne parle point cependant de beaucoup d'autres cruautez & traictemẽs inhumains: ni de ce que nous ne nous ſeruõs point d'eux cõme d'hommes, mais pluſtoſt cõme de beſtes: & que quand nous ſommes aſſis pour ſoupper, l'vn torche les crachats, l'autre amaſſe ſous les tables les reliques de ceux que ſe ſont enyurez: l'vn tranche le gibier chetement achepté, & d'vne main bien apprinſe, qu'il fait courir ſur les poictrines & les cuiſſes, ſans faillir iamais ſon coup les met habilement en pieces. Miſerable qui ne vit qu'à ce ſeul meſtier, & à decoupper la vollaille: ſi celuy qui t'enſeigne à cela pour ſa volupté, n'eſtoit encor plus miſerable que celuy qui l'apprend par neceſſité. Vn autre qui luy ſert d'eſchanſõ, richemẽt veſtu d'accouſtremẽt de femme, combat contre ſon aage. Et ſur le poinct que ſa ieuneſſe paſſe, on la retarde le plus qu'on peut. Incontinent apres on l'habille

Miſerable condition des ſeruiteurs, dont les maiſtres ſõt diſſolus, ſuperbes, inſolens, ignorans, &

Fidelité de ceux qu'on traitte benignement.

Inuectiue continuee contre les maiſtres glorieux & infames.

habille en soldat: & luy ayant arraché le poil, l'ayãt pinseté & pelé du tout, il est contraint de veiller toute la nuict, laquelle il despard à l'yurongnerie, & à la paillardise de son maistre: luy seruant d'estalon dans sa chambre, & de page à la table. Cest autre miserable, qui a la charge de cõtreroller ceux qu'on a cõuiez, demeure pareillemẽt debout toute la nuict, & attẽd pour remarquer qui seront ceux qui auront mieux flaté son maistre, qui auront mangé ou parlé plus dissoluement, pour les rappeller encore au lendemain. Tu peux encor y adiouster les despensiers, qui ont vne subtile cognoissance du goust de leur maistre, qui sçauent quelle viande il trouue meilleure, & celle qui luy est plus agreable à voir, quels mets nouueaux luy pourroient aiguiser l'appetit, s'ils se trouue degousté, & qu'est-ce qui luy pourroit esueiller l'estomach pour en estre desia trop saoul, ou qu'il auroit enuie de manger ce iour-là. C'est auec ceux-là, qu'il se desdaigne de manger: il penseroit diminuer quelque chose de sa maiesté, s'il faisoit asseoir à la table vn de ses seruiteurs. Mais plaise aux Dieux de les mieux conseiller, puis que des esclaues ils en font leurs maistres. I'ay veu demeurer tout debout deuant la porte de Callistus, celuy qui auoit esté auparauant son maistre, celuy dis-ie qui luy auoit fait mettre l'escriteau dessus luy, & qui l'auoit exposé en vente parmi ses autres esclaues, dont il faisoit rebut, estre chassé dehors, pour en laisser entrer d'autres. Cest esclaue qu'on auoit ietté dans le premier troupeau, sur lequel le crieur public cõmence d'essayer sa voix, luy rendit bien la pareille: il se moqua bien de luy à son tour, & ne l'estima pas digne d'estre receu seulemẽt dãs sa maison. Le maistre vendit Callistus: mais cõbien peu de choses a vẽdu Callistus à son maistre? Si tu y veux bien penser, ne verras-tu pas que celuy que tu appelles son esclaue, prend son origine d'vne mesme semence que toy, ioüit du mesme Ciel, respire le mesme air, vit, & meurt de mesme façon que toy? Tu le peux aussi bien voir quelque iour libre, comme il te peut voir esclaue. Durant les mal-heurs qui aduindrent au temps de Marius, combien vit-on de citoyens nais de grand & honorable lieu, qui pensoient par le moyen & l'honneur des armes estre faits Senateurs, tomber en vne miserable fortune? Elle en fit l'vn berger, & l'autre gardien d'vne pauure loge. Va donc à ceste heure, & mesprise vn homme reduit à la mesme fortune, en laquelle tu peux, en le mesprisant, tomber toy-mesmes. Ie ne me veux pas ietter sur vn grand discours, & disputer cõme on se doit seruir des esclaues, enuers lesquels nous sommes trop excessiuemẽt superbes, cruels, & outrageux. Toutesfois voici en somme la fin de ce que ie veux enseigner: vis de la mesme sorte auec ton inferieur, que tu voudrois que tõ superieur vesquist auec toy. Toutes les heures que tu penseras, cõbien tu as de pouuoir sur ton serf, souuienne-toy aussi que ton seigneur a pareil pouuoir sur toy. Mais, diras-tu, ie n'ay point de maistre. Tu es encor d'assez bon aage: peut estre en auras-tu quelque iour. Ne sçais-tu pas en quel temps Hecuba commença d'estre en seruage, en quel Crœsus, en quel la mere de Darius, en quel Platõ, & en quel Diogenes? vis gracieusemẽt auec ton seruiteur. Reçois-le doucement à parler auec toy, à te conseiller, & à manger auec toy. Sur ce poinct ici toute la bande de ces hommes delicats criera contre moy, qu'il n'y a rien plus lasche, rien plus vilain que cela. Mais ie prendray tous ces galans sur le faict, ie les trouueray baisans les mains des esclaues d'autruy. Ne voyez vous pas encore ceci, comme les anciẽs ont voulu deschargẽr les maistres de toute enuie, & les esclaues de tous outrages? Ils nommoient les maistres, peres de famille, (& ce qui dure encore entre

Exemple cõtraire de Claude Cesar, qui de son valet fit son maistre.

La vicissitude des choses humaines deuroit retenir les maistres en modestie.

Exemples à ce propos de Hecuba. De Crœsus. De la mere de Darius. De Platon. De Diogenes.

Obiection des maistres insolens, refutee.

les ioüeurs des farces)les esclaues,ils les appelloient familiers.Ils instituerent aussi vn iour de feste, auquel non seulement ils mangeoient auec les esclaues, mais qui plus est, ils leur permettoient d'exercer tous actes honorables, ordonner & iuger dans la maison, estimans qu'elle fut comme vne petite republique. Et quoy ? feray ie asseoir à ma table tous les seruiteurs ? Nenni, non plus que toutes autres personnes libres. Tu te trompes si tu penses que i'en vueille reietter quelques-vns pour la condition du seruice moins honneste qu'ils font, comme ce muletier,ou cõme ce bouuier.Ie ne les iugeray point par les charges,& seruices qu'ils font, mais par les mœurs. Chacun se donne la façon de ses mœurs, & la fortune la sorte du seruice. Permets que les vns mangent auec toy, parce qu'ils en sont dignes : & les autres, afin qu'ils le deuiennent. Car s'il y a rien de seruile, que la conseruation sale & orde luy ait apporté,le manger auec les personnes honnestes le fera perdre. Il n'est pas besoin, Lucilius, que tu cerches les amis seulement dans le Senat ou dans le Palais.Si tu y prens bien garde,tu en pourras trouuer dans ta maison.Souuent vne belle matiere chaume à faute d'ouurier. Il te le faut essayer, il le faut experimenter. Tout ainsi que celuy seroit homme de peu d'entendement,si voulant achepter vn cheual, sans le visiter autrement,il ne regardoit que la selle,& la bride : Pareillement celuy seroit bien fol,qui voudroit estimer vn homme par la robbe,ou par la condition de sa vie,qui nous enueloppe comme vn vestement. Est-il esclaue?mais peut estre a-il l'ame libre.Est il esclaue ?Cela nuit à luy seul,& ne porte dommage à pas-vn. Monstre-m'en vn qui ne le soit. L'vn est esclaue de sa paillardise,l'autre de son auarice, l'vn de son ambition, & tous le sont de la crainte.Ie t'en nommeray vn qui fut iadis Consul,qui est à ceste heure seruiteur d'vne vieille ridee. Ie te monstreray des ieunes gentils-hommes de fort noble maison, qui sont esclaues de bateleurs & de ioüeurs de farces. Il n'est point seruitude plus vilaine que la volontaire. Parquoy il n'y a point de raison, que ces galans desdaigneux t'empeschent de te rendre plustost gracieux, & familier à l'endroit de tes seruiteurs,que superieur plein de superbe:fay qu'ils t'aiment & honorent, & non pas qu'ils te craignent. Quelqu'vn me dira maintenant que i'appelle les esclaues à la liberté, & que ie veux ietter les maistres hors de leur authorité, quand ie dis qu'il vaut mieux qu'ils aiment leur maistre, que de le craindre. Est-ce donc ainsi qu'ils le doiuent tant seulement honorer, comme feroient des vassaux ou ceux qui viennent saluer,& dõner le bon-iour aux grãds? Mais celuy qui diroit cela,auroit oublié q̃ ce qui suffit enuers Dieu,lequel se cõtente d'estre aimé & reueré, seroit trop peu enuers les maistres. L'amour ne se peut mesler auec la crainte. I'estime dõc que tu fais tres-biẽ,si tu ne veux pas estre craint de tes esclaues, & si tu aimes mieux les chastier de parole. On peut corriger beaucoup de fautes par remõstrances.Tout ce qui nous offense ne nous blesse point.Mais les trop grandes delices contraignent de venir furieux,& s'il y a chose qui ne responde à souhait, cela met en cholere. Nous prenons vn cœur aussi grand que les Roys. Car oublians la grandeur de leur puissance,& la foiblesse d'autruy,les Roys se mettẽt en vne ardente cholere, ils deuiẽnent cruels,comme si on les auoit offensez, combien que la grãdeur de leur fortune les rende asseurez cõtre toutes iniures: ils sçauent bien qu'ils ne sont pas iniuriez,mais en se plaignant ils ne cerchent qu'occasion de nuire. Ils feignent d'auoir receu iniure, pour en pouuoir faire.Ie ne te veux pas retenir plus longuement. Car tu n'as pas besoin d'exhortation

Autre obiection respõdue.

La plus sordide seruitude,c'est la volontaire.

Obiection auec sa respõse.

Trop de delices rendẽt l'homme furieux.

Les bonnes mœurs durent fermes, mais le vice est inconstant.

Les

Les bonnes mœurs ont entre autres choſes cela, qu'elles plaiſent, & durent fermes. Au contraire le vice eſt inconſtant, il change ſouuent, non pas en mieux, mais en quelqu'autre choſe.

EPISTRE XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre les amis. Il ſe mocque apres des ſophiſteries & des argumens cornus que quelques Philoſophes faiſoient au lieu d'enſeigner la vertu & la ſageſſe. Ceſte Epiſtre auoit eſté departie en deux parts, & Marc Ant. Muret les a remiſes en vne.

IE feray ci-apres reſponſe à la lettre que tu m'as eſcripte en chemin, laquelle eſt auſſi longue, que le chemin meſme qu'elle a faict. Cependant ie me veux retirer en ſecret, pour bien penſer à ce que ie te dois conſeiller. Car ſi toy-meſme, qui demandes conſeil, as longuement ſongé ſi tu le deuois demander, combien d'auantage faut-il que i'y penſe, veu qu'on demeure beaucoup plus à ſouldre vne queſtion, qu'à la propoſer? Meſmement quand ce qui t'eſt profitable, ne l'eſt pas à moy. Ie parleray encor comme fait Epicure: C'eſt que ie croy, que ce qui t'eſt profitable, l'eſt auſſi à moy: ou ie ne ſuis point ami, ſi tout ce qui te touche, & t'apparti't, ne me touche auſſi. L'amitié engẽdre entre nous vne communauté & ſocieté de toutes choſes. Pas-vn de nous ne doit ſentir ſeul vne bonne fortune, ou vne aduerſité. Nous viuons en commun. Aucun ne peut heureuſement viure, qui ne penſe qu'à ſoy, & qui veut tout conuertir à ſon profit particulier. Il faut que tu viues pour le bien d'autruy, ſi tu veux viure pour le tien. Il eſt beſoin d'entretenir ſoigneuſement & ſainctement ceſte ſocieté, qui nous meſle tous auec toutes perſonnes, & nous monſtre qu'il y a vn droict commun à tout le genre humain. Elle ſert grandement auſſi à l'entretenement de ceſte plus interieure liaiſon d'amitié. Car celuy qui aura beaucoup de choſes communes auec les autres hommes, les aura toutes auec ſes amis. I'aimerois mieux, Lucilius, que ces gens qui font tant les ſubtils, m'enſeignaſſent pluſtoſt ce que ie dois faire pour vn ami, & ce que ie dois faire pour vn autre homme, que non point en combié de ſortes eſt appellé vn ami, & comme pluſieurs ſignifications conuiennent à l'hõme. Il eſt certain que la ſageſſe & la folie vont par des chemins tout diuers: auquel veux-tu que ie me rẽde? lequel veux-tu que ie ſuiue? Vn homme tient lieu d'ami à ceſtui-ci, & ceſt ami ne tient pas lieu d'homme à ceſtuy-là. L'vn veut faire vn ami, & l'autre veut faire pour celuy qu'il a deſia faict. Tu ne fais que deſtourner les ſens aux paroles, & entrecouper les ſyllabes. Voire comme ſi ne faiſant point de tels ſubtils & cauteleux interrogatoires, ſi ne baſtiſſant vn menſonge, qui par vne fauſſe concluſion naiſtra d'vne maxime veritable, ie ne pourrois diſcerner ce que ie dois ſuiure, d'auec ce que ie dois fuir. I'ay honte de cela, & qu'en choſe ſi graue, & en noſtre vieilleſſe nous ne faiſons que nous moquer. Le rat eſt vne ſyllabe: le rat mange le formage: la ſyllabe donc mange le formage. Pren le cas maintenant que ie ne ſçache point ſoudre cela, quel danger en dois-ie craindre, quelle perte m'en doit-il aduenir? Sans doute ie dois craindre que ie ne puiſſe quelquefois prẽdre des ſyllabes dans la ſouriſſiere: ou ſi ie n'y pren garde, que mon liure ne mãge le formage. Si par fortune ceſt argument que voici n'eſtoit encor plus augu: Le

La regle d'amitié eſt qu'vn amy viue pour l'autre, & non pour ſoy ſeul.

Difference entre la ſophiſterie & la philoſophie.

Vanité des ſophiſtes deſcouuerte.

& condamnee.

rat est vne syllabe: la syllabe ne mange point de formage: le rat donc ne mange point de fromage. O sottises dignes d'enfans! Est-ce pour apprendre cela, que nous auons renfroigné les sourcils? Est-ce en apprenant cela que nostre barbe est venue si longue? Est-ce la science pour laquelle enseigner nous deuenons tristes, & pasles? Veux-tu scauoir ce que la Philosophie promet aux hommes? Conseil. La pauureté desseche cestuy-ci: cest autre est tourmenté ou de ses propres richesses, ou de celles d'autruy. L'vn a en horreur la mauuaise fortune, l'autre veut eschapper à sa trop grande prosperité: Les hommes traictent cruellement cestuy-ci, & les Dieux cestuy là. Pourquoy me viens-tu donc entretenir de ces sornettes? Il n'est plus temps de se moquer. On t'a appellé au secours des personnes miserables. Tu as promis de secourir ceux qui ont fait naufrage, ceux qui sont prisonniers & malades, qui sont necessiteux, & qui sont en danger d'auoir bien tost la teste tranchee. Où te vas-tu escarter si loin? que fais-tu? Celuy auec lequel tu te ioües ainsi, trẽble de peur. Va soulager, toy qui as plus d'eloquence, les peines de ceux qui sont sur le poinct de mourir. Tout le mõde te tend les mains. Ceux qui se sont perdus en leur façon de viure, & ceux qui sont en danger de s'y perdre, s'addressent à toy pour auoir quelque secours: ils n'ont esperance qu'en toy, ils ne pensent estre aidez que de toy. Ils te prient de les tirer de ceste tempeste: & se trouuans esgarez & fouruoyez, de leur mõstrer la claire lumiere de la verité. Dy-leur qu'est-ce que nature a faict qui nous soit necessaire, & ce dequoy nous pouuons nous passer: cõbien ses loix sont faciles, cõbien la vie est agreable & vuide de trauail d'esprit à ceux qui les suiuẽt: cõbien elle est ennuyeuse à ceux qui ont donné plus de creance à leur opinion qu'à la nature. Mais qu'est-ce qui peut retrancher les cupiditez de ces gens, qu'est-ce qui les peut temperer? Pleust à Dieu que nous fussions quittes, que ces disputes ne profitassent point. Elles nuisent. Ie te feray ouuertement cognoistre quand tu voudras, qu'vn esprit autrement bien nay, qui s'est addonné à ces argumẽs subtils, ne fait que se perdre & s'affoiblir. I'ay honte de dire quelles armes ils mettent en main, & quels moyens de se defendre ils donnent à ceux qui doiuent combattre contre la fortune. C'est par ce chemin de nature, qu'on peut paruenir au bien souuerain: & par ceste autre de la Philosophie, on n'y trouue que des exceptions trompeuses, obscures, & vilaines, qui seroiẽt indignes mesmes d'vn chiquaneur, qui est touſiours assis aux salles des plaidoyez. Car quelle autre chose faictes-vous, quand vous trompez à vostre escient celuy que vous interrogez, que luy vouloir faire croire, qu'il est vaincu & qu'il a perdu sa cause? Mais tout ainsi que le Preteur le restituëroit, pareillement la Philosophie restituera ces autres en leur entier. Pourquoy vous departez-vous de ces belles promesses, & pourquoy apres vous estre vantez auec tant de paroles enflees que vous feriez q̃ la lueur d'vne espee esbloüiroit aussi peu ma veüe, que celle de l'or, & q̃ ie mettrois sous les pieds auec vne grãde cõstance toutes ces choses que le monde desire, & celles qu'il craint: descendez-vous aux premieres lettres des Grãmairiens? Que dites-vous? Est-ce le chemin par lequel on va au Ciel? Car c'est ce que la Philosophie me promet, de me rendre pareil à Dieu. C'est ce à quoy on m'a appellé, c'est pourquoy ie suis venu: tiens-moy promesse. Retiretoy donc le plus que tu pourras, Lucilius, de ces subtiles distinctions & argumens trõpeurs des Philosophes: la bonté ne cerche q̃ les choses ouuertes & simples: & encor bié qu'il nous restast beaucoup de tẽps, si le faudroit il mesnager sagement, afin qu'il peust suffire aux choses

Vanité de la Philosophie, contre les niaiseries des sophistes.

Les disputes pour les maux, sont nuisibles.

La Philosophie remet en leur entier ceux que la sophisterie a desuoyez.

Et promet de rendre l'homme semblable à Dieu.

neces-

neceſſaires. Mais quelle folie eſt-ce maintenant, en vne ſi grande cherté de temps, vouloir apprendre des choſes inutiles, & qui ne ſeruent de rien?

EPISTRE XLIX.

Il parle de la viſteſſe du temps. Se mocque des Poetes & des Dialecticiens, & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu.

ENcore que celuy ſoit bien nonchalant & oublieux, qui ne ſe reſſouuient de ſon ami, ſi ce n'eſt lors que quelque endroit de pays le remet en memoire: ſi eſt-ce que les lieux que nous auons autrefois hantez familierement, eſueillent ſouuent l'amitié qui demeuroit enſeuelie dans noſtre ame: ils ne remettent pas dans nous vne ſouuenance du tout eſteinte, mais ils reſueillent celle qui dormoit. Ainſi que la triſteſſe de celuy qui fait deüil encor qu'elle ſoit addoucie par le temps, ſe renouuelle, s'il voit le ſeruiteur domeſtique, ou la robbe, ou la maiſon du treſpaſſé. Tu ne ſçaurois croire combien la campagne de Rome, & ſur tout la ville de Naples, lors que ie vis tes Pompeiens, me firent tout auſſi toſt reſouuenir de toy. Tu ſembles eſtre deuãt mes yeux, & principalemẽt il me ſemble que ie parts d'auec toy, & que ie te vois, retenant les larmes: & que ne pouuant reſiſter à tes affections, elles ſortent dehors malgré toy. Il me ſemble qu'il n'y a preſque riẽ que ie viens de te perdre. Car qu'eſt-ce dequoy on ne peut dire qu'il n'y a preſque rien, s'il t'en reſſouuiẽt? Il n'y a preſque rien que i'eſtois aſſis ieune garçon à l'eſchole de Sotion le Philoſophe. Il n'y a preſque rien que ie commençay à plaider les cauſes au barreau: Il n'y a preſque rien que ie perdis la volõté de plaider: Il n'y a preſque riẽ, que i'en perdis le pouuoir. La viteſſe du temps eſt infinie: elle eſt toutesfois mieux cogneüe de ceux qui iettent les yeux ſur le paſſé. Car elle trompe ceux qui ne ſongent qu'au preſent, tãt le paſſage de la fuitte precipitee du temps eſt ſoudain. Veux-tu ſçauoir la cauſe de cela? Tout le temps qui eſt paſſé, eſt tombé en vn meſme lieu: on le void tout ioint enſemble. Il eſt tout couché l'vn ſur l'autre. Et de là tout tombe en vne grande profondeur. Autremẽt auſſi les interualles ne peuuẽt pas eſtre lõgs, en vne choſe qui eſt toute courte. Ce n'eſt qu'vn poinct que nous viuons, & encor moindre qu'vn poinct. Mais tout petit qu'il eſt, Nature l'a departi, cõme ſi c'eſtoit quelque plus lõg eſpace. Elle en a faict le temps de l'enfance, vn autre de la puerilité, l'autre de l'adoleſcence, vn autre qui eſt ſur la cheute de l'adoleſcence à la vieilleſſe, & le dernier la vieilleſſe meſme. O combiẽ de degrez a-elle mis en vne eſpace ſi petite! Il n'y a gueres que ie te ſuiuis ſur ton partement, & toutesfois ce gueres là, eſt vne bonne partie de noſtre vie: la briefueté de laquelle nous pouuons penſer deuoir vn iour aduenir. Par le paſſé le temps ne me ſembloit point couler ſi viſtement, mais maintenãt ſa fuitte me ſemble eſtre incroyable: ou par ce que ie sẽs, que ie m'approche de la derniere ligne, ou par ce que i'ay cõmencé de m'apperceuoir, & de compter ma perte, & mon dõmage. Mais ce qui me faſche plus, c'eſt qu'il y a quelques-vns, qui de ce peu de tẽps qu'ils ont, (lequel ne pourroit ſeulemẽt ſuffire aux affaires neceſſaires pour ſi bien meſnagé qu'il fuſt) en deſpendent la plus grande partie en choſes inutiles. Ciceron diſoit que quand on luy redoubleroit le temps de ſa vie, il ne pourroit ſeulement lire les Poetes Lyriques, ou les liures des

Diuerſes occaſions reſueillent en nous la ſouuenance de nos amis.

Ce qu'il preuue par luy meſme.

Le temps s'eſcoule d'vne viteſſe infinie, & la vie humaine ne dure qu'vn moment encore eſt-il diuiſé en diuers aages.

En vaines ſpeculations.

Dialecticiens. Ils ſont miſerables en leurs folies. Car les Poëtes font profeſſion expreſſe de folaſtrer: & les autres ont vne ſotte opinion qu'ils peuuent porter quelque profit. Ie ne veux pas nier qu'on ne puiſſe ietter les yeux deſſus: mais ietter les yeux ſeulement, & les ſaliier de l'étree de la porte: afin que nous ne ſoyons pas trompez, & que nous penſions plus certainement iuger, s'il y a aucun bien ſecret & caché dedans. Pourquoy te romps-tu la teſte, & te trauailles tu apres ceſte queſtion, laquelle tu pourrois plus ſubtilement meſpriſer, que diſſoudre? Celuy ſeroit bien aſſeuré, il auroit bien du loiſir, qui amaſſeroit ſes plus menues hardes ſur le poinct qu'il faudroit s'en aller. Quand l'ennemi nous eſt à dos, & qu'on a commandé au ſoldat de deſloger, la neceſſité fait ruer par terre tout ce qu'on auoit amaſſé durant le repos d'vne paix. Ie n'ay point maintenant le loiſir d'eſplucher ces paroles à double ſens, ni d'eſſayer ſur elles la ſubtilité de mon eſprit.

Leſquelles il vaudroit mieux negliger que diſſoudre.

Voy quel peuple s'aſſemble, & combien de gens-darmes
Dedans ceſte cité vont aiguiſant les armes.

Il faut que i'oye ſans eſtonnement aucun, le bruit de ceſt appareil de guerre. Tout le monde pourroit iuſtement pẽſer que i'euſſe perdu le ſens, ſi lors que les perſonnes vieilles & les femmes porteroient des gros quartiers de pierres pour rẽparer les murailles: ſi lors que la ieuneſſe toute armee entre les portes de la ville, n'attendroit, ou ne demanderoit que le ſigne de faire vne ſaillie: ſi lors que l'ennemy ayant gagné les portes, ietteroit des dards dãs la ville, & que la terre trembleroit par mines & creuſemens: ie demeurois aſſis en repos ſans faire autre choſe, que propoſer ces petites queſtions: Ce que tu n'as pas perdu, tu l'as encores: tu n'as point perdu les cornes: tu as doncques des cornes: Et tels autres argumens ſemblables, dignes de ceſte folle ſubtilité. Certainement tu pourrois auec vne pareille raiſon m'eſtimer inſenſé, ſi i'employois le temps apres ces argumens. Ie ſuis deſia aſſiegé: Et quand bien ie le ſerois par vn eſtrãger, il y auroit vne muraille entre luy & moy. Mais maintenãt les dangers qui me menacent de mort, naiſſẽt dans moy-meſme. Ie n'ay point loiſir de m'amuſer apres ces folies. I'ay bien vn plus grand affaire entre mes mains. Que feray-ie? La mort me talonne, ma vie s'enfuit: appren moy quelque choſe contre cela: apporte moy quelque enſeignemẽt pour ne fuyr point la mort, & que la vie ne s'enfuye point de moy. Exhorte moy contre les choſes difficiles, appren-moy d'eſtre patient contre ce qui eſt ineuitable: fay que ie croye que la briefueté du temps a eſté aſſez longue. Appren-moy que le bon-heur de la vie ne giſt point en vn long eſpace d'annees, mais en l'vſage. Comme il ſe peut faire, voire qu'il ſe fait ſouuent, que celuy qui a longuement veſcu, n'a guerres veſcu. Dis moy quand ie voudray dormir, Peut eſtre tu ne te reſueilleras iamais. Dy apres que ie ſeray reſueillé, Peut-eſtre que tu ne dormiras iamais plus. Dy quand ie ſortiray, Peut-eſtre que tu ne retourneras iamais. Dy-moy quand ie reuiendray, Peut-eſtre que tu n'en ſortiras plus. Tu te trompes, ſi tu penſes que ce ſoit ſeulement à ceux qui ſont dans vn nauire, qu'il y ait peu de diſtance entre la vie & la mort. Ceſte diſtance eſt auſſi petite en tous lieux. La mort ne ſe monſtre pas de ſi pres en tous lieux: mais elle eſt toutesfois auſſi pres de nous en tous lieux. Chaſſe ces tenebres loing de moy: & apres tu m'enſeigneras plus facilement les preceptes auſquels ie ſuis preparé. Nature nous a faict naiſtre dociles: la raiſon qu'elle nous a donné eſt imparfaicte: mais elle peut arriuer à la perfection. Diſpute-moy de la iuſtice, de la pieté, de la ſobrieté, de l'vne & de l'autre pudicité,

Comparaiſon qui mõſtre la vanité des eſprits qui s'amuſent à des queſtiõs pleines d'vne vaine ſubtilité.

Quelles cõſiderations nous doiuẽt retenir, & quels aduertiſſemens retentir à nos oreilles.

pudicité, tant de celle qui s'abstient du corps d'autruy, que de celle qui a le soin de conseruer le sien. Si tu ne me veux pas conduire par des chemins escartez, i'arriueray plus facilement au lieu où ie veux paruenir. Parce que (comme dit ce Tragique) la verité ne demande qu'vne parole simple. C'est pourquoy il ne la faut point embroüiller. Car il n'y a rien plus indigne de ceux qui pensent aux choses hautes, que ces tromperies pleines de trop grandes subtilitez.

Ces tromperies subtilitez sont indignes de gens d'honneur.

EPISTRE L.

La faute que plusieurs font de croire que les vices qui naissent de nous, prouiennent des choses: Que les choses encor tendres se corrigent facilement: & celles qui sont enuieillies, le peuuent estre auec la peine & la diligence.

IE ne receu ta lettre que plusieurs mois apres qu'elle fut escrite. C'est pourquoy il me sembla que c'estoit peine perdue de m'enquerir auec le porteur de ce que tu faisois. Il eust eu la memoire trop bonne s'il s'en fut souuenu. Et toutesfois i'espere que tu vis desia d'vne telle façon, que ie sçay au vray, cõme tu vis en quelque lieu que tu sois. Car quelle autre chose pourrois-tu faire, que de toy-mesme te rendre tous les iours plus vertueux, & perdant les fausses opinions que tu as, tascher de cognoistre, que les vices que tu penses prouenir des choses, sont tes propres vices? Nous en attribuons quelques vns aux lieux, & aux temps. Mais en quelque lieu que nous allions, ils nous suiuront par tout. Tu sçais que Harpaste, qui estoit la folle de ma femme, m'est demeuree en la maison comme vne charge hereditaire: quant à moy ie hay infiniement ces monstres: si ie veux quelquefois passer le temps auec vn fol, il ne me le faut point aller cercher loin, ie me mocque de moy-mesme. Ceste folle perdit la veüe tout d'vn coup. Ie te conte vne chose fort difficile à croire, qui est toutesfois veritable. Elle ne pense point estre deuenue aueugle & prie incessamment son gouuerneur de la mener en quelqu'autre lieu, parce qu'elle trouue ceste maison obscure. Fais estat que nous sõmes tõbez en vn aueuglemẽt pareil q̃ celuy q̃ nous riõs en elle. Pas vn ne peut cognoistre qu'il soit auare, qu'il soit ambitieux, & toutesfois les aueugles demandent vne guide. Mais nous qui ne voulons point de guide, nous fouruoyons, & disons: Ie ne suis point ambitieux, mais on ne peut autrement viure dans Rome. Ie ne suis point grand despenseur, mais on est contraint despendre beaucoup dans la ville. Ce n'est point mon imperfection d'estre cholere. Si ie n'ay point encor arresté la façon de viure que ie dois tenir, la ieunesse en est cause. Pourquoy nous trompons nous ainsi? Nostre mal ne vient point de dehors, il est dedans nous, il s'est plõgé au fonds de nos propres entrailles. Il nous sera malaisé de guerir, puis que nous ne pensons point estre malades. Si nous ne commençons à vouloir guerir, quand sera-ce que nous aurõs chassé tant de maux, & tant de fascheuses maladies? Mais nous ne cerchons point encor de medecin qui auroit beaucoup moins de peine, s'il estoit appellé quand le vice ne commence qu'à naistre. Les esprits encor ieunes & tendres suiuroyent celuy qui leur apprendroit la vertu. Aucun ne trouue difficulté de reprendre sa nature que celuy qui l'auoit abandonnee. Nous rougissons de honte d'apprendre comme nous pourrons auoir l'ame bonne. Certainement c'est chose deshonneste, de cercher vn precepteur pour cela. Il est hors de nostre esperance, qu'vn si grand bien nous puisse aduenir par quelque influence: Mais il faut prendre peine, & à dire verité, vne peine qui n'est pas grande, si (comme i'ay

Il ne faut imputer nos vices ni aux lieux, ni aux tẽps, ains à nos propres personnes.

Lesquels nous ne pouuõs descouurir nõ plus que la folle de Seneque son aueuglement.

Le moyen de corriger vne peruerse enuieillie, c'est d'y remedier de bõne heure.

dit)nous commençons plustost à preparer nostre ame,&corriger sa mauuaistié,auparauãt qu'elle s'endurcisse, cõbié que ie ne perds point l'espẽrãce de ce qui seroit endurci.Il n'y a rien qu'vn trauail opiniastre, & vn soin assiduel & diligent ne surmõte.Tu feras reuenir les chesnes tortus à droict fil:la chaleur redresse les pieces de bois courbees. Et encor qu'elles soyent autres de naissance,nous les mettons au poinct que nous voulons. Combien donc plus aisement pourra l'ame, qui est facile à se plier & flescbir, & qui plus est obeyssante, que nulle humeur qui soit, prendre la forme qu'on voudra? Car quelle autre chose est l'ame, qu'vn vent subtil, qui se change en diuerses façons? Or tu vois que le vent est d'autant plus simple & facile, d'autant qu'il est plus subtil & desslié que nulle autre matiere. Il ne faut point,Lucilius mõ ami,que tu laisses à bien esperer de nous,encor que le vice nous ait desia saisis, & que dés long temps il ait pris possession dessus nous. L'ame bonne ne vient iamais sur aucun,deuant que la mauuaise.Nous sommes desia gagnez& subiects à cela,qu'il nous faut apprendre les vertus,& oublier les vices.Mais nous deuons auec plus de courage entreprendre d'amender nostre vie &voire d'autant plus, que la possession qui nous est donnee de ce bien,est perpetuelle,la vertu ne s'oublie iamais.Car les vices qui luy sont contraires, s'y logent comme en lieu estranger.Et c'est pourquoy on les peut chasser,& deracíner.Mais les choses qui viennent en vn lieu, qui leur est propre & naturel, elles y prennent place pour iamais.La vertu nous est comme naturelle,les vices nous sont ennemis & importuns aduersaires. Or tout ainsi que les vertus que nous auõs receiies dans nostre ame,n'en peuuent plus sortir,& que nous les pouuons facilement garder:Pareillement le premier essay d'aller deuers elles,& de les recercher,est fascheux & difficile,parce que premieremẽt c'est le propre d'vne ame foible & languissante, de craindre ce qu'elle n'a pas accoustumé. C'est pourquoy il faut contraindre & forcer l'ame pour la faire commencer. Mais bien tost apres la medecine ne semblera point amere,& nous la trouuerons agreable à mesure qu'elle nous guarira. On ne sent le plaisir des autres remedes, qu'apres la guarison, mais la Philosophie est agreable au temps mesme qu'elle guarit.

L'ame humaine ressemble aux ieunes plãtes qu'on plie cõme on veut.

Les vertus sont cõme biens naturels & se peuuẽt garder estans vne fois receues.

EPISTRE LI.

Il faut fuyr les lieux dans lesquels il y a danger que nos ames deuiennẽt effeminees & lasches: & qu'il est bon de s'addonner au trauail & à la peine pour ne tõber aux vices.

Les lieux plaisants & bien accommodez sont dãgereux: car ilsnous retiennent tellement au monde, que nousen negligeons les exercices de vertu.

CHacun fait comme il peut,Lucilius mon ami:mais au lieu où tu es maintenant,tu as ce Montgibel, mont le plus renommé qui soit en Sicile, lequel ie ne sçay pourquoy Messalla ou Valgius (car ie l'ay ainsi leu dans tous ces deux) ont appellé vnique, veu qu'il y a plusieurs autres lieux, non seulement de ceux qui sont hauts,où toutesfois cela aduient plus souuent,à cause que le feu monte touiours contre mont, mais encor de ceux qui ont la situation basse,qui iettent du feu. Quant à moy ie me contente le moins mal qu'il m'est possible,de la ville de Baia,de laquelle ie me retiray le lendemain apres que i'y fus arriué, d'autant que c'est vn lieu qu'il faut fuyr, encor qu'il soit enrichi de plusieurs beaux dons de nature, parce que la superfluité,& la folle despense sont venus loger là dedans. Et quoy? faut-il porter haine à

Ce qu'il prouue tãt par les lieux de Baia.

pas vn

pas-vn lieu que ce soit? rien moins que cela. Mais comme il y a quelque sorte de robbe, qui est mieux seante à vn homme sage, que ne seroit point vne autre: & comme il ne hait aucune espece de couleur, mais il pense qu'il y en a quelqu'vne qui est plus propre à celuy qui fait profession de la sobrieté: Pareillement il y a des pays qu'vn homme sage ou qui fait estat de suiure la sagesse, doit fuyr, comme contraires aux bonnes mœurs. Et par ceste raison quand il voudra se retirer en quelque lieu pour viure en repos d'esprit, il ne choisira iamais la ville de Canope: combien que Canope n'empesche point qu'on n'y puisse viure sobrement. Il ne choisira pas aussi la ville de Baia: parce que ces lieux ont commencé d'estre vne vraye hostellerie de vices. C'est en ces lieux que la folle despense & la dissolution se sont donnees toute liberté. C'est là où elle est plus destachee, comme si vne plus grande licence estoit deüe à ce lieu. Nous deuons choisir quelque lieu qui soit salutaire non seulement au corps, mais aux mœurs. Et tout ainsi que ie ne voudrois pas viure entre des bourreaux, aussi ne voudrois-ie pas viure parmi des cabarets & des rotisseries. Quel besoin est-il de voir des yurongnes se pourmenans sur les bords de la mer, des banquets qui se font dans les nauires, le bruit de la musique, qui remplit les lacs, & telles autres choses, par le moyen desquelles la dissolution, qui ne tient compte des loix, ne peche pas seulement, ains les met à la veüe de tout le monde? Nous deuons mettre peine de chasser le plus loin que nous pourrons, tout ce qui nous peut inciter aux vices. Il faut endurcir nostre ame, & la retirer de tous allechemens de voluptez. Les seiours de l'hyuer attiedirent toute l'ardeur d'Annibal: & la bonne chere qu'il fit en la terre de Labour, luy firent perdre ses forces, & ce cœur que les neiges & les Alpes n'auoient peu abbaisser. Il vainquit par les armes, mais il fut vaincu par les vices. Il nous faut pareillement porter les armes, & faire la guerre d'vne façon que nous n'aurons iamais ni repos ni loisir. Il faut premierement vaincre les voluptez, lesquelles comme tu vois, ont peu rauir & attirer ces esprits furieux & barbares. Si quelqu'vn se veut representer combien est grãde ceste entreprise qu'il a faicte, il iugera qu'il luy faut quitter les mignardises & delicatesses. Quel besoin ay-ie de ces estangs & de ces eaües chaudes? Quel besoin ay-ie de ces estuues, dans lesquelles nous enfermons vne vapeur seche, qui ne fait qu'extenuer, & tirer la substance des corps? Il vaut mieux que la sueur en sorte par quelque trauail. Si nous faisions ce que fit Annibal, si rompans le cours de nostre fortune, & quittãs l'entreprise de la guerre, nous ne pensions qu'à nourrir delicatement nostre corps: il n'y a pas vn qui ne nous reprochast iustement l'oisiueté, que nous suiurions hors de saison, & laquelle est tres-dangereuse, non seulement à celuy qui a desia vaincu, mais à celuy qui poursuit sa victoire. Cela nous est encor moins permis qu'à ceux qui marchent sous les enseignes de Carthage. Il y a plus de danger pour ceux qui tournent le dos, & plus encor de besongne pour ceux qui perseuerent de vaincre. C'est la fortune qui me fait la guerre. Ie ne veux pas obeyr à ses commandemens. Ie ne veux pas me courber sous son ioug: ains au contraire (& ce qu'il faut faire auec plus de vertu) ie le veux secoüer. Il ne faut pas laisser amollir nostre courage: si ie quitte les armes à la volupté, il faut aussi que ie les quitte à la douleur, au trauail, & à la pauureté. L'ambition, & la cholere voudrõt auoir pareille authorité dessus moy. Ie seray deschiré, ou plustost mis en pieces entre tãt de cruelles passiõs. La liberté m'est proposee, c'est le prix du ieu pour

&de Canope, villes desbordees

Comme par la personne d'Annibal, qui se laissa vaincre aux vices.

Il vaut mieux prẽdre plaisir au trauail, & s'accoustumer aux incõmoditez de ceste vie: car

Elles apportent beaucoup de biens & d'auantage à l'homme vertueux.

lequel il faut trauailler. Demandes-tu quelle est ceste liberté? C'est de n'estre esclaue ni subiect à chose aucune, ni à necessité, ni aux accidens de ce monde, faire teste à la fortune. Le iour qu'on me dira qu'elle a plus de pouuoir, elle ne pourra du tout rien. Sera-il dit que ie la souffre, estant en ma main de pouuoir mourir? Celuy qui se plaist à ces belles pensees, doit choisir quelque endroict sainct, où il ne se face point de folies. Ces lieux trop plaisants & recreatifs rendent les esprits effeminez : & sans doute le naturel des pays peut quelque chose pour corrompre nostre vigueur. Les cheuaux, desquels la corne des pieds s'est endurcie en des lieux secs & pierreux, ne craignent de marcher par quelque chemin que ce soit. Mais ceux qui se sont engraissez en quelques pasturages marescageux, se gastent & brisent aisément la corne. Le soldat qui est nay en vn pays aspre & rude, est plus robuste. Au cõtraire celuy qui est nay dans des villes, & dans nos maisons est plus lasche & pesant. Les mains qu'on a retirees de la charrue pour les employer aux armes, ne refusent aucun trauail. Ce mignard parfumé perd le cœur au premier combat. La discipline des lieux où l'on vit plus austerement renforce le courage, & le rend plus apte aux grandes entreprises. Scipion fit plus honnestement de passer son bannissement à L'interno, qu'en la ville de Baia. Sa ruine ne se deuoit pas coucher si doucement. Ceux mesmes ausquels tous premiers la fortune & le malheur du peuple Romain, donna les richesses de la Republique, sçauoir est C. Marius, Cn. Pompeius & Cesar bastirent bien quelques maisons aux enuirons de Baia, mais ils les mirent aux plus hauts sommets des montagnes. Cela encor sentoit plus son homme de guerre, afin que de ces lieux hauts esleuez, ils peussent voir au long & au large les campagnes qui estoient au dessous. Regarde bien quelles situations ils ont choisies, & en quels lieux ils ont dressé des edifices : regarde quels ils sont, tu iugeras que c'estoit plustost des forts, que maisons des champs. Penses-tu que Caton eust peu demeurer dans Biserte pour cõpter sur le doigt les femmes adulteres, qui passoient deuant luy se pourmenant sur la mer, & pour voir tant de sortes de gallions peints de diuerses couleurs, & les roses qui naget sur ce lac: ou pour oüir les iniures que s'entrediſoient ceux qui passoient la nuict à chanter? N'eust-il pas mieux aimé demeurer dans les tranchees, que d'auoir veillé vne seule nuict entre tels exercices? Qui est l'homme de cœur, qui n'aimast mieux qu'vne trompette luy rompist le sommeil, qu'vn accord de musique? Or c'est assez crié contre la ville de Baia, mais nous ne pourrions assez contre les vices. Ausquels ie te prie, Lucilius, faire la guerre incessamment & sans fin. Car aussi ils ne cessent & ne finisset iamais. Iette au loin ce qui te rõge le cœur, & si tu ne t'en pouuois autrement tirer, il te faudroit auec cela arracher le cœur mesme. Sur tout chasse les voluptez dehors: porte-leur autant de haine, que font les Egyptiens à vne sorte d'assassins qu'ils appellent *philetes*, c'est à dire baiseurs. Ils nous accollent pour apres nous estrangler.

Diuerses comparaisons sur ce propos.

Exemples illustres. De Scipion.

De Marius, Pompee & Cesar.

De Caton.

En somme les delices engendrent des vices, lesquels il faut soigneusemẽt contrequarrer.

EPISTRE LII.

Il y a trois sortes d'hommes qui suiuent & s'approchent de la philosophie & de la sagesse. Qu'il faut imiter, non par ceux qui s'estudient à bien & vistement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enseignent à bien viure.

Qu'est-cela,

QV'est cela, Lucilius, quand nous voulons aller en vne part, qui nous traine en vne autre, & nous rechasse au lieu d'où nous voulons partir? Qu'est ce qui combat contre nostre fantasie, & ne nous permet de rien vouloir de certain? Nous flottons entre diuers conseils. Nous ne voulons rien librement, rien parfaictement, rien constamment pour tout temps. C'est, diras-tu, vne vraye follie, à laquelle il n'y a rien de constant, ni rien qui luy puisse longuement plaire. Mais quand sera-ce, & par quel moyen que nous pourrons nous desfaire d'elle? Il n'y a pas vn qui ait assez de force de luy mesme, pour s'en retirer: Il est besoin que quelqu'vn nous tende la main & que quelqu'vn nous en tire. Epicurus dit qu'il y en a qui sont paruenus à la cognoissance de la verité sans aide de pas vn, & qu'eux mesmes se sont tracez le chemin. Il loüe grandement ceux qui ont eu ceste ardeur & ceste force, & qui se sont aduancez d'eux mesmes. Il dit aussi qu'il y en a d'autres qui ont besoin du secours d'autruy, qui ne marcheront iamais si quelqu'vn ne va deuant, qui sçauroyent toutesfois b en suiure. Il dit que Metrodorus est vn de ceux-là. C'est vn esprit excellent, qui ne doit toutesfois estre mis qu'au deuxiesme rang. Nous ne sommes pas de ce premier coing, mais ce seroit vn grand aduantage pour nous si nous pouuions estre du second. Tu ne dois pas aussi mespriser celuy qui se peut sauuer par le bien-faict d'autruy. Car c'est encor beaucoup de se vouloir sauuer. Outre cela, tu trouueras encor vne troisiesme sorte de gens, qu'il ne faut point aussi reietter: ce sont ceux qui peuuent estre forcez & contraints à la vertu, & qui ont besoin non seulement d'vne guide, mais d'vne aide, ou, à mieux dire, d'vn qui les y contraigne. Ces gens-là font d'vne troisiesme liuree. Et si tu veux qu'on t'en baille vn exemple, Epicurus dit que Hermachus fut tel. C'est pourquoy il en sçait plus de gré à l'vn, & admire d'auantage l'autre. Car encor bien que ces deux soyent paruenus à vne mesme fin, toutesfois il y a plus de loüange, d'auoir sceu faire vn mesme ouurage sur vne matiere plus difficile. Pren le cas qu'on ait basti deux edifices tous pareils, & aussi hauts & magnifiques l'vn que l'autre: l'vn sur vne place dure, où l'on a peu bien tost hausser le bastiment, & l'autre ayant les fondements dans vne terre molle & destrempee, où il falloit profondement cauer, & employer vne peine infinie, auant que trouuer la baume ferme. En l'vn tout ce qu'on a basti se monstre incontinent à l'œil: en l'autre la meilleure partie, & la plus difficile est cachee. Il y a pareillement des esprits prompts & faciles à comprendre: Il y en a d'autres qu'il est force de dresser (comme on dit) à la main, & qu'il faut longuement tenir occupez à faire leurs propres fondements. Et par ainsi ie diray, que cestuy-ci est plus heureux, qui ne s'est donné aucune peine: & que l'autre qui a vaincu la mauuaistié de sa nature, qui ne s'est pas conduit à la sageste, mais s'y est trainé par force, a plus merité de soy. Il faut que tu sçaches qu'on nous a ietté sur ceste peine, & sur ce fascheux trauail. Nous allons par vn chemin plein d'empeschemens. Combattons donc, & appellons quelqu'vn à nostre secours. Mais lequel sera-ce (diras-tu) que i'appelleray? Cestuy-ci, ou cestuy-là. Quant à moy ie te conseille de retourner aux premiers, qui n'ont desia rien plus à faire. Car non seulement ceux qui sont auiourd'huy, mais encor ceux qui ont cy-deuant esté, nous peuuent aider. Et entre ceux qui viuent, choisissons, non pas ceux qui deuident force paroles d'vne grande viteste, qui desplient tout plein de lieux communs, qui assemblét force gens dans leurs maisons: mais bien ceux desquels la vie nous sert d'enseignement: ceux qui apres auoir dit ce qu'il faut faire, le preuuét par effects:

Il n'est pas en la puissance d'aucun homme d'appercéuoir la sour ce ni la cause des desordres qui sont en l'ame.

Et la faut apprendre d'vne autre philosophie.

Trois sortes d'hommes qui suiuent la philosophie.

Les vns y paruiennét d'eux-mesmes.

D'autres ont besoin d'vne guide

Et d'autres encor d'vn aiguillon, selon que les esprits sont differents.

Quelle aide ou guide il faut choisir en ceste vie

Ceux dont la maniere de viure sert d'instruction,

&

Qui sçauét mieux faire que dire. & Qui sont exempts d'ambition.

qui apprennent ce qu'il faut fuyr, & ne sont iamais surpris faisans ce qu'ils ont defendu aux autres. Choisi pour te seruir d'aide, celuy que tu auras en plus grande admiration: plustost apres l'auoir veu faire, qu'apres l'auoir ouy parler. Ie ne veux pas pour cela te defendre d'ouyr ceux qui ont accoustumé de receuoir le peuple en leurs maisons, disputer & discourir deuant eux, s'ils se presentent à ceste assemblee pour se rendre meilleurs eux-mesmes, & pour faire les autres meilleurs. & s'ils ne font point cela d'ambition. Car que pourroit-on voir plus vilain, qu'vne Philosophie qui recerche la faueur & les acclamations du peuple? a-on iamais veu malade, qui loüe le medecin pendant qu'il le taille & l'incise? faites silence, escoutez & presentez-vous à la guerison: pourtát que vous me faciez d'acclamatiõs de faueur, ie ne les orray point si vous ne sanglotez quand ie toucheray à vos vices. Voulez-vous par là tesmoigner, que vous estes attentifs, & que vous estes ravis d'admiration pour la grandeur des choses que vous oyez? ie le trouue bon. Si c'est pour faire iugement, & donner vostre voix à ce que vous estimez estre meilleur, pourquoy ne le permettois-ie pas? Sous Pythagoras les disciples demeuroyent cinq ans sans parler. Penses-tu donc qu'il leur fust permis incontinent, & de parler & de loüer? Mais, cõbien grande est la folie de celuy, qui sort plus ioyeux de son eschole, pour auoir ouy le bruit, & l'acclamation de quelques ignorás? Pourquoy te resiouys-tu d'estre loüé d'aucun, que tu ne peux toy-mesme loüer? Fabianus disputoit deuant le peuple, mais on l'escoutoit auec beaucoup de modestie. Il s'esleuoit quelquesfois vne grande acclamatiõ de ceux qui loüoyent, laquelle procedoit de la grandeur des beaux propos qu'il tenoit, & non point de la voix d'vne oraison, qui coulast doucement, & sans rudesse. Il faut qu'il y ait quelque difference entre les acclamatiõs d'vn theatre, & d'vne eschole. Et à dire vray, quelque liberté de loüer peut bien estre permise. Il y a tousiours des indices, & des signes de toutes choses qui se descouurent, si on les remarque bien. Et peut-on encor par argumẽs de choses fort petites, iuger des mœurs d'vne personne. La façon de cheminer, le remuement de la main, & quelquesfois vne seule response, ou le doigt porté à la teste, ou les œillades descouurent l'impudicité d'vne personne. On cognoist vn meschant à son rire, & vn fol à son visage, & à sa contenance Car ces choses se monstrẽt au dehors par quelques signes. Tu iugeras quel est vn chacun, si tu prens garde de quelle façon on le loüe. L'auditeur deçà & delà leue les mains contre le Philosophe, comme s'il le menaçoit. & toute ceste troupe de gens qui l'admirẽt, se tiennent sur sa teste. Si tu le cognois bien, ce n'est pas estre loüé, cela est plustost estre hué. Il faut laisser ces voix & ces crieries pour les arts, qui n'ont autre but que de plaire au peuple. La Philosophie doit estre adoree. On peut bien permettre quelquesfois aux ieunes hommes, de suiure l'ardeur de leur esprit. Mais ils suiuront ceste impetuosité, quand ils ne pourront plus se commander le silence. Ceste façon de loüange sert de quelque exhortation aux auditeurs, & d'aiguillon à la ieunesse. Mais il vaudroit mieux qu'ils ne s'esmeussent que des choses, & non point des paroles fardees. Autrement, l'eloquence ne leur porteroit que dõmage, si elle engendroit plustost le desir d'elle mesme, que des choses. Ie n'en parleray point d'auantage pour le present. Car cela requiert vn bien plus long discours, pour sçauoir cõme il faut traicter vne matiere deuãt le peuple, quelle liberté on se doit permettre enuers luy, & quelle on luy doit dõner enuers soy. Il ne faut point douter que la Philosophie n'ait beaucoup perdu, puis qu'elle a esté prostituee en public pour de l'argent.

Il vaut mieux escouter, que par quelque vaine crierie descouurir son ignorance.

Et faut que les cris de l'eschole soyent plus modestes que du theatre.

L'homme se manifeste selon qu'il prend les louãges qu'on luy donne.

L'eloquence quand & à qui est nuisible. & Par qui la Philosophie doit estre traictee.

de l'argẽt. Mais on la pourroit bien faire voir dans ſon plus ſecret magaſin, ſi elle trouuoit vn iour, non pas vn marchand boutiquier, mais quelque honneſte Prelat.

EPISTRE LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer, des maladies de l'ame & de la guariſon que la ſeule Philoſophie leur peut donner.

QV'eſt ce qu'on ne me pourra deſormais perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur mer? Ie fis deſtacher mon nauire en vn temps calme & ſans vẽts. Il eſt bien vray que l'air eſtoit couuert de nuees noires & obſcures, qui ſe fondent le plus ſouuent en pluyes ou en vents: Mais ie penſay deſrober viſtemẽt ce peu de lieües qu'il y a de la ville de Naples à Pouzzoli, encor que le Ciel fuſt douteux & à craindre. A ceſte cauſe pour faire ce chemin en peu de temps, ſans ſuiure les rades, ie tiray droit en haute mer vers Neſidia. Quand i'eus paſsé iuſques-là & qu'il n'y auoit pas plus de chemin à paſſer outre, que pour m'en retourner, premierement ceſte douceur de temps qui m'auoit trompé, ſe perdit. Ce n'eſtoit pas encor vne entiere tempeſte, toutesfois la mer commençoit à s'enfler, & les flots à s'eſleuer plus eſpais. Ie commençay alors de prier le patron qu'il me miſt à terre en quelque port. Mais il me dit que les riues de ceſte mer eſtoient faſcheuſes & de mauuais abord, & que durant vne tẽpeſte, il ne craignoit rien tãt que la terre. I'eſtois encor ſi tourmenté, que ie ne me ſouuenois d'aucun danger. Car vne enuie languiſſante de vomir qui me ſouſleuoit l'eſtomach ſans le pouuoir deſcharger, me trauailloit infiniement. Cela fut cauſe que ie m'opiniaſtray ſi fort contre le patron, que ie le contraignis vouluſt il ou non, de prendre port. Aupres duquel eſtant arriue, ie n'attens pas qu'on face ce que Virgile commande, qu'on tournaſt vers terre la proüe du nauire, ou qu'on ietraſt l'anchre dans la mer: mais me ſouuenant de ce que i'auois accouſtumé de faire, ie me iettay dãs l'eau, couuert d'vne mante velue, comme font ceux qui ſe lauent dans l'eau froide. Que penſes-tu que i'aye enduré quand i'ay voulu paſſer à trauers ces lieux aſpres & difficiles? quand ie cerchois quelque chemin, & que ie le faiſois moy-meſme? Ie cogneus bien que non ſans cauſe les mariniers craignent la terre. Il eſt incroyable ce que i'ay ſupporté, veu que ie ne pouuois me ſupporter moy-meſme. Apprẽs de moy que la mer ne fut pas ſi courroucée à la naiſſance d'Vlyſſes, qu'il deuſt faire naufrage en tous lieux. Il vomiſſoit facilement. Quant à moy i'ayme mieux demeurer vingt ans par chemin, que d'aller iamais plus par mer en aucun lieu. Auſſi toſt que i'eu remis mõ eſtomach, (tu ſçais bien qu'en perdant la mer on ne pert pas l'enuie de vomir) & que ie me fus oingt tout le corps pour me delaſſer, ie me mis à pẽſer en moy-meſmes, quel oubli de nos vices nous auoit ſurpris, nõ ſeulement des vices, leſquels, d'autãt qu'ils ſont plus grãds, ſe tiẽnent plus cachez, mais auſſi des vices du corps, qui à toute heure nous font ſouuenir d'eux. Vne legere eſmotion peut bien tromper quelqu'vn: mais quand elle s'eſt augmentee, & qu'elle eſt venue en fieure ardãte, elle ſe fait cõfeſſer par force aux plus robuſtes & aux plus endurcis. Les pieds nous font mal, les ioinctures ſentent quelques petites poinctures: nous diſſimulõs encor, & diſõs que c'eſt vne entorſe, ou que nous nous ſõmes trop efforcez en faiſãt quelque exercice. Nous

Es voyages l'on trouue des incommodirez & des commodirez ſelon la diſpoſitiõ des perſonnes.

En euitant vn danger on en rencontre ſouuent vn autre.

Les maladies du corps nous doiuent amener à la conſideration de celles de l'ame & à rechercher les moyens de les guarir.

sommes en peine, comment nous appellerons vn mal qui n'est point encor cogneu. Mais quand il a commencé de nous enfler les talons, il nous est force de confesser que c'est la goute. Il en aduient tout au contraire pour le regard des maladies qui saisissent l'ame. Car d'autant plus que quelqu'vn est malade, tant moins il en a de sentiment. Tu ne dois pas t'esmerueiller, Lucilius, de cela, parce que celuy qui ne dort que d'vn sommeil leger, & qui durãt son repos fait quelques songes: aucunefois en dormãt il songe qu'il dort. Mais vn pesãt sõmeil chasse les sõges, & enseuelit l'ame si profondemẽt, qu'il luy oste le pouuoir d'vser d'aucune de ses intelligences. Pourquoy est-ce que pas-vn ne recognoist ses vices? Parce qu'il est encor plongé dedans. Il faut estre resueillé pour raconter ses songes: & confesser ses vices, est vn signe de santé. Esueillons-nous doncques, afin que nous puissions blasmer & corriger nos erreurs. Ce sera la seule Philosophie qui nous esueillera: elle seule chassera nostre pesant sommeil. Addonne-toy entierement à elle. Tu es digne d'elle, il est digne de toy. Embrassez-vous l'vn l'autre. Refuse courageusement & ouuertement de te ioindre à toutes autres choses. Tu ne peux pas philosopher sans prendre quelque peine. Si tu estois malade, tu abandõnerois tout le soin des affaires de ta maison, & de tes procés. Il n'y auroit ami si chery de toy, duquel tu voulusses aller plaider la cause. Tout le soin de ton esprit, seroit de guarir bien tost. Et quoy? Pour ceci n'en feras-tu pas autant? Quitte tout ce qui t'empesche, & ne pense qu'à rendre ton ame plus parfaicte. Aucun qui soit occupé apres ses affaires, n'y peut paruenir. La Philosophie vse de puissance souueraine comme vn Roy. Elle depart le temps, & ne le reçoit de pas-vn: Elle ne veut pas estre seruie à temps perdu & desrobé: Elle est ordinaire, elle est maistresse, elle est presente, elle commande. Alexãdre, auquel vne ville promettoit donner la moitié de leurs chãps & de leurs autres biens: Ie suis venu, dit-il, en Asie auec resolution de ne prendre point ce que vous me donneriez, mais au contraire, que vous n'auriez que ce que ie vous laisserois. La Philosophie vse de mesme authorité en toutes choses. Ie ne veux pas, dit-elle, prendre le temps qui vous demeurera de reste: au contraire vous n'aurez que celuy que ie vous donneray. Dresse toute ton ame vers elle, sois touiours aupres d'elle: rends-luy tout l'honneur que tu pourras: fay qu'il y ait vne grande distance entre toy & le commun des autres hommes. Tu surpasseras tous les mortels, & les Dieux te surpasseront de fort peu. Veux tu sçauoir quelle difference il y aura entr'eux & toy? Ils dureront plus longuemẽt. Mais certainement c'est l'honneur d'vn bon maistre, d'auoir acheué son ouurage en peu de temps. L'homme sage est aussi content de l'espace de sa vie, comme Dieu l'est de tout le temps de son eternité. Encor veux-ie dire que l'homme surpasse Dieu de quelque chose. Dieu n'est sage que par le bienfaict de sa nature, & le sage l'est par le sien. C'est vne chose esmerueillable d'auoir la fragilité d'vn homme, & l'asseurance d'vn Dieu. La vertu de la Philosophie est incroyable, pour repousser toutes les forces de fortune. Il n'y a aucune sorte d'armes qui la puisse entamer: Elle est couuerte d'armures espaisses & massiues: Elle lasse quelques choses qui la combattent: & comme si c'estoit des traicts fort legers, elle ouure le sein, & les secoüe à terre, & en repousse d'autres iusques sur celuy mesme qui les auoit iettez.

La Philosophie seule fera ceste guerison.

Elle vse d'vne authorité souueraine en toutes choses.

Elle separe ses gens d'auec le commun.

Leur apprend à se contenter de la briefueté de ceste vie.

Paradoxe stoique.

EPISTRE LIIII.

De la maladie à laquelle Seneque estoit plus suiect: des meditations & belles pensees qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de son mal: de sa resolution à la mort. Ceste Epistre doit estre leue auec beaucoup de iugement pour l'honneur, & la bonne reputation de l'autheur.

Les maladies du sage l'amenent à de belles meditations & pensees pour se deuement preparer à la mort.

MOn indisposition m'auoit donné quelque trefue assez longue, mais elle m'est venue reprendre tout d'vn coup. Quelle sorte de mal, diras-tu? Certainement tu as raison de le demãder, car il n'y en a pas vn que ie n'aye senti. Toutesfois ie suis comme du tout suiet à vn. Ie ne sçay pourquoy ie ne l'appelle du nom que les Grecs luy ont donné. Mais on le peut assez proprement appeller soufpir. Il dure fort peu en sa violence, qui est pareille à vn orage, & passe presque dans vne heure. Car qui est celuy qui demeure longuement à rendre l'esprit? Tous les dangers & tous les maux qui peuuent trauailler vn corps, sont passez sur moy: ie n'en ay point toutesfois senty vn qui soit accompagné de plus grande douleur. Comment cela? parce que de tel autre mal que ce soit ce n'est en fin qu'estre malade. Mais ceftui-cy, c'est mourir: & à ceste cause les Medecins le nomment meditation à la mort. Ceste haleine pantoise fait quelquefois ce qu'elle a fort souuent essayé de faire. Peserois tu biẽ que ie t'escriue ceci fort ioyeux pour estre ainsi eschappé? Si ie me resiouïssois de ceste fin que mon mal a pris, cõme si i'en estois bien guari, ie le ferois aussi sottemẽt qu'vn criminel qui penseroit auoir gagné sa cause, pour auoir obtenu vn renouuellement de delay à se presenter. Ie ne laisseray point toutesfois au plus fort de ceste suffocatiõ, de me consoler de quelques agreables & sages discours, qui me venoiẽt en la pensee: Qu'est cecy? disois-ie. La mort me vient-elle si souuent assaillir? qu'elle le face hardiment. De ma part il y a lõgtẽps que ie l'ay esprouuee. Quãd fut-ce? diras tu. Auant que ie naquisse. C'est vne mort q̃ de n'estre point. Ie sçay desia quelle chose c'est: Ce sera apres mõ trespas, ce que c'estoit auant ma naissance. Si on sent quelque tourmẽt en cela, il faut de neceſſité que nous l'ayõs senti auant que nous vinssions en la lumiere du mõde. Et toutesfois nous ne sentismes iamais aucune douleur. Ie te prie, ne seroit-ce pas vn grand sot, celuy qui penseroit qu'vne lampe fust plus mal heureuse apres qu'on l'esteinct, qu'auparaut qu'on l'allumast. Il en est ainsi de nous: on nous allume, & apres on nous esteinct. Entre ces deux temps, nous souffrons quelque chose. Mais auparauant & apres, c'est vne certaine & profonde asseurance de tous maux: Car nous faillons en ceci, Lucilius, (si ie ne me trompe) nous pensons que la mort nous suiue seulement, combien qu'elle a esté deuant nous, & nous suiura encor apres. Tout ce qui estoit deuant nous c'estoit vne mort: Car quelle difference fait on, ou que tu ne commences point, ou que tu prennes fin? Les effects de l'vn & de l'autre c'est de n'estre point. Ie ne laisse pas de parler à moy-mesme auec telles ou semblables exhortations: car le parler n'auoit point de lieu. En fin peu à peu ceste suffocation & ce soufpir qui commençoit desia de reuenir à son haleine, print des interualles plus longs, & se ralentissant demeura à son poinct accoustumé. Et toutesfois encor qu'il ait pris fin, la respiration ne passe point à sõ aise naturel. Ie sẽs quelque difficulté qui la retarde. Qu'il face ce qu'il voudra, pourueu que ie ne soufpire point dãs mõ ame. Fay moy ce biẽ de croire,

Le corps ne sent non plus de mal en la mort qu'il en sentoit auparauant la naissance: pour ce le sage mesprise plus aisemẽt le passage de ceste vie à l'autre. &

Quitte volontiers ce mõde mesme au milieu de ses prosperitez.

que quand ie me verray à l'extremité, ie ne m'estonneray point. Ie suis desia tout resolu comme si ie ne pesois point viure vn iour entier. Tu dois loüer, tu dois ensuiure celuy qui se soucie peu de mourir, encor qu'il prenne plaisir de viure. Car quelle vertu seroit-ce de t'en aller quand on te chasse par force? Et toutesfois il y a encor quelque vertu en cela. Il est vray qu'on me chasse, mais c'est comme si ie sortois de bon gré. C'est pourquoy le sage n'est iamais chassé: car estre chasse, c'est estre ietté d'vn lieu maugré toy. Or le sage ne fait iamais rien par force. Il fuit à toute contrainte & necessité: parce qu'il veut ce qu'elle le pourroit contraindre de faire.

EPISTRE LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la santé du corps. Du repos d'esprit que sentent ceux qui se sont retirez aux champs. Description de la maison de Vatia.

Puisque nous auons des pieds & des yeux, il vaut mieux les exercer pour entretenir la santé, que d'agiter nostre corps par le moyé d'autruy. Car telles delicatesses ne font qu'affoblir le corps.

QVand ie reuiens de me faire porter sur ma chaire, ie suis le plus souuent aussi las, comme si ie me fusse pourmene autãt de temps que i'ay demeuré assis. C'est peine que d'estre porté longuement: Et si ie pese qu'elle est d'autant plus grande, qu'elle est contre nature, laquelle nous a donné des pieds pour cheminer de nous mesmes, & des yeux pour voir de nous mesmes. Les delicatesses nous ont cause ceste foiblesse: Nous ne pouuons plus faire ce que nous n'auons long-temps a voulu faire. I'auois toutesfois besoin de trauailler le corps, & de faire exercice, afin que s'il y auoit ou des flegmes qui se fussent arrestez au gosier, ie les arrachasse, ou si l'haleine estoit deuenue pantoise, que ie la remisse auec ceste agitation, laquelle i'ay cogneu m'auoir esté profitable. C'est pourquoy ie me fis plus longuement porter, pour le plaisir que ie prenois sur ce bord de mer qui fait coude entre la ville de Cumes, & la maison de Seruilius Vatia enfermé cõme vn chemin estroit entre la mer qui est d'vn costé, & le lac qui est de l'autre, parce qu'il estoit alors plus dur & plus espais à cause de la tempeste qu'il auoit faict peu auparauant. Or comme tu sçais quand les vagues des flots impetueux le couurent souuent, elles le rendent plein & vni. Mais vne longue tranquillité de temps fait relascher & fendre le sable qui s'estoit endurci auec l'eau, apres que l'humeur a esté du tout sechee. Toutesfois comme i'ay accoustumé de faire, ie commençay de ietter mes yeux çà & là pour voir si i'y trouuerois quelque chose qui me peust porter profit, & dressay ma veüe sur vne maison des chãps, qui auoit autrefois apparcenu à Vatia. C'est là où ce riche homme, qui auoit esté autrefois Preteur, & qui n'auoit iamais esté cogneu par autre moyen que pour s'estre retiré là, pour y viure en repos d'esprit, voulut passer sa vieillesse, & qui fut pour ceste seule raison estimé fort heureux. Car tout aussi tost que l'amitié d'Asinius Gallus, ou la haine ou la fureur que Seianus portoit à quelques-vns, les auoit plõgez en disgrace, (parce qu'il fut vn temps aussi dangereux de l'auoir aimé, que de l'auoir offensé) tout le mõde s'escrioit, O Vatia tu es le seul qui sçais cõme il faut viure! Et toutesfois il ne sçauoit que se cacher, & nõ pas viure. Certainemẽt il y a grãde difference, à sçauoir si ta vie est vn repos d'esprit, ou bien vne lascheté & faineantise. Ie ne passeray iamais deuant la maison de Vatia, que ie ne dise: C'est ici que Vatia est enterré. Mais la Philosophie, ami Lucilius, est vne chose si sacree & si venerable, que s'il y a rien qui la ressemble,

La solitude de Vatia le rendit bien heureux selon la commune opinion de son temps. Il l'affectoit neantmoins plus pour se cacher, que pour y trouuer du repos en son esprit.

ressemble, ou prend plaisir à ceste fausseté. Car le vulgaire qu'vn homme qui s'est retiré de la ville pour viure en repos, soit plein d'asseurance & de contentement, & qu'il ne viue qu'à soy: Cõbien que l'vn & l'autre ne puisse aduenir qu'à l'homme sage. Il est bien certain que le sage ne se soucie d'aucune chose, & qu'il sçait viure à soy: car (ce qui est le principal bien) il sçait viure. Parce que celuy qui fuit les affaires & les hommes, celuy que le mal-heur de ses ambitions a bani hors de la ville, qui ne peut voir aucũ plus heureux que luy, qui s'est allé ietter dãs vn cachot comme vne beste lasche & craintiue: cestuy-là ne vit point à soy. Mais (ce qui est tres-honneste & tres-vilain) il vit pour le ventre, pour le sommeil, & pour les plaisirs. Il ne faut point dire que celuy qui ne vit à pas vn, viue incontinent à soy. Toutesfois la constance & la perseuerance des premiers desseins, est chose si grande qu'vne paresse opiniastre retient encor quelque authorité. Ie ne te puis escrire rien de certain de ce bastimẽt, car ie ne le cognois que par le dehors, & par le visage qu'il monstre à tous les passans. Il y a deux grottes d'vn merueilleux ouurage, pareilles d'vne large entree, basties à la main: l'vne desquelles ne void iamais le Soleil, & l'autre en est rostie iusqu'au soir. Il y a vn lieu semé de planes, au milieu duquel passe vn ruisseau qui tombe apres dans la mer & dãs le lac Acherusia, & qui le depart cõme vn Euripe suffisant à nourrir force poissons, encor qu'on en print tous les iours. On l'espargne quãd la mer se peut pescher: & quãd la tẽpeste fait chõmer les pescheurs, on iette les mains sur celuy qui est plus pres. Mais la plus grãde cõmodité qui soit en ceste maisõ, c'est qu'elle a au derriere des murailles, la ville de Baia, & qu'estant exempte de toutes ses incõmoditez, elle ioüist de toutes les delices & plaisirs qu'elle a. I'ay bien cogneu qu'on luy peut dõner toutes ces loüanges, mais ie crois d'auãtage qu'õ y peut habiter en toutes saisõs de l'annee. Car elle est opposee au vẽt feüillu, & le prẽd si à propos, qu'elle l'épesche de souffler dãs Baia. Il sẽblera q̃ Vatia a sagemẽt fait de choisir ce lieu pour y ioüir du repos de sa paresse & de sa vieillesse. Toutesfois le lieu ne sert pas de beaucoup à la trãquillité d'esprit, c'est l'ame qui la fait trouuer bonne. I'en ay veu aucuns en des maisons des champs fort plaisantes & recreatiues, viure tristement: i'en ay veu d'autres en des lieux solitaires, viure comme s'ils auoient force occupation. Par ainsi il ne faut point que tu penses estre mal à ton aise, encor que tu ne sois pas à la campagne de Rome. Mais pourquoy n'y es-tu pas? Enuoye tes pensees iusqu'icy. Tu peux conuerser auec tes amis absens, toutes & quantesfois que tu voudras, & aussi longement qu'il te plaira. Nous ioüissons plus souuent de ceste volupté, qui est la plus grãde que nous ayons, lors que nous sõmes absens. La presence nous fait perdre le goust, & parce q̃ nous parlõs, q̃ nous nous pourmenõs, & q̃ nous sõmes quelquesfois assis ensẽble, aussi tost q̃ nous sõmes departis, il ne nous souuiẽt plus de ceux que nous auõs perdus de veüe: Et à ceste cause nous ne nous deuons point fascher de l'absence de nos amis. Car il n'y a pas vn qui ne soit fort absent d'eux en leur presence mesmes. Si tu veux premieremẽt cõpter les nuicts, qu'on demeure separé d'auec eux, les diuerses occupations que les vns & les autres ont, les estudes secrets, les allees & venues hors la ville: tu iugeras que le temps que les longs voyages font perdre, n'est pas fort grand. C'est auec l'ame qu'il faut ioüir de l'ami. Ceste là n'est iamais absẽte, elle void tous les iours celuy qu'elle veut voir. Par ainsi donc ie te prie estudie auec moy, souppe auec moy, pourmene-toy auec moy. Nous viuriõs biẽ à l'estroit, s'il y auoit rien de clos à nos pẽsees. Ie te voy, ami Lucilius, mieux à mõ gré quand

La seule Philosophie donne ce contentement & repos, dont le seul sage est capable: &

Tel fait quartier à part, qui cerche plustost ses plaisirs que la tranquillité de son ame: &

Description de la maisõ champestre de Vatia.

Diuerses effets de la solitude.

Plus souuẽt on voit les amis moins on les gouste: mais

Les cœurs des amis ne sont iamais absens l'vn de l'autre.

ie t'oy. Ie suis si veritablement auec toy, que ie suis en doubte si ie dois commencer de t'escrire non point des lettres, mais des liures.

EPISTRE LVI.

Il descrit le bruit qui se fait aux bains & aux estuues: & que ceux sont trop delicats qui ne peuuent estudier qu'auec vn grand silence: & que souuent les choses exterieures ne nous troublent pas plus que nostre ame mesmes, laquelle ne peut sentir vn parfaict repos, qu'elle ne soit bien composee & deschargee des vices.

Les bruits externes n'incõmodent point l'estude d'ũ esprit bien recueilly, ny n'offensent les oreilles d'vne cerueille bien ferree.

IE meure, si le silenee est si necessaire qu'on dit à celuy qui s'est retiré pour estudier. Voy quels bruits diuers soyent de tous costez. Ie suis logé sur les estuues mesmes: represente toy toutes sortes de voix, qui peuuent offenser les oreilles. Quand les plus robustes font leurs exercices, quand ils secoüent les mains pesantes de plomb, quand ils trauaillent, ou qu'ils contrefont ceux qui trauaillent, i'oy des gemiſſemens: Quand ils laschent l'haleine qu'ils ont longuement retenue, i'oy des sifflemens & des respirations pesantes. Si on tombe entre les mains de quelque sot mal appris, qui fait mestier d'oindre les personnes, & qui se contente de les seruir, comme il feroit quelqu'vn du menu peuple, i'entẽds le coup de sa main, qui frappé sur les espaules, laquelle selon qu'il la pose, ou plate, ou creuse, change de son. Mais si par fortune celuy qui iette les balas graissees de poix pour nourrir le feu soubs les bains, y suruient, & qu'il commence à les compter, tout est perdu. Comptez-y aussi celuy qui nettoye les ordures, & le larron pris sur le faict, & celuy encor qui prend plaisir d'oüir retentir sa voix dans le bain. Adiouſtez pareillement à ce nombre, ceux qui se iettent d'vn plain sault auec vn grand bruit dãs le baignoir. Mettez en outre ceux-là, lesquels s'ils ne font autre chose, ont au moins la voix toute preste, comme celuy qui tire le poil des aisselles, qui iette incessamment vne voix gresle & trẽblante, pour estre mieux remarqué sur tous: qui ne se taise iamais, que lors qu'il pelle les aisselles à quelqu'vn qu'il contraint de crier pour luy. On oit apres vne infinité de cris des vendeurs de gasteaux, de saussices, de craquelins, & de tous les valets de rostisseries, qui vendent leurs viandes chacun auec sa propre chanson pour estre mieux remarquez. O que tu aurois bien la cerueille ferree, (diras-tu) ô que tu serois bien sourd, si ton esprit ne se troubloit point entre tant de tintamarres & de diuers cris: veu que nostre Chrysippus tomboit presque mort, d'oüir ordinairement les bons iours qu'õ luy donnoit en le saluant. Quant à moy, ie te iure bien, que ie me soucie aussi peu de toutes ces crieries, que des flots, ou de la cheute d'vne riuiere: encore que i'aye ouy dire qu'vn peuple fut contraint pour ceste seule cause, d'aller rebastir leur ville en vn autre pays, parce qu'il ne pouuoit endurer le bruit que la cheute du Nil faisoit. Il me semble que la parole destourne plus que les bruits. Car la parole amuse l'esprit, & le bruit ne fait qu'emplir & battre les oreilles. Entre les choses qui bruyent sans me destourner l'esprit, ie mets les carrosses, & le mareschal, qui loüe ma boutique, le serrurier mon voisin: & celuy qui demeure aupres du temple de Paix, quand il essaye ses trompettes & ses haubois, & qu'il ne chante point seulement, mais quand il crie le plus qu'il peut. Le bruit aussi qu'on intermet par

Bruit cõfus & tumultueux des estuues ou cabarets, pour lequel

Vn esprit ferme & solide ne se laisse point distraire des occupations, car

Il se roidit contre, & s'endurcit

temps,

temps, n'importune plus que celuy qui est tousiours continué. Mais ie me suis tellement endurci à tout cela, que ie pourrois ouir maintenant vn Comite de gallere quand il commande auec vne voix fort aigüe aux forçats, la façon de ramer. Car ie contrains mon esprit à s'attendre à soy-mesme, & de ne se destourner point à penser autre chose. Qu'on face tant de bruit qu'on voudra dehors, pourueu qu'il n'y ait point de noise dans mon ame, pourueu que le desir & la crainte ne soient point en debat, pourueu que l'auarice & la prodigalité n'ayent point de different ensemble, & que l'vne ne face point la guerre à l'autre. Car dequoy sert le silence des enuirons, si les passions de l'ame bruyent?

Qu'ayant aucun trouble en son ame.

La nuict tout reposoit d'vn paisible silence.

Cela est faux. Il n'y a point de sommeil paisible, si la raison ne l'engendre. C'est la nuict qui nous represente toutes nos fascheries, au lieu de les chasser, & ne fait que changer nos soucis. Car les songes de ceux qui dorment, sont aussi troublez que leur est le iour. C'est vne vraye tranquilité, celle sur laquelle vne ame bonne & saincte se peut reposer. Regarde-moy celuy qui cerche le sommeil dans vne large & spacieuse maison, & comme pour garder qu'aucun bruit n'offense ses oreilles toute la trouppe des serviteurs fait silence, & demeure coye: & comme ceux qui se veulent approcher de son lict, haussent le pied, & le posent doucement à terre. Certainement il ne fait que se tourner & virer çà & là, il ne prend qu'vn leger sommeil entremeslé de fascheries d'esprit: il se plaind d'oüir ce qu'il n'oit point. Que penses-tu qui soit cause de cela? C'est vn tumulte, qui s'engendre dans son ame: c'est elle qu'il faut appaiser, c'est la sedition de l'ame qu'il faut esteindre: laquelle tu ne dois pas estimer estre à son aise, encore que le corps soit couché. Le repos est souuẽt sans repos. C'est pourquoy il sera bon de nous esueiller par le maniement de quelques affaires, & de nous occuper au traicté de bons arts & des sciences, quand nous sentirons qu'vn engourdissement de paresse (qui ne se peut souffrir elle-mesme) nous saisit. Les plus grãds chefs d'armees, lors qu'ils s'apperçoiuent, que les soldats se rendent desobeyssans, ils les font trauailler, pour les contenir en leur deuoir, & leur font entreprendre quelque voyage de guerre. Ceux qui ont des occupations, n'ont pas loisir de se desbaucher. Il est tres-certain, qu'il n'y a rien, qui rompe plus les vices engendrez par l'oisiueté que le trauail & l'occupation. Il semble aduis que le plus souuent nous sommes retirez de la ville, par regret du mauuais maniement des affaires publiques, & par repentance d'auoir trop demeuré en vn lieu, où nous ne receuons que malheurs & desplaisirs. Et toutesfois dans ce cachot, où la crainte & la lassitude nous a iettez, nostre ambition se reuerdit. Car elle n'est pas perdue du tout, elle s'est seulement fachee, elle s'est rebutee, voyant que ses affaires n'alloient point à son souhait. I'en dis autant de la prodigalité, & de la folle depense, qui semble quelquefois s'estre retiree, & vient apres solliciter derechef ceux qui se sont resolus de viure sobrement & sagement, & au milieu de leur espargne, reprend les volnptez (qu'elle n'auoit pas du tout condamnees, mais seulement delaissees pour vn temps) auec vne force d'autant plus violente, qu'elle est plus couuertement cachee. Car les vices qui paroissent au dehors, sont moins dangereux, & les maladies mesmes commencent à prendre guarison, quand elles sortent à descouuert, & qu'elles monstrent leur venin. Fay donc estat, que l'auarice, l'ambition, & les autres mauuaises passions qui trauaillent nos ames, sont plus pernicieuses,

Aussi n'y a il point de repos que celuy qui vient de la raison: &

Remede contre la faineantise.

Le trauail dissipe les vices qu'engendre l'oisiueté: &

La solitude oysiue ne fait qu'embroüiller l'esprit.

Les vices cachez sont plus dangereux.

quand nous feignons d'en eſtre guaris,& de les auoir perdues. Il ſemble aduis,que nous ſoyons en repos d'eſprit,mais il n'en eſt rien. Car s'il eſtoit vray, que nous y fuſſions,ſi nous auions ſonné la retraicte pour nous retirer des vices,ſi nous auions en meſpris ce qui paroiſt eſtre beau par dehors,comme i'ay dict n'agueres: il n'y a rien qui nous peut deſtourner, il n'y a chant d'oyſeaux, ni muſique d'hommes,qui peut rompre nos ſainctes pẽſees,quãd elles ſeront deſia fermes & aſſeurees. L'eſprit de celuy eſt bien leger,il ne s'eſt pas encor bien retiré dans ſoy-meſme,s'il s'eſueille au bruit du moindre accident. Il a quelque ſoin caché dans ſon ame, & quelque frayeur qui le rend ſoucieux, & comme dit noſtre Virgile:

Signe d'vne ame mal aſſeuree, &

2. Aeneid.

I'ay veu que ny les traicts,qu'on dardoit contre moy,
Ny les trouppes des Grecs ne me donnoient effroy.
Ores le moindre vent,qui bat à mon oreille,
Le moindre bruit que i'oy tout ſoudain me reſueille,
Me tient en ceſte peine,& me fait craindre ainſi
Pour celuy que ie porte, & qui me ſuit auſſi.

Ce premier eſt ſage,& ne s'eſtonne des traicts qu'on iette contre luy, ni de la menace des armes d'vne grande trouppe d'ennemis,ni des cris d'vne ville eſmeüe de ſedition. Mais l'autre eſt vn ſot ignorãt,il a peur de perdre ſes biens, il s'eſtonne au premier bruit qu'il oit, il luy ſemble qu'vne petite voix ſoit vne grande rumeur,& le moindre mouuement luy abbat le cœur. La peſanteur de ſes richeſſes le rend ainſi craintif. Choiſi celuy que tu voudras d'entre tous ces riches qui portent force biens,qui traiñent force richeſſes? tu verras qu'il eſt touſiours en crainte & pour celles qu'il porte ſur ſoy, & pour celles, qui le ſuiuent. Croy donc que ton ame ſera bien compoſee , quand aucune crainte ne te pourra eſmouuoir : quand aucune voix ne te fera ſortir hors de toy,non pas lors meſme qu'elle te flattera, ni lors qu'elle te menacera,ni lors qu'auec vne vaine rumeur elle bruira à tes oreilles. Et quoy? n'eſt-il pas en fin plus commode de n'oüyr plus ces meſdiſances? Ie le confeſſe. C'eſt pourquoy ie me veux retirer de ce lieu. Mais i'ay bien voulu m'eſſayer, & m'exercer en ma patience. Quel beſoin a-on de ſe laiſſer longuement tourmenter, ſi Vlyſſes a trouué pour ſes compagnons vn remede ſi facile contre les Sirenes meſmes?

D'vne paiſible & bien raſſiſe.

EPISTRE LVII.

Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples,il dit que l'ame ſouffre quelques paſſions que les plus ſages & vertueux ne peuuent euiter, prouenans de la nature de noſtre mortalité.

Les incommoditez meſmes, & les accidens faſcheux, donnent touſiours à l'homme vertueux dequoy mediter en ſa penſee.

QVand ie voulus partir de la ville de Baia, pour m'en retourner à Naples, ie creus aſſez facilement, que nous deuions auoir tempeſte pour ne me mettre plus ſur vn nauire. Mais ie trouuay tant de boües par toute le chemin,qu'on pouuoit bien dire que i'eſtois allé par eau. Il fallut que i'enduraſſe entierement ce iour-là toute la fatalité des lutteurs. Car apres auoir eſté bien arrouſez,no' euſmes touſiours la pouſſiere dãs la Grote de Naples. Il n'y a rié plus lõg que ceſte priſon, rien plus obſcur que ceſte entree de caue, laquelle faiſoit que nous voyõs nõ point à trauers des tenebres,mais les tenebres meſmes. Et au reſte encor qu'il y euſt quelque clarté dans ce lieu,la pouſſiere,qui

eſt

eſt meſmes faſcheuſe & mal plaiſante au deſcouuert, l'oſteroit. Que penſes-tu donc qu'elle doiue eſtre dans ce creux, où apres s'eſtre eſleuee cõme vn tourbillon, enfermee en vn lieu, où aucun air ne reſpire, elle retombe ſur ceux qui l'ont eſleuee? Nous auons ſuffert deux grãdes incõmoditez cõtraires en meſme chemin, en meſme iour: nous auons eſté tourmentez de la boüe, & de la pouſſiere: Toutesfois ceſte obſcurité me mit quelque belle choſe dans ma pẽſee. Ie ſentis comme vne grande ſecouſſe, & vn changemẽt ſans crainte dans mon ame, que la nouueauté d'vne choſe inaccouſtumee, & l'ordure de ce lieu auoit cauſé. Ie ne parle point auec toy maintenant de moy-meſme, qui ſuis fort eſloigné, non ſeulement d'vn homme entierement parfaict, mais encor d'vn homme paſſablement appris: Ie parle de celuy ſur lequel la fortune n'a plus de pouuoir: car ceſt autre-là changeroit de couleur & de courage. Car il y a des paſſions, qu'on ne peut euiter par aucune vertu. Nature luy repreſente deuant ſes yeux, qu'il eſt mortel. Et par ainſi il ridera le frõt ſur la premiere triſteſſe, il tremblera de peur à vn ſoudain accident, ſa veüe ſe troublera ſi eſtant porté au plus haut d'vne montagne, il void vn profond precipice. Ce n'eſt pas crainte: c'eſt vne paſſion naturelle, que la raiſõ ne peut vaincre. C'eſt pourquoy il y a des hommes fort courageux, & tous preſts d'eſpandre leur sãg, qui ne peuuent voir le ſang d'autruy: Quelques-vns, qui ne peuuẽt regarder vne playe fraiſche, & quelques autres, qui s'eſuanoüiſſent ſeulemẽt d'en toucher vne vieille, qui rend encor de l'ordure: & d'autres, qui ont peur de voir par ieu, vne eſpee nue, & ne craignent point d'eſtre tuez. Ie ſentis donc, cõme ie diſois, non pas vn eſtõnement, mais vn changement. Derechef auſſi-toſt que nous reuiſmes la clarté, vne ioye ſoudaine ſans y penſer me reprit. Ie cõmençay alors de dire en moymeſme: Comme ſans raiſon nous craignons plus quelques choſes, & quelques autres moins, encores que la fin de toutes ſoit ſemblable! car quelle differẽce fais-tu, que la ruine d'vne tour, ou d'vne mõtagne tombe ſur vne ſentinelle? tu n'y en trouueras point. Il y en a toutesfois, qui craindront plus la cheute d'vne tour, combien que toutes deux ſoient aſſez puiſſantes pour les faire mourir. Parce que la crainte apprehende plus les effects, que la cauſe qui les engendre. Tu penſes peut-eſtre, que ie vueille parler des Stoiciens, qui ont opinion que l'ame d'vn homme qui eſt eſtouffé & froiſſé ſous vne grande ruine, ne peut pas ſortir, & qu'elle ſe diſſipe incontinent, parce qu'elle n'en a peu eſchapper libremẽt. Mais ie ne le fay point. Et ceux qui le diſent ſe trompent fort à mon aduis. Comme vne flãme ne peut eſtre ſuffoquee, parce qu'elle s'enfuit & ſe retire auec ce qui la chaſſe: comme l'air ne peut eſtre bleſſé d'vn coup, ni entrecoupé de la ſecouſſe d'vn foüet, ains ſe reſpand tout à l'entour du corps, auquel il fait place: Tout ainſi l'ame qui eſt la choſe du monde la plus ſubtile & deliee, ne peut eſtre retenue ni tourmentee dans le corps, mais par le moyen de ſa ſubtilité elle eſchappe à trauers tout ce qui la preſſe: Et tout ainſi que le foudre apres qu'il a ietté ſes eſclairs, & ſaccagé à ſon aiſe dans vne maiſõ, s'en reua par vn fort petit trou: pareillemẽt l'ame, qui eſt encor plus ſubtile que le feu, paſſe & s'enfuit à trauers toute ſorte de corps. Et par ainſi il faut diſputer, ſi elle peut eſtre immortelle. Mais tien pour choſe toute certaine, que ſi elle ſuruit au corps, par cõſequent elle ne pourroit perir par aucun moyen que ce fuſt, parce qu'elle ne peut perir. Car il n'y a aucune immortalité ſubiette à exception, ou condition, & n'y a rien auſſi qui puiſſe nuire à ce qui eſt eternel.

Neãtmoins il rencontre des hazards qui luy font recognoiſtre qu'il eſt *mortel & ſubiect à paſſion.*

Refutatiõ, par belles comparaiſons, d'vne flamme, & de l'air. &

Du foudre

Dont s'enſuit qu'elle eſt immortelle.

EPISTRE LVIII.

Premierement il monstre la pauureté de la langue Latine: apres comme ceux font sottement qui veulent restraindre ceste langue pauure d'elle-mesme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon comme de celuy qu'il appelle ens, *de l'essence, du genre, de l'espece, de l'idee, pour lesquels il faut inuenter des mots nouueaux: Et que des disputes qu'on fait seulement pour esueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour instituer nos mœurs & nostre bonne vie.*

La langue Latine est defectueuse en plusieurs mots, & c'est sottise de vouloir trõquer vn langage mãque de soy, au lieu de l'amplifier.

IAmais ie n'ay mieux cogneu la pauureté, ou (à vray dire) l'indigence, que nous auons de paroles, que ie fais auiourd'huy. Mille choses font suruenues, comme par fortune nous parlions de Platon, ausquelles nous cerchions des noms, parce qu'elles n'en auoient point: & d'autres qui auoient perdu par nostre delicatesse, celuy qu'elles auoient de toute ancienneté. Mais qui pourroit trouuer bon ce desgoustement-là, en vne si grande pauureté? Ce Cathon que les Grecs appellent, *œstrum*, qui pique & chasse le bestail, & l'escarte dans les forests, nos Latins l'appellent *Asilus*. Tu en peux bien croire Virgile?

3. Georgic.

Et les tahons, qu'on void à grand's trouppes voler
Pres du mont de Liburne, au verd bois de Siler,
Que iadis les Romains Asiles appelloient,
Et qu'OEstres les Gregeois en leur langue nommoient:
Piquans, bruyans, qui font les trouppeaux escarter
Courir par les forests d'effroy, espouuantez.

Ie pense qu'il entendoit, que ce mot estoit du tout perdu. Et afin que ie ne te face point plus longuement attendre, il y auoit quelques mots simples en vsage, comme quand ils disoient, *cernere ferro inter se*, c'est à dire, battre entr'eux leurs querelles par armes. Le mesme Virgile te prouuera cela:

Mesme le Roy Latin

Æneid. 12.

S'estonne grandement, que ces deux hommes nez
En pays estrangers, en lieux si esloignez,
D'vn bout du monde à l'autre, ayent peu s'assembler,
Et leur noise & querelle ainsi battre par fer.

Ce que nous disons maintenant, *decernere*, c'est à dire debattre: l'vsage de ce mot simple en est perdu. Les anciens pareillement disoient *si iusso*, c'est à dire, *si iussero*: qui signifie, si ie le commande. Ie ne veux pas que tu me croyes de cela: Virgile en est fidele tesmoin.

Le reste des soldats

Æneid. 11.

Que ie commanderay, viennent apres aux combats.

Preuue de la disette d'icelle langue, &

Ie ne tasche point par la diligence, dont i'vse maintenant, à te monstrer cõbien i'ay perdu le temps apres les Grammairiés; mais à te faire cognoistre combien de mots qu'on lit dans Ennius, & Attius, se trouuent auiourd'huy roüillez & moisis: veu que de Virgile mesmes, dãs lequel nous fouillons tous les iours, nous en auõs desia perdu quelques-vns. Que veut dire (demanderas-tu) ceste antience? à quoy tend-il? Ie ne te le veux pas taire. Ie voudrois bien sans offenser tes oreilles, pouuoir dire, *Audience*: sinon ie le diray encor qu'il te doiue fascher. Ciceron est autheur assez suffisant, à mon aduis, de ce mot. Si tu en veux vn plus recent, i'ay Fabianus hõme eloquẽt, qui parle tresbien, & qui

& qui a le langage ſi net, & ſi affeté, que quelquefois i'en ſuis degouſté. Que ſerois-ie donc, amy Lucilius? comment dirois-ie ce mot Grec οὐσία, c'eſt à dire eſſence, choſe ſi neceſſaire, cõtenãt la nature, & le fondement de toutes choſes? Ie te prie dõc permettre que i'vſe de ce mot. Toutesfois ie n'vſeray de la liberté que tu me donneras, que le moins que ie pourray. Et peut-eſtre me contenteray-ie de la ſeule permiſſion. Mais dequoy me ſeruira la grace que tu me fais, veu que ie ne puis en aucune façon exprimer en Latin ce mot, qui eſt cauſe que i'aye dit des iniures à noſtre langue? Tu accuſeras encor d'auantage la pauureté des Romains, quand tu ſçauras qu'il y a vne ſyllabe, que ie ne puis tourner. Demandes-tu quelle c'eſt τὸ ὄν, c'eſt à dire ce qui eſt. Il te ſẽblera que ie ſuis homme d'vn fort rude eſprit, & qu'il eſt fort aiſé de le faire, qu'on le peut tourner en ceſte façon, & dire, *quod eſt*, ce qui eſt. Mais il y a grãde difference Car ie ſuis contrainct de mettre vn verbe pour vn nom. Et s'il eſt beſoin d'y en donner vn, ie diray, *quod eſt*, ce qui eſt. Vn mien amy homme de grand ſçauoir nous diſcouroit auiourd'huy, que Platon donnoit ſix ſignifications à ce mot. Ie te les expliqueray toutes ſix, apres que ie t'auray monſtre, qu'il y a quelque genre.. Car premierement il nous faut cercher ce genre duquel dependent toutes les autres eſpeces, duquel naiſſent toutes les differences & diuiſions, & ſous lequel tout eſt comprins. Or nous le trouuerons, ſi nous commençons de lire tout à rebours. Car par ce moyen nous paruiendrons au premier. L'homme eſt vne eſpece, comme dit Ariſtote: le cheual eſt vne eſpece, le chien eſt vne eſpece. Il faut donc cercher quelque commum lien qui embraſſe toutes ces choſes, & qui les comprenne ſous ſoy. Que ſera donc cela? l'animal. L'animal doncques a commencé d'eſtre le genre de tout ce que ie diſois maintenant, de l'homme, du cheual, & du chien. Mais il y a quelques choſes qui ont ame, & ne sõt point animaux. Car il eſt certain, que les ſemẽces, & les arbres ont ame. C'eſt pourquoy nous disõs qu'ils viuẽt & qu'ils meurẽt. Les animaux dõcques tiendrõt le plus haut lieu: parce que les animaux sõt ſous ceſte forme & les ſemẽces auſſi. Mais il y a quelques choſes, pareillement qui n'ont point d'ame, cõme les rochers. Il y a donc encor quelque choſe plus haute, & plus grande, c'eſt à ſçauoir le corps. Ie le diuiſeray ainſi, & diray que tous corps ont ame ou n'ont point d'ame. Et apres tout cela, il y a encor quelque choſe plus haute, que le corps. Car nous diſons qu'il y a quelques choſes corporelles, & quelques autres incorporelles. Qu'eſt-ce doncques qu'il y aura, d'où cela dépende? C'eſt cela à quoy nous auons donné cy-deſſus vn nõ aſſez mal propre: Ce qui eſt. Car nous le pourrons ainſi departir en eſpeces, en diſant: Ce qui eſt, ou il eſt corporel, ou il eſt incorporel. Voila donc ce premier genre, & le plus haut, & ſi ie dois parlẽt ainſi, le general. Tous les autres, à vray dire, ſont bien genres, mais ils ſont ſpeciaux: Comme l'homme eſt bien vn genre: car il contient ſous ſoy les eſpeces de nations, les Grecs, les Romains, les Parthes: & des couleurs, les blancs, les noirs, les rouſſeaux: Il a encor les particuliers, Caton, Ciceron, Lucrece. A ceſte cauſe quand il contient pluſieurs choſes ſous ſoy, il prend le nom de genre. Et quand il eſt contenu ſous quelque autre, on l'appelle eſpece. Mais ce genre qui eſt general, n'a rien qui ſoit par deſſus luy. C'eſt le commencement de toutes choſes. Tout ce qui eſt, eſt au deſſous de luy. Les Stoiciens ont voulu mettre au deſſus de ceſtuy-là, vn autre genre encor plus principal, duquel ie parleray tout maintenant: mais que i'aye auparauant monſtré, que ce genre duquel i'ay parlé, doit à bon droit eſtre mis le premier,

Abondance de la Grecque.

Termes Philoſophiques expoſez.

Doctrine des Stoïques quant aux genres & eſpeces des choſes: &

puis qu'il peut comprendre toutes choſes. Ie diuiſe ce qui eſt en ſes eſpeces, ſçauoir eſt en corporelles, & incorporelles. Il n'y a point de tiers. Mais comment feray-ie diuiſion des corps? Il faut dire qu'ils ont ame ou qu'ils n'en ont point. En apres comment eſt-ce que ie feray diuiſion des choſes animees? Ie diray que les vnes ont entendement, & les autres n'ont qu'ame: ou bien ainſi: Quelques vnes ſont impetueuſes, ou cheminét, ou paſſét: quelques autres, ſõt attachees à la terre, ſe nourriſſent & prennent accroiſſement par les racines. Derechef en quelles eſpeces dois-ie repartir les animaux, où ils ſont mortels, où ils ſont immortels. Il y a des Stoiciens auſquels il ſemble, que le premier genre.* Mais ie diray apres pourquoy ils le penſent ainſi. Il y a (diſent-ils) en la nature quelques choſes qui ſont, & quelques choſes qui ne ſont point, & que nature comprend les choſes qui ne ſont point, & ſe preſentent en noſtre entendement: Cõme ſont les Centaures, les Geants, & toute autre choſe qui eſtant formee par vne fauſſe imagination, commẽce d'auoir quelque image, encore qu'elle n'ait point de ſubſtance. Ie reuiens maintenant à ce que ie t'ay promis, ſçauoir eſt, comme Platon a diuiſé toutes choſes, qui ſont en ſix façons. Ce premier qui eſt, on ne le peut comprendre, ni par la veue, ni par l'attouchement, ni par aucun autre ſens. Ce qui eſt general n'eſt qu'en l'imagination. Comme l'homme en general, ne ſe void point par les yeux: mais ſi fait bien l'homme particulier, cõme Ciceron & Platon. L'animal ne ſe void point, mais ſe comprend par l'entendement: on void toutesfois ſon eſpece, vn cheual, & vn chien. Des choſes qui ſont, Platon met pour le ſecond genre, ſçauoir eſt celui qu'il appelle eminent, & qui ſurpaſſe. Il dit que ceſtuy-là eſt par excellence. Comme, poete, eſt vn nom commun: & tous ceux qui font des vers s'appellent ainſi. Mais deſia entre les Grecs ce mot n'en ſignifie qu'vn. Et quand tu orras dire le poete, tu dois entendre que c'eſt Homere. Qu'eſt-ce donc ce que tu veux dire? C'eſt Dieu qui eſt le plus grand, & le plus puiſſant de toutes autres choſes. Le troiſieſme genre eſt des choſes qui ſont proprement: elles ſont ſans nombre, mais elles ſont auſſi hors de noſtre veüe. Me demandes-tu qu'eſt cela? C'eſt la propre meſnagerie & les meubles de Platon. Il les appelle Idees, ſur leſquelles toutes choſes ſont formees. Elles ſont immortelles, immuables, inuiolables. Oy ie te prie, qu'eſt-ce qu'Idee? elle eſt vn patron & vn moule eternel des choſes qui ſe font par nature. Ie te veux interpreter encor ceſte definition, afin que la choſe te ſoit plus claire. I'ay volonté de faire ton pourtraict: tu es le patron de ma peinture, duquel mon entendement prendra les traicts qu'il mettra ſur ſon ouurage. Par ainſi ceſte face qui m'inſtruit, & m'enſeigne, de laquelle ie prens le pourtraict, c'eſt l'Idee. La nature donc mere de toutes choſes a vne infinité de ces patrons, comme d'hommes, de poiſſons, & d'arbres, ſur leſquels eſt pourtraict tout ce qu'elle doit faire. Le quatrieſme lieu eſt donné à l'image. Mais il faut, que tu ſois bien ſoigneux, d'entendre que c'eſt que l'image, & que tu reiectes ſur Platon, & non point ſur moy, la difficulté de ces choſes. Toutesfois il n'y a rien de ſubtil, qui ne ſoit accompagné de difficulté. I'ay vſé n'agueres de la cõparaiſon de l'image que faict vn peinctre. Quand il vouloit par ſes couleurs au vif repreſenter Virgile, il le regardoit: La face de Virgile eſtoit l'Idee, & le patron de l'ouurage qu'il vouloit faire. Or ce que le peinctre a tiré de ce viſage, & ce qu'il a peinct ſur ſõ tableau, eſt à ce, c'eſt à dire l'image. Demãdes-tu quelle differẽce il y a? l'vn eſt le patron, & l'autre eſt la figure tiree du patron, & miſe ſur l'ouurage. L'vn eſt celle que le peintre imite, & l'autre

eſt

*M A. Muret penſe que quelques mots faillent icy.

De Platon touchant la diuiſion d'icelles.

1.

2.

Rien n'eſt, que Dieu, à parler proprement.

3. Idees Platoniques, &

Les formés ou patrons tirez d'icelles.

4

est celle qu'il fait. Vne statue qui represente vn homme, a quelque face, c'est ἰδέα, qui vaut à dire l'image: Le patron mesme aussi a quelque face, sur laquelle l'ouurier, en la regardant, a formé son image, & c'est l'Idee. Demandes-tu encor vne autre distinction? ἰδέα, c'est à dire l'image est l'ouurage qui est faict: & l'Idee est hors de l'ouurage: & n'est point seulement hors de l'ouurage, ains elle est auparauant que l'ouurage. Le cinquiesme genre, est des choses qui sont communement: & celles-là commencent à nous appartenir. C'est là, où tout est, & hommes, & bestes, & toutes autres choses. Le sixiesme genre est des choses, qui semblent estre, comme le vuide, & le temps. Platon ne met en ce compte rien de ce que nous voyons & touchõs, parce qu'il pése veritablement, & proprement que cela est: parce qu'elles coulent & passẽt & sont: mais c'est par le moyen d'vne diminution, ou adiouſtemẽt continuel. Il n'y a pas vn de nous, qui soit en sa vieillesse, ce qu'il estoit en son ieune aage. Pas vn n'est au matin, ce qu'il estoit le soir auparauant. Nos corps sont roulez, & rauis comme les riuieres. Tout ce que tu vois court auec la course du temps. Rien ne demeure de ce que nous voyõs. Moy mesmes pendant que ie dis que les choses se changent, ie me suis changé. C'est ce que dist Heracletus, nous ne descendõs iamais deux fois dãs vne mesme riuiere. Le mesme nom de la riuiere demeure bien, mais l'eau s'est escoulee. Cela se cognoist mieux en vne riuiere, qu'en vn homme. Si est-ce toutesfois qu'vne course qui n'est pas moins legere, nous emporte. C'est pourquoy ie m'esmerueille de nostre folie, q̃ nous puissiõs aimer si fort ce corps, qui est vne chose si subiecte à la suite, q̃ no⁹ ayõs crainte de mourir quelque iour veu que chasque momẽt est vne mort du premier estat, auquel nous estions. Veux tu craindre q̃ ce qui se fait à toute heure, ne se face quelquesfois? I'ay parlé de l'hõme, qui est vne matiere caduque & periſſable, & subiecte à tous accidẽs de fortune: Mais le mõde aussi, encor qu'il soit eternel, inuincible, il est subiect aux changemens, & ne demeure pas en mesme estat. Car iaçoit qu'il ait encor tout ce qu'il a eu iamais, il l'a neantmoins autrement qu'il ne l'auoit, & change son ordre. Dequoy (diras-tu) me seruira ceste subtilité? si tu me le demandes, ie te respõdray, de rien. Mais cõme ce graueur apres auoir tenu ses yeux, sur sõ ouurage, si longuemẽt qu'ils en sont lassez, les relasche, & les retire, ou cõme on a accoustumé de dire, les repaist: Pareillemẽt nous deuons recréer aucunefois nostre esprit, & luy donner quelque passe-tẽps pour le resioüir: pourueu que ces passe-tẽps soyent quelques ouurages. Parmy lesquels, si tu y prens biẽ garde, tu trouueras quelque chose qui te pourra estre salutaire. C'est cela, Lucilius mon ami, que i'ay accoustumé de faire: En toutes choses que ie m'occupe, encor qu'elles soient fort esloignees de la Philosophie, ie tasche d'en tirer quelque profit duquel ie me puisse ressentir. Mais quelle vtilité puis-ie prẽdre de ce discours que ie traittois maintenant, si esloigné de la reformation des mœurs? Par quel moyen est-ce que les Idees de Platõ me pourroiẽt faire meilleur que ie ne suis? Que pourrois-ie tirer d'elles qui puisse retrancher mes voluptez? A tout le moins i'apprendray que Platõ nie que rien de ce qui sert à nos sensualitez, qui nous y eschauffe & nous y prouoque, soit du nõbre des choses, qui veritablement sont. Ces choses donc ne sont que par imagination, & portent quelque apparence pour vn temps. Il n'y a rien en elles qui soit ferme & asseuré. Et toutesfois nous les desirons comme si elles deuoient touſiours durer, & touſiours demeurer auec nous. Nous sommes lasches & foibles, & nous arrestons par temps en chemin. Iettons nostre

5.

6.

Opinion de Platon touchant les choses visibles & sensibles. Lesquelles sont, mais ne demeurent point en vn estre.

Chasque moment est la mort du precedent.

Le monde mesmes est subiect aux chãgemens.

Quel profit ou tire de ces disputes, pour l'instruction.

Puis qu'il n'y a rien de ferme en ce monde, esleuons nos cœurs aux choses eternelles.

ame sur les choses eternelles, admirons les formes de toutes choses qui volent en haut: & comme Dieu se pourmenant parmi elles, & pouruoyant à tout, conserue contre la mort, ce qu'il n'a peu faire immortel, parce que la matiere l'empeschoit: & comme il surmonte par raison les vices du corps. Car toutes choses demeurent, non parce qu'elles sont eternelles, mais parce qu'elles sont defendues par le soin de ce gouuerneur. Les immortelles n'ont point besoin de defendeur. L'ouurier qui les a faictes les conserue, surmontant par sa vertu la fragilité de la matiere. Mesprisons toutes ces choses, qui ne sont pas si precieuses, qu'on ait bien mis en doute, si elles sont. Pensons aussi par mesme moyen, que si la prouidence affranchit & garde ce monde (qui n'est pas moins mortel que nous sommes) de tous perils & dangers: que nous pouuons pareillement par nostre prouidence allonger vn peu le temps, & la vie à ce petit corps, si nous pouuons arrester & gouuerner les voluptez, par le moyen desquelles la plus grande partie des hõmes se perd. Plato mesme par vn sage gouuernemẽt est paruenu à sa vieillesse. Il auoit le corps puissant, & robuste, de sorte qu'on luy dõna ce nom parce qu'il auoit la poictrine fort large: mais le voyages sur mer, & les dangers qu'il auoit passez, luy auoient de beaucoup diminué ses forces. Toutesfois la sobrieté, & la mesure de ce qui retranche la voracité, & le soin qu'il auoit de se contregarder, le conduirent à vne longue vieillesse, encor que plusieurs causes luy donnassent empeschement. Car tu sçais (comme ie pense) qu'il aduint à Plato par le moyen de son bon gouuernement, qu'apres auoir iustement vescu quatre vingts & vn an entiers, sans qu'il s'en fallust rien, il mourut au mesme iour qu'il estoit nay. C'est pourquoy quelques deuins, qui par fortune estoient lors dans la ville d'Athenes, lui firent vn sacrifice apres sa mort, estimans que sa nature fust plus excellẽte que celle des autres hommes, parce qu'il auoit iustement attaint le nombre le plus parfaict de la vie, que neuf fois neuf accomplissent. Ie ne doute point qu'il n'eust bien voulu voir retranché quelque peu de iours de ce compte, & se passer de ce sacrifice. La sobrieté peut allonger la vieillesse: laquelle, cõme à mon aduis il ne faut point desirer, aussi ne le doit-on pas refuser. C'est chose qui peut apporter vn grand contentement, d'estre auec soy, le plus long temps qu'on pourra, & mesmement quand quelqu'vn par son moyen, s'est rendu digne de ioüir de soy-mesme. C'est pourquoy nous donnerõs nostre iugement sur ce poinct, si on se doit fascher de l'arriere saison de la vieillesse, & n'attẽdre pas sa fin, mais l'aduancer de ses propres mains. Celuy s'approche fort de la nature d'vne coüard, qui attend laschement le dernier iour de la vie, comme celuy seroit estimé vn grand yurongne, lequel apres auoir beu tout le vin du tonneau, voudroit encor apres aualler la lie. Toutesfois nous voulons disputer plus auant, si la derniere partie de nostre aage est la lie de nostre vie, ou si c'est la chose la plus pure, & la plus liquide de nostre aage. Pourueu que l'ame ne soit aucunement affoiblie, & que les sens soient encor bien entiers pour la seruir, & que le corps ne soit point destitué de ses forces, & demy mort auant le temps. Car il y a beaucoup à dire entre vouloir allonger sa vie, ou sa mort. Mais si le corps est tellement inutile, qu'il ne puisse plus faire ses functions, pourquoy ne tireroit-on de prison vne ame qui ne fait qu'y languir, & parauanture voudroit-il mieux le faire pluſtost qu'on ne doit: parce que, peut-estre, quand on le deura faire, on n'aura pas le pouuoir, & qu'il y a plus de danger de mal viure que de mourir bien-tost. Celuy est fol, qui au prix de la perte d'vn peu de temps, ne veut racheter de hazard d'vn

Mesprisons les choses desquelles on reuoque en doute l'estre.

Gouuernõs biẽ le cours de nostre vie, soit bref ou long.

A l'exẽple de Platon, duquel la sobrieté & bõ regime, le fit estimer auoir quelque chose par dessus l'ordinaire des autres.

Quel plaisir apporte la longue vie, & si l'on se doit aduancer la fin d'icelle.

Paradoxe Stoïque, repugnant à plus sainte doctrine.

d'vn grand inconuenient. Il se trouue peu de personnes qu'vne fort longue vieillesse ait conduits iusqu'à la mort sans auoir senti quelque malheur. Et plusieurs ont passé toute leur vie paresseusement sans rien faire. Mais pourquoy estimerois-tu qu'il fust plus cruel de perdre quelque partie de la vie, qui doit aussi prendre fin? Ne te fasche point d'entendre ce que ie dis, cõme si ceste sentence deuoit estre prononcee contre toy: mais fay iugement de ce que ie dis. Ie n'abandõneray point ma vieillesse si elle me reserue tout entier pour moy. Ie dis entier de ceste partie, qui est la meilleure: Mais si elle a cõmencé de me troubler l'entendement, & d'en ruiner quelque partie, ou si elle ne m'a point laissé la vie, mais seulemẽt l'ame: ie sortiray hors de ceste maison ruineuse & pourrie. Ie ne fuyray point vne maladie par le remede de la mort, pourueu qu'elle se puisse guerir, & qu'elle n'apporte point de dommage à l'ame. Ie ne me tueray point moy-mesme, pour mettre fin à ma douleur: car c'est estre vaincu que de mourir ainsi. Toutesfois si ie cognoissois qu'il me la fallust endurer tout le reste de ma vie, ie sortiray, non point pour la douleur, mais parce qu'elle me donneroit empeschement à faire toutes choses, pour lesquelles on desire de viure. L'hõme est bien lasche, & de peu de cœur, qui meurt pour fuyr à la douleur. Il est bien fol aussi s'il vit pour ne sentir que douleur. Mais ie suis allé trop loin. D'auantage il y a encor de la matiere, qu'on ne pourroit acheuer d'vn iour. Or comment pourroit celuy mettre fin à sa vie, qui ne la peut pas mettre à vne lettre? Adieu donc: car tu liras plus volontiers ces derniers mots, que ces autres discours qui ne parlent que de la mort.

Plaisante fin pour recreer l'esprit esmeu par le paradoxe precedent.

EPISTRE LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit prise à lire vne lettre de Lucilius, il apprend cõme par occasion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoiques. Il escrit le plaisir & contentement qu'il a pris de ceste lettre. Quelle est la vie du sage. Du iugement seuere que chacun doit faire de soy, & de ne croire point les flatteurs.

I'Ay leu ta lettre auec grande volupté. Permets ie te prie que i'vse des paroles communes à tout le monde, sans le reuoquer à la signification que les Stoiciens leur donnent. Nous croyons que la volupté est vn vice. Prenle cas qu'elle le soit: Toutesfois nous auons accoustumé d'vser de ce mot, pour mõstrer vne affection de ioye dans nostre ame. Ie sçay bien (dis-ie) que la volupté (si nous voulons que nos paroles visent à nostre blanc) est vne chose infame, & que la ioye ne peut aduenir qu'à l'homme sage: Car la ioye est vn esleuement de l'ame, qui se fie de ses propres biens, & de ses propres forces. Toutesfois nous parlons vulgairement ainsi, & disons que nous auons senti vne grãde ioye du consulat de cestuy-ci, ou de ses nopces, ou de l'enfantement de nostre femme. Ce qui n'est pas vne si certaine ioye, que ce ne soit le plus souuẽt vn cõmencement de tristesse. Mais la vraye ioye a vn bien, qui l'accõpagne tousiours: c'est qu'elle ne prend iamais fin, & qu'elle ne se trouue iamais en son cõtraire. Par ainsi quãd nostre Virgile dit: & les mauuaises ioyes de l'ame: il parle egalemẽt, mais non pas proprement. Car il n'y a mal aucun qui porte ioye. Il a donné ce nõ aux voluptez, & a fort bien exprimé ce qu'il vouloit dire. Car il a signifié les hõmes qui se resiouyssẽt de leur malheur. Toutesfois ie n'auoy pas dit sãs raisõ, q̃ i'auoy leu ta lettre auec vne grãde volupté. Car en-

Differences que les Stoiques mettent entre ioye & volupté.

Que c'est que volupté & ioye à eux.

6 Æneid.

cone qu'vn homme ignorant se resiouysse auec vne juste occasiō: si est-ce qu'e
i'appelle ceste affectiō, qu'il ne peut retenir, & qui se iettera bien tost sur au-
tres diuers subiects, ie l'appelle, dis-ie, volupté, conceüe par opinion d'vn faux
bien, cōduite sans mesure & sans discretiō. Mais pour reuenir à mon propos,
Quel est le contentement qu'on peut receuoir des lettres d'vn ami. oy ie te prie ce qui m'a pleu dans ta lettre. Tu as les paroles à ton cōmande-
ment, ton discours ne te transporte point, & ne te traine pas plus loin que tu
ne veux. Il y en a plusieurs qui sōt attirez par la beauté de quelque parole, qui
leur plaira, à escrire plus qu'ils n'auoyēt proposé: mais cela ne t'aduiēt point.
Les figures y ont bōne grace. Tout y est bié arrāgé, & bien accōmodé au suiect. Tu parles tāt qu'il te plaist,
& signifies encor plus que tu ne parles. C'est signe de quelqu'autre chose plus
grāde. En outre, il appert que tō esprit n'a rien de superflu, rié d'orgueilleux.
Ie trouue toutesfois des metaphores, qui ne sont ni trop hardies, ni despour-
ueües de beauté, & qui ont desia fait preuue de leur bōne grace. I'y trouue des
cōparaisons, desquelles s'il y a quelqu'vn qui nous vueille interdire l'vsage, &
les permettre seulemēt aux Poētes, il me sēble qu'il n'a leu aucun des anciēs
autheurs, dans lesquels on ne recerchoit point encor vn langage pour gagner
Et les comparaisons y sont licites. la faueur du peuple. Ceux qui parloyent simplement, & pour nous faire en-
tendre seulement ce qu'ils vouloyēt dire, estoyēt pleins de paraboles & simi-
litudes: lesquelles à mō aduis estoyēt neceſſaires, nō point pour la mesme rai-
Vn langage figuré & poli a beaucoup d'efficace. son, que les Poētes auoyent d'en vser, mais pour aider la foibleſſe de nostre es-
prit, & pour representer cōme à l'œil au disciple & à l'auditeur ce qu'ils di-
soyent. Comme voici, quand ie lis entre autres, Sextius, hōme vehemēt & sub-
til, philosophant d'vn lāgage Grec à la façon Romaine: ie pren grād plaisir de
voir la similitude & cōparaison dōt il vse: qu'vne armee, qui craint d'estre as-
saillie par l'ennemi, marche en ordonnance quarree de tous costez, pour e-
stre plus preste au combat. Le sage, dit-il, doit faire le semblable: Il doit des-
plier ses vertus de tous costez, afin que s'il y a quelque dāger qui le menace,
son secours soit tout prest, & que sans aucū desordre il obeysse à son gouuer-
neur. Ce que nous voyons aduenir aux armees, que les grands Capitaines sça-
uent rāger, où toutes les troupes sont si bien à poinct disposees, qu'elles entē-
dent l'vne & l'autre en mesme temps le commandement de leur chef, & que
le signe est ouy aussi-tost, parmi les trouppes de l'infanterie, que de la caualle-
rie. Mais Sextius dit, que cela nous est beaucoup plus neceſſaire, qu'aux gens
de guerre: Car ceux-là ont eu souuent peur de l'ennemi sans cause, & le
Le fol n'est iamais exempt de crainte, mais chemin qu'ils craignoient d'auantage, leur estoit le plus asseuré. La folie n'a
rien qui soit exempt de crainte. Elle craint autant d'enhaut que d'embas. El-
le a peur d'vn quartier & d'autre. Il y a des dangers qui luy viēnent au deuāt,
& qui la suiuent derriere. Elle s'effraye de toutes choses. Elle n'est iamais en
Le sage, quoy qu'assailli de toutes parts, ne branſle iamais. defense, & son secours mesmes luy fait peur. Mais le sage qui est armé, & ad-
uisé contre toutes fortunes & violences, encor que la pauureté, la misere, l'i-
gnominie, & la douleur, luy façent vne charge, il ne reculera iamais. Il mar-
chera sans aucune peur cōtre ces maux, & au milieu d'iceux. Plusieurs choses
nous tiennēt liez & attachez, plusieurs autres nous ostēt les forces: ne' auōs si
lōguement croupi dans les vices, qu'il est bien difficile de nous en nettoyer.
Car nous n'en sommes pas seulemēt soüillez, nous en sōmes entieremēt em-
poisonnez. Et afin que d'vne cōparaison nous ne passiōs à l'autre, ie demāde-
ray (ce que i'ay souuent consideré en moy-mesme) pourquoy c'est que la folie
nous tiēt si opiniastremēt attachez? C'est en premier lieu, parce que nous ne
la repoussōs point vertueusemēt, & que nous ne voulons pas auec toutes nos

forces

forces cercher nostre guarison. En apres nous ne dõnõs point assez de creãce à ce qui a esté trouué par les hõmes sages, & que nous ne le receuons pas auec vne poictrine ouuerte, & passons, trop legeremẽt sur vne chose de grãde importance. Mais comment pourroit vn homme apprendre autant qu'il faudroit besoin contre les vices, s'il n'apprend qu'autant de temps qu'il luy en reste, apres celuy qu'il a employé aux vices? Il n'y a pas vn de nous, qui vueille descendre insqu'au plus profond: nous ne cueillons que ce qui est au dessus. C'est trop d'auoir esté occupé, d'auoir donné vn fort peu de temps à la Philosophie. Mais ce qui nous empesche le plus, c'est que nous nous plaisons trop tost à nous mesmes. Si nous trouuons quelqu'vn qui nous appelle gens de bien, sages & saincts, nous le croyons. Nous ne sommes pas contens d'vne mediocre loüange. Tout ce qu'vn flatteur impudent dira de nous sans honte, nous le receuons comme si cela nous estoit deu: nous consentons à ceux qui disent que nous sommes fort sages, & fort bons, encor que nous sçachiõs bien qu'ils ont accoustumé de mentir. Nous nous flattons si auant, que nous voulons estre loüez pour des choses du tout contraires à ce que nous faisons. Il y a tel qui oit que ceux mesme qu'il enuoye au supplice, l'appellent doux & clement, liberal en ses larrecins & pilleries, sobre & tẽperé en ses yurongneries & paillardises. D'où il aduient, que nous ne voulons faire aucun changement en nous, parce que nous pẽsons estre gens de bien. Alexandre lors qu'il couroit par toute l'Indie, & qu'il saccageoit par guerre, iusques aux nations mesmes qui n'estoient gueres cogneües de leurs voisins, faisant le tour des murailles d'vne ville qu'il tenoit assiegee, pour recognoistre de quel costé elle seroit plus foible, & se trouuant blessé d'vn coup de flesche, il demeura longuement à cheual, & continua son entreprise. Mais apres que le sang fut estanché, & que la douleur de la playe, qui estoit desia seche: commença de croistre, & le genoüil qu'il auoit porté pendu à l'arçon du cheual, à s'engourdir peu à peu. si fut contraint de se retirer, & de dire, Tout le monde iure que ie suis fils de Iupiter, mais ceste playe crie à haute voix que ie suis hõme. Nous deuons faire le semblable: apres que chacun de nous, à force de flatterie sera deuenu fol, disons: Vous dites que ie suis sage, mais ie cognoy combien de choses inutiles ie souhaitte, combien i'en desire, qui me nuiroyent. Ie ne cognois pas seulemẽt (ce que toutesfois les bestes brutes cognoissent quand elles sont saoules) combien ie dois boire, combien ie dois manger. Ie ne sçay pas encor la mesure de ce que ie contiens. Ie t'apprendray maintenant à quoy tu pourras cognoistre que tu n'es pas sage. Celuy se peut dire sage, qui se voit plein de contentement, de ioye, & de repos d'esprit, & qui ne sentant aucune passion, vit au pair auec les Dieux. Pren donc conseil auec toy-mesme: & si tu ne sens iamais aucune tristesse, si aucune esperance des biens que tu attends importune ton ame, & si les nuicts & les iours ton esprit ioüist d'vn repos esgal & asseuré, s'il est content en soy-mesme, tu es paruenu au comble du bien que l'homme peut desirer. Mais si tu recerches encor toutes sortes de voluptez, & deçà & delà: fais estat que tu es autant esloigné de la sagesse, comme tu le seras de sa ioye & du contentement. Tu as bien enuie d'y paruenir, mais tu te trompes, si tu penses y pouuoir arriuer par le moyen des richesses. Cerches-tu la ioye entre les honneurs, c'est à dire, entre les soucis? Ces choses que tu desires ainsi, & que tu penses te deuoir apporter plaisir & contentement, & ne sont qu'occasions de tristesses. Tous ceux-là, di-ie, ne pensent qu'à trouuer la ioye & le

Le plus grand mal est que

Nous nous flattons par trop.

Exemple pour apprẽdre à chacũ à cognoistre sa condition.

Comment chacun se doit censurer soy-mesme.

Quel est celuy qui se peut dire sage.

plaiſir : mais ils ne ſçauent pas le moyen d'acquerir vn grand & perdurable contentement. L'vn le prend des banquets,& des folles deſpenſes: l'autre de l'ambition & d'vne grande troupe de vaſſaux,qui le ſuiuent & l'enuironnent: l'vn des faueurs de s'amie: l'autre d'vne vaine oſtentation de l'eſtude des arts liberaux, & des ſciences qui ne luy portent aucune guariſon. Tous ceux-là ſont abuſez d'vn plaiſir trompeur,qui ne dure guere, comme l'yurongnerie, laquelle donne quelque ioyeuſe follie pour vne heure.& ſe void apres ſuiuie d'vne fort longue repentance: Ou comme l'hõneur d'vn applaudiſſement,& d'vne acclamatiõ fauorable du peuple,qui a eſté acquis, & finira auec beaucoup de peine.Il te faut dõc penſer ceci,que l'effect de la ſageſſe, eſt vne ioye touſiours eſgale. L'ame de l'homme ſage eſt telle & ſemblable, que l'eſtat & le viſage du monde par deſſus le ciel de la Lune, l'air y eſt touſiours ſerein. Voila pourquoy tu dois deſirer d'eſtre ſage: car le ſage n'eſt iamais ſans ioye. Ce contentement ne peut naiſtre,que de la conſcience des vertus. Aucun ne ſe peut reſiouyr,que l'homme conſtant,iuſte & temperé. Et quoy donc,diras-tu? les fols & les meſchans ne ſe reſiouyſſent-ils iamais? Nenni, non plus que les lyons de la proye qu'ils ont trouuee. Quand ils ſont las & ſaouls du vin, & de tous autres plaiſirs : quand la nuict, qu'ils paſſent entierement à boire, leur eſt encor courte : quand on a mis dans vn petit corps plus de voluptez qu'il n'en peut contenir, & qu'il a commencé de les rendre, & de les ietter dehors: c'eſt lors qu'ils ſe mettent à crier ce vers de Virgile:

Tu ſçais que nous auons paſſé la nuict derniere
Entre des faux plaiſirs.

6. Aeneid.

Ceux qui ſont adonnez aux folles deſpenſes, & à la ſuperfluité, paſſent entre des faux plaiſirs toute la nuict,comme ſi ce deuoit eſtre la derniere. Mais le plaiſir & la ioye qui ſuit les Dieux, & ceux qui viuent comme eux,n'eſt iamais interrompue,& ne prend iamais fin.Elle en prendroit, ſi on l'auoit empruntee d'ailleurs.Mais parce qu'elle ne vient point du bien-faict d'autruy, elle ne depend point auſſi du pouuoir ni de l'authorité d'autruy. La fortune ne peut oſter ce qu'elle n'a pas donné.

Folie eſtrãge de ceux qui cerchẽt du contentement par voyes obliques.

Quel eſt l'effect de la ſageſſe, & à quoy reſẽble le Sage &

Quelle eſt la ioye des fols & des meſchans.

Elle eſt brefue & fauſſe.

mais Celle des ſages eſt vraye & perpetuelle.

EPISTRE LX.

Quelques-vns penſent que ceſte Epiſtre & les deux autres qui ſuiuent apres, ne ſont que fragmens d'autres Epiſtres. En ceſte-ci il deteſte le vœu de nos parens qui nous ſouhaittent des richeſſes: & la gourmandiſe qui entre en deſpence par ambition, & nous fait deſirer & cercher les biens de la terre & de la mer.

L'homme ſeul entre les animaux a (illegible) ſes yeux plus grands que la panſe & ne ſçait tenir meſure en ſes ſouhaits.

IE me plains,ie me tourmente,ie me mets en cholere.Tu ſouhaittes encores aujourd'huy cela meſme que ta nourrice,que ton pedagogue,& ta mere te deſiroiẽt.Tu ne cognois pas encor cõbien de maux ils te ſouhaittoient. O combiẽ les ſouhaits de nos amis nous ſont dommageables,voire de beaucoup plus dommageables,lors qu'ils nous ont ſuccedé plus heureuſement! Ie ne m'eſmerueille point maintenant,ſi tous les maux du monde nous ſuiuẽt dés noſtre premiere enfance. Nous ſommes creuz entre les maudiſſons de nos peres

nos peres & meres. Puissent les Dieux quelque fois ouyr nos paroles sans leur demander rien. Iusques à quand sera-ce, que nous demanderons tousiours quelque bien aux Dieux, comme si nous n'auions point dequoy nous nourrir? iusques à quand sera-ce que nous emplirons de nos semences les châps, qui pourroient nourrir des grandes villes? Durant combien de temps sera-ce, que tout vn peuple entier sera empesche à couper nos bleds? Durãt combien de temps sera-ce, qu'vn grand nombre de nauires seront employez pour apporter de plusieurs mers, le bled, qui ne doit nourrir qu'vne seule table? Vn taureau se peut nourrir dans vn pasturage de peu d'arpens. Vne seule foreſt suffit à plusieurs elephãs: & l'homme veut paistre, & sur la terre, & sur la mer. En quoy? Nature nous a-elle fait vn ventre tellement insatiable, au regard d'vn petit corps qu'elle nous a donné, qu'il deust surpasser la voracité & la faim des plus grandes, & des plus gourmandes bestes du monde? Non certainement. Car combien est petit ce que nous deuons à nature: on la peut contenter de peu: ce n'est pas la faim de nostre ventre, qui nous couste si cher: c'est la gloire & l'ambition. Et pour ceste raison (comme dit Saluste) ceux qui suiuent le plaisir de leur ventre, doiuent estre mis au nombre des bestes, & non point des hommes: & quelques-vns encor, non point au nombre des bestes, mais des morts. Or ceux qui se cachent pour viure engourdis de paresse, sont dans leur maison comme dãs vn sepulchre. Celuy seul vit, qui sçait vser de soy-mesmes. Tu peux iustement grauer leur nom dans vn marbre sur la porte de leur maison. Car ils se sont enseuelis auant que mourir.

Les auares & intemperez doiuent estre mis au rang des bestes ou des morts.

Les faineãs s'ensueliſſent deuant leur trespas.

EPISTRE XLI.

Qu'tout le temps deuant la vieilleſſe on doit penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doit penſer à bien mourir.

IL faut perdre le vouloir de ce que nous voulons. De ma part tout vieil que ie suis, ie mets peine qu'il ne semble pas, que ie vueille ce que ie voulois quand i'estois enfant. I'employe tous les iours & les nuicts à cela: c'est mon seul trauail, c'est mon soin, de pouuoir mettre fin à mes vieux maux. Ie veux seulemẽt faire, qu'vn seul iour me soit autãt que toute la vie. Et à dire la verité, ie ne le prens pas encor, cõme si c'estoit le dernier: mais ie le regarde, comme s'il pouuoit estre le dernier. Ie t'escris ceste lettre auec vne telle apprehension, comme si la mort me deuoit appeller en l'escriuãt. Ie suis tout prest de sortir, c'est pourquoy ie iouïs de la vie: car ie pense fort peu, combien elle doit durer. Deuant la vieilleſſe i'auois soin de bien viure: & en ma vieilleſſe, ie pense à bien mourir. Et bien mourir n'est autre chose, que mourir sans regret. Mets peine de ne rien faire maugré toy. Tout ce qui est neceſſaire, doit aduenir. La neceſſité n'est que pour celuy qui refuse, & non point pour celuy qui veut. Il n'y a point de neceſſité pour celuy qui a volonté. Ie soustiens que celuy qui reçoit de bon gré les commandemens qu'on luy fait, fuit à la plus cruelle partie de la seruitude, sçauoir est, de faire ce qu'il ne voudroit point faire. Celuy qui fait quelque chose par cõmandemẽt d'autruy, n'est pas miserable: c'est celuy qui le fait en despit de soy. Prenons donc ceste resolution en nostre ame de vouloir ce que la neceſſité d'vn affaire requerra. Et sur toutes choses pensons à nostre fin, sans monstrer aucune tristesse. Il nous faut

La meditation de la mort est neceſſaire à tous, au lieu que chacun se plõge és abysmes de dissolution, d'ambition, d'auarice & vanité.

Qu'est ce que bien mourir.

Il le faut vouloir, puis qu'il y a neceſſité.

appreſter à la mort, auparauant qu'à la vie. La vie n'a que trop dequoy pour s'entretenir, mais c'eſt nous qui ſommes affamez de ce qu'elle s'entretient. Il nous ſemble qu'il nous defaut quelque choſe, & touſiours il le nous ſemblera. Pour auoir aſſez veſcu ce ne ſont pas les ans & les iours qui le font, c'eſt l'ame. Pour mon regard, Lucilius mon tres-cher amy, ie ſuis content de l'aage que i'ay veſcu: l'attens la mort, comme eſtant ſaoul de viure.

EPISTRE LXII.

Que les affaires ne l'empeſchent point à l'eſtude des ſciences liberalles. Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes.

Quel eſt le repos & le cõtentemẽt du ſage en nous ſes affaires: &

CEux qui veulent faire croire qu'vn grand nõbre d'affaires les empeſchent de ſuiure les eſtudes liberaux, ne font que mentir. Ils feignent d'auoir des occupations, ils les augmentent & les recerchent. Ie ſuis deſchargé d'affaires, Lucilius mon amy: i'en ſuis deſchargé: & en quelque lieu que ie ſois, ie ſuis tout à moy. Car ie ne m'aſſubiettis point aux affaires, ie m'y accommode. Ie ne cours point apres les occaſions, qui me pourroient faire perdre le temps: Et en quelque part que ie m'arreſte, c'eſt là que i'entretiens mes penſees, & que ie fais en mõ eſprit quelque diſcours profitable & ſalutaire. Si ie me dõne à mes amis, pour cela ie ne me quitte point moy-meſmes: ie ne m'arreſte point auſſi lõguemẽt auec ceux à la cõpagnie deſquels ie nẽ me ſuis mis que pour quelque temps, & pour quelque cauſe que mõ deuoir me commãdoit. Mais ie ſuis auec les hommes vertueux, i'enuoye ma penſee & mon eſprit deuers eux, en quelques lieux, & en quelque temps qu'ils ayent eſté. Ie meine touſiours auec moy Demetrius, qui a eſté l'vn des hõmes de biẽ du mõde: & laiſſant à part ces veſtus de cramoyſin violet, ie parle auec ceſt hõme demy-nud, ie l'admire. Mais cõment ne l'aurois-ie en admiration? Il n'a faute de riẽ: vn homme peut meſpriſer toutes choſes, & aucun ne les peut toutes auoir.

Le meſpris qu'il fait des richeſſes.

Le chemin des richeſſes le plus court, c'eſt le meſpris des richeſſes. Mais noſtre Demetrius vit de façon, qu'il ſemble n'auoir point meſpriſé toutes choſes, mais auoir ſeulement permis, que les autres en ioüiſſent.

EPISTRE LXIII.

Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon amy: & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils ſuiuent auec ambition.

Il eſt meſſeant à vn homme qui fait profeſſion de vertu de ſe douloir par trop: car

TV portes fort impatiemmẽt la mort de ton amy Flaccus: mais ie ne puis trouuer bon de te voir plus attriſté, qu'il ne ſeroit raiſonnable. A grand peine oſerois-ie te prier, de ne t'en douloir point du tout, encor que ie ſçache que cela ſeroit mieux faict. Mais à qui eſt-ce qu'vne belle conſtance d'ame peut aduenir, qu'à celuy ſeul, qui auroit mis la fortune ſoubs les pieds? Et toutesfois cela le pourroit encores aucunement piquer. Ie dis ſeulement piquer. Pour noſtre regard on nous doit pardonner, quand les larmes nous ſeront eſchappees, ſi elles n'ont point eſté trop grandes, & ſi nous les

les auons bien toſt laiſſees. Brief qu'à la perte d'vn ami nos yeux ne ſoient ni ſecs, ni trop moüillez. Il faut ietter quelques larmes, & non pas pleurer. Il te ſemble que ie te vueille aſſubiettir à vne loy trop rigoureuſe, veu que le poete le plus grand d'entre les Grecs, a bien donné temps à pleurer: mais ce n'eſtoit que pour vn iour ſeulement, quand il a dit que Niobé eut bien ſoin de manger. Veux-tu ſçauoir d'où procedent ces plaintes & ces pleurs demeſurez? Par ces larmes nous cerchons vn teſmoignage que nous les regrettons: Et nous ne ſuiuons pas tant la douleur, que nous la voulons mõſtrer par dehors. Aucun n'eſt triſte pour ſon ſentiment ſeul. O la malheureuſe folie! on a trouué encor quelque ambition en la douleur meſme. Et quoy? diras-tu, oublieray ie donc mon ami? Certainement tu luy promets vne fort courte ſouuenance, ſi elle ne doit durer plus longuement que ta douleur. La moindre occaſion de fortune te changera tantoſt les rides de ton front en ris. Ie ne te baille point vn plus long temps: la longeur duquel toutesfois peut adoucir les plus grands regrets du monde, & mettre fin aux plus aſpres douleurs. Auſſi toſt que tu delaiſſeras de plus flatter & nourrir ta douleur, ceſte opinion de triſteſſe s'en ira. Tu entretiens maintenant ta douleur: mais pour ſi bien que tu la gardes, elle t'eſchappe: & encor pluſtoſt, lors qu'elle eſt plus violente. Sur tout mettons peine que la ſouuenance des amis que nous perdons, nous ſoit agreable. Aucun ne prend plaiſir de reuenir ſur vn ſubiect, auquel il ne peut penſer ſans tourment. Toutesfois s'il ne ſe peut faire, que le nom des amis que nous auons perdus, reuienne en noſtre memoire, ſans quelque pointe de douleur, ceſte pointe meſmes a quelque plaiſir en ſoy. Car comme noſtre Attalus ſouloit dire: La memoire des amis decedez nous plaiſt, ne plus ne moins que l'amertume d'vn vin fort vieil, ou comme les pommes aſpres-douces nous ſont agreables. Mais apres que quelque peu de temps eſt paſſé, tout ce qui nous tourmentoit s'eſteind, & lors vne pure & vraye volupté naiſt dans noſtre ame. Si nous voulons croire ce qu'il dit, ſe ſouuenir que nos amis ſe portent bien, c'eſt manger du miel & des gaſteaux. Mais la memoire de ceux qui ſont decedez, ne peut donner ioye, qu'elle ne ſoit meſlee auec quelque peu d'aigreur. Or qui eſt celuy qui voudroit nier, que ces choſes aigres, & qui ont en ſoy quelque aſpreté, ne ſoient faſcheuſes à l'eſtomach? Ie ne ſuis point toutesfois de ceſt aduis. La ſouuenance de mes amis decedez m'eſt agreable & douce. Car ie les auois, comme ſi ie les pouuois perdre: & ie les ay perdus, comme ſi ie les auois. Fay donc (Lucilius mon ami) ce que ton bon iugement requiert. Ceſſe de mal parler du bien-faict de nature. Elle l'a oſté, mais elle l'auoit donné. Ioüiſſons donc à plein deſir de nos amis, parce que nous ne ſçauons point ſi cela nous durera longuemẽt. Penſons que nous les auons ſouuẽt laiſſez, quand nous auons fait quelques longs voyages: & que ſouuent demeurans en vn meſme lieu, nous auons intermis de les voir: & nous trouuerons que nous auons encor perdu plus de temps, quand ils eſtoient en vie. Mais pourroit-on ſupporter ceux qui ne tiennent guere de compte de leurs amis, quand ils les ont, & les plaignent apres miſerablement: & n'aiment pas vn, ſinon qu'apres l'auoir perdu? C'eſt pourquoy ils le pleurent d'auantage, & craignant qu'on mette en doute s'ils les ont aimez, ils cerchent trop tard des teſmoignages de leurs amitiez. Si nous auons d'autres amis, nous leur faiſons tort, nous auõs mauuaiſe opinion d'eux de penſer qu'ils ne nous puiſſent autant conſoler, qu'vn ſeul que nous auons perdu: Et ſi nous

Le dueil exceſſif n'eſt qu'vne mõſtre exterieure de regret: &

La memoire de nos amis defũcts nous doit eſtre agreable, attendu leur amitié & merite, ioint que

Nous ne les auions qu'à condition de les pouuoir perdre

Plusieurs pleurent les morts qu'ils ont negligé viuans.

Si la mort nous oste vn ami, il en faut faire vn nouueau, car n'en laimer qu'vn, c'est n'é aimer point.

n'en auons point du tout, nous mesmes nous faisons plus grand tort que celuy que nous auõs receu de la fortune. Elle nous en a osté vn seul: & nous n'en auons fait aucũ. D'auantage celuy ne peut en auoir aimé aucũ, qui n'en a peu aimer qu'vn. Si quelqu'vn qui auroit esté despoüillé, & qui auroit perdu vne seule robbe qu'il auoit, aimoit mieux pleurer son malheur, que d'aduiser par quel moyen il pourroit euiter le froid, & trouuer quelque chose pour couurir ses espaules, ne l'estimerois-tu pas vn grand fol? Tu as porté en terre celuy que tu aymois: cerches-en vn autre, que tu puisses aimer. Il vaut mieux faire vn amy nouueau, que de pleurer l'autre. Ie sçay bien, que ce que ie veux dire maintenant est fort vulgaire, & cogneu d'vn chacun, toutesfois ie ne l'obmettray point encor que tout le monde l'ait dit. Celuy qui par raison & conseil n'auoit peu mettre fin à sa douleur, la trouua auec le temps. Mais c'est deshonneur à vn homme sage de n'auoir autre remede à sa douleur, que de se lasser de douloir. I'aime mieux que tu laisses la douleur, que si la douleur te laissoit. Laisse le plustost q̃ tu pourras de faire ce que tu ne pourrois longuement faire, quand tu voudrois. Nos maieurs ont donné aux femmes vn an à porter de deüil: non point afin qu'elles fussent tenues de le porter l'an tout entier: mais au moins, afin que ce ne fust plus longuement. Pour le regard des hommes, la loy n'a point ordonné de temps, parce qu'aucun tẽps ne leur estoit honneste. Mais quelle me pourrois-tu nommer d'entre ces pauures femmelettes, qu'on n'a peu qu'auec grande peine arracher de dessus le bucher, & auec force retirer de dessus le corps du trespassé, à qui les larmes ayent duré plus d'vn mois? Il n'y a rien qui nous desplaise plustost que la douleur: laquelle du commencement trouuera qui la consolera, & qui en aura pitié: mais si elle dure trop, on ne fera que s'en rire. Et non sans cause: car ou elle est feincte ou elle est folle. Ie t'eseris cecy, moy qui pleuray si demesurémenr Anneus Serenus mõ cher amy, qu'on me pouuoit (encor que ce fust à mõ grãd regret) mettre entre les exẽples de ceux q̃ la douleur a vaincus. Toutesfois ie blasme auiourd'huy ma façõ de faire, & recognois que la principale cause que i'eus de me douloir ainsi, estoit que ie ne m'estois iamais representé: qu'il peust mourir plustost que moy. Ie pensois seulement, qu'il estoit plus ieune, & de beaucoup plus ieune, cõme si les destinees nous appelloient par ordre de nostre naissance. Par ainsi pẽsons iournellemẽt que nous, & tous nos amis sont mortels. C'est pourquoy donc ie deuois dire: Serenus mõ amy, est plus ieune que moy. Mais qu'y fait cela? Il doit mourir apres moy, mais il le pouuoit aussi plustost que moy. Et n'ayãt point pẽsé à cela, la fortune me prenãt au despourueu, me frappa ainsi. Maintenãt ie cognois, que toutes choses sont mortelles, & qu'elles sont mortelles sous vne loy incertaine. Il se peut faire auiourd'huy, tout ce qui iamais se peut faire. Pensons donc (Lucilius mõ amy) que nous arriuerons bien tost au mesme lieu, où nous auons regret qu'il soit arriué. Et peut estre (si l'opinion des sages est veritable, & qu'il y ait quelque lieu, qui nous reçoiue) celuy que nous pensons estre du tout pery, n'a fait que gagner le deuant.

C'est honte au sage de diminuer sa douleur par le temps: &

La plus vehemente de uiét ridicule auec le tẽps, si elle dure trop.

Seneque mesme recognoist son erreur au dueil d'vn sien ami.

EPISTRE LXIIII.

Il loue grandement vn liuere de Q. Sextius pere, la leçon duquel eschauffoit à la vertu l'ame de ceux qu'il lisioient, & n'estoit rien plus vtile que l'esperance de pouuoir atteindre à sa

à sa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la sagesse & les inuenteurs, & pense qu'on y peut à l'aduenir encore beaucoup adiouster.

TV fus hier auec nous: tu te pourrois plaindre, si ce n'auoit esté qu'hier tãt seulement: c'est pourquoy i'y ay adiousté auec nous. Car tu es tousiours auecques moy. Quelques amis estoient suruenus, à l'arriuee desquels la cheminee fumoit plus que de coustume: nõ pas que ceste fume fust comme celle qui sort de la cuisine de ceux qui se traictent friandement, ou qu'elle fust pour faire peur au guet, qui marche la nuict par ville: mais vne petite fumee à laquelle on cognoissoit que i'auois des hostes chez moy. Nous eusmes plusieurs diuers propos, comme il aduient aux banquets, passans de l'vn à l'autre sans en acheuer pas-vn. Apres il nous fut leu vn liure de Q. Sextius pere, hõme de grand sçauoir, si tu me dois croire en aucune autre chose, & Stoicien, encor qu'on le vueille nier. O bons Dieux, que ceste homme est plein de constãce, & de courage! tu ne trouueras pas cela en tous les Philosophes. Les escrits de quelques-vns n'ont qu'vn beau tiltre, le reste n'a point de sang. Ils font des institutions, des disputes, ils disent des brocards. Ils ne donnent point de courage, parce qu'ils n'en ont point. Apres que tu auras leu Sextius, tu diras, Il vit, il est plein d'ardeur, il est libre, il est plus qu'homme. Il me laisse tousiours accompagné d'vne grande asseurance. En quelque disposition que mon ame soit, si ie le lis, ie te le confesseray librement, il me prend enuie de dire à haute voix: Pourquoy cesses-tu fortune? vien m'assaillir: tu vois que ie suis prest à te combattre. Ie me reuests du courage de celuy, qui cerche vn subiect, contre lequel il se puisse esprouuer, & où il puisse faire paroistre sa vertu.

Ie souhaitte de voir qu'vn sanglier escumant,
Ou qu'vn fauue lyon d'vn haut mont descendant
Vienne pour se ruer sur les brebis craintiues.

4. Æneid.

Ie desire trouuer quelque chose que ie puisse vaincre, ie veux souffrir pour exercer ma patience. Car Sextius a cela encor d'admirable, qu'il mõstrera l'excellence d'vne vie bien-heureuse, & ne te mettra point hors d'esperance d'y paruenir. Tu cognoistras bien qu'elle loge en lieu fort haut, où toutesfois vn homme qui en aura le vouloir, pourra monter. Entre autres choses la seule vertu peut donner cela, que tu l'auras en admiratiõ, & si ne perdras point l'esperance d'en iouyr. Certainement la seule contemplation de la sagesse me desrobe souuent beaucoup de tẽps. Ie ne la regarde pas auec moindre estõnement, que ie fais le Ciel, & l'vniuers, sur lequel ie iette souuent mes yeux, cõme si ie ne l'auois iamais plus veu. C'est pourquoy ie reuere & honore les inuentions de la sagesse, & les inuenteurs aussi. I'en veux aller prẽdre possession cõme d'vn heritage cõmun à plusieurs. Cela m'est acquis on a trauaille pour moy. Mais faisons comme vn sage pere de famille, augmentons le biẽ qu'on nous a laissé: que ceste heritage viẽne à ma posterité plus grãde que ie ne l'ay pris. Il reste beaucoup de besongne, & en restera encor beaucoup. Car apres que mille siecles serõt passez, l'occasiõ ne sera iamais perdue à ceux qui naistrõt à l'aduenir, d'y adiouster encor. Et iaçoit que toutes choses soiẽt inuentees par les ãciẽs, toutesfois l'vsage, la science, & la dispositiõ de ce qui a esté inuenté, sera tousiours chose nouuelle. Pren le cas qu'on nous a laissé la recepte des remedes, qui peuuent guerir les yeux. Il ne m'est pas besoin d'en cercher d'autres. Il les faut seulemẽt appliquer selon les maladies, & selon le tẽps.

Leçon aux hommes, de ne partir point d'vne compagnie sans auoir appris quelque chose de bon.

Indices auquels on recognoist les sophistes & ignorans.

Quel profit on tire des bons liures.

La vertu se fait admirer elle mesme.

En la lecture des bons autheurs il faut imiter le bon pere de famille, de faire si bien valoir leurs vtiles enseignemens, que nous en remportiõs accroissemẽt de vertu pour nous & nostre posterité.

Par l'vn l'ardeur des yeux est ostee, par l'autre la chassie des paupieres est subtiliee: par l'vn vne soudaine descente de reume est diuertie, & par l'autre la veüe deuient plus subtile. Il faut que tu broyes & destrempes bien ces remedes, & que tu sçaches par quelle mesure tu les dois employer. Les remedes de l'ame furẽt inuẽtez par les anciens Mais c'est à nous à chercher la maniere & le temps de les appliquer. Ceux qui ont vescu deuãt nous, ont fait beaucoup, mais ils n'ont point acheue: Il les faut toutesfois honorer, il les faut reuerer comme Dieux Mais pourquoy est ce que ie n'aurois l'image de ces hommes vertueux en ma maison, pour me seruir d'exẽple? & pourquoy ne ferois-ie feste du iour de leur naissance? Pourquoy est ce que ie ne les nommeray iamais, qu'auec tiltre d'honneur? La mesme reuerence que ie dois à mes propres precepteurs, ie la dois à ces precepteurs de tout le genre humain, desquels ont coulé les cõmencemens d'vn si grãd bien. Si ie vois vn Cõsul, ou vn Preteur, ie feray tout ce qu'on a accoustumé de faire pour leur rẽdre honneur & reuerence, ie descendray de cheual, ie descouuriray ma teste, ie me destourneray de mon chemin. Et quoy donc ne pourray ie souuenir des deux Marcs Catons, du sage Lelius, de Socrates, de Platon, de Zenon, & de Cleanthes, sans vne grande marque d'honneur? Certainement ie les reuere: & oyant la grandeur de ces noms, ie me leue pour leur rendre honneur.

Combien il faut honorer la memoire de ceux qui nous ont donné moyẽ d'apprendre de la vertu.

EPISTRE LXV.

Qu'à l'opinion des Stoiciens il n'y a que trois causes de toutes choses en ce monde, & par l'opinion d'Aristote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conseille aussi par vn docte discours, apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame, de s'addonner à la cognoissance de l'vniuers.

Opiniõ des Philosophes touchãt les causes des choses.

IE departis le iour d'hier par moitié: l'vne fut pour moy, & l'autre pour ma maladie, laquelle print toute la matinee pour elle, & laissa l'apresdinee pour moy. Parquoy i'essayay premierement les forces de mon esprit à lire quelque liure. Mais quand ie vis qu'il y prenoit plaisir, i'osay bien luy commander, ou plustost permettre d'entreprendre encor d'auãtage. I'escriuis dõc quelque chose auec plus de soin que ie n'auois accoustumé pendant que ie m'estois opiniastré apres vne matiere difficile, & que ie ne voulois pas demeurer vaincu: iusqu'à ce que quelques-vns de mes amis suruindrẽt, qui m'ẽ retirerẽt par force, & me tãcerent cõme vn qui ne se gouuernoit pas biẽ en sa maladie. Au lieu de la plume, quelque propos fut mis en auant, duquel ie te rapporteray tout ce qui demeura en dispute, de laquelle nous t'auõs fait arbitre. Tu as plus de besongne que tu ne pẽses pas. Il est certain qu'il y a trois causes. Et les Stoiciens (cõme tu sçais) disent qu'il y a deux choses en la nature, d'où toutes les autres se fõt: la cause, & la matiere. La matiere demeure paresseuse, toutesfois prõpte à toutes choses, laquelle neantmoins ne bougera, si par vn ne la meut Or la cause, c'est à dire la raisõ, dõne forme à la matiere & la tourne de quelque costé qu'il luy plaist, & en produit diuers ouurages. Il y doit auoir dõc quelque chose, dont on peut faire ouurage, & apres, celuy par qui il est fait. Celuy là est la cause, & l'autre est la matiere. Tous les arts ne sõt qu'vne imitatiõ de nature. Par cõsequẽt tout ce q̃ ie disois de l'vniuers tu le dois rapporter aux ouurages; q̃ l'homme doit faire. Vne statue a eu la matiere qui deuoit

Il y a trois causes & deux choses desquelles les autres se fõt toutes selon les Stoiciens.

deuoit receuoir l'artifice,& l'artisan,qui deuoit dõner la forme à la matiere. Par ce moyẽ donc le bronze a esté la matiere de la statuë, & l'ouurier en a esté la cause. Toutes autres choses sont d'vne pareille & semblable condition. Elles prennẽt leur essence de ce dequoy on les fait,& de celuy qui les fait. Les Stoiciẽs disent,qu'il n'y a qu'vne seule cause,sçauoir est ce qui fait. Mais Aristote pense,que la cause se peut dire en trois façons. La premiere cause (dit-il) c'est la matiere mesme, sans laquelle rien ne peut estre fait. La seconde est l'ouurier. La 3. c'est la forme, qu'on met sur quelque ouurage que ce soit, cõme sur vne statue. Car Aristote l'appelle *eidos*, c'est à dire image. Il y a encor vne autre (dit-il) qu'on y adiouste pour la 4. c'est le dessein, & l'intention de tout l'ouurage. Ie te diray plus clairemẽt qu'est cela. Le bronze c'est la 1. cause de la statue: Car elle n'eust iamais este faite, si ce dequoy elle a esté fondue & tiree n'eust esté. La seconde cause c'est l'ouurier: Car ce bronze n'eust peu se former en la façon d vne statue, si quelques mains sçauantes ne s'y fussent employees. La 3. cause c'est la forme: car on n'appelleroit point ceste image Doryphorus, ou Diadumenus, si on ne luy auoit imprimé ce visage. L'autre cause quatriesme, c'est le dessein & l'intention pour laquelle on l'a faite. Car sans cela, on ne l'auroit pas faite. Qu'est-ce que l'intẽtion? c'est ce qui a conuié l'artisan: c'est ce qu'il a suiui. C'est donc ou l'argent, s'il l'a faite pour la vendre: ou la gloire, s'il l'a faite pour la reputation: ou sa deuotion,& pieté, s'il l'a voulu donner pour present à vn tẽple. Ceste cause quatriesme donc est encor celle pour laquelle on fait. Penserois-tu qu'entẽdre les causes d'vn ouurage qui a esté fait, on n'y doiue pas conter cela, sans quoy on ne l'eust point fait? Platon adiouste encor le patron pour vne 5. cause, lequel il appelle Idee: car c'est l'exemplaire, sur lequel l'ouurier iettant ses yeux, fait ce qu'il auoit destiné. Et ne faut point faire difference s'il prend de dehors le patron, sur lequel il iette ses yeux, ou s'il tient en sa fantasie ce qu'il a conceu & mis au dedans. Dieu a les patrons,& les exemplaires de toutes choses dedans soy. Il a conçeu dans son entendement les nombres,& les façons de tout ce qu'il doit faire. Il est plein de toutes ces formes & figures que Platon appelle Idees, lesquelles sont immortelles, immuables, iamais lasses. Par ainsi encor que les hommes perissent, toutesfois l'humanité, sur laquelle l'homme est pourtraict, demeure: & iaçoit que les hommes deuiennent malades, & qu'ils meurent, elle ne souffre rien. Il y a donc cinq causes, comme dit Platon: celle dequoy, celle par qui, celle surquoy, celle à quoy, & celle pourquoy. En dernier lieu en l'ouurage, qui est fait de ces choses-là: comme en vne statue (parce que c'est d'elle que nous auõs cõmẽcé de parler) celle dequoy, c'est le brõze: c'elle par qui, c'est l'ouurier: celle sur quoy, c'est la forme qu'õ luy dõne: celle à quoy, c'est le patron que l'ouurier imite: celle pourquoy, c'est le dessein & l'intentiõ de celuy qui l'a fait: & ce qui est cõposé de tout cela, c'est la statue. Le monde,& l'vniuers, cõme dit Platon, a toutes ces choses-là. L'ouurier est Dieu: ce dequoy il fait, c'est la matiere: & la forme, c'est la façon & l'ordre que nous voyõs en ceste vniuers: le patron & l'exemplaire, c'est ce sur quoy Dieu a formé la grandeur de ce bel ouurage: l'intẽtion, c'est le dessein pour lequel il l'a fait. Demãdes-tu quelle fut l'intẽtiõ de Dieu? sa bõté. Certainemẽt Platõ le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le mõde? Il est bõ, il a fait des choses bõnes. Celuy qui est bõ ne porte enuie à chose aucune qui soit bõne: c'est pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il a peu. Donne donc ton iugement là dessus, & prononce qui est celuy qui te semblera s'estre de plus pres

Opinion d'Aristote touchant la cause des choses, qui en trouue quatre, &

De Platon lequel en establit cinq.

Toutes lesquelles se trouuent en la creation du monde.

Lequel est bon, pource que Dieu qui est bon, l'a faict.

Iugement de Seneque touchãt les opinions de Platon & d'Aristote.

approché de la verité,non point,qui aura dit la verité. Car cela est autant esleué par dessus nous,comme la verité mesmes.Mais ce grãd nombre de causes,qui sont mises par Aristote,& Platon, ou il comprend trop,ou il compréd peu.Car s'ils pensent,que la cause de faire vne chose, soit tout ce sans quoy rien ne peut estre fait:ils ont dit trop peu de causes. Ils y deuroyent mettre le temps, car rien ne se peut faire sans le temps.Ils y doiuent mettre le lieu, car s'il n'y a lieu où quelque chose se face, elle ne se fera point.Ils y deuroiẽt mettre le mouuement:sans luy rien ne se fait,rien ne perit,& si n'y a-il point aucun art,ni aucun changement sans mouuement. Mais nous cherchons icy la cause premiere,& generale. Elle doit estre toute simple,car la matiere est simple.Nous demandons que c'est que la cause: c'est la raison qui fait, c'est à dire Dieu. Et par ceste raison que ie viẽs de dire,ce ne sõt point plusieurs & particulieres causes,mais elles dependẽt toutes d'vne:sçauoir est de celle qui fait.Tu dis que la forme est aussi vne des causes:& que c'est celle que l'ouurier met sur l'ouurage:s'en est vne partie,mais non point vne cause. Le patrõ aussi ou l'exemple n'est point vne cause,c'est l'instrument necessaire de la cause. Par consequent le patron est necessaire à l'ouurier, comme est vn ciseau, ou comme est vne lime. Car sans eux l'art ne peut rien aduancer. Et toutesfois ce ne sont ni parties, ni causes de l'art. L'intention (dit-il)de l'ouurier, pour laquelle il entreprend de faire quelque chose,c'est vne cause.Mais encor que ce fust vne cause,elle n'est point efficiente, ains vne cause suruenante. Or ces causes-là sont innõbrables,& nous disputõs de la cause generale.Certainemẽt ils n'ont point parlé auec leur subtilité accoustumee,quand ils ont dit q̃ tout ceſt vniuers & ceſt ouurage si bien acheué,estoit la cause.Car il y a grãde difference entre l'ouurage, & la cause del'ouurage.Pronõce dõc ta sẽtẽce:ou biẽ (comme il est plus facile en ces choses douteuses) dy que ceste question n'est pas encor en estat d'estre iugee,& donne nous congé. Tu me diras,quel plaisir peux tu receuoir à perdre le temps apres ces choses, qui ne te peuuent oster aucune passion, ni aucune conuoitise? De ma part ie discours tout premierement de ce qui me peut mettre l'ame en repos, & ie m'enquiers plustost de moy mesme, puis apres du monde & de l'vniuers. Faisant cela ie ne perds pas le temps cõme tu penses.Car si ces discours ne sõt point entrecoupez,& s'ils ne sõt point tirez à des subtilitez inutiles, ils esleuent & haussent l'ame:laquelle se sẽtãt pressee d'vne pesãte charge,ne desire q̃ de s'ẽ depestrer & retourner aux lieux d'où elle a esté. Car ce corps ne sert q̃ de fardeau & de peine à l'ame.Elle est trauaillee de sa pesãteur,elle est en des liẽs, si la Philosophie ne la viẽt secourir. Mais elle luy cõmãde de respirer en la cõtẽplatiõ de la nature,& luy a permis de quitter la terre pour se ioindre aux choses diuines.C'est la liberté qu'elle a,c'est son pourmenoir:elle sort cependant hors de la prisõ où elle est detenue,& se va recreer dans le ciel. Tout ainsi que les artisans qui ont longuement tenu la veüe baissee sur quelque subtil ouurage qui les esbloüissoit,mesmemẽt s'ils trauailloient en lieu obscur & sans guere de clarté, sortent à l'air,& s'en võt en quelque place publique où le peuple a accoustumé de s'aller esbattre, & recreent leur veüe en le pleine lumiere du iour:Pareillement ceste ame recluse,enfermee dãs ce triste & tenebreux manoir,se met à l'ouuert le pl⁹ souuẽt qu'elle peut,& va prẽdre sõ repos en la cõtẽplation de la nature. Le sage,& celuy qui suit la sagesse,est bien aucunemẽt attaché à sõ corps.Mais il en est absẽt de la meilleure partie qu'il ait,& dresse ses plus belles pensees aux choses hautes,& comme ayant presté vn sermẽt de

Que c'est que la cause.

Toutes dependent d'vne.

L'entendement humain ne se doit point arrester à ces disputes ains mõter aux choses diuines, pour y trouuer repos à l'ame.

Laquelle est captiue dãs le corps, & la Philosophie l'affranchit.

gendar-

gendarme,il fait eſtat que le temps que ſa vie dure, ſoit ſes gages. Il s'eſt tellement reſolu, qu'il ne porte ni amour ni haine à ſa vie, & prend patience aux choſes mortelles, encor qu'il ſçache qu'vn plus grand bien l'attend apres. Me voudrois-tu interdire la contemplation de toutes ces choſes de nature, & m'en retirant du tout, me reſtraindre à vne ſeule partie? Ne recercheray-ie point quels ſont les commencemens des choſes vniuerſelles : qui eſt celuy qui les forma, qui eſt celuy qui desbroüilla tout ce qui eſtoit confus & meſlé dans vne maſſe, & dans vne matiere lourde & immobile? Ne chercheray-ie point, qui eſt l'ouurier de ce monde : par quelle ſapience ceſte incroyable grandeur de l'vniuers a receu ſes loix & ſon ordre? Qui eſt celuy qui a ramaſsé tant de choſes eſparſes, qui a ſeparé celles qui eſtoit confuſes, qui a departi la beauté entre celles qui eſtoient cachees ſous vne vilaine deformité? D'où vient vne ſi grande clarté? ſi c'eſt feu, ou quelque choſe plus luiſante que feu? Ne m'enquerray-ie pas de cela? ne voudray-ie pas ſçauoir d'où ie ſuis deſcendu : s'il faudra que ie ne les voye qu'vne ſeule fois, ou pluſieurs? Ne ſçauray-ie pas où ie dois retourner? Et quelle place attend mon ame apres qu'elle ſera deliuree de ceſte ſeruitude humaine? Me veux-tu empeſcher que ie ne monte point au Ciel? c'eſt à dire, me veux-tu commander de viure la teſte baiſſee? Ie ſuis plus grand, & nay pour des choſes plus grandes que pour eſtre eſclaue de mon corps ſur lequel ie ne iette iamais ma veüe que comme ſur des chaiſnes qui tiennent priſe & liee ma liberté. C'eſt ce corps que ie preſente contre la fortune afin qu'elle s'arreſte là : ie ne permets point qu'à trauers de luy aucune playe puiſſe paſſer iuſques dans mon ame. Tout ce qui peut ſouffrir iniure dedans moy, n'eſt que domicile eſclaue & ſubiect : l'ame qui demeure dedans eſt libre. Iamais ceſte chair ne me pourra faire ſentir aucune peur, ni vſer d'aucune feintiſe indigne d'vn homme de bien, ni mentir pour faire honneur à ce miſerable corps. Quand il me plaira, ie rompray la compagnie que i'ay auec luy : Et maintenant encores que nous ſommes ioincts enſemble, nous ne ſerons pas compagnons par eſgales portions. L'ame dira que tout luy appartient. Le meſpris de ſon corps, c'eſt ſa vraye liberté. Mais pour retourner à mon propos, certainement la contemplation de laquelle nous parlions n'agueres, pourra de beaucoup ſeruir à ceſte liberté : Sçauoir eſt que toutes choſes ſont compoſees de la matiere & de Dieu. Dieu gouuerne toutes ces choſes, leſquelles eſtans eſpandues à l'entour de luy, ſuiuent leur gouuerneur & leur chef. Et Dieu qui eſt celuy qui fait, eſt plus puiſſant que la matiere qui ſouffre la forme que Dieu luy veut donner. Or le rang que Dieu tient dans ce monde, l'ame le tient dans le corps : Ce que la matiere eſt à Dieu, le corps l'eſt à nous. Il faut donc que le pire obeyſſe au meilleur. Soyons fermes & conſtans contre la fortune : n'ayons point peur de iniures, des playes, des priſons, de la pauureté. Qu'eſt-ce que la mort? ou c'eſt rien, ou c'eſt vn paſſage. Ie n'ay pas crainte de n'eſtre plus : car c'eſt autant comme ſi ie n'auois oncques eſté : ni de paſſer, car ie ne pourrois iamais eſtre logé plus à l'eſtroit.

L'homme de bié s'eſleue au deſſus de nature, par la recerche des choſes naturelles.

Belle reſolution & digne d'eſtre bien conſideree pour ſe roidir contre la crainte de la mort.

EPISTRE.

EPISTRE LXVI.

Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & contrefait, que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit : laquelle ne peut eſtre rendue plus honorable par la beauté du corps, ni par ſa deformité eſtre eſtimee plus laide. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entr'eux: meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions des biens, ils ſont toutesfois tous eſgaux.

La vertu, belle de ſoy meſme: n'accroiſt ni ne deſcroiſt pour la beauté ou laideur du corps.

I'Ay veu Claranus mon compagnon d'eſtude, que ie n'auois veu long temps auoit. Tu n'attẽds pas à mon aduis, que ie diſe qu'il ſoit vieil: mais au moins a-il encore l'eſprit gaillard & vigoureux, & qui combat contre ce petit corps. A dire la verité nature a eu grand tort d'auoir mal logé vne ſi belle ame: Ou bien elle a voulu peut-eſtre nous apprendre qu'vn eſprit treſ-contẽt, & treſ-heureux pouuoit ſe cacher ſous quelque peau que ce fuſt. Il a toutesfois ſurmonté tous empeſchemens: & par le meſpris de ſoy-meſme, il eſt venu à ce poinct, de meſpriſer toutes autres choſes. Il me ſemble que celuy ſe trompoit qui diſoit:

5. Æneid.

La vertu nous plaiſt d'auantage
Dans le corps d'vn beau perſonnage.

Elle n'a beſoin d'aucun ornement eſtranger : elle prend ſon honneur d'elle-meſme: & rend ſon corps ſainct & ſacré. Certainement ie commençay de regarder noſtre Claranus de fort pres, mais ie le trouuay fort beau, & auſſi droit du corps que de l'ame. Vn grand homme peut ſortir d'vne loge de berger, & vne vertueuſe & belle ame ſe peut engendrer dans vn corps laid & petit. Il me ſemble, que nature en fait naiſtre aucuns de ceſte façon, expreſſement pour nous faire voir, que la vertu ſe peut loger en tous lieux. Si elle euſt peu engendrer les ames toutes nues d'elles-meſmes, elle l'euſt fait. Mais elle fait bien encor d'auantage: car elle en engendre quelques-vnes auec des incommoditez de nature, qui rompent neantmoins ces empeſchemens. Ie penſe que Claranus a eſté fait pour ſeruir d'exemple, & pour nous faire voir, que l'ame ne peut eſtre enlaidie par la deformité du corps, & que le corps peut receuoir ornement de la beauté de l'ame. Or iaçoit que nous ayons demeuré fort peu de iours enſemble : ſe ſont toutesfois paſſez pluſieurs propos entre nous, que ie tireray l'vn apres l'autre, & te les enuoyeray. Le premier iour nous diſputaſmes cõme il ſe pouuoit faire que les biens fuſſent pareils, puis qu'il y en auoit de trois conditions Les vns de ces biens-là (comme diſent les noſtres) ſont mis au premier rãg, ſçauoir eſt la ioye, la paix, la felicité du pays. Les autres ſont au ſecond, qui ne ſe ſont cognoiſtre qu'en vn ſubiect miſerable, cõme la patience au milieu des tourmens, & la tẽperãce en vne grande maladie. Nous deſirons que les premiers nous aduiennent touſiours, & les ſeconds, quãd il en ſera beſoin. Il y a encor d'vne troiſieſme ſorte: cõme le cheminer modeſte & peſant, la face d'vn preud'hõme, les geſtes & contenances d'vn hõme ſage. Comment eſt-ce donc, que ces biens pourroyẽt eſtre pareils entr'eux, veu qu'on en doit deſirer les vns, & deſtourner les autres? Si nous les voulons diſtinguer, retournons au premier, & conſiderons quel il eſt. Vne ame, qui iette ſes yeux ſur la verité, qui cognoiſt ce qu'elle doit fuyr ou deſirer, qui priſe toutes choſes, non point par opiniõ, mais par les loix de nature,

Trois conditions de biens & opinions des Stoiques là deſſus.

qui

qui se mesle dans tout ce grand vniuers,& iette sa contemplation sur tous ses effects. qui est incessamment occupee à penser, & à faire, qui est aussi grande comme elle est vehemente,qui ne se laisse vaincre,ni aux choses tristes,ni aux ioyeuses,qui ne se soubmet ni à l'vne ni à l'autre fortune,qui hausse la teste contre tous les malheurs qui peuuent arriuer,qui est belle auec vne bonne grace, qui a les forces accompagnees de santé & de sobriete, qui ne s'effraye,&ne s'estonne iamais,qu'aucune violence ne peut esbranler,que la fortune ne peut enorgueillir ni rabaisser. Telle est la vertu de l'ame,telle est sa face,si elle se pouuoit monstrer tout à vn coup,& si elle se presentoit vne fois toute entiere à nos yeux. Au reste elle a plusieurs differences en elle,qui se descouurent selon la diuersite de la vie,& de ses actions : Et si ne se rend iamais plus petite,ou plus grande qu'elle est. Car le bien souuerain ne peut iamais descroistre, ni la vertu reculer en arriere. Mais elle se change bien en plusieurs qualitez, & se forme en la façon des choses qu'elle veut faire. Elle change & transfigure en sa semblance tout ce qu'elle touche : elle rend honorables les actions, les amitiez, & quelquesfois les maisons toutes entieres, où elle entre,& qu'elles a mise sous sa reigle. Tout ce qu'elle manie, elle le fait aimable, admirable, & reluisant. C'est pourquoy sa force & grandeur ne se peut esleuer plus haut,parce que ce qui est tresgrand ne peut receuoir accroissement. Tu ne trouueras rien de plus iuste,que ce qui est iuste,rien de plus vray,que ce qui est vray rien de plus temperé,que ce qui est temperé. Les vertus cõsistent en leur reigle & moyen,& la reigle c'est vne mesure certaine. La constance ne trouue rien où se pouuoir pousser plus auant,non plus que l'asseurance,la verité & la foy. Qu'est-ce qui pourroit aduenir d'auantage à vne chose parfaicte ? Rien: ou s'il y en pouuoit aduenir, elle n'estoit point parfaicte. Et par consequẽt ni à la vertu aussi. Car ce qu'on y pourroit adiouster,y auroit defailli. L'honnesteté aussi ne peut receuoir aucune augmentation. Car l'honnesteté est au mesme rang des autres choses que i'ay dites. Mais que dirons-nous de ce qui est bien-seant,de ce qui est iuste,& de ce qui est legitime? ne penses-tu pas qu'ils soient d'vne-mesme forme,comprins sous des bornes certaines? Pouuoir croistre est signe d'vne chose imparfaicte. Toute sorte de biẽ tombe sous mesmes loix : l'vtilité priuee & publique sont ioiintes enséble,& certainement inseparables de mesme façõ, qu'on ne peut seperer ce qui est loüable d'auec ce qui est desirable. Les vertus doncques sont pareilles & semblables entr'elles cõme le sont aussi leurs effects,& tous les hommes sur lesquels ils sont aduenus. Or les vertus des semẽces & des animaux,parce qu'elles sont mortelles,fragiles,caduques & incertaines,se haussent,& se baissent, & à ceste cause ne se peuuẽt estimer à vn mesme prix. Mais les vertus humaines n'ont qu'vne seule mesure. Car il n'y a qu'vne droite & simple raison. Rien n'est plus diuin, que ce qui est diuin,ni plus celeste que ce qui est celeste. Quãt aux choses mortelles,on void qu'elles sont tantost haut,tantost bas: elles s'appetissent, elles croissent: elles s'espuisent,& se rempliſſent. Par ainsi estans d'vne condition incertaine,elles sont inegales. Mais les diuines sont d'vne mesme nature : Or la raison n'est autre chose,qu'vne partie de l'esprit diuin,infus,& plongé dans le corps humain. Si donc la raison est diuine, & s'il n'y a aucun bien sans raison, tous biens de quelle sorte qu'ils soiẽt,son diuins. Au reste il n'y a aucune difference entre les choses diuines,par consequent il n'y en a point entre les biens. Et par ceste raison vne constante & obstinée souffrance des tourmens est égale à la foye.

Du souuerain bien & de la vertu.

Paradoxe des Stoiques qui s'imaginẽt vne perfection de vertu en ceste vie, & tiennent que les vertus sont egales & semblables entre elles.

Les vertus des plantes & des animaux chãgent de prix & ne sont parfaictes: mais les vertus humaines n'ont qu'vn prix, & par consequent sõt parfaites.

Dispute subtile pour prouuer l'egalite des vertus.

Car il y a en l'vn & en l'autre vne pareille grandeur de courage: mais en l'vn elle eſt molle & relaſchee, & en l'autre elle eſt roide & tendue. Et quoy? ne penſes-tu pas que la vertu de celuy qui aſſiege & veut prendre vne ville ſur ſes ennemis, ſoit pareille à celuy qui ſouſtient le ſiege auec vne longue patience? Le courage de Scipion eſt grand, qui tient Numance ſi eſtroittement aſſiegee & bloquee, qu'il contraint ces gens inuincibles de ſe desfaire eux-meſmes par leurs propres mains inuincibles. Le courage des aſſiegez eſt grãd, qui ſçait bien n'y auoir rien d'enfermé & ſerré à qui la mort eſt ouuerte, & qui peut rendre le dernier ſouſpir entre les bras de ſa liberté. Toutes les autres ſont pareillement eſgales entr'elles, la tranquillité, la ſimplicité, la liberalité, la conſtance, la douleur, la patience: Car il y a en toutes choſes vne vertu, qui rend l'ame droite & immuable. Mais quoy? n'y aura-il aucune difference entre la ioye & vne conſtante patience des tourmens? aucune pour le regard des vertus: mais beaucoup, pour le regard des ſuiets, ſur leſquels l'vne, & l'autre de ces vertus ſe monſtre. Car en l'vn on y void vne recreation & repos d'eſprit, & en l'autre vne douleur contraire à la nature. Ces ſubiects donc en ſont les moyens, qui reçoiuent entr'eux vne grande difference. Mais la vertu eſt eſgale en l'vn & en l'autre. La matiere ne change point la vertu. Ceſte qui eſt faſcheuſe & triſte, ne la peut rendre pire, ni la ioyeuſe & agreable ne la rend pas meilleure. Il faut donc que les vns, & les autres de ces biẽs-là, ſoient eſgaux. Car ceſtuy-ci ne ſe peut porter plus vertueuſement en ſa ioye, ni l'autre en ſes tourmens. Et certes deux choſes, par deſſus leſquelles il ne ſe peut rien faire de mieux, ſont eſgales. Car ſi les autres qu'on voudroit recercher hors de la meſme vertu, la peuuent diminuer ou agrandir, elle delaiſſe d'eſtre vn bien, qu'on nomme l'honneſteté. Et ſi tu me l'accordes, l'honneſteté s'en va. Pourquoy cela? ie te le diray. Car il n'y a *rien qui ſoit honneſte, s'il eſt fait par contrainte & en deſpit de nous.* Il faut que tout ce qui eſt honneſte, ſoit volontairement fait. Si vous y meſlez de la pareſſe, des plainctes, des refus, de la crainte, il perd tout ce qu'il auoit de meilleur, ſçauoir eſt à ſe plaire. Rien n'eſt honneſte qu'il ne ſoit libre. Car ce qui craint eſt eſclaue. Mais ce qui eſt honneſte, eſt pareillement aſſeuré, & plein de repos. S'il refuſe quelque choſe, s'il pleure s'il iuge que ce ſoit mal, il entre en quelque perturbation, & ſent vn grand diſcord en ſon ame. Car d'vn coſté l'apparence du bié l'appelle, & de l'autre la crainte du mal l'en retire. Par ainſi celuy qui veut faire quelque choſe auec honneur, doit iuger que rien de ce qui s'oppoſera à ſa volonté, n'eſt mal, encor qu'il ſoit incommode. Tout ce qui eſt honneſte, doit venir ſans le commandement & ſans la contrainte d'autruy: il eſt pur & ſincere, il n'eſt meſlé auec aucun mal. *Ie ſçay bien ce qu'on me pourroit reſpondre ici.* Tu te mets en peine de nous perſuader, qu'il n'y a point de difference, qu'vne perſonne ſoit en ioye, ou qu'il ſoit couché ſur le banc de la gehenne, pour laſſer le bourreau pluſtoſt que de mot dire. Ie pouuois reſpondre ce qu'Epicure diſoit, que le ſage qu'on bruſleroit dans le taureau d'airain de Phalaris, crieroit à haute voix: O que ce tourment eſt doux, il ne m'apporte aucune peine! Pourquoy t'eſmerueilles-tu, *ſi ie dis, que les biens de celuy qui eſt aſſis au milieu d'vn feſtin, & de ceſt autre qui demeure debout & conſtant contre les tourments, ſont egaux?* veu (ce qui eſt encore plus miſerable) qu'Epicure ſouſtiẽt, que c'eſt choſe douce d'eſtre mis à la gehenne? Mais ie reſpons à cela, qu'il y a grand difference entre la ioye & la douleur. Car s'il falloit venir au choix, ie deman-

Leſquelles different enſemble ſelon que different les ſubiets ſur leſquels elles s'eſtẽdent.

Diſpute touchant l'honneſteté, ſi elle doit eſtre miſe au rãg des vertus parfaites.

Obiectiõ à ceſte Philoſophie de l'egalité des vertus.

ie demanderois l'vn, & fuyrois l'autre : l'vn eſtant de nature, & l'autre y eſt cõtraire. Tandis qu'on les eſtime à ce prix-là, elles ſont fort differentes entre elles : Mais quand on vient à la vertu, l'vne & l'autre eſt toute pareille, tant celle qui fait ſon chemin par la ioye, que celle qui le fait par la triſteſſe. La vexation, la douleur, & quelque autre incommodité que ce ſoit, n'eſt aucunement conſiderable. Car elles ſont ſurmontees par la vertu. Comme la clarté du Soleil efface les petites lumieres : tout ainſi les douleurs, les triſteſſes, les iniures ſont diſſipees & abbattues par la vertu, laquelle en quel lieu qu'elle reluiſe eſteint tout ce qui ſe mõſtre, n'eſt point eſclairé d'elle. Et les douleurs & incommoditez qui tombent ſur la vertu, n'ont point plus de pouuoir ſur elle, qu'vne petite pluye ſur la mer. Mais afin que tu croyes que cela ſoit vray, l'homme de bien courra ſans que riẽ le retarde, à vne choſe belle, encore que le bourreau ſoit là, que la gehenne ſoit preſte, & le feu tout allumé, il perſeuerera : il ne penſera point à ce qu'il doit endurer, mais à ce qu'il doit faire : il ſe iettera ſur vne choſe honneſte, comme entre les bras d'vn homme de bien : il ſera eſtat, qu'elle luy eſt profitable, aſſeuree & pleine de bonheur. La choſe honneſte donc aura meſme lieu, & meſme credit enuers luy, encor qu'elle ſoit triſte & faſcheuſe, qu'auroit vn homme de bien, encor qu'il fuſt pauure, banni & malade. Sus donc, mets d'vn coſté vn hõme de bien plein de richeſſes, & d'vn autre coſté vn qui n'a rien du tout, & qui a neantmoins toutes choſes en ſoy : l'vn ſera autant hõme de biẽ, que l'autre, encor qu'ils ſoyent differens de fortune. On doit faire (cõme i'ay dit) meſme iugement des choſes qu'on fait des hõmes. La vertu eſt auſſi loüable en vn corps ſain & libre, qu'en vn corps malade & priſonnier. Ta vertu donc ne ſera pas plus loüable, ſi la fortune t'a conſerué le corps tout entier, & ſans bleſſeure, que s'il eſtoit mutilé de quelque membre. Autrement ce ſeroit priſer le maiſtre, par l'accouſtrement de ſes valets. Car toutes ces choſes, ſur leſquelles la fortune exerce ſa puiſſance, ſont baſſes & ſeruiles : comme ſont les richeſſes, le corps, les hõneurs : elles ſont debiles, periſſables, mortelles & poſſedees auec incertitude. Au cõtraire, les œuures de la vertu ſont libres, inuincibles, leſquelles il ne faut point ſouhaiter d'auantage, quãd elles ſont fauoriſees de quelque douce fortune, ni moins auſſi, quãd elles sõt ſuiuies de quelque malheur. Ce que nous appellons amitié enuers les hõmes, c'eſt deſir, & conuoitiſe enuers les choſes. Ie penſe que tu ne porterois pas plus d'amitié à vn hõme de bien, pour eſtre riche, que tu ferois à vn pauure : ni à vn homme robuſte & puiſſant, qu'à vn homme foible & debile. Par ceſte raiſon tu ne ſouhaitterois pas pluſtoſt vne choſe gaye & paiſible, qu'vne penible & laborieuſe. Et ſi cela eſt ainſi, de deux qui ſeroyẽt auſſi hõmes de bien l'vn que l'autre, tu aimerois mieux celuy qui ſeroit net & parfumé, que celuy qui ſeroit craſſeux & mal peigné. En fin tu en viendrois là, d'aimer plus vn hõme qui ſeroit entier de tous ſes membres, ou qui n'auroit iamais eſté bleſſé, qu'vn manchot, ou vn louche. Bref peu à peu ton deſdain croiſtroit ſi auant, que de deux, qui ſeroyent auſſi ſages, & auſſi iuſtes l'vn que l'autre, tu aimerois mieux celuy qui auroit vne belle perruque, & qui auroit le poil bien friſé, qu'vn autre qui ſeroit chauue. Quand la vertu de l'vn & de l'autre eſt pareille, l'inegalité des autres choſes n'apparoit point. Parce que toutes ces autres choſes ne ſont point parties, ce ne ſont qu'acceſſoires. Car qui eſt celuy qui vouluſt faire vn iugemẽt tãt iniuſte entre ſes enfans, qu'il aimaſt mieux celuy qui ſeroit ſain, q̃ celuy qui ſeroit malade : celuy qui ſeroit grãd & de belle taille, que celuy qui ſeroit bas & petit ? Les beſtes,

Reſponſe & difference entre ioye & douleur, auec la conference d'icelles.

Belle comparaiſõ qui mõſtre l'effect de la vertu.

Comment elle doit eſtre conſideree.

La fortune exerce ſa puiſſance ſur des choſes periſſables.

La vertu ſur des perdurables.

Inconueniẽs qui s'enſuiuroyent ſi la vertu n'egaloit les choſes diuerſes.

similitudes & exemples contre telles opiniõs. La vertu aime plus ceux qui sont affligez.

sauuages ne sont point de difference entre leur portee, elles se couchent par terre, pour la nourriture de tous ensemble. Les oiseaux departent egalement la bechee. Vlysses se hastoit de reuoir bien tost les rochers d'Itaque, auec autant de desir, qu'Agamemnon les superbes murailles de Mycenne. Car pas vn n'aime sa patrie parce qu'elle est grande, mais parce qu'elle est sienne. Mais à quoy peut seruir ce discours? C'est afin que tu sçaches que la vertu iette egalement le regard de ses yeux sur ses œuures, comme sur ses propres enfans, qu'elle les aime egalement, tous, & encore plus ceux qui sentent quelque peine, parce que l'amour des peres s'estend plus sur ceux desquels ils ont pitié. Pareillement la vertu ne porte pas plus d'affection à celles de ses œuures, qu'elle void souffrir plus d'affliction & de tourment, mais suiuant la façõ des bons peres, elle les embrasse & cherit d'auãtage. Mais pourquoy est-ce qu'vn bien ne peut estre plus grãd qu'vn autre? Parce qu'il n'y a rien plus apte, que ce qui est apte, ni rié plus plein, que ce qui est plein. Tu ne peux pas dire, cèci est plus sẽblable à vne chose que cela. Par consequent il n'y a rien plus hõneste que ce qui est hõneste. Or donc si la nature des vertus est toute pareille, toutes les trois sortes de biens sont esgales. Par ainsi ie dis, que c'est chose du tout pareille d'estre moderé en la ioye, ou d'estre moderé en la douleur. La ioye ne surmõte point la constance d'vne ame qui deuore ses plaintes sous la cruauté d'vn bourreau. Les vns de ces biens-là sont à desirer, mais les autres sont admirables. Neantmoins tous deux sont pareils: car tout ce qu'il y a de mal, est couuert sous le manteau d'vn plus grand bien. Quicõque auroit opinion que ces deux choses ne fussent point esgales, il monstreroit qu'il ne voudroit iamais plus ietter ses yeux sur la vertu, & qu'il ne regarderoit que les choses exterieures. Les vrais biens pesent autant, & sont aussi grands l'vn que l'autre: mais les faux sont vains & trõpeurs. C'est pourquoy les biens qui semblẽt estre si beaux & si grands quãd on les regarde à l'œil, nous trõpent quãd on les veut peser. Cela est vray, Lucilius mon ami: tout ce que la raison & la verité loüe & prise, il est ferme, il est eternel, il rend l'ame asseuree, & la hausse iusqu'au Ciel pour y demeurer tousiours. Mais les biẽs qu'on loüe sans raison, & qui ne le sont qu'au iugement du vulgaire, ne font que rẽplir de vent ceux qui s'en resiouyssent. Au cõtraire, ce qu'on craint cõme mal, ne fait que donner frayeurs aux ames, & les espouuanter, cõme les bestes se troublent sur l'apprehension de quelque danger. Toutes ces deux choses donc resiouyssent l'ame, ou la rongent sans raison: car ni l'vne n'est digne de ioye, ni l'autre d'aucune peur. Il n'y a que la seule raison, qui soit immuable & cõstãte en son iugement. Car elle n'obeyt point, mais elle cõmande au sens. La raison est esgale à la raisõ, cõme le droict à ce qui est droict: La vertu dõc l'est pareillemẽt: car elle n'est autre chose qu'vne droicte raisõ. Toutes les vertus sont des raisons droictes. Si elles sont droictes, elles sont esgales. Quelle est la raison, telles sont les actions. Toutes donc sont pareilles. Car puis qu'elles sont sẽblables à la raison, elles sont aussi sẽblables entr'elles. Et quand ie dis, que les actiõs son esgales entr'elles, c'est entant qu'elles sont droictes & honnestes. Au reste elles sont fort differẽtes ensemble selon que la matiere sera diuerse, laquelle est maintenant grande, & tantost petite: maintenãt noble, tantost vile: appartenant maintenant à plusieurs, & tantost à peu de personnes. Et neantmoins en toutes ces choses-là, ce qui est le meilleur, est esgal. Comme les gens de biẽ sont tous esgaux, entant qu'ils sont gens de bien: mais ils ont des differences d'aage: l'vn est plus vieux, l'autre plus ieune. Ils encontr'aussi du corps: l'vn est beau,

Les trois sortes de biens sont esgales, si la nature des vertus est pareille.

Des biens vrais & faux.

Les biens que le vulgaire estime moins souhaitables, le sont le plus, s'il falloit cõsiderer en iceux quelque differẽce du plus & du moins

Argumens pour prouuer l'esgalité des vertus & des actions.

Comme les actions different.

Comment different les gens de bien.

&

est beau, l'autre est laid. Ils en ont pareillemẽt de fortune: cestuy-ci est riche, cestuy-là est pauure: Cestuy-ci a la bõne grace de tous, il a grãde authorité, il est cogneu en toutes villes & pays, & l'autre est incogneu de plusieurs, sãs qu'õ parle de luy. Mais en ce qu'ils sõt gẽs de biẽ, ils sõt esgaux Le sẽs ne fait point de iugemẽt des biẽs & des maux: il ne sçait ce qui est vtile, ou ce qui est inutile: il ne peut dire son aduis que de ce qui luy est repre'senté deuant les yeux. Il ne peut preuoir les choses futures, ni auoir souuenance des passees: moins sçait-il ce qui s'en peut ensuiure. Et toutesfois c'est de là que depend & l'ordre & la suitte des choses: & toute la constance de la vie qui doit estre droicte & parfaicte. C'est donc la raison qui iuge des biẽs & des maux, qui n'estime rien les choses estrangeres qui viennent de dehors, & qui pense que celles qui ne sont ni bonnes ni mauuaises, soient seulement quelques petits accroissemens, ne logeant tout le biẽ que dans l'ame. Au surplus, il y en a quelques-vns, qu'elle met au premier rang ausquels elle court auec dessein, comme la victoire, les enfans sages, & bien nais, & le salut de sa patrie. Il y a d'autres biens du second rang, qui ne se cognoissent qu'aux aduersitez: comme supporter patiemment vne maladie, ou vn exil: Et quelques autres indifferens, qui sont toutesfois plus amis, que contraires à nature: comme de marcher modestement, & tenir vne sage contenance, quand on est assis. Car c'est chose autant naturelle de s'asseoir comme d'estre debout, ou de se pourmener. Mais les deux premiers sont fort diuers l'vn de l'autre. Car les premiers sont selon la nature, sçauoir est de se resiouïr de la pieté de ses enfans, & de la felicité de sa patrie: Les seconds sont contre nature, soustenir les tourmens d'vne grande constance, & endurer la soif, quand la maladie brusle les entrailles. Que sera donc cela? y a-il quelque chose contraire à nature, qui se puisse appeller bien? Non certes. Mais ce bien se trouue quelquefois en vne chose qui est ennemie de nature. Car d'estre blessé, d'estre seché & consumé dans le feu, d'estre affligé d'vne maladie, c'est contre nature. Mais de conseruer si bien son ame, qu'elle ne se lasse point de souffrir les tourmẽs, cela est ami de nature. Et afin que ie face entendre en peu de paroles, ce que ie veux dire, la matiere du bien est quelquefois contre nature: mais le bien ne l'est iamais, car il n'y a aucun bien qui ne soit accompagné de raison: & la raison suit la nature. Qu'est-ce donc que la raison? c'est vne imitation de nature. Quel est le souuerain bien de l'homme? c'est de faire toutes choses selon la volonté de nature. Il n'y a point de doute, dit-il, qu'vne paix, qui n'a iamais esté interrõpue, ne soit meilleure que celle qui a esté racquise auec effusion de sang. Il n'y a point de doute, dit-il, que la santé qui n'a iamais esté esbranslee, ne soit plus heureuse que celle que nous auons recouuree presque par force, & par vne grande patience d'vne longue maladie, qui nous menaçoit de mort. Par mesme moyen il n'y aura point de doute, que la ioye ne soit vn plus grand bien, qu'vne ame subiecte à souffrir les tourmẽs des playes & des feux. Il n'en est toutesfois rien: Car les choses qui aduiennent par fortune, reçoiuent vne grande difference: d'autant qu'elles sont estimees par l'vtilité de ceux qui les prennent. L'intention & la fin de tous biens, c'est de consentir à nature. Cela est esgal en tous. Quand tout le Senat suit l'opinion de quelqu'vn, on ne peut point dire: Cestuy-ci est mieux de cest aduis que cest autre. Car tous ont suiui ceste opinion. Ie dis le mesme des vertus: Toutes consentent à la nature. Ie dis le semblable des biens: ils consentent tous à la nature. L'vn est mort ieune, l'autre vieux, quelqu'vn encore est mort en enfance, qui n'a ioui d'au-

Quelle difference y a entre le sẽs & la raison.

Quels biẽs sont estimez par la raison. &

Quels sont contre nature.

Que c'est que raison, & souuerain bien.

Les choses fortuites sont estimees plus ou moins, selõ le plus ou moins de profit qu'on y trouue.

Les vertus & les biens

Se rapportent egalement à nature.

tre bien que d'auoir veu seulement la vie: tous ceux-là estoient esgalement subiects à mourir, encor que la mort en ait laissé aucuns viure plus longuement, & qu'à d'autres elle ait coupé le filet de la vie sur la fleur de leur aage, & qu'elle ait interrompu les commẽcemens & la naissãce de quelques-vns.

La fin des vns est meilleure ou pire que des autres, mais la mort est egale en tous.

L'vn est mort au milieu de son souper, à l'autre le dormir & le mourir n'a esté que tout vn, & quelqu'vn encor que l'ébraslement d'vne fẽme a estouffé. Adioustez y aussi ceux qui sont morts par le couteau, ou que la morsure des serpens a tuez, ou qui ont esté froissez sous quelque ruine, ou qui sont morts par vne longue conuulsion de nerfs, qui les a peu à peu gehennez. On peut dire, que la fin de quelques vns est meilleure, & que la fin de quelques autres est pire. Mais la mort de tous est esgale. Les moyens par lesquels elle vient sont diuers mais le poinct, où ils finissẽt n'est qu'vn. Il n'y a aucune mort plus grande l'vne que l'autre. Car elle a vne mesme mesure en toutes personnes, c'est de mettre fin à la vie. Ie dis le mesme des biens. L'vn de ces biens se nourrit entre les plaisirs & les voluptéz, & l'autre ne sent que choses tristes & fascheuses. L'vn a gouuerné à son aise la douceur d'vne bõne fortune, & l'autre a dompté la force d'vne tyrannie. Et les vns & les autres biens sont entierement egaux, encor que l'vn n'ait cheminé que par des lieux plains & bien aisez, & l'autre par des lieux aspres & raboteux. Bref la fin de tous est entierement semblable. Ils sont bons, ils sont loüables, ils suiuent la vertu & la raison. La vertu rend egales entre elles toutes choses qu'elle recognoist. Ils ne faut point qu'entre les opinions que nous tenons, tu t'esmerueilles de cesteci. Dans Epicure il y a deux sortes de biens, desquels est composé ceste heureux & souuerain bien: C'est que le corps soit sans douleur, & l'ame sans passion & sans perturbation. Ces biẽs-là ne croissent plus, quand ils sont pleins. Car de quel costé pourroit croistre ce qui est plein? Le corps est sans douleur: qu'est-ce qui pourroit adiouster à ceste indolence? L'ame est paisible, & en vn repos asseuré: que pourroit-on adiouster à ceste tranquillité? Comme l'air biẽ serein, & le Ciel qui est en sa clarté la plus nette, ne peut receuoir aucune autre plus grãde beauté pareillemẽt l'estat de l'hõme, qui a soin de son corps & de son ame, & qui veut compofer son bien par le moyen de l'vn & de l'autre, est tout parfait, il est paruenu au comble de son souhait, s'il ne sent point de tẽpeste dãs son ame, ni de douleur dans son corps. Si quelques autres cõtentemens estrangers nous aduiennent, ils n'augmentent point ce bien souuerain, mais si ie le dois dire ainsi, ils luy donnent quelque meilleur goust, qui est agreable. Car ce bien entierement parfait de la nature humaine, se contente de la paix du corps, & de l'ame. Ie te bailleray dans Epicure mesme vne diuision des biens du tout semblable à la nostre. Il y en a chez luy, qu'il aimeroit mieux luy deuoir aduenir: sçauoir est le repos du corps, libre de toute douleur, & le contentement de l'ame, qui se puisse resioüir en la contemplation de ses biẽs. Il y en a d'autres qu'il loüe & approuue, encor qu'il n'eust pas voulu qu'ils luy fussent aduenus: comme ceste patience, que ie disois nagueres, en vne grãde maladie, & en des extrémes douleurs, qu'Epicure sentit ce dernier & le plus fortuné iour de sa vie: Car il disoit qu'il souffroit des tourmens en sa vessie, & en son vẽtre vlceré, qui ne pouuoit receuoir vn plus grand accroissement de douleur. Et toutesfois il estimoit ce iour-là tres-heureux: or aucũ ne peut faire l'hõme bien-heureux, que celuy qui loüit du biẽ souuerain. Il y a donc dans Epicure des biens que tu aimerois mieux ne les sentir point. Mais parce que la fortune le veut ainsi, il les faut embrasser, il les faut

Epicure tiẽt deux sortes de biens, desquels est composé le souuerain bien.

Similitude.

Epicure accorde auec les Stoiques en la diuision des biens.

il les faut loüer, il les faut priſer, comme les plus grands. On ne pourroit pas dire que le bien qui a mis fin à vne vie heureuſe, & auquel Epicure par les dernieres paroles qu'il a dictes, a rendu graces, ne ſoit egal, & pareil aux plus grands biens. Permets moy, mon bon Lucilius, de dire encor plus hardiment ceſte parole: Si quelques biens pouuoient eſtre plus grãds, que les autres, i'aimerois mieux ſuyure ceux qui ſont triſtes, que ceux qui ſont gracieux & delicats. Car il eſt plus honorable de rompre les choſes difficiles, que de moderer les ioyeuſes. Ie ſçay que par meſme raiſon il ſe peut faire, que quelqu'vn porte modeſtement ſa felicité, & conſtamment ſes calamitez. Auſſi vaillant doit eſtre eſtimé celuy qui a paſſé la nuict en ſentinelle ſur les trenchees, encor que l'ennemi ne ſe ſoit point eſſayé de forcer le camp, que celuy qui apres auoir eu les iarrets couppez, a combattu encor à genoux, & n'a iamais quitté les armes. On dit à ceux qui reuiennent du cõbat couuerts de ſang: Dieu vueille croiſtre voſtre vertu. C'eſt pourquoy ie loüerois touſiours d'auantage ces biens, qui ſe ſont rendus conſtans par vn continuel exercice, & qui ont combattu contre la fortune. Feray-ie doute, de ne loüer pas pluſtoſt ceſte main mutilee & roſtie de Mutius, que la main la plus ſaine du plus vaillant homme qui ſoit: Il demeuroit debout meſpriſant les ennemis & les flammes: il regardoit ſa main, qui ſe fondoit & degouttoit ſur le braſier ennemi: iuſqu'à tãt que Porſanna porta en fin enuie à la gloire de celuy, à la douleur duquel il auoit au cõmencement pris plaiſir, & luy fiſt oſter à ſon grãd regret le feu de deuant. Pourquoy ne conteray-ie ce bien entre les premiers & principaux? pourquoy ne l'eſtimeray-ie d'autant plus que ceux deſquels on ioüit auec toute ſeureté ſans crainte de la fortune, veu qu'il eſt plus rare d'auoir vaincu l'ennemi auec vne main ſeche & gaſtee, qu'auec vne main biẽ armee? Mais quoy? diras-tu: voudrois tu ſouhaitter ce bien? Pourquoy non? car il n'y a pas-vn qui puiſſe faire cela, que celuy qui le peut ſouhaitter. Dois-ie ſouhaitter pluſtoſt de bailler mes pieds à frotter doucement à vn de mes vieux bardaches, ou à quelque femme, ou à quelqu'vn qui d'homme ſeroit deuenu femme, pour m'eſtirer les iointures des petits doigts? Pourquoy n'eſtimerois-ie Mutius plus heureux, d'auoir manié le feu de meſme façon, que s'il euſt tendu ſa main à quelqu'vn pour la luy frotter doucement? Il repara toute la faute qu'il auoit faite. Il mit fin à la guerre tout deſarmé & manchot, & auec ceſte main eſtropiee il vainquit deux Rois.

Quels biens pourroient eſtre prefetables à d'autres.

S'il faut ſouhaitter vn bien conioinct auec de la douleur.

EPISTRE LXVII.

Apres auoir en peu de paroles diſcouru de la foibleſſe & imbecillité de ſa Vieilleſſe, il explique ceſte queſtion: Si tous biens ſont deſirables. Et fin il conclud, que ceux qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutesfois tels.

AFin que ie donne commencement à ma lettre par des propos communs, le printemps commence à s'ouurir: Mais cõme il s'approchoit deſia de l'eſté, & qu'il deuoit eſtre chaud, il s'eſt attiedi: on n'oſe pas encor s'y fier. Car il retourne ſouuent à l'hyuer. Veux-tu ſçauoir cõme il eſt mal aſſeuré? Ie n'oſe pas encor ſortir à ceſt air froid: ie me garde encor de ſa rigueur. C'eſt (diras-tu) ne pouuoir ſouffrir ni le chaud ni le froid. Cela eſt vray, Lucilius mon ami, mon aage eſt aſſez eõtent de ſa froideur, à grand' peine ſe peut-elle

La plus ferme & plus robuſte perſonne eſt meſme contrainte d'aduouër & recognoiſtre l'imbecillité de la nature humaine.

desgeler au milieu de l'esté : C'est pourquoy il faut que ie demeure la plus grand' part du temps couché sur le matelas. Ie rends graces à ma vieillesse de ce qu'elle m'a attaché dans mon lict. Mais pourquoy ne luy rendrois-ie graces de cela? Tout ce que ie deuois ne vouloir pas, ie ne le puis plus. Ie parle fort souuẽt auec mes liures. Et si par fois quelques lettres m'arriuẽt de ta part, il me semble que ie suis auec toy: & reçois vn si grãd plaisir en mõ ame, que ie pense propremẽt ne te rescrire point, mais te respõdre de parole. C'est pourquoy ie traicteray ce que tu me demãdes cõme si ie parlois auec toy: nous rechercherons tous deux quelle est ceste question. Tu veux que ie te dise si toutes sortes de biens sont desirables. Si c'est bien (dis-tu) d'endurer vertueusemẽt vne gehenne, & de souffrir le feu auec vne grande cõstance, & de supporter doucement vne maladie, il s'ensuit que tout cela se doit souhaitter. Et toutesfois ie ne voy rien de cela qui soit digne de souhait. Certainement ie ne cognois encor personne qui ait payé aucun vœu qu'il ait fait, pour auoir eu le foüet, pour auoir esté tourmenté de la goutte, ou pour estre deuenu plus lõg quand on l'estiroit sur la gehenne. Il faut que tu faces vne distinction, mon Lucilius, de ces choses, & tu trouueras qu'il y a quelque poinct qui se peut souhaitter. Ie voudrois bien que les tourmẽs fussent touſiours esloignez de moy: mais quand il me sera force de les sentir, ie souhaitteray lors, que ie les puisse supporter vertueusement, courageusement, & auec honneur. Pourquoy n'aimerois-ie pas mieux que la guerre ne suruint point? Mais si elle se dresse, ie souhaitteray lors que ie puisse auec vne generosité de courage souffrir les playes, la faim, & tout ce que la necessité de la guerre porte auec soy. Ie ne suis pas si fol que ie vueille desirer d'estre malade: mais il faut que ie le sois, ie souhaitteray aussi que ie ne face rien intemperamment, rien d'effeminé. Par ainsi les maux & les incommoditez ne sont pas desirables, mais bien la vertu qui les nous fait supporter. Quelques-vns de nos Stoiciens pensent, que la constance, la patience des tourmens & des maux ne doit estre ni desiree, ni detestee aussi. Car quand on fait vn souhait, ce doit estre d'vn bien tout pur, tout paisible, exempt de toute tristesse. Mais ie ne suis pas de leur aduis. Pourquoy? Parce premierement qu'il ne se peut faire qu'vne chose soit bonne, & qu'elle ne soit desirable. D'auantage, si la vertu est desirable, & s'il n'y a bien aucun sans vertu, il s'ensuit que tout bien est desirable. En outre, si vne constante patience des tourmens ne se doit desirer, ie te demande si pour cela on ne deuroit point desirer la constance: car c'est elle qui mespriſe & qui deffie les dangers & les perils. La plus belle partie qui soit en elle, & la plus admirable, c'est de ne fuyr point aux flãmes, & se presẽter aux playes, & quelquesfois ne les euiter point, & auancer l'estomach pour les receuoir. Si donc la patience est desirable, on doit aussi desirer qu'on puisse vertueusement souffrir les tourmens. Et toutesfois ce n'est pas seulemẽt pour cela qu'il est desirable d'ẽdurer les tourmens: car c'est vne partie de la patience. Mais fay, comme i'ay dit, distinction de ces choses : & lors tu ne trouueras rien qui ne te mette en erreur. Car on ne doit pas souhaitter de souffrir des tourmẽs, mais de les endurer constamment. C'est ceste constance que ie souhaitte, parce que c'est vne vertu. Toutesfois qui est celuy qui s'est iamais souhaitté cela? Il y a des vœux qui sõt cogneus & entẽdus, cõme ceux qu'on fait pour quelque chose particuliere: Il y en a d'autres qui sõt couuerts & cachez, quad sous vn seul vœu on en comprend beaucoup d'autres. Comme quand ie me desire vne vie hõneste (car vne vie honneste contient plusieurs actions) elle comprend le tonneau

Question, si tous biens sont souhaitables.

Resolue par distinction.

Aduis d'aucuns Stoiciens là dessus, & De Seneque au contraire.

La vertu qui se trouue és aduersitez, les rẽd precieuses & desirables.

de Re-

de Regulus,la playe de Caton deschiree par ses propres mains, l'exil de Rutilius,la couppe empoisonnee qui de la prison porta Socrates au Ciel.Quand doncques ie me suis desiré vne vie honneste,ie me suis pareillement souhaitté toutes choses, sans lesquelles ma vie quelquesfois ne pourroit pas estre honneste.

Heureux ô bien heureux & trois & quatre fois
Ceux qui peurent mourir soubs les tours Phrygiennes 2.Æneid.
Deuant les yeux du peuple, & des meres Troyennes!

Quelle difference mets-tu, ou que tu souhaittes cela à quelqu'vn, ou que tu confesses qu'il est souhaittable? Decius fit vn vœu solennel de mourir pour le salut public, & ne cerchant que la mort, pousla son cheual au milieu des ennemis. L'autre qui fut imitateur de la vertu de son pere, apres auoir prononcé les paroles solennelles, qui luy estoient desia familieres,courut la teste baissee du costé qu'il vit l'armee plus espesse, n'ayant autre soucy que d'impetrer des Dieux l'intention de son vœu: estimant qu'vne bonne mort estoit chose desirable.Doutes tu donc que ce ne soit vn grãd bien de mourir, pour laisser vne heureuse memoire de soy, & sur quelque vertueuse entreprise? T.Liue, 1. Dec. 8. & 10.

Quand quelqu'vn endure constamment les tourmens,il y employe toutes les vertus,encor que peut-estre il n'y ait que la patience seule qui puisse paroistre & se mõstrer. Au reste la grandeur de courage & la constance est en cela, de laquelle la patience,la suffrãce,la tolerance, sõt cõme brãches:la prudẽce y est aussi,sans laquelle on ne peut prendre aucun bon conseil:elle te persuade d'endurer vertueusement ce que tu ne peux euiter La constance y est pareillement qu'on ne peut tirer hors de la place & du rãg qu'elle tient:& qui ne quitte iamais son dessein & sa resolution,pour quelque force & contrainte qu'on luy face. Bref toute la suitte & l'assemblee des vertus, qui n'abandonnent iamais l'vne l'autre,y est.Tout ce qui se fait honorablemẽt,vne seule vertu le fait, mais c'est par aduis de conseil. Or ce qui est trouué bon par toutes les vertus, encor qu'il semble que ce soit vne seule qui l'execute,: est desirable. Mais quoy? as-tu opinion qu'il ne faille desirer que ce qui nous aduient auec plaisir & repos d'esprit, & ce que nous receuons les portes tapissees: Il y a quelques voluptez tristes,& quelques vœux qu'on celebre non point auec resiouïssance,mais auec adoratiõ & veneration de toute l'assemblee.Ne pẽses-tu pas que ce fust ainsi que Regulus souhaitta de retourner entre les mains des Carthaginois? Il te faut vestir le cœur d'vn hõme vertueux,& te retirer vn peu loin des opinions du vulgaire:il te faut conceuoir, comme tu dois,l'image de la vertu: qui est la plus belle & la plus honorable chose du monde,laquelle nous deuons adorer non point auec des bouquets & festons, mais auec la sueur & le sang. Regarde Caton enfonçant ses mains tres-pures dans sa poitrine sacree,pour eslargir sa playe qui n'estoit point assez profonde A sçauoir-mon si tu oserois dire en fin, Ie voudrois bien ce que tu voudrois.& i'ay grand regret à ce que tu fais, ou heureux te soit ce que tu fais. A ce propos ie me souuiens de nostre Demetrius, qui appelloit vne vie pleine d'asseurance, & exempte de tous orages de fortune, vne mer morte.Car n'auoir rien qui t'esueille,rien qui t'esmeuue,riẽ sur l'assault, & sur l'aduertissement dequoy tu puisses essayer les forces de ton ame, ains viure tousiours en vn repos qui n'a iamais esté troublé,ce n'est point tranquillité,c'est vne bonace & langueur de mer. Attalus Stoicien souloit dire, I'aime mieux que la fortune me nourrisse dans son camp, que dans ses delices.

Aucunefois toutes les vertus se rencontrent en tel qui n'en fait paroistre qu'vne.

Exemples pour cõfirmer le precedent aduis.

De Regulus,

&

De Caton.

Voyez M. Ant. Muret, liu. 9. des Animaduersions, ch. 8.

Beau traict de Demetrius.

D. Attalus.

D'Epicure. Ie ſouffre la gehenne, mais c'eſt conſtamment: cela va bien: on me maſſacre, mais ie l'endure conſtãment: cela va bien. Oy encore Epicure. Il dira, ô que ie le trouue doux! Ie ne donneray iamais vn nom delicat à vne choſe ſi honneſte & ſi ſeuere: on me bruſle: mais ie demeure inuincible. Pourquoy ne ſeroit il deſirable, non point que le feu me bruſlaſt, mais qu'il ne me peut vaincre? Il n'y a rien de plus excellent, rien de plus beau que la vertu: Tout ce qui ſe fait par ſon commandement, il eſt bon, il eſt deſirable.

EPISTRE LXVIII.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame: mais cela ſe doit faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſſi ce qu'on doit faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a faictes, eſt vn temps plus propre à la ſageſſe.

Les Stoiciẽs & par preceptes & par exemples retirent le ſage du tracas de ce monde à la contemplation des choſes diuines & humaines, & Quoy qu'il ſoit en ſolitude, ne veüet pas qu'il face neantmoins ſemblant d'eſtre ſolitaire, car Ce ſeroit vne ſotte ambition, & Il ne ſe faut point vãter de ſon biẽ. Moyens de bien practiquer la ſolitude.

IE veux eſtre de ton aduis: va te retirer, & cacher dans le repos: ou bien pluſtoſt cache tõ repos. Si tu ne peux apprẽdre cela par les preceptes des Stoiciens, au moins tu l'apprendras par leur exemple. Et toutesfois tu l'apprendras encor par leur precepte. Ie te le prouueray quand tu voudras. Nous ne t'enuoyons point en toutes republiques, ni pour touſiours, ni ſans fin. D'auãtage, quãd nous auõs dõné au ſage vne republique digne de luy, c'eſt à dire, le monde, s'il ſe retire au repos, il n'eſt point hors de ſa republique. Mais peut-eſtre pluſtoſt q̃ laiſſant vn petit coing, il va en des lieux plus grãds & plus ſpacieux: & ſe logeant dans le Ciel, il recognoiſt lors, que quand il eſtoit monté dãs ſa chaire, & dans ſon throſne, il eſtoit pluſtoſt deſcẽdu en vn fort bas lieu. Ie veux mettre ce ſecret dans ton ſein: Que l'homme ſage n'aduance iamais tãt, que lors que les choſes diuines & humaines ſe ſont preſentees deuant ſes yeux. Ie reuiens maintenant à ce que i'auois commencé de te perſuader, qu'on ne cognoiſſe point que tu vueilles viure en repos. Il ne faut point que tu te couures, que ce ſoit pour vaquer à la Philoſophie: Il vaut mieux que tu excuſes ton deſſein ſous quelqu'autre nom. Tu le peux appeller, maladie, foibleſſe, pareſſe. C'eſt vne ſotte ambition de vouloir prendre gloire à ne rien faire. Il y a des beſtes qui effacent & broüillent leur piſte à l'entour de leurs giſtes, afin qu'on ne les puiſſe trouuer. Il faut que tu faces ainſi, autrement il n'y aura pas faute de gens, qui ſe mettront en queſte apres toy. Il y en a pluſieurs, qui paſſent deuant les portes ouuertes ſans entrer dedans, & regardent par les fentes de celles qui ſont formees. Les coffres cachetez font venir plus d'enuie aux larrons: on ne tient compte de ce qui n'eſt pas fermé: & les briſeurs des portes ne s'arreſtent point deuant ce qu'ils trouuent ouuert. Le peuple a ceſte façon de faire, & les plus ignorans auſſi. Ils deſirent d'entrer par force dans les ſecrets d'autruy. Il ne ſe faut dõc point vanter de ſon bien: c'eſt vne eſpece de vanterie, de ſe tenir trop caché, & de ſe retirer hors de la veüe des hommes. Ceſtuy-cy s'eſt enfermé dans Tarente, ceſtuy-là c'eſt retiré dans Naples, & c'eſt autre n'a paſſé le ſueil de la maiſon, depuis beaucoup d'annees. Certainement celuy ſemõd le peuple à le venir voir, qui veut qu'on face des contes par la ville de ce qu'il s'eſt retiré à part. Apres que tu te ſeras retiré, il ne te faut rien faire, dequoy les hommes puiſſẽt parler de toy: parle ſeulement auec toy-meſmes. Mais quels propos te tiendras-tu?

ceux

ceux que quelques hommes tiennent volontiers des autres. Ayes tousiours mauuaise opinion de toy. Accoustume-toy de dire la verité, & de l'oüir aussi. Sur tout parle souuent des imperfections que tu sentiras en toy. Chacun cognoist les vices qu'il a en sa personne. C'est pourquoy l'vn descharge son estomach par le vomissement, l'autre le remet en mangeant peu & souuent, & quelqu'vn encor le purge & l'espuise par ieusnes & par abstinéces. Ceux que la douleur des pieds reprend souuent, s'abstiennent, ou de se baigner ou de boire du vin: & ne tenans conte d'autre regime, ils vont au deuant du mal qui les trauaille plus ordinairement. Il y a pareillement quelques parties dans nostre ame, qui nous causent des maladies, à la guarisō desquelles il faut penser. Qu'est-ce que ie fais en ce repos où ie suis? ie pense mon vlcere. Si ie te monstrois mon pied enflé, la main toute meurtrie, les nerfs de mon iarret racourcy tous secs, tu me permettrois bien de ne bouger d'vn lieu, & de penser mon mal. Mais ce mal que ie ne te puis faire voir, est bien plus grand: c'est vne inflammation & vne apostume, que i'ay dans la poictrine. Ie ne veux point que tu me loües, ie ne veux pas que tu dises: O le grand personnage, il a mespriſé toutes choses, & apres auoir condamné les fureurs de la vie humaine, il s'en est fuy! ha ie n'ay rien condamné que mes propres actions. Il ne faut point que tu ayes enuie de venir vers moy pour y faire ton profit. Tu te trompes, si tu esperes trouuer icy quelque secours. Ce n'est pas vn medecin, c'est vn malade qui loge icy. I'aime mieux, quand tu t'en seras allé, que tu dises: Ie pensois que ceſt homme fust heureux, qu'il fust sçauant: i'auois desia dressé les oreilles, mais il m'a bien fait perdre ceste opinion: ie n'ay rien veu, ie n'ay rien ouy que i'aye desiré depuis: rien qui m'ait fait enuie de retourner vers luy. Si tu as ceste opinion, si tu tiens ce langage, ie cognois que i'ay fait quelque profit. I'aime mieux que tu ayes pitié de mon repos, que si tu me portois enuie. Tu me loues donc (diras-tu) Seneque, le repos d'esprit? tu te iettes en fin sur les propos d'Epicure. Ie te recommande le repos, afin que par son moyen, tu puisses faire des choses plus grādes & plus belles, que celles que tu as laissées derriere toy. Heurter à la porte des grands Seigneurs, tenir regiſtre des vieillards qui n'ont point d'éfans, auoir beaucoup d'authorité par les cours: c'est vne puissance pleine d'enuie, & qui ne dure guere, & si tu veux dire la verité, fort vilaine. Cestuy-cy me passe de reputation entre les aduocats du barreau: cestuy là des gages qu'il a gagnez aux estats militaires, & des dignitez qu'il a par ce moyen acquises: & ceſt autre d'vne trouppe infinie d'hommes, qui luy font la court. Ie ne puis auoir vne si grāde suitte que cestuy-cy, ni vne si grande reputation que cestuy-là. Mais ie ne dois point faire si grand cas d'estre vaincu des hommes, pourueu que ie puisse vaincre la fortune. Pleust aux Dieux que ta resolution eust'esté long-temps-a de suiure ce dessein. Pleust aux Dieux que ce ne fust pas sur l'heure que la mort se presente à nos yeux, que nous tinssions propos de la vie heureuse: Toutesfois n'arrestons pas pour cela. Car nous croyons maintenant par experience plusieurs choses, que nous eussions deu croire par discours de la raisō, n'estre que superfluitez & bouffonneries. Faisons comme ceux qui sont partis trop tard, & qui par diligence veulent recouurer le temps qu'ils ont perdu: dōnōs des esperōs. Ceſt aage est encor fort propre à ceſt estude. Elle est desia espurée de son escume, elle a desia laissé les vices qu'elle ne pouuoit dōpter en l'ardeur de sa ieunesse: il s'en faut peu, qu'elle ne les ait entierement esteints. Mais en quel temps (diras-tu) te pourra profiter ce que tu apprens sur le poinct

Comparaiſon propre à monſtrer le vray vſage de la ſolitude.

Difference de la vie ſolitaire & deſcouuerte.

Il ne faut pas attēdre l'article de la mort pour penſer à la vie biē heureuſe.

qu'il faut desloger, ou à quoy? Il me profitera, pour en sortir meilleur que ie n'estois. Il ne faut point toutesfois, que tu penses, qu'il y ait aucun aage plus propre à la sagesse, que celle qui par beaucoup d'experience, & par vne longue & frequente patience des choses, s'est domptee elle mesme? & laquelle apres auoir triomphé de ses affections, est paruenue à la cognoissance de son salut. C'est le vray temps de ce bien qui ne dure gueres. Quelque vieille personne que ce soit, qui est paruenue à la sagesse, c'est par les ans qu'elle y est paruenue.

EPISTRE LXIX.

Il deffend le changement des lieux: dit qu'il faut arrester la fuitte du corps, pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut surmonter les vices: & non seulement receuoir la mort, mais l'appeller s'il en est besoin. C'estoit l'opinion des Stoiciens.

Les frequentes mutatiõs de lieux sõt signes d'inconstance, & ruinent la vigueur des corps & des esprits.

IE ne veux pas que tu changes de lieux, ni que tu sautes ainsi de l'vn à l'autre. Premierement parce qu'vn si frequent changement, est signe d'vn esprit inconstant. Tu ne pourras iamais tirer profit du repos, si tu ne laisses de voyager, & d'aller voir le pays çà & là. Si tu veux arrester ton esprit, arreste plustost la fuitte de ton corps: Car ce faisant les remedes continuez profiterõt beaucoup. Il ne faut point rompre le repos ni l'oubly de ta premiere vie. Permets que tes yeux oublient: permets que tes oreilles s'accoustument à des paroles plus salutaires. Tous les coups que tu iras par les rues, tu trouueras en passãt quelque chose qui renouuellera tes affections. Tout ainsi que celuy qui se veut despoüiller de l'amour, doit fuyr la souuenance de la beauté qu'il a aimee: car il n'y a rien qui reuerdisse plus aisément que l'amour: Pareillement celuy qui se veut descharger de l'affection de toutes choses, du desir desquelles il brusloit auparauant, il faut qu'il retire ses yeux & ses oreilles de ce qu'il a quitté. L'affection se reuolte bien tost: de quel costé qu'elle se tourne, elle trouuera toute preste quelque recompense de son occupation. Il n'y a mal aucun, qui n'ait son loyer. L'auarice nous promet de l'argent: la dissolution & le luxe, plusieurs & diuerses sortes de voluptez: l'ambition la robbe de pourpre, & l'applaudissement du peuple: & à la suitte de cela, vne grande puissance, & tout ce que la puissance peut. Les vices te veulent corrompre par beaux gages & salaires. Mais il faut que tu viues icy sans rien prẽdre. On ne peut à grand' peine, dans vn siecle entier faire, que les vices qui sont deuenus orgueilleux par vne si longue tollerance, vueillent se laisser dompter, & & mettre sous le ioug: moins se pourra il faire, si nous entrecoupons à petites parcelles, le temps qui est si court. A grand' peine pouuons nous mener à perfection vne chose toute seule, encore que nous veillons assiduellement dessus. Mais si tu me veux croire, pense seulement à cecy. Exerce toy à receuoir la mort, & à l'aller-chercher, quand quelque occasion le conseillera. Il n'y a point de difference, qu'elle vienne à nous, ou que nous allions vers elle. Croy ie te prie, que ceste parole, que les personnes les plus idiotes ont en la bouche est fausse: c'est vne belle chose de mourir de sa bonne mort. Tu pourras d'auantage penser en toy-mesme cecy. Pas vn ne meurt qu'à son iour. Tu ne perds rien du temps qui estoit à toy. Car celuy que tu laisses derriere est à vn autre.

Les vices croissent par tollerãce, & ne se peuuent plus desraciner.

Il faut dõques les cõbattre de bonne heure: ioinct que le tẽps de la vie est si bref.

EPISTRE LXX.

Le temps & la vie s'escoule sans le sentir. Que c'est folie de se plaindre de la brefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort sans aucune crainte, & si l'occasion le requiert la procurer. Sur la fin suyuant l'opinion de ceste fole sagesse des Stoiciens, il dit qu'il peut aduenir plusieurs choses pour lesquelles le sage peut se donner la mort. A la mienne volonté que Seneque se fust esloigné de ceste opinion, ou pour le moins qu'il se fust retenu d'en parler si souuent & si librement qu'il a fait en diuers lieux. Ie pense qu'il apprehendoit la necessité qui le deuroit vn iour contraindre à cela, mesmement depuis le temps qu'il cogneut la vie perdue, & les mauuaises mœurs de l'Empereur Neron.

L'aage & le temps de ceste vie s'escoule sans que nous nous en apperceuions, puis

I'Ay veu tes Pompeiens, où ie n'auois esté long-temps auoit. Mais il m'a semblé que i'estois reuenu à ma premiere ieunesse. Tout ce que i'auois fait autrefois en ce lieu, il me sembloit que ie le pourrois encore faire, & qu'il n'y auoit comme rien que ie l'auois fait. Nous auons par ci deuant, Lucilius mon ami, nauigé nostre vie, & tout ainsi que si nous estions sur mer, comme dit nostre Virgile,

La terre se recule, & les villes ensemble.

3. Æneid.

Pareillement dans ceste course si roide du temps, nous perdons de veüe, premierement nostre enfance, & apres nostre adolescence, & encore tout le tẽps, qui est entre le ieune aage, & le vieil, & qui se confine à l'vn & à l'autre. puis apres aussi les meilleures annees de la vieillesse: En dernier lieu, la fin commune de tout le genre humain commence à se descouurir. Sommes nous bien si fols de penser, que ce soit vn escueil? C'est le port, qui nous faut vn iour desirer, & ne le refuser iamais. Dans lequel, si quelqu'vn a esté ietté en ses ieunes ans, il ne se doit plaindre, non plus que feroit celuy, qui auroit bien tost acheué sa nauigation: Car quelqu'vn (comme tu sçais) est amusé, & retenu par des vents lasches & pesans, & se lasse du lent ennuy, qu'il sent en ceste bonasse: Et quelqu'autre est vistement porté par vn bon vent, qui ne le quitte iamais. Pense qu'il en aduient autant à nous. La vie en a emmené les vns fort vistement, encore qu'ils reculassent, au lieu où il falloit arriuer quelque iour: elle en a amaigry & bruslé d'autres. Mais comme tu sçais, il ne la faut point touſiours retenir: car il n'y a nul bié à viure, mais seulement à bié viure. C'est pourquoy le sage vit autãt qu'il doit, & nõ point, tant qu'il peut. Il verra en quel lieu il doit viure, auec quelles personnes, en quelle façon, & ce qu'il doit faire. Il pense touſiours, quelle doit estre sa vie, & nõ point combien elle doit estre longue. Si plusieurs ennuis & tristesses suruiennent pour rompre sa tranquillité, il ouure la prison luy-mesme. Il ne fait point seulement cela à vne extreme necessité: mais dés aussi tost que la fortune commence à luy estre suspecte, il prend soigneusement garde, si ce iour mesme il doit penser à ne viure plus. Il pense qu'il n'y a rien à dire, s'il fait luy-mesme sa fin, ou s'il la reçoit: si elle fait plus tard ou plustost. Il ne la craint pas comme il feroit quelque grande perte: aucun ne peut perdre beaucoup par vne gouttiere. Il n'importe rien de mourir plustost, ou plus tard: de bien, ou de mal mourir, cela importe beaucoup. Mais bien mourir, c'est eschapper au danger de mal viure. C'est pourquoy i'estime que le dire de ce Rhodiot est effeminé & lasche: Car estant ietté dans vne cage par le commandement du tyran, où il estoit nourri comme vne beste sauuage, il respondit à quelqu'vn qui

La mort suruient, qui est le port où tous hõmes arriuẽt.

Le sage regarde à la qualité non point à la quãtité de sa vie, & sçait les moyens de preuenir vne extreme necessité suiuant les paradoxes des Stoiques.

luy conſeilloit de ſe laiſſer mourir de faim: Vn homme pẽdant qu'il vit, doit eſperer toutes choſes. Mais quand cela ſeroit bien vray, ſi ne faut il point achepter la vie à tout prix. Il y a des choſes, bien qu'elles ſoient grandes, bien qu'elles ſoient certaines, que ie ne voudrois point les acquerir par vne confeſſion de la foibleſſe & laſcheté de mon cœur. Sera il dit que ie croye que la fortune peut tout ſur celuy qui vit, pluſtoſt que de croire, que la fortune ne peut rien ſur celuy qui ſçait mourir? Il ſe gardera neantmoins quelquefois, encor qu'vne certaine mort luy ſoit prochaine, & qu'il ſçache le ſupplice qu'on luy a deſtiné, de preſter la main à ſa peine. C'eſt vne folie de mourir pour la crainte qu'on a de mourir. Celuy qui te doit tuer vient-il? attends-le. Pourquoy t'aduãces-tu? Pourquoy entreprẽs-tu la charge de la cruauté d'autruy? Portes tu enuie au bourreau, qui te doit executer, ou veux tu luy eſpargner peine? Socrates pouuoit bien mettre fin à ſa vie par abſtinẽce, & mourir pluſtoſt de faim que de poiſon. Toutesfois il demeura trente iours entiers en priſon attendant la mort. Non point auec intentiõ que toutes choſes ſe peuſſent accommoder, ou que ce long-temps peuſt receuoir quelques eſperãces: mais pour obeyr aux loix, & pour laiſſer ioüir à ſes amis Socrates pour la derniere fois. Mais quelle folie plus grande euſt-on peu voir, que meſpriſer la mort, & craindre le poiſon? Scribonia femme de grande authorité fut tãte paternelle de Druſus Libo ieune hõme, qui auoit le cerueau auſſi fol, cõme il eſtoit noble, & qui eſperoit des fortunes plus grãdes, qu'aucũ autre pouuoit eſperer en ce tẽps-là, ou luy meſme en aucune autre ſaiſon. Apres qu'õ l'euſt emporté du Senat, malade dans ſa litiere, & que peu de perſonnes (car deſia tous ſes parens & alliez l'auoient laſchement quitté) l'euſſent ſuiui, nõ point comme criminel, mais cõme vn homme deſia mort, il commença à demãder conſeil, s'il ſe deuoit aduancer la mort, ou s'il la deuoit attendre. Et lors Scribonia: Quel plaiſir prens-tu (dit-elle) de vouloir faire, ce qu'vn autre doit executer? Mais elle ne luy peut rien perſuader. Il ſe tua de ſes propres mains, & non ſans raiſon. Car eſtant certain, que dans trois ou quatre iours apres, ſi on l'euſt trouué en vie, il deuoit mourir de la mort qu'il euſt plen à ſon ennemi, il fit ce qu'vn autre euſt executé. Tu ne pourrois donc faire vn iugement general, quand la violence d'vn tyran eſtrãger te denonce la mort, ſi tu la dois aduancer ou l'attendre. Car il y a pluſieurs raiſons qui nous tirent à l'vne & à l'autre opinion. Si vne mort doit eſtre accompagnee de tourmẽs, & ſi l'autre doit eſtre ſimple & facile, pourquoy ne prendray-ie celle-là? Tout ainſi que ie choiſiray de nauire pour me mettre ſur mer, & de maiſon quand ie me voudray loger: pareillement ie choiſiray la mort la meilleure, pour ſortir hors de la vie. D'auantage cõme la vie la plus lõgue n'eſt pas la meilleure, auſſi la mort la plus lõgue c'eſt la pire. Il n'y a rien en quoy nous deuiõs donder plus de contentement à noſtre ame, qu'en la façon qu'il luy plaiſt que nous mouriõs. Qu'elle ſorte dõc par où elle ſe voudra efforcer, ſoit qu'elle deſire vne dague, ou vne corde, ou vn breuuage empoiſõné, qui luy ſaiſira tout ſoudainement les veines: qu'elle s'aduance, & qu'elle rompe les liens de ſa ſeruitude. Chacun doit taſcher de faire que ſa vie ſoit au contentement d'autruy, & ſa mort au ſien. Celle qui nous plaiſt le plus, c'eſt la meilleure. Ce n'eſt que folie de penſer cecy: L'vn dira que ie n'auray pas eu aſſez de courage: quelqu'vn que i'auray eſté trop temeraire: & quelqu'autre, qu'il y auoit encor vne mort plus genereuſe. Penſerois-tu bien qu'il fuſt en ta puiſſance de choiſir vn conſeil, duquel le bruit commun ne ſe meſlaſt de parler?

Si ne faut-il pas touſiours auancer la fin de ſa vie.

A l'exemple de Socrates: &

de Scribonia.

Sçauoir mõ s'il faut, & en quel cas, preuenir ou attendre la mort.

Il la faut attendre d'eſprit raſſis, ſe la procurer en cas de neceſſité, & choiſir la plus douce.

Mais c'eſt touſiours ſuiuant la doctrine Stoyque.

Car nous ne ſommes pas maiſtres de noſtre vie ni de noſtre mort.

Penſe-

Pense seulement à te mettre bien tost hors du pouuoir de la fortune : autrement il n'y aura pas faute de gens, qui auront mauuaise opinion de ton faict. Tu en trouueras quelques vns, voire de ceux mesmes, qui ont fait profession de la Philosophie, qui nient qu'on doiue faire violence à sa vie : & qui soustiennẽt que c'est vn grand forfait d'estre meurtrier de soy-mesme: qu'il vaut mieux attendre la fin, que nature aura determinee. Mais celuy qui dit cela ne void point qu'il coupe le chemin à la liberté. La loy eternelle n'a rien fait de meilleur, que de nous auoir donné vne seule entree à la vie, & plusieurs issues. Attendray-ie la cruauté d'vne maladie, ou d'vn homme, quãd ie puis eschapper du milieu des tourmens, & chasser loin toutes aduersitez? C'est le seul poinct duquel nous ne pouuõs nous plaindre de la vie, qu'elle ne retient aucun. C'est vn grand bien pour les affaires des humains, qu'il n'y a pas vn, qui soit miserable que par sa propre faute. Prens-tu plaisir à viure? vis. N'y prens-tu point de plaisir? tu t'en peux retourner au lieu d'où tu es venu. Pour guerir vne douleur de teste, souuent tu t'es fait saigner : pour alleger les corps, on ouure la veine. Il n'est pas besoin de se fendre l'estomach d'vne large & profonde playe: on ouure le chemin à ceste grande liberté, auec vn petit coup de lancette. Et par vne petite piqueure, tu es en vn lieu plein d'asseurãce. Qu'est ce donc qui nous rend lasches & paresseux à desloger? Il n'y a pas vn de nous qui pense qu'il luy faille vn iour sortir de ce domicile. C'est ainsi que quelque plaisir, & l'accoustumance retient les vieux locataires dans vn logis, où ils sont acoquinez, encor qu'ils y sentent des incommoditez. Veux-tu garder tousiours ta liberté contre ce corps? habi-e-le comme si tu en deuois sortir: & fais estat qu'il te faudra vn iour estre priué de sa compagnie. Tu seras apres plus constant & resolu, quand quelque neceſſité te contraindra d'en sortir. Mais comment pourroyent penser à leur fin, ceux qui conuoitent toutes choses sans fin? Il n'y a rien en ce monde dont la souuenance & la meditatiõ soit plus neceſſaire. Car c'est peut-estre en vain, qu'on pense à toutes autres choses. Auions-nous preparé nostre ame cõtre la pauureté: les richesses nous sont demeurees. Nous estions-nous desia armez pour mespriser les douleurs? la felicité d'vn corps entier & bien sain n'a pas eu besoin que nous fissions essay de nostre vertu. Auions-nous gaigné ceste authorité dessus nous de pouuoir porter constamment la mort, & la perte de nos amis? toutesfois la fortune a conserué & fait suruiure à nous, tous ceux que nous aimions. Mais le iour qui aura besoin de l'vsage, & de la practique de ceste seule chose, doit ineuitablement aduenir. Il ne faut point que tu penses que les grands personnages seuls ayent eu ceste force, & ce courage de rompre les liens de la seruitude humaine. Il ne faut point que tu croyes, qu'vn seul Caton puisse arracher auec sa main l'ame, qu'il n'auoit peu faire sortir auec le poignard : veu que des hommes de la plus basse condition qui soit, auec vne grande ardeur de courage sont paruenus en ce lieu plein d'asseurance : & ne pouuans assez tost à leur aise trouuer dequoy mourir, ni choisir aucun instrument, qui leur fust propre à cela, se sont pris à la premiere chose qu'ils ont rencontree, & se sont seruis comme d'armes, de ce qui par sa nature ne faisoit point de mal. N'agueres vn Alemand, de ceux qu'on deuoit faire combattre contre les bestes aux spectacles & ieux du matin, se retira, feignãt de vouloir aller descharger le ventre, car on ne luy permettoit d'aller en aucun autre lieu secret, sans estre gardé. Et ayant trouué l'esponge conceüe au bois qu'on tient là, pour torcher les parties honteuses, il la fourra toute entiere si profond dans sa

La vie humaine n'a qu'vne entree, mais plusieurs issues.

Nul n'est miserable que par sa faute.

Le moyen de viure auec liberté en ce monde, c'est de viure cõme ayans à sortir vn iour hors de ce corps.

De penser soigneusement à sa fin.

Laquelle on ne peut euiter.

Exemple d'vn homme determiné à mourir.

Aduis de Seneque ſur l'eſtrangeté de ceſte mort.

bouche,qu'il ferma le paſſage à la reſpiration, & s'eſtouffeta. C'eſt faire vne brauade à la mort, encor que ce fuſt peu nettement,& peu honorablement. Mais auſſi quelle plus grande folie pourroit-on voir, que de faire le delicat & le deſdaigneux,quand il faut mourir? O le vertueux homme, ô l'homme digne à qui l'on euſt donné à choiſir de quelle ſorte il euſt mieux aimé mourir! Auec quelle grandeur de courage ſe fuſt-il ſerui d'vn poignard,s'il en euſt trouué? auec quelle reſolution d'ame le fuſt-il ietté dans vn gouffre de mer, ou d'vn haut rocher? Eſtant abandonné de toutes commoditez il trouua les moyens comme il pourroit eſtre redeuable à ſoy ſeul,& de ſes armes,& de ſa mort. Afin que tu ſçaches,qu'il n'y a rien qui nous empeſche de mourir,que faute de volonté. Que chacun iuge comme il voudra des actions de ceſt homme violent, pourueu qu'on tienne pour certain qu'il faut preferer vne mort ſalle & vilaine, à la ſeruitude la plus nette du monde. Mais parce que i'ay cõmencé d'vſer de vilains exemples,ie les continueray. Car chacun s'efforcera de mieux faire, s'il void que la mort ſoit meſpriſee par les perſonnes les plus meſpriſables. Nous penſons,que les Catons,les Scipions, & ces autres dont nous oyons parler auec grande admiration,ſoyent inimitables. Mais ie monſtreray tout maintenant, que ceſte vertu eſt accompagnee d'autant d'exemples parmi les perſonnes miſerables, deſtinez aux ieux & ſpectacles des beſtes,que parmi les chefs des guerres ciuiles. Comme on amenoit n'a pas long temps auec ſeure garde, vn qui eſtoit enuoyé pour les ſpectacles du matin: penchant la teſte comme s'il eſtoit preſsé de ſommeil, il la laiſſa pendre ſi bas,qu'il la mit entre les rayons de la roüe,& ſe tint ſi longuement en ſa place,que la roüe en ſe tournant luy rompit le col. Il euita la peine dans le meſme chariot,ſur lequel on le menoit à la peine. Il n'y a rien qui puiſſe empeſcher vn homme qui a bonne enuie de ſortir,& d'eſchapper. La nature nous garde en lieux tous deſcouuerts. Celuy à qui ſa derniere neceſſité le permet, peut aduiſer à l'iſſue qu'il trouuera plus douce. Celuy qui a pluſieurs moyens en ſon pouuoir pour ſe mettre en liberté,peut choiſir: il fera bien de penſer comme il ſe pourra plus facilement deliurer. Mais celuy,à qui il ſera difficile d'en trouuer l'occaſion,qu'il empoigne la premiere qui ſe preſentera, cõme ſi c'eſtoit la meilleure,encor qu'elle ſoit inouye & nouuelle. Celuy qui n'aura pas faute de courage, n'aura pas faute d'inuention pour mourir. Tu vois commẽt les eſclaues,les plus miſerables,quand la douleur les a piquez au vif, s'eſueillent & comment ils trompent leurs gardes les plus aduiſees. C'eſt vn homme de grand cœur,celuy qui ne s'eſt pas ſeulement peu commander de mourir,mais qui en a ſceu trouuer les moyens. Ie t'ay promis pluſieurs exemples de gens de ceſte condition que i'ay dit. Au ſecond combat qui ſe fit ſur l'eau,l'vn des barbares ſe mit dans la gorge toute la iaueline, qu'on luy auoit baillee pour combattre ſes aduerſaires. Pourquoy(dit il)n'ay-ie long temps a fuy tous ces tourmens,& toutes ces hontes. Pourquoy attendray-ie la mort, ayant les armes en main? Ce ſpectacle fut d'autant plus magnifique,qu'il eſt plus honneſte aux hommes d'apprendre à bien mourir, qu'à tuer. Que ſera ce donc? Ce que les eſprits les plus perdus, & les plus meſchans peuuent auoir,pourquoy ne l'auroyent pas ceux qu'vn long eſtude,& la raiſon maiſtreſſe de toutes choſes ont enſeignés? C'eſt ceſte raiſon-là, qui nous apprend qu'il y a diuerſes aduenues de la mort,mais qu'il n'y a qu'vne meſme fin. & qu'il ne ſert de rien de ſçauoir où commence ce qui doit vn iour aduenir. Ceſte meſme raiſõ t'admõneſte,ſi tu peux,de mourir ſans douleur. Mais ſi cela ne peut eſtre,

Il faut preferer vne mort honteuſe & deſhonneſte à la plus nette ſeruitude.

Autre exẽple de ſinguliere vertu en la mort.

Signe de grand cœur eercher & trouuer les moyens de mourir.

Autre exẽple de meſme nature.

estre, fay le mieux que tu pourras: & empoigne tout ce qui se presentera pour faire violence sur ta vie. C'est chose contraire à tout droict de viure de rauissemens: mais c'est chose tres-belle mourir par vn rauissement.

EPISTRE XXI.

Il faut, quand on veut prendre conseil de ce qu'on doit fuyr ou desirer, auoir esgard au bien souuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il persuade apres que cela seulement est bon, qui est honneste, & que la vertu rend toutes choses heureuses: Qu'vne mort honneste est autant à desirer qu'vne honneste vie, comme il le preuue par exemples.

TV me demandes d'heure à autre conseil de tous affaires, ne te souuenant pas que nous soyons separez d'vne large mer. Mais puis que la meilleure partie du conseil gist d'estre donné à temps, il faut qu'il aduienne par neceſsité, que l'aduis que ie te donne sur les affaires, te soit rendu quelquesfois à telle heure, qu'il vaudroit mieux, qu'en ce temps-là tu fisses tout le contraire. Car selon les choses, il faut seruir du conseil. Nos affaires vont viste, ou à vray dire, elles roulent impetueusemẽt. Il faut donc que le conseil viẽne de iour en iour: encor est-il quelquesfois trop vieil d'vne iournee: il est besoin qu'il naisse, comme on dit, à la main. Mais ie te monstreray comme il le faut trouuer. Quand tu voudras sçauoir ce qu'il faut fuyr, ou ce qu'il faut desirer, regarde au souuerain bien, & à la deliberation que tu dois prendre pour toute ta vie. Car tout ce que nous faisons se doit accorder auec ceste deliberation. Celuy ne disposera iamais bien des parties de sa vie, s'il n'a fait vn estat certain & general de toute sa vie entiere. Aucun ne pourra representer l'image d'vne chose, encor qu'il ait ses couleurs toutes broyees, s'il ne sçait desia ce qu'il veut pourtraire. C'est pourquoy nous faillons tous, parce qu'vn chacũ delibere des parties de sa vie, & que pas-vn n'entre en deliberation de toute sa vie entiere. Celuy qui tire, doit sçauoir ce qu'il veut toucher: & lors il doit viser droict, & conduire dextrement son traict auec sa main. Nos conseils se trompent, parce qu'ils ne sçauent où se dresser. Celuy qui ne sçait en quel port il doit prendre terre, n'a point de vent certain. Il faut que l'aduenture ait vn grand pouuoir sur nostre vie, parce que nous ne viuons qu'à l'aduenture. Il aduient à quelques-vns, qu'ils ne sçauent point, qu'ils sçachent quelques choses: comme nous demandons souuent des personnes qui sont tout aupres de nous. Pareillement il aduient souuent, que nous ne sçauons pas la fin du souuerain bien, encor qu'il soit tout planté deuant nous. Tu pourras cognoistre sans beaucoup de paroles, & sans long discours, qu'est-ce que le souuerain bien. Il le faut monstrer (cõme on dit) au doigt, sans l'estendre sur tant de choses. Quel besoin est-il de le deschirer en tant de pieces, veu que tu peux dire, Le souuerain biẽ est ce qui est honneste? Et ce que tu dois encor admirer d'auantage, il n'y a qu'vn seul bien, qui est l'honneur. Tous autres biens sont faux & bastards. Si tu peux te persuader cela, & parfaictement aimer la vertu (car c'est peu que l'aimer simplement) tout ce qu'elle aura touché, quelle opinion que les autres en ayent, te sera heureux, & plein de felicité: voire quand ce seroit de souffrir la gehenne, si tu demeures plus asseuré, que le bourreau

Toutes nos actions se doiuẽt rapporter au souuerain bien & au but de toute nostre vie: &

Pour bien ranger les parties de nostre vie, il en faut auoir comme vn somaire deuant les yeux. Comparaisons pour esclarcir ce que dessus.

Quel est ce souuerain bien & but.

mesme : voire d'estre malade, si tu ne maudis point la fortune, & si tu ne te réds pas au mal. Bref tout ce qui sẽble à l'opinió des autres estre mal, s'adoucira, & se cõuertira en bien, si tu le peux vaincre. Tien pour chose toute certaine, que rien ne peut estre appellé biẽ sinon ce qui est honneste. Tous maux & toutes incommoditez se pourront à bon droict appeller biens, si vne fois la vertu les a rendus honnestes. Il semble que nous promettons à plusieurs de plus grandes choses que la condition des hommes ne peut receuoir. Et non sans quelque raison: car ils ne regardent qu'au corps. Mais s'ils rentrent dans leur ame, ils verront que l'homme va au pair auec Dieu. Pren donc courage, Lucilius, l'homme de ce monde le meilleur, & donne congé à l'estude des lettres que suiuent les Philosophes : lesquels ramenent la chose la plus magnifique du monde aux syllabes, qui enseignans des choses basses & menues, ne font que diminuer & gaster l'entendement. Tu deuiẽdras sẽblable à ceux qui ont inuenté cela, & non à ceux qui l'enseignent, & qui ne veulent que gagner ce poinct, que la Philosophie semble estre plustost difficile, que grande. Suy ceux-là, si i'ay aucune authorité sur toy. Socrates, qui a reduit toute sa Philosophie aux mœurs, a dit, que la vraye sageſſe estoit de sçauoir cognoistre le bien & le mal. Afin que tu sois heureux (dit-il) trouue bõ que quelqu'vn t'estime fol: Et que si aucun te veut outrager de parole, qu'il t'offense encor de fait. Car pour tout cela tu n'endureras rien si la vertu loge dans ton ame. Si tu veux (dit-il) estre heureux, si tu veux estre entierement homme de bien, trouue bon que quelqu'vn te mespriſe. Mais aucun ne pourra gagner ce poinct sur soy, qu'il ne soit accompli de tous biens. Car le bien ne peut estre sans l'honneur, & l'honneur est esgal en toutes choses. Quoy donc? n'y auroit-il aucune difference pour Caton, ou d'estre fait Preteur, ou d'estre refusé? N'y auroit-il aucune difference qu'en la bataille de Pharsale Caton soit vaincu, ou vainqueur? Ce bien qu'il auroit, qu'estant son parti vaincu, il ne peust estre vaincu, seroit-il pareil au bien, par le moyen duquel il pouuoit retourner victorieux dedans Rome, & faire vne bonne paix? Pourquoy ne seroit il pareil? Car il faut auoir autant de vertu, pour vaincre vne mauuaise fortune, comme pour en establir vne bonne. Et la vertu ne peut deuenir plus grande, ni se rendre plus petite. Elle est tousiours d'vne mesme mesure. Ouy, mais Cn. Pompeius perdra son armee : Mais ce plus beau lustre & pretexte de la Republique, les principaux citoyens, & les premiers rangs du parti des Pompeiens, qui estant composé du Senat, qui portoit les armes, sera deffaict en vne seule bataille: Les eſclats & la ruine d'vn si grand empire sauteront par tous les coings du monde: vne partie s'en verra en Egypte, vne partie en Afrique, quelque eschantillon en tombera dans l'Espagne. Et, qui pis est, ceste miserable Republique ne pourra pas auoir ce bien d'estre ruinee tout en vn coup. Aduienne tout ce qu'il pourra: encore que Iuba ne le puisse plus secourir dans son Royaume, par la cognoissance des lieux, ni par la constante vertu de son peuple : encore que la fidelité des habitans d'Vtique, rompüe par tant de malheurs se perde, & que la fortune du nom de Scipion l'abandonne dans l'Afrique mesmes : il a des long temps esté pourueu, que Caton ne sentist ni perte ni dommage. Toutesfois il a esté vaincu. Tu peux compter cela entre les refus de Caton. Il portera auec vne pareille constance, tant ce qui a esté contraire à sa victoire, qu'à l'estat de Preteur. Le iour qu'il fut refusé, il ioüa, & le iour qu'il se voulut tuer, il leut. Il se soucia aussi peu de perdre la vie, que la Preture. il s'estoit persuadé & resolu de suppor-

Refutation de ceux qui blasment les Stoiques d'estre trop austeres.

Confirmee par la sentence de Socrates: &

Par l'exemple de Caton d'Vtique lequel aimamieux mourir de sa propre main que voir vn changemẽt de Republique.

Encores que toutes choses soyent subietes à mutation, & que l'vniuers roule d'vne inconstante reuolution.

de ſupporter tout ce qui luy aduiendroit. Mais pourquoy eſt-ce qu'il n'euſt conſtamment ſupporté le changement de la Republique? Car que peut-on voir exempt de changement? la terre, le ciel, le baſtiment de tout ce grand vniuers, encor qu'il ſoit conduit de Dieu, y eſt ſubiect. Il ne retiendra pas touſiours ce bel ordre, que tu y vois. Quelque iour viendra, qui le iettera hors de ſon cours accouſtumé. Toutes choſes vont par temps certain & terminé: elles doiuent naiſtre, elles doiuent croiſtre, & apres auoir fin. Tout ce que tu vois ſe rouller deſſus nous, & tout ce ſur quoy nous ſommes ſouſtenus & appuyez, comme ſur choſe tres-ferme & ſolide, s'aneantira, & defaudra. Il n'y a rien qui n'ait ſa vieilleſſe. Nature fait deſcendre en vn meſme lieu toutes ces choſes-là, par eſpaces de temps ineſgaux. Tout ce qui eſt, ne ſera plus: & ſi ne perira point, mais il ſe diſſoudra. Quant à nous, noſtre diſſoudre, c'eſt mourir. Car nous ne regardons qu'à ce qui eſt deuant nos yeux. L'ame peſante, & qui s'eſt du tout aſſubiectie au corps, ne regarde pas plus auant. Autrement elle porteroit plus patiemment ſa mort, & ſa fin, & celle des ſiens, ſi elle eſperoit, que toutes ces choſes allaſſent ainſi par tour, de mort à vie, & que ce qui eſt raſſemblé ſe deſfiſt, & que ce qui eſt deſfait, ſe tournaſt raſſembler, & que Dieu, qui gouuerne tout ce monde, employaſt ſon art eternellement ſur ceſt ouurage-là. Par ainſi, apres que Caton aura repreſenté deuant ſes yeux toute l'eternité du temps, il dira: Tout le genre humain, & celuy qui eſt, & celuy qui ſera, eſt condamné à mort. Toutes les villes, en quel lieu qu'elles ſoyent, qui ont eu ſeigneurie ſur leurs voiſins, & qui ſe ſont agrandies & honorees des Empires eſtrangers, on cerchera quelque iour les lieux où elles eſtoyent baſties, & ſe ruineront par diuerſes fins malheureuſes. La guerre en deſtruira les vnes: l'oiſiueté, & vne longue paix, qui ſe changera en faineantiſe, & les folles deſpenſes, qui viennent à bout des plus grandes richeſſes, perdront les autres. Vne ſoudaine inondation de mer couurira ces fertiles campagnes: ou bien vne ouuerture de terre les engloutira dans vn profond abyſme. Dequoy donc me dois-ie reſſentir, dequoy me dois-ie plaindre, ſi ie m'en vay quelque petit moment pluſtoſt que la fin de toutes choſes n'aduienne? Il faut qu'vne ame conſtante obeyſſe à Dieu, & qu'elle ſouffre ſans retardement aucun, tout ce que la loy de ce grand vniuers commande. Car ou elle paſſera à vne meilleure vie, pour demeurer auec plus de clarté & de tranquillité entre les choſes diuines: ou certainemẽt elle ſe remeſlera auec ſa nature, & retournera dans ſon tout, pour n'y ſentir iamais aucune incommodité ni douleur. Le bien ſouuerain donc de M. Cato, ne conſiſtera pas plus en vne honneſte vie, qu'en vne mort honneſte. Car la vertu ne reçoit point d'accroiſſement. Socrates diſoit, que la verité, & la vertu eſtoyent vne meſme choſe. Car comme elle ne croiſt point, ni la verité auſſi, elle a ſa perfection, elle eſt pleine. Il ne te faut donc point eſtõner d'ouyr dire, que les biens ſont pareils, tant ceux qu'il nous faut prendre par vne certaine reſolution, que ceux qu'vn ſoudain euenement de fortune apporte. Car ſi tu reçois aucune ineſgalité, & que tu vueilles conter la conſtance d'endurer vne gehenne entre les petits biens, tu la conteras auſſi entre les maux. Tu appelleras Socrates malheureux dans ſa priſon, & Caton auſſi remettant la main dans ſes playes auec plus de courage, qu'il ne les auoit faites. Tu eſtimeras Regulus le plus miſerable homme du monde, payant la peine de la foy gardee à ſes propres ennemis. Et toutesfois il n'y a pas vn, pour ſi delicat, pour ſi effeminé qu'il ſoit, qui ait oſé dire cela. Car encor qu'ils ayent nié qu'il ſoit heureux, auſſi nient-ils qu'il ſoit

Comme la philoſophie humaine demeure perplexe & va tatonnant en la conſideration de la vie auenir.

Toutes les vertus & actions vertueuſes ſõt pareilles, egalement loüables, & egalement deſirables.

Academiques refutez.

malheureux. Les anciens Academiques mesmes confessent bien qu'au milieu de ses peines & de ses tourments il estoit heureux, mais non pas parfaictemẽt ni pleinement. Ce qui ne peut en aucune façon estre receu. Car s'il est heureux, il a atteint le souuerain bien. Le bien qui est souuerain ne peut auoir aucun degré par dessus, pourueu qu'il soit accompagné de vertu, pourueu que les aduersitez ne la surmontent, pourueu qu'elle demeure entiere & saue, encor que le corps soit brisé: or il est certain qu'elle demeure entiere. Car ie parle d'vne vertu excellente & courageuse, laquelle se roidit & s'eschauffe contre tout ce qui l'offense. Ce courage que les ieunes hommes de belle esperance prennent souuent, quand la beauté de quelque chose honneste les a piquez, & qui leur a fait mespriser les dangers de fortune, certainement ce sera la sagesse, qui l'espandra & le versera dans nous, & nous persuadera qu'il n'y a qu'vn seul bien, c'est ce qui est honneste: qu'il ne se peut lascher, & ne se peut tendre d'auantage: non plus qu'vne reigle auec laquelle on mesure ce qu'on veut faire droict: laquelle si tu voulois ployer & fleschir, tu n'y pourrois rien changer, qui ne fust tort ou droit. Nous en dirons autant de la vertu: elle est droicte, elle ne peut estre flechie, elle est si roide qu'elle ne se peut tendre d'auantage. C'est elle qui fait iugement de toutes choses & rien ne iuge d'elle. Si elle ne peut point estre faite plus droicte, les choses aussi qu'elle fait, ne peuuent estre faites les vnes plus droictes que les autres. Car il faut qu'elles respondent à la regle: & par ceste raison elles sont toutes pareilles. Et quoy, diras-tu, sont-ce choses pareilles, d'estre assis en vn banquet à table, ou d'estre estendu sur le banc de la geheune? Trouues-tu cela estrange? Il y auroit plus d'occasion de s'esmerueiller de ceci: C'est chose mauuaise d'estre assis en vn banquet: c'est chose bonne d'estre estendu sur le banc de la gehenne: mesmement si l'vn est fait vilainement, & l'autre honnestement. La matiere ne fait point que cela soit ou bien ou mal, c'est la vertu. En quel lieu qu'elle paroisse, elle fait que tout soit de mesme mesure, & de mesme prix. Cestuy-ci, qui iuge de l'entendement d'autruy par le sien, leue maintenant les mains pour me creuer les yeux, quand ie dis que les biẽs de celuy qui porte constamment les aduersitez, & de celuy qui fait vn iugement honneste de la prosperité, sont tous pareils: quand ie dis que les biens de celuy qui triomphe, & de celuy qui est auec vn courage inuincible mené en triõphe deuant le chariot, sont semblables. Car ils pensent que rien ne se face de ce qu'ils ne peuuent faire, auec la foiblesse de cœur qui est en eux, ils veulent faire iugement de la vertu. Pourquoy t'esmerueilles-tu, si quelques vns se resiouyssent, quand ils se voyẽt brusler, blesser, tuer, garrotter. Quelquefois ils le souffrent pour leur plaisir. La sobrieté sert de peine à vn prodigue & dissolu. Le trauail sert de supplice à vn faineant. Le delicat, a pitié d'vn homme de trauail: l'estude est vne gehenne à vn paresseux. Par mesme raison toutes ces choses-là, pour lesquelles nos forces sont trop foibles, nous semblent à tous estre dures & insupportables, sans nous souuenir combien il y a de personnes, qui sentent vn grãd tourmẽt de n'auoir point de vin pour boire, ou s'esueiller au poinct du iour. Cela n'est pas difficile de nature: Mais nous sommes lasches, nous sõmes effeminez. Il faut iuger des choses grãdes, auec vne grandeur de courage: Autremẽt il nous semblera, que nostre vice soit le leur. C'est ainsi que plõgeans quelques choses bien droictes dans l'eau elles semblent tortues & trõpues à ceux qui les regardent. Il sert beaucoup de prendre garde, non seulement à ce que tu vois, mais de quelle façon tu le vois. Nostre entendement s'esblouyt

Il n'y a qu'vn seul bien, & la vertu de mesme nature.

Comment les maux peuuent estre biens, & les biens maux.

Contre les Epicuriens & voluptueux.

Quelle est l'imperfectiõ & peruersité de l'intelligẽce & de la volonté humaine.

Comparaisons pour prouuer ce que dessus.

s'esbloüit, quand il veut cognoistre les choſes vrayes. Monſtrez-moy quelque ieune homme bien né, & de bon eſprit : Il dira qu'il eſtime plus heureux celuy qui porte conſtamment ſur ſes eſpaules la peſanteur des aduerſitez, que celuy qui a du tout mis la fortune ſous les pieds. Ce n'eſt pas grand cas de ne s'eſtonner point en la proſperité. Mais il ſe faut eſmerueiller, ſi quelqu'vn ſe hauſſe, quand les autres vont à fonds: ſi quelqu'vn demeure debout, quād les autres tōbent par terre. Quel mal y a-il aux tourmēs, & aux autres choſes, que nous appellons aduerſitez? Le mal eſt, comme ie penſe, quand l'ame s'eſtonne, quand elle flechit, quand elle ſe couche ſous le faix: Mais rien de tout cela ne peut aduenir à l'homme ſage. Il demeure touſiours debout, pour ſi chargé qu'il ſoit. Il n'y a rien qui luy amoindriſſe le cœur, riē qui le faſche de ce qu'il doit endurer. Car il ne ſe plaint iamais, que rien de ce qui peut tomber ſur l'homme, ſoit tombé ſur luy. Il cognoiſt ſes forces, il ſçait qu'il eſt aſſez puiſsāt à porter vne peſante charge. Ie ne veux pas metre le ſage hors du roolle des hommes: ie ne veux pas retirer les douleurs hors de luy, comme hors de quelque rocher qui n'a point de ſentiment. Ie me ſouuiens bien qu'il eſt compoſé de deux parties. L'vne eſt irraiſonnable: c'eſt celle qui peut sētir les morſures, les bruſlures, les douleurs: L'autre eſt raiſonable: c'eſt celle qui ne s'esbrāle iamais de ſes opinions: qui eſt hors de toute crainte, & qui eſt indomptee. C'eſt en ceſte partie-là, que ſe loge le ſouuerain bien de l'homme, auant l'accompliſſement duquel, l'ame roulle comme incertaine & douteuſe : Mais apres qu'il eſt venu à ſa perfection, c'eſt vne aſſeurance & vne fermeté immuable. Par ainſi celuy qui n'a que commencé, & qui veut toutesfois monter au plus haut, & ſuiure la vertu, encor qu'il s'approche du bien qui eſt du tout parfaict, n'ayant peu encor y mettre la derniere main : il s'arreſtera quelquefois en chemin, & laſchera quelque peu de la roideur de ſon ame, d'autant qu'il n'a pas encor franchi & paſsé par deſſus les choſes douteuſes, & qu'il eſt encor en danger de cheoir, & de faillir. Mais celuy qui eſt heureux, celuy duquel la vertu eſt parfaite, s'aime encor d'auantage, lors qu'il a fait eſſay de ſa conſtance : & s'il y a quelque choſe que les autres craignent, pourueu qu'il puiſſe receuoir quelque honneſte loyer de ſon deuoir & office, non ſeulement il l'endure, mais il l'embraſſe: & aime beaucoup mieux ouyr dire, il eſt plus homme de bien, que d'ouyr dire, il eſt plus heureux. Ie viens maintenant au poinct que tu attendois : afin que tu ne penſes pas, que la vertu de laquelle ie parle, s'aille eſtendre par deſſus la nature des choſes. Le ſage tremblera, il ſentira les douleurs, il paſlira: car tous ces ſens appartiennent au corps. Où eſt donc la ſource de ſa calamité? en quoy donc eſt-ce que ſon mal eſt vray? C'eſt lors que ſes paſſions eſtonnent l'ame, c'eſt lors qu'elles luy font confeſſer qu'elle eſt eſclaue: & qu'elles engendrent quelque repentance en elle. Le ſage certainement ſurmonte la fortune par ſa vertu. Mais il y en a pluſieurs qui ont fait profeſſion de la ſageſſe, & neantmoins ſe ſont eſtōnez ſouuent d'vne menace fort legere. Or pour ce regard nous faiſōs vne faute: car ce qu'on dit du ſage, nous le dirions auſſi biē en celuy qui commēce de profiter en la ſageſſe. Ie taſche biē à pouuoir croire toutes ces choſes que ie loüe, mais ie ne me les perſuade point encor. Et quand bien i'en ſerois tout perſuadé, toutesfois ie ne les aurois pas ſi promptes en main, ou ſi exercitees, que ie couruſſe la teſte baiſſee contre tous les dāgers. Tout ainſi que la laine prēd quelques couleurs du premier coup, & qu'il y en a d'autres qu'elle ne peut boire, & retenir qu'elle n'y ſoit ſouuēt trēpee, & recuite: pareille-

Le ſage n'eſt pas inſenſible, ains cōpoſé de deux parties, l'vne ſenſible, l'autre immobile ſelōn les Stoiques.

Aime mieux eſtre homme de bien que heureux.

Les aduerſitez eſtonnent l'ame d'iceluy, mais il les ſurmonte par ſa vertu. Comme Seneque faue ce qu'il a dit du ſage parfait & imparfait.

mẽt il y a des disciples dõt les esprits se peuuent seruir dés incontinẽt qu'ils les ont appriſes: Mais ceſte ſcience ſi elle n'eſt deſcendue profondemẽt dans l'ame, & ſi elle n'y a pris place biẽ auãt, elle n'a peu luy bailler ſa couleur, elle n'a fait que la moüiller, & n'aduancer rien de ce qu'elle auoit promis. Ceci ſe peut apprẽdre biẽ toſt, & en peu de paroles. C'eſt qu'il n'y a qu'vn ſeul biẽ, ſçauoir eſt la vertu: & que certainement il n'y en a aucun ſans vertu: & que la vertu s'eſt logee en la meilleure partie que nous ayons, qui eſt la raiſonnable. Que ſera-ce de ceſte vertu? vn vray & immuable iugement, duquel procedera l'ardeur de l'ame, par lequel l'apparence des choſes qui peuuẽt eſmouuoir ceſte ardeur, ſe rendra claire & certaine. Ils faudra que ce iugement pour entretenir la ſuitte de ſon opinion, trouue bonnes & pareilles entre elles, toutes choſes qui auront eſté faites par le conſeil de la vertu. Pour le regard des biens corporels, ils ſont bons pour le corps: mais ce ne ſont point biens entierement parfaicts. Il pourront bien eſtre eſtimez à quelque prix: mais ce ſera ſans aucune dignité. Il y aura vne grande difference entr'eux. Les vns ſeront plus grands, les autres plus petits. Auſſi faut-il confeſſer qu'il y a vne grãde difference entre ceux qui ſuiuent la Philoſophie. Quelqu'vn a ſi bien profité qu'il oſe biẽ hauſſer les yeux cõtre la fortune, mais nõ pas auec beaucoup de perſeuerance: car il ſe rend bien-toſt comme vaincu des rayons de ſa trop grande lueur. Et quelque autre a tellement aduancé, qu'il oſe bien luy faire teſte, s'il eſt paruenu à la perfection, & s'il eſt plein d'aſſeurance. Mais il faut que les choſes imparfaites ſe ruinent, & que tantoſt elles penchent, & tantoſt qu'elles vienneẽt en decadẽce, & donnent par terre. Or elles viendront en decadence, ſi elles ne perſeuerent d'aller auant, & de s'efforcer: & ſi elles laſchẽt rien de leur deſſein, & de leur fidele roideur, elles reculeront en arriere. Aucũ ne trouuera aduancement ni profit au lieu, où il l'auoit quitté. Soyons donc touſiours apres, perſeuerons. Il nous en reſte encor plus que nous n'en auons ietté par terre. Mais la plus grande part du profit, c'eſt de vouloir profiter. Ma conſcience me ſera teſmoin de cela, que ie le veux, & que ie le veux de toute mon affection. Ie voy bien auſſi, que tu as ceſte inſpiration, & que tu cours d'vne grande roideur apres les choſes les plus belles. Aduançons donc: & ce faiſant la vie nous ſera cauſe d'vn grãd biẽ: autrement ce ne ſera qu'vn retardement, & encor fort vilain à ceux qui s'arreſtent apres des choſes ſalles & vilaines. Mettons peine que tout le temps ſoit à nous. Mais il ne le ſera point ſi nous ne commençons d'eſtre à nous. Quand eſt-ce que nous aurons mis toutes nos affections ſous les pieds, & ſous noſtre obeyſſance, & que nous pourrons dire: I'ay vaincu? Demandes-tu que c'eſt que i'ay vaincu? ce ne ſont point les Perſes, les Medois les plus eſloignez, ou le peuple belliqueux qui eſt par delà la Tranſſiluanie. Mais i'ay vaincu l'auarice, l'ambition, & la crainte de la mort, laquelle a vaincu les vainqueurs de tout le monde.

Il n'y a qu'vn ſeul bien, la vertu.

Que c'eſt que vertu.

Comment les biẽs du corps ſont de diuers prix.

Ainſi ſont differents ceux qui ſuiuent la Philoſophie.

Application de ceſte doctrine à ſoy & à Lucilius.

Pour remporter la plus excellente victoire de toutes.

EPISTRE LXXII.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'on ait, diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ni le remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine: Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces.

L'eſtude de la Philoſophie ne

IE ſçauois bien la queſtion que tu me demãdois, ſi ie m'en fuſſe reſouuenu. Mais il y auoit long temps, que ie n'auois eſſayé ma memoire: C'eſt pourquoy

quoy elle ne me sert pas à mon gré. Ie cognois qu'il m'est aduenu ce qui aduient aux liures moisis, qui ont les fueillets collez l'vn à l'autre. Il faut ouurir l'esprit: il faut souuent espousseter & manier ce que nous auons mis dedans, comme en depost, afin qu'il soit tout prest, & qu'il vienne en main, quand nous en aurons besoin. Mais remettons cela à vne autre fois, parce qu'il requiert beaucoup de peine, & beaucoup de diligence. Aussi tost que ie pourray faire plus long seiour en vn lieu, ie prendray ceste besongne en main. Car il y a des œuures que tu pourrois composer dans ton coche, & quelques autres, qui desirent le lict, le repos, & les lieux solitaires. Toutesfois, les iours mesmes qu'on est occupé, il faut faire quelque chose, voire tous les iours entiers. Car il n'y aura iamais faute de nouuelles occupations: nous en semons de la graine, & d'vne seule plusieurs naissent. Et qui pis est nous nous donnons des delais. Mais que i'aye mis en fin ceci (disons-nous) ie m'y employeray de toute m'ame. si ie puis accorder ce fascheux affaire, ie m'adõneray à l'estude. Il ne faut point attendre, que tu sois de loisir pour suiure la Philosophie. Il faut mespriser toutes autres choses, pour estre touſiours auec elle. On ne peut trouuer temps, qui soit assez long pour elle, encor qu'il nous durast depuis les ans de nostre enfance, iusqu'à la plus longue vie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de difference de quitter du tout la Philosophie, ou de la laisser pour quelque temps. Car elle ne demeure pas arrestee sur le poinct qu'elle a esté interrompue. Mais comme les choses tendues se retirent roidement, si on les desbande pareillement ce qui se depart de sa continuation, se recule, & s'en retourne du tout à ses commencemens. Il faut reietter tous affaires & occupations: il ne faut point penser à s'en demesler, il les faut chasser loin. Il n'y a nul temps assez propre à vn estude salutaire. Toutesfois il y en a plusieurs qui n'estudiẽt point les choses, qu'il faudroit estudier. Il suruiendra quelque empeschemẽt, qui destournera: Mais non pas celuy qui aura en tous affaires l'esprit esueillé & ioyeux. C'est aux personnes, qui ne sont point encores paruenus à la perfectiõ, que la ioye se rõpt. Pour le regard des sages, la ioye s'entretient, elle va d'vn mesme train: il n'y a aucune fortune, aucune occasion, qui la puisse rõpre: Elle est touſiours trãquille, & reposee. Car elle ne depend point d'autruy. Elle n'attend aucune faueur de la fortune, ni des hõmes. C'est vne felicité, qui naist dans sa propre maison. Elle pourroit sortir hors de l'ame, si elle y entroit. Elle s'engendre là dedans. Il peut bien suruenir quelque occasion pour le faire souuenir qui est mortel: mais elle est fort legere, & ne passe pas la premiere peau. Il sent bien, dis-ie, quelque incommodité: mais ce bien qui est le plus grand qu'il ait, ne s'esbranle iamais. Ie dis bien qu'au dehors il y a quelques incommoditez: tout ainsi que sur vn corps robuste & puissant il y vient par dehors quelques gales quelques ampoulles, & quelques petits cloux. Mais au dedans il n'y a mal aucun. La difference, dis-ie, qu'il y a entre vn hõme qui a desia acquis vne parfaite sagesse, & celuy qui est apres pour l'acquerir, c'est celle qui est entre vne personne bien saine, & celle qui commence à se releuer d'vne forte & longue maladie, qui pense se porter bien quand l'accez de la fieure est plus legere. Si ceste personne n'est bien soigneuse de sa santé, il sent par fois des frissons, & rechet aisemẽt en son premier mal. Mais le sage n'y retombe pas, voire mesme il n'y peut iamais plus tomber. Car quant au corps, il n'a santé que pour quelque temps, & ce medecin qui l'a rendue ne la peut touſiours faire durer. Il est souuent rappellé par celuy qu'il auoit auparauant presque resuscité. Mais l'ame se guarit à vne seule fois pour

veut point d'intermission, & Nonobstant les plus grandes occupatiõs, il ne faut laisser d'y vacquer: car

Elle requiert l'hõme tout entier voire tout le tẽps de sa vie.

Plusieurs n'ensuiuent pas la droite methode

Les sages en remportent autre contẽtement.

Leur ioye & felicité s'engendre dãs leur ame, & s'y maintient.

Difference entre celuy qui aacquis, & celuy qui acquiert la sagesse. &

Quel est celuy qui se peut dire sain.

iamais. Ie diray comme tu dois entendre qu'vn homme soit sain: s'il est content de soy mesme, s'il se peut fier à soy, s'il sçait que tous les souhaits des hommes, & que tous les bien-faicts qu'on donne & qu'on demande, ne peuuent seruir de rien, pour faire qu'vn homme viue heureusemẽt. Car vne chose à laquelle on peut adiouster, est imparfaicte: Mais ce dont rien ne peut estre osté, il dure à iamais. Celuy duquel la ioye est perpetuelle, se peut resiouïr de ce qui est à luy. Mais tous ces biens, apres lesquels le vulgaire aspire, s'escoulent çà & là: La fortune ne porte point de garantie de ce qu'elle donne. Et toutesfois les biens de fortune nous sont agreables, quand ils sont temperez par la raison, & quelle s'y est meslee. C'est elle qui nous fait trouuer bon les biẽs exterieurs: l'vsage desquels desplaist, s'ils sont desirez trop ardemmẽt.

Belle comparaison contre l'insatiable cõuoitise des hommes.

Attalus auoit accoustumé d'vser de ceste cõparaison: Auez-vous veu vn chien prenant à gueule ouuerte vne piece de pain, ou de chair, que son maistre luy iette? il deuore incontinent tout entier ce qu'il attrape, & ouure touiours la gorge auec esperance qu'on luy en iette encor. Il nous en aduiẽt autant. Tout ce que fortune nous iette, quand nous l'attendons, nous l'aullons sans aucune volupté, & sommes aussi tost sur pieds attentifs, & beants apres vne autre proye. Or cela n'aduiẽt pas au sage. Il est content & plein. Et si quelque autre bien luy aduient, il le reçoit doucement; il le garde: il en sent vne fort grãde ioye continuelle, & vrayement sienne. Y en a-il quelqu'vn qui ait la volõté bonne, & qui profite quelque chose, mais qui ne touche point encores au plus haut? Cestuy-là sera par fois abaillé, & par fois rehaussé. Il est maintenant esleué iusqu'au Ciel, & tantost raualé iusqu'en terre. Les ignorans & peu experimentez ne mettent iamais fin à leur precipitation, & tombent dãs la confusion & chaos d'Epicure vuide & infiny. Il y a encor vn autre troisiéme genre de ceux qui se ioüent autour de la sagesse, laquelle il n'ont point encor touchee: toutesfois ils sont à sa veuë: & si ie dois parler ainsi, la peuuẽt frapper de la main. Ceux-là ne s'esbranlent ni ne tombent. Ils ne sont point encor en terre ferme, mais ils sont desia dans le port. Puis donc qu'il y a tãt de distãce entre ceux qui sont au plus haut, & ceux qui sont au plus bas: puis que ceux qui sont au milieu, sentent encor quelque orage, & qu'ils seroient suiuis de grand danger de retourner à vne plus mauuaise vie, nous ne deuons nous addonner à aucunes occupations: nous les deuons reietter. Si elles y estoient vne fois entrees, elles en mettroient d'autres en leurs places: Empeschons leurs commencemens, il y aura moins de peine à garder qu'elles ne commencent, que de les voir prendre fin.

De laquelle le sage se retire bien loin.

Trois rangs ou sortes de sages, haut, bas & milieu.

Pour vaquer deuement à la Philosophie, il se faut doncques retirer de toutes les occupatiõs.

EPISTRE LXXIII.

Il deffend les Philosophes qu'on accusoit d'auoir les Magistrats à mespris: Et loue le Prince qui nourrit ses citoyens en paix, en repos, & en liberté: & qui leur donne moyen de pouuoir suiure la Philosophie.

Les doctes & vertueux, sur toutes autres qualitez de personnes reuerent les Princes & Magistrats.

IL me semble que ceux se trõpent qui pẽsent que les hommes entierement addonnez à la Philosophie, sont desobeyssans & rebelles aux Magistrats, & aux Roys: & qu'ils mespriſent ceux par l'authorité desquels les affaires publics sont administrez. Car au contraire, il n'y a pas vn qui les reuere & les especte plus qu'eux. Et non sans raison: Parce que les Roys ne pourron faire

faire plus de bien à personne de ce monde, qu'à ceux qui peuuent iouïr d'vn paisible repos. Il faut doncques par necessité, que ceux ausquels l'asseurance publique outre la porte à l'intention qu'ils ont de bien viure, reuerent comme leur pere l'autheur de ce bien. Et certainemẽt beaucoup plus que ces hõmes volages & irresolus lesquels estans infiniement redeuables aux Princes, veulent neantmoins qu'on pense qu'ils leur en doiuent de reste: ausquels on ne peut iamais aduancer aucune liberalité si grande qu'elle soit, qui puisse saouller leurs desirs ambitieux, qui croissent tousiours d'auantage plus on les rẽplit. Or celuy qui pense à receuoir des biens-faicts nouueaux, a desia oublié ceux qui auoit receus: & l'ambition n'a vice aucun plus grand que l'ingratitude. Tu dois encor adiouster à cela, qu'aucun de ceux qui ont le maniement des affaires publics, ne iette iamais les yeux sur ceux qu'il a aduancez, mais seulement sur ceux qui le deuancent: & qu'ils n'ont point tant de plaisir de voir beaucoup de personnes qui viennẽt apres eux, comme ils sont marris de voir quelqu'vn qui leur mette le pied deuant. Toute sorte d'ambition a ce vice, qu'elle ne iette iamais son regard sur le passé. Et l'ambition n'est pas seulement inconstante & volage, mais toute conuoitise l'est aussi. Car elle commence tousiours par la fin. Mais ceste homme pur & entier, qui a quitté la cour des Princes, le palais, & toute l'administration de la chose publique, pour se retirer à des choses plus hautes, ame ceux sous l'authorité desquels il luy est permis de le pouuoir faire auec seureté. Il les paye luy seul d'vn tesmoignage plein de recognoissance, & confesse leur estre redeuable d'vn grand bien, encore qu'ils ne sçachent pas sa bonne volonté. Tout ainsi qu'il honore & reuere ses precepteurs, par l'enseignement desquels il s'est despoüillé de ces vices-là: pareillement il respecte ceux, sous la deffense & gouuernement desquels il peut exercer les honnestes disciplines. Voire, mais vn Roy en deffend bien d'autres par le moyen de ses forces. Qui est celuy qui le nie? Mais comme entre plusieurs qui en leur voyage de mer, ont eu vne mesme tranquillité de temps, celuy pense estre plus redeuable à Neptune qui apporte plus grande quantité de besongnes precieuses: & comme le marchand paye son vœu de meilleur courage que ne fait point vn passager: Et comme aussi celuy d'entre les marchands qui portoit des parfums, des pourpres & autres choses precieuses, qui se vendent au poids de l'or, recognoist ceste faueur plus liberalement, que ne fait celuy qui n'y auoit mis que de pauures marchãdises, & autres choses qui ne doiuent seruir que de saburre & de charge au nauire. Pareillement le bien-faict de ceste paix, de laquelle tous peuuent iouïr, descend plus profondemẽt dans l'ame de ceux qui en sçauent bien vser. Car il y a plusieurs de ces gens de robe lõgue, à qui la paix dõne plus de peine & de trauail que la guerre. As-tu opinion que ceux qui ne se seruent de la paix que pour l'ployer en yurõgneries, en paillardises, & en autres vices, pour la chasse desquels il seroit besoin d'entreprẽdre vne guerre, soiẽt autãt obligez pour elle? sinon que par aduenture tu estimasses, que l'hõme sage fust si iniuste, qu'il pẽsast n'estre en riẽ redeuable de son chef pour les biens communs & publics. Ie dois beaucoup au Soleil & à la Lune: & toutesfois ils ne luisent pas pour moy tout seul. Ie suis particulieremẽt obligé à l'an & au Dieu qui le tẽpere & le gouuerne, encor qu'ils n'ayent point esté ordonnez pour mon hõneur particulier: car les ans prenoient le nõ des Consuls aux fastes. C'est la folle auarice des mortels qui fait ce partage des biens, & qui assigne la proprieté d'iceux, & qui n'estime chose aucune estre sienne si elle n'est publique. Mais ce

gistrats. Pource qu'aimans leur repos particulier, ils aiment aussi ceux par le moyẽ desquels ils en iouïssẽt.

Les ambitieux portẽt beaucoup moins de respect aux princes que les Philosophes. mais

Les gens d'estat ne voyẽt point de bon œil ceux qui ont plus de suffisance qu'eux. Neãtmoins nul ne rend plus de deuoirs à ceux qui manient l'estat que l'homme sage.

Belle comparaison pour prouuer l'affectiõ des Philosophes enuers les Princes.

Plusieurs font mieux leurs affaires en guerre qu'en paix. &

L'auarice distingue les biens particuliers d'auec les cõmuns. mais

ſage ne penſe rié eſtre mieux à ſoy, que ce qui eſt cõmun entre luy & tous les autres hõmes. Car les biẽs ne pourroient eſtre cõmuns ſi les portiõs d'iceux appartenoient aux particuliers. On eſt fait compagnon, pour ſi petite part qu'on ait en vne choſe cõmune. Adiouſtez-y encor ceſte raiſon, que les plus grands & les plus vrais biẽs, ne ſe partagent point de ſorte qu'vne petite portion en tõbe à vn chacun. Ils viennẽt tous entiers entre les mains d'vn chacũ. Des preſens que les Princes font au peuple, les particuliers en prennent autãt par teſte, qu'il en a eſté promis à vn chacũ. Au bãquet public, & au departemẽt de la chair qu'on dõne quãd quelque grãd ſeigneur eſt mort, & en tout ce qu'on prend à la main, cela ſe diſtribue par lopins. Mais ces biens indiuiſibles, comme eſt la paix & la liberté, ſont auſſi entiers à tous comme ils ſont particuliers à vn chacun. C'eſt pourquoy le ſage cõſidere qui eſt celuy par le moyen duquel la neceſſité publique ne le cõtraint plus de porter les armes, de n'aller plus à la garde, de ne faire plus ſentinelle ſur les murailles, & de ne payer plus vne infinité de tributs, que la guerre traine apres ſoy, & en rend graces à ſon Prince. C'eſt la Philoſophie qui luy enſeigne d'eſtre à bon droict redeuable de ces bien-faicts, & de les bien payer: Et la ſeule confeſſion quelquefois luy ſert de payemẽt. Il cõfeſſera dõc qu'il eſt de beaucoup redeuable à celuy, par le ſage gouuernement & prouidence duquel, ce grand & heureux repos luy eſt aduenu: & de pouuoir paſſer le tẽps de ſa vie à ſõ aiſe, auec vne tranquillité, qui n'eſt troublee d'aucunes occupations publiques.

Les vrais biens ne ſe partagent point.

Pour ceſte cauſe le ſage honore celuy ſous la domination duquel il vit exẽpt de pluſieurs fatigues.

Virg. Eglog.

C'eſt vn Dieu, Melibé, qui nous fait ceſte paix.
Ie le veux comme Dieu honorer à iamais.

Si donc ces repos ſont grandement redeuables à celuy qui nous en eſt autheur, le plus grand bien deſquels eſt:

Ainſi comme tu vois il nourrit mes troupeaux,
Et me laiſſe à mon gré ſonner mes chalumeaux.

Paradoxe Stoique touchant l'excellence & prerogatiue du ſage & vertueux, qui meſme

Combien deuons-nous eſtimer ce repos, duquel on ioüit auec les Dieux, voire & qui nous fait deuenir Dieux? Ie veux bien parler ainſi, Lucilius, & te veux mener au Ciel par vn chemin fort court. Sextius auoit accouſtumé de dire que Iupiter n'auoit point plus de pouuoir qu'vn homme de bien. Iupiter a bien plus de moyẽs, pour eſtre liberal enuers les hommes. Mais entre deux hommes de bien, celuy n'eſt pas le meilleur qui eſt le plus riche: non plus qu'entre deux qui ſçauent auſſi bien l'vn que l'autre gouuerner vn nauire, tu n'appelleras point meilleur celuy qui mene vn vaiſſeau plus grand & plus richement garny. Quel aduantage a Iupiter ſur vn homme de bien? c'eſt ſeulement qu'il eſt plus long-temps homme de bien. Le ſage ne s'eſtime pas moins de ce que ſes vertus ſoient terminees dans vn plus court eſpace de tẽps. Tout ainſi que de deux ſages celuy qui eſt mort le plus vieil, n'eſt pas plus heureux q̃ celuy, la vertu duquel a pris fin en moins d'annees: Pareillemẽt Dieu ne ſurmõte point le ſage de felicité, encor qu'il le ſurmõte d'aage. La vertu n'eſt pas pl⁹ grãde pour eſtre plus longue. Iupiter a toutes ces choſes. Mais il en a dõné l'vſage & la ioüiſſãce à d'autres. Il en a ce ſeul vſage, qu'il eſt cauſe q̃ les autres en peuuẽt vſer. Le ſage eſt auſſi aiſe de voir la ioüiſſãce de tous biẽs entre les mains d'autruy, & en tiẽt auſſi peu de cõte q̃ fait Iupiter, & ſe priſe encor d'auoir ceſt aduantage ſur luy, que Iupiter n'en peut pas ioüir, & le ſage ne le veut point. Croyons doncques à Sextius, qui nous mõſtre vn beau chemin, & qui ne ceſſe de crier, C'eſt par là qu'on monte au Ciel, par la ſobrieté, par la temperance, par la patience aux aduerſitez. Les Dieux

A quelque auãtage ſur les Dieux.

ne deſ-

ne desdaignent pas vn, ne portent enuie à pas vn: ils reçoiuent & tendent la main à ceux qui mõtent en haut. T'esmerueilles tu d'oüir dire qu'vn homme aille vers les Dieux? Dieu viẽt bien trouuer les hommes, voire (qui est s'en approcher de plus pres) il entre dans les hommes. Il n'y a aucune ame qui soit bonne sans Dieu. Il y a des semences diuines espandues dans le corps des hommes, qui naissent semblables à leur origine, & croissent du tout pareilles à la graine d'où elles prennent naissance, si elles sont receües dans le sein d'vn bon laboureur. Mais s'il est mauuais, il les estouffe comme feroit vne terre sterile maresçageuse: & en fin au lieu de grain ne porte que paille.

EPISTRE LXXIIII.

Celuy qui mesure le bien par l'honnesteté, est riche dans son ame: il estime miserables ceux qui s'attristent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Comparaison de l'homme sage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. Ceste Epistre est pleine de tres-beaux discours.

TA lettre m'a apporté beaucoup de plaisir: elle m'a esueillé comme i'estois tout languissant: & m'a encore fait reuenir la memoire qui s'estoit desia rendue fort pesante & tardiue. Mais pourquoy, Lucilius mon amy, ne voudrois-tu estimer, que se persuader & croire, qu'il n'y a qu'vn seul bien, sçauoir est, ce qui est honneste, ne fust vn instrument tres-vtile pour paruenir à vne bien heureuse vie? Celuy qui veut comprendre toute sorte de biens dans l'honneur, il est heureux dans son ame. Car ceux qui pensent que les autres choses soient biens, tombent sous la puissance de la fortune, & dependent de la volonté d'autruy. L'vn est triste d'auoir perdu ses enfans, l'autre de les voir malades: & cestuy-cy, s'ils sont deshonorez & notez d'infamie. Tu verras que l'vn est tourmenté de l'amour qu'il porte à la femme d'autruy, & l'autre de celle qu'il porte à la sienne. Il y en aura encor quelqu'vn qui se passionnera d'auoir esté repoussé d'vne dignité qu'il demandoit: & quelque autre qui se faschera de l'honneur qu'il a. Mais le plus grand nombre de tous les hommes qui sont ainsi miserables, est de ceux que l'attente prochaine de la mort qu'ils craignent de tous costez, pique & tourmente incessamment. Car il n'y a rien d'où ils ne pẽsent qu'elle ne doiue sortir. C'est pourquoy il faut, comme s'ils estoient en terre d'ennemis, qu'ils facent le guet de toutes parts, & qu'ils tournent la teste à tous les bruits qu'ils oyent: tellement que s'ils ne chassent ceste crainte hors de leur poictrine, ils viuẽt auec vn continuel battement d'estomach. Il s'en trouuera qui ont esté enuoyez en exil, & priuez de leurs biẽs: il s'ẽ presentera encor (& c'est la plus miserable pauureté du monde) qui sõt pauures au milieu des richesses. Il s'ẽ presẽtera qui ont fait naufrage, ou qui ont souffert vne infortune pareille au naufrage, lesquels la cholere d'vn peuple, ou l'enuie (qui est le cousteau le plus pernicieux aux bõs) a iettez par terre lors qu'ils n'y pẽsoiẽt point, & qu'ils s'estimoiẽt estre plus asseurez, & les a renuersez cõme vn orage qui s'esleue lors que le temps semble estre plus calme: ou comme vn foudre soudain, au coup & à l'esclat duquel on a veu les lieux des enuirons s'esbraler. Car tout ainsi que celuy qui s'est trouué plus pres de ce feu, demeure aussi estonné que s'il en eust esté frappé:

La vertu est le seul bien par lequel on paruient à la vie bien heureuse. &

Qui croit qu'il y en ait d'autres, il tombe en de grandes perplexitez, mais

Les plus miserables de tous sont ceux qui craignent la mort. car

Vne perpetuelle crainte, bien que vaine, les affligе: &

pareillement en ces accidens qui viennent par violence, la calamité n'en accable qu'vn seul: mais la crainte que tous les autres en ont leur engendre vne pareille tristesse d'ē pouuoir souffrir autāt. Les malheurs d'autruy qui leur suruiennēt sans y penser, estonnent l'ame de tous ceux qui les voyent. Et tout ainsi que le seul vent d'vne fonde, encor qu'elle soit vuide, espouuante les oyseaux: pareillemēt nous ne tremblons pas seulement au coup mais au moindre bruit qué nous oyons. Aucun donc ne peut estre heureux s'il se laisse persuader à ceste opinion. Car il n'y a rien de bien heureux que ce qui vit sans peur. La vie est miserable, si elle est accompagnee de crainte & de soupçon. Celuy qui s'est trop auant engagé dans les euenemens de fortune, s'est appresté vne grande matiere de troublement d'esprit, & fort difficile à deuider. Il n'y a qu'vn seul chemin que doit tenir celuy qui cherche vne vie pleine d'asseurance: c'est de mespriser les biens de fortune, & se contenter de ce qui est honneste. Car si aucun pense que nulle autre chose soit meilleure que la vertu, ou qu'il y ait aucun autre bien que la seule vertu, il ouure son sein pour y mettre ce que la fortune espand, & auec vn extreme soucy attend les biens dont elle fait largesse. Pren le cas & feins en ton esprit, que la fortune fait des ieux publics, & qu'elle iette sur ceste grande assemblee d'hommes, des honneurs, des richesses, des faueurs: vne partie desquels se deschirent & rompent entre les mains de ceux qui le rauissent, vne autre partie est malduisee par vne desloyable societé, & l'autre a porté vn dommage inestimable à ceux qui les ont amassez: & du reste encor quelques autres en sont tombez entre les mains d'aucuns qui n'y pensoient aucunement, & les autres se sont perdus pour couurir apres trop aspremēt, & nous ont esté arrachez des mains par trop d'enuie qu'on auoit de les attraper. Au reste, il n'y a pas vn, pour si heureux que soit son rauissemēt, à qui la ioye de ce qu'il a rauy puisse lōguemēt durer: C'est pourquoy les plus sages quād il voyent qu'on fait venir des presés s'enfuyēt hors du theatre, cōme sçachās bien qu'vne petite chose leur cousteroit bié cher. Pas vn ne se bat auec vn qui se retire, pas vn ne frappe celuy qui s'en va: c'est sur la proye que le debat s'esmeut. Il en aduient le semblable pour les biens que la fortune iette d'enhaut. Nous bruslons miserablement apres ces biens. Nous en sommes en peine, nous voudrions auoir force mains. Nous regardons maintenant cestuy-ci, maintenant cestuy-là. Il nous sēble qu'on nous iette trop tard ce qui plaist à nostre ambition, & qui ne peut tōber qu'entre les mains de peu, encor qu'il soit desiré de tous. Nous voulōs nous ietter sur ceux qui sont tombez: nous rions si nous auons peu attrapper quelque chose; & si quelques-vns se sont trōpez d'vne vaine esperance. Nous payons vne bien petite proye par vn dommage signalé, ou nous en demeurons bien trompez. Retirons-nous donc de ces ieux, & faisons place aux rauisseurs. Que ces gens-là mettent tant qu'ils voudront leur attente sur ces biens qui pendent en l'air & qu'ils soient eux-mesmes encor plus en suspends. Quicōque se resoudra de vouloir estre heureux, il doit croire qu'il n'y a qu'vn seul bien, c'est l'honnesteté. Car s'il pense qu'il y ait aucun autre bié, premierement il iuge mal de la prouidence de Dieu, parce que beaucoup de malheurs aduiennent aux gens de bien: & parce que tout ce qu'elle nous dōne, est de fort peu de durée, si tu le veux comparer à l'aage que doit durer cēst vniuers. Et de ceste plainte il aduiēt que nous interpretōs mal & ingratemēt les choses diuines. Nous nous plaignons que les biens ne nous viennent pas tousiours, qu'ils sont petits, qu'ils sont incertains, & qu'il nous doiuent

bien

La crainte est directement contraire à la felicité.

Trop de fiance aux biens perissables engēdre ceste crainte, &

Qui les met au rang des biens, il demeure touſiours iniquité.

Remede contre les peurs & apprehensiōs humaines.

Misere de ceux qui hennissent apres les biens de fortune.

Ces biēs-là ne meritent pas tel nō, & qui pense y auoir autre bien que la vertu, il tombe en impieté, & En ingratitude enuers Dieu.

bien toſt laiſſer. Il aduient delà que nous ne voulons ni viure, ni mourir: nous hayſſons la vie, & craignons la mort. Tous nos conſeils ſont incertains, & aucune proſperité ne nous peut ſaouler. La cauſe de tout cela n'eſt autre, ſinon que nous ne ſommes pas encor paruenus à ce ſouuerain bien, qui ne peut eſtre ſurmonté d'aucune autre choſe, & ſur lequel il faut que nos deſirs s'arreſtent. Car par deſſus le lieu qui eſt le plus haut, il n'y a nul autre lieu. Demandes-tu pourquoy c'eſt que la vertu n'a beſoin de rien? parce qu'elle ſe plaiſt aux choſes preſentes, & ne deſire point les abſentes. Il n'y a rien qu'elle n'eſtime grand, parce que tout luy ſuffit. Et ſi tu te voulois departir de ceſte opinion, la pieté & la foy n'auroit point de lieu. Celuy qui voudra ſuyure & l'vne & l'autre, ſera contraint de ſouffrir beaucoup de ce qu'on appelle mal, & dependre beaucoup, de ce que nous ſuyuons comme bien. D'auantage, la conſtance qui deuroit faire eſſay d'elle-meſmes, ſe perd: la magnanimité ſe perd auſſi: parce qu'elle ne ſe peut monſtrer, ſi elle ne meſpriſe toutes choſes comme trop petites, que le vulgaire toutesfois deſire comme les plus grandes. Bref le gré & la grace de tous bien-faicts ſe perd: ce n'eſt que peine & trauail ſi nous penſons qu'il y ait aucune autre choſe plus precieuſe que la foy, & ſi nous ne iettons nos yeux ſur ce qui eſt de meilleur. Mais pour ne parler plus de cela, ou ce que on appelle bien ne l'eſt point, ou l'hõme ſeroit plus heureux que Dieu. Car Dieu ne ſe ſert point des biens qui ſont appreſtez pour nous: les plaiſirs deſordonnez, la folle deſpence des banquets, les richeſſes, ni rien de ce qui peut allecher les hommes, & les attirer à vne ſale volupté ne le touche point. Il faudroit donc dire (ce qui eſt toutesfois incroyable) ou que Dieu a faute de biens: ou il faut croire par ceſt argumẽt là, que ce qui defaut à Dieu n'eſt pas bien. D'auantage, que beaucoup de choſes qu'ils veulent qu'on eſtime eſtre biẽs, ſont plus abondantes à l'endroit des beſtes que des hommes. Elles mangent auec plus d'appetit, elles ne ſont pas ſi toſt laſſees de ſe coupler enſemble, elles ont les forces plus grãdes & plus perdurables. Au reſte elles ſont plus heureuſes que les hommes: car elles viuent ſans meſchanceté & ſans tromperie: elles ioüiſſent de leurs voluptez, qu'elles ſentent & plus grandes & plus faciles, ſans crainte de honte & ſans repentance. Conſidere donc maintenant en toy-meſme, ſi on doit appeller bien vne choſe par le moyen de laquelle l'homme vaincroit Dieu. Logeons le ſouuerain bien dedans l'ame. Il perd toute ſa grace ſi de la meilleure partie qui eſt en nous, il ſautoit à la pire & s'il ſe iettoit ſur les ſens, qui ſont encor plus prompts & plus agiles dans les beſtes brutes. Le but de noſtre felicité ne doit point eſtre mis en la chair. Ce ſont les vrais biens, ceux que la raiſon nous donne, fermes, eternels, qui ne peuuẽt choir, & ne peuuent decroiſtre ni diminuer. Les autres ne ſont biẽs que par opinion: ils n'ont que le ſeul nõ commũ auec les vrais: mais la proprieté & les effets n'y ſont pas. Qu'on les appelle dõc cõmoditez, ou bien, ſelõ noſtre langue, profits & reuenus. Au reſte faiſons eſtat qu'ils ſoient cõme biens meubles, & non point cõme vne partie de nous: qu'ils ſoient tellemẽt auec nous, que nous ayons ſouuenãce qu'ils ſont hors de nous: & s'ils ſont auec nous, il les faut mettre au nombre des choſes les plus baſſes & les plus viles, & pour leſquelles aucun n'en doit deuenir orgueilleux. Car quelle plus grãde folie pourroit on trouuer, que de voir quelqu'vn ſe plaire en ce qu'il n'a point fait? Que tout cela dõc s'approche de nous, pourueu qu'il n'y ſoit point attaché: & s'il en doit eſtre retiré, que ce ſoit ſans emporter la piece. Seruons nous-en, & n'en deuenons point glorieux. Il nous

Flottent touſiours & reſolus, & ſont inſatiables, à faute de cognoiſtre le ſouuerain bien. Qui eſt la ſeule vertu autrement.

L'homme ſeroit plus heureux que Dieu meſme. ioint que

Les beſtes excellẽt les hommes en beaucoup de telsbiẽs, &

Faudroit que le ſouuerain bien logeaſt en la pire partie de l'hõme.

Tels biens caduques ne ſont biẽs que par opiniõ, & quel nõ on leur peut donner. &

Comme il s'en faut seruir.

en faut vser sobremẽt & cõme d'vn depost faict entre nos mains, qui sera bien toſt retiré. Quelconque en a vſé contre raiſon, n'en a point longuement ioüy.

Peu de perſonnes ſçauent l'vſage, & ſi la raiſon ne marche deuant, leur felicité ne dure gueres car

Car la felicité meſme nous nuit, ſi elle ne s'eſt bien gouuernee: ſi elle a mis ſa fiance ſur des biens ſuiets à la fuitte, elle bien toſt delaiſſee: & pour n'eſtre pas delaiſſee elle ſe tourmente infiniemẽt. Peu de perſonnes ont peut deſpoüiller doucement de leurs richeſſes: le reſte des hommes, auec les biens qui les faiſoient priſer par deſſus les autres, donnent du nez par terre: & ce qui les auoit, vn temps eſtoit, eſleué, les abaiſſe. Il y faut dõc apporter beaucoup de ſageſſe, laquelle conduira tout par meſure, & par ſobrieté: Car vne licence abãdonnee precipite & deſtruit tellement ſes propres richeſſes, qu'on n'a iamais veu durer longuement les deſpenſes demeſurees, ſi la raiſon par ſa moderatiõ ne les a retenuës. La fin miſerable de pluſieurs citez te fera cognoiſtre cela: l'Empire deſquelles a failli ſur la premiere fleur, & t'apprendra que tout ce qui auoit eſté acquis par la vertu, s'eſt ruiné par le luxe & par la folle deſpenſe. C'eſt contre ces malheurs que nous deuons nous armer. Car il n'y a aucune muraille qui ſoit inexpugnable à la fortune. Et c'eſt par dedans qu'il nous faut armer. Si ceſt endroit eſt bien aſſeuré, on peut bien aſſaillir vn homme, mais on ne le ſçauroit prendre. Veux-tu ſçauoir quelle fortification eſt cela? Qu'il ne ſe faſche de rien qui luy puiſſe aduenir, & qu'il croye que cela meſme qui ſemble l'offenſer, depend de la conſeruation de tout l'vniuers, & que c'eſt vne partie de ce qui acheue le cours & l'office du Ciel. L'homme doit prendre plaiſir à tout ce où Dieu en prend. Il ſe doit admirer, & tout ce qui eſt en luy, pour ceſte ſeule conſideration, qu'il ne peut eſtre vaincu: qu'il tient le mal ſous ſes pieds: & qu'auec la raiſon, qui eſt l'arme la plus forte qui ſoit, il ſurmonte la fortune, la douleur, & l'iniure. Aime donc la raiſon: ſon amour t'armera contre les plus grandes faſcheries qui ſoient. L'amour de leurs petits pouſſe les beſtes ſauuages à s'enferrer dans les eſpieux, leſquelles autrement par leur fierté, & ſoudaine ardeur eſtoient indomptables. Le ſeul deſir de la gloire a mis quelquesfois au courage des ieunes hõmes de meſpriſer le fer, & le feu: l'opinion & l'ombre de la vertu, en a pouſſé quelques-vns à ſe dõner vne mort volontaire. Mais d'autant plus que la raiſon eſt plus forte & plus conſtante que tout cela, d'autant plus auſſi ſe rendra-elle roide & violente contre la crainte & les dangers. Vous ne gagnez rié (dira quelqu'vn) quand vous niez qu'il y ait autre bien que l'honneſteté. Ce rempart ne vous t endra pas aſſeurez ni exempts de la fortune. Car vous dites qu'entre les biens on doit conter les enfans obeyſſans, & la cité reglee par bonnes mœurs, & le pere & la mere qui ſont gens de bien. Et toutesfois ſi ceux là ſont en aucun danger, vous ne le pouuez voir ſans vous eſtonner. Car le ſiege mis deuant les murs de voſtre cité, la mort de vos enfans, & la ſeruitude de vos pere & mere vous troublera. Mais ie vous diray que c'eſt qu'on a accouſtumé de reſpondre pour nous à ceux-là: & apres i'y adiouſteray ce qu'il me ſemble qu'il leur faut reſpondre encor outre cela. La condition eſt autre pour le regard des choſes, qui nous eſtans oſtees mettent en leur place quelque incommodité: cõme la ſanté perdue ſe change en maladie, & la veüe creuee engendre vn aueuglement: & quand les iarrets ſont coupez, nõ ſeulement la viſteſſe s'en va, mais vne debilité nous ſurprend: & ce danger toutesfois ne tõbe point ſur ce que nous diſons ci-deſſus. Pourquoy? parce que ſi i'ay perdu vn bon ami, pour cela ie ne ſentiray point de perfidie: ou ſi i'ay perdu de bons enfans vertueux, l'impieté ne voudra point en leur place pour me nuire.

Le luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti.

Quelles armes il faut veſtir cõtre ces malheurs.

Vne bonne conſcience, vne ferme conſtance.

Accompagnees de la raiſon, qui

Combat & abbat la peur & les dangers.

Obiection contre ceſte doctrine, que la vertu ſoit le ſeul bien.

Reſponſe.

Les biens periſſables ſe perdans apportẽt de l'incommodité:

mais

D'auan-

D'auantage par ceste mort les amis ou les enfans ne se perdent point: il n'y a que les corps. Mais le bien ne se peut perdre que par vn seul moyen, sçauoir est, s'il se changeoit en mal, ce que nature ne permet point: car toutes les vertus & toutes leurs œuures demeurent incorrompues. D'auantage encor que les enfans desia esprouuez, & qui ne faisoyent rien qui ne fust au souhait de leur pere, soyent morts: il y a toutesfois quelque chose qui peut remplir leur place. Demandes-tu que peut estre cela? c'est que la vertu les auoit rendus gens de bien. Elle ne permet iamais qu'il y ait aucun lieu de vuide. Elle se saisit de toute nostre ame, elle chasse le regret de toutes choses, & se contente d'estre seule. Car la puissance, & l'origine de tous biens est en elle. Que sert-il que l'eau qui coule, soit desrobee, ou qu'elle s'en aille, si la fontaine d'où elle sort est encor entiere? Tu ne diras pas qu'vn hõme soit plus iuste pour auoir encor ses enfans en vie, que pour les auoir perdus: ni plus moderé, plus sage, plus honneste, ni meilleur: par consequent vn grand nombre d'amis ne le fait point plus sage, ni la diminution d'iceux ne le rend pas plus fol: & par consequent aussi, ni plus heureux, ni plus miserable. Tant que la vertu demeurera en son entier, tu ne te ressentiras iamais d'aucune perte que tu ayes faicte. Mais quoy? celuy qui est enuironné d'vne belle troupe de ses amis, & de ses enfans, n'en est-il pas plus heureux? Pourquoy ne le seroit-il? parce que le biẽ souuerain ne peut estre diminué ni augmenté: il demeure touiours en sa façon. Comment que la fortune se porte, soit que sa vieillesse soit longue, ou qu'il meure auant que d'estre vieil, c'est vne mesme mesure du bien souuerain, encor qu'elle soit diuerse de l'aage. Soit que tu faces vn cerne ou plus grand ou plus petit, cela ne regarde qu'à l'espace, & non point à la figure: Et iaçoit que l'vn ait demeuré longuement peint, & que tu ayes incontinent effacé l'autre, & deffait la pousſiere où tu l'auois ietté, toutesfois & l'vn & l'autre estoit d'vne mesme figure. Ce qui est droict & iuste, ne s'estime point par la grandeur, ni par le nombre, ni par le temps: il se peut aussi peu estendre comme retirer. Pren tant que tu voudras vne vie honneste qui ait duré cent ans, fay-la retrancher à vn iour tout seul: aussi honneste est l'vne que l'autre. La vertu s'estend maintenant plus au large: elle gouuerne des royaumes, des villes, des prouinces entieres: elle fait des loix, elle prise & honore les amitiez, elle despart les offices & les deuoirs entre les prochains parens, & entre les enfans: Et tantost elle se retranche au petit pied sur la pauureté, sur l'exil, & sur la perte des enfans: toutesfois elle n'en est pas moindre, encor que d'vn grãd & haut estat elle tombe en vn priué & particulier, & d'vn siege royal sur vn petit & bas lieu. Et si d'vne puissance publique & bien ample, elle se restreind dans la petitesse d'vne maison, ou de quelque coing, elle est touſiours aussi grande, si apres qu'elle sera chassee de tous lieux, elle se retire seule dedans soy. Car ce nonobstant elle a le courage grand & indompté, vne prudence parfaicte, vne iustice immuable: & par consequent elle est touſiours bien-heureuse. Car ceste beatitude & ce bien est logé en vn seul lieu, sçauoir est dedans l'ame. Il est perdurable, il est grand, & plein de tranquillité: ce qui ne pourroit estre sans la cognoissance des choses diuines & humaines. Il s'en enfuit donc ce que i'auois dit que ie voulois respõdre. Le sage ne se tourmẽte point de la perte de ses enfans, ni de ses amis: car il supporte leur mort auec vne pareille constãce de courage qu'il attend la sienne. Il craint aussi peu l'vne qu'il se deult de l'autre, parce que la vertu consiste en vn rapport & cõuenance: toutes ses œuures s'accordent auec elle-mesme, & se respondent en-

Le vray biẽ ne se perd que se changeant en mal, &

La perte de ces biẽs-là ne peut abolir la bõne conscience.

La vertu empesche le sentimẽt des commoditez de ceste vie. &

Ne peut sẽtir accroissement ni diminution Elle est touſiours vne, bien que destituee de toutes commoditez humaines. Autre response à la doctrine presente,

Les pertes n'estonnẽt point le sage.

semble. Ceſt accord ſe perdroit ſi l'ame qui doit eſtre aſſeuree & conſtante ſe laiſſoit vaincre au dueil & au regret. Toute ſorte d'eſtonnemẽt & de crainte, toute pareſſe & retardement en quelque acte que ce ſoit, eſt deshonneſte.

Non pas qu'il ſoit inſenſible.

Car tout ce qui eſt honneſte, eſt plein d'aſſeurance & de diligence: il n'eſt iamais eſtonné, il eſt touſiours preſt. Et quoy donc? ne ſentira-il point quelque paſſion ſẽblable à vn troublement? ne changera-il pas de couleur? ſon viſage ne ſe monſtrera-il pas eſmeu & ſes mẽbres ne ſe refroidiront-ils pas, & toutes autres choſes qu'on ne fait point par le commandement de l'ame, mais par vne ſoudaine & inconſideree ardeur de nature? Ie confeſſe que ſi mais il aura touſiours ceſte perſuaſiõ, que rien de tout cela n'eſt mal, ni digne qu'vn entendement bien ſain s'en doiue eſtonner. Tout ce qu'il faudra faire, il le ſera hardimẽt & proprement. Car qui eſt celuy qui ne diſe, que c'eſt le propre naturel de la follie, de faire laſchement & à contre-cœur ce qu'elle fait, & pouſſer le corps en vn endroit & l'eſprit en l'autre, & ſe laiſſer tirer à tant de mouuemẽs contraires? Cela meſme pourquoy elle s'eſtime tant, & pourquoy elle entre en admiration d'elle-meſme, la fait meſpriſer: & qui pis eſt encor, elle ne fait pas de bon cœur ce dont elle prend ſa gloire. Mais ſi elle craint qu'aucun mal luy doiue aduenir, elle ſe paſſionne en l'attendant, elle ſe tourmente cõme ſi deſia il eſtoit arriué, & tout ce qu'elle craint pouuoir vn iour ſouffrir, elle le ſouffre par le moyen de la crainte. Tout ainſi qu'il y a des ſignes qui courent par les corps auant que la fieure vienne (car on ſent vn eſtirement des nerfs, vne laſſitude & vn baaillement ſans auoir trauaillé, & des friſſons qui paſſent par tous les membres) pareillement vn eſprit malade ſent des ſecouſſes qui l'esbranſlent auparauant que le mal le touche. Il entre en alarme & perd le cœur auant le temps. Mais quelle plus grande folie peut-on voir que de ſe rompre l'eſprit pour des choſes qui ſont encor à venir, & de ne ſe pouuoir reſeruer à ſouffrir le tourment quand il viendra? mais appeller de loin les miſeres, & les approcher de ſoy auant heure, leſquelles il vaudroit mieux retarder ſi on ne les pouuoit euiter? Veux-tu cognoiſtre que pas vn ne ſe doit tourmenter de l'aduenir? Quiconque orra dire que d'ici à cinquante ans il doiue eſtre mené au ſupplice, ne ſe tourmentera point qu'il n'ait paſſé la moitié de ceſt eſpace de temps, & qu'il ne ſe ſoit plongé dans ceſte inquietude d'eſprit, qui ne doit venir que d'vn ſiecle apres. Il en aduient autant à ces eſprits qui ſont volontairement malades, & qui ne cerchent qu'occaſions de ſe douloir, leſquels ſe contriſtent des choſes deſia vieilles & miſes en oubli. Tout ce qui eſt paſſé, & qui eſt à venir, eſt abſent. Nous ne ſentons ni les vns ni les autres. Or il n'y a point de douleur, ſinon de ce que tu ſens.

Mais il ne tient point ces accidẽs au rang des maux.

Naturel de l'entendement fol & mal-aſſeuré

Prouué par ſimilitude.

Le ſage ne s'afflige ni du paſsé, ni de l'aduenir, parce qu'ils ne ſont pas.

EPISTRE LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage: que ſon langage ſe doit accorder auec la vie. Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame. Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux, & ſuiure la vertu.

Les lettres familieres doiuent eſtre d'vn meſme ſtyle que les deuis communs.

TV te plains, que les lettres que ie t'enuoye ne ſont guere curieuſement eſcrites. Mais qui eſt celuy qui parle d'vn langage ſi affetté, ſinon qu'il vouluſt deplaire? Quel ſeroit mon parler ſi nous eſtions aſſis, ou ſi nous nous pourmenions enſemble, facile & ſans art: telles veux-ie que ſoyent mes lettres, & qu'elles

&

qu'elles n'ayent rien d'exquis, ni de fardé. S'il estoit possible qu'on entendist ce que i'ay en la pensee, i'amerois mieux le monstrer par signe, que le dire. Et encor quand ie disputerois, ie ne voudrois point frapper du pied contre terre, faire des gestes des mains, ni hausser ma voix: Ie voudrois laisser cela aux orateurs, & me contenter de t'auoir fait entendre mes conceptions sans enrichir ma parole, ni la mespriser aussi. Ie te voudrois clairement persuader ce seul poinct, que ie croy fermement tout ce que ie dis, & que non seulement ie le croy, mais que ie l'aime. Les hommes baisent autrement leur amie, & autrement leur enfant: & toutesfois en ce st embrassement si sainct & si pudique, l'affection se descouure assez. Certainement ie ne veux pas que les propos qu'on tiendra de choses si grandes, soient maigres & secs. Car la philosophie ne reiette point la gētillesse d'esprit: mais il ne faut point aussi employer beaucoup de peine apres les paroles. Bref voila quelle est en somme nostre intention. Nous disons que ce que nous auons en la pensee, & n'ayons en la pensee, que ce que nous disons. Que nostre parler soit d'accord auec nostre vie: Celuy s'est acquité de sa promesse, qui sera le mesme quand tu le verras, & le mesme quand tu l'orras. Nous verrons quel il est, cōbien il est grand: mais il doit estre tousiours vn. Il n'est pas necessaire que nos paroles plaisent, il faut qu'elles profitēt. Toutesfois si l'eloquēce peut aduenir à quelqu'vn sās beaucoup de peine, si elle est desia toute acquise, ou qu'elle ne luy couste guere: qu'il s'en serue hardiment, & qu'il l'employe aux choses les plus belles. Qu'elle soit telle, qu'elle monstre plustost les choses que se mōstrer elle-mesme. Les autres arts s'occupēt du tout apres l'esprit: mais il ne se traicte ici que des affaires de l'ame. Le malade ne cerche point vn medecin eloquent, mais vn qui sçache bien guarir: Toutesfois s'il aduient que celuy qui sçait bien guarir, discouure elegamment de ce qu'il faut faire, il n'en doit point estre marri. Si est-ce qu'il ne se doit point aussi resiouïr d'estre tōbé entre les mains d'vn medecin, qui fust beau parleur. Car c'est autant comme si vn sçauant patron de nauire, estoit pareillement bel homme. Pourquoy me viens tu flatter les oreilles? pourquoy me veux-tu donner ce plaisir? Il faut faire vne autre chose: il me faut donner vn bouton de feu, il me faut inciser, il me faut commander vne diete. C'est pourquoy tu es appellé. Ton deuoir est de guarir vne vieille maladie, dangereuse, publique. Tu as bien autant affaire qu'vn medecin en temps de peste. Te veux tu amuser apres les paroles? d'ici à peu si tu m'en fais sentir des effects, tu te pourras resiouïr. Quand sera-ce que tu logeras si auant dedans toy, ce que tu auras appris, qu'il n'en puisse iamais plus sortir? Quand est-ce que tu en donneras experience? Car il ne suffit pas de les mettre en memoire comme les autres sciences: il faut essayer de les mettre en œuure. Celuy qui sçait tout cela n'est pas heureux: mais celuy qui le fait. Et quoy? hors de ce degré n'y en a il point d'autre? peut-on tout d'vn saut paruenir à la sagesse? Ie ne le croy point. Car celuy qui profite est conté encor au nombre des fols: toutesfois il est esloigné d'eux d'vne grande distance: veu mesmes qu'il y a grand' difference entre ceux qui profitent. Ils sont despartis (comme quelques vns disent) en trois bandes. Les premiers sont ceux qui n'ont point encor la sagesse, mais ils se sont arrestez aupres de son voisinage: combien que ce qui est pres, soit encor dehors. Tu demanderas, qui sont ceux là? Ce sont ceux qui se sont despoüillez de toutes passions, & de tous vices, & qui ont appris ce qu'ils deuoient embrasser: mais leur asseurance n'est point encor experimentee: ils n'ont point encor l'vsage de leur bien.

Vaudroit mieux parler du cœur que de la langue.

Propos serieux se doiuēt exprimer en bons termes & rehaussez

La pensee & la parole du Philosophe, ne doit estre qu'vne & Faut que les paroles profitent plustost que de plaire.

Gentile cōparaison à ce propos.

Trois sortes d'hommes qui profitēt en l'estude de Philosophie.

Les premiers approchent de la sagesse, ayāt despouillé les passions & vices de l'ame.

Toutesfois ils nè peuuent plus retomber sur ce qu'ils ont desia fuy. Ils sont si aduancez qu'ils ne peuuent plus reculer en arriere: mais ils ne le cognoissent pas encores : & comme ie me souuiens d'auoir escrit en quelque Epistre, ils ne sçauent point, qu'ils le sçachent. Ils peuuent desia iouyr de leur bien, mais ils ne s'y osent pas fier. Quelques-vns parlent ainsi de ceste sorte d'hommes, qui profitent, & desquels ie tenois propos ci dessus, & disent qu'ils sont bien desia eschappez aux maladies de l'ame , & non point aux passions : & qu'ils sont encor en branfle de tresbucher , parce que pas-vn n'est hors du danger du vice, que celuy qui l'a du tout chassé dehors. Or pas vn ne l'a chassé, que celuy qui a mis la sagesse en sa place. I'ay souuent dit quelle difference il y a entre les maladies & les passions de l'ame , mais ie t'en feray encor resouuenir. Les maladies sont les vices inuentez & endurcis , comme l'auarice, & vne trop grande ambition, lors qu'elles ont empieté l'ame , & qu'elles ont commencé d'estre vne perpetuelle maladie. Et pour faire brief, la madie est vn iugement opiniastre des choses meschantes, comme si on deuoit grandement desirer ce qu'il ne faut desirer que legerement. Ou, si tu aimes mieux , il la faut definir ainsi: conuoiter trop asprement , ce qu'il ne faut que souhaitter legerement, ou qu'il ne faudroit aucunement souhaitter: Ou bien priser par trop, ce qu'il ne faudroit que bien peu priser, ou rien du tout. Les affections, & passions, ce sont des mouuemens de l'ame qu'on ne peut approuuer, soudains & violents : lesquels pour estre aduenus fort souuent, & pour auoir esté mespriſez , se sont conuertis en maladie: comme fait vne descente de rheume, laquelle n'estant point encore formee, n'engendre que la toux : mais si elle continue, & qu'elle enuieillisse deuient en phtisie. Par ainsi ceux qui ont ia beaucoup profité sont hors de maladie , toutesfois ils sentẽt encor des passions Mais ils approchent du parfaict. La seconde sorte est de ceux qui sont eschappez aux plus grandes maladies , & passions de l'ame : mais c'est de telle façon , qu'ils ne sont point certains en l'asseurance de ceste possession: car ils peuuent rechoir en leurs maux. Ceste autre troisiesme sorte est hors d'vn grand nombre de grands vices: mais non point hors de tous. Il s'est despoüillé de l'auarice, mais il est encor piqué de la colere. Il n'est plus subiect aux plaisirs, ni aux voluptez: mais il est plein d'ambition. Il n'est point conuoiteux : mais il est encor timide , & craintif : mais en ceste crainte il est assez asseuré en quelques choses , & se monstre lasche en quelques autres Il mespriſe la mort: mais il craind la douleur. Pensons quelque peu à ce troisieme lieu: nous serons bien-heureux , si nous sommes receus en ce nombre-là. C'est auec vne grande felicité de nature, & auec vn estude accompagné d'vne grande & assiduelle diligence , qu'on entre au second rang. Mais il ne faut point mespriſer ceux de la troisiesme liuree. Considere combien de maux tu vois à l'entour de toy: regarde qu'il n'y a forfait aucun , qui soit si detestable qu'il soit, duquel on ne puisse monstrer des exemples. Voy combien d'accroissement la meschanceté prend tous les iours , & quelles fautes se font en public & en priué: Et tu cognoistras , que nous gagnons assez, si nous ne sommes pas des plus meschans. Toutesfois i'espere (dis-tu) estre d'vn rang encor plus honorable. Ie souhaitteray plus volontiers cela , que ie ne le me promettray. Nous sõmes desia saisis & arreitez. Nous courons apres la vertu, & sõmes pliez & enueloppez dãs les vices. I'ay honte de le dire, nous ne suiuons les choses honnestes , que quand nous sommes de loisir. Et toutesfois, ô la belle recompense qui nous attend , si nous voulons du tout rõpre

nos

Difference entre les maladies & les passions de l'ame.

Les secõds, ont bien despouillé lesdites passions , mais ils y peuuẽt retomber.

Les troisiesmes en ont eschappé plusieurs, mais non pas tous.

Laquelle des trois sortes Seneque prefere aux autres.

Quelle recompẽse attẽdẽt ceux qui se donnent à la vertu: &

nos occupations,& les maux qui nous tiennent ſi fort liez. Ni la conuoitiſe, ni la crainte ne nous preſſera point, ains affranchis de tous effrois, entiers,& incorrompus contre les voluptez, nous n'aurõs peur ni de la mort, ni des dieux. Nous aurons appris, que la mort n'eſt point mauuaiſe, & que les Dieux auſſi ne ſont point mauuais. Ce qui peut nuire eſt auſſi foible & imbecille, comme ce à quoy il nuit. Les choſes les meilleures, & qui ne portent iamais nuiſance, nous attendent, quand nous ſortirons quelque iour de ceſte ordure, pour monter à ces lieux hauts & ſublimes auec vne tranquillité d'ame, & apres que les erreurs en ſeront chaſſez, auec vne entiere & parfaicte liberté. Demandes-tu quelle elle eſt? ne craindre point les Dieux, ni les hommes: ne vouloir rien qui ſoit deshonneſte, ni deſirer auſſi trop de choſes: auoir toute puiſſance & authorité ſur ſoy. C'eſt vn bien ineſtimable, que de pouuoir deuenir ſien.

Quelle eſt la vraye liberté.

EPISTRE LXXVI.

Qu'en ſa vieilleſſe il va ouyr les leçons d'vn Philoſophe, & ce faiſant il apprend par meſme moyen, & enſeigne qu'il faut touſiours apprendre. Derechef il diſcourt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt ce qui eſt honneſte: parce que Lucilius s'eſtoit plaint que Seneque ne l'auoit pas aſſez amplement expliqué en l'Epiſtre precedente.

TV menaces de m'eſtre ennemi, ſi ie ne t'eſcris iuſqu'à la moindre choſe de ce que ie fais tous les iours. Voy comme ie vis franchement auec toy: car ie te veux bien fier encor ceci. I'oy vn Philoſophe, & y a deſia cinq iours que ie vay à l'eſchole, & que ie l'oy diſputer depuis les huict heures. Ie ſuis bien d'aage, diras-tu, pour y aller. Pourquoy ceſt aage ne ſeroit-il pas bon? Quelle folie pourroit eſtre plus forte, que de ne vouloir rien apprendre, parce qu'il y a long temps que tu n'as rien appris? Que ſera-ce donc? ne feray-ie autre choſe que ce que ſont ces ieunes mignons refais, & en bon poinct? Ie m'eſtimeray bien heureux, s'il n'y a rien de mal-ſeant en ma vieilleſſe, que celà. Ceſte eſchole reçoit les hommes de tous aages: Il faut vieillir en ceſte eſchole: il la faut ſuiure, comme ſi nous eſtions encor ieunes. Ie vay bien au theatre tout vieil que ie ſuis, ie me fais bien porter aux ieux & ſpectacles publiques: il n'y a pas vne ſeule couple d'eſcrimeurs à outrance qui doiue combattre, que ie ne les voye: Et i'auray honte d'aller voir vn Philoſophe? Il faut apprendre ſi longuement, que tu puiſſes dire, Ie ne ſuis plus ignorant? ou, comme dit le prouerbe, ſi longuement que tu viuras. Et ce dire ne ſe peut mieux accõmoder à pas vne autre choſe, que la vie. Car tant & ſi longuement que tu vis, il te faut apprendre comment tu dois viure. Et toutesfois i'enſeigne auſſi quelque choſe dans ceſte eſchole. Veux-tu ſçauoir ce que i'enſeigne? c'eſt qu'vn homme pour ſi vieux qu'il ſoit, doit touſiours apprendre. Certainement i'ay honte de voir comme les hõmes viuent. Toutes les fois que i'entre à l'eſchole, il faut que ie paſſe, comme tu ſçais, deuant le theatre des Neapolitains: C'eſt le chemin de ceux qui võt à la maiſon de Metronactes. Ce theatre eſt deſia tout farci de peuple, combien que le plus grand eſtude qu'on y fait ne ſoit que de iuger, qui eſt le meilleur ioüeur de fluſtes. Vn grand nombre de perſonnes accourent, pour ouyr les fluſteurs & les trompettes Grecs. Mais en ce lieu, où on apprend à eſtre homme de bien, peu de perſonnes s'y arreſtent. Et encor

En quelque aage qu'on ſoit, il eſt bon d'apprẽdre, nonobſtant vne lõgue intermiſsion. &

Riẽ ne ſied mieux à la vieilleſſe que l'eſtude de la philoſophie.

En apprenant on inſtruit les autres: mais

semble-il à plusieurs, que ceux-là n'y ont aucune bonne besongne à faire,& les appellent gens de peu d'esprit & faineants. Ie seray bien aise qu'on se moque ainsi de moy. Il faut souffrir patiemment les iniures des ignorans : il faut que celuy, qui suit les choses honnestes, mespriſe ce mespris-là. Courage dõc, Lucilius, auance le pas, afin qu'il ne t'aduienne ce qui m'est aduenu: & que tu n'attendes point d'apprendre en vieillesse. Mais au contraire haste toy d'auãtage, puis que tu entreprens maintenant ce que tu ne pourrois à grand' peine acheuer d'apprendre, quand tu serois vieux. Qu'est-ce (diras-tu) que ie profiteray? Tout ce que tu voudras essayer. Qu'attends-tu dõc? aucun n'a iamais esté sage par rencontre. La richesse viendra d'elle-mesme : on te presentera des honneurs, on te donnera des faueurs, & des dignitez : Mais la vertu ne tõbera par dessus toy, sans y penser, ni encor auec vn leger trauail, ou auec vne petite peine. Il ne faut point, que celuy ait regret au trauail qu'il prendra, qui doit tout d'vn coup gagner tous les biens de ce monde. Car il n'y a qu'vn seul bien, sçauoir est ce qui est honneste. Mais tu ne trouueras rien de certain, ni asseuré aux biens, qui cerchent la reputation, & la renommee. Ie te diray pourquoy c'est, que ce qui est honneste soit le seul bien : veu que tu fais iugement, que par ma precedente lettre, ie ne l'aye pas fait entendre assez clairemẽt, & que tu penses que i'aye mieux loüee ceste propositiõ, que prouuee: Et racourciray en peu de paroles tout ce que i'en auois dit. Toutes choses ont leur propre bien. On estime la vigne par sa fertilité, le vin par le bon gouſt, & le cerf par sa legere course. Tu t'enquiers seulement, si vn cheual a l'eschine bien forte, parce qu'il ne sert qu'à porter charge. La premiere chose qu'on demande en vn chien, qu'on doit mener à la chasse des bestes sauuages, c'est le flairement: & pour les suiure, la course : & pour les mordre, ou pour les assaillir, la hardiesse. En toute chose à quoy on est nay, & pourquoy on est prisé, est touſiours le meilleur. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'hõme? C'est la raison. Par elle il surpasse les bestes, & suit les Dieux de bien prés. Or donques la raison parfaicte, c'est le propre bien de l'homme : toutes autres choses luy sont assez communes auec les bestes. S'il est puissant, les lyõs le sont aussi: s'il est beau, le paon l'est pareillement: s'il est viste, le cheual l'est aussi. Ie ne dis pas qu'il soit vaincu & surpassé en toutes ces choses-là. Ie ne dispute point, que c'est qu'il a de plus excellent en soy, mais que c'est qui est propre à luy. Il a corps, les arbres en ont: il a vehemence & mouuement volontaire, les bestes & les vers en ont bien: il a voix, mais de combien l'ont les chiens plus claire, l'aigle plus aigue, le taureau plus forte, & les rossignols plus douce, & plus delicate Qu'est-ce donc qui est prore en l'hõme? C'est ceste raison droicte & parfaicte: c'est celle, qui comble la felicité de l'homme. Si donc toute chose qui a peu atteindre à la perfection de son bien, est digne de louange, & si elle est paruenue à la fin de sa nature : & que le bien de l'hõme soit la raison: l'ayant conduite à sa perfection, il est digne de louange, & si est paruenu au but où sa nature tendoit. Ceste raison parfaicte, est appellee vertu : & n'est autre chose que ce qui est honneste. Par ainsi il n'y a que ce seul biẽ en l'hõme, qui luy est propre & vnique. Car maintenãt nous ne demãdõs pas qu'est-ce qui est biẽ: mais qu'est-ce qui est le bien de l'hõme. Et s'il n'y a aucũ autre bien de l'hõme que la raisõ, ce sera son seul bien, qui est plus precieux & plus estimable que tous autres biens. S'il y a quelqu'vn qui soit meschant hõme, ie pense qu'il sera mesprisé: s'il est hõme de bien, ie pense qu'il sera loué. Cela donc pourquoy l'hõme est loué ou mesprisé, est propre & seul en l'hõme. Tu ne dou-

Il vaut mieux gagner le temps & apprendre ieune sans attendre la vieillesse: car

La vertu ne s'acquiert qu'auec trauail.

Que c'est qu'il faut apprendre, & que c'est qu'on doit appeller bien.

La raison est le bien de l'hõme, laquelle le fait differer d'auec les bestes.

Ceste raison quand elle est deuenue parfaicte, s'appelle vertu.

Et n'y a point d'autre bien qu'elle.

ne doutes point que cela soit bien, mais tu doutes, si c'est son seul bien. Si quelqu'vn auoit toutes autres choses, santé, richesses, sa basse court remplie de beaucoup d'image de ses ayeulx, & de peuple qui luy fait la court: & qu'à l'opinion de tout le monde il fust meschant, tu le mespriserois. Au contraire si quelqu'vn n'auoit rien de tout ce que i'ay dit, ni argent, ni suitte de courtisans, ni noblesse, ni aucunes images de ses ayeulx & arriere-ayeulx, arrangees par ordre, mais qu'il fust hõme de bien à l'opiniõ d'vn chacũ, tu le loüerois. Il y a donc vn seul bien en l'homme, duquel si quelqu'vn le trouue saisi, encor qu'il soit priué de tous autres, il est à loüer. Et si quelqu'vn ne l'a point, ayant toutesfois abondance de tous autres, il est mesprisé, il est reietté. Quelle est la condition de toutes choses, telle est celle des hommes. On dit qu'vne nauire est bonne, non point celle qui est peinte couleurs precieuses, ou qui a le bec d'argent ou d'or, ou l'autel du dieu tutelaire enrichi d'iuoire, ou qui est chargee de biens & de richesses royalles: mais celle qui est forte & ferme, qui a les costez & les iointures espaisses, pour repousser l'eau puissante, pour soustenir les secousses de la mer, obeyssante au gouuernail, legere, & qui va au gré du vent qui la pousse. Tu diras qu'vne espee est bonne, non pas pour auoir des beaux pendans ou vne gaine couuerte de pierres precieuses, mais celle qui a le fil bien tranchant, & la pointe bien acree pour enfoncer vne armeure. On ne regarde point qu'vne regle soit belle pourueu qu'elle soit droite. Toute chose doit estre loüee quand elle est assortie & pourueue de ce qui luy est propre. Il ne sert dõc de rien à l'hõme cõbien d'arpens de terre il fait labourer, combien d'argent il a en banque, combien de courtisans luy viennent ordinairement donner le bon iour, combien est riche & precieux le siege sur lequel il mange, & reluisante la couppe où il boit: mais combien il est homme de bien. Or il sera homme de bien, si sa raison est parfaite & droite, & si elle s'accõmode à la volõté de sa nature. C'est celle qui est appellee vertu, c'est ce qui est honneste, & le seul bien de l'homme. Car puis que la seule raison rend l'homme parfaict, la seule raison parfaicte le rend pareillement bien-heureux. Or le seul bien de l'homme c'est celuy qui tout seul le peut rendre bien-heureux. Nous disons aussi que les choses qui prouiennent & s'engendrent de la vertu, c'est à dire toutes ses actions, ce sont biens. Mais la vertu est le seul vnique bien, parce qu'il n'y a aucun bien sans elle. Si tout le bien gist en l'ame, tout ce qui la rend ferme & constante, tout ce qui l'efleue & l'agrandit est bien. Or c'est la vertu qui rend l'ame plus forte, plus excellente & plus hardie: Car toutes les autres passions qui chatoüillẽt nos voluptez, abaissent aussi l'ame & la ruinent: & quand il semble qu'elles la haussent, elles ne font que l'enfler d'orgueil, & la tromper auec leurs vanitez. Il n'y a donc qu'vn seul bien: Celuy par lequel l'ame est faicte meilleure. Toutes les actiõs de la vie entiere sont mesurees, ou par ce qui est hõneste, ou par ce qui est vilain: C'est par là que la raison se conduit à faire ou à ne faire point quelque chose. Ie te diray que veut dire cela. Vn homme de bien fera ce qu'il pensera pouuoir honnestement faire, encor qu'il soit accõpagné de beaucoup de trauail, accõpagné de perte & de dãger. Au cõtraire il ne fera riẽ qui soit deshõneste, encor qu'il luy apportast des richesses, des plaisirs, & des grãdeurs. Rien ne le destournera de faire vne chose honneste, rien ne le cõuiera de faire vne chose vilaine. Certainemẽt doncques s'il doit suiure ce qui est hõneste, il suira pareillement ce qui est vilain: & en tous les actes de sa vie, il regardera ces deux choses, qu'il n'y a nul autre bien que ce qui est honeste, ni aucun autre

Quiconque est doué de ce seul biẽ, est à louer.

Belles cõparaisõs d'elles contre l'erreur de ceux qui imaginent des biens hors de la vertu.

Autre refutation de la mesme erreur.

Il n'y a point d'autre biẽ que la vertu: car Elle gist en l'ame & la fortifie.

L'homme de bien ne fait rien qu'auec hõnesteté.

Puis que le naturel de la vertu est d'estre incorruptible, il s'ensuit qu'elle est le seul bien.

mal que ce qui est vilain. Or s'il n'y a que la seule vertu qui demeure incorrõpiie, si elle seule demeure tousiours en sõ entier, la vertu est le seul biẽ, à laquelle rien ne peut aduenir qui l'empesche d'estre bien. Car la sageſſe est hors de danger de tout changemẽt: la sageſſe ne peut estre rauie, elle ne peut plus recheoir en follie. I'ay dit, si par aduẽture il t'en resouuient, que plusieurs ont mesprisé & mis sous les pieds ce que le vulgaire par vne ardeur inconsiderée desire ou craint. Ils s'est trouué qui a mis ses mains dans les flãmes, à qui le bourreau n'a peu faire perdre le rire: qui n'a point ietté vne larme de voir porter en terre ses enfans: & qui s'est presenté à la mort sans aucune frayeur. L'amour, la colere, & la conuoitise, on fait souuent recercher les perils. Si donc vne courte obstination de l'ame piquee de quelque aiguillon peut faire cela: auec quelle plus grande resolution le fera la vertu, qui prend sa force non point d'vne impetuosité, ni d'vn soudain mouuement, mais d'vne constance, & d'vne puissance perpetuelle? Il s'ensuit que les choses qui sont quelquefois mesprisees par les personnes mal aduisees: & qui le sont tousiours par les sages, ne sont ne biens ne maux. La vertu doncques est le seul bien qui marche superbement entre l'vne & l'autre fortune, & les mesprise toutes deux. Et si tu entres en ceste opinion, qu'il y ait quelque autre bien que ce qui est honneste, toutes les vertus seront en peine. Car on n'en pourroit acquerir aucune, si elle desiroit chose qui fust hors d'elle-mesmes. Et si cela estoit, elle seroit contraire à la raison, d'où les vertus procedent, & à la verité, qui est tousiours accompagnee de raison. Or toute opinion qui est cõtraire à la verité, elle est fausse. Il faut par neceſſité que tu confesses que l'hõme de bien porte vne grande pieté & reuerence enuers les Dieux: & par ceste raison il endurera patiemment tout ce qui luy pourroit aduenir. Car il sçaura bien que cela luy est aduenu par la loy des Dieux, par laquelle toutes choses sont conduites. Et si cela est ainsi, il estimera que le seul bien est ce qui est hõneste. Car en l'honnesteté gist d'obeyr aux Dieux, ne se mettre point en colere contre les accidens qui suruiennent, ne pleurer point sa fortune, mais prẽdre en gré la volonté des Dieux, & faire ce qu'ils commandent. S'il y auoit autre bien que ce qui est honneste, vn desir insatiable de viure nous suiuroit, & vn desir de tout ce qui entretient la vie: chose intolerable, infinie, & qui s'ettend trop loin. Le seul bien donc est, ce qui est honneste, qui a sa mesure certaine. Nous auons dit que la vie des hommes seroit plus heureuse que celle des Dieux, si ce dont les Dieux ne se seruent point, estoient biens, comme sont les richesses, & les estats. D'auantage si les ames apres estre sorties des corps les suruiuent, vn estat plus heureux les attend, que celuy où elles estoyent lors qu'elles demeuroient dans les corps. Et toutesfois si les choses dont nous vsons par le moyen des corps, estoient biens, elles seroient plus malheureuses apres qu'elles en seroient sorties. Mais on ne doit aucunement croire qu'estans encloses & prisonnieres, elles soiẽt plus heureuses que quand elles sont relaschees & mises en liberté par tout l'vniuers. I'auois encor dit ceci, que si c'est bien ce qui aduient egallement à l'homme & aux bestes brutes, les bestes iouyroient aussi d'vne vie bien-heureuse: ce qui ne peut estre vray en aucune façon. Il faut souffrir toutes choses pour ce qui est honneste, ce qu'il ne faudroit point faire s'il y auoit autre bien que l'honnesteté. Encor que i'eusse discouru plus amplement tout ceci dans ma precedente lettre, ie l'ay voulu maintenant racourcir en peu de paroles. Mais ceste opinion ne te semblera iamais veritable, si tu n'esleues ton ame, & si tu ne demandes à toy-mesmes,

Absurditez qui suiuroyent s'il y auoit autre bien que la vertu.

On n'en pourroit acquerir aucune.

Elle seroit contraire à la raison, & à la verité.

Nous ser. ôs insatiables en nos desirs mondains.

Les biens caduc ne sont pas biens, puis que les Dieux ne s'en seruẽt point, & les ames sorties des corps, seroyent plus malheureuses qu'aupa rauant.

Les bestes aussi iouyroient d'vne vie biẽ heureuse.

Que c'est qu'il faut faire pour trouuer ceste doctrine

s'il estoit

s'il estoit besoin que tu mourusses pour ta patrie, & que pour sauuer la vie de tous tes citoyens, tu perdisses la tienne, ne voudrois-tu pas tendre le col nõ seulemẽt auec patience, mais auec vne franche volõté? Si tu peux faire cela, il n'y a nul autre biẽ. Tu quittes toutes choses pour acquerir cestuy-là. Voy cõbien est grãde la force de l'hõneur. Tu voudras mourir pour la Republique. Et encor que tu ne le doiues pas faire presentement, ce sera au moins aussi tost qu'il te le faudra faire. Quelquefois en vn fort petit espace de tẽps, on reçoit vne grande ioye d'vne chose fort belle: Et iaçoit qu'aucun fruict d'vn œuure desia acheué ne puisse de rien seruir au trespassé, quand il sera hors de ce monde, toutesfois la seule pensee de ce qu'il veut faire, le resioüit: & l'homme iuste & constant quand il met deuant ses yeux les prix de sa mort, qui est la liberté de sa patrie, & le salut de tous ceux pour lesquels il employe sa vie, il sent vne grande volupté, & ioüit desia du fruict de son peril. Mais celuy aussi à qui on oste ce plaisir que l'execution de cest œuure luy donne, comme le plus grand & le dernier plaisir de sa vie, sans rien plus attendre se iettera sur la mort, & se contentera d'auoir iustement & sainctement fait. Au contraire mets-luy maintenant deuant les yeux plusieurs raisons qui le pourroient destourner. Dis-luy, Ce bel acte que tu as fait sera bien tost mis en oubli, tes citoyens ne t'en sçauront point si bon gré que tu meritois. Il te respondra: Tout cela est hors de l'œuure que i'ay fait: ie le contemple & le considere tout seul: ie sçay qu'il est honneste: C'est pourquoy en quelque lieu qu'il me meine, en quelque lieu qu'il m'appelle, ie le suy. C'est donc le seul bien que sent non seulement vne ame parfaite, mais vn homme genereux & de bonne nature. Tous les autres sont de peu d'estime, & subiects à changement. C'est pourquoy on ne les peut posseder qu'auec beaucoup de soucy & de trauail d'esprit encor que la faueur de fortune les eust tous assemblez au pouuoir d'vn seul homme: ils ne seruent que de pesanteur à leur maistre, ils les pressent tousiours, & quelquesfois les accablent. Il n'y a pas vn de ceux que tu vois habillez de pourpre, qui soit heureux, non plus que ceux à qui on fait porter vn sceptre en main, & vn manteau Royal sur vn eschafaut, en ioüant vne farce. Car apres s'estre pourmenez deuant tout le peuple superbement vestus de brodequins, aussi tost qu'ils sortent de là, on les deschausse, & reuiennent à leur premier estat. Il n'y a pas vn de ceux que les richesses & les honneurs ont esleuez aux lieux les plus hauts, qui soit grand. Pourquoy donc semble-il estre grand? tu le mesures auec son soubassemẽt. Vn nain sera tousiours petit, encor qu'il soit posé sur vne haute montagne: & au contraire vn colosse retiendra sa grandeur, encor qu'il soit enfoncé dãs vn puits. Nous sommes aueuglez de ceste erreur: c'est ainsi qu'on nous trompe, que nous ne prisons aucun par ce qui est en luy, mais nous luy adiouſtons ses ornemens. Toutesfois quand tu voudras sçauoir ce qu'vn homme vaut iustement, & cognoistre quel il est, regarde-le tout nud. Qu'il mette à part ses heritages, ses honneurs, & les autres biens mensongers de la fortune: voire qu'il se despoüille mesme de son corps, & qu'il regarde seulement quelle, & combien grande est son ame, si c'est de son propre bien, ou de celuy d'autruy. S'il void reluire les espees nues sans que ses yeux s'esbloüissent, & s'il sçait cognoistre que ce luy est tout-vn que sa vie sorte par la bouche ou par le gosier, tu le pourras appeller bien-heureux. Si lors qu'on luy aura prononcé qu'il luy faut endurer ces tourmẽs sur son corps, & les maux qui aduiennent par accident, ou par l'outrage des grands, les fers d'vne prison, ou l'exil, & telles autres frayeurs vaines

veritable que la vertu soit le seul bien: & Quelles resolutions elle nous apporte contre la mort.

L'ame parfaicte ne sẽt point d'autre bien que ce cestuy-là. Tous les autres ne sont qu'empeschemens & encheuestremens.

Moyen de sonder & cognoistre l'homme.

qui tourmentent les pensees humaines, il ne s'estonne point: s'il est asseuré, & s'il dit:

Aucune supeçon nouuelle de trauaux,
6. Æneid. *(O vierge) dedans moy ne s'esleue, ou de maux:*
Ie l'auois dans mon cœur long-temps a deuancee:
I'auois faict ce discours souuent dans ma pensee.

Difference entre les folsignorãs, & sages.

Tu me denonces auiourd'huy tout cela: mais ie l'auois tousiours denoncé à moy mesme. I'auois disposé l'hõme à toutes choses humaines. Le coup du mal qu'on a preueu, en est plus leger: mais le visage de toutes choses semble nouueau inopiné aux fols, & à ceux qui se fient à la fortune: Et pour le regard des ignorans, la plus grande partie de leur mal c'est la nouueauté. Et pour te faire entendre cela, ils souffrent patiemment les choses aspres, quand ils les ont accoustumees. C'est pourquoy le sage s'accoustume aux maux qui luy peuuent aduenir. Et ce que les autres par vne longue patience rendent leger & facile, le sage le fait apres y auoir lõguement pensé. Nous oyons quelquesfois les propos de ces ignorans qui disent: Ie ne pensois pas que cela m'attẽdist encore. Mais le sage sçait que tout l'attend, & confesse qu'il sçauoit bien tout ce qui pouuoit estre faict.

EPISTRE LXXVII.

Il descrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monstre qu'il ne la faut point craindre.

Tous lieux & toutes occurrences seruẽt d'aduis au sage pour luy faire mediter sa fin. &

SI tu es en bonne santé, cela va bien. Nous auons descouuert auiourd'huy les nauires d'Alexandrie, qu'on a accoustumé d'enuoyer deuãt pour faire sçauoir l'arriuee de la flotte qui suit apres: on les appelle les messageres. La veüe de ces vaisseaux resioüit fort la coste de la campagne de Rome. Tout le peuple de Pozzolo monte sur les digues, & recognoist aisement à la façon des voiles, pour si grande que la flotte soit, celles qui sont Alexandrines: Car à elles seules il est permis de desplier le bourset, qui est au plus haut des nauires: parce qu'il n'y a rié qui plꝰ aide le cours, que ceste partie la plus haute de la voile, par laquelle le nauire est mieux pousse. C'est pourquoy l'on abaisse l'antenne quand le vent se renforce & se rend plus violent qu'il ne faut. Il a moins de force quand il ne donne que par le bas du nauire. Mais dés lors qu'elles sont entrees dans la plage du promontoire du Capree, duquel

D'vn sommet orageux Pallas du haut regarde.

Il est commandé à toutes les autres, de se contenter de la seule voile, seruãt le bourset d'eseigne pour recognoistre celles d'Alexãdrie. Parmi la course de tout le peuple qui se hastoit d'aller sur le bord de la mer, ie sẽtis vn fort grãd plaisir de ma paresse, de ce que pensant receuoir de lettres de mes agents, ie ne me hastay point pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires, & ce qu'ils m'apportoient: Car il y a ia long-tẽps que rien ne s'y gagne ou ne s'y pẽrd pour moy. Ie deuois encor que ie ne fusse pas vieil, auoir ceste opinion. Mais maintenant ie la dois auoir auec beaucoup plus de raison; car pour si peu que i'eusse de prouision, i'en ay pour plus q̃ ie n'ay de chemin à faire: veu mesmemẽt que nous sõmes entrez en vn chemin qu'il n'est pas necessaire acheuer du tout. Il seroit biẽ imparfaict si tu t'arrestois à demy chemin, ou par

Quelque part qu'on acheue sa

deçà

de ça le lieu où tu voulois aller : Mais la vie n'eſt point imparfaicte, pourueu qu'elle ſoit honorable. En quelque endroit que tu l'acheues, ſi la fin en eſt bõne, elle eſt entiere. Il faut maintesfois acheuer auecvne grãde force de courage pour des occaſiõs qui ne ſont pas des plus grãdes : car celles auſſi qui nous retiẽnent, ne ſont pas des plus grandes. Tullius Marcellinus (que tu cognois fort bien) qui fut fort ſage en ſa ieuneſſe, & qui deuint biẽ toſt vieil, eſtans ſurpris d'vne maladie qui n'eſtoit point incurable, lõgue toutesfois & ennuyeuſe, & qui luy commandoit de ſouffrir beaucoup, entra en opinion de ſe faire mourir. Il appella pluſieurs de ſes amis. Chacun comme il eſtoit craintif, luy donnoit le conſeil qu'il euſt pris pour ſoy-meſmes : ou s'il y auoit quelque flatteur, ou quelqu'vn qui luy vouluſt complaire, il donnoit l'aduis qu'il penſoit deuoir eſtre plus agreable à celuy qui le luy demandoit. Stoicus noſtre ami, homme excellent, & (afin que ie le loüe auec les paroles qu'il doit eſtre loüé) homme courageux & hardi, l'exhorta ce me ſemble tresbien : car il cõmença ainſi : Ne te mets point en peine, Marcellinus mon ami, comme ſi tu deliberois de quelque affaire d'importance. Ce n'eſt pas grand cas que de viure : tes eſclaues viuent bien, & toutes les beſtes auſſi. Mais c'eſt vne grande choſe de mourir honneſtement, ſagement, & courageuſement. Souuienne-toy combien il y a de temps que tu ne fais qu'vne meſme choſe : la viande, le dormir, les plaiſirs. C'eſt dãs ce rond que tout le mõde ſe pourmene. Ce n'eſt point ſeulement à l'homme ſage, à l'homme courageux, & au miſerable d'auoir deſir de mourir : mais auſſi à celuy qui deſdaigne la vie. Il n'auoit point beſoin d'vn homme qui le perſuadaſt, mais pluſtoſt d'vn hõme qui luy aidaſt. Les eſclaues ne luy vouloient point obeyr. Premieremẽt Stoicus leur oſta toute crainte, & leur apprit que les eſclaues eſtoient bien en danger, quand il eſtoit incertain ſi la mort auoit eſté volontaire. Car autrement il ſeroit d'auſſi pernicieux exemple d'empeſcher le maiſtre de mourir, que de le tuer. Apres il admonneſta Marcellinus qu'il feroit choſe digne de ſoy, ſi cõme apres que les tables ſont leuees on depart des viandes à ceux qui ſeruoient, pareillement apres auoir acheué le cours de ſa vie, il departoit quelque choſe à ceux qui l'auoiẽt touſiours ſerui. Marcellinus auoit le cœur benin & liberal, voire lors meſmes qu'il le faiſoit de ſon propre bien. Par ainſi doncques il departit quelques menues & petites ſommes entre les eſclaues qui ne faiſoiẽt que pleurer, & les conſola luy-meſmes volontairement. Il n'eut pas beſoin d'vſer de fer ni d'eſpandre ſon ſang. Il demeura ſeulement trois iours ſans manger, & commanda qu'on tendiſt ſon pauillon dans ſa chambre : apres on porta ſa bagnoire, dans laquelle il demeura longuement, y faiſant ietter ſouuent de l'eau chaude. Il s'affoiblit peu à peu auec quelque plaiſir (comme il diſoit) qu'vne legere foibleſſe de cœur a accouſtumé d'apporter auec ſoy, qui n'eſt pas incogneüe à moy, à qui le cœur a defailli quelquefois. Ie me ſuis ietté ſur ce petit conte, qui ne te ſera pas deſagreable, parce que tu entendras la fin de ce tien ami, laquelle n'a eſté ni faſcheuſe ni miſerable. Car encor qu'il ſe ſoit donné la mort, toutesfois il s'en eſt allé, il eſt eſchappé fort doucement à la vie. Mais ie penſe que ce petit diſcours ne ſeroit point inutile : veu que la neceſſité requiert quelquefois qu'on vſe de tels exemples. Biẽ ſouuẽt nous deuriõs mourir, que nous ne le voulons point : & mourõs auſſi quand nous ne le voulons pas. Il n'y a homme tant ignorant qui ne ſçache bien qu'il faut quelque iour mourir : toutesfois quand il s'approche de la mort, il tourne le dos, il tremble de peur, il pleure. Ne dirois-tu pas qu'vn homme ſeroit vn grand fol

vie, elle eſt parfaicte & entiere pourueu que la fin ſoit bonne.

Souuentdes legeres occaſiõs, nous induiſent à la cercher. A l'exemple de T. Marcellinus.

Raiſons de l'eſchole Stoique pour inciter vn homme à ſe faire mourir auãt terme.

La neceſſité de mourir, en doit oſter l'appre henſion.

qui pleureroit de n'estre nay il y a mille ans? Celuy est aussi fol qui pleure de ce qu'il ne sera point en vie d'ici à mille ans. C'est chose toute pareille, Tu ne seras plus, ou, Tu n'as pas esté. Tous ces deux tẽps ne sõt point à nous. Tu es ietté sur ce poinct-là, lequel encore que tu puisses allonger, iusqués à quand le peux-tu allonger? Que pleures-tu? quels vœux fais-tu? tu pers ta peine.

6. Æneid.

N'espere point flechir les destins par prieres.

Ils sõt fermes & arrestez, ils sont cõduits par vne necessité eternelle & puissãte: tu iras là où toutes choses vont. Pourquoy trouues-tu cela nouueau? tu es nay sous ceste cõdition: cela est aduenu à tõ pere, à ta mere, à tes ayeulx à tous ceux qui ont vescu deuãt toy, & aduiendra à tous ceux qui naistrõt cy-apres. C'est vn ordre & vne suitte inuincible, qu'aucune force ne peut chãger, & qui attache & traine toutes choses apres soy. O quel grand nombre de peuple quand tu seras mort, te suiura! quel grand nombre t'accompagnera? Tu serois, ce crois ie, plus constant si plusieurs milliers d'hommes mouroient auec toy. Et toutesfois plusieurs milliers d'hommes & de bestes perdent la vie de diuerses sortes de mort, sur le poinct mesmes que tu fais difficulte de mourir: Mais ne pensois-tu pas que tu deusses arriuer au lieu où tu courois tous les iours? Il n'y a point de chemin sans issuë. Penses-tu que ie te vueille raconter maintenãt des exẽples de grands personnages? Ie n'en veux dire que de quelques ieunes garçons. La memoire ne se perdra iamais d'vn ieune Lacedemonien qui n'auoit encor poil en barbe, lequel estant pris en guerre, crioit en son langage Dorique, Ie ne seruiray point. Lesquelles paroles il confirma par effect. Dés aussi tost qu'on luy eut commandé de faire seruice en quelque chose peu honneste (car on luy commandoit de porter le bassinet des ordures) il se rompit la teste contre la muraille. Estant la liberté si pres de nous, se peut-il trouuer aucun qui vueille seruir? N'aimerois-tu pas mieux donc que ton fils mourust de ceste façon, que deuenir vieil menant vne vie lasche & & pareileuse? Qu'est-ce donc qu'il y a dequoy tu te doiues estonner, puisque les ieunes garçõs sçauẽt mourir auec tant de courage? Ie pẽse que tu ne voudrois pas suiure, mais on te menera. Fay qu'il soit en ta puissãce, ce qui est en celle d'autruy. Ne prẽdras-tu pas le courage de ce ieune garçõ, pour dire, Ie ne seruiray point? O miserable, tu es esclaue des hõmes, tu es esclaue des choses, tu es esclaue de ta vie. Car la vie, si le courage de mourir no' defaut, est vne vraye seruitude. Et qu'as-tu qui te retiẽne? tu as desia vsé les voluptez qui te retar doiẽt & te retenoiẽt icy. Il n'y en a aucune qui te soit nouuelle, aucune qui ne te soit odieuse, pour t'ẽ estre trop saoulé. Tu sçais quel est le goust du vin, quel est celuy de l'hypocras. Il ne sert de riẽ si cẽt brocs ou mille passẽt par ta vessie. Tu es vn sac. Tu as souuẽt appris quelle viãde sót l'huistre & le barbehaut: ta folle despẽse ne t'a riẽ reserue pour les annees à venir q̃ tu n'ayes desia deuoré. Et toutesfois voyla tout ce qu'il te fasche tant de quitter. Quelle autre chose y a-il encor de laquelle tu sẽtes desplaisir de te voir estre arraché? Sõt-ce tes amis & ta patrie? L'as-tu iamais tãt honoree, q̃ pour elle tu vouluisses auoir souppé plus tard? Tu estoufferois plustost la clarté du Soleil si tu pouuois. Car qu'as-tu faict iamais digne de la clarté du iour? Cõfesse ie te prie, q̃ ce n'est point l'amitié q̃ tu portes au Senat, au palais, ou à la nature des choses, qui te retarde de mourir. C'est malgré toy q̃ tu laisses la boucherie, ou tu n'as rien laissé. Tu crains la mort. Mais commẽt la mespriserois-tu au milieu de tes plaisirs? Tu ne desires qu'à viure: car tu le sçais biẽ faire, & as crainte de la mort. Mais quoy? ceste vie n'est-cẽ pas vne mort? Cesar passant par la rue

Nous courõs tous les iours à la mort. Histoire pour prouuer le paradoxe, qu'il vaut mieux se tuer que trainer vne vie sordide & seruile. car

La vie n'est qu'vne seruitude, si l'on n'a pas le courage de mourir. & Quand on a longuemẽt pratiqué les voluptez, il ne doit point estre grief de quitter le monde.

Latine,

Latine, lors qu'vn ſoldat des compagnies de ſa garde qui portoit vne longue & vieille barbe, l'euſt prié de le laiſſer mourir: Vis-tu, reſpondit-il, encores? C'eſt ce qu'il faut reſpondre à ceux à qui la mort porteroit ſoulagement: As-tu peur de mourir? & quoy vis-tu encores? Mais (dit-il) ie veux viure. Car ie m'employe à beaucoup de choſes honneſtes: c'eſt à mon grand regret que ie laiſſe les fonctions & les deuoirs de ma vie, deſquels ie m'aquitois encor fidellement & habilement. Quoy? ne ſçais-tu pas que c'eſt vn deuoir de la vie, que mourir? Tu n'oublies aucun deuoir, car le nombre des offices que tu dois accomplir n'eſtant point certain, il eſt acheué. Il n'y a aucune vie qui ſoit courte. Car ſi tu la veux comparer à la nature des choſes, celle de Neſtor ſeroit courte, & celle auſſi de Statilia, qui auoit commandé qu'on grauaſt ſur ſon tombeau qu'elle auoit veſcu quatre vingts dix-neuf ans. Vois tu comme ceſte pauure vieille ſe vantoit d'auoir longuement veſcu. Mais qui euſt peu ſupporter ſa gloire, s'il luy fuſt aduenu de viure les cēt ans entiers? Il eſt de noſtre vie comme d'vne farce: il ne ſert de rien ſi elle a duré longuement, mais ſi elle a eſté bien ioüee. Il n'importe rien en quel lieu tu mettes fin à ta vie: meurs où tu voudras, penſe ſeulement à y mettre vne bonne fin.

Comme il faut rembarrer ceux qui couurēt la crainte qu'ils ont de la mort, par le ſecours & ſeruice qu'ils pretendent faire au genre humain.

La vie de l'homme eſt touſiours aſſez longue.

& Faut regarder non la durée, mais la bonne fin d'icelle.

EPISTRE LXXVIII.

Il parle d'vne longue maladie & defluxions de rheumes qu'il auoit ſouffertes. Et les remedes que la viſite de ſes amis & le conſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guerir d'vn pareil mal qu'il auoit.

IE porte plus impatiemment de te voir trauaillé de ces continuelles deſcentes de rheumes, & de ces petites fiéures, qui accompagnent volontiers les longues defluxions, qui ſe ſont deſia formees en couſtume: d'autant que i'ay experimenté ceſte maladie, de laquelle au commencement ie ne tenois aucun conte. Mon ieune aage pouuoit encor ſupporter ceſte violence, & ſe defendre gaillardement cōtre les maladies: Mais en fin ie tombay ſous le faix, & fus reduit à ce poinct, que ie n'eſtois que goutieres. Apres ie deuins peu à peu ſi maigre & ſi extenué, qu'il me print vne ſoudaine enuie de me dōner la mort. Toutesfois la vieilleſſe de mon pere, qui me portoit vne tres-grande amitié, me retint. Car ie ne ſongeois pas tant auec quelle conſtance ie pourrois mourir, comme ie faiſois, s'il pourroit ſupporter vertueuſement le regret qu'il ſentiroit de ma mort. Pourquoy ie me cōmāday de viure encor. Car quelquefois, vouloir viure, c'eſt courageuſement fait. Ie te diray ce qui me conſola lors beaucoup, mais que ie t'aye premierement dit que les choſes où ie trouuois quelque repos, me ſeruirent de medecine. Les honneſtes plaiſirs nous tiennent lieu de remede: & tout ce qui peut reſioüir l'eſprit, profite par meſme moyen au corps. Mes eſtudes me rendirent la ſanté. Ie confeſſe deuoir à la Philoſophie que ie ſois reſſuſcité, que ie ſuis reconualu. Ie luy dois la vie, & ne luy dois rien moins que cela. I'ay eſté aidé à recouurer ma ſanté par le moyen de mes amis, de leurs exhortations, de leurs veilles, & des propos qu'ils me tenoient, deſquels i'eſtois fort conſolé. Il n'y a rien, Lucilius, qui recree & qui allege plus vn malade que l'affection des amis. Il n'y a rien qui deſrobe tant le penſement & la crainte de la mort. Ie ne penſois pas mourir quand ie les voyois furuiure à moy. Ie penſois, dis-ie, que ie viurois encor, non point

Le corps eſt ſouuent affligé de tant de maladies, qu'elles l'induiſoient a ſe donner la mort, ſi quelques reſpects & conſiderations ne l'en deterroient.

Il eſt loiſible de prolōger ſa vie par moyens honneſtes: comme

Par honneſtes plaiſirs & recreations.

Par l'eſtude.

Par le moyē des amis.

auec eux,mais par leur moyẽ. Il me ſembloit que ie ne perdois point l'eſprit, mais que ie le rendois entre leurs mains. Tout cela me donna courage de m'aider,& de ſouffrir toute ſorte de tourmens. Ce ſeroit autrement vne choſe fort miſerable,apres que tu aurois perdu l'enuie de mourir, n'auoit pas deſir de viure. Retire-toy donc à ces remedes: le medecin t'apprendra combien de temps tu dois donner à te pourmener, & combien à tes exercices. Il t'enſeignera de ne ſuiure point vn repos auquel vn ſanté pareſleuſe s'adonne: de lire tout haut, & d'exerciter ton haleine,quand le paſſage d'icelle & les poulmons ſe trouuent empeſchez: de te faire porter ſur l'eau, & ſecoüer doucement ton eſtomach:de quelles viandes tu deuras vſer: quãd il ſera temps de reprendre le vin pour entretenir tes forces,& quand tu le deuras laiſſer pour vn temps, afin qu'il n'eſueille & n'irrite la toux. Mais quant à moy, ie te veux cõmander ceci, qui te ſeruira de remede non ſeulement à ce mal, mais à toute la vie: Meſpriſe la mort:il n'y a rien de triſte ſi nous pouuõs fuyr à la crainte de la mort. En toutes ſortes de maladies ces trois choſes ſont faſcheuſes: la crainte de la mort,la douleur du corps,& l'intermiſſion des plaiſirs. I'ay aſſez parlé de la mort,& n'en diray rien plus que ceci:que ceſte crainte ne procede point des maladies: elle procede de nature. Les maladies ont retardé la mort à pluſieurs, à qui ç'a eſté vn grand bien de s'eſtre veus ſur le point de mourir. Tu mourras,non point parce que tu es malade,mais parce que tu vis. La mort t'attend encores apres que tu ſeras guari, apres que tu ſeras reconualu. Tu n'eſchapperas point à la mort,tu eſchapperas à la ſanté. Retournons maintenant à l'incommodité propre à la maladie. Elle eſt accompagnee de grands& cruels tourmens, mais les intermiſſions les rendent tolerables: car quand la douleur eſt en ſa plus grande force,elle prend pluſtoſt fin. Aucun ne peut ſentir vne exceſſiue douleur pour long-temps. Car la nature (qui nous aime autant qu'il eſt poſſible)y a ſi ſagemẽt pourueu,qu'elle a fait les douleurs ou tolerables ou fort courtes. Les plus grandes douleurs ſe ſentent aux parties du corps les plus maigres. Les nerfs,les ioinctures,& tous autres endroits minces & greſles,ſont cruellement tourmentez,quand les humeurs corrõpues ſe ſont encloſes en ces lieux eſtroits. Mais auſſi ces parties s'engourdiſſent biẽ-toſt, & par vne douleur trop forte perdent le ſentiment de la douleur: ou parce que les eſprits empeſchez de pouuoir faire leur cours naturel, & changez en pis, perdent la force qui les rẽd vigoureux,& qui nous piquent:ou parce qu'vne humeur corrompue n'ayant plus de puiſſance de s'eſcouler, s'eſtouffe elle-meſmes,& oſte le ſentimẽt aux lieux qui en sõt trop rẽplis. C'eſt ainſi que la goutte des pieds & des mains,& les douleurs qu'õ ſent aux ioinctures & aux nerfs, s'appaiſent quand elles ont engourdi les parties qu'elles gehennoient. C'eſt la premiere aigreur & pointe de ces douleurs qui tourmente: mais ceſte violence s'eſteind auec le temps, & la fin de la douleur, c'eſt d'eſtre du tout endormi. La douleur des dents,des yeux & des oreilles,eſt la plus aigue qui ſoit, parce qu'elle naiſt dans les plus eſtroites & petites parties du corps: Et certainement non pas moins que celle de la teſte:mais d'autãt qu'elle eſt plus violente,d'autant pluſtoſt auſſi change-elle en fureur ou en ſtupidité. Il n'y a dõc aucun autre ſoulagement à ceſte douleur extreme,ſi ce n'eſt qu'il faut par neceſſité que tu ne la sẽtes plus,apres que tu l'auras par trop ſentie. Mais ce qui faſche plus les hõmes ignorãs durant la douleur qu'ils ſentẽt au corps,procede de ce qu'ils n'ont pas accouſtumé de ſe cõtenter des biẽs de l'ame,& qu'ils ont trop d'amitié auec le corps. C'eſt pourquoy l'hõme ſage & vertueux retire ſon

Par des exercices & prou menoirs reglez.

Par bon regime: mais

Vn conſtant meſpris de la mort, eſt le ſouuerain remede & pour la vie & contre la mort.

Trois incõmoditez és maladies.

Source de la crainte de la mort.

Nature par ſa benigne prouidence a fait les douleurs tolerables ou courtes.

Pourquoy les ignorans & vicieux ſe plaignent beaucoup en leurs douleurs.

Et le ſage, non.

ſon ame hors du corps,& conuerſe le plus ſouuent qu'il peut auec ceſte diuine & meilleure partie:& ſeulement entant qu'il luy eſt beſoin, auec l'autre, qui eſt fragile,& qui ne fait iamais que ſe plaindre. Mais c'eſt vne choſe faſcheuſe (diras-tu) de ſe voir priué des plaiſirs accouſtumez, de s'abſtenir des viãdes,de ſouffrir la ſoif & la faim.Ie confeſſe que ſur la premiere abſtinẽce cela eſt faſcheux:mais peu à peu ceſte cupidité ſe refroidit, quand les choſes que nous deſirons ſe reglent,& ſe retrãchent d'elles meſmes.Il aduient de là, que l'eſtomach prend plus de patience,& que ceux qui mangeoient la viande auec plus grãd appetit,l'õt en haine. Les cupiditez & appetits meurẽt d'eux-meſmes. Il n'y a point de regret à te paſſer d'vne choſe, de laquelle tu as perdu le deſir.En outre,il n'y a douleur qui n'ait quelque intermiſſiõ,ou quelque remiſſion:D'auantage, on ſe peut garder des maux à venir, & s'oppoſer par remedes à ceux qui nous menacent. Car il n'y a point de maladie qui n'ait quelque ſigne auant coureur,meſmement celuy qui retourne par couſtume. Tu porteras patiemment vne maladie,ſi tu meſpriſes l'extremité dont elle te menace.Ne ren point toy-meſmes les maux plus griefs qu'ils ne sõt: & ne te charge point de plaintes. La douleur ſera plus legere & ſupportable ſi l'opinion n'y adiouſte riẽ. Au cõtraire,ſi tu cõmẽces à t'exhorter,& dire,Courage, ce n'eſt rien ou bien peu:endurons,il paſſera biẽ toſt:tu le rendras plus leger quãd tu pẽſeras qu'il le ſoit Toutes choſes dependent de l'opinion:Non pas l'ambition ſeulement, mais la folle deſpenſe & l'auarice ſe meſure par elle. Noſtre douleur n'eſt qu'opiniõ. Vn homme n'eſt non plus miſerable,qu'il le pẽſe eſtre.Ie croy qu'il ſeroit bõ d'oublier les plaintes des douleurs paſſees,& ces paroles:Iamais hõme ne fut ſi mal:quels tourmẽs, quels maux ay-ie enduré? pas vn ne penſoit que i'en deuſſe releuer.Cõbien de fois eſt-ce que mes amis m'ont tenu pour mort?cõbien de fois ay-ie eſté abandõné des medecins? Ceux qu'on eſtire ſur vn banc à la gehenne n'endurent point tant de mal.Encor que cela ſoit vray,toutesfois il eſt deſia paſſé.Quel plaiſir ſens-tu à te reſſouuenir des douleurs paſſees, & te rendre derechef miſerable pour l'auoir eſté cy-deuant? Ioint meſmement qu'il n'y a pas vn qui nè vueille faire ſon mal plus grand,& qui ne mente à ſoy-meſme? D'auantage,ceſt choſe fort agreable de raconter le mal qui eſt paſſé.C'eſt auſſi choſe naturelle ſe reſioüir de la fin de ſa douleur. Il faut donc chaſſer hors de nous,deux choſes:l'vne eſt la crainte du mal futur,& l'autre la ſouuenance de celuy qui eſt paſſé:ceſtuy-ci ne me touche deſia plus:& l'autre ne me touche pas encor. Mais quand il ſe trouuera en ces difficultez, il pourra dire,

Vn iour ie me plairay à m'en reſſouuenir. 1.Æneid.

Qu'il combatte donc de toutes les forces de ſon ame,il demeurera vaincu s'il ſe rend, il vaincra s'il s'euertuë contre la douleur. Il y en a pluſieurs en ce temps qui font cela:ils appellent ſur eux la ruine à laquelle ils deuoient reſiſter. Si tu veux te retirer de deſſous de ce qui te preſſe,qui te pẽd ſur la teſte, & qui te menace,il te ſuiura & cherra deſſus toy auec pl⁹ de peſãteur:mais ſi tu luy fais teſte, ſi tu veux tenir ferme,tu le repouſſeras.Combien de coups & de playes reçoiuent les lutteurs ſur le viſage, & ſur tout le corps?toutesfois ils ſouffrent tous ces tourmens pour l'ambition de la gloire:& endurent cela non ſeulemẽt parce qu'ils cõbattẽt,mais afin qu'ils ſçachẽt biẽ cõbattre. L'exercitation meſmes & l'apprẽtiſſage eſt vn vray tourment.Taſchons dõcques auſſi à ſurmonter tous les trauaux:le prix & le loyer deſquels n'eſt point vne ſimple courõne,vne palme,ou vn trõpette qui commande à faire ſilence

Moyen de les alleger.

L'opinion les rẽd plus griefues que elles ne ſont.

Vn autre remede cõtre les douleurs, ceſt d'oublier les paſſees, & toutes paroles plaintiues.

Chaſſer hors de nous la crainte du mal à venir. &

Combattre courageuſement la douleur.

A guiſe des lutteurs.

Surmonter tous trauaux.

Dõt le prix ou salaire est grand & digne.

pour oüir publier la loüange de nostre nom: mais la vertu & la constance de l'ame,& vne tranquillité d'esprit que nous acquerons pour iamais,si en quelque combat nous auons peu surmõter la fortune.Ie sens vne cruelle douleur. Mais comment ne le sentirois-tu,si tu ne la supportes sinon comme les femmes font ? Tout ainsi que l'ennemy charge plus viuement ceux qui fuyent: pareillement tous les malheurs que la fortune nous enuoye, chargent plus fort celuy qui perd courage & tourne le dos.Mais ceste douleur est trop violente.Et quoy?Ne sommes-nous constans que pour souffrir les choses legeres? Qu'aimes-tu mieux,ou que la maladie soit longue, ou qu'elle soit violẽte & courte?Si elle est lõgue,elle a des intermissions & des entredeux:elle donne loisir de se refaire,elle donne temps.Il faut en fin qu'elle quitte,& qu'elle s'en aille.Vne maladie courte & violente fera l'vn ou l'autre,elle sera bien tost esteinte,ou elle t'esteindra.Et quelle difference fait-on,qu'elle ne soit,ou que ie ne sois point?veu qu'en l'vn & en l'autre la douleur prẽd sa fin.Il peut aussi de beaucoup seruir de diuertir tes pensees à quelque autre chose,& de ne songer point à la douleur.Mets deuant tes yeux ce que tu as autrefois honorablement & vertueusement faict: discours en toy-mesmes les plus belles parties.Iette ta souuenance sur ce que tu as grandement admiré: & que lors les plus constans,& ceux qui ont vaincu la douleur,se presentent à ta pensee. Comme celuy qui tendoit sa iambe pour se faire couper les varices,perseuera de lire dans vn liure. Celuy pareillement qui ne perdit iamais le rire pendant que les bourreaux s'esmerueillans de cela, essayoient sur luy toutes sortes d'instrumens de cruauté.Ne vaincra-l'on point par raison la douleur,qui a esté vaincue par rire ? Dis maintenant tout ce que tu voudras, & des descentes des rheumes,& de la violence d'vne toux continuelle, qui fait rendre vne partie des boyaux,& d'vne fiéure qui cuit les entrailles,& de la soif,& des ioinctures des pieds & des mains que la douleur fait destordre & sortir hors de leur place.La flamme,la gehẽne,les larmes ardantes, & ce qu'õ met apres sur les playes enflees pour renouueller la douleur,& la faire entrer plus profondemẽt,est encor plus cruel.Et toutesfois il s'est veu qui a souffert tout cela sãs se plaindre.C'est peu q̃ cela.Et qui n'a pas seulemẽt prié qu'on cessast. C'est peu.Et qui n'a iamais voulu respondre.C'est peu. Qui s'en est mis à rire, & de tout son cœur. Apres tout cela veux-tu te moquer de la douleur? Mais la maladie,diras-tu,ne permet que ie puisse rien faire.Elle m'empesche en toutes mes fonctions.La maladie trauaille bien le corps, mais non point l'ame.C'est pourquoy elle arreste bien les pieds d'vn coureur, & attache les mains d'vn cordonnier,& d'vn menusier. Mais si tu as bien appris à te seruir de ton ame,tu admõnesteras,tu enseigneras, tu escouteras, tu apprendras,tu demanderas,tu te resouuiendras.Et quoy?ne penses-tu rien faire si tu es temperant en ta maladie?tu monstreras que la maladie se peut vaincre, au moins qu'elle se peut supporter. Croy-moy, la vertu trouue encor lieu dans le lict mesmes.Les armes & la suitte d'vn cãp ne portẽt pas tous seuls tesmoignage d'vn cœur hardi,& q̃ la crainte ne peut dompter. Vn hõme se peut monstrer courageux & vaillant en robbe.Tu as assez à quoy t'éployer,cõbats vaillãmẽt contre la maladie:si elle ne te contraint à rien faire,si elle ne gagne rien dessus toy, tu seruiras d'vn exemple signalé. O que la matiere de nostre gloire estoit grande,si l'on nous fust venu regarder quãd nous estions malades.Mais iette tes yeux sur toy-mesmes : donne-toy loüange toy-mesme. D'auantage il y a deux sortes de voluptez. La maladie empesche les corporelles,mais elle

Autre remede contre la douleur,n'y songer point. &

Nous rememorer les beaux exẽples de cõstance.

Cõtre ceux qui excusẽt leur oisiueté par leur maladie.

elle ne les oſte point du tout, ains pluſtoſt, ſi tu en veux iuger à la verité, elle les incite. Il y a plus de plaiſir à boire quand on a ſoif: & la viande eſt plus agreable à celuy qui a faim. Tout ce qu'on trouue apres vne longue abſtinence, on le mange auec plus d'appetit. Mais quant aux autres voluptez de l'ame, qui ſont & plus grandes & plus aſſeurees, il n'y a medecin aucun qui les defende aux malades: & quiconque les ſuit, & les ſçait bien cognoiſtre, il meſpriſe tous les allechemens & flatteries des autres ſens. O qu'vn malade eſt malheureux! Et pourquoy? parce qu'il n'oſe pas tremper ſon vin auec de la neige: parce qu'il ne renouuelle point la froideur qu'il boit meſlee dans vne grande coupe par les morceaux de glace qu'on rompt dedans: parce qu'on ne luy ouure point ſur le bord de ſa table les huiſtres peſchees dans le lac Lucrin: parce qu'il n'oit point à l'entour de ſa ſale, le bruit des cuiſiniers qui portent les foyers meſmes auec les viandes. Car la prodigalité & la folle deſpenſe a deſia trouué ceſte inuention, afin qu'aucune viande ne ſe refroidiſſe, & que le Ciel de la bouche deſia endurci, ne trouue rien qui ne ſoit bien chaud, la cuiſine ſuit le ſoupper. O qu'vn malade eſt malheureux! Il ne mangera que ce qu'il pourra digerer: on ne mettra point deuant luy vn ſanglier tout entier, qu'on renuoye comme viande groſſiere: on ne luy ſeruira point les poulpes des volailles (car on deſdaigne maintenant de les voir entieres) aſſemblees dans vn baſſin à part. Quel mal t'aduient-il de cela? Tu ſouperas comme vn malade: Mais ce ſera pour ſoupper vn iour en ſanté. Certainemẽt nous endurerons facilement tout cela, & les boüillons, & l'eau chaude, & toutes ces autres choſes qui ſemblent eſtre inſupportables à ces perſonnes delicates, perdus en leurs folles deſpenſes, & qui ont l'ame plus malade que le corps. Oublions ſeulement l'horreur & la crainte de la mort. Or nous l'oublierons ſi nous pouuons cognoiſtre quelles ſont les fins du mal & du bien. Et par ce moyen finalement nous ne ſentirons aucun ennui de noſtre vie, ni aucune crainte de la mort. Car on ne peut iamais eſtre las & faſché de la vie, quand elle s'occupe apres tant de choſes ſi diuerſes, ſi hautes & ſi diuines. Il n'y a que le repos oiſif & pareſſeux qui la nous face hayr. La verité ne faſchera iamais celuy qui ſe pourmene par les ſecrets de la Nature. Il n'y a que la fauſſeté qui nous ſaoule. Au contraire ſi la mort vient, ſi elle nous appelle encor que ce ſoit auant le temps, encor qu'elle nous retranche la moitié de la vie, il y a long tẽps que le fruict en a eſté auparauãt cueilli. Il a deſia cogneu la plus grande partie de la nature: il ſçait auſſi que les choſes honneſtes n'agrandiſſent point pour auoir duré plus long temps. Ceux-là doiuent par neceſſité trouuer toute la vie courte, qui la meſurent à l'aune de leurs voluptez vaines, & qui par ce moyen ne prennent iamais fin. Recree-toy auec tels & ſemblables penſemens: & iettant cependant les yeux ſur nos Epiſtres, quelque temps viendra, qui nous reioindra, & nous raſſemblera pour ſi petit qu'il ſoit, la ſcience d'en pouuoir bien vſer le rendra aſſez long. Car, comme dit Poſidonius, vn iour entre les hommes ſçauans dure plus que l'aage le plus long d'vn homme ignorant. Cependant retien ceci fermement, il ne ſe faut point laiſſer vaincre aux aduerſitez, ni ſe fier aux proſperitez. Il faut auoir deuant les yeux le pouuoir ample de la fortune, comme ſi elle deuoit faire tout ce qu'elle pourroit. Ce qu'on a dés long temps preueu, aduient auec moins de faſcherie.

Contre les voluptueux qui s'affligẽt en leurs maladies, de ne pouuoir librement iouyr de leurs plaiſirs.

Pour bien cõtreluiter les frayeurs de la mort, il faut cognoiſtre les fins du mal & du bien.

Le repos oiſif rend la vie odieuſe.

Le vertueux ne meurt iamais trop toſt.

EPISTRE

EPISTRE LXXIX.

Il prie Lucilius de luy escrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mont Ætna. Quelle sera nostre ame quand elle sera montee au Ciel: & qu'elle peut estre ici bas, si elle se descharge des vices.

Merueilles des gouffres Scylla & Charybde, & du Mont gibel.

I'Atten mes lettres, par lesquelles tu me dois faire sçauoir que c'est que le voyage que tu as fait par toute la Sicile, t'aura mõstre de nouueau, & ce que tu auras appris de plus certain de Charybde. Car ie sçay que Scylla est vn escueil, qui n'est point espouuentable à ceux qui nauigent par là. Mais i'ay grãd desir d'entendre, si tout ce que les fables racontent de Charybde est vray, & si d'auanture tu l'as remarqué. Car c'est chose digne d'estre remarquee. Ren nous certains si c'est d'vn seul vent, qu'elle engendre tant de gouffres: ou si c'est de tous costez, que la tempeste la face esmouuoir: & s'il est vray aussi, que tout ce qui est englouti dans ceste mer par les tourbillons, est emporté cacher sous les flots par plusieurs milles, & rendu puis apres sur le bord du gouffre de Taormino. Si tu m'as vne fois escrit entierement tout cela, i'oseray biẽ te prier de me faire ceste honneur de monter sur le mont Ætna, lequel quelques-vns ont opinion se consumer, & se fondre peu à peu: parce qu'on souloit anciennement le monstrer de plus loin à ceux qui alloyent sur mer. Cela peut aduenir, non pas que la hauteur de ceste montagne s'abaisse, mais parce que le feu s'est esuanouy, & qu'il en sort maintenant auec vne moindre abondance & violence, & par la mesme raison que la fumee du iour est plus petite. Mais ni l'vn ni l'autre n'est incroyable, ni que la montagne, que le feu deuore continuellement, ne se diminue, ni que le feu demeure touſiours aussi grand. Car il n'est point de luy mesme, mais engẽdré en quelque gouffre sous terrain, il s'esmeut, & s'allume, & se nourrit d'autre matiere, n'ayant que le seul passage & la sortie par ceste montagne, & non point son aliment. Il y a en Lycie vn quartier de pays fort cogneu de tous, les habitans des enuirons l'appellent Ephestion, où la terre est percee en plusieurs lieux. Ceste endroict est enuironné d'vn feu qui ne fait aucun mal à ce qui naist dessus. Ceste region est fort belle & verdoyante en herbages, que les flammes ne bruslent iamais, ne faisant seulement que reluire d'vne clarté foible, & sans force. Mais reseruons cela pour nous en enquerir plus auant, lors que tu m'auras escrit cõbien sont esloignez de la bouche & de l'ouuerture de ceste montagne, les neiges que l'Esté mesme ne peut fondre, tant elles sont asseurees cõtre ce feu, qui leur est voisin. Il ne faut point que tu dies, que ie sois cause de te faire prẽdre ceste peine: car tu le ferois pour cõtenter ta fantasie, encor que pas vn ne t'en priast, iusqu'à tant que tu descriues le mont Ætna par tes vers, & que tu touches ce lieu tant celebré par tous les Poëtes. Car encor que Virgile l'eust amplemẽt descrit, cela n'empescha pas qu'Ouide ne le traictast: & ce que ces deux-là en auoyent escrit, ne destourna pas Seuerus Cornelius. D'auãtage ce lieu s'est mõstré heureux à tous. Et ceux qui en ont traicté les premiers ne me sẽblent point auoir desrobé ce qui s'en pouuoit dire: ils en ont plustost ouuert le chemin. Mais il y a grãd' differẽce de t'approcher d'vne matiere ia du tout despẽdue, ou d'vne qui soit biẽ apprestee. Ceste-ci croist tous les iours, & ce qui est ci deuant inuenté, ne peut nuire à ceux qui doiuent inuenter apres. En outre, la cõdition du dernier venu, est meilleure. Il trouue les paroles toutes pre-

C'est aujourd'huy le Mont-gibel.

Merueilleuse montagne en Lycie.

Iugement de Seneque touchant la suffisance de Lucilius.

tes prestes,lesquelles accoustrees d'vne autre façõ,auront vn visage tout nouueau,il n'y iettera pas ses mains comme sur vne chose estrãgere: car elles sont publiques.Les Iurisconsultes nient qu'vne chose publique se puisse prescrire-ou ie ne te cognois point,ou le mont Ætna te fait venir la saliue à la bouche: Tu as desir d'escrire quelque grand subiet pareil à ceux des anciens. Car ta modestie ne permet point que tu esperes d'auantage : laquelle est si grande en toy,que ie croy que tu arresterois les forces de ton esprit,s'il y auoit danger qu'il deust vaincre,tant tu portes de reuerence aux premiers.Entre autres choses la sagesse a cela de bon:Aucun ne peut estre vaincu d'autruy,si ce n'est pendant qu'on monte Mais apres que tu y seras paruenu,tout est esgal & pareil. Elle ne peut iamais plus croistre , elle demeure en l'estat. Le soleil peut-il rien adiouster à sa grandeur ? & la Lune deuient-elle plus grande, qu'elle n'a accoustumé d'estre? Les mers ne croissent point:Le Ciel retient sa mesme forme & sa mesme mesure:Les choses qui sont paruenues à leur iuste grandeur, ne se peuuent hausser d'auantage.Tous ceux qui serõt sages,ils seront esgaux & pareils:mais chacun d'eux sera doüé de sa propre vertu : l'vn sera plus doux en son langage , l'autre parlera plus facilement : l'vn sera plus prompt,& l'autre plus eloquent.Cela dont nous parlons,qui rend les personnes bien-heureuses,est esgal à tous. Ie ne sçay pas si ton mont Ætna se peut abysmer & ruiner dedans soy : si la force continuelle des feux peut consumer peu à peu le faiste de ceste montagne,qui se voyoit de si loing sur la mer:Mais ni la flamme ni la ruine ne fera iamais tresbucher en bas la vertu. Ceste maiesté seule ne se peut abaisser,ne peut s'auancer plus auant, ni reculer aussi:sa grandeur est arrestee, comme celle des choses celestes. Mettõs peine de nous presenter à elle : nous auons fait desia beaucoup de besongne : & toutesfois non pas beaucoup si ie veux dire la verité. Car ce n'est pas bonté , d'estre meilleur que les plus meschans. *Qui se voudroit glorifier d'auoir des yeux,* qui peuuẽt regarder le iour,quand le soleil leur luit à trauers des broüillards? encore qu'il se contente cependant de n'estre point du tout en tenebres:toutesfois il ne ioüit point encor du bié de la clarté.Nostre ame aura dequoy s'esiouyr en elle mesme,apres qu'estãt sortie hors des tenebres où elle est maintenãt plongee,elle aura veu les choses claires,nõ point à demie veüe:mais apres qu'elle aura veu la clarté du iour tout entier, & qu'estant retournee dãs son ciel,elle aura *repris la place qu'elle eust par la condition de sa naissance.* Sa premiere origine la rappelle là haut.Elle y sera auant qu'elle soit deliuree de ceste prison,dés aussi tost qu'elle aura deschargé ses vices , & que deuenue pure & legere,elle sera esleuee à la contemplation des choses diuines. C'est ce qu'il nous faut faire,Lucilius mon cher ami : c'est là où nous deuons aller de toute nostre ardeur,encor que peu de personnes le sçachent,& que pas vn ne le voye.La gloire est l'ombre de la vertu : elle suiura les hommes en despit d'eux.Mais tout ainsi que l'ombre va *quelquefois deuant,& quelquefois elle* suit, & vient par derriere:pareillemẽt la gloire est quelquefois deuant nous, & permet que nous la voyons : quelquefois elle vient apres; & se rend plus grande, d'autant qu'elle vient plus tard , quand l'enuie s'est du tout retiree. Combien de temps vesquit Democritus,qu'on l'estimoit furieux? A grand' peine Socrates a peu auoir reputation. Combien de temps fut Rome à cognoistre Caton?elle le chassa,& ne le cogneut,que lors qu'elle le perdit.L'innocence & la vertu de Rutilius *seroit cachee, si on ne luy eust fait iniustice:* mais quand il fut offensé,c'est lors qu'il reluisit plus : rendit-il pas graces à

Lequel il tasche àperswader à descrire en uers les singularitez du Montgibel.

puis Prend occasiõ d'entrer en vn autre discours

que ce qui rend les hommes heureux,est esgal en tous.

Les plus fermes choses du monde periront, mais la vertu ne tresbuchera iamais.

Estat de l'ame deliuree du corps.

Les hõmes vertueux remportent tost ou tard la gloire de leurs merites,& l'enuie ne peut preualoir à l'encontre.

Exẽples en Democrite.

En Socrates

En Caton.

En Rutilius

sa fortune,& ne fut-il pas bien aise de son bannissemẽt? Ie parle de ceux que la fortune a rendus illustres, en les voulant accabler. Combien en void on desquels le trauail & les œuures ne sont venus en cognoissance qu'apres eux? Combien en void-on que la gloire n'a pas fauorisez durant la vie, ains la va arracher du tombeau? Tu vois combien Epicure est admiré non seulement des plus doctes,mais encor du vulgaire ignorant.Il fut incogneu dans la ville d'Athenes,où il vesquit tousiours caché. C'est pourquoy ayant long temps suruescu à son Metrodorus,apres auoir dans vne sienne Epistre parlé auec vne souuenance agreable de l'amitié qui restoit encor entre eux deux, il dit à la fin qu'entre tant de biens que Metrodorus & lui auoient eus en leurvie, il ne leur estoit aduenu aucun dommage de ce que la Grece tant renõmee ne les auoit point seulement cogneus:voire qui plus est que elle n'auoit iamais ouy parler d'eux. Mais cela a-il peu empescher qu'apres sa mort on ne l'ait trouué? L'opiniõ qu'on a eu de luy,n'a elle pas surpassé tous les autres? Metrodorus aussi en quelqu'autre sienne Epistre cõfesse que luy & Epicure n'auoyent pas eu grande reputation : Mais qu'apres sa mort & celle d'Epicure ils deuoient auoir vn grãd renom,qui leur estoit ià tout appresté,& à tous ceux aussi qui voudroient suiure le chemin qu'ils auoient tenu. Aucune vertu ne demeure iamais cachee:voire ce n'est point son dommage de l'auoir esté. Il viendra vn iour qui la mettra en lumiere, apres que la malice de son siecle l'aura quelque temps tenue couuerte & serree.Celuy est nay au profit de peu de personnes,qui ne pense qu'au peuple de son aage. Plusieurs milliasses d'annees & de peuples viendront apres nous : c'est à ceux-là qu'il te faut regarder. Encor que l'enuie ait fermé la bouche à tous ceux qui viuoyent auec toy,il en naistra d'autres, qui feront iugement sans haine, & sans faueur:& si la vertu doit receuoir quelque recompense par la gloire, elle ne la perdra pas. Nous ne sentirons point les propos que la posterité tiendra de nous:si est-ce qu'elle nous honorera, & parlera souuent de nous,encor que nous ne le sentirons pas. Il n'y a aucun que la vertu n'ait recogneu, & durant sa vie,& apres sa mort,pourueu qu'il l'ait suiuie saincteement & d'vne bonne foy:pourueu qu'il ne se soit feint,& deguisé:& s'il a tousiours esté sẽblable à soy fust-ce qu'on l'aduertist auparauant,ou qu'on le prist au despourueu, & sans y penser.La simulation ne profite de rien:vn visage feint & fardé legerement par dehors,ne deçoit que bien peu de personnes. La verité de quelque costé qu'on la tourne,est tousiours vne. Ce qui trompe n'a point de fermeté. Le mensonge est fort mince:tu y verras à trauers,si tu le regardes de biẽ pres.

En Epicure.

En Metrodore.

La vertu ne se peut cacher que pour vn temps,pour se manifester en suite à iamais.

Elle ne frustre iamais personne de sa louange.

EPISTRE LXXX.

Il reprend ceux qui s'addonnent si fort aux exercices du corps qu'ils oublient ceux de l'esprit. Que l'homme de soy-mesme peut rendre son ame meilleure, & acquerir sa liberté.

Inuectiue cõtre ceux qui s'appliquent tellement aux exercices du corps,&

IE suis auiourd'huy tout à moy,non pas tant parce que ie me sois moy-mesme procuré ce bien,que parce que le lieu du balon a tiré tous ces faschеux qui me venoient importuner.Pas-vn n'entre dans ma maison:pas-vn ne vient destourner ma pensee,laquelle sous ceste asseurance chemine plus hardimẽt. On n'a guere souuent heurté comme de coustumẽ à mon huis : il ne faudra

point

point tenir le portier tousiours leué. Il me sera permis d'aller seul, comme il est plus necessaire à celuy qui va de soy-mesmes, & qui suit le chemin qu'il s'est tracé. Et quoy? ie ne suy donc pas les anciens? si fay: mais ie pren bien ceste authorité d'inuenter quelque chose, & de la changer, ou d'en laisser. Ie ne m'asseruis point à ce qu'ils disent: mais i'y consens. I'ay dit toutesfois vne grãde parole, encor que i'eusse promis de me taire, & de le tenir secret, si on ne me l'eust demandé. Mais voici vne grande crierie qui sort du Theatre, où on s'exerce à la course, lequel toutesfois ne me peut arracher hors de moy, mais plustost me transporte à penser aux cõbats qui s'y font. Ie pense en moy-mesme, combien d'hõmes exercent le corps, & cõbien il y en a peu qui exercent l'esprit: cõbien est grand le nombre des personnes, qui courent à vn spectacle vain, & de peu de profit: & la grande solitude qui est aupres des bons arts: & combien ont l'ame foible ceux desquels nous admirons la force des bras & des espaules. Mais sur tout, ie pense en moy-mesme, si quelqu'vn peut auec l'exercice endurcir tellemẽt le cõrps à ceste patience que d'endurer les coups de poings, & de pieds, que plusieurs luy donnent: & tout trempé de son sang, souffrir vn Soleil tres-ardant sur vne tres-chaude poussiere, tout le long d'vn iour: pourquoy ne pourroit il aussi plus facilement renforcer son ame, pour soustenir les coups de la fortune d'vn cœur inuincible, afin que quand il sera porté par terre & foulé aux pieds, il se puisse encor releuer? Car quãt au corps il a besoin de beaucoup de choses, pour deuenir fort: Mais l'ame croist d'elle mesme, elle se nourrit & s'exerce elle mesme. Le corps a besoin de manger beaucoup, de boire beaucoup, d'estre oinct de force huile, & d'vn long exercice: Mais la vertu viendra sans aucun appareil, & sans aucune despense. Tout ce qui te peut rendre bon, est auec toy: de quoy as-tu besoin pour estre homme de bien? de la volonté seule. Et que pourrois-tu vouloir mieux, que de t'arracher de ceste seruitude, qui tyrannise tout le monde, & de laquelle les esclaues mesmes, de la plus miserable condition, & nais entre ces ordures-là, essayent de se despoüiller? Ils racheptent leur liberté auec l'argent qu'ils ont peu espargner en ne mangeant point la moitié de leur saoul. Ne tascheras-tu pas, à quel prix que ce soit, de paruenir à ceste liberté: toy qui penses estre nay libre? Pourquoy iettes-tu les yeux sur tes coffres? elle ne se peut achepter par argent. Ce seroit en vain qu'on mettroit dans vn cõtract le nom d'vne liberté laquelle ni ceux qui l'acheptent, ni ceux qui la vendent, ne peuuent auoir. Il faut que toy-mesme te donnes ce bien-là, il faut que tu le demandes à toy mesme. Deliure toy auant toute œuure de la crainte de la mort, car c'est elle la premiere qui nous a mis sous le ioug: & apres de la crainte de pauureté. Si tu veux sçauoir combien il y a peu de mal en elle: fay comparaison du visage des pauures, & de celuy des riches. Le pauure rit plus souuent & plus asseurement que le riche. Les soucis ne peuuent point estre en repos. Et s'il suruient quelque fascherie au pauure, elle passe viste ment, comme vne legere nuee. Mais la ioye de ceux qu'on appelle riches, est feinte: ou c'est vne tristesse fascheuse, & pleine d'apostume, & d'autant plus pesante, qu'ils n'osent descouurir ouuertement leurs miseres. Mais parmi les ennemis qui leur rongent le cœur, il leur est force de feindre d'estre contens. Il faut que ie me serue fort souuent de cest exemple: La farce de la vie humaine, qui nous assigne tel personnage qu'il luy plaist pour le mal iouer, ne peut estre plus viuement exprimee. Celuy qui superbe se pourmene sur vn eschaffaut, & poussant sa pensee auant dit ainsi:

se repaissẽt les yeux à des spectacles friuoles, qu'ils en negligẽt leur principale partie, & renfonçans leurs corps laissent affoiblir leur ame à faute d'instructiõ veu que

La force du corps ne contrequare pas les assauts de fortune, mais bien la vertu de l'esprit.

& que Pour estre homme de bien, il ne faut que la seule volonté.

Or La meilleure volonté, c'est de s'affranchir.

&

Le premier poinct de liberté, c'est le mespris de la mort: puis celuy Des richesses & biens de ce monde.

Embleme des riches malcontẽs, comparez à des Comedies.

Ie commande à la Grece, & depuis l'Ellespont
Les royaumes puissans, & les terres qui sont
Iusqu'à la mer qui bat les riues d'Ionie,
Pelops me les laissa:

c'est vn esclaue: il gagne cinq boisseaux de bled, & douze sols & demi. Et cest autre qui fait tant l'orgueilleux & le braue, & qui tout bouffi d'vne confiance de ses forces tient ce langage :

Si tu ne vis en paix, Menelas inhumain,
Ie te feray mourir bien tost de ceste main:

Il ne gagne que sa pitance ordinaire, & dort dans vne pauure chambre loüee. Tu en peux dire autant de tous ces mignons delicats, qui sont pendus en l'air dans vne lictiere portee plus haut que la teste des hommes, & dessus la trope du peuple. La felicité de ces gens-là est masquee. Tu te moqueras d'eux si tu les despoüilles. Quand tu veux acheter vn cheual, tu luy fais oster la selle: tu fais despoüiller le vestement à vn esclaue qu'on vend, afin qu'aucune imperfection ne soit cachee. Voudrois-tu mettre à prix vn homme enueloppé? Les reuendeurs couurent par quelque artifice ce qui pourroit desplaire. C'est pourquoy vn bel accoustrement est suspect à celuy qui veut achepter vn esclaue. Si tu voyois vn bras ou vn genouil bandé, tu commanderois qu'on te le monstrast nud, & tout le corps descouuert. Vois-tu ce Roy de la Scythie & de la Sarmatie paré de ce riche accoustrement de teste? Si tu le veux priser ce qu'il vaut, & cognoistre entierement quel il est, oste luy son manteau royal. O le grãd mal qui se cache là dessous! Mais pourquoy parle-ie des autres? si tu te veux estimer, & priser au vray, mets à part ton argent, ta maison, & ta dignité: & considere bien quel tu es au dedans. Car tu crois maintenant quel tu es, parce que les autres t'en disent.

Notable admertissemẽt

EPISTRE LXXXI.

Ceste Epistre contient vn abregé presque de tout le traicté des Bien-faicts, & monstre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des bien-faicts: & comme il faut estre recognoissant.

L'Ingratitude ne nous doit empescher de biẽ faire à autruy.

TV te plainds d'estre tombé entre les mains d'vn ingrat: si c'est maintenant la premiere fois, rens graces à la fortune, ou à telle diligence: combien que la diligence ne puisse de rien seruir en ceste endroict, que te rendre plus mauuais & plus difficile. Car si tu veux fuyr à ceste inconuenient, tu ne feras iamais plaisir : & pensant garder qu'ils ne se perdent entre les mains d'autruy, ils se perdront entre les tiennes. Il vaut mieux qu'ils ne soyent point recogneus, que s'il ne s'en donnoit point. Apres vne pauure moisson, encor faut-il retourner semer. Souuent ce qui s'estoit perdu par vne longue infertilité d'vne mauuaise terre, se recouure par l'abondance d'vne seule annee. Pour en trouuer quelqu'vn qui fust recognoissant, tu ne dois pas regretter d'en auoir trouué quelques-vns qui fussent ingrats. Il n'y a pas vn qui ait la main si asseuree à donner des bien-faicts, qu'il ne se trompe bien souuent. Il faut qu'ils faillẽt quelquefois pour deuenir plus asseurez. Apres auoir fait naufrage, on se remet encor sur mer. Et l'vsurier ne se retiẽt point de prester, pour auoir trouué vn bãqueroutier. Nostre vie seroit biẽ tost perdue dãs l'oisiueté, & dãs la pareisse,

Remedes contre l'indignation qui prouiẽt à cause d'ingratitude.

resse,s'il falloit incontinent quitter tout ce qui nous faſche.Mais il faut q ue cela meſmes te rende plus benin & plus patient.Car ſi tu veux qu'vne choſe, dont l'euenemẽt eſt incertain,ſuccede bien,il eſt beſoin de l'eſſayer pluſieurs fois.Mais nous auons amplement parlé de cela aux liures que nous auons eſcrit des bien-faicts.Il me ſemble qu'il vaut mieux diſputer d'vn autre poinct que i'eſtime n'auoir eſté aſſez diſcouru : à ſçauoir , ſi celuy qui nous a fait vn plaiſir,& nous a puis apres offenſé,a compenſé ſon bien-faict, & ſi nous demeurõs quittes enuers luy:& ſi tu veux y adiouſter encor ceci , qui nous a depuis porté beaucoup plus de dõmage,qu'il n'auoit fait de profit.Si tu attends vne ſeuere ſentence d'vn iuge,qui voudra ſuiure la rigueur du droict, il les relaxera reſpectiuement.Il dira encor que l'iniure ſoit plus grande,toutesfois il faut donner au bien-faict,ce que l'iniure peſoit plus. Il a porté plus de dommage:mais c'eſt luy qui auoit tout premier profité.Et par ainſi il faut auoir eſgard au temps.Au reſte,c'eſt choſe ſi claire qu'il n'en faut point donner d'aduertiſſement, qu'il eſt beſoin de ſçauoir combien on a fait plaiſir de bon cœur,& auec quel regret on a offenſé. Car les bien-faicts & les iniures ſe meſurent par la volonté.Ie ne voulois point faire ce plaiſir:mais i'ay eſté vaincu par honte,par l'inſtante pourſuitte d'vn importun,ou par quelque eſperance.Nous ſommes redeuables de toutes choſes de pareille volonté,à celle qu'on a en donnant. On ne doit point regarder ſi vn bien-faict eſt grand, mais de quelle affectiõ il procede.Reiettons maintenant toutes coniectures. Ceci a eſté vn bien-faict : & ce qui a eſté depuis fait par deſſus la meſure de ce bien-faict,eſt vne iniure. Vn homme de bien fera tellement ſon compte, qu'il ſe trompera luy-meſmes.Il adiouſtera au bien-faict,& oſtera de l'iniure. Mais vn autre,qui iugera plus gracieuſemẽt cõme ie voudrois faire , oubliera l'offenſe,& ſe ſouuiendra du plaiſir. Certainement c'eſt vn deuoir de iuſtice (dis-ie)de rendre à vn chacun ce qui luy appartiẽt,au bien-faict la recognoiſſance,& à l'iniure la reuãge,ou pour le moins vn mauuais gré.Cela ſeroit biẽ vray quãd vn auroit fait l'offenſe , & vn autre le plaiſir, parce que ſi c'eſt vne meſme perſonne,la force de l'iniure eſt eſteinte par le bien-faict. Car ſi nous deuons remettre l'offenſe à celuy à qui nous n'auons iamais fait plaiſir,nous luy deuõs encor plus volontiers pardonner,s'il nous offenſe apres nous auoir donné quelque bien-faict.Ie ne les mets point à meſme prix:i'eſtime plus le bien-faict,que ie ne fais l'iniure. Tout le monde ne ſçait pas,comme il faut recognoiſtre vn bien-faict. Il eſt en la puiſſance d'vn ignorant,d'vn ruſtique, d'vn homme de baſſe condition , de rendre vn bien-faict, & le recompenſer, & meſme bien toſt apres qu'il l'a receu:mais il ne ſçait pas de combien il eſt redeuable.C'eſt le ſage ſeul,qui a cognoiſſance combien il doit priſer les choſes.Car le fol de qui ie parlois maintenant, encor qu'il ait la volonté bonne, ou il rendra moins qu'il ne doibt , ou il ne le fera pas en temps & en lieu deub:il reſpãd,& iette mal à propos ce qu'il faut recognoiſtre.Il y a vne proprieté de mots en aucunes choſes, & vne couſtume du vieil langage admirable,qui ſignifie par des marques treſ-expreſſes, pleines de grande efficace,& nous apprẽd noſtre deuoir,& comme nous deuons nous porter en quelques affaires.Nous auons donc accouſtumé de parler ainſi : Ceſt homme a referé, c'eſt à dire recognu la grace d'vn biẽ-faict à vn tel. Car referer c'eſt rapporter de ſoy-meſmes,& de bon gré ce que tu dois. Nous ne diſons pas.Il a rendu la grace.Car ceux à qui on redemande,rendent:comme ceux auſſi qui le font en deſpit d'eux, ou quand il leur plaiſt,ou par le moyen d'vne autre perſonne.

Queſtion notable touchant la compenſation de l'iniure & du bien-faict.

Premiere reſponſe.

Les plaiſirs & les outrages ſe meſurent ſelõ la volonté.

Autre reſponſe.

Le ſage ſeul eſt capable d'eualuer les choſes. &

La proprieté de ces mots, gratiam referre, gratiã reddere, ne ſe peut

bonnement exprimer par les mots François.

Nous ne diſons point. Il a remis le bien-faict, ou il l'a payé: car les paroles, qui ſont propres pour s'acquitter d'vn argent preſté, ne me plaiſent point en ce ſubiect. Referer, c'eſt à dire aller recognoiſtre, c'eſt porter à celuy, de qui tu as pris. Ce mot ſignifie vne recognoiſſance volontaire. Celuy qui a referé, c'eſt à dire recognu, s'eſt appellé & ſommé luy-meſme. Le ſage examinera toutes choſes par ſa raiſon, combien il a pris de qui, en quel temps, & de quelle façon : C'eſt pourquoy nous nions qu'aucun puiſſe recognoiſtre vn bien-faict que le ſage : non plus qu'autre que le ſage le ſçache donner : Le ſage, dis-ie, qui eſt plus aiſe de donner qu'vn autre de receuoir. Quelqu'vn mettra ceci au nombre des choſes qui ſemblent eſtre contre la commune opinion, que les Grecs appellent paradoxes, & dira: Il n'y a dõc pas vn qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict, que le ſage? & par conſequent donc aucun autre ne ſçaura rendre à ſon creancier ce qu'il doit : ou quand il achepte quelque choſe, payer le prix aux vendeurs? Mais afin que ceſte enuie ne tombe pas ſur moy, ie veux bien que tu ſçaches qu'Epicurus en dit autant. Metrodorus dit auſſi, qu'il n'y a que le ſage qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict. Le meſme Metrodorus s'eſmerueille auſſi, quãd nous diſons, Il n'y a que le ſage qui ſçache faire l'amour, & qui ſçache eſtre ami. Et toutesfois rendre vn plaiſir, c'eſt vne partie de l'amour de l'amitié : ou, à mieux dire, c'eſt vne choſe plus cmune & plus ſieurs vulgaire, & que plus ſçauent mieux, que non pas vne vraye amitié. D'auantage il s'eſmerueille encor quand nous diſons qu'il n'y a point de foy, ſinon en l'homme ſage: comme s'il n'en diſoit pas autant que nous. Penſerois-tu qu'vn hmeeuſt foy, s'il ne ſçauoit recognoiſtre vn bien-faict? Qu'ils ceſſent donc de parler mal de nous, comme ſi nous mettions en auant des choſes incroyables: & qu'ils ſçachent que l'honneſteté loge dans l'ame du ſage, & que le vulgaire n'a que l'image, & la ſemblable des choſes honneſtes. Bref aucun ne ſçait rendre la grace d'vn bien-faict, que le ſage. Que le fol toutesfois le recognoiſſe, cõme il l'entẽd, & cõme il pourra: & que la ſcience luy defaille pluſtoſt que le vouloir. La volõté ne ſe peut apprẽdre Le ſage peſera toutes choſes par ſa raiſon. Le bien-faict ſe rẽd plus grãd ou plus petit (encor que ce ne ſoit qu'vne meſme choſe) par le temps, par le lieu, & par la cauſe. Fort ſouuẽt des richeſſes bien grãdes, iettez dans vne maiſon, n'ont peu faire tant de bien qu'ont fait dix eſcus donnez bien à propos. Car il y a grand' difference, ſi tu as donné, ou ſi tu as ſecouru, & ſi par ta liberalité il a eſté conſerué, ou aggrandi. Ce qu'on donne eſt ſouuent fort petit, mais le bien qui s'en enſuit eſt grand. Quelle difference penſes-tu qu'il y a, ou quelqu'vn ait repris, ce qu'il auoit donné, ou qu'il ait receu vn bien-faict d'vn autre pour le donner? Mais pour ne retourner ſur ce que nous auons aſſez ſoigneuſement recerché, quand vn homme de bien voudra entrer en comparaiſon du bien-faict, & de l'iniure, il fera iugement de ce qu'il trouuera plus equitable: mais il doit plus fauoriſer le bien-faict: il panchera plus de ce coſté-là. Or la conſideration qu'on doit auoir des perſonnes, ſert de beaucoup en ces affaires. Tu m'as fait vn plaiſir, en la perſonne de mon eſclaue: mais tu as offensé mõ pere. Tu m'as ſauué mõ fils, mais tu m'as raui mõ pere. Il pourſuiura encor par le menu toutes les circonſtances, qui peuuent venir en comparaiſon: & ſi ce qu'il s'en faut eſt fort petit, il le diſſimulera. Mais s'il eſt grãd, & qu'il ſe puiſſe pardonner ſans faire tort à la pieté, ou à la foy, il remettra: c'eſt à dire ſi l'iniure eſt toute faite à luy. En ſomme voicy la fin de ceſt affaire: Il ſera facile & gracieux en ceſte compenſation : il ſouffrira qu'il en ſoit mis

Nul autre que luy ne ſçauroit recognoiſtre vn bien-faict.

Ce qu'il preuue par le teſmoignage d'Epicure.

Par la conſideratiõ de la prudence du ſage.

Reſolution de la queſtion ſuſdite.

Iuſques où le ſage peut remettre vne iniure.

plus

plus-sur son compte:& ne payera iamais vn bien-faict par vne iniure, que ce ne soit auec vne grande contrainte: il inclinera tousiours en ceste partie, il pendra de ce costé-là,de se sentir redeuable du bien-faict,& d'auoir la volonté de le recognoistre.Car celuy se trompe,qui prẽd plus de plaisir à receuoir vn bien-faict,qu'à le rendre.Et d'autant que celuy qui paye vne debte,est plus ioyeux que celuy qui emprũte: d'autant plus aussi doit estre content celuy qui se descharge d'vne grand' debte, en rendant le bien-faict qu'il auoit receu, que cest autre, qui s'oblige en le receuant. Car les ingrats se trompent encor en cela, qu'ils payent bien à leur creancier ce qu'ils luy doiuent, & quelque chose encor par dessus le sort principal, & pensent toutesfois que l'vsage des bien-faicts soit gratuit.Mais au contraire,ils croissent par la longue demeure, & en faut apres d'autãt plus rendre, qu'on a plus longuemẽt retardé:celuy est ingrat,qui rẽd le biẽ-faict sans vsure. C'est pourquoy il faudra auoir esgard à ceste longueur,quand on fera le cõpte de la recepte & de la mise. Il faut faire tout ce que nous pourrons pour nous monstrer fort recognoissans. Car ce bien est vrayement à nous, non point comme la iustice, laquelle ainsi que le vulgaire croit, touche le profit d'autruy, la plus grande partie de laquelle reuient dedans soy. Iamais aucun ne profite à autruy, qu'il ne profite à soy-mesme. Ie ne le dis point auec l'intẽtion de laquelle celuy qui a esté secouru, voudroit secourir, & que celuy qui a esté defendu voudroit defendre: parce qu'vn bon exemple retourne sur celuy qui le donne:comme aussi les mauuais exemples tombent en fin sur leur autheur: & comme ceux qui souffrent quelque iniure, qu'ils ont enseigné en la faisant, leur pouuoir estre faicte, ne trouuent aucun qui ait pitié d'eux: Mais parce que le loyer des vertus gist en elles-mesmes: car on ne les exerce point pour en auoir recompense: le guerdon d'vne chose bien faicte, c'est de l'auoir faicte: Ie suis recognoissant: mais ce n'est point afin que celuy à qui i'ay fait plaisir conuié par mon exemple, m'en face plus volontiers vn autre: mais afin que ie face vne chose, qui est tres-belle & tres-agreable. Ie suis recognoissant: non point parce qu'ils me doiuent porter profit, mais parce que cela contente mon esprit. Et afin que tu sçaches que ce que ie dis est vray: si ie n'ay moyen de recognoistre vn bien-faict, sinon qu'en me monstrant ingrat: si ie ne le puis rendre sinon que sous vn pretexte de faire iniure:ie dois de tres-bon cœur suiure ce conseil, encor que ie sois en danger d'estre noté d'infamie. Il me semble, qu'il n'y a pas vn qui prise plus la vertu, pas-vn qui soit plus deuotieux enuers elle, que celuy qui a voulu perdre la reputatiõ d'estre hõme de biẽ,pour ne perdre pas sa conscience.C'est pourquoy (cõme i'ay dit)tu fais plus de bien à toy-mesme,quand tu rends le bien-faict, que tu n'en fais à autruy. Car il ne luy aduient qu'vne chose ordinaire & commune, de recouurer ce qu'il auoit donné:& à toy vn grand contentemẽt,& qui procede de l'estat bien-heureux de l'ame, d'auoir recogneu vn bien-faict. Car si la mauuaistié rend l'homme miserable,& la vertu bien-heureux:& que ce soit vertu d'estre recognoissant: tu as rẽdu vne chose vsitee,& en as acquise vne autre,qui est inestimable,sçauoir est la conscience d'auoir esté recognoissant,qui ne vient iamais que dans vne ame diuine & bien-heureuse. Au contraire, vn mal-heur extreme trauaille la pensee d'vn ingrat. Pas-vn n'est ingrat, qui ne soit miserable: ie ne luy dõne pas de terme,il l'est à mesme instant.Fuyons dõcques à estre ingrats, non point pour le bien d'autruy, mais pour l'amour de nous-mesmes. La moindre partie de la meschanceté, & ce qui est le moins à craindre, tombe

Imprudẽce des ingrats qui ne font aucune recognoissance d'vn bien fait.

Dont la nature est,que la meilleure part d'icelluy reuient au bien-faicteur.

Qui est le loyer des vertus.

Qui sont ceux qui plus les puissent.

La recognoissance d'vn bien faict neloge

que dans vne ame diuine & bien heureuse.

Misere & faleté de l'ingratitude.

Apophtheg me considerable par l'experience.

Mauuais naturel de l'ingrat.

Naturel du sage.

Belle comparaison.

Moyen d'estre bien recognoissant &

Combien il est difficile de l'estre.

Quelle est la cause de l'ingratitude.

Que c'est qui nous retire de la vertu.

sur autruy. Mais ce qui est le pire, & (si ie dois ainsi parler) ce qui est le plus espais demeure auec luy, & tourmente son possesseur. Comme nostre Attalus auoit accoustumé de dire, la mauuaistié boit la plus grãde part de son poison. Le venin que les Serpens iettent dehors, pour endommager autruy, & qu'ils gardent dedãs sans qu'il leur nuise, n'est pas semblable à cestuy-ci: car ce poison est pernicieux à ceux qui le nourrissent. L'ingrat se tourmente, il deuient maigre, il a en haine ce qu'on luy a donné, parce qu'il le faut rendre, & l'amoindrir. Au contraire il augmente les iniures, & les aggrandit. Or que peut-on voir de plus miserable, que celuy qui oublie les bien-faicts, & se souuient des iniures? Au contraire la sagesse parle honorablement de toutes sortes de bien faicts: elle les loüe dans soy mesme, & se resioüit en la continuelle souuenance qu'elle en a. Les meschans au rebours n'en sentẽt qu'vn seul plaisir, & encor bien court, & sur le poinct qu'ils reçoiuent les bien-faicts, desquels le sage sent vne longue & perdurable ioye. Car il ne se plaist pas de prendre, mais d'auoir pris: dequoy il sent touiours vn plaisir immortel. Il mesprise les choses qui l'ont offensé: ne les oublie point par nonchalance, mais de bonne volonté. Il ne prend pas les choses au pis, & ne s'enquiert point à qui il en doiue faire tort: Il pense plustost, que les fautes des hommes aduiennent par vne mauuaise fortune. Il ne calomnie point les paroles, ni le visage: Il excuse auec vne gracieuse interpretation tout ce qui en aduient, & ne se souuient pas plustost de l'offense, que du bien-faict. Il arreste sa memoire sur ce qui estoit & le premier & le meilleur. Il ne change point d'affection enuers ceux ausquels il a fait autrefois des plaisirs, sinon lors que les iniures surpassent, & que la difference en est toute manifeste, encor qu'il vouluſt fermer les yeux. Et lors encor seulement, afin qu'apres vne plus grande iniure il soit tel, qu'il estoit auant qu'il eust donné le bien-faict. Car quand le bien-faict est pareil à l'offense, il reste encor quelque peu de bonne volonté dedans l'ame. Tout ainsi qu'vn criminel est absous quand les opinions des Iuges sont esgales & miparties: & qu'aux choses douteuses l'humanité pend touiours du costé le plus doux: Pareillement l'ame du sage, quand les plaisirs sont pareils aux offenses, elle sortira bien hors de debte, mais elle ne doit pas perdre la volonté d'estre encor redeuable: & doit faire comme celuy, qui apres vne generale abolition de toutes debtes, veut neantmoins payer. Mais pas-vn ne peut estre bien recognoissant, s'il ne mesprise tout ce qui fait deuenir fol le commun des hommes. Si tu veux rendre graces d'vn bien-faict, il te faut faire estat de souffrir vn exil, d'espandre ton sang, de tomber en pauureté, de voir souuent ton innocence tachee de faux bruits indignes & deshonnestes. Certainemẽt il couste fort cher à vn homme, d'estre recognoissant: Nous n'estimons rien plus precieux qu'vn bien-faict, quand nous le demandons, ni rien plus vil quand nous l'auons receu. Veux-tu sçauoir que c'est qui nous fait oublier les plaisirs ia receus? C'est le desir & la conuoitise de ceux que nous voulõs receuoir encor. Nous ne pẽsons plus à ce que nous auons obtenu, mais seulement à ce que nous voulons obtenir encores apres. Les richesses, les honneurs, la puissance, & toutes autres choses, que par nostre opinion nous estimiõs fort cheres, & qui ne valent pas beaucoup, à les bien priser, nous retirent de la vertu. Nous ne sçauons pas bien priser les choses, dont il faut faire iugement, non point par le bruit commun, mais par le conseil de nature mere de toutes choses. Elles n'ont rien de magnifique pour rauir nos ames à leur admiration, si ce n'est que nous auons accoustumé

de

de les admirer: car elles ne sont pas loüees, parce qu'il les faille desirer: mais elles sont desirees, parce qu'on les void loüer. Et quand l'erreur d'vn chacun l'aura fait & rẽdu public, le public le fera estre l'erreur d'ũ chacũ. Or tout ainsi que nous auons creu cela, croyons aussi le peuple en cecy, qu'il n'y a rien plus honneste, qu'vne ame recognoissante. Toutes les villes du monde, tous les peuples des nations barbares le crient à haute voix: les bons & les meschans s'accorderont en cela. Il y en a qui loüeront la volupté, il y en a qui aimeront mieux le trauail: il y en a qui dirõt que la douleur est le plꝰ grãd mal qui soit: & d'autres qui seulement ne la voudroiẽt point appeller mal: quelqu'vn prẽdra les richesses pour le souuerain bien, vn autre soustiendra qu'elles furent trouuees pour ne seruir que de malheur à la vie humaine, & qu'il n'y a pas-vn plus riche, que celuy auquel la fortune ne trouue rien qu'elle luy puisse donner. En vne si grande diuersité d'opinions tout le mon de te soustiendra) (comme on di (par vne mesme bouche, qu'il faut recognoistre ceux qui ont bien merité de nous. Tout le peuple qui est si cõtraire en beaucoup d'autres choses, est d'accord en cela. Et toutesfois cependant nous rendons des iniurés pour des bien-faicts. Et la principale cause que quelqu'vn a de se rendre ingrat, c'est parce qu'il n'a peu estre assez recognoissant. La fureur en est venue iusques-là, que c'est chose tres-dangereuse de donner de grands bien-faicts à quelqu'vn. Car ayant opinion que c'est des-honneur de ne le rendre point, il desire que celuy à qui il doit rendre, ne soit point. Garde bié ce que tu as pris, ie ne le redemande point, ie ne te prie pas de le rendre, au moins que ie puisse viure en asseurance apres t'auoir fait du bien. Il n'a point haine plus pernicieuse, que de celuy qui a honte d'auoir violé vn bien-faict.

Il n'y a rien de plus louable qu'vne ame recognoissante. mais

L'ingratitude est condamnee de tous indifferemment. C'est chose tres-dangereuse d'auantager trop quelqu'vn. & N'y a haine plus pernicieuse, que de celuy qui est cõtraint de se confesser ingrat.

EPISTRE LXXXII.

Il blasme la vie molle & delicate: loüe l'estude des lettres. Le reste de ceste Epistre est plein du mespris de la mort.

IL y a desia quelque temps que ie ne suis plus en peine de toy. Mais tu me diras, Quel Dieu as-tu pris pour plege de cela? I'en ay pris vn, qui ne trompa iamais pas vn. C'est vne ame qui n'aime que le bien & la vertu. La meilleure partie qui soit en toy, est desia en vn lieu plein d'asseurance. La fortune te peut bien faire quelque iniure, mais ce qui est plus à desirer, ie ne crains pas au moins que tu t'en puisses faire. Tien seulement le chemin que tu as commencé: sois en ta façon de viure doux & paisible, & non point delicat. I'aime mieux estre mal, que mollement. Mal: pren cela comme le peuple a accoustumé de le dire, durement, asprement, peniblement. Nous oyons souuent loüer ainsi la vie de quelques-vns ausquels on porte enuie: O qu'il vit delicatemẽt C'est autãt que s'ils disoient, Il est mol & delicat. Car peu à peu l'esprit deuiẽt effeminé. Il s'amollit & se relasche, deuenãt sẽblable à l'oisiueté & à la paresse, dás laquelle il s'est enseuely. Et quoy? n'est-il pas plus hõneste à vn hõme, de s'endurcir? Mesmemẽt que les delicats craignẽt touſiours la mort, à laquelle ils ont rendu sẽblable leur vie. Il y a toutesfois grãde differẽce entre l'oisiueté & le sepulchre. Et quoy? (diras-tu) ne vaut-il pas mieux se reposer ainsi, que de s'aller plonger dans des gouffres d'affaires & de charges qu'on entreprend. Toutes ces deux choses sont mortelles, & la conuulsion

L'oisiueté & la faineãtise sont les pestes ordinaires des ames.

Les mollesses & delices effeminent, & font apprehender la mort.

Le delicieux & l'oisif n'est moins mort, que celuy qu'on traine au tombeau.

des nerfs,& l'engourdissement. Ie pense que celuy qui est enseuely dans les parfums,soit aussi bien mort,que celuy qu'on traine auec vn croq. L'oisiueté sans lettres est vne mort,& le tombeau d'vn homme encor viuant. Mais en fin que sert-il de s'estre retiré,comme si le soin & les soucis ne nous suiuoiẽt point outre la mer? Quelle cachette pouuons-nous trouuer,que la crainte de la mort n'y penetre? quel repos si asseuré, & si haut esleué, que la douleur n'espouuante? En quelque lieu que tu voises te cacher,les malheurs du monde viendront bruire à l'entour de toy. Il y a plusieurs choses au dehors qui nous enuironnent,qui nous trompent,ou nous pressent. Il y en a plusieurs dedans,qui nous esmeuuent comme vne tempeste. Il se faut armer de la Philosophie qui nous seruira d'vne muraille imprenable,que la fortune auec toutes ses machines ne pourra percer. L'ame qui s'est despoüillee des choses externes,est logee en vn lieu qui est hors d'eschelle,& se defend dans sa forteresse,voyant tomber au dessous d'elle tous les traicts qu'on iette contre elle. La fortune n'a point les mains longues,comme nous pensons: elle ne retient que celuy qui la suit & l'embrasse. Par ainsi retirons-nous d'elle le plus loin que nous pourrons. Ce que nous ferons par la cognoissance que l'ame aura d'elle & de la nature. Il faut qu'elle sçache où elle doit aller, d'où elle prend son origine,où gist son biẽ, ou son mal: ce qu'elle doit desirer, ce qu'elle doit fuyr: quelle est ceste raisõ qui luy fait cognoistre ce qu'elle doit suiure, ou ce qu'elle doit reietter, & par le moyen de laquelle la fureur des voluptez est vaincue, & la cruauté de la crainte arrestee. Il y en a qui pensent auoir vaincu tout cela sans l'aide de la Philosophie: mais quand quelque mal-heur vient essayer ces personnes,qui sont les asseurez,il leur eschappe trop tard de confesser la verité. Ces grandes paroles s'esuanoüissent, quand le bourreau leur commande de bailler la main, & quand la mort s'approche d'eux. Tu luy pourrois dire à bon droict. Tu defiois hardiment les maux qui estoient loin de toy: voicy la douleur que tu disois estre facile à supporter, voicy la mort contre laquelle tu parlois si audacieusemẽt: on oit sonner les foüets,on void reluire les espees:

C'est maintenant qu'il faut, Ænee, auoir courage,
Il te faut rasseurer.

La Philosophie est asseurée,rempart contre les troubles d'esprit.

Les ignorãs recognoissent trop tard leurs erreurs.

6. Æneid.

Mais quand on y pensera continuellement, on deuiendra ferme & asseuré: Mesmement si tu exerces l'ame, & non point les paroles: si tu te prepares à la mort,contre laquelle celuy ne te pourroit exhorter, ny rendre plus courageux,qui par quelque subtile matiere te voudroit persuader,que la mort n'est pas mal. Car ie veux,mõ bõ Lucilius,me rire des folies des Grecs,lesquelles ie n'ay pas biẽ recerchees,encor que ie les admire. Nostre Zenõ vse de ceste argument: Il n'y a aucun mal,qui soit accompagné de gloire,mais la mort est glorieuse: il s'ensuit donc que la mort n'est pas mal. Cela m'a beaucoup profité, ie suis maintenant deliuré de peur. D'ores-en auant ie ne feray difficulté aucune de tẽdre le col. Ne veux tu point porter plus seuerement, ni faire rire vn hõme,qui s'en iroit mourir? Certainemẽt ie serois bien empesché de te dire, qui a esté plus sot,ou celuy qui par ceste argument a pensé du tout esteindre la peur de la mort, ou celuy qui l'a voulu dissoudre comme chose qui le meritast. Car luy-mesme a opposé vn contraire argument, pris de ce que nous mettons la mort entre les choses indifferentes, que les Grecs appellent adiafores. Il n'y a chose, dit-il, indifferente qui soit glorieuse: Mais la mort est glorieuse: La mort donc n'est point indifferente. Tu vois bien où tend ceste argument. La mort n'est pas glorieuse, mais mourir constamment

Encores que la mort ait apparence de mal, neãtmoins il la faut mettre au rang des choses indifferentes.

Contre les inepties de Zenon.

La mort n'est pas glorieuse de

est glorieux: Et quand il dit que rien qui soit indifferent, n'est glorieux: ie te l'accorde: mais ie dis toutefois, qu'il n'y a rien de glorieux, que sur les choses indifferentes. Or ie dis que les choses indifferentes ne sont ni bonnes, ni mauuaises: comme la maladie, la douleur, la pauureté, le bannissement, la mort. Il n'y a rien de tout cela qui soit glorieux de soy mesmes: mais il n'y a rien, qui le soit sans cela. Car on loüe non pas la pauureté, mais celuy qu'elle n'a peu vaincre, ni luy faire perdre le cœur. On loüe non pas le bannissemẽt, mais celuy qui ne s'est pas faſché d'auoir esté banny. On loüe non pas la douleur, mais celuy que la douleur n'a contraint de rien faire. Pas-vn ne loüe la mort, mais celuy à qui la mort a plustost chassé l'ame du corps, que de l'estonner. Toutes ces choses-là ne sont ni honnestes, ni glorieuses d'elles-mesmes: mais si la vertu se mesle parmi aucunes d'elles, si elle les a maniees, elle les rend honorables & pleines de gloire. Car d'elles-mesmes elles sont cõme entre deux, & indifferentes. Il faut seulement sçauoir si c'est la mauuaistié, ou la vertu, qui les a passees par ses mains. D'autãt que ceste mort, qui estoit honorable à Caton, fut bien-tost apres vilaine & honteuse à Brutus. C'est ce Brutus qui estant contraint de mourir, ne cerchant qu'à prolonger la mort, se retira pour descharger son ventre: & luy estant commandé de reuenir, & de tendre le col: *Ainsi Dieu me face viure, dit-il, ie le tendray.* Mais quelle folie est-ce de fuyr vne chose, que tu ne peux euiter? Ie le tendray, dit-il: mais ainsi Dieu me face viure. Il s'en fallut bien peu qu'il ne dist, Voire quand ce seroit sous Antonius mesme. O homme digne qu'on le deust abandonner à viure encor ainsi! Or comme i'auois commencé à dire, prenant le cas, que la mort ne soit ni bonne, ni mauuaise, Caton en a vsé tres-honorablement, & Brutus fort vilainement. Toute chose, qui n'a point d'honneur d'elle mesme, en prẽd quãd la vertu se ioinct à elle. Nous appellons vne chambre claire, & toutesfois elle est fort obscure la nuict: Le iour luy donne la clarté, & la nuict la luy derobe. Tout ainsi les choses que nous appellons entredeux & indifferentes: comme sont les richesses, la force, la beauté, les honneurs, les Royaumes, & celles aussi qui sont contraires à cela: comme la mort, le bannissement, les maladies, les douleurs, & telles autres choses, que nous craignons, ou plus, ou moins, prennent leur nom ou de la mauuaistié, ou de la vertu. Vne masse de fer de soy n'est ni chaude ni froide: si on la met dans la fournaise, elle s'eschauffe: la remettant dans l'eau, elle se refroidit. La mort est rendue honorable par ce qui est honorable: c'est à dire par la vertu, & par l'ame, qui mespriſe les choses exterieures. Il y a encor, Lucilius, vne grand' difference entre les choses, que nous appellons indifferentes. Car la mort n'est point indifferente, comme seroit bien qui demanderoit si tu as les cheueux esgaux. La mort est du nombre des choses, qui ne sont point mauuaises, mais ont apparence de l'estre. On s'aime, on a vne affection naturelle de durer longuement, & de se conseruer: On a horreur de la mort, parce qu'il semble qu'elle nous oste beaucoup de biens, & qu'elle nous retire de ceste abondance de choses, que nous auions si bien accoustumees. Il y a encor vne autre chose, qui nous fait craindre la mort: c'est que nous cognoissons les choses de ce monde, & que nous ne sçauons point quelles sont celles où il nous faut passer, & que nous auons horreur de ce que nous ne cognoissons point. D'auantage on craint naturellement les tenebres, & l'obscurité, dans laquelle nous croyons que la mort nous doit conduire: Par ainsi encor que la mort soit indifferente, elle n'est pas toutesfois comptée entre les choses qu'on puisse facilement mespriser. Il faut

Soy la gloire consiste à mourir en homme de bien.

& On prise nõ les accidẽs, mais ceux qui contre-luttent.

La vertu rend les choses louables indifferentes: mais le vice fait le contraire.

Ce qui se void en Caton & Brutus.

La vertu rẽd honorables les choses qui mesme n'ont point d'honneur d'elles-mesme.

& Les choses indifferẽtes prẽnẽt leur nom ou du vice ou de la vertu.

Cõment elles differẽt.

Pourquoy la mort est en horreur.

Miserable incertitude & perplexité de l'esprit irresolu quant à l'estat de la vie à venir.

endurcir l'ame par vn fort long exercice, afin qu'elle puisse souffrir sa veue, & son approchement. Nous deuons mespriser la mort plus qu'on n'a point accoustumé de faire, parce que nous croyons trop de choses d'elle. Plusieurs ont employé leur esprits à la descrier, & la rendre plus espouuantable. On a descrit vne prison d'enfer, & vne region couuerte d'vne eternelle nuict, dans laquelle ce grand portier de l'Orque,

Dedans vn antre obscur tout plein de sang figé,
Couché dessus les os, qu'il a demy mangé,
Nuict & iour sans cesser gueule ouuerte il abbaye,
Et les ames d'enfer de ses abboys effraye.

6. Æneid.

Mais apres que tu leur auras persuadé, q̃ ces choses ne sont que fables, & qu'il ne reste rien aux personnes mortes, qui leur doiue faire peur, vne autre peur les viẽt saisir: car ils craignent qu'ils ne soient ni aux enfers, ni en aucun autre lieu. Cõtre toutes les craintes qu'vne persuasiõ a mises de longue-main dans nostre fantasie, pourquoy est-ce que souffrir constamment la mort, ne seroit chose pleine de gloire, & vne des plus belles actions de l'ame? laquelle ne s'adonnera iamais à la vertu si elle pense que la mort soit mal: & toutesfois elle s'y addonnera, si elle pense qu'elle soit indifferẽte. La nature ne permet point qu'aucun se puisse approcher sans crainte de ce qu'il pense estre mal. Il y viendra laschement, & le plus tard qu'il pourra. Or il n'y a point de gloire de faire quelque chose à regret, & à contre-cœur: la vertu ne fait rien par cõtrainte. D'auantage rien d'honorable ne se fait si ce n'est quand toute l'ame s'y est employee, qu'elle s'y est toute trouuee, & qu'aucune partie d'elle n'y a esté contrainte. Mais quand on s'approche de quelque mal, c'est ou pour en euiter vn plus grand, ou pour l'esperance de quelque bien: pour auquel paruenir nous sommes bien aises d'auoir enduré du mal. Les iugemens de celuy qui fait cela sont contraires entr'eux mesmes. Vne raison se presente d'vn costé, qui cõmãde d'acheuer il s'en presente vne autre, qui l'en retire, & qui luy conseille de le fuyr cõme chose pleine de soupçõ & de dãger. C'est pourquoy il est agité de diuerses apprehensiõs: & si cela est ainsi, la gloire en est perdue. Car la vertu paracheue ses desseins auec vne ame resolue, qui est biẽ d'acord en soy-mesme. Elle n'a aucune crainte de ce qu'elle fait.

Craindre la mort & aimer la vertu, sont choses incompatibles.

Ne te rends point au mal, marche plus hardiment.

Tu ne pourras pas marcher hardimẽt, si tu crois que cela soit mal. Il te faut oster ceste opinion de la fantasie. Car autrement le soupçon & la crainte retarderoit l'ardeur que tu as. Il sera poussé sur ce qu'il faut assaillir. Nos Stoiciens veulent faire croire, que l'argument de Zenon est vray, & que l'autre qu'on luy oppose, est faux & trõpeur. Mais ie ne reduis point cecy à vne regle de Dialectique, & aux lacs de ce vieil artifice moisi. Car ie suis d'aduis qu'il faut chasser au loin ceste façon d'argumens, par lesquels celuy qui est interrogé, cognoist bien qu'il est trompé: & que lors qu'il est contraint de confesser il respond vne chose, & pense vne autre. Il y faut aller plus simplement, pour la verité: & pour la crainte, plus roidement. Tous ces argumens, que ces gens-là desplient, i'aimerois mieux les soudre, & les bien peser, pour persuader plustost quelqu'vn, q̃ pour le trõper. Auec quelles paroles voudriez-vous exhorter celuy qui mettoit vne armee en cãpagne, resolue de mourir pour le salut de leurs femmes & de leurs enfans? Ie te mets deuant les yeux les Fabiens qui chargerent la guerre de toute la Republique sur leur seule maison. Ie te monstre ces Lacedemoniens plantez au milieu du destroit des

Les subtilitez de la Dialectique ont peu d'efficace pour accourager. Tit. li. decad. iii. 2. Plutar. au traicté de la malignité d'Herodote

Ther-

Thermopyles, qui n'auoient esperance, ni de vaincre, ni de pouuoir retourner en leur maison. Ce lieu deuoit estre leur tombeau. En quelle façon les dois-tu exhorter d'expoſer leur corps, & prendre ſur eux le peril de la ruine, qui deuoit tomber ſur toute vne nation, & de mourir pluſtoſt que de quitter la place? Tu dirois volontiers, que ce qui eſt mal n'eſt pas glorieux: La mort eſt glorieuſe, la mort dõcques n'eſt point mal. O la belle harãgue pleine d'efficace, que voila! Qui eſt-ce qui apres l'auoir ouye, puiſſe auoir crainte de ſe ietter ſur la pointe des armes ennemies, & de mourir debout? Mais combien courageuſement ce Leonidas parla auec eux! Mes compagnons, dit-il, diſnez comme ſi vous deuiez ſoupper aux enfers. La viande ne leur creut point dans la bouche: elle ne ſe prit pas au goſier, elle ne leur peut eſchapper des mains: ils allerẽt tous ioyeux à ce diſner & à ce ſoupper. Que diray-ie de ce capitaine Romain, lequel parlãt aux ſoldats, qu'il enuoyoit pour ſe ſaiſir d'vn certain lieu, & auſquels il eſtoit force de paſſer au milieu d'vne grande armee, leur dit ainſi: Il eſt force, mes compagnõs, d'aller là, d'où il n'eſt pas beſoin de retourner. Voy comme la vertu eſt ſimple, comme elle commãde brauemẽt. Quel homme eſt-ce que nos trompeurs argumens puiſſe rendre plus hardi, & plus courageux? Ils ne font que rõpre le courage, lequel il ne faut iamais moins racourcir, ni ietter en ces eſpineuſes, & menues perplexitez, que lors qu'on entreprend quelque choſe de grand. Ce n'eſt point à trois cens hõmes, c'eſt à tout le monde, qu'il faut oſter la crainte de la mort. Comment leur apprés tu qu'il n'y a point de mal en elle? auec quelles paroles leur arraches-tu les opinions, qu'on eües les ſiecles paſſes, deſquelles on les abbreues dés leur enfance? quel ſecours leur trouues-tu? que dis-tu pour releuer la foibleſſe des hommes? quel propos leur tiens-tu, par leſquels ils ſoient enflammez de ſe ietter la teſte la premiere dans les dangers? auec quelles harangues veux-tu deſtourner la crainte, que tout le monde a, & auec quelles forces d'eſprit veux-tu faire perdre ceſte ferme perſuaſion, que tout le genre humain a conçeue, contraire à la tienne? Tu m'attires des paroles trompeuſes, tu me veux prendre, & lier auec quelques petits argumens. C'eſt auec des grands traicts qu'il faut aſſaillir les grands monſtres. Ce fut en vain qu'on aſſaillit auec des fleſches & des fondes vn cruel ſerpent en Afrique, qui eſtoit plus eſpouuantable aux legions Romaines, que la guerre qu'ils faiſoient. Le ſerpent Python meſme ne pouuoit eſtre bleſſé. Mais ceſtuy-ci, qui par ſa grãdeur ſans meſure, & par l'eſpaiſſeur d'vn corps dur & maſſif, reiettoit le fer, & tout ce que les mains des hommes pouuoient darder contre luy, fut en fin aſſommé auec de grands quartiers de rochers. Et tu iettes des traicts ſi petits contre la mort? C'eſt auec la pointe d'vne aleſne que tu attends vn lyon. Ce que tu dis eſt bien aigu, auſſi n'eſt il rien plus aigu que la pointe d'vn eſpi. La trop grande ſubtilité rend quelques choſes inutiles & ſans efficace.

Quoy que la vertu ſoit ſimple, elle eſt neantmoins accompagnee d'authorité.

Plin. li. 8. ch. 14.

EPISTRE LXXXIII.

Il parle de ſa vieilleſſe & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté. Puis apres de l'yurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſuiect au vin.

TV me commandes de te rendre compte de ce que ie fais tous les iours & tous les momens du iour. Tu as fort bonne opinion de moy, ſi tu penſes qu'il n'y ait rien que ie te doiue cacher. Certainement il faut viure comme ſi nous viuions à la veüe de tout le monde. Il faut que nos penſees ſoient

Il faut tellement regler nos actions & nos pen-

fees, comme ayans & les hommes & Dieu mesme tesmoins d'icelles.

telles comme si quelqu'un pouuoit percer iusqu'au fonds de nostre poictrine. Il le peut faire aussi. Car que sert-il que rien soit secret aux hommes? Il n'y a rien de clos & couuert à Dieu. Il est logé dans nos ames, il se trouue au milieu de nos pensees: il s'y trouue, dis-ie, comme s'il s'en pouuoit retirer quelquesfois. Ie feray donc ce que tu commandes. Ie t'escriray volontiers tout ce que ie fais, & par quel ordre ie le fais: ie vay controoller ma vie dés ceste heure (& ce qui me sera le plus profitable) ie feray la recognoissance de ma iournee. Ce qui nous rend plus meschans, c'est que pas-vn ne iette les yeux sur sa façon de viure. Nous pensons, & encores peu souuent, ce que nous deuons faire: mais nous ne pensons iamais à ce que nous auons fait. Et toutesfois le conseil de ce que nous deuons faire à l'aduenir, se doit prendre des choses passees. Ce iourd'huy a esté tout entier à moy. Pas-vn ne m'en a rien desrobé: Il a esté tout departy ou sur le matelats, ou sur la lecture. I'en ay fort peu employé à l'exercice du corps. Ie rẽds graces de cela à ma vieillesse: car il ne me couste guere de l'acheuer: pour si peu que ie me pourmene, ie suis las: C'est la fin de l'exercice, pour le regard mesmes des plus robustes. Tu voudras sçauoir qui sont les maistres de mon exercice. Or i'en ay assez d'vn. C'est Earinus ce ieune enfant, qui se fait bien aimer, comme tu sçais. Mais ie le changeray, i'en cherche desia encor vn plus tendre. Il me dit que luy & moy sommes en mesme crises, parce que les dents nous tombent à tous deux. Mais à grande peine le puis-ie desia suiure quand il court, & deuant qu'il soit peu de iours, ie ne le pourrois faire. Voy combien peu me sert mon exercice continuel. Deux personnes qui suiuent diuers chemins, s'esloignent bien tost l'vn de l'autre: En mesme temps il monte & ie descens. Mais tu sçais combien l'vn se fait plus vistement que l'autre. Encor ay-ie menty: car mon aage ne descent desia plus: il tombe du tout. Demandes-tu ce qui est aduenu auiourd'huy sur nostre combat? chose qui n'aduient guere souuent à deux coureurs. Nous auons atteint aussi tost l'vn que l'autre en la ligne du milieu & au bout de nostre course. Apres ceste lassetè plustost qu'exercice, ie me mis dans l'eau froide. Pour moy ie l'appelle eau peu chaude. Ie qui aimois tant à me baigner dans l'eau froide, qui me iettois le premier iour de Ianuier dans les canaux pleins d'eau: Et qui comme i'auois accoustumé ce iour-là de commencer l'annee en lisant, en escriuant, & en dictant quelque chose, me iettois aussi ce iour-là dans l'eau vierge: Ay premierement transporté mon pauillon & ma tente sur le Tibre, & puis apres dans ceste cuue, à laquelle, lors que ie me trouue plus fort & robuste, & que ie veux tout faire rondement & sans façon, le Soleil dõne sa tẽperature: Et peu s'en faut que cela ne vaille vn bain. Apres vient le pain sec, & vn disner sãs table: apres lequel il ne faut point lauer les mains. Ie dors fort peu, tu sçais ma coustume: mon sommeil est fort court, ie ne fais qu'entreueiller. Ie me contente d'auoir perdu le veiller. Quelquesfois ie cognois bien que i'ay dormy, quelquesfois il me le semble. Il s'esleue vn graud bruit dãs le Cirque: mes oreilles sont frappees d'vne grãde & soudaine voix: & toutesfois elle ne me fait point perdre le discours que ie faisois en ma pensee: voire ne le peut interrompre. I'endure fort patiẽment le bruit: les voix de plusieurs personnes meslees & confuses ensemble, ne m'importunent point d'auantage que les flots de la mer, ou les vents qui battent dans vne foreſt, ou toutes autres choses bruyãtes qui ne rẽdẽt aucune certaine voix qu'on puisse entendre. Qu'est-ce donc? Ie te diray à quoy ie pẽsois: Il me reste le discours que ie pensois hier, à quoy songeoyent ces

Ce qui nous perd, c'est que nous ne pẽsons qu'à l'aduenir, nõ point au passé.

La cecieuse conference de la vieillesse auec l'enfance

Exacte & particuliere description de la vie resserree de Seneque sur ses vieux ans.

sages

sages hommes,qui ont voulu asseurer des choses fort grandes, par des preuues fort legeres & douteuses:lesquelles encor qu'elles fussent vrayes, ressembloyent neantmoins à vn mensonge. Zenon,hõme de grand sçauoir,autheur de ceste saincte & vertueuse secte, nous veut faire auoir en horreur l'yurongnerie. Oy donc,ie te prie,comme il conclud qu'vn homme de bien ne sera iamais yurõge.Pas vn ne voudroit fier vn propos secret à vn yurõgne:mais on fie vn secret, à vn homme de bien:il s'ensuit donc qu'vn homme de bien ne sera iamais yurongne.Aduise maintenant comme on se pourra mocquer de luy par vn argument semblable.Car il suffit d'entre plusieurs,n'en mettre en auant qu'vn seul.Pas vn ne voudroit fier son secret à vn homme qui dort:mais nous le fions à vn homme de bien:il s'ensuit donc qu'vn homme de bien ne dort point.Posidonius defend la cause de nostre Zenon par le seul moyẽ que voici.Mais encor,comme ie pense,se peut-elle mal defendre par ce moyẽ-là. Car il dit qu'on prend vn yurongne en deux façons : l'vne, quand vn homme est si chargé de vin,qu'il est hors du sens : Et l'autre,quand vn homme a coustume de s'enyurer,& qu'il est subiect à ce vice.C'est de cestuy-là qui est suiect à s'enyurer,que Zenon veut parler,& non point de celuy qui est yure:Et que c'est cestuy-là à qui pas vn ne voudroit fier vn secret, que le vin luy pourroit faire descouurir. Mais cela est faux. Parce que ce premier argument s'entend de celuy qui est desia yure,& non point de celuy qui le doit estre. Car tu me confesseras bien qu'il y a difference entre vn yurongne,& vn qui est yure. Il se peut faire que c'est la premiere fois qu'il aura esté yure, & qu'il n'est pas subiet à ce vice:& qu'vn yurongne peut souuent n'estre pas yure. Par ainsi i'entens seulement ce qu'on a accoustumé de signifier par ce mot: puis mesmemẽt qu'il est dit par vn homme qui fait profession d'estre diligent à bien examiner les paroles.Dauantage si Zenon l'a ainsi entẽdu,il a voulu pareillement que nous l'entendissiõs cõme luy:& par l'ãbiguité de ce mot, il a dõné lieu à ceste tromperie.Ce qu'il ne faut iamais faire quãd on cerche la verité. Certainemẽt encor qu'il l'entendist de ceste façõ,si est-ce que la consequence en est fausse, qu'õn ne fie point vn secret à celuy qui s'enyure souuent. Pẽse,ie te prie,à combien de gendarmes,qui n'estoient pas touſiours sobres, le chef de l'armee,ou le mareschal de cãp,ou le capitaine ont dõné des charges qui meritoiẽt biẽ d'estre tenues secretes.On se fia bien de la cõiuration faite sur la mort de Caius Cesar(ie dis de ce Cesar qui apres auoir desfait Pompee, mit la chose publique soubs son obeissance)à Tullius Cimber & à C.Cassius. Cassius toute sa vie n'auoit beu qu'eau,Tullius Cimber estoit par trop addõné au vin:homme sale & mal net,qui parlant de son yurongnerie luy mesme. Comment pourrois-ie (dit-il) supporter personne de ce monde,puis que ie ne puis supporter mon vin?Que chacun donc maintenant nomme ceux qu'il pense à qui l'on puisse mal fier le vin, & bien fier vn secret. Toutesfois afin que ie n'oublie point, ie veux reciter vn exemple qui m'est venu en memoire. Car il faut enrichir nostre vie de beaux exemples : Il ne faut point aussi touſiours auoir recours à ceux des anciens.Lucilius Piso Preuost de la ville de Rome,depuis qu'il fut vne fois addonné à l'yurongnerie,passoit la plus grãde partie de la nuict en festins, & dormoit le plus souuent iusqu'à midi. C'estoit son heure de matin. Toutesfois il s'acquita fort soigneusement de sa charge, par laquelle la garde de la ville luy estoit commise. Le diuin Auguste luy auoit donné aussi des commandemens fort secrets, quand il luy donna le

Cõtre l'argumẽt des Stoiques pour descrier l'yurõgnerie.

Yurongne cõsideré en deux façõs selon Posidonius.

Difference entre yurõgne & yure.

L'yurongne peut bien aucunefois celer vn secret.

Exemples d'yurongnes discrets & aduisez. Lucilius Piso. & Cossus.

gouuernement de la Thrace, laquelle il reduisit entierement à son obeissance. Et Tiberius s'en allant en la campagne de Rome, & laissant dans la ville plusieurs affaires qui le tenoient en beaucoup de crainte & de soupçon, parce, comme ie pense, qu'il s'estoit bien trouué de l'yurongnerie de Piso, fist Preuost de Rome Cossus, homme certainement sage & moderé, mais tellement trempé & noyé dans le vin, que quelquefois dans le Senat mesme (où il estoit vendu ne faisant que partir d'vn festin) il se trouuoit surpris d'vn si estrange sommeil, qu'on ne le pouuoit aucunement resueiller, & qu'on estoit cõtraint de l'emporter tout endormi en sa maison. Toutesfois Tiberius luy escriuit plusieurs choses de sa propre main, qu'il iugeoit ne pouuoir estre sees mesmes à pas vn de ses seruiteurs : Mais il n'eschappa iamais à Cossus aucun secret public ou priué. Mettons doncques ces declamations à part: que l'esprit d'vn homme attaché à l'yurongnerie n'a pas de puissance sur soy: & que tout ainsi que le vin nouueau esclatte la vaisselle, & que la chaleur iette par la bouche ce qui est au fonds: pareillement que quand le vin boult dedans l'hõme, tout ce qui est caché au plus profõd, est pousé dehors, & descouuert deuant tout le monde. Et tout ainsi que ceux qui s'en sont trop chargez, ne peuuent retenir la viande que le vin fait regorger: aussi ne peuuent-ils retenir les secrets. Ils degorgent les leurs propres, & ceux d'autruy. Mais encor qu'on ait accoustumé de faire l'vn, on a aussi accoustumé de faire l'autre, & prendre cõseil des affaires de fort grande importance auec ceux que nous sçauons prẽdre plaisir à boire. Il est donc faux ce qu'on allegue pour defense, qu'on ne fie point vn secret à celuy qui a accoustumé de s'enyurer. O combien vaudroit mieux accuser ouuertement l'yurongnerie, & descouurir tous ses vices : lesquels vn homme mediocrement, ie ne dis point parfaictement sage pourra euiter, s'il se contente d'esteindre sa soif, & qui encor, s'il se faut quelquefois resiouyr se trouuant en quelque banquet estranger, peut au moins resister à l'enyurement pour si long que soit le festin. Car nous verrons apres si le vin peut troubler la ceruelle d'vn homme sage, & s'il fait chose que les yurõgnes ont accoustumé de faire. Cependant si tu veux soustenir qu'vn homme de bié ne se doiue point enyurer, pourquoy vses-tu d'argumens? Di seulement combien il est vilain & deshonneste de mettre plus dans l'estomach qu'il n'en peut contenir, & ne cognoistre point sa mesure, & combien de choses commettent les yurongnes, qui les font rougir de honte apres que le vin est passé. Di que l'enyurement n'est autre chose qu'vne fureur volontaire. Si la contenance d'vn yurongne duroit plusieurs iours, pourrois-tu faire doute que ce ne fut vne vraye fureur ? Et maintenant mesmes elle n'est pas moindre, mais elle est plus courte. Raconte l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui tua en disnant Clytus, le plus grand ami qu'il eust, & celuy auquel il se fioit le plus: puis ayant cogneu la cruauté qu'il auoit faite, souhaitta de mourir. Certainement il deuoit l'auoir fait. Il n'y a vice que l'enyurement n'eschauffe & ne descouure. Il chasse loin la honte, par laquelle toutes meschantes entreprises sont empeschees. Car la plus grande partie des hommes se retient de faire aucune chose defendue, plus par honte, que par bonne volonté. Apres qu'vne trop grande force de vin a saisi le cerueau, tout ce qui estoit de mal caché, se descouure. L'yuresse n'engendre point les vices, mais elle les pousse au dehors. C'est alors que l'homme addonné à la paillardise, ne peut pas attendre d'estre dans sa chambre, mais lasche incontinent la bride à ses deshonnestes desirs. C'est lors qu'vne personne impudique descouure & publie son mal,

Aduis de Seneque touchant l'yurongnerie

L'yurõgnerie est assez vilaine & deshonneste d'elle mesme sãs autre preuue.

C'est vne courte fureur.

Exemple en Alexandre.

Elle engẽdre les maux, &

L'yuresse les pousse au dehors.

mal,& qu'vn homme outrageux ne peut retenir sa main ni sa langue. La superbe croist à l'insolent, la cruauté aux furieux, la malice à l'enuieux:toute sorte de vice se descouure lors & se manifeste. D'auantage l'homme ne se cognoist pas luy-mesme:ses paroles sont douteuses & mal prononcees, les yeux inconstans,les pieds châcelans,la teste troublee & vertigineuse. Il luy semble que les parois tremblent,comme si quelque tourbillon esmouuoit le maison. Il sent vn trauail & vne douleur dans l'estomach pendant que le vin boult & qu'il estire les boyaux.Et toutesfois le vin est encor tolerable quand il est en sa force:Mais quand il est corrompu par le sommeil,& que ce qui n'estoit qu'yureisse deuient vomissement, que penses-tu que soit cela ? Represente-toy quelles ruines & desfaites a causé vne yurongnerie publique. C'est elle qui a fait tomber des nations tres-vaillantes & belliqueuses au pouuoir de leurs ennemis.C'est elle qui a ouuert les murailles des villes qui auoient esté par longues annees courageusement defendues.C'est elle qui a reduit en l'obeissance des estrangers,aucuns peuples opiniastres,qui auoient longuement refusé de porter le ioug.C'est elle qui a dompté par le vin,des armees inuincibles. C'est Alexandre duquel nous parlions maintenant, apres tant de longs chemins,tant de batailles,tant d'hyuers,durant lesquels il auoit vaincu & surmonté la difficulté des mauuaises saisons de l'annee , & des lieux où il estoit passé,tant de riuieres tombans de sources incogneües , tant de mers qui l'auoient laissé passer franc de tous dangers , l'intemperance de boire, & ceste fatale couppe d'Hercules l'enseuelit.Quelle gloire est-ce à vn homme d'estre capable de tant de vin?Quand tu auras emporté la palme dessus tous: quand les vns desia endormis & couchez par terre , & les autres rendans leur gorge de trop aualler,ne pourront plus boire à l'enui auec toy : quand tu seras seul de tout le festin,qui demeureras debout:quand tu les auras tous vaincus par ceste vertu magnifique, & que pas-vn n'aura peu contenir tãt de vin que toy, encor seras-tu vaincu par le tonneau.Marc Antoine homme de grand cœur, & de fort bel esprit,par quelle autre chose fut-il perdu , & comment s'accoustuma-il aux mœurs estrangeres , & aux vices qui n'estoient pas Romains,que par l'yurongnerie , & par l'amour de Cleopatra , qui ne fut pas moindre que le vin ? C'est le vin qui le rendit ennemi de la Republique,& qui le garda de pouuoir estre pareil à ses ennemis. C'est-ce qui le fit cruel, quand cependant qu'il soupoit on luy apportoit les testes des principaux citoyens de la ville:quand au milieu des viandes superbement apprestees , & des despenses & prodigalitez royales , il recognoissoit les mains & le visage de ceux qu'il auoit proscripts & condamnez à mort : & quand s'estant saoulé de vin,il estoit encor alteré du sãg. Ce qui faisoit estant yure,eust esté mesme insupportable s'il l'eust fait estant sobre:Mais de cõbien-plus estoit-ce chose insupportable, quand il le faisoit durant son enyurement ? La cruauté suit presque touiours l'yurongnerie : Car la santé de l'ame en est abrutie & violee. Cõme les lõgues maladies rendent les yeux foibles & subiects à s'offenser au meindre rayon du soleil: pareillemẽt l'yurongnerie continuelle fait deuenir l'entendement furieux & sauuage. Car quand ils sont si souuent hors du sens,les vices qui sont engendrez par le vin,& qui se sont endurcis par vne fureur accoustumee,retiẽnent apres leur force sans le vin. Di donc pourquoy c'est que le sage ne se doit point enyurer:Remonstre seulement la vilanie & la cruauté de ceste chose par effects,comme il te sera plus facile,& non point par paroles: monstre par preuue que ce qu'on appelle volupté ,si elle passe

Pourtraict de l'hõme yure.

Malheurs ensuiuis de l'yurõgnerie publique.

Exemples particulieres en Alexandre. &

M. Antoine

Elle est ordinairemẽt accõpagnee de cruauté. &

Rend à la longue l'ẽtendement furieux.

mesure,n'est que peine & tourment. Car si tu veux prouuer par argumens, que le sage se peut enyurer en beuuãt beaucoup de vin, & qu'il retient neãtmoins sa raison entiere,encore qu'il soit enyuré:tu pourrois cõclure aussi que le sage qui boira du poisõ,ne mourra pas,qui prendra du ius de pauot,ne dormira point:& qui aura mangé de l'elebore,ne pourra arracher la pituite des intestins,& la faire sortir dehors. Mais si les pieds chancellent,& la langue n'est point asseuree, pourquoy l'estimeras-tu sobre d'vne partie du corps, & yure de l'autre?

EPISTRE LXXXIIII.

Que ceux qui s'addonnent à l'estude,doiuent lire,& apres escrire, par la comparaison des mouches à miel qui vont amasser le suc des fleurs,& apres le rangent en rayons.

Les promenoirssõt vtiles à la santé, & nõ moins à l'estude que la lecture& l'escriture.

IE cognois que ces petits voyages,qui chassent loin ma paresse,sont profitables à ma santé,& à mes estudes aussi.Tu vois pourquoy ils aident à ma santé,puis que l'amour que ie porte aux lettres me rend paresseux,& me fait perdre le soin que ie deurois auoir de ma personne : ie suis contraint de faire mes exercices par le moyen & l'aide d'autruy.Ie te diray comme ils profitent aussi à mes estudes. I'ay quitté la lecture,combien que ie pense qu'elle fust necessaire:Premierement afin que ie ne me contente point de moy seul : en second lieu,afin que quand i'auray entendu ce que les autres auront recerché ie face iugement de ce qui a esté inuenté , & que ie pense moy-mesme d'inuenter.La lecture nourrit l'esprit:& quand il est ennuyé de l'estude,elle le recree,non toutesfois sans quelque estude.Nous ne deuons pas touſiours escrire,nous ne deuõs pas aussi touſiours lire.L'vne de ces deux choses,i'entẽs l'escrire,nous ennuyera & affoiblira nos forces: Et l'autre nous resiouira & nous recreera.Il faut par fois changer,il faut temperer l'vn auec l'autre,afin que ce que nous auons ramassé par la lecture, la plume apres le remette ensemble. Nous deuons,comme l'on dit,imiter les abeilles qui volent çà & là,& cueillent les fleurs qui sont bonnes à faire le miel, puis apres departent tout ce qu'elles ont porté,& le rangent en rayons,& comme dit nostre Virgile.

Lesquelles il faut entremesler & temperer l'vne par l'autre à guise des abeilles.

4. Georgic.

Elles serrent le miel,
Et rangent en leur caue vn doux Nectar du Ciel.

Desquelles il prẽd subiect de discourir de la confection du miel.

On ne sçait pas bien encore,si elles succent ceste liqueur des fleurs, qui soit des incontinent miel,ou si par quelque meslange,& par la vertu & proprieté de leur halaine elles conuertissent en ceste saueur ce qu'elles amassent. Car quelques-vns veulẽt dire qu'elles n'ont point la sciẽce de sçauoir faire le miel, mais seulement de l'amasser. On dit qu'aux Indes il se trouue du miel dans les fueilles de quelques roseaux,que la rosee du Ciel de ce pays-là , ou l'humeur douce & grasse de la canne produit.Il y a vne mesme vertu en nos herbes,mais qui n'est pas si remarquable & facile à cognoistre,laquelle est poursuiuie & succee par ce petit animal,nay proprement à cela. Quelques-vns pensent que ce qu'elles ont cueilli des plus tendres parties des herbes , qui font en verdeur,ou en fleurs,se confit,& conuertit en ceste qualité de miel,nõ sans quelque leuain (si ie dois parler ainsi)par la force duquel ces choses diuerses se prennent,& caillent ensemble. Mais afin que ie ne sorte point du propos que ie traitte,nous deuons imiter les abeilles, & separer tout ce que

Moyẽ d'appliquer à nostre vsage ce que les autres ont dit.

nous

nous auons appris des diuerſes leçons : pourautant que ce qui eſt ſeparé, & mis à part ſe garde mieux, & puis apres auec le trauail, & la force de noſtre eſprit, meſler enſemble toutes ces choſes cueillies de diuers endroicts, & les reduire à vn ſeul gouſt: afin qu'encor qu'on s'apperceuſt d'où elles auoyent eſté priſes, ce neantmoins elles ſemblent eſtre autres, que du lieu où elles ont eſté cueillies: comme nous voyons que nature fait en noſtre corps ſans noſtre aide. Les viandes que nous mangeons, tandis qu'elles demeurent en leur qualité, & qu'elles nagent encor entieres ſur l'eſtomach, ce n'eſt que charge & peſanteur : Mais apres qu'elles ne ſont plus ce qu'elles eſtoyent, & qu'elles ſe ſont changees, alors elles ſe conuertiſſent en forces, & en ſang. Eſſayons d'en faire autant des choſes dont nos eſprits ſe nourriſſent, & ne permettõs point que ce que nous auons ramaſſé demeure entier, afin qu'on ne le prẽne point comme choſe eſtrangere: il le nous faut digerer, autrement il n'entreroit que dans la memoire, & non point dans l'entendement. Entendons-nous fidelement auec ſes choſes, & faiſons qu'elles ſoyent comme du tout noſtres: que de pluſieurs, il en ſoit fait vne ſeule. Et comme il ſe compoſe vn conte vniuerſel de pluſieurs nombres particuliers, comprenans diuerſes petites ſommes differentes, il faut que tout noſtre eſprit face le ſemblable. Il doit tenir caché tout ce dequoy il s'eſt aidé & ſeruy, & ne doit monſtrer & deſcouurir que ce qu'il a compoſé. Mais ſi on recognoiſt en toy la reſſemblance de quelqu'vn, qui ſera par admiration entré plus profondement dans ton ame, ie veux que tu luy reſſembles comme vn fils reſſemble à ſon pere, & non point cõme vne image. L'image eſt vne choſe morte. Et quoy? on ne pourra dõc point cognoiſtre celuy duquel tu imites l'oraiſon? duquel l'argument? duquel les ſentẽces? Ie penſe qu'on ne pourroit quelquefois le cognoiſtre, meſmement quand on imite quelque grand homme. Car il n'a pas imprimé ſon image ſur toutes les choſes, dont il a tiré les exemples d'vn chacun, pour faire ſembler que ce ne fuſt qu'vn ſeul ouurage. Ne vois-tu pas de combien de voix eſt compoſé vn chœur de Muſiciens? Si eſt-ce qu'il n'en ſort de toutes qu'vn chant. L'vne eſt deliee, & l'autre groſſe, & l'autre moyenne: Celles des hõmes ſont meſlees auec celles des femmes : On y adiouſte encor des fluſtes: les voix d'vn chacun ſont incogneües, & toutes ſont entendues. Ie parle de ce chœur dont les anciens Philoſophes ont eu cognoiſſance. Car il y a plus de Chantres auiourd'huy en nos bãquets, qu'il n'y auoit au temps paſsé de ſpectateurs aux theatres. Apres que le rang des Chantres a rempli toutes les allees, & que les caues du theatre ſont ceintes & enuironnees de trompettes & clairons, & que toutes ſortes de fluſtes & d'inſtrumens de muſique ſonnent dans les galeries hautes, il ſe fait vn concert de ſons diſſemblables. Ie veux que noſtre ame ſoit ſemblable à cela: qu'elle ſoit ornee de pluſieurs ſciences & enſeignemens, & d'exemples de pluſieurs ſiecles, qui ſoyent rapportez à vn ſeul aage. Mais cõment (diras-tu) ſe pourra faire cela? Si nous auons touſiours l'eſprit bandé, ſi nous ne faiſons rien que la raiſon ne le conſeille. Si tu la veux eſcouter, elle te dira: Laiſſe ces choſes, apres leſquelles il n'y a que trop long tẽps que le monde court. Laiſſe les richeſſes, qui ne ſeruent que de malheur ou de charge à ceux qui les poſſedent : laiſſe les voluptez & du corps & de l'eſprit, qui nous effeminent & rendent laſches. Laiſſe l'ambition, ce n'eſt qu'orgueil, que vanité, que vent. Elle ne prend iamais fin: elle eſt auſſi faſchee de voir quel qu'vn qui luy mette le pied deuant, comme d'eſtre ſuiuie par quelqu'autre. Elle eſt tourmentee de l'enuie en deux façons. Tu peux bien cognoiſtre combien eſt

Belles comparaiſons à ce propos tirees des viandes que nous mangeons.

D'vn conte qui ſe fait de pluſieurs ſommes.

De la reſſemblance du fils au pere.

D'vn chœur de Muſiciens.

Application des ſuſdites comparaiſons.

Conſeil de la raiſon, ſalutaire contre les vanitez de ce monde.

miserable celuy à qui l'on porte enuie, s'il en porte aux autres. Vois-tu bien les palais de ces grands Seigneurs? leurs portes où ceux qui leur vont dõner le bon-iour, prennent des querelles pour estre des premiers? Il faut souffrir beaucoup d'indignitez, pour y pouuoir entrer encor de plus grãdes, quand tu seras dedans. Ne t'arreste point deuant les degrez de ces grands Princes, ni deuant ces porches esleuez sur vn haut escalier. Tu seras contraint de demeurer debout en vn lieu, qui pend en precipice gliſſant & dangereux à tomber. Retire toy plustost deçà du costé de la sageſſe, & cerche les biens qui sont les plus grands, & pleins de tranquillité. Voy tout ce qui semble estre le plus eminent & plus esleué sur les choses humaines, encor qu'il soit fort petit, & qu'il se puisse cõparer aux choses les plus viles & basses, si est-ce qu'on n'y peut aller, que par des sentiers difficiles & mal-aisez. Le chemin par lequel on va au faiſte des dignitez, est aspre & raboteux. Mais s'il te venoit fantaſie de mõter à ce sommet de sageſſe, à laquelle la fortune s'est soubmise: tu verras toutes ces choses qu'on estime estre les plus hautes, se tenir au dessous de toy. Et toutesfois tu paruiendras aux lieux les plus hauts par vn chemin fort plain.

EPISTRE LXXXV.

Il assemble plusieurs raisons, par lesquelles les Stoiciens prouuoyent que la seule vertu suffisoit à bien & heureusement viure. Et refute les opinions de ceux qui soustenoyent le contraire.

La seule vertu suffit pour rendre la vie de l'hõme bien-heureuse.

Ce qu'il preuue par vn amas de raisõs prinſes en l'eſchole Stoique.

Premiere raison.

I'Auoy voulu espargner ta peine, passant par dessus tout ce qui estoit plus difficile : & m'estoy contenté de te faire sentir seulement le gouſt de ce que nos Philosophes disent, pour prouuer que la vertu toute seule suffit, pour rendre la vie de l'homme bien-heureuse. Tu veux que ie ramasse tous nos argumens, & tous ceux qui ont iamais esté excogitez, pour ce que nous enseignons. Mais si ie le voulois entreprendre, il faudroit que ie fisse vn liure entier, & non point vne Epistre. I'ay touſiours proteſté, que ie ne prens point de plaisir à ceste sorte d'argumens. I'ay honte de venir au combat, qui s'entreprend pour la defense des Dieux & des hommes, n'ayant pour toutes armes, qu'vne aleſne en main. Celuy qui est sage, est temperant : Celuy qui est temperant, est constant : Celuy qui est constant, ne se trouble iamais : Celuy qui ne se trouble iamais, vit sans triſteſſe : Celuy qui vit sans triſteſſe, est heureux : Il s'ensuit donc que l'homme sage est heureux, & que la sageſſe suffit à la vie heureuse.

Obiection des Peripateticiens.

A ceste conclusion quelques-vns d'entre les Peripateticiens respondent ainsi, qu'en parlant de celuy qui ne se trouble iamais, & du constant, & de celuy qui vit sans triſteſſe, ils entendent que c'est de celuy qui se trouble peu souuent, & fort peu, mais non point de celuy qui ne se trouble iamais. Pareillement ils entendent que celuy qui vit sans triſteſſe, soit celuy qui n'est point subiect à triſteſſe, & qui n'est guere souuent triſte & peu subiect à ce vice.

Car

Car nature ne permet point que l'ame d'aucun soit du tout exempte de tristesse: que le sage ne la sente quelquefois, iaçoit qu'il ne se voye point vaincu par la douleur & par la tristesse, & autres choses semblables, qui conuient à leur secte. Ils ne leur ostent pas du tout la passion, ils la temperent seulement. Mais combien peu estimons-nous le sage, s'il n'est qu'vn peu plus constant que les plus imbecilles, vn peu plus ioyeux que les plus tristes, vn peu plus moderé que les plus dissolus, & vn peu plus grand que les plus petits? Quoy? Ladas voudroit-il admirer sa legereté en se comparant à vn boiteux, ou à vn qui a la iambe froissee? Respõse des Stoiciens.

Elle semble voller dessus les hautes crestes
Des moissons par les champs, sans rompre les aresles.
Elle chemine à sec sur les eaux de la mer,
Sans ses deux pieds legers dedans les flots tremper. 7. Æneid.

C'est vne legetté loüee par elle mesme, sans estre prisee par la comparaison des plus pesans & tardifs. Et quoy, voudrois-tu dire, qu'vn homme fust sain, quand il n'a qu'vn peu de fieure? ce n'est pas santé que de n'auoir qu'vne petite maladie. Et quand, dit-il, nous appellons sages ceux qui n'ont point l'ame troublee, c'est comme nous appellons les grenades apyrines, c'est à dire sans aigreur, non point parce qu'elles n'ayent aucune aigreur, mais parce qu'elles en font fort peu. Cela toutesfois est faux. Car ie ne veux point penser qu'en l'homme sage il y doiue auoir aucune diminution de mal, mais qu'il n'y en doit point auoir du tout. Car s'il y en a quelque peu, il croistra, & luy donnera empeschement. Comme vn grand rheume & vne parfaicte cataracte fait du tout perdre la veüe, aussi vn petit rheume la trouble. Si tu accordes, que le sage soit subiect aux passions, la raison ne les pourroit pas dompter. Elle seroit emportee par elles comme par vn torrent: veu principalemẽt que tu luy laisses non pas vne seule, mais toutes sortes de passions & mouuemẽts, cõtre lesquels il faut qu'elle cõbatte. Vne trouppe entiere, encor qu'elle ne soit que de personnes moyennes, a plus de force que la violence d'vn seul homme grand. Il a bien quelque conuoitise des richesses, mais elle est petite: Il a de l'ambition, mais elle n'est pas violente: Il a vne grande cholere, mais facile à s'appaiser: Il est subiect à inconstance, mais elle n'est pas trop legere & volage: il est addonné aux femmes, mais non pas follement. I'estimerois plus heureux celuy qui seroit subiect à vn grand vice tout seul, que celuy qui le seroit à tous, encor qu'ils fussent plus legers. D'auantage, il ne faut point considerer si le vice est grand, car quel qu'il soit il ne peut obeyr, il ne reçoit point de conseil. Tout ainsi qu'il n'y a beste aucune capable de raison, soit elle sauuage ou domestique & traictable, parce que de leur nature elles sont sourdes à ceux qui les veulent persuader: Pareillement les passions, pour si petites qu'elles soient, ne peuuent suiure, ni obeyr à la raison. Les tigres & les liõs ne despoüillẽt iamais leur cruauté, ils la cachẽt bié quelquefois, mais lors que tu y pẽseras moins, ceste felõnie que tu croyois estre appaisee, se rallumera. Iamais les vices ne se adoucillẽt du tout. En outre si la raison gagne Replique des Peripateticiens. Respõse des Stoiques. Seconde raison des Stoiques, pour despouiller des passions l'homme vertueux.

le dessus,ils ne commenceront iamais:mais s'ils commencent en despit de la raison,ils perseuerent tousiours en despit d'elle.Car il est plus facile d'empescher qu'ils ne viennent que de moderer leur violence:Ceste mediocrité donc est fausse & inutile : c'est autant cõme qui diroit,qu'il faut estre vn peu fol,ou vn peu malade. La seule vertu reçoit temperamẽt:les vices de l'ame n'en ont point. Tu les arracherois plustost , que de les moderer. Faut-il mettre en doute , que les vices inueterez & endurcis dans l'esprit de l'homme(que nous appellons maladie) ne soient immoderez : comme l'auarice , la cruauté,la superbe,la fierté,l'impieté ? Les passions donc ne se peuuent moderer: car de l'vn on passe à l'autre. D'auantage,si tu donnes aucune authorité à la tristesse,à la crainte,à la conuoitise,& autres mauuaises mœurs,elles ne seront plus en nostre puissance.Pourquoy ? Parce que les occasions qui les irritent sont hors de nous:par ainsi elles croissent,comme les causes, qui les cõcitent, sont grandes ou petites. La crainte sera plus grande,s'il void plus de choses, qui le peuuent effrayer , ou s'il les regarde de plus pres. La conuoitise sera plus aspre,si l'esperance d'vn plus grand bien l'attire. S'il n'est pas en nostre puissance d'empescher , qu'il n'y ait point de passions nous ne pouuons empescher qu'elles ne deuiennent grandes.Si tu leur as permis de commencer, elles croistront auec les occasions,& viendront aussi grandes que on les estimera En outre ces vices,pour si petits qu'ils soient deuiennent plus grands: les choses pernicieuses ne retiennent point de mesure. Encor que du commencement les maladies soient petites , elles s'augmentent tellement peu à peu,qu'vn fort petit accez emporte quelquefois vn corps malade.Mais quelle folie seroit-ce , s'il n'a pas esté en nostre pouuoir d'empescher la naissance & le commencement de quelque chose,croire que nous puissions retenir & arrester son cours?Comment aurois-ie assez de force pour faire prendre fin à des choses que ie n'ay peu empescher de venir ? Veu qu'il est plus facile de leur fermer la porte , que de les contenir & brider quand elles sont entrees. Quelques-vns ont vsé de ceste distinction,& ont dit,qu'il est sage & temperant par le naturel de son ame , & qu'il est tranquille par la disposition d'icelle:mais que par accident il ne l'est point.Car quant à la disposition de son ame,il n'est point troublé,attristé ni effrayé:mais il suruient plusieurs causes exterieures,qui le troublent.Ils disent vne autre chose semblable à cela, qu'il n'est pas subiet au despit , & au courroux , mais qu'il se courrouce quelquefois:qu'il n'est pas craintif,mais qu'il a quelquefois peur: C'est à dire qu'il est exempt du vice de peur , mais qu'il n'est pas exempt de ceste passion. Or si on laisse entrer la crainte par vne accoustumance , elle passera en vice formé : & la cholere receüe dedans vous, renuersera la disposition de l'ame, qui estoit de soy vuide de cholere. D'auantage,si elle ne mesprise les causes qui suruiennent de dehors , & si elle entre en aucune peur, elle ira laschement,& auec vn courage froid,lors qu'il se faudra presenter cõtre les espees, contre les feux pour la patrie,pour les loix,& pour la liberté. Or ceste diuersité d'ame ne tombe point sur le sage. Il me semble en outre que nous deuons prendre garde de ne mesler pas ces deux poincts , lesquels il faut prouuer separémẽt.Car on peut cõclurre de soy que ce qui est hõneste est le seul bien,& que la seule vertu suffit à rendre la vie heureuse. Si donc ce qui est honneste,est le seul bien,tout le monde accordera que la vertu suffit pour viure heureusemẽt.Au contraire on ne pourra pas dire,si la seule vertu rẽd vn homme heureux,que ce qui est honneste soit le seul bien. Xenocrates &

Troisieme raison.

Quatrieſme

Cinquieſme.

Sixieſme.

Reſponſe des Stoiques aux aduis contraires au paradoxe precedent contre les paſſions.

Speusip-

Speusippus pẽsent, qu'vn homme peut estre heureux par la seule vertu: & nõ toutesfois que ce qui est honneste soit ce seul bien. Epicurus pareillement pense bien, que celuy qui a la vertu, est heureux, mais que la seule vertu ne suffit pas à rendre la vie bien heureuse: parce que c'est la volupté procedant de la vertu, & non pas la seule vertu, qui la rend bien heureuse. Voila vne sotte distinction. Car luy mesme nie que la vertu soit iamais sans volupté: & par ceste raison si elles sont ioinctes touiours ensemble, si elles sont inseparables, la vertu seule suffit, car elle a touiours auec elle la volupté, sans laquelle elle n'est iamais, non pas lors mesme qu'elle est seule. Au demeurant, c'est chose fort estrange de dire, qu'vn homme pourra estre heureux auec la seule vertu, mais qu'il ne sera pas parfaictement heureux: toutesfois ie ne trouue point de raison, pourquoy cela se puisse faire. Car la vie heureuse contient en soy vn bien tout parfaict, par dessus lequel il n'en peut estre de plus grãd. Et si cela est ainsi, elle est parfaictement heureuse. Si la vie des Dieux est telle qu'elle ne puisse auoir rien de plus grand, ni de meilleur, & que la vie heureuse soit diuine, elle n'a donc rien par dessus elle, où elle puisse plus amplement aspirer. D'auantage, si la vie heureuse n'a besoin de rien, toute vie heureuse est parfaicte, elle est pareillement heureuse, voire tres-heureuse. Voudrois-tu faire doute, que la vie heureuse ne soit nostre souuerain bien? Si dõc elle est accompagnee du bien souuerain, elle est souuerainement heureuse. Comme vne chose tres-grande ne peut receuoir aucun accroissement (car quelle chose pourroit estre par dessus ce qui est tres-grand?) ni la vie heureuse aussi, laquelle ne peut estre sãs le bien souuerain. Mais si tu voulois nõmettre en auant quelqu'vn qui fust plus heureux, tu engendrerois vne infinité, de differences de biẽs souuerains. Iaçoit que i'entẽde que le biẽ souuerain soit celuy, par dessus lequel il n'y a aucun autre degré plus grand. S'il y auoit quelqu'vn qui fust moins heureux qu'vn autre, il s'ensuyuroit que cestuy-là souhaitteroit plustost la vie de celuy qui seroit plus heureux, que la sienne. Et toutesfois celuy qui est heureux, n'estime rien par dessus la sienne. L'vn & l'autre de ces deux poincts est incroyable: ou qu'il y a quelque chose qui reste au bien-heureux, qu'il aimast mieux estre que ce qu'il est: ou qu'il n'aimast pas mieux estre meilleur, qu'il n'est pas. Car d'autant plus qu'il sera prudent, d'autant mieux estendra-il son desir sur ce qui est tres-bon, & taschera par tous moyẽs de l'acquerir. Or comment seroit vn homme bien-heureux, si non seulement il pouuoit: mais qui plus est, s'il deuoit desirer quelque autre chose de plus? Ie vous diray qu'est cela, & d'où ceste erreur procede. Ils ne sçauẽt point qu'il n'y a qu'vne seule vie heureuse. Sa qualité la met au meilleur estat qu'elle peut estre, & non point sa grandeur. C'est pourquoy, & la longue, & la courte sont egales: la plus large, & la plus estroitte: celle qui est departie en plusieurs lieux, & en plusieurs parts, & celle qui est estroitemẽt serree. Celuy qui la veut estimer par nombre, & par mesure, & par departemẽs, luy oste ce qu'elle a de plus excellent. Mais qu'est-ce qui est plus excellent en la vie? C'est qu'elle soit pleine. La fin (pour t'en bailler vn exemple) de boire & de manger, c'est d'estre saoul. Cestuy-ci mange plus, l'autre moins: qu'y fait cela s'ils sõt desia tous deux saouls? Cestuy-cy boit plus, & l'autre boit moins: qu'y fait cela? l'vn & l'autre n'a pl⁹ de soif. Cestuy-cy a vescu beaucoup d'annees, & l'autre bien peu. Cela ne sert de rien, si cestuy-cy n'a pas esté plus heureux en beaucoup d'annees, que ceste autre en peu. Celuy que tu appelles moins heureux, il n'est pas heureux. Car ce nom ne peut pas diminuer.

Contre les opinions de Xenocrates, Speusippe, & Epicure, touchant le souuerain bien.

La vie heureuse n'a rien par dessus elle où elle puisse aspirer.

Elle est dõc parfaictement heureuse: & par consequent, nostre souuerain bien.

Et le souuerain bien est celuy qui n'a rien par dessus luy.

Il n'y a qu'vne seule vie heureuse, & egale.

Argumẽs des Stoiciẽs, touchant le parfaict heureux.

Celuy qui est courageux, est sans crainte, & sans tristesse, qui est sans tristesse, est bien heureux. C'est l'argument de nos Stoiciens. Contre lesquels ils essayent de respondre ainsi: que nous induisons vne chose fausse, & reuoque en doubte, pour vne confessee, que celuy qui est constant & courageux, soit sans crainte. Et quoy donc, dit-il, le courageux ne craindra-il pas les maux qui le menacent de pres? Ce seroit à faire à vn hõme fol & aliené de son sens, & non point à vn homme constant. Mais il respond qu'il craint auec vne grande moderation : & qu'il n'est pas du tout hors de crainte. Toutesfois ceux qui disent cela, reuiennent tousiours à vne mesme chose, & prennent les vices les plus petits, pour vertu. Car celuy qui craint aucunement, toutesfois rarement, & moins que les autres, n'est pas exempt de vice, mais il est trauaillé d'vn plus petit. Ouy, mais i'estime fol celuy qui ne craint pas le mal dont il est menacé. Ce qu'il dit est vray, si ce sõt maux. Mais s'il sçait que ce ne soiẽt pas maux, & s'il estime que cela seul qui est deshonneste, soit mal, il deura auec toute asseurance regarder les dangers, & mespriser ce qui pourroit faire peur aux autres. Au contraire, si c'est à faire à vn fol & à vn insensé de ne craindre point les maux, d'autant aussi qu'vn homme sera plus sage, d'autant plus il craindra. Vous estes donc d'aduis, dit-il, qu'vn homme de cœur se doit presenter aux dangers? Rien moins que cela: il ne les craindra point, mais il les fuyra. Il fera bien d'y prendre garde, mais il feroit mal de les craindre. Et quoy donc (diras-tu) ne craindra-il point la mort, la prison, les feux, & les autres armes de fortune? Nenny. Car il sçait bien que ce ne sont point maux, encor qu'ils semblent l'estre. Il croit que toutes ces choses ne sont que frayeurs à la vie humaine. Mets-luy par inuentaire les captiuitez, les foüets, les chaines, la pauureté, le deschiremẽt des membres, ou par maladie, ou par tyrannie, & tous autres tourmens que tu sçaurois raconter : il les met au nombre des peurs que sentent ceux qui ont l'esprit troublé de quelque vision : Cela doit estre craint par des personnes craintiues. Penses-tu qu'vne chose soit mal, à laquelle il faut que nous venions quelque iour par nostre propre volonté? Veux-tu sçauoir ce qui est mal? C'est se rendre à ce qu'on appelle mal, & luy quitter la liberté, pour laquelle on doit plustost souffrir toutes choses. Nostre liberté se perd si nous ne mesprisons les choses qui nous ont fait plier sous le ioug : ils ne seroient pas en doute de cognoistre ce qui est conuenable à vn homme constant, s'ils sçauoient que c'est que la constance. Car ce n'est point vne temerité inconsideree, ce n'est pas amour des perils, ny vn desir des choses qu'on craint. C'est vne science de bien pouuoir faire difference de ce qui est mal, & de ce qui ne l'est pas. La constance est fort soigneuse de sa conseruation. Elle est aussi fort patiente de ce qui a vne fausse apparence de maux. Et quoy? si on porte l'espee sur le col d'vn homme constant & courageux : si on le blesse tantost d'vn endroit, & tantost d'vn autre : s'il a veu ses boyaux entre ses mains : si on luy donne à ceste heure vn coup, & quelque temps apres vn autre pour luy faire sentir plus de tourmens : si par vne playe desia sechee on luy fait couler du sang tout frais : diras-tu qu'il n'a point de peur, & qu'il ne sent point de douleur? Certainement il sent bien la douleur : car il n'y a vertu aucune, qui face perdre le sentiment à l'hõme : mais il ne craint point. Il regarde comme d'enhaut ses douleurs d'vn cœur inuincible. Demandes-tu quel courage il a pour lors? tel que l'ont ceux qui consolent vn amy malade. Ce qui est mal, nuit : & ce qui nuit, rend pire : La douleur & la pau-

Response.

Autre replique, & response.

De ce qui est mal, & qui semble l'estre.

Que c'est que mal.

Que c'est que constãce & Qui est l'hõme vaillant.

Obiection contre la precedente response.

la pauureté ne rendent point vn homme pire: Il s'ensuit donc qu'elles ne sont point mal. La proposition, dit-il, est fausse. Car s'il y a quelque chose qui nuise, il ne rend point pour cela l'homme pire. La tempeste, & l'orage nuit bien au patron du nauire, mais il ne le rend pas pire qu'il estoit. Quelques Stoiciens contre cela respondent ainsi: Que la tempeste & l'orage rendent le pilote de pire condition, parce qu'il ne peut faire ce qu'il auoit entrepris, ni tenir le cours de son voyage: mais qu'ils ne le font pas pire en son art, ains seulement en sa besongne. Il s'ensuit donc (dit le Peripateticien) que la pauureté & la douleur, & telles autres semblables incommoditez, rendent pire l'homme sage: car encor qu'elles ne luy ostent pas la vertu, elles empescheront ses effects. Cela se pourroit bien dire, si la condition du pilote & du sage n'estoit fort dissemblable. Car le sage a ce dessein en tout le cours de sa vie, non seulement de faire ce qu'il entreprend, mais de faire bien & iustement tout ce qu'il fait. Et le dessein du pilote, est seulement de conduire son nauire à port. Les arts & les sciences ne sont que chambrieres, elle doiuent rendre le seruice qu'elles promettent. La sagesse est la maistresse & la gouuernante. Les arts seruent à la vie, & la sagesse commande. Ie pense donc qu'il faut autrement respondre: que l'art du pilote ne se gaste & ne se diminue aucunement par la tempeste, ni la conduite mesme de l'art. Le pilote ne t'a point promis vne bonne fortune sur mer, mais seulement de trauailler à ton profit, & la science de bien gouuerner son nauire: laquelle se monstre mieux, quand quelque fortune contraire luy donne empeschement. Celuy qui a peu dire, Neptune, iamais ce nauire que tout droict? il a satisfaict à son art. La tempeste n'empesche point l'ouurage du pilote, mais seulement le succez. Et quoy donc? diras-que ce qui empesche le pilote d'arriuer au port, ne luy est pas nuisible? ce qui rend vains ses efforts, ce qui le porte en arriere, qui le retient & le desarme? Il luy nuit, non point comme à vn pilote, mais comme à vn qui va sur mer. Tant s'en faut, qu'il empesche l'art du patron, que plustost il la fait cognoistre. Car en bonace, comme on dit, chacun est bon marinier: c'est au vaisseau que cela donne empeschement, & non point au patron, entant qu'il est patron. Le gouuerneur du nauire ioüe deux personnages: l'vn qui est commun auec tous ceux qui sont montez dans vn mesme vaisseau, entant qu'il est luy mesme porté: & l'autre propre & particulier, entant qu'il est pilote. La tempeste luy est dommageable comme à vn de ceux qui sont portez, mais non point comme à vn pilote. D'auantage, l'art d'vn pilote, c'est le bien d'autruy, qui regarde à ceux qu'il meine, comme l'art d'vn medecin à ceux qu'il pense. La sagesse est vn bien commun, tant à ceux auec lesquels elle vit, que propre à elle mesme. Par ainsi il peut estre porté dommage au gouuerneur du vaisseau, quand le seruice qu'il auoit promis aux autres, est empesché par la tempeste. Mais le sage ne reçoit aucun dommage ni par pauureté, ni par douleurs, ni par aucun orage qui tourmente la vie. D'autant que toutes ses œuures ne sont point empeschees, mais seulement celles qui concernent autruy; car il est tousiours en action: ses effects se monstrent plus grands, quand la fortune luy est contraire. C'est lors qu'il depesche les affaires de la sagesse, laquelle nous auons dit estre, & le bien d'autruy, & sõ bien propre. En outre, il n'est point empesché de porter profit à d'autres, lors mesmes que les neceſſitez le pressent. Il est bien empesché par sa pauureté, de monstrer comme vne republique doit estre maniee: Mais à tout le moins il

Respõse du Stoique.

Replique du Peripateticien.

Respõse. Quel est le dessein du sage.

Respõse de Seneque.

Les actions du sage different de celles des autres hommes.

enseigne cõme on doit manier la pauureté. C'est vne besõgne qui s'estend sur tout le temps de sa vie. Par ainsi il n'y a fortune, ni aucune autre chose en ce monde, qui puisse empescher les actions du sage: car au moins fait-il ceste œuure, qu'il est empesché de faire aucune autre œuure. Il est propre à tous: car il est gouuerneur des bons, & vainqueur des mauuais: il s'est, dis-ie, si bien exercé, qu'il a fait paroistre sa vertu autant en ses prosperitez, comme en ses aduersitez, & qu'il n'a pas tant regardé la matiere que la vertu mesme. C'est pourquoy ni la pauureté, ni la douleur, ni aucune autre chose, qui destourne les ignorans, & les fait tomber en desespoir, ne l'empesche point. Tu penses qu'il soit pressé de maux? il s'en sert. Phidias ne sçauoit pas faire seulement des images d'yuoire, il en faisoit aussi de bronze: si tu luy eusses presenté du marbre, ou quelque autre matiere plus vile, il en eust fait vne image auec toute la perfection qu'on pouuoit desirer d'vne telle matiere. Le sage pareillement monstrera la vertu en ses richesses, s'il en a le moyen: sinon, il le fera en sa pauureté. S'il peut, il la monstrera dans sa patrie: sinon, ce sera en son exil. S'il peut, il la monstrera estant chef d'armee: sinõ, comme soldat. S'il peut, tout entier: sinõn, estropié. Quelque fortune qu'il rencontre, il en fera quelque chose digne de memoire. Il y a certains dõpteurs de bestes sauuages, qui forcent les animaux les plus cruels, & qui du premier regard, espouuantent les hommes, de souffrir le ioug, & ne se voulans contenter de leur auoir fait perdre la fierté & la cruauté, les rendent si doux, qu'ils les font loger auec eux. Le gouuerneur des lions leur met la main dans la gueule: & celuy qui a le tigre en garde, le baise bien. Vn batteleur Æthiopien commande à vn elephant de se mettre à genoux, & marcher sur la corde. Le sage pareillement est le maistre de sçauoir dompter les maux. La douleur, la pauureté, l'ignominie, la prison, l'exil, & toutes autres choses qui sont horreur au monde, si elles tombent entre les mains du sage, deuiennent douces & traictables.

Il faut paroistre sa vertu indifferemment en toutes saisons.

Comparaison du sage auec Phidias.

&

Auec les dompteurs des bestes sauuages.

EPISTRE LXXXVI.

Louange de Scipion l'Africain, & de sa temperance: & mesmement en ses baings. Blasme l'excessiue despense & dissolution des hommes de son temps. Et quelques beaux & profitables discours des verges & des arbres fruictiers.

IE t'escris ceci m'estant venu reposer dans la mesme metairie qui fut iadis à Scipion l'Africain, apres auoir adoré ses Manes & son autel, que ie pense estre le sepulchre de ce grand capitaine: car quant à son ame, ie me suis persuadé qu'elle soit retournee au Ciel d'où elle estoit venue: non point pour auoir conduit de grandes armees (car ce furieux Cambyses, qui vsa de sa fureur fort heureusement, en a bien fait autant) mais par sa modestie & par sa pieté, dont il surpassoit tous les hommes de son temps, & qui se sont mõstrees plus admirables, lors qu'il abandonna sa patrie, que lors qu'il la defendit. Ou Scipion deuoit sortir de Rome, ou de Rome la liberté. Ie ne veux rien deroger, dit-il, de l'authorité des loix & des ordonnances: que le droict soit egal entre tous les citoyens: Sers toy, ô ma patrie, sans moy, du bien que ie t'ay acquis. I'ay esté cause de ta liberté, i'en veux estre aussi l'exemple. Ie m'en vay, si ie suis deuenu plus grãd qu'il n'est besoin pour ton asseurãce. Mais cõment pourrois-ie faire, de n'admirer point la grãdeur de ce courage? Il s'en alla de sa propre volonté en exil, & affranchit ainsi la cité. Les choses estoient venues

Ce n'est pas la valeur, ni le maniemẽt de grands affaires, mais la pieté & vertu qui rẽd l'ame biẽ heureuse apres la mort.

nues à ce poinct, que la liberté faisoit tort à Scipion, ou Scipion à la liberté. Et l'vn ne l'autre ne se deuoit faire. C'est pourquoy il voulut ceder aux loix, & se retirer à Literne, pour reprocher autant son bannissement à la chose publique, comme fut celuy d'Annibal. Ie vis vne metairie bastie de simple pierre de taille, vne muraille qui parquoit vn grand bois, & des tours haut-esleuees qui seruoiét de bouleuers à la metairie. Vne cisterne dessous les bastimens & sous les vergiers, qui suffiroit au seruice de toute vne armee. Vne petite estuue sans clarté à la façon des anciens: car ces gens du temps passé ne pensoient pas qu'elles fussent chaudes, si elles n'estoient obscures. Certainement ie prenois vn grand plaisir à considerer la façon de viure de Scipion & la nostre. C'est en ce coing-là que cest homme, horreur de Carthage, auquel Rome est redeuable de n'auoir esté prise qu'vne fois, lauoit son corps, quand il estoit las du labeur des champs: car il s'exerçoit au trauail, & comme les bonnes gens du temps passé, il labouroit luy-mesme la terre. Ce grand homme demeura soubs ceste couuerture de maison si mal nette, & ce paué si sale & vilain le soustint: Mais qui est celuy qui vouluſt maintenant estre ainsi laué? Vn homme penseroit estre pauure & miserable, si les parois enrichies à l'entour de grands precieux ronds n'y reluisoient: si les marbres d'Alexandrie n'estoient marquetez de petites lame de marbre Numidien: si elles n'estoient bordees tout autour d'vn grand artifice à façon de peinture, de pierres de variables couleurs: si la voulte n'estoit couuerte de verre, si le porphyre qu'on fait venir de l'isle de Thaso, qui estoit au temps passé le plus rare ornement qui se voyoit dans quelque temple, n'enuironnoit le tour de nos baignoirs, dans lesquels nous plongeons les corps affoiblis d'vne longue sueur, & si les robinets qui versent l'eau dedans, n'estoient tout d'argent. Ie ne parle encor que des tuyaux du peuple commun: mais que sera-ce quand nous viendrons aux baings des serfs affranchis? Combien il y a de statues, combien de colomnes qui ne soustiennent rien, & qui ne sont là plantees que pour ornement, & pour monstrer seulement vne grande despense? Quelle quantité d'eaux qui tombent auec vn grand bruit par des degrez? Nous sommes venus à des delicatesses si grandes, que nous ne voulons plus marcher que sur des pierres precieuses. En ceste estuue de Scipion il n'y auoit que des petites fentes au lieu de fenestres, taillees dans le mur de pierre, afin que sans affoiblir la forteresse, elle peut receuoir la lumiere. Mais maintenant ils appellent tasnieres de vermine, les baings, s'ils ne sont bastis, & accommodez en façon qu'ils puissent tout le long du iour receuoir le Soleil par des fenestres fort larges, si on ne s'y peut lauer & s'y voir clairement tout ensemble, si du baignoir & de la cuue mesmes ils ne voyent les champs & les mers. Par ainsi les bastimens que lors tout le monde admiroit, où tout le monde accouroit pour les voir consacrer & dedier, sont mis au nombre des choses desia trop vieilles, aussi-tost que le luxe & la superfluité a trouué quelque nouueauté pour se ruiner elle-mesmes par des folles despenses. Mais il n'y auoit que fort peu de baings au temps passé, & encor ceux-là mesme n'estoient ornez d'aucun embellissemẽt. Car pour quelle raison enrichiroit on vne chose où l'on entroit pour vn sold, & qui a esté trouuee plustost pour necessité, que pour plaisir? On n'y verſoit point de l'eau incessammẽt, elle n'y couroit comme si elle sortoit touſiours recentement d'vne fontaine chaude: ils ne se soucioient point combien seroit claire l'eau dans laquelle ils deuoient laisser leurs ordures. Mais (ô bons Dieux) le grand plaisir que c'estoit d'entrer dans ces baings obscurs

Maison chãpestre de Scipion. &

Sa frugalité au prix de l'excessiue dissolution du temps de Seneque.

Estuues de Scipion biẽ esloignees de luxe.

Parsimonie & frugalité es anciens Romains.

rabatus d'vn enduit vulgaire & commun, que tu cognoistrois bien auoir esté attrempez de la main propre de Caton Ædile, ou de Fabius Maximus, ou de quelqu'vn des Corneliens. Car les Ædiles les plus nobles auoient la charge d'entrer dans les lieux où le peuple estoit receu, & de prendre garde qu'ils fussent tenus biẽ nets, & que la temperature fust saine & profitable: Nõ pas cõme celle qui a esté inuentee puis n'agueres, laquelle semble plustost vn grand feu & vn embrasement, dans lequel on deuroit lauer tout vif vn esclaue qui seroit conuaincu de quelque detestable forfaict. Il me sẽble maintenãt qu'il n'y a point difference si le baing est chaud ou s'il brusle. Mais de quelle grande simplicité voit-on auiourd'huy quelques-vns accuser Scipion, qu'il ne fist entrer par des larges verrieres la clarté dans ses estuues, qu'il ne se fist cuire & rostir dans le baing, & qu'il n'attendist que sa digestion fut faite? O le miserable homme (disent-ils) il ne sçeut pas viure. Il ne se lauoit point auec vne eau reposee, mais le plus souuent trouble, & presque toute boüe, & lors qu'il pleuuoit plus fort. Il ne se soucioit pas beaucoup de se nettoyer ainsi: car il n'y venoit point pour se lauer de la crasse des onguens parfumez, mais de la sueur. Quels propos penses-tu que tiendront maintenant quelques-vns? Ie ne porte pas d'enuie à Scipion: c'estoit autant comme de viure en exil, à celuy qui se lauoit ainsi. Mais encor, afin que tu le sçaches bien, il ne se lauoit pas tous les iours. Car ainsi que l'escriuẽt ceux qui ont parlé de l'ancienne façõ de viure de Rome, ils lauoient tous les iours les bras & les iambes à cause de l'ordure qu'ils amassoient au trauail. Au reste ils ne lauoient tout le corps que les iours de foires qui reuenoyent de neuf en neuf iours. Quelqu'vn dira en cest endroit, que cela monstre bien qu'ils estoient fort sales. Que penses-tu qu'ils sentoient? La guerre, le trauail, l'homme. Depuis qu'on a basty des estuues si nettes, ils sont plus vilains. Quand Horatius Flaccus veut descrire vn homme infame & perdu en ses delices trop grandes, que dit-il?

Outrage fait à Scipiõ pour auoir hay le luxe.

A la façon des anciens Romains, qui se lauoient par necessité, nõ par volupté.

Et n'en estoient que plus masles.

Rufillus sent le musc & la ciuette.

Si tu me presentois maintenant Rufillus, ie ne l'estimerois pas plus que s'il sentoit le bouc, & qu'il tint le lieu de Gorgonius, qu'Horace opposoit à Rufillus. C'est peu que de s'oindre de perfums, si l'on n'en prend deux ou trois fois le iour, afin que la sẽteur ne se perde point sur le corps. Que diriez-vous qu'ils s'ẽ prinsient, comme si ceste senteur sortoit d'eux? Si ce que ie viens de dire, te semble trop seuere, tu reietteras cela sur le village, ou i'ay aussi appris d'Ægialus tres-diligent pere de famille (qui est maintenant maistre de ce domaine) qu'vn verger d'arbres fruictiers, pour si vieil qu'il soit, se peut transplanter. Il faut que nous qui sommes vieux, & qui ne plantons iamais vne oliuete que pour autruy, apprenions cela. Ie diray ce que i'ay veu, qu'vn verger d'arbres de trois ou quatre ans, qui auoient esté transplantez, portoit si grande quantité de fruicts en Automne, qu'on s'en faschoit. Cest arbre aussi te couurira, lequel

Viendra rendre de l'ombre bien tard à tes nepueux:

Comme dit nostre Virgile, qui a plus regardé à ce qu'il pouuoit dire gentiment que veritablement. Il n'a pas tant voulu enseigner les laboureurs, que donner du plaisir au lecteur. Car, afin que ie laisse les autres choses à part, ie te rendray compte de ce qu'il m'a fallu cognoistre auiourd'huy.

Georgi. i.

Enuiron le printemps la feue il faut planter,
Et toy, trefle Medois, dans les fillons ietter:
Lors du mil tous les ans le soin se renouuelle.

Mais

Mais s'il faut planter cela en mesme saison,& si la semaison de l'vn & de l'autre se doit faire au printemps,tu le iugeras par ceci. C'est au mois de Iuin, & plus pres du mois de Iuillet que ie t'escris. Toutesfois i'ay veu en mesme iour cueillir les feues, & semer le mil. Ie retourne maintenant à l'oliuete, que i'ay veu planter de deux façons. Il transporta les troncs des grands arbres auec le tige,apres auoir coupé les grosses branches iusqu'à vn pied pres: il en couppa aussi les racines,leur ayant toutesfois laissé la teste principale,de laquelle les autres dependoient. Et l'ayant trẽpee dans du sien,il la mit dans la fosse:& ne la rechaussa point seulement de terre, mais il la battit & foula fort aux pieds. Il nie qu'il y ait aucune chose qui y face plus de bien, que ce battement : car il empesche que le froid & le vent n'y puisse entrer. En outre cela les garde de ne trembler pas tant, & par ceste raison donne loisir aux racines naissantes de sortir & prendre terre à leur aise : lesquelles estans encor tendres, & ne se tenans que de la grace & faueur de la terre,il faudroit par necessité que la moindre secousse les arrachast. Au reste il rascle vn peu de l'arbre auant que de l'enseuelir dans terre : car de tout le bois (comme il dit) qui est despoüillé, il en sort des nouuelles racines. Au demeurant le tronc ne doit point sortir hors de terre plus haut que de trois ou quatre pieds. Car incontinent il sera reuestu d'embas, & la plus grande partie, comme aux vieilles oliuetes, ne sera ni rostie ni bruslee. L'autre façon de planter fut telle. Il planta de mesme sorte des branches fortes, qui n'auoient toutesfois encor l'escorce guere dure,comme sont celles des ieunes arbres. Elles viennẽt vn peu plus tard,mais elles n'ont rien de rude ni d'aspre, non plus que si elles estoient sorties de la plante mesme. I'ay veu aussi maintenant transplanter vne vieille souche de vigne de son verger: mais il en faut(s'il est possible) ramasser tous les cheueux & la barbe, & la coucher plus à son aise & au large, afin que le corps mesmes puisse mettre racine. Ie les ay veu plantees non seulement au mois de Feburier,mais encor se prendre apres le mois de Mars, & embrasser vn autre ormeau que le premier. Tous ces arbres, qui sont (comme on dit) de grands corps, il me disoit qu'il les failloit entretenir auec de l'eau de cisterne. Et si elle y est profitable,nous auons la pluye à nostre commandement. Ie ne t'en veux point apprendre d'auantage, afin que comme il m'a rendu enuieux de l'imiter,il ne te le rende aussi,de vouloir faire comme moy.

Industrie des anciens labourers d'Italie à cultiuer les oliues. &

La vigne.

EPISTRE LXXXVII.

Il descrit la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fist. Et sur ceste occasion il reprend les folles & delicates despenses des Romains par les exemples qu'il allegue. Il dispute si les richesses se peuuent appeller bien.

I'Ay fait naufrage auant que monter sur le nauire. Ie ne te diray point comme cela est aduenu, afin que tu ne penses pas qu'il faille mettre ceci entre les Paradoxes des Stoiciens: desquels ie prouueray quãd tu voudras,voire encores que tu ne vueilles, qu'il n'y en a aucun qui soit si faux, ni subiect à tant d'admiration comme il semble estre de prime face. Cepẽdant ce voyage m'a faict apprendre,combien nous auõs de choses superflues, & combien il seroit facile en y apportant quelque peu de iugement, de les mespriser, & faire que si par fois la necessité nous en priuoit, nous ne sentissions point qu'elles

Par son exẽple & par celuy de Caton, il veut induire chacun à frugalité.

Laquelle apprend à se passer de peu, sans qu'on s'ap-

perçoiue d'auoir perdu ses aises accoustumees.

nous fussent ostees. Nous auons desia passé fort heureusemẽt deux iours, moy & mon bon amy Maximus, accompagnez de peu de seruiteurs, & seulement d'autant qu'vn corrosse en pouuoit porter sans aucunes besongnes, que ce que nous auions dessus nous. Mon matelas estoit sur la terre, & moy sur le matelats. De deux manteaux l'vn seruoit de lodier, & l'autre de couuerte. On n'euſt peu rien retrancher de nostre disner, il faut appresté en moins d'vne heure: ie ne suis iamais sans figues & sans mes tablettes. Si i'ay du pain, elles me seruẽt de viande: sinõ, elles me seruent de pain: Elles me fõt tous les iours reuenir l'an nouueau, lequel ie rẽds plein de bon-heur & de felicité par mes bonnes & saincte pensees, & par la grandeur de mon ame, qui n'est iamais si grande que lors qu'elle a mis à part tous affaires, & qu'elle a fait paix auec elle mesme, en ne craignant rien, & qu'elle s'est acquis beaucoup de richesses en ne desirant rien plus. Le chariot sur lequel ie suis monté, c'est vn chariot de village: on ne cognoist point que les mules ayent vie, qu'à les voir cheminer. Le muletier estoit pieds nuds, non point à cause de l'esté. A grand peine puis-ie tant gagner sur moy, que ie vouluſſe dire que ce coche fust mien. Ie sens encor continuer en moy vne meschante honte que i'ay de bien faire. Quand ie rencontre quelque autre train plus honorable & magnifique, ie ne me puis tenir d'en rougir: qui est vn tesmoignage certain que ce que i'approuue & que ie loue, n'est pas encor bien ferme & asseuré dans mon ame. Celuy qui a honte d'auoir vn meschãt coche, seroit biẽ glorieux s'il en auoit vn plus riche. Ie n'ay point approfité beaucoup: car ie n'ose encor descouurir par dehors ma sobrieté. Mesmes i'ay peur maintenant de l'opinion qu'auront de moy ceux qui vont par pays. Mais contre l'opinion de tout le monde, il falloit aduãcer ceste parole: Vous deuenez fols, vous vous trompez, vous auez en trop d'amiration les superfluitez qui ne seruent de rien: mais vous ne prisez pas vn par son propre bien. Quand il faut venir à l'estimation des biens, vous contez fort soigneusement, vous examinez curieusement le bien de tous ceux à qui vous voulez prester de l'argent, ou quelque bien-faict: car vous mettez desia cela en ligne de despense. Vous sçauez fort bien dire; Il a de grands heritages, mais il doit beaucoup. Il a vne belle maison, mais il l'achepta d'argent emprunté: il n'y a pas vn qui mette plustost en veue vne plus belle suite de seruiteurs, mais il ne paye iamais ses debtes. S'il vouloit payer ces creanciers, il ne luy resteroit aucun bien. Vous en deuez faire autãt en toutes autres choses, & bien esplucher ce que chacun a, qui soit propre à luy. Penses-tu qu'vn homme soit riche parce que ses meubles, qui le suiuent aux voyages qu'il fait, sont d'or, parce qu'il fait labourer force terres en toutes les prouinces, parce qu'on fueillette vn grand liure de raisons de ses affaires, parce qu'il possede de si grands heritages dãs les fauxbourgs de Rome qu'il n'en pourroit auoir tant aux deserts mesme de la Poüille, sans qu'on luy en portast enuie? Quand tu auras bien conté tout cela, encor est il pauure. Pourquoy? parce qu'il doit. Mais qu'est-ce qu'il doit, diras-tu? Tout ce qu'il a: Sinon que tu voulusses dire qu'il y eust difference que quelqu'vn ait emprunté d'vn homme, ou de la fortune. Dequoy seruent les mules bien grasses, & toutes d'vne couleur? Dequoy seruent ces coches grauez & burinez?

Dispose l'esprit à des meditatiõs dignes de luy.

Luy fait aduouer ses imperfections & defauts. &

Recognoistre la vanité du mõde.

7. Eneid.

Les cheuaux sont couuerts de beaux caparaſſons,
De riche pourpre, peints de diuerses façons.
Les colliers tombent bas sur leur grasse poictrine,

Et le

Et le frein d'or maſsif entre les dents ſe mine.

Cela ne peut faire que le maiſtre en ſoit meilleur, ni la mule auſſi. M. Caton le Cenſeur, la naiſſance duquel fut autant profitable au peuple Romain, que celle de Scipion (parce que l'vn fit touſiours la guerre à nos ennemis, & l'autre aux vices) montoit vn cheual hongre, ſur lequel il mettoit encor ſes beſaces, afin qu'il portaſt luy meſme les beſongnes qui luy eſtoyent neceſſaires. O que ie ſouhaierois de bon cœur qu'vn de ces mignons refaicts & en bon poinct qui ſe monſtrent riches, en faiſant quelque voyage, le rencontraſt de fortune, auec ces auant-coureurs & Numidiens qui eſleuent vne grãde pouſſiere! Certainement ceſtuy-là ſembleroit bien eſtre en meilleur equipage & mieux accompagné que Caton: Ceſtuy-là au milieu de tant d'appareils delicats, eſt en fin incertain s'il ſera vn iour loüé à l'eſpee ou à l'eſpieu. O que c'eſtoit vn grand honneur en ce ſiecle-là, qu'vn chef d'armee, à qui le triomphe auoit autrefois eſté decerné, vn qui auoit eſté Cenſeur, & (ce qui eſt encor plus grand que tout cela) vn Caton, fuſt content d'vn ſeul cheual, & non pas encor tout entier: car ſes hardes qui pendoyent d'vn coſté & d'autre en occupoyent vne partie. N'eſtimerois-tu pas doncques plus ce ſeul cheual eſtrillé de la propre main de Caton, que tous ces petits cheuaux qui creuent de graiſſe, que tous les traquenars, & toutes les haquenees du monde? Ie voy que ce propos ne prendra iamais fin, que celle que i'y mettray moy-meſme. Ie me tairay donc, & ne parleray plus de ces choſes, deſquelles, à les voir comme elles ſont en ce temps, celuy auoit bien deuiné le nom, qui les auoit appellees *impedimenta*, c'eſt à dire empeſchemens. Ie veux miantenant propoſer quelque peu d'argumens que nos Stoiciens font touchant la vertu, laquelle nous ſouſtenons eſtre ſuffiſante pour rendre la vie bien-heureuſe. Ce qui eſt bon, fait les hommes bons: car en l'art de muſique ce qui eſt bon, fait les bons muſiciens: Les biens de fortune ne font point l'hõme bon: Ils s'enſuit donc qu'ils ne ſont point bons A cela les Peripateticiens reſpõdent ainſi, que noſtre premiere propoſitiõ eſt fauſſe, & qu'il ne s'enſuit point, que de ce qui eſt bon, les hommes ſe facent bons. Il y a quelque choſe bonne en la muſique, comme la fluſte, la corde, ou quelque autre inſtrument de muſique, propre au chant: toutesfois rien de tout cela ne fait le muſicien. Nous reſpondrons à cela, que vous ne comprenez pas comme nous entendons ce qui eſt bon au muſicien: car nous ne parlons point des inſtrumens de muſicien, mais de ce qui fait le muſicien. Tu viens aux outils de la muſique, & non point à l'art. Or s'il y a quelque choſe de bon en l'art de muſique, c'eſt ce qui fait le muſicié. Ie veux encor rendre cela plus clair. Le bon en la muſique ſe prend en deux façons: L'vne, par laquelle l'effect du muſicien eſt aidé: & l'autre, par laquelle l'art eſt aidee. Les inſtrumens, les fluſtes, les orgues, les cordes appartiennent à l'effect, & n'appartiennent point à l'art. Car le maiſtre peut eſtre ſans ces inſtrumẽs: il peut auoir quelque empeſchement qui le gardera d'vſer de ſon art. Or cela n'eſt pas ainſi double en l'homme. Car il n'y a qu'vn ſeul bien qui appartienne à l'homme & à ſa vie. Ce qui peut aduenir au plus meſpriſé & au plus deshonneſte homme du monde, n'eſt pas bien: Or les richeſſes peuuent venir à vn maquereau, à vn bourreau: Il s'enſuit donc qu'elles ne ſont pas bonnes. Ceſte propoſition (diſent-ils) eſt fauſſe: car nous voyõs que de bien ſçauoir la grammaire, la medecine, & d'eſtre bon pilote, cela aduient à des perſonnes de plus baſſe condition. Mais ces arts-là ne font point profeſſion de la grandeur de l'ame, elles ne ſe hauſſent pas vers le ciel, & ne

Autre exẽple notable de frugalité en M. Caton.

Laquelle eſt d'autant plus recommandable par la dignité du perſonnage.

Argumens pour prouuer que la vertu eſt ſuffiſante pour viure heureuſement.

Repartie des Peripateticiens.

Replique des Stoiciens.

Obiection des Peripateticiens.

Reſponſe des Stoiciens.

mesprisent point les biens de fortune. C'est la vertu qui esleue l'homme en haut, & qui le met par dessus ce que le monde prise & tient plus cher. C'est elle qui ne desire point par trop les biẽs, & ne craint point par trop les maux. Chelidon l'vn des mignons de Cleopatra, posseda de grãds biens, comme n'agueres Natalis, qui auoit la langue aussi meschante cõme vilaine & impure, dans la bouche duquel les femmes se purgeoyent: Il fut heritier de plusieurs, & plusieurs apres le furent de luy. Et quoy? voyons si les richesses l'ont soüillé, ou bien s'il a soüillé les richesses, lesquelles tombent sur quelques personnes, de mesme façon qu'vne piece d'argent tõbenoit dans vn cloaque. La vertu est logee par dessus tout cela: elle n'est mise à prix que par sa propre monnoye: Elle ne pense point que rien de ce qui aduiẽt par vn moyen ou par autre, soit bien. La medecine & le gouuernement d'vn nauire n'a pas interdit ni à soy ni aux siens l'admiration de telles choses. Celuy qui n'est pas hõme de bien, peut neantmoins estre medecin, peut estre pilote, peut estre grãmairien, aussi bien certainement que cuisinier. Mais celuy qui a quelque chose non vulgaire, tu ne l'appelleras pas vulgaire. L'hõme est tel, cõme est ce qu'il a. Vne bougette n'est pas plus riche, que de ce qu'elle a. Et si encor tout ce qu'elle a n'est qu'vn accessoire. Qui est celuy qui vueille mettre aucũ autre prix à vn sac plein, que la somme à laquelle les deniers contez qui sont dedans reuiendront? Il en aduient autant aux maistres de grands patrimoines: ils ne sõt qu'vn accessoire & vne dependance de leurs biens. Pourquoy donc est-ce que le sage est grand? parce qu'il a l'ame grande: Il est donc vray, que ce qui aduient à vn homme meschant & mesprisé, n'est pas bien. C'est pourquoy ie ne diray iamais que de ne sentir aucune douleur ce soit bien. La cigale a bien cela, la puce l'a aussi. Ie ne diray point semblablement qu'estre en repos, & qu'estre exempt de fascherie, ce soit bien. Void-on rien qui soit plus en repos qu'vn ver? Veux-tu sçauoir quelle chose rend l'homme sage? celle qui le fait Dieu. Il faut que tu luy donnes quelque chose de diuin, quelque chose de celeste & de magnifique. Le bien ne tombe point sur toutes personnes: Il ne peut pas souffrir que tout le mõde le possede. Voy

1. Georg.

Ce que porte vn pays, ce qu'il ne porte point,
Ici vient le raisin, là le bled mieux à point.
Le fruict des arbres francs, & l'herbe par la pree
En quelques regions d'eux-mesmes se procree.
Vois-tu pas le saffran auec sa forte odeur
Croistre dans le Timol: & que l'Inde a ceste heur
De nous donner l'yuoire, & l'encens la Sabee,
Les Chalybes le fer?

Les commoditez de la vie humaine sont esparses en diuerses regions: mais le souuerain bien naist en l'ame sainte & pure.

Ces choses ont esté ainsi departies en diuerses regions, afin que le commerce fust necessaire entre les hommes, si l'vn desiroit quelque chose de l'autre. Le souuerain bien aussi a son lieu & sa demeure: Il ne naist point là où l'yuoire, ni là où le fer prouient. Demãdes-tu où est la demeure du souuerain biẽ? C'est en l'ame. Et si elle n'est pure & saincte, Dieu n'y loge point. Le biẽ ne s'engendre point du mal: les richesses s'engendrent de l'auarice: il s'ensuit donc que les richesses ne sont pas bonnes. Il n'est pas vray (dit-il) que le bien ne puisse naistre du mal. Car l'argent prouiẽt d'vn sacrilege & d'vn larcin. Par ainsi le sacrilege & le larcin sont mauuais: mais c'est parce qu'ils apportent plus de maux que de biẽs. Car ils dõnent bien du profit & du gain, mais c'est auec crainte, auec soin, auec tourmẽt de corps & d'esprit. Quicõque dit cela, il faut

Refutation de ceux qui tiennent que la vertu puisse naistre du vice

il faut qu'il reçoiue le sacrilege comme mauuais, parce qu'il fait beaucoup de maux : & comme bon aussi en quelque partie, parce qu'il fait quelque bien. Mais que pourroit-on voir de plus monstrueux, que de compter le sacrilege, le larrecin, & l'adultere entre les biens? nous auons assez persuadé cela. Mais combien y en a-il qui n'ont point de honte de leur larrecin, & qui font leur gloire d'estre adulteres? Car les petits sacrileges sont punis, & les grands sont portez en triomphe. Tu peux encor adiouster ceste raison, que si le sacrilege en quelque partie est bon, il sera pareillement honneste, & qu'on pourra dire qu'il est bien-faict. Parce que c'est vne actiõ nostre: Et toutesfois cela ne pourroit entrer en la pensee d'homme du monde. Il s'ensuit donc que les biens ne peuuent naistre des maux. Car si (comme vous dites) le sacrilege est mauuais, parce qu'il apporte beaucoup de mal, si vous luy remettez la peine & le supplice, si vous luy promettez asseurance, il sera du tout bon. Et toutesfois le plus grand supplice des crimes est en eux mesmes. Tu te trompes si tu penses que leurs peines soient differees iusqu'à ce qu'ils sont entre les mains du bourreau, ou dans la prison. Ils sont punis dés aussi tost qu'ils sont faits, voire mesme quand ils le font. Le bien donc ne se peut engendrer du mal, nõ plus qu'vne figue d'vn olinier. Tout ce qui naist, respond à sa semence, les biens ne peuuent degenerer. Comme l'honnesteté ne peut naistre d'vne vilanie, aussi le bien ne peut naistre du mal : car l'honnesteté & le bien n'est qu'vne mesme chose. Quelques-vns des nostres contre cela respondent ainsi: Prenons le cas que l'argent soit vn bien de quelque part qu'il viẽne: si est-ce que l'argẽt encor qu'il prouiẽne d'vn sacrilege, ne tient point du sacrilege. Il te faut entẽdre cela de ceste façon: Dans vne mesme cruche il y a de l'or, il y a aussi vne vipere. Si tu ostes l'or de la cruche, parce qu'il y a vne vipere dedãs, ce n'est pas la cruche qui me dõne de l'or, parce qu'elle a vne vipere dedãs: mais ayant la vipere elle me donne aussi l'or. De mesme façon on fait profit d'vn sacrilege: non pas parce que le sacrilege est vilain & meschant, mais parce qu'il porte du profit auec soy. Tout ainsi que la vipere est le mal qui est dedans la cruche, & non pas l'or qui est aupres de la vipere : pareillement le mal qui est au sacrilege, c'est le forfaict, & non point le profit & le gain. Mais on oppose cõtre cela, que la condition de ces deux choses est fort dissẽblable. Quant à l'vn, ie puis prẽdre l'or sans la vipere: mais quant à l'autre, ie ne puis rie gagner sans estre sacrilege. Ce gain n'est pas mis aupres du crime, il est meslé parmi. Ce qui nous fait tõber en plusieurs maux, quãd nous le voulons auoir, n'est pas bien. Quãd nous voulõs poursuiure les richesses, nous tõbons en plusieurs maux: Les richesses donc ne sont pas bõnes. Vostre proposition, dit-il, a deux significations : l'vne, que quand nous voulons suiure les richesses, nous tombons en plusieurs maux. Mais nous tombons aussi en beaucoup de maux, quand nous voulons suiure la vertu. Quelqu'vn estant monté sur mer pour aller suiure ses estudes, a fait naufrage, ou a esté fait prisonnier. L'autre signification est telle. Ce qui est cause que nous tombons en quelque mal, n'est pas bien. Il ne s'ensuiura point de ceste proposition que par le moyen des richesses, ou des voluptez, nous tombions en quelque mal. Ou si par le moyen des richesses nous tombons en beaucoup de maux; les richesses non seulement ne sont pas bonnes, mais elles sont mauuaises : Et toutesfois vous dites seulement qu'elles ne sont pas bonnes. D'auantage (dit-il) vous confessez qu'elles ont quelque vsage. Vous les mettez au nombre des commoditez. Mais par ceste mesme raison, elles ne seroient

Comparaisons propres à le prouuer.

Aduis de quelques Stoiciens sur la precedente doctrine, examiné.

Si les richesses sont bien ou mal.

point commoditez, parce que par leur moyen il nous aduient beaucoup d'incommoditez. Il y a quelques-vns qui à ce propos respondent ceci : Vous vous trompez, si vous accusez les richesses de vous porter incommoditez. Elles n'offensent pas-vn: car ce qui nuit à quelqu'vn, ou c'est sa propre folie, ou la meschanceté d'autruy. De mesme sorte que l'espee, qui d'elle-mesme ne tue pas-vn, est l'arme de celuy qui tue, aussi ce ne sont pas les richesses qui t'offensent, encor que par le moyen des richesses tu sois offensé. Posidonius, comme ie pense, dit encor mieux: Que les richesses sont cause des maux, nō qu'elles facent aucune chose, mais parce qu'elles irritent ceux qui doiuent faire des maux. Car il y a vne cause efficiente, qui doit par necessité nuire dés incontinent : & vne autre precedente : c'est ceste precedente que les richesses ont. Elles nous enflent le courage, nous rendent orgueilleux, nous engendrent enuie, & mettent nostre entendement en vne si grande fureur, que la reputation d'estre riches, nous plaist, encore qu'elle nous doiue nuire. Il faut que les biens soiēt exempts de tout blasme, ils sont purs & entiers, ils ne corrompent point l'ame, ni ne la solicitent. Ils esleuent bien l'ame & l'agrandissent, mais c'est sans orgueil. Les vrais biens donnent asseurance à nostre ame: & les richesses, audace. Les vrais biens donnent vne grandeur de courage: & les richesses, insolence. Or l'insolence n'est autre chose, que l'opinion d'vne fausse grandeur. En ceste façon, diras-tu, les richesses non seulement ne sont point bien, mais elles sont mal. Elles se voyent mal, si elles mesmes nuisoyent, si (comme i'ay dit) elles auoiēt la cause efficiente. Toutesfois elles n'ont que la precedente, laquelle non seulement incite les esprits, mais les attire. Car elles ont vne apparence de bien, vray-semblable & croyable à l'endroit de plusieurs. La vertu mesmes a quelque cause precedente à l'enuie: car on porte enuie à plusieurs, à raison de leur sagesse ou de leur iustice: mais elle n'a pas ceste cause d'elle-mesme, ni aucune qui soit vray-semblable. Car au contraire la vertu represente à l'entendement des hommes, vne opinion plus vray semblable qui les attire à l'aimer & à l'auoir en admiration. Posidonius dist qu'il faut argumenter en ceste façon: Les choses qui ne donnent aucune grandeur à nostre ame, aucune asseurance, aucune fermeté, ne sont pas biens: mais les richesses & la santé, & telles autres choses semblables, ne font rien de tout cela : Il s'ensuit donc que ce ne sont pas biens. Il fortifie encor d'auantage ceste argument en ceste sorte : Les choses qui ne donnent à l'ame ni grandeur, ni asseurance, ni fermeté : ains au contraire, insolence, orgueil, arrogance, sont mauuaises : or nous sommes poussez à cela par les richesses de fortune: Il s'ensuit donc que ce ne sont pas biens. Et par ceste raison, dit-il, ce ne seront point aussi commoditez. La condition des profits & commoditez, est vne, & celle des biens est autre. Le profit & la commodité, c'est ce qui a plus d'vsage que de peine & de fascherie. Mais le bien doit estre entierement net, sans porter aucun dommage en façon que ce soit. Ce n'est pas bien, ce qui ne profite plus, mais seulement ce qui profite. Par ainsi le profit & la cōmodité se rapporte & aux bestes & aux hōmes imparfaits, & aux fols. C'est pourquoy il y peut auoir de l'incōmodité meslee auec la commodité. Mais on l'appelle profit, quād il a plus de commodité que de perte: Et le bien n'appartient qu'au seul homme sage. Il ne doit estre aucunement violé. Ayez bon courage : il n'y reste plus qu'vn nœud, mais c'est le nœud d'Hercules. Le bien ne se peut pas faire du mal: la richesse s'engendre de plusieurs pauuretez: par ainsi la richesse n'est pas bien. Nos Stoiciens ne reçoi-

Response de quelques Stoiciens.

Aduis de Seneque.

Si les richesses sont esloignees de la vertu.

Aduis de Posidonius sur ceste question.

Si elles apportent des commoditez.

reçoiuent point ceſt argument: les Peripateticiens le forment, & luy donnent ſolution. Toutesfois Poſidonius dit que ce Sophiſme, qui eſt debattu par toutes les eſcholes des Dialecticiens, eſt ainſi confuté par Antipater: Pauureté eſt appellee non point par poſition, mais par detraction, ou (comme ont dit les anciens) par priuation, les Grecs l'appellent *ſterifin*, c'eſt à dire, defaut. Elle n'eſt point ainſi dite, parce qu'elle ait, mais parce qu'elle n'a pas. Par ainſi de pluſieurs choſes vuides, vous ne pouuez rien emplir: pluſieurs choſes engendrent la richeſſe, & non point pluſieurs pauuretez. Car tu prens la pauureté (dit-il) autrement que tu ne dois. Pauureté eſt, non pas celle qui poſſede peu, mais celle qui ne poſſede pas beaucoup. Et par ainſi elle n'eſt pas appellee de ce qu'elle a, mais de ce qui luy defaut: Ie dirois plus facilement ce que ie veux, s'il y auoit vn mot Latin qui ſignifiaſt *aporia*, c'eſt à dire indigence: laquelle Antipater diſoit eſtre la pauureté. Quant à moy ie ne vois point que la pauureté ſoit autre choſe qu'auoir peu de bien. Nous parlerons de cela, ſi quelque iour nous auons aſſez de loiſir, & dirons quelle eſt la ſubſtance des richeſſes, & quelle celle de la pauureté. Et lors auſſi nous conſidererons, à ſçauoir-mon s'il vaut mieux flatter la pauureté, ou bien oſter l'orgueil aux richeſſes, que diſputer des ſeules paroles, comme ſi deſia on auoit fait iugemẽt des choſes. Prenõs le cas que nous ſommes appellez à vne aſſemblee de peuple, & qu'on vueille faire vne loy pour abolir les richeſſes, ſera-ce auec ces argumens-là que nous voudrons perſuader ou diſſuader? pourrons-nous tant gagner ſur le peuple Romain, qu'il vueille par là rechercher ou loüer la pauureté, qui ſeule a eſté le fondement & la cauſe de ſon Empire? ou qu'il ait crainte de ſes richeſſes? ou luy faire ſouuenir qu'il les a trouuees au pouuoir d'vn peuple vaincu? ou que c'eſt de là que l'ambition des offices, les corruptions, les ſeditions ont gliſſé dans ceſte tres-ſaincte & tres-ſobre cité? Que c'eſt auec vne trop folle deſpenſe qu'on fait monſtre de la deſpoüille des nations eſtrangeres: & que ce qu'vn peuple ſeul a rauï à tous, luy pourroit eſtre facilement rauï par tous? C'eſt ce qu'il vaudroit mieux perſuader, & faire la guerre aux mauuaiſes affections, & n'abuſer pas le monde auec ces argumẽs. Parlons vertueuſement, ſi nous pouuons: ſinon, au moins parlons plus clairement.

Opinion des Peripateticiens & Stoiques, touchant l'origine des richeſſes examinee.

Que c'eſt que pauureté.

Il vaudroit mieux combattre les mauuaiſes affections, qu'abuſer le monde auec des ſophiſteries.

EPISTRE LXXXVIII.

Des ſciences liberales, comment & combien de temps on les doit ſuiure. Des eſtudes vains & inutiles, & des exercices que pluſieurs font, qui ne leur profitent rien. Que tous nos eſtudes doiuent ſeruir à la vertu, & que c'eſt la vraye ſcience & l'eſtude liberale.

TV as enuie de ſçauoir quelle opinion i'ay des ſciences liberales. Ie n'en ay aucune en admiration, & ne les mets au nombre des biens, ſi on les enſeigne pour de l'argent. Ce ne ſont que meſtiers à loüage, qui ne ſont profitables, qu'entant qu'ils preparent l'eſprit, & pourueu qu'ils ne le retiennent point. Car il n'y faut point arreſter l'eſprit que pendant le temps qu'il ne ſe peut employer à choſe plus grande: ce ne ſont qu'apprentiſſages, & non point chefs-d'œuure. Tu vois bien pourquoy on les appelle ſciences liberales: par ce qu'elles ſont dignes d'vn homme de libre condition. Au reſte il n'y a qu'vn eſtude veritablement liberal, c'eſt celuy qui rend l'homme libre. C'eſt l'eſtu-

Les ſciẽces liberales ne ſont que preparer l'eſprit pour le rendre capable de plus grandes choſes, & n'y a que l'eſtude de ſageſſe qui ſoit proprement liberal.

de de,sageſſe qui'eſt eſleué haut,immuable, magnanime.toutes les autres sõt peu de choſe,& dignes ſeulement des petits enfans.Pourrois-tu croire qu'il y euſt rien de bon dans l'ame de ceux,deſquels tu vois les precepteurs eſtre les plus deshonneſtes & les plus meſchans hõmes du monde?Nous ne deurions pas apprendre cela : nous le deurions deſia auoir appris. Quelques-vns ont penſé qu'on ſe deuoit enquerir ſi l'eſtude des ſciences liberales pouuoit faire deuenir vn homme vertueux.Il ne le promet pas ſeulement, & n'a aucun deſir de le ſçauoir faire. Le Grammairien ne s'empeſche que des paroles:& s'il ſe veut ietter plus auãt,ce n'eſt que ſur les hiſtoires,ou pour le plus loin qu'il ſe pourroit eſtendre,ſur la poëſie.Mais quel chemin nous peut tracer l'vn ou l'autre à la vertu?l'explication des ſyllabes,la diligence des mots, la memoire des fables, la loy & la façon meſuree des vers? Qu'eſt-ce de tout cela qui nous peut oſter la crainte,chaſſer l'ambition, & retenir nos mauuais deſirs? Venons à la Geometrie & à la Muſique : tu ne trouueras rien en elles,qui te garde de craindre ou de ſouhaitter.Quiconque ignore cela,c'eſt en vain qu'il ſçait les autres choſes. Il faut voir ſi ces gens-là enſeignent la vertu ou non. S'ils ne l'enſeignent,ils ne la peuuent apprendre:& s'ils l'enſeignent, ils ſont Philoſophes. Veux-tu ſçauoir combien il s'en faut qu'ils ne ſe ſoyent mis en chaire pour l'enſeigner? Regarde ſeulement de combien leurs intentions ſont differentes enſemble. Et toutesfois elles s'accorderoyent, ſi tous enſeignoyent vne meſme choſe.Si ce n'eſt qu'ils t'ayent perſuadé qu'Homere fuſt Philoſophe:toutesfois par les meſmes raiſons qu'ils le penſent prouuer ils le nient.Car maintenant ils le font Stoicien,n'approuuant que la ſeule vertu,& fuyant la volupté,& ne perdant iamais l'honneſteté, quand ce ſeroit pour deuenir immortel : Maintenant ils le font Epicurien, loüant l'eſtat d'vne cité plauſible,où on meine vne vie entre les banquets & la muſique:Maintenant Peripateticien, introduiſant trois ſortes de biens : Maintenant Academique, diſant que toutes choſes ſont douteuſes & incertaines. Par là il appert,puis que toutes choſes ſont en luy, qu'il n'y a rien du tout. Car elles ſont toutes contraires en elles. Confeſſons-leur qu'Homere fut Philoſophe:ceſtainemẽt il fut donc ſage auant qu'il euſt cognoiſſance aucune de la poëſie. Il nous faut doncques apprendre ce qui rendit Homere ſage. De me vouloir enquerir qui eſtoit plus ancien, Homere ou Heſiode, il me ſemble que cela ſert auſſi peu à propos, que de vouloir ſçauoir ſi Hecube eſtoit plus petite que Helene, & pourquoy elle ſembloit plus vieille qu'elle eſtoit. Pourquoy (diſie) penſes tu qu'il puiſſe ſeruir de rien d'entrer en recerche des ans de Patroclus & d'Achilles? Tu t'enquiers pluſtoſt en quelles terres Vlyſſe demeura ſi longuement errant & perdu, que de nous vouloir enſeigner de ne demeurer errans & perdus pour iamais. Ie n'ay pas le loiſir d'eſcouter ſi ce fut entre l'Italie & la Sicile que la tempeſte le pouſſa,& ſi ce fut hors du mõde duquel nous auons cognoiſſance : car l'erreur & l'egarement ne pouuoit eſtre ſi long en vn petit quartier de pays.La tempeſte de l'ame nous tourmẽte tous les iours,& la meſchãceté nous iette ſur tous les maux d'Vlyſſes.Nous n'auõs point faute de beauté qui corrõpe nos yeux,ni faute d'ennemis:Nous voyons d'vn coſté des monſtres enragez qui ne prẽnent plaiſir qu'au ſang humain:de l'autre dẽs mignardiſes qui nous trahiſſent par les oreilles : & d'vn autre coſté encor,les naufrages que nous faiſõs par tãt de diuerſitez de maux. Apprens-moy ſeulement comme ie dois aimer ma patrie, ma femme, mon pere;& comme ie dois faire voile vers ces choſes honneſtes, quand meſme ie

Elles ne peuuẽt faire deuenir l'homme vertueux, ni

Deſtourner les paſſions de l'eſprit.

Diuerſes opiniõs touchant Homere,s'il a eſté Philoſophe ou non.

La curioſité des Grãmairiẽs eſt fort vaine. &

Leurs recerches preſqu'inutiles.

Celles de la Philoſophie morale apportent biẽ autre fruict.

deurois faire naufrage. Pourquoy t'enquiers-tu si Penelope a esté impudique, si elle a trompé les hommes de son temps, ou si elle soupçonna auant qu'elle le sçeust, qu'Vlysse fust celuy qu'elle voyoit? Enseigne-moy que c'est que la pudicité, quel bié elle apporte: si elle est logee en l'ame ou au corps. Le reuien à la musique, tu m'apprens comme vn dessus & vne basse-contre s'accordent, comme les cordes des instrumens de diuers sons rendent vne dooce harmonie. Fay plustost que mon ame soit d'accord auec elle-mesme, & que mes cõseils ne soient point cõtraires entr'eux. Tu m'apprens quels tons sont propres au dueil & aux pleurs: monstre-moy plustost comme parmi les aduersitez ie ne dois ietter aucune parole accompagnee de pleurs. Le Geometrien m'enseigne d'arpenter vn domaine de grande estendue, qu'il m'apprenne plustost cõme ie dois mesurer ce qui peut suffire à la vie de l'hõme. L'Arithmeticien m'appréd à cõpter, & cõme il faut presser les doigts à l'auarice: qu'il m'enseigne plustost que ces comptes ne seruent de rien: & que celuy de qui le reuenu lasse le receueur & le controolleur, n'est pas plus heureux pour cela: & au contraire qu'il possede beaucoup de bien superflu, & qu'il deuiendroit malheureux, s'il estoit contraint de tenir luy-mesme le compte de tout le bien qu'il a. Que me sert-il de sçauoir diuiser vn champ en parcelles, si ie ne sçay point faire partage auec mon frere? Que me sert-il de cognoistre subtilement combien de pieds il y a à l'arpent, & comprendre si la toise s'est de rien trompee, puis qu'vn puissant voisin que i'ay m'appauurit, vsurpant tousiours quelque chose sur mes biens? Tu m'apprens à ne rien perdre de ce qui est dans mes bornes, & limites: mais ie veux apprendre comme en les perdant entierement tous, ie puisse encor estre ioyeux. Ie suis chassé, dit-il, d'vne terre qui estoit à mon pere & à mon ayeul. Quoy? qui est-ce qui tenoit ceste terre auant que ton pere la tint? Pourrois-tu certainement dire à quel homme ou a quel peuple elle a esté? Tu n'y es pas entré comme maistre & seigneur, mais cõme metayer. De qui es-tu metayer? c'est de ton heritier, si tu es si heureux que d'en auoir. Les Iurisconsultes disent, que ce qui est public ne peut estre prescript. Ce que tu possedes est public, & qui plus est, à tout gẽre humain. O le beau sçauoir! tu sçais mesurer les choses rondes, tu reduis en quarré toute figure qu'on te baille: Tu dis quelle distãce il y a entre les estoilles, il n'y a rien que tu ne puisses mesurer. Si tu es bon artisan, mesure l'ame de l'homme. Di cõbien elle est grande, cõbien elle est petite. Tu sçais quelle est la ligne droite: dequoy te sert cela, si tu ignores que c'est ce qui est droit en la vie? Ie viens maintenant à celuy qui se vante d'auoir la cognoissance des choses celestes.

Celles de la musique sont plus subtiles qu'vtiles.

Les inuentions de Geometrie & d'Arithmetique sont aussi pls abo-rieuses que necessaires.

Celles de l'Astrologie, plus curieuses. car

Où de Saturne froid l'estoille se termine,
Par quel cercle des Cieux le Mercure chemine.

Que profitera de sçauoir cela? pour me tenir en peine quand l'estoille de Saturne & Mars seront opposees l'vne à l'autre, ou quand celle de Mercure se couchera sur le vespre à la veüe de celle de Saturne. I'apprendray plus volontiers ceci, qu'en quelque lieu qu'elles soient, elles sont fauorables, & ne peuuent changer nature. L'ordre eternel des destinees, & vn cours ineuitable les fait rouller. Elles retournent à leur tour certain & accoustumé. Elles meuuent, ou signifient les effects de toutes. Mais si elles font tout ce qui aduient, dequoy vous profitera la cognoissance d'vne chose ineuitable? ou si elles le signifient, dequoy sert-il d'vser de preuoyance en ce qu'on ne peut fuyr? Soit que tu le sçaches, ou que tu ne le sçaches point, elles aduiendront.

L'ordre des destinees est eternel & ineuitable.

Si tu veux regarder le soleil, & la suitte

Des estoilles qui vont par ordre apres sa fuitte,
Iamais tu ne seras trompé du lendemain,
Ni du temps de la nuict que tu verras serain.

I'ay assez sagement pourueu pour estre asseuré contre toutes embusches: mais le lendemain ne me pourra-il pas tromper? Car ce qui aduient à vn qui ne le sçait point, le trompe. De ma part ie ne sçay point ce qui doit aduenir, mais ie sçay bien ce qui se peut faire. Ie ne perdray ni le cœur ni l'esperãce pour cela: i'attẽdray tout. Si quelque chose m'en est quittee, ie le prendray en bõne part. L'heure qui m'espargne me trõpe: mais encor auec tout cela elle ne me trompe point. Car tout ainsi que ie sçay que toutes choses peuuent aduenir, aussi sçay-ie certainement que toutes n'aduiendront point. Et comme i'espere la bonne fortune, ie m'appreste à la mauuaise. Il faut que tu m'excuses en cela, mesmes que ie ne chemine point par l'ordõnance d'autruy. Car ie ne croy point qu'on doiue receuoir les peintures au nombre des arts liberaux, aussi peu que les statuaires ou les tailleurs de marbre, ou tels autres ministres des folles despenses. Ie chasse loin aussi les maistres de la lutte, & tout ceste art qui consiste en huile & en sablon: ou bien ie receurois aussi les parfumeurs, les cuisiniers, & tous ceux qui employent leur esprit apres nos voluptez. Ie te prie, qu'ont de liberal ceux qui rendent leur gorge dés le matin, qui ont mis le corps à la graisse & ont amaigri l'ame de paresse & faineãtise? Penses-tu que ceste estude soit liberal à nostre ieunesse, laquelle nos maieurs ont exercee tout debout, à ietter les dards, à escrimer d'vn leuier contre vn pal, à manier vn cheual, à tirer des armes? Ils n'enseignoiẽt rien à leurs enfans qu'on deust apprendre à ceux qui demeurent tousiours couchez. Mais ni ceste-là, ni les autres n'enseignent ni ne nourrissent point la vertu. Car que sert-il de sçauoir gouuerner vn cheual, de le sçauoir bien pousser, & apres arrester auec le frain, si tu te laisses emporter à tes affections desbordees? Que sert-il de vaincre plusieurs hommes à la lutte, & à l'escrime des poings, & de se laisser vaincre à la cholere? Quoy donc? Les sciences liberales ne nous seruent-elles de rien? Elles profitent beaucoup aux autres choses, & de rien à la vertu. Car mesmes les arts mechaniques qui s'exercent par le seruice des mains, seruent d'instrumens de la vie, & n'aident de rien à la vertu. Pourquoy donc faisons-nous apprendre les arts liberaux à nos enfans? Ce n'est pas qu'ils puissent donner la vertu, mais parce qu'ils preparent l'ame pour receuoir la vertu. Tout ainsi que ceste premiere literature (c'estoit ainsi que les anciens l'appelloient) par laquelle on apprend aux enfans de cognoistre les lettres, n'enseigne point les sciences liberales, mais appreste la place pour les apprendre incontinent apres: Pareillement les arts liberaux ne conduisent point l'ame à la vertu, mais ils la rendent bien plus capable. Posidonius dit qu'il y a quatre sortes d'arts. Il y en a de vulgaires & sordides: il y en a pour faire des ieux & donner de l'esbatement: il y en a de puerils, il y en a de liberaux. Les vulgaires sont des artisans, qui se traittẽt à la main, & ne sont occupez qu'au seruice de la vie: pour lesquels ils ne se faut proposer aucune image, respect de bien-seance, ni d'honneur. L'art des ieux & des esbatemens, ne pense qu'à donner plaisir aux yeux & à l'oreille. Tu peux mettre au nõbre de ceux-là, les fabricateurs d'engins, qui dressent des feintes & des corps contrefaits, qui semblent se hausser doucement d'eux-mesmes, & des planchers, qui s'esleuent en haut, & d'autres passe-temps qui paroissent inopinement, ou quand les machines qui s'entretenoient s'enfoncent, ou quand celles qui estoient

L'art des peintres, sculpteurs & statuaires, ne merite de tenir rang parmi les liberaux, ni tels autres instrumẽts de folles despenses. Voyez Vegece, l. 2. chap. 23.

Les arts liberaux ne sont que preparatifs à la vertu comme les premiers elements dressent le chemin aux dits arts.

Quatre sortes d'Arts selon Posidonius.
Vulgaires
Plaisants.
Puerils.
Liberaux.

eſtoient ſeparees ſe raſſemblent & conioignent, ou quand celles qui s'eſtoient plus eſleuees que les autres s'abaiſſent peu à peu & ſe remettent en leur place. Les yeux du vulgaire ignorant ſont rauis de voir ces merueilles, & ne ſçachant point comme cela ſe fait, s'eſtonnent de toutes nouueautez. Les perils qui ont quelque choſe de ſemblable aux liberales ſont celles que les Grecs appellent ἐγκυκλίους, les noſtres les appellent liberales. Mais les ſeules liberales, ou (pour mieux dire la verité) les libres, ſont celles qui ont ſoin de la vertu. Tout ainſi (dit-il) qu'il y a quelque partie de la Philoſophie qui eſt naturelle, quelque partie morale, & quelque autre partie rationale: pareillemẽt ceſte trouppe des ſciẽces liberales veut prendre lieu en la Philoſophie. Quãd on vient aux queſtions naturelles, il en faut demeurer au teſmoignage de la Geometrie. S'enſuit-il pour cela qu'elle ſoit vne partie de ce qu'elle aide? Pluſieurs choſes nous aident qui ne ſont point pour cela partie de noſtre corps, & ſi elles l'eſtoient, ne nous pourroiẽt pas aider. La viande aide au corps, & toutesfois elle n'en eſt pas vne partie. Le ſeruice de la Geometrie nous porte quelque profit. Elle eſt auſſi neceſſaire à la Philoſophie, comme le feure à la geometrie. Mais il n'eſt point partie de la Geometrie, ni la Geometrie de la Philoſophie. D'auantage, & l'vne & l'autre ſon but & ſa fin. Car le ſage recerche les cauſes naturelles, & les cognoiſt: & le geometrien trauaille pour ſçauoir le compte des nombres & des meſures. Le Mathematicien comprend de quelle matiere les corps celeſtes ſont compoſez, quelle vertu ils ont, de quelle nature ils ſont: leurs cours & leurs retours, les obſeruations comme ils deſcendent, & s'eſleuent apres, & comme ils ſemblent quelquefois ne bouger d'vn lieu, encore que les corps celeſtes ne s'arreſtent iamais. Le ſage ſçait pourquoy l'image ſe repreſente dans vn miroir. Le geometrien te pourra dire de combien doit eſtre le corps eſloigné de l'image, quelle eſt la forme du miroir, & quelle images elle rend. Le Philoſophe prouuera que le ſoleil eſt grand, mais le Mathematicien dira combien il eſt grand. Car il procede par vſage & par exercitation: mais pour y proceder, il faut qu'il appreme quelques principes. Or vne ſcience n'eſt pas maiſtreſſe d'elle meſme, ſi elle emprunte ſes fondemens d'ailleurs, la Philoſophie n'emprunte rien d'autruy. Elle meſme baſtit ſon ouurage, & prend ſon fondement dans ſon domaine. La Mathematique (ſi ie dois dire ainſi) eſt ſuperficiare: elle baſtit ſur le fonds d'autruy: elle prend les principes d'ailleurs, afin que par le moyen elle paruienne plus auant. Si elle pouuoit d'elle-meſme paruenir à la cognoiſſance de ce qui eſt vray, ſi elle pouuoit comprendre la nature de l'vniuers, ie dirois qu'elle porteroit vn grand profit à nos ames, qui croiſſent & s'agrandiſſent par le maniement des choſes celeſtes, & attirer la cognoiſſance d'vne choſe par le moyẽ de l'autre. Il y a vne ſeule choſe qui rẽd l'ame parfaicte: c'eſt la ſcience immuable des biens & des maux, qui ne peut eſtre cogneue que par la Philoſophie. Il n'y a aucune autre ſcience qui ſe ſoucie d'enquerir que c'eſt que le bien ou le mal. Elle doit touſiours cheminer aupres des vertus. La conſtance meſpriſe ce qu'on craint: Elle ne tiẽt conte des choſes eſpouuantables & cruelles qui mettent noſtre liberté ſous le ioug: elle les appelle au cõbat, & les ſurmonte. Et voudrois-tu dire que les arts liberaux la fortifiẽt? La foy eſt le biẽ le plus ſainct que l'hõme ait dedans l'ame: il n'y a neceſſité aucune qui la puiſſe forcer à faire vne tromperie: il n'y a promeſſe ni loyer qui la corrõpe: Bruſle, dit-elle, foüette, tue, ie n'en deſcouuriray rien: mais tant plus on voudra par les tourmẽs ſçauoir mes ſecrets, c'eſt lors que ie

Leſquels ne font que repaiſtre les yeux du peuple, mais

Les ſeules liberales ont ſoin de la vertu. &

La Philoſophie morale eſt la ſeule ſcience qui rend l'ame parfaicte.

les cacheray plus profondemẽt dedãs moy. Et quoy les ſciẽces liberales peuuẽt-elles dõner ce courage? La tẽperance cõmande aux volupteż:elle en hayt les vnes,& les chaſſe:elle gouuerne les autres par raiſõ & les reduit à vne ſage meſure:& ne ſ'aproche iamais d'elles,pour l'amour d'elles. Elle ſçait que la plus hõneſte meſure de nos deſirs,eſt d'en prẽdre nõ pas tãt q̃ tu voudrois, mais tãt que tu deurois. L'humanité defend d'eſtre ſuperbe enuers ſes cõpagnons, defend d'eſtre auare:elle ſe rend douce & gracieuſe de parole & d'effect enuers tous:elle penſe que tous les maux d'autruy la touchent, & aime principalement ſon bien, parce qu'il doit porter profit à quelque homme vertueux. A ſçauoir-mon ſi les ſciences liberales nous commandent d'apprendre ces mœurs-là: nenni: non plus que la ſimplicité, que la modeſtie, que la ſobrieté, & la frugalité: non plus que la clemence, qui eſpargne le ſang d'autruy comme le ſien propre, & qui ſçait qu'vn homme ne doit point eſtre prodigue de la vie d'vn homme. Quand vous ſouſtenez (dit-il) qu'on ne peut ſans les arts liberaux paruenir à la vertu, commen niez vous qu'ils ne ſeruent de rien à la vertu? Car ſans le manger nous ne pouuons paruenir à la vertu, & toutesfois le manger ne ſert de rien à la vertu. Le bois ne profite rien à vn nauire, encor que le nauire ſe baſtiſſe de bois, il ne faut point, dis-ie, que tu penſes que rien ſe face par l'aide d'vne choſe, ſi ſans elle il ne peut eſtre fait. On peut certainement encore dire ceci, qu'on peut paruenir à la ſageſſe ſans les eſtudes liberaux: car iaçoit qu'on doiue apprendre la ſageſſe, toutesfois elle ne s'apprend point par les ſciences liberales. Mais pourquoy eſt ce que ie dois croire, que celuy ne puiſſe eſtre ſage, qui ne ſçait point les lettres:veu que la ſageſſe ne conſiſte point aux lettres? Elle enſeigne les choſes,& non point les paroles:encor ne ſçay-ie ſi la memoire eſt plus aſſeuree,qui n'a point de ſecours eſtranger. La ſageſſe eſt vne choſe grãde,& de large eſtendue: elle a beſoin d'vn lieu vuide:il faut diſcourir des choſes diuines & humaines,des paſſees,des futures,des mortelles,des eternelles,& du temps:Duquel ſeul,ie te prie,voy combien on fait de queſtions. Premierement,s'il y a quelque choſe qui ſoit d'elle meſme,apres s'il y a quelque choſe qui fuſt auparauant que le temps, ſi le temps a commencé auec monde: & ſi, parce qu'il y a eu quelque choſe auant le monde, le temps eſtoit auſſi. Il y a infinies queſtions ſeulement de l'ame:d'où elle eſt,quelle elle eſt quand elle commença d'eſtre,combien de temps elle dure: Si d'vn lieu elle va en autre, & ſi elle change de demeure: ſi elle eſt iettee ſur d'autres formes, ou d'autres choſes, ſi elle ne ſert iamais qu'vne fois, & ſi ſortant du corps elle vague par l'vniuers: ſi elle eſt corps, ou ſi elle ne l'eſt point: que c'eſt qu'elle fera quand elle aura delaiſſé de faire ce qu'elle fait par noſtre moyen: comme vſera-elle de ſa liberté: ſi apres qu'elle ſera ſortie hors de ceſte cachote, elle aura oublié les choſes paſſees, & ſi elle commencera lors à ſe cognoiſtre, ou ſi ſortant du corps elle ſe retirera là haut. Quelque partie que tu vueilles entendre,ou des choſes diuines ou des humaines, tu ſeras tourmenté d'vne infinité de diſcours qu'il te faudra recercher & apprendre. Mais afin que ces choſes ſi grandes & ſi hautes puiſſent eſtre logees à leur aiſe, il faut chaſſer hors de l'eſprit tout ce qui eſt ſuperflu. La vertu ne ſe veut pas contraindre en vn lieu ſi eſtroit. Vne choſe grande deſire d'auoir vn eſpace large. Il en faut chaſſer toutes autres choſes: il luy faut laiſſer toute la poictrine entiere. Ouy, mais la cognoiſſance de pluſieurs ſciences eſt fort agreable. Il n'en faut toutesfois retenir ſinon ce qui ſera neceſſaire. Ne penſes-tu pas que celuy merite

Republique pour les ſciences liberales.

Reſponſe.

Queſtion, ſi vn homme ne peut eſtre ſage & vertueux ſans ſcience.

Combiẽ de queſtions ſe font quant au temps, & Touchant l'ame,

Quel doit eſtre l'vſage des ſciẽces.

rite d'eſtre repris, qui fait prouiſion de meubles, de l'vſage deſquels il ſe peut paſſer, & qui orne & pare ſa maiſon d'vn grand appareil de meubles precieux? Ne penſes-tu pas auſſi que celuy doiue eſtre repris qui eſt touſiours occupé à meubler de liures? vouloir plus ſçauoir qu'il ne ſeroit beſoin, eſt vne eſpece d'intemperance. Et qui pis eſt ne vois-tu pas que ceſt eſtude des ſciences liberales, s'il eſt trop continué, rend les hõmes faſcheux, longs en propos, importuns, trop plaiſans à eux meſmes, & ne ſçachans apprendre ce qui eſt neceſſaire, parce qu'ils ont appris ce qui ne ſeruoit de rien? Didymus Grammairien auoit compoſé quatre mille volumes: ie l'euſſe eſtimé bien miſerable, s'il euſt pris ſeulement la peine de lire tant de choſes inutiles. Dans ces liures il s'enquiert de quelle ville eſtoit Homere, quelle eſtoit la vraye mere d'Ænee, ſi Anacreon eſtoit plus grand paillard qu'yurongne, ſi Sappho fut vne courtiſane publique, & telles autres choſes qu'il faudroit pluſtoſt oublier ſi on les ſçauoit. Va maintenant, & nie que la vie ne ſoit aſſez longue. Mais quand tu viendrois à parler des noſtres, ie monſtrerois beaucoup de choſes qui meritent d'eſtre couppees à coups de coignees. Ceſte loüange eſt acquiſe auec vne grande longueur de temps, auec vn grãd deſplaiſir aux oreilles d'autruy: O l'homme de lettres! Soyons contens d'vn tiltre plus ſimple: ô l'homme de bien! Mais cela eſt il vray? faudra il que ie feuillette les annales de toutes les nations, & que ie m'enquiere qui fut le premier qui compoſa des vers? Compteray-ie combien il courut de temps entre Orphee & Homere, n'ayãt aucuns regiſtres du temps: & les corrections d'Ariſtarque, par leſquelles il reprit les vers d'autruy? Deſpendray-ie toute ma vie apres les ſyllabes? demeureray-ie touſiours dans la pouſſiere de la Geometrie? Aurois-ie deſia oublié ce precepte ſalutaire: Eſpargne le temps? ſçauray-ie cela, pour ignorer encor quelque choſe? Appion Grammairien, celuy qui du temps de Ceſar fut pourmené par toute la Grece, & qui ſous le nom d'Homere fut adopté de toutes les citez, diſoit, qu'Homere apres auoir acheué tout le ſubiect de l'Odyſſee, & l'Iliade, adiouſta vn commencement à ſon œuure, dans lequel il a comprins la guerre de Troye. Pour teſmoignagne de cela, il diſoit qu'il auoit mis expreſſément deux lettres au premier vers contenant le nombre de ſes liures. Celuy qui veut ſçauoir beaucoup, il faut qu'il ſçache cela. Pẽſe maintenãt cõbien de tẽps les maladies te deſrobent, cõbien les occupatiõs publiques, cõbien les occupatiõs priuees, cõbien les occupatiõs ordinaires, cõbien le dormir. Meſure bien le temps: il ne peut ſuffire à tant de choſes. ie parle des ſciẽces liberales. Cõbien de choſes ſuperflues ont les Philoſophes, combien de choſes eſloignees du commun vſage des hommes? Ils ſe ſont bien abaiſſez iuſques aux diſtinctions des ſyllabes, & iuſqu'aux proprietez des conionctions & des prepoſitions, & ont porté enuie aux Grammairiens meſmes, & aux Geometriens. Tout ce qui eſtoit ſuperflu en la ſcience de ceux-là, ils l'ont tranſporté en la leur. D'où il eſt aduenu, qu'ils ſçauent mieux parler que viure. Ouy ie te prie, combien de mal fait vne trop grande ſubtilité, & combien elle eſt ennemie de la verité. Protagoras ſouſtient, qu'on peut de toute choſe diſputer egalement d'vne part & d'autre, & encor de ceſte-ci meſme, à ſçauoir ſi toute choſe eſt diſputable d'vne part & d'autre. Nauſiphanes dit, que des choſes qui ſemblent eſtre, il n'y a rié qui ſoit plus, que de n'eſtre point. Parmenides dit, que des choſes, qui ſemblent eſtre, il n'y a rien du tout. Zenon natif de la ville d'Elea a chaſſé tous affaires & negoces du negoce: il dit qu'il n'y a

Auõir trop de liures, & vouloir trop ſçauoir, egalement blaſmable.

Exẽples en Didymus Vanitez de Grammairien.

Tiltre d'hõme de bien, plus auguſte que de ſçauant.

Le terme de la vie n'eſt point ſi long que celuy que il faudroit pour ſçauoir tout ce qu'on voudroit bien.

Grande ſubtilité ennemie de verité.

Les ſectes diuerſes des Philoſophes preuuent leurs vanitez & miſeres.

rien. Les Pyrrhoniens & Megariciens suiuent presque ceste opinion: les Eretriciens & Academiques aussi, qui ont introduit vne nouuelle science, de ne sçauoir rien. Reiette moy tout cela dans ce troupeau superflu des sciences liberales. Ceux ci veulent apprendre que la science ne me peut de rien seruir, & les autres m'ostent toute l'esperance de pouuoir estre sçauant. Encor vaut-il mieux sçauoir les choses superflues que rien. Ceux-ci ne me portent point la lumiere deuant, afin que ie puisse voir la verité: & les autres me creuent les yeux. Si ie croy Protagoras, il n'y a rien en la nature qui ne soit en doute. Si ie croy Nausiphanes, il n'y a que ceste chose certaine, qu'il n'y a rien de certain: si à Parmenides, il n'y a qu'vne seule chose: si à Zenon, ceste chose encor n'est pas. Qu'est-ce donc que nous sommes? Que sont ces choses qui sont à l'entour de nous, qui nous nourrissent & nous soustiennent? Toute la nature des choses n'est qu'vne ombre, c'est vne chose vuide & trompeuse. Ie ne pourrois bonnement dire à qui ie veux plus de mal, ou à ceux qui veulent que nous ne sçachions rien, ou à ceux qui ne nous ont seulement permis de ne sçauoir rien.

EPISTRE LXXXIX.

Deffinition de la sageſſe: diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains.

La cognoissance de la Philosophie seroit suffisante pour faire quitter aux hommes le soin de tout ce qu'ils prisent le plus, s'ils la vouloient cõsiderer distinctement & par parties: puisque

TV desires vne chose fort profitable, & encores plus necessaire à celuy qui se haste de paruenir à la sageſſe, à ſçauoir qu'on te face vne diuiſion de toute la Philoſophie, & qu'on departe ce grand corps par membres. Car par le moyen des parties, nous venons plus facilement à la cognoiſſance du tout. A la mienne volonté, tout ainſi que la face de tout ceſt vniuers ſe preſente à noſtre veüe, que pareillement toute la Philoſophie comme vn ſpectacle tres-ſemblable à ce grand monde, ſe peuſt mettre deuant nos yeux. Certainement elle rauiroit les hommes à ſon admiration, & les contraindroit de quitter toutes ces choſes que nous croyons maintenant eſtre grandes, par l'ignorance des plus grands. Mais puis que cela ne ſe peut faire, il faudra que nous la contemplions, comme nous regardons les ſecrets du Ciel. Il eſt bien certain que l'entendement de l'homme ſage & ſçauant, embraſſe toute ceſte grande machine, & l'enuironne de toutes parts auſſi viſtemẽt, que nos yeux font le Ciel. Mais quant à nous à qui il faut oſter pluſtoſt l'esbloüiſſement qui nous aueugle: nous à qui la veüe defaut ſur les choſes plus prochaines, on peut monſtrer plus facilement ce monde piece à piece, comme n'eſtans encor capables de le compredre en ſon entier. Ie feray donc ce que tu demandes, ie diuiſeray la Philoſophie en parties, & non point à lopins. Car il eſt plus vtile de la departir que de la dechiqueter. Parce que comme il eſt difficile de comprendre les choſes trop grandes, il l'eſt auſſi de celles qui ſont trop menues. On depart le peuple d'vne ville par tribuz & par quartiers, & vne armee par centuries. Si vne choſe eſt deuenue trop grande, on la conçoit mieux ſi elle eſt miſe en parcelles, leſquelles (comme i'ay dit) ne doiuẽt eſtre infinies ni trop petites. Car il y a autãt de vice à faire vne trop ample diuiſion, comme à n'en faire point du tout. Il n'y a rien qui reſſemble plus à vne confeſſion, que ce qui eſt reduit menu comme pouſſiere. Ie te diray donc

L'entendement humain n'eſt capable, de la comprẽdre toute entiere.

done tout premierement, puis qu'il te plaist ainsi, la difference qui est entre la sagesse & la Philosophie. La sagesse est la perfection du bien qui est en l'ame de l'homme: & la Philosophie, c'est l'amour & l'affection qu'on a de paruenir à la sagesse. L'vne monstre là où l'autre paruient: il est assez clair pourquoy on l'appelle Philosophie: elle le signifie par son nom. Quelques-vns ont defini la sagesse en ceste façon, que c'estoit la science des choses diuines & humaines: Et quelques autres ainsi: que c'estoit cognoistre les choses diuines & humaines, & leurs causes. Mais ceste addition me semble vaine. Car les causes sont partie des choses diuines & humaines. Il y en a eu d'autres, qui ont defini la Philosophie en plusieurs façons. Les vns ont dit que c'estoit l'estude & le soin de la vertu: & les autres, l'estude & le soin de corriger l'ame. Quelques-vns l'ont appellee le desir de la vraye raison. Mais quoy que ce soit, on a tenu pour certain qu'il y auoit quelque difference entre la Philosophie & la sagesse. Car il n'est pas possible que ce qui desire, soit ce qui est desiré. Comme il y a grande difference entre l'auarice & l'argét parce que l'vne souhaitte, & l'autre est souhaitté: aussi y en a-il entre la Philosophie & la sagesse. Car la sagesse est l'effect & le loyer de la Philosophie. L'vne vient & l'on va à l'autre: la sagesse est ce que les Grecs appellent Sophie. Les Romains mesmes vsoient de ce mot, comme ils vsent encor auiourd'huy de celuy de Philosophie. Ce que les comedies à robe longue qu'on ioüoit anciennement, te prouueront, & l'inscription qui est sur le tombeau de Dossennus:

Passant arreste toy, & lis la sophie de Dossennus.

Quelques-vns des nostres ont pensé, qu'encor que la Philosophie fust l'estude de la vertu, & que l'vne poursuiuist, & l'autre fust poursuiuie: toutesfois il ne les falloit point separer. Car la Philosophie ne peut estre sans la vertu, ni la vertu sans la Philosophie. La Philosophie est le desir de la vertu, mais c'est par le moyen de la vertu mesme. La vertu aussi ne peut estre sans le desir d'elle mesme, ni le desir de la vertu sans elle. Ce n'est pas toutesfois comme ceux qui veulent tirer de loin à quelque chose, qui sont en vn lieu, & ce qu'ils veulent toucher en vn autre: ni comme les chemins qui menent aux villes, sont hors d'icelles: mais on vient à la vertu mesme. La Philosophie doncques & la vertu sont conioinctes ensemble. Plusieurs graues autheurs ont dict qu'il y auoit trois parties en la Philosophie: La Morale, Naturelle, & la Rationale. La premiere modere l'ame, la seconde recerche la nature des choses, la troisiesme suit la proprieté, & la composition des paroles, & les argumens, afin qu'on ne reçoiue point le faux pour le vray. Au reste, il s'en est trouué qui diuisoient la Philosophie en moins de parties, & en plus aussi. Quelques-vns des Peripateticiens y en adiousterent vne quatriesme, la ciuile, parce qu'elle requiert vn propre & vn particulier exercice, & qu'elle est occupee apres vn autre matiere. Quelques autres y ont adiousté vne autre partie, que les Grecs appellent œconomique, qui est la science de gouuerner vne famille. Aucuns ont encor separé le lieu qui traicte des façons de viure. Et toutesfois il n'y a rien de tout cela qui ne se puisse trouuer en la partie qui traicte des mœurs. Les Epicuriens ont soustenu qu'il n'y auoit que deux parties en la Philosophie, la naturelle, & la morale: & ont osté la rationale. Toutesfois apres qu'ils furent contraints de separer l'ambiguité des choses, & de reprendre les faussetez qui se cachoyent sous l'ombre de la verité: ils trouuerent eux-mesmes vn lieu qu'ils appellent du iugement, & de la regle, autrement rationale. Mais ils pensent que

Difference entre sagesse & Philosophie, selõ les diuerses opinions de plusieurs.

Sageſſe eſt le ſalaire & le but de Philoſophie.

Ces deuxne ſe peuuent fauſſercompagnie.

Non plus que la vertu & le deſir d'icelle.

Trois parties de Philoſophie.

Autres opinions touchant la diuiſion d'icelle.

Des Peripateticiens.

Des Epicuriens.

Des Cyrenaiques.

c'est vn adiouſtement à la partie naturelle. Les Cyrenaiques ont chaſſé les naturelles & les rationales, & ſe ſont contentez des morales. Mais apres auſſi ils rappellent ce qu'ils ont eſté. Car ils departent les morales en cinq parties: l'vne eſt de ce qu'il faut fuyr ou deſirer, l'autre des paſſions, la troiſieſme des actions, la quatrieſme des cauſes, la cinquieſme des argumens. Les cauſes des choſes dependent de la partie naturelle, & les argumens de la rationale, & les actions de la morale. Ariſton natif de Chio, a dit que la naturelle & la rationale n'eſtoient point ſeulement inutiles, ains qu'elles eſtoient contraires. Il a retranché encor la morale qu'il auoit laiſſee toute ſeule. Car il a oſté ce lieu qui contient les admonitions, & a dit que cela appartenoit pluſtoſt à vn pedagogue qu'à vn Philoſophe: comme ſi le ſage eſtoit autre choſe, qu'vn pedagogue de tout le genre humain. Puis donc que la Philoſophie eſt partie en trois, commençons premierement à diſpoſer la partie morale. Laquelle ie veux derechef diuiſer en trois: & que la 1. ſoit vn ſoin de diſtribuer à vn chacun ce qui luy appartient, & de iuger dequoy chaſque choſe ſera digne. Elle eſt certainement fort vtile. Car peut-il eſtre rien plus neceſſaire, que de ſçauoir mettre ſon prix à toutes choſes? La ſeconde ſoit de l'affection. la troiſieſme, des actions, parce qu'en premier lieu il faut que tu faces iugemẽt cõbien chaſque choſe doit eſtre eſtimee: en ſecõd lieu, que l'affection que tu prendras ſoit bien reglee & temperee: en troiſieſme lieu, que ton affection & ton action ſoient d'accord, & qu'en toutes ces choſes tu conſentes à toy-meſmes. S'il y a faute d'aucune de ces trois, tout eſt en confuſion & en deſordre. Car dequoy te ſeruira d'auoir l'eſtimation de toutes choſes dans ton iugement, ſi tu as l'affection trop grande? Que te profitera d'auoir retenu tes affections, & d'auoir tout pouuoir & authorité ſur tes cupiditez, ſi en faiſant les choſes, tu ne choiſis pas bien le temps? ſi tu ne ſçais pas à quel poinct, en quel lieu, & de quelle façon il les faut faire? C'eſt autre cas de cognoiſtre la dignité & la valeur d'vne choſe: autre cas de cognoiſtre le poinct & l'heure: autre de retenir l'affection, & cheminer doucement ſans ſe precipiter à faire quelque choſe. C'eſt donc lors que la vie eſt bien d'accord en elle meſme, quand l'action ne delaiſſe pas l'affection. L'affection ſe conçoit ſelon la dignité des choſes: & par ainſi elle eſt ou plus lente ou plus forte, comme elles ſeront dignes d'eſtre deſirees. La partie de la Philoſophie naturelle, eſt diuiſee en deux: en choſes corporelles, & incorporelles. Les vnes & les autres ſont diuiſees, ſi ie dois dire ainſi, en leurs degrez. Le lieu qui appartient au corps, eſt departi premierement en ſes degrez, ſçauoir eſt és choſes qui font, & celles qui ſont faictes. Il eſt certain que les elemens s'engendrent. Quant au lieu de l'element, à l'opinion de quelques-vns il eſt ſimple: & à l'opinion de quelques autres, il eſt departi en la matiere, & en la cauſe qui meut toutes choſes, & en elemens. Reſte maintenant à diuiſer la partie rationale de la Philoſophie. L'oraiſon & le parler, ou il eſt continuel, ou il eſt entrecouppé, auec celuy qui reſpond & celuy qui interroge. Ie veux nommer ceſte-ci Dialectique, & l'autre Rhetorique. Ceſte-ci a ſoin des paroles, du ſens & de l'ordre. La Dialectique eſt diuiſee en deux parties, en paroles & ſignifications, c'eſt à dire en choſes qui ſont dites, & en paroles auec leſquelles on les dit. Il s'enſuit apres, vne grande diuiſion de l'vne & de l'autre. Mais i'y veux mettre fin en ceſt endroit.

D'Ariſton.

Diuiſion de la Philoſophie morale en trois parties.

De la naturelle en deux. &

De la rationale en deux auſſi.

Ie ſuyuray ſeulement les poincts plus principaux.

Toutes les parties de la

Autrement ſi ie voulois diuiſer les parties en parties, ie ferois vn liure entier

de

de questions,Ie ne te veux pas empescher,Lucilius, que tu ne lises tout cela, pourueu que tu rapportes incõtinẽt aux mœurs tout ce que tu liras. Gouuerne bié tes mœurs,resueille ce qui s'endort dedãs toy:ramasse ce qui est espars, dompte ce qui est rebelle, crie le plus que tu pourras contre tes desirs dissolus,& cõtre ceux du peuple:& s'ils te veulent dire, Iusques à quãd tiendrez vous tousiours vn mesme lãgage? respons-leur,C'est moy qui vous dois plustost dire, Iusques à quand cõmettrez-vous tant de vices? Vous voulez que les remedes cessent plustost que les pechez. Mais quãt à moy ie crieray encor plus haut,& parce que vous ne voulez pas ouyr parler,ie ne cesseray de crier. La medecine commence à profiter,lors que sur vn corps malefícié & pourri l'atrouchement fait douleur. Ie diray des choses qui leur seront profitables en despit d'eux. Il faudra en fin que vo⁹ oyez quelque mot qui ne vous flattera point. Mais puis que vous ne voulez pas en particulier qu'on dise la verité, oyez tous tant que vous estes. Iusques à quand estendrez-vous les bornes de vos heritages? Vn pays qui nourrissoit autrefois tout vn peuple,est maintenant petit pour vn seul homme. Iusques à quand sera-ce que vous estendrez vos bornes & limites pour rendre plus grands vos labourages,sans vous pouuoir contenter que tout ce qu'on peut labourer dans vne entiere prouince, soit l'estendue de vos domaines? Les riuieres les plus renommees sont destournees pour faire leurs cours au milieu de vos terres : les grands fleuues qui faisoient separation des plus grands peuples,sont à vous, depuis leur source iusqu'à l'emboucheure de la mer. Cela est encor trop peu, si vous n'enuironniez les mers par vos heritages que vous auez de si grãde estendue: si vostre fermier ne tranche du Roy par delà la mer Adriatique,l'Ionique,& l'Egee:si les Isles, qui ont autrefois esté la demeure des grands capitaines, n'estoient comptees entre les choses qu'on ne prise rien. Ayez autant que vous voudrez des possessions de large effendue: que ce qu'on appelloit anciennement vn Empire, ne soit maintenant qu'vn domaine. Rendez vostre tout ce que vous pourrez, pourueu que la plus grand' part en soit reseruee pour les autres. Ie parle maintenant à vous de qui la prodigalité s'estend aussi auant que l'auarice des autres:Ie vous demande, iusques à quand sera-ce qu'il n'y aura aucun lac sur le bord duquel on ne voye les tours & le faisie de vos maisons? aucune riuiere,le long de laquelle ne soit bordé de vos chasteaux? En quelque lieu qu'on verra naistre vne veine d'eau chaude, on y bastira tout soudain des hosteleries, pour la dissolution & surperfluité. En quelque lieu qu'vn bord de mer se courbera, & qu'il fera sein,vous y ietterez aussi-tost des fondemens:& ne vous pouuans contenter de la terre,si vous ne la rendez plus grande par l'ouurage de vos mains, vous pousserez la mer au dedans d'elle. Que vos bastimens reluisent par tous les endroits du monde,les vns posez sur des hauts monts,pour regarder les mers & les terres d'vne veüe infinie : les autres en quelques plaines esleuees à vne telle hauteur qu'ils egalent les montagnes : apres que vous aurez beaucoup edifié, & dressé de grands bastimens, vous n'estes que le corps d'vn seul homme, & encor fort petit. Dequoy vous seruent plusieurs chambres? vous ne couchez que dans vne seule. Les lieux où vous n'estes pas, ne sont point à vous. Ie viens maintenant à vous, de qui la gueule profonde & insatiable fait d'vn costé pescher toutes les mers, & de l'autre chasser toutes les terres. Elle poursuit d'vn trauail extréme ces choses,auec des hameçons,celles là auec des lassets,& ces autres auec des rets & des cordages de toutes sortes.

Philosophie se doiuent rapporter à la morale.

Similitude pour monstrer l'vsage de la morale.

Inuectiue contre l'auarice.

Contre la prodigalité & dissolution.

Contre la gourmandise.

Il n'y a beſte qu'on puiſſe laiſſer viure en paix, que celles qui ne ſont point agreables à l'eſtomach. Mais apres que voſtre bouche eſt deſgouſtee de trop de voluptez, cõbié peu, & preſque du bout des léures touchez-vous à ce viãdes que vous acheptez par tant de mains? Combien peu mange ce Monſieur qui n'a pas encor fait digeſtion du repas precedent, qu'il eſt tout preſt à rendre ſa gorge de ceſte beſte ſauuage qui a eſté priſe auec tant de danger? Combien peu de ces huiſtres portées de ſi loin, paſſent par ceſte bouche qu'on ne peut ſaouler? Malheureux encor, que vous ne cognoiſſez point comme voſtre faim eſt plus grande que voſtre ventre. Dy cela aux autres, afin que quand tu le diras, tu l'entendes auſſi: eſcris-le, afin que quand tu l'auras eſcrit, tu le liſes: rapportant toutes choſes à corriger les mœurs, & appaiſer la rage & la fureur des paſſions. Eſtudie non pas pour ſçauoir plus de choſes que les autres, mais pour les ſçauoir mieux.

EPISTRE XC.

C'eſt la Philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous fait trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la Philoſophie.

La Philoſophie nous apprend à bien viure, & par conſequẽt nous luy autions plus d'obligation qu'aux Dieux, s'ils ne nous eſtoient eux meſmes autheurs d'icelle philoſophie, & s'ils n'auoient rendu tout le monde capable de l'apprẽdre. Ce que la ſageſſe a de meilleur, ceſt qu'elle n'eſt point ſubiette aux accidẽs fortuits, & qu'õ n'a que faire de l'aller mendier dehors.

QVi eſt celuy, mon Lucilius, qui puiſſe douter que ce ne ſoit par le benefice des Dieux que nous viuons, & que par la Philoſophie nous viuons biẽ? & qu'à cette cauſe nous ne ſoyons de tant plus redeuables à la Philoſophie qu'aux Dieux, de combien la bonne vie eſt vn bien faict plus grand que la vie? Certainement nous luy ſerions plus redeuables, ſi les Dieux meſme n'eſtoient autheurs de la Philoſophie, la ſcience de laquelle ils n'ont donné à pas-vn, encor qu'ils ayent donné à tout le monde le moyen de l'apprendre, pãrce que s'ils en euſſent fait vn bien commun & vulgaire à tous, nous naiſtrions pleins de prudence, & la ſageſſe euſt perdu ce qu'elle a de meilleur, ſçauoir eſt qu'elle n'eſt pas comptee entre les biens de fortune. Car ce qui eſt de plus precieux & de plus magnifique en elle, c'eſt qu'elle ne vient point d'ailleurs, que ceux qui l'ont n'en ſont redeuables qu'à eux-meſmes, & qu'on ne la va point demander à vn autre. Que trouuerois-tu en la Philophie digne d'eſtre admiré, ſi elle nous aduenoit par le bien faict d'autruy? Son deſſein n'eſt que de trouuer la verité des choſes diuines & humaines: la iuſtice, la pieté, la religion ne l'abandonnent iamais, ni la ſuitte & compagnie des autres vertus, qui ſont entrelices & ioinctes enſemble. C'eſt elle qui nous apprend de reuerer les choſes diuines, & d'aimer les humaines: que l'empire en eſt au pouuoir des Dieux, & la communauté en eſt entre les hommes: laquelle a demeuré quelque temps inuiolable, & iuſqu'à ce que l'auarice rompiſt ceſte ſocieté, & fuſt cauſe de la pauureté, à l'endroit meſmes de ceux qu'elle auoit fait les plus riches. Car ils perdirent la ioüiſſance de toutes choſes quand ils voulurent auoir des biens propres à eux. Mais les premiers hommes, & ceux qui naſquirent d'eux, & qui eſtans encor incorrompus ne ſuiuoient que la nature, l'auoiẽt auſſi pour gouuerneur & pour loy, s'eſtãs ſoubsmis au gouuernement d'vne choſe meilleure qu'ils n'eſtoient. Car la nature veut, que les pires ſoient ſubiects aux meilleures. Les beſtes brutes reçoiuent pour capitaine & conducteur celles qui ont le corps plus grand ou plus

Quel eſt ſon deſſein.

Les hõmes du premier ſiecle s'aſ-

ou plus fort. Vn taureau couard ne marche point deuant le troupeau : c'est celuy qui de grandeur ou de force des membres surpasse tous les autres masles. Le plus grand des Elephans conduit tousiours la troupe. Entre les hõmes le meilleur est pris pour le plus grand: par ainsi on esliſoit vn gouuerneur par la bonté de l'ame. C'estoit donc vne grande felicité entre les peuples, où pas vn ne pouuoit estre plus puissant qu'il ne fust le meilleur. Car celuy peut autant qu'il veut, qui ne penſe pas auoir plus de puissance qu'il ne doit. C'est pourquoy Posidonius a opinion qu'en ce siecle qu'on appelle d'or, le royaume estoit entre les mains des sages. Ceux-là contenoyent leurs mains, & defendoyent les petits contre la puissance des grands. Ils persuadoyent & dissuadoyent, ils mõstroyent ce qui estoit vtile ou inutile. Par leur prudence ils prenoyent garde que leurs citoyens n'euſſent faute de rien: par leur vaillance ils repoussoyent les dangers: par leur liberté ils aggrandiſſoyent & enrichiſſoyet les subiects. Bref commander, c'estoit vn office, & non point vn royaume. Aucun ne vouloit essayer les forces de sa puissance contre ceux, par le vouloir desquels sa puissance auoit eu commencement. Il n'y auoit pas vn qui pesast à faire iniure, ou qui en euſt occasion, parce qu'on obeyſſoit bien à celuy qui sçauoit bien commander: & que le Roy ne pouuoit faire vne plus grãde menace à ceux qui luy obeyſſoyent mal, que de les quitter, & de s'en aller hors de leur royaume. Mais puis apres, que croiſſans les vices, les royaumes se sont changez en tyrannie, on commença d'auoir beſoin de loix, leſquelles sur le commencement, les Sages meſmes ordonnerent. Solon, qui par ſes loix eſtablit vne equalité dans la ville d'Athenes, est cogneu par ſa ſageſſe entre les ſept de ſon temps. Si ce siecle-là euſt porté Lycurgus, on l'euſt mis le huictieme en ce nombre sacré. Les loix de Zaleucus & de Charondas ſont infiniement loüees. Ce n'a pas eſté ni aux Cours des plaidoyers, ni aux ſalles des Iuriſconſultes, mais dans l'eſchole de Pythagoras pleine de ſilence & de ſainɛteté, que ceux-là ont appris le droict, pour l'eſtablir apres dans la Sicile qui fleuriſſoit en ce temps-là, & en la Grece d'Italie. Iuſques à ce poinct-là ie ſuis de l'aduis de Poſidonius: mais ie ne luy accorderay point que les arts, de l'vſage deſquelles la vie des hommes ſe ſert iournellement, ſoyent inuentees par la Philoſophie : ie ne veux point donner tant de glõire à l'art de forger & de charpenter. C'eſt la Philoſophie (dit-il) qui apprit à ceux qui viuoyent eſpars çà & là, qui ſe retiroyent ſous vne logette, ou dans le creux d'vn rocher, ou dãs le tronc d'vn arbre à demi mangé, de baſtir des maiſons. Quant à moy ie penſe que la Philoſophie à inuenté auſſi peu ces engins pour eſleuer & baſtir des maiſõs ſur maiſõs, qui ne ſont que preſſer les villes de leur peſãteur, qu'elle a inuẽté les viniers des poiſſons, expreſſémẽt enfermez, afin que la gourmãdiſe ne ſe mit pas au danger des tempeſtes, & que la folle deſpenſe, pour ſi grand orage qu'il fiſt ſur mer, euſt comme des ports, pour y pouuoir engraiſſer les troupes des poiſſons ſeparez les vns des autres. Que dis-tu? la Philoſophie a-elle enſeigné les hommes d'auoir des clefs & des ſerrures? quelle autre choſe eſtoit-ce, que donner vn ſigne certain d'auarice? eſt-ce la Philoſophie qui a baſti des edifices ſi hauts qu'ils menacent de cheoir pour ruiner les citoyens? Car c'eſtoit peu de choſe de ſe couurir de ce qu'on trouuoit par fortune, & de rencontrer ſans art & ſans peine quelque lieu fait par la nature meſme pour nous retirer dedans. Croy moy que ce ſiecle fut fort heureux auquel il n'y auoit point de charpentiers ni de maſſons. Sçauoir tailler vn foliueau en quarré, & mener droictement la ſie le long d'vne raye, & fendre vne poutre

ſubiectiſſoyent volontairement à elle, cõme à vne tres fidele guide.

Les ſages auoyent anciẽnement l'adminiſtration & le gouuernement des Eſtats: &

Donnoyent des loix aux peuples. Solon. Lycurgus. Zaleucus & Charondas.

Mais les arts mechaniques ne doiuent point attribuer leur inuention à la Philoſophie, contre la doctrine de Poſidonius.

Non plus que les choſes qui ſeruent aux delices & diſſolutions. & L'art des ſerruriers & maſſons & charpẽtiers. Frugalité des premiers ſiecles.

d'vne main aſſeuree, tout cela naſquit comme la prodigalité naiſſoit.

1. Georg. *Les anciens fendoyent le bois auec des coings.*

Car en ce temps-là on ne baſtiſſoit point de ſalles pour y manger : on ne portoit pas de loin à ceſt vſage, le pain ou le ſapin ſur pluſieurs charrettes couplees enſemble, qui faiſoyent trembler les villages où elles paſſoyent, ni pour les charger de lambris d'or pendans en bas. Les fourches plantees d'vn bout & d'autre ſouſtenoient la couuerte d'vne caſſine : Et les branches d'arbres bien fueillees & fort eſpaiſſes, penchant en bas, ſeruoyent d'eſgouts aux plus grandes pluyes. C'eſt ſous ces trois-là, qu'ils habitoyent, mais c'eſtoit auec toute ſeureté. Le chaume couuroit ces perſonnes libres: mais la ſeruitude loge ſous l'or & ſous le marbre. Ie ne ſuis point auſſi d'accord auec Poſidonius, de ce qu'il penſe que les outils & ferremens de charpentiers ſoyent de l'inuention des ſages. Car par meſme raiſon il pourroit dire que ceux auſſi eſtoyent ſages, par le moyen deſquels,

Là meſme. *Alors on inuenta les rets & les cordages,*
Pour prendre finement toutes beſtes ſauuages,
Et de ceindre les bois de chiens & de limiers.

Les metaux auſſi ne ſõt point de l'inuention de la Philoſophie.

C'eſt la fineſſe des hommes, & non pas leur ſageſſe, qui a inuenté tout cela. Ie ſuis auſſi contraire à Poſidonius, que les ſageſſes euſſent inuenté les metaux du fer & du cuiure, apres que la terre bruſlee par l'embraſement des foreſts, fit couler les veines des metaux qui n'eſtoyent guere profonds : ceux qui les priſent tant, en furent inuenteurs. Ie ne trouue point auſſi à mon aduis, ceſte queſtion ſi ſubtile comme la fait Poſidonius : qui fuſt pluſtoſt en vſage, le marteau ou les tenailles. Ce fut quelqu'vn qui auoit l'eſprit exercité & gentil, mais non point grand & haut eſleué, qui trouua l'vn & l'autre, & toutes autres choſes qu'il faut cercher le corps baiſsé & panché vers la terre. Le ſage ne prenoit point beaucoup de peine pour ſon viure. Mais pourquoy non? veu qu'en ce ſiecle meſme le ſage ne deſire d'eſtre chargé que le moins qu'il peut? Ie te prie dy moy comme ie dois admirer Diogenes & Talus? Lequel d'eux te ſemble eſtre ſage, ou celuy qui trouua la ſye, ou celuy qui ayant veu vn garçon puiſant de l'eau pour boire dans le creux de ſa main, rompit incontinent vn godet qu'il portoit dans ſes beſaſles, ſe tançant luy meſme par ces mots: O fol que ie ſuis, combien de temps ay-ie porté du bagage qui m'eſtoit inutile, moy qui me contentois de me plier dans vn tonneau, & de coucher ordinairement dedans? En fin trouuerois-tu auiourd'huy celuy plus ſage qui a inuenté la façon de faire monter le ſaffran par des tuyaux ſecrets iuſqu'à vne hauteur infinie : qui remplit des eſtangs tout d'vn coup d'eaux qui viennẽt de grande roideur, & qui les ſeche apres tout d'vn coup: qui reioint & raſſemble les lambris d'vne ſalle par vne ſi ſubtile façon qu'ils tournent & ſe monſtrent maintenant d'vne forme, & maintenant d'vne autre : & qui fait que les faces des maiſons & des toicts ſe changent à tous les ſeruices qu'on porte: ou bien celuy, qui apprend à ſoy-meſme & à autruy, que nature ne nous commande rien inſupportable & difficile? Que nous pouuons auoir des maiſons ſans vn tailleur de marbres? que nous pouuons eſtre veſtus ſans traffiquer auec les Seres pour la ſoye? que nous pouuons auoir tout ce qui eſt neceſſaire pour nos vſages, ſi nous voulons nous contenter de ce que la terre a mis au deſcouuert? & ſi les hommes prennent plaiſir d'ouyr ces choſes, ils trouueront qu'ils ont auſſi peu beſoin de cuiſinier que de gens-

Ni le marteau & les tenailles, ni tout ce qui baiſſe le corps contre terre.

Le ſage n'eſt iamais beaucoup curieux de ſon viure.

Exemple en Diogenes & Talus.

Le ſage & vertueux ſe contente de peu, & eſt preferable aux plus induſtrieux.

d'armes

d'armes. Ceux-là furent fort sages, ou ils sembloient estre sages, qui mettoient peu de soin à l'entretenement de leurs corps : ce qui nous est necessaire se recouure auec peu de trauail: mais il a grande peine à suiure les delices. Tu n'auras aucun besoin d'artisans, si tu suis la nature. Elle n'a pas voulu que nous fussions fort empeschez : elle nous auoit assez pourueus de tout ce qui nous estoit necessaire. Ouy, mais le froid est insupportable à vn corps qui est nud. Quel remede? Les peaux des bestes sauuages, & des autres animaux, ne nous peuuent-elles point assez defendre du froid? n'y a-il pas quelques nations qui se couurent d'escorces d'arbres? ne fait-on point des robes de plumages d'oyseaux tissus & cousus ensemble? La plus grande partie des Scythes n'est elle pas vestue de pannes de renards & de rats, douces à manier, & que les vents ne peuuent percer? Il faut encor neantmoins en esté chasser l'ardeur du Soleil dedãs quelque ombre espaisse. Mais quoy? la vieillesse des siecles n'auoit-elle point creusé force lieux, qui par l'iniure du temps ou par quelque autre euenement s'estoient aggrandis comme vne profonde cauerne? Et quoy? n'ont-ils point auec leurs mains tissu des clayes de verges qu'ils ont enduit de fange & de paille, & d'autres branches menues, pour couurir le haut de leur loge, & les faisans pancher pour la cheute de la pluye, ont passé l'hyuer auec toute seureté? Quoy donc? les peuples qui habitent les Syrtes, ne se cachent-ils point dans des creux de terre, qui ne peuuent dans ceste ardeur trop grande de Soleil trouuer aucune couuerture assez espaisse pour chasser les chaleurs, si ce n'est la mesme terre seche? La nature ne nous a pas esté si ennemie, qu'ayãt donné vne vie tres-facile & pleine d'asseurance à tous les autres animaux, l'homme seul ne peust viure sans tant de façons & d'artifices. La nature ne nous a rien commandé de tout cela : il n'y a rien qu'il faille rechercher auec aucune peine, pour l'entretenement de nostre vie. Quand nous nasquismes, nous trouuasmes toutes choses appresteés. Nous les auons toutes rendues difficiles en mesprisant les faciles. Les maisons, les vestemẽs, la nourriture du corps, & les viandes, & tout le reste qui ne nous sert maintenant que de peine & de soucy, se presentoient à nous, ne coustoient rien: il n'y auoit aucune peine à les recouurer. Car la mesure & le contentement d'vn chacun ne s'estẽdoit pas plus auant que sa necessité ne requeroit: nous les auons rendues chéres, precieuses, admirables: nous sommes cause de tant & de si grandes façons qu'il faut employer pour les trouuer. Nature mesme suffit à ce qu'elle desire: la prodigalité, la superfluité s'est reuoltee contre la nature : elle se donne courage tous les iours elle mesme : elle n'a fait que croistre par vne infinité de siecles, aydant encor les vices auec ses inuentions. Premierement elle commença à desirer des choses superflues, puis des choses contraires : en fin elle rendit l'ame subiette au corps, & la contraignit de seruir à sa volupté. Tous ces mestiers, & ces arts, apres lesquelles la ville est tant eschauffee, & meine tant de bruit, ne trauaillent que pour le corps. Tout ce qu'on luy bailloit en ce vieil temps, comme à vn seruiteur, on le luy appreste auiourd'huy comme maistre. De là sont venues les boutiques des tisserans, des artisans, des parfumeurs: de là sont venus ceux qui apprennent ces mols & delicats mouuemens du corps, & ces chants mignards & fredonnez. Car nous auons delaissé ceste mesure naturelle, qui bornoit ses desirs par le besoin necessaire que nous en auions. C'est estre miserable & faquin en ce temps-cy, de ne vouloir que ce qui peut suffire. Il est incroyable (mon Lucilius) combien facilement la douceur de la

Nature auoit fourni l'homme de toutes choses necessaires sãs qu'il se corrompist auec tant de delices.

Exemples en diuers peuples.

Tant de mestiers introduits au monde, n'ont fait qu'augmenter la dissolution, & par consequent leur inuention ne vient pas de la Philosophie.

La dissolution & curiosité des hommes met prix aux choses.

de la parole peut esloigner les plus grands hommes de la cognoissance de la verité. Voila Posidonius, l'vn de ceux qui ont à mon aduis plus apporté d'aduancement à la Philosophie, quand il veut en premier lieu descrire comme on retort les filets, & qu'on en tire d'autres d'vne molle & douce filace: Et apres comme estant la toile pendant en l'air, par ses contrepoids, elle s'estend droitement: comme la trame qu'on met entre-deux par la nauette ramolissante la dureté des costes de la trame, qui la serre, sont contraincts de se ioindre & rassembler auec le peigne. Il dit aussi en fin que l'art des tissiers auoit esté inuenté par les Sages: ne se souuenant point que desia ceste façon de mestier encor plus subtile auoit esté trouuee, duquel

La toile est attachee à l'aize, & les tissures
Se separent par fils entre les canes dures,
Et la trame passant entre des rays pointus
Des dents d'vn peigne long sont coup sus coup battus.

Erreur de Posidonius, en ce qu'il raualle le merite du Sage, luy attribuant l'inuention des arts de petite valeur, au prix de l'estude de sagesse. & Vanité dudit Philosophe, en ce qu'il employe beaucoup de curieuses paroles pour faire vne bien petite description

Qu'eust-il dit s'il eust veu les toiles de nostre temps, desquelles on fait des robbes pour ne rien cacher, & qui ne peuuent de rien seruir au corps, ni à la honte mesme? Il parle apres des laboureurs: & descrit auec autant d'eloquence vn gueret bien fendu par le soc de la charrue, & derechef encor labouré, afin que la terre bien emiee puisse mieux descouurir les racines: les semences iettees dessus les herbes ramassees auec la main, afin qu'il n'y croisse par fortune aucune herbe sauuage, qui estouffast la moisson: & soustient pareillement que c'est vn ouurage des sages: comme si encor en ce temps mesmes les laboureurs ne trouuoyent tous les iours quelque nouueauté pour rendre la terre plus fertile. Il ne s'est pas contenté de ces arts, mais qui plus est il a tãt rabaissé le sage, qu'il l'a mené dans le moulin. Car il raconte comment le sage à l'imitation de la nature cõmença de faire du pain. La dureté des dents, qui s'entrerencontrent, rompt (ce dit-il) les fruicts qu'on met dans la bouche: Et si quelque chose en veut sortir dehors, la langue le remet au dedans. Apres il se destrempe auec la saliue, afin qu'il glisse, & passe plus facilement par le gosier. Mais quand il est tombé dans le ventre, il se digere dans le bassinet de l'estomach, & se depart en fin par tout le corps. Quelqu'vn se seruant de cela comme d'vn patron, print vne pierre rude, & la mit sur vne autre comme si c'estoient des dents, l'vne desquelles ne se bougeant de sa place, attendoit le mouuement de l'autre. Et apres s'entrefrayans les grains ensemble, ils se rompent, iusqu'à ce qu'estans longuement froissez, ils deuiennent fort menus. Lors il mesla de l'eau dans la farine, & la broyant & virant souuent, il l'appresta si bien qu'il en fist du pain, qu'on mist premierement cuire sous des cendres chaudes, & dans vn pot de terre boüillant. Peu à peu se trouuerent les fours, & autres inuentions, de la chaleur desquelles ils se seruoyent comme bon leur sembloit. Il s'en fallut fort peu qu'il ne dist que la boutique d'vn cordonnier ne fust de l'inuention des sages. La raison a bien inuenté tout cela, mais non pas la vraye & la droite raison. Ce sont des inuentions d'hommes, & non point des Sages, non plus certainement, que les vaisseaux dans lesquels nous passons les riuieres, & les mers, auec des voiles tendues pour prendre le vent, & auec des gouuernails par derriere, qui poussent le cours du vaisseau çà & là, dont l'exemple a esté emprunté des poissons, qui se cõduisent par la queüe, & d'vn mouuement leger destournent leur visteſle du costé qu'il leur plaist. Le sage (dit il) a veritablemẽt trouué tout cela: mas comme choses trop basses pour estre menees par luy, il les a

Les Stoiques distinguẽt entre la raison & la vraye raison, en quoy ils semblent n'auoir guere de raisõ.

laissees

laissees traicter à des hõmes de vile condition. Tout au contraire, ces choses ne furent iamais trouuees, que par ceux qui s'adonnẽt encor auiourd'huy à ces mestiers-là. Nous sçauõs que de nostre memoire encor quelques nouuelles inuentions se sont descouuertes, comme l'vsage des vitres, qui ont le corps transparant, à trauers desquelles passe vne claire lumiere: & comme les estuues basties en l'air sur des arcades, & les tuyaux enchassez dans les murailles qui peussent espandre la chaleur pour eschausser esgalement le haut & le bas. Que diray ie des marbres dont les temples, & dont les maisons reluisent? Que diray-ie de ces grands edifices bastis de façon ronde à gros quartiers de pierre bien vnis, dans lesquels nous dressons des portiques, & des couuerts capables pour des peuples? Que diray-ie des notes des paroles, par lesquelles on reçoit le discours d'vne oraison pour si viste qu'elle soit, la main suiuant la vitesse de la langue? Tout cela fut inuenté par des esclaues dont on ne tenoit compte. La vertu s'est assise plus haut: elle n'enseigne rien qu'on face auec les mains, elle est maistresse de l'ame. Veux tu sçauoir ce qu'elle a mis en lumiere, & ce qu'elle a fait. Non point ces deshonnestes mouuemens du corps, ni ces diuers sons des hautbois, & des flutes dans lesquelles estant l'haleine receüe, ou en entrant, ou en sortant, elle se forme en voix, ni les armes, ni les murailles des villes, ni les guerres. Elle n'entreprend que choses vtiles, elle fauorise la paix, & conseille aux hommes de viure en concorde: Elle ne forge point, dis ie, les outils pour tous les vsages necessaires. Pourquoy donc dis-tu qu'elle se mesle de choses si petites? Tu vois qu'elle ne veut que façõner la vie, elle a bien d'autres arts sous sa puissance. Car a celle à qui la vie sert, seruent aussi les ornemens de la vie. Au reste elle aspire à vn estat bienheureux? c'est là où elle cõduit, c'est là où son chemin s'adresse. Elle nous mõstre ce qui est mal, & ce qui semble l'estre: elle chasse toutes vanitez hors de l'ame, & luy donne vne grandeur constante & ferme. Mais elle abbat celle qui s'engendre d'orgueil, & d'vne vaine apparence: Et ne permet point qu'on ignore la difference qu'il y a entre les choses grandes, & les fieres & orgueilleuses. Elle nous fait entierement cognoistre sa nature, & la nostre. Elle nous apprend que c'est que les Dieux quels ils sont, que c'est que les enfers, les Dieux domestiques, & les demons: Que c'est que les ames qui tiennent le second rang apres les Dieux: en quel lieu elles sont arrestees, ce qu'elles font, ce qu'elles peuuent, ce qu'elles veulent. Voila les premiers enseignemens de sa religion, par lesquelles nous sont descouuerts les mysteres sacrez non point d'vne seule ville, mais du ciel, qui est le grand temple de tous les Dieux: les images & les vrayes faces duquel elle a mis deuãt les yeux de nostre ame pour estre par elle contemplees: Car nostre veüe est trop foible pour voir des spectacles si grands. Elle retourne apres aux commencemens que toutes choses ont eu, & à la raison eternelle, qui est infuse par tout cest vniuers: & à la puissance de toutes les semences qui donnent la figure propre à tout le corps. Apres elle commença de s'enquerir de l'ame, & d'où elle procedoit, en quel lieu elle estoit, pour combien de temps, en combien de parties elle estoit diuisee. Cela fait, des choses corporelles elle est venue aux incorporelles: elle a recerché la verité, & a discouru des raisõs d'icelle. Et apres tout cela encor elle apprit cõme il falloit cognoistre les doutes qui sõt en la vie, & en la mort. Car il y a des faussetez meslees parmi la verité de l'vne & de l'autre. Le sage (dis-ie) cõme il sẽble à Posidonius, ne s'est point retiré de ces arts & mestiers: mais il ne s'y est pas du tout entierement addonné. Car il n'eust iamais esti-

Inuentions descouuertes du tẽps de Seneque

La sageſſe a bien dẽ plus hauts deſſeins, & n'entreprend rien, qui ne ſoit grand & neceſſaire, aſpirant touſiours à vn eſtat bienheureux.

Diuers effects de la ſageſſe.

mé vne chose digne d'estre inuentee, qui ne deust estre en perpetuel vsage: il ne prendroit rien, pour apres le delaisser. Anachrasis, dit-il, trouua la roüe du potier, sur le tour de laquelle on fait les vaisseaux de terre. Depuis ayant veu qu'on trouuoit dans Homere la roüe du potier, il ayme mieux qu'on pense que ces vers soyent plustost faux, que la fable mesme. Ie ne veux pas opiniastrer si Anachrasis en fut l'autheur: & si ce fut luy, ie confesse que ce fut vn sage, mais non pas comme sage: car les sages font plusieurs choses entant qu'ils sont hommes, & non entant qu'ils sont sages. Pren le cas qu'vn homme sage soit fort viste & leger: il vaincra tous les autres à la course, entãt qu'il est plus leger, mais non pas entant qu'il est sage. Ie voudrois monstrer vn verrier à Posidonius, qui en soufflant forme en diuerses façons le verre qu'vne main bien apprise ne pourroit à grand' peine tailler. Ces choses se sont trouuees apres que nous n'auons plus trouué de sages. Democritus (ce dit-il) est celuy qu'on pense auoir trouué les arcades, & les voutes, & cõme par le courbement des pierres penchants peu à peu l'vne vers l'autre, elles se lient par la clef qu'on met au milieu. Ie puis dire que cela est faux. Car il est force de croire que deuant que Democritus fust, il y auoit des ponts & des portes, le haut desquelles est le plus souuent vouté. Il vous est encor eschappé de dire que le mesme Democritus auoit inuenté de polir l'yuoire, & de cuire des petits cailloux, qu'il conuertissoit en esmeraudes, auec laquelle cuite on façonne encor auiourd huy des pierres qui peuuent prendre couleur en cuisant. Encor que le sage ait trouué cela, ce n'a pas esté entãt qu'il estoit sage. Car il fait beaucoup d'ouurages que nous voyons faire aussi bien à des hõmes de peu d'esprit, & plus parfaictement, & plus dextrement. Veux-tu sçauoir ce que le sage a cerché, & ce qu'il a mis en lumiere? Premierement ç'a esté la vraye nature, laquelle il n'a point suiuy comme les autres animaux, auec des yeux qui s'esbloüissent aux choses diuines. En second lieu la loy de la vie, qu'il a dressee sur toutes choses qui sont: Elle ne nous a point appris seulement à cognoistre les Dieux, mais à les suiure, & à receuoir en bonne part autant les cas fortuits, comme ceux qui nous seront commandez. Elle nous a defendu de croire les fausses opnions: elle a estimé ce que les choses valoyent à leur iuste prix: elle a condãné les voluptez meslees de repentance. Elle a loué les biens qui deuoyent tousiours plaire: elle a monstré à tout le monde que celuy est le plus riche, qui n'a pas besoin de richesses: que celuy est le plus puissant qui n'a pas besoin de puissance. Ie ne parle point de ceste Philosophie qui a chassé le citoyen hors de sa ville, les Dieux hors du monde, & qui a soustenu qu'il y auoit de la vertu meslee auec la volupté: mais de celle qui pense qu'il n'y a bien aucun, que ce qui est honneste: qui ne se peut corrompre ni par les presens des hommes, ni par ceux de la fortune: & le prix, & l'honneur de laquelle gist en ce qu'elle ne peut estre gagnee par aucun prix que ce soit. Ie ne croy point que ceste Philosophie fust en ce siecle rude & imparfaict, auquel il n'y auoit encor aucun de ces mestiers, & auquel ils apprenoient par le seul vsage ce qui leur estoit profitable. Non plus qu'auparauant ces siecles fortunez, que les biens de nature demeuroient en commun pour estre iouys indifferemment par tous: & auparauant que l'auarice, & la folle despense eussent rompu ceste societé, qui estoit entre les mortels, & que d'vne cõmunauté ils eussent couru à vn pillage: ces hommes n'estoyent pas sages, encor qu'ils fissent ce que les sages pourroyẽt faire. Il n'y a homme au monde, qui peust loüer & priser d'auantge aucune autre façon de viure entre les humains, non

Opinion de Posidonius, & de Seneque quant à quelques inuentiõs particulieres.

Les sages font plusieurs choses comme estans hommes seulement.

Quelles sõt les recerches & inuentions du Sage.

Philosophie fausse & vraye.

Siecle d'or selon Seneque.

pas

pas quād Dieu meſme luy permettroit de refondre & former vn mōde nouueau,& donner d'autres mœurs & couſtumes aux peuples,il n'en ſçauroit eſſayer de meilleures q̄celles qu'on racōte auoir eſté entre ceux,parmi leſquels

Par bornes & confins on ne voyoit aucun 1. Georg.
Qui diuiſaſt les champs:tout viuoyent en commun.
La terre meſmes lors ſans aucune ſemence
Liberale portoit tous fruicts en abondance.

Que pourroit-on voir de plus heureux que ceſte ſorte d'hommes? la nature,& les choſes eſtoyent iouyes de tous en commun:Elle ſeule comme mere ſuffiſoit à tenir tout le monde ſous ſa tutelle, c'eſtoit vne poſſeſſion treſ-aſſeuree des richeſſes publiques. Pourquoy ne pourrois-ie dire à bon droict que ceſte condition d'hommes eſtoit infiniment riche, entre leſquels on ne pouuoit trouuer vn ſeul pauure? L'auarice ſe ietta ſur des choſes ſainctemēt reglees:& comme elle deſira de retirer quelque bien à part, & le conuertir à ſon particulier profit, elle mit tout en la puiſſance d'autruy: & s'eſtant d'vne poſſeſſion infinie retranchee à vn petit coing, elle amena la pauureté:& quād elle commença à deſirer beaucoup, elle perdit tout. Mais pour tant qu'elle vueille courir, pour regagner ce qu'elle a perdu:pourtant qu'elle ſe peine de ioindre champs à champs,& qu'à prix d'argēt ou à force,elle chaſſe ſon voiſin:iaçoit qu'elle eſtende ſes domaines par tout vne grāde prouince, & qu'elle appelle ſa poſſeſſiō vn lōg voyage qu'elle fait paſſant touſiours par ſes terres: Iamais aucune eſtendue des champs,pour ſi longue qu'elle ſoit,ne nous pourra ramener iuſqu'au lieu d'où nous sōmes partis. Apres que nous aurōs tout fait,nous aurons beaucoup Mais nous auiōs tout. La terre d'elle-meſme eſtoit plus fertile que quand elle fut labouree, & plus prodigue pour l'vſage des peuples quand ils ne la rauiſſoyent point. Ils auoyent autant de plaiſir à monſtrer ce qu'ils auoyent trouué comme à le trouuer: aucun n'en pouuoit auoir trop,ou peu. Tout eſtoit party entre perſonnes qui eſtoyent bien d'accord. Le plus puiſſant n'auoit point encor ietté ſa main ſur le plus foible:l'auaricieux cachant ce qu'il tenoit en reſerue d'inutile, n'auoit point encor priué vn autre de ce qui luy eſtoit neceſſaire. On auoit autant de ſoin d'autruy que de ſoy-meſme. Les armes n'eſtoyent point en vſage:& les mains nō encor ſoüillees du ſang humain,auoyent tourné leur haine contre les beſtes ſauuages. Ceux qu'vne foreſt eſpaiſſe defendoit du Soleil, qui viuoyent auec toute aſſeurance dans vne petite loge couuerte de fueilles & de branchages pour ſe garder de la rigueur de l'hyuer & de la pluye, paſſoyent doucement les nuicts ſans ietter vn ſeul ſouſpir. Mais les ſoucis & les peines nous tourmentent dans noſtre eſcarlatte,& nous picquent de cruels aiguillons:au contraire les autres dormoyent d'vn ſommeil gracieux ſur la dure. Ils n'auoyent point de planchers lambriſſez deſſus eux:mais eſtans couchez au deſcouuert, les eſtoiles ſe rouloyent ſur leurs teſtes, & le Ciel admirable ſpectacle de la nuict,& ſe panchant pourſuiuoit ſon cours, conduiſant ceſte grande œuure auec vn paiſible ſilence:& tant le iour que la nuict, la veüe de ce beau palais ſe deſcouuroit à leurs yeux. Ils prenoyēt plaiſir de contempler les ſignes de la moitié du Ciel tōbans vers le couchant, & les autres qui ſe leuoyent de deſſous terre. Et cōment ne prendroit-on plaiſir de pourmener ſa veüe entre tāt de merueilles eſparſes en vn ſi ample lieu? Mais au moindre bruit que vous oyez dans les maiſons, vous tremblez de peur: Et s'il y a quelque choſe qui craquette parmi les tableaux de vos peintures, vous fuyez tout eſtonnez.

Deſcriptiō d'auarice.

Quelles eſtoyent les aiſes & cōmoditez des premiers ſiecles.

Leur eſtat & le preſent conferez.

Les mol. eſſes d'aujourd'huy redarguent noſtre miſere au prix du contentement de ces anciens.

Ils n'auoyent pas des maisons grandes comme des villes: l'haleine & la respiration libre au descouuert, vne petite ombre au dessous d'vne roche ou d'vn arbre, les fontaines claires, & les ruisseaux sans tuyaux, & sans conduits. & sans estre destournez de leurs cours accoustumez, coulans à leur aise, les prairies belles & sans art: & au milieu de tout cela vne loge champestre, bastie d'vne main rustique: C'estoit vne maison telle que nature le requeroit, & où elle prenoit plaisir d'habiter sans auoir ni crainte d'elle ni pour elle. Maintenant la plus grande partie de nos peurs sont nos propres maisons. Mais encor que leur vie fust excellente & vuide de tromperies, ils n'estoyent pas sages, pource que ce nom est auiourd'huy employé à l'œuure le plus grand qui soit: ie ne veux pas toutesfois nier que ce ne fussent gens de grand courage, & pour bié dire, recentement engendrez des Dieux. Car il n'y a point de doute que le monde n'estant pas encor enuieilli, ne portast des choses meilleures. Et comme tous auoyent la nature plus robuste & plus prompte au trauail: tous aussi n'auoyent pas l'esprit si parfait. Car la nature ne donne point la vertu. Il y a de l'art pour deuenir bon. Il est certain que ces gés-là n'alloyent point cercher l'or & l'argent & les pierres reluisantes, dãs la fange d'vne terre profonde: ils espargnoyent encor les bestes mesmes: tant s'en faut qu'vn homme qui n'estoit point subiect à cholere & qui n'auoit crainte de rien, vouluſt tuer vn autre homme, qui ne vouloit seulement qu'aimer & regarder. Ils ne portoyẽt point encor robbes de couleurs: on ne mettoit point l'or en ouurages: car il n'estoit point encor tiré hors de terre. Qu'estoit-ce donc? Ils estoyent innocẽs par l'ignorance des choses. Or il y a grande difference, si quelqu'vn veut pecher, ou s'il ne sçait pas pecher. Ils n'auoyent ni iustice, ni prudence, ni temperance, ni constance. Ceste vie rude & agreste auoit bien quelque chose de semblable à toutes ces vertus. La vertu n'entre point dãs vne ame qui ne soit instruite & appriſe, & qui ne soit par vn assiduel exercice paruenue à la perfection. Nous sommes bien nais pour cela, mais nous naissons sans cela: & dans les hommes les meilleurs, auant que tu les enseignes, la matiere de la vertu y est bien, mais non pas la vertu.

Surlesquels neãtmoins les plus recents ont ceſtaduantage, d'auoir eſté plus ſages. &

Ceux-là ſur, ceux-ci cy, d'auoir eſté innocens au milieu de leur ignorance.

EPISTRE XCI.

Il parle de la triſteſſe que ſent Liberalis ſon ami du bruſlement de ſa ville de Lyon, que le feu conſuma entierement dans vne ſeule nuict. Tous les ouurages des mortels ſont condamnez à mourir quelque iour.

L'embraſement de la ville de Lyon luy donne ſubiect de traicter de la reſolutiõ que on doit prẽdre contre les ſiniſtres accidents.

NOstre ami Liberalis est maintenant fort triste, apres auoir entendu le bruslement de la ville de Lyon. Il n'y a point homme qui ne fust faſché de ce malheur: mais à plus forte raiſon le doit eſtre celuy, qui aimoit tant ſa patrie. Cela fait qu'il cerche à s'armer de conſtance, à laquelle il s'eſt exercé cõtre tout ce qu'il a penſé qu'on deuoit craindre. Mais ie ne m'eſmerueille point ſi on n'a pas eu crainte de ce mal incroyable, & qu'on n'euſt iamais pẽſé pouuoir aduenir, veu qu'il n'y a point d'exemple d'vn pareil: Car encore que le feu ait porté de grands dommages à pluſieurs citez, ſi eſt-ce qu'il n'en ruina iamais vne toute entiere. Et dans les villes où l'ennemi meſme a mis le feu de ſa main, il s'y eſt eſteint en pluſieurs lieux: & encor qu'on l'ait apres

Eſtrange ruine de Lyon par le feu, meſ-

rallumé, il eſt aduenu peu ſouuent qu'il ait tellement tout ſaccagé, qu'il n'y ait rien

ait rien laissé pour le fer. D'auantage il n'y eut onques tremblement de terre pour si dommageable & pernicieux qu'il fust, qui ait ruiné les villes toutes entieres. Bref il n'y eut iamais vn feu si estrage, qu'il ne laissast encor quelque reste pour vn second embrasement. Tant de superbes edifices, l'vn desquels seul pouuoit seruir d'ornemẽt à vne grande ville, vne seule nuict les reduisit en cendre: & ce qu'õ ne pouuoit craindre en vn temps de guerre, aduint en temps d'vne grande paix: Qui pourroit croire cela? estans les armes posees par tout, estant toute la terre vniuerselle en tráquillité, qu'on cerche auiourd'huy le lieu où l'on monstroit ce Lyon dans la France? Tous ceux que la mauuaise fortune a voulu affliger de quelque malheur commun, elle leur a donné loisir de craindre ce qu'ils deuoient endurer. Il n'y a eu iamais chose grande, qui n'ait eu espace de voir acheuer sa ruine: mais entre vne grande ville, rien n'y eut qu'vne seule nuict. Bref ie demeure plus à te raconter qu'elle s'est bruslee, qu'elle ne fit à se bruller. Tout cela abbat le courage de nostre Liberalis, lequel estant ferme & asseuré, constát contre ses propres malheurs, n'a pas eu faute d'occasion de s'esbranler. Les maux que l'on n'attendoit point donnent vn plus grand coup. La nouueauté apporte vn plus grãde pesanteur aux calamitez. Et n'y a homme qui sente plus de douleur d'vn accident, qu'il n'a eu d'estonnement & d'admiration. C'est pourquoy rien ne nous doit aduenir à l'impourueu. Il faut de bonne heure ietter nostre entendement sur toutes choses, & penser non seulement aux malheurs qu'on voit souuent, mais à ceux qui peuuent suruenir. Quel bien y a-il que la fortune, quand il luy plaira, ne puisse rauir, voire au plus haut esleué en grandeur? & qu'elle n'assaille & n'esbranle plus volontiers, quand elle les verra plus reluire & fleurir? Que voit on qui soit trop grand pour elle, ou trop difficile? Elle ne tient point tousiours vn mesme chemin, & ne se iette pas sur nous toute entiere. Maintenant elle amene nos mains contre nous mesmes: tantost se contentant de ses seules forces, elle trouue des malheurs desquels on ne peut cognoistre l'autheur: elle n'espargne aucun temps: les causes des douleurs naissent des voluptez mesmes: la guerre s'esueille au milieu de la paix, & les secours que nous auions appellez pour nostre asseurance, se conuertissent en defiance & en peur. Vn ami se rend ennemi: & vn cõpagnon deuient nostre aduersaire: la tranquillité, & le beau temps de l'esté, se change en vne tempeste plus forte que celles qui viennent en plein hyuer: sans ennemi nous souffrons tous actes d'hostilité: & la trop grande felicité, si autre moyen defaut, nous amene des causes de nostre ruine. Les maladies surprennent les plus sobres & temperez, la phthisie les plus gaillards, le supplice les plus innocens, & le tumulte ceux qui sont plus secrettement retirez. La fortune choisit quelque nouueauté, par le moyen de laquelle elle face reslouuenir de ses forces ceux qui les auoient oubliees. Tout ce qu'vn long temps auec beaucoup de trauaux, & tout ce qu'vne grande faueur de Dieu auoit permis d'amasser, vn seul iour le dissipe & le respand. Celuy a donné encor trop de temps aux malheurs qui viennent en poste, qui a dit qu'vn iour, vne heure, vn moment de temps suffisoit pour ruiner des Empires. Ce seroit encor quelque soulagement à nostre foiblesse, & à la fragilité de nos biens, si toutes choses se pouuoient reparer en aussi peu de tẽps qu'elles finissent. Mais au contraire toutes choses vont lentement en croissant, & on court vistement à la ruine: il n'y a rien de priué, ni de public, qui soit de duree: les destinees des hommes & des villes se roullent tousiours. Entre les choses les plus

me en tẽps de paix, de laquelle les plus constans demeurent estonnez. cat

Malheurs nõ preueus, touchent plus viuement.

Contre lesquels il faut faire estat que tout ce que le monde contient est perissable.

Comme il appert en ceste perpetuelle incertitude des affaires.

Es ordinaires changements d'estat & de condition és hommes.

Et confusions & ruines, tant publiques que particulieres.

paiſibles,il y a de la frayeur: & ſans le tumulte d'aucune cauſe eſtrangere, le malheur vient du lieu,d'où on le craignoit moins. Les Royaumes qui eſtoiẽt conſeruez contre les guerres ciuiles, & contre les eſtrangeres, ſe deſtruiſent eux-meſmes ſans que pas vn les pouſſe. Combien trouueras-tu de villes qui *ayent peu longuement durer en leur felicité ?* Il faut donc penſer à tout cas: il faut raſſeurer l'ame contre tous malheurs qui pourroient aduenir. Songe touſiours aux banniſſemens, aux gehennes, aux guerres, aux maladies, & aux naufrages. La fortune te peut oſter à ta patrie, elle te peut auſſi oſter ta patrie. Elle te peut ietter en vne ſolitude: & le lieu où maintenant on s'eſtouffe de preſſe,peut eſtre vn iour reduit en deſert.Il faut mettre deuant nos yeux toutes ſortes de malheurs qui peuuent aduenir aux hommes: Et ſi nous ne voulons point eſtre du tout accablez, ſi nous ne voulons point perdre noſtre iugement,lors que quelque malheur non accouſtumé *ſuruiendra*,il faut preuoir de bonne heure non ſeulement ce qui aduiẽt cõmunement, mais ce qui peut aduenir de pis:il faut conſiderer la fortune auec ſa pleine puiſſance. Cõbien de fois des villes en Aſie,combiẽ de fois en Achaye ſe ſont ruinees d'vn ſeul tremblement de terre? Combien de villes en Syrie, combien en ont eſté engloutiesen la Macedoine? Cõbien de fois ce malheur a gaſté Cypre? Combien de fois Paphos s'eſt abyſmee dans elle-meſme? On nous a ſouuent raconté la ruine de quelques villes toutes entieres : mais nous, à qui ces nouuelles ſont contees,la quantieſme partie ſommes-nous de tous ces peuples-là? Dreſſons donc les forces de noſtre courage contre les euenemens de fortune:& faiſons eſtat que rien de ce qui peut aduenir, ne peut eſtre ſi grãd, comme le bruit qui s'en fait. Vne cité pleine de richeſſes s'eſt bruſlee: l'ornemẽt des peuples de ceſte prouince entre leſquels elle eſtoit plãtee,& leſquels elle *ſurpaſſoit,poſee toutesfois ſur vne mõtagne* qui n'eſtoit point trophaute. Le tẽps fera effacer & perdre cognoiſsãce des lieux de toutes ces villes,que tu ouys dire eſtre maintenãt ſi magnifiques, ſi renõmees. Ne vois-tu point q̃ les fondemẽs des plus fameuſes villes d'Achaye ſont deſia conſumez, & qu'il n'y reſte aucune marque par laquelle on puiſſe cognoiſtre qu'elles y ont iadis eſté.Non ſeulement ce qui eſt baſti par la main des hommes vient en ruine,& le temps ne renuerſe point ſeulemẽt ce qui eſt dreſſé par art & par induſtrie humaine : mais les ſommets de hautes montagnes s'abaiſſent,& des regions entieres ſe ſont enfoncees.Des lieux qui eſtoient fort eſloignez de la mer,ſont maintenant couuerts d'eau.Le feu a mangé des coſtaux, au deſſus deſquels il reluiſoit,& a iadis reduit en plaine baſſe & ſablonneuſe des hautes montagnes,qui reſioüiſſoient de loin les mariniers,& qui ſeruoient à faire les guets. Les œuures meſme de nature ſont tourmentez. Nous deuons donc conſtamment ſouffrir les ruines des villes.Toutes choſes qui ſont,doiuent choir: tout eſt ſubiet à prendre fin, ſoit d'vne force interieure, & de la violence d'vn vent enfermé,qui eſclate la peſanteur de la terre ſous laquelle il eſtoit retenu: ſoit que les profonds torrens cachez deſſous terre, rompent tout ce qui veut empeſcher leur courſe:ou que la violence des flammes creue l'ancien aſſemblage de la terre:ſoit que la vieilleſſe, contre laquelle rienne ſe peut defendre, l'ait combatue peu à peu:ou que l'infection de l'air ait chaſſé les peuples, & que le relant ait corrompu les deſerts meſmes. Il ſeroit trop long de conter les chemins que tiennent les deſtinees.Ie ſçay tant ſeulement cecy,que toutes les œuures des mortels ſont condamnees à la mortalité: nous ne viuõs qu'entre choſes periſſables. Voila les conſolations que *ie* donne à noſtre Liberalis,

Es deſtructions de villes, iſles, & peuples: &

Au general aneantiſſement de toutes choſes qui ſont en nature, qui toutes ſont auſſi mortelles& periſſables.

lis, qui porte vne amitié incroyable à sa patrie, laquelle peut-estre a esté bruslee, pour se rebastir plus belle qu'elle ne fut iamais. Souuent vn dommage a donné lieu à vne meilleure fortune. Plusieurs choses ont pris cheute, pour se releuer plus haut, & d'autre façon. Timagenes ennemi de la felicité de la ville, disoit qu'il estoit fort marri des bruslemens des maisons qui aduenoient à Rome, pour vne seule raison, qu'il sçauoit bien qu'on en rebastiroit de plus belles que celles qui s'estoient bruslees. Il est pareillement à croire que tous les citoyens de ceste ville s'efforcerent à l'enuy l'vn de l'autre de rebastir de plus grands edifices, & de meilleure estoffe que ceux qu'ils ont perdus. Dieu vueille qu'ils puissent durer longuement, & qu'ils soient rebastis soubs quelque fortune plus heureuse, qui les face demeurer en pied plus long temps. Car il n'y a iustement que cent ans de l'origine de ceste colonie, qui n'est pas le plus long aage qu'vn homme puisse viure. Elle estoit paruenue à ce grand nombre d'habitans, par la commodité de l'assiette du lieu: Laquelle toutesfois dans le temps de la vieillesse d'vn homme a souffert des malheurs fort estranges. Il faut donc former nostre ame à la cognoissance de sa condition, & à la patience: il faut qu'elle sçache qu'il n'y a rien que la fortune n'ose entreprendre: Qu'elle a mesme puissance sur les Empires, que sur les Empereurs: & qu'elle peut autant sur les villes que sur les hommes. Il ne faut rien mespriser de cela: nous sommes entrez en vn monde, auquel on vit sous telles loix. Cela te plaist-il? obeys à cela. Te desplaist-il? va t'en par l'endroit que tu voudras. Fasche toy si quelque chose a esté cõtre raison particulierement ordonnee contre toy. Mais si ceste necessité lie les petis & les grãds, n'en vueille point de mal aux destinees, desquelles toutes choses despendent. Il ne faut point nous mesurer par l'inegalité des tombeaux & sepulchres, qui bordent les chemins publics: la cendre nous egale tous: nos naissances sont inegales: mais la mort, & la fin de tous est pareille. I'en dis autant des villes, comme des habitans d'icelles. Ardea fut aussi bien prinse que Rome. L'autheur des loix humaines ne nous a point rendus differens de grandeur & de lustre, de naissance & de noblesse de noms, si ce n'est pour le temps que nous sommes. Mais quand nous sommes arriuez à la fin qui attend tous les hommes, Va t'en, ce dira-il, ambition: toutes choses qui marchent sur terre tiennent vn mesme chemin. Nous sommes esgaux, & pareils pour souffrir toutes choses. Il n'y a pas-vn qui soit plus fragile que l'autre, pas-vn qui soit plus asseuré du lendemain. Alexandre Roy de Macedoine, miserable qu'il estoit, auoit commencé d'apprendre la Geometrie, pour cognoistre cõbien la terre estoit petite, de laquelle il n'en auoit occupé que bie peu. Ie l'appelle miserable, d'autant qu'il deuoit comprendre par là, qu'il portoit vn faux nom. Car qui pourroit estre grand en vn petit espace? Ce qu'on luy vouloit enseigner, estoit subtil, & deuoit estre appris auec beaucoup de soin & d'attention, qu'vn homme furieux, & qui enuoyoit ses pensees par delà l'Ocean, ne pouuoit bonnemẽt comprendre. Apprens moy (dit-il) quelque chose facile: auquel le precepteur respondit: Ces choses sont toutes telles, & aussi difficiles à tout le mõde. Croy que c'est la nature mere de toutes choses, qui dit cela: Ce dont tu te plains, est tout vn à tout le mõde: on n'en pourroit dõner à pas-vn de plus doux & de plus facile: mais quiconque voudra, les pourra rẽdre pour son regard plus douces & faciles. Par quel moyen? auec la patience. Il faut que tu sentes des douleurs, que tu sentes la faim, la soif, la vieillesse: & si tu vis plus longuement entre les hommes, il faut que tu sois

Consolatiõs & preceptiõs touchant la susdite ville.

Si faut il supporter le destin auec vn entẽ demẽsrassis, puisque l'ordre & la necessité le requiert ainsi, & que

Toutes choses ont vne pareille fin. Voire mesme que

Tous hommes sont égaux en souffrances.

Patience est le vray remede aux maux & inconstances de ceste vi

malade, que tu perdes quelque chose, & que tu perisses. Il n'est pas besoin que tu donnes creance à ceux qui crient aupres de toy. Car il n'y a rien de tout cela qui soit mauuais, qui soit intolerable, ou trop grief. La peur que ces gens-là ont ne vient que pour consentir à ceux qui ont crainte. Tu crains la mort, cõme vn bruit de ville. Mais qu'est-ce qu'on peut voir de plus fol qu'vn homme qui craint les paroles? Demetrius auoit fort bonne grace de dire, qu'il faisoit aussi peu de conte des propos des ignorans, comme des pets qui leur sortoient du ventre. Que me sert-il, disoit Demetrius, si c'est d'embas ou d'enhaut qu'ils font bruit? Quelle folie est-ce de craindre que tu sois diffamé par des personnes infames? Tout ainsi que sans raison vous auez eu peur d'vn bruit commun: pareillement vous craignez des choses dont vous n'auriez iamais crainte, si le bruit qui en est, ne le vous commandoit. Dites-moy quelle perte souffriroit vn homme de bien, si on leuoit de mauuais bruits contre luy? Le bruit commun aussi ne doit nuire à l'opinion que nous deuons auoir de la mort. Et toutesfois elle fait de grands efforts. Pas-vn de ceux qui l'accusent ne l'a essayee. Cependant c'est temerité de mal parler de ce que tu ne sçais point. Au moins tu sçais comme elle a esté secourable à plusieurs, combien de personnes elle deliure de peines & de tourmens, de pauureté, de plaintes, de supplices & d'ennuis. Nous ne serons iamais sous la puissance d'autruy, si nous tenons la mort sous la nostre.

Impertinẽce & vanité de ceux qui craignent la mort, redarguee par l'apophthegme de Demetrius.

Ioint que

Ils craignẽt ce qu'ils n'ót iamais esprouué.

EPISTRE XCII.

Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'est entretenu que pour honorer l'ame, qui est le principal dans l'homme. Que l'ame n'est soustenuë que d'elle mesme. Que les calamitez & incommoditez du corps n'offensent point la vertu de l'ame.

La vertu peut rendre l'homme parfaictement heureux, puis que par elle il n'a besoin d'aucune autre aide, & qu'elle asseure l'ame en vne tranquillité perpetuelle.

IE pense que nous sommes d'accord toy & moy, que les choses exterieures s'acquierent pour le corps, & qu'on respecte le corps pour l'honneur de l'ame: que dans l'ame il y a des parties, qui seruent comme de chambrieres, par le moyen desquelles nous nous mouuons, & nous nourrissons, qui nous sont donnees pour la consideration de ce principal qui commande: En ce principal, il y a quelque chose d'irraisonnable, & de raisonnable. Ceste-ci sert à l'autre. C'est elle seule, qui ne se rapporte à rié. & qui rapporte toutes choses à soy. Car aussi ceste raison diuine commande à toutes choses, & n'est subiette à rien. Et quant à la nostre, elle est du tout semblable, comme prouenãt d'elle. Si nous sommes d'accord de cela, il faut pareillement que nous soyons d'accord de ceci: Que la vie heureuse consiste en ce seul poinct, que la raison soit parfaicte en nous. Car c'est elle seule, qui ne perd iamais cœur, & qui fait teste à la fortune. En quelque estat que les affaires soiét, si nous la gardons, elle nous gardera. Or le seul bien est celuy qui ne se rompt iamais. Celuy, dis-ie, est heureux, que chose de ce monde ne peut abbaisser: il tient le dessous, & ne s'appuye de pas-vn que de soy-mesme. Car si quelqu'vn se soustient sur l'ayde d'autruy, il peut choir. Et s'il estoit autrement, ce qui n'est point nostre, commenceroit d'auoir beaucoup de puissance dessus nous. Mais qui est celuy qui se voudroit asseurer sur la fortune? & qui est l'homme sage, qui voulust entrer en admiration de soy pour les biens estrangers? Qu'est-ce que la vie heureuse? C'est vne seureté & tranquillité perpetuelle.

Quelle est la vie bien heureuse.

La

La grandeur de courage la nous donnera & la constance ferme en ce qu'elle aura iugé estre bon. Comment peut-on paruenir à cela? Si la verité est entierement cogneüe, si en toutes choses qu'il faut faire, l'ordre, la modestie, la decence sont gardees: si nostre volonté est innocente, & gracieuse: si elle s'appuye sur la raison: & qu'elle ne s'en departe iamais: si elle se rend aimable & admirable. Et pour en peu de paroles vous en donner comme vn pourtraict, l'ame du sage doit estre telle, qu'elle le face ressembler estre vn Dieu. Que peut desirer celuy, à qui toutes choses honnestes aduiennent? Car si les choses qui ne sont point honnestes, ne peuuent de rien seruir à l'estat de la vie qui est la meilleure, la vie heureuse consisteroit en des choses, sans lesquelles elle ne peut estre. Mais quelle plus grande folie, ou quelle plus grande villanie pourroit-on voir, que d'attacher le bien d'vne ame raisonnable à des moyens irraisonnables? Toutesfois quelques-vns ont opinion que le bien souuerain peut receuoir accroissement, parce qu'il n'est guere plein, si la fortune y est contraire. Antipater mesme, qui est vn des plus grands autheurs de ceste secte, dicte qu'il attribue quelque chose aux biens de fortune, mais fort peu. Mais voy, ie te prie, que seroit-ce de ne se contenter point du Soleil, si on n'allumoit quelque peu de lumiere? Dequoy pourroit seruir vne petite bluette de feu aupres d'vne si grande clarté de Soleil? Si tu n'es pas content de la seule honnesteté, il faut par necessité, que tu y adiouste, ou la tranquillité, que les Grecs appellent *Hesychie*, ou la volupté. L'vn de ces deux-là se peut aucunement receuoir: car l'esprit est deschargé de toute fascherie, libre & franc pour ietter les yeux sur tout ceste vniuers, n'estant empesché de chose, qui le retire de la contemplation de nature. Quant à l'autre qui est la volupté, c'est le bien d'vne beste brute. Nous voulons assembler l'irraisonnable auec le raisonnable, l'honneste auec le des honneste. Le chatoüillement & le plaisir du corps doit-il rendre la vie plus prisee? Quelle difficulté donc feriez-vous de dire, qu'vn homme est bien à son aise si sa bouche l'est? Oses-tu bien compter, ie ne dis point entre les hommes vertueux, mais entre les hommes, celuy qui ne passe sa vie qu'aux delices des saulces, des couleurs, & des musiques? Qu'on le sorte hors du compte, & du nombre de ces braues animaux, qui tient le second lieu apres les Dieux: & qu'on mette parmi les troupeaux des bestes brutus ceste beste, qui ne se plaist qu'à paistre. La part irraisonnable de l'ame a deux autres parties: l'vne est courageuse, ambitieuse, violéte, & pleine de passions: l'autre est vile, & basse, languissante, addonnee aux voluptez. Ceste-ci qui est furieuse & sans frain, meilleure toutesfois, & certainement plus vertueuse, digne de l'homme, ils l'ont laissee en arriere: & celle qui estoit lasche & sans force, ils l'ont estimee necessaire à la vie heureuse. C'est à celle là qu'ils ont commandé que la raison seruist, & ont fait que le bien de l'animal le plus genereux, fust le plus vilain, & le plus deshõneste. D'auãtage ils en ont fait metiz, mõstrueux, & vn assemblage de membres de plusieurs diuers animaux. Car ainsi que dit nostre Virgile en la Scylle:

Elle a visage d'homme, & la poictrine belle
Semble iusqu'au nombril estre d'vne pucelle:
Le reste de son corps est vn pistre inhumain:
Au ventre d'vn loup pend la queuë d'vn Dauphin.

3. Æneid.

Toutesfois il y a des bestes sauuages horribles, vistes, & legeres, attachees à ceste Scylle: mais de quels monstres ont ceux-ci composé la sagesse? La partie de l'hõme, qui se presente la premiere, c'est la vertu, à laquelle on a ioint vne

heureuse, & le moyen d'y paruenir.

Quelle doit estre l'ame du sage.

Si le souuerain bien peut receuoir accroissemẽt.

Contre les Epicuriens,

L'homme qui se plonge en delices ne merite de tenir rang parmi les hõmes.

Aduis absus des des Epicuriens, touchant la sagesse.

chair inutile & molle,qui ne ſert,comme dit Poſidonius,qu'à receuoir la viãde. Ceſte vertu diuine ſe termine en volupté: & ioint-on à ces parties hautes, qui ſont venerables & celeſtes, vne beſte laſche & pareſſeuſe. Quant à ce repos qui eſt aucunement aſſeuré, certainement il ne ſeruoit de rien à l'ame,il ne faiſoit ſeulement qu'oſter les empeſchemens. La volupté d'elle meſme effemine & abbat les forces. Quels aſſemblages de corps pourroit on trouuer qui fuſſent ſi contraires entr'eux? A vne choſe pleine de cœur & de hardieſſe on y en ioint vne tres-laſche:à vne fort ſeuere,vne pleine de riſee:à vne tres-ſaincte,vne intemperante,& qui ſe rempliſt de trop manger.Et quoy dira-il, ſi la ſanté ne peut de rien empeſcher la vertu, ni le repos ni la priuatiõ des douleurs, auſſi ne les dois-tu pas deſirer.Pourquoy ne les deſirerois ie pas?nõ point parce que ce ſont biẽs;mais parce qu'ils sõt agreables à nature, & que ie les deſire auec bon iugement.Quel bien dõc y aura-il en tout cela? ceſtuy-ci ſeul,d'auoir bien iugé & choiſi. Car quand ie pren vne robbe telle que ie la dois porter,quand ie chemine honneſtement comme il faut,quand ie prens mon repas ſobremẽt:le repas,le cheminer, la robbe ne ſont point les biens,mais c'eſt mon intention au chois de cela,qui me fait garder en toutes choſes vne modeſtie conduite par raiſon. Ie diray encor d'auantage, que le chois & le iugemẽt de porter vne robe nette, doit eſtre deſiree par l'homme: car l'homme de nature eſt vn animal net qui prend plaiſir à ſe bien tenir. Par ainſi ce n'eſt pas vne robbe nette qui ſoit vn bi? d'elle-meſme,mais le iugement de choiſir vne robbe nette:car le bien n'eſt point en la choſe,mais à la ſçauoir elire,d'autãt que nos actiõs ſont hõneſtes,& non point ce que nous faiſons.Ce que i'ay dit de la robbe,ie le dis auſſi du corps : parce que nature en a enuironné l'ame cõme d'vne robbe,qui luy ſert de couuerture.Mais qui eſt celuy qui ait iamais priſé le veſtement par le coffre ? La gaine ne fait le couteau ni bon ni mauuais.Ie t'en diray doncques autant du corps.Certainement ſi on me donnoit le chois,ie prendrois & la ſanté & les forces. Mais le bien ſeroit le iugement que i'en aurois fait, & nõ point la ſanté & les forces. Le ſage,dit-il,eſt heureux Toutesfois il ne peut ſuiure ce bien ſouuerain , ſi les inſtrumens de nature n'y reſpondent pas.Par ainſi celuy qui a la vertu , ne peut eſtre miſerable.Mais celuy qui eſt deſtitué des biens de nature, comme de la ſanté & de la force des membres , ne peut eſtre parfaictement heureux. Tu accordes ce qui eſt plus incroyable,que celuy qui ſouffre de tres-grandes & continuelles douleurs n'eſt point miſerable , ains qu'il eſt heureux: & tu nies(qui eſt encor moins) qu'il ſoit parfaictement heureux. Or ſi la vertu peut faire que quelqu'vn ne ſoit point miſerable , elle fera encor plus facilement,qu'il ſoit tres-heureux. Car il y a moins à dire entre l'homme qui eſt heureux,& celuy qui eſt tres-heureux, qu'il n'y a entre l'hõme miſerable, & vn homme bien-heureux.A ſçauoir-mon,ſi ce qui a tant de puiſſance que tirant vn homme hors de miſere , il le peut mettre au nombre des heureux: ne pourra pas auſſi y adiouſter ce qui reſte pour le rendre parfaictement heureux? L'haleine luy faudra elle au fonds de la deſcente?Il y a du bien,il y a du mal en la vie : l'vn & l'autre eſt exterieur: Si l'homme de bien ne peut eſtre miſerable , encor qu'il ſoit tourmenté de toutes ſortes de maux, pourquoy ne pourra il eſtre parfaictemẽt heureux, encor qu'il ſoit priué de quelques biens ? Car tout ainſi que par la peſanteur des maux,il n'eſt pas tellemẽt abbaillé qu'il ſoit miſerable : auſſi par le defaut & diſette des biens il n'eſt pas retiré de la perfectiõ de ſon bon-heur. Mais il eſt auſſi parfaictement heu-

Les biens de fortune ne ſont ni biens ni maux,ains choſes indifferentes.

Sçauoir mõ ſi le ſage peut eſtre heureux ſãs tels biens.

Aduis des Stoiques là deſſus.

Sur quelle raiſon il ſe fondent.

heureux sans aucuns biés & commoditez, comme il n'est aucunement miserable soubs les maux & incommoditez. Et quoy ? son bien ne luy pourroit-il pas estre du tout osté, s'il pouuoit estre diminué? Ie disois n'agueres qu'vn petit feu ne pouuoit apporter aucune lumiere à la clarté du Soleil. Car tout ce qui reluit sans luy, est apres esbloüy & caché. Mais il y a, dit-il, des choses qui se mettent bien deuant le Soleil. Ouy, mais la force & la lumiere du Soleil est touſiours entiere, nonobstant ce qui s'oppose deuant luy. Et encor qu'il y ait quelque chose au deuant, qui nous garde de le voir, il continue neantmoins en son deuoir, & en sa course. Toutes les fois qu'il reluit à trauers les nuees, il n'est pas moindre, ni plus tradif qu'au iour le plus serein : Car il y a grand' difference entre ce qui s'oppose ou qui empesche du tout. De mesme façon ce qui s'oppose à la vertu, ne l'amoindrit pas. Elle n'est pas moindre, mais elle reluit moins. Pour nostre regard peut-estre qu'elle ne nous est pas touſiours si apparente & si claire: mais pour le sien, c'est touſiours elle mesme: & comme fait le Soleil obscurcy, elle exerce sa puissance au couuert. Les miseres doncques, les pertes & les iniures n'ont autre pouuoir contre la vertu, que celle que les broüillars ont contre le Soleil. Il se trouuera quelqu'vn qui dira, que le sage qui n'a le corps guere sain, n'est ni miserable ni bié heureux. Toutesfois cestuy-là se trompe aussi. Car il veut comparer les biés de fortune aux vertus, & ne respecte pas plus les choses honnestes, que celles qui ne le sont point. Mais que pourroit-on trouuer de plus indigne & villain, q̃ de vouloir comparer les choses venerables à celles qui sont mesprisees de tous? Car les choses venerables sont la foy, la iustice, la pieté, la constance, la prudence: Au contraire c'est chose de peu de prix, & qui aduient souuent plus pleinement aux gens viles & de basse condition, d'auoir vn iarret ferme, le bras fort & puissant, les dents bonnes & saines & bien asseurees. D'auantage si le sage, à qui l'imperfection du corps donne beaucoup de peine, n'est estimé ni miserable ni bien heureux, si on le laisse entre deux & au milieu, sa vie pareillement ne deura estre ni desiree ni fuye. Toutesfois pourroit-on penser rien de plus sot, que d'ouyr dire que la vie du sage ne doiue estre desiree? ou rien de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque sorte de vie qui ne doit estre ni desiree ni fuye? En outre si les incommoditez du corps ne rendent point vn homme miserable, elles luy permettét d'estre bien-heureux. Car les maux qui n'ont point puissance de passer à l'estat d'vne plus miserable vie, ne peuuent aussi empescher l'estat qui peut estre heureux. Nous auons cognoissance, dit-il, de quelque chose froide au chaude: mais la tiede, est entre ces deux-là. Par mesme raison, dit-il, quelqu'vn est bien heureux, quelqu'vn miserable, & quelqu'vn entre deux, qui n'est ni bien-heureux ni miserable. Or ie veux du tout renuerser l'apparence de ceſt argument qu'on fait contre nous. Si dans le tiede ie mets plus d'eau froide, il deuiẽdra froid: si i'y mets plus d'eau chaude, en fin il deuiendra chaud. Mais quant à cestuy cy qui n'est ni miserable ni bien-heureux, pour tant de nouuelles miseres qu'on puisse adiouster sur luy, il ne pourra estre, comme vous dites, miserable : il s'ensuit de là que ceſt argument est dissemblable de l'autre. D'auantage ie te baille vn homme qui n'est ni miserable ni bien heureux: si ie prens le cas qu'il soit deuenu aueugle, il n'en est point pour cela miserable: s'il est deuenu impotent & perclus, il n'en est point miserable: s'il tombe en des violentes & continuelles douleurs, il n'en deuient point aussi miserable. Celuy que tant de maux ne peuuent faire tomber en vne milerable vie, il ne peuuent aussi

Comparaison à ce propos.

Autre question touchant l'heur du sage. Responſe, & refutation.

Replique, & sa respõse.

ietter hors du bõ-heur de ſa vie. Si l'hõme ſage, cõme vous dites, ne peut tomber de l'eſtat de ſon bon-heur en vn eſtat miſerable; il ne peut auſſi tomber en eſtat qui ne ſoit bien-heureux. Car comment pourroit celuy s'arreſter & ſe retenir en aucun lieu, qui a pris la ſecouſſe? La meſme choſe qui le garde d'aller à fonds, le retient au deſſus. Mais pourquoy ne pourroit le cours d'vne vie heureuſe ſe rompre & ſe coupper? Parce qu'elle ne peut ſeulement ſe relaſcher: & que par ceſte raiſon la vertu ſeule d'elle meſme ſuffit à la vie heureuſe. Et quoy, dit-il, le ſage n'eſt-il pas plus heureux qui a veſcu plus longuement, qui n'a eſté tourmenté d'aucune douleur, que non pas celuy qui a ſouuent combatu contre la mauuaiſe fortune? Reſpons moy encor à cecy: n'eſt-il pas auſſi meilleur & plus honneſte? Sil n'eſt point tout cela, il n'eſt pas auſſi plus heureux. Il faudroit qu'il veſquiſt plus ſainctement, pour viure plus heureuſement: mais s'il ne peut viure plus ſainctement, il ne peut auſſi plus heureuſement. La vertu ne s'agrandit point: ni par conſequent la vie heureuſe, qui procede de la vertu. Car la vertu eſt vn bie ſi grãd & ſi excellent qu'il ne ſent point les pẽtits accidens, comme la vie courte, la douleur, & les diuers euenemens qui offenſent les corps. Pour le regard de la volupté, elle n'eſt pas digne qu'elle iette les yeux ſur elle. Qu'eſt-ce donc qui eſt principal à la vertu? n'auoir beſoin de rien qui ſoit à venir: ne tenir point le compte de ſes iours: & qu'en auſſi peu de temps qu'il viura, il acheue & conſomme les biens eternels. Ces choſes nous ſemblent incroyables, & ſurpaſſent la nature humaine. Car nous meſurons ſa maieſté à l'aune de noſtre foibleſſe, & donnons aux vices les noms de la vertu. Mais ne deuroit-on point trouuer ceci autant incroyable, qu'il s'eſt trouué quelqu'vn qui au milieu des tourmens & des fortes douleurs a dit, ô que ie ſuis bien-heureux! & toutesfois ceſte parole a eſté ouye dans l'eſchole meſme de la volupté. Ie paſſe ce mien dernier iour comme le plus heureux que ie ſentis iamais, diſoit Epicure, quand d'vn coſté la difficulté de l'vrine, & de l'autre la douleur inc rable de ſes inteſtins vlcerez le tourmentoit cruellement. Pourquoy eſt-ce donc que ces choſes ſembleroient eſtre incroyables à l'endroit de ceux qui reſpectent & honorent la vertu, puis qu'elles ſe trouuent parmi ceux à qui la volupté a commandé? Ces hommes laſches, & qui ont le cœur en ſi bas lieu confeſſent bien que le ſage au milieu des plus grandes douleurs & des plus grãdes calamitez ne ſera ni miſerable ni bié-heureux. Et toutesfois cela meſme eſt incroyable, & encor plus incroyable. Car ie ne puis cõprẽdre q̃ quand la vertu ſeroit vne fois iettee hors de ce haut degré où elle eſt logee, qu'elle ne puiſſe tõber au plus bas, parce qu'elle doit rẽdre vn hõme bié-heureux: ou ſi elle eſt empeſchee de pouuoir faire cela, elle ne le pourroit garder d'eſtre miſerable. Celuy qui demeure debout, ne peut eſtre vaincu: il faut qu'il ſoit vaincu & ietté par terre, ou qu'il vainque. C'eſt aux ſeuls Dieux immortels, dit-il, à qui la vertu & la vie heureuſe eſt donnee: nous n'auons qu'vn ombrage & vne reſſemblance de ces biens. Nous en approchons bien, mais nous n'y arriuons iamais. Quant à la raiſon, elle eſt commune aux Dieux & aux hommes: elle eſt parfaicte en eux, & ſe peut rendre parfaicte en nous. Mais nos vices nous en font perdre l'eſperance. Car ceſt autre qui vient au ſecond rang, comme quelque homme peu conſtant & aſſeuré à garder les choſes qui sõt les meilleures, à qui le iugement incertain branſle: il deſire d'auoir la veüe & l'ouye bonne, & la ſanté auſſi, deſire que ſon corps ne ſoit eſpouuentable à regarder, & qu'il demeure en ſon bon eſtat: & en outre deſire l'aage d'vne

La vertu ſeule & d'elle meſme ſuffit pour rendre l'homme bien heureux.

Elle ne reçoit point d'accroiſſement, & n'eſt point ſubiecte aux accidens.

Quel eſt ſon priuilege ou ſa prerogatiue.

Parole eſtrãge pour vne eſchole de volupté.

Difference entre la vie heureuſe des Dieux & celle des hommes vertueux.

& plus

plus longue vie. Par le moyen d'elle il peut faire de fort belles choſes, telles que ſeroit vn hõme parfait. Il y a quelque pointe en ceſte malice, par le moyẽ de laquelle ſon ame panche au vice. C'eſt autre fait quelque choſe ſans malice, mais ceſte action eſt abſente du bien. Il n'eſt pas encore bon, mais il ſe façonne au bien. Or celuy à qui quelque choſe defaut pour eſtre homme de bien, eſt encor mauuais.

Mais ſi quelqu'vn auoit vne ame bien conſtante,
Et touſiours dans le cœur vne vertu preſente:

Il ſeroit eſgal aux Dieux, & iroit droit à eux, ſe ſouuenant du lieu de ſon origine. On ne peut trouuer mauuais qu'vn homme s'efforce de monter d'où il eſt deſcendu. Mais pourquoy ne voudrois-tu pas auoir opinion qu'il y ait quelque diuinité en celuy qui eſt vne partie de Dieu? Ce tout dans lequel nous ſommes enclos, n'eſt qu'vne ſeule choſe: c'eſt Dieu, nous ſommes ſes compagnons & ſes membres. Noſtre ame comprend toutes choſes, elle peut eſtre portee iuſques-là ſi les vices ne l'enfoncent. Comme la taille de noſtre corps eſt d'eſtre dreſſee en haut, & de regarder le Ciel: autant en fait noſtre ame: elle ſe peut eſtendre ſi loin qu'il luy plaiſt. La nature l'a creee à ceſte fin qu'elle vueille ce que les Dieux veulent, qu'elle vſe de ſes forces comme eux, & qu'elle s'eſtende ſi auant qu'il luy eſt permis. Car ſi elle s'eſſayoit de monter au Ciel par la puiſſance d'autruy, ce ſeroit vn trauail trop grand. Elle retourne chez ſoy quand elle va courageuſement par ce chemin, pour lequel elle eſt nee: & meſpriſant toutes choſes, ne daigne regarder les richeſſes: Elle n'eſtime ni ceſt or ni ceſt argent, dignes des meſmes tenebres où nature les auoit enſeuelis, par la lueur de laquelle il ont esbloüy les yeux du vulgaire ignorant & les ont deſtournez de regarder le Ciel: Ie dis dés l'heure meſmes que noſtre auarice les alla foüiller & tirer hors de terre. Il ſçait, dis-ie, que les richeſſes ſont logees en autres lieux que là où l'on les aſſemble, & qu'on doit remplir l'ame, & non point le cofre C'eſt elle à qui il faut donner la ſeigneurie de tous les biens de ce monde: c'eſt elle qu'il faut mettre en poſſeſſiõ des choſes de nature, afin que les bornes & les termes de ſes poſſeſſions ſoit l'orient & l'occident: que comme les Dieux elle poſſede tous biens, & meſpriſe d'enhaut les riches auec tous leurs biens, entre leſquels il ne s'en trouue aucũ qui ſoit ſi aiſe de ſon bien, comme il eſt marry de celuy d'autruy. Apres qu'elle ſe ſera eſleuee à ceſte haute ſublimité, elle ne ſera plus amie de ce corps, qui qui ne luy porte que charge & peſanteur, dont elle ne ſe peut paſſer, & luy ſeruira comme de procureur: elle ne ſe rendra point ſubiecte à celuy qu'elle doit commander. Celuy n'eſt pas libre qui ſert à ſon corps. Car pour ne parler point des autres maiſtres, que le trop grand ſoin que tu as de luy t'a fait trouuer, ſes commandemens ſont trop delicats & trop difficiles. L'ame quelquefois prend plaiſir d'en ſortir dehors, quelquefois elle en eſchappe par vne grandeur de courage, ſans ſe mettre en peine quelle fin deura prendre ce qui reſtera de ſon corps: Mais tout ainſi qne nous ne tenons plus de compte des poils qu'on nous a couppez de la barbe: pareillement ceſte ame diuine faiſant eſtat de ſortir hors de l'homme, penſe qu'elle ſe doit auſſi peu ſoucier où ſon corps qui luy ſeruoit deſtuy doit aller, ſi le feu le bruſlera, ſi les beſtes ſauuages le mettront en pieces, où ſi la terre le couurira, que fait vn enfant qui vient de naiſtre, de ſon arriere faix: ſi eſtant ietté à la voirie les oiſeaux le viendront deſchirer, ou s'il ſera deuoré,

Eſtant donné en proye aux chiens marins.

Paradoxe Stoique.

Excellẽtes & dignes qualitez de l'ame humaine & vertueuſe.

Contre les richeſſes perriſſables.

L'ame vertueuſe n'aime plus, ni n'obeyt au corps.

Belles comparaiſons pour le meſpris de la mort.

Quel mal pourroit faire cela à vn homme, qui n'a iamais eu peur d'aucunes menaces, lors mesmes qu'il viuoit entre les hommes? En pourroit-il craindre d'autres apres sa mort? Ce n'est rien, Le croq (dit-il) ne me faschera pas, ni le deschiremẽt de mõ corps ietté par les rues, pour seruir d'vn miserable ioüet au peuple, qui ne sera horreur qu'à ceux qui le verront. Ie ne prie pas vn de me rendre mon dernier deuoir. Ie ne recommande à pas vn les reliques de mon corps: nature a pourueu qu'aucun ne demeurast sans sepulture. Le temps enseuelira celuy qu'vne cruauté aura ietté aux champs. Mecenas disoit fort bien,

Ie n'ay aucun souci qu'vn sepulchre on me dresse,
Nature couure ceux que le monde delaisse.

Croy que celuy qui a dit cela, estoit homme de grand cœur. Car il auoit l'entendement excellent & sentant sa virilité, si luy mesme ne l'eust effeminé & abastardi.

EPISTRE XCIII.

Il reprend ceux qui se plaignent de la mort de leurs amis. Et soustient que la vie de celuy qui s'est rendu vertueux & sage, est parfaicte, & assez longue.

Tous hommes manquent de iugement en ce qu'ils se plaignẽt de la mort, & l'accusẽt d'iniquité. & pechent enuers les Dieux, en l'impatiẽce qu'ils monstrent en la perte de leurs amis

I'Ay desiré que vous eussiez fait vn meilleur iugement de la mort du Philosophe Metronactes, & que vous ne vous fussiez pas plaint par vostre lettre comme s'il eust peu, ou deu viure plus longuement qu'il n'a fait. Car ce bon iugement duquel vous auez de reste en tous les personnages que vous ioüez, & en toutes vos autres actions, vous defaut en vne chose, en laquelle il defaut aussi à tout le monde I'ay trouué plusieurs personnes equitables & iustes enuers les hommes, mais ie n'ay trouué aucun qui le fust enuers les Dieux. Tous les iours nous accusons la mort. Pourquoy nous a esté rauy cestuy-ci au milieu du cours de sa vie? Pourquoy ceste autre n'est-il mort? Pourquoy est-ce que sa vieillesse, qui est desia fascheuse & à luy & à tout le monde, dure si lõguement? Qu'estimes-tu, ie te prie, plus raisonnable, ou que tu obeysses à nature, ou que nature t'obeysse? Quel dommage te peut-il aduenir, puis que tu dois sortir d'vn lieu, d'en sortir bien tost? Il ne se faut point mettre en peine de viure longuement, il suffit d'auoir assez vescu. Car pour viure long temps, on a besoin de la faueur du destin: & pour viure assez, il n'y faut que l'ame. La vie est longue, si elle est pleine: or elle est pleine, quand l'ame a rendu son bien à elle-mesme, & quand elle s'est remise en sa propre puissance. Dequoy peuuent seruir à vn homme quatre vingts ans, passez inutilement sans rien faire? Ceste-là n'a pas vescu: il a esté seulement en vie: il n'est pas mort fort tard, mais il a demeuré long-temps se mourant. Il a vescu quatre vingts ans. Il y a grand' difference, de quel iour on doit eompter sa mort. Au contraire ceste autre est mort encor ieune & verdouy, mais il s'est acquité du deuoir d'vn bon Citoyen, d'vn bon amy, d'vn bon fils: Il ne s'est oublié en aucun endroit: encor que son aage soit imparfait, sa vie est parfaite. Il a vescu quatre vingts ans: à mieux dire, il a esté quatre vintgs: sinon que paraduenture tu voulusses dire qu'il a vescu, comme on dit que les arbres viuẽt. Ie te supplie, Lucilius mon amy, mettons peine que nostre vie ressemble aux choses precieuses: taschõs si elle n'est pas grãde, au moins qu'elle poise beaucoup

Deuoirs des gens de bien. Viellards oisifs ne font que trainer leur vie.

coup: mesurons la par les actions, & non point par le temps. Veux-tu sçauoir quelle difference il y a entre ceſt homme gaillard & diſpoſt, qui a meſpriſé touſiours la fortune, qui a pris gages en toutes les fonctions de la vie humaine, & qui eſt monté iuſqu'aux biens les plus grands qu'elle donne, & celuy qui a paſsé & veſcu beaucoup d'annees? L'vn vit encor apres ſa mort, & l'autre mourut auant ſon decez. Loüons donc, & mettons au nombre des bienheureux, celuy qui a bien employé ce peu de temps, qui luy a eſté donné. Car il a veu la vraye lumiere, il n'a pas eſté l'vn de ceſte grãde multitude, il a veſcu il a fleuri. Quelquefois il a eu de beaux iours, quelquefois il a ſenti l'ardeur d'vne violente eſtoile qui luiſoit à trauers les nuees. Que demandes-tu? combien de temps il a veſcu? Il a veſcu, il s'eſt fait cognoiſtre à la poſterité, & a fait qu'il ſera touſiours memoire de luy. Pour mon regard, ie ne refuſerois point de viure longuement: toutesfois ie ne diray pas, qu'il ait rien defailli à vne vie heureuſe, encor que ſon cours ſoit coupé deuant l'heure. Parce que ie ne me ſuis point diſposé à ce dernier iour, qu'vne eſperance ambitieuſe m'auoit promis: car ie n'en ay veu aucun que ie ne l'aye pris pour le dernier de ma vie. Pourquoy me demandes-tu quand ie naſquis: eſt ce pour me mettre au roole des ieunes? ce que i'ay eſt à moy. Tout ainſi qu'vn homme peut eſtre parfait auec vne petite taille de corps: pareillement en vn petit eſpace de temps la vie peut eſtre parfaicte. L'aage doit eſtre mis entre les choſes eſtrangeres. Il eſt hors de ma puiſſance combien ie dois viure: mais tant que ie viuray, il eſt à moy d'eſtre homme de bien. Tu peux bien requerir de moy, que ie ne paſſe point mes ans, comme vne perſonne incogneue, enſeuely dans les tenebres, & que ie ne paſſe point ſeulement le temps de ma vie, ains que ie l'exerce à bien. Veux-tu ſçauoir quel eſt le plus long temps de la vie? C'eſt de viure iuſqu'à ce qu'on ſoit paruenu à la ſageſſe. Celuy qui eſt arriué, a atteint non pas le plus long, mais le plus grand eſpace. Il peut encor hardiment ſe glorifier, il peut rendre graces aux Dieux: & ſe trouuant parmi eux qu'il donne à ſoy, & à la nature l'honneur de ce qu'il a eſté. Ce ſera à bon droict qu'il s'en donnera l'honneur: car il leur a rendu la vie meilleure qu'il ne l'auoit receüe. Il a baſti & dreſſé aux autres le patron d'vn homme vertueux: il a monſtré quel & combien grand il eſtoit. S'il euſt peu adiouſter plus de temps à ſa vie, elle euſt eſté ſemblable à la precedente: & toutesfois durant le temps que nous viuons, nous auons eu en noſtre penſee la iouyſſance de toutes les choſes du monde. Nous ſçauons de quels commencemens la nature principale s'eſt ſi haut eſleuee, l'ordre qu'elle a mis dans tout ceſt vniuers, par quelles viciſſitudes elle fait retourner l'an, quelle fin elle donne à toutes choſes qui furent iamais, & comme elle a voulu eſtre la fin d'elle-meſme. Nous ſçauons que les eſtoiles courent de leur propre impetuoſité: Qu'il n'y a rien ferme & ſtable, que la terre, & que tout le reſte de ce mõde roulle d'vne continuelle viſteſſe. Nous ſçauons pourquoy c'eſt que la Lune va plus viſte que le Soleil, & pourquoy le plus tardif laiſſe apres ſoy le plus viſte: comment elle prend ſa clarté, & la perd que c'eſt qui nous ameine la nuict, & que c'eſt qui nous rẽd le iour. Il faut monter au lieu, d'où tu verras toutes choſes de plus pres. Et ſi ce n'eſt point auec ceſte eſperance (ce dit ce ſage-là) que ie ſors plus conſtant hors de ce monde, de penſer que le chemin me ſoit ouuert, pour aller voir mes Dieux. I'ay merité d'eſtre receu: i'ay deſia eſté auec eux, i'ay enuoyé mon ame iuſqu'à eux, & ils m'ont auſſi enuoyé la leur. Mais pren le cas que ie ſor-

Bien heureux eſt celuy qui meurt ieune ayant bien employé ſon temps, au cõtraire miſerable qui vit longuement oiſif.

Braue reſolution du ſage.

La vie de l'hõme ne ſe meſure pas à l'aune, & ne peut eſtre appellee courte, quand elle a eſté accõpagnee de ſageſſe.

Quel eſt le plus long temps de la vie humaine.

Aſſeurance du ſage en la mort.

te de ce monde,& qu'il ne reste rien à l'homme apres sa mort. I'ay le courage aussi grend,encor que partant d'ici, ie doiue aller en aucun autre lieu. Il n'a point vescu si longuement qu'il pouuoit. On fait bien vn liure de petis de vers,qui merite d'estre loüé, & qui porte profit. Tu sçais que les annales de Tamusius ne sont guere honnestes: & comment on les appelle. Il en est ainsi de la longue vie de quelques vns, & quelle ressemble aux annales de Tamusius.Estimes-tu plus heureux celuy qui est tué sur la fin du iour des spectacles publiques,que celuy qui l'est à midi? Pensés-tu qu'il y ait aucũ,si sottement desireux de prolonger sa vie,qui aime mieux auoir la gorge couppee, au lieu où on despoüille les morts,qu'au milieu de l'arene? Nous ne passons les vns deuant les autres,de beaucoup plus de temps que de cela:la mort n'espargne pas vn:celuy qui tue, suit bien tost apres celuy qui est tüé. C'est petite chose, que ce peu de temps, qui nous donne tant de peine & de souci. Car dequoy te sert-il d'euiter pour quelque heure ce que tu ne peux en fin euiter?

Annales de Tamusius peu honnestes, comparees à la lõguevie d'aucuns.

EPISTRE XCIV.

Il dispute si les decrets & arrests des Philosophes sont plus profitables que les enseignemens & instructions particulieres:dit que les decrets generaux sont ceux qui parlent de la fin des choses,de la sagesse,de l'estat du sage en general. Mais les instructions & enseignemens sont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quand nous enseignons comment se doit porter le mari enuers sa femme,le fils enuers le pere, & le citoyen enuers sa cité. Monstre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait.

Dispute biẽ ample touchant les preceptes de Philosophie, sçauoir-mon s'il la faut proposer par enseignemens generaux ou particuliers. Aduis d'Ariston sur ce propos, &

QVelques vns auoyent receu ceste seule partie de la Philosophie,qui donne des preceptes & enseignemens propres à chacun, sans dresser l'homme en general,& qui conseille particulieremẽt au mari,quel il doit estre enuers se femme:au pere comme il doit nourrir ses enfans: au maistre,ce qu'il doit commander aux seruiteurs: & auoyent quitté toutes les autres, pensans qu'elles ne nous pouuoyent apporter aucun profit: comme si quelqu'autre nous pouuoit donner vn meilleur conseil pour vne partie, que celuy qui auroit eu la cognoissance vniuerselle de toute la vie entiere.Mais au contraire, Ariston Stoicien auoit opinion,que ceste partie est peu d'importãce:&qu'elle ne descend point dans l'ame:mais que ceste autre qui n'a point d'enseignemens particuliers profite grandement,& que les maximes & reigles generales de la Philosophie,qu'on appelle decrets,sont les fondements du bien souuerain:& que celuy qui les a bien appris & retenus,pourra donner des preceptes à soy-mesmes en toutes choses qu'il deura faire. Comme celuy qui apprend à tirer,vise à vn certain lieu,& y dresse sa main,pour enuoyer droict ce qu'il iette:& quand il a par apprentissage, & par exercice acquis ceste art, il en vse apres en tous autres endroicts qu'il veut:car il a desia appris à frapper non seulement à ceci ou cela,mais bien tout ce qu'il voudra:Pareillemẽt celuy qui s'est instruit à toutes façons de vie,n'a pas besoin d'estre particulierement enseigné,ayant appris generalement,comme il doit viure non seulement auec sa femme ou auec son fils, mais comme il doit bien viure. En cela est compris comme il doit viure & auec sa femme, & auec ses enfans.

Clean-

Cleanthes a bien opinion aussi que ceste partie soit vtile: mais elle est foible & sans effect, si elle ne depẽd de l vniuersel: si elle n'a la cognoissance des decrets generaux de la philosophie, & des clefs qu'elle contient. Ce lieu dõc est diuise en deux questions, à sçauoir si ceste partie est vtile, ou inutile: & si elle seule peut faire qu'vn hõme soit vertueux, c'est à dire, si elle ne sert de rien, & si elle fait que les autres ne seruẽt aussi de rien. Ceux qui veulent dire que ceste partie ne sert de rien, disent cecy: S'il y a quelque chose deuant nos yeux, qui nous empesche la veüe, il la faut oster: & si on ne l'a pas ostee, celuy a perdu sa peine qui l'a commandé. Tu chemineras ainsi, estendant ta main deuant toy. Pareillement si quelque chose rend aueugle nostre ame, & l'empesche de cognoistre l'ordre de son deuoir: celuy n'aduãcera rié qui t'enseigne. Tu viuras ainsi auec ton pere, & ainsi auec ta femme. Car ces enseignements particuliers ne te profiterõt aucunemẽt pendant que ton ame sera esblouye d'erreur. Mais apres qu'il en sera chassé, tu verras clairemẽt l'office que tu dois à chacun. Autrement tu luy enseignes ce qu'il doit faire quãd il sera sain, mais tu ne le gueris pas. Tu apprés à vn pauure ce qu'il doit faire quand il sera riche: mais cõment le pourra-il, s'il demeure touiours pauure. Tu mõstres à vn qui meurt de faim, ce qu'il deuroit faire quand il seroit saoul. Oste luy plustost la faim, qui s'est attachee iusques à ses moüelles. Ie t'en diray autant de tous vices: il les faut arracher, il ne faut enseigner ce qui ne se peut faire tant qu'ils demeureront dedãs nous. Si tu ne chasses les fausses opinions qui nous gastent, l'auaricieux ne comprendra iamais cõme il faut vser des richesses: ni le couard, cõme il faut mespriser les dangers. Il faut que tu faces plustost qu'il cognoisse que la richesse n'est ni mal ni biẽ: mõstre luy que les riches sont les plus miserables. Il faut aussi que tu faces, qu'il croye que ce que tout le mõde craint, n'est pas tãt à craindre cõme on dit, ni la douleur, ni la mort. Qu'en la mort laquelle il nous faut endurer par vne loy forcee, il y a ceste consolation qu'elle ne reuiẽt iamais à pas-vn: Et q̃ pour vn remede de douleur, nous pouuõs nous seruir d'vne cõstance obstinee de l'ame, laquelle trouuera plus leger tout ce qu'elle aura opiniastrement souffert: Que la nature de la douleur est tres-bõne en cela que celle qui est longue ne peut estre guere grande, & celle qui est grande ne peut longuement durer: Qu'il faut vertueusement supporter tout ce que la necessité du Ciel nous commande. Apres que tu luy auras auec ses maximes generales fait voir à l'œil sa condition: apres qu'il aura cogneu que lavie heureuse consiste non point à suiure la volupté, mais à suiure la nature: apres qu'il aura ietté son entiere amitié sur la vertu, comme sur le seul bien de l'homme, & qu'il voudra fuir les choses deshonnestes, comme le seul mal de l'homme: apres qu'il aura appris que toutes autres choses comme les richesses, les honneurs, la santé, les forces, les empires, sont choses indifferentes, & qu'ils ne doiuent estre comptez ni entre les biens ni entre les maux: il n'aura plus besoin d'vn precepteur, qui l'enseigne à tous propos, & qui luy dise, Chemine de ceste façon, mange de ceste sorte: cecy est propre à vn homme, cela à vne femme: cecy à vn homme marié, cela à vn qui ne l'est point. Car ceux qui enseignent si soigneusement les autres, eux-mesmes ne le sçauent point faire. Le pedagogue l'enseigne à son disciple, l'ayeule à sa niepce, & le precepteur plein de cholere, dispute qu'il ne se faut point courroucer. Si tu entres dans l'eschole des bonnes lettres, tu sçauras qu'on enseigne aux ieunes enfans ces questions, que les Philosophes disputent auec vn sourcil renfrongné. En fin leur commãderas-tu des choses que tout le mõde

De Cleantes auec vn long discours sur ladicte question.

Deuãt que venir aux preceptes de sageſſe, il faut escarter les troubles qui nous aueuglent l'ame.

Les fausses opinions empeschẽt l'vsage de raison.

Consolatiõ qui se trouue en la mort, forcee.

Remede & naturel de la douleur.

Toutes autres choſes que la vertu ſont indifferentes.

Vanité des Philoſophes qui diſputent auec beaucoup de faſcheries qu'on enſeigne aux enfans.

ſçait,ou des choſes douteuſes? Ce que tout le monde ſçait n'a pas beſoin d'eſtre enſeigné, & l'on ne donne point de creance à celuy qui enſeigne vne choſe qui eſt en doute. Ce ſeroit donc peine perdue,que d'enſeigner aucun. Apprens-le donc ainſi. Si tu enſeignes ce qui eſt obſcur & douteux, il te le faut ſouſtenir par preuues. Et ſi tu le veux prouuer,les raiſons,par leſquelles tu le prouueras,ſont plus fortes,& ſont ſuffiſantes d'elles meſme. Il te faut viure ainſi auec ton amy,ainſi auec ton citoyen,& ainſi auec ton compagnon. Pourquoy? parce que cela eſt iuſte. Le chapitre de la iuſtice m'apprend tout cela. Ie trouue là vne equité qui eſt deſirable d'elle meſmes, & que nous deuons ſuyure par crainte,moins y eſtre appellez par aucũ loyer. Ie trouue auſſi que l'homme n'eſt pas iuſte,s'il y a rien en la vertu qui luy plaiſe,que la vertu meſmes. Apres que ie me ſuis perſuadé cela, apres que i'ay conçeu ceſte ferme opinion: dequoy ſeruent ces preceptes,qu'on employe pour apprendre vn qui eſt deſia ſçauant? C'eſt temps perdu de vouloir donner des preceptes à vn homme ſçauãt,c'eſt peu d'en donner à vn ignorant. Car il deuroit ouir non ſeulement ce qu'on luy enſeigne, mais la raiſon pourquoy. A ſçauoir-mon,dis-ie,ſi les preceptes ſont neceſſaires à celuy qui a les opinions vrayes du bien & du mal,ou à celuy qui ne les a pas? Celuy qui ne les a pas,ne peut eſtre aidé de toy: car deſia vn bruit commũ contraire à tes admõneſtemens luy a ſaiſi les oreilles: & celuy qui a le iugement parfaict pour cognoiſtre ce qu'il faut fuyr, & ce qu'il faut deſirer, ſçait ce qu'il doit faire, ou non encor que tu te taiſes. On peut donc reietter toute ceſte partie de la Philoſophie. Il y a deux choſes qui ſont cauſe du mal que nous faiſons. Car ou il y a dans noſtre ame, vne mauuaiſtié engendree par des meſchantes opinions: ou ſi elle n'eſt point encor ſaiſie par des fauſſetez, elle eſt fort ſubiecte à y tomber,& ſe laiſſe facilement corrompre par quelque apparence, qui la tire où il ne faudroit point. Par ainſi ou nous deuons guarir noſtre ame, ſi elle eſt malade, & la deſcharger de ſes vices: ou ſi elle en eſt encor vuide, & qu'elle fuſt neantmoins en danger de tomber en pis,nous y deuons aller au deuant. Or les regles generalles de la Philoſophie ſont l'vn & l'autre. Il s'enſuit donc,que telle ſorte de preceptes particuliers ne profitent rien. D'auantage,ſi nous donnons des enſeignemens particuliers à vn chacun, nous entreprenons vne beſongne infinie. Car nous les deuons donner d'vne ſorte à vn vſurier, & d'autre ſorte au laboureur: d'vne ſorte au marchand, & d'autre à celuy qui ſuit l'amitié des Roys: d'vne ſorte à celuy qui veut aimer ſes ſemblables,& d'autre à celuy qui veut faire amitié auec ſes inferieurs. Il faudra que tu enſeignes en mariage, comme vn homme doit viure auec vne femme qu'il a eſpouſee vierge, & cõme auec vne qui aura eſté autrefois mariee: comme auec vne femme riche, & comme auec celle qui ne luy aura rié porté en dot. Ne penſes tu pas auſſi qu'il y ait quelque choſe à dire entre vne femme ſterile,& celle qui luy porte des enfans? entre vne femme deſia aagee, & vne fille? entre vne qui eſt mere, & celle qui eſt maraſtre? Nous ne pourrions comprendre toutes ces eſpeces, & toutesfois chacune requiert ſon propre & particulier enſeignement. Mais les loix de la Philoſophie ſont courtes, & comprennent toutes choſes. En outre les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis. Et s'il y en a qui ne ſe puiſſent definir, ils ſont hors du compte de ſa ſageſſe. La ſageſſe cognoiſt les termes & les bornes des choſes. Il faut donc oſter ceſte partie, qui conſiſte en preceptes: car

Sçauoir-mõ ſi les enſeignemens ſont de quelque vſage à l'hõme vertueux.

Deux cauſes du mal que nous faiſons.

&

Les remedes qu'il y faut appliquer.

Vouloir enſeigner la Philoſophie morale aux particuliers, c'eſt entreprendre vne peine infinie.

&

Les preceptes du ſa-

car ce qu'elle ne promet qu'à vn, elle ne le pourroit donner à toutes personnes. Et toutesfois la sageſſe deſire de s'eſtendre ſur tous. Entre la fureur du peuple,& celle qu'on baille pour guarir à vn medecin, il n'y a aucune difference,ſinon que l'vne vient d'humeurs corrompues, & l'autre de fauſſes opinions. L'vne a pris les cauſes de ſa fureur par vne maladie, & l'autre eſt vne maladie d'eſprit. Si quelqu'vn vouloit enſeigner à vn furieux comme il doit parler,comme il doit marcher, comme il ſe doit gouuerner en public, & cõme en priué,il ſeroit plus fol que celuy à qui il voudroit donner conſeil. S'il faut guarir la melancholie, il faut auſſi premierement oſter la cauſe de la fureur. Il en faut faire autant en ceſte autre fureur de l'ame : il la faut abbattre: autrement ceux qui les admonneſtent ne feront que perdre les paroles. Voila ce qu'Ariſton diſoit. Mais nous reſpondrons mot à mot à tout cela. Premierement quand il dit, *s'il y a quelque choſe qui ſoit deuant nos yeux*, & qui empeſche noſtre veüe,qu'il le faut oſter:ie confeſſe,que ceſtuy-là n'a pas beſoin d'enſeignemens pour y voir clair, mais ſeulement d'vn remede qui luy nettoye la veüe,& qui chaſſe l'empeſchement qu'il a deuant les yeux. Car c'eſt par le bien-faict de nature, que nous voyons : à laquelle celuy rend ſon vſage, qui oſte ce qui l'empeſche de voir. Mais nature n'enſeigne point ce qui eſt du deuoir,& de l'office d'vn chacun. D'auantage celuy à qui on a oſté la cataracte de l'œil,pour auoir recouuré la veüe, il ne peut pas pour cela la rendre aux autres. Toutesfois celuy qui eſt deliuré du vice,en deliure les autres. Il n'eſt pas beſoin de donner des conſeils & des exhortations, afin que l'œil cognoiſſe la proprieté des couleurs : il ſçaura bien diſtinguer le blanc d'auec le noir,ſans que pas vn ne l'aduertiſſe. Au contraire, l'ame a beſoin de beaucoup d'enſeignemens,pour bien voir ce qu'il faut faire en la vie. Combien que le medecin ne guarit point ſeulement les yeux malades, ains il enſeigne comme il les faut conſeruer. Il ne faut point,dira-il, que vous iettiez trop toſt voſtre veüe encor foible, ſur vne trop grande clarté, ſi vous ſortez d'vne obſcurité, mettez vous premierement à l'ombre, & apres deuenant plus hardi,accouſtumez vous peu à peu à vne grande & claire lumiere. Il ne faut point que tu te mettes ſur l'eſtude ſoudain apres le repas, ni que tu commandes auec les yeux pleins & enflez. Garde toy du vent & du froid qui viẽt droict au viſage, & autres conſeils ſemblables qui ne portent pas moins de profit que les medicamens. Car la medecine adiouſte des conſeils aux remedes. L'erreur,dit il,eſt la cauſe de nos vices. Et les preceptes ne l'oſtent point, & n'abbattent pas les fauſſes opinions que nous auons des biens & des maux. Ie t'accorde que les preceptes ſeuls,& d'eux meſmes n'ont point aſſez de force pour deſtourner vne mauuaiſe perſuaſion de l'ame : mais pour cela il ne s'enſuit pas qu'ils ne profitent,ſi on y adiouſte d'autres remedes. Premierement ils rafraiſchiſſent la memoire: en outre ce qui ſe void plus confuſemẽt en gros & en general, ſe conſidere plus diligemment, s'il eſt diuiſé en parties: Par ce meſme moyen tu pourrois dire que les conſolations, & les exhortations ſeroyent inutiles: or elles ne ſont point inutiles: par conſequẽt les admonitions ne le ſont pas auſſi. C'eſt folie,dit-il,de donner des preceptes à vn malade, de ce qu'il deuroit faire, comme s'il eſtoit ſain : puis qu'il faut luy rendre premierement la ſanté, ſans laquelle ces preceptes ne ſeruent de rien. Et quoy ? ſi les ſains & les malades ont quelques choſes communes à tous deux, ſur quoy ils doiuent eſtre conſeillez ? Comme de ne manger

ge doiuent eſtre certains & finis, ſuiuant l'opinion d'Ariſton.

Auquel Seneque reſpond particulierẽt.

Sçauoir mõ ſi les preceptes particuliers ſont inutiles, comme veut Ariſton.

Replique dudict Ariſton, & reſponſe de Seneque.

point trop viſte,& de ſe garder de laſſer. Le pauure & le riche ont quelques preceptes commun entr'eux. Gueris les,dit il,de l'auarice, & tu n'auras plus affaire de conſeiller le pauure ou le riche,ſi la conuoitiſe de l'vn & de l'autre eſt appaiſee. Et quoy ſi c'eſt autre choſe, ne conuoiter point les richeſſes,& autre choſe de ſçauoir vſer des richeſſes? la meſure deſquelles les auaricieux ne peuuent cognoiſtre, ni l'vſage d'icelles ceux qui ne ſont point auaricieux. Oſtez,dit-il,les erreurs & les fauſſes opinions, les preceptes ſeront inutiles. Cela eſt faux.Pren le cas que l'auarice eſt deuenue liberale,que la prodigalité s'eſt retranchee,qu'on a mis le frain à la temerité,qu'on a donné les eſperons à la pareſſe. Encor qu'on ait chaſſé les vices,ſi faut-il apprẽdre,que c'eſt que nous deuons faire,& comment. Les enſeignemens,dit-il,ne profiteront rien cõtre les vices endurcis:Car la medecine meſme ne peut guerir les maladies incurables:Toutesfois on les applique aux vns pour remede & aux autres pour ſoulagemẽt.La vertu meſme de toute la Philoſophie entiere,quãd elle y employeroit toutes ſes forces,ne pourroit arracher ceſte peſte, qui eſt deſia enuieillie,& endurcie dedans l'ame: mais ſi elle ne peut tout guerir, il ne s'enſuit point qu'elle ne gueriſſe rien. Que peut-il ſeruir, dit-il, d'enſeigner ce qui eſt ouuertemẽt cogneu? De beaucoup:car quelquefois nous ſçauons,& ne penſons pas que nous le ſçachions. L'admonitiõ n'enſeigne point, mais elle aduertit,elle eſueille,elle entretiẽt la memoire, & ne permet point qu'elle oublie. Nous laiſſons en arriere pluſieurs choſes qui ſont deuant nos yeux. L'aduertiſſement eſt vne eſpece d'exhortation. Noſtre ame diſſimule ſouuent des cas,qui luy ſont tout cogneus. Il luy faut donc repreſenter la cognoiſſance des choſes les plus cogneües. Il ſe faut reſouuenir ici de ce que diſoit Vatinius Claudus: Vous ſçauez qu'on a fait vne grande brigue, & tout le monde ſçait que vous le ſçauez. Tu ſçais auſſi qu'il faut ſainctement reuerer les amitiez,& tu ne le fais point. Tu ſçais que celuy eſt meſchant homme,qui veut que ſa femme ſoit pudique, & neantmoins il corrompt celle d'autruy. Tu ſçais que cõme elle ne deuroit point auoir d'adultere, il ne deuoit point auoir de concubine:& toutesfois tu ne t'en gardes point. C'eſt pourquoy on te le doit mettre en memoire. Car il n'eſt pas beſoin de tenir cela profondement caché. Il le faut auoir en main. Ce qui nous eſt ſalutaire, doit ſouuent eſtre touché,& tenu entre nos mains, afin que non ſeulement il ſoit cogneu de nous, mais afin auſſi qu'il ſoit touſiours preſt. Ioint que ce faiſant,ce qui eſt deſia cogneu, ſe fait encor plus ouuertement cognoiſtre. Ce que tu nous enſeignes eſt douteux,dit-il,tu y dois apporter des preuues:les preuues donc profiteront,& non point tes preceptes. Mais quoy? ſi ſans autre preuue l'authorité du precepteur profite? Comme font les reſponſes des Iuriſconſultes, encor qu'on n'en rende point de raiſon. D'auantage les choſes qu'on donne en precepte,ont d'elles-meſmes beaucoup de poids,meſmement ſi elles ſont compriſes en quelque vers, ou en proſe ſerree en quelque courte ſentence. Comme ſont ces deux de Cato:N'achepte point ce qui ne te fait pas beſoin, mais ſeulement ce qui t'eſt neceſſaire. Ce qui ne te fait pas beſoin,eſt cher, encor qu'il ne couſte qu'vn ſol. Et comme ſont ceux auſſi,qui ont eſté rendus par l'Oracle,ou autres ſemblables: Eſpargne & profite le temps. Cognoiſtoy. Quand quelqu'vn te dira ces vers,en demanderas-tu la raiſon?

Quel profit apportent les admonitions reiterees, & en choſes cogneües,

S'il faut negliger les enſeignemens, bien qu'ils ne ſoyent pas confirmez par preuues,

L'oubli ſert de remede à guerir vne iniure.
La fortune aide ceux qui ont le cœur hardi.
Le pareſſeux touſiours nuit à ſon propre bien.

Ces

Ces sentences n'ont point besoin d'auocat, elles touchent nostre ame, & profitent par leur nature, qui exerce sa vertu. Les ames ont dedans elles les semences de toutes choses honnestes, qui s'esueillent comme vne bluette de feu, qui prend flamme au moindre soufflement qu'on donne. La vertu se releue quand on la touche, & quand on la pousse. D'auantage nous auons bien quelques choses en l'ame (mais elles ne viennent point promptement en la memoire) qui commencent à se presenter aussi tost que nous en oyõs parler. Il y en a d'autres qui demeurent esparses en diuers lieux, qu'vn esprit qui n'est guere exercité ne peut r'assembler viſtement. Et par ainsi il les faut ramasser & ioindre ensemble, afin qu'elles ayent plus de force, & qu'elles seruent mieux l'entendement. Or si les preceptes ne profitent de rien, il faut oster toutes sortes d'institutions, & nous contenter de la seule nature. Mais ceux qui disent cela, ne considerent point que quelques vns ont vn esprit esueillé & remuant, & les autres l'ont pesant & lourd: & que les vns aussi sont plus subtils que les autres. Or la vertu d'vn esprit se nourrit & s'augmẽte par les preceptes qui adiouſtent de nouuelles persuasions sur celles qui sont desia nees, & corrigent ce qui est corrompu. Si quelqu'vn (dit-il) ne sçait point les regles principales, & les maximes, & qu'il soit enseueli dans les vices, dequoy luy seruiront les admonnestemens? Certainemẽt ils seruiront pour l'en retirer: car la vertu du bon naturel qu'il auoit, n'est point encore esteinte: elle n'est qu'obscurcie, & tenue subiette. Et encor elle s'essaye de se releuer, & combattre contre les vices. Mais si elle trouue quelque appuy, si elle se void aydee & secouruë par des preceptes, elle prend nouuelles de forces, si ceste continuelle peste ne l'a seulement qu'infectee & non point du tout estouffee. Car lors quãd la Philosophie rassembleroit toutes ses forces, elle ne la pourroit sauuer. Quelle difference fais-tu entre les decrets & maximes de la Philosophie, & les preceptes, sinon que les decrets sont preceptes generaux, & les autres sont particuliers? Les vns & les autres enseignent: mais les vns en general, & les autres en particulier. Si quelqu'vn, dit-il, a des maximes sainctes & honnestes, c'est en vain qu'on le veut enseigner. Il s'en faut beaucoup: car encor qu'il ait bien appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y pense pas si auant qu'il deuroit, parce que les vices ne nous empeschent pas seulement de bien faire, mais aussi pour ne sçauoir trouuer le deuoir que particulierement requiert chaque chose. Nous auons quelquefois l'ame bien disposee, mais elle est paresseuse, & n'est encor exercitee à trouuer le chemin des deuoirs & des offices, lequel vne admonitiõs nous apprendra. Chasse, dit-il, les fausses opinions, que tu as des biens & des maux: remets celles qui sont veritables: & lors les admonitions ne trouueront rien où se pouuoir employer. Sans doute par ceste raison l'ame se peut regler, mais non point par ceste raison seule. Car iaçoit que vous ayez prouué par argumens, que c'est qui est bien, & c'est qui est mal: toutesfois les enseignemens trouuent encor à quoy trauailler: & la prudence, & la iustice sont entretenues par leurs deuoirs & offices: & les offices sont reglez par preceptes & enseignemens. D'auantage ce iugement qu'on fait du bien & du mal, se monstre & se confirme par les effects du deuoir, auquel les enseignemens nous ameinent & conduisent. Car l'vn respond à l'autre, & l'vn ne peut aller deuant, que l'autre ne le suiue, gardans ainsi leur ordre. Par là on cognoist que les enseignemens precedent. Mais les preceptes, dit-il, sont infinis. Cela est faux. Car pour les choses grandes, & neceſſaires, ils ne sont point infinis. Il ont bien quelques

Les enseignemens & preceptes nuement proposez' ont aucune fois de la vertu.

S'ils n'ont point d'efficace, il se faut contenter de nature.

Difference entre les maximes & les preceptes de la Philosophie.

Les preceptes generaux ne suffisent pas.

Sçauoir-mõ si les especiaux sont infinis, & s'ils ont quelque vſage.

differences meües, ſelon que les temps, les lieux, & les perſonnes le requierent: mais encor à ceux-là meſmes on donne des preceptes generaux. Pas-vn, dit-il, ne peut guarir la fureur par enſeignemens, ni par meſme raiſon les vices. Cela eſt fort diſſemblable. Car ſi tu as guary la fureur, & la ſanté par conſequent eſt rendue. Mais ſi nous auons chaſſé les fauſſes opinions, nous n'auons point pour cela incontinent acquis la cognoiſſance des choſes qu'il nous faut faire. Il eſt bien vray que pour l'acquerir les admõneſtemens confirmeront le iugement que nous deurons faire du bien & du mal. Pareillement il eſt faux de dire, que les enſeignemens ne peuuent rien ſeruir enuers les furieux. Car tout ainſi qu'ils ne pourroient ſeruir tous ſeuls, ſi eſt-ce que l'admonition & la reprehãſion aidẽt beaucoup à les guarir, & à les arreſter. Ie parle de ces fols qui n'ont point du tout perdu le ſens, & qui n'ont l'entendement que troublé. Les loix meſmes, dit-il, n'ont point tant de puiſſance, que nous facions ce que nous deuons faire. Et toutesfois que ſont les loix, ſinon preceptes meſlez auec des menaces? Premierement on cognoiſt à cela qu'elles ne perſuadent point, parce qu'elles menacẽt. Mais les enſeignemens ne cõtraignent point, ains obtiennẽt par prieres. En outre les loix nous deſtournent par peur de ne commettre aucun crime: mais les preceptes nous exhortent à noſtre deuoir. Ioint que les loix ſeruent grandement aux bonnes mœurs: meſmement celles qui ſeulement ne commandent point, mais qui enſeignent. Et en cela ie ne ſuis point d'accord auec Poſidonius: ie n'approuue point des prologues mis deuant les loix de Platon. Car il faut qu'vne loy ſoit courte, afin qu'elle ſoit plus facilement appriſe des ignorans, cõme ſi c'eſtoit vne voix enuoyee du Ciel. Il faut qu'elle commande, & non point qu'elle diſpute. Il n'y a rien qui me ſemble plus froid, ni plus ſot qu'vne loy auec prologue. Ordonne, dy ſeulement, ce que tu veux que ie face: ie n'apprẽs pas, i'obeys. Elles profitent. Et c'eſt pourquoy tu verras ordinairemẽt, que les villes qui viuent ſous des mauuaiſes loix, viuẽt auec des mauuaiſes mœurs. Mais les loix ne profitẽt point enuers tous. La Philoſophie meſme ne le fait point. Et toutesfois elle ne laiſſe pas d'eſtre vtile & de ſeruir à bien inſtruire l'ame. Or qu'eſt la Philoſophie autre choſe, que la loy de la vie? Mais prenõs le cas que les loix ne profitẽt, il ne s'enſuit point que les admonitiõs ne profitẽt. Car autrement il faudroit pareillemẽt nier, que les cõſolations, les diſſuaſiõs, les exhortatiõs, les reprehẽſions, & les louanges ne profitaſſent riẽ. Tout cela ne ſont que diuerſes ſortes d'admonitions: par là on vient à la perfection de l'ame. Il n'y a rien qui mette mieux les choſes honneſtes dedans l'ame, rien qui rameine pluſtoſt au chemin de la vertu, ceux qui chancellent & qui en ſont deſuoyez que la conuerſation des gens de bien. Car peu à peu elle deſcẽd dãs la poictrine: & d'eſtre ſouuent eſcouté, d'eſtre veu ſouuent, cela ſert d'enſeignemens & de preceptes. Certainemẽt le ſeul rencontre des hõmes ſages profite beaucoup: il y a quelque choſe qu'on peut apprendre aupres d'vn grand hõme, encor qu'il ne diſe mot. Ie ne te pourrois pas ſi facilemẽt dire cõment cela profite, comme ie cognois qu'il a profité. Il y a quelques petites beſtioles, ce dit Phedon, qu'on ne ſent point quand elles mordent, tant leur force eſt petite & couuerte: mais nous cognoiſſons qu'elles nous ont mordu à l'enfleure, en laquelle il n'apparoit aucune piqueure. Il aduiendra le meſme à la hantiſe des hommes ſages: tu ne cognoiſtras ni comment, ni quand elle te profite, mais tu t'apperceuras qu'elle t'aura profité. A quoy ſert tout cela? diras-tu. Croy que les bons preceptes, ſi tu les as ſouuent en la ſouuenance, te profi-

Des loix, & de leur cõcordance auec les preceptes.

Quelle eſt leur authorité.

La Philoſophie mora le eſt la loy de noſtre vie.

& La conuerſation des gẽs de bien eſt autant vtile comme les preceptes de la Philoſophie nous touchant viuement aux cœurs.

profiteront autant que les bons exemples. Pythagoras dit que l'ame de ceux qui entent dans vn temple, se fait tout autre, & de ceux qui regardent les images des Dieux de fort pres, & qui attendent la response & la voix de quelque oracle. Mais qui voudroit nier que les plus ignorans ne soient touchez de ces paroles briefues, qui ont toutesfois beaucoup de poids & d'efficace? *Rien trop. Vn auaricieux ne se peut saouler d'aucun gain. Attends de quelqu'vn ce que tu auras fait à vn autre.* Cela frappe vn grand coup dans nos preilles, & n'y a pas vn qui en ose douter, ou demander pourquoy. Car la verité se fait receuoir d'elle-mesme, sans demander raison. Si la reuerence retient les esprits, si elle sert de bride aux vices: pourquoy n'en pourroit autãt faire l'admonitiõ & l'enseignement? Si la reprehension nous rend honteux, pourquoy ne le fera l'admonition, encor qu'elle n'vse que de simples preceptes? Au contraire il me semble que l'admonition a plus d'efficace, & qu'elle descend plus profondement, parce qu'elle soustient par raison, ce qu'elle enseigne, parce qu'elle monstre pourquoy il faut faire les choses, & le fruict qui peut aduenir à celuy qui obeyt à telles instructions. Si en commandant on porte profit, on le fera aussi en admonestant. Or on profite par commandement: on le fera donc par admonition. La vertu est diuisee en deux parties, en contemplation de la verité & en action: l'institution nous instruit à la contemplation, & l'admonition à l'action & aux œuures. Vne bõne œuure exerce & mõstre la vertu. Or si celuy qui persuade, profite à vn qui doit faire quelque chose: celuy qui admoneste, luy profitera aussi. Si donc la vertu est necessaire à l'action bonne, & que l'admonition apprend & enseigne les actions, l'admonition par consequent est necessaire. Il y a deux choses qui dõnẽt vne grãde force à l'ame, la creãce de la verité, & l'asseurance, ou la hardiesse: l'admonition nous donne l'vne & l'autre. Car on luy donne creãce: & apres qu'on a creu, l'ame cõçoit vn grand courage, & se remplit d'asseurance: L'admonition doncques n'est point inutile. Marcus Agrippa hõme de grand cœur, qui seul entre ceux que les guerres ciuiles auoient rendus puissans & renommez, fut estimé heureux à l'opinion du peuple, souloit dire, qu'il estoit beaucoup redeuable à ceste sentence: Par la concorde les petites choses deuiennẽt grandes, & par la discorde les grandes deuiennent petites. Il se vantoit que par ceste sentence, il estoit fait bon frere, & tres-parfaict amy. Si telles sentences qu'on reçoit familierement dedans l'ame, la peuuent reformer. Pourquoy est-ce que ceste partie de la Philosophie, qui consiste en semblables sentences, ne le pourra faire? Vne partie de la Philosophie consiste en la discipline, & l'autre en l'exercitation. Il faut que tu apprennes, & qu'apres tu confirmes par tes actions, ce que tu auras appris. Que si cela est ainsi, non seülement les decrets generaux de la Philosophie profitent, mais encor les enseignemens particuliers, qui retiennent nos affections liees, & attachees comme par vn edit. La Philosophie, dit-il, est diuisee en ces deux, en la sciẽce, & en l'habitude de l'ame. Celuy qui l'a apprise, & qui a cogneu ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuyr, n'est pas encor deuenu sage, si son ame ne s'est transformee en ce qu'elle a appris. *Mais ceste troisiéme partie qui est des enseignemens & admonitions, depend de l'vn & de l'autre, & des decrets generaux & de l'exercitation. Par ainsi elle ne sert de rien pour l'accomplissement de la vertu, parce que ces autres deux suffisent.* Il s'ensuit donc parce moyen, que la consolation seroit inutile, par ce qu'elle depend de ces deux-là comme fait aussi l'exhortation, la persuasion, & la dispute. Car la dispute procede de l'exerci[illegible] ne ame bien composee, &

La reuerence & l'admonition repriment les vices, ainsi que la reprehensiõ rend les personnes honteuses.

Vertu diuisee en deux parties.

Argument pour confirmer l'vtilité des preceptes de la Philosophie

Autre preuue ou confirmation à mesme fin.

Philosophie diuisee en deux par Ariston.

Desquelles despẽd vne troisiesme partie, inutile si les autres suffisent.

Examen de ceste diuision.

bien aſſeuree. Mais encor que toutes ces choſes procedent de la diſpoſition de l'ame : toutesfois la meilleure diſpoſition de l'ame prouient & des vns & des autres. D'auantage ce que tu dis, eſt d'vn homme deſia parfaict, & qui eſt deſia paruenu au comble de la felicité humaine, à laquelle on paruient fort tard. Cependant il eſt bon de monſtrer à celuy qui eſt encor imparfaict, pourueu qu'il cõmence à profiter, le chemin des choſes qu'il faut faire. Il ſe pourra faire, que la ſeule ſageſſe prendra ce chemin d'elle-meſme ſans admonition: & qu'elle aura deſia cõduit l'ame à ce poinct, qu'elle ne ſe pourra mouuoir qu'à choſes vertueuſes : mais pour le regard des eſprits plus foibles, il faut que quelqu'vn leur monſtre le chemin : Fuyez ceci, faites cela. En outre s'il attend l'heure qu'il ſçache de luy meſmes ce qu'il faudra faire pour le meilleur, il pourra cependant faillir, & en faillant il ſera empeſché de paruenir à ce poinct, qu'il peut eſtre content de ſoy meſme. Il doit donc eſtre gouuerné pendant qu'il commence à ſe pouuoir gouuerner. Les ieunes enfans apprennent comme on les enſeigne: leurs doigts ſont gouuernez: ils ſont cõduits par la main du maiſtre, ſur la figure des lettres. Apres on leur commãde de contrefaire l'exemple qu'on leur met deuant, l'eſcriue, & le former de leur propre main. Tout ainſi noſtre ame eſtant appriſe par l'ordonnance & enſeignement d'autruy, eſt de beaucoup aidee. Voyla les moyens par leſquels on preuue, que ceſte partie de philoſophie n'eſt point ſuperflue. On demande encor apres, ſi elle ſeule ſuffit à rendre vn homme ſage ? Nous traiterons vn iour ceſte queſtion-là. Mais laiſſant tous ces argumens à part, ne ſemble-il pas que nous deuions appeller quelqu'vn qui nous inſtruiſe contre les preceptes du peuple ? Nos oreilles n'oyent aucun mot, qui ne nous porte grand dommage: ceux qui nous font des ſouhaits, nous nuiſent: ceux qui deteſtent, nous nuiſent. Car la deteſtation des vns nous engendre des fauſſes craintes: & l'amour de celuy qui nous ſouhaitte du bien, nous enſeigne du mal : d'autant qu'il nous enuoye à des biens fort eſloignez, incertains, & vagabons : iaçoit que nous puiſſions tirer noſtre felicité de noſtre propre maiſon. Nous ne pouuons, dis-ie, aller le droit chemin. Nos parens nous iettent ſur le plus mauuais: nos ſeruiteurs le font auſſi. Pas-vn ne faut pour vn ſeul dommage: il iette ſa folie ſur les plus prochains, & en reçoit autant d'eux. C'eſt pourquoy les vices de tout vn peuple ſont particulierement en chacun, parce que le peuple les enſeigne : & que quand quelqu'vn rend vn autre pire, il l'eſtoit. Il apprẽd les choſes les plus mauuaiſes, & apres les enſeigne aux autres: Ceſte meſchanceté eſt en fin deuenue tres-grande, apres auoir mis enſemble tout ce que nous ſçauons de plus mauuais en chacun. Il faut donc qu'il y ait quelqu'vn qui prẽne garde à nous, qui nous tire quelquefois l'oreille, qui chaſſe loin les opinions du vulgaire, & qui reiette ce que le peuple loue. Tu te trompes, ſi tu penſes que les vices ſoient nais auec nous: ils ſont venus depuis, on les a iettez dedans nous. Eſteignons donc par frequentes admonitions, ces opinions qui bruyent à l'entour de nous. Nature ne nous a point aſſuiettis au vice. Elle nous a fait naiſtre libres & entiers. Elle n'a rien mis à deſcouuert, que puiſſe eſchauffer noſtre auarice: Elle a caché l'or & l'argent ſous nos pieds. Elle l'a mis en lieu où nous le puiſſions fouler & preſſer, & toutes autres choſes auſſi pour leſquelles nous ſommes foulez & preſſez. Elle a dreſſé noſtre viſage vers le Ciel, & a voulu que leuant les yeux en haut, nous puiſſions voir ce qu'elle a fait de plus excellent & admirable : la naiſſance & la cheute du Ciel, & le cours roullant de l'vniuers, qui va touſiours d'vne viſteſſe

Conclusion de la diſpute precedente.

Touchant l'vſage & vtilité de ces preceptes & enſeignemens ſpeciaux de la Philoſophie morale.

Ils reformẽt nos eſprits & nos mœurs.

Ils reprimẽt l'auarice & nous font deſdaigner les richeſſes.

viteſſe incroyable, lequel durant le iour nous deſcouure & fait voir toutes choſes terreſtres, & la nuict les celeſtes. le cheminer tardif de quelques aſtres, ſi tu le compares à tout ceſt vniuers, & toutesfois tres-viſte, ſi tu conſideres les longs eſpaces qu'ils enuironnent, ſans iamais arreſter leur viteſſe: les eclipſes du Soleil & de la Lune, qui empeſche l'vn la clarté de l'autre: Et autres choſes dignes d'eſtre admirees, ſoit qu'elles viennent par leur ordre, ou que par quelques cauſes cachees & couuertes elles naiſſent ſoudainement, cõme les longues trainees des feux qu'on voit la nuict, & les eſclairs qui ſe font ſans coup & ſans bruit, lors que le Ciel ſemble s'entr'ouurir: les colõnes & poultres & autres diuerſes figures de flammes. Nature a mis & diſpoſé tout cela par deſſus nous: mais l'or & l'argent, & le fer encor, qui pour ces autres deux, ne peut iamais eſtre en paix, comme elle ne les oſoit fier entre nos mains, elle les cacha profondement dans terre. Et nous ſommes allez deſenſeuelir, & mettre au iour les cauſes de nos guerres. Nous auons oſté la peſanteur qui eſtoit deſſus, & auons arraché les cauſes & les inſtrumens de nos malheurs. Nous iettons nos maux entre les mains de la fortune, & n'auons point de hõte de mettre parmi nous, au lieu le plus haut & le plus eſleué, ce qui eſtoit le plus bas dans la terre. Veux-tu ſçauoir comme ceſte lueur qui trompe tes yeux eſt fauſſe? Il n'y a rien de plus vilain, rien de plus laid à voir qu'ils ſont, tant qu'ils demeurent enſeuelis, & plongez dans leur fange. Comment cela? parce que tant qu'on les tire hors de la mine par des longues & profondes carrieres, & pendãt qu'on les façonne, & qu'on les ſepare de leurs craſſes, il n'y a rien de plus informe. D'auantage regarde les minerons, par les mains deſquels ceſte ſorte de terre ſterile & informe eſt purgee, tu verras de quelle ordure & fumee ils ſont barbouillez. Si eſt-ce que cela ſoüille encor l'ame, plus que le corps: & qu'il y a encor plus d'ordure en celuy qui le poſſede, qu'il n'y a meſmes en l'ouurier. Il eſt donc neceſſaire d'eſtre admonneſté, & d'appeller quelque inſtructeur pour noſtre bon entendement, & parmi vn ſi grãd bruit, & tumulte des choſes fauſſes, ouyr en fin des propos veritables. Quelle ſera ceſte parole? Ce ſera celle qui te voyant aſſourdi de tant de cris ambitieux, te ſoufflera à l'oreille quelques propos ſalutaires: qui te dira, Il ne faut pas que tu portes enuie à ceux de qui le peuple eſtime la grãdeur & la richeſſe. Il ne faut point que le battement des mains, & l'applaudiſſement du peuple chaſſe hors de toy la ſanté, & le contentement d'vne ame ſage & bien cõpoſee. Il ne faut pas que celuy qui eſt veſtu de pourpre, & deuant qui on porte des faiſſeaux de verges, te face meſpriſer la tranquillité de ton eſprit. Il ne faut point que tu eſtimes plus heureux celuy, à qui l'on cõmande faire place par les rues, que celuy auquel le ſergent fait changer de chemin. Si tu veux ioüir d'vn Empire, qui te ſera profitable, & ne ſera faſcheux à pas-vn, chaſſe les vices. Il ſe trouue pluſieurs, qui mettent le feu dans les villes, qui ruent par terre des fortereſſes qui n'auoient de pluſieurs ſiecles & de longs aages peu eſtre priſes: qui dreſſent des montagnes de terre auſſi hautes, que les tours des chaſteaux: qui auec le mouton & machines de guerre abbattent les murailles, qu'on auoit baſties d'vne hauteur admirable. Il y en a pluſieurs, qui chaſſent deuant eux de grandes armees, qui ſont touſiours pendus au dos des ennemis, & trauerſent iuſques à la grãde mer, ſoüillez de ſang, & de carnage des peuples vaincus. Mais ceux-là encor qu'ils vainquiſſent leurs ennemis, eſtoiẽt vaincus de leur auarice. Pas-vn ne leur a peu reſiſter, quãd ils ſont venus? mais ils n'ont peu auſſi faire reſiſtance ni à leur ambition, ni à leur cruauté. Ce-

Leſquelles nature a cachez ſous nos pieds, ne les oſant fier à nos mains.

Conclusion pour la neceſſité des admonitiõs. Leſquelles ſont vtiles auſſi contre l'ambition & cruauté.

Leſquelles pluſieurs victorieux n'ont ſçeu vaincre.

Exemple en Alexandre, vray miroir d'ambition & pendant qu'on les voyoit tourmenter les autres, ils estoient eux-mesmes tourmentez. La fureur pousſoit ce mal-heureux Alexandre d'aller ruiner les peuples estrangers, & le menoit en des pays incogneus. Pẽses-tu que ceſt homme fuſt ſage, qui commença ſes maſſacres & ruines par la Grece, où il fit ſon premier apprentiſſage, & qui rauit & pilla ſur chacun ce qu'il auoit de meilleur? qui contraignit Lacedemone de luy ſeruir, & Athenes de ſe taire? & ne ſe pouuant contenter de la ruiue de tant de citez, que Philippus auoit vaincues, ou acheptees, en alla encor ietter d'autres par terre en autres lieux, & porta

De cruauté. les armes par tout le monde? Sa cruauté ne ſe peut iamais ſaouler, ni arreſter, non plus que celle des beſtes ſauuages, qui deſchirent auec les dents, plus que leur faim n'a beſoin. Il a deſia aſſemblé pluſieurs Royaumes en vn: deſia les Grecs & les Perſes n'en craignent qu'vn tout ſeul: deſia les peuples qui eſtoiẽt libres ſoubs Darius reçoiuent le ioug: Et toutesfois celuy-là ſe deſdaigne encor de retirer ſes victoires, qu'il auoit obtenues par delà l'Ocean & le Soleil leuant: ſuiuant les traces d'Hercules & de Liber. En fin il veut vſer de violence contre la nature meſme: non ſeulement il n'a pas volonté d'aller, mais il n'a point de puiſſance de s'arreſter: non plus que les choſes peſantes qui tombent de haut en bas, ne ceſſent d'aller qu'elles ne ſoient au fonds. Ce ne fut ni la vertu, ni la raiſon qui conſeilla à Cn. Pompeius d'entreprendre des

Autres exẽples & miroir d'ambition en Pompee. guerres eſtrangeres & domeſtiques: mais pouſſé de l'amour furieux d'vne fauſſe grandeur, il alloit maintenant en Eſpagne contre l'armee de Sertorius, & tantoſt chaſſer les Pirates, & rendre la mer paiſible. C'eſt la cauſe & le pretexte qu'il prenoit, pour continuer ſa puiſſance. Mais qu'eſt-ce qui le tira en Afrique? en Septentrion? en Armenie contre Mithridates, & en tous les coings de l'Aſie? Ce fut vne ambition infinie de croiſtre: parce qu'il eſtoit ſeul à qui il ſembloit qu'il ne fuſt aſſez grand. Qu'eſt-ce qui ietta C.

En C. Ceſar. Ceſar contre ſa propre ruine, & cõtre celle auſſi de la choſe publique? la gloire & l'ambition, ne pouuant mettre aucune meſure au deſir qu'il auoit de ſurpaſſer tous les autres. Il ne peut ſouffrir qu'vn ſeul paſſaſt deuant luy, lors

En C. Marius. que la choſe publique en ſouffroit deux. Quoy? penſes-tu que quand C. Marius Conſul vne ſeule fois (car il ne prit qu'vn Conſulat, il auoit raui les autres par force) combattoit & defaiſoit les Teuthons & les Cimbres, quand il ſuiuoit Iugurtha par les deſerts d'Afrique, qu'il recerchaſt tant de dangers pour l'amour de la vertu? Marius menoit ſon armee, & l'ambition menoit Marius. Pendant que ceux ci esbranloient tout le monde, ils eſtoient eux-meſmes esbranlez, comme des tourbillons, qui tournent tout ce qu'ils rauiſſent: mais ils ſont pluſtoſt tournez eux meſmes, & par ce moyen courent d'vne plus grande violence, n'ayant aucune bride en eux, qui les puiſſe arreſter. C'eſt pourquoy apres auoir eſté mauuais à l'endroit de pluſieurs, ils ſentẽt en fin ceſte pernicieuſe violence de laquelle ils ont nuy à vne infinité de gens. Il

Autre profit des enſeignemens ſpeciaux de la Philoſophie, qu'ayãt arraché les vices des cœurs elle y plante la vertu. ne faut point que tu croyes qu'aucũ puiſſe deuenir heureux du malheur d'autruy. Il faut oublier tous ces exemples qu'on met deuant nos yeux, & dedans nos oreilles. Il faut vuider noſtre poictrine des mauuais propos dont elle eſt abreuuee. Il faut mener la vertu dans le lieu qu'on luy auoit occupé, afin qu'elle arrache les mẽſonges, qui nous plaiſoient plus que la verité, & qu'elle nous ſepare du vulgaire, auquel nous donnons trop de creance, & nous remettre dans l'ame les opinions veritables. Car c'eſt l'effect de la ſageſſe, de reuenir à ſon naturel, & de ſe remettre au lieu d'où l'erreur publique l'auoit chaſſee. C'eſt vne grande partie de noſtre guariſon, d'auoir delaiſſé

laiſſé ceux qui nous donnoient des furieux conſeils, de s'eſtre reculé bien loin de ces compagnies, où les vns ne faiſoient que nuire aux autres. Et afin que tu cognoiſſes que cela eſt vray, regarde la difference qu'il y a de viure au contentement du peuple, ou au ſien. La ſolitude d'elle meſme ne nous enſeigne point l'innocence: les champs ne nous apprennent point la ſobrieté: mais quand il n'y a pas de teſmoing, quand ceux qui nous regardoient ſe ſont retirez, lors les vices deſquels le fruict & le plaiſir eſt d'eſtre veus, & d'eſtre monſtrez, ſe perdent. Qui a iamais veſtu vne robbe de pourpre, pour ne la monſtrer à pas-vn? qui s'eſt iamais fait ſeruir ſa viande en vaiſſelle d'or quand il mangeoit en ſecret? Qui eſt celuy qui s'eſtant couché ſeul à l'ombre d'vn arbre champeſtre voudroit faire deſplier les meubles plus precieux de ſa prodigalité? Aucun ne veut faire le magnifique pour ſes yeux ſeulement, ni meſme pour vn petit nombre de ſes familiers. Mais ſelon la grandeur de la compagnie qui le regarde, il deſplie le ſuperbe appareil de ſes vices. Par ainſi ce qui nous irrite & prouoque plus à nos folles deſpenſes, ſont ceux à qui nous les monſtrons, & qui les admirent. Tu feras que nous n'aurons deſir d'aucune choſe, ſi tu fais que nous ne les monſtrions point. L'ambition, la folle deſpenſe, & l'orgueil ne demandent qu'vn eſchaffaut pour ſe pouuoir monſtrer. Tu guariras, ſi tu les caches. Par ainſi ſi nous viuons au milieu du bruit des villes, ayõs touſiours à noſtre coſté quelqu'vn qui nous admonneſte, & qui contre ceux qui loüent ces grandes & ſpacieuſes poſſeſſions, ſe mettent à loüer vn homme qui s'eſtime riche d'vn petit domaine, & qui meſure ſa richeſſe par le beſoin qu'il en a. Contre ceux qui ſe rendront orgueilleux de la faueur du peuple, & de leurs richeſſes, il ſe pourra vanter du repos qu'il a de s'eſtre addonné aux lettres, & que ſon ame, quittant les biens de fortune, ſoit retournee aux ſiens. Qu'il face cognoiſtre que ceux qui ſont eſtimez heureux au iugement du peuple, tremblent touſiours de peur, comme eſtonnez dans ceſte grandeur pleine d'enuie, & qu'ils ont vne opinion de ſoy, bien eſloignee de celle que les autres en ont. Car ce que les autres ne penſent eſtre que choſes hautes, leur ſemble vn dangereux precipice: & par ainſi ils meurent de peur, ils tremblent quand ils iettent les yeux ſur le precipice de leur grandeur. Car ils penſent inceſſamment à diuers accidens, qui ſont plus dangereux pour ceux qui ſont eſleuez plus haut. Lors ils craignent ce qu'ils auoient autrefois deſiré. Et les richeſſes, qui les auoient rendus inſupportables enuers les autres, menacent de les accabler. Lors auſſi ils loüent vn repos doux, & plein de liberté. Ils hayſſent les honneurs, & penſent deſia au milieu de leur fortune à ſe retirer. Tu les verras lors philoſopher par crainte, & cercher des ſains conſeils, en leur fortune malade. Car comme ſi la fortune, & le bon entendement eſtoient contraires l'vn à l'autre, auſſi ſommes-nous plus ſages en nos malheurs: & la proſperité nous oſte la cognoiſſance de la vertu.

Remedes cõtre l'ambition, vanité & diſſolution. & Exhortatiõ aux gens de villes pour ſe garantir des deſbauches publiques.

CONTROVERSE XCV.

Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne dependence & continuation des propos de la precedente. Et pour reſoudre ceſte queſtion, il dit qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en ſont compoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de la-

quelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il discourt par les preceptes de la medecine: & par vne infinité de belles demonstrations.

En suitte de la doctrine precedente, il enseigne que ni les maximes ni les preceptes particuliers de la Philosophie morale ne suffisent d'eux mesmes pour obtenir perfection de sagesse, ains doiuét estre ioints ensemble.

TV demandes que ie te paye cõptant ce que ie t'auois dit vouloir remettre à vn autre iour: Et que ie t'escriue, si ceste partie de Philosophie que les Grecs appellẽt Parianetique, & nous la nommons preceptice, est suffisante à la perfection de la sagesse. Ie sçay bien, si ie te refusois cela, que tu le prẽdrois en bonne part. C'est pourquoy ie le promets plus volontiers, & que ie ne puis permettre, que ma parole que i'estime comme vne promesse publique, se perde. Mais pour l'aduenir garde-toy bien de demander chose que tu ne vouluisses obtenir. Car nous demandons quelquefois affectionnément ce que nous refuserions si on le nous presentoit. Soit par legereté, ou par iaserie que ie l'aye fait, elle doit estre punie pour auoir esté trop facilement promise. Nous faisons semblant de vouloir beaucoup de choses que nous ne voulons point. Vn recitateur porta vne longue histoire, escripte en lettre fort menue, fort estroitement pliee. Apres en auoir leu vne grande partie: Ie n'en liray plus, dit-il, si vous le trouuez bon: toutesfois ceux qui ne desiroient sinon qu'il se teust, crierent, Recitez, recitez. Nous desirons souuent vne chose, & en demandons vne autre aux Dieux, & mesme en les priant nous ne leur disons point la verité. Mais les Dieux ou ils ne nous exaucent point, ou ils ont pitié de nostre folie. Pour mon regard ie veux, sans aucune pitié, me venger de la legereté de ma promesse, & te donner la peine de lire vne grãde & lõgue lettre, laquelle si tu lis à regret, tu pourras dire, Ie suis moy-mesme cause de cela. Mets-toy hardiment au nõbre de ceux, à qui la femme qu'ils ont espousee, apres l'auoir ambitieusemẽt aimee, dõne martel en teste: & de ceux qui sont tourmẽtez par les propres richesses qu'ils ont acquises auec beaucoup de sueur: & de ceux aussi, que les dignitez, & grandeurs recerchees auec toutes les brigues & pratiques du mõde, bourrellẽt nuict & iour: & de tous autres qui sont cause des malheurs qu'ils sentẽt. Mais afin que laissant ceste exorde, ie donne cõmencement à mon discours: La vie heureuse, disent-ils, despend des actiõs iustes: mais les preceptes nous conduisent aux actions iustes: les preceptes doncques suffisent à rendre la vie heureuse. Toutesfois les preceptes ne conduisent point tousiours aux actions iustes, si l'esprit ne leur obeyt. C'est en vain souuẽt qu'on les employe, si quelques mauuaises opiniõs ont assiegé nostre ame. D'auantage encores qu'ils facẽt quelquesfois bien, ils ne sçauent pas qu'ils facent bien. Car si du commencement vne personne n'est bien dressee, si elle n'est formee à toute raison, elle ne peut cognoistre parfaictement en quel temps, iusques où, auec qui, & comment elle se doit acquiter de son deuoir. C'est pourquoy il ne peut de toute son ame, voire ni constamment, ni de bon cœur s'efforcer apres les choses honnestes, mais il ne sçait que faire, il doute. Si les honnestes actions, dit il, viennent des preceptes, les preceptes suffisent à la vie heureuse. Mais l'vn est vray, l'autre donc l'est aussi. Nous respondons à cela, que les honnestes actions procedẽt des decrets, & regles generales, & non seulement des enseignemens particuliers. Si les autres actes se contentent des preceptes, la sagesse s'en contentera aussi: car elle est & l'art, & la science de la vie. Or celuy fait du gouuerneur, qui commande, Remue ainsi le gouuernail, abaisse ainsi la voile, faits ainsi en bon vent, & ainsi quand il est contraire, & sers-t'en ainsi quand il est inconstant, & qu'il change. Les preceptes confirment aussi tous les autres arti-

Naturel curieux, & dissimulé de plusieurs personnes.

Inregrité de Seneque.

Premiere raison de ceux cõtre lesquels Seneque dispute.

Seconde raison.

Response.

Replique.

Response.

artisans. Les artisans de la vie doncques n'en pourront-ils point faire autant? Toutes ces sciences icy sont empeschees apres les instrumens de la vie, mais non point apres toute la vie. C'est pourquoy plusieurs choses, qui suruiennent de dehors, les retiennēt, & retardent, l'esperance, la cōuoitise, & la crainte. Mais la sagesse qui fait profession de la science de bien viure, ne peut estre empeschee par aucune chose qu'elle ne face son exercice. Car elle chasse toutes ces difficultez, & manie à son aise tous ces empeschemens. Veux-tu sçauoir de combien est disemblable la condition de ceste art, d'auec toutes les autres? En toutes ces autres-là on est plus excusé de faillir de sa propre volonté, que par imprudence. Mais en ceste-cy le plus grand blasme est de faire volontairemēt vne faute. Cōme par exēple, vn Grammairien n'aura pas hōte de faire vne incōgruité, s'il la fait pour son plaisir. mais il en rougira, s'il la fait sās y pēser. Vn medecin qui ne cognoist pas que son malade soit en dāger de mourir, fait plus grāde faute en son art, que s'il faisoit sēblant de ne le cognoistre point. Mais en ceste art de la vie, le blasme de ceux qui faillent de leur volonté, est plus deshonneste. Ioint aussi que plusieurs sciences, & mesmement celles d'entre toutes, qui sont plus liberales, ont non seulemēt leurs decrets, & regles generalles, mais leurs preceptes aussi: comme la medecine. C'est pourquoy il y a vne secte d'Hippocrates, vne autre d'Asclepiades, & vne autre encore de Themison. D'auantage il n'y a aucun art contemplatif, sans ses secrets que les Grecs appellent *dogmata*: Et nous les voulons nommer decrets, edits & arrests, lesquels tu trouueras en la Geometrie, & en l'Astronomie. La Philosophie est & contemplatiue, & actiue: elle contemple, & si fait tout ensemble. Car tu te trompes, si tu penses qu'elle promette seulement des ouurages terrestres. Elle aspire bien plus haut. Ie fais des recerches, dit-elle, dans tout l'vniuers: Ie ne m'arreste point à la compagnie des hōmes, & ne me contente point de vous persuader, ou de vous dissuader. Il y a des choses grandes, & qui sont logees dessus vous, qui m'appellent.

En quoy differe la Philosophie d'auec les autres arts.

La Philosophie aspire plus haut qu'aux hōmes seulement.

Car ie veux discourir du Ciel premierement,
Et des Dieux eternels: & quel commencement
Toutes choses ont eu, & d'où ceste nature
Les engendre, & les tire, auec leur nourriture:
Et comme elle reduit tout ce qui est peri.

Liu. 1. de la nature des choses.

Ainsi que dit Lucrece. Il s'ensuit donc, puis qu'elle est contemplatiue, qu'elle a ses secrets. Mais quoy, ne sçait on pas bien qu'aucun ne sera iamais ce qu'il doit, que celuy à qui l'on aura appris la raison, par le moyen de laquelle il pourra s'aquiter parfaictement de tous les poincts de son deuoir? Lesquels celuy ne pourra bien garder, qui n'aura rien appris, que les seuls preceptes. Ce qu'on enseigne en parcelles, est trop foible de soy-mesme, & (si ie dois dire ainsi) ne met point de racines. Mais ce sont les decrets, & regles generales, qui nous fortifient, qui defendēt nostre asseurance, & nostre trāquillité: qui contiennent en soy toute la vie, & la nature de toutes choses. Il y a autant de difference entre les decrets de la Philosophie, & les preceptes, comme il y en a entre les elemens & les mēbres dependent des elemens: les elemens sont cause des mēbres, & de toutes autres choses. La sagesse des anciens, dit-il, n'a rien enseigné, que ce qu'il failloit faire, ou ne faire point. Et en ce temps les hommes estoient beaucoup meilleurs. Depuis que les sçauans hommes sont venus les bons s'en sont allez. Car ceste vertu pleine de simplicité & de franchise, s'est conuertie en vne science obscure, & pleine de subtilité: tellement

Sans la raison nul ne fera iamais son deuoir.

Difference entre les decrets & les preceptes de la Philosophie.

Troisiesme raison que Seneque combat.

qu'on ne nous apprend plus qu'à disputer,& non point à viure. Sans doute la sagesse des anciens mesmemẽt,quand elle ne faisoit que de naistre, fut, comme vous dites,non moins rude &grossiere,que les autres arts,qui se rendirent
Response. auec le temps plus subtiles. Mais il n'estoit pas besoin encor de remedes si diligens. La mauuaistié des hommes n'estoit pas encor montee si haut, & ne s'estoit point espandue si auant. On pouuoit auec des petits remedes guarir des petits vices. Mais maintenant nous auons besoin de nous mettre en deffense auec autant plus de peine,que les armes desquelles on nous assaut,
Pratique de l'ancienne medecine. au prix de la moderne sont plus fortes. Au temps passé , la medecine n'estoit que la science de fort peu d'herbes , auec lesquelles on estanchoit le sang & on faisoit peu à peu reprendre vne playe. Depuis elle est venue à ceste infinité de remedes variables. Il ne se faut point esmerueiller,si elle auoit moins de besongne,lors que les corps estoient plus fermes & robustes , nourris des premieres viandes,qui leur venoient en main,& qui n'estoient point corrompues par artifice,ni par
Excez de viandes. volupté. Mais apres qu'on a commence de les aller chercher loin , plus pour irriter l'appetit,que pour chasser la faim,&qu'on a trouué mille sausses pour exciter la gourmandise:ce qui ne seruoit que de nourriture à ceux qui la desiroyent,ne sert maintenant que de charge à ceux qui s'en sont trop remplis.
Dont suiuent diuerses maladies. De là vient qu'ils ont vne palleur au visage , & vn tremblement de nerfs affoiblis de trop de vin qu'ils boiuent,& vne maigreur plus miserable,de l'indignation de leur estomach que celle qui procede de faim. De là vient que
qui sont les pieds leur bronchent, & qu'ils chancellent comme des personnes yures. De là vient aussi qu'ils ont toute la peau remplie de mauuaises humeurs , & l'estomach enflé,quand il s'accoustume mal,à plus receuoir qu'il ne peut. De là leur vient la iaunisse , & vne couleur blafarde au visage : ils sechent dans leur peau,& deuiennent en chartre : les ioinctures se roidissent, les doigts se retirent,les nerfs s'engourdissent, & demeurent sans aucun sentiment:ou les membres se trouuent surpris d'vne perpetuelle palpitation & tremblement. Que diray-ie des estourdissemens,& vertiginositez de teste? Que diray-ie des douleurs des yeux,& des aureilles,& des trenchees d'vn cerueau boüillant,& de toutes les parties , par lesquelles le corps se descharge, pleine d'vlceres au dedans ? & d'autres innombrables sortes de fieures , dont les vnes viennnent d'vne soudaine impetuosité,les autres se glissent dans les veines auec vn lent venin,& quelques autres auec vne horreur, & vne grande concussion de tous
Vrais supplices de dissolution les membres ? Pourquoy raconteray-ie vne infinité de maladies, vrais supplices& peines de la dissolution? Ceux qui ne s'estoyent point encor abãdonnez aux delices,qui se sçauoyẽt cõmander,& qui se seruoyẽt eux-mesmes,estoyẽt frãcs & quittes de ces maux.Ils auoyent les corps endurcis à vn honneste trauail,& lassez à la course ou à la chasse,ou à labourer la terre. Ils venoyẽt prẽdre leur repas,que la faim leur faisoit trouuer bõ. C'est pourquoy ils n'auoiẽt
La condition des anciens estoit beaucoup plus heureuse quant à la santé du corps. pas besoin de tant de drogueries, de tant de ferremẽs,ni de tãt de boites. Les maladies qui ne prouenoyẽt que de causes legeres,ne pouuoyẽt estre que legeres : la diuersité & multitude des viãdes & des mets engendre diuersité de maladies. Voy cõbien de choses la dissolution & la gourmãdise,ruinãt & saccageãt les mers & les terres,mesle ensẽble pour les faire passer par vn seul gosier. Il faut par necessité que de tãt de choses diuerses l'vne cõbatte l'autre,&
Causes des maladies. que les ayant auallees elles soyent mal digerees,s'efforçans à diuers effects. Il ne faut s'esmerueiller,si de viandes contraires, & qui ne s'accordent pas bien ensemble,

enſemble, il s'engendre des inconſtantes & diuerſes maladies: & ſi ce qu'on a forcé de contraires parties de nature ſe ramaſſer en vn, eſt cõtraint de regorger. De là aduient auſſi, que de tant de ſortes de viandes que nous viuons, autant ſentõs nous de maladies. Le plus grand des medecins, & qui eſt autheur de ceſte ſcience, a dit que les femmes ne deuenoient point chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Et toutesfois maintenant les cheueux leur tombẽt, & les pieds leur font mal. Ce n'eſt pas la nature des femmes, c'eſt leur façon de viure qui s'eſt changee: car ayans voulu eſgaler la licence vicieuſe des hommes, elles ont auſſi eſgalé les vices corporels des hommes. Elles ne veillent pas moins toute nuict entiere, elles ne boiuẽt pas moins, elles deffient les hommes & à l'huile & au vin. Elles rendent auſſi bien par la gorge, ce qu'elles ont mis dans l'eſtomach malgré luy, & remeſurent le vin par le vomiſſement: elles rongent auſſi bien la neige, ſoulagement de ceux qui ont le feu dans l'eſtomach. Quant à la paillardiſe, elles n'en voudroient rien quitter aux maſles, n'eſtãs nees que pour ſouffrir. Les Dieux & les Deeſſes les facẽt malheureuſement mourir d'auoir trouué vne ſi peruerſe façon d'impudicité de monter ſur les hommes. Pourquoy donc ſe faut-il eſtonner ſi le plus grand medecin du monde, & le plus ſçauant aux ſecrets de nature, ſe trouue ſurpris en menſonge, de voir auiourd'huy tant de femmes chauues & gouteuſes? elles ont par leurs vices perdu les graces & les faueurs qui eſtoient en leur ſexe. Et parce qu'elles ont deſpoüillé les mœurs des femmes, elles ſont condamnees aux maladies des hommes. Les medecins anciens ne ſçauoient pas ſi ſouuent donner de la viande, & reſtaurer auec du vin le pouls des veines, qui ne battoient plus. Ils ne ſçauoient point ouurir les veines & guarir vne longue maladie par bains & par ſueurs. Ils ne ſçauoiẽt point par la ligature des iarrets & des bras tirer aux extremitez la force de la maladie, qui eſtoit cachee dãs le corps. Il n'eſtoit pas beſoin de ſonger à pluſieurs ſortes de remedes, parce qu'il n'y auoit guere de dãgers. Mais maintenãt cõbiẽ voyõs nous de ſortes de maladies? nous payõs bien ces vſures des plaiſirs & des voluptez que nous auons deſiré contre raiſõ & meſure. T'eſmerueilles-tu que les maladies ſont infinies? conte cõbien il y a de cuiſiniers. Les eſtudes ceſſent: & ceux qui liſent publiquemẽt les ſciẽces liberales, demeurent ſeuls en leur chaire, & les coings de la ſalle vuides d'auditeurs. Les eſcholes des Rhetoriciens, & des Philoſophes ſemblent vn deſert. O que les tables de ces prodigues ſont bien plus frequentees! ô qu'il y a bien plus grand preſſe de ieunes hommes à la cuiſine de ces fols deſpenſiers! Ie ne parle point des troupeaux de ces miſerables eſclaues, qu'vn plus grand outrage attend dans le lict apres que le feſtin eſt acheué. Ie ne parle point de ces eſquadrons de vieux bardaches enrollez par leurs nations & couleurs, afin qu'ils ſoient d'vne pareille douce poliſſure, d'vn premier poil follet, & d'vne pareille façon de cheueux: & que ceux qui les ont droicts, ne ſe meslent point auec les creſpez & friſotez. Ie laiſſe le grãd nõbre de boulangers, de valets ſeruans à table, auec leſquels on court, apres que le ſigne eſt dõné, querir la viãde du ſouper. O bons Dieux, cõbiẽ de peine vn ſeul ventre dõne à beaucoup d'hõmes! Et quoy ne penſes-tu point que les chãpignõs, volupté pleine de poiſon n'engendrent quelques effects ſecrets encor que leur venin & fureur ne ſoient point preſens? Et quoy ne penſes-tu pas que ceſte neige d'eſté n'engendre des durillõs dans le foye? Et quoy ne pẽſes-tu pas q̃ les huiſtres, qui ont vne chair viſqueuſe, nourrie dãs la fange, ne portẽt quelque peſãteur terreſtre? Et quoy

D'où viennent leſchãgemens ſi diuers en la temperie des perſonnes.

Intemperãce des femmes eſgale à celle des hommes.

&

Diſſolution eſtrãge pratiquee dés long temps par les femmes,

qui

Pour auoir imité les mœurs des hommes, ſont maintenant ſuiectes à meſmes maladies

La quantité des maladies a fait inuenter tant de receptes.

Plin li.31. ch. 8. ne crois-tu pas, que ceste fausse qui couste tant, appellé le Garum des Alliez, qui n'est que le sang pourri de meschans poissons, ne brusle de son venin sale les entrailles? Et quoy cuides-tu que ceste pourriture, qu'on porte à grand' haste de dessus le feu dans la bouche, qu'elle se puisse esteindre dans les entrailles sans faire mal? O que ces rots sont vilains & puans pour engendrer la peste! ô qu'ils sont fastidieux à ceux mesmes qui poussent dehors ceste vieille indigestion! Sçache, ie te prie, que ce qu'ils mangent se pourrit, & ne se digere point. Ie me souuiens d'auoir ouy parler de ce plat renommé, que faisoit Li 10. ch. 51. Æsope, dans lequel la cuisine entiere qui couroit apres son dommage, auoit amassé & ietté tout ce que les plus friands & les plus somptueux ont accoustumé de manger en vn iour. Les Nacres qui prennent le nom de Venus, les huistres roignees à l'entour, horsmis ce que l'on mange, estoient separees par des herissons de mer qu'on mettoit entre deux: & apres, la chair des barbehaults & furmulets, de laquelle on auoit tiré les os, couuroit tout. Il se falchoit de manger vne seule viande dans son plat à part. Tous les gousts sont meslez ensemble. On fait à table ce qui se deuroit faire dans le ventre d'vn homme qui est saoul. Ie n'attends rien plus sinon qu'on serue les viandes toutes maschees. De combien peu s'en faut-il, quand on en oste les escailles, & les os, & que le cuisinier fait ce que les dents deuroyent faire? Il y auroit trop de peine d'aller friander, & gourmander dans chasque plat: qu'on mette toute le viande en vn seul, & dans vne mesme sausse. Pourquoy ne mettray ie la main, que sur vne seule viande? ie prens plaisir qu'il y en ait plusieurs ensemble: que les viandes qui pourroyent faire honneur à plusieurs seruices, soyent toutes meslees ensemble, & qu'il n'en soit faicte qu'vne. Que ceux qui disoyent qu'on vouloit acquerir de la gloire, & de la reputation, par la diuersité des mets, sçachēt incontinent, qu'on ne veut plus faire monstre & parade, & que chacun en face son iugement comme il sçait. Que tout ce qu'on arrangeoit sur vne table soit trempé d'vne mesme sausse, Qu'on n'y puisse cognoistre aucune difference, & que les huistres soyent meslees & cuittes ensemble auec les herissons, & les barbehaults auec les garderobbes. Certainement la viande de ceux qui rendēt leur gorge, n'est pas plus meslee & broyee. Comme tout cela est broüillé & lié ensemble, aussi en naissent des maladies qui ne sont point simples seules, elles sont entrepliees & diuerses & mal aisees à guarir: Contre lesquelles la medecine a commencé de s'armer par diuerses façons de remedes & d'obseruations. I'en dis autant de la Philosophie: Elle a esté autrefois plus simple entre ceux qui viuoyent moins vicieusement, & qu'on pouuoit guarir auec moins de peine. Mais contre vn si grād renuersement de mœurs, il faut essayer tous remedes: & à la mienne volonté qu'on peust auec tout cela venir à bout de ce mal. Nous ne sommes pas seulement furieux en priué, nous le sommes en public. Nous chastions bien les homicides, & les meurtres qu'vn homme fait: Mais qu'est-ce que des guerres, & des massacres de plusieurs peuples dont on prend vne gloire pleine d'impieté? L'auarice, ni la cruauté n'ont aucune bride. Mais cependant qu'elles s'exercent à la desrobee, & par quelques seules personnes, elles sont moins pernicieuses & monstrueuses. Les choses les plus cruelles se font par deliberations du Senat, & par l'ordonnance du peuple. Et ce qu'on defend aux personnes priuees, est publiquement commandé. Les fautes faictes à cachettes, qui seroyent capitalement punies, sont loüees, quand on les a commises deuant les yeux de tout le monde. Les hommes que nature a fait

Vne delicase dissolution en engendre vne soüillonne & gourmande, &

Les maladies qui en naissent sōt pareillemēt confuses & comme entortillez en semble.

Comme la medecine s'est armee de diuers remedes cōtre les maladies: ainsi la Philosophie, pour estre les mœurs si corrōpues, requiert diuerses explications.

L'auarice & la cruauté sont demesurees.

naistre

naistre pleins de douceur, n'ont-ils pas honte de se plaire les vns au sang des autres: de se faire la guerre, & charger encor leur successeur de la faire, veu q̃ les bestes brutes entr'elles viuent en paix? Il a esté besoin que la Philosophie ait pris beaucoup plus de peine, & de trauail contre ceste fureur, qui estoit deuenue fort puissante, & qui s'estoit poussee fort auant: & qu'elle ait ramassé autant de forces, comme il en estoit venu à ceux contre lesquels elle s'appresteroit. Il estoit facile de blasmer, & reprendre ceux qui s'addonnoyent trop au vin, & qui cerchoyent les viandes plus delicates. Il ne falloit point prendre beaucoup de peine pour ramener l'ame à la sobrieté, d'où elle ne s'estoit que bien peu destournee. L'yurõgnerie & la gourmandise immẽses, &

Mais on a maintenant besoin d'vne main forte,
Et de beaucoup d'esprit, & de façon accorte.

On cerche la volupté en toutes choses. Il n'y a vice qui demeure dans ses bornes. La prodigalité se change en auarice: l'oubli de l'honneur nous saisit. Il n'y a rien de vilain, si le profit nous plaist: l'hõme qui est vne chose sacree, est tué par maniere de ieu & de passe-temps par vn autre homme. Et celuy à qui on a defendu autrefois d'apprendre à receuoir, ou à donner des coups, est presenté, mené tout nud, & sans armes deuant le peuple: & l'on pense auoir tiré assez de passe-tẽps du spectacle de la mort. En ceste corruption de mœurs on a besoin de quelque remede plus fort que de coustume, qui puisse guarir ce mal inueteré. Il se faut seruir des decrets & reigles generales pour arracher du tout la persuasion qu'on a conceüe des opinions fausses: & si nous y adiousions les preceptes & particuliers enseignemens, les exhortations & consolations pourront seruir grandement: autremẽt d'elles-mesmes elles ne peuuent rien. Si nous voulons rompre ses liens de ceux qui sont attachez aux vices, & les retirer des maux où ils sont plongez, il leur faut apprendre que c'est que bien que c'est que mal. Il faut qu'ils sçachent, que toutes choses se chãgent de nom, excepté la vertu seule, & qu'elles deuiennent tantost bonnes, & tantost mauuaises. Tout ainsi que le premier lien du soldat qui veut suiure la guerre est le serment, l'amour qu'il porte aux enseignes, & la detestation de se rendre deserteur: & qu'apres on enioint & commande facilement tout ce qu'on veut à ceux qui ont presté ce serment: pareillement il faut ietter les premiers fondemens, pour ceux que tu veux conduire à la vie bien-heureuse, & leur faire aimer la vertu. Il les faut lier à elle par quelque superstition, il la leur faut faire aimer: que leur desir soit de viure auec elle, & de ne vouloir point viure sans elle. Et quoy? n'y a-il pas eu des hommes, qui sont deuenus gens de bien sans ceste subtile institution, & qui ont grandement profité en obeyssant aux seuls preceptes? Ie le confesse. Mais ceux-là auoyẽt vn esprit excellent qui desroba comme en passant tout ce qui est bon & salutaire. Car comme les Dieux immortels n'ont iamais appris la vertu, parce qu'ils sont touiours auec elle: & qu'vne partie de leur nature est d'estre bons: aussi quelques vns d'entre les hommes, doüez d'vne plus excellente nature, cõprennent plus facilement & auec peu d'apprentissage, ce qu'on a accoustumé de leur enseigner, & conçoiuent tout ce qui est honneste, aussi tost qu'ils l'oyent. De là procedent ces beaux esprits larrõs de la vertu, voire assez fertile d'eux-mesmes. Mais à ces esprits lourds & grossiers, ou qui se sont ia laissez assieger longuemẽt à vne meschãte coustume, il leur faut oster la roüilleure de l'ame. Au reste cõme celuy qui enseigne les decrets de la Philosophie, menera bien tost à la perfection ceux qui sont addonnez à tout bien: aussi aidera-il grãdement

Le meurtre tourne en passetemps.

Vsage des diuerses explications de la Philosophie.

Quatriesme raison de ceux cõtre lesquels Seneque dispute.

Response.

Quel profit reuient des diuerses explica-

sions de la Philosophie morale.

à ceux qui sont encor foibles & imbecilles, & les retirera des mauuaises opinions. Regarde donc comme ils sont infiniement neceſſaires. Il y a quelques opinions dedans nos ames, qui nous rendent pareſſeux à certaines choſes, & temeraires à d'autres. Et ceſte audace ne ſe peut retenir, ni ceſte pareſſe eſueiller, ſi l'on ne chaſſe les cauſes, qui les engendrent, comme vne fauſſe admiration, ou vne fauſſe crainte. Tant qu'elles nous poſſederont, tu as beau dire: Tu dois cecy à ta patrie, tu dois cela à tes enfans, cecy à tes amis, cela à ceux de ta cognoiſſance qui te logent. Car l'auarice, quand tu te mettras en deuoir de le faire, t'en gardera. Il ſçaura bien qu'il faut prendre les armes pour la defenſe de ſa patrie, mais la peur l'en diſſuadera: il ſçaura qu'il faut ſuer pour ſes amis, iuſqu'à ſe fondre en ſueur: mais ſes plaiſirs l'empeſcheront. Il ſçaura bien que le plus grand tort & outrage qu'il peut faire à ſa femme, c'eſt d'entretenir vne concubine: mais ſa paillardiſe le pouſſera à faire le contraire. Il ne ſeruira donc rien de donner des enſeignemens, que tu n'ayes oſte pluſtoſt ce qui donne empeſchement aux preceptes: non plus qu'il ne ſeruiroit rien de mettre ſes armes deuant ſa veue, & de s'en approcher encor de plus pres, ſi l'on ne deſplie les mains pour les faire valoir. Or afin que l'ame puiſſe ſuyure les enſeignemens que nous luy donnons, il la faut deſlier. Prenons le cas que nous voyons quelqu'vn qui face ce qu'il doit: il ne le fait point continuellemẽt, il ne le fait pas autãt enuers l'vn qu'enuers l'autre, car il ne ſçait pourquoy il le fait. Il fera quelque bonne choſe ou par rencontre, ou par couſtume: mais il n'aura point la reigle en main, ſuiuant laquelle il ſe doit gouuerner, & ſur laquelle il doiue croire, ſi ce qu'il fait eſt iuſte. Celuy qui n'eſt bon que par fortune, ne ſe peut promettre d'eſtre tel toute ſa vie. D'auantage les preceptes te peuuent peut eſtre bien apprendre à faire ce que tu dois, mais ils ne t'apprendront point de le faire comme il faut: & s'ils ne te peuuent point apprendre cela, ils ne te peuuent pas conduire à la vertu. Il fera ce qu'il doit, pourueu qu'il ſoit admonneſté. Ie l'accorde. Mais c'eſt peu que cela: car la louange ne giſt point au faict, elle giſt en la façon de le faire. Quelle choſe peut on voir plus vilaine & plus digne d'eſtre chaſtiee que la folle deſpenſe d'vn ſomptueux feſtin, qui mange tout en vn iour le bien d'vn gentil-homme? Quelle choſe void on qui merite mieux d'eſtre chaſtiee par le Cenſeur, que voir quelqu'vn (comme parlent ces gourmands) faire ceſte deſpenſe pour ſon plaiſir, & pour ſa pance? & toutesfois il y a eu des hommes fort ſages & ſobres à qui vn feſtin faict à l'honneur des Dieux a couſté * trente Seſterces. Vne meſme choſe, ſi elle eſt employee à le gorge, eſt vilaine: & ſi elle eſt faicte pour l'honneur, ne peut eſtre repriſe. Car ce n'eſt pas la gourmandiſe, ce n'eſt que la deſpenſe qui eſt honorable. On auoit fait vn preſent à Tiberius Ceſar d'vn fort grand barbehaut (mais pourquoy ne dis-ie combien il peſoit? pourquoy n'en fais-ie venir l'appetit aux autres? on dit qu'il peſoit quatre liures & demie) apres qu'il euſt commandé qu'on le portaſt au marché, & qu'on le vendiſt. Mes amis (dit-il) ie ſeray biẽ trompé, ſi Apicius ou Publius Octauius n'acheptent ce barbehaut. Sa diuination vint contre ſon eſperance. Ils le mirent aux encheres. Octauius le gagna, & rapporta vne grand gloire entre ſes ſemblables, de ce qu'il auoit mis cinq mille Seſterces en vn poiſſon que Ceſar faiſoit vendre, & qu'Apicius n'auoit oſé achepter. Ce fuſt vne grande honte à Octauius, & non point à celuy qui l'auoit achepté pour l'enuoyer à Tiberius. Cõbien que ie voudrois encor reprẽdre de cela. Il auoit admiré ce poiſſõ, duquel il pẽſa que Ceſar eſtoit digne. Si quelqu'vn demeure aupres du lict de ſõ amy, ie le loue: mais s'il le fait pour auoir

L'auarice, la crainte & les plaiſirs arreſtent ceux qui ſe veulẽt mettre en quelque bon train.

Les preceptes apprendront ce qu'il faut faire, mais non le moyen de le bien faire.

Gros Seſterces, qui ſõt ſoixante & quinze mil le eſcus.

Exemples de prodigieuſe deſpenſe en feſtins.

Petits Seſterces qui font enuiron 200. eſcus.

auoir son heritage, c'est vn vautour, qui attend la charongne. Vne mesme chose est vilaine & honneste: Il fait sçauoir pourquoy & comment on l'a fait. Mais toutes choses se condüiront hõnestement, si nous nous rendons subiects à l'honneur, si nous iugeons qu'il n'y a aucun autre bien entre les hommes. Les autres biens ne sont que pour vn iour: nous deuons donc grauer dedans nous ceste persuasion qui peut durer tout le temps de nostre vie. C'est ce que i'appelle Decret. Telle sera ceste persuasion, telle sera ce qu'on fera & qu'on pensera. Et telles que seront ces actions, telle sera la vie. C'est peu de chose à vn qui veut ordonner du tout de ne persuader qu'en parcelles. Marcus Brutus au liure qu'il a intitulé du deuoir, donne beaucouq de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres, que pas-vn ne fera iamais cõme il doit, s'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut que nous proposions deuãt nos yeux la fin du souuerain biẽ: à laquelle nous mettiõs peine de paruenir, à laquelle tous nos faicts & nos paroles se rapportent. & comme les mariniers, nous deuõs dresser le cours de nostre nauigatiõ sur quelque estoille certaine. La vie sans vn certain but est vague & incõstante. Or si nous deuõs nous proposer quelque but les decrets cõmencent d'estre necessaires. Ie pense que tu m'accorderas bien qu'il n'y a rien plus vilain qu'vn homme douteux, incertain, craintif, qui retire maintenant le pied, & tantost l'aduance. Cela nous aduiendra en toutes choses, si nous n'arrachons tout ce qui arreste & retient nos ames, & les empesche d'employer toutes leurs forces. On a accoustumé d'enseigner comme il faut adorer les Dieux. Defendons que quelqu'vn ne puisse allumer des lampes aux iours des sabbats, parce que les Dieux n'ont pas besoin de lumiere, & que les hommes mesmes ne prennent point plaisir de sentir la fumee. Defendons de s'entresaluer le matin, & de s'aller asseoir deuant les portes des temples: l'ambition des hommes se plaist à cela. Celuy qui cognoist Dieu, l'adore. Defendons de porter des linges & des estrilles à Iupiter, & à Iunõ de tenir vn miroir en sa main. Dieu n'a que faire de seruiteurs. Pourquoy non? Il sert bien les hommes. Il est prest, & en tous lieux, & à tout le mõde. Qu'il oye tãt qu'il voudra, cõme il faut seruir en faisãt les sacrifices, comme il se faut retirer de ces fascheuses superstitions: il n'aura iamais rien aduancé, s'il ne comprend en son entendement ainsi qu'il doit, la grandeur de Dieu, & que c'est luy qui a tout, celuy qui toutes choses procedent, & qui donne de son bon gré tous ces biẽ-faicts. Quelle est la cause pourquoy les Dieux *nous font tant de biens?* C'est nature. Celuy se trompe bien qui pense que les Dieux veulent nuire. Ils ne peuuent pas: ils ne peuuent ni receuoir iniure ni en faire. Car c'est vne chose conioincte ensemble, d'offenser & d'estre offensé. Ceste nature souueraine & la plus belle de toutes, n'a point assubiecti aux perils, ceux qu'elle auoit affranchis de peril. Le premier honneur qu'on doit aux Dieux, c'est de croire qu'il y a des Dieux. Et apres de recognoistre quelle est leur maiesté, de recognoistre leur bonté, sans laquelle aucune maiesté ne peut estre: Sçauoir que ce sont eux qui presidẽt au monde, qui gouuernent toutes choses comme leur appartenans, qui ont pris la tutelle de tout le genre humain, & quelquesfois ont soin des personnes particulieres. Ceux-là ne donnent aucun mal, & n'en ont point aussi. Au surplus, ils chastient quelques vns, & les reprennent: ils leur ordonnent des peines, & les punissent aucunefois sous apparence de mal. Veux-tu rendre les Dieux propices à toy? Sois homme de bien. Celuy les honore

La regle à laquelle on doit rapporter les enseignemens particuliers c'est la vertu, & le but d'icelle le souuerain bien.

Superstitiõ Payenne cõdanee mesme par Seneque.

Instruction contre la superstitiõ.

Nature est la cause des bien-faicts des Dieux enuers les hommes.

Deuoirs des hommes enuers les Dieux.

Moyen de les auoir propices.

assez : qui les imite. Mais voicy vne autre question, comme il faut vser des hommes. Que faisons-nous? quels enseignemens leur donnons-nous? sera ce de n'espandre point le sang humain? Combien peu est-ce de ne nuire point à celuy à qui nous deuons aider? O la belle louange qu'vn homme soit benin enuers vn autre homme! Luy apprendrons-nous à tendre la main à vn qui a fait naufrage, à mõstrer le chemin à vn qui s'est esgaré, & departir son pain auec vn qui meurt de faim? Quãd aurois-ie dit tout ce qu'il faut faire, ou tout ce qu'il faut fuir, puis que ie puis en peu de paroles briefuement monstrer la forme & la regle du deuoir & l'office de l'homme? Tout ce que tu vois, dans quoy les choses diuines & humaines sont enfermees, ce n'est qu'vn, nous sommes membres de ce grand corps. Nature nous a fait naistre tous parens & alliez, quand elle nous engendre de mesmes matieres, & à mesme fin. C'est elle qui a mis dedans nous vn mutuel amour, & qui nous fait aimer de viure en compagnie. C'est elle qui a composé la iustice & l'equité. Par son ordonnance, c'est chose plus miserable de nuire que d'estre offensé. C'est par son commandement que les mains doiuent tousiours estre prestes à secourir. Que ce vers soit tousiours en ta bouche & en tõn ame:

Deuoir des hommes enuers leur prochain.

Effects de nature enuers l'homme.

Terent. en son Heaut.

Ie suis homme, & si pense estre suiect en somme
A tout ce que pourroit estre suiect vn homme.

Comparaison touchãt la societé humaine.

Quel doit estre l'vsage des choses.

Ayons souuenance que nous sommes nays pour viure en commun. Nostre societé est du tout pareille à vne voute de pierre, laquelle tomberoit si l'vne n'empeschoit l'autre de tomber, & ne se soustient que par ce moyen. Apres les Dieux & les hommes, regardons comme il faut vser des choses. Ce sera en vain que nous aurons parlé de tant de preceptes, si premierement nous ne sçauons quelle opinion nous deuons auoir de toutes choses de la pauureté, des richesses, de la gloire, de l'ignominie, de la patrie & de l'exil. Estimons-les l'vne apres l'autre, sans regarder à l'opinion qu'en a le peuple, & recerchons que c'est qu'elles sont, & non point comme c'est qu'on les appelle. Passons aux vertus. Quelqu'vn nous enseignera que nous deuons estimer la prudence sur toutes les autres: que nous deuons embrasser la constance, aimer la temperance, & que nous deuons approcher, s'il se peut faire, la iustice plus pres de nous que les autres. Mais nous n'auançons rien, si nous ignorons que c'est que la vertu, s'il n'y en a qu'vne seule, ou plusieurs: si elles sont separees, ou ioinctes ensemble: si vn homme qui en a vne, a toutes les autres, & quelle difference il y a entre elles. Il ne faut point qu'vn artisan s'informe de son art quel en a esté le commencement, & quel en est l'vsage, non plus qu'à vn bateleur l'art de faire des saults. Tous ces arts se sçauent d'elles-mesmes il n'y a rien qui defaille: car elles ne s'estẽdẽt point sur toute la vie. Mais la vertu c'est vne science, & de toutes autres choses & d'elle mesme. C'est d'elle qu'il faut apprendre, afin que nous apprenions quelle volonté nous deuons auoir. L'action ne peut estre iuste, si la volonté n'est iuste: car d'elle procede l'action. Comme aussi la volonté ne peut estre iuste, si la disposition de l'ame n'est iuste. Finalement la disposition de l'ame ne sera point en sa perfection, si elle n'a la cognoissãce des loix de toute la vie entiere, & si elle n'est curieuse de sçauoir quel iugement il faut faire de toutes choses, & s'elle ne les rapporte à la verité. La tranquillité d'esprit ne peut aduenir qu'à ceux qui ont acquis vn iugement certain & immuable. Les autres tombent & se releuent. Ils flottent tantost çà, tantost là, entre les choses qu'ils auoient ia quittees, & celles

L'estime des vertus. &

La volonté de l'hõme.

Qui sont ceux qui iouyssent d'vne tranquillité d'esprit.

& celles qu'ils desirent de nouueau. La cause & la force de leur inconstãce procede de ce qu'ils ne sont point asseurez, se gouuernans par le bruit & l'opinion du peuple, qui est vn mauuais guide. Si tu veux touſiours vouloir meſmes choſes, il faut que tu vueilles celles qui ſont veritables. Mais on ne paruient point à la vertu ſans les decrets & regles generalles qui contiennent la vie entiere. Les choſes bonnes & mauuaiſes, les honneſtes & vilaines, les iuſtes & iniuſtes, la pieté & l'impieté, les vertus & l'vſage des vertus, la poſſeſsion des choſes qui nous ſont commodes, la reputation & la dignité, la ſanté, les forces, la beauté, la ſubtilité des ſens, toutes ces choſes-là veulent eſtre eſtimees par leur prix, & combien & dequoy il faudra faire adueu & denombremẽt. Car tu te trompes, tu priſes quelques choſes plus qu'elles ne valent: Voire tu te trompes ſi auant que ce qui eſt plus eſtimé entre nous, les richeſſes, la faueur, l'authorité & la puiſſance, ne meritent point d'eſtre priſees la valeur d'vn carolus. Tu ne ſçauras iamais cela, ſi tu ne regardes la regle, par laquelle ces choſes ſont eſtimees l'vne au regard de l'autre. Tout ainſi que les fueilles ne peuuẽt eſtre vertes d'elles-meſmes, & qu'elles deſirẽt d'eſtre attachees aux brãches d'où elles tirẽt leur ſubſtãce: pareillemẽt ſi ces preceptes & enſeignemẽs sõt ſeuls, ils ſechẽt & ne demandent que d'eſtre plantez. D'auantage ceux qui reiettẽt les regles generalles, n'entendent point, que lors meſmes qu'on les veut oſter, on les confirme. Car qu'eſt-ce qu'ils diſent? Que la vie eſt aſſez appriſe & enſeignee par les preceptes, & que les decrets de la ſageſſe, appellez *Dogmata*, c'eſt à dire regles generalles, ſont ſuperflus. Et toutesfois cela meſme qu'ils diſent eſt vn decret, voire auſſi vray decret, comme ſi ie diſois maintenãt, qu'il ne falluſt tenir cõpte des preceptes comme ſuperflus ſans les decrets, & qu'il ne falluſt eſtudier qu'apres ceux là: car en niant qu'il falluſt ſuiure les preceptes, ie donnerois vn precepte. Il y a quelques choſes qui ont beſoin de preuue. Il y en a pluſieurs auſsi qui ſont ſi obſcures, qu'elles ne peuuent qu'auec beaucoup de peine & ſubtilité eſtre entendues. Si donc les preuues ſont neceſſaires, les decrets & regles generales, par leſquelles on vient auec des argumẽs conclure la verité, le ſont auſsi. Quelques choſes ſont deſcouuertes & cognues, & quelques autres ſont obſcures. Les deſcouuertes & cognues ſont celles qu'on peut comprẽdre par les ſens & par la memoire: les obſcures, qui ſont hors des ſens & de la memoire. Mais la raiſon ne ſe remplit point des choſes deſcouuertes & cognues. Car la plus grande partie & la plus belle de la raiſon s'employe ſur les choſes occultes & cachees. Or les choſes occultes ont beſoin de preuue, & la preuue ne peut eſtre ſans les decrets & regles generales: les regles generales donc ſont neceſſaires. La choſe qui fait dans nous le ſens commun, la meſme rend le ſens parfaict: ſçauoir eſt de la perſuaſion des choſes certaines, ſans laquelle toutes choſes flottent & branſlent dans noſtre ame. Les decrets ſont doncques neceſſaires, qui donnent à l'ame vn iugement certain & immuable. En outre quand nous admonneſtons quelqu'vn, de tenir ſon amy en meſme rang que ſoy-meſme, & de penſer que ſon ennemy ſe peut rendre ſon amy: qu'en l'vn il doit eſchauffer ſon amitié, & moderer ſa haine enuers l'autre: nous adiouſtons qu'il eſt iuſte & honneſte de le faire ainſi: or la raiſon de nos decrets contiẽt & le iuſte & l'honneſte: la raiſon doncques eſt neceſſaire, ſans laquelle & ce qui eſt iuſte, & ce qui eſt honneſte, ne pourroit eſtre. Mais il faut que nous conioignions tout cela. Car auſsi les branches ne peuuent viure ſans la racine, & les racines ſont auſsi aidees, parce qu'elles ont engendré. Il n'y a pas vn qui ſe puiſſe garder de ſçauoir quel profit & ſeruice les mains nous font. Elles nous aident au veu de

Pour le, mauuais guide.

Pour bien vſer des choſes, il les faut cognoiſtre & priſer ſelon la regle que la Philoſophie en donne.

Autre raiſon pour ſouſtenir que les preceptes particuliers ſuffiſent pour regler la vie.

Reſponce de Seneque pour prouuer que les regles generales ſont neceſſaires.

Il faut conioindre les regles auec les preceptes de la Philoſophie, de laquelle

tout le monde, le cœur d'où elles prennent la vie, d'où elles reçoiuent leur force, & leur mouuement, est caché. I'en puis dire autant des preceptes & enseignemens. Ils sont ouuerts, mais les decrets & regles generales de la sagesse, sont profondement cachez. Comme il n'y a que les profez qui sçachent les secrets des mysteres: aussi en la Philosophie on ne monstre les secrets qu'à ceux qui sont receus, & qu'on laisse entrer apres qu'ils sont sacrez. Mais les preceptes, & autres enseignemens semblables sont cogneus des personnes profanes. Posidonius a opinion que non seulement la preception, (car il n'y a rien qui nous empesche d'vser de ce mot) mais la persuasion aussi, & la consolation, & l'exhorration sont necessaires. Il adiouste encor à celles-là, la recherche des causes, laquelle il n'y a rien qui me garde de la nommer Aetiologie, veu que les Grammairiens mesmes, qui sont conseruateurs du langage Latin, à bon droit l'appellent de ce nom. Il dit que la description des vertus seroit fort profitable. C'est celle que Posidonius appelle Æthiologie: Quelques-vns l'appellent *Caracterismos*, c'est à dire qui apprend les signes & marques qui sont entre toutes les vertus & les vices: par lesquelles marques est cogneue la differẽce qui est entre les choses qui se ressemblent. Ceste chose là a mesme efficace que l'instructiõ & precepte. Car celuy qui enseigne, dit. Fay cela si tu veux estre tẽperãt. Et celuy qui en fait la descript õ, dit ainsi, Celuy est temperant qui fait cecy. & qui s'abstient de cela. Veux-tu sçauoir quelle difference il y a, l'vn apprend les preceptes de vertu, & l'autre les exemples. Quant à ces descriptions, & pour vser du mot des daciez, ces Iconismes, c'est à dire images & representations, ie confesse qu'elles sont profitables. Proposons des choses louables, il se trouuera quelqu'vn qui les imitera. Tu as bien opinion qu'il te soit profitable, qu'on t'apprẽne les signes pour cognoistre vn cheual genereux, afin que tu ne sois pas trompé quand tu en voudras acheter aucun, afin que tu ne perdes pas ta peine apres quelque lasche beste. Mais de combien est-il plus profitable de cognoistre les marques d'vne ame excellente, lesquelles il nous est permis de tirer sur le moule d'autruy pour le grauer dedans nous?

Nul ne sçait les secrets, sinon ceux qui y sont profez.

Aduis de Posidonius sur ceste doctrine.

Difference entre precepte & enseignement.

3. Georgic.

Si tost qu'on a veu naistre vn poulain genereux,
On le voit trauerser l'herbage plantureux,
Et dedans son pastis coucher son genouil tendre.
De marcher tout premier on le voit entreprendre.
Et vn fleuue bruyant tout le premier sonder:
Sur les ponts incogneus sans peur se hazarder,
Vn bruit vain ne l'estonne: il a petite teste,
Le col haut, ventre court, & la croupe refaite,
Vne large poictrine, & au dedans vn cœur
Tout plein de hardiesse, & d'vne viue ardeur.
Belle est la couleur baye, ou qui sur l'argent tire:
Des blancs & des fauueaux la couleur est la pire.
Mais d'aussi loin qu'il oit les armes cliqueter,
Il ne peut vn moment en repos s'arrester.
Lors il dresse l'oreille, & des membres tremousse,
Et le feu en ronflant par les narines pousse.

Description d'vn homme courageux.

Sans y penser Virgile nous descrit vn homme vertueux: & de fait ie ne sçaurois mieux peindre vn homme de grand cœur. S'il me falloit décrire Caton, qui ne s'effraya iamais au milieu des tempestes des guerres ciuiles, qu'il alla tout le

le premier assaillir les armees qui occuppoient desia les Alpes, qui se presenta le premier pour rompre les desseins de la guerre ciuile, *ie ne luy voudrois point donner vn autre visage, ni vne autre contenance.* Nul autre certainement n'eust peu s'enfoncer plus auant que celuy qui en mesme temps s'esleua contre Cesar & contre Pompee: que celuy qui lors que les vns suiuoient les richesses de Cesar, & les autres celles de Pompee, il les deffia tous deux: & fit cognoistre que la republique auoit encor quelque authorité. Car ce seroit peu pour vn Caton de dire,

Vn bruit vain ne l'estonne.

Caton sert ordinairement à Seneque de patron de vaillance & vertu.

Pourquoy non? veu qu'il n'a point de crainte, ni de ceux qui sont vrays, ni de ceux qui sont pres de luy? veu qu'au deuant de dix legions, au deuant du secours des Gaulois, & qu'au deuant des forces barbares meslees auec les ciuiles, il ose parler librement, il ose exhorter la republique, de ne perdre point cœur, & d'essayer plustost tous autres remedes: & luy remonstrer qu'il luy sera plus honneste de tõber par hazard en seruitude, que d'y aller d'elle-mesme. Mais quelle force, quelle grandeur de courage auoit ceste homme, lors que tous les autres trembloient de peur? Il sçait bien qu'il est seul, de qui la condition, & la liberté ne peut estre reuoquee en doute: & qu'on ne demande point si Caton est libre, mais seulement s'il vit entre personnes libres. De ceste asseurance venoit le mespris qu'il auoit des dangers & des armes. Ie prens plaisir en admirant l'inuincible constance de ceste homme, qui ne s'estonna iamais entre les ruines publiques, de dire,

Vne large poictrine, & au dedans vn cœur,
Qui nous monstre au dehors vne admirable ardeur.

Les exemples des hommes vertueux ioints auec les enseignemens & preceptes, rendent la Philosophie morale accomplie.

Il seruira beaucoup de raconter, non seulement quels ont accoustumé d'estre les hommes vertueux, & tirer des pourtraits de leur visage, mais de discourir encor quels ils ont esté, & faire entendre à tout le monde quelle fut ceste derniere playe de Catõ, pleine de cõstance, par laquelle il rendit l'ame auec sa liberté: la sagesse de Lelius, & l'amitié qui fut entre luy & Scipion: les faits honorables de l'autre Caton, tant dans la ville que dehors: les bancs & la table de Tubero couuerts de peaux de cheurotin au lieu de tapis qu'il dressa par les rues, & la vaisselle de terre qui seruoit au festin, despliee deuant la chappelle de Iupiter, qu'est-ce autre chose que de consacrer sa pauureté dans le Capitole? Quand ie n'aurois aucun autre bel acte, pour le mettre au nombre, & au rang des Catons, croyons-nous que cela ne suffise? c'estoit reprendre le peuple de Rome, & non pas le conuier au festin. O que les hommes qui sont tant alterez de gloire, la cognoissent mal, ou comme il la faut desirer. Le peuple Romain ce iour-là vid les meubles de plusieurs citoyens, & n'en admira que ceux de ce seul homme. L'or & l'argent de tous ceux-là s'est vsé & mis en pieces: il a esté mille fois vendu & engagé. Mais la vaisselle de terre de Tubero, dura à iamais.

Singuliere frugalité de Tubero.

EPISTRE XCVI.

Qu'il n'y a rien de miserable en l'homme, sinon que quand il pense qu'il y ait quelques choses miserables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce sont arrests donnez au Ciel, & qu'il faut consentir à la volonté de Dieu.

Le deuoir du vertueux durant le cours de ceſte vie, eſt de ne ſe plaindre iamais. Prendre en patience les accidēs qu'il ne peut deſtourner.

ET toutesfois tu te peux faſcher & te plaindre de quelque choſe : & ne cognois-pas qu'il n'y a mal aucū en ces choſes, que ce ſeul, que tu ſois faſche, & que tu te plaignes? Si tu en demandes mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien qui rende l'homme miſerable, que de penſer qu'il y ait en ce monde quelque choſe miſerable. Ie ne me pourrois ſupporter moy meſme le iour que ie n'aurois peu ſupporter quelque incōuenient. Me porte-ie mal? c'eſt vne partie de la volonté des Dieux. Mes eſclaues ſont ils morts? les intereſts me mangent-ils? Ma maiſon tombe elle en ruine? Les pertes, les bleſſeures, les trauaux, les craintes tombent-elles ſur moy? Cela aduient ſouuent. C'eſt peu de cas. Cela me deuoit arriuer: ces choſes-là s'arreſtent au Ciel, elles n'aduiennent point par fortune. Si tu me veux faire ceſt honneur de me croire, meſmement lors que ie te deſcouure plus mes affectiōs: ie me ſuis ainſi reſolu & preparé en toutes choſes qu'on penſe eſtre contraires & faſcheuſes. Ie n'obeys point à Dieu, mais ie me conforme à ſa volōté: ie le ſuy de bon gré, & non point par force. Il ne m'aduiendra iamais rien que ie reçoiue auec triſteſſe, ou auec vn mauuais viſage : ie ne payeray aucun tribut mal-gré moy. Or toutes ces choſes qui nous font plaindre, & qui nous eſtonnent, ce ſont tributs de noſtre vie. Il ne faut point, Lucilius, que tu en eſperes, ni que tu en demandes aucun affranchiſſement. La douleur de la veſſie, la tourmenté: tu n'as gueres pris de plaiſir à manger: tu reçois tous les iours quelque dommage: ie viendray encor plus pres, tu as eu peur de perdre la vie. Et quoy? ne ſçauois tu pas bien que tu ſouhaittois tout cela, quand tu ſouhaittois la vielleſſe? Tout cela ſe trouue en vne longue vie, comme en vn long voyage, ou la pouſsiere, ou la fange, ou la pluye. Mais i'euſſe bien voulu viure, & ne ſentir aucune de ces incommoditez. Ceſte voix trop effeminee, eſt indigne d'vn homme. Regarde maintenant en quelle part tu prendras ce vœu & ce ſouhait que ie fais pour toy. Ie le fais non ſeulement d'vn bon cœur, mais d'vn grand cœur. Ie prie que les Dieux & les Deeſſes ne permettent point que tu ſois le mignon de fortune. Demande à toy-meſme, ſi quelque Dieu t'en donnoit le choix, ſi tu aimerois mieux viure, pres de la boucherie, ou dans vn camp. Et toutesfois, Lucilius mon amy, viure n'eſt autre choſe, que mener vne guerre. Par ainſi ceux qui ſe tourmentent & qui courent çà & là apres les choſes hautes & difficiles, qui entreprennent de conduire des armees auec beaucoup de dangers, ce ſont hommes pleins de courage, & des premiers du camp. Mais ceux qui ſe nourriſſent delicatement en vn repos public pendant que les autres trauaillent, ce ſont des petites griues engraiſſees, aſſeurees par la honte qu'ils reçoiuent.

Se ramenteuoir quel le eſt la cōdition de l'homme.

Qu'on ne peut viure ſans eſtre trauerſé d'affliction. & ſ

Que ceſte vie eſt vne perpetuelle guerre, durant laquelle il faut euiter les delices & l'oiſueté.

EPISTRE XCVII.

Que pluſieurs vices qui ſemblent eſtre nais de noſtre temps auoient eſté aux ſiecles paſſez. Que les hommes imitent pluſtoſt les vices que les vertus. Que les meſchans ne ſont iamais aſſeurez en leur ame.

La diſſolution & le meſpris des bonnes mœurs ſe doit imputer aux vi-

TV te trompes grandement, Lucilius mon amy, ſi tu penſes que la diſſolution & l'oubly auquel on met les bonnes mœurs, & les autres choſes que chacun reproche à ſon temps, procedent du vice de ceſt aage. Cela vient des hommes, & non pas du temps. Aucun ſiecle ne fut onc exempt de vice. Et ſi tu commences de bien conſiderer la liberté & la licence qui a eſté en tout temps

i'ay

i'ay grand' honte de le dire, tu trouueras que iamais il ne ſe fit tant de mal qu'à la veue meſme de Caton. Quelqu'vn pourroit-il croire qu'on euſt donné de l'argent pour le iugement du procez auquel Clodius eſtoit accuſé d'adultere commis à cachettes auec la femme de Ceſar, violant la religion de ce ſacrifice qui ſe faiſoit, comme on penſe, pour le ſalut du peuple, d'où tous les hommes en eſtoient tellement chaſſez, qu'on couuroit les peintures meſmes des beſtes maſles? Et toutesfois il y euſt deniers comptez aux iuges: & ce qui eſt encor plus vilain qu'à ce marché-là, on demanda encore pour plus grand ſalaire, qu'on les fiſt coucher auec quelques dames de la ville, & auec quelques ieunes hommes de bonne maiſon. Le crime ne fut pas ſi meſchant comme fut l'abſolution. Celuy qui eſtoit accuſé d'adultere fit vn departement d'adulteres entre les iuges: Et ne peut eſtre pluſtoſt aſſeuré de ſa vie, qu'il n'euſt rendu les Iuges autant coulpables que luy. Voyla ce qui ſe paſſa & qui fut fait en ce procez, auquel Caton auoit eſté ouy en teſmoing. Ie reciteray les meſmes paroles de Ciceron, parce qu'il eſt mal-aiſé de le croire. Clodius les fit venir parler à ſoy: il leur promiſt, il leur reſpondit, il les paye. Mais, ô bons Dieux, voicy encor vne meſchanceté plus grande: on les fit aller coucher les nuicts entieres auec certaines dames, & on leur amena des ieunes hommes de maiſons nobles, leſquels ſeruirent pour acheuer de payer ce qu'on auoit promis à quelques iuges. Ie n'ay pas loiſir de me plaindre du prix: on leur bailloit encor plus qu'il n'auoit eſté conuenu. Veux-tu la femme de ce ialoux renfrongné? Ie te la bailleray. Veux-tu celle de ce riche homme? Ie la feray coucher auec toy. Va maintenant condamner vn homme d'adultere, apres que tu en auras fait vn autre. Ceſte belle que tu aymes tant, viendra; ie te promets vne nuict de ceſte autre, & ne te feray guere attendre apres elle. Ie m'acquitteray de ma promeſſe dans trois iours. Il y a plus de vilanie à departir ainſi les adulteres, qu'à les commettre: car l'vn n'eſt que faire ſçauoir aux dames qu'on les arme, & l'autre eſt ſe moquer d'elles. Ces beaux iuges de Clodius auoient requis le Senat de leur donner vne garniſon pour leur ſauuegarde (qui ne leur eſtoit aucunemẽt neceſſaire ſi leur intention n'eſtoit de le condamner) & leur auoit eſté accordee. C'eſt pourquoy Catulus voyant que l'accuſé auoit eſté abſous, leur dit auec vne fort bonne grace, Pourquoy demandiez vous ceſte garde de ſoldats? Eſtoit-ce afin qu'on ne vous oſtaſt l'argent? Et toutesfois auec ceſte riſee celuy qui auoit eſté adultere auant ſon accuſation, & maquereau durant le procez, demeura *impuny*, & ſe ſauua de la condamnation par vne plus grande meſchanceté, que celle pour laquelle il meritoit d'eſtre condamné. Penſes tu qu'on peuſt trouuer rien de plus corrompu au monde, que ces mœurs, entre leſquelles la paillardiſe ne pouuoit eſtre empeſchee, ni par ſacrifices, ni aucuns iugemens? Par lequels pendant qu'on procedoit extraordinairement par arreſt du Senat, on commettoit des crimes plus enormes, que celuy qu'on inſtruiſoit? La queſtion eſtoit, ſi apres auoir commis vn adultere, vn homme pouuoit viure en aſſeurance: mais au contraire il ſe monſtra bien qu'on ne pouuoit eſtre aſſeuré ſans commettre des adulteres. Cela a eſté fait deuant les yeux de Ceſar & de Pompee, deuant les yeux de Ciceron & de Caton de Caton, dis-ie, durant le magiſtrat duquel on dit que le peuple ne s'oſa permettre de demander les ieux Floraux, auſquels les filles desbauchees alloient toutes nues par la ville. Penſes tu, que les hommes de ce temps fuſſent plus ſeueres au regard de leurs yeux, qu'en leurs iugemens? Cela ſe fera, & il a eſté fait, & la licence des villes ceſſera quelquefois par diſcipline, ou par crainte, mais non

ce des hõmes, ron au ſiecle.
Le ſiecle de Caton en fait foy.
Iniquité ſordide, voire enorme vilanie
Au 1. liu. des Epiſt. à Atticus.
Horribles meſchancetez de Clodius & de ſes adherãs.
Plaiſant broquart de Catulus contre les iuges de Clodius.
Moyen de corriger les desbauches publiques.

point d'elle mesme. Il ne faut donc point que tu croyes que la paillardise soit maintenant plus permise, & que les loix ayent moins d'authorité. Car la ieunesse d'auiourd'huy est plus sage qu'elle n'estoit en ce tẽps-là, auquel l'accusé nioit l'adultere deuant les iuges, & les iuges le confessoient deuant l'accusé: auquel on commettoit vne paillardise pour le prix de iuger vn procez: auquel Clodius gaignant la bonne grace des iuges, par les mesmes vices dont il estoit accusé, il pratiquoit ses maquerelages quand on luy faisoit son procez. Pourroit on croire cela? Celuy qui estoit conuaincu d'vn adultere, en fut absous par plusieurs. Tous temps porteront des Clodius, mais tous temps ne porteront point de sCatons. Nous sommes plus enclins aux choses meschantes, parce qu'on ne peut faillir d'auoir vn Capitaine, & des compagnons qui suiuent, & que tels affaires s'aduancent bien & sans Capitaine & sans compagnons. Le chemin qui meine aux vices n'est pas seulement penchãt, il est en precipice. Et ce qui rend plusieurs personnes incorrigibles, c'est que les fautes de tous les autres mestiers font honte aux artisans, & leur portent dommage: mais celuy qui faut en la vie, se plaist en sa faute. Le pilote ne se resiouyt point de voir sa nauire enfoncee: le medecin ne se resiouyt point de voir porter son malade au tombeau: l'orateur ne se resiouyt point, si sa partie perd sa cause par la faute de son aduocat: mais au contraire de cela il n'y a pas vn qui ne se plaise en son crime. Cestuy-cy se plaist d'auantage en l'adultere, qui luy a donné plus de peine à y paruenir: Cestuy là se plaist aux tromperies, & aux larrecins. Et son peché ne luy peut plustost desplaire, que la mauuaise fortune de son peché. Cela ne vient que d'vne mauuaise coustume. Mais afin que tu sçaches que les ames qui se sont addonnees aux plus grands vices; ont encores quelque sentiment du bien, & qu'elles n'ignorent point ce qui est deshonneste, ains qu'elles sont seulement negligentes: Elles dissimulent de ne cognoistre point les vices, & encor qu'ils leur ayent heureusemẽt succedé, ils iouyssent du fruict qu'ils leur apportent, & cachent le peché. Mais vne bonne conscience veut sortir dehors, & veut estre veüe d'vn chacun. La meschanceté tient encor les tenebres mesmes. C'est pourquoy il me semble qu'Epicurus disoit fort bien: qu'il peut aduenir à vn meschant d'estre bien caché, mais non point l'asseurance de l'estre. Ou bien si tu penses que le sens de ce qu'il vouloit dire, soit mieux expliqué ainsi: Il ne sert de rien à ceux qui pechent de se cacher: car encor qu'ils ayent le moyen d'estre cachez, ils n'en ont point d'asseurance. Cela est vray: les meschancetez peuuent estre sans poursuitte, mais non point en seureté: ie pense, si l'on s'en depesche ainsi, que cela n'est pas contraire à nostre secte. Pourquoy? parce que la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'est le regret d'auoir peché. Et qu'il n'y a aucune meschanceté, encor que la fortune la vueille enrichir de ses biens, encor qu'elle en prenne la deffense & la protection qui demeure impunie: parce que la punition, & le supplice d'vne meschanceté est en la meschanceté mesmes. Mais neantmoins, & l'vn & l'autre est encor suiuy d'autres secondes peines, qui les gehennent & les tourmentent, estans tousiours en crainte & en frayeur, & ne se pouuans iamais asseurer. Pourquoy voudrois-ie affranchir la meschanceté de ceste punition? Il ne faut point estre de l'aduis d'Epicurus, en ce qu'il dit qu'il n'y a rien iuste de nature, qu'il faut fuyr les crimes, parce qu'on ne peut euiter la crainte. Il le faut confesser, quand il dit que les actions meschantes sont bourrellees & punies par la conscience, & qu'elle souffre assez de tourmens, de ce qu'vn perpetuel regret la foüette, & la ronge, & qu'elle ne peut croire aucun pleige qui luy promette asseurance.

Pourquoy l'on ensuit plus aisément les vices que les vertus.

Les ames vicieuses dissimulent de ne cognoistre point les vices: mais la bonne conscience se fait voir par tout.

Le premier & plus grãd supplice des meschans, est le regret d'auoir peché.

Leur conscience est vn perpetuel bourreau.

seurance. Car c'est l'argument mesme, que fait Epicurus, que naturellement nous hayssons les crimes, parce qu'il n'y a homme pour si grande asseurance qu'on luy promette, qui ne craigne. La fortune en a garanty plusieurs de la punition, mais pas vn de la crainte. Pourquoy? Parce que nous auons grauee profondement dedans nous l'horreur des choses, que nature a condamnees. C'est pourquoy ceux qui sont cachez, ne se peuuent iamais persuader, qu'ils soient bien cachez, parce que la conscience les accuse, & les descouure à eux-mesmes: & que c'est le naturel de ceux, qui se sentent coulpables, de trembler tousiours de peur. C'estoit vn grand malheur pour nous, puis que plusieurs crimes & forfaicts euitoyent la loy, le iugement des hommes, & les supplices qui sont escrits, s'ils ne sentoyent tout aussi tost ces cruels & naturels supplices, & si la crainte n'entroit dans leur ame pour leur seruir de penitence.

reau. & Bien qu'ils euitent la peine, ils ne sont pas neantmoins exempts de crainte.

Naturel de ceux qui se sentét coulpables.

EPISTRE XIII.

La fortune porte auec soy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & constante corrige les maux de fortune. Vne ame qui est en peine de l'aduenir, est miserable auant sa misere. Exemples de plusieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles.

TV ne dois iamais croire, que celuy soit bien-heureux, de qui le bon heur ne depend & n'est appuyé que sur des choses fragiles: ou qui ne se resiouyt que sur des peines de fortune. Ceste ioye qui entre dans vn homme, en doit sortir. Mais la ioye qui naist dedans luy-mesme, elle ne trompe iamais, elle est ferme, elle prend accroissement, & le suit iusqu'à la fin. Tout le reste que le vulgaire admire, n'est qu'vn bien de peu de duree. Et quoy? ne deuons-nous point donc vser de ces biens là? n'en deuõs-nous point sentir quelque plaisir? Qui est-ce qui nie cela? Mais que ce soit tellement que nous ne dependions pas d'eux, & qu'ils dependent plustost de nous. Tous les biens sur lesquels fortune a pouuoir, nous peuuent apporter profit & contentement, pourueu que celuy qui les a en sa puissance, ait puissance sur soy, & qu'il ne soit pas subiect à ses biens. Car ceux qui pensent que la fortune nous apporte quelque bien, ou quelque mal, Lucilius mon amy, se trompent grandement. Elle nous donne seulement la matiere du bien & du mal, & les commencemens des choses qui doiuent en fin estre nostre bien ou nostre mal. Car l'ame a plus de force & de pouuoir, que toute la fortune du monde: c'est elle qui conduit ses propres affaires à bien ou à mal: elle est cause que sa vie est bien-heureuse, ou miserable. Vne mauuaise ame cõuertit toutes choses en mal, voire celles mesmes qui estoiẽt venues sous apparẽce de biẽ. mais vne ame entiere, & saincte, corrige la malignité de la fortune: elle addoucit par patiẽce sa rigueur & sõ aigreur: & par mesme moyẽ elle reçoit gracieusemẽt & modestemẽt la prosperité & le bon heur, & supporte les aduersitez constamment & vertueusement. Pourtãt qu'elle soit sage, pour si bon iugement qu'elle ait, en tout ce qu'elle fait, encor qu'elle n'entreprenne rien par dessus ses forces, si est-ce qu'elle ne iouyra iamais de ce bien tout entier, de ce bien qui ne craint aucunement les menaces de la fortune, si elle n'est asseuree & certaine contre les choses incertaines. Si tu veux

Les biens de fortune sont trop fragiles pour y fonder aucune felicité.

Il en faut vser en sorte qu'ils dependent de nous, non point nous d'eux.

Effects de la fortune. & De l'ame

Nul bien n'est profitable à l'hõme s'il ne s'arme contre les efforts de la fortune.

prendre garde aux autres, (car nous iugeons plus librement des affaires d'autruy, ou si tu veux prendre garde à toy-mesmes, mettant toute faueur à part, tu cognoistras cela, tu le confesseras, qu'entre tout ce que nous desirons tant, & que nous tenons si cher, il n'y a rien vtile & profitable, si tu ne t'es preparé contre l'inconstance de fortune, & des euenemens qui suiuent la fortune: si toutes les fois que quelque dommage t'aduiendra, tu ne dis fort souuent & sans murmurer, *Il a pleu autrement aux Dieux.* Ou bien, afin que ie redise vn autre vers encor plus graue, & plus sainct, qui te seruira pour d'auantage asseurer ton ame, toutes les fois qu'il t'aduiendra quelque chose autrement que tu n'esperois.

Resolution au milieu des trauerses d'icelle.

Dieux faictes-moy sentir quelque chose meilleure.

Il ne peut riẽ aduenir de mal à vn homme, qui est ainsi preparé. Or il se pourra ainsi preparer s'il pense de bonne heure que l'inconstance des choses humaines peut, auant que de les sentir. S'il fait tel estat de ses enfans, de sa femme, & de ses biens, comme s'il ne les deuoit pas touſiours auoir, & comme si apres les auoit perdus, il n'en deuoit estre miserable. Vn esprit qui se chagrine de l'aduenir, vit auec beaucoup de calamité: & celuy qui est en peine, que les biens qui luy sont si agreables, ne luy puissent durer iusqu'à la fin de ses iours, se rend miserable auant que ses miseres arriuent. Car il n'aura iamais repos, & par la crainte d'vn malheur à venir, perdra le bien present, duquel il pouuoit iouyr. La douleur d'vne chose desia perdue, & la crainte d'en perdre vne autre sont semblables. Ie ne te commande point pour cela d'estre negligent: Ains plustoſt ie te conseille d'euiter tout ce que tu dois craindre, & de prendre garde à tout ce que tu pourras aduiser par ton conseil. Preuoy tout ce qui te peut nuire long-temps auparauant qu'il t'aduienne, & le destourne. L'asseurance te seruira de beaucoup en cela, & le courage resolu à la patience. Celuy peut eschapper à la fortune, qui la peut supporter. Certainement elle ne trouble point ce qui est bien reposé. Il n'y a rien de plus miserable, ni de plus foible que d'auoir touſiours peur. Quelle fureur est-ce d'aduancer son mal-heur? Finalemẽt pour dire en vn mot ce qu'il m'en semble, & pour te faire cognoistre ces personnes aspres, qui ne font que se tourmenter, ils ne sont pas plus impatiens durãt leurs miseres, qu'ils le sõt auãt qu'elles aduiennẽt. Celuy se deult plus qu'il n'est besoin, quãd il se deult auãt qu'il ne soit besoin. Car la mesme imbecillité qui est cause qu'il ne supporte point la douleur cõme il faut, est aussi cause qu'il ne peut attendre l'heure qu'elle viẽne. Par vne mesme intẽperance il se forge en son cerueau vne felicité perpetuelle: il se feint que tout le biẽ qui est aduenu, ne doit point seulemẽt durer lõguemẽt, ains qu'il doit touſiours croistre: & oubliãt le destin qui tourmẽte les choses humaines, il se promet que luy seul iouyra d'vne fortune asseuree. C'est pourquoy il me sẽble que Metrodorus parle sagemẽt en ceste Epistre, où il cõsole sa sœur, qui auoit perdu vn fils d'vne tres-belle esperãce: Tous les biẽs des mortels sont mortels. Il parle de ces biẽs apres lesquels tout le mõde court. Car quant à ce vray biẽ il ne meurt iamais: la sagesse & la vertu est vn biẽ eternel & certain, c'est le seul bien immortel qui aduiẽt aux mortels. Au reste ils sõt si peu raisonnables, ils ont tellement oublié où ils võt, & où vn iour apres autre les pousse, qu'ils s'estõnẽt quãd ils perdẽt quelque chose, estãs toutesfois certains qu'ils perdrõt tout leur biẽ en vn seul iour. Tous ces biẽs dõt on t'appelle seigneur, sont sur tõ aduẽu, mais ils ne sõt point à toy. Il n'y a riẽ de ferme pour celuy qui est foible: riẽ eternel & inuincible pour celuy qui est fragile. La neceſſité est auſſi grande de perir, que de-

Misere de l'homme qui appetehende l'aduenir.

Remede contre les susdits assauts de fortune, preuoir, destourner, se resoudre.

Discours touchant la foiblesse des esprits qui se paissent de vaines imaginations. &c.

Touchant les biens faux & vrais.

de perdre: voire ce seroit vn grand soulagement, si nous le sçauions comprendre, de n'auoir point de regret à perdre ce que nous deuons perdre. Quel remede donc pourrons-nous prouuer contre les pertes? Seulement cecy: que nous ayons souuenance de ce que nous auons perdu, & que nous ne la perdions iamais perdre auec les biens la souuenance du fruict & du plaisir que nous en auons autrefois cueilly. Ce que nous auons, nous peut estre rauy, mais non point le souuenir de l'auoir eu. Celuy est infiniement ingrat, qui ayant perdu quelque bien, pense ne demeurer redeuable de l'auoir receu. La fortune nous oste vne chose, mais elle nous en laisse encor l'vsufruict, lequel nous perdons pour la regretter trop iniustement. Dis à toy-mesmes, Il n'y a rien de ces choses, qui semblent estre si terribles, qui soit inuincible. Plusieurs les ont vaincues l'vne apres l'autre: Mucius le feu, Regulus les tourmens, Socrates le poison, Rutilius l'exil, Caton la mort qu'il donna auec vn poignard. Et nous entreprenons aussi de vaincre quelque chose. D'auantage ces biens qui sous vne belle apparence de felicité tirent le peuple à les desirer, ont souuent esté mespriſez, & de plusieurs. Fabricius estant chef d'armee a reietté les richesses: estant Censeur, les a condamnees. Tubero a estimé que la pauureté estoit digne & de luy, & du Capitole, lors que se seruant en vn festin public de vaisselle de terre, il monstra que les hommes se deuoient contenter de ce que les Dieux mesmes estoyent seruis. Sextius le pere refusa les honneurs: & quoy qu'il fust nay pour bien sçauoir vn iour gouuerner la Republique, il ne voulut iamais receuoir la dignité de Senateur que le diuin Iulius luy presentoit. Car il sçauoit bien, que ce qu'on pouuoit donner, on le pouuoit oster. Essayons-nous aussi de nostre part à faire quelque chose pareille: nous auons tant d'exemples: pourquoy perdons-nous le cœur? pourquoy perdons-nous l'esperance. Tout ce qui s'est peu faire autrefois, se peut faire auiourd'huy. Purgeons seulement nostre ame, & suiuons la nature: de laquelle celuy qui s'esloignera, il sera subiet aux cupiditez, & aux craintes: il sera contraint de seruir à la fortune. Il est encor en nostre pouuoir de reuenir au bon chemin, & d'estre restituez en entier. Reprenons-nous en nostre premier estat, afin que nous puissions souffrir les douleurs de quelle sorte qu'elles nous viennent assaillir, & dire à la fortune: C'est vn homme, à qui tu as affaire. Va-en chercher vn autre que tu puisses vaincre. Auec ces propos, & autres semblables, on adoucit la violence de cest vlcere: lequel certainement ie voudrois bien voir appaisé, ou du tout guary, ou demeurer en estat, & vieillir auec luy. Mais ie suis asseuré de sa vertu: il n'est question que de nostre dommage. c'est nous à qui touche la perte de ce vertueux vieillard: car pour son regard il a longuement vescu: il ne desire point que pour luy sa vie soit plus longue, ains seulement pour ceux, ausquels il pouuoit encor estre vtile. Il vse de liberalité de vouloir viure d'auantage: vn autre eust desia mis fin à ses grandes douleurs: mais il pense qu'il est aussi deshonneste de fuyr la mort, que d'auoir recours à la mort. Et quoy donc, si on le luy conseille, ne s'en ira-il pas? Mais pourquoy ne s'en iroit-il pas, si pas-vn ne se peut ia seruir de luy? s'il ne peut faire autre chose que souffrir des douleurs? Cela s'appelle, Lucilius, apprendre la Philosophie en la pratiquant, & s'exercer à la verité: voir quel cœur aura vn homme sage contre la mort, & contre la douleur, quand l'vne vient & l'autre le presse. Il est besoin d'apprendre ce qu'il faut faire, de ceux qui font. Nous n'auons iusqu'icy rien fait, que par argumens, & disputer s'il y a rien qui puisse resister à la douleur, & si la mort qui s'approche peut estonner vne ame courageuse. Qu'auõs nous à faire de tant de paroles? allons voir la chose mesme: ni la mort ne luy donne courage contre la douleur,

Remede contre les pertes, & Resolution qu'il y faut prendre. Exemples de personnes illustres qui se sont monstrez cõtãs & vertueux à endurer. Scæuola. Regulus. Socrates. Rutilius. Caton. Biẽs caduques mespriſez par plusieurs. Fabritius. Tubero. Sextius. Tels exemples nous doiuẽt induire à les imiter. Moyẽ de cõtrequarrer les violẽces des accidẽs. Le vertueux vieillard n'a point de regret en la mort, que pour ceux ausquels il pourroit estre encor vtile. Fuyr la mort & recourir à elle, sõt choses egallement deshonnestes. La vraye pratique de Philosophie. Sommaire des disputes precedentes.

ni la douleur contre la mort. Il ſe fie d'auoir aſſez de cœur contre l'vn & contre l'autre. Il ne ſouffre point la douleur ſous l'eſperance de la mort, & ne prend point de plaiſir de mourir, pource qu'il ſe faſche de la douleur. Il ſouffre l'vne, & attend que l'autre vienne.

EPISTRE XCIX.

Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cerchent quelque volupté entre les larmes.

Vn dueil deſmeſuré merite pluſtoſt reprehenſion que conſolatiõ: car

IE t'ay enuoyé la lettre que i'eſcriuis à Marullus apres qu'il euſt perdu ſon petit enfant, & qu'on m'euſt dit qu'il portoit ſa mort fort impatiemment. En laquelle ie n'ay point tenu ma façon d'eſcrire accouſtumee. Ie n'ay point penſé qu'il le falloit traitter doucement, parce qu'il meritoit pluſtoſt d'eſtre aigrement repris, que d'eſtre conſolé. Car il faut donner lieu à la iuſte douleur d'vne perſonne affligee, qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'en ſaoule, & qu'il iette dehors ceſte premiere force. Mais quant à ceux qui ont entrepris de faire vn long dueil, il les faut incontinent chaſtier, & leur apprendre qu'il y a quelque ſottiſe en ces larmes. Attends-tu de la conſolation? reçoy des iniures. Portes-tu ſi impatiemment la mort de ton fils? que ferois-tu ſi tu auois perdu vn amy? C'eſt vn petit enfant, duquel l'eſperance eſtoit incertaine, qui eſt mort. Il ne s'eſt perdu qu'vn bien peu de temps. Nous ne cerchons qu'occaſion de douleur: nous voulons nous plaindre iniuſtement de la fortune meſme, comme ſi elle ne nous pouuoit pas donner aſſez d'autres iuſtes cauſes de nous plaindre. Mais certainement il me ſembloit que deſia tu auois aſſez de courage, contre les maux qui ſont veritables, & à plus forte raiſon contre ceux qui n'en ont que l'ombre, & pour qui les hommes pleurent par accouſtumance. Si tu auois perdu vn amy (qui eſt la plus grande perte qu'on puiſſe faire) tu deurois pluſtoſt t'efforcer à te reſiouyr de la ſouuenance de l'auoir eu, que te plaindre de l'auoir perdu. Mais il y en a pluſieurs, qui ne tiennent point de conte des grands biens qu'ils ont eus, & du temps qu'ils les ont iouys. La douleur a ce mal entre les autres, que non ſeulement elle ne nous ſert de rien, mais en outre qu'elle eſt ingrate. Faut-il donc auoir perdu ta peine, pour n'auoir plus ton amy? N'aurois-tu rien gaigné, par tant d'annees, par vne communauté de vie, & par vne compagnie & ſocieté d'eſtude? Voudrois-tu enſeuelir ton amitié auec ton amy? Pourquoy te plains-tu de l'auoir perdu, ſi tu ne ſens aucun profit de l'auoir eu? Croy-moy, la partie la meilleure de ce qui eſtoit en ceux que nous auons aimez; apres qu'vn malheur les nous a rauis, demeure encor auec nous. Le temps qui eſt deſia paſſé, eſt à nous: & n'y a rien qu'on puiſſe voir en lieu plus aſſeuré, que ce qui a eſté. Nous ſommes ingrats des biens que nous auons cy-deuant receus, par l'eſperance du futur: comme ſi ce que nous attendons, ne deuſt, apres qu'il ſera aduenu, eſtre mis au rang des choſes paſſees. Celuy eſtime fort peu le fruict qu'il prouient d'vne choſe, s'il ne ſe reſiouiſſoit que des fruicts preſens. Les choſes à venir, & les paſſees auſſi nous ſont agreables: les vnes par l'eſperance, & les autres par le ſouuenir: mais l'vn pend encor, & peut ne ſe faire point: & l'autre ne peut eſtre qu'il ne ſe

Pleurer vn enfãt d'incertaine eſperance ne ſont que larmes perdues. ioint que

La douleur eſt choſe fort ingrate.

La vertu de nos amis decedez, nous eſt touſiouis preſente.

ſoit

soit fait. Quelle fureur est-ce doncques de vouloir quitter ce qui est le plus certain? Resiouyssons-nous en ce que nous auons receu par cy deuant : si tant est que nostre ame ne fust point percee quand nous le receuions, qu'elle ne laissast point eschapper ce qu'elle auoit receu. Il y a vn nombre infiny d'exemples de ceux qui ont enseuely leurs enfans sans auoir ietté vne seule larme: qui sont allez au Senat, ou à vne autre charge publique, & se sont mis à faire quelque autre besongne, en reuenant du bucher où l'on auoit bruslé le corps. Et non sans raison: car premierement il ne sert de rien de te douloir, si ta douleur ne te profite point. D'auantage tu as tort de te plaindre de ce qui est aduenu à vn, puis qu'il doit aduenir à tous. En outre, c'est vne folie de se plaindre & d'auoir aucun regret quand il y a si peu de distance entre celuy qui est mort & celuy qui le plaint. Nous le deuons donc porter plus patiemment, parce que nous suiuons ceux, que nous auons perdus. Regarde la vistesse du temps, considere combien est courte la carriere, dans laquelle nous courons à toute bride. Pren garde aussi à la suitte de tout ce gêre humain, qui vont tous à vn mesme giste, & qui s'entresuiuent l'vn l'autre apres quelque petit interualle de temps, le plus long duquel est toutesfois bien petit. Celuy que tu tiens pour perdu, s'est seulement aduancé. Quelle folie pourroit estre plus grande, puis qu'il faut faire vn mesme chemin, de pleurer celuy qui est passé deuãt? Vn hõme pleure de voir vne chose faicte, qu'il ne sçauoit pas deuoir aduenir: mais s'il a pensé qu'vn homme ne deust point mourir, il s'est luy mesme trompé. Vn homme pleure vne chose qu'il disoit ne pouuoir estre faicte: mais celuy qui se plaint, qu'vn homme soit mort, il se plaint qu'il a esté homme. Vne mesme necessité tient attachez tous les hommes. Celuy qui a peu naistre, il luy est force de mourir. Nous sommes differens de quelque espace, mais nous sommes esgaux à receuoir mesme fin. Le temps qui est entre le premier iour & le dernier, est variable & incertain. Si tu veux considerer les miseres, il n'est que trop lõg, mesme pour vn enfant: si la vistesse, elle est courte mesme à vn homme vieil. Il n'y a rien qui ne soit plein de dangers & de tromperies, & plus inconstant & muable qu'vne tempeste. Toutes choses sont agitees, elles se chãgent en cõtraires, quãd la fortune le commande: & en vn si grand roullement de toutes choses humaines, il n'y a riẽ de si certain que la mort. Et toutesfois tout le mõde se plaint d'vne chose, qui est seule en laquelle aucũ n'est iamais trõpé. Mais il est decedé encor ieune enfant. Ie n'ay pas dit encor, que celuy fust plus heureux, qui meurt bien tost. Mais parlons de celuy, qui est deuenu vieil: de combié peu a-il gaigné sur ceste enfant? Mets l'infinité profonde du tẽps comprends son eternité, & apres cõpare ce que nous appellõs l'aage d'vn hõme, à ceste immẽsité: tu verras cõbien est petit ce que nous desirõs tãt, & que nous voulõs tant faire durer: Et combien encor les larmes, cõbien nous occupent les soucis, cõbien la mort deuant qu'elle vienne apres l'auoir longuement souhaittee, comb'en la crainte, combien les tendres annees de la vie, ou celles qui estoiẽt pleines d'ignorances & inutiles. Nous en passons encor la moitié à dormir. Adioustés-y en outre, les trauaux, les pleurs le dueil, & les dangers: & tu cognoistras qu'en la vie la plus longue, le temps le plus petit, est celuy que l'on vit. Mais qui est-ce qui t'accordera, que celuy ne soit plus heureux, qui ne peut estre plustost de retour de sõ voyage, & qui peut auãt qu'estre les faire acheuer sõ chemin? La vie n'est ne biẽ ne mal: ce n'est qu'vn lieu où le bien & le mal se loge. C'est pourquoy il n'a rien perdu que le hazard qui estoit plus certain

Il se faut conformer à l'exemple de ceux que la mort de leurs propres enfans n'a point esmeus.

C'est abus plaindre vn accident commun à tous, & duquel chacũ est fort pres. &

Grande folie pleurer ceux qui nous deuãcẽt: puisque la mort est inevitable: puisqu'aussi Tous hommes sont subiects à mesme cõdition.

La vie est inconstãte, & tromperesse. &

L'homme n'est asseuré de rien que de la mort. Le plus lõg terme de la vie est court à comparaison de l'eternité. & mesme

Vne infinité de diuerses trauerses en deuoret vne bonne partie. Et le dernier les festins, & desbauches vne autre.

à son

Les violences ordinaires aux ieunes gens, rendent la mort des enfans moins regretable.

a ſon dommage. Il pouuoit deuenir plus ſage, & modeſte: il ſe pouuoit auec le ſoin que tu en euſſes pris, rendre meilleur: Mais (ce qu'on deuoit plus iuſtement craindre) il ſe pouuoit rendre ſemblable à pluſieurs autres. Voy ces ieunes hommes nais de maiſons illuſtres, que la folle deſpenſe a reduits en fin à ſeruir aux arenes, & aux ſpectacles publiques: voy ceux auſſi, qui employent tout le temps à leur paillardiſe, & à celle d'autruy, & l'impudicité dont ils vſent les vns enuers les autres: qui ne paſſent iamais vn iour qu'ils ne ſoient yures, & ſans faire quelque ſignalee meſchanceté: tu cognoiſtras clairement qu'on pouuoit auoir plus de crainte, que d'eſperance. Tu ne dois donc pas rechercher des occaſions de douleur, ni rendre par ta plainte ces pertes legeres, plus grandes & plus ennuyeuſes. Ie ne t'exhorte point de t'efforcer, ni de te contraindre: ie n'ay point ſi mauuaiſe opinion de toy, de penſer qu'il te ſoit beſoin contre cela, d'appeller toute ta vertu à ton ſecours. Ce n'eſt point vne douleur, ce n'eſt qu'vne piqueure: mais tu la conuertis en douleur. Certainement la Philoſophie t'aura de beaucoup ſeruy, ſi tu portes patiemment & auec vn courage vertueux, la perte de ton fils, qui eſtoit encor mieux cogneu de ſa nourrice, que de ſon pere. Quoy? te veux-ie donc perſuader maintenant d'eſtre cruel? veux-ie donc qu'accompagnant le corps au tombeau, tu tiennes la teſte haute? ne puis-ie pas endurer, que tu ayes ſeulement le cœur tranſi? Rien de cela. Ce ſeroit cruauté, & non pas vertu de regarder l'enterrement de ſes parens, auec les meſmes yeux qu'on les voyoit en vie: & de ne s'eſmouuoir point au premier ſentiment de la ſeparation, & de la mort de ſes amis. Pren le cas que ie le defendiſſe. Il y a des choſes qui ſont en leur pleine liberté. Les larmes eſchappent malgré elles à ceux meſmes qui les veulent retenir, & allegent grandement l'ennuy qui leur ſerre le cœur. Que ſera ce donc? Permettons qu'elles ſortent dehors, mais ne le commandons point. Qu'elles coulent hardiment autant que la douleur les pouſſera, mais non point tant que l'imitation des autres le requerra. N'adiouſtons rien à la triſteſſe, & ne la rendons pas plus grande par l'exemple d'autruy. Vne apparence exterieure recerche vne plus grande douleur, que n'eſt vne vraye douleur. Combien trouueras-tu de perſonnes qui ſoient triſtes pour leur ſeule paſſion? Ils pleurent plus haut quand on les oit: & apres auoir demeuré en repos & ſans mot dire cependant qu'ils eſtoyent ſeuls, s'ils voyent venir quelqu'vn, ils refueillent des nouuelles larmes. Ils iettent les mains ſur leurs teſtes: & ce qu'ils pouuoient faire plus librement quand pas vn ne les empeſchoit, ils deſirent la mort, ils ſe iettent de la couchette en terre. Et s'il n'y a pas vn plus qui les voye, leur douleur ceſſe. Nous ſuiuons ce vice en cela comme en toutes autres choſes, de nous conformer à l'exemple de pluſieurs: de regarder non point à ce qu'il faut faire, mais à ce qu'on fait par couſtume. Nous laiſſons la nature, & ſuiuons le vulgaire, qui n'eſt iamais autheur d'aucun bien, & qui eſt en cela, comme en toutes autres choſes, tres-inconſtant. Voit-il quelque homme vertueux & patient en ſon dueil? il l'appelle cruel, & impitoyable. Voit-il quelqu'vn qui ſe iette par terre, & qui embraſſe le corps du treſpaſſé? il l'appelle effeminé, & ſans cœur. Il faut donc meſurer toutes choſes par raiſon. Mais ſur tout, il n'y a point vne plus grande folie, que de vouloir acquerir reputation par ſa triſteſſe, & prendre plaiſir aux larmes: deſquelles ie fais ce iugement, qu'il eſt permis à l'homme ſage d'en laiſſer tomber les vnes, & que les autres viennent de leur propre contrainte. Ie diray la difference qu'il y a. Dés auſſi toſt que la nouuelle d'vne triſte mort nous donne dans le cœur, ou quand nous tenons

Vſage de la Philoſophie en la mort des noſtres.

Il faut permettre quelques larmes à la douleur, mais non par imitation.

Vice commun, regarder à ce qu'on fait, non à ce qu'on doit faire.

Naturel du vulgaire.

Folie extreme.

Iugement de Seneque touchãt les

le corps pour estre d'entre nos bras ietté dans le feu, vne force de nature nous arrache des larmes malgré nous. Et l'ame poussee de la douleur, comme elle esbrãle tout le corps: elle esbrãle aussi les yeux, l'humeur desquels elle espraint & le chasse dehors. Ces larmes là tombent à terre par vne expression qui se fait contre nostre volonté. Il y en a d'autres que nous laissons couler, quand on parle deuant nous des amis que nous auons perdus. Il y a quelque douceur meslee parmy ceste tristesse: & si on met sus quelque propos agreable de la souuenance du trespassé, & de sa gracieuse conuersation, de ses honnestes & pitoyables offices: lors les yeux se relaschent de ioye. Nous prenons quelque plaisir aux vnes, & sommes vaincus par les autres. Il ne faut donc point que tu retiennes tes larmes, ou que tu les verses pour la presence de ceux qui sont à l'entour de toy. On ne les sçauroit retenir, ni espandre plus vilainement que lors qu'elles sont feintes: laissons-les couler à leur gré. Elles peuuent couler aux plus paisibles & plus asseurez qui soient. Souuentesfois elles sont eschappees aux sages sans faire tort à leur authorité, & auec vne telle modestie qu'il n'y auoit faute ni de douceur ni de dignité. On peut, dis-ie, suiure le deuoir de nature, & conseruer la crainte. I'ay veu des personnes venerables aux funerailles de leurs parens, au visage desquels on recognoissoit l'amitié qu'ils leur portoient, sans aucun deguisement de douleur que feignent le plus souuent ceux qui portent dueil. Il n'y auoit rien que ce qu'vne vraye affection les contraignoit de faire. Il y a certainement quelque bien-seance à la douleur qu'vn homme sage doit suiure, & comme en toutes autres choses il y a quelque mediocrité, aussi y en a-il au pleurer. Les douleurs des personnes folles, sont desbordees, comme sont aussi leurs ioyes. Endure patiemment la necessité qu'on ne peut euiter. Qu'est-ce qui t'est aduenu de nouueau ou d'incroyable? A quel grand nombre d'hommes voit-on apprester les obseques? à quel grand nombre voit-on arracher les entrailles? Quel grand nombre portera dueil apres le tien? Toutes les fois que tu penseras qu'il n'estoit encor qu'vn enfant, pense aussi qu'il estoit homme, auquel il n'est rien promis de certain, & lequel la fortune ne conduit pas tousiours à sa vieillesse: car elle l'enuoye quand il luy plaist. Au demeurant parle souuent de luy, loue sa memoire le plus que tu pourras, laquelle retournera plus volontiers, mais qu'elle reuienne sans tristesse. Car il n'y a pas vn qui vueille estre en la compagnie d'vn homme triste: ie ne dis point auec la tristesse. Si tu as iamais pris plaisir à quelque parole qu'il t'ait dite, ou à quelque sornette que tu ayes ouye de luy quand il estoit petit, recite les souuent: asseure hardiment qu'il estoit pour respondre à toutes les esperances qu'vn pere pouuoit conceuoir de son enfant. C'est à faire à vne ame cruelle d'oublier ses parens, d'enseuelir leur memoire auec le corps, de pleurer beaucoup, & de s'en souuenir fort peu. C'est ainsi que les bestes sauuages, desquelles l'amour est fort violente, & presque furieuse, aiment leurs petits: mais il s'esteint du tout aussi tost qu'elles les ont perdus. Cela ne seroit pas bien seant à vn homme sage, il en doit continuer la souuenance, & mettre fin à son dueil. Ie ne puis trouuer aucunement bon ce que dit Metrodorus, qu'il y a quelque plaisir qui s'engendre de la tristesse, laquelle il faut embrasser en ce temps-là. I'ay mis icy bas les mesmes paroles de Metrodorus, desquelles ie sçay bien le iugement que tu en feras. Car que peut-on voir plus deshonneste, que de chercher la volupté parmy le dueil, ou par le moyen du dueil, & desirer entre les larmes mesmes quelque chose, qui te puisse plaire? Ce sont ces gens-là qui nous reprochent que nous sommes rigoureux, qui blasment nos preceptes de trop grande seuerité, quand nous

dueil, & comment les larmes sont permises.

Elles ne doiuent estre ne feintes ne forcees, &

Par fois sõt bien seantes au Sage.

Le fol passe tousiours mesuré en ses actions.

Le souuenir de l'aage inconstant & de l'estre incertain de l'homme, nous soulage beaucoup en la mort des amis: mais

vser quantité de larmes & perdre la souuenance d'iceux incontinent apres leur trespas c'est vn acte brutal.

Contre les Epicuriens.

qui ne donnent point de regle ni bornes aux affections.

disons qu'il ne faut receuoir aucune douleur dans nostre ame, ou qu'il l'en faut bien tost chasser. Mais en fin lequel de ces deux est plus incroyable & plus inhumain, de ne sentir aucune douleur de la mort d'vn sien amy, ou de tascher à sentir quelque volupté au milieu de la douleur? Ce que nous enseignons est honneste. Apres que l'affection aura pousse dehors quelques larmes, & qu'elle aura (afin que ie parle ainsi) ietté son escume, il ne faut point abanner l'ame au gré de la douleur. Mais pourquoy dis-tu qu'il faut mesler quelque volupté parmy la douleur? C'est ainsi que nous flattons vn enfant auec quelque friandise, c'est ainsi qu'en luy donnant le tetin nous le faisons taire. Sur l'heure mesme que ton fils brusle sur le buscher, ou que ton amy rend le dernier souspir, tu ne veux souffrir que tes plaisirs cessent: mais tu veux encor chatouiller ta douleur. Qu'est-il plus honneste, ou de chasser la douleur de l'ame, ou de vouloir que la volupté soit receue parmy la douleur? Receue, dis-ie, mais qui pis est, recherchee, & dans la douleur mesme. Il y a, dit-il, quelque volupté qui s'engendre de la douleur. Nous pouuons dire cecy, & vous ne le pouuez pas dire. Vous ne recognoissez qu'vn seul bien, la volupté: mi qu'vn seul mal, la douleur. Quelle alliance y peut-il auoir entre le bien & le mal? Mais pren le cas qu'il y en ait. C'est à ceste heure principalement qu'elle se descouure, & que nous fouillons soigneusement la douleur, si elle a quelque chose à l'entour de soy, qui soit plaisant & agreable. Il y a des remedes qui sont salutaires à quelques parties du corps, lesquels comme sales & deshonnestes, ne peuuent estre appliquez en autres endroits: & ce qui peut approfiter sans honte en vn lieu, il seroit deshonneste en tel autre lieu que la playe pourroit estre. N'as-tu pas de honte de vouloir guarir le dueil par la volupté? Ceste playe se doit guarir plus seuerement. Enseigne-luy plustost qu'aucun sentiment de mal ne peut arriuer à celuy qui est mort. Car s'il y en pouuoit aduenir, il ne seroit pas mort. Aucune chose, dis-ie, ne peut nuire à celuy qui n'est plus. Si quelque chose luy nuit, il vit encor. Que penses-tu qui luy face mal, ou parce qu'il n'est plus, ou parce qu'il est encor quelque chose. Or il ne peut luy aduenir aucun tourment de ce qu'il n'est plus: car quel sentiment peut estre de celuy qui n'est point? Ni de ce qu'il est: d'autant qu'il est desia eschappé à la mort, qui est le plus grand mal de tous. Nous dirons pareillement à celuy qui pleure, & qui regrette celuy qui est mort en ses ieunes ans, que nous sommes tous, & les ieunes & les vieux, si tu nous compares à l'eternité de l'vniuers, esgaux en la briefueté de la vie. Car ce peu que nous auons de tout ce grand aage, est encore moins que ce qu'on pourroit dire estre le moindre: parce que ce qui est moindre, est encor quelque partie. Le temps que nous viuons ce n'est quasi rien: & toutesfois par nostre folie, nous le disposons comme vne chose grande. Ie t'ay bien voulu escrire cecy, non point comme si tu attendois de moy vn remede si tard (car ie sçay bien que i'auois desia tenu à toy-mesme le langage que tu liras icy) mais seulement pour chastier ce petit espace de temps, que tu as esté hors de toy, & t'exhorter de vouloir prendre courage pour le reste de ta vie contre la fortune, & preuoir de loin tous ses traits, non point comme ils pouuoient aduenir, mais comme si tu faisois estat certain qu'ils deussent aduenir.

L'affection espanche des larmes qu'on ne peut retenir, mais il ne faut pas se laisser maistriser au dueil.

Il ne faut point mesler la volupté parmy la douleur.

Les trespassez n'ont plus de sentiment: le dueil qu'on fait pour eux est doncques inutile.

La vie est briefue à tous au prix de l'eternité.

EPISTRE C.

Il soustient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius est fort bon. Et monstre quel doit estre celuy d'vn Philosophe.

TV m'as escrit, que tu auois leu auec vne grande affection les liures que Fabianus Papirius a composez des sciences ciuiles: & qu'ils n'auoient point respondu à l'opinion que tu en auois. Et apres oubliant qu'il estoit question d'vn Philosophe, tu as accusé son langage, & sa façon d'escrire. Pren le cas qu'il soit ainsi que tu dis, & qu'il a force paroles, sans leur donner aucune façon. Premierement ce langage a quelque bonne grace: il y a quelque beauté propre aux paroles qui coulent doucement Car ie pense qu'il y a beaucoup à dire si elles eschappẽt, ou si elles coulent. Et encor y a-il grande difference en ce que ie vay dire. Il me semble que Fabianus ne verse pas seulement les paroles, mais qu'il les respand en trop grande abondance. Tant son iangage s'espand, & sans difficulté aucune, ne venant point toutesfois sans quelque course. Au moins il monstre bien, & fait cognoistre qu'il n'est pas fardé ni peigné, ains tel qu'on peut croire qu'il est tout sien. Il a composé des mœurs, & non point des paroles: il a escrit cela pour les ames, & non point pour les oreilles. D'auantage tu n'eusses pas eu le loisir quand il parloit, de prendre garde aux particularitez. Tout son discours entier t'eust rauy: & communément ce qui plaist, auec l'ardeur qu'on le prononce, a beaucoup moins de grace quand nous le tenons apres entre nos mains. Mais c'est aussi beaucoup d'auoir tenu les yeux sur vn premier regard, iaçoit qu'en y regardant de bien pres on eust peu y trouuer à reprendre. Et si tu en demandes mon aduis, celuy est plus grãd qui nous en a desrobé le iugement, que n'est celuy qui l'a merité. Ie sçay que cestuy-là est plus asseuré, *ie sçay qu'il se promet plus hardiment du temps à venir.* Vn langage trop curieux n'est pas bien seant à vn Philosophe. Surquoy est ce en fin que celuy qui a peur des paroles, sera vertueux & constant, & qu'il voudra faire essay de ses forces? Fabianus n'estoit pas nonchalant en son langage, il estoit asseuré. C'est pourquoy tu ne trouueras rien de laid: ses paroles sont choisies, mais non pas recherchees: elles ne sont point mises contre leur nature, ni changees à rebours à la façon du temps qui court: elles sont toutesfois nettes. Encor qu'elles soient prises du langage commun, elles ont neantmoins le sens honneste & magnifique, qui n'est pas serré & contraint comme vne sentence, mais tiré de bien haut. Nous verrons ce qui n'est pas assez retranché, ce qui n'est pas bien basti, ce qui n'est point poly à la façon nouuelle. Quand tu auras bien tout consideré, tu n'y verras rien qui defaille, ni qui soit vuide. Encor qu'il n'y ait point de marbres de diuerses couleurs, ni aucuns entrecoupemens de canaux pleins d'eau, qui passent entre les chambres, ni ces grands celiers & despenses (qu'on appelle *pauperis cella*) ni rien de ce qu'vne folle despense, qui ne se peut contenter d'vn simple ornement, entremeslé dans les bastimens: toutesfois comme on dit communément, la maison est bien dressee. D'auantage, encor ne sommes-nous pas d'accord quelle composition est la meilleure. Quelques vns l'aiment rude, mais toutesfois ornee: d'autres se plaisent tant à celle qui est aspre & rude, que ce que la cheute des paroles a plus doucement expliqué, ils le separent expressement, & entrecoupent les clauses, afin qu'elles ne puissent respondre à ce qu'on attendoit. Ly Ciceron: sa composition est toute semblable, elle garde la mesure des pieds, elle est elabouree, elle est facile & delicate, sans que rien luy face deshonneur. Au contraire celle de Pollio Asinius est mal rabbottee, elle bondit, elle te laissera lors que tu y penses le moins. En outre dans Ciceron tout se termine bien, & dans Pollio il tombe peu de mots exceptez qui sont restraints à vne mesme façon & à vn mesme moule. En apres, tu dis qu'il te sembloit, que tout y estoit d'vn stile bas, & peu esleué:

Le langage de Philosophie doit estre doux & coulant, ce que neantmoins Lucilius ne trouuoit pas bon: &

Doit s'employer à reformer les mœurs, non le langage

Son langage doit estre plus solide que curieux ou recherché.

Stile conuenable au philosophe.

Cõposition d'vn beau langage comparé auec la structure d'vn bastiment.

Comparaison de Ciceron auec A. Pollio.

L'eſprit ſe deſcouure par les paroles.

toutesfois ie n'y recognois point ce vice. Ce ne ſont point paroles d'vn bas ſtile : elles ſont douces & formees d'vne ſuitte qui ſent vn eſprit modeſte & bien composé. Elles ne ſont point rabouteuſes: elles ſont pleines & vnies. Elles n'ont faute de la vehemence d'vn orateur, de pointes, & de ces frequentes ſentences qui picquent, que tu aimes tant. Mais regarde tout le corps : encor qu'il ne ſoit point garny de tant d'affiquets, ſi eſt-il gentil. Son langage n'a point de dignité. Nommes-en vn autre, que tu puiſſes mettre deuant Fabianus.

Fabianus, non moindre que Ciceron en eloquence.

Si tu dis que c'eſt Ciceron, (les liures de la Philoſophie duquel, ſont ou peu s'en faut, de pareil nombre que ceux de Fabianus:) ie te l'accorderay. Mais vne choſe n'eſt point petite, pour eſtre moindre qu'vne fort grande. Dis que c'eſt Aſinius Pollio : ie te l'accorderay : mais pour te reſpondre, En vne choſe ſi grande c'eſt eſtre excellent de venir apres deux. Nomme-moy encor Liuius Car il a eſcrit des dialogues, que tu pourrois auſſi bien mettre au nombre des liures de la Philoſophie que de l'hiſtoire, & qui ſont fais expreſſément pour la Philoſophie. Ie cederay encor à ceſtuy-là Mais regarde, ie te prie, combien en precede celuy qui n'eſt vaincu que de trois, & de trois les plus eloquens. Mais il n'eſt point en toutes choſes comme il deuroit. Son langage n'eſt pas puiſſant, encor qu'il ſoit enflé: il n'eſt pas violent, & ne va pas comme vn torrent, encor qu'il s'eſpande au large: il n'eſt pas facile, mais il eſt net. Tu dois deſirer (diras-tu) qu'on parle aigrement contre les vices, contre les dangers courageuſement, contre la fortune ſuperbement, & contre l'ambition auec iniures. Ie veux que la prodigalité ſoit blaſmee, la paillardiſe eſchafaudee, & que la tyrannie ſoit abbatue: que le langage de l'orateur ſoit vehement, du tragique ſoit grand & graue &, celuy du comique ſoit bas & vulgaire. Veux-tu qu'il ſouſtienne vn petit ſubiect ſeulement auec paroles? il s'eſt aſſubiecti à la grandeur des choſes, il traine apres ſoy l'eloquence comme vne ombre ſans penſer à elle. Sans doute tout ce qu'il eſcrit ne ſera pas curieuſement traicté, il ne ſera pas bien ramaſſé : toutes ſes paroles n'eſueilleront point, & ne poindront point. Ie le confeſſe. Pluſieurs choſes luy eſchapperont qui ne picqueront pas: & quelquefois on verra couler des paroles qui ne porteront point coup. Toutesfois tu y trouueras par tout beaucoup de lumiere, & de grands eſpaces qui ne te ſeront pas ennuyeux. En fin il te pourra faire cognoiſtre, qu'il a bien entendu tout ce qu'il a eſcrit. Tu cognoiſtras qu'il a trauaillé, afin que tu ſçeuſſes ce qui luy plaiſoit, & non point ce qui te deuoit plaire. Il taſche en toutes choſes apporter profit, à rendre l'ame bonne, ſans auoir cherché aucune louange. Ie ne doute point que ces eſcrits ne ſoient tels, combien que i'en aye pluſtoſt vne vieille ſouſtenance qu'vne fraiſche memoire, & qu'il m'en demeure encor quelque couleur, non point d'vne recente conuerſation familiere, mais par vn abregé, & comme par vne vieille cognoiſſance. Certainement quand ie l'oyois, ſes eſcrits me ſembloient tels: non pas qu'ils fuſſent formez, mais bien remplis, qui pouuoient eſleuer vn ieune hõme de bõ naturel, & l'attirer à ſon imitation, ſans entrer en deſeſpoir de vaincre. C'eſt la façon d'exhorter qui me ſemble auoir plus de vertu & d'efficace. Car celuy ne fait que rebuter la ieuneſſe, qui n'engendre qu'vn déſir d'imiter, & oſter l'eſperance de faire mieux. Au reſte ſans entrer à la louange des choſes particulieres : il eſtoit abondant en paroles, il eſtoit en tout & par tout magnifique.

Quel rang il peut tenir entre les doctes.

Obiection de Lucilius.

Reſponſe de Seneque.

Le langage d'vn bon & vray Philoſophe doit viſer au profit d'autruy, non point à ſa louange particuliere.

EPISTRE

EPISTRE CI.

De la mort subite & inopinee de Senecio par vne esquinancie. Que les richesses croissent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne se faut rien promettre de l'aduenir.

IL n'est iour, il n'est heure, qui ne monstre que ce n'est rien que de nous, & qui ne nous aduertisse par quelque nouuelle occasion de nostre fragilité, laquelle nous auons mise en oubli: & en outre qu'elle ne nous contraigne de ietter nos pensees sur les choses eternelles, & de songer à la mort. Veux-tu demander à quoy tend ce commencement de lettre? Tu auois bien cogneu Senecio Cornelius gentilhomme Romain, personnage qui viuoit fort honorablement, & qui faisoit de fort bons offices à ses amis. Il s'estoit d'vn bien petit commencement esleué si haut, que le chemin luy estoit desia facile, & biẽ aisé à toutes autres grandeurs. Car la dignité croist plus facilement qu'elle ne commence. Et la richesse qui naist d'vne pauureté, demeure apres longuement auec elle. Senecio fut fort aspre toute sa vie apres les biens: à quoy deux choses, propres à cela, le conduisoient, la science de les acquerir & de les conseruer: l'vne desquelles toute seule le pouuoit faire riche. C'est homme qui viuoit auec vne grande sobrieté, & qui ne mettoit pas moins de peine à penser à ses biens, qu'à son corps: apres m'auoir visité le matin comme il auoit de coustume, apres auoir tout le reste du iour demeuré iusqu'à la nuict sur le cheuet de son amy, qui estoit couché au lict bien affligé, & hors de toute esperance, apres auoir encor ioyeusement soupé, fut surpris d'vne esquinãcie, espece de maladie bien soudaine, qui luy serra tellement la gorge, qu'à grand' peine peust-il viure iusqu'au poinct du iour. En peu d'heures donc apres s'estre acquité du deuoir qu'vne personne saine & gaillarde pouuoit rendre à tous ses amis, il mourut. Celuy qui alloit à la chasse des richesses & par mer & par terre, qui ne laissa en arriere aucune espece de profit & de gain iusqu'aux arrentemens, & fermes des daces & du domaine du peuple, sur le poinct que ses affaires se portoient fort heureusement, & que les richesses luy arriuoient de toutes pars, le voila trousse.

La fragilité de l'homme le doit induire à songer aux choses eternelles, & mediter la mort.

L'exemple de Senecio le nous apprend.

Richesse qui vient de pauureté, dure longuement.

Ente donc des poiriers, va planter à la ligne,
Mœlibé, les sarmens d'vne nouuelle vigne.

Virgile 1. Eclogue.

La grãd' folie que c'est de vouloir disposer de tout l'aage de nostre vie! nous n'auõs pas seulement pouuoir sur le lendemain. O la grand' fureur de ceux qui commencent à ietter de si longues esperãces! I'achepteray, ie bastiray, ie presteray, ie plaideray, i'auray des hõneurs, & apres que ie seray las de trauailler, & que ie seray en ma pleine vieillesse, ie viuray en repos. Croy-moy, toutes choses sont incertaines, voire aux plus riches. Pas vn ne se doit rien promettre de l'aduenir. Cela mesme que nous tenons, nous eschappe des mains: Et la corde à laquelle nous voulons nous appuyer, l'orage la rompt. Le temps roulle, conduit par quelque loy tres-certaine, mais c'est par vn chemin qui nous est incogneu. Mais que me peut seruir ce qui est certain à nature, puis qu'il m'est incertain? Nous entreprenons de longues nauigations: & apres auoir erré plusieurs annees sur les bords des pays estrangers, nous voulons reuoir bien tard nostre patrie: nous faisons dessein d'aller à la guerre, & de suiure la peine qu'on prend aux armees pour quelque

Vanité ordinaire, se promettre beaucoup de l'aduenir.

olde ma payee, d'auoir des gouuernemens de prouinces, & de monter par degrez aux offices : & cependant la mort nous talonne, à laquelle nous ne pensons iamais, que par celle d autruy. Lors nous nous representõs les exemples de nostre mortalité, qui ne durent pas plus longuement dans nostre memoire, que l'estonnement que nous en auons. Quelle folie pourroit estre plus grande que de s'esmerueiller qu'vne chose se face quelque iour, quand elle peut aduenir en tout temps ? Nostre fin est arrestee au poinct que la necessité inexorable du destin l'a cloüee : mais aucun de nous ne sçait combien elle est proche. Disposons donc nostre ame, comme si elle estoit venue à son dernier iour. N'attendons pas d'auantage. Soyons prests tous les iours de rendre à nostre vie ce qu'elle nous auoit presté. Le plus grand vice qu'elle ait, c'est qu'elle est tousiours imparfaicte, & qu'il y a quelque chose qui retarde tousiours. Celuy qui a mis la derniere main à sa vie, n'a point faute de temps. C'est de ceste faute que la crainte s'engendre, & le desir du futur qui nous ronge l'ame. Il n'y a rien plus miserable que le doute de ce qui doit aduenir, & d'estre en peine quelle fin il doit prendre : combien est grand, & quel, ce qui reste. Vne ame irresolue est tourmentee d'vne crainte dont elle ne se peut deffaire. Comment donc pourrons nous chasser ces pensee, de l'ame ? Si nostre vie ne s'estend pas plus loin qu'elle ne doit, & si elle retranche. Car celuy vit en suspens, il est incertain de l'aduenir, qui ne peut faire son profit du present. Mais apres que ie me suis fait raison de ce que ie me deuois, apres que mon ame desia bien asseuree, sçait qu'il n'y a difference aucune entre vn iour, & vn siecle, elle contemple comme d'vn lieu bien-haut, & les iours & les choses qui luy doiuent aduenir : elle ne pese à l'ordre & à la suitte des temps, qu'auec vne grande risee. Comment te pourroit troubler l'inconstance & la mutabilité de la fortune, si tu demeures certain & asseuré contre les choses incertaines ? Haste-toy donc, mon Lucilius, de viure, & fais estat qu'vn chacun iour seul t'est vne vie entiere. Celuy qui s'accommodera à ceste façon de viure, celuy qui prẽdra vn iour pour vne vie entiere, il est en asseurance. Mais ceux qui ne viuent que d'esperance, le temps present leur eschappe, ils se sentent saisis d'vn desir, & d'vne miserable crainte de mort, qui rend encor toutes choses plus miserables. De là procedoit ce vilain & des-honneste desir de Mecenas, par lequel il ne refusoit point d'estre estropié, d'estre laid & souffrir encor vn cruel tourment, pourueu qu'entre ces malheurs la vie luy fust prolongee.

Folie extreme s'estonner de la mort soudaine de nos semblables, & Vice tres grand de la vie humaine d'estre tousiours imparfaicte, & douter de l'aduenir. Moyen d'y remedier. Contentement de l'homme vertueux. Misere extreme, ne viure que d'esperances au monde. Exemples en Mecenas

Rends-moy de la main, & du pié,
Et de la cuisse estropié:
Fay-moy bossu d'autre costé,
Fay que ie sois tout esdenté:
Mais que ie viue c'est tout vn,
Bourrelle-moy de toute sorte,
Il n'est tourment tant importun,
Ny douleur que ie ne supporte.

On desire vn mal qui seroit le plus miserable du monde s'il aduenoit : on demande vne longueur de peine, & de supplice auec autant d'affection qu'on demanderoit la vie. Ie l'estimerois le plus vilain & detestable homme du monde, s'il vouloit seulement viure iusqu'au gibet. Et toutesfois, il dit,

Romps-

Romps-moy les bras & les iambes, pourueu que l'esprit demeure encores dans ce corps mutilé : deschire-le, pourueu qu'il viue encor quelque peu de temps tout monstrueux & contrefaict. Attache-moy tant que tu voudras: mets au dessous de moy vne poignante gehenne. C'est grand cas, il vaut mieux serrer sa playe, & demeurer pendu à vne gehenne, & qu'on puisse prolonger la fin de son supplice, qui estoit toutesfois le meilleur remede des maux. Il vaut mieux retenir la vie pour mourir souuent. Que voudrois-tu souhaitter à ceste homme-là, sinon que les Dieux luy accordassent ses desirs? Que veut dire la vilanie de ces vers effeminez? Que veut dire ce pacte & ce marché d'vne si folle crainte? Que veut-il faire de mendier si honteusement sa vie? Crois-tu que Virgile luy ait iamais recité,

Inuectiue contre ceste miserable esperãce & desir de vie.

Penses-tu que mourir soit chose miserable? 12. Æneid.

Il souhaitte les maux les plus extremes : il desire qu'on allonge ce qui est le plus grief à supporter, & qu'on le face longuement durer. Que veut-il gagner par là? vne plus longue vie. Mais qu'est ce que la vie d'vn tel homme? demeurer longuement à mourir. Se peut-il trouuer vn homme qui aime mieux fondre sur les supplices & tourmens, se sentir couper les membres l'vn apres l'autre, perdre la vie peu à peu par des goutieres, que de rendre l'ame tout d'vn coup? Se peut-il trouuer quelqu'vn, qui se voyant attaché à ce bois malheureux, estant ia tout rompu & moulu, portant vne horrible bosse & sur les espaules & sur la poictrine, de force qu'il a esté froissé & pressuré, qui a eu plusieurs autres occasions de souhaitter de mourir, outre la gehẽne vueille tirer sa vie en quelque longueur, qui doit apres tirer tant de peines & de tourmens? Nie maintenant, que la necessité de mourir ne soit vne grande faueur de nature. Il y en a plusieurs, qui sont tous prests de faire encor vne autre pacte : de trahir leur ami pour viure plus longuement, de mener leurs enfans par la main à l'impudicité, mais qu'ils puissent voir encor la lumiere du iour, tesmoin de tant de meschancetez. Il faut donc chasser le desir de la vie: il faut apprendre que tu ne te dois pas soucier quand ce sera que tu souffriras vne chose qu'il te faut quelquefois souffrir. Aye seulement souci de bien viure, & non point combien longuement, & que souuent c'est vn grand bien de ne viure pas longuement.

Autre misere extreme postposer la perte d'vne vie plus heureuse, & plus longue à la iouyssance de celle-ci bresue & trauersee. Moyen d'y remedier.

EPISTRE CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la louange & la splendeur qui suit nostre nom apres la mort, est bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine.

COmme celuy fait vn grand desplaisir de resueiller quelqu'vn qui en dormant voit vn songe agreable : car il luy oste la volupté (encor qu'elle soit fausse) qui luy donnoit autant de contentement, que si elle estoit vraye: Tout ainsi & de mesme sorte ta lettre m'a fait vn grand tort: parce qu'elle m'a retiré d'vne fort belle pensee, que i'entretenois, & m'a retenu d'aller plus auant s'il m'eust esté permis. Ie prenois vn extreme plaisir à discourir en moy-mesme de l'immortalité des ames, & certainement pour mieux dire, de la croire. Car ie donnois facilement beaucoup de creance aux opinions de quelques sçauans hommes, qui nous promettoient plustost vne chose bien

La Philosophie humaine est merueilleusemẽt irresolue en vn poinct, sans la vraye cognoissance duquel n'est moins la cõdition de l'homme est miserable.

agreable, qu'ils ne la prouuoient. Ie me laissois aller facilement à vne si grãde esperance. Ie me faschois desia de viure, ie mesprisois desia les reliques de ma vieillesse cassee, puis que ce peu de temps qui me restoit, deuoit estre chãgé en vn temps infini, & en la possessiõ & ioüissance de l'eternité: lors que ie fus aussi tost esueillé receuant ta lettre, & que ie perdis vn si beau sommeil, lequel ie reprendray & recouureray aussi tost que ie t'auray laissé. Tu dis que par ma premiere lettre *ie n'ay point entierement expliqué toute ceste* question, par laquelle ie m'estois essayé de prouuer ce que nos Stoiciens soustiennent, que la renommee & la reputation qui nous suit apres nostre mort, soit bien: & que ie n'ay point donné solution aux argumens contraires, qu'on nous faisoit. Qu'aucun bien ne procede, comme ils disent, des choses distantes & separees. Ce que tu demandes, mon Lucilius, appartient à ceste mesme question, mais à vn autre lieu: c'est pourquoy non seulement ie l'auois differee auec quelques autres raisons, qui dependent de cela. Car il y a, comme tu sçais, quelques discours rationanx, c'est a dire, de Logique, qui sont meslez auec les moraux. Voila pourquoy i'ay traicté ceste partie qui est iuste & droite, & qui appartient aux mœurs: sçauoir mon si c'est folie, & si c'est peine perdue, d'auoir souci de ce qui doit aduenir apres nostre mort. A sçauoir mon si nos biens meurent auec nous, & s'il en reste rien à celuy, qui n'est plus rien: Ou si de ce que nous ne pourrions sentir quand il aduiendroit, on en peut receuoir ou desirer quelque fruict. Or tout cela se rapporte aux mœurs: c'est pourquoy nous l'auons mis en vn autre lieu. Mais il a esté besoin de traicter à part ce que les Dialecticiens disent contre ceste opinion, & à ceste cause nous l'auons bien voulu separer. Puis donc que tu demandes toutes leurs opinions, ie les discourray, & apres ie les confuteray l'vne apres l'autre. Mais si ie ne disois au preallable quelque chose, on ne pourroit pas entendre ce que ie veux contredire. Qu'est-ce donc que ie veux premierement dire? C'est qu'il y a quelques corps qui sont vnis & d'vne piece seule, comme est l'homme: quelques-vns qui sont composez, comme vn nauire, vne maison, & toutes autres choses, qui de diuerses parties par vne liaison sont conioinctes ensemble: il y a pareillement quelques corps composez de choses distantes, & desquels encor les membres sont separez, comme vne armee, vn peuple, vn Senat. Car ceux par le moyen desquels ces corps sont faicts, sont ioincts ensemble par la loy & par leur office, mais par nature ils sont distincts & singuliers. Qu'est-ce encor que ie veux dire auparauant? C'est que nous pensons que ce qui consiste en choses distantes & separees, ne peut estre appellé bien. Car vn bien doit estre contenu & gouuerné par vn seul traict, il n'y doit auoir qu'vne seule raison principale du bien. Et si quelquesfois tu desires de le sçauoir, il se preuue de soy-mesme: cependant il a esté besoin de presupposer cela, afin que nostre toile s'y puisse appuyer. Vous soustenez, dit-il, que ce qui procede de choses distantes, n'est pas bien. Et toutesfois ceste renommee, & ceste splendeur de nom, c'est l'opinion des gens de bien. Car comme la renommee n'est pas le dire d'vn homme seul, & la diffamation n'est pas la mauuaise opinion d'vne seule personne: pareillement la splendeur & la reputatiõ ne vient pas de plaire à vn seul hõme. Il faut que plusieurs grãds vertueux personnages consentent en cela, pour engendrer ceste splendeur de nom: Or elle ne se fait que par le iugement de plusieurs, c'est à dire, distants & separez: Elle ne peut donc estre bien. La splendeur, dit-il, est vne loüange donnee par plusieurs gens de bien; à vn homme de bien:

Question de Lucilius, touchant la reputation qu'on obtient apres la mort.

Respõse de Seneque, qui cõmence par la consideratiõ de divers corps de nature.

De ce qui se peut & doit appeller bié &

bien : la loüange eſt vn parler: le parler eſt vne voix qui ſignifie quelque choſe. Mais vne voix, encor qu'elle ſorte de la bouche d'vn homme de bien, n'eſt pas bien. Comme auſſi tout ce que l'homme de bien fait, n'eſt pas bien. Car l'homme applaudit des mains, il chifle: mais aucun n'appellera bien, ni le frappemẽt de mains, ni le chifler, encor qu'il admire, & qu'il loüe toutes choſes qui ſont en quelqu'vn, non plus que l'eſternuement ou là tous. Il s'enſuit donc que la ſplendeur n'eſt pas bien. En ſomme, dites-nous, ſi c'eſt le bien de celuy qui loüe, ou de celuy qui eſt loué? Si vous dites que c'eſt le bien de celuy qui loüe, ce ſeroit auſſi ſottement parlé, comme ſi vous diſiez que ce fuſt mon bien, qu'vn autre ſoit en bonne ſanté. Mais c'eſt vne action honneſte de loüer ceux qui en ſont dignes: par ainſi c'eſt le bien de celuy qui loüe. Car c'eſt ſon action, & non pas le bien de nous, qui ſommes loüez. Et toutesfois c'eſt dequoy il eſt queſtion. Ie reſpondray maintenãt en peu de paroles à chaſque poinct. Premierement on demande encor maintenãt, ſi aucun bien peut venir des choſes diſtantes. Surquoy il y a des opinions d'vne part & d'autre. En ſecond lieu, la ſplendeur n'a pas beſoin de beaucoup de ſuffrages & recommandations. Elle ſe peut contenter du iugement d'vn ſeul homme de bien. Car vn ſeul homme de bien peut faire iugement de tous les autres gens de bien. Et quoy, dit-il, la renommee naiſtra-elle du iugement d'vn ſeul, & l'infamie du dire d'vne ſeule meſchante perſonne? Ie l'appelle, dit-il, gloire, quand elle eſt eſpandue en beaucoup d'endroicts. Car elle a beſoin du conſentement de pluſieurs. La condition de pluſieurs & celle d'vn ſeul, eſt fort differente. Pourquoy? Car ſi vn ſeul homme de bien a bõne opinion de moy, ce m'eſt autant, comme ſi tous les gens de bien l'auoient. Parce que ſi tous me cognoiſſent, ils auroient ceſte meſme opinion de moy. Ils ont tous vn pareil & ſemblable iugement. Et ceux qui n'y peuuent pas contredire, en iugent de meſmes. C'eſt autant comme ſi tous y conſentoient: car ils ne peuuent auoir autre opinion. Voire mais pour la gloire, & pour la renommee, l'opinion d'vne ſeule perſonne ne ſuffit point. Quant à cela l'opinion d'vn ſeul homme peut autant, comme l'opinion de tous: car ſi vous en demandez aduis à tous, ils ſeront de ceſte opinion. Mais ici, le iugement de choſes diuerſes & diſſemblables, eſt auſſi diuers comme ſont bien les affections: car tu les trouueras incertains, legers & ſuſpects. Penſes-tu que tout le monde puiſſe eſtre d'vn meſme aduis? vn homme ſeul n'a pas touſiours vn meſme aduis. Mais la verité leur plaiſt. La verité n'a qu'vne force & qu'vn meſme viſage. Or quant aux autres, cela meſme à quoy ils conſentent, eſt faux. Et toutesfois il n'y a point de conſtance aux fauſſetez. Car elles ſont diuerſes & contraires enſemble. Mais la loüange, dit-il, n'eſt autre choſe qu'vne voix. Et vne voix ne ſe peut appeller bien. Et quand ils diſent que la ſplendeur du nom n'eſt autre choſe que la loüange que les gens de bien rendent aux gens de bien, ils ne la rapportent point à la voix, mais à l'opinion. Car encor qu'vn homme de bien ſe taiſe, pourueu qu'il penſe que quelqu'vn ſoit digne de loüange, il eſt aſſez loüé. D'auantage la loüange eſt autre choſe, que le louãgement: car ceſtuy-là a beſoin de la voix. C'eſt pourquoy l'on ne dit point vne loüange funebre, mais vn loüangement, l'office duquel conſiſte en harangue. Quand nous diſons que quelqu'vn eſt digne de louange, nous ne luy promettons point les paroles gracieuſes, mais le iugement des hommes. La loüange dõc peut proceder de celuy qui ne dira mot, pourueu qu'il ait bonne opinion de quelqu'vn, & qu'il le loue dans ſoy-meſmes, comme homme

De la louãge, & en quel sẽs les Stoiques prennent ce mot.

Aduis de Seneque. La loüãge d'vn homme de bien nous doit ſuffire autant que celle de tous.

car Tous les gẽs de biẽ ſont d'vn meſme aduis, pource que

La verité leur plaiſt. Or elle n'a qu'vn viſage.

Difference entre loüange & loüangement.

Que c'eſt que loüange.

de bien. En outre (comme i'ay dit) la loüange ſe rapporte à l'ame, & non point aux paroles qui ont preſché la loüange que l'ame auoit conceüe, & qui l'apportent à la cognoiſſance de pluſieurs. Celuy loue qui iuge qu'on eſt digne de louäge. Quand ce Tragique nous dit, que c'eſt choſe magnifique d'eſtre loüé par celuy qui eſt loüé, il entend que c'eſt par vn qui eſt digne de loüange. Et quand ceſt ancien Poete dit auſſi, la loüange nourrit les arts, il ne dit pas le loüangement, lequel corrompt pluſtoſt les arts. Car il n'y a rien qui ait tant gaſté & corrompu l'eloquence, & les autres ſciences qui ont beſoin des oreilles, que de vouloir plaire au peuple. Il eſt bien vray que la renommee a beſoin de la voix, mais non pas la ſplendeur. Car elle peut venir ſans la voix, ayant aſſez du ſeul iugement. Elle eſt aſſez entiere, non ſeulement entre ceux qui ne parlẽt point, mais entre ceux meſmes qui la cõtrediſent. Ie te diray encor la difference qui eſt entre la ſplendeur & la gloire. La gloire vient du iugement de pluſieurs, & la ſpendeur des bons. Mais à ſçauoir-mon à qui c'eſt que la ſplendeur du nom, c'eſt à dire, la loüange que les bons rendent aux bons, portera du bien? ſera-ce à celuy qui eſt loüé, ou à celuy qui loue? Ce ſera à l'vn & à l'autre. Moy qui ſuis loüé, parce que nature m'a fait tel que i'aime toutes perſonnes, ie ſuis tres-aiſe d'auoir bien fait, & me reſioüis d'auoir trouué des hommes recognoiſſans, qui preſchent mes vertus. C'eſt le bien de pluſieurs quand ils ſont recognoiſſans: mais c'eſt auſſi mon bien. Car i'ay l'ame ſi bonne, que le bien d'autruy ie l'eſtime comme mien, & de ceux auſſi auſquels ie ſuis cauſe de ce bien. C'eſt le bien de ceux qui loüent. Car il ſe fait par vertu. Et toute action de vertu eſt bien. Mais cela ne leur pouuoit aduenir, ſi ie n'eſtois tel. Par ainſi c'eſt le bien de l'vn & de l'autre, d'eſtre loüé auec merite: autant certes comme c'eſt le bien d'vn iuge d'auoir bien iugé, & le bien pareillement de celuy au profit duquel il a eſté iugé. Fais-tu doute, que la iuſtice ne ſoit le bien de celuy qui en eſt doüé, & de celuy auſſi à qui elle paye ce qu'elle luy doit? C'eſt iuſtice de loüer vne perſonne qui le merite: c'eſt donc le bien de l'vn & de l'autre. Nous auons aſſez amplement reſpondu à ces mocqueurs. Mais nous ne deuions pas auoir ceſte mauuaiſe intention de ſemer ces argumens trompeurs, & tirer la Philoſophie hors du ſiege de ſa maieſté pour la mettre en ceſte deſtreſſe. Combien vaut-il mieux aller par vn chemin droict & ouuert, que de ſe ietter ſoy-meſme en ces deſtours & labyrinthes qu'il te faut apres rebrouſſer auec beaucoup de peine? Car ces diſputes en fin ne ſont autre choſe que des paſſe-temps de perſonnes qui ſe veulent doctement tromper, & ſurprendre l'vn l'autre. Di pluſtoſt combien il eſt conuenable à la nature, d'eſtẽdre ſon ame ſur tout ce grand monde. L'ame de l'homme eſt vne grande choſe & genereuſe: elle ne peut ſouffrir d'auoir aucunes bornes, qui ne luy ſoyent communes auec Dieu: elle va au pair auec luy. Premierement elle ne prend point pour ſa patrie & pour ſa demeure vn bas lieu: elle ne ſe contente d'Epheſe ou d'Alexandrie, ou de quelque autre lieu plus ſpacieux, plus rempli de citoyens & de plus grand nombre de maiſons: ſa patrie eſt tout ce que l'vniuers d'enhaut enuironne de ſon circuit: Toute ceſte grande voute, ſous laquelle la mer & la terre eſt fondee, ſous laquelle l'air qui ſepare les choſes humaines d'auec les diuines & les conioint auſſi, ſous laquelle il y a tant de Dieux rangez en bel ordre, qui veillent inceſſamment pour continuer la charge qui leur eſt donnee. En ſecond lieu, elle ne permet point qu'on luy donne vn aage trop court. Tous les temps, dit-elle, ſont à moy. Il n'y a ſiecle qui ſoit clos

D'où vient la corruptiõ des ſciẽces.

Difference entre ſplendeur & gloire.

Marque de bonne ame.

Diſcours plus graue que les vaines diſputes precedẽtes, par lequel il mõſtre l'excellence de l'entendement humain.

aux

aux grands entendemens : il n'y a temps ſur lequel ils ne puiſſent ietter leurs penſees. Quand ce iour ſera venu, qui doit ſeparer la conionction, qui a eſté faicte de la diuinité auec l'humanité, ie laiſſeray ce corps au lieu où ie l'ay trouué: ie m'iray rendre à la compagnie des Dieux. Et encor maintenant meſme ie n'en ſuis point du tout priué, mais ie ſuis retenu par la peſanteur de la terre. La demeure de ceſt aage mortel, n'eſt qu'vn auant-ieu d'vne meilleure & d'vne plus longue vie. Tout ainſi que le ventre de noſtre mere nous retient l'eſpace de neuf mois, & nous prepare non point pour ſoy, mais pour le lieu où il ſemble que nous ſoyons iettez ia capables de reſpirer l'haleine, & de pouuoir ſouffrir l'air : pareillemẽt par ceſte eſpace de temps qu'il y a depuis l'enfanee iuſqu'à la vieilleſſe, nous ſommes receus pour vn autre enfantement. Vne autre naiſſance nous attend, & vn eſtat d'autres plus belles choſes. Nous ne pourrions ſouffrir le Ciel qu'apres quelque interualle. Par ainſi preuoy de longue main ſans aucune peur ceſte heure du decret de ta mort. Ce n'eſt pas la derniere heure de l'ame, elle ne l'eſt que pour le corps. Regarde toutes ces choſes, qui ſont aupres de toy, comme ſi ce n'eſtoient que paquets de hardes que tu tiens dãs vne hoſtellerie. Il te faut deſloger, & aller plus loin. Nature foüille tous ceux qui s'en vont, cõme ceux qui entrent. Elle ne te permet point d'en emporter plus que tu n'en as porté. Encor de ce que tu portois quand tu entras en la vie, il en faut laiſſer vne bonne partie. On t'oſtera la peau qu'on auoit ietté deſſus toy pour derniere couuerture: on t'oſtera la chair & le ſang meſlé auec elle, qui couroit par tout: on t'oſtera les os & les nerfs qui rendoient fermes & fortes les parties fluides & foibles. Ce iour que tu crains comme s'il deuoit eſtre ton dernier, c'eſt le iour de ta naiſſance à l'eternité. Laiſſe ceſte peſante charge. Que retardes-tu tant, comme ſi deſia tu n'eſtois vne autre fois ſorti dehors, quãd tu laiſſas le corps dans lequel tu eſtois caché ? Tu fais le retif, tu recules : Ce fut auſſi auec de grands efforts que ta mere te mit hors du ventre. Tu ſouſpires, tu pleures: Quand tu naſquis tu pleurois auſſi. Mais lors on te pouuoit biẽ pardonner: ne faiſant que venir en ce mõde, tu n'auois iamais riẽ veu ni ſenti: eſtãt ſorti d'vn lieu chaud & mol des entrailles de ta mere, vn air plus libre & plus grand te ſouffla. Apres, l'attouchement d'vne dure main t'offenſa : & eſtant encor ainſi tendre, & n'ayant iamais plus rien veu, tu te trouuas eſtonné entre les choſes que tu ne cognoiſſois pas. Mais maintenant tu ne trouues pas eſtrange de te voir ſeparé de ce corps duquel tu auois eſté autrefois partie. Laiſſe donc ſans regret ces membres qui ne te ſeruent deſia plus, & deſpoüille ce corps où l'ame long-temps a, ne peut plus loger. Il ſera deſchiré, il ſera noyé & aneanti. Dequoy te faſches tu ? C'eſt ainſi qu'il ſe fait : les eſtuys qui ont tenu couuert ceux qui naiſſent, periſſent touſiours. Pourquoy les aimes-tu tant, comme s'ils eſtoient tiens ? Parce, peut-eſtre, que tu en es couuert. Il viendra vn iour qui te deſcouurira, & qui te mettra hors de ce ventre vilain & puant, où tu es maintenant logé. Taſche dés maintenant de t'en voler, & t'arracher de là, le plus que tu pourras, reiettant toutes autres choſes, hormis celles qui doiuent demeurer neceſſairement auec toy. De là meſmes auſſi penſe à quelque choſe plus haute & plus diuine. Quelque iour les ſecrets de nature te ſeront deſcouuerts, ces tenebres ſeront chaſſees, & vne belle clarté reluira de tous coſtez. Penſe en toy-meſmes combien eſt grande ceſte lueur de tant d'eſtoilles, qui meſlent leurs lumieres enſemble. Il n'y aura aucune ombre qui vienne troubler la ſe-

De la ſeparation du corps auec l'ame, & de l'immortalité de celle ci.

L'homme ſort du mõde auec pareille nudité qu'il y entre.

Miſerable eſtat de l'homme de uant ſa naiſſance & apres.

Dont il prẽd ſubiet d'exhorter à mourir alaigrement.

Et ce d'autant plus qu'apres la mort on entre en la poſſeſſion des biens excellens.

ferenité de l'air: tous les quartiers du Ciel reluirõt d'vne egale clarté. Le iour & la nuict ne ſont que changement de l'air voiſin de la terre. Tu confeſſeras d'auoir veſcu en tenebres, lors que tu veras tout entier ceſte lumiere entiere que tu ne vois maintenant que par des petites feneſtres de tes yeux, & toutesfois tu l'admires de bien loin. Que te ſemblera ceſte diuine clarté, quand tu la verras dans ſa place? Ceſte penſee ne peut permettre que rien de ſale ſe puiſſe arreſter dans noſtre ame, rien de bas, ni de cruel. Elle dit que les Dieux ſont teſmoins de toutes choſes. Elle nous commande de nous rendre agreables à eux, & de ne penſer qu'à leur plaire, & de mettre l'eternité deuãt nos yeux: laquelle a ſi grand pouuoir que ſi quelqu'vn la peut conceuoir dãs ſon ame, il n'a aucune peur des armees, il ne s'effraye point des trompettes, aucunes menaces ne le peuuent eſpouuanter. Mais pourquoy eſt-ce que celuy s'eſpouuanteroit qui a ſon eſperance en la mort, ſi celuy auſſi qui penſe que l'ame ne dure qu'autant de temps qu'elle eſt retenue dans les liens de ce corps, & qu'auſſi toſt qu'elle en eſt deliuree, elle s'eſuanoüiſt du tout, met peine de pouuoir eſtre vtile encor apres ſa mort? Car encor qu'il nous ſoit rauy à nos yeux, ſi eſt-ce que

Vne ſaincte penſee tient l'ame exempte de tous vices.

Quel eſt le bien duquel iouït l'ame vertueuſe.

4. Aneid. *La vertu de ce Prince, & l'honneur & la gloire*
De ſa race, viendra ſouuent en ſa memoire.

Penſe combien les bons exemples nous profitẽt, & tu cognoiſtras que la memoire des grands perſonnages nous eſt autant profitable, que leur preſence.

EPISTRE CIII.

Que l'ennemy le plus dangereux & plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la Philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux.

L'homme ne reçoit point de plus grands deſplaiſirs que de l'homme meſme, car les autres creatures ne nuiſent que par accident ou par neceſſité, mais l'homme de guet à penſe.

POurquoy penſes-tu ſi ſoigneuſement au malheur qui te peut aduenir, & peut auſſi n'aduenir point? Ie parle d'vn feu ou d'vne ruine, & tels autres dangers qui nous aduiennent, & ne viennent point par aguets. Pren garde pluſtoſt à ceux qui t'eſclairent de pres, qui t'eſpient, & te veulent ſurprendre. Ce ſont des malheurs bien rares, encor qu'ils ſoient bien grands, que de faire naufrage, ou d'eſtre verſé ſous vn coche. Mais le danger qu'vn homme braſſe à vn autre, il eſt ordinaire. Sois touſiours au guet contre ceſtuy-là, ayes touſiours les yeux ouuerts. Car il n'y a point d'autre mal plus frequent, plus opiniaſtre, plus flateur que ceſtuy-là. La tempeſte menace auant qu'elle s'eſleue, les baſtimens craquent auant tomber, & la fumee ſe voit pluſtoſt que le feu. Mais le malheur qui nous vient d'vn homme eſt fort ſoudain. Et d'autãt plus qu'il s'approche de toy, d'autant eſt-il plus finement caché. Tu te trompes, ſi tu te fies au viſage de ceux qui ſe preſentent à toy. Ils ont la face d'hommes, & le cœur de beſtes ſauuages: ſi ce n'eſt que leur fureur eſt plus dangereuſe à ceux qu'elles rencontrent les premiers, parce qu'elles ne la peuuent ſi bien retenir, qu'ils paſſent ſans eſtre offenſez. Car rien ne les pouſſe iamais à faire mal que la ſeule neceſſité. C'eſt la faim ou la peur qui les contraint de venir au combat. Mais ce n'eſt que plaiſir à l'homme de faire perir vn homme. Toutesfois en penſant au danger qui te peut aduenir par l'homme, penſe pareillement quel eſt le deuoir de l'homme. Pren garde d'vn coſté, de n'eſtre point offenſé, & de l'autre, de n'offenſer pas vn.

Remede à ce propos.

Reſiouy toy du bien de tout

tout le monde, & sois faſché de leur mal: ſouuienne-toy de ce que tu dois faire pour autruy, & de ce dont tu te dois garder. Viuant ainſi, quel bien t'en aduiendra-il? non pas qu'ils ne te nuiſent, mais qu'ils ne te trompent point. Sur tout retire toy le plus que tu pourras à la Philoſophie: elle te mignardera dans ſon giron. Tu ſeras entierement ſeur dans ſon ſainct cabinet, ou plus ſeur qu'en tout autre lieu. Nul ne s'entreheurte, que ceux qui ſe promenent en meſme place. Mais tu ne dois point te vanter de ſuiure la Philoſophie: elle a fort ſouuent eſté dommageable à pluſieurs qui s'en eſtoyent fierement & inſolemment glorifiez. Il ſuffit qu'elle te face perdre tes vices, qu'elle ne reproche rien à autruy, qu'elle ne deſdaigne pas les couſtumes publiques, qu'elle ne face point cognoiſtre qu'elle vueille blaſmer tout ce qu'elle ne fait point. On peut eſtre ſage ſans orgueil & ſans ennie.

EPISTRE CIIII.

D'vn voyage qu'il fit hors la ville, pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ni changer de ville pour fuyr les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point. Il conſeille de viure auec Caton, Lelius, & Tubero Romains, & auec Socrate & Zenon Grecs.

Exemple de l'amitié coniugale, & de la mutuelle bien vueillance des amis.

IE m'eſtois retiré en ma ville de Nomentan: pourquoy penſes-tu que ce fuſt? pour fuyr la ville? Mais pluſtoſt la fieure, cõme l'accez me venoit. Elle m'auoit deſia ſaiſi, quand ie commanday auſſi toſt qu'on attelaſt mon carroſſe, encor que ma bonne femme Pauline me vouluſt retenir, le medecin me trouuant le pouls eſmeu, & le battement des veines inconſtant contre ſon naturel, dit que c'eſtoit vn commencement de fieure. Toutesfois ie continuay de m'en aller. Il me vint lors à la bouche ce que i'auois ouy dire à Gallio mõ Seigneur, lequel eſtant en Achaye, & commençant la fieure de le ſaiſir, monta incontinent dans la nauire criant que c'eſtoit vne maladie du lieu, & non pas du corps. C'eſt ce que ie dis à Pauline, laquelle me pria d'auoir ma ſanté en recommandation. Car ſçachant que ſa vie ne depend que de la mienne, ie commence d'auoir ſoin de moy-meſme, pour en auoir auſſi d'elle: & iaçoit que la vieilleſſe m'euſt rendu conſtant pour ſupporter beaucoup de mal, ie perds toutesfois ce bien que l'aage m'auoit apporté. Il me ſemble qu'en ce vieillard il y a vn ieune homme, duquel on a pitié. De ſorte que ne pouuant gagner ſur elle qu'elle m'aime auec plus de conſtance, elle gagne ſur moy, que ie m'aime plus que ie ne deurois. Car il faut s'accommoder aux hõneſtes affections: & iaçoit quelquesfois qu'aucunes iuſtes cauſes nous preſſent il faut neantmoins pour l'honneur de ſes amis, rappeller ſon eſprit mourant, encor que ce ſoit auec peine: il le faut retenir dans la bouche: veu qu'vn homme vertueux doit mettre peine de viure, non pas tant qu'il y prẽd plaiſir, mais tant qu'il en eſt beſoin. Celuy qui eſtime ſi peu ſa femme & ſon ami, qu'il ne voudroit pas allonger ſa vie pour l'amour d'eux, & qui perſeuere de vouloir mourir, eſt trop delicat. Il faut qu'vne ame ſe puiſſe commander cela, ſi l'vtilité de ſes amis le requiert, qu'elle ne vueille point mourir pour donner ce contentement à elle ſeule: mais ſi elle auoit commencé, elle deuroit pluſtoſt rompre ce deſſein, & s'accommoder à la volonté des ſiens. C'eſt l'acte d'vne ame pleine de vertu & de force, de retourner à la vie pour le bien d'autruy.

L'ame vertueuſe doit deſirer de prolonger ſa vie pour l'vtilité des ſiens.

Quel est le principal fruict de la vieillesse.

ce que plusieurs grands personnages ont fait. Mais i'estime aussi, que c'est vne grande humanité de conseruer plus soigneusement sa vieillesse: le plus grand fruict de laquelle, est de s'entretenir auec vn grand soin, & vne grande seureté, & ioüir de sa vie auec vne plus grande fermeté de courage, si tu cognois que cela soit agreable, profitable, & desiré par quelqu'vn de tes amis. D'auantage en faisant cela, tu en reçois vn grand plaisir, & vne belle recompense. Car quel plus grand contentement pourroit-on sentir que de se voir si cherement aimé de sa femme, que pour l'amour d'elle tu te vueilles encor plus cherement aimer? C'est pourquoy ma Pauline peut tant sur moy que sa crainte m'est cause que ie crains. Mais veux-tu sçauoir comme ie me trouuay du conseil de mon voyage? Aussi tost que i'eus laissé ce mauuais air de la ville, & la puãteur de la fumee des cuisines, lesquelles aussi tost qu'on les remue, iettent auec la poussiere toute la vapeur pesteuse qu'elles tenoient couuerte & cachee, ie sentis incontinent vn grand changement en ma santé Mais comment penses-tu que mes forces se refirent aussi tost que i'arriuay dans le vignoble du lieu? Incontinet que i'entray dans ce pasturage ie me fis donner à manger. Ie me sentis tout reuenu: la langueur de ce cops mal-asseuré, & qui craignoit quelque plus grand mal, ne demeura gueres auec moy. Ie commence d'estudier auec toutes les forces de l'esprit. Le lieu n'y sert pas de beaucoup, si l'esprit ne s'ayde, lequel pourra s'il veut au milieu des occupatiõs trouuer touiours quelques heures secrettes. Mais celuy qui choisit les regions, & cherche le repos, trouuera par tout des affaires qui l'empescheront. Car on dit que s'estant plaint quelqu'vn à Socrates, que les longs voyages qu'il auoit faicts, ne luy auoiẽt porté aucũ profit, il luy respondit, Ce n'est point sans cause que cela t'est aduenu: car tu faisois ces voyages auec toy. O le grand bien que ce seroit à quelques-vns, si en voyageant ils se pouuoient departir d'auec eux-mesmes: parce qu'ils ne font que se solliciter, que se corrompre, que se faire peur. Que sert-il de passer les mers, & de changer de villes? Si tu veux eschapper aux passions qui te tourmentent, il n'est pas besoin d'aller en autre lieu, mis estre autre. Pren le cas que tu sois allé dans Athenes ou à Rhodes. Choisis vne autre ville telle que tu voudras. Que sert il quelles soient les mœurs de ceste cité? Tu y as apporté les tiẽnes. Tu penseras touiours, que la richesse soit vn bien: la pauureté, & (ce qui est encor du tout miserable) vne fausse pauureté, te tourmentera. Car encor que tu possedes de grands biens, toutesfois parce qu'vn autre en a de plus grãds, il te semble que la richesse de laquelle il te surpasse, te defaut. Tu penses que les honneurs & dignitez soient quelque bien. Tu auras mal de teste que cestuy-cy soit fait Consul, qu'vn autre le soit pour la seconde fois: tu te rechignes de lire souuent le nom de quelqu'vn escrit aux Fastes. La fureur de ton ambition sera si grande, qu'il te semblera que pas vn ne vient apres toy, si quelqu'vn marche deuant toy. Tu estimeras aussi que la mort soit le plus grand mal qui te puisse aduenir, iaçoit qu'elle ne porte aucun mal que la peur qu'on en conçoit auant qu'elle aduienne. Les dangers seuls ne t'effrayeront pas: se feront les soupçons: tu seras touiours agité de frayeurs vaines. Car que te seruira

D'auoir peu eschapper tant de villes de Grece,
Et peu rompre en fuyant des ennemis la presse?

La paix mesme te portera des peurs, tu ne pourras te fier aux choses les plus asseurees, si vne fois l'espouuantement t'a fait perdre l'entendement: lequel depuis qu'il s'est accoustumé de s'effrayer soudainement à toutes occurrẽces ne pourra

Profit qui reuient du changemẽt de l'air des villes à celuy des champs.

La solitude ne sert de gueres si l'esprit ne s'accommode à soy-mesme.

Pour s'exempter de passions, il faut quitter ses vices.

Discours contre l'auarice.

Cõtre l'ambition.

Contre la crainte.

ne pourra permettre apres que tu puisses prendre aucun remede à ton salut: car il n'euite plus les dangers, il ne fait que fuyr. Tu penseras aussi que c'est vn mal extremement grand de perdre quelqu'vn de tes amis: Combien que ce soit vne folie aussi grande, comme ce seroit, si tu pleurois de voir tomber en terre les fueilles de ces beaux arbres qui seruent d'ornement à ta maison. Tout ce qui te plaist, ressemble à vne verdure. Ils viuẽt tant qu'ils sont verds: la fortune fait tomber par terre quelque chose de iour à autre. Mais comme la cheute des fueilles est facile à supporter, parce qu'elles renaissent: aussi est la perte de ceux que tu aimes, & que tu penses estre les plaisirs de ta vie, parce qu'ils se refont, encor qu'ils ne renaissent point. Ouy: mais ils ne seront point pareils aux autres. Aussi ne seras-tu pareil à toy-mesmes. Il n'est iour, il n'est heure, qui ne te change. Mais ce larcin se cognoist plus facilement aux autres. En toy il est caché, parce qu'il ne se fait pas ouuertement: les autres nous sont enleuez tout d'vn coup, mais nous sommes desrobez insensiblemẽt à nous-mesmes. Ne voudras-tu pas dõc penser à ces choses, & apporter quelques remedes à ta playe? Voudras-tu tousiours semer des nouuelles occasiõs de soucis, esperant tantost vne chose, & entrant en desespoir d'vn autre? Si tu es sage, mesle les vnes & les autres ensemble: n'espere point sans desespoir, & ne desespere point sans esperance. Quel profit reuint iamais à pas vn d'auoir beaucoup voyagé? Il n'a pas temperé ses voluptez, il n'a pas retenu son auarice, il n'a pas addouci sa cholere, il n'a pas refroidi la violence indomptee de ses amours: il n'a peu arracher aucun vice de son ame, il ne luy a pas rendu le iugement meilleur, il n'a pas chassé ses erreurs: mais comme si c'estoit vn enfant qui admire les choses qu'il n'a iamais veües, il a esté retenu quelque peu de temps pour les nouueautez qu'il voyoit. Au reste l'agitation fait que l'inconstãce de l'ame, qui s'irrite d'auantage quand elle est faschee, se rend plus legere & volage: & par ce moyen s'ils ont eu grand desir de voir ces lieux, ils les ont quittez encor plus volontiers, & comme oiseaux passagers s'en sont reuolez plus viste qu'ils n'estoyent venus. Le pelerinage te donnera cognoissance de diuerses nations, te monstrera des nouuelles formes de montagnes, des champs d'vne estendue admirable, de grands vallons arrousez d'eaux qui ne tarissent iamais, la nature de quelque riuiere qu'on aura remarquee: on t'apprendra comme le Nil ne s'enfle que l'esté, ou comme le Tigris se desrobe aux yeux, & apres auoir fait vn long cours sous la terre, il en sort tout entier: Ou comme Meandre, qui a esté l'exercice, & le plaisir de tous les Poëtes, fait vne infinité de replis: & s'approchant en diuers endroicts de son propre canal, sans se vouloir ietter dedans, il se fleschit à costé. Mais rien de tout cela ne te rendra ni plus vertueux, ni plus sage. Il faut tousiours estre apres l'estude, apres les autheurs de la sagesse pour apprendre ce qui est desia inuenté, & pour rechercher ce qui ne l'est pas encores. C'est ainsi qu'il faut retirer l'ame de sa miserable seruitude, & la mettre en liberté. Tant que tu demeureras sans apprendre ce qu'il faut fuyr, & ce qu'il faut desirer: ce qui nous est necessaire, & ce qui nous est superflu: ce qui est iuste, & ce qui est hõneste: ce ne sera pas voyager, ce sera errer & vagabonder: ces erreurs ne te porteront aucun profit: Car tu traines tes passions en ces voyages, & tes vices te suiuent par tout. A la mienne volonté qu'ils ne fissent que te suiure: car ils feroyent plus loin de toy qu'ils ne font pas. Mais tu les portes sur toy, tu ne les meines point. Voila pourquoy, en quelque lieu que tu sois ils te pressent, & te donnent pareil tourment autant en vn pays, qu'en autre. Il faut chercher

Contre la perte des amis.

Contre les frequens & diuers changemens de pays.

Les voyages contentent l'esprit, mais ne rendent ni plus vertueux, ni plus sage.

Moyen de mettre l'ame en sa vraye liberté.

Voyager sans la Philosophie ce n'est que vagabõder.

au malade vne medecine, & non point vne region. Quelqu'vn s'eſt-il rompu la iambe? s'eſt-il deſiié le pied? Il ne monte pas dans vn coche, ou dans vn nauire: il appelle le medecin pour faire reprendre la partie rompue, & que celle qui eſt deloüee ſoit remiſe en ſon lieu. Pourquoy penſes-tu donc, que ton ame, qui eſt rompue en tant de lieux, puiſſe guarir en changeant de pays? Ce mal eſt trop grand pour eſtre guary en ſe faiſant porter. Le voyager ne te rẽdra ni medecin ni orateur. Le lieu n'apprẽd aucune ſcience. Et quoy? La ſageſſe q eſt la plus precieuſe choſe de ce mõde, s'acquiert-elle en chemin? Croy moy, il n'y a chemin aucũ, qui puiſſe arreſter ton ambition, ta cholere, tes frayeurs. Ou s'il y en auoit, toutes ſortes d'hommes y accourroient en foule. Ces maux te tourmenteront, ils t'amaigriront tant que tu iras vagabõder par terre, & par mer, tant que tu porteras ſur toy les cauſes de ces maux. T'eſtonnes-tu, ſi la fuitte hors de ton pays ne te porte aucun profit? ce que tu veux fuir eſt auec toy. Corrige toy donc. Mets bas ceſte peſante charge, chaſſe loin ta cõuoitiſe, ou la contiens dans quelque honneſte meſure, oſte toute meſchanceté de ton ame. Si tu veux faire des ioyeux voyages, guaris celuy que tu menes auec toy. L'auarice ne te quittera iamais pendant que tu viuras auec vn auarieux. La fierté ne te quittera iamais pendant que tu hanteras vn orgueilleux. Tu ne perdras iamais la cruauté en la compagnie d'vn bourreau. La hantiſe des adulteres ne fera qu'allumer ta paillardiſe. Si tu te veux deſpoüiller de vices, il te faut esloigner des exemples des vices: l'auare, le corrupteur, le cruel, le trompeur, qui t'euſſent fait beaucoup de mal, s'ils euſſent eſté pres de toy ſont logez dedans toy. Va chercher de plus gens de bien. Va viure auec Catõ, auec Lelius, auec Tuberõ: que ſi tu veux viure encor auſſi en la cõpagnie des Grecs, hante Socrates & Zenõ. L'vn t'apprendra de mourir quãd la neceſſité le voudra, & l'autre auant qu'il en ſoit beſoin. Vis auec Chryſippus, auec Poſidonius. Ceux-là t'enſeigneront la cognoiſſãce des choſes diuines & humaines. Ceux-là te cõmanderont de faire touſiours quelque belle choſe: & nõ ſeulemẽt de ſçauoir ſagement parler, & de tenir de beaux propos, qui ſeront agreables à ceux qui les orront: mais auſſi d'endurcir ton ame, & de la fortifier cõtre toutes menaces. Il n'y a qu'vn port de ſalut pour la vie, q eſt touſiours agitee & tourmẽtee: c'eſt de meſpriſer les choſes à venir, ſe maintenir en toute aſſeurãce, preſẽter courageuſement l'eſtomach aux coups de fortune, ne ſe cacher, & ne luy tourner iamais le dos. Nature nous a engendrez hardis & courageux; Et cõme elle a dõné à quelques beſtes vn eſprit cruel, à quelques vnes fin & ruſé, à d'autres craintif: auſſi nous l'a elle donné grand & genereux, cerchant où il pourra viure honorablement, & non point ſeurement: tres-ſemblable à l'vniuers, lequel il ſuit tant que le pas d'vn homme mortel ſe peut eſtẽdre, & taſche à luy reſſembler. Il ſe monſtre à tout le monde, & ſemble qu'il ſoit bien aiſe d'eſtre regardé, & d'eſtre loué: il eſt maiſtre de toutes choſes, il eſt par deſſus toutes choſes. C'eſt pourquoy il ne s'aſſuiectit à rien qui ſoit, il ne trouue rien qui luy ſoit trop peſant, rien qui le puiſſe faire plier ſous le faix.

Sans amendement de vie, les diuers voyages ſont inutiles.

Le moyen de s'amender c'eſt de nettoyer sõ ame de tous vices, fuyr la compagnie des meſchans, & hanter les gens de bien.

Exemples ordinaires des gens de bien.

La Philoſophie eſt le ſeul haure de la vie contre les tempeſtes d'icelle.

Excellence de l'entendement humain.

6. Æneid.

La mort & le labeur ſont horribles à voir.

Rien moins que cela, ſi on les pouuoit regarder droictement, & rompre les tenebres, qui ſont deuant. Il y a force choſes qui nous eſpouuantent la nuict, que le iour on ne s'en fait que rire.

La mort & le labeur ſont horribles à voir.

Noſtre Virgile a dit cela de fort bonne grace: il n'a pas dit qu'elles fuſſent terribles

terribles en effect, mais à les voir. C'est à dire qu'elles semblent l'estre à la veüe, & toutesfois ne le sont point. Qu'est ce qu'il y a, dis-ie, de si espouuantable en ces choses, sinon ce que l'opinion vulgaire en a publié? Pourquoy est-ce, Lucilius, qu'estãt ainsi gaillard & robuste, tu craindras le labeur, & qu'estãt homme tu craindras la mort? Cela me fait souuenir de ceux, qui pensent, que ce qu'ils ne peuuent faire, soit impossible, & qui disent que nous parlons des choses qui sont hors du pouuoir de nature humaine. Hà que i'ay bié meilleure opinion d'eux: ils le pourroient faire eux mesmes, mais ils ne veulent pas. Mais qui est celuy, qui l'a voulu entreprendre, qui n'en soit venu à bout? Qui est celuy qui ne les ait trouué plus faciles en trauaillãt? Ce n'est point parce qu'elles sont difficiles, que nous n'osons point: mais parce que nous n'osons point, elles sont difficiles. Toutesfois si vous en demandez vn exemple, prenez Socrates ce vieillard, qui a tant souffert, qui a esté tourmẽté de toutes sortes de maux, qui n'a peu iamais estre vaincu ni de la faim ni de la pauureté (que la charge de sa maison luy faisoit trouuer encor plus fascheuse) qui n'a esté vaincu des trauaux de guerre, qu'il a portez aussi en son temps, ni de ceux qu'il a endurez dans sa propre maison: soit que tu parles de sa femme, qui auoit les mœurs fort sauuages, & la langue venimeuse: soit que tu parles de tes enfans, qui estoient indociles & rudes, qui ressembloient plus à la mere qu'au pere. De sorte qu'il a touſiours vescu ou en guerre, ou en tyrannie: ou bien en vne liberté plus cruelle que ni la guerre, ni la tyrannie. La guerre dura vingt & sept ans: apres que les armes furent posees, la ville fut abãdonnee à la cruauté de trente tyrans, plusieurs desquels estoient ses ennemis. Mais le dernier iugement fut donné sous pretexte d'aucuns crimes de grande importance: on l'accusoit de sentir mal de la religion, d'auoir corrompu la ieunesse, & de l'auoir subornee contre les Dieux, contre leur parens, & contre leur patrie. Et apres tout, la prison, & le poison. Mais tant s'en faut, que rien de cela ait peu changer l'ame de Socrates, qu'il n'a peu seulement luy faire changer la couleur du visage. Il retint ceste loüange rare & admirable iusqu'au dernier iour de sa vie, que iamais homme ne vid Socrates, ni plus ioyeux, ni plus triste. Il fut touſiours constant parmy l'inconstance de fortune. Veux-tu encor vn autre exemple? Pren ce Caton dernier, contre lequel fortune se monstra plus ennemie, & plus opiniastre. Car luy ayant esté contraire en tous lieux, elle l'a esté encor d'auantage en sa mort: toutesfois il fit cognoistre qu'vn homme de cœur peut viure en despit de fortune, & mourir en despit d'elle. Il auoit passé toute sa vie aux guerres ciuiles, ou en vn aage qui appresto it desia la guerre ciuile. De sorte que tu pourrois dire qu'il n'a pas vescu en moindre seruitude, que Socrates, sinon que tu penses que Cn. Pompeius, & Cesar, & Crassus fussent compagnons en la liberté. Pour si souuent que la Republique se soit changee, on n'a iamais veu changé Caton. En tous temps & en tous affaires il a esté touſiours semblable à soy. Estant Preteur, estant repoussé du Consulat, estant accusé, estant en la prouince, en haraguant au peuple, en l'armee, en sa mort, en l'effroy & en l'estonnemẽt de la Chose publique: lors que d'vne costé Cesar estoit soustenu de dix legions de vieux soldats bien aguerris, & que Cn. Pompeius auoit auec soy toutes les forces des nations estrangeres: il fist teste luy seul contre tous. Quand les vns se rendoient au camp de Cesar, & les autres à celuy de Pompee: ce Caton tout seul fit quelque party pour soy, & pour la Chose publique. Si tu veux te representer en l'entẽdemẽt l'image de ce temps-là, tu verras d'vn costé le peuple & tous les gens de bas-

L'esprit de l'homme est capable de tout, pourueu qu'il s'y applique à bõ escient.

Exemple en Socrates qui ne fut iamais vaincu d'aucun mal.

Non pas mesme esmeu.

Autre exẽple en Caton d'Vtique, qui mõstra mesme en sa mort qu'vn hõme courageux peut viure & mourir en despit de fortune & en sa vie.

se condition, eschauffez à faire vn nouueau chãgement d'estat: & de l'autre, tous les plus grands de la ville, & la noblesse Romaine, & tout ce qui estoit de sainct, & de choisi: n'y ayant que deux autres au milieu: sçauoir est la Chose publique, & Caton tu t'esmerueilleras, dis-ie, quand tu verras

L'Atride Agamemnon, & Priam orgueilleux,
Et Achille cruel à l'endroit de tous deux.

Car il les blasme tous deux, & les desarme tous deux. Il fait ce iugement de tous deux: Il dit que si Cesar gagne, il se tuera: si c'est Pompee, il s'en ira en exil. Quelle autre chose deuoit il plus craindre, puis qu'il auoit arresté contre soy-mesme, au cas qu'il vaincroit, ou qu'il seroit vaincu, ce que les ennemis qui eussent esté plus offensez contre luy, pouuoient ordonner? il mourut donc par sa propre sentence. Ne vois-tu pas que les hommes peuuent supporter beaucoup de trauail? Il mena son armee par les deserts d'Afrique, marchant tousiours à pied. Ne vois-tu pas qu'ils peuuent endurer la soif? Menant les reliques de son armee vaincue sans aucun bagage, & passant des montagnes steriles & seches, ayant tousiours la cuiraſſe sur le dos, il souffrit la faute d'eau: & s'il se trouuoit par fortune quelque fontaine, il beuuoit le dernier. Ne vois-tu pas qu'on peut mespriser, & l'honneur & l'ignominie. Le mesme iour qu'il fut repoussé du Consulat, il ioua au balon deuãt toute ceste assemblee publique. Ne vois tu pas qu'õ peut ne craindre point la puissance des grãds: Il defia tout à vn coup & Cesar & Pompee l'vn desquels pas vn ne pouuoit offenser, sinon que pour gagner la bonne grace de l'autre. Ne vois tu pas que on peut mespriser & la mort, & l'exil? Il se condamna à mort, & à bannissement, & à faire cependant la guerre: Nous pouuons donc auoir autant de courage contre toutes ces choses, pourueu que nous vueillons retirer nostre col de dessous le ioug. Il faut en premier lieu reietter loin toutes voluptez: car elles nous ostẽt les forces, & nous effeminẽt, & ont besoin de beaucoup de choses, qu'il faut attendre de la fortune. En apres il faut mespriser les richesses, qui sont le guerdon & le fruict de la seruitude. Il faut quitter l'or, & l'argẽt, & toutes autres choses, qui ne seruent que de charge aux riches maisons. On ne peut achepter la liberté qu'elle ne couste bien cher: si vous la prisez beaucoup, il faut aussi estimer fort peu toutes autres choses.

Qu'il n'y a trauail ne fatigue que l'homme ne puisse deuorer.

Qu'on peut negliger l'honneur & le deshonneur, & la puissance de grãds & la mort & l'exil.

Moyẽ d'appliquer à nostre vsage les exẽples des hõmes vertueux.

EPISTRE CV.

Comme il faut fuyr l'esperance, l'enuie, la haine, la crainte & le mespris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auec soy. Le plaisir qu'on prend à parler, fait en fin descouurir les secrets.

IE te diray ce qu'il faut que tu faces pour viure auec plus d'asseurance. Toutesfois ie veux que tu prẽnes ces preceptes, comme si ie t'enseignois les moyens, par lesquels tu peusses conseruer ta santé au pays d'Ardea. Pense combien de choses il y a qui peuuent esmouuoir les hommes à la ruine des hommes: tu trouueras l'esperance, l'enuie, la haine, la crainte & le mespris. Mais entre tous ces maux, le mespris est si leger, que plusieurs se sõt cachez dessous luy, pour vn grand remede. Celuy qui mesprise vn autre, sans doute iamais il ne le foule aux pieds, il passe tout outre. Aucun ne se veut mettre en peine, & ne se veut opiniastrer de faire mal à personne de laquelle il ne tient

Plusieurs motifs peuuent inciter les hommes à la ruine des vns des autres.

Le mespris

conte.

conte. Vn iour de bataille on quitte celuy qui est tombé par terre pour combatre celuy qui est debout. Tu euiteras l'esperance des meschans, si tu n'as rié qui esueille la detestable conuoitise d'autruy, si tu ne possedes quelque belle terre. Car les choses excellentes & belles, encor qu'on ne les ait guere veües, sont tousiours desirees. Mais tu fuiras l'enuie, si tu ne te fais guere cognoistre, si tu ne vantes pas tes biens, si tu sçais t'en resiouyr en toy mesme. Tu pourras aussi euiter la haine de l'offense qu'on receuroit de toy, en n'irritant pas vn sans occasion: ce que le sens commun te gardera de faire: car cela a apporté beaucoup de dommage à plusieurs. Quelques vns hayssoyent, & si n'auoyent point d'ennemis. Mais la mediocrité de ta fortune, & la douceur de ton esprit, feront que tu ne seras pas craint mesmement, quand les hommes cognoistrõt que tu es tel, qu'on ne te peut offenser sans danger. Sois facile à te reconcilier, & que ce soit auec toute asseurance. C'est chose dãgereuse d'estre craint, & dãs sa maison & dehors, & de ses esclaues, & de ses enfans. Il n'y a pas vn, qui n'ait assez de force pour nuire: ioint que celuy qui est craint a occasiõ de craindre. On ne se peut faire redoutter sans se mettre en danger. Reste à parler du mespris, la condition duquel est en la puissance de celuy qui le recerche, & qui est mespriſé, parce qu'il le veut estre, & non point parce qu'il le merite. Tout le mal que le mespris apporte, sera chasse par les sciences, & par les bons arts, & par les amitiez de ceux qui peuuẽt beaucoup aupres des grands: ausquels il se faudra adresser, & non pas s'engager, afin que le remede ne couste plus cher, que le peril ne porteroit de dommage. Toutesfois il n'y a rien qui profite tãt, que de viure en repos, & de ne parler à pas-vn que le moins que tu pourras, & souuẽt auec toy. Le parler a quelque douceur, qui nous surprẽd & nous flatte, & qui nous fait descouurir nos secrets, comme fait l'yuresse, ou l'amour. Apres, aucun ne pourra taire ce qu'il aura ouy dire: & pas-vn ne se contentera de dire seulement ce qu'il aura ouy. Celuy aussi qui ne pourra taire la chose, n'en taira pas l'autheur. Car chacun trouue tousiours quelqu'vn à qui il fie le secret qu'on luy auoit fié. Et pour contenir son caquet, & se contenter des oreilles d'vn seul, il fera que le peuple en sera l'autheur. Et voila commẽt ce qui n'agueres estoit secret, est fait vn bruit public. La plus grande partie de nostre asseurance, c'est de ne faire rien de meschant. Les hommes superbes & tyrans menent vne vie desreglee & pleine de desordre: ils ont autant de peur, comme ils font de mal: ils ne sont iamais en repos d'esprit. Ils tremblent quand ils ont mal fait, ils sont tousiours en doute. La conscience ne leur permet point de faire aucune autre chose, & les contraint de ne penser qu'à eux. Celuy souffre beaucoup de peine, qui l'attend: & quiconque l'a meritee, l'attend. Quelque bonne fortune peut bien releuer de la peine vne mauuaise conscience: mais non pas luy donner asseurance. Car encor qu'il ne soit point descouuert, il craint de l'estre. Quand il dort son forfait le resueille: & si on parle de la meschanceté d'autruy, il pense à la sienne. Il luy semble qu'elle ne sera iamais oubliee, ni assez couuerte. Vn meschant homme peut par quelque bonne fortune estre caché, mais il ne peut viure en asseurance.

L'esperãce.

L'ennie.

La haine.

Quelle est la cõdition du mespris.

Le moyen de contrequarrer les passions: &

Dépossedez son ame en repos.

Ce que peut vne mauuaise conscience.

EPISTRE

EPISTRE CVI.

Si les biens de l'ame & les vices ſont corps. Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperflues. Il y a de l'intemperance au ſçauoir comme en toutes autres choſes.

L'excuſe qu'on reiette ſur ſes occupatiõs eſt friuole, veuque nul n'en a ſinõ autant qu'il en veut auoir,

SI ie fais reſponſe vn peu tard à tes lettres, ce n'eſt point que ie ſois empeſché d'aucunes occupations : ne penſe point que ie me vueille ſeruir de ceſte excuſe. Ie ſuis deſchargé de tous affaires, & ceux qui voudront eſtre le ſeront. Les affaires ne ſuiuent aucun : mais on les ſuit, & on les recerche : on penſe que ce ſoit vn grand honneur que l'occupation de beaucoup d'affaires. Pourquoy donc eſt-ce que ie ne reſcriuis ſur le champ à ce que tu demandois? Ce que tu demandois eſtoit vne partie de mon œuure, qui deuoit venir en ſon lieu à la ſuite de mon liure. Car tu ſçais que ie veux traicter toute la Philoſophie morale, & declarer toutes les queſtions qui en dependent. C'eſt pourquoy ie doutois, ſi ie deuois attendre, que ie fuſſe venu au lieu où ceſte queſtiõ ſe doit traicter, ou ſi ie te deuois donner ceſte audience hors de roolle. Il m'a ſemblé qu'il ſeroit plus honneſte, de ne retenir point longuement vn homme, qui venoit de ſi loin. A ceſte cauſe ie tireray de la ſuite de ce grand diſcours, & de la liaiſon d'iceluy, ce que tu demandes : & s'il y a quelqu'autre choſe qui s'approche de cela, encor que tu ne le demandes point, ie te l'enuoyeray. Mais demandes-tu que c'eſt? Ce ſont des choſes qui donnent plus de plaiſir que de profit : comme eſt ce que tu demandes, ſi le bien eſt corps. Il eſt corps : car il fait Ce qui fait, eſt corps. Le bien meut l'ame, & la forme en quelque maniere, & la contient. Cela donc qui eſt propre au corps, eſt le bien du corps : & par conſequent les choſes qui appartiennent à l'ame, ſont corps. Car elle eſt corps. Il faut neceſſairement que le bien de l'homme ſoit corps, veu qu'il eſt corporel. Ie mentirois ſi ce qui le nourrit, & ce qui conſerue ſa ſanté, ou qui la luy rend, n'eſtoit corps. Son bien donc eſt le corps. Ie penſe que tu ne feras point de doute, que les affectiõs ne ſoyent corps, afin que ie meſle en ce diſcours vn poinct que tu ne demandois pas : comme eſt la cholere, l'amour, & la triſteſſe : que ſi tu en doutois, prens garde ſi elles nous changent le viſage, ſi elles nous rident le front, ſi elles nous reſiouyſſent la face, ſi elles nous font quelquesfois rougir, & quelquesfois deuenir paſles. Et quoy? penſes-tu que ces marques ſe puiſſent ſi manifeſtement grauer ſur le corps, que par vn autre corps? Si donc les affections ſont corps, les maladies de l'ame le ſont auſſi, l'auarice, la cruauté, les vices endurcis, qui ſont deſia venus à tel poinct, qu'ils ſe ſont rendus incorrigibles. La meſchanceté donc l'eſt auſſi, & toutes les eſpeces de meſchanceté, comme eſt l'enuie & la ſuperbe. Il s'enſuit donc que les biens le ſont auſſi. Premierement parce qu'ils ſont contraires aux maux. En ſecond lieu, parce qu'ils te rendent meſmes marques, & meſme teſmoignage. Ne vois-tu pas quelle vigueur la magnanimité met deuant les yeux? quelle diligence nous apporte la prudence? quelle modeſtie, & quel repos d'eſprit engendre la reuerence? quelle douceur en la face, la ioye? quelle rigueur la ſeuerité? & quelle aſſeurance la verité nous donne? Il faut donc que ce qui change la couleur & la contenance du corps, & qui exerce ſon empire ſur luy, ſoit pareillement corps. Or toutes les vertus dont ie viẽs de parler, ſont biens : ce qui procede d'elles, l'eſt auſſi. Peut-on faire doute, que ce dont quelque choſe peut eſtre touchee, ne ſoit corps? Car, cõme dit Lucrece,

Queſtion & diſpute ſi ce qu'on appelle bien eſt corps. & Si les affections,

Les maladies de l'ame, & la meſchanceté, ſont corps.

Ce dont quelque choſe peut eſtre touchee, eſt corps.

Rien

Rien ne peut, fors le corps, toucher n'estre touché.

Mais toutes ces choses que i'ay dites, ne pourroient changer le corps, si elles ne le touchoient: il s'ensuit donc qu'elles sont corps. Il faut aussi, que ce qui a si grande force, qu'il peut emouuoir & contraindre, retenir & commander, soit corps. Mais quoy? la crainte ne retient elle point? La hardiesse n'esmeut elle pas? La force du courage ne pousse-elle point? ne donne elle point vne ardeur? La modestie n'arreste & ne retire-elle pas? La ioye n'esleue elle point? Et la tristesse n'abbat elle pas? Bref tout ce que nous faisons c'est par le commandement du vice ou de la vertu. Ce qui commande au corps est corps: ce qui vse de violence sur le corps est corps: le bien du corps est corporel: le bien de l'homme est aussi le bien du corps: il est donc corporel. Or puis que ie t'ay obey: & que i'ay fait ce que tu as voulu, ie veux dire à moy-mesme, ce que ie voy que tu diras. C'est comme ioüer aux eschets: nous despendons nostre subtilité apres vne chose inutile. Ces discours ne nous peuuent pas faire bons, encor qu'il nous facent sçauans. Estre sage, est vne science plus ouuerte, & plus simple. Il se faut peu seruir de lettres pour auoir l'ame bonne. Mais comme nous sommes prodigues de tous nos autres biens, nous le sommes aussi de la Philosophie. Comme nous sommes excessifs, & mauuais mesnagers en toute chose, nous le sommes aussi aux lettres. Nous apprenons pour seruir à l'eschole, & non point à nostre vie.

Aussi tout ce qui peut agir sur le corps.

Contre les disputes friuoles & inutiles.

EPISTRE CVII.

Qu'il ne se faut point offenser des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à nostre ame de les supporter. Nature tempere toutes choses par des changemens. Qu'il se faut soumettre à la volonté de Dieu.

Quels dangers il faut trauerser durant le cours de ceste vie: & quel est le moyen de les adoucir.

OV est maintenant la sagesse, où est ce subtil iugement auec lequel tu mesprises toutes choses? Où est ceste grandeur de courage? vne chose de si peu d'importance te peut-elle fascher? Quand tes esclaues t'ont veu occupé, ils ont pris ceste occasion pour se mettre en fuitte. Si comme amis ils t'auoyent trompé, (car ie suis content qu'ils portent ce nom qu'Epicurus leur a donné, & qu'on les appelle ainsi) quelle partie de tes biens aurois-tu perdu? Tu n'as plus ceux qui te faisoient perdre ta peine, & qui te rendoiét fascheux aux autres. Il n'y a rien en cela, qui ne puisse aduenir, rié qu'on ne doiue craindre. Ce seroit aussi sottement fait de t'offenser de cela, comme de te plaindre qu'on t'eust ietté de l'eau, ou qu'on t'eust crotté par les rues. La condition de nostre vie est semblable à celle des bains, de la presse, & du chemin. Quelques choses demeurent en arriere, quelques autres en aduiendront que tu ne penseras pas, le viure n'est pas chose delicate. Tu es entré en vn fort long chemin: il faudra que tu chopes, que tu t'entreheurtes, que tu tombes, que tu te lasses, & que tu t'escries, O mort! & qu'en disant cela, tu meures. Tu laisseras ton compagnon en vn lieu, tu le mettras en terre en vn autre endroit, tu auras peur de luy. Il faut acheuer ce fascheux chemin par telles & semblables iniures: il faut preparer l'ame contre toutes choses. Il faut qu'elle sçache qu'elle est venue en vn lieu,

Où est logé le dueil, la peine vengeresse,
La palle maladie, & la triste vieillesse. 6. Æneid.

Il faut façonner l'ame au mespris de tout ce qu'il peut aduenir.

C'est en la compagnie de telles gens, qu'il faut passer la vie. Tu ne peux pas fuyr cela, mais tu le peux bien mespriser. Or tu le pourras mespriser, si tu y penses souuent, & si tu preuois ce qui peut aduenir. Il n'y a pas vn, qui ne soit allé auec plus de courage au deuant du danger, contre lequel il s'estoit appresté, & qui n'ait fait teste aux choses les plus dures, s'il les auoit discouuues en son entendement. Au contraire celuy qui n'y a point pensé, s'estonne contre les choses plus legeres. Il faut prendre garde que rien n'aduienne, qu'on n'y ait pensé. Et d'autant que tous maux sont plus fascheux par la nouueauté, ce penſement continuel t'apportera ce bien que tu ne seras point nouueau gendarme enuers quelque mal que ce soit. Tes seruiteurs t'ont laissé. Mais ils en ont desrobé vn autre, ils en ont accusé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont voulu faire mourir vn par poison, & l'autre par accusatiõ de crimes. Tout ce que tu pourrois dire est aduenu à plusieurs, & aduiendra par cy-apres. Il y a vn grãd nombre, & vne grande diuersité de maux, qui sont affustez contre nous. Les vns sont desia fichez dedans nous, les autres se brandillent, lors mesmes qu'ils viennent: & quelques autres encor, qui doiuent tomber sur autruy, nous pressent. Ne nous estonnons point des choses, ausquelles nous sommes nais, & dont pas vn ne se doit plaindre, parce qu'elles sont esgales à tous. Ie dis qu'elles sont esgales, d'autant que celuy qui les a euitees, les a peu souffrir. Et vne loy est esgale quand elle est faite par tous, encor que tu n'en ayes point vsé. Commandons à nostre ame d'endurer, d'estre equitable, & payons nostre tribut sãs nous plaindre d'estre mortels. L'hyuer amene les glaces: il faut sẽtir le froid: l'Esté ramene les chaleurs: il faut suer: l'intẽperature du Ciel menace la santé: il faut estre malade. Vne beste sauuage nous assaillira en quelque lieu, & l'hõme aussi qui est plus pernicieux que toutes les bestes sauuages du mõde. L'eau t'emportera vne chose, & le feu vne autre. Nous ne pouuons pas changer ceste condition des choses. Mais nous pouuons faire cecy, nous armer d'vn grand courage digne d'vn homme de bien, auec lequel nous pourrons souffrir vertueusement les traicts de la fortune, & consentir à la nature. Or la nature tempere tout cest Empire que tu vois par changemens: vn temps clair & serein suit les nuees. Apres que la mer a esté calme, elle se trouble. Les vents soufflent l'vn contre l'autre, & le iour suit la nuict: vne partie du Ciel se couche quand l'autre se leue: l'eternité des choses se soustient par contraires. C'est à ceste loy que nostre ame se doit accommoder: c'est elle qu'il faut qu'elle suiue, & à qui elle obeysse, & qu'elle pense que tout ce qui s'est fait, se deuoit faire, sans se courroucer contre nature. C'est tres-bien fait de souffrir ce que tu ne peux changer en mieux, & suiure la volonté de Dieu, aucteur de tout ce qui nous aduient, sans murmurer contre luy. Celuy est vn mauuais gendarme, qui suit son general en pleurant. Receuons donc de bon cœur, & auec alaigresse, les commandemens qu'on nous donne: ne delaissons pas le cours de ceste excellent ouurage, dans lequel est entretissu tout ce qu'il nous faut souffrir: & parlons auec Iupiter, comme nostre Cleanthes parloit auec luy par ces vers elegans, lesquels il m'est permis de tourner en nostre langage, à l'exemple de Ciceron homme tres-eloquent. S'ils te plaisent, tu les prendras en bonne part: s'ils te desplaisent, tu sçauras que i'ay suiuy l'exemple de Ciceron.

Preuoir de loin.

Ne s'esmerueiller des accidens ausquels on est nay.

Estrepatiés, equitables & contés de sa cõdition.

S'armer de constance contre l'aduersité.

Suiure sans murmurer la volonté de Dieu.

Pere de l'vniuers, qui gouuerne les cieux,
Ainsi qu'il te plaira mene moy en tous lieux:

Ie suis prest d'obeyr en ta volonté saincte,
Ie te suiuray par tout sans aucune contrainte.
Si tu me fais rebours, & refusant ton mors,
Ie t'accompagneray plein de pleurs & remors,
Les destins menent ceux qui de bon cœur les suiuent,
Trainans en despit d'eux les hommes qui les fuyent.
Mais si te suis meschant, pour le moins ie dois bien
Souffrir autant qu'a peu souffrir l'homme de bien.

Viuons doncques ainsi, parlons ainsi. Que le destin nous trouue tous prests à le suiure sans aucun refus. C'est vn grand courage celuy qui s'est donné du tout à Dieu: au contraire c'est vn cœur lasche & vilain, qui resiste & y contredit. Il auroit mauuaise opinion de l'ordre de cest vniuers, s'il vouloit plustost corriger les Dieux, que soy-mesmes.

Courage grand & lasche.

EPISTRE CVIII.

Ceux qui vont à l'eschole de la Philosophie, apprennent tousiours quelque chose. Quelques-vns vont à l'eschole cõme au theatre pour passer le temps. Il auoit appris sous Attalus criãt contre les vices à ne mangẽr d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chassé la religion estrangere. Qu'il faut employer le tẽps present, & ne remettre rien à l'aduenir.

LA question que tu me demandes est du nombre des choses qu'il faut sçauoir seulement, afin qu'on puisse dire qu'on les sçait. Mais puis qu'il te la faut sçauoir, & que tu te hastes auec tant d'opiniastrise & d'importunité, & que tu ne veux attendre les liures: qui contiennent toute la partie de la Philosophie qu'on appelle morale, lesquels i'ay escrits auec vn fort bel ordre, ie m'en despescheray incontinent. Toutesfois ie te veux au prealable escrire, comme tu dois conduire ce desir d'apprendre, duquel ie voy que tu brusles, afin qu'il ne s'épesche pas luy-mesme. Il ne se faut point à tous coups ietter sur les preceptes vniuersels, ni les prendre si viuement au collet. Par le moyen des parties on vient à la cognoissance du tout Nous deuons choisir la charge selon nos forces, & n'entreprendre pas plus qu'elles ne peuuent porter. Il ne faut pas boire autant que nous voulons : mais autant que nous pouuons tenir. Aye seulement bon courage, tu en prendras autant que tu voudras. Tant plus qu'vne ame en reçoit, tant plus elle s'eslargit. Ie me souuiẽs qu'Attalus nous commandoit cela, quand i'assiegeois son eschole, & que ie venois le premier, & en sortois le dernier: & lors qu'il se pourmenoit, nous l'attirions à quelques disputes : & que nous le trouuions non pas prest seulement d'ouyr ceux qui vouloient apprendre de luy, mais de leur venir au deuant. Celuy qui enseigne (dit-il) & celuy qui apprend, doiuent auoir vne mesme intention: que l'vn vueille porter profit, & l'autre le receuoir. Il faut que celuy qui vient à l'eschole des Philosophes, en rapporte tous les iours quelque chose de bon auec soy: il faut qu'il s'en retourne plus sain, ou plus disposé à l'estre. Et certainement il s'en retournera tel. Car la vertu de la Philosophie est telle, qu'elle profite non seulement à ceux qui estudient, mais encor à ceux qui la hantent. Celuy qui va au Soleil, encor qu'il n'y aille point cela en retient tout hallé. Ceux qui se sont assis & arrestez quelque tẽps à la boutique d'vn parfumeur, emportent auec eux l'odeur, & la senteur du lieu.

Si l'estude ne se fait auec ordre & bonne methode, elle s'empesche elle mesme, & pour apprendre, le maistre & le disciple doiuent viser à mesme but. car

Sans vn tel desir, on ne peut profiter.

La Philosophie a telle vertu, qu'elle mesme la conuersatiõ des doctes est profitable aux negligens.

Pareillement il fait que ceux qui ont demeuré auec vn Philosophe, en retiénent quelque chose, dont les plus negligens peuuent faire profit. Pren garde à ce que ie dis: ie dis, negligens, & non point, refusans. Et quoy? N'auons-nous pas cogneu quelques-vns, qui ont esté long-temps assis aupres de la Philosophie, sans en auoir prins aucune couleur? Pourquoy ne les aurois-ie cogneus? C'estoient des plus assidus & ordinaires qui fussent: lesquels ie veux appeller non seulement disciples, mais plustost hostes des Philosophes. Quelques-vns viennent pour ouyr, & non point pour apprendre: de mesme qu'on nous meine en vn theatre pour passer le temps, & pour donner du plaisir à nos oreilles en oyant quelque belle harangue, ou quelque musique, ou quelques comedies. Tu verras que la plus grande partie de ces auditeurs vont à l'eschole d'vn Philosophe: comme en vn lieu de loisir & de passe-temps. Ils ne vont pas-là pour y laisser quelque vice, ou pour choisir quelque belle façon de viure, à laquelle ils puissent dresser leurs mœurs, mais seulement pour donner contentemẽt à l'ouye. Il y en a toutesfois qui viennẽt auec des tablettes, nõ point pour retenir les choses, mais pour escrire quelques paroles, qui peuuent aussi peu profiter à autruy qu'à eux-mesmes. Il y en a d'autres, qui s'esueillent sur quelques beaux mots, & entrent aux mesmes passions de ceux qui recitent: ils entrent en quelque alaigresse de visage & d'esprit, & s'emeuuent d'vn pareil rauissement que ces chastrez de Cybele, qui deuiennent furieux au son des flustes Phrygiennes. Il y en a aussi quelques-vns que la beauté des choses pousse & rauit, & non point le son des paroles vaines. S'ils oyent parler auec quelque vehemence contre la mort, ou superbement contre la fortune, il leur prend incontinent vn extreme desir de faire tout ce qu'ils orront dire. Ils sont touchez d'vne grande affection, & deuiennent tels que on leur commande, si ceste impression demeuroit longuement dans leur ame: & si le peuple qui dissuade toutes choses honnestes, n'empeschoit aussi tost ceste belle ardeur. Il y en a peu qui ayent peu rapporter iusqu'à leur maison ceste hardiesse de courage qu'ils auoyent conceüe. Il est aisé d'exciter l'auditeur au desir de raison. Car nature a mis les fondemens & la semence des vertus en tous hommes: nous sommes tous naiz à toutes ces belles choses. Mais quand quelqu'vn parle pour nous esmouuoir & irriter, lors tous ces biens de l'ame, qui estoient comme endormis, se resueillent. Ne vois tu pas comme les theatres se rempliſſent d'vn bruit ioyeux, quand quelques paroles qui plaisent à tout le monde, ont esté prononcees, & que par vn consentement commun nous tesmoignons estre veritables?

Le pauure auoir besoin de mainte chose on voit:
Mais aussi tout defaut à l'auaricieux.
L'auare ne fait bien à pas vn qui se soit:
Plus à soy qu'à nul autre il est pernicieux.

Ce vilain auaricieux oyant reciter ces vers, frappe des mains, & fait semblant de se resiouïr de voir blasmer ses vices. Ne penses-tu pas que cela ait encor plus de vertu, quand ces paroles sortent de la bouche d'vn Philosophe, & quãd ces vers sont entremeslez auec des preceptes salutaires, qui pourront auec plus d'efficace s'insinuer dans l'entendemẽt d'vn peuple ignorãt? Car (cõme disoit Cleanthes) tout ainsi que nostre haleine rend vn son plus haut & plus clair, quand il passe par le conduit estroit de la trompette, & sort apres par vne issue plus large: pareillement la contrainte mesuree d'vn vers, fait que nostre entendement conçoit plus clairement. On oit la mesme chose qui

Diuers esprits estudient: mais tous ne sont capables de compiẽdre.

Cõparaison des mauuais eschoiers auec les fluteurs Phrygiens.

Le nombre des bons estudians est petit: tous neantmoins desirent s'auancer en vertu & science. &

Les plus vicieux mesmes oyent volontiers descrier les vices desquels ils sõt entachez.

qui sera dite en prose & langage commun, auec plus de negligence: elle n'entre, & ne pique point si auant. Mais quand les nombres sortent en campagne, & que certains pieds comprennent briefuement vne belle conception, ceste mesme sentence est iettee comme d'vn puissant bras. On discourt auec beaucoup de paroles du mespris des richesses: on commande aux hommes auec de longues harangues de croire que la richesse est en l'ame, & non point au patrimoine: que celuy est riche qui se peut accommoder auec sa pauureté, & qui a peu de bien s'est rendu bien aisé. Toutesfois l'esprit des personnes est touché plus au vif, quand ces choses sont dites en vers.

Comparaison monstrant que les vers ont plus d'energie, que la prose.

Celuy qui peu desire, a besoin de petit:
Et celuy qui ne veut que ce qui luy suffit,
A tout ce qu'il demande.

Quand nous oyons dire cela, & autres choses semblables, nous sommes contraints de confesser que c'est la verité. Mais ceux qui ne sont iamais saouls, ils sont lors rauis d'admiration: ils crient, ils detestent les richesses. Quand tu verras qu'ils auront ceste affection, tien-les de pres, aggraue, charge-là dessus, & laisse à part toutes ces ambiguitez, ces syllogismes, ces cauillations, & toutes ces autres sottes subtilitez qui ne seruent de rien. Parle contre l'auarice, parle contre la folle despense. Quand tu cognoistras que tu as profité quelque chose, & tu auras peu esmouuoir le courage de ceux qui t'oyent, presse-les auec plus de vehemence. On ne pourroit bonnement croire combien ce langage, qui ne sert qu'à donner quelque remede, & qui est tout conuerti au bien des auditeurs, porte de profit. Car les esprits encor tendres se rendent facilement amoureux de l'honneur, & de la vertu. La verité met la main sur le collet de ceux qui ont encor l'esprit docile, & qui ne sont que bien peu gastez, si elle trouue vn aduocat, qui sçache bien plaider sa cause. Certainement oyant Attalus prescher contre les vices, contre les erreurs & les maux de la vie, i'ay eu souuent pitié des hommes: i'ay creu qu'il estoit exaucé & esleué par dessus toutes les grandeurs de ce monde. Il disoit qu'il estoit Roy: mais c'estoit encor plus que regner, puis qu'il luy estoit permis de reprendre & reformer ceux qui regnoient. Mais quand il commençoit de loüer la pauureté, & enseigner que tout ce qui excedoit nostre necessité & nostre besoin, n'estoit qu'vne charge inutile, & qui ne seruoit que de pesanteur à celuy qui le portoit, i'ay souuent eu desir de sortir pauure de son eschole. Quand il commençoit à blasmer les voluptez, & à loüer vn corps chaste, vne table sobre, vne ame pure & saincte, il me prenoit enuie de retrancher ma gueulle & ma pance, non seulement des voluptez deshonnestes, mais encor des superfluitez. Depuis ce temps-là (Lucilius) quelque profit m'en est demeuré. Car ie m'estois iettè sur toutes choses auec vne trop grande ardeur. Depuis m'estant reduit à viure dans la ville, i'ay encor retenu quelque peu de ces beaux commencemens. Depuis i'ay quitté les huistres & les champignons pour tout le reste de ma vie. Car ce ne sont pas viandes: ce sont plaisirs qui contraignent ceux qui sont saouls, de mãger encor: & chose fort agreable aux gourmans & à ceux qui se farcissent de plus que leur ventre n'en peut retenir: qui s'auale facilement, & se rend facilement aussi. Depuis ie me suis resolu de n'vser d'aucuns parfums & senteurs tant que ie viuray: parce que la meilleure senteur qu'on puisse auoir sur le corps, c'est de n'en auoir point. Depuis le vin ne m'eschauffe point l'estomach, depuis ie fuys les bains pour iamais. Ie pense que c'est chose & inutile & delicate, de rostir ainsi le corps, & le dessecher

La Philosophie est merueilleusement efficace en la bouche du sage.

Exemple en Attalus.

Temperance de Seneque, & quel profit il auoit fait en l'eschole d'Attalus.

par tant de ſueurs. Tout le ſurplus de ce que i'auois quitté, m'eſt reuenu. Tellement toutesfois qu'aux choſes dont i'ay rompu l'abſtinence, ie garde vne reigle auſſi eſtroitte qu'eſtoit l'abſtinence meſmes: & peut-eſtre plus difficile encor à tenir: parce qu'il y a des choſes que vous arracherez plus facilement de voſtre eſprit, que vous ne les pourriez moderer. Mais puis que i'ay commencé à te dire, que i'auois en ma ieuneſſe ſuiui la Philoſophie auec vne plus grand' ardeur, que ie ne continue point en ma vieilleſſe, ie n'auray pas honte de te confeſſer auſſi l'amour que Sotion alluma dedans moy enuers Pythagoras: Il diſcouroit pourquoy il s'eſtoit abſtenu de manger de la chair des beſtes, & pourquoy Sextius le fit apres. La raiſon de l'vn & de l'autre eſtoit diuerſe, toutesfois elle eſtoit tres-belle en tous deux. *Sextius* penſoit que l'homme auoit aſſez d'autres viandes, ſans manger du ſang: & que c'eſtoit s'accouſtumer à la cruauté, quand le deſchirement de la chair, ſeruoit à l'homme de plaiſir & de volupté. Il adiouſtoit encor à cela, qu'il falloit retirer & oſter la matiere à la folle deſpence. Il prouuoit auſſi par argumens, que la diuerſité de viandes eſtoit contraire à la ſanté, & dommageable aux corps humains. Mais Pythagoras ſouſtenoit qu'il y auoit alliance entre toutes les choſes, & vne cõmunication des vnes auec les autres, qui paſſenten pluſieurs & diuerſes formes. Il n'y a pas vne ame, ſi tu le veux croire, qui meure, ni ſeulement qui laiſſe d'eſtre, ſinon que pour quelque peu de temps, attendant qu'elle s'aille plonger dans vn autre corps. Nous verrons par quelles interualles de temps, & apres combien de changemens de domiciles, elle retourne dans l'homme. Cependant il a mis aux hommes vne crainte de crime & de parricide, parce qu'ils pourroient ſans y penſer, ſe rencontrer ſur l'ame de leur pere, & violer auec le fer ou les dents, vne beſte dans laquelle l'ame de quelque bien parent pourroit eſtre logeé. Apres que Sotion eut expliqué cela, & qu'il l'euſt fortifié par force argumens: Ne crois-tu pas, dit-il, que les ames ſont departies tantoſt en vn corps, & tantoſt en d'autres? & que ce que nous appellons la mort, n'eſt qu'vn changement de logis? Ne crois-tu pas qu'vne ame qui a eſté autrefois dans vn homme, demeure maintenant dans ces brebis, ou dans ces beſtes ſauuages, ou dans celles qui ſont plongees ſoubs les eaux? Ne crois-tu pas que rien ne perit en ce monde, & qu'il ne fait que changer de lieu? & que non ſeulement les corps celeſtes ſe roullent par certains cercles, mais que les beſtes auſſi vont par tours, & les ames ſont menees en rond? Il y a de grands hommes qui ont creu cela. Par ainſi tu aduiſeras quel iugement tu en dois faire. Au reſte demeure en ton entier ſur l'opinon de ces choſes: ſi cela eſt vray, c'eſt innocence de s'eſtre abſtenu des beſtes: ſi cela eſt faux, c'eſt ſobrieté. Quel dommage te peut-il aduenir de croire cela? ie t'oſte la viande des lyons & des vautours. Eſtãt perſuadé de ces raiſons, ie commençay de m'abſtenir des beſtes: & dans vn an ceſte accouſtumance me fut non ſeulement facile, mais encor douce & agreable. Il me ſembloit que i'en auois l'eſprit plus eſueillé: mais ie ne te voudrois pas auiourd'huy aſſeurer s'il l'a eſté. Veux-tu ſçauoir comme ie laiſſay ceſte façon de viure? i'eſtois encor vn ieune homme au temps que Tibere Cæſar deuint Empereur: on chaſſoit les religions eſtaangeres. Mais entre autres ſignes de la ſuperſtition, on y remarquoit l'abſtinence de quelques beſtes. Par ainſi à la priere de mon pere, qui ne craignoit pas tant la calomnie cõme il hayſſoit la Phililoſophie, ie reuins à ma façon de viure ancienne. Il n'eut pas beaucoup de peine à me perſuader de faire à l'aduenir vn peu de meil-

Raiſons des *Pythagoriciens*, pour s'abſtenir de l'vſage des chairs.

Metempſychoſe deſdits docteurs, ou treſpas d'ame de corps en autre.

Effect de la doctrine Pythagorique à l'endroit des hõmes, de laquelle

Seneque laiſſe le iugement libre à chacun.

meilleure chere. Attalus auoit accoustumé de loüer vn matelas, parce que le corps ne se pouuoit enfõcer dedãs. I'en vse encor d'vn semblable en ma vieillesse : sur lequel on ne peut cognoistre aucune marque, que i'y aye couché. I'ay voulu raconter tout cela, pour te monstrer combié sont violentes les premieres ardeurs, que les ieunes hõmes sans experience ont à toutes choses vertueuses, si quelqu'vn les exhortoit, & si quelqu'vn leur donnoit du cœur. Mais on faut en quelque chose par le vice de ceux qui nous enseignent, & qui nous apprennent plustost à disputer qu'à viure. Il y a de la faute aussi de ceux qui apprennent, qui portent à leurs precepteurs vn propos deliberé de façonner plustost l'esprit, que l'ame. Et par ainsi ce qui estoit Philosophie, c'est à dire amour de sagesse, est deuenu Philologie, c'est à dire amour des lettres. Toutesfois il sert beaucoup à ce propos, de sçauoir auec quelle intention tu entreprens quelque chose. Celuy qui veut esplucher les mots de Virgile, pour se rendre seulement bon Grammairien, il ne lit point de ce beau vers,

Les ieunes gens sont volontiers plus eschauffez à l'estude de la Philosophie, que les vieux: mais

Il y a de la faute en leurs precepteurs.

Le temps fuit, & iamais ne se peut recouurer, 1. Georgic.

Pour cognoistre qu'il faille estre vigilant: & que si nous n'vsions de diligence, nous demeurerions derriere. Le temps nous pousse, & le temps est luy-mesmes pousse. Nous sommes rauis & emportez sans y prendre garde: nous remettons toutes choses à l'aduenir, & nous voulons arrester au beau milieu d'vn precipice. Mais il le lit pour remarquer seulement, que toutes & quantesfois que Virgile parle de la viteſſe du temps, il vse de ce mot, Il fuit:

Les meilleurs iours de l'aage, & les plus profitables
S'enfuyent tous premiers aux hommes miserables. Là-mesme.
De maux, & vieillesse apres ils sont suiuis,
Et en fin de tourmens & de la mort rauis.

Mais celuy qui pense à la Philosophie, il rapporte ces mesmes mots au poinct qu'il les doit rapporter. Iamais Virgile, dira-il, ne dit que le temps va, mais qu'il fuit (car c'est la façon de courir la plus viste) & que les meilleures annees de nostre vie nous sont rauies les belles premieres. Pourquoy donc est-ce que nous mesmes ne nous donnons courage, pour nous pouuoir rendre aussi viſtes, que ce qui va le plus viste? Les choses meilleures passent sans s'arrester, & les mauuaises demeurent derriere. Tout ainsi que ce qui est bon & pur sort le premier du tonneau, & la crasse & l'ordure reside au fonds : pareillement le temps, qui est le premier de nostre aage, est le meilleur. Et toutesfois nous permettons qu'il soit espuisé pour autruy, & ne reseruons que la lie pour nous. Grauons donc profondement ceci dans nostre ame, que ceci nous plaise comme si c'estoit la voix d'vn Oracle:

Sẽtence notable touchant la briefueté de nostre aage.

Les meilleurs iours de l'aage, & les plus profitables
S'enfuyent tout premiers.

Pourquoy les meilleurs? Parce que celuy qui reste est incertain. Pourquoy les meilleurs? Parce qu'estans encor ieunes, nous pouuons apprendre, nous pouuons flechir nostre ame encor tendre & maniable à la vertu : Parce que ce temps est propre & conuenable au trauail, propre pour dresser les esprits à toute sorte d'estude, & pour employer les corps à toutes besongnes. Ce qui reste de l'aage est inutile & languissant, & plus proche de sa fin. A ceste cause pensons de tout nostre cœur à ceci, & laissans les digressions que nous auions faictes, ne trauaillons qu'à vne seule chose : c'est qu'estans en fin demeurez derriere, nous ne cognoissons trop tard la viteſſe trop legere du temps que nous n'auons peu arrester ni retenir. Il faut que le beau premier iour

La ieunesse est propre au trauail, & maniable aux exercices.

Cõtre ceux qui penſent que l'honneur de la Philoſophie ne conſiſte point en la vie, mais en diſputes.

nous plaiſe comme le meilleur, il faut qu'il ſoit tout noſtre. Il faut arreſter celuy qui s'enfuit. Celuy qui lit ces vers auec les yeux d'vn Grammairien, ne penſe point à cela. C'eſt pourquoy le fin premier iour eſt le meilleur. Car les maladies viennent bien toſt: la vieilleſſe nous talonne: elle eſt deſia ſur la teſte de ceux qui penſent eſtre ieunes. Mais il dit que Virgile met touſiours enſemble les maladies auec la vieilleſſe: certainemẽt ce n'eſt point ſans cauſe. Car la vieilleſſe eſt vne maladie incurable. D'auantage, dit-il, il a donné à la vieilleſſe ce ſurnom, il l'appelle triſte.

Les maux ſuiuent apres, & la triſte vieilleſſe.

Autant de lecteurs autant de iugemens. Remarques du Philoſophe, en liſãt les liures. & Du Grammairien, ou humaniſte.

Il ne te faut eſmerueiller ſi d'vne meſme matiere chacun tire ce qui peut ſeruir à ſon intention & à ſon eſtude. Le bœuf cerche l'herbe, le chien le lieure, & la cicogne le ſerpent dedans vn meſme pré. Quand vn homme qui aime à diſcourir, prend d'vn coſté les liures que Ciceron a eſcrits de la republique, le Grammairien, & le Philoſophe d'vn autre, ceſtuy-ci a ſoin de remarquer vne choſe, & ceſtuy-là vne autre. Le Philoſophe s'eſtonne comme on a peu dire tant de choſes contre la iuſtice. Quand celuy qui aime à diſcourir, tombe ſur ceſte meſme leçon, il remarque qu'il y a deux Roys à Rome, l'vn deſquels n'a point de pere, & l'autre n'a point de mere. Car on doute de la mere de Seruius, & l'on ne peut nõmer le pere d'Ancus. Toutesfois on l'appelle nepueu de Numa. D'auantage il remarque que celuy que nous appellons Dictateur, & que nous liſons auoir ainſi eſté nommé dans nos hiſtoires, fut appellé des anciens, Maiſtre du peuple. Cela ſe trouue encore auiourd'huy dans les liures des Auguſs, où il eſt teſmoigné que c'eſt le Maiſtre des cheualiers qui prend ſon nom de là. Il remarque auſſi que Romulus mourut apres vne eclipſe de Soleil. Qu'on pouuoit ſe rendre appellant de l'ordonnance des Roys au iugement du peuple. Et Feneſtelle penſe pareillement, que cela ſoit dans les liures des Pontifes. Quand vn Grammairien entreprend d'expliquer les meſmes liures premierement il eſcrit dans ſes annotations, que Ciceron vſe de ce mot, *reapſe*, pour *reipſa*, c'eſt à dire, en effect: il n'en fait pas moins de ce mot, *ſepſe* pour *ſeipſe*, c'eſt à dire ſoy-meſme. Apres, il paſſe aux mots que l'vſage du temps a changé. Comme eſt ceſtuy-ci que dit Ciceron: D'autant que par ſon importunité nous ſommes rappellez *ab ipſa calce*, c'eſt à dire quãd nous eſtions au bout de la courſe. Car ce que nous appellons maintenant les bornes, les anciens l'appelloient *calcem*, c'eſt à dire le talon, ou le bout du pied. Apres encor il ramaſſe les vers d'Ennius, & principalement ceux qu'il a eſcrits d'Africanus:

Septes pour ſuſpart.

Auquel ni ſes amis, ni ſes hoſtes n'ont peu
Rendre l'aide & ſecours qu'ils ont de luy receu.

Par là il dit, qu'il entend, que ce mot, *opera*, c'eſt à dire labeur, au temps paſſé ſignifioit *auxilium*, c'eſt à dire aide & ſecours: car il dit que pas vn, fuſt il citoyen, ou ſon ennemi, n'a peu rendre à Scipion le prix de ſa peine. En outre, il s'eſtime heureux d'auoir trouué pourquoy il a pleu à Virgile de dire,

Sur lequel du haut ciel la grand' porte tonnoit.

Apres il dit qu'Ennius a deſrobé cela à Homere, & Virgile à Ennius. On lit dans les meſmes liures de Ciceron ceſte Epigramme d'Ennius:

Si pas vn peut monter au clair palais des Dieux,
A moy ſeul s'ouurira la grand' porte des Cieux.

Mais afin que moy-meſme ſans y penſer ne vienne point à faire le philologue, c'eſt à dire l'ami des lettres, ou le Grammairien, ie te veux bien aduertir de

de ce poinct, que tout ce que nous apprendrons à ouyr les Philosophes, ou à lire leurs liures, nous le deuons employer au dessein que nous faisons de paruenir à vne vie heureuse, & ne courir point apres ces mots du temps passé, & feincts, ni aux translations & mauuaises figures de parler: mais plustost apres les preceptes profitables, & les paroles magnifiques & courageuses, qui soient incontinent conuerties en effects. Apprenons-les tellement, que ce qui n'estoit que paroles, soit œuures & faicts. Au reste ie ne pense point qu'il y ait personne qui ait moins merité de toutes sortes d'hommes, que ceux qui ont enseigné la Philosophie comme vn mestier qu'on vend à deniers comptans, & qui viuent autrement qu'ils n'enseignent comme il faut viure. Car ils trainent par tout dans eux-mesmes l'exemple d'vne discipline inutile, s'estans rendus subiects à tous vices, qu'ils suiuent volontiers. Il n'y a pas-vn de tels precepteurs, qui me puisse apporter aucun profit, non plus qu'vn pilote, qui est subiect à rendre sa gorge, quand vne tempeste suruient. Il faut tenir ferme le gouuernail, lors que les flots le rauissent des mains: il faut lutter contre la mer, il faut recouurer les voiles qui estoient desia au pouuoir du vent. Dequoy me pourroit secourir vn patron de nauire estonné, & rendant sa gorge? Mais combien plus grande penses-tu que soit la tempeste, qui agite nostre vie, que celle qui tourmente vn nauire? Il n'est pas temps de parler, il faut gouuerner: rien de ce qu'ils disent, rien de ce qu'ils preschent aux oreilles du peuple, n'est à eux: il est tout emprunté d'ailleurs. Platon a dit cela, Zenon a dit ceci, Chrysippus l'a dit pareillement, Posidonius aussi, & vn grand nombre de telles personnes. Ie te veux donc monstrer comme ils pourroient prouuer, que cela fust à eux. Qu'ils facent ce qu'ils ont dit. Mais puis que i'ay desia dit ce que ie voulois qui te fust apporté: ie veux à ceste heure satisfaire & mettre en vne autre Epistre entierement tout ce que tu m'auois demandé: afin que tu ne sois pas lassé, quand tu t'approcheras pour oüir vne chose fascheuse & difficile, qui requiert des oreilles attentiues & curieuses.

Comme il faut appliquer la doctrine que nous lisons és autheurs.

Sophistes, gens pernicieux à la societé humaine.

Semblables aux mauuais pilotes.

Il faut conformer les mœurs & sa maniere de viure à la doctrine qu'on enseigne.

CONTROVERSE CIX.

Vn homme sage peut encor seruir à vn autre sage, & à soy-mesmes. Il preuue cela par raisons & par demonstrations. Et qu'on void plus clairement aux affaires d'autray qu'aux siens.

TV as desir de sçauoir, si le sage peut porter profit au sage. Nous disons que le sage est plein de toutes sortes de biens, & qu'il a tout ce qu'il peut souhaitter. On demande maintenant par quel moyen quelqu'vn pourroit porter profit à vn homme, qui a tous les biens les plus grands de ce monde. Les bons profitent les vns aux autres: car ils tiennent leurs vertus touſiours en exercice, & contiennent la sagesse en son estat: ils desirent tous deux quelqu'vn auec qui ils puissent conferer & discourir. Ceux qui sont sçauans à la lutte, continuent encor à s'y exercer. Le musicien est excité par celuy qui entend la musique comme luy. Le sage pareillement a besoin de mettre en action ses vertus: & comme il s'excite soy-mesme, aussi est-il excité par vn autre sage. Demandes-tu quel profit le sage pourra porter au sage? Il luy donnera cœur, & luy monstrera les occasions des actions honnestes.

Les sages peuuent par leurs conferences & discours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres.

D'auantage il luy communiquera ce qu'il aura penſé, & luy enſeignera ce qu'il aura inuenté. Car il reſtera touſiours quelque choſe au ſage pour inuenter de nouueau, ſur laquelle ſon eſprit pourra prendre carriere. Le meſchant nuit au meſchant : il le rend pire excitant ſa cholere & ſa crainte, flattant ſa triſteſſe, & loüant ſes voluptez. C'eſt lors que les meſchans deuiennent du tout perdus, quand leurs vices ſe ſont entremeſlez, & que leur mauuaiſtié s'eſt raſſemblee en vn. Au contraire donc le bon portera profit au bon. Comment cela diras-tu? Il le reſioüira, il confortera ſon aſſeurance: la ioye de l'vn & de l'autre crioſtra, voyant la mutuelle tranquillité de leurs ames. En outre il luy apprendra la cognoiſſance de quelques choſes : car le ſage ne ſçait pas tout : & quand bien il le ſçauroit, quelqu'vn luy pourroit apprendre des chemins plus cours, & luy monſtrer comme on peut plus facilement comprendre vn ouurage tout entier. Le ſage profitera au ſage, non ſeulement par ces forces, mais par celles de celuy meſmes qu'il veut aider. Le ſage peut bien encor qu'il ſoit delaiſſé tout ſeul, ſe ſeruir des bonnes parties qui ſont en luy: il ſe ſeruira de ſa propre viſteſſe: neantmoins celuy qui luy donne courage en ſa courſe, luy aide beaucoup. Le ſage ne profite point ſeulement au ſage, il profite à ſoy meſme. Tu diras au contraire : Si tu luy oſtes ſes propres forces, il ne ſera du tout rien. Par meſme raiſon tu pourrois dire, que le miel n'a point de douceur. Car celuy-meſmé qui le mange, doit tellement auoir ſa langue & ſa bouche diſpoſe à ce gouſt-là, qu'il prenne plaiſir à ceſte ſaueur, & qu'il ne s'en offenſe point. Mais il y en a aucuns, à qui par le vice de leur maladie, le miel ſemble eſtre amer. Il faut que tous deux ſoient tels, que l'vn puiſſe porter profit, & que la matiere ſoit propre pour celuy auquel on veut profiter. Ce ſeroit peine perdue (dit-il) à celuy qui a deſia acquis la plus grande chaleur qu'on puiſſe ſouffrir, de ſe vouloir chauffer encores: comme auſſi rien plus ne peut ſeruir ou profiter à celuy qui eſt paruenu à la perfection du ſouuerain bien. A ſçauoir-mon ſi vn laboureur, qui eſt bien appris à toutes choſes du labourage, ira demander à vn autre de luy rien apprendre ? A ſçauoir-mon ſi vn ſoldat couuert de tout ce qui luy eſt neceſſaire pour aller au combat, deſire auoir d'autres armes ? Ni le ſage auſſi par conſequent. Car il eſt aſſez inſtruit pour ſa vie, il eſt aſſez armé. Or ie reſpons à tout cela : Celuy qui eſt en la plus grande chaleur, il ne luy en faut point d'autre, pour eſtre en plus haut degré de chaleur : mais la chaleur, dit-il, ſe conſerue elle meſme. Premierement il y a grand' difference entre ces deux choſes, que tu veux comparer. Car la chaleur n'eſt iamais qu'vne, mais porter profit eſt choſe diuerſe & variable. D'auantage la chaleur n'eſt point aidee par l'adiouſtement d'vne autre chaleur, pour deuenir plus chaude. Mais le ſage ne peut point demeurer en l'eſtat qu'il a conduit ſon ame, s'il ne reçoit la compagnie de quelques amis, auec leſquels il puiſſe communiquer ſes vertus. Ioinct que toutes les vertus ont vne grande amitié & liaiſon enſemble. Par ainſi celuy porte profit, qui aime les vertus d'autruy ſemblable aux ſiennes, & qui permet pareillement que les ſiennes ſoient aimees. Les choſes pareilles nous plaiſent grandement, meſmement quand elles ſont honneſtes, & qu'elles ſçauent loüer, & eſtre loüees. En outre il n'y a pas vn qui ſçache plus dextrement eſmouuoir l'eſprit d'vn hõme ſage, que le ſage: cõme il n'y a rien qui puiſſe eſmouuoir l'homme par le diſcours de raiſon, que l'homme. Tout ainſi donc que pour eſmouuoir la raiſon, il ſe faut ſeruir de raiſon : pareillement pour eſmouuoir vne raiſon parfaicte,

Les meſchãs empirent par leur communa frequentation au contraire les bons en amendent.

Obiection à ce que deſſus.

Reſponſe.

Replique.

Reſponſe.

L'affinité des vertus monſtre que le ſage a beſoin de quelques amis pour leur communiquer les ſiennes.

Nul ne peut mieux eſmouuoir l'eſprit du ſage que le ſage.

il y faut vne parfaicte raison. On dit aussi, que ceux-là nous profitent, qui nous donnent les moyens, l'argent, les faueurs, les prosperitez, & autres choses qui sont necessaires, ou desirables pour l'vsage de la vie. On pourroit dire aussi qu'en semblables choses le fol pourroit porter profit. Mais porter profit, c'est exciter l'ame selon la nature, & par sa propre vertu, ou par la vertu de celuy qui sera excité. Et cela mesme ne se fera pas sãs le bié de celuy qui portera profit. Car il est force qu'en exerçant la vertu d'autruy, il exerce la sienne. Mais laissant à part ces biens, qui sont souuerains, ou ce qui est cause de ces biens, toutesfois les sages se peuuent porter profit entre eux-mesmes. Car c'est chose qu'on doit desirer pour l'amour d'elle-mesmes, qu'vn sage puisse rencontrer vn autre sage: parce que naturellement toute chose bonne est desiree par l'homme bon, & que chacun aime aussi volontiers vn homme de bien, comme soy-mesme. Il faut par maniere d'argumenter, que de ceste question ie passe à vne autre. Car on demande si le sage voulant prendre deliberation, doit appeller quelqu'vn à son conseil. ce qu'il doit necessairement faire, quand il veut traicter de ces choses ciuiles & domestiques, ou, pour mieux dire, des choses mortelles. En ces affaires il a autant de besoin du conseil d'autruy, comme vn medecin: comme vn patron de nauire, comme vn aduocat, ou celuy qui a charge d'instruire vn procés. Le sage donc pourra quelquefois porter profit au sage. Car il luy donnera conseil: & mesmement en ces choses grandes & diuines, comme nous auons dit, discourant & traictant ensemble de l'honnesteté, & luy portera profit en communiquant les pensees de son ame. D'auantage c'est chose que nature nous commande, d'embrasser les amis, & de se resiouir des actions de nos amis, comme des nostres propres. Car si nous ne faisons cela, certainement la vertu ne pourra demeurer longuement auec nous, laquelle par l'vsage acquiert plus de valeur: mesmemẽt que la vertu nous persuade de bien employer les choses presentes, prendre conseil des futures, de les deliberer, & y appliquer les forces de l'esprit. Or celuy qui appellera quelqu'vn à ce conseil, il y pensera auec plus de soin, & s'en demeslera plus facilement. Il cerchera donc vn homme parfaict, ou qui aura beaucoup profité en la sagesse, qui s'approche fort du parfaict. Car cest homme parfaict luy portera profit, si d'vne commune prudence l'vn aide au conseil de l'autre. On dit que les hommes voyent plus clair aux affaires d'autruy qu'és leurs propres. Cela vient à ceux qui sont aueuglez de l'amour qu'ils se portent, & à ceux aussi ausquels la crainte des dangers fait perdre le iugement de ce qui leur est profitable. Il commencera à deuenir sage, quand il sera asseuré, & se verra hors de danger. Toutesfois il y a des choses, que les sages voyent en autruy auec plus de diligence qu'en eux-mesmes. En outre ce qui est le plus doux, & le plus honneste, sçauoir est de vouloir tous deux, ou ne vouloir point vne chose, le sage le peut rendre au sage. Il conduira vne œuure excellente sous vn mesme ioug. I'ay achemé ce que tu m'auois requis, combien qu'il fust compris au rang & en l'ordre des choses, que i'ay mises dans les liures de la Philosophie morale. Pense doc à ce que i'ay accoustumé de te dire souuent, qu'en ces choses icy nous ne faisons rien, qu'exerciter la subtilité de nostre esprit. Car à tout coup ie reuiens à ce propos. Dequoy me sert cela? me rendra-il plus constant, plus iuste, plus temperé? Ie ne trouue encor le loisir de m'exercer. I'ay encor besoin du medecin. Pourquoy m'apprens-tu ceste science inutile? Tu m'auois

Conclusion de ceste doctrine, les sages se peuuent entr'aider, & porter profit l'vn l'autre.

Autre question, si le sage se doit conduire, par le conseil d'vn autre sage.

Vsage de la communication que les sages ont ensemble.

promis des choſes grandes, & ie n'en voy que de petites. Tu diſois que ie n'aurois iamais crainte, encor que ie viſſe reluire les eſpees nues, & que la pointe deſia me touchaſt à la gorge: tu diſois que ie ſerois aſſeuré, encor que ie viſſe des feux allumez tout à l'entour de moy, encor qu'vn ſoudain orage enleuaſt mon nauire par toute la mer. Cependant fay-moy ioüir de ce contentement, que ie puiſſe meſpriſer la gloire & les honneurs, & apres tu m'apprendras à diſſoudre ces choſes difficiles, à diſtinguer les douteuſes, & à cognoiſtre les obſcures. Apprens-moy maintenant ce qui m'eſt neceſſaire.

CONTROVERSE CX.

Les Stoiciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquefois cauſe d'vne grande felicité. La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous fait voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire. Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes.

C'Eſt de ma maiſon de Nomentum que ie te ſalue, & que ie te prie d'auoir l'entendement bien diſpoſé, c'eſt à dire, d'auoir les Dieux propices, leſquels celuy qui ſera propice à ſoy-meſme, trouuera touſiours appaiſez & fauorables. Mets à part maintenant ce que diſent quelques-vns: qu'à chacun de nous eſt donné vn Dieu pour pedagoge, non point vn des Dieux ordinaires, mais vn de plus petite marque, du nombre de ceux qu'Ouide appelle, du peuple des Dieux. Mais ie veux que tu reiettes tellement cela, qu'il te ſouuienne toutesfois que nos maieurs, qui ont creu cela, furent Stoiciens. Car ils donnerent à chaque homme vn Genie & vne Iunon. Apres nous verrons ſi les Dieux ont tant de loiſir: qu'ils puiſſent auoir ſoin des affaires des hommes priuez. Cependant ie veux bien que tu ſçaches, ſoit que nous ſoyons aſſignez à vn Dieu, ou meſpriſez & abandonnez à l'aduenture, que tu ne pourrois ſouhaitter rien de plus pernicieux à perſonne que ce ſoit, que ſi tu luy deſires, qu'il ſoit courroucé contre ſoy-meſme. Mais il n'eſt pas beſoin que tu ſouhaittes à celuy que tu eſtimerois digne de quelque peine, qu'il ſente les Dieux courroucez contre luy. Car il les ſent (*dis-ie*) aſſez, encor qu'il ſemble eſtre aduancé par leur faueur. Mets toute la peine que tu pourras, & regarde de bien pres, que c'eſt que nos affaires, & non point comme on les appelle: & tu cognoiſtras qu'il nous aduient plus de maux par nous-meſmes, qu'il n'en vient de fortune. Combien de fois (*ô qu'on appelloit malheur*, a eſté la cauſe & le commencement d'vne felicité? Combien de fois vne choſe que nous auions receue auec beaucoup de ioye & de contentement, a-elle meſme appreſté ſon chemin à ſa ruine? Combien de fois a-elle fait trebuſcher par terre quelqu'vn qui eſtoit deſia eſleué ſi haut, qu'il ſembloit eſtre aſſez ferme ſur ſes pieds, pour ne choir iamais de ce lieu, d'où il deuoit tomber bien-toſt? Mais ceſte cheute meſme n'a aucun mal en ſoy, ſi tu conſideres l'iſſue, apres laquelle nature ne peut plus faire tomber pas vn. Le terme & la fin de toutes choſes leur eſt fort prochain, fort prochain, *dis-ie*, autant cela d'où l'homme heureux eſt chaſſé par violence, que cela auſſi d'où l'homme malheureux eſt doucement enuoyé,

Les anciens Stoiciens ont aſſigné à chaque homme vn Genie & vne Iunon pour pedagogue.

Le plus grād mal qui puiſſe aduenir à l'homme c'eſt qu'il ait ſoy meſme pour ennemi.

Vne affliction engendre ſouuent vn bonheur, & au contraire vne ioye traine ſouuent ſa ruine apres ſoy:

mais Ceſte ruine n'a point de mal, eu eſgard à l'iſſue de chacun.

noyé. Mais nous estendons & l'vn & l'autre, & le faisons plus long ou par nostre esperance, ou par nostre crainte. Or si tu es sage, mesure toutes choses par la condition humaine, & retranche les occasions qui te pourroient donner ioye, & crainte aussi. Il vaut mieux n'auoir point de ioye qui dure longuement, & n'auoir pas aussi crainte qui puisse durer longuement. Mais pourquoy est-ce que ie veux serrer le mal de ce coste-ci? il n'y a occasion aucune de rien craindre. C'est chose vaine, & ce qui nous esmeut, & ce qui nous tient effrayez. Il n'y a pas vn de nous qui ait voulu encor esplucher quelle verité il y auoit en cela, mais l'vn enseigne la crainte à l'autre. Aucun ne s'est osé approcher de ce qui le troubloit, ni de vouloir cognoistre la nature & le bien de sa crainte: c'est pourquoy encor l'on donne creance à vne chose fausse & vaine, parce qu'elle n'est point descouuerte & conuaincue. Pensons seulement à ouurir les yeux: & on verra bien tost combien ces choses qu'on craint tant, durent peu: combien elles sont incertaines, & comme nous auons crainte d'aucunes choses fort asseurees. La confusion de nos ames est telle que Lucrèce la descrit.

La ioye & la crainte de longue durée preiudicient egalement.

Vanité de la crainte ordinaire des hõmes.

Car ils sont comme enfans de crainte espouuantez,
Tout leur donne frayeur dans les obscuritez,
Et comme eux nous auons frayeur en plein midy.

Et quoy? ne sommes-nous pas plus fols que les petis enfans, d'auoir peur en plein iour? Mais cela est encor faux, Lucrece: ce n'est pas en plein iour que nous auons peur. Nous auons tant fait, que tout nous est obscurité & tenebres: nous ne voyõs du tout rien, ni ce qui nous est pernicieux, ni ce qui nous est profitable: nous ne faisons que courir çà & là durant toute nostre vie sans nous arrester iamais, & sans prendre garde où nous mettons le pied. Et toutesfois tu vois bien que c'est vne chose furieuse de courir impetueusement parmi les tenebres. Et certainement faisant cela, il nous faut reuenir apres de plus loin: & ne sçachans où nous allons, nous courons à bride abbatue là où nostre intention nous meine. Mais nous pouuons reuoir la clarté du iour, si nous voulons. Toutesfois ce ne sera que par ce seul moyen: si quelqu'vn apprend la cognoissance des choses diuines & humaines, & s'il ne s'en arrouse pas seulement, mais s'il se plonge & se trempe dedans: si sçachant bien tout cela, il le manie & remanie, & le rapporte souuent à soy, s'il s'enquiert que c'est que le bien & le mal, & ce à quoy l'on aura dõné faussement ces noms-là: s'il s'enquiert des choses honnestes & des vilaines, & de la prouidence. La curiosité de l'esprit de l'homme ne s'arreste point dans ces bornes: il prend plaisir de ietter ses yeux par dessus: c'est vniuers, où c'est qu'il est porté, dequoy il a esté fait, & à quelle fin se haste vne si grande viteſſe des choses qu'il conduit. Nous auons retiré nostre ame de ceste contemplation diuine, & l'auons iettee sur des choses abiectes & vilaines, afin que elle seruist à l'anarice, & qu'oubliant le Ciel & ses bornes, & les Dieux maistres, qui gouuernent tout le monde, elle foüillast les secrets de la terre, & recerchast quel mal elle pourroit tirer de ces entrailles, sans se contenter de ce qu'elle auoit mis à la veüe de nos yeux. Tout ce que Dieu nostre bon pere auoit cogneu estre pour nostre bien, il l'auoit mis fort pres de nous. Il n'a pas attendu que nous le soyons allez cercher, il le nous a donné de bon gré, & a caché profondement dans terre ce qui nous estoit nuisible. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous mesmes. Nous auons ietté dehors malgre la nature mere de toutes choses, ce qu'elle auoit caché, qui nous

La Philosophie fournit à l'homme l'esprit de vraye discretion.

Prouidence & bonté singuliere de Dieu enuers l'homme.

&

L'homme est seul autheur & cause de son mal.

Par son auarice.

Par sa volupté.

Par son ambition.

Remede à ces maux indifferens.

L'heur de ceste vie ne consiste pas en choses indifferentes.

Gourmandise inutile sans laquelle l'homme peut viure commodément.

Richesses trompeuses par la confession mesme de ceux qui les ont possedees.

De quel œil il les faut considerer.

duoit apres faire perir. Nous auons du tout addonné nostre ame à la volupté, à laquelle seulement complaire, c'est le commencement de tous malheurs. Nous sommes abandonnez à l'ambition, & à l'opinion du peuple, & à toutes autres choses qui sont pleines de folie & de vanité. Qu'est-ce donc que ie te conseille maintenant de faire. Rien de nouueau. Car aussi le mal auquel ie cerche remede, n'est pas nouueau. Mais sur tout, que tu prennes bien garde à ce qui t'est necessaire, & à ce qui t'est superflu. Ce qui est necessaire tu le trouueras en tout lieu deuant toy: Mais il faudra que tu cerches touſiours & auec tout le soin de ton esprit ce qui est superflu. Il ne faudra toutesfois que tu estimes digne de louange, si tu mesprises les licts d'or & les meubles garnis de pierreries. Car quelle vertu y a-il de reietter, & ne tenir conte des choses superflues? Mais tu te pourras admirer, quand tu auras mesprisé les choses necessaires, dont on ne se peut passer. Tu ne fais pas grand cas de pouuoir viure sans vn appareil royal, sans desirer vn sanglier qui pose mille liures, des langues des phœnicopteres, & tels autres monstres de la folle despense, qui commence desia de hayr les bestes entieres, & ne choisit que certains membres de chacune d'elles. Tu te pourras admirer quand tu ne mespriseras point le pain bis: quand tu te persuaderas, quand il en sera besoin, que les herbes ne naissent point seulement pour les bestes, mais pour les hommes aussi: si tu cognois que le bout des branches des arbres peut saouller vn ventre qui a faim, dans lequel nous iettons des choses precieuses, comme s'il les pouuoit conseruer: Il le faut remplir sans le fascher. Que sert-il de se mettre en peine de ce qu'il reçoit, si apres il doit ietter tout ce qu'il receura? Prens-tu plaisir de voir dresse en bel ordre tout ce qu'on prend & sur terre & sur mer? Vne partie te sera plus agreable s'il est porté fraischement pris, à table: vne autre partie qu'on aura appastee & contraint par force d'engraisser, se fondra toute, & ne pourra guere bien retenir sa graisse. La fumee & la senteur qu'on donne par artifice à ces viandes te plaist grandement. Mais certainement tout ce qu'on a auec tant de soin & de peine appreste, & confit dans tant de diuerses sausses, aussi tost qu'il sera entré dans le ventre, prendra vne mesme puãteur. Veux-tu mespriser la volupté des viãdes? Regarde par où elles sortent. Ie me souuiens qu'Attalus auec vne admiration de tout le monde disoit cecy. Les richesses m'ont longuement trompé: i'estois rauy d'estonnement, quand i'en voyois reluire quelqu'vne par cy ou par là. Ie pensois que tout ce qu'on tenoit caché, fust pareil à ce qu'on monstroit. Mais vn iour ie vis en vn grand appareil, toutes les richesses de la ville, d'or & d'argent graué: & en ce qui surpassoit le prix & la valeur de l'or & de l'argent, des couleurs tres-exquises, & des robbes qu'on auoit portees, non seulemẽt de l'extremité de nos terres, mais encor par delà celles des ennemis. Ie vis d'vn autre costé les troupeaux des ieunes esclaues qu'on prẽd plaisir de regarder pour estre beaux & biẽ vestus, & des femmes aussi, & d'autres choses que la fortune de l'Empire voulãt recognoistre ces biens, auoit mis lors à descouuert & à la veüe de tout le monde: Quelle autre chose est-ce, dis-ie, que d'exciter d'auantage le desir & la conuoitise des hõmes, qui ne sont que trop eschauffees d'elles mesmes? Que veut dire ceste pompe & ce triõphe de richesses? Nous sommes assemblez pour apprendre l'auarice. Mais ie vous asseure que ie sors d'icy auec moins de cõuoitise, que ie n'en auois apporté. I'ay mesprisé les richesses: nõ point parce qu'elles fussẽt superflues, mais parce que c'est chose de peu de valeur. N'as-tu pas veu de cõbiẽ peu d'heure tout ce bel ordre qu'on auoit disposé à loisir est

passé?

passé? Cela doit-il durer tout le long de la vie, s'il n'a peu durer vn iour entier? Il dit encor ceci: Elles m'ont semblé aussi peu necessaires à ceux qui les auoient, qu'à ceux qui les ont veües. C'est pourquoy quand aucune de ces choses m'esbloüist les yeux, quand ie vois vne maison richement meublee, vne suitte d'esclaues bien bien vestus, vne littiere portee sur les espaules de quelques beaux seruiteurs, ie dis ainsi en moy-mesme: Dequoy t'esmerueilles-tu? dequoy t'estonnes-tu? Ce n'est qu'vne pompe & vn triomphe: ce sont choses qu'on monstre, & qu'on ne possede point: & qui passent pendãt qu'elles plaisent. Tourne-toy plustost vers les vrayes richesses, appren d'estre content de peu: & crie ceste belle parole plein de courage & de vertu: Ayons de l'eau, ayons du pain: nous plaiderons contre Iupiter qui sera plus heureux, ou luy ou nous. Faisons le, ie te prie, encor que nous eussions faute de cela. C'est chose deshonneste de fonder la felicité & le bonheur de la vie sur l'or & sur l'argent: Il est autant deshonneste de la fonder sur l'eau & sur le pain. Que ferois-ie donc si cela n'estoit? Demandes-tu quel remede il y a contre la pauureté? La faim met fin à la faim, autrement qu'elle difference doit-on faire, si ce qui te contraint, d'estre esclaue, est grand ou petit? Qu'importe quel soit, ce que la fortune te peut nier? L'eau mesme & le pain despend de la volonté d'autruy: & l'on peut dire libre, non celuy sur lequel fortune n'a guere de pouuoir, mais celuy sur lequel elle n'en a point du tout. Cela est vray: il ne faut point que tu ayes besoin d'aucune chose, si tu veux deffier Iupiter, qui n'a iamais eu faute d'aucune chose. C'est ce qu'Attalus nous disoit: mais nature l'a dit à tous. Et si tu veux souuent penser à ceci, tu mettras peine d'estre vrayement heureux, non point sembler de l'estre: mais faire que tu le sois à ton iugement, & non point à celuy d'autruy.

Elles ne sõt necessaires ni à ceux qui les ont, ni à ceux qui les voyent.

Braue resolution de l'homme content de peu.

Libre est celuy sur le quel fortune n'a point de pouuoir.

EPISTRE CXI.

Contre les sophismes & cauillations d'aucuns Philosophes, lesquelles ont ce vice qu'elles plaisent sous l'apparence de subtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à mespriser la vie, & apres à la bien gouuerner.

TV m'as demandé comment on pourroit appeller en Latin les sophismes. Plusieurs ont essayé de leur donner des noms, & si aucun ne leur en est demeuré. Car d'autant que la chose n'estoit pas receüe entre nous, & qu'elle n'estoit point en vsage, on a par mesme raison reietté le nom. Toutesfois celuy duquel Ciceron a vsé, me semble le plus propre. Il les appelle cauillations: auſquelles celuy qui s'est addonné, assemble des questions pleines de tromperies. Au reste elles ne seruent de rien à la vie: Car elle ne s'en rend par ce moyen ni plus constante, ni plus temperee, ni plus courageuse. Mais celuy qui pour son meilleur remede a mis la Philosophie en exercice, se remplit d'vn grand cœur, deuient plein d'asseurance, se rend inuincible & se monstre plus grand, plus on s'approche de luy. Comme il aduient des grandes mõtagnes, la hauteur desquelles semble estre plus petite à ceux qui les voyent de loin: mais si tu en approches de pres: tu cognois manifestement que leur sommet est plus haut que tu ne pensois. Tel est, Lucilius, le vray Philosophe, qui l'est par effects, & non point par artifices. Il est plat en vn lieu haut, admirable, vrayemẽt grãd. Il ne s'esleue point sur les places des pieds, il

Les cauillations ou sophismes ne sont d'aucun vsage à la vie humaine: la seule philosophie sert de remede contre les variables & diuers accidens.

Vraye Philosophe accomparé aux hautes mõtagnes. Sa moderation & temperance & le contemnement des

son esprit. Son equanimité & constance. Lesquelles vertus ne se trouuent point és cauillations. On s'y peut aucunefois amuser: mais non sans discretion. car Le terme de la vie n'est point trop long pour apprendre à la bien regler.

ne chemine point sur le bout des orteils, comme ceux qui feignans vne fausse stature, veulent paroistre plus grands qu'ils ne sont. Il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne seroit-il content d'estre creu si haut, que la fortune n'y puisse atteindre de sa main? Il est donc par dessus les choses humaines. Il est tousiours semblable à soy-mesme, de quelle sorte que les affaires aillent: soit que le cours de sa vie soit heureux, ou qu'il soit agité d'vne fortune contraire & difficile. Ces cauillations dont ie parlois nagueres, ne peuuent apporter ceste constance. L'esprit ne fait que se ioüer auec cela, sans se ressentir d'aucun profit: il iette la Philosophie de son throsne pour la faire descendre à plein pied. Ie ne te veux pas deffendre de t'amuser quelquefois à cela, mais ce sera quand tu voudras ne faire rien. Mais elles ont toutesfois cela de fort pernicieux, qu'elle engendrent quelque douceur d'elles-mesmes, abusent & retiennent l'esprit d'vne apparence de subtilité, encor qu'vne infinité d'autres choses te rappelle, encor qu'à grande peine toute ta vie puisse suffire, pour te faire apprendre à mespriser la vie. Mais de la bien gouuerner qu'en dis-tu? C'est vn second ouurage: car pas-vn ne l'a iamais bien gouuernee, que celuy qui l'auoit au preallable mesprisee.

EPISTRE CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque pensoit estre trop endurcy aux vices pour se pouuoir former à la vertu. Qu'il hayssoit maintenant les folles despenses & les superfluitez, mais qu'il commenceroit bien tost à les reprendre.

Il est malaisé de redresser vn esprit, auquel on a du commencement laissé prendre vn mauuais ply.

CErtainement i'ay bonne enuie que ton amy soit formé & instituë tout ainsi que tu le desires: toutesfois on le prend bien dur: mais plustost (ce qui est encor plus fascheux) on le prend trop mol, & desia rompu d'vne trop longue & mauuaise coustume. Ie te veux apporter vn exemple de l'art que i'exerce maintenant. Toute sorte de vigne ne souffre point d'estre entee. Si elle est vieille & mangee, si elle est greste & malade, elle ne receura point le greffe, on ne la pourra pas nourrir. Elle ne se ioindra pas bien à soy, & il ne pourra passer en qualité & nature de vigne. C'est pourquoy nous auons accoustumé de la coupper sur terre: afin que si elle ne respond pas à nostre desir, on puisse teriter vne seconde fortune, & la coupant derechef, l'enter entre deux terres. Celuy duquel tu m'escris, & lequel tu me recommandes, n'a point de forces. Il s'est trop addonné aux vices, il est tout flestry, il est tout endurcy. Il ne pourroit receuoir la raison ni la nourrir. Ouy, mais il en a bonne enuie. Ne le croy pas. Ie ne dis point qu'il te mente: il pense en auoir bonne enuie. Il s'est faschè de la folle despense, elle luy a fait venir vn desdain d'estomach: mais ils seront bien tost aussi bon amis que deuant. Ouy mais il dit qu'il se sent offensé de la vie qu'il a menee, elle luy desplaist. Ie ne veux pas nier cela: car qui est celuy qui n'en soit offensé? Les hommes aiment leur vie, & la hayssent tout ensemble. Attendons à donner nostre iugement, apres qu'il nous aura fait croire, que la folle despense luy desplaist: Car maintenant ils ne sont qu'en querelle.

Les vices se striffent tellement les forces de l'esprit, qu'il deuient incapable de raison.

EPI-

EPISTRE CXIII.

Seneque dispute si la iustice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire mesmes les accidens à icelles, sont animaux. Se moque des Stoiciens qui soustenoient ces resueries par les raisons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enseigne que la iustice, & les autres vertus sont choses sacrees.

TV veux que ie t'escriues ce qu'il me semble de ceste question qui a esté disputee entre nos Stoiciens: A sçauoir si la iustice, la constance, la prudence, & toutes les autres vertus sont animaux. Nous faisons par ceste subtilité (Lucilius mon cher amy) qu'il semble que nous exerçons nostre esprit en des choses vaines & inutiles, & que nous despençons le temps & le loisir à ses disputes, qui ne peuuent apporter aucun profit: ie feray toutesfois ce que tu desires, & t'apprendray ce qu'il en semble à nos Stoiciens. Mais ie proteste, que ie suis d'autre aduis: & pense qu'il y a quelque chose qui sied bien à ceux qui portent les souliers & la robbe à la Grecque. Ie diray donc ce qui a meu les anciens. Il est certain que l'ame est animal, veu qu'elle fait que nous sommes animaux, & que les animaux ont pris ce nom d'elle. Or la vertu n'est autre chose que l'ame qui se possede elle-mesme: elle est donc animal. D'auantage la vertu fait quelque chose. Or rien ne peut estre fait sans effort. Si elle a effort, lequel n'est en aucune chose qui ne soit animal, & s'ensuit que la vertu est animal. Si donc, dit-il, la vertu est animal, elle a la vertu mesme. Pourquoy non? Car elle se possede elle-mesme. Tout ainsi que le sage fait toutes choses par vertu: pareillement la vertu le fait par ellemesme. Il s'ensuit donc, dit-il, que tous les arts sont animaux, & tout ce que nous en auons en la pensee & en l'entendement. Il s'ensuit aussi qu'vne infinité de milliers d'animaux habitent dans ce lieu estroit & petit de nostre poictrine, & qu'vn chacun de nous soit plusieurs animaux, ou que nous ayons plusieurs animaux. Demandes-tu ce qu'on respond contre tout cela? chacune de ces choses-là sera animal, & ce ne seront point plusieurs animaux. Pourquoy? Ie le diray, si tu me veux prester ta subtilité & ton attention. Chacun des animaux doit auoir sa particuliere & singuliere substance: mais toutes ces autres choses n'ont qu'vne seule ame: c'est pourquoy elles peuuent estre singulieres, mais non point plusieurs. Ie suis animal, & homme: tu ne diras pas toutesfois que ce soit deux: car ils doiuent estre separez. Par ainsi ie dis que pour estre deux, l'vn doit estre separé de l'autre. Tout ce qui de plusieurs choses a esté faict vn, tombe soubs vne mesme nature, & par ainsi n'est qu'vn. Et mon ame est animal, ie suis aussi animal, toutesfois nous ne sommes pas deux. Pourquoy? parce que l'ame n'est qu'vne partie de moy. Quand vne chose pourra consister par elle-mesme, alors elle se comptera par elle mesme. Mais quand elle ne sera qu'vn membre d'vne autre, elle ne pourra pas sembler estre vne autre chose à part. Pourquoy? Ie te le diray. Car ce qui est autre, il faut qu'il soit à soy, & propre à soy, & tout à soy, & parfaict en soy. I'ay desia declaré que i'estois d'autre aduis. Car si on reçoit ceste opinion, les seules vertus ne seront point animaux, mais leurs contraires, qui sont les vices & les passiõs, comme la cholere, la crainte, & la tristesse, & le soupçon, le seront aussi. Ceey s'estendra encor plus loin: toutes les opinions, toutes les pensees seront animaux, ce qu'on ne doit pas receuoir. Parce que tout ce que l'homme fait, n'est point homme. Qu'est-ce (dit-il) que iustice? C'est vne qualité de l'ame. Si donc l'ame est ani-

Sçauoir mõ si les vertus & leurs accidẽts sont creatures animees & corporelles selon la doctrine des Stoiciens.

Puto quædã esse, quæ decent phæcasiatũ palliatumque.

Dont voicy les raisons.

Inepties Stoiques, & grandes absurditez.

Aduis de Seneque sur ceste dispute.

mal, la iustice l'est aussi. Rien moins que cela. Car elle n'est qu'vne habitude & vne puissance de l'ame. Vne mesme ame se couuertit en diuerses figures. Et vn animal mesmes autant de fois qu'il fait quelque autre chose, ne deuient point vn autre animal: comme ce que l'ame fait, n'est point animal. Si la iustice est animal, si la magnanimité, & toutes les autres vertus le sont: à sçauoir mon si elles delaissent d'estre quelquefois animaux, pour apres recommencer de l'estre, ou si touiours elles le sont? Les vertus ne peuuent prendre fin. Il s'ensuit donc qu'il y a plusieurs animaux, voire innombrables, qui habitent dans l'ame.

Obiection des Stoiques, & sa response.

Il n'y en a point plusieurs, dit il, car ils sont attachez & liez en vn, & ne sont que parties & membres d'vn. Nous penserions donc que l'ame auroit vne figure, comme est celle de l'Hydre, qui a plusieurs testes, chacune desquelles combat à part, & nuist d'elle-mesme. Et toutesfois il n'y a aucune de ces testes, qui soit animal, elle n'est qu'vne des testes de cest animal. Au reste elle est vn seul animal. Aucun ne dit iamais que le lyon qui est en la Chimere fust animal, ou le dragon. Ces deux estoient parties de la Chimere, & ses parties ne sont point animaux. Qu'est-ce qu'il y a d'où tu puisses conclurre, que la iustice soit animal? Elle fait, dit-il, quelque chose, & profite. Mais ce qui fait & profite, a force, & si est animal. Cela est vray, si elle auoit force qui fust sienne: mais elle n'en a point qui soit sienne, elle est de l'ame. Tout animal sera iusqu'à ce qu'il mourra, ce qu'il auoit commencé d'estre. L'homme iusqu'à ce qu'il mourra, est homme: le cheual aussi & le chien ne peuuent se transformer en autre chose. La iustice, c'est à dire l'ame qui a ceste qualité, est animal. Croyons qu'il soit ainsi. En outre, la magnanimité, c'est à dire, ceste qualité dans l'ame, est animal. Quelle ame? Celle qui estoit maintenant animal, est retenue dans ce premier animal, & ne peut entrer dans vn autre animal. Il faut qu'elle continue à demeurer dans celuy, où elle estoit premierement entree. D'auantage vne mesme ame ne peut pas estre de deux animaux, & moins encores de plusieurs. Si la iustice, la magnanimité, la temperance, & toutes les autres vertus sont animaux: comment pourroient-elles n'auoir qu'vne ame? Il faut que chacune d'elles ait son ame, ou elles ne sont point animaux. Vn seul corps ne peut pas estre de plusieurs animaux. Ils confessent aussi cela. Qui est le corps de la iustice? L'ame. Qui est le corps de la magnanimité? La mesme ame. Or vn seul corps ne peut point estre à deux animaux. Mais vne mesme ame, dit-il, prend l'habitude de Iustice, de magnanimité, & de temperance. Cela se pourroit bien faire, si au temps que la iustice y est, la magnanimité n'y estoit point: car au temps que la magnanimité y seroit, la temperance n'y seroit pas. Mais toutes les vertus y sont ensemble: comment pourroit donc chacune d'elles estre vn particulier animal, veu qu'il n'y a qu'vne seule ame, qui ne peut faire plus qu'vn seul animal? En outre aucun animal ne peut estre partie d'vn autre animal. Or la iustice est vne partie de l'ame. Il s'ensuit donc qu'elle n'est point animal. Il semble que ie perds ma peine en vne chose, qui est confessee de tous. Car il y a plus de raison de se despiter que d'en disputer: aucun animal ne peut estre partie d'vn autre. Regarde les corps de toutes les bestes, il n'y en a pas vn qui n'ait sa propre couleur, sa forme & sa grandeur. Entre autres ouurages, qui font trouuer l'esprit de ce diuin Architecte admirable, ie croy que ceste-cy en est vne, que parmy vn si grand nombre infiny de choses qu'il a faites, il ne s'est iamais rencontré d'en faire deux semblables. Les choses mesmes, qui semblent estre pareilles, si tu les compares ensemble, elles seront differentes. De tant de sortes de fueilles qu'il a faites, il n'y en a aucune qui ne soit marquee de sa particuliere figure. De tant de bestes, il n'y en a pas

Toute ceste dispute est si niaise & si friuole, qu'elle ne merite pas d'estre disputee.

La dissemblance des creatures est l'vne des principales cho-

vne

ne qui ressemble à l'autre. Il y a tousiours quelque diuersité. Il s'est bien contraint à cela, que ce qui estoit autre, fust pareillement dissemblable, & different. Les vertus, comme vous dites, sont toutes semblables : il s'ensuit qu'elles ne soient point animaux. Il n'y a point d'animal, qui ne face quelque chose de luy-mesme. Mais la vertu ne fait rien d'elle-mesme, si ce n'est par le moyen de l'homme. Tous les animaux ou ils sont raisonnables, comme les hommes, & comme les Dieux : ou irraisonnables, comme les bestes brutes. Les vertus pareillement sont raisonnables : mais elles ne sont ny hommes ny Dieux : il s'ensuit donc qu'elles ne sont point animaux. Il n'y a aucun animal raisonnable, qui face rien qu'il ne soit premierement inci é par l'apparence de quelque chose. Apres il prend sa force & son mouuement : & apres encor son consentement confirme ce mouuement. Ie te diray que c'est que consentement. Il faut que ie me pourmene : Apres que i'ay eu dit cela en moy-mesme, & que i'ay approuué l'opinion que i'auois, ie me pourmene. Il faut que ie me seoye. Apres auoir dit cela, ie me sieds. Or on ne trouue point ce consentement en la vertu. Car pren le cas, que la prudence soit animal, comment pourra-elle prester consentement? Il faut que ie me pourmene. Nature ne reçoit point cela. Car la prudence n'a soin que de celuy à qui elle est, & non de soy. D'autant qu'elle ne peut ni se pourmener, ni s'asseoir : elle n'a point donc de consentement. Ce qui n'a point de consentement, n'est point animal raisonnable. Et si la vertu est animal, elle est raisonnable. Or elle n'est point raisonnable. elle n'est dõc point animal. Si la vertu est animal, & que la vertu soit bien, il s'ensuit que tout bien est animal. Nos Stoiciens confessent encor cela. Il est bon de sauuer la vie à son pere : il est bon de dire sagement son opinion dans le Senat : il est bon de iuger iustement : Il s'ensuit donc que sauuer la vie à son pere, c'est vn animal : & sagement parler c'est aussi vn animal. La chose en fin viendroit si auant que tu ne pourrois te garder de rire. Se taire sagement, & soupper friandement, est bien. Par ainsi & se taire, & soupper, c'est vn animal. Certainement ie ne pourrois me tenir de me chatouiller, & de m'apprester à rire, par la subtilité de telles sottises. Si la iustice, & la magnanimité sont animaux, certainement ce sont animaux terrestres. Or tout animal terrestre a froid, a faim, a soif : il s'ensuit donc que la iustice a froid, la magnanimité a faim, & la clemence a soif. Qui me garde ra apres de leur demander, quelle figure ont ces animaux, ou d'vn hõme, ou d'vn cheual, ou d'vne beste sauuage? Ou s'ils leur ont donné vne forme rõde, cõme au mõde : ie demãderay pareillemẽt, si l'auarice, la paillardise, & la follie sõt rõdes. Car elles sõt aussi animaux. Et apres qu'ils les auront arrõdies, ie leur demãderay semblablemẽt, si vn sage pourmener est animal ou nõ : il faut par necessité qu'ils le cõfessẽt : & qu'ils disent encor, que le pourmener est animal, & qu'il est rõd. Mais afin que tu ne penses point que ie sois le premier de nos Stoiciẽs, qui parle sãs autheur, & par mõ opiniõ particuliere, Cleãthes & Chrysippus sõ disciple ne sont point d'accord que c'est que le pourmener. Cleãthes dit que c'est vn souffle, & vn esprit, qui s'estend depuis la partie principale de l'ame, qui est en la teste, iusques aux pieds : Et Chrysippe, que c'est ceste principale partie mesme de l'ame. Pourquoy ce dõc qu'vn chacun à l'exẽple de Chrysippe ne tasche de reuenir à soy, & de se moquer d'vne telle infinité d'animaux que le mõde ne pourroit receuoir? Les vertus (dit-il) ne sont point plusieurs animaux, & toutesfois elles sont animaux. Car tout ainsi qu'vn hõme peut estre orateur, & poete, & toutesfois il n'est qu'vn homme : pareillement ces vertus-là sont animaux, mais ce ne sont point plusieurs animaux.

les qu'on admire en la creation.

Inepte & ridicule doctrine, cõme il appert par les absurditez qui s'en ensuiuent.

Different entre Cleãthe & Chrysippe, touchant le pourmener.

L'ame iuſte, ſage & magnanime n'eſt qu'vne ſeule ame, qui a en ſoy toutes les habitudes & qualitez des vertus. Voila donc la queſtion reſolue, nous ſommes d'accord. Car cependant ie confeſſe que l'ame eſt animal: ie verray apres le iugement que ie feray ſur ceſt affaire. Ie nie que ſes actions ſoient animaux. Car autrement toutes les paroles, & tous les vers ſeroient animaux. Car ſi vne parole ſage eſt bien: & que le bien ſoit animal: la parole donc eſt animal. Vn vers plein de ſageſſe, eſt bon: car le bien eſt animal: la parole donc eſt animal. Et par ceſte raiſon, ce vers,

Bien que l'ame ſoit animal, il ne s'enſuit pas que les actions ſoient animaux.

I'n grand guerrier & ſes armes ie chante,

Eſt vn animal. Lequel ils ne peuuent pas dire eſtre rond: car il y a ſix pieds. Tu dis, que c'eſt vn ouurage de tiſſeran, qui me fait creuer de rire, quand i'en vois faire la tiſſure: & quand ie me repreſente qu'il faille qu'vne incongruité au langage, vn parler barbare, & vn argument ou vn ſyllogiſme ſoit animal, & que ie luy face les traits d'vn viſage comme vn peintre. Nous diſputons cela auec les ſourcils refrongnez, auec vn front ridé. Ie ne puis pas dire icy ce que diſoit Cecilianus, ô triſtes folies! Car elles ſont dignes de riſee. Que ne traittons-nous donc pluſtoſt quelque ſuiet qui nous ſoit vtile & ſalutaire? pourquoy ne cherchons-nous les moyens de pouuoir paruenir à la vertu, & quelque chemin qui nous conduiſe vers elle? Appren moy non point ſi la conſtance & magnanimité eſt animal: mais appren-moy qu'il n'y a point d'animal, qui puiſſe eſtre heureux ſans la magnanimité, s'il ne t'eſt affermy contre les euenemens de fortune, & s'il n'a dans ſa penſee domté tous les cas fortuits, auant qu'ils aduinſent. Qu'eſt-ce que conſtance? C'eſt vn rempart contre la foibleſſe & imbecillité humaine, qu'on ne peut forcer: duquel celuy qui s'armera, demeurera touſiours ferme & aſſeuré durant le ſiege de ceſte vie. Car il ſe deffend de ſes propres forces, & de ſes propres armes. Ie veux dire icy ce qu'il en ſemble à Poſidonius. Il ne faut point que tu pẽſes eſtre iamais aſſeuré auec les armes de fortune. Il te faut combattre cõtre elles auec les tiennes: les choſes fortuites n'armẽt point bien. Voyla comme nous ſommes armez contre nos ennemis, mais contre elle nous ſommes tous nuds. Alexandre ruinoit bien & chaſſoit les Perſes, les Hyrcaniens, les Indiens, & tous les peuples eſtendus, depuis l'Orient iuſqu'à la mer Oceane: mais pour ſon regard, lors qu'il eut tué ſon amy, & qu'il en eut perdu vn autre, il fuyoit la clarté du iour, il demeuroit couché par terre à l'obſcur, & pleurant tantoſt ſa meſchanceté, tantoſt le regret qu'il en auoit, apres auoir vaincu tant de Roys, & tant de nations, il ſe laiſſa vaincre à la cholere, & à la triſteſſe. Car il auoit mis plus de peine à mettre ſous ſa puiſſance toutes les choſes de ce monde que ſes paſſions. O que ces hommes ſont ſurpris d'vn grand aueuglement d'eſtre ſi ambicieux de vouloir eſtendre leur Empire par delà les mers, & de s'eſtimer infiniemẽt heureux de retenir ſous leur obeyſſance les prouinces eſtrangeres, & d'en adiouſter des nouuelles aux anciennes: & de ne pouuoir cognoiſtre quel eſt ce Royaume grand, & ſi facile à conquerir. C'eſt vn grand Empire que de ſe pouuoir commander. Qu'il m'apprenne combien la iuſtice eſt choſe ſacree, laquelle ne regarde que le bien d'autruy, ne deſire d'auoir rien d'elle-meſme, que de pouuoir vſer de ſon office. Qu'elle n'ait rien à faire auec l'ambition, & la gloire, & reputation du peuple: qu'elle ne vueille plaire qu'à elle-meſmes. Sur toutes choſes il faut qu'vn homme ſe perſuade cecy: Il faut que ie ſois iuſte ſans en eſperer aucune recompenſe. C'eſt encor peu que cela. Il ſe doit encor perſuader: Il m'eſt commandé que de ma franche volonté ie ſuiue ceſte belle vertu: que toute ma penſee ſoit eſloignee

Le temps eſt trop cher, & la Philoſophie trop digne, pour la diuertir à telles miſeres.

Il vaut mieux apprendre d'elle que nul n'eſt heureux ſãs conſtance: &

Qu'il n'y a plus belle victoire, que de ſe vaincre ſoy meſme.

Qui commãde à ſoy meſme eſt aſſez grand Roy.

Reſolution d'vn homme vertueux.

le plus que ie pourray de mes particuliers profits. Il ne faut point que tu attendes vne plus grande recompense de ta iustice, que d'estre iuste. Graue encor en ton ame ce que n'agueres ie disois: Il ne te sert de rien, que beaucoup de personnes cognoissent ton équité. Celuy qui veut que sa vertu soit publiee, ne trauaille point pour sa vertu, ains pour sa gloire. Tu ne voudrois point estre iuste sans gloire. Au contraire certainement tu deurois souuent estre iuste auec ton deshonneur: & lors si tu cognois que c'est que d'estre sage, tu sentiras qu'vne mauuaise opinion, qui sera bien engendree, te resiouyra.

EPISTRE CXIV.

Que bien souuent la façon corrompue de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il se moque apres du langage de Mecenas, qui estoit aussi effeminé & lasche, que sa façon de viure. De diuerses façons de parler que plusieurs personnes suiuent, qui prennent plaisir à faillir. Vn beau discours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandise & folle despence.

TV me demandes comment est engendree en quelque temps vne maniere de parler corrompue, & comment l'esprit des hommes s'est tellement addõné à quelque vice de langage, qu'aucunefois les paroles enflees & graues ont esté plus estimees, & quelquesfois les douces comme si on chantoit. Pourquoy autrefois on s'est pleu de parler audacieusement, & vser de propos hors de toute creance, & d'autre fois d'vn langage à demy retenu & plein (ce sembloit) de soupçon, duquel il falloit plus comprendre qu'on n'en oyoit. Pourquoy il y a eu quelque siecle auquel on s'est dispensé d'vser impudemment & sans honte de transtations. C'est ce que tu as ouy vulgairement dire, & dont les Grecs ont fait vn prouerbe: Telle a esté la façon de parler des hommes, quelle a esté leur vie. Et tout ainsi que les actiõs d'vn chacun sont semblables à ce qu'il dit: pareillemẽt la façõ de parler imite quelquefois les mœurs publics. Si la discipline d'vne cité s'est corrõpue, si elle est addõnee aux delices: vous cognoistrez la dissolutiõ publique à la licẽce desbordee du lãgage, si elle n'est pointen vn, ou en deux seulemẽt, mais si elle est approuuee, & receue de tous. L'esprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre. Si l'ame est saine, bien cõposee, graue, tẽperee, l'esprit sera pareillement sec, & sobre. Et si elle se corrõpt, l'autre se gaste aussi. Ne vois-tu pas que si l'ame s'allanguit, les mẽbres se trainẽt, & les pieds se meuuẽt paresseusemẽt? Si elle est effeminee, on voit vne molesse & vne lascheté au cheminer. Si elle est gaillarde & vigoureuse, on aduance plus vistement le pas. Si elle est furieuse, ou (ce qui approche à la fureur) si elle est en cholere, tout le mouuement du corps est troublé, & lors on ne chemine point, mais on court la poste. Combien plus fort pẽses-tu que cela soit en l'esprit, qui est tout meslé dedans l'ame? C'est d'elle qu'il prend sa façon, c'est à elle qu'il obeyt, c'est d'elle qu'il reçoit la loy. La maniere de viure de Mecenas est si cogneue, qu'il n'est pas maintenant besoin de le dire: de quelle façon il cheminoit, combien il estoit delicat, quel plaisir il prenoit d'estre veu, & comme il ne vouloit cacher aucunement ses vices: Mais quoy? son langage n'est-il pas aussi mignard, qu'il est effeminé? ses paroles ne sont-elles pas autant affaitees & dissolues que ses habits, que sa saitte, que sa maison, que sa femme? Il estoit taillé d'estre vn homme de grãd esprit, s'il eust voulu suiure vn plus beau chemin, s'il ne se fust gardé de ne vouloir pas estre entendu, & s'il n'eust esté

Le langage commun se conforme aucunefois aux manieres de viure du public. car

La discipline se corrõpant, les façõs de parler se desbordent ainsi que Les mẽbres suiuent les mouuemẽs de l'ame.

Les dissolues façons de Mecenas en fõt foy.

Les effeminez & delicieux accompagnent leur langage de pareilles contenances.

trop prodigue de langage. Tu verras donc vne eloquence comme d'vn homme yure, empeschee, vague & licentieuse. Voicy quel estoit Mecenas en sa façon de parler: *Quid prius amne, fluisque ripa comantibus? Vide vt alueum lintribus arent, versoq. vado remittant hortos. Quid si quis fœmina cirro crispat & labris columbatur? Incipitq. suspirans, vt ceruice laxa feratur. Nemo tyranni, irremediabilis factio rimantur, epulis lagenáque tentant domos, & sæpe mortem exigunt. Gentium festo vix suo testem, tenuis cerei fila, & crepacem mola focum mater aut vxor inuestiunt.* C'est à dire: Voit-on rien plus net, & plus pur qu'vne riuiere & les forests qui espandent leur cheuelure sur la riue? Voy comme ils sillonnent son canal auec gondoles, & laissant le plus profond de l'eau, vont se recreer dans les iardins. Que si quelque femme se frise les cheueux, de ses leures elle baise comme font les colombes, elle commence en souspirant, elle se traine le col lasche & panché. Pas vn des tyrans, faction contre laquelle il n'y a nul remede, n'espient: ils essayent à prendre les maisons par banquets & bouteilles, & taschent à les faire mourir. La mere ou la femme inuestissent le Genius, qui n'est à grande peine tesmoin de sa feste, & les filets d'vn cierge, & le foyer dans lequel la foasse craquete. Mais aussi tost que tu auras leu cela ne te resouuiendras-tu point que c'est celuy qui auoit accoustumé de se pourmener par la ville la robbe longue auallee & desceinte? (Car quand par l'absence de Cesar il commandoit dans Rome, on alloit à ceste homme efféminé de mander le mot du guet:) Et que c'est celuy qui sortant en la chaire de iustice, à la tribune des harangues, & en toutes assemblees publiques, couuroit sa teste de son manteau, fors que les deux oreilles: comme les riches esclaues fugitifs, qu'on introduit en quelque comedie? Que c'est celuy, qui lors que les guerres ciuiles estoient les plus allumees, lors que la vie estoit toute troublee, qu'on auoit les armes en main, estoit accompagné & suiuy par les rues de deux eunuques, qui toutesfois estoiẽt encores plus hommes que luy? Que c'est celuy, qui a mille fois espousé femme, & n'en a eu iamais qu'vne? Terentia, qu'il repudia plusieurs fois. Ces paroles si mal arrangees, poussees dehors si negligemment, & mises en auant contre l'vsage & la coustume de tout le monde, monstrent aussi des mœurs, qui n'estoiẽt pas moins nouuelles, moins corrompues & singulieres. On luy donne vne fort grande louange de douceur: il espargna le glaiue, & s'abstint de respandre le sang, & ne mõstra iamais en aucune autre chose la puissance qu'il auoit, qu'en la licence de viure à sa fantasie. Il gasta & corrompit encor ceste sienne louange par les delices & mignardises monstrueuses de son langage. Car il appert qu'il estoit lasche & mol, & non pas doux. Les ambages & longs circuits de sa composition, les paroles trauersees, les sens des paroles, qui estoient souuent grands, mais sans force, quand ils sortoient, faisoient cognoistre à vn chacun, que sa teste se troubloit d'vne fort grande felicité: mais ce vice procede quelquefois de l'homme, & quelquefois du temps. Quand les richesses ont espandu au large la folle despense & la dissolution, le soin de vestir plus richement le corps commence de venir. Apres on se trauaille d'auoir de beaux meubles: on met peine aussi à bastir de belles maisons, qui occupent vne grande estendue de champs: que les murailles reluisent de marbres qu'on apporte d'outre mer: que les toicts & couuertures des maisons soient marquetez d'or, que la lueur & pollisseure du paué responde à celle du plancher. Depuis, la magnificence fut employee en banquets & festins, lesquels on rendoit recommandables, par nouuelles façons, par le changement de l'ordre accoustumé, faisans seruir à l'entree de table les viandes qu'on mangeoit à l'issue, & donnans à ceux qui sur-

Mecenas loué pour sa clemence & inhumanité, mais blasmé pour sa mollesse & desbordement en sa vie & en son parler.

De la dissolution aux habits, meubles, bastimẽs, festins procede

surtoroient, ce qu'on deuoit à ceux qui se leuoient. Quand l'ame commence à se fascher peu à peu des choses accoustumees, & qu'elle trouue laid, ce qui luy souloit plaire, elle cerche en fin à parler d'vne nouuelle façon: Tantost elle rappelle & met en auant les vieux mots, qui n'estoient plus en vsage, tantost elle en forge aucuns, & en veut plier à sa langue d'autres incogneus. Tant ost ceux qui sont de peu de temps mis en vogue, semblent estre bien seans, & vne translation audacieuse, & trop frequente. Il y en a qui entrecoupent le sens, & qui esperent pouuoir estre agreable, si ce qu'ils veulent dire demeure en suspens, & s'il engendre quelque doute à ceux qui les oyent. Il y en a d'autres, qui le retardent & l'estendent. On en voit aussi qui ne s'approchent point du tout iusqu'au vice: car il est force à vn qui entreprend quelque grande chose de le faire: mais toutesfois qui aime le vice. Par ainsi en tous lieux que tu verras qu'on prend plaisir à vn langage corrompu, il ne faut plus douter que les mœurs n'ayent quitté le chemin de la vertu. Tout ainsi que la folle despence des festins & des habits, sont les signes d'vne cité malade: pareillement la licence du langage, si elle est frequente, monstre que les ames aussi desquelles les paroles sortent, sont du tout abbatues. Tu ne te dois pas esmerueiller que ces mots corrompus soient agreables non seulement à vne assemblee du menu peuple: car ils le sont aussi à celle des mieux vestus, parce qu'ils ne sont differens que de la seule robbe longue, & non pas de iugement. Tu te veux encor esmerueiller d'auantage de cecy, que les choses vicieuses ne sont point seulement louees, mais les vices mesmes le sont. Car touiours il a esté fait ainsi: Iamais vn bel esprit ne vous a pleu qu'il n'eust quelque chose à redire. Baille-moy quelque homme de grande reputation qu'il soit, & ie te diray que c'est que son aage a peu reprendre en luy, & qu'il a voulu dissimuler encor qu'il le cogneust. Car ie t'en nommeray plusieurs, à qui les vices n'ont porté aucun dommage, ains au contraire leur ont profité beaucoup. Ie t'en nommeray, dis-ie, aucuns fort estimez, & qui ont esté mis entre les merueilles de leur temps, que si on les veut corriger, on les efface. Car les vices sont tellement meslez auec les vertus, qu'ils les entraineroyent auec eux. Ioint que le langage n'a point de regle certaine. L'vsage de la cité, qui n'a iamais demeuré en mesme estat, le fait changer. Plusieurs võt recercher les paroles des siecles passez. Ils parlẽt le lãgage des douze tables. Gracchus, Crassus, & Curio encor sont trop elegãs & recõs pour eux. Ils retournẽt au tẽps d'Appius, & de Coruncanus. Quelques autres au cõtraire ne trouuãs riẽ de bõ, qui ne soit cõmũ & vulgaire, parlẽt vilainemẽt. L'vn & l'autre est corrõpu par deux diuerses façons de parler: autãt certainemẽt cõme s'ils vouloiẽt vser de paroles enflees, hautes & poetiques, & fuyr celles qui sont necessaires en vsage. Ie diray volõtiers que l'vn & l'autre faut. L'vn s'estime plus qu'il n'est raisonable, & l'autre se mesprise trop: l'vn se fait attacher le poil des iarrets, & l'autre ne se veut point faire plumer le poil des aisselles. Venõs maintenãt à la cõpositiõ. Cõbiẽ de sortes t'en donneray-ie, ausquelles on fait faute? Quelques vns trouuent bonne vne compositiõ dure & aspre: & brouillẽt tout expres les paroles qui couloiẽt doucement, ne veulẽt point qu'il y ait aucune liaison sans aspreté: ils ont opinion qu'elle est plus virile, & plus forte, si elle bat aux oreilles auec quelque rudesse. Il semble que celle de quelques-vns ne soit pas vne cõpositiõ, & que ce soit plustost vne chãsõ, tãt elle nous chatouille. Que diray-ie de cellelà, où les paroles sõt retardees, & apres les auoir attẽdues lõguemẽt, à grãde peine reuiẽnẽt-elles à leurs clauses? Que diray-ie de celle qui est au sortir moderee, cõme est celle de

La corruption du langage d'ous'ensuit que

Les mœurs sont egalement corrompues. &

Les ames autãt molles que les paroles.

Les plus beaux esprits mesmes ne sont pas exẽpts de vices. &

Les vices aussi profitent à quelques-vns

D'ou vient le changement du lãgage.

Fautes qui se font en la composition.

En celle de C. ceron.

Ciceron, & panchante, & finissant apres doucement, & respondant à sa façon, & à son pied cõme elle a accoustumé de faire? Il n'y a point de vice seulement aux sentences, comme si elles sont basses & pueriles, ou vilaines, & plus hardies qu'il n'est permis l'honneur sauue: si elles sont trop fleuries, & douces: si elles sortent en vain & sans aucun autre effect, que celuy seulemẽt qu'elles signifiẽt. Ces vices-là sont introduits par quelqu'vn, sous lequel l'eloquence fleurissoit: le surplus des hommes ne font que l'imiter, & l'enseigner les vns aux autres.

En celle de Salluste, & D'Aruntius.

C'est ainsi que sous Saluste les sentences courtes & coupees, les paroles tomboient auant qu'on les attendist, & vne obscure briefueté estoit prisee pour vn grand ornement. Aruntius, homme de rare sobrieté, qui escriuit l'histoire de la guerre de Carthage, fut Sallustien, & s'estudia d'escrire à la façon d'iceluy. Il se trouue dans Salluste, *Exercitum argento fecit*, c'est à dire, Il fit vne armee auec argent: c'est à dire il l'assembla auec des deniers. Aruntius commença de trouuer bonne ceste façon de parler: il mit ce mot en toutes les pages de son liure. Il dit en quelque lieu, *fugam nostri fecere*, c'est à dire les nostres firent la fuite. En vn autre lieu, *Hiero* Roy de Syracuse, *bellũ facit*, fait la guerre. Et encor en quelque autre lieu: *quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere*. C'est à dire, lesquelles choses ouyes firent que les habitans de Panorme se rendirent aux Romains. Ie t'en ay biẽ voulu dõner vn peu à gouster. Car tout le liure est cõposé de ses mots. Ce qui auoit esté rare dans Salluste, est frequent chez luy, & presque continuel: & non sans cause. Car l'vn tomboit par fortune en ces paroles, & sans y penser, & l'autre les recerchoit. Tu vois donc ce qui aduient à celuy qui suit vn vice pour exemple. Salluste a dit *aquis hyemantibus*, pẽdant que les eaux hyuernoiẽt. Aruntius au premier liure de la guerre de Carthage dit, *repẽte hyemauit tempestas*, c'est à dire, Soudainement la tẽpeste hyuerna. Et en vn autre lieu, quãd il voulut dire que l'annee auoit esté froide, il dit, *totus hyemauit annus*: c'est à dire, Il a toute l'annee hyuerné. Et en vn autre lieu: *Inde sexaginta onerarias leues, præter militem & necessarios nautarum, hyemante Aquilone misit*: c'est à dire, Pẽdant que l'Aquilon hyuernoit, il enuoya de ce lieu soixante nauires legeres de charge, outre les soldats & les mariniers necessaires. Il ne cesse iamais d'employer ce mot à tous propos. En quelque lieu Salluste dit, *Inter arma ciuilia, æqui boni famas petit*: c'est à dire, entre les armes ciuiles il cerche les renommees d'vn homme de bien, & iuste. Aruntius ne se peut tenir que dans le beau premier liure il ne mist, *ingentes esse famas de Regulo*: c'est à dire, que les renommees de Regulus estoient grandes. Ces vices donc, & autres semblables, que l'enuie d'imiter a imprimez dãs quelqu'vn, ne font point marques de dissolution, ni d'vne ame corrompue. Car il faudroit qu'ils fussent siens, propres, & nais dãs elle-mesme, par lesquels tu pourrois iuger les passiõs d'autruy. Le langage d'vn hõme courroucé est plein de courroux: celuy d'vn homme troublé, est viste & soudain: celuy d'vn delicat est tendre, & coulant. Ce que tu vois estre suiuy par ceux qui s'arrachẽt la barbe, ou vne partie, qui se font faire les mousthaches fort courtes, & les roignẽt biẽ pres, gardãt le reste pour le laisser croistre: qui portẽt vn manteau de couleur bijarre, vne robbe d'estoffe claire, & taãsparãte: qui ne veulẽt riẽ faire, qui puisse passer sans arrester les yeux de ceux qui les voyẽt. Ils les agacent, & les contraignent de se tourner vers eux. Ils ne se souciẽt point d'estre repris & moquez, pourueu qu'on les regarde. Tel & pareil est le langage de Mecenas, & de tous ces autres, qui ne faillẽt point par erreur, mais à leur escient, & parce qu'ils veulẽt faillir. Cela procede d'vn grãd vice d'esprit. Cõme apres auoir pris beaucoup de vin, la langue ne begaye point, que l'ame n'ait

Les vices qui viennẽt par imitatiõ d'autruy, ne sont pas signes d'vne ame vicieuse.

Cõparaison monstrant que le langage corrompu des

premie-

premierement plié ſous la charge,&qu'elle ne ſoit trahye elle-meſme: pareillement ce langage(mais qu'eſt-ce qu'vne pute yureſſe?)ne deſplaiſt à pas-vn, ſi l'ame n'eſt au prealable esbranſlee. C'eſt pourquoy il la faut guerir auparauat. C'eſt d'elle que procede noſtre bons ſens, c'eſt d'elle que les paroles ſortét. C'eſt d'elle que nous prenons la contenance, le viſage, la façon de cheminer. Tãdis qu'elle ſera en ſanté & valeur, le langage ſera pareillement robuſte, fort & digne d'vn homme. Mais ſi elle panche, tout le reſte tombe en ruine. couure vne corruption de conſcience.

Pendant que le roy vit, ils ſont de bon accord,
Mais ils rompent leur foy auſſi toſt qu'il eſt mort.

L'ame c'eſt noſtre Roy. Tandis qu'elle ſe porte bien, tout le reſte fait ſon deuoir: tout le reſte luy obeyt, & obtẽpere. Mais pour ſi peu qu'elle chãcelle, le reſte s'esbranle auſſi toſt Au ſurplus quãd elle ſe laiſſe vaincre à la volupté, toutes ſes ſciẽces, toutes ſes actiõs fleſtriſſent, & toutes ſes entrepriſes ſe rendẽt laſches, & lãguiſſantes. Or puis que i'ay commencé d'vſer de ceſte comparaiſon, ie la continueray encor. Noſtre ame eſt maintenant Roy, & tantoſt elle eſt vn tyran. Roy, quãd elle ne pẽſe qu'à choſes hõneſtes: quand elle a ſoin du corps qui luy a eſté baillé en garde, & qu'elle ne cõmãde rié de vilain, rien de ſale: mais quand elle deuiẽt cruelle, ambitieuſe, effeminee & delicate, elle prend vn autre nõ, fier & deteſtable, & deuiẽt tyran. Alors des affections qui la mettent hors de ſoy la ſaiſiſſent & la ſollicitẽt inceſſammẽt auec quelque plaiſir au cõmencement tel qu'a accouſtumé de ſentir le peuple corrõpu, & ſaoullé par la largeſſe de quelque ambitieux, laquelle luy doit porter dõmage cõtre ſõ eſperance, & qui prẽd plaiſir à toucher des mains, la viande qu'il ne peut aualler. Mais quãd ceſte maladie a de plus en plus ruiné les forces & que les delices ſõt deſcẽdues dãs les mouelles, & dãs les nerfs: elle prẽd ſeulemẽt plaiſir à la veüe des choſes, de la iouiſſance deſquelles elle s'eſt rẽdue inutile: & pour toutes ſes voluptez, elle n'a que le regard de celles d'autruy, ſe rendant maquerelle & teſmoin des paillardiſes dont elle a perdu l'vſage, pour s'y eſtre trop plongée. Ne pouuant d'ores en-auant prendre tant de contentement de voir vne ſi grande abondance de voluptez, comme elle a de regret & de deſplaiſir de ne pouuoir paſſer tout ce grand appareil par ſa gorge, & par ſon ventre, & de ce qu'elle ne ſe peut plus veautrer dans les troupes des bardaches & des courtiſanes: elle ſe plaint de voir ceſſer la meilleure partie de ſa felicité, empeſchee par la foibleſſe de ſon corps. Car n'eſt-ce pas vne pure fureur, mon Lucile, qu'il n'y a pas-vn de nous qui ſe recognoiſſe eſtre mortel? eſtre imbecile? ou pluſtoſt qui penſe n'eſtre que vn homme tout ſeul? Regarde nos cuiſines & nos cuiſiniers courans çà & là à trauers tant de feux. Voudrois-tu dire que ce fuſt vn ſeul ventre pour lequel on appreſtaſt la viande auec le bruit, & la rumeur de tant d'hommes? Regarde nos caues à tenir les vins vieux, & les celliers pleins de vendanges de pluſieurs ſiecles. Penſes-tu que ce ſoit vn ſeul ventre pour lequel on ſerre le vin de tant d'annees & de tant de regions? Regarde en combien de lieux la terre ſe fend, combien de milliers de fermiers la cultiuent & labourent. Penſes-tu que ce ſoit pour vn ſeul ventre qu'il faille ſemer en Sicile, & en Afrique? Nous ſerons ſains, nous ne deſirerons que peu de bien, ſi chacun ſe veut contenter, s'il veut meſurer ſon corps, & s'il cognoiſt qu'il ne peut entrer dans ſon eſtomach que bien peu de viande, & pour bien peu de temps. Toutesfois il n'y a rien qui te ſerue plus pour la temperance de toutes choſes, que de penſer ſouuent à la brieueté de noſtre aage, & à l'incertitude d'iceluy. Quoy que tu faces, penſe à la mort.

Pouuoir & authorité de l'ame ſur les actions

Elle regne tantoſt, & tantoſt tyrannize.

Piteux eſtat du corps dont l'ame eſt depraüee, & De l'ame addonnee aux voluptez.

Inuectiue contre l'extreme diſſolution des hommes.

Moyen de ſe maintenir en ſãté. & De viure auec temperance.

EPISTRE CXV.

Que le parler est comme vn visage de l'ame. s'il est fardé & affecté, l'ame est aussi molle & lasche. L'ame d'vn homme de bien est toute belle & saincte comme sa parole. Il se courrouce apres contre les folles despenses, & contre la superfluité & l'auarice.

Il vaut mieux trauailler à faire de bõnes conceptiõs, & les mettre en practique, qu'à recercher des termes affectez pour les exprimer ou reduire par escrit: car Le langage fardé denote les vices de l'ame. & L'ornemẽt de l'homme ne consiste point en choses exterieures. Qualitez de l'ame vertueuse.

IE ne veux point, Lucilius mon amy, que tu te trauailles tant apres les mots, & apes la composition de ton langage. I'ay de plus grandes choses, dont tu dois auoir soucy. Cerche ce que tu escriras, & non point comme tu l'escriras: & encor non point comme tu le dois escrire, mais comme tu le dois concepuoir: Afin que tu rendes propre à toy ce que tu auras cõçeu, & que tu le graues desfus toy. Quand tu verras quelqu'vn duquel le langage sera affecte & fardé, sçaches que son ame n'est pas moins attachee apres les choses basses & petites. Mais ce grand, parle plus librement & auec plus de seureté. Tout ce qu'il dit a plus d'asseurance que de soin. Tu cognois plusieurs ieunes hommes qui ont la barbe & les cheueux bien peignez, qui ouurent souuent la boeste pour se parfumer: n'esperant voir rien de ferme & de constant de ces gens-là. Le parler c'est le visage de l'ame. s'il est affecté, s'il est fardé, s'il est fait, comme on dit, à la main il monstre que l'ame n'est pas genereuse, & qu'elle est foible & lache. Estre mignardement accoustré, n'est point le vray ornement de l'homme. S'il nous estoit possible de voir iusqu'au dedans l'ame d'vn homme de bien, hé quelle belle face, quel saint visage, reluisant d'vne beauté magnifique & agreable nous verrions à l'entour duquel on apperceuroit d'vn costé la iustice & la magnanimité, & de l'autre la temperance & la prudence rendre vne esmerueillable splendeur. En outre la sobrieté, la continence, la patience, la liberté, la douceur, (& qui pourroit croire cela?) l'humanité mesmes, qui est le bien le plus rare qui soit en l'homme, espandroient leur clarté dessus elle. D'auantage ô bons Dieux, combien de lustre, la prouidence, la magnificence, la grandeur de courage, cõbien de poids & de grauité luy apporteroient elles? Quelle authorité & quel credit luy engendreroient-elles enuers tous? Pas-vn ne l'estimeroit digne d'estre aimee, qui ne la iugeast aussi d'estre adoree Si quelqu'vn voyoit ceste face plus rehaussee & plus replendissante qu'on n'en a point accoustumé de voir entre les choses humaines, ne s'arresteroit-il pas tout estonné & raui comme d'vne rencontre de quelque diuinité: & aussi tost qu'il luy auroit esté loisible de la voir, ne seroit-il pas contraint de la contempler dans son ame? Et puis apres attiré de la douceur de ce beau visage, ne se ietteroit-il pas à genoux deuant elle pour l'adorer? & atrestant longuement sa veue sur elle, & la voyant haut esleuee par dessus la mesure & grandeur des choses que nous voyons icy bas, iettant sur nous le doux regard de ses yeux, enflammez neantmoins d'vne viue estincelle: en fin ne seroit-il pas contraint auec vn grand rauissement & reuerence s'escrier par ces mots que nostre Virgile disoit:

3. Aeneid.

O Vierge, quelle dõdiray-ie que tu sois?
Tu n'as pas des mortels la face ni la voix.
Mais quelle que tu sois, vis touſiours bien-heureuse,
Et vueille secourir ma peine malheureuse.

Moyen d'honorer & seruir la vertu: & Elle ne faudra de venir à nous, & de nous secourir si nous la voulons honorer. Mais elle ne veut pas estre seruie par les corps des gras taureaux immolez, ni par des veaux d'or & d'argent appendus à son Temple: elle ne veut pas qu'on

iette

ette des pieces de monnoye dans les troncs de ſon threſor: elle ne demande qu'vne volonté ſainte & deuotieuſe. Il n'y a perſonne (dis-ie) qui ne bruſlaſt de ſon amour, s'il nous eſtoit permis de la voir. Car maintenant il y a pluſieurs choſes qui nous esblouiſſent, ou qui nous rebouchent la veue de leur trop grande clarté, ou qui la retiennent en l'obſcurité. Mais tout ainſi que nous pouuons nettoyer noſtre veue par medicamens, & la rendre meilleure: pareillement ſi nous voulons deſcharger la veue de noſtre ame de tous empeſchemens, nous pourrons aiſément voir la vertu, encor qu'elle ſoit couuerte ſous la peſanteur du corps, encor que la pauureté & ſa petite fortune la cache, & qu'vn mauuais & infame bruit la vueille obſcurcir. Nous verrons (dis-ie) ceſte beauté, encor qu'elle ſoit couuerte d'vn ſalle accouſtrement. D'auantage nous cognoiſtrons auſſi la mauuaiſtié, la pareſſe, & la laſcheté d'vne ame miſerable: nonobſtant ces lueurs qui reluiſent à l'entour des richeſſes & la fauſſe clarté des grandeurs & des honneurs qui aueuglent les yeux de ceux qui les regardent. Lors nous pourrons cognoiſtre combien eſt à meſpriſer ce que nous auions en admiration, reſſemblans aux petits enfans qui n'aiment que les iouets. Car ils iront pluſtoſt à ceux qui leur preſentent des petits affiquets de peu de valeur, qu'ils ne feront à leurs peres & à leurs freres. Quelle difference, ie vous prie, faictes-vous entr'eux & nous, comme dit Ariſton, ſi ce n'eſt que nous ſommes encor plus fols apres les tableaux & ſtatues que nous acheptons cherement? Les enfans ſe contentent d'vn petit caillou reluiſant de diuerſes couleurs, amaſſé ſur le bord de la mer: & nous ne prenons plaiſir qu'à la maſdrure de grandes & hautes colomnes, ſoit qu'on les ait apportees des ſablons d'Egypte, ou des deſerts de l'Afrique pour ſouſtenir quelque grande gallerie, ou quelque ſalle à feſtins, aſſez capable pour y receuoir tout vn peuple. Nous admirons les parois reueſtues de plaques de marbre, ſçachans ce qui eſt caché au deſſous, & prenons plaiſir nous meſmes à tromper nos yeux: mais quand nous dorons nos maiſons qu'eſt-ce autre choſe que de nous reſiouir d'vn méſonge? Car nous ſçauons bien qu'il n'y a que bois pourri ſous ceſt or. Ce n'eſt point ſeulement ſur les parois & ſur les lambris des planchers qu'on ageance ceſt enrichement. La felicité de ces grands ſeigneurs que tu vois marcher la teſte ainſi haute & leuee, n'eſt couuerte que d'vne petite fueille de clinquant. Si tu y regardes vn peu de pres, tu verras combien de miſere & de malheur eſt caché ſous l'eſcorce tendre de ceſte dignité. La meſme choſe qui fait les magiſtrats & les iuges, c'eſt elle qui amuſe tant de magiſtrats & de iuges, ſçauoir eſt la richeſſe: car depuis qu'elle eſt venue en prix & en honneur, & le vray honneur de toutes choſes s'eſt perdu, nous ſommes deuenus marchands: & ayans mis entre nous toutes choſes en vente, nous demandons, non point quelle eſt vne choſe, mais combien il s'en peut tirer de profit. Pour le gain nous ſommes gens de bien, pour le gain nous deuenons meſchans. Nous ſuiuons les choſes honneſtes tant qu'il y a quelque eſperance ſur elles: tous preſts de ſuiure le parti contraire, ſi les meſchantes nous font quelque autre promeſſe. Nos peres ont appris d'auoir en admiration l'or & l'argent, & dés noſtre ieuneſſe ceſte enuie a ſaiſi noſtre ame, & s'eſt touſiours aggrandie auec nos ans. D'auantage le vulgaire qui en toutes autres choſes eſt contraire à ſoy-meſmes, eſt d'accord en ce ſeul poinct: c'eſt ce qu'il admire, c'eſt ce qu'il deſire à ſes enfans: & quand ils veulent recognoiſtre les biens qu'ils ont receus des Dieux: c'eſt ce qu'ils leur conſacrent, comme la plus precieuſe choſe qu'ils puiſſent trouuer en ce monde. Et on en eſt venu iuſques-là, que l'on maudit la pauureté, & que l'on s'en moque.

Voir la beauté d'icelle.

A l'oppoſite de laquelle ſe deſcouurẽt les vices de l'ame deſbordee & mondaine.

Folie humaine egale aux vieux & aux enfans, en ce que les vns & les autres admirent des choſes de neant, au lieu de meſpriſer la vanité des ſomptueſtez mõdaines.

Incertitude & miſere de la felicité humaine, &

Cenſus ſenatorem facit.

Vanité des richeſſes accõpagnees de cõuoitiſe & diſſolution.

Auſquelles les vers des Poetes ſeruent d'vn brandon pour les allumer d'autant plus: 2. Metamorph.

qu'elle eſt meſpriſee des riches, & odieuſe aux pauures: Les vertus des Poetes ſont meſmes employez pour embraſer d'auãtage nos cupiditez, par leſquels les richeſſees sõt louees, cõme le ſeul hõneur & ornement de noſtre vie. Il ſemble que les Dieux ne puiſſent riẽ auoir, ni riẽ donner de meilleur que les richeſſes.

Le palais du Soleil ſur des hautes colonnes
Reluiſoit d'or brillant.

Regarde apres ſon chariot.

Tout d'or eſtoit l'aiſsieu, les moyeux eſtoient d'or,
D'or le tour de la roue, & les rayons encor
Eſtoient de fin argent.

En quelques tragiques notamment, qui prefere le gain à toutes vertus.

En outre ils appellent le ſiecle doré, celuy qu'ils veulent faire croire auoir eſté le meilleur. Et meſme il ſe trouue des Poetes tragiques, qui veulent bien changer l'innocence, la ſanté, la bonne reputation, auec le gain.

Laiſſe-moy ſeulement appeller meſchant homme,
Pourueu que bien aiſé & que riche on me nomme,
Tout le monde s'enquiert s'il a beaucoup de bien,
Mais pas-vn ne s'enquiert s'il eſt homme de bien:
On ne demande point ni pourquoy ni comment:
On demande quels biens tu as tant ſeulement.
Chacun eſt en tous lieux eſtimé tout autant,
Comme on voit qu'il eſt riche & qu'il a de comptant.
Ie ne deſire point de viure ſans richeſſe,
Ie ſouhaitte la mort ſi pauureté me preſſe:
Ce qui eſt plus vilain, (ſi tu le veux ſçauoir)
De ce que nous auons, c'eſt de ne rien auoir.
Richeſſe des mortels le ſeul bien deſirable,
La douceur de la mere à toy n'eſt comparable,
Ni des enfans mignards, non pas du pere meſme
Que nous tenons ſacré pour ſon bien-faict extreme.
Si rien luit ne ſi doux deſſus le beau viſage
De Venus, à bon droit elle peut le courage
Des hommes & des Dieux eſmouuoir de ſes feux,
De ſa perfection les rendant amoureux.

Euripide eſt plus ſage: qui en la perſonne de Bellerophõ monſtre le ſupplice des auaricieux

Auſſi toſt que ces derniers vers de la tragedie d'Euripide furent prononcez, tout le peuple s'eſleua pour chaſſer auec vne grande violence, & le ioueur & ſes carmes, iuſqu'à ce qu'Euripides ſe preſenta ſur le theatre, & les pria d'attendre vn peu, & de voir la fin que feroit ceſt admirateur de l'or & des richeſſes. En ceſte tragedie Bellerophon eſtoit puni & tourmenté des peines qu'vn chacun reſſent en la tragedie de ſa vie. Car on ne voit point vne auarice qui ne ſoit ſuiuie de quelque cruel tourment, combien que l'auarice ſeule traine aſſez de tourment apres ſoy. O combien de larmes & d'ennuis elle dõne! O qu'elle eſt miſerable, & pendant qu'on ſouhaitte les biẽs, & meſme apres qu'on les a gaignez! Adiouſtons y auſſi les continuels ſoucis qui tourmentent chacun ſelon la meſure du bien qu'il a. Il y a plus de peine à iouyr des richeſſes, qu'à les acquerir. O comme on les void crier & ſe plaindre s'ils font aucunes pertes, qui aduiẽnent quelquefois bien grandes, mais qui leur ſemblẽt encor plus grandes qu'elles ne ſont. En outre quãd fortune meſme ne leur oſteroit riẽ, ils pẽſent que tout ce qu'ils ne peuuẽt acquerir, ſoit vne perte pour eux. Au reſte ils eſtiment vn homme auſſi heureux, & auſſi riche comme ils le

Leſquels ne ſont iamais exempts d'inquietude ni de tourment.

voyent

voyent auoir bien dequoy,& desirent d'en acquerir autant qu'il en a. Ie le confesse. Mais quoy? Pensés-tu qu'il y ait gens au monde de pire cõdition, que ceux qui sont miserables,& neantmoins enuiez? A la miẽne volonté que ceux qui desirent des richesses, allassent demander conseil aux riches: & ceux qui poursuiuent les honneurs, à ceux qui par ambition sont paruenus aux plus grãdes dignitez. Certainement ils changeroient de dessein, combien que ceux qui detestoyent leur premiere ambition entreprennent cependant des nouuelles grandeurs: Car il n'y a pas vn qui soit contẽt de sa bonne fortune, pour si tost qu'elle soit venue. Ils se plaignent volontiers de leurs conseils & de leurs succez,& regrettent touſiours plus ce qu'ils n'ont peu attrapper. Mais la Philosophie te portera ce bon-heur qui ne pourroit estre plus grand que tu ne te pourras iamais repentir de toy-mesmes. Les paroles bien tissues, & le langage doux coulant, ne te conduiront iamais à ceste vraye & ferme felicité, que nulle tempeste ne pourra iamais esbranler. Que les paroles soient si bien composées qu'elles voudront, moyennant que l'ame soit en sa ferme & constante cõposition, qu'elle soit esleuee en haut,& asseuree en ses opinions, & qu'elle se plaise en ce qui desplaist à tous autres; qu'elle estime autant son aduancement & son profit, comme sa propre vie, & qu'elle ne vueille sçauoir autre chose, que de ne rien desirer & de ne rien craindre.

Leur condition est d'autant plus miserable, qu'auec l'ennuy que les richesses leur apportent, ils acquierent l'enuie des hommes.

Et ne sõt iamais contẽts de leur cõdition.

La Philosophie est le vray remede à ce mal, & le vray contentement de l'ame.

Ce qu'vn beau & disert langage ne sçauroit effectuer.

EPISTRE CXVIII.

S'il vaut mieux auoir des passions moderees, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entierement reietter s'il est possible.

ON a souuent demandé s'il vaudroit mieux n'auoir du tout aucunes passions, que de les auoir petites. Nos Stoiques le reiettent du tout,& les Peripateticiens le temperent. Pour moy ie ne me puis persuader que vne maladie mediocre puisse estre ni salutaire, ni profitable. N'aye point de crainte, ie ne te veux rien desrober de ce que tu veux qu'on ne te refuse point. Ie te veux liberalement bailler tout ce que tu demandes,& toutes choses que tu desires,& que tu peux penser estre necessaires, ou vtiles ou agreables à la vie. Ie ne te veux rien oster que le vice. Car quand ie te deffendray de ne desirer point quelques choses, ie te permettray aussi de les vouloir: afin que tu le faces sans aucune crainte,& auec vn plus asseuré conseil,& afin que tu puisses mieux sentir la douceur de ses voluptez. Pourquoy non? Tu les gousteras mieux, si tu leur peux commander, que si tu rendois leur esclaue. Mais c'est chose naturelle (dis-tu) que ie me tourmente de la mort de mon amy,& que ie laisse couler ces larmes, qui tombẽt si iustement. C'est chose naturelle, que d'estre touché des opinions que tout le mõde suit,& de se fascher des aduersitez. Pourquoy ne me permettras-tu l'honneste crainte d'vne mauuaise opinion? Il n'y eut iamais vice, qui n'ait trouué son defenseur. *Il n'y a vice, qui ne porte quelque honte,& qu'on ne puisse vaincre sur son commencement:* mais cela mesme est cause qu'il s'estẽd plus auãt. Tu ne gaigneras iamais tant sur luy qu'il vueille arrester si tu luy as permis de commencer. Toutes nos affections du commencement sont foibles: mais apres, elles s'eschauffẽt d'auantage, & s'acquierent des forces en cheminant auec le temps. Bref on les garde plus facilement d'entrer, qu'on ne les peut apres chasser. Qui voudroit nier que toutes nos affections ne descoulent d'vn commencement naturel? La nature nous a commandé d'auoir soin de nous

Dispute touchãt les affections, que les Stoiciens ne veulent aucunemẽt admettre biẽ que les Peripateticiens les temperent.

Obiection des Peripateticiens.

Response des Stoiques.

Nature veut que

nous ayons soin de nous mesmes, mais elle hait les delicatesses.

meſmes. Mais ſi nous vſons enuers nous d'vn traictement trop delicat, c'eſt vice. Nature a meſlé quelques voluptez auec les choſes neceſſaires, non pas pour les recercher, mais afin que les choſes ſans leſquelles nous ne pouuons viure, nous fuſſent plus agreables auec le meſlange de la volupté. Si elle venoit d'elle meſmes, ce ſeroit vne diſſolution. Fermons donc la porte quand elles voudront entrer. Car il eſt plus facile de ne les receuoir point, que de les en faire ſortir. Laiſſez moy quelque peu plaindre (diras-tu) & craindre quelque peu: mais ce quelque peu-là s'eſtend fort loin, & ne prend pas fin quād tu veux.

Les affections humaines n'ōt point de bornes.

Vn homme ſage ſe peut contregarder ſans danger & ſans peine. I arreſtera ſes larmes & ſes voluptez comme bon luy ſemblera: mais nous qui n'auons point appris de rebrouſſer chemin, noſtre bien ſera de ne faire vn ſeul pas en auant.

La reſponſe de Panetius le teſmoigne.

Il me ſemble que Panetius reſpondit fort ſagement à vn ieune homme, qui luy demandoit ſi l'homme ſage pouuoit deuenir amoureux. Nous parleron (dit-il) vn autre iour du ſage: mais quant à vous & à moy, qui ſommes encor fort eſloignez de la perfection du ſage, gardons-nous bien de tomber entre les mains d'vne choſe ſi troublee, & ſi furieuſe, qui depend de la puiſſance d'autruy, & qui s'eſtime ſi peu elle meſmes. Car ſi l'amour iette ſes yeux deſſus nous, ſa douceur nous rauit: s'il nous meſpriſe, nous deuenons enflambez de ſuperbe contre luy. La facilité nous eſt agreable, & nous combattons contre la difficulté. Par ainſi cognoiſſans la foibleſſe de nos forces, viuons en paix. Ne fions point noſtre ame malade à la mercy du vice, de la beauté, des flatteries, & des autres delices qui la voudroient attirer à ſoy. Ce que Panetius reſpondit à celuy qui luy parloit de l'amour, ie l'entens de toutes autres choſes. Retirons-nous tant qu'il nous ſera poſſible de ces lieux fangeux & gliſſans. Nous ne ſommes pas encor gueres bien aſſeurez en vn lieu ſec. Tu viendras maintenant à moy pour crier contre les Stoiques, auec ce parler commun du peuple: Vous nous promettez des choſes trop grandes, & nous commandez des choſes dures & difficiles: Nous ſommes de pauures petits hommes, nous ne pouuons pas nous refuſer toutes choſes. Nous pleurerons: mais ce ſera fort peu: nous aurons de l'ambition: mais elle ſera retenue: nous nous courroucerons: mais ce ſera pour nous appaiſer bien toſt. Sçais-tu pourquoy nous ne pouuons faire cela? Parce que nous ne croyons pas que nous le puiſſions faire. Et à dire la verité, il en va tout autrement en effect. Nous ſouſtenons nos vices, parce que nous les approuuons. Nous aimons mieux les excuſer que les chaſſer. Nature nous a donné aſſez de puiſſance ſi nous voulons nous en ſeruir, & ſi nous voulons ramaſſer nos forces, & les employer pour nous, & non point contre nous. Ce n'eſt que faute de bonne volonté: Mais noſtre excuſe eſt que nous ne pouuons pas.

Obiection que l'on fait ordinairement aux Stoiques.

La reſponſe monſtre pourquoy nous ne ſōmes pas maiſtres de nos affections.

Mauuaiſe volonté s'excuſe touſiours ſur ſon impuiſſance.

EPISTRE CXVII.

Si l'opinion des Stoiciens, qui diſent que la ſageſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage, eſt veritable. Il reiette apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il doit deſirer.

Examen de quelques poincts de la doctrine des Stoiques, leſquels ſont

TV me donneras beaucoup de peine, & à toy auſſi: & ſans y penſer tu me mettras en vne faſcheuſe diſpute, en me faiſant ces petites queſtions, leſquelles ie ne puis contredire ſans offenſer nos Stoiques, ni les accorder, ma conſcience ſauue. Tu demandes ſi ce que les Stoiques diſent eſtre vray, à ſçauoir que la ſageſſe eſt vn bien, & qu'eſtre ſage n'eſt pas vn bien. Premieremēt ie

declareray

declareray ce que les Stoiques en ont pensé, & apres i'en diray mon aduis. Nos philosophes croyent que ce qui est bien, est corps: car ce qui est bien, agit. Tout ce qui agit, est corps: tout ce qui est bien, porte profit: il faut donc que pour profiter, il face quelque chose: s'il fait, par consequent il est corps. Ils disent que la sagesse est vn bien, par necessité donc il faut dire qu'elle est corporelle: Mais ils pensent que estre sage ne soit pas d'vne mesme cõdition. C'est vne chose incorporelle, & qui suruient à autruy par accident, c'est à dire à la sagesse: par ainsi elle ne fait rien, & ne profite rien. Et quoy donc (disent-ils) ne disons-nous point qu'estre sage soit bien? Ouy, nous le disons en le rapportant à ce d'où il depend, c'est à dire à la mesme sagesse. Oy maintenant ce que les autres respondent à cela, auant que ie me retire de ce party pour me rendre à l'autre. Par ce moyen (disent-ils) le viure heureusement ne seroit pas bien. Mais il leur faut respondre que vueillent-ils ou non, la vie heureuse est bien, & le viure heureusement, est pareillement bien. On vie encor de cest argument contre les nostres. Desirez-vous d'estre sage? Il s'ensuit donc qu'estre sage ce soit vne chose qu'on doit desirer. Si on la doit desirer, c'est vn bien. Les nostres sont contraincts de tordre ces paroles, & desirans y adiouster vne syllabe, que nostre langue ne permet point d'y estre entremeslee. Parquoy si tu le permets ie l'adiousteray. Ce qui est bien (disent-ils) est desirable: & ce qui suruient encor à ce bien, est tres-desirable. Apres que nous auons obtenu ce bien on ne desire point l'autre comme bien: mais on le desire comme suruenant à celuy, que nous auions souhaitté. Quant à moy, ie ne suis point de cest aduis, & pense que les nostres descendent à ceste opinion: car ils sont pris par ce premier lieu, & ne leur est pas permis de changer de forme de parler. Nous donnons beaucoup d'authorité & de creance à l'opinion, que tous les hommes ont desia conceüe de quelque chose. Nous tenons pour veritable ce que nous voyons que tout le monde croit: comme la creance que nous auons des Dieux, nous la tirons de l'opinion qu'vn chacun a dans son ame, qu'il y a des Dieux, & qu'il n'y a nation au monde si esloignee qu'elle soit des loix, & des bonnes mœurs, qui ne croye quelques Dieux. Quand nous disputons de l'eternité des ames, la plus grande authorité qu'on y apporte, c'est le commun consentemẽt des hommes, qui craignent ou qui reuerent les enfers. Ie me veux seruir aussi de ceste publ que persuasion. Tu ne trouueras pas vn, qui ne pense que la sagesse & qu'estre sage ne soit bien. Ie ne feray point ce que les gladiateurs vaincus ont accoustumé de faire d'en appeller à la misericorde du peuple. Ie commẽceray de cõbattre auec mes propres armes. Quãd aucune chose suruient en quelque autre chose, il faut voir si elle est hors de ce à quoy elle suruiẽt, ou dãs ce à quoy elle suruiẽt. Si elle est dãs ce à quoy elle suruiẽt, elle est aussi biẽ corps, cõme est ce à quoy elle suruiẽt. Car rié ne peut aduenir sans attouchemẽt. Ce qui touche est corps. Si elle estoit dehors, puis qu'elle y est suruenue, elle s'en estoit esloignee. Ce qui s'est esloigné, a mouuement. Ce qui a mouuement, a corps. Attẽdõc que ie die aussi, que la course ne soit vne chose, & le courir vne autre, la chaleur ne soit vne chose, & estre chaud, vne autre: & la lueur ne soit vne chose, & le reluire vne autre. Ie vous cõfesse biẽ que ce sõt choses diuerses, mais nõ point de diuerse sorte. Si la santé est chose indifferente, estre sain sera indifferẽt aussi: si la beauté est indifferẽte, il est indifferẽt aussi d'estre beau. Si la iustice est bien, c'est biẽ aussi que d'estre iuste: si la laideur est mal, c'est mal aussi que d'estre laid. Autant certainemẽt cõme si la chassie est mal, c'est mal aussi d'estre chassieux. Apprẽ cela ie te prie, que l'vn ne peut estre sans l'autre.

d'autant plus malaisez à soudre qu'ils sont diuisez entr'eux, & font cõtredire à leurs inepties.

Leurs raisons pour prouuer que la sagesse soit corps.

Repartie des autres de contraire aduis.

Inepties ou niaiseries de ceste eschole.

Les plus inciuiles & plus inhumaines nations aduouent quelque deité, & confessent l'ame immortelle.

Refutation de la precedente doctrine Stoique.

Ce qui a sageſſe, eſt ſage: & ce qui eſt ſage, a de la ſageſſe. Et par ainſi on ne peut douter quel ſera l'vn, que l'autre ne ſoit tel: de ſorte qu'il ſemble à quelques-vns, que ces deux-là ne ſoient qu'vne ſeule & vne meſme choſe. Mais ie demanderois volontiers cecy: Puis que toutes choſes ſont ou biens ou maux, ou indifferentes, du nombre deſquelles mettrõs nous d'eſtre ſage? Ils nient que ce ſoit bien, mais ce n'eſt pas mal auſſi: il s'enſuit donc que c'eſt vne choſe indifferente & moyenne. Or nous appellons choſe *moyenne & indifferente*, laquelle peut auſſi b en aduenir à vn meſchant, qu'à vn homme de bien, comme la richeſſe, la beauté & la nobleſſe. Mais d'eſtre ſage, cela ne peut aduenir, qu'à vn homme de bien: ce n'eſt donc point choſe indifferente. Mais ce qui ne peut aduenir à vn meſchant homme, n'eſt pas mal. Il s'enſuit donc que c'eſt bien. Ce que pas-vn n'a qui ne ſoit homme de bien, eſt bien. Il n'y a pas vn qui puiſſe eſtre ſage, s'il n'eſt homme de bien: c'eſt doncques bien. C'eſt vn accident (dit-il) à la ſageſſe. Cela doncques que tu appelles eſtre ſage, à ſçauoir-mon s'il eſt l'actif de la ſageſſe, ou s'il la reçoit, & en eſt le paſſif: Or ſoit qu'il la face, où qu'il la ſouffre, d'vn coſté & d'autre il eſt corps: car ce qui fait, & ce qui eſt fait, eſt corps, s'il eſt corps, il eſt bon: vne choſe donc luy defailloit, qui le gardoit d'eſtre du tout bien, c'eſt qu'il eſtoit ſans corps. Les Peripateticiens ont opinion qu'il n'y a aucune difference entre la ſageſſe, & entre eſtre ſage: veu que l'vn de ces deux-là, eſt dans l'autre. Car penſes-tu qu'aucun puiſſe eſtre ſage, s'il n'a de la ſageſſe? qu'aucun puiſſe auoir de la ſageſſe s'il n'eſt ſage? Les vieux Dialecticiens font diſtinction de ces choſes-là, & la diuiſion en eſt venue d'eux iuſques aux Stoiciens. Ie diray quelle elle eſt. C'eſt autre choſe vn champ, autre choſe d'auoir vn champ: pourquoy non? veu qu'auoir vn champ cela touche à celuy qui l'a, & non point au champ. Par meſme raiſon la ſageſſe eſt vne choſe, & eſtre ſage eſt vne autre. Ie penſe que tu m'accorderas bié, que ce ſont deux choſes diuerſes, celle qui eſt poſſedée, & celuy qui la poſſede. La ſageſſe eſt vne ame parfaicte, & qui eſt paruenue à sõ plus haut, & à sõ meilleur degré: Car c'eſt l'art & la ſcience de viure. Or qu'eſt ce qu'eſtre ſage? Ie ne puis pas dire que ce ſoit vne ame parfaicte. Mais c'eſt ce qui aduient à celuy qui a l'ame parfaicte: Par ainſi la bonne ame, c'eſt vne choſe, & l'autre eſt comme auoir vne bonne ame. Ce ſont (dit-il) des natures de corps, comme, voila vn homme, voila vn cheual. Ces natures ſont apres accompagnees du mouuement de leurs ames, qui font cognoiſtre les mouumens des corps. Ces mouumens-là ont quelque choſe qui leur eſt propre, ſeparee neantmoins du corps. Comme quand ie voy Caton qui ſe pourmene, le ſens nous monſtre cela, & l'ame le croit. C'eſt le corps que ie voy, ſur lequel i'ay ietté & mes yeux & mon entendement. Ie dis encores, Caton ſe promene: ce n'eſt pas le corps, dõt ie parle, mais c'eſt quelque choſe qui declare que c'eſt le corps, que les vns appellent prononcé, les autres ſignifié, les autres denoncé. Ainſi quand nous diſons, ſageſſe, nous entendons quelque choſe incorporelle: quand nous diſons, Il eſt ſage, nous parlons d'vn corps. Certainement il y a grande difference ſi nous parlons de luy, ou de choſe qui luy appartienne. Prenons le cas maintenant que ce ſoient deux choſes diuerſes. Car ie n'en veux point encor dire mon aduis. Qu'eſt-ce qui empeſche que ce ne ſoit vne autre choſe, & neantmoins qu'elle ne ſoit bonne? Tu diſois n'agueres, qu'vn champ eſtoit vne autre choſe: qui empeſche que cela ne ſoit. Car celuy qui poſſede eſt d'vne nature, & ce qui eſt poſſedé, d'vne autre, l'vne eſt vne terre, & l'autre eſt vn homme. Mais pour le regard des choſes que nous traictons, elles ſont toutes deux d'vne

Eſtre ſage n'eſt pas choſe indifferente.

Que c'eſt que choſe indifferente, ou moyenne

Quelle difference il y a entre ſageſſe & eſtre ſage.

L'vn & l'autre ſont de meſme nature.

d'vne mesme nature,& celuy qui possede la sageſſe, & la sageſſe qui est possedee. D'auantage en ce cas-là,ce qui est possedé est vne choſe, & celuy qui possede en est vne autre.Mais en ceſtuy-ci,ce qui est possedé,& celuy qui possede,sont tous en vn. La possession d'vn chãp est par le droict qu'on y a, & celle de la sageſſe vient de nature. Le champ peut estre vendu & baillé à vn autre,mais la sageſſe n'abandonne point son maiſtre. Tu ne dois donc faire comparaiſon des deux choſes diſſemblables.I'auois commencé à dire que ce pouuoient estre deux choſes,& toutesfois que l'vne & l'autre fuſt bonne : En outre que la sageſſe & le sage estoient deux, & tu confesses bien que l'vn & l'autre soient bons. Or tout ainſi que rien n'empeſche que la sageſſe ne ſoit bonne,& que celuy qui l'a ne ſoit bon auſſi:pareillement rien n'empeſche que la sageſſe ne ſoit bonne : & auoir la sageſſe,c'eſt à dire eſtre ſage,ne ſoit bon auſſi. Ie deſire la sageſſe ſeulement, afin que ie ſois ſage. Car que ſeroit-ce donc? Vne choſe n'eſt pas bonne, ſans ce qui la fait trouuer bonne. Vous tenez pour certain que ſi on donnoit la sageſſe ſans vſage, il ne la faudroit point receuoir.Mais quel eſt l'vſage de la sageſſe? C'eſt eſtre ſage. C'eſt ce qui eſt de plus precieux en elle : car cela oſté, elle ſeroit inutile. Si la gehéne eſt mauuaiſe,il eſt mauuais d'eſtre gehenné:voire tellement qu'elle ne ſeroit pas mauuaiſe ſi tu en oſtois ce qui la ſuit.Sageſſe eſt l'eſtat d'vne ame parfaicte : mais eſtre ſage,c'eſt l'vſage de l'ame parfaicte. Comment ſe pourroit-il faire, que l'vſage de la sageſſe ne fuſt bon, veu que ſans l'vſage elle ne ſeroit pas bonne?Ie te demande, ſi on doit deſirer la sageſſe. Tu l'accordes.Ie te demande encor,ſi l'vſage de la sageſſe eſt deſirable. Tu l'accordes auſſi, puis que tu dis que tu ne la voudrois pas receuoir, ſi l'vſage t'en eſtoit defendu.Ce qui eſt deſirable eſt bon. Eſtre ſage c'eſt auoir l'vſage de sageſſe,comme le parler eſt l'vſage de l'eloquence,& le voir eſt celuy des yeux. Il s'enſuit dõc qu'eſtre ſage,c'eſt l'vſage de sageſſe.Or l'vſage de sageſſe eſt deſirable:il faut dõc deſirer d'eſtre ſage:& s'il eſt deſirable,il eſt bõ par cõſequẽce.Mais il y a long-temps que ie me condamne moy-meſme, de ce qu'en les reprenant ie les imite,& que ie deſpẽs trop de paroles en des choſes trop claires.Car qui peut faire doute, q̃ ſi le chaud eſt mauuais,qu'il ne ſoit mauuais d'auoir chaud?Que ſi le froid eſt mauuais,que sẽtir froid ne le ſoit auſſi? Que ſi la vie eſt bien,que le viure ne ſoit bon ? Tout cela eſt autour de la sageſſe,& n'entre point dedãs.Mais il nous faut loger dedans elle: & quãd nous prendrons plaiſir de nous y pourmener quelquefois, elle a des lieux ſpacieux & amples pour ſe ietter à part. Enquerons-nous de la nature des Dieux, dequoy ſe nourriſsẽt les aſtres,du cours diuers que font les eſtoilles,ſi nos corps ſe meuuẽt auec leur mouuemẽt, ſi ce ſont elles qui donnent vigueur au corps & à l'ame de toutes choſes.Si celles qu'on appelle fortuites, ſont attachees à quelque certaine loy:s'il y a rien qui aduienne tumultairemẽt, où qui roulle ſans aucun ordre de nature. Ie voy bien que ces diſcours n'appartiennent en rien à la reformation des mœurs:toutesfois ils recreent l'eſprit, & l'eſleuent à la grandeur de ces choſes qu'il traite.Au contraire,ces autres queſtiõs que ie faiſois cy-deſſus,le rongent & l'abaiſſent,& au lieu de l'aiguiſer,l'affoibliſſent. Mais ie vous prie pourquoy perdons-nous tant de peine apres vne choſe qui eſt peut-eſtre fauſſe, ou à tout le moins inutile, & qui meriteroit d'eſtre employee à vn ſubiect plus haut & plus profitable?Dequoy me pourra ſeruir de ſçauoir ſi la sageſſe eſt vne choſe,& ſi eſtre ſage en eſt vne autre? Que me pourra ſeruir de ſçauoir que cecy eſt bon, & que cela ne l'eſt point?

La sageſſe eſt inſeparable d'auec celuy qui la poſſede.

Toutes telles ſubtilitez ne meritent pas les paroles qu'on y employe:il faut penetrer plus auant dedans la philoſophie: car

Ces recherches friuoles ne font rien pour la reformatiõ des mœurs, & ſont du tout inutiles.

Ie seray bien temeraire iusques là, ie me mettray au hazard de ce souhait, que tu puisses auoir sagesse hardiment, pourueu que ie puisse estre sage. Ie m'asseure que nous serons egaux. Mais fay plustost ceci: monstre-moy le chemin pour y pouuoir paruenir: di-moy ce que ie dois fuyr, ce que ie dois desirer: par quelles disciplines ie pourray asseurer mon esprit chancellant: par quel moyen ie pourray chasser loin de moy ces vicieux desirs qui me iettent, & m'emportent à trauers: comment ie pourray resister à tant de vices: comment ie pourray oster tant de maux qui se sont iettez sur moy, & ceux aussi sur lesquels ie me suis volontairemẽt ietté. Enseigne-moy comme ie dois supporter mes afflictiõs sans mes pleurs, & mes felicitez sans les armes d'autruy: Comment ie dois n'attendre point la derniere & ineuitable fin de ma vie: mais m'enfuyr moy-mesme auant heure, quand bon me semblera. Il n'y a rien qui me semble si vilain, que desirer la mort. Car si tu desires de viure, pourquoy souhaittes-tu de mourir? & si tu ne veux plus viure, pourquoy demandes tu aux Dieux vne chose qu'ils t'ont donnee en en naissant? Car de mourir quelque iour, cela te doit aduenir malgré toy: & de mourir quand tu voudras, il est en ton pouuoir. L'vn est par necessité, & l'autre est en ta volonté. Ces iours passez ie vis vn fort laid commencement d'vn discours d'vn homme, qui autrement estoit bien disant: Ouy (dit-il) que ie meure bien-tost. O fol que tu es, tu desires vne chose qui est en ta puissance. Peut-estre qu'en tenant ces propos, tu es deuenu vieil. Autrement qu'est-ce qui te pouuoit retarder? Pas-vn ne te tient: eschappe par où tu voudras. Choisis la partie des choses de la nature qu'il te plaira, par laquelle tu commanderas que passage te soit donné. Certainement ce sont les elemens par lesquels tout ce monde est soustenu, l'eau, la terre, & l'air. Toutes ces choses sont autant cause de la vie, comme chemin à la mort. Que ie meure bien-tost: ce bien-tost, quand veux-tu qu'il soit? quel iour luy donnes-tu? il se peut faire plustost que tu ne le souhaittes. Ce sont paroles d'vne ame foible & lasche, & qui par ceste detestation recerche qu'on ait pitié d'elle. Celuy ne veut pas mourir, qui le souhaitte. Prie les Dieux de te donner vie & santé. Mais quãd il te plaira de mourir, le fruict de la mort est de mettre fin à tels souhaits. Parlõs de cela, Lucilius mõ bon ami: instruisons nostre ame auec cela. Voila nostre sagesse: voila comme on est sage: & non point se tourmenter apres vne folle subtilité, par des petites disputes inutiles: La fortune t'a proposé tant de difficultez & de questions: tu ne les as peu encores dissoudre. Et maintenant tu te moques. Ce seroit vne grande folie à toy quãd la trompette auoit sonné au combat, de battre le vẽt de ton espee. Laisse les armes de passe-temps, & prens celles qui tuent. Appren-moy par quel moyen ie pourray faire, que mon ame ne se trouble, ni par tristesse, ni par aucune frayeur: par quel moyen ie me pourray descharger de l'importunité de mes ambitieux desirs. Qu'on face, & qu'on profite en quelque chose. La sagesse est vn biẽ, mais estre sage n'est pas bien. Qu'ainsi soit. Nions qu'il soit bon d'estre sage, afin qu'on se moque de tout ceste estude, comme employé en choses inutiles. Que dirois-tu quand tu sçaurois qu'on te demande encor, si la sagesse, qui est à venir, est vn biẽ? Quel doute y a-il ie te prie, que les greniers ne sentent point encor la moisson à venir, ni l'enfance despourueüe de forces & de vigueur ne sente point encor l'aage de la ieunesse, où elle doit entrer? La santé à venir sert aussi peu au malade, comme le repos futur soulage vn homme, pendant qu'il trauaille à la courte, ou à la lutte. Qui est celuy qui ne sçache, que ce qui est à *venir*

Vray visage de la Philosophie.

Paradoxe ordnaire aux Stoiques, qu'il soit au pouuoir de l'homme de mourir quand il luy plaist.

Les elemẽs sont egalement cause de la vie & de la mort.

Sophistes comparez aux gendarmes que le son des trõpettes pousseroit à battre l'air de leurs espees

Les Sophismes & la Philosophie different autant que l'escrime à plaisir de celle à outrance.

n'est

n'eſt pas bien, par ceſte ſeule raiſon qu'il eſt encor à venir? Car ce qui eſt bien, eſt pareillement profitable: & s'il ne profite point, pareillement ce n'eſt pas vn bien: & s'il profite, il l'eſt deſia. Ie dois eſtre ſage quelque iour: ce ſera vn bien quand ie le ſeray. Mais cependant il ne l'eſt pas. Vne choſe doit premierement eſtre, puis apres on voit ce qu'elle ſera. Comment ſe peut-il faire, ie te prie, que ce qui n'eſt point encore, ſoit deſia bon? Et comment veux-tu que ie te puiſſe mieux prouuer qu'vne choſe n'eſt point, que lors que ie dis qu'elle ſera? Car on cognoiſt bien que ce qui vient, n'eſt point encor venu. Le printemps doit venir: ie ſçay donc que nous ſommes en hyuer, & que l'eſté doit venir apres: ie ſçay auſſi par-là que l'eſté n'eſt point encor. La plus grande preuue que i'aye, qu'vne choſe n'eſt point encor preſentement, c'eſt quand elle eſt à venir. Ie ſeray ſage, ie l'eſpere. Mais cependant ie ne ſuis pas encor. Si i'auois ce bien, ie ſerois deſia exempt de ce mal. Il aduiendra que ie ſeray ſage: tu dois iuger par-là, que ie ne le ſuis pas encor. Ie ne puis pas en meſme temps me trouuer accõpagné de ce bien & de ce mal. Ces deux choſes, ſçauoir eſt le bien & le mal, ne ſe peuuent aſſembler, ni ſe trouuer en vne meſme perſonne. Ne nous arreſtons point à ces ſornettes par trop ſubtiles, & courons apres ce qui nous peut apporter quelque bien. Celuy qui eſt en peine d'aller querir vne ſage-femme pour ſa fille qui eſt en trauail d'enfant, ſe garde bien de s'amuſer à lire l'affiche contenant l'ordre & le deſſein des ieux publiques, qu'on doit celebrer. Celuy qui court pour eſteindre le feu de ſa maiſon qui bruſle, n'a pas loiſir d'aduiſer comme vne table enfermee au ieu de l'eſchiquier en pourra ſortir. Mais, ô bon Dieu, on te vient denoncer tous les maux du monde, & l'embraſement de ta maiſon, le danger qui menace tes enfans, le ſiege de ta ville, & le pillage de tes biens: & encor apres cela, le naufrage, le tremblemẽt de terre, & tout autre mal qu'on peut craindre. Eſtant doncques empeſché entre tant de maux, ne penſes-tu qu'à te donner du plaiſir? Tu demandes quelle difference il y a entre la ſageſſe, & eſtre ſage? Tu t'amuſes à lier des nœuds pour apres les deſnoüer, cependant que tant de maux menacent ta teſte? Nature ne nous a pas eſté ſi largement liberale du temps, qu'il nous en faille rien perdre: & voy ie te prie combien en perdẽt les plus diligens. Nos maladies nous en deſrobent vne partie, & celles de nos parens l'autre. La neceſſité de nos affaires priuez en occupe vne partie, & les affaires publiques l'autre. Le dormir partage par moitié noſtre vie auec nous. De ce tẽps qui eſt ſi petit & ſi viſte, & qui nous emporte auec ſa fuite, quel plaiſir prẽd-on d'en perdre la meilleure partie à choſes vaines? ioint que noſtre eſprit s'accouſtume plus à ſe dõner du plaiſir, qu'à ſe guarir, & faire ſeruir la Philophie de paſſe-temps, au lieu qu'elle peut ſeruir de remede. Ie ne ſçay quelle difference il y a entre ſageſſe, ou eſtre ſage. Mais ie ſçay biẽ qu'il ne m'importe rien que ie le ſçache, ou que ie ne le ſçache pas. Di-moy, apres que i'auray appris s'il y a quelque difference entre ſageſſe, ou eſtre ſage, le deuiendray-ie? Pourquoy me detiens-tu pluſtoſt entre les mots, qu'entre les effects de la ſageſſe? rẽds-moy plus conſtant, rends-moy plus aſſeuré, fay-moy compagnon de la fortune, fay que ie la puiſſe vaincre: & ie la pourray facilement vaincre, ſi ie fay tout ce que i'apprens.

Comparaiſons monſtrans qu'il faut diuertir ſon eſprit d'occupations inepres & puerriles pour l'appliquer à des ſerieuſes.

Moyen de fuir les Sophiſmes & tirer profit de la Philoſophie.

EPISTRE CXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui poursuiuoient les honneurs & dignitez ded ans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoistre.

Vn bon Philosophe negligе les discours communs, & s'arreste à ce qui fait pour la reformation des mœurs.

TV me pries que ie t'escriue plus souuent. Si nous venons à compte, tu n'auras dequoy me payer. Il auoit esté accordé que tes lettres viendroiét les premieres, & que ie te rescrirois apres. Mais ie ne feray point le difficile. Ie sçay qu'il te fait bon prester. C'est pourquoy i'aduanceray ceste-cy. Et ne feray point ce que Ciceron, homme tres-eloquent, commandoit à Atticus qu'il fist, que s'il n'auoit aucun subiect pour luy escrire, il luy escriuist plustost tout ce qu'il luy viendroit en la bouche. Ie ne puis auoir iamais faute d'argument pour t'escrire, encor que ie laisse tous les discours dont les Epistres de Ciceron sont remplies, sçauoir est, qui est celuy qui est plus en peine de tous ceux qui briguent les estats: qui est celuy qui poursuit se fiãt de ses forces, ou de celles d'autruy: qui est celuy qui demande le Consulat sous la faueur de Cæsar, qui sous celle de Pompee, ou qui le demãde ouuertemẽt: cõbien Cecilius est cruel vsurier, duquel ses plus proches parens ne peuuẽt arracher vn denier qu'à l'interest de douze pour cẽt. Il vaut beaucoup mieux manier ses playes que celles d'autruy: se sonder soy-mesme & prendre garde cõbien de choses on poursuit, & ne porter aucune faueur. C'est vne chose excellente, c'est vne chose asseuree, & digne d'vn homme bien né, de ne rien poursuiure, & ne tenir cõpte en aucune façon des estats, & de l'assemblee de la fortune. Quel contentement penses-tu que ce soit, lors que les tribuz du peuple sont mandees, lors que les poursuiuans sont pendus attentiuemẽt à la suitte de leurs amis, lors que l'vn fait crier tout haut l'argent qu'il veut donner, & que l'autre negocie par vne caution & respondant, & que tous à force de baiser mangẽt presque les mains de ceux qu'ils ne daigneroiẽt toucher s'ils estoiẽt vne fois designez: les voir tous estõnez attendãs la voix du crieur public: & cependant tu sois là tout debout en repos d'esprit, regardant ces foires & ces marchez, sans rien vendre & sans rien achepter? O combien est plus grand le plaisir d'iceluy qui auec toute asseurance iette ses yeux, nõ pas sur les assemblees, où se creẽt les Preteurs & les Cõsuls: mais ces grãds estats & ces assemblees, où les vns demãdent les honneurs annuels, les autres les puissances perpetuelles: les vns les heureux succez des batailles & les triomphes, les autres les richesses: les vns les mariages & des enfans, & les autres la santé pour eux & pour leurs parẽs! O que c'est auoir le courage grand d'estre seul à ne desirer riẽ, à ne prier aucun, & dire, Tu ne peux riẽ gagner sur moy, fortune: tu n'as nul pouuoir sur moy. Ie sçay que tu reiettes les Catons, & que tu fais Consuls les Variniens. Ie ne te prie de rien. C'est rendre la fortune cõme vne chose prinee & sans pouuoir. C'est à ce que nous deuons prẽdre plaisir de nous entr'escrire: c'est la matiere que nous deuons tousiours tirer dehors, quand nous voyons tant de milliers d'hommes viure sans repos: & lesquels, pour en fin ne gagner qu'vn bien autant pernicieux que la peste, trauaillent par des meschans moyens à acquerir des choses mauuaises, & desirẽt des biens qu'il leur faut tost apres fuyr, ou en estre incõtinent desgoustez. Car qui est celuy qui se soit contenté de ce qui luy a esté donné, & qui luy semblоit estre trop grand quãd il le desiroit? Les richesses ne sont pas insatiables,

Le mespris des dignitez mondaines, est signe d'vn ame bien nee.

Magnanimité & contentement du sage en sa condition.

L'insatiable conuoitise

comme

comme les hommes pensent: elles ne sont que trop petites. C'est pourquoy elles ne peuuent saouler pas vn. Il te semble que ces choses soient infiniement hautes, parce que tu es fort esloigné d'elles: mais elles sont fort basses à l'opinion de ceux qui y sont paruenus. Ie me trompe bien s'il ne tasche encor de monter plus haut. Ce que tu estimois estre le plus haut, n'est qu'vn degré. Or c'est l'ignorance de la verité qui fait mal à tout le monde. Et trompez par les bruits du peuple, ils courent apres comme si c'estoit quelque bien. Et finalement apres les auoir acquis, & beaucoup souffert, ils cognoissent que ce ne sont que maux, ou choses inutiles, ou moindres qu'ils n'auoient esperé. La plus grande partie des hommes les voyant de loin, les admirent, & le vulgaire prend les choses grandes pour bonnes. Mais afin que cela ne nous aduienne point, demandons qu'est-ce qu'on appelle bien. On luy a donné diuerses interpretations: cestuy-cy l'a definy d'vne façon, & cestuy là d'vne autre. Il y en a qui l'ont autrement exprimé. Quelqu'vn l'a ainsi definy: Le bien c'est ce qui attire nos ames, & qui nous appelle à soy. A quoy l'on oppose incontinent cecy: Mais s'il nous appelle, & que ce soit pour nostre malheur & ruine? Car tu sçais qu'il y a des maux qui nous flattent. Le vray, & le vray semblable different en cecy: que le bien est ioint auec le vray: car il n'est pas bien s'il n'est vray. Mais ce qui nous attire à soy, qui nous alleche d'vne belle apparence, il n'est que vray semblable: il entre à fausses enseignes dedans nous, il nous solicite, & nous attrait. Le bien est ce qui esueille vn appetit & desir de soy, & qui meut l'ardeur d'vn esprit qui tend à luy. Et encor on s'oppose contre ce bien: car il y a plusieurs choses qui meuuent l'ardeur de l'ame, qui sont desirees pour la ruine de ceux qui les desirent. Ceux font beaucoup mieux, qui le definissent ainsi: Le bien est ce qui attire à soy l'ardeur de l'ame selõ les loix de nature: lequel il faut seulement rechercher quand il commence d'estre desirable. Car lors il est honneste, & c'est ce qu'il faut parfaictement desirer. Ce passage me semond de te dire la differẽce qui est entre le bien & l'hõneur. Ils ont bien quelque chose qui est si meslee, qu'elle est inseparable: & riẽn ne peut estre appellé bien, que ce qui a de l'honneur parmi: cõme ce qui est hõneste, est tousiours bon. Quelle difference donc met-on entre ces deux choses? Ce qui est honneste, est le bien parfaict, & qui rend la vie bien-heureuse, par l'approchement duquel toutes choses deuiennẽt bonnes. Ce que ie dis se doit entendre ainsi. Il y a des choses qui ne sont ni bonnes ni mauuaises, cõme suiure les armes, faire vn ambassade, vn estat de iustice. Toutes ces choses quand elles sont administrees auec honneur, commencent d'estre bonnes, & d'vne chose douteuse se changent en bien tout certain. Le bien s'engendre en la compagnie de ce qui est honneste: mais ce qui est honneste, est bien de soy-mesme. Le bien derriue de l'honneur, & l'honneur est de soy seul. Ce qui est bien, a peu estre mal: mais ce qui est honneste, n'a peu iamais estre que bien. Quelques-vns luy donnent ceste definition: Le bien est, ce qui est selon la nature. Pren bien garde à ce que ie dis. Ce qui est bon est aussi selon la nature: mais il ne s'ensuit pas necessairement, que ce qui est selon nature, soit bon. Il y a beaucoup de choses qui consentent à nature, mais elles sont si petites, qu'elles ne meritent point de porter le nom de bien. Car elles sont si petites qu'on les mesprise volontiers. Mais nul bien, pour tant petit qu'il soit, ne doit estre mesprisé. Parce que pendant qu'il est petit, il n'est pas bon. Et lors qu'il commence d'estre bon, il n'est pas petit. A quoy peut-on cognoistre qu'vne chose soit bonne? Si elle est parfaitement selon nature. Tu confesses donc,

L'insatiable conuoitise des hõmes procede de leur extreme auarice, qui ne trouuẽt point de richesses assez grãdes pour les assouuir

L'ignorãce de la verité cause tant de maux au monde.

Erreur du peuple, qui se laisse trõper à l'apparence des choses.

Que c'est qu'on appelle bien.

Difference entre vray & vray semblable.

&

Entre le bié & l'hõneur.

Choses indifferentes comment deuiennent bonnes.

Autre definition du bien.

diras-tu, que ce qui est bon, est selon nature. C'est vraye proprieté du bien. Tu confesses aussi qu'il y a d'autres choses qui sont selon nature, mais pour cela elles ne sont pas bonnes. Pourquoy donc est-ce que l'vn est bon, & que les autres ne le soient pas? Cõment est-il paruenu en vne autre proprieté, veu que ceste chose principale, d'estre selon nature, est commune à l'vn & à l'autre? Certainement, c'est par la seule grandeur. Et ce n'est point nouueauté, que quelque chose se change en croissant. Il a esté enfant, mais il est maintenant ieune hõme: sa proprieté se rend toute autre: l'vn estoit incapable de raison, & raisonnable. Il y a des choses qui ne deuiennent point seulement plus grandes en croissant, mais deuiennent toutes autres. Ce qui se fait plus grand, dit-il, ne se fait pas autre. Il n'importe point que tu rempliſſes de vin vne bouteille, ou vn tõneau. Car la proprieté du vin est en l'vn & en l'autre. Vne petite ou vne grande quantité de miel n'ont pas le gouſt different. Tu allegues des exẽples diuers. Car en ceux-ci c'est vne mesme qualité: & iaçoit qu'elle croisse, toutesfois elle y demeure. Quelques choses augmentees en leur genre, demeurent en leur proprieté: & d'autres apres plusieurs accroissemens, sont changees par la derniere main qu'on y met, laquelle leur apporte vne autre & toute nouuelle condition, que celles qu'elles auoient auparauant. Vne seule pierre fait & acheue l'arc & la voute: sçauoir est celle qui serre comme d'vn coing les deux costez de la voute, & laquelle mise au milieu, les ioint & les lie. La derniere qu'on y met, encor qu'elle soit petite, pourquoy est-ce qu'elle sert tant? Non point parce qu'elle augmente, mais parce qu'elle remplit. Quelques choses auec leur aduancement & croissance despoüillent leur premiere forme, & en prennent vne nouuelle. Apres que nostre esprit s'est lõguement trauaillé sur quelque suiect, & qu'il s'est lassé à suiure sa grandeur, il a commẽcé de s'appeller infini, parce qu'il s'est fait du tout autre qu'il n'auoit esté, lors qu'on l'estimoit grand, mais neantmoins fini. Par mesme raison nous auions pensé que quelque matiere se pouuoit coupper, encor que ce fust difficilemẽt: mais en fin croissant tousiours la difficulté, on a trouué qu'elle ne se pouuoit couper. Pareillemẽt aussi nous sommes venus iusques-là, que ce qui ne se pouuoit mouuoir qu'à grande difficulté, nous l'appellons immobile. Et pour mesme raison aussi, quelque chose a esté selon nature, mais sa grandeur l'a changee en autre proprieté, & l'a rendue bonne.

Changemẽt des choses. Les vnes changẽt en croissant.

Aucunes deuiennent toutes autres.

Et d'autres accrues de genre ne changent point de proprieté.

D'autres encore en croissant changent de forme.

EPISTRE CXIX.

Comme on peut deuenir bien-tost riche. Qu'il faut emprunter de soy mesmes. Le sage ne cerche que des richesses naturelles, lesquelles ne craignent ny le feu, ni la guerre, ni les larrons.

QVand ie rencontre quelque inuention, ie n'attens pas que tu dises, que ie la rapporte en commun. Ie me le dis moy-mesme. Veux-tu doc sçauoir ce que i'ay trouué? tends les pans de ta robbe, ce n'est quet ont gain. Ie t'apprendray, comme tu pourras estre bien-tost riche: ce que tu desires infiniemẽt sçauoir, & non sans cause. Ie te conduiray à des grandes richesses par vn chemin fort court. Tu auras toutesfois besoin d'vn creancier: il te faudra emprunter de l'argent si tu veux negocier. Mais ie ne veux pas que ce soit par la main d'vn tiers, ni que les courtiers publient ton nom. Ie te donneray

Le plus court chemin pour deuenir riche, c'est d'emprũter de soy mesme suiuant l'exhortatiõ de Caton.

vn creancier, qui sera tout à ton commandement. C'est ceste sentence de Caton : *tu emprunteras de toy-mesme.* Pour si peu qu'il y en ait, il suffira: & si quelque chose defaut, nous la demanderons à nous mesmes. Car il n'y a pas de difference, Lucilius mon ami, entre ne desirer point vne chose, ou ne l'auoir pas. La fin de ceci est pareille en l'vn & en l'autre. C'est que tu n'en sentiras aucune peine. Et si ie ne te commmande pas de rien refuser à nature: elle est opiniastre, & ne peut estre vaincue: elle demande ses necessitez. Mais s'il y a rien qui excede nature, il est emprunté, & n'est pas necessaire. Ay-ie faim? il faut manger: mais nature n'a que faire de s'enquerir si c'est du pain bis, ou s'il est blanc: elle ne desire point qu'on donne du plaisir au ventre, mais qu'on l'empliſſe. Ay-ie soif? nature ne se soucie point, si ceste eau a esté puisee d'vne mare voisine, ou de celle que i'auray tenue serree sous vn grand monceau de neige pour la faire geler par la froidure voisine. Elle ne commande qu'vne seule chose, d'esteindre la soif. Il n'importe rien si c'est dãs vne couppe d'or, ou de cristal, ou de cassidoine, ou vn verre de Tiuoli, ou dãs le creux de la main. Cõsidere seulemẽt la fin, & les bornes de toutes choses, & tu mespriseras les superfluitez. La faim me cõtraint-elle? il faut ietter la main sur ce qui se presentera le premier: elle me fera trouuer bon tout ce que i'attrapperay: vn vẽtre affamé ne reiette riẽ. T'enquiers-tu donc à quoy i'ay pris tant de plaisir? Il me semble que ceste sentence est tresbelle? Le sage recerche curieusemẽt les richesses naturelles. Tu m'as donné, diras-tu, vn plat tout vuide. Que veut dire ce plat vuide? I'auois desia appresté mes bougettes. Ie cõmençois de penser sur quelle mer ie me ietterois pour trafiquer, quel domaine public i'arrẽterois, quelles marchãdises ie ferois venir. C'est nõper le monde de nous enseigner la pauureté, apres que tu nous as promis des richesses. Tu estimes donc pauure, celuy qui n'a faute de riẽ? C'est (diras-tu) par sa patiẽce, & par son seul bien-faict, & non par celuy de fortune. Tu iuges dõc qu'il n'est pas riche, parce que ces richesses ne luy peuuent iamais faillir? Qu'aimerois-tu mieux, auoir beaucoup, ou auoir assez? Celuy qui a beaucoup, desire encor d'auantage: & cela monstre qu'il n'a point encor assez. Et celuy qui est cõtent est paruenu à la fin, à laquelle le riche ne peut iamais arriuer. Pẽses-tu qu'on ne les puisse vrayemẽt appeller richesses, parce qu'elles n'õt esté cause qu'aucũ pour elles ait iamais esté bãni? Parce que pour elles aucũ fils n'a empoisõné son pere, ni la femme le mari? Parce qu'elles sont asseurees en tẽps de guerre, & en temps de paix laissent l'esprit en repos? Parce qu'il n'y a pas danger de les posseder, ni peine de les manier? Celuy se peut-il plaindre d'auoir peu de bien, qui seulement ne sent ni froid, ni faim, ni soif? Iupiter mesme n'en a point d'auantage. Ce qui suffit, n'est pas peu: & ce qui ne suffit pas, n'est iamais assez grand. Alexandre Macedonien apres auoir vaincu Darius, & conquis les Indes, estoit encor pauure. Il desire encor d'autres biens, il fait chercher des mers incogneues: il met sur l'Ocean des armees nouuelles: & si ie puis dire ainsi, il rompt les barrieres & bornes du mõde. Il s'est trouué vn hõme qui ne s'est peu contenter de ce que nature se contentoit, & qui apres auoir tout le mõde, desiroit encor quelque chose. Tant est grand l'aueuglemẽt de nos ames, tant est grand à vn chacun l'oubly de ses commencemens apres qu'il s'est auancé. Celuy qui n'agueres estoit maistre d'vn seul petit coing, & non point encor sans contredit, reuenant d'vne si grande & large estendue de terre, & passant touſiours par les pays de ſes conquestes, estoit nonobstant cela triste. L'argent ne fait iamais vn homme riche, ains au contraire

Desirer vne chose, & ne l'auoir pas: c'est tousiours.

Nature se contente de peu, & mespriſe les superfluitez.

Vanité des richesses mondaines.

Richesses qui suffisent pour empescher les incommoditez sont assez grãdes.

Exemple en Alexandre le Grand.

L'homme ptomeu oublie aisémẽt sa premiere condition.

L'argent ne fait personne riche, ains altere d'autant plus.

&

il n'y a pas vn dans lequel il n'engendre vn plus grand desir de soy. Veux-tu sçauoir ce qui en est cause? Celuy commence d'en pouuoir plus acquerir, qui plus en a. Bref encore que tu vueilles mettre en ieu aucun de ceux, desquels le nom se peut compter au rang de Crassus & de Licinius, & qu'il baille le denombrement du reuenu de ses biens, & qu'il compte tout ce qu'il a, & qu'il espere encor auoir: cestuy-là, si tu m'en veux croire, est pauure: & si tu te veux croire, il le peut estre vn iour. Mais celuy qui s'est conformé à ce dequoy la nature a besoin, non seulement il ne sent point la pauureté, mais qui plus est il ne la craint pas. Et afin que tu sçaches, s'il est difficile de racourcir ses biens à la mesure que nature desire, celuy-mesme que nous auons dit s'approcher de la nature, & lequel tu appelles pauure, encor a-il quelque chose de superflu. Ie voy bien que les richesses aueuglent les hommes, & font ietter leurs desirs sur elles, s'il voyent sortir hors de quelque maison de grãdes sommes de deniers comptans, si le toict & le dedans des salles est richement doré, si les seruiteurs sont d'vne taille choisie, & proprement habillez: la felicité de tous ceux-là n'est que pour paroistre au dehors. Mais celuy, que nous auons substrait au peuple & à la fortune, il est heureux dans son ame. Car quant à ceux, sur lesquels vne pauureté, pleine d'affaires & d'empeschemens a gagné faussement le nom de richesse, ils ont les richesses de mesme façon, qu'on dit que nous auons la fieure, combien que ce soit la fieure qui nous a. Au contraire donc nous deuons dire, La fieure le tient. Par mesme raison il faut dire que les richesses le tiennent. Ie ne te veux donc admonnester que d'vn poinct, duquel aucun ne pourroit estre par trop admonnesté: que tu mesures toutes choses aux desirs de nature, lesquels tu pourras contenter pour neant, ou à peu de despense. Garde-toy seulement de mesler les vices auec les desirs. Si tu demandes sur quelle table, dans quelle vaisselle d'argent, par quels seruiteurs de pareille taille, & habiles au seruice, la viande doit estre portee: nature ne demande rien qu'à manger.

Plus pauure est ou le peut estre, qui plus possede: mais

Qui se contẽte de peu, ne sẽt point de pauureté.

Difference entre l'heur exterme & interne.

Nature se contente de peu, & sans bõbance, ou fast.

Quand le gosier te cuit d'vne soif tres-ardante,
Corches-tu d'or massif vne couppe luisante?
Quand tu as bonne faim, ne veux-tu rien manger,
Que d'vn paon delicat, ou d'vn turbot bien cher?

Horace sat. 2. lib 1.

La faim & la soif sont sans ambition. & La faim n'est point ambitieuse, elle se contente qu'on la face passer, & ne se soucie pas beaucoup auec quelle viande? C'est le propre tourment, que sent vne malheureuse prodigalité. Elle est en peine apres qu'elle est saoulle, comment elle pourra auoir faim: comment elle n'emplira pas seulement le ventre, mais comment elle se farsira: comment apres auoir estanché la soif du premier traict, elle la pourra encor esueiller. C'est pourquoy Horace dit gentiment, que la soif ne se soucie point dans quelle couppe, ou de quelle gentille ou belle main l'eau luy sera seruie. Car si tu penses que tu doiues prendre garde, quel page bié frisoté, & quel verre bien luisant on te presente, tu n'as poinct soif. Entre les autres choses que nature nous a donnees, ceste-ci est des principales, que la necessité nous oste le desdain des viandes. Les superfluitez nous donent le choix, & nous font dire, Voila qui est sale, voila qui est mal apresté, voici qui me fait mal aux yeux à le regarder. Le createur du mõde, qui nous a ordõné les loix & la maniere de viure, a seulemẽt voulu pourueoir à cela que nous puissions viure en santé, & nõ point en delices. Tout ce qui sert à la santé, est tout prest, & facile à trouuer: mais tout ce que les delices desirent, ne se recouure qu'auec beaucoup de misere & de despense. Voions donc de ce bié

Rien ne dõne tant d'appetit que peu de viãdes.

Frugalité est le vray entretien de santé.

faict

faict de nature, mettons-le au nõbre des choses les plus grandes: & pensons en nous-mesmes qu'elle ne pouuoit nous auoir plus estroittement obligez par aucun autre moyen, qu'en faisant que tout ce que nous desirons pour nostre necessité, nous le prenons sans dedain.

EPISTRE CXX.

Comment & par quel moyen la cognoissance du bien & de ce qui est honneste nous est aduenue. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui est honneste.

TOn Epistre s'est estendue sur plusieurs petites questions: mais elle s'est arrestee principalement sur vne, de laquelle elle desire estre resolüe: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ces deux choses à l'opinion de quelques-vns sont diuerses, mais à nostre aduis elles sont seulement diuisees. Ie te diray que c'est que cela. Quelques-vns pensent qu'vne chose est bonne, quand elle est profitable: De sorte qu'ils donnent ce nom aux richesses, aux cheuaux, au vin, & aux souliers: tant ils aualissent le bien, & le rabaissent iusqu'aux choses sordides. Mais les autres estiment honneste, ce qui consiste en la raison d'vn iuste deuoir, comme d'auoir vn pitoyable soin de la vieillesse de son pere, ayder vn amy en sa pauureté, conduire vaillamment vne armee, dire son aduis sagement, & modestement. Il est certain que nous en faisons deux, mais c'est d'vn. Il n'y a rien de bon qui ne soit honneste, ni rien d'honneste qui ne soit bon. Ie pense que ce seroit temps perdu d'adiouster ici la difference qui est entre ces deux choses, veu que i'ay souuent dit. Ie diray seulement cecy, que rien ne doit sembler estre bon, dequoy aucun puisse mal vser. Or tu vois combien de personnes vsent mal des richesses, de leur noblesse, & de leurs forces. Ie retourne maintenant à ce dont tu desires que ie parle: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Nature n'a peu nous apprendre cela. Elle nous a bien donné la semence des sciences, mais non pas les sciences. Quelques-vns disent que nous sommes tombez fortuitement en ceste cognoissance. Mais il est impossible de croire, que l'image de la vertu se soit presentee à pas vn par rencontre. Il nous semble plustost qu'on l'ait comprise par obseruation, & par conference des choses souuent aduenües, & par analogie, c'est à dire par comparaison d'icelles ensemble auec le iugement que nous faisons en nostre ame, du bien & de l'honneur. Et puis que les Grammairiens Latins ont fait ce mot citoyen de Rome, ie ne le veux pas blasmer, ni le renuoyer dans la ville d'où il vient. Ie m'en seruiray donc, non seulement comme d'vn mot receu, mais comme d'vn mot qui est en vsage. Ie diray quelle est ceste analogie. Nous auions cogneu la santé du corps: par elle nous cogneusmes qu'il y auoit quelque santé en l'ame. Nous auions cognu les forces du corps: par elle nous cogneusmes qu'il y en auoit en l'ame. Nous estions estonnez d'auoir veu quelques actes de clemence, d'humanité, de vaillantise: nous commençasmes de les admirer comme choses parfaites. Il y auoit plusieurs vices qui se cachoient sous l'ombre, & sous le lustre de quelque acte remarquable: nous les auons dissimulez, parce que nature cõmande d'accroistre les choses louables. Il n'y a pas vn qui entende la gloire plus auant que la verité. C'est donc de là que nous auons tiré l'apparence d'vn

Dispute touchãt ce qui est bon & honneste: & si ce sont choses diuerses, ou seulement diuisees.

Le nom de bien ne se doit raualler aux choses sordides & Bon & honneste sont reciproques.

Les richesses doncques ne sõt pas au rang des biens.

Comme la vertu se peut voir & comprendre.

Analogie entre le biẽ & l'hõneur.

Se preuue par exemples.

De Fabricius, duquel Plut. en sa vie. &

grand bien. Fabricius refusa l'or que le Roy Pyrrhus luy presentoit, & iugea qu'il luy estoit plus honorable de pouuoir mespriser les richesses d'vn Roy, que de conquester vn Royaume. Le mesme Fabricius, lors que le medecin de Pyrrhus luy eut promis qu'il empoisonneroit le Roy, l'aduertit qu'il se gardast de ceste trahison. Ce fut vne mesme grandeur de courage, de ne s'estre laissé vaincre par or, & de n'auoir voulu vaincre par poison. Nous auons admiré ce grand homme, que les promesses n'ont peu flechir de rien faire pour le Roy, ni contre le Roy: qui a esté ferme en ce bel exemple, & (ce qui est tres difficile) innocent en guerre: qui a pensé qu'on pouuoit estre meschant enuers l'ennemy mesme. Et qui encor en vne extreme pauureté, par laquelle il auoit acquis beaucoup d'honneur, reietta les richesses comme il fit le poison. Tien la vie, disoit il, Pyrrhus, de mon bien-faict: & resiouy-toy, encor que tu t'en sois faſché, que Fabricius n'a peu estre corrompu. Horatius Cocles seul tint ferme le passage du pont: il commanda qu'on luy coupast par derriere l'esperance de son retour, pourueu qu'il peust empescher que l'ennemy n'y passast: il resista longuement à ceux qui le chargeoient iusqu'à ce qu'il ouyt le bruit que les pieces du pont firent en se ruinant. Apres qu'il eut regardé derriere, & que sa patrie estoit deliuree de tout peril, par le peril où il s'estoit mis: Vienne hardiment s'il y a aucun qui me vueille suiure où ie vay. Et ayant dit cela, il se iette à corps perdu dedans l'eau. Et n'ayant pas moins de soucy dans ce roide canal de riuiere, de sauuer sa vie que ses armes auec l'honneur de sa victoire, il s'en retint auſſi asseuré, comme il fust passé sur le pont. Ces actes & autres semblables nous ont monstré l'image de la vertu. Ie vous diray encor chose dont vous serez esmerueillé: le mal nous a fait quelquefois voir vne apparence d'honneur, & le bien s'est rendu plus clair par son contraire. Car les vices, comme tu sçais, approchent des vertus: & les hommes vicieux & deshonnestes ont quelque apparence d'estre gens de bien. C'est ainsi qu'il semble qu'vn prodigue soit liberal: & toutesfois il y a grande difference si vn homme sçait donner bien à propos, ou s'il ne sçait pas garder son bien. Il y en a plusieurs (Lucilius mon amy) qui ne donnent pas, mais qui iettent à l'abandon. Ie n'appelle point liberal celuy qui se courrouce contre son argent: la nonchalance ressemble la felicité & courtoisie, & la temerité la hardiesse. Ceste ressemblance nous a contraint d'auiser de plus pres, & de faire distinction des choses qui ont presque mesme face, qui sont toutesfois grandement differentes en effects. Quand nous pensons à ceux qui s'estoient rendus admirables & signalez par leurs actes vertueux, nous auons commencé de remarquer celuy qui auoit fait quelque acte d'vn cœur genereux, & d'vne grande vehemence, mais seulement vne fois. Nous l'auons veu vaillant & courageux à la guerre, & craintif au palais: endurant sa pauureté patiemment, & son infamie doucement: nous auons loué seulement ses faicts, & auons mespriſé sa personne. Nous en auons veu vn autre, qui estoit gracieux à ses amis, & temperé enuers ses ennemis: qui administroit les affaires publiques & priuees, sainctement & auec pitié: qui n'auoit point faute de patience, s'il falloit endurer, ni de prudence s'il estoit besoin faire quelque chose. Nous l'auons veu bailler à pleine main, quand il falloit donner: quand il deuoit trauailler, opiniastre, & subiet à la peine, & soulageant la lassitude du corps, auec vne gayeté d'esprit. D'auantage il estoit touſiours & en tous affaires semblable à soy: & qui n'estoit pas desia seulement deuenu bon en tous ses conseils: mais par coustume il en estoit venu iusques là, que non seulement

De Horatius Cocles, duquel Tit. Liu. 1. dec. li. 2.

Les vices approchez de la vertu, luy donnẽt lustre.

Elle se fait remarquer par diuers effects.

Nature le vertueux qui ploye & s'accommode à tout.

lement il pouuoit bien faire, mais qu'il ne pouuoit rien faire qui ne fuſt bien. Nous cogneuſmes en fin, qu'il y auoit vne perfection de vertu en ceſt homme, laquelle nous diuiſaſmes en parcelles. Il falloit brider les deſirs, chaſſer les craintes, preuoir ce qu'il falloit faire, & diſtribuer ce que le deuoir nous commandoit de rendre. Nous auons cognu la temperance, la conſtance, la prudence, la iuſtice, & leur auons à chacune aſſigné ſon office. A quoy donc auons-nous cogneu la vertu? L'ordre qu'elle tient la nous a fait cognoiſtre: & ſa beauté ſa conſtance, & l'accord de toutes ſes actions, & ſa grandeur qui ſe hauſſe ſur toutes autres choſes. Nous auons auſſi cognu ceſte vie heureuſe, faiſant ſon cours plein de proſperité, ne dependant que d'elle-meſme. Mais comment donc cela meſmes nous eſt-il venu en cognoiſſance? Ie te le diray. Ceſt homme ainſi parfaict venu au comble de la vertu, ne s'eſt iamais faſché contre la fortune: iamais ne s'eſt veu triſte en ſes aduerſitez: il s'eſt eſtimé citoyen, & ſoldat de ce monde vniuerſel: il a pris toutes ſortes de trauaux, comme s'ils luy auoient eſté commandez. Il n'a rien refuſé de ce qui luy eſt aduenu, & ne l'a reietté comme mal-venant par fortune: il l'a pris cõme ſi on le luy auoit expreſſément addreſſé. Voila (diſoit-il) qui eſt mié quel qu'il ſoit: eſt-il aigre? eſt-il faſcheux? employons-y noſtre peine. C'eſt donc malgré ſoy, & par neceſſité que celuy s'eſt mõſtré grand, qui ne ſe plaignoit iamais d'aucuns maux, qui ne ſe faſchoit oncques en ſa mauuaiſe fortune, qui faiſoit cognoiſtre à pluſieurs ſon bon iugement, qui reluiſoit comme vne grande clarté au milieu des tenebres, qui attiroit à ſoy le cœur de tout le monde, parce qu'il eſtoit doux & paiſible, & qu'il ſe monſtroit eſgalement iuſte en toutes choſes humaines & diuines. Il auoit l'ame accomplie, & qui eſtoit montée à ſa plus haute perfection: par deſſus laquelle il n'y a rien que l'entendement de Dieu, duquel vne partie en eſtoit deſcendüe dans la poictrine de ceſt homme: laquelle n'eſt iamais ſi diuine, que lors qu'elle penſe à ſa mortalité, & qu'elle apprend que l'homme eſt nay pour mourir: que le corps n'eſt pas ſa maiſon, mais vne hoſtellerie: voire vne hoſtellerie pour peu de temps, de laquelle il te faudra ſortir, quand tu verras que ton hoſte ſe faſchera de toy. C'eſt vn tres-aſſeuré teſmoignage (Lucilius mon amy) que l'ame vient de plus haut, ſi elle eſtime les lieux où elle habite, trop bas & trop eſtroits pour elle, & ſi elle n'a point de crainte d'en ſortir. Car celuy qui ſe ſouuient d'où il eſt venu, ſçait où il doit retourner. Ne voyõs-nous pas cõbien de maux nous tourmentent, & cõment nous ne pouuons nous accorder auec ce corps? Nous nous plaignõs maintenant du ventre, maintenant de la teſte, & tantoſt de l'eſtomach, tantoſt de la gorge. Parfois les nerfs, parfois les pieds nous font mal. A ceſte heure vn flux de ventre, bien-toſt apres vne deſcẽte de rheume nous trauaille. Quelquesfois nous auons trop de ſang, & d'autrefois nous en auons peu: nous ſommes pouſſez deçà & de là, & en fin chaſſez du tout. Il en aduient ainſi à ceux qui logent en maiſon d'autruy. Et nous qui auons rencontré vn corps ſi pourry, toutefois nous faiſons eſtat d'vne eternité: nous embraſſons d'vne folle eſperance autant de temps que la vie de l'hõme ſe peut eſtendre, ſans que nous ſoyons iamais contens ni de noſtre richeſſe, ni de noſtre puiſſance. Que pourroit-on faire de plus impudent, ni de plus fol que cela? Rien ne leur peut ſuffire encores qu'ils doiuẽt vn iour mourir, ni meſmes ſur le poinct qu'ils meurent. Car tous les iours nous nous approchõs de plus pres de noſtre heure derniere, & chaſque momẽt nous pouſſe au lieu d'où nous deuons choir. Voy de quel aueuglement noſtre ame eſt ſaiſie. &c.

Vertu parfaite diuiſée en parcelles.

Comment elle ſe fait cognoiſtre. Perfection de l'homme vertueux, en quoy conſiſte.

L'ame humaine paruient à ſa perfection en meditant qu'elle eſt mortelle.

Teſmoignage de ſon excellence.

Les frequẽtes incõmoditez qui la trauerſent, font qu'elle ne craint point de quitter ceſte vie.

Impudence & folie de ceux qui ne ſont iamais contens de leur condition.

Grande erreur de ceux qui craignent la mort.

Ce que ie dis deuoir estre, est desia fort aduancé: & la plus grande partie en est presque faicte. Car le temps que nous auons vescu, est desia au mesme lieu qu'il estoit auant que nous eussions pris ceste vie. Nous faillons grandement de craindre ce dernier iour, veu que tous les autres en rapportent autant au compte de la mort. Ce dernier pas sur lequel nous tombons, n'est pas celuy qui fait la lassitude: il ne fait que la mõstrer. Le dernier iour arriue à la mort, mais tous les autres y vont. Il ne nous rauit pas tout d'vn coup: mais il nous amasse & reprend. C'est pourquoy vne ame genereuse, qui sçait qu'elle doit iouyr d'vne meilleure vie, se trauaille à se porter honnestement & vertueusement en ceste garnison où elle a esté mise. Au reste elle ne fait point estat, que rien de ce qui est à l'entour d'elle, luy appartienne: elle en vse seulement cõme de choses empruntees, & comme vn estranger qui ne demande que passer son chemin. Quand nous trouuerions vn homme d'vne telle constance, ne nous sembleroit-il pas que ce fust vn naturel auquel on n'auroit iamais rien veu de pareil? & principalement, si (comme i'ay dit) monstroit que ceste grandeur fust veritable. La suitte d'vne vraye qualité perseuere. Les choses fausses ne durẽt point. Il y en a qui sont par fois Vatiniens, par fois Catons. Vn iour il leur semble que Curius n'est pas assez seuere, que Fabricius n'est point assez pauure, & que Tubero n'est pas assez sage en sa despense & qu'il ne se contente point d'assez peu: vn autre iour ils deuiennent Licinius en richesses, Apicius en festins, & Mecenas en delices & voluptez. C'est vne grande marque d'vne meschante ame de flotter en ceste incertitude, & d'estre assiduellement agité entre la dissimulation de la vertu, & l'amitié des vices.

Deuoir de l'ame genereuse.

Luxurieuse n'a point de fermeté ni d'arrest.

Marque de meschante ame.

Horace parlant d'vn certain Tigellius, l. 1. liu. des sermons, sat. 3.

Vn iour, il est suiuy de deux cens seruiteurs,
Vn autre iour de dix: ore il n'a que grandeurs
D'vn Tetrarque puissant, ou d'vn Roy redoutable:
Tantost il dit, qu'il n'est qu'vne petite table.
Vne saliere nette, & pour chasser le froid,
Vne robbe à plein fonds si grosse qu'elle soit:
Mais si on veut donner dix mille escus contant
A ceste homme qui fait le sobre & le content.
En moins que de cinq iours ce galand feroit bien
Qu'au fonds de la bougette on ne trouueroit rien.

Tigellius a plusieurs semblables en inconstance & changemẽt.

Plusieurs sont semblables à celuy que descrit Horace, qui n'estoit iamais le mesme, ni semblable à soy-mesme: tant il se changeoit diuersement. I'ay dit, plusieurs, peu s'en faut que tous ne le soient. Il n'y a homme qui ne change tous les iours de conseil & de nouueau desir: tantost il se resout d'auoir vne femme, tantost il se contente d'vne amie: tantost il veut faire du Roy, tantost il fait ce qu'vn valet le plus seruile pourroit faire: tantost il fait du superbe iusques à se faire hayr, tantost il s'abbaisse, & se rend plus humilié, que ceux que la misere a iettez par terre: tantost il fait largesse d'argent, tantost il pille le monde. C'est principalement à cela qu'on recognoist vne ame imprudente: elle se monstre tantost d'vne sorte, & tantost d'vne autre: & (ce que i'estime plus vilain) c'est qu'elle n'est iamais pareille à soy mesmes. Croyez que c'est vne belle chose, de ne ioüer qu'vn seul personnage. Or il n'y a que le sage, qui puisse faire vn personnage seul: tous nous autres sommes de diuerses façons. Il te semblera maintenant que nous soyons sages, & bons mesnagers: & tantost il te semblera que nous soyons prodigues, & pleins de vanité. Nous changeons souuent de masque, & en reprenons vne toute contraire à celle que

Marque d'vne ame imprudente.

Le sage seul n'est point muable.

nous

que nous laissons. Gagne donc ce poinct sur toy-mesmes, que tel que tu auras proposé d'estre, tu le sois iusqu'à la fin de tes iours. Mets peine qu'on te puisse loüer, ou à tout le moins, qu'on te puisse cognoistre. On peut dire à bõ droict de quelqu'vn que tu vis hier, Cestuy-là qui est-il? Tant il y a souuent de grands changemens en luy.

EPISTRE CXXI.

Que tout ce qui est moral, n'appartient point aux bonnes mœurs: & la raison qu'il en rend. Que toutes les bestes ont sentiment de leur constitution & complexion naturelle. La constitution c'est la force principalle de l'ame, qui a aucunement pouuoir sur le corps. Tout ce que dessus est confirmé par belles raisons & exemples.

IE voy que tu crieras biẽ, apres que ie t'auray fait entendre nostre question d'auiourd'huy, laquelle nous a tenus assez longuemẽt en doute, & qu'apres encores tu contesteras: Que sert tout cela à nos mœurs? Mais aussi tost que ie t'orray crier, ie te mettray deuant le nez Posidonius & Archidemus. C'est auec ceux-là que tu plaideras ton saoul, & ie parleray apres. Tout ce qui est moral, ne sert point à faire bonnes mœurs. Vne chose est propre à nourrir l'homme, vn autre sert à ses exercices, vne autre à la vestir, vne autre à l'enseigner, vne autre à luy donner plaisir: & neantmoins toutes ces choses regardent le bien & la commodité de l'homme, encores que toutes ne le facent pas meilleur. Quelques choses façonnent les mœurs d'vne autre sorte, quelques vnes les corrigent & les reglent, quelques autres recerchent leur nature & leur origine. Quand on demande à quelle fin nature engendra l'homme, pourquoy elle luy donna puissance sur toutes les autres bestes: penses-tu que i'aye laissé les mœurs gueres loin? Cela est faux. Cõment pourrois-tu sçauoir quelles mœurs sont necessaires, si tu n'as au preallable appris ce qui est meilleur à l'homme, & si tu ne mets peine à cognoistre sa nature? Tu cognoistras en fin ce qu'il faut que tu faces, ce qu'il faut que tu fuyes, quand tu auras appris ce que tu dois à ta nature. Ie veux apprendre (dis-tu) comment ie pourray deuenir moins ambitieux & moins craintif. Chasse la superstitiõ hors de moy: fay que ie croye que ce qu'on appelle felicité, n'est que chose legere & vaine, & qu'vne syllabe y peut facilement estre adiousstee. Ie veux satisfaire à ton desir, ie te veux exhorter aux vertus, ie bailleray le foüet aux vices: & encor que quelqu'vn pẽse que ie sois trop excessif & violẽt en cela, ie ne laisseray point de persecuter la meschanceté, brider les passiõs furieuses, retenir les voluptez qui pourroient vn iour causer beaucoup de douleur, & faire la guerre aux souhaits deshõnestes. Pourquoy ne le feray-ie? veu que nous auõs desiré les plus grãds maux que nous sentõs, & que tout ce que nous maudissons maintenãt, nous estoit aduenu auec resiouissance? Cependant permets que ie puisse esplucher ce qui sembleroit fort esloigné de cecy. Nous demãdions si en toutes les bestes il y auoit vn sentiment de leur complexion naturelle. Or il appert qu'elles ont le sentiment sur tout, en ce qu'elles remuẽt promptemẽt & facilement les mẽbres cõme si elles auoient esté apprises & dressees à cela. Il n'y a pas vne qui n'ait l'agilité de ses membres. Vn ouurier manie les outils habilement: le patron du nauire sçait comme il faut tourner le gouuernail: le peintre de tant de couleurs

Toutes les parties de la Philosophie morale regardẽt le bien & la commodité de l'hõme, mais ne font pas pour l'amendement des mœurs.

Moyen à l'homme pour apprendre quel est son deuoir.

Dispute si tous animaux ont cognoissance de leur naturel. Par diuerses comparaisons il appert que ouy.

qu'il a rangees deuant luy pour tirer au vif vn pourtrait, choisit viſtement celles qui luy peuuent ſeruir: il iette ſa main legerement & ſes yeux ſur les cires & ſur ſon ouurage. C'eſt ainſi qu'vn animal ſe remüe agilement quand il en a beſoin. Nous auons accouſtumé de nous eſmerueiller que les ſçauans ioüeurs de comedies ayent les mains ſi promptes à ſignifier les choſes & les effects, & de voir que les geſtes ſuiuent la viſteſſe des paroles. Ce que l'art enſeigne aux vns, nature l'apprend aux autres. Pas vn ne remüe ſes membres à regret, pas vn n'eſt pareſſeux quand il a beſoin de ſe mouuoir. Eſtans naiz à cela, ils le font agilement & ſoudainement: ils viennent au monde auec ceſte ſcience, ils naiſſent tout appris & enſeignez. C'eſt pour cela, dit-il, que les animaux remueront dextrement leurs membres: car s'ils les remuoyent autrement, ils ſentiroyent douleur. C'eſt pour cela auſſi que vous dites qu'ils ſont contraincts, & que la crainte les meut à ſe dreſſer, & non pas la volonté. Neantmoins cela eſt faux: car les choſes qui ſont pouſſees par neceſſité, ſeroient trop tardiues: mais l'agilité vient d'vn mouuement volontaire. Certes tant s'en faut que la crainte de la douleur les force à cela, qu'au contraire encore que la douleur les vueille retenir, ils s'eſſayent aux mouuemens naturels. C'eſt ainſi qu'vn petit enfant qui penſe deſia demeurer debout, & qui s'accouſtume à ſe tenir ſur ſes pieds, auſſi toſt qu'il commence d'eſſayer ſes forces, tombe ſouuent, & ſe releue autant de fois en pleurant, iuſques à ce qu'auec douleur il apprend par ceſt exercice ce que nature deſiroit. Il y a des beſtes qui ont l'eſchine plus dure, leſquelles eſtans couchees à l'enuers, ſe tournent, tordent les pieds, & ſe plient iuſques à ce qu'elles ſoyent remiſes en leur place. La tortue couchee à l'enuers ne ſent aucune peine: toutesfois elle ſe tourmente inceſſamment pour le deſir qu'elle a de reuenir en ſon aſſiette naturelle: & ne laiſſe iamais de s'efforcer & ſe debattre iuſques à ce qu'elle ſoit releuee ſur ſes pieds. Par ainſi toutes beſtes ont ſentiment de leur naturelle conſtitution, d'où procede vn ſi leger remuement de leurs membres. Et en outre nous n'auons point vn plus grand iugement pour cognoiſtre qu'elles viennent à viure auec ceſte cognoiſſance, que de voir qu'il n'y a aucune beſte qui ſont rude & mal appriſe à ſon mouuement. Ceſte conſtitution eſt (dira quelqu'vn, comme vous Stoiciens ſouſtenez) la principale & plus belle partie de l'ame, qui a aucunement quelque puiſſance ſur le corps. Comment ſe pourroit-il donc faire qu'vn enfant entendiſt ceſte choſe ſi difficile & ſi ſubtile qu'à grand peine la pouuons-nous faire entendre? Il faudroit que toutes les beſtes naſquiſſent ſçauantes en Dialectique, pour comprendre ceſte definition, qui eſt incognue à la plus grande partie des gens de ſçauoir. Ce que tu oppoſes ſeroit vray, ſi ie diſois que les beſtes entendiſſent la definition de la complexion. Car ceſte complexion eſt mieux entendue par nature, qu'on ne la peut monſtrer de parole. A ceſte cauſe vn enfant ne ſçait point que veut dire complexion, mais il cognoiſt ſa conſtitution & complexion: il ne ſçait point que c'eſt qu'vn animal: mais il cognoiſt qu'il eſt animal. D'auantage il cognoiſt bien ſa conſtitution groſſierement, ſommairement & obſcuremẽt. De meſme façon nous ſçauons bien que nous auons vne ame: mais que c'eſt que ceſte ame, où elle eſt, quelle elle eſt, & d'où elle vient, nous n'en ſçauons rien. Telle cognoiſſance & ſentiment que nous auons de noſtre ame, encor que nous ne ſçachions point ſa nature, ni ſon ſiege: telle eſt en toutes beſtes la cognoiſſance de leur conſtitution. Car il faut qu'elles ſentent cela meſme, qui donne ſentiment aux animaux. Il faut par neceſſité qu'elles ayent le ſentiment

Obiection.

Reſponſe.

Autre obiection.

Reſponſe.

timent de ce à quoy elles obeyssent, & de ce qui les gouuerne. Il n'y a celuy d'entre nous qui n'entende bien qu'il y a quelque chose qui pousse ses passions & ses forces, mais il ne sçait point que c'est. Il cognoist bien qu'il y a des efforts, mais il n'entend pas quels ils sont, ni d'où ils viennent. Comme le sentiment que les bestes ont de leur principale partie, n'est gueres clair, ni gueres cognu d'elles: aussi n'est-il pas des enfans. Vous voyez (dit-il) que les bestes premierement s'accordent auec leur naturelle constitution: & que la constitution de l'homme est d'estre raisonnable, & qu'à ceste cause l'homme s'accorde auec soy mesmes, non point comme animal, mais comme raisonnable: car l'homme s'aime & se desire conseruer par la partie par laquelle il est hõme. Comment pourroit donc vn enfant cognoistre la constitution raisonnable, veu qu'il n'est point encor raisonnable? Chacun a sa constitution: elle est autre en vn enfant, autre en vn ieune homme, autre en vn homme vieil: parce que tous suiuent la constitution en laquelle ils sont. Vn enfant n'a point de dents: neantmoins il s'accorde à ceste constitution & à cest estat. Les dents luy sont-elles sorties? il suit pareillement ceste constitution-là. Car l'herbe qui doit venir en tuyau & en espi, a vne constitution quand elle est tendre, & qu'elle ne surpasse point encor le sillon: autre quand elle s'est haussee, ayant toutesfois le tuyau tendre, qui neantmoins soustient sa pesanteur: elle en a aussi vne autre quand elle iaunist, & qu'elle attend qu'on la porte en l'aire, quand son espi sera endurcy. Bref en quelle constitution que ceste herbe vienne, elle luy conuient & s'accommode auec elle. L'aage d'vn enfant, d'vn garson, d'vn ieune homme, & d'vn vieillard est different. Et toutesfois ie suis le mesme que i'estois enfant, que i'estois garson, & que i'estois ieune homme. Tout ainsi encor que chacun ait des differentes constitutions, la conuenance & l'accord de sa constitution est tout semblable. Car nature ne fait point que ie m'aime comme enfant, ou comme garson, ou comme vieil, mais comme moy-mesmes. L'enfant doncques s'accorde auec la constitution qu'il a quand il est enfant, & non point auec celle qu'il doit auoir lors qu'il sera ieune homme. Parce que non seulement l'estat auquel il est, mais ceste estat qui reste encor plus grand, auquel il doit paruenir, depend de sa nature. Premierement l'animal a soin de soy-mesme: car il faut qu'il y ait quelque principal, auquel les autres choses se rapportent. Ie desire des voluptez: pour qui? pour moy: i'ay donc soin de moy. Ie fuis à la douleur: pourquoy? pour moy, i'ay donc soin de moy. Si ie fay toutes choses pour le soin que i'ay de moy, sur toutes choses i'ay soin de moy. Ce soin est en tous animaux: lequel n'y est pas enseigné, il naist auec eux. Nature nourrist ses fruicts, elle ne les reiette pas. Et parce que les tutelles les plus asseurees sont celles des plus proches, chacun est mis sous sa deffense & tutelle. C'est pourquoy, ainsi que i'ay dit aux precedentes Epistres, les animaux les plus tendres, dés aussi tost qu'ils sont sortis du ventre de leurs meres, ou qu'ils sont esclos par quelque autre façon, cognoissent incontinent ce qui leur est nuisible, & se gardent de ce qui leur est mortel, & craignent mesmes l'ombre des oiseaux qui volent dessus eux, ausquels ils sont subiects de seruir de proye. Il n'y a aucun animal qui naisse pour viure, qu'il n'ait crainte de la mort. Mais comment se peut-il faire (dit-il) qu'vne beste qui ne vient que de naistre, cognoisse ce qui luy est salutaire ou mortel? Premierement on demande si elle a entendement, & non point comme elle l'a. Or qu'elles ayent entendement il se peut cognoistre à cela,

Autre obiection.

Response.

Les aages different mais on est tousiours le mesme.

Tous animaux ont naturellement soin d'eux mesmes. &

Tous craignent naturellement la mort.

D'où vient aux animaux la cognoissance qu'ilsont de ce qui leur est duisible ou nuisible.

qu'elles ne font iamais rien contre ce qu'elles entendent. Pourquoy est-ce qu'vne geline ne fuit point deuant vne oye ou deuant vn paon, & qu'elle a peur d'vn vautour, qui est encor plus petit, qu'elle ne cognoist point? Pourquoy est ce que les pouſſins ont peur d'vn chat, & ne craignent point vn chien? Il appert aſſez par là qu'elles ont vne ſcience pour cognoiſtre ce qui leur doit nuire, qu'elles n'ont point recueillie par experience. Car autant qu'elles l'ayent peu experimenter, elles ſe donnent garde. D'auantage, afin que tu ne penſes point que cela ſe face par aduenture, elles ne craignent que ce qu'elles doiuent craindre, & ne l'oublient iamais. Par ceſte ſageſſe & par ce ſoin elles fuyent egalement ce qui leur eſt dommageable. En outre elles ne deuiennent pas plus peureuſes en viuant: d'où l'on peut cognoiſtre qu'elles ne paruiennent point à cela par practique & par vſage: mais par vn naturel amour qu'elles ont à ſe conſeruer. Ce que l'vſage apprend eſt tardif & diuers: mais ce que nature enſeigne, il eſt egal à tous, & tout incontinent appris. Toutesfois ſi tu veux ſçauoir cõme toutesſortes de beſtes mettẽt peine à cognoiſtre ce qui leur eſt pernicieux, ie te le diray. Vne beſte ſent bien qu'elle eſt compoſee de chair, & par meſme raiſon elle comprend que c'eſt qui la peu couper, bruſler, ou froiſſer: elle tient pour ſes contraires & pour ſes ennemis les beſtes qui ont des armes pour luy nuire. Ces deux poincts ſont eſtroittement ioincts enſemble. Car dés auſſi toſt qu'vne choſe commence d'aimer ſa conſeruation, elle cerche ce qui luy eſt ſalutaire & profitable, & crainct ce qui luy peut eſtre nuiſible. L'horreur que nous auõs des choſes cõcraires nous eſt naturel, ſans qu'aucun precedent diſcours le nous ait appris. Tout ce que nature nous commande, ſe fait ſans autrement y penſer, ni ſans prendre conſeil. Ne vois-tu pas la ſubtilité des abeilles à baſtir leurs petites maiſons, l'accord & l'intelligence qu'elles ont enſemble à departir le trauail qu'elles prennent? Ne vois-tu pas que perſonne du monde ne ſçauroit imiter la tiſſure des araignes? quelle peine elles ont de ranger les fils? Les vns ſont tendus tout droit pour la fermeté de l'ouurage, les autres panchez en rond, eſpaiz au milieu, s'eſclarciſſent peu à peu iuſques au fonds pour retenir les plus petites beſtes, à la ruine deſquelles ceſt ouurage eſt dreſſé comme auec des rets & des filets, où elles ſe viennent prendre. Ceſt art naiſt auec elles, & ne s'apprend point. Par ainſi on ne voit point vn animal plus ſçauant qu'vn autre. Tu verras que les toilles des araignes ſõt toutes pareilles, & que les trous & les cõmgs des rayons de miel ſont tous egaux. Ce que l'art nous enſeigne eſt incertain & inegal: mais ce que nature depart, eſt entieremẽt egal. Il n'y a rien que nature ait mieux enſeigné, que la deffenſe de la vie, & la ſcience de cela. C'eſt pourquoy les beſtes commencent tout à coup & d'apprendre & de viure. Il ne ſe faut point eſmerueiller de voir naiſtre auec elles les moyens ſans leſquels en vain elles ſeroient nez. Nature leur a donné ce premier inſtrument de ſe ſçauoir aimer & ſeruir: elles ne ſe pourroient conſeruer, ſi elles ne le vouloient. Et cela ne pouuoit encor rien ſeruir de ſoy: mais ſans cela aucune autre choſe n'euſt peu leur eſtre profitable. Toutesfois tu ne trouueras aucune beſte qui ſe meſpriſe, non pas ſeulement qui ſoit negligente de ſon bien. Les beſtes brutes meſmes & ſans voix, encor qu'en toutes autres choſes elles ſoient pareſſeuſes: ſi eſt-ce qu'elles ſont ingenieuſes pour la vie. Tu verras que celles qui ſont inutiles pour les autres, n'oublient pas le ſoin qu'elles doiuent auoir d'elles.

Science qui vient par vſage & par nature comment different.

Induſtrie des abeilles, &

Des araignes.

Tous animaux ſont egalement ſçauans de nature: &

Sans ceſte ſcience en vain ſeroiẽt ils naiz.

EPISTRE CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue-souris: Qui font toutes choses contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Moqueries subtiles contre ceux qui viuent de ceste façon, & contre leurs vices.

LEs iours cõmencent à s'appetisser: ils se sont desia quelque peu racourcis. Mais tellement toutesfois qu'il y en demeure assez, si quelqu'vn (pour parler ainsi) se veut leuer quand & le iour mesme, auec resolution d'estre meilleur & plus diligent, que celuy qui l'attend pour sortir à haute heure. O que l'homme est vilain, qui est encor demi-endormi dans son lict quand le Soleil est bien haut, & qui commence à s'esueiller à midi. Et encor y en a-il plusieurs à qui ceste heure semble estre deuant iour. On en voit quelques-vns qui changent & peruertissent l'vsage & l'office du iour & de la nuict: & qui ne peuuent plustost ouurir les yeux pris & colez de l'yurongnerie de la nuict passee, que la suiuante n'ait commencé de les y conuier. Telle est la condition de ceux que nature, comme dit Virgile, a mis subiects & contraires à nos pieds.

Les plus courts iours sont assez longs pour ceux qui les veulent diligemment employer à leur bien & reformation de leurs mœurs.

Les dissolus qui peruertissent les saisons & les heures comparez aux Antipodes.

Si tost que l'Orient nous ameine l'Aurore,
Qui sur ses coursiers las le monde recolore,
Lors le soir rougissant rallume dans leurs cieux
D'vne belle clarté les astres radieux.

Telle est non pas la religion de ceux-ci, mais la façon de viure contraire à tous les autres. En ceste ville mesmes il y a des Antipodes, qui n'ont iamais veu, comme disoit Marc Caton, ni le Soleil leuant, ni le couchant. Penses-tu que ces hommes sçachent comme il faut voir, puis qu'il ne sçauent point en quel temps il faut voir? Et ces gens-là craignent encor la mort dans laquelle ils se sont iettez tous vifs, auec vn presage aussi malheureux, que celuy des oiseaux de la nuict. Combien qu'ils passent toutes leurs tenebres en vin & parfums, combien qu'ils departent tout le temps de leurs veilles renuersees en bãquets où ils gouste̊t toutes sortes de friãdises par diuers seruices: si est-ce que ce n'est point faire festins, c'est plustost faire le banquet de leurs funerailles: encor qu'on face de iour les honneurs funebres des morts. Vrayement vn hõme qui a quelque honneste occupation, ne trouue iamais la iournee longue. Prolongeõs le temps de nostre vie: son suiet, & son deuoir, est de faire quelque chose. Racourcissons la nuict, desrobons-en quelque peu pour adiouster au iour. On enferme en lieu obscur la volaille qu'on appreste pour les banquets, afin que ne bougeant d'vn lieu, elle puisse mieux s'engraisser. Il en est ainsi de ceux qui sont touiours couchez par terre sans faire aucun exercice: vne enflure leur saisit le corps, & dans ces tenebres vne graisse paresseuse croist peu à peu sur leurs membres. Mais les corps de ces gens-là qui prennent plaisir de viure ainsi à l'obscurité, sont esponuantables à voir: leur couleur n'est pas plus belle que de ceux qui sont deuenus palles d'vne longue maladie: sont blesmes & deffaits de langueur, & viuans encor, ils ont la chair d'vne personne morte. Mais ce n'est pas le plus grand mal qu'ils ont. O que les tenebres de leurs ames sont bien encor plus grandes! Cestuy-ci s'estonne de soy-mesmes, cestuy-là est esbloüy, & porte enuie aux aueugles mesmes. Qui est celuy qui a iamais desiré des yeux pour les ouurir seulement la nuict: De-

Le iour n'est iamais trop long à ceux qui vaquent à choses serieuses.

Gens oisifs s'enterrent par maniere de dire tous vifs.

Leurs corps sont hideux à voir, & batus de plusieurs incõmoditez. mais Leurs ames sõt en beaucoup plus pitoyable estat.

Le luxe & la dissolutiõ prennent plaisir à peruertir toutes choses, & viure contre l'ordre de nature.

mandes-tu d'où vient ceste peruersité, de hayr la lumiere du iour, & de transporter toute sa vie dans la nuict? Tous vices font guerre à la nature. Toutes choses delaissent à suiure l'ordre & deuoir ordinaire. C'est le dessein du luxe & de la dissolution, de prendre plaisir à toutes choses peruerties: & non seulement de sortir du droict chemin, mais de s'en escarter bien loin. Au contraire ne te semble-il pas que ces gens viuent contre l'ordre de nature, qui boiuent à ieun, qui reçoiuent le vin dans leurs veines encor vuides, & ne veulent iamais manger qu'ils ne soient premierement yures? Et toutesfois ce vice est fort frequent entre les ieunes hommes de ce temps. Ceux qui pensent à bien entretenir leurs forces, sur le poinct qu'ils veulent entrer dans les bains, ils boiuent entre les nuds, ou à mieux dire ils yurongnent, afin que beuuans souuent & fort chaudement ils puissent restraindre la sueur qu'ils ont esmeüe. C'est chose trop commune de boire apres disner, ou apres souper: les laboureurs font cela, encor qu'ils ne sçachent que veut dire volupté. Ce vin plaist mieux qui ne nage pas sur la viande, qui perce librement dãs les nerfs. Ceste yuresse est plus plaisante, qui vient dans vn estomach vuide. Ne te sẽble-il pas que ceux qui changent leur robbe auec celle des femmes, viuẽt cõtre nature? Ceux-là ne viuent-ils point aussi contre nature, lesquels attendent, que leur ieunesse reluise encor apres son temps? Que pourroit-on faire de plus cruel & de plus miserable que cela? Ne veut-il iamais deuenir homme, afin qu'ils puissent porter plus longuement les hommes en croupe? Et si le deshõneur & l'outrage qu'il fait à son sexe ne l'en retire, le tẽps & l'aage ne l'en pourra-il pas retirer? Ceux qui demandẽt des roses en hyuer, ne font-ils pas contre nature? & qui par arrousement d'eaux chaudes, & par aptes changemẽs de chaleurs contraignẽt naistre aux iours les plus froids de l'hyuer vn lys, qui est vne fleur de printẽps? Ceux qui plantẽt vn verger de pommiers sur des hautes tours: ceux de qui les forests brãslẽt sur les toicts, & sur le sõmet de leurs maisons: & qui font naistre les racines aux lieux où à grand' peine le sõmet des arbres eust peu iamais atteindre: ne viuent-ils point contre nature? Ceux aussi ne viuent ils pas contre nature qui iettent le fondement des estuues dãs la mer, & ne pẽsent pas nager delicatemẽt, si leurs estãgs d'eau chaude ne sont battus & tourmentez par les flots & par la tempeste de la mer. Apres qu'ils ont deliberé de vouloir toutes choses cõtre la coustume de la nature, en fin ils la quittent entierement. Le iour commence à poindre: il est temps de s'en aller dormir: tout le monde repose, faisons maintenant nos exercices, montons en coche, disnons. Se fait-il iour? il est temps de soupper: il ne faut point faire ce que le menu peuple fait. C'est chose vilaine de viure selõ l'vsage du vulgaire: laissons le iour commun aux autres hommes, faisons vn matin tout propre & particulier pour nous. Certainement ces gens-là sont (à mon aduis) comme personnes desia mortes. Car de combien sont esloignez de leurs funerailles, & de leur plus triste & lamentable conuoy, ceux qui viuent parmy les torches & les cierges allumez? Nous en auõs veu plusieurs, qui menoient ceste vie en vn mesme temps. Entre ceux-là estoit Atilius Buta, iadis Preteur, lequel apres auoir despendu tout son bien, qui estoit de grand' valeur, & confessant librement sa pauureté à Tiberius: Vous vous estes (dit l'Empereur) trop tard esueillé. Montanus Iulius Poete assez passable, & cogneu par l'amitié de Tiberius laquelle se refroidit bien-tost, recitoit quelques vers, parmy lesquels il y mesloit fort volontiers, & trop souuent, le Soleil leuant, & le couchant. Et par ce que quelqu'vn se faschoit, qu'il eust

Deguiser ou trauestir son sexe, & se faire ieune hors de saison sont choses contre nature.

Autres desbordemens & vaines curiosités de gens qui renuersent tous ordres: &

Passent en fin en vne infame & desesperee dissolution.

Exemples en Atilius Buta.

seul

seul recité tout le iour,& disoit qu'il ne falloit plus venir pour l'ouir reciter. Nata Pinnarius respond, De ma part que pourrois-ie mieux faire pour luy? ie suis tout prest de l'escouter depuis le Soleil leuant iusqu'au couchant. Mais apres qu'il eust encor prononcé ces vers:

Le Soleil ramenoit ià ses rayons ardans,
Et la clarté du iour s'espandoit par les champs.
Ià la triste arondelle estoit tout empeschee
D'aller & reuenir pour trouuer la bechee
Qu'elle depart apres entre tous ses petits,
Qui attendent crians, leur mere dans le nids.

Varus gentil-homme Romain compagnon de L. Vinicius, & qui suiuoit les bonnes tables, ausquelles il estoit bien receu,à cause des viues atteintes & piquans brocards qu'il donnoit:dit tout haut:Buta commence maintenant à dormir. Mais apres qu'il eust encor prononcé ces vers:

Les pasteurs ont desia rangé dedans l'estable
Leurs troupeaux: & la nuict d'vn silence agreable
Commence d'endormir la terre en son repos.

Le mesme Varus demanda,Que dit-il?qu'il est nuict? ie m'en vay doncques donner le bon iour à Buta. Il n'y auoit rien dont il se parlast plus, que de la vie que cest homme menoit diuerse contraire à celle de tous les autres, à la façon de laquelle plusieurs,comme i'ay dit, s'estoient rágez. La cause pour laquelle aucuns prennẽt plaisir de viure ainsi,n'est pas qu'ils ayent opiniõ que les plaisirs de la nuict soient plus agreables: mais parce que rien de ce qu'ils pourroient rencontrer durant le iour, ne leur pourroit plaire,& que la clarté fait honte à vne mauuaise cõscience. Ioint que ceux qui desirent quelques choses,ou les mesprisent selon qu'elles seroient acheptees cherement,ou à bõ marché, ont en horreur la lumiere du iour, parce qu'elle ne couste rien. En outre ces fols despensiers & prodigues, prennent plaisir que tout le monde parle d'eux,pẽdant qu'ils viuent. Car si l'on n'en parloit point,ils penseroient auoir du tout perdu leur peine. C'est pourquoy ils deuiennent malades,si pas-vn ne parle de ce qu'ils font. Il y en a plusieurs, qui mangent tout leur bien, plusieurs qui entretiennẽt des amies. Mais si tu veux auoir plus de reputatiõ que pas-vn de ceux-là,il faut faire vne plus grãde despence,& quelques choses plus signalees. En vne ville pleine de desbauches,vne vulgaire meschanceté ne fera point parler d'elle. Pedo Albinouanus estoit homme qui faisoit vn conte de fort bonne grace: ie luy ay ouy raconter qu'il estoit logé ioignant la maison de Sp. Anius,c'estoit l'vn de ces chauues-souris qui fuyent la clarté du iour. I'oyois(disoit-il)enuiron les trois heures,le bruit de coups de foüets:ie demanday qu'il faisoit? On me dit qu'il oyoit les comptes de sa despence. Sur les six heures i'oyois vn bruit encor plus grand : on dit qu'il exerçoit sa voix. Ie demanday sur les huict heures, quel bruit de roües i'entẽdois; C'est (dit-on) qu'il se veut faire porter en carrosse. Sur le poinct du iour *ie n'oyois* qu'aller & venir par sa maison:ou appelloit les pages: les sommeliers, & les cuisiniers ne faisoient que tempester. Ie demande derechef que c'estoit? On me dist qu'il ne faisoit que sortir du bain, & qu'il auoit demandé son vin miellé, & sa fromentee. Son souper(dit-il) duroit-il plus que tout le iour? Nenny : il viuoit fort sobrement, & ne despendoit rien que la seule nuict. C'est pourquoy voyant que quelques-vns l'appelloient souuent auare & vilain : Vous l'appellerez encores (dit-il) lanternier. Tu ne te dois point

Mauuaise conscience fuit la lumiere.

Folle ambition des dissolus & prodigues.

Autre exemple de vie dessaisonnee.

Lychnobius, mot duquel vſe Seneque ſignifie qui vit à la lampe, ou à la lueur de la lanterne.

eſueiller ſi tu trouues tant de proprietez de vices. Ils ſont fort diuers, & ont vne infinité de viſages. On ne peut comprendre le grand nombre qu'il y en a: Le ſoin qu'on prend apres la vertu n'eſt qu'vn: celuy des vices eſt de diuerſes ſortes, & prend toutes ſortes de changemens pour ſi nouueaux qu'ils ſoient. Il en aduient autant aux mœurs de ceux qui viuent ſuiuant la nature. Elles ſont aiſees, libres & faciles, & n'ont guere de changemens ni de difference entre elles: mais ceux qui en ſont eſloignez, ils ſont touſiours en noiſe, & differend auec tous, & auec eux-meſmes. Il me ſemble que la principale cauſe de ceſte maladie prouient de ce qu'ils deſdaigent la commune vie des autres, & qu'elle les faſche: car tout ainſi qu'ils prennent plaiſir de ſe ſeparer des autres, de façons d'accouſtremens, de magnificence de banquets, beauté de coches: pareillemẽt ils ſe plaiſant auſſi à diſpoſer autremẽt le temps. Ceux qui n'ont l'infamie pour loyer de leurs pechez, ne veulent point pecher comme fait le commun des hommes. C'eſt l'infamie en fin que pourſuiuent ces galans, qui viuent au rebours. C'eſt pourquoy il nous faut, Lucilius, ſuiure la vie que nature a ordonnee: il ne s'en faut aucunement deſtourner. Ceux qui la ſuiuent, trouuent toutes choſes aiſees & faciles: Mais ceux qui veulent s'efforcer contre elle, ſentiront vne pareille vie, que ceux qui rament contre la roideur de l'eau.

Le vice a pluſieurs viſage, & chãge ſouuent.

Cauſe de la diſſolution.

Tout eſt aiſé à ceux qui ſuiuent nature.

EPISTRE CXXIII.

Il n'y a rien de faſcheux, ni la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperflues.

Rien ne peut ennuyer l'homme qui ſçait doucement ſupporter les incommoditez de ceſte vie. & Qui ſe ſçait paſſer de peu s'accommode à tout.

ESTant haraſſé du chemin, lequel ie trouuay plus faſcheux que long, i'arriuay en fin en mon Albanum, qu'il eſtoit deſia grande nuict. Ie n'y trouuay rien qui fuſt preſt que moy ſeul: c'eſt pourquoy ie me mis dans le lict pour me delaſſer, où ie pris la meilleure patience que ie peus de la longueur de mon cuiſinier, & de mõ boulanger. Cependant q̃ ie diſcourois en moy-meſmes, qu'il n'y a riẽ qui te puiſſe faſcher ſi tu mets peine de le ſupporter doucement: & qu'il n'y a rien qui te puiſſe ennuyer, ſi toy-meſmes t'ennuyant, ne le rends plus aigre. Mon boulanger n'a point de pain: mais mon mettayer, mon concierge, mon fermier en ont. C'eſt vn mauuais pain, dis-tu. Attens vn peu: il ſe rẽdra meilleur. La faim te le fera trouuer auſſi bon comme s'il eſtoit tendre, & comme s'il eſtoit blanc. Il ne le faut point manger, que la faim ne le commande. I'attendray donc, & ne mangeray point que ie n'aye du pain qui ſoit beau, ou que ie n'aye perdu le deſdain d'en manger de mauuais. Il ſe faut accouſtumer à ſe paſſer de peu: beaucoup de difficultez qui ſe preſentẽt en pluſieurs lieux, & en diuers temps, empeſchent que les Roys, & les grands ſeigneurs, ſi bien pourueus qu'ils ſoient, ne peuuent ſe mettre à table à l'heure accouſtumee de leurs repas. Il n'y a perſonne qui puiſſe auoir tout ce qu'il deſire. Mais il peut bien ne deſirer pas ce qu'il n'a, & ſe contenter ioyeuſement de ce qui ſe preſente. C'eſt la meilleure partie de noſtre liberté, que d'auoir vn ventre patient, qui puiſſe endurer vne faſcheuſe faim. On ne ſçauroit dire combien i'ay trouué bon que ma laſſitude ſe ſoit appaiſee d'elle-meſme: ie ne cerchay ni les onctions, ni les bains, ni autre remede, que le temps.

Combien la frugalité eſt vtile.

Ventre patient eſt la meilleure partie de noſtre liberté.

Car

Car le repos chassera ce que le trauail aura amassé. Ce souper quel qu'il soit me sera plus agreable, que le festin des prestres de Iupiter. Certainement i'ay voulu quelquefois tout soudainement essayer la force de mon ame. C'est l'essay le plus certain, & le plus simple: car quand elle s'est auparauant preparee, & qu'elle s'est resolue à la patience, on ne peut pas si bien cognoistre la vertu de sa vraye fermeté. Mais la cognoissance & les argumẽs qu'elle nous en donne sur le champ, & sans y penser, sont les plus certains: si elle ne s'est point seulemẽt resentie d'vne chose faschense: mais si elle l'a regardee de bõ œil, si elle ne s'est pas mise en colere, si elle ne s'en est pas plainte: si en ne desirant point, elle a trouué elle mesme ce qu'on luy deuoit preseter: & si elle a pẽsé qu'il defailloit biẽ quelque chose à sõ seruice accoustumé, mais qu'à elle il ne defailloit rien. Nous n'auons iamais peu cognoistre combien de choses nous estoient inutiles & superflues, sinon lors que nous auons cõmencé de ne les auoir point: car nous en vsions, non point par ce qu'il nous fust besoin de les auoir, mais par ce que nous les auions. De combien de choses nous sommes-nous voulus seruir, parce que les autres s'en seruoient, & parce que plusieurs autres en auoient? Vne des plus grandes causes de nostre malheur est, que nous viuons à l'exemple d'autruy, & qu'au lieu de regler nostre vie par raison, nous nous laissons transporter à vne meschante coustume. Si peu de gens le faisoient, nous ne le voudrions pas faire: mais quand plusieurs ont cõmẽce de viure ainsi, nous les suiuõs, pẽsans que ce qui est plus vsité & frequẽté soit le plus honneste. Lors nous prenons l'erreur pour vertu, quand il est deuenu commun. Tous ceux qui veulent auiourd'huy voyager, ont vne auant-garde de cheuaux barbes, ont vne grande trouppe de coureurs qui marchent deuant eux. Ce seroit vn deshonneur de n'auoir quelques-vns qui fissent sortir hors du grand chemin ceux qu'ils rencontent deuant eux, & qui ne fissent cognoistre par vne grand' nue de poussiere, qu'il y a quelque hõneste seigneur qui vient. Tout le monde a desia des mulets pour porter sa vaisselle de cristal & d'agathe, & sa vaisselle grauee par la main de quelques sçauans ouuriers. Ce seroit honte de porter aucuns meubles, qui ne fussent dangereux de se rõpre en les remuant. Tous les ieunes mignons, qu'on porte dans des coches, ont encore le visage laué & frotté de liqueur, afin que le Soleil ou le froid n'offense leur teint delicat. C'est honte de voir aucun à la faitte de ces beaux mignons, qu'il n'ait la face si belle, qu'elle n'ait pas besoin d'estre fardee. Il ne faut iamais ouyr parler ce gẽs. Ce sõt ceux là qui enseignent les vices, & qui les portẽt d'vn lieu en autre. On pẽsoit que ceste race de gẽs, qui rapportẽt les paroles, fust la plus meschãte de toutes: Mais il y en a qui portent les vices. Le langage de ceux-là nuit infiniement: car encor que soudainement on ne sente point le dommage qu'il fait, si est-ce qu'il laisse sa semence dans l'ame. Ce mal nous suit apres que nous sommes hors de leur cõpagnie, & se resueille quand nous n'y pensons pas. Comme ceux qui ont ouy vne belle musique, en portent dans leurs oreilles les fredons, & la douceur de ce chant, qui empesche apres nos pẽsees, & les garde de songer aux affaires d'importance: Tout ainsi les paroles des flatteurs, & de ceux qui loüent les choses meschãtes, durẽt bien plus longuemẽt qu'on ne demeure à les ouyr. Ce n'est pas chose facile de chasser vne voix douce hors de l'entendement: elle nous suit, elle dure, & reuient quelque temps apres en nostre souuenance. C'est pourquoy il faut boucher l'oreille aux paroles meschantes, & mesmement aux premiers: car quand elles ont gagné du commencement, & qu'elles

Le tẽps est le meilleur remede au incommoditez.

Preuues faictes sur le champ, sont plus certaines.

Vanité humaine.

Cause principale de nostre malheur.

Inuectiue contre la flatterie.

Langage ordinaire des flatteurs.

ſont receües, elles ſe rendent plus audacieuſes. De là on vient apres tenir ce langage: La vertu, la Philoſophie, la iuſtice, ce n'eſt que le ſon de paroles vaines. Il n'y a qu'vne ſeule felicité de la vie heureuſe, de pouuoir faire toutes choſes librement. Iouyr de ſon bien, c'eſt viure, c'eſt ſe ſouuenir qu'on eſt mortel. Les iours s'eſcoulent, & le temps de noſtre vie s'enfuit ſans qu'on le puiſſe plus recouurer. Auons-nous crainte de faire ce que noſtre plaiſir demande, & de ſaouller noſtre ieuneſſe de voluptez, pendant qu'elle le peut & qu'elle le deſire, deſquelles elle ne pourra longuement ioüir? Quel plaiſir eſt-ce d'aller ſans cõtrainte au deuant de la mort par noſtre eſpargne, & ſe priuer de ſi bonne heure, de tout ce qu'elle nous doit oſter? Tu n'as pas ſçeu faire vne amie, tu n'as peu recouurer vn ieune mignon, qui rendiſt ialouſe ta maiſtreſſe: tu ſors de ta maiſon tous les matins ſans auoir deſieuné, tu manges ſi peu, qu'il ſemble que tu doiues rendre tous les ſoirs compte de ta deſpence à ton pere. Ce n'eſt pas viure que cela, c'eſt tenir compagnie à la vie d'autruy. O la grãde folie d'amaſſer toutes choſes à tõ heritier, & les refuſer à toy, & par le moyen d'vn grand heritage rendre ton ennemy celuy qui t'eſtoit amy! Car tant plus que tu luy laiſſeras de bien, tant plus luy ſera ta mort agreable. Tu ne dois pas eſtimer vn ſold ces gens triſtes, qui auec vn ſourcil renfroigné reprennent la vie des autres, qui ſont ennemis de la leur, & qui font les precepteurs du peuple. Tu ne dois pas faire doute qu'il ne vaille mieux deſirer vne bonne vie, qu'vne bonne reputation. On doit fuyr ces langages auec autant de ſageſſe, qu'Vlyſſes en monſtra, quand il ne voulut point paſſer ce deſtroit de mer, qu'il n'euſt les oreilles bouchees. Elles ont pareille puiſſance, elles font oublier la patrie, les parens, les amis, la vertu, & nous plongent dans vne deshonneſte & miſerable vie, qui eſt moquee de tout le mõde. Ne vaut-il pas mieux ſuiure le chemin de vertu, & ſe reduire à ce poinct, que tu ne puiſſes prendre plaiſir qu'à ce qui eſt hõneſte? A quoy nous pourrons facilement paruenir, ſi nous penſons qu'il y a deux manieres de choſes, qui nous appellent ou nous chaſſent. Celles qui nous peuuent appeller, ſont les richeſſes, les voluptez, la beauté, l'ãbition, & toutes autres choſes pareilles, qui nous flattẽt, & qui nous agreent. Celles qui nous chaſſent, ſont le trauail, la mort, la douleur, l'ignominie, vne vie pauure & miſerable. Par ainſi nous deuons nous exercer à ne craindre point celles-cy, & à ne deſirer point les autres. Faiſons teſte, & combattons contre cela: fuyons celles qui nous conuient, & prenons cœur contre celles qui nous aſſaillent. Ne vois-tu pas la diuerſe poſture de ceux qui mõtent, & de ceux qui deſcendent? Ceux qui vont en bas par vn precipice, ont le dos en terre, & le ventre en haut: ceux qui montent tiennent le viſage bas: car ſi en deſcendant tu veux peſer ſur le deuant, ſi en montant tu te panches ſur le derriere, c'eſt autant, Lucilius, que de conſentir auec le vice. On va aux voluptez en deſcendant, mais en montant aux choſes aſpres & faſcheuſes. En l'vn il faut pouſſer le corps: en l'autre il le faut retenir. Penſes-tu que ie vueille maintenãt dire, qu'il n'y ait point d'autres perſonnes, les propos deſquels ſoient pernicieux à les ouyr, que ceux qui loüent la volupté, ou ceux qui nous mettẽt deuãt les yeux les douleurs, & les craintes comme choſes eſpouuantables? Ie croy que ceux nous nuiſent auſſi grandement, qui ſous ombre de la ſecte Stoique nous apprennent les vices. Ils ont ſouuent en la bouche que celuy eſt ſeul ſage & ſçauant, qui ſçait faire l'amour: & qu'il n'y a que le ſage, qui ſçache bien boire, & faire bonne chere aux feſtins. Demandõs auſſi iuſques à quel aage on doit aimer les ieunes hommes. Laiſſons cela

Lequel il faut fuyr autant qu'Vlyſſe le chant des Sirenes.

& Suiure le chemin de vertu.

Moyen d'y paruenir.

Deux manieres de choſes nous appellent ou chaſſent.

Comme il ſe faut cõporter à leur endroit.

Autre eſpece de gens non moins nuiſibles que les flatteurs.

pour

pour la façõ de viure des Grecs, dressons plustost nos oreilles à cecy. Pas vn ne peut estre hõme de biẽ par aduẽture. La vertu se doit apprendre: La volupté est chose basse, de laquelle on ne doit faire cõpte, cõmune auec les bestes brutes, apres laquelle courẽt & volẽt les plus petites & les plus mesprisees. La gloire est vne vanité muable, plus incõstãte que le vent. La pauureté n'est pas mal, sinõ à l'opinion de ceux qui la reiettẽt. La mort n'est pas mal: dequoy te plains tu? C'est elle seule, qui se monstre plus iuste enuers le genre humain. La superstitiõ est vne erreur pleine de folie: elle a peur de ceux qu'il faut aimer, elle offense ceux qu'elle reuere. Quelle difference trouues-tu, ou de nier les Dieux, ou de dire mal d'eux? C'est cela qu'il faut apprendre, c'est ce qu'il faut grauer en nostre memoire. La Philosophie ne doit point fournir d'excuses au vice: le malade est hors d'esperance de guarison, si le medecin l'exhorte à faire des excez.

La vertu s'apprend, & ne vient point d'aduanture.

La Philosophie ne doit point fournir d'excuses au vice.

EPISTRE CXXIIII.

Il dispute si le bien se cognoist, ou par l'intelligence, ou par le sentiment. Si c'est par le sentiment, ceux qui suiuent la volupté, ou fuyent les douleurs, n'en pourroient pas estre repris. Que c'est la raison qui iuge cela. Ce discours est fort beau, & merite d'estre leu par les plus sçauans.

Les Epistres sont pleines de tant de diuersité de choses, & de belles sentences, qu'il est mal-aisé de comprendre l'argument d'vne chacune, par vn brief sommaire.

IE te veux raconter maint bel enseignement
De nos sages maieurs: ne fuy point seulement,
Et vueille ton esprit clair & subtil contraindre
A cognoistre les maux que nostre ame doit craindre.

Toutesfois ie pense que tu ne fuys point à cela, & qu'il n'y a aucune subtilité qui te chasse arriere. Il seroit mal-seant à la gentillesse de ton esprit, de ne suiure que les choses hautes: mais aussi ie loue grandement que tu vueilles tirer profit de tout, & que tu t'offences seulement lors que par trop grãde subtilité on n'aduance rien. Ie mettray peine de ne faire point cela maintenant. On demande si le bien se peut cõprendre ou par le sentiment ou par l'intelligence. D'où aduient aussi que les enfans & bestes brutes sont priuees de cela. Ceux qui mettent le souuerain bien en la volupté, ont opinion qu'il est subiect au sentiment: mais nous au contraire le mettans en l'ame, pensõs qu'il est seulement intelligible. Si les sentimens de l'homme pouuoient iuger de son bien, nous ne reietterions iamais la volupté, car il n'y en a aucune qui ne nous chatoüille, qui ne nous soit agreable. Au contraire nous ne voudriõs iamais sentir aucune douleur, car il n'y en a aucune qui n'offẽse les sens. D'auantage ceux qui prendroient trop de plaisir à la volupté, ou ceux qui auroient trop de crainte de la douleur, ne meriteroient aucune reprehension. Et toutesfois nous blasmons ceux qui sont trop addonnez à la gorge & à leurs plaisirs desordonnez, & mesprisons ceux qui par crainte n'osent rien entreprendre qui soit digne d'vn braue cœur. Mais quelle faute font-ils, s'ils obeyssent à leurs sens, si le sens doit iuger du bien ou du mal? Car ce sont les sens que vous faites iuges de ce qu'il nous faut desirer ou fuyr. Mais la raison gouuerne cela, & comme on doit determiner de la vie, de la vertu, & de l'honneur, & comme on doit iuger du bien & du mal.

Les Epicuriens mettans le souuerain bien en la volupté le font sensible, mais les Stoiques le cõsiderans en l'ame soustiennent qu'il se cõprend par l'intellect.

Absurdité des Epicuriens. Non les sens, mais la raison doit iuger de ce qu'il faut ou desirer ou fuyr.

Ceux là ont mis le iugement de la meilleure partie entre les mains de la plus vile & baſſe qui ſoit : & veulent que le ſens, qui eſt lourd & groſſier, & plus tard & plus imparfaict en l'homme qu'en pas-vne autre beſte, ſe meſle de iuger que c'eſt qu'on doit eſtimer bien. Et quoy? ſi quelqu'vn vouloit cognoiſtre les choſes menues pluſtoſt auec le touchement, qu'auec les yeux? Il n'y a aucun outil plus ſubtil & plus certain que la force des yeux, qui doit appercenoir le bien & le mal. Voy maintenant en quelle ignorance de la verité vit celuy, & cõme il met ſous le pied les choſes hautes & diuines, qui iuge du biẽ ſouuerain & du mal par l'attouchement. Tout ainſi (dit-il) que toutes ſciences & tous arts doiuent auoir quelque choſe cogneüe & ouuerte, & qui ſe comprend par le ſens d'où elles prennent leur origine & leur accroiſſement : pareillement la vie heureuſe prend ſon fondement & ſon commencement des choſes manifeſtes, & de ce qui tombe en la cognoiſſance des ſens. Vous dites donc que la vie heureuſe prend ſon commencement des choſes ouuertes & manifeſtes. Nous diſons que ce qui eſt ſelõ nature, il en appert incõtinent & manifeſtement, cõme fait vne choſe qui eſt toute entiere. Qu'eſt-ce qui eſt ſelon nature? C'eſt ce qui aduient à celuy meſme qui ne fait que naiſtre: ie ne dis pas, bien, mais cõmencement du bien. Tu donnes la volupté cõme ſouuerain bien à l'enfance. Tu veux que celuy qui ne vient que de naiſtre, cõmẽce, au poinct auquel vn hõme entier & parfaict doit à la fin paruenir. Tu mets le haut de l'arbre au lieu où doit eſtre la racine. Si quelqu'vn vouloit dire qu'vn enfãt qui eſt encor caché dans le vẽtre de ſa mere, & le ſexe duquel eſt incertain, qui eſt encores tendre, imparfaict & informe, ſentiſt deſia quelque bien, il ſe tromperoit fort. Et toutesfois combien peu y a-il de difference entre celuy qui en naiſſant prẽd la vie, & celuy qui caché dans les entrailles de ſa mere, ne luy ſert que de charge? Tous ces deux, pour le regard de l'intelligẽce du bien & du mal, ſont auſſi meurs l'vn que l'autre: parce qu'vn enfant n'eſt pas plus capable du bien, qu'vn arbre ou qu'vne beſte brute. Et pourquoy eſt-ce que le bien ne peut eſtre ni en vn arbre ni en vne beſte brute? Parce que la raiſon n'y eſt pas: & par ainſi elle n'eſt point pareillemẽt en vn enfãt: car il a faute de raiſon. Mais il paruiendra au bien quand il ſera peruenu à la raiſõ. Il y a des animaux, qui ſõt du tout irraiſonables: il y en a qui ne ſõt point encor raiſonnables: il y en a encor de raiſonables qui ſõt imparfaicts. Le biẽ ne peut eſtre en pas-vn de ceux-là: c'eſt la raiſon qui apporte le bien. Quelle difference donc y a-il entre ces choſes que ie viens de dire? Iamais le bien ne ſera dans ce qu'il eſt irraiſonnable. Le bien auſſi ne peut eſtre en ce qui n'eſt point encor raiſonnable. Le bien peut eſtre quelquefois en celuy qui eſt imparfait, mais il n'y eſt pas encor: C'eſt pourquoy ie dis, Lucilius, que le biẽ ne ſe trouue point en tout corps, ni en tous aages: & qu'il eſt auſſi eſloigné de l'enfance, comme le dernier du premier, & comme la perfection l'eſt de ſon cõmencement. Par ainſi il ne peut eſtre en vn petit corps tendre qui commence à prendre ſa nourriture dans le ventre de la mere. Mais pourquoy ne le pourroit-il eſtre? Non plus certainement que dans la ſemence. Comme ſi tu diſois, Nous cognoiſſons quelque bien aux arbres & aux bleds: mais ce n'eſt pas aux premieres fueilles qui ſortent dehors. Il y a quelque biẽ dans le fromẽt: mais il n'eſt pas au tuyau qui eſt encor en laict, ni quand l'eſpy commence à ſortir de la bourſe : ce n'eſt que lors que l'eſté & la parfaicte meurſon a cuict le froment : ainſi que toute nature ne produit ſon bien ſinon lors qu'elle eſt venue à ſa perfection. Pareillement le bien de l'homme n'eſt point en l'hom-

D'où c'eſt que la vie heureuſe prend ſon fondement & origine.

Le bien a ſes auancemens & progrez en l'homme. Autre refutation de l'opinion des Epicuriens.

Le bien ne peut eſtre en l'animal ſans la raiſõ.

Il ne ſe trouue dõc pas encore en l'enfant qui n'eſt pas né.

Mais ſeulement en l'homme qui a de la raiſon.

l'homme,ſinon lors que la raiſon parfaicte eſt en luy. Ie te veux dire quel eſt ce bien là. C'eſt vne ame libre & ſainte,qui ſouſmet toutes choſes à ſoy, & ne ſe ſouſmet à rien. Tant s'en faut que ce bien puiſſe aduenir à l'enfance, que l'aage qui vient apres ne l'eſpere point, ni l'adoleſcence meſmes, qu'à grand' peine. C'eſt vn grand heur encor à la vieilleſſe,ſi auec beaucoup de ſoin & de trauail ce bié luy peut arriuer:auquel âge ce bié eſt plus propre & ſe peut mieux comprendre. Tu as ſouſtenu(dit-il)qu'il y a quelque bien en vn arbre,& quelque bien en vne herbe: il y en peut donc auoir en vn enfant. Le vray bien ne ſe peut trouuer ni auec des arbres, ni dans les beſtes muettes: mais le bien qui eſt en elles,on l'appelle bien par emprunt Quel bien dis-tu que c'eſt? Ceſt celuy qui eſt ſelon la nature d'vn chacun Le bien ne peut en aucune maniere eſcheoir en vne beſte brute: il appartient à vne meilleure & plus heureuſe nature. Le bien ne peut aduenir qu'au lieu où la raiſon ſe loge. Il y a ces quatre natures,de l'arbre,de l'animal,de l'homme & de Dieu Ces deux premiers qui sõt irraiſonnables,ſont de meſme nature:les autres deux,l'vn deſquels eſt immortel,& l'autre mortel,ſont diuers. Or nature parfait le bien de l'vn de ces deux, à ſçauoir de Dieu: & le bien de l'homme ſe parfait par ſoin & par diligence. Tous les autres ſont parfaits en leur nature, non point vrayement parfaits, veu qu'ils ſont priuez de raiſon. Car en fin il n'y a rien de parfait que ce qui eſt parfait ſelon la nature vniuerſelle. Or nature vniuerſelle eſt raiſonnable: tout le reſte peut eſtre parfait en ſon genre. Ce en quoy la vie heureuſe ne peut conſiſter,ne peut auoir auſſi ce qui rend la vie heureuſe. Mais la vie ſe fait heureuſe par le moyen des biens En vne beſte brute il n'y a rien de ce qui fait la vie heureuſe: par conſequent le bien ne peut eſtre logé en vne beſte brute. Vne beſte muette comprend les choſes preſentes auec le ſens: elle ſe ſouuient des paſſees,quãd ce qui luy peut reſueiller les ſens ſe preſente à ſes yeux: comme fait vn cheual,qui recognoiſt vn chemin, pour ſe ſouuenir qu'il l'ait fait: mais dans l'eſtable il n'en a aucune ſouuenance pour ſi ſouuent qu'il y ſoit paſſé. Et pour le regard du troiſieſme temps, qui eſt le futur, les beſtes n'en ont aucune cognoiſſance. Comme donc pourroit-on trouuer la nature parfaicte en ces beſtes,qui n'ont point l'vſage du temps parfait? Car le temps a trois parties: le paſſé, le preſent,& le futur. Le preſent qui eſt le plus court, & qui eſt touſiours en paſſage, a eſté ſeul donné aux animaux: la memoire leur eſt fort petite du paſſé,& ne ſe reſueille iamais que par l'occurrence du preſent. Par conſequent donc le bien d'vne parfaite nature,ne peut eſtre en vne imparfaicte nature. Ou ſi la nature en a aucun,c'eſt vn pareil bien à celuy qui les bleds & les froments ont. Ie ne veux pas auſſi nier cela,que les animaux pour le regard de ce qui eſt ſelon nature, n'ayent des mouuemens fort impetueux, mais ils ſont deſordonnez & troublez. Et toutesfois le bien n'eſt iamais deſordonné ni troublé: mais pourquoy dis-tu que les beſtes brutes s'eſmeuuent comme troublees & deſordonnees? Ie dirois bien qu'elles s'eſmouueroient auec troublement & deſordre,ſi leur nature eſtoit capable d'aucun reglement: car elles s'eſmeuuent ſelon leur nature: parce qu'on ne peut appeller troublé, ſinon ce qui peut n'eſtre pas quelquefois troublé: & rien ne peut eſtre aſſeuré que ce qui eſt ſubiet à crainte. Le vice n'eſt ſinon aux lieux où la vertu peut eſtre. Ce mouuement que ces beſtes muettes ont procedé de leur nature. Et afin que ie ne te retienne pas plus longuement, il y aura en vne beſte brute quelque bien, quelque vertu,quelque perfection:mais quelle? Ni le bien,ni la vertu,ni la perfection ne ſera point entiere. Car cela n'aduient qu'aux choſes raiſonnables, qui peuuent ſçauoir pourquoy,iuſques où,& par quel moyen. Par ainſi le bien

Encor ne s'acquiert il qu'auec beaucoup de peine & de trauail. Replique.

Reſponſe. Le bien des beſtes s'appelle bien par emprũt. Quatre natures.

Quel eſt le biẽ parfait.

Commẽt la beſte ſe ſouuient des choſes preſentes, paſſees & futures.

Elle ne iouyt pas du vray bien, qui ne peut eſtre en vne nature imperfaicte. Du mouuement des brutes, s'il eſt confus & deſreglé.

Elles ont quelque biẽ mais imparfait.

ne peut estre sinon que là où la raison est. Mais tu demanderas que sert ceste dispute, & dequoy peut-elle profiter à ton ame? Ie te le diray: elle l'exerce & la rend plus subtile: & comme si elle deuoit faire quelque chose, l'entretiẽt d'vne honneste occupation: ioint que ce qui retarde vne personne qui court apres les vices, luy profite beaucoup. Mais ie te dis que ie ne te sçaurois porter plus de profit, que si ie te monstre en quoy consiste ton bien, si ie te separe d'auec les bestes brutes, si ie te loge auec Dieu. Pourquoy mets-tu tant de peine à nourrir & entretenir les forces du corps? Nature en a donné encor de plus grandes aux taureaux & aux bestes sauuages. Pourquoy trauailles-tu tant à te rendre beau? Apres que tu auras tout fait, il y a force bestes plus belles que toy. Pourquoy mets tu tant de soin à peigner tes cheueux? Quand tu les auras bien esparpillez comme les Parthes, & galonnez comme les Alemans: quand tu les feras voleter comme les Scythes: il n'y a cheual qui ne secoüe vn plus beau crin, ni lion qui ne heriſſe vne plus belle perruque. Quand tu auras appris à bien courir, vn leuraut te passera de viſteſſe. Mais delaiſſant toutes choſes où tu dois par neceſſité eſtre vaincu, lors que tu entreprens choſe qui eſt hors de toy: ne veux-tu pas retourner à ton propre bien? Mais quel eſt-il? c'eſt vne ame corrigee, pure, qui taſche d'imiter Dieu, qui ſe hauſſe par deſſus les choſes humaines, qui ne cherche rien hors de ſoy de ce qui eſt ſien. Quel bien donc eſt celuy qui eſt en toy? vne raiſon parfaicte. C'eſt celle qu'il te faut faire venir à ſa derniere perfection, & iuſques là où elle peut entierement croiſtre. Tu te pourras lors eſtimer bien-heureux, quand les ioyes & les honneſtes plaiſirs naiſtront dans toy-meſme: & lors auſſi que parmy les choſes que les hommes rauiſſent, ſouhaittent, & gardent, tu n'y trouueras rien, e ne dis pas que tu tinſes plus cher, mais rien que tu vouluſſes ſeulement deſirer. Ie t'apprendray vne petite regle, par laquelle tu pourras te meſurer, & par laquelle tu pourras iuger que tu es parfait: tu iouyras de ton ſouuerain bien, quand tu cognoiſtras que ceux qu'on eſtime les plus malheureux, ſont les plus heureux.

Conclusion finale de ceſte diſpute, & quel fruict on en peut recueillir.

Aduantage & prerogatiue de l'hõme ſur les beſtes.

FIN DES EPISTRES.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

TABLE DES MATIERES

PRINCIPALES ET CHOSES DE REmarque, contenuës dans les œuures de Seneque.

DRESSEE EN FORME DE LIEVX COMMVNS par ordre Alphabetique. a, denote la premiere page: b, la seconde du fueillet.

A

AAge nul exempt de vice. fueillet. 202. b
Aage lequel a acquis vne lõgue experience, eſt plus propre pour rendre vne ame poſee & moderee. 39.b
briefneté de l'Aage de l'homme. 443.b
Voyez Vie.
l'Aage & le temps de la vie s'eſcoule ſans le ſentir. 140.a
les Aages different, mais on eſt touſiours le meſme. 344.b
Abatos, pierre ſur laquelle aucũ n'oſe mõter que les Pontifes, & qui ſent le premier accroiſſement du Nil. 514.a, & b
Abeilles, & leur adreſſe & induſtrie en la cõfection du miel. 168 b
Abſtinence des animaux introduicte par Pythagoras & Sextus: & pourquoy. 225.b
Abſtinence louee. 155.a
Abſtinence trop grãde irrite les eſprits. 380.b
Academiciens tãt vieux que nouueaux n'ont laiſſé aucun ſucceſſeur. 548.a
Academiciens ont introduit vne nouuelle ſcience, laquelle conclud qu'on ne ſçait rien. 378 b
Academiciens refutez. 143 a
Accidens qui ſont hors de remedes esbranlent les cœurs bien aſſeurez. 184.b
Accidens extraordinaires d'où viẽt que nous les eſtimons nouueaux. 527.b
Accuſations ſous Tibere Ceſar frequentes. 24.a
Achaie agitee par tremblemẽt de terre 526.b
Achepte ſeulemẽt ce qui eſt neceſſaire: ſentence de Caton. 193.a
lac Acheruſien. 122.a
Achillas autheur de la mort de Põpee. 365.a
Achilles. 315.a 419.b
Achilles courtois enuers ſon ennemi Priam. 315.a
ans d'Achilles & Patrocle. 175. b
Actions de noſtre vie ſont meſurees par l'obiect honneſte ou deshonneſte. 151.a
Actions du ſage differentes de celles des autres hommes. 170. a
diuerſité des Actions en quoy cõſiſte. 134.a b
toutes les Actions des vertus ſont pareilles. ibid.
il vaut mieux ranger les Actions que le langage. 233.b
Action concedee aux Medes contre l'ingratitude. 19.a
l'Admiration excite l'ambition. 196.a
l'Admoneſtement eſt vne eſpece d'exhortation. ibid.
il ne faut pas Admoneſter indifferemment toutes perſonnes. 208. b
Admonitions reiterees, & leur profit. ibid. & 144. a.b
Admonition profitable, qu'elle. 195.a
l'Admonitiõ doibt eſtre honteuſe. 71. b
l'Admonition ne doibt auoir lieu entre les bienfaicts. 9.b
l'Adoleſcent doibt fuir la ſolitude. 82.a
l'Adoleſcent triſte eſt preferé à celuy qui eſt gay & ioyeux. 106. a.b
les vices des Adoleſcens. 83.a
Adrumentum, ville. 23.a
l'Aduenir eſt incertain. 440.b
Aduerſitez comme ſont ſouhaitables. 137.b
Aduerſitez fortifient l'ame, & la rendẽt plus reſolue contre tous ſiniſtres euenemens. 84.a
Aduertir & conſeiller, enquoy differẽt. 495 a
Aduertiſſement aux gens de ville pour eſtre guarantis des desbauches publiques. 196.b
Adultere de Clodius auecques la femme de Ceſar. 203.a
Adultrere reputé pour vne eſpece tres honneſte de fiançailles. 5.a

Adultere perpetré sans aucune honte. 21.b
Æacus,homme tres-iuste. 552.b
Ægialus,tres-diligent pere de famille. 171.b
Æschines,pauure disciple de Socrates,n'ayāt rien pour luy offrir ,se dedia luy-mesme à luy. 4.b
Æsope , & de son plat iadis fort renommé. 198. b
Ætna,auiourd'huy Montgibel. 157. a
Affections:belle dispute sur ce subiect. 35.a
Affections & passions chassees par les Stoiciens temperees par les Peripateticiēs.35.a
Affections &passions,sçauoir si elles se trouuent aux bestes. 358.a
il se faut addonner auxAffections honnestes. 217.a
Afflictions fortifient l'esprit , & le rendent plus resolu contre tous sinistres euenemens. 84.a
Africus,ou Libs,vent. 523.a
Afrique separee d'Espagne par la mer. 535. b
l'Afrique a bien peu de fontaines , & pourquoy. 502.a
Agato,grand chicaneur , du temps de l'Empereur Claudius. 551.a
M.Agripa seul heureux entre ceux que les guerres ciuiles auoient esleuez. 144.b
Agrippa gendre d'Atticus. 93.b
Agrippa loué. 26. b
Agrippina mere de Neron, femme de grand esprit emprisonne l'Empereur Claudius son mary. 547.a
Aiax deuenu furieux par cholere. 376.a
Aigle,enseigne militaire. 46.b
l'Aigle & le Corbeau pourquoy font les auspices des plus importans affaires. 494.a
vn Aigneau immolé pour empescher la gresle. 517. a
l'Air n'est composé d'atomes. 488.b
l'Air est vn corps plein,& nō pas vuide.489.a
son agitation,& ses effects. 489.a.b
l'Air est meslé parmy la terre & les eaux. 486.b
si uation & qualitez diuerses de l'Air. ibid.
combien l'Air sert à l'effect des tonnerres,& comment. 493.a
l'Air conuerti en eau sous terre, s'il est cāuse efficiente des eaux. 502. b
Air masle & femelle selon les Egyptiēs.503.b
Air pourquoy est inconstant. 490 .a
l'Air est froid de soy & obscur. 489.b
l'Air a vne vertu naturelle de son mouuoir. 520. a
a quelque chose de vital en soy. ibid.
l'Air n'est iamais immobile. ibid.
l'Air,tant plus pres est de la terre , d'autant est il plus espais. 517.b
l'Air est plus pestifere apres vn tremblemēt de terre. 535.a
pourquoy l'Air sortant du creux de la terre, est pestilent & mortel. ibid.
l'Air ne produit point les cometes. 543.a
ce qui s'enflamme par la corruption de l'Air, ne peut subsister. ibid.b
l'Air est vne partie du monde. 488.b
dequoy il est composé. ibid.
la difference de l'Air & du vent. 520.a
3.parties de l'Air,leur nature , & leur force. *Aux chapitres 8.9.& 10.du 2.liu.des Quest. natur.* 489. a.b
Albinouanus , homme de fort plaisant discours.346.a
Alcestis n'a receu aucun de son pays dans sa maison. 474.a
Alcibiades tres-opulent. 4.b
vaincu par Æschines. ibid.
Alemans portoient leurs cheueux gallonnez. 349.b
Alemand se faisant mourir d'vne estrange mort. 141.a
Alexandre n'a refusé le tiltre de citoyen de Corinthe. 7.b
Alexandre se vante n'auoir esté vaincu par aucun en plaisirs & courtoisies. 42.b
Alexandre a suyui la trace d'Hercules. 65.a
Alexandre frappé d'vn coup de sagette.128.a
Alexandre tua Clitus son amy en banquetant. 165.b
Alexandre a appris la Geometrie. 185.b
Alexandre commandé par la cholere. 230.b
vaincu par le vin. 165. b
comme il met sur l'Ocean nouuelles carauelles. 340. a
Alexandre en temps de paix au son de la trompette sonnee par Xenophantus mit la main à l'espee. 340.b
comme il fut admonesté de se garder de Philippe son medecin. 371.b
comme il exposa Lysimachus aux lions. 382.b
comme il traita cruellement Telesphorus Rhodien. 383. b
comme il tua Callisthenes philosophe de grand esprit. 533.b
cōme estant blessé il cogneut qu'il estoit homme,& non fils de Iupiter. 128.b
Alexandre tua Darius. 533.b
dire notable d'Alexandre. 120.b
estrange vanité d'Alexandre & de Xerxes. 524. b
Alexandrie , region exempte de neiges 515 .a
perfidie Alexandrine. 441.b
Alpes,montaignes d'admirable autheur,sont fort froides. 517.b
Alpheus, fleuue. 507. b

celebré par les poetes. 529.b
Amateur de vertu ne deuient iamais mes-
chant 70.a
Ambition. 94.a.146.a
Ambition inconſtante. ibid.
Ambition, mere d'ingratitude. 13.b.
Ambition demande vn eſchafaut. 196.a
Ambition ſotte. 138.b
Ambition excitee par admiration. 195.b
Ambition ne permet que l'homme s'arreſte
en quelque meſure d'honneurs. 13.b
Ambracius, gouffre de mer. 511.a
ame des plantes & arbriſſeaux. 125.a
l'ame ne meurt point. 222.b
immortalité de l'ame prouuee. 236.b
l'ame & l'eſprit extolle les choſes petites, il-
luſtre les choſes ſordides, & anoblit les cho-
ſes grandes. 7.a
l'ame eſt vn Dieu logé dans le corps hu-
main. 103.b
c'eſt le Roy de l'homme. 233.a
rend l'homme noble. 111.b
la beauté d'icelle. 134.a
ſon origine. 186.a
ſes affections. 133.a
l'ame n'eſt point ſouillee par la vilanie du
corps, mais par la beauté d'icelle le corps
eſt embelly. 233.b
l'ame doit abhorrer les querelles & diſcor-
des. 21.a
l'ame doit eſtre plus riche que le corps. *En
la preface du premier liure des Queſt. nat.*
476.b
ame immortelle. 124.a
ame ſe perfectionne par la cognoiſſance du
bien & du mal. 175.a
l'ame ſe rend ſtupide, & ſon actiõ eſt emouſ-
ſee & rebouchee par le trop manger &
boire. 233.b
l'ame prend ſa force de la contemplation de
nature. 536.b
l'ame emprunte ſa grandeur de la vertu. 133.b
l'ame ne peut eſtre reduite en ſeruage. 22.b
l'ame porte la ſemence des choſes honneſtes
en ſoy. 193.a
l'ame trouue entre la pauureté matiere d'e-
ſtre liberale. 4.b.
ame genereuſe eſt de ſa nature enflammee
à eſpouſer l'honneſteté. 108.a.115.a
eſt douee d'vne douceur. 401.b
ſe dedie à Dieu. 321.b
marque d'vne bonne ame. 215.a
l'ame mauuaiſe conuertit tout en mal. 204.b
amitié fidelle recree l'homme. 421.b
amitié ne doit eſtre appuyee ſur l'vtilité. 81.b
amitié ſe trouue entre Dieu & les gens de
bien. 351.b
amitié a beaucoup de force. 70.b
amitié du temps. 80.b
amitié vraye entre les ſages. 68.a
amitié rend les choſes communes. 68.a
amitié & inimitié prennent naiſſance en la
volonté. 53.b
des amis defuncts la memoire eſt doucc.
230.a
on ſe doit plus faſcher de la mort de ſon a-
my que de celle de ſon fils. 209.a
il y a plus de plaiſir de faire vn amy que d'en
auoir. 80.a
qui eſt le vray amy. 75.b
amy ne doit eſtre eſprouué en vn banquet.
92.a
amy doit eſtre poſſedé du cœur. 112.a
aime ſi tu veux eſtre aimé. 80.a
amour de ſoy meſmes. 13.b
d'amour fol & d'vne haine meſme fin. 57.b
amour trop grand nous engendre des crain-
tes & ſollicitudes. 86.a
amphitheatre. 482.b
amplification de l'Empire Romain par Sci-
pion. 26.a
Anacharſis inuenteur de la roue d'vn potier.
183.a
Anaxagoras dit que le feu peut eſtre diſtillé
de l'air. 490.a
fait le feu cauſe du tremblement de terre.
529.b
dit que la terre meſme eſt cauſe de ſon
mouuement. 530.a
Anaximander rapporte tout à l'air & au vẽt.
491.a
Anaximandrus. ibid.
Anaximenes. ibi.
Angleterre. 450.a
anguilles naiſſent en lieux latebreux. 505.a
vn animal n'eſt point plus ſçauant que l'au-
tre. 344.b
animaux ſurpaſſant en quelque choſe l'hõ-
me. 14.15.b
cognoiſſance que les animaux ont de leur
naturel. 343.b
d'où elle procede. 343.b 344.a
comment ils cognoiſſent ce qui leur eſt
nuiſible. 344.a
Annæus Serenus fort regreté par Seneque.
130.b
Annales de Tamuſius peu louees. 191.a
Annibal vainqueur vaincu par les vices. 118.a
Sp Annius ennemy de clarté. 346.a
apres cinquante ans la loy ne contraint le
ſoldat, apres ſoixante elle ne cite le ſena-
teur 444.b
Antigonus 11.b
Antipater le Philoſophe 186.b 174.b 186.b
Antipodés 153.b

ntoine Triumuir perdu par le vin & l'amour. 166.a fut ingrat à ſa patrie. 47.a
le Nil demonſtra comme l'empire d'Antoine & Cleopatre defailloit. 515.a
Apathie des Stoiques & autres Philoſophes que c'eſt. 80.b
Apennin. 103.b
Appetit contraire à la raiſon, 94.a
Apicius gourmand. 200.a
finit ſa vie par poiſon. 407.a
Apocolocyntoſe, diſcours pleinde moquerie ſur la mort de l'Empereur Claudius. 547.a
Apollodorus. 70.a 305.a
Apollonius Myndien. 538.b
diſciple des Chaldees, tient qu'il y a beaucoup de commetes errantes. 542.a
Apollonius Pycta. 512.b
Apophthegme de Caton. 340.a
de Criſpus Paſſienus. 7.a
de Demetrius. 186.a
d'vn Epereur Romain. 68.a
du Roy Philippe. 31.a
Apophthegme notable de Crates. 81.b.82.a
de Mecenas. 30.a
Apophthegme & comparaiſon notable touchant l'ingratitude, 161.a
Apophthegme enſeignant pluſtoſt à changer d'eſprit que d'air, 99.b
Apophthegme touchant la vie paiſible. 138.b
Apothicaires & parfumeurs pourquoy bannis de Lacedemone. 519.b
Appion Grammairien. 128.a
Appius aueugle. 354.b
Apprehenſion de pauureté ne doit deſtourner l'homme de l'eſtude & l'amour de ſageſſe. 97.b
Apprehenſion vaine ou vraye, comment ſe peut cognoiſtre. 84.b
Apprendre. 222.387.
Apprendre faut tant qu'on viue. 151.b.152.b
Alemaigne. 127.b.450.a
Araignee fait vne tiſſure laquelle nul homme ne peut imiter. 544.b
Aratus. 484.b
Araxes, fleuue, ne peut ſouffrir qu'on luy dreſſe vn pont. 531.b
Arc en ciel. 480.a
Arcadie, ville. 503.a
Arceſilaus, pour ſecourir vn ſien amy pauure & honteux, mit ſous le couſſin du lict d'iceluy vne bourſe pleine d'argent. 9.b
Archelaus. 43.a
exacte obſeruateur de l'antiquité. 530.a
dit que le vent eſt cauſe du temblement de terre. ibid.
Archidemus. 343.a
Ardea ville. 185.b
pays d'Ardea. 219.b
Arenes vaſtes entre l'Egypte & l Ethiopie. 234.a
l'Arene accabla vn exercite. 493.a
Areopages, iuges tres religieux. 420.b
Arethuſe, fontaine. 507.b.529.b
Areus, philoſophe. 456.b
Argent. 68.a 422.a
ne fait pas vn homme riche. 340.a
Voyez Richeſſes.
Ariſtarchus. 127.a
Ariſtide le iuſte. 36.a
on cracha à ſa face, comme on le menoit au ſupplice. 473.a
Ariſtippus. 71.b
Ariſton Chius. 101.179.a
Ariſton. 101.191.a 191.b
Ariſton & Gryllus. 26.a
Ariſtogiton meurtrier des tyrans. 69.b
Ariſtote. 332.b.361.b
dit que la cholere eſt l'eſperon de la vertu 361.b.378.b
s'enfuit à fin de n eſtre condamné par les Atheniens. 415.a
Arithmetique apprendre d accommoder les doigts à l auarice. 175.b
Arruntius. 232.a
Arruntius & Aterius ont faict profeſſion de receuoir teſtaments. 61.b
Art à autre que l artiſan. 16.a
Art n eſt pas ce qui vient à quelque effect caſuellement. 101.b
Arts ſeruent. 169.b
Arts en quatre manieres. 176.a
Arts inuentez par les philoſophes. 180.b
Aſclepiades. 197.a
Aſclepiodotus. 493.a.
Aſie. 526.b
Aſie agitee d vn tremblement de terre. ibid.
Aſſaticus Valerius. 434.a
Aſinius Gallus. 121.b
Aſtrologie. 176.a.494.a
Atabulus, vent infeſte la Pouille. 523.b
Atalanta, iſle. 534.a
Athenes. 460.a
Athenodorus. 419.b
Atomes. 59.b
Attalus. 80.a.130.b.146.a.498.b
Precepteur de Seneque. 223.a
aime l auſterité. 223.b
a meſlé auec la diſcipline des Pietraſques la ſubtilité des Grecs. 497.a
Attalus Roy d Aſie, 432.b
Attilius brutal, & ſa diſſolution. 345.b

Attius,poete 125.a
Auarice. 14.a
description d'Auarice. 184.a
Auarice a distingué les proprietez és possessions. 146.a 179.b
Auarice n'est iamais assouuie. 195.b
n'est bonne enuers aucun. 222.b
l'Auarice & l'ambition causes des grands maux. 67 b
Auarice du temps est honneste. 436.
Auentin,montaigne. 441.b
Auguste. 7.a.26.a.396.a.438.b. 450.a.451.455.
Auguste a faict & dit plusieurs choses dignes de memoire. 384.b
Auguste doux contre Cinna qui auoit conspiré sa mort. 394.a
a deliuré Lentulus d'vn labeur vain. 13.b
a relegué sa fille,& pourquoy. 60.a
Aulus Cremutius Cordus. 453 b
Auspice. 495.b

B

BAba. 88.a.548.b
Babillius excellent en toutes sortes de sciences. 475.a
Babylone,ville. 430.a
Bacchus. 6.a 30.a 427.a
Baia,ville. 118.a
Bain de Scipion. 170 a
Bain des libertins. ibidem
Bain ancien & tenebreux. 169 b
Bains. 405.b 422.b
Bains eschauffez sans feu. 506.a
Barbehaut,poisson delicieux. 153.b
les diuerses couleurs qu'il prend en mourant. 504 b
Barbehaut pesant quatre liures & demie presenté à l'Empereur Tibere, qui le fit vendre, & fut achepté deux cens escus par Publius Octauius. 200.a
B.Bassus. 383.a
Bassus Aufidius. 101.b
Batillus. 546.a
Belienus Bassus. 383.a
Bellerophon. 234.b
Bellone. 395.a
Benacus,fleuue. 29.b
Berose interpreta Belus. 509.b
Bibliotheque ornement necessaire d'vne maison. 422.a
Bibliotheque d'Alexandrie bruslee. ibid.
Bien,qu'est-ce? 339.a 339.b
Bien qui est donné peut estre osté. 80.a
Bien qui n'est marié auec l'honnesteté ne peut estre doué du nō de bien. 143.b.339.a
Bien & mal ne s'assemblent en vne mesme personne. 338.a
Bien des mortels est mortel,le vray bien ne meurt point. 338.a
Bien public. 69.a
Bien souuerain. 80.a 103.a 146.a
Bien souuerain qu'est-ce? 404.b
Biens de trois sortes. 45.b
Biens vrays quels ils sont. 147.b.148.a
ne se partagent. 146.a
Biens presens ne sont solides. 18.b
Bienfaict que c'est. 4.a
en quoy consiste ibidem
demeure. 3.b
est chose incorporelle. ibidem
dure encore que la chose qu'on donne vienne à perir. ibidem
n'est iamais perdu. 2.b
à qui bien colloqué. 7.a
est donné trop tard par celuy qui attēd qu'on le prie. 8.a
superbement faict est odieux 9.b
gracieusement receu paye la premiere pension. 13.b
receu plaist. ibid.
est chose louable. 45.a
comment se doibt faire. 7.b
comment se doit receuoir. 12.a
depend de la volonté de celuy qui le fait. 56.a
est vn lien. 62.b
ne doit estre regretté. 40.a
n'est assubietti à aucune loy. 52.b
n'est point deu s'il n'est fait volontairement 48,a
pour gain ou profit est vsure ou exaction. 32.b
il n'y a Bienfaict si grand que la malice ne puisse blasmer. 14.a
l'actiō du Bienfaict & ce qui est donné par l'action est appellé bienfaict. 16.a
Bienfaicts de deux manieres. 69.a
à qui se doiuent donner. 2.b
comment doiuent estre faicts. 2.b
s'ils se doiuent tous receuoir. 12.a
ne sont pareils. 19.a
comparez au balon. 11.b
Bienfaits de Dieu infiniement plus grands que des hommes. 29.b
Bienfaicts des parens enuers leurs enfans. 58.b
Bion. 66.a 421.a 425.b
Bocchus Roy 441.b
en Bœotie y a deux fleuues qui colorēt les troupeaux. 506.b
Bonté. 33.a 339.a 339.b

Bon qui eſt. 105.b
Bon & honneſte comment different 339.a.b
Boreas. 523.a
Bras & iambes lauez par les anciens. 170.b
Brebis eſtouffees durant vn tremblement de terre. 526.a
Brocards de Natta Pinarius. 346.a
de Scaurus contre Ariſton Philoſophe 101.a
de C. Ceſar cõtre Aſiaticus Valerius. 435.b
contre vn Philoſophe Pythagoricien. 71.b
Brutus, & ſa mort honteuſe 163.a.459.b
Brutus a eſcrit vn liure de la vertu. 200.a
Burrus preuoſt de Neron. 400.a

C

Cæcilius. 230.a
Cæcilius vſurier. 338.b
Cæcinna homme eloquent. 498.a
Cælius orateur. 380.a
Caius Caſſius durant ſa vie ne beut que de l'eau. 165.a
Caius Ceſar donna la vie à Pompee Pennus. 10.a
C. Ceſar aſſiege la ville Corſinium. 23 b
Caius Getulicus. 512.b
Caius Gracchus. 459.a b
Caius Marius. 46.b.229.b
Clemence de Ceſar. 24.a
Ceſar. 23.b.37.b.47.a.50.a.60.a.67.b 76.b. 383 a.384.b
Ceſar pouſſé de gloire. 196.a
Ceſar brusla vn pacquet de lettres enuoyees à Pompee. 372.a
Ceſar paſſa par l'Angleterre 459.b
Ceſar porta patiemment la mort de ſa fille ibidem
Ceſar ayant perdu ſa ſœur ne pleure point. 452.b
Ceſar Caligula. 383.a 384.a 386.b 425.b
Caligula appella Iupiter au combat. 363.a
Calliſthenes. 589.a
Calliſtratus. 81.b
Calliſtus. 114.a
Caluiſius Sabinus. 97.a 99.b
Caluus contre Varinius. 195.a
Cambyſes. 494.a
Cambyſes furieux. 169.a
Cambyſes adonné au vin. 381 b
Camillus enuoyé en exil. 47.a
Candaule. 103 b
Canius Iulius, & ſa mort. 425.b
Cannes. 365.b
Capitole. 459.b
Carie. 505.a
Carthage. 365.b 446.b
Caſſander aſſiegea les François. 503.a
Catilina. 47.a
Catilina ingrat. 46.b
Catilina ennemy de Ciceron. 437.b
Caton defendeur de la liberté. 84.b
Caton. 47.a 118.b 141.b 162.a 172.a 193.a 219.a 340.a 426.a 416.b
Caton noté d'yurongnerie. 416.b
Caton chaſſé à coups de poing & de crachats depuis la place aux harangues iuſques à l'Arc Fabian. 428.b
Caucaſe. 515.a
Celeſte nature eſt touſiours en mouuemẽt. 468.b
Cenſure de quelques actions de Caton d'Vtique. 86.b
Centaures. 125.b
Champagne, ou terre de Labour. 419.b
ſa fertilité & ſes delices ont perdu Hannibal. 118.a
Chameleon change de couleur. 483.a
Charge doit eſtre egale aux forces 94.a
Charimander compoſa vn liure des cometes. 539.a
Charondas legislateur. 180.b
Charybdis. 103.b 112.a 460.b ſa nature & deſcription 157.a
Chaſtrez du temps d'Antonius prenoient tribut de Rome 47.a
Chelidon mignon de Cleopatra. 173.a
Cheueux longs & nourris anciennement. 349.b 440.b 487.a 487.a
Chimere. 229.a
Cholere, ſa definition. 365.a.b
Voy les trois liures de la Cholere.
Cholere ſouuent exercee tourne en cruauté. 365
Cholere grande eſt vne fureur. 91.a
Cholere eſt vn vice que nous admettons de noſtre propre volonté. 364.b
Cholere n'eſt decente en vn Roy. 392.a 392.b
Choſe honneſte a en ſoy prix. 28.b
Choſes celeſtes 176.a
Contemplation des choſes celeſtes ſurpaſſe l'opulence des riches. 477.a
Chryſippus. 3.a 3.b 11.b 23.a 81.a 230.a
Ciceron enuoyé en exil. 47.a
Ciceron. 228.a 388.b 423.b 428.b
ſes Epiſtres ont immortaliſé Atticus. 93.b
ſon langage poſé & doux. 109.a
ſe mocquoit plaiſamment du grand nombre des Poetes Lyriques. 116.a

depeint au vif l'horrible meschancete de Clodius. 203.b
comparé auec A. Pollio. 211.a composé des liures de la republique. 224.a
quelle est la composition de son parler. 232.a
subiect ordinaire de ses Epistres. 338.b
descouure la cõiuration de Catilina. 461.a
malheurs qui ont precedé sa mort. 426.
sa mort. 426.a
Ciel. 426.a
commun à Dieu & aux hommes. 462.b
Cierges souloient preceder aux funerailles. 231.b 423.b
Cimber Tillius. 386.b
Cimbriens. 46.b 196.a 360.b
Cinna. 37.a
Cité est vn estat fort bõ, lors qu'elle est gouuernee par vn Roy. 13.a
Claranus. 133.b
Claudius Empereur à quel iour & heure mourut. 547.a b
il fut empoisonné auec des champignons poudrez de coloquinte. 547.a
ses derniers propos. 549.a
Claudius Quadrigarius. 23.441.a
Cleanthes. 46.a 54.a 78.a 111.b 191.a 222.b
Clemence est la vertu plus seante à l'hõme. 391.a 392.a
Clemence neceſſaire aux Princes. 392.a
les rend semblables aux dieux. 392.b
Clemence definie en plusieurs façons. 400.b
Clemence ornement des Empires. 395.a
Cleones ville, où ceux qui deuoiẽt obseruer les signes de la tempeste, si par leur negligence les vignes euſſent esté battues, estoient punis. 517.a b
Cleopatra. 166.a
Clidemus 493.a
Clodius. 365.a
Clodius corrupteur des Iuges. 293.b
Clœlia. 460.a
Clotho. 548.a b
Cn. Lentulus. 14.a
Cn. Pompeius. 47.a 195.b 462.a
Cn. Piso. 362.a
Colonies des Romains 468.b
Colomnes 435.b
Combat des crocodilles & dauphins sur le fleuue du Nil 515.a
Combats sacrez 41.b 42.a
Combattre auec son pair douteux, auec son superieur dangereux, auec son inferieur laid 375.a
Cometes 538.a 539.a 543.a
Cometes diuerses en diuers lieux 540.b
Compagnie pour apprendre sert beaucoup 78.a
Concorde agrandit les choses petites, la discorde les abaisse & perd facilement 194.b
Condition autre des biens, autre des commoditez 174.b
Condition miserable de ceux qui apprennẽt à ouïr d'autruy 105.a
Conon a colligé les eclipses du soleil 538.b
Conscience bonne, quelle? 34.b 101.b 204.a 409.b
Conscience 16.a 34.b 62.b 111.a 204.a
Conscience le soir examinee, se rend plus saine 388.a
Conscience mauuaise fuit la lumiere 346.a
Conscience bourreau domestique des meschans 204.a
Conseil 107.b 155.a
Conseil vtile, grand benefice 60.a
Consolation 191.b 209.a
Constance és tourmens 205.a b
Constitution & complexion des hommes diuerse 344.a
choses Contraires ne peuuent subsister en mesme subiect. 15.a
Contumelie n'est estimee digne de vengeãce par les loix: & est vne iniure laquelle n'est griefue 377.a
Contumelies plus griefues aux Princes que les iniures 394.b
Conuersation 79.a 427.a
Corbule, & son brocard 433.b
C. Cordus, & sa mort 463.b
Corsinium 23.b
Corinthiens offrirent à Alexandre l'hõneur de leur bourgeoisie 6.a b
Coriolanus ingrat 46.b
Cornelie fille de Scipion eut douze enfans 459.
veit mourir dix de ses enfans 473.b
Corps de l'homme 79.b 236.a 370.b
Corps, les vns composez, les autres continus 214.a
Correction, quelle doit estre 78.a
Correction odieuse au meschant 388.a
Corus 523.a
Corycus, montaigne 503.a
Cossus yurongne discret & aduisé 165.a
Cosure 468.b
Couleur rouge excite le taureau 386.b
Couleurs diuerses en l'arc en ciel 480.b 481.a
Couronne nauale 26.a
Couronne meteore 478.b
Coustume plus forte que toute loy 49.a
Crainte 127.b 528.a
Crainte redonde sur son autheur 367.b

Crainte de la mort d'où prēd sa source. 155.b
Crassus. 340.b 437.b
Crassus auditeur de Stilpon. 81.a
Creancier. 48.a 52.a 68.b 94.a 449.a
Cremutius Cordus, & de sa mort. 46.b
Crispus Passienus. 7.a 512.a
Crœsus captif. 114.a
Croire à tous ou à nul est vice. 75 b
Cruauté : sa definition & ses especes esclaircies par exemples 32.a 78.b 362.a 371.b. 382. a 384.a 393.b 401.a 425.a b.
Cruauté cōpagnie de l'yuresse. 165.a b 166.a
Cristal d'où se fait. 507.a
Cumes, ville. 121.b
Cupidité doit estre refrenee. 18.a 77.b 93.b 128.a b
Curius Dentatus fort seuere en sa vie. 342.b
ses apophthegmes. 420.b 458.a
mena premier en triomphe des elephants. 441.a
Cutyligliano, isle. 507.a
Cyclades. 509.a
Cynicus philosophe. 11.b
Cypre gastee par vn tremblement de terre. 185.a
l'Empire de Cypre ruiné par Antigonus. 27.b
Cyrenaiques opinans de la diuision de la philosophie. 179.a

D

DAnube ou Danouë, fleuue. 437.b 513.b 516 b
sa roideur & violent cours. 508 b
Darius 114.a cruel. 382.b
Darius occis par Alexandre. 533.b
Debteur. 43.b 56.a 92.a
c'est le propre d'vn mauuais Debteur de dire mal de son creancier. 457.a
Decembre dedié aux iours Saturnaux. 90.a
Decius fit vœu solennel de mourir pour le salut de son pays. 36.a 137.b
Deluge vniuersel descrit fort amplement. 508.a 509.b 510.a
Demades condamna vn marchand pour vn mauuais souhait. 61.b
Demaratus honoré par Xerxes pour luy auoir dit la verité. 59.b
Demetrius & Antiochus fils de Demetrius Roy de Syrie. 541.b
Demetrius, affranchi de Cn. Pompeius, riche. 422.a
Demetrius Cynicus. 64.a 186.a 409.a 512.a
Demetrius Polyorcetes. 81.b 429.b
Demetrius loué. 92.b. 129.b 138.a
Demochares Patthesiastes. 384.b
Democrite. 158. a 183.a 517.b 519.a 532. 538.b
rioit tousiours en public, 367.a 425 b
estimé furieux. 158.a
a trouué la maniere de faire des arcades & voutes. 283.a
a mesprisé l'argent. 412.b
ietta ses richesses en la mer. 355.b
Destin. 221.a b 354.b 355.a 446.b
Destin est vn ordre des causes 91 b
ne se peut changer par foudre. 494.a
Destinees inexorables. 446.a
Dialectique. 113.a 116.a 162.b
Didymus Grammairien escriuit quatre mille liures. 177.b
Dieu. 29 a b 30.a 36.b 120.b. 131.a b 133.a 148.a 200.a b
Dieu a donné à vn chacun de nous vn pedagogue. 226.b
Dieu doué de diuers noms. 29.b 30 a.b
Dieu par la vertu de sa parole porte tout. 103.b
Dieu est pres de nous, voire dedans nous. 109.b
Dieu le plus grād & le plus puissant de toutes autres choses. 125.b
Dieu est fort amy des bons. 146.b 351.a
Dieu modere tout. 126.b 132.a b 133.b 406 a 523.b
Dieu exerce les bons. 353.b
nous a donné infinis biens. 30.b
esleue les vns & abaisse les autres. 500.b
Dieu nous a faicts ses compagnons & membres. 188 b 215.b
sa bonté a causé qu'il a faict le mōde. 132.b
il n'y a personne qui soit digne de Dieu, que celuy qui a mesprisé les richesses. 91.a
Dieu voit tout. 164.a
Dieu estre autheur de tous biens, comment se preuue. 29.a
sa prouidence enuers les hommes. 227.a
Dieu recognu par les nations les plus sauuages. 236.a
seruir à Dieu est liberté. 408.a
suy Dieu. ibid
personne n'a cogneu Dieu. 103.b
les Dieux sōt tesmoins de toutes choses. 215.b
conferent benefices aux ingrats. 35.b
ne se repentent de leurs premiers conseils. 56.b
le premier culte est de croire qu'il y a des Dieux 200.a b
Dictateur maistre du peuple. 224.a
Diodore Epicurien se tua de sa main propre 409.a

Diogenes 42.a.b 114.a
Diogenes, exemple de patience 388.b
n'auoit qu'vn seruiteur 422.b
Diogenes Apolloniates 491.b 515.b
Dionysius le Grand doit estre preferé à plusieurs Roys. 395.a
Dionysius le tyran de Syracuse 461.a
Diuination moquee 494.a
Domitius gardé par son esclaue 23.b
Donation & presens sont differens 51.a
Donation est difficile 411.a
Dorus, libraire. 66.a
Douleur 84.b 134.b.209.b.426.b.450.a 457.a
Douleur comme doit estre supportee 421.b
Douleur legere, si l'opinion n'y a rien adiousté 156.a
Douleur grande n'est pas douleur 102.a
Douleur tolerable ou courte 155.b
Droit des nations, vendre ce qu'on a acheté 45.a
Drusilla veue monter au ciel apres son deceds 547.b
Drusus planta les enseignes des Romains en Alemagne 455.b
Dueil 116.a 463.b
Dueil doit estre porté par les femmes dix mois 130.b 474.a
en Dueil la coustume estoit de tondre les enfans 43.a
Duillius le premier vainquit en bataille naualle. 442.b

E

EArinus enfant aimable 164.a
Eeau, element. *Par tout le 3. liure des Questions naturelles* 500.a
l'Eau & le feu dominent sur les choses terriennes 510.b
Eau viue. 503.a
Eclipse de soleil 484.b
sa cause briefuement descrite 43.a
Eclipses se voyent fort bien par le moyen d'vn miroir 286.b
Edifices magnifiques 231.b
Education, & son fruict 9.b.458.a
Egnatius coniura contre Auguste 394.a 438.b
Egypte 438.b 513.b
ne trembla iamais 477.b 534.b
Egyptiens ont fait quatre elemens 503.b
odonnez à l'Astronomie 538.b
Elemens quatre en nombre 370. b retournent les vns dans les autres auec le temps 503.b
Elephans menez en triomphe par Curius Dentarus 442.b
Elephans ont peur oyans le grongnement du pourceau 367.b
Eleusis 538.b
Ellius maquereau fort riche 354.b
Embrasement veu en l'air 485.b
Enee quel enuers son pere 27.b 61.a
Enfans exposez aux murenes pour estre mangez 389.a
Enfans bien peignez & qui se parfument ne promettent rien de constant 233.b
Enfans comme doiuent estre enseignez 107 b 108.a 193.a
Enfant veu à Rome de grande stature, meurt aussi tost 463.b
Enfers, & de leurs peines & supplices fabuleux 97.a b 461.b
l'Ennemi le plus dangereux à l'homme, c'est l'homme 216.a
pardonner aux Ennemis 389.b 393.a
Ennius 224.b
beaucoup de ses mots sõt hors d'vsage 125.a
Enseignemens. 108. b 197.a b.456.b
Enuie rauit le repos de l'homme 14.a
Ephestios. isle de Licio 157.b
Ephesus, ville fort celebre 215.b
Ephorus, historien suspect & de peu de foy 541 b
Epicure 104.b 204.a sa sobrieté. 90.b
ses Epistres à Idomeneus, qui l'ont rendu illustre 93.b
ses conseils & preceptes notables 94.b
se rioit des peines d'enfer 97.b
fait deux sortes de bien, dont est composé le souuerain bien 136.b
sa secte basmee sans raison 407.b
Epicure fait Dieu sans armes 33.b
fait profession des choses saintes & tristes 407.b
fut long temps incogneu 158.a
nie que le sage soit content de soy mesme 79.b
Epicuriens disent que la vertu est chambriere de la volupté 28.b
Epigenes, & son opinion touchant les comètes 538.b 540.a
Erasinus fleuue, & son cours diuers 508.b
Erixo cheualier Romain fut tué par le peuple à coup de trenche-plumes pour auoir tué son fils à coups de fouet 396.a
Erreur publique tient lieu de droit 347.a
Esclaue est vn perpetuel mercenaire 23.a
Esclaues sauuans la vie à leurs maistres 23.b
Eschyle, & son erreur touchant le Nil 515.a
Esope 449.a son plat renommé 198.b
Esprit 191.a 218.b 222.a 421.b 426.b 453.a 464.a
l'Esprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre 231.a
Esprits meschans & vicieux cõme se doiuent

corriger 359.a
Esprits diuers 119.a 222.a
comme il les faut considerer 104.b
comment il les faut recreer 426.a
Esprits cõtraints ne rẽdent iamais ce qu'on espere d'eux 421.a
Essence 125.a
Estoilles ne tombent 478.b
diuers Estudes des hõmes 436.a 447.a 448.a
Estuue de Scipion 170.b
Etesies, vents font enfler le Nil 515.b
pourquoy ne soufflent qu'en esté, & durant quelques iours seulement 521.a
Ethiopie, ses grands deserts secs & sans fontaines 508.b
Ethiopie n'a point de neiges 516.a
Etna, montagne iettant feux, appellee maintenant Montgibel 157.a
vomit par fois des sablons brustans 493.a
Euander assiste le Royaume des arcades au bord du Tybre 468.b
Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en Grece la cognoissance du mouuement des planettes 538.b
Euphrates, fleuue 438.b fort petit au sortir de sa source 25.a garde les Parthes de passer 477.b
Euphrosyne l'vne des Graces 3.b
Euripide poete parlant des auaricieux 234.b
Euronotus, vent 523.a
Eurus, vent sortant de l'Orient d'hiuer ibid.
Eurynome mere des Graces 3.b
Exemples de plusieurs grands qui sont tombez d'vne haute dignité 424.a
vn seul Exemple de luxure ou auarice a fait beaucoup de mal 78.b
Exemple d'vn cœur braue & genereux 13.a
Exemples ont plus d'efficace que les preceptes 77.b
Exemples de gens determinez à mourir. *Voyez* Mort.
Exercices du corps quels sont louables, & quels non 87.b

F

FAbiã Philosophe mené deuant le Senat pour estre ouy à tesmoin rougit de honte 82.b
son eloquence & grand sçauoir 109.a
acclamations du peuple en ses disputes 119.b
son langage affeté 125.a
comparé à Ciceron en eloquence 212.a
son dire touchant l'estude des choses friuoles & vaines 441.b
Fabius Allobroge 37.a
Fabius Persien 13.b son impudicité & vilenie 37.a paruiẽt à la dignité sacerdotale pour l'ancienne noblesse de sa maison 37.a
Fabius & son dire notable 174.a
Fabius temporisant remit sus la Rep. 36.a
Fabricius, sa pauureté 352.a labouroit sa terre luy mesme 352.b aduertit Pyrrhus des embusches & trahisons de son medecin 341.b reietta les richesses 205.b & l'or de Pyrrhus 341.b
Faits doiuent respondre à la parolle 411.b
Faim n'est ambitieuse 340.b
Faim enduree par beaucoup de soldats 89.b
Faueur du peuple s'acquiert par mauuais artifices 100.b.193.a 196.b
Faufleté se couure souuent du masque de verité 371.b
Feintise retourne bien tost à sa nature 392.a
Felicité gist en la vertu 408.b
en l'honneste & sagesse 147.a 339.a 355.b
incertitude & misere de l'humaine Felicité 234.a
Felicité masquee 159.a
Felicité trop grande donne tous les iours nouueaux tourmens 105.b
Fẽmes, & leur luxe 198.a *Voyez* Impudicité
Femmes forcloses des honneurs & dignitez 472.a
Femmes suiettes à la goutte 198.a
Festes pourquoy instituees 90.a 426.b
Festes Saturnales 90.a
Festin & banquet public à la mort des grãds seigneurs 146.a
Feu engendre les animaux 520.a.b
Feu se fait en deux façons 477.a 491.b
Fidus Annæus 512.b
Fidus Cornelius pleure en plein Senat, estant appellé austruche pelee 435.a
Figure de feu 478.b
Fils corrõpu par la douceur du pere 27.a 370 b sçauoir si le fils peut faire vn plus grand bien à son pere qu'il n'a receu de luy 24.b
Fin doit estre consideree en tout 141.a 436.b.
Flaterie 43.b.347.a 371.b.
Flaterie nourrit la cholere 371.a
ne faut prester l'oreille aux Flateurs 103.a
Fleuue & lac sont differens 522.a
Fleuues diuers produisẽt diuers effects 508.b
Fluteurs Phrygiens tombans furieux au son de leurs flustes 222.a
Fol est celuy qui persiste en ses fautes 31.a
Fols & leurs miseres 443.b
aucune chose ne leur appartient 16.b.
difference entre les Fols, ignorãs & sages 153.a
Fõtaines qui ont des vertus admirables 505.b
Fortune 23.a 185.a 375.a 462.b 467.b
ses effects 204.b

ce que Fortune a faict tien, ne peut estre estimé tien 79.b
Fortune darde ses traits en vain contre les mœurs 106.a b 147.b
grande Fortune est vne grande seruitude 448.b
Fortune n'oste finõ ce qu'elle a donné 429.b
Fortune nous peut rauir ce qui est fluxe & caduque 4.b
Foudres & eslclairs differens 477.b 485.a 492.a b
que c'est que Foudre 491.a
effects de la Foudre 491.b 496.b
Foudre cause de grands embrasemens 491.a
a en soy vne force pestifere 497.a
art des Foudres se diuise en trois 494.a 495.a 496.a b 497.a
Foy honoree est reputee entre les plus grãds biens des hommes 45.a 177.a
Frugalité de Scipion 170.b
Frugalité des anciens 181.a 407.a 487.b
Frugalité, vray entretien de santé 340.b
Funerailles 345.a 385.a 456.b 460.a
Furnius & sa louable recognoissance à l'endroit d'Auguste 14.a
Futur incertain 18.b 204.b 439.b 457.a 463.a

G

GAing vient souuent de la perte d'autruy 61.b
Galatie a vn fleuue infectant les troupeaux 506.b
Gallion frere de Seneque 216.b
sa louange 512.b
Gaulois assiegez par Cassander 503.a
Gausseurs, & leur coustume 101.a
Genius & Iunon donnez à chacun 226.b 231.b
Geometrie s'oublie aisement pour sa grande subtilité 18.b
Geometrie apprise par Alexandre 185.b
Glace & gelee sont choses distinguees 517.a
Gladiateur prend conseil sur le lieu du combat 94.a prend à deshonneur si on le fait combattre contre vn moindre 352.a
Gloire accompagne ceux qui la fuyent 41.b
Gloire, ombre de vertu 158.a
Gorgonius 171.b
contre la Gourmandise 180.a 217.a
Gourmandise d'Apicius. *Voyez* Apicius.
Gracchus & Drusus premiers de Rome qui separerent leurs suiuans par troupes & rangs 60.b
trois Graces 2.b
à quel dessein elles dansent 3.a
pourquoy elles rient 3.a
Grammairiens, & leur office 175.a
leur vanité 175.b 177.b
Grece 441.a 449.a
Greciuus Iulius occis par Cesar 13.a
Grecs 41.b
Grecs vindrent en la Gaule, & les Gaulois en Grece 469.a
Gresle comme se fait 516.a vaine superstitiõ pour destourner la gresle 517.a
Gresle en quoy differe de la neige 516.b
Grylle renõmé par les liures de Platon 26.a
Guerre ciuile 10.a b 352.b
miserables effects d'icelle 366.b
Gyarus, isle où on releguoit les bannis 467.b
Gylippus allant à Syracuse luy sembla veoir vne estoille sur vne lance 479.a
Gyndes, fleuue contre lequel se courroucãt Cyrus fit departir son canal en CLXXX. fosse 384.a

H

HAbit quel doit estre 77.a
Hannibal 365.b
Hannibal passa les Alpes 500.a
Haphe 124.a
Harmodius tyrannicide 69.a
Harpagus Roy felon & inhumain 382.a
Harpaste aueugle 117.a
Haterius orateur renommé 109.a
Hecaton: son dire notable touchant les biẽfaits 12.b touchant les Graces 3.a
recepte d'Hecaton pour se faire aimer 80.b
Hecube en seruage 175.b
Helice & Buris, villes submergees de la mer 539.a
Heraclitus philosophe, surnommé Scotinus pour l'obscurité de son langage 83.b
Heraclitus ploroit lors qu'il sortoit de sa maison 367.a 425.b
Hercule faict citoyen de Corinthe 6.b
Hercule bruslé vif 426.a
Herennius Macer 434.b
Hermachus disciple d'Epicure 78.a 104.b 119
Hesiode a donné le nom aux Graces 3.a
Hesiode sçauoir-mon s'il est plus ancien que Homere 175.b
Heureux n'est qui ne le pense estre 81.b
Hiero Roy des Syracusains 232.b
Hieronymus 361.b
Hippias tyran 371.b
Histoires remarquables: de Rufus Senateur. 24. de personnes destinees aux spectacles à Rome 141. de la mort volontaire de Drusus Libo 140.b de Cremutius Cordus 464.a de Sp. Anius Lanternier 346.a

de Turannius viellard fort aagé & officier de Cesar 445.b
Histoire facetieuse de Caluisius Sabinus riche homme,& Satellius Quadratus escornifleur & boufon 99.b
Homere poete 3.a 175.b 448.b n'auoit qu'vn seruiteur 471.b
Homme excellente creature 33.b 56.b 57.a 133.b plus precieux que toutes les bestes sauuages du monde. 221.a l'ennemy le plus dangereux à l'homme c'est l'homme 216.a
l'Homme vit plus sagemẽt quand il n'a perdu l'honneur 398.b
l'Homme le plus intraictable & indocile des animaux 396 397 a
Honnesteté de soy desirable 28.b 33.b
Hõnesteté a en soy beaucoup de force pour attirer les hommes 34.a 408.a
l'Honnesteté est volontaire & sans cõtrainte 134.b
Honneur du Consul & Preteur 131.b
Honneurs annuels 338.b
Honte en vn enfant bon signe 82.b exemples de ce en plusieurs grands personnages ibid.
Horatius Cocles 341.b
Hoste ingrat 31.a
Hostius infame,& de son impudicité 485.b autant eschauffé apres les hommes qu'apres les femmes 486.a les miroirs qu'il fit faire à ceste effect. ibid.
Huile de laquelle les luitteurs se seruoient 440.a
Huistres bonnes se peschent au lac Lucrin 156.b
Hydre a plusieurs testes 229.b

I

IApyx,vent de la Calabre, *liure 5.des Questions naturelles chap.17.* 523.b
Ida, montagne, où nce la mere des Dieux 435.b
Idee,qu'est-ce 124.b 125.a
Idomenee salué par Epicure 94.b immortalisé par les Epistres d'Epicure ib.
Ieunesse propre au trauail, & maniable aux exercices 124.a belles instructions & aduertissemens 34.b 105.a
Ieux mediocres relaschent l'esprit 370.b
Ieux & spectacles 13.b 141.a 389.b
Ieux des gladiateurs 78.b blasmez pour leur cruauté. ibid. *Voyez* Spectacles.
Ignorance de la verité cause de beaucoup de maux au monde 339.a
Ignorans recognoissent trop tard leurs erreurs 162.a
Image,chose morte 166.b
Impudicité des personnes comment se descouure. 119.b des femmes. 198.a de Mamercus Scaurus 37.b
Industrie des abeilles 546.a
Infamie n'est pas si grande quand il y a plusieurs condamnez 398.b
Ingrat quel? 13.b 33.b son mauuais naturel 161.b
Ingrats de plusieurs sortes 17.b
Ingrat se plaint des ingrats ibid.
Ingratitude frequente 1.a 2.b quelle est sa cause 161.b
Ingratitude diffout la cõcorde des humains 33.a
Ingratitude humaine enuers Dieu 57.a
Ingratitude a plusieurs especes 17.b 35.b sa misere & saleté 161.b
Inimitié des grands 360.b
Iniure. *Voyez tout le liure,Que le sage ne peut sentir aucune iniure.* 427.b
Iniure 5.a 372.b il n'y a point d'Iniure que celle qui est faicte par deliberation & conseil 372.b faut mespriser les Iniures 380.b
Iniure contraire au bien faict 32.b 374.b
Iniure differente de contumelie 429.a
mespriser les Iniures est vn grand courage 374.b
Innocence est vn fort rempart 398.a b.
Inondation & deluge vniuersel qui doit arriuer selon les Stoiques 509.a b
Inquisitions & recherches inutiles & vaines 175.b
Instruction pour la ieunesse 27.b 105.b
Instruction contre la superstition 200.b
Instruction touchant la nourriture des enfans 371.a
Intemperance:imprecation de Seneque cõtre icelle 381.b
Inuectiue contre l'auarice,prodigalité & dissolution 179.b
vn Iour d'vn homme sçauant vaut plus que tout l'aage d'vn ignorant 157.a
vn Iour seul cachera le genre humain 511.a
incertitude des Iours de l'homme 439.b
Ioye des Fols & des meschãs quelle est 128.b
Ioye des sages 145.a
Isocrates, & sa response à celuy qui luy reprochoit que sa mere estoit barbare & Thracienne 435.b
Isocrates tira Ephorus des plaidoyers pour le rendre historien 421.b
Ister,fleuue 354.a 515.a
Ithaque pays d'Vlysses 135.a
Iuge & arbitre enquoy different 19.a

Iugurtha Roy mené en triomphe 424.b
Iuin, mois auquel ou cueilloit les febues 171. b
Iunon & vn Genie donné à chasque homme par les Stoiciens 216.b
Iupiter.3.b.ses diuers noms 30.a
Iupiter appellé au combat par l'Empereur Caligula 363. a
Iupiter Capitolin. 471.b
Ixion.88.a attaché à vne roue 97.a

K

KAlendrier,ou liure de raisons 202.a
au Kalendrier personne n'escrit les biẽs faits 2.b

L

LAberius.poete 367. b
Labeur nourrit les esprits genereux 88.b 103.a
Labeur & trauail enuoyez aux gens de bien pour les exercer & rendre meilleurs 353.b
Lacedemonien ieune meurt volontairemẽt pour sortir de seruitude 154. b
Lacedemoniens prohibent que les leurs cõbatent à la luite 42.a
essayent le bon naturel de leurs enfans à coups de verges 236. b
Ladas,bon coureur 167 b
Ladon, fleuue, & sa naissance par vn tremblement de terre 534. a
Lelius sage 131.b
son esprit doux & facile 83.a
Langage n'a point de reigle certaine 232.a
Langage corrompu demonstre la corruptiõ des mœurs 108.b 232.a.b
Larrecin 16.b 78.b 199.a
Lecture de plusieurs autheurs tesmoigne vn esprit inconstant & vagabond 75.a
Lecture de plusieurs liures ne fait que distraire l'esprit 75.a 112.a
Lecture nourrit l'esprit 112.a 166.a
Lentulus homme factieux cracha à la face de Caton 388. b
Leonidas Capitaine Romain 163.b
Lepidus conspira contre l'Empereur Auguste 394. a
Liberalité pourquoy ainsi appellee 14.b 411.a
doit estre discrette 411. a
plusieurs sont Liberaux par honte 8. a
Liberté iuste donnee entre amis 411. b
Liberté vraye 118.a 150.b.158.b
Libonotus vent 523.a
Licinius homme riche 340. b
Lieu du milieu est le plus honorable 432.a
changemẽt de Lieu est vne agitation de l'esprit affligé 75.a
Ligures 470.a
le Lion garde son maistre de l'iniure des autres bestes 12.b
Liuia femme d'Auguste perdit son fils Drusus en fleur d'aage 455.b
son sage cõseil sur le faict de la cõiuratiõ de Cinna contre Auguste son mari 393.b
Liuius Drusus homme aspre & violent,desire en fin le repos 212.a
Liuius autheur tres-elegant,& qui auoit l'esprit grand plus que bon 363.a & 460.b
Liure escrit de trop menue lettre souuent reietté de nous 372.b
pluralité de Liures distraict 75.a 112. a
Voyez Lecture accable plustost qu'elle n'instruit 423.a
Liure de Lucilius loué par Seneque 113.a
Liures en nombre de quarante mille bruslez en Alexandrie 423.a
Louange que c'est 215.a
difference entre Louange & louangement ibidem
Louãge autant notable que rare en vn beau ieune homme 465.a
Louange du frere de Polybe 447.a
Louanges manifestent l'homme, à la façon qu'il les reçoit 119.b
en quels sens les Stoiques prennent ce mot de louange 214.b
Louer en vn homme ce qui n'est pas en luy, est sot 110.a
Loy de nature 76.b
Loy diuine 152.b
Loy nulle au siecle d'or 180.b
Loix des douze Tables defendent de charmer les fruicts 517.a
quelques Loix ne prohibent ni ne commandent 22.b
Lucilius auditeur de Serapion 108.b
son voyage en Sicile 157.a
Lucius Bibulus: sa mauuaise fortune en la mort de ses enfans 459.b
Lucius Cinna grand ami d'Auguste apres sa coniuration 394.a
Lucius Piso yurongne, discret & auisé 165.a
Lucius Sylla cruel enuers Marius 383.a
Lucius Syllanus gendre de Claudius, & sa mort 552.a
Lucre vient aux vns quelquesfois de l'incommodité des autres 61.b
Lucrece 460.b
Lucrin lac renommé, d'où se peschent les huistres 156.b
Lucullus. 460.a

Lune,d'où prend ſa lumiere 460.b 544.b
Luxe des anciens en pluſieurs choſes 181.b 518.b
le Luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti 148.b
Lycie region a des fontaines medecinales 507.a
Lycurgus Legiſlateur, & ſa grande ſageſſe 180.
Lycus fleuue,& ſon cours ſouſterrain 507.a
Lynceſte fleuue 507.a
Lynx a les yeux aigus 36.a
Lyon ville de France,arſe & bruſlee entierement 184.a
Lyſimachus expoſé à la mercy d'vn Lyon 382.b 399.a ſa cruauté enuers Theſphorus Rhodien ſon amy. 382.b

M

Macedoine 438.b beaucoup de villes y ont eſté englouties par tremblemẽt de terre 185.a
fleuue de Macedoine qui colore le beſtail 506.b
langage Macedonien entre les Indes & les Perſes 469.a
Macedoniens 42.a
Magnanimité 401.b
Mal que c'eſt? 169.a
Mal n'eſt grand s'il n'eſt extreme 77.a
Mal preueu eſt plus leger 153.a
Mal 33.a 84.a 148.b 169.a 405.b
enſeignemens pour ne craindre les Maux 149.b
le plus grand Mal de l'homme, c'eſt qu'il ait ſoy-meſme pour ennemy 226.a
l'homme eſt ſeul autheur de ſon mal 227.a
Maux pourquoy de Dieu permis 354.a
Maladies de tant de ſortes, d'où ſourdent 198.b
Maladies & les paſſions de l'ame cõme differẽt 150.a b 380. b cauſes des maladies 8.a
Malice 33.a 160.a
Mamercus Scaurus Conſul, ſa vilanie & impudicité 37.b
Manes eſclaue de Diogenes,fugitif 422.b
Marbres d'Alexandrie 170.b
Marcellinus amy de Seneque, & hõme plaiſant 100.b
Marcellus fut exilé à Mitylene 383.a
Marcus Agrippa honoré d'vne courõne naual 26.a
grand amy & fauory d'Auguſte l'Empereur 60.
ſon dire notable 194.b
Marcus Allius acquité de ſes debtes par Tibere,& comment 9.a
M.Antonius,ſon dueil en la mort de ſon frere 404.a les propos qu'il tint auant que ſe tuer 51.b ſe perdit par l'yurongnerie 166.a
M.Brutus 470.a
fit vne grande faute de tuer Iule Ceſar 13.a
a cõpoſé vn liure intitulé du deuoir 200.a
M.Caton,ſon dire notable 43.b
ſon bien valoit vn million d'or 410.b
M.Curius Dictateur,& ſa pauureté 471.b
M.Heluius ibid.
M.Marius cruellemẽt traicté par Sylla 383.a
ſes grands trauaux 443.b
Marſeille 396.a
Martia ſtatue à Rome 60.a
Marullus 209.a
Mathematique 177.a
Matiere bonne eſt ſouuent ſans artiſan 114.b
Meandre fleuue, l'exercice & le plaiſir de tous les Poetes 217.b
Mecenas ſon dire 39.a regretté d'Auguſte apres ſa mort 60.a apophthegme notable de luy 91.b ſon vilain & deshonneſte deſir 231.ſes diſſolues façons 231.a b ſa molleſſe 352.b
Medecin comment ſe doit comporter à l'endroit de ſon malade faſcheux & outrageux 55.b 433.b peruers ſouhait& meſchãt deſſein de certains Medecins 61.a annee contagieuſe, & malſaine leur eſt profitable 61.b
ne peuuent preſcrire par lettre l'heure du repas & du bain 94.a
comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame 150.a
Medecins anciens bien differens des modernes en la cure des maladies 198.a
Medecin viſite le malade, non comme amy, mais comme Empereur commãdant 55.a b
Medecin ne preſcrit pas meſmes remedes à tous 361.a
Medecin fort ſubtil à percer l'apoſtume d'vne fille de Roy 388.b
Medecine: ſa practique ancienne comparee auec la moderne 197.b 216.a 361.a
Medecine baillee auant le temps eſt tres-dangereuſe 467.b
Mediens 432.a
Megalepolis 534.a
Megariciens,ſecte de Philoſophes 178.b
Melas,fleuue de Bœotie qui colore le beſtail 506.b
Memoire des biens-faicts caduque 18.a
Memphis 476.b
Menander 514.a
Menenius Agrippa qui reconcilia le Senat

auec le peuple Romain, fut enseueli d'argẽt amassé de porte en porte 472.b
Mensonge se descouure aisément 138.b
Mer a diuers noms 514.b 515.b
iette au riuage tout ce qu'elle a de salle 507.b
Mercure 3.a
Dieu compris sous ce nõ, & pourquoy 30.b
mere, quelle doit estre enuers ses enfãs 473.a
merueilles sept 446.b
Messala Coruinus homme disert 117.a
Messala & Narcissus ennemis du public 513.a
Messana depuis appellé Mesala, nom dõné à Valerius Coruinus, & pourquoy 442.a b
meschanceté nulle impunie 204.a
meschãcetez de toutes sortes naissent dans vn cœur ingrat 5.a
meschanceté peut estre cachee, mais non asseuree 204.a
meschancetez horribles de Clodius 203.b
meschans ont leurs loix pour les punir 69.b 83.a leur conscience leur est vn perpetuel bourreau 204.a
metaux excellens, & plus riches ont leur veine profondement cachee 95.b
Metellus enduite constamment son exil 96.a son triomphe magnifique pour auoir vaincu les Carthaginois 442.b
deuient aueugle 354.b
Metellius fils de Marcia 465.b
Metempsychose des Pythagoriens, ou trespas d'ame de corps à autre 223.a
Metrodorus discipled'Epicurus 78.a son opinion refutee 110.b natif de l'isle de Zio. 532.b
Metronax Philosophe 151.a 190.a
miel en Indie se trouue aux fueilles des cannes 166.b
Milet ville, & ses colonies 469.a
Mindyrides Sibaritain, son effeminee & ridicule delicatesse 372.a
ministere, office & bienfaict ne sont pas le mesme 22.a
miroirs fort vtiles à ceux qui sont choleres 376.a
diuers aspects des miroirs 428.b
leur vray & droict vsage 487.a
miroirs comment trouuez 182.b
des images qui se representent dans les miroirs 482.a
miroirs d'Hostius, dont il se seruoit en ses abominables impudicitez 485.b
misere de l'homme, diuerse 88.a 104.a 226.227.a 424.b
misericorde, que c'est 401.b
Mithridates Roy d'Armenie prisonnier 425.a
modestie & frugalité des anciens 488.a
bonnes mœurs sont agreables 114.b
monde 132.a eternel, subiect neantmoins aux changmens 126.a sa matiere & ses parties 488.b
monde, temple des dieux 68.b
montaigne merueilleuse en Lycie 157.b
Montgibel, gouffre merueilleux 157.a
Montanus Iulius Poete fauory de Tibere 345.b
moqueurs enfin reçoiuẽt leurs salaires 435.a
mort 95.a 96.b 98.b 106.b 133.a 186.a 190.b 424.a 472.a 500.a 506.a 536.a 538.b
mort genereuse d'vn Lacedemonien 154.b
de Scipion beau-pere de Pompee 96.b
de Caton ib id.
mort crainte par tout animal 344.a
mort cõmune à tous ceux qui naissent 209.b
miserable estat de ceux qui craignẽt la mort 532.b
mort doit estre mesprisee 76.a 83.b 96.b 106.b 163.a b 424.a
mort n'est meditee par les hommes 213.a
mort n'est qu'vne intermission de vie 106.b
mort du fils iustement lamentee par le pere lors qu'elle luy est annoncee 450.a
mort du Barbehaut & du Surmulet remarquable entre les animaux 505.b
morts ne sont plus rien 462.a
mourir bien, qu'est-ce 140.b
mourir on doit, & on ne le veut 154.a exemple notable d'vn homme determiné à mourir 141.a
mouton marin 384.a
Mucius Sceuola mit au feu sa main qui auoit failli à tuer le Roy Porsenna 69.a 96.a 137.a 205.b 352.a
Mulet ou Surmulet poisson 505.b
Muræna conspira la mort d'Auguste 394.a
Murenes nourries de sang humain 397.b
Musique 172.a
Myrmillo gladiateur se plaignoit que les combats à outrance se faisoient trop rarement 353.a b

N

NAppe presentee aux lions & aux ours, les incite à cholere 386.b
Naples: belle description de la grotte de Naples 123.b
Naples vexee par trẽblement de terre 536.a
Narcissus affranchi de Claudius 553.a
Natta Pinarius: son subtil brocard 346.a
Nature 76.b 163.a 195.a 221.b 340.a b
ne donne point la vertu 184.a

fournit à l'homme ce qui luy est necessaire 181.b
quatre natures 349.a
nature doit estre suyuie 77.a 88.b
encline à misericorde 58.b
veut que les choses pires soient subiectes aux meilleures 180.b
n'est sans Dieu, & Dieu sans elle, mais tous deux sont vn 30.b
se contente de peu. 76.b 340.a
souhaite peu, & l'opinion prou 88.b
nous a donné vn esprit curieux 414.b
nature d'vn chacun doit estre considerée, à quoy elle est propre 421.b
nauigation s'aide des vents 523.b
par la nauigation vient le vomissemẽt 120.a
l'art de nauiger comment trouué 182.b
nauires d'Alexandrie, gentile description de leur flotte 253.a
Nausiphanes a dict n'y auoir rien de certain 178.a
nautonniers, commẽt cognoissent les signes de la tempeste 479.a
necessité 84.a 154.a 181.b
c'est vn grãd mal de viure en necessité 84.a
neige que c'est 517.a
comment elle se fait 518.a
neige comment se conserue pour refraichir & mettre dans le vin 518.a
neige pourquoy est molle, & comment elle se fait ibid.
neige en quoy differe de la gresle 516.b
pourquoy il neige & ne gresle pas en hyuer ibid.
neiges ne tõbent point en Alexandrie 517.b
Neptune 146.a
nommé *Ennosigaios*, & pourquoy 533.b
Neron elegant en ses vers 483.a
Neron aagé de deux ans, lors que Seneque luy escriuit de la Clemence 392.b
Neron Cesar enuoya deux Centurions pour trouuer la source du Nil 529.b
Nestor a vescu long temps 154.b
les ans de Nestor 548.a
Nicopolis, cité ruinee souuentefois par trẽblemens de terre 534.b
Nil abondant en esté 513.b
Nil en esté apporte force eau 528.b
quelle est sa source & son cours 514.a
comment il inonde tout le pays 515.a
cataractes de Nil ibid.
noble, quel? 24.b 111.b
nul n'est plus noble que l'autre, sinon le vertueux 24.b
noblesse vraye ne vient de race, ains de l'ame 111.b
noblesse ancienne a esleué aux dignitez des hommes mal estimez & inutiles 37.a
noblesse vraye 111.b 185.b
nomentum, maison champestre de Seneque. 226.a
Nuceriane Colonie 488.b
nuee. 521.b
sa definition 449.a
pourquoy heurte les montagnes sans tonnerre. 493.b
nuee se resoult en vent 120.a
Numance ville forte, & sa prise 431.a
les assiegez se tuent, & deffont eux mesmes par leurs propres mains 134.b

O

Obliger *qui peut?* 56.a
Ie ne puis obliger que celuy qui a puissance de receuoir 69.b
quelle obligation nous auons à nos medecins & precepteurs 54.b
Occasion doit estre espiee 94.a
Ocean 64.a
clost le monde comme vn cercle 461.b
Octauie sœurd'Auguste ayant perdu son fils Marcellus, vesquit tout le reste de sa vie en dueil 455.b
Oebasus vieil gentilhomme cruellemẽt traicté par Darius 382.b
a eu trois enfans tuez par Darius. ibid.
Oenopides Chius, & ses raisons pour monstrer l'accroissement du Nil en hyuer ibid.
Oisiueté 139.a
Voyez l'Epistre 19. d'vn bout à l'autre. Voyez Repos & Solitude
Oisiueté sans lettres, est vne mort, & la sepulture d'vn homme vif 162.a
Oisiueté blasmee 157.a
Oisiueté rend mols les vertueux 162.a 311.b
Olympe, montaigne desmembre du mont Ossa par vn tremblement de terre 534.a
Oliues industrie des laboureurs à les cultiuer 170.b
Onesicritus General des galeres d'Alexandre le Grand 65.a
Opinion met tout en suspends 155.b 335.a b
toutes choses despendent de l'opinion 156.a
Opinion rend nos douleurs plus griefues qu'elles ne sont 155.b
Opinion des Hetrusques quant aux eslancemens des foudres. 496.b

Opinions des Stoiques touchãt les affectiõs de l'ame. 235.a
touchant le demi-rõd de l'are en ciel. 483.b
touchant le deluge vniuersel, & fin du mõde. 510.b
Ordre des choses quel? 478.b
Orpheus. 177.b
Ostia, ville sur laquelle l'ardeur du ciel parut si grande toute vne nuict, que les regimens de Tibere Cesar accoururent au secours. 485.b
Ours & lions sont esmeus à cholere s'ils apperçoiuent vne nappe. 386.b
Outrage. 435.a
difference entre Outrage & iniure. 430.a

P

Pacuuius par vsage s'acquit la Syrie. 84.a
Padouë, ville bastie par Antenor. 469.b
Padus fleuue maintenant dit le Po. 55.b
Panetius. 104.b
Paphus, ville souuentesfois ruinee par tremblement de terre. 235.b
Paradoxes. 15.b 45.a 46.a 84.a 127.a 355.a 356.a 401.b 435.b 470.a 478.a
Paradoxes touchant l'essence de Dieu. 478.a
Paradoxe, qu'il vaut mieux se tuer que traiuer vne vie miserable. 154.b
Parens nous sont rauis lors que nous commençons à les cognoistre & aimer. 42.b
mis au rang des biens. 134.b
Parelies quand ils se font: leurs presages & qualitez. 484.b
leur definition. ibid.
des Parelies doubles: comme ils se font. ibid.
leurs presages. 485.a
Parianus Artemidorus. 437.a
Parmenides philosophe. 178.a
Parricide comment puny par les Romains. 398.a 396.a
Parsimonie. *Voyez* Frugalité.
Parthenope comment auiourd'huy appellee. 143.a
Parthes experts & droicts à tirer de l'arc. 106.b
appareil des Romains pour les guerroyer du temps de Cesar. 451.b
Parthes ont vn Roy, lequel il n'est permis saluer sans presens. 89.b
Parthes portent les cheueux espars. 349.b
par les Parties on vient à la cognoissance du tout. 222.a
Pasithee l'vne des Graces. 3.a
Pastor cheualier Romain dissimule sagemẽt le dueil de la mort de son fils occis par C. Cesar. 374.b
Patience singuliere de Caton. 433.a
Patrie doit estre aimee. 133.b 469.b
Paul Preteur, accusé d'auoir touché ses parties honteuses au cheuillage de l'Empereur qu'il portoit en vn anneau. 24.a
Paulina femme de Seneque. 216.b
Paulus Æmylius enuiron le temps de son triomphe vit mourir deux de ses enfans. 459.b
Pausanias. 38.a
Pauure ne peut estre qui se peut contenter de peu. 184.b
Pauure quel doit estre estimé. 76.b
Pauures ont beaucoup d'auantage par dessus les riches. 422.b
Pauureté est propre à qui veut philosopher. 98.a
moyẽs de supporter la Pauureté. 90.a 347.a
exemple de Pauureté heureuse & louable. 487.a
Pauureté n'est pas tant subiecte aux iniures de la Fortune. 423.a
Pauureté consacree au Capitole. 202.b
necessaire à qui se veut addonner à la philosophie. 92.a
fait souhaiter la mort. 510.b
est ioyeuse. 471.a
maudite, moquee & mesprisee. 234.a
Pauureté ioyeuse est chose honneste. 75.b
Peché, quelle peine. 204.a
nul aage n'en a esté exempt. 203.a
frequence du Peché oste la honte. 11.a
fait vne coustume. 73.b 398.b
cupidité de Pecher. 359.b
Pecune auec quelle mediocrité doit estre conioincte. 423.a
Pedo Albinouanus, & son plaisant conte de Sp. Annius. 346.a
Penelope. 175.b
Peneus, fleuue, quand il commença de couler 534.a
le Pere complaist autrement aux enfans que la mere. 351.a
si le Pere doit estre nourry par son fils. 396.a
Peripateticiẽs ont adiousté à la philosophie vne quattiesme partie, qui est la ciuile. 179.a
n'ostent pas les affections, mais les moderent. 168.b
Perses. 42.b
Perseus Roy mené en triomphe par Paulus Æmylius. 459.b
Petreius & Iuba tuez par la main l'vn de l'autre. 351.a
Peuple cause souuent du vice. 78.b

Peuple Tamé ne se flechist par aucune priere 444. b
Phalaris tyran cruel 70.a 365.b.401.a
exerça vn genre de supplice appellé le Taureau 154.b
Pharos autresfois separee de la terre 534. b
Phasis,riuiere 471. a 515.a
Phedon 194. a
Pheniciens habitent l'Espagne 468.b
Phœnix oiseau ne peut naistre dans cinq cens ans qu'vne fois 110. b
Phidias statuaire 16.a 80. b 170. a
Philes,isle de difficile accez,& sa description 514. a
Philetes,traistres larrons d'Egypte 118.b
Philippe Roy de Macedone chastie asprement vn soldat pour son ingratitude 39.a
Philositus metayer de Seneque 83.b
Philosophe vraye,qui? 440. b
Philosophe peut estre riche 411.b
Philosophe, & le sage en quoy sont differés ibid.
le bon Philosophe s'arreste aux mœurs, & nõ aux discours 338.a
vanité des Philosophes 191.b
Philosophes sont affectionnez aux princes, & ne mesprisent les Magistrats 146. a
Philosophes ne font ce qu'ils dient 101.a 410. a
Philosophes doiuent estre modestes en paroles 108. b
Philosophie 88.a 109.a 119.a 175.b 216.b 477.a
Philosophie morale diuisee en trois parties 179. a
Philosophie qu'est-ce qu'elle enseigne 88.b 120. b
son nom est hay & reietté 77.a
Philosophie quel profit apporte 101. b
Philosophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté 79. b
description de la vraye Philosophie 88.b
son vsage ibid.
n'est empeschee par la pauureté 89. a
celuy qui s'est adonné à la Philosophie, cõment se doit porter aux Saturnales,& autres iours de recreation 90.a
Philosophie doit rechercher la pauureté 92.a
guarit les maladies de l'ame 120.a
demande la solitude & repos 145.b
est vn asseuré rempart contre les troubles de l'esprit 162. a
en quoy differe d'auec les autres arts 197.a
nom de Philosophie 77.a
Phrigien trompette 256. a
Pindare tient que Delos n'estoit subiette au tremblement 534. b
Pisistratus Tyran d'Athenes 380.b
Plaintes iniustes enuers Dieu 15.a
Plaisir. *Voyez* Bien-fait 77.a
Plancus artisan 512.a
Platon 38.a 55.b 111.b 124.b 359.a 381.a 429. a
Platon,d'où est-il nommé tel 126.b
les Deuins luy firent vn sacrifice apres sa mort, comme à vn Dieu, & pourquoy ibid.
Platon donne six significations au mot Grec πο'ον 125. a
a diuisé toutes choses qui sont, en six façons 125. b
ses Idees ibid.
son opinion touchant les choses visibles & sensibles 126.a
a vescu quatre vingts&vn an entiers 126.b
sa sobrieté & bon regime ibid.
auoit trois seruiteurs 472. b
Pleurs sont les commencemens sous lesquels nous naissons 448.a
Pleurer & faire vn dueil demesuré merite plustost reprehẽsion que cõsolation 209.a *Voyez les liures de la Consolation à Polybius, Marcia, Heluia.*
Pleurer vn enfant d'incertaine esperance ne sont que larmes perdues 209. a
Pluye nulle si grande qu'elle perce la terre outre dix pieds en profondeur 501.a
Poetes quelle fin ont-ils? 3.b
Poetes disent beaucoup de choses appartenans aux Philosophes 175.a
Poetes nourrissent leurs erreurs par leurs fables 444. a
Poetes sont les dieux autheurs de tout vice ibid.
Poisson delicieux & de grand prix. *Voyez* Barbehaut.
Pollio Asinius rebute la honteuse & vilaine requeste de Mamercus Scaurus 37. b
Pollio Asinius Orateur ne faisoit rien apres les quatre heures du soir 427.b
son eloquence comparee à celle de Ciceron 212.a
Pollux & Castor,quels feux sont 479.a
paroissent soutrent au milieu d'vne grande tempeste,& se viennent poser sur les voiles en façon d'vne estoille ibid.
Polybius 447. b
Polyenus fait grand personnage par la hantise d'Epicurus 78.a
Pompee rougissoit de face à chaque rẽcõtre

uo

ou assemblee de personnes. 82.b
debat de la seigneurie de Rome auec Cesar 86.b
Pompeiens,lieu de plaisance 140.a.b
Pompees,ville en la Campagne de Rome abysmee par extraordinaire tremblement 526.b
troupeau de six cens brebis estouffé près de Pompees durant vn tremblement 534.b
Pomponius escriuain 86.b
Posidonius:ses sentences notables 157.a 180.b 230.b 343.a
Posidonius fait quatre sortes d'arts 176.b
poudre de Puteol,ou Pozzoli,si touche l'eau, deuient pierre 507.a
pourpre Tyrien,& sa viue beauté 483.a
preceptes comme se doiuent donner & suyuant 192.a
preceptes de grandes choses & necessaires doiuent estre finis & certains 192.a
preceptes des Medecins, comment nous obligent 55.a
precepteurs,& leurs biens-faicts 88.b
precepteurs,quels doiuent estre donnez aux enfans 131.a 371.b
presages de l'arc en Ciel 182.b
presages des foudres 493.b *Voyez* Foudre.
presages des Parelies 485.b
presages des feux tombans du ciel ibid.
presens 11.b 35.b 145.b a
presens doiuent estre tellement reglez,qu'õ n'en souffre par apres necessité 11.a
Prester,vent volage 522.a
Preteur Vrbain prononce trois mots 420.a
Prexaspes,& sa miserable fortune 381.a
Priamus 375 a
Priapus, nom de guet donné souuent par l'Emp.C. Cesar à son Mareschal d'armee Cherea,& pourquoy 435.b
par priere ce que lon obtient est tres-cher 8.a
prince doit estre tel enuers ses subiects,qu'il veut que les Dieux soyent enuers luy.393.a
prince debonnaire vit en toute asseurance 395.b pourquoy dit le perede la patrie 396.a
prince doit estre tardif à punir 323.a
prix de chasque chose selon le temps. 55.a
Procrustes cruel,qui prenoit plaisir à tuer les passans sans esperance de profit aucun 401.b
contre la prodigalité 179.b
inuention de prodigalité 517.a
ceux qui profitent es sciences sont de trois sortes 150.a.b
promesses ne doiuent estre differees. 8.b
proscription Triumuirale. 9.b
Protagoras dit qu'on peut disputer de toutes choses *pro & contra* 178.a
prouerbes 1.chercher querelle à vn homme las 38.c.b
2. Qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'esclaues 113.b
3.l'Escrimeur à outrance prend conseil au milieu du camp clos 94.a
4.Il se faut garder de trois choses, de la haine,de l'enuie & du mespris 86.b
prouidence,grand bien de la condition humaine 126.b 351.a
prouidence diuine en la creation & disposition des vents. 524.a
prouocation des Roys au peuple 224.a
prudence suffit à la vie heureuse 167.& suyu.
prudence singuliere d'Auguste 346.a
Prytanes,magistrat 422 a
pseudomenon 112.b
Psychroluttes ceux qui se lauent d'eau froide 64.b
Ptolemeus Roy d'Afrique pris & amené dãs les prisons de C.Cesar Empereur de Rome 425.a
Publius Clodius ennemy de Ciceron 436.b
Publius Mimus:ses beaux vers touchant le mespris des biens de fortune 79.b
Publius Octauius achete deux cens escus vn Barbehaut. 200.a
Publius Vinitius : son langage & façon de parler 109.a
Pudeur que demonstre vn visage rougissant, fait conceuoir de belles esperances d'vn ieune homme. 82.b
Puluillus Pontife dissimule sagement de la mort de son fils 459.b
Pylades bateleur fort renommé 546.a
Pyrene montagne separant la France d'Espagne 477.b
Pyrrhoniens 178.a 543.b
Pyrrhus maistre de certains exercices 369.b
Pythagoras 71.a 543.b dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, & regardent les images des dieux de fort pres,se change & fait toute autre 194.a
Pythagoras s'abstint des animaux 223.a
disciple de Pythagoras plaisamment moqué 71.a
disciples de Pythagoras gardent silence cinq ans. 119.b
Pythius cruellement traicté par Xerxes 382.b
Pythocles 93.b
instruction que luy donne Epicure pour l'entichir ibid.

Pythõ ſerpent ne pouuoit eſtre bleſſé. 164.a

Q

Queſteurs 392.b 443.b
Queſtions inutiles reprouuees. 175.b
Voyez Subtilité.
Q. Catulus ſur le tombeau duquel M. Marius fut tué. 383.a
Q. Sextius 131.a 223.a 376.a
refuſe la dignite de Senateur que Iule Ceſar luy offroit. 205.b

R

Rabirius Poete rapporte en ſes vers les derniers propos de M. Antoine, lors qu'il ſe tua. 51.b
Raiſon, arbitre des biens & maux. 135.b
Raiſon commune aux Dieux & aux hommes. 188.a
Raiſon parfaicte eſt le bien de l'hõme. 151.b
la raiſon & la ſocieté renforcent l'homme. 33.b
Rameau ou baſton, pourquoy apparoiſt rõpu dans l'eau. 481.b
Rebilius homme infame Conſul. 13.b
comparé à Fabius Perſicus homme de meſme eſtofe. 13.b
Recognoiſſance des biens-faicts, ou Gratitude 21.b 33.a 47.b 159.b 160.161.a
Recognoiſſance de deux ſortes. 34.a
Recognoiſſant qui eſt? 160.a
moyen de l'eſtre. 161.b
recognoiſtre vn bien-faict n'appartiẽt qu'au Sage. 160.a
recreation vtile à ceux qui eſtudient 87.b
Regulus prins par les Carthaginois 42.a
ſa conſtance es tourmens 205.b
Regulus percé de cloux 427.a
relation aucune ne ſe fait au Senat apres les quatre heures de ſoir 427.b
religions eſtrangeres chaſſees du regne de Tibere Empereur 223.b
remedes contre la cholere 377.a 378.b 380.a
remedes contre les peurs & apprehenſions humaines. 147.b
remedes contre les troubles & paſſions de l'eſprit. 420.a
remedes contre la faineantiſe 123.a
remedes contre la crainte des choſes eſpouuantables. 84.a
Repos oiſif rend la vie odieuſe. 157.a
republique conſideree ſelon deux qualitez 414.a.b
republique quand doit eſtre adminiſtree par le Sage 414.b
Rhein fleuue, ſon origine & ſon cours. 101.a 528.b eſt fort petit au ſortir de ſource 25.a
Rhein, fleuue, ne s'enfle pas en eſté 516.b
Rhetorique, & ſa diuiſion 179.b
en la Cherſoneſe de Rhodes, y a vne fontaine qui par interualle de temps deuient trouble 507.b
Rhoſne fleuue, ſa roideur au milieu meſme de ſon cours 508.b
ne s'enfle point en temps d'eſté 515.a
Rhodiot ietté dans vne cage par le commãdement de Lyſimachus. 140.b ſon dire effeminé & laſche ibid.
riche aucune naiſt 93.a
riche eſt celuy qui n'a beſoin de richeſſes 87.a
richeſſes 76.b 89.a 99.b 159.a 211.b 310.b
richeſſes 76.b pleines de ſoing. 422.a de dangers 86.a & d'ennuis 159.a leur vſage & le fruict, comment peut eſtre agreable 87.a lon vit en perpetuelle crainte pour elles 87.a ne rabattent rien des miſeres de l'homme 90.a ſi elle ſe peuuent appeller biens 411.a 172.a celles qui viennent de pauureté durent longuement 212.b ſeruent à l'homme vertueux, & comment? 410.a.b ſont trompeuſes, par la confeſſion meſme de ceux qui les ont poſſedees 227.b
richeſſes vrayes 227.b
richeſſes grandes, vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature 76.b
richeſſes ne ſe doiuent mettre entre les biens 172.a
meſpris des richeſſes eſt ſigne d'vn grand courage 92.b
Riotte doit eſtre fuye 380.b 432.a 435.b
robbe, pourquoy on ne change les iours de feſtes 90.a
Rome 170.b 185.b 224.a
Romulus mourut apres vne eclipſe de ſoleil 224.a 470.b
roy peut tout vendiquer comme ſien par droict ciuil 65.b
roy des Perſes en Syrie couppa le nez à tout le peuple 383.b
rois donnent beaucoup en guerre 39.a
royaume eſt de ne vouloir regner quand tu peux 388.a
royaumes ſous le ſiecle d'or eſtoient en la main des Sages. 180.b
Ruſillus, ſon luxe noté & oppoſé à Gorgonius 171.b

Rufus Senateur, le danger où il fut pour vn mauuais souhait 24.a.
Rutila suiuit son fils Cotta en exil 474.b
Rutilius banni en Asie 427.a sa response notable à celuy qui l'asseuroit de son retour à Rome à cause des guerres *ciuiles* 61. b. supporte constamment la sentence de son exil. 96. a 137.b son innocence 158.a. 205.b

S

SAbbats, iours ausquels Seneque ne veut qu'on allume des lampes pour l'honneur des Dieux, parce qu'ils n'ont besoin de lumiere 200.a.b
Sabian riuage 526.b
Sacrilege puni, comme faisant iniure à Dieu 66.b 200.a.b
Sacrilege ne peut faire iniure à Dieu 66.200.a
Sage ne peut receuoir iniure 418.b ses priuileges 429.b
quel est celuy qui se peut dire Sage 128.a.b
Sage comment peut-on estre 104.b 151.a.b
S'il est bon d'estre Sage 236.b
Sage est-il content de soy mesme 80.a & suyuans
Sage tardif à parler 108.b pourtraict du Sage Stoique 81.a
Sage n'est iamais sans plaisir 228.b
Sage *vertueux* se contente de peu, & est preferable aux plus industrieux 181.b qu'elles sont ses inuentions & recerches 183.a les Sages auoient anciennement l'administration & le gouuernement des Estats & dõnoient des loix aux peuples 180.b peuuét par leur cõference & discours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres 125.a profitent non seulemẽt aux autres, mais aussi à eux mesmes 225.a vsage de la communication que les Sages ont ensemble 126.a
Sage s'il se doit conduire par le conseil d'vn autre Sage 225.a quand & cõment il doit entreprendre le maniement de la Republique 413.b est seigneur de toutes choses 65. a difference entre estre Sage & sagesse. 236.b 127.b 342.b comparé au Pilote bien aduisé 86.a
Sage est le pedagoge des humains 179.a
Sage ne fait rien outre son gré 121.a
Sage ne prouoque iamais l'ire des grãds 86.a
Sage ne s'esleue ni deprime, ains demeure touiours en mesme estat 468.a
diuers effects de la Sageste 182.b
Sagesse n'est suiette aux accidẽs fortuits 180.a quel est son dessein *ibid.* c'est le but & salaire de la Philosophie 178.a
Sagesse que c'est 142.b 92.b
Salles des Cesars pleines d'images 451.b
Sallustе historien aima l'obscure briefueté 232.a
Salut prend son commencement de la cognoissance du peché 100.a
Samnites Ambassadeurs enuoyez pour corrompre par argent Manutius Curius Dictateur 471.b
Sang doit estre tiré pour alleger la douleur de la teste 141.a
Sãg s'il a force de destourner les nuees cõme se persuadoient les Chalazophylaces 517.a
Sapience que c'est 92.b 100.b 101. b 178.b
Sapience est ce que les Grecs appellent sophie 178.b
Sapience seule est liberté 107.a
Sapience euite le danger du changemẽt 156.b
Sapience maistresse de l'ame 182.b
Sapience qu'est-ce qu'elle enseigne *ibid.*
Sapience n'est fortuite *ibid.*
effects de Sapience *ibidem*
Sapience est vn bien 337.b
est inseparable d'auec celuy qui la possede 237.a
Sapience est vn art de vie 100.b
Satellius Quadratus escornifleur & bouffon 99.b
Satrius Secundus vassal de Seianus, obtient la confiscation des biens de Cremutius Cordus 464.a
Saturnales festes celebrees au mois de Decembre 90.a
Saturne & Mars estoilles, & leurs influences ineuitables 176.a
quelle Science vtile & neccessaire 64.a
Science inutile 441.b
Scipion Æmilian: sa constance & grandeur de courage 451.b
Scipion Æmilian baillé par son pere Paulus en adoption 459.b
Scipion Africain: sa metairie, & ses bains 170.b
Scipion Africain tellemẽt pauure que la dot de ses filles fut prise du tresor du peuple 472.b.
Scipion Africain, sa pieté enuers son frere 451.b la genereuse parole qu'il pronõça en mourant 96.b
gloire des Scipions fatale à l'Afrique *ibid.*
Scorpions machines 491.a
Scribonia tante de Drusus Libo 140.b
Scylla, lieu dangereux en la mer 103.b 157.a
sa description 386.b

Scyron, vent qui infecte Athenes 524.b
Scythes vestus de panes de Renards & de rats 181.b
Scythes nourrissent leurs cheueux 349.b
Secrets, comme se doiuent communiquer à vn amy 75.b
Seian, sa meschanceté & violence enuers Cremutius Cordus 464.b
Seian ayant esté eleué par le peuple en de grands honneurs, fut mis par luy en pieces 425.a
haine de Seian, comme aussi son amitié dangereuse 121.b
Semence cause de toutes choses 25.a
Semence diuine espandue aux corps humains 148.b
Semence nous est donnee de toutes choses 30.a
Senateur apres l'an 60. n'est tenu d'entrer au Palais pour vaquer aux affaires publics 445.a
Senateurs decolez à la lumiere 383.a
Seneque a escrit des volumes de la Philosophie morale 226.a
Seneque en sa ieunesse escriuit du tremblement de terre 527.a
sa ieunesse tomba en la principauté de Tybere 223.b
sa téperance, & quel profit il fit en l'eschole d'Attalus 223.b
son equipage & suitte allãt aux chãps 171.b
Seneque confesse que nostre ame est vn animal, mais nie que ses actions soient animaux 219.a
Seneque s'abstint de l'vsage des chairs d'animaux 223.b
integrité de Seneque 196.b
Senecio Cornelius gentilhõme Romain 212. b meurt d'esquinancie ibid.
Sentence sage & iuste d'Auguste Cesar 389.a
Sepulture doit estre mesprisee par vn homme sage 185.b 425.b
Serapion Philosophe: sa façõ de parler 108.b
Serf comme doit estre traicté par son maistre 113.114.a
Serf comme doit estre commandé 397.a
enquoy est different auec la personne libre 398.b
Serfs iettez aux murenes pour estre deuorez 397.a
Seriphe isle sauuage 469.a
Seruilius Vatia choisit vne metairie pour passer sa vieillesse 122.a
lac de Seruilius, lieu où lon despouilloit & tuoit ceux que Sylla auoit proscripts 352.b
Seruitude Persienne 10.b
Seruitude n'est vilaine, finõ celle laquelle est volontaire 114.b
exemple de Roys & grands seigneurs tombez en Seruitude 114.a.b
Seuerité par continuation perd son authorité 398.b
Seureté ou asseurance est le bien du sage 432.b
Sextius Philosophe 127.b.146.b
entroit en conte auec soy-mesme tous les soirs, de ce qu'il auoit dit ou fait le iour 388.a
Sextus Papinius fouetté pour plaisir par Cesar 383.a
Sextus Pompeius: sa constance és aduersitez 452.a
Sicile 438.b isle separee de l'Italie par vn petit destroit de mer 460. b iadis continente à la terre ibid.
Siciliens adolescens sauuerent leurs peres de l'embrasement du Montgibel, les portans sur les espaules 27 b
Similitudes 64.a 86.a 118.b 132.b.142.a 145.b 151.b 172.b 161.a 232.b 353.b 361.a 395.a 399.a 419.a 440.b 483.a 451.b
Sinnis, pirate fort cruel, fouettoit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu 401.b
Sisyphe 97. a
Sobrieté: sa louange 46.b
peut allonger la vieillesse comme à Platõ 126.b conserue la santé 87.a
quelle Societé doit estre fuye. 11. a
fruicts de la societé humaine 33. a
Socrates 26.a 96.a 142.b 216.b 218.b 361.a 366.a 380.b 427.b
Socrates precepteur d'Æschines 4.b
Socrates disputa en la prison sans vouloir sortir 96. a
Socrates demeura trente iours en prison attendant la mort. 140.b
surmonta le venin 205.b
touiours ioyeux 218. b
iusques à la mort disputa de la mort 353.a
Soif esmeut la cholere 380.b
Soleil fuit aussi bien pour les meschans que pour les gens de bien 35.b
cõment l'eclipse du Soleil se cognoist 484.b
Solitude à qui est vtile, & à qui nuisible? 81. 82.a
diuers effets de la solitude 122.a 427.b
Solitude nous persuade tous maux 98.b
Solon establit par ses loix vne egalité dans la ville d'Athenes 180. b
Sommeil profond oste les songes 120.b
Sommeil necessaire pour laisser 427.b
Sophistes, gens pernicieux à la societé humaine 224.b
Sophismes inutiles à la vie humaine 228.a

Sotion Philosophe 223. a 257. b 438. a
Souhaits 57. b d'Auguste Empereur 438. b
de Cicero ibid.
d'vn Athenien condamné par vn souhait par Demades 61. b
de Liuius Drusus 459. a
de Mecenas 213. a
Souhait mauuais puni comme crime 61. b
Voyez Vœux.
beaucoup de Soulphre sous terre 523. a
Souuenir & sçauoir sont differens 105. a
Spectacles & ieux publics se faisoient soir & matin à Rome 78. b
Speusippus philosophe: son opinion touchãt le souuerain bien 168. b
Spurius Annius: la dissolution & vie desreglee, faisant du iour la nuict 346. a
Statilia *vesquit* 99. ans 154. b
Stilpon Philosophe: la respõse genereuse au Roy Demetrius Polyorcetes 81. b 430. b
Crates fut son auditeur 82. a
Stipulation oblige l'achepteur & vẽdeur 21. a
Stoiciens 132. a 401. 414. a
Stoiciens, combien differens des autres philosophes 429 a
Stoiciens graues & sententieux en leurs discours 104. b
Stoicienne institution 13. a *Voyez* Paradoxe.
Stoicienne eloquence & son langage 84. b
Stoicienne doctrine touchãt les ingrats 36. a
Straton inquisiteur de la nature 530. b
Styx, fleuue veneneux en Arcadie 506. a
Subsolanus vent 523. a
Subtilité ennemie de verité 178. a
Superbe vituperee 10. b 42. b 61. a
Superstition payenne condamnee mesme par Seneque 200. a
instruction contre la Superstition 200. b
Supplice nocturne inouy 383. a
Sylla ingrat 46. a rougissoit furieusemẽt 82. b fit couper la gorge en vn coup à sept mille citoyens Romains 395. a fut le premier qui donna des lions detachez dans le Cirque, qui parauant estoient couplez 164. b print les armes bien à propos, & les posa bien à propos 459. b
Sylla fort heureux ibid.
Sylla cruel 375. a 383. a 395. a
Syracuse ville 461. b
Syrie subiette aux tremblemẽs de terre 185. a
rauage par l'Empereur Auguste 438. b
Syrtes, goulfre dangereux 465. b
Syrtique nation se loge l'este en lieux souterrains, à cause de la chaleur 182. b

T

TAbleau du tric & trac de ce monde 375. a
Talthybius nonce des Dieux 554. a
Talus inuenteur de la scie 181. a
Tamusius a composé des Annales peu honnestes: comparees par Seneque à la longue vie d'aucuns 191. a
Tarentum ville plaisante, dont l'air & le ciel est fort doux 420. a
Tarquin Roy des Romains 13. a
Taupe, pourquoy sans yeux 504. b
Taureau esmeu par la couleur rouge 386. b
Tauromenitan riuage 157. a
Teleschorus Rhodien, traicté cruellemẽt par Lysimachus, & tenu dans vne cage comme vne beste, apres luy auoir fait couper le nez & les oreilles 382. b
Temperance, mere de la santé 104. a *Voyez* Sobrieté.
Temperance de Seneque 223. a
Temple dedié par Auguste Cesar au vent Circius 524. a
Temps irreparable 223. b
Temps circonscrit & determiné à vn chacun pour croistre & pour mourir 143. a
Temps coule viste ment 116. a 461. b
Temps consiste en trois parties 349. a
Tentyrites, comme se rendent maistres des crocodilles 515. a
Terre, element, partie du monde 488. b
Testament 31. a 34. a. b
Thales philosophe: son opinion touchant les vents Etesiens 515. b touchant les tremblemens de terre 528. b
Thalia troisiesme des Grace 3. b
Thasso, isle dont lon tire le porphyre 170. b
Theatre Neapolitain 151. a
Themison & sa secte 197. a
Theodore & Achillas autheurs de la mort de Cn. Pompee 455. a
Theodore philosophe constant contre les menaces d'vn tyran 426. a
Theoph. ses preceptes touchant l'amitié 75. b
Theophraste, & sa sentence touchãt les eaux 503. a
Thera isle mise en lumiere par tremblement de terre 533. a
Thermopyles destroit fort renommé 59. b
Tombeau des Lacedemoniens 163. b
Theutons perdus & deffaits sur les Alpes par Marius 360. b
Thia, isle nouuellement apparue du temps de Seneque 531. a

Thoroſca iſle naiſſante par tremblement de terre. ibid.
Thrace region 42.b
Thucydide 534.b
Tillius Cimber adonné au vin, ſçeut neantmoins bien taire la conſiuration faite ſur la mort de Ceſar 165.a 386.a
Timagenes ennemi de l'heur de Rome 185.b eſtant diſgracié bruſle les liures qu'il auoit compoſé des geſtes de Ceſar 384 b
Titus Arius ſurprend ſon fils en parricide, & quelle punition il en fit 396.a
Titus Manlius, ſa pieté grãde enuers ſon pere qui l'auoit banni de ſa maiſon 27.b
Tiuoli, lieu fort agreable pour la douceur de l'air 31. b
Tonnerre 493.a
Tõnerre, les eſpeces & merueilleux effets ib. pourquoy les nuees heurtent les mõtagnes ſans Tonnerre ibid.
comment l'air eſt propre à former les Tonnerres 494.a
Tonnerre, ſa definition, & commẽt il ſe fait 497.b
deux ſortes de Tonnerres 492.b
Tranquilité, qu'eſt-ce 419.a
que faut faire pour l'auoir ibid & 122.a
Trafic d'eau & de glace 5 8.b
Traſymene lac 365.b
Trẽblemẽs de terre ne viẽnẽt pas de l'ire de Dieu, mais des cauſes naturelles. 528.a
des tremblemens de terre par ſecouſſe 533.a
Tremblement eſt cauſé par le vent, & comment ibid.b
villes abiſmees par Trẽblemẽt de terre 534.a
opinions diuerſes des Philoſophes touchant la cauſe des Tremblemens 529.b 532.b 533.a b
Tremblement de terre, d'où vient 528.a
combien de ſortes de Tremblement de terre 533.a
Triſteſſe compagne de la cholere 365.b
Tubero pauure, & ſe contente de peu 202.b 205.b 342 b
Tullius Marcellinus ſe laiſſa mourir de faim 153.b
Tuſculo metairie recommãdee pour la douceur de l'air 31.b
Tybere Ceſar. & ſa ſentence notable 9.a
Tybere fils de Liuia 200.a porta la mort de ſon fils fort conſtamment 456.a 460.a
Tyberius Gracchus ibid.a
Tygris fleuue, & ſon cours ſouſterrain 217
Tyran n'eſt Roy 395.a enquoy different l'vn de l'autre ibid.
pouuoir des Tyrans court & brief 395.a
vray portraict des Tyrans 395 b
le grand danger qu'ils courent 395.a
maxime des Tyrans ibid.
Tyr ville ruinee par tremblement de terre 526.b
Tyriens habitent l'Afrique 468.b

V

VAgellius poete: quelques ſiens vers alleguez 527.b
de la Vague & ſa definition 519.b
Valerius Aſiaticus Conſul 493.b
Valerius Coruinus Meſſala 441.a
Valeriens, & leur famille 442.a
Valgius & ſon opinion refutee touchant le Montgibel, qu'il appelle vnique 117.b
Vanité du monde depeinte au vif 85 b 477. b
Vanité des richeſſes accompagnee de conuoitiſe & diſſolution 2
Vanité des philoſophes 191.b
Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires 113 a
Varron le plus ſçauant des Romains 469 b
Varus cheualier Romain grand gauſſeur & qui donnoit des picquans brocards 346.a
Varinius meſchant garnement 193.a 429.a plaiſant gauſſeur 435.a comment il guittoit les brocards de ſes ennemis ibid.b
Vedius Pollio engraiſſoit les lamproyes du ſang humain 389.a 397.a
Velleius 512.a
Venin a ſeruy quelquefois de remede 12.b celuy qui le donne fait mal, encor qu'il ne nuiſe 430.b
Vente, qu'eſt-ce 44.b
contract de Vente eſt du droict des gens 5.a
Ventes que font les Magiſtrats de la Iuſtice 5.a
Vents qu'eſt-ce 519.b
different de l'air 520. b
Vents, quand, & d'où ils prouiennent ibid.
combien de ſortes de Vents 522.b
des Vents qui ſortent des cauernes & lieux ſconcaues 522.a
Vents de douze eſpeces ſelon Varron 523.a
autant de Vents que l'air a de parties 523.b
Vents, à quelle fin creez de Dieu, & diſpoſez en diuers endroits de l'vniuers ibid.
Vents creez à bõne fin ſont cõuertis à mauuais vſage par les hommes 524.a
Vents s'engendrent d'vne nuee rompue & creuee 521.b

Vents Eteſiens, à quelle heure ſe leuét 521.a
pourquoy ne ſouffient qu'en eſté ibid.
Vents dits Ecnefies, comment ſe font ibid.
Vent de tourbillon comment s'engendre 520.b
Vent ne vient pas touſiours du coſté du ſoleil 521.a
Vent de tourbillon, quels endroits il bat principalement 520.b
Vents de quelle façon ſe font 520.a
prognoſtique de vent ſelon Democrite 519.b
difference entre vent & eſprit 520.b
Ventre n'a point d'oreilles 444.b
Venus a pour compagnes les Graces 3.a
Verité, qu'eſt-ce 45.b
exploration de la verité difficile 38.a
verité ſe tient couuerte & cachee dans des profonds abyſmes 64.a
verité ſe monſtre à tous 105.a
verité de quelque coſté qu'on la tourne eſt touſiours vne 158.b
ſon parler ſimple 117.a
verité condamne ſouuent vn criminel 361.a
verre, vaiſſeau 517.
vertu 28.b 174.a 182.b 186.a 229.a 407.a 408.a 420.b 511.b
vertu: ſes principaux offices & effects 182.b
diuiſee en deux parties 194.b
ſeule donne vn plaiſir perpetuel & certain 99.b
conſiſte au milieu 11 b
à tous ouuerte 22.a 33.b
en ſoy parfaite 15.b
porte ſon prix en ſoy meſme 161.a
ne cerche le gain 28.b
poſtpoſee à la volupté par les Epicuriens 28.b
mais à tort 28.b
agreable meſme aux meſchans 31.a
ſe fait voir à tous 33.b
d'integrité aſſeuree & ioyeuſe parmy meſmes les fauſſes opinions & propos qu'on a d'elle 34.b
ne s'eſteint iamais en l'homme, ains y laiſſe quelque impreſſion 70.a
ſouuent eſprouuee s'acquiert beaucoup de force 84.a
belle de ſoy meſme n'accroiſt nine decroiſt pour la beauté ou laideur du corps 133.134.a
effect de la vertu monſtré par vne belle comparaiſon 135.a
vertu exerce ſa puiſſance ſur des choſes perdurables ibid.
aime plus ceux qui ſont affligez ibid.
ſuffiſante pour rédre la vie heureuſe 186.a 188.a
eſleue l'homme par deſſus tout ce qui eſt du monde 172.b
difficile à trouuer, & a beſoin de guide 512.b
maiſtreſſe de l'ame ibid.
moyen de l'honorer 253.a
la vertu qu'vne extreme neceſſité fait naiſtre dans nous eſt tres-apre & violéte 395.b
vertu ne s'acquiert qu'auec trauail 151.a
vertus ſont à deſirer d'elles meſmes, nó pour aucun eſpoir de profit 35.a
vertus ſont pareilles 135.b
vertueux ne meurt iamais trop toſt 157.a
ſe contente de peu, & eſt preferable aux plus induſtrieux 181.b
bonne reſolution du vertueux cõtre la mort 190.a
difference entre la vie heureuſe des dieux, & celle des hommes vertueux 189.a
qualitez de l'ame vertueuſe 133.b
reſolution d'vn homme vertueux 230.b
Veſtales Vierges departét leur vie en diuers ſeruices 413.b
vice 77.b 122.b 369.a 417.b 422.a 443.a
vice a ſon deffenſeur 235.b
vices abondent es lieux publics 366.a
vices ne ſont en vn ſeul lieu 5.a
tous vices ſont en tous, mais non pas tous remarquez en vn ſeul homme 35.a b
vices touſiours mauuais deſplaiſent 43.b
vices viennent ſous apparence de vertu 117.a
vices comment ſe diſcernent d'auec la vertu 64.b.
vices nuiſent par l'attouchement 422.a
dompter les vices eſt grande victoire 502.a
perſonne ne confeſſe ſes vices 120.a
vices & playes de l'ame ſe doiuent manier auſſi doucement que les playes du corps 73.a
vices ſont rompus & diſſipez par le trauail 123.a
vices cachez ſont les plus dangereux ibid.
vice a regné en tous les ſiecles 203.a
vices approchez de la vertu luy donnent luſtre 341.b
les vices abregent noſtre vie 437.b
vices ſe laiſſent vaincre à la vertu 41.b
vices flaiſtriſſent les forces de l'eſprit 228.b
vice commun aux ieunes gens diſſolus 345.b
vie briefue 47.b 104.a 113.a 116.a 209.b 437.a 440.b
vie heureuſe qu'eſt ce, & le moyen d'y par-

uenir 886.a elle n'eſt imparfaite ſi elle eſt honneſte 153.b 155.a 168.b
Vie ne ſe fait heureuſe par la longueur 47.b
vie n'eſt que crainte 102.b qu'vn ſupplice 449.b qu'vn chemin à la mort 450.a
vie pleine de diuers accidens 461.a
trois ſortes de vie 416.a
vieillards oiſifs ne font que trainer leur vie 190.a
vieilleſſe maladie incurable 224.a
elle a ſes plaiſirs & douceurs 83.b
la faut conſeruer 217.a
vin allume le courroux 370.b
vin congelé par la foudre rend fol celuy qui le boit 498.b
vin deffendu aux enfans de Platon 370.b
viuant ſelon nature n'eſt iamais pauure 88.b
viure eſt-il bon 26.a
viure ſelon nature difficile 110.b
bien viure ſe peut trouuer en tout lieu. 100.a
viure en neceſſité mal 84.a
Vlyſſes n'a pas eſté ſi aſſeuré & certain patron de ſageſſe que Caton 729.a
vniuers ſe diuiſe en trois 488.b
Voleſus Proconſul d'Aſie, & ſon acte cruel 365.b
Vœux, quels ſe doiuent faire 58.b 137.b
Voyez ſouhaits
Vœux ſuperflus & iniurieux 58.a
Vœux publics au commencement du regne de Neron 392.a
Vœux publics ſont ſeurs ibid.
Vœux, les vns occultes, les autres manifeſtes 137.b
voix, qu'eſt ce 498.b
voix viue profite plus que la lecture des liures 78.a 105.a
volonté qui ſe change facilement teſmoigne vn eſprit inconſtant 88.a b
volupté 64.b 83.b 217.b 235.a 348.a
nulle volupté certaine 18.b
volupté briefue & fragile 64.b
voluptez, ou paſſees ou futures, ſont nuiſibles 99.b
volupté du ſage & du fol contraire 407.b
volupté de deux ſortes 64.b. 156 b
volupté ordinairement conioincte auec meſchanceté 406.b
louange de volupté tres-dangereuſe, & pourquoy 408.a
voluptez naturelles comment ſont differentes des vicieuſes 408.a
volupté ſe peut vnir auec la vertu, & comment ibid.
vray & vray-ſemblable ſont differens, & comment 339.a
vſuriers de bien-faicts 71.b
vtile de nature rendu nuiſible par l'abus des hommes 524.b
rien de vuide au monde 504.b
Vulcan à qui Iupiter rompit la cuiſſe 551.a
Vulturnus vent 523.a

X

XAnthippe femme de Socrates luy verſa vn pot à piſſer ſur la teſte 435.b
Xenocrates, ſon opinion touchant le ſouuerain bien 168.b
Xenophantus chantant, eſmeut Alexandre en telle ſorte qu'il mit la main aux armes 165.a
Xerxes denonça la guerre à la Grece 59.a vtile conſeil que Demaratus Lacedemonié luy donna 59.b ſon acte cruel & inhumain enuers Pythius 382.b
Xerxes, pourquoy pleura 444.a

Y

YVoire, ou croiſt 173.b
Yureſſe plaiſante 345.b
Yurongnerie 5.a 164.a
Yurongnerie ordinairement accompagnee de cruauté 166.a
Yurongnerie folie volontaire 165.b
Yurongnerie reprochee à Caton 428.a
Yurongnerie peut bien aucunefois celer vn ſecret 164.b
difference entre yurongne & yure 164.b
exemple d'yurongnes diſcrets & auiſez 165.a

Z

ZAleucus, & ſes loix, ſont infiniement louees 180.b
Zeno fait bien à vn digne, pour l'auoir promis 31.b
natif de la ville d'Elea 178.a
perd tous ſes biens par vn naufaage 426.a
Zeno autheur de la ſecte Stoicienne 472.b
Zephyre vent 523.a
Zodiaque, & ſes planettes 540.a

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.